

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

#### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

#### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <a href="http://books.google.com/">http://books.google.com/</a>



#### A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

#### Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

#### À propos du service Google Recherche de Livres

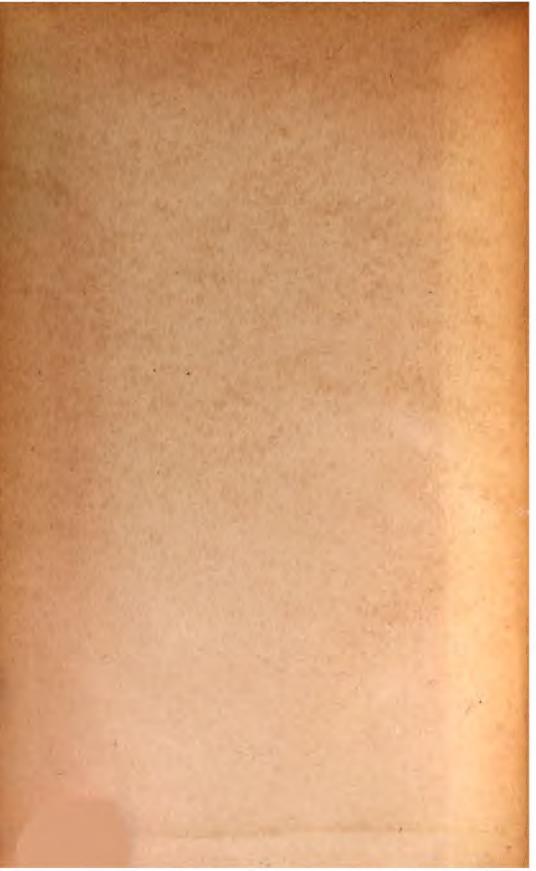
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com



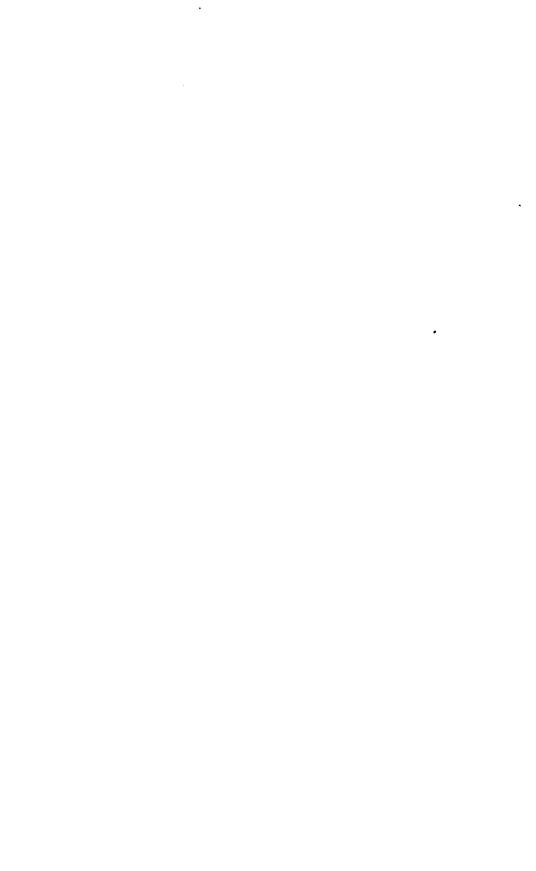


STANFORD VNIVERSITY LIBRARY





•		



## MÉMOIRES

DE LA

# SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

## MÉMOIRES

DE LA

# SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME ONZIÈME



PARIS
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR
67 RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER
1900



368326

YEARS HELD HELD HELD

#### LISTE DES MEMBRES

DE

#### LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

#### AU 16 DÉCEMBRE 1900

\_...

#### MEMBRES DONATEURS

MM. G.-I. ASCOLI, MICHEL BRÉAL, Frince ALEXANDRE BIBESCO, + JAMES JACKSON.

#### LISTE DES MEMBRES PERPÉTUELS.

MM. AREILLE. MM. LARAY. ALEXANDROWSKI. LECOCO. ASCOLI. LEGER. MEILLET. BARBELENET. BAUDOUIN DE COURTENAY. MELON. BERGER. Meyer (Paul). BIBESCO (Le prince). OLTRAMARE. BLANC. Paris. BONNARDOT. PARMENTIER (Le général). PASSY. BOYER. Bréal. PERAFIEL. RuŶs. Brege. COLINET. ROGER. Cousin. ROLLAND. DELAIRE. ROSAPELLY. DERENBOURG. SACLEUX (Le R. P.). SAYCE. DONNER. DURAND-GRÉVILLE. SCHLUMBERGER. ERNAULT. SÉBILLOT. FINOT. SENART. GONNET. SÉNÉCHAL. GUINET. STORM. HAVER FIELD. SUDRE. HAVET. TEGNÉR. HESRY. MIII TCHERNITZKY (DE) HÉRIOT-BUNOUST (L'abbé). MM. THOUSEN. JORET. Vogüé (Le marquis de). KIRSTE. WILBOIS. LABORDE (Le marquis de).

#### LISTE GÉNÉRALE.

WIMMER.

#### MM.

ABERLE (Lucien), professeur de langue latine au Collège national, pro fesseur de français à l'École supérieure de guerre, Casilla del Correo 1162, Buenos-Ayres (République Argentine). — Élu membre de la Société le 23 mai 1891; membre perpétuel.

ADAM (Lucien), président de Chambre à la Cour d'appel, Rennes (Ille-et Vilaine). — Élu membre de la Société le 7 février 1885.

- ADJARIAN (Hratchia), ancien élève de l'École pratique des hautes études, couvent arménien, Etchmiadzin (Caucase), Russie. Élu membre de la Société le 27 février 1897.
- ALEXANDROWSKI (Alexandre), licencié ès lettres, 94, boulevard de Port-Royal, Paris (V\*). Élu membre de la Société le 28 mai 1892; membre perpétuel.
- ARBOIS DE JUBAINVILLE (Marie-Henry D'), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de langues et littératures celtiques au Collège de France, directeur de la Revue celtique, 84, boulevard Montparnasse, Paris (XIV\*). [Adresse de vacances: Jubainville, par Ruppes (Vosges).] Membre de la Société en 1867; vice-président en 1881 et 1882; président en 1883.
- Arrò (Alessandro), professeur au Lycée, 15, piazza Statuto, Turin (Italie).

   Élu membre de la Société le 18 janvier 1896.
- Ascoli (Graziadio I.), associé étranger de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres), sénateur du royaume d'Italie, professeur à l'Institut royal, Milan (Italie). Élu membre de la Société le 22 juillet 1876; membre perpétuel, donateur.
- Audouin (Édouard), maître de conférences à l'Université, 11, rue de la Psallette-Saint-Hilaire, Poitiers (Vienne). Élu membre de la Société le 23 février 1889.
- AYMONIER (Le commandant Étienne-François), directeur de l'École Coloniale, 2, avenue de l'Observatoire, Paris (VI\*). Élu membre de la Société le 4 février 1882; vice-président de 1892 à 1895.
- BAILLY (Anatole), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur honoraire de l'Université, 91, rue Bannier, Orléans (Loiret). — Admis dans la Société en 1868.
  - Bally (Charles), privat-docent à l'Université, 11, rue Pradier, Genève (Suisse). Élu membre de la Société le 10 mars 1900.
  - BARBELENET (Daniel), professeur au Lycée, 6, rue du Bourg, Laon (Aisne).

     Élu membre de la Société le 17 décembre 1892; bibliothécaire en 1893; membre perpétuel.
  - BARBIER DE MEYNARD, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France, administrateur de l'École spéciale des langues orientales vivantes, 2, rue de Lille, Paris (VII°). Membre de la Société depuis le 2 février 1884.
  - Baron (Charles), maître de conférences à l'Université, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). Élu membre de la Société le 22 janvier 1887.
  - BARTH (Auguste), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), 10, rue Garancière, Paris (VI°). Élu membre de la Société le 10 mars 1873.
  - BARTHÉLEMY (Adrien), vice-consul de France, Marache (Syrie septentrionale). — Élu membre de la Société le 16 février 1884.
  - BASSET (René), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur de l'École supérieure des Lettres, l'Agha 49, rue Michelet, Mustapha (Alger). Élu membre de la Société le 2 juin 1888.
  - BAUDISCH (Julius), docteur en philosophie, III, 2, Radetzkystrasse, 2, Vienne (Autriche). Élu membre de la Société le 3 décembre 1892.
  - BAUDOUIN DE COURTENAY (Prof. D' J.), Ismajlow. p., 5. Rotte, N. 6, Kv. 6, Saint-Pétersbourg (Russie). Élu membre de la Société le 3 décembre 1881; membre perpétuel.

- BAUER (Alfred), 17, rue Tournefort, Paris (V\*). Élu membre de la Société le 9 janvier 1875.
  - BAUNACK (Johannes), docteur en philosophie, 32, Hospitalstrasse, Leipzig (Saxe). Élu membre de la Société le 26 juin 1880.
  - BELIAME (Alexandre), professeur-adjoint de langue et littérature anglaises à l'Université, 29, rue de Condé, Paris (VI°). Membre de la Société en 1867.
  - BERGER (Philippe), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France, 3, quai Voltaire, Paris (VII°).
    - Élu membre de la Société le 1<sup>er</sup> juin 1872; trésorier depuis le 11 avril 1874 jusqu'au 31 décembre 1891; vice-président en 1890 et en 1891; président en 1892; membre perpétuel.
  - Blanu (Le professeur Jean), bibliothécaire de l'Académie roumaine, 135, calea Victoriei, Bucarest (Roumanie). Élu membre de la Société le 3 mars 1883.
  - Busso (Le prince Alexandre), 69, rue de Courcelles, Paris (VIII°). Élu membre de la Société le 6 juin 1874; vice-président en 1893, président en 1894; membre perpétuel, donateur.
  - BREELAS (D.), 50, rue de Varenne, Paris (VII°). Élu membre de la Société le 5 juillet 1884.
  - BLANC (Alphonse), professeur au Collège, 36, avenue Victor-Hugo, Cette (Hérault). Élu membre de la Société le 20 février 1875; membre perpètuel.
  - BLOCHET (Edgard-Gabriel-Joseph), élève diplômé de l'École des langues orientales, attaché à la Bibliothèque Nationale, 35, rue de l'Arbalète, Paris (V'). Élu membre de la Société le 30 juin 1894.
  - BLONAY (Godefroy DE), élève diplômé de l'École pratique des hautes études, château de Grandson (canton de Vaud), Suisse. Élu membre de la Société le 30 janvier 1892.
- Boisaco (Émile), professeur à l'Université de Bruxelles, 14, rue Van Elewijck, Ixelles (Belgique). Élu membre de la Société le 13 février 1892.
  Boissier (Alfred), Le Rivage, par Chambésy, Genève (Suisse). Élu membre de la Société le 1<sup>er</sup> décembre 1900.
  - Boissier (Marie-Louis-Antoine-Gaston), secrétaire perpétuel de l'Académie française, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur de littérature latine au Collège de France, maître de conférences à l'École normale supérieure, 23, quai Conti, Paris (VI°). Membre de la Société depuis le 8 mai 1869.
  - BONNARDOT (François), archiviste-paléographe, conservateur de la Bibliothèque municipale, les Charmettes, Verdun (Meuse). — Admis dans la Société en 1868; vice-président de 1887 à 1889; président en 1890; membre perpétuel.
  - BOSSERT (A.), inspecteur général de l'Instruction publique, 51, rue d'Assas, Paris (VI\*). Élu membre de la Société le 2 décembre 1882.
  - BOUCHERIE (Adhémar), chef de bataillon en retraite, 16, place Saint-Pierre, Angoulème (Charente). Élu membre de la Société le 12 mai 1883.
  - Bocdet (L'abbé II.), curé de Rennes-les-Bains (Aude). Élu membre de la Société le 4 décembre 1897.
  - BOVIER-LAPIERRE, professeur honoraire de l'Université, membre de l'Académie des Arts et Belles-Lettres de Mâcon, 2, rue de l'Asile, quartier de Bel-Air, Mâcon (Saône-et-Loire). Présenté pour être membre de la Société le 9 juin 1871; bibliothécaire du 25 mai 1878 au 1° janvier 1879.
  - BOYER (Paul-Jean-Marie-Gabriel), professeur de langue russe à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 54, rue de Bourgogne, Paris (VII\*).—

- Élu membre de la Société le 8 décembre 1888; trésorier de 1892 à 1894; vice-président en 1899 et en 1900; membre perpétuel.
- BRÉAL (Michel-Jules-Alfred), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), inspecteur général de l'enseignement supérieur, professeur de grammaire comparée au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 87, boulevard Saint-Michel, Paris (V°). Membre de la Société en 1867; secrétaire depuis 1868; membre perpétuel, donateur.
- Bugge (Sophus), professeur à l'Université, Christiania (Norvège). Élu membre de la Société le 5 janvier 1878; membre perpétuel.
  - Calloiano (Michel B. C.), docteur ès lettres, inspecteur de l'enseignement secondaire, 30, maneu Brutaru, strada Fantanei, 14, Bucarest (Roumanie). Élu membre de la Société le 8 mars 1879.
  - CARRIÈRE (Auguste), directeur d'études pour les langues hébraïque, chaldaïque et syriaque à l'École pratique des hautes études, professeur de langue arménienne à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 35, rue de Lille, Paris (VII°). Élu membre de la Société le 10 février 1873; vice-président en 1875 et 1876.
  - CART (Théophile), professeur au lycée Henri IV et à l'École des sciences politiques, 12, rue Soufflot, Paris (V\*). Élu membre de la Société le 17 décembre 1892; bibliothécaire de 1894 à 1898; trésorier depuis le 1er janvier 1899.
  - CASTILLA (José-Maria), docteur ès lettres, professeur au lycée, Oviedo (Espagne). Élu membre de la Société le 1<sup>er</sup> décembre 1900.
  - Chabaneau (Camille), chargé du cours de langues romanes à l'Université, Montpellier (Hérault). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1868.
  - Chabot (l'abbé Jean-Baptiste), 47, rue Claude-Bernard, Paris (V°). Élu membre de la Société le 23 février 1895.
  - CHARENCEY (Charles-Félix-Hyacinthe Gouhier, comte de), membre du Conseil général de l'Orne, 25, rue Barbet-de-Jouy, Paris (VII°). [Adresse de vacances: Saint-Maurice-les-Charencey (Orne)]. Membre de la Société depuis l'origine et son premier secrétaire; bibliothécaire de 1868 à 1873; vice-président en 1874, 1883 et 1884; président en 1885.
  - Chilot (Pierre-Paul-Narcisse-Fernaud), licencié ès lettres, élève de l'École pratique des hautes études, 11, rue de la République, Saint-Mandé (Seine).

     Élu membre de la Société le 14 janvier 1893; bibliothécaire depuis le 1<sup>st</sup> janvier 1899.
  - Colinet (Philémon), professeur à l'Université, Louvain (Belgique). Élu membre de la Société le 25 juin 1892; membre perpétuel.
- 50. COMTE (Charles), professeur au lycée Condorcet, 52, rue d'Amsterdam, Paris (IX°). — Élu membre de la Société le 4 février 1882.
  - Constans (Léopold-Eugène), professeur à l'Université d'Aix-Marseille, 46, cours Gambetta, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). Élu membre de la Société le 4 juin 1898.
  - Consu (Jules), professeur à l'Université, 9, Salmgasse, Prague (Bohême).

     Élu membre de la Société le 19 juillet 1873.
  - COUBRONNE (Louis), professeur au lycée, 10, rue de Feltre, Nantes (Loire-Inférieure). Élu membre de la Société le 25 janvier 1879.
  - COURANT (Maurice), secrétaire interprête du ministère des affaires étrangères pour les langues chinoise et japonaise, maître de conférences à l'Université de Lyon, professeur près la Chambre de commerce de Lyon,

- 3, chemin du Chancelier, Ecully (Rhône). Élu membre de la Société le 7 avril 1900.
- Cousis (Georges), maître de conférences à l'Université, 15, rue Saint-Lambert, Nancy (Meurthe-et-Moselle). Élu membre de la Société le 8 février 1890; membre perpétuel.
- Cuxy (Albert), licencié ès lettres, 3, rue de Vaugirard, Paris (VI\*). Élu membre de la Société le 9 mai 1891.
- DAVID (René), ingénieur, 60, rue des Écoles, Paris (V°). Élu membre de la Société le 18 février 1882.
- DELAIRE (Alexis), 238, boulevard Saint-Germain, Paris (VII°). Élu membre de la Société le 18 novembre 1876; membre perpétuel.
- DELAPLANE (A.), chef de bureau au Ministère des travaux publics, 244, boulevard Saint-Germain, Paris (VII\*). Admis dans la Société en 1868.
- DELONDRE (Gustave), 16, rue Mouton-Duvernet, Paris (XIV\*). Membre de la Société en 1867.
  - DELPHIN (Gaëtan), directeur de la Médersa, Alger (Algérie). Élu membre de la Société le 30 juin 1894.
  - DERENBOURG (Hartwig), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'arabe littéral à l'École spéciale des langues orientales vivantes, directeur d'études pour la langue arabe, l'islamisme et les religions de l'Arabie à l'École pratique des hautes études, professeur honoraire du Séminaire israélite, 30, avenue Henri Martin, Paris (XVI°). Membre de la Société depuis 1866; secrétaire adjoint de 1868; membre perpétuel.
  - DIANU (Jean N.), licencié ès lettres, diplômé de l'École pratique des hautes études, professeur au séminaire central, Bucarest. Élu membre de 1866 à la Société le 7 février 1891.
  - Dirigo (D' Juan M.), professeur de littérature grecque à l'Université, 110, San Ignacio, La Havane (Cuba). — Élu membre de la Société le 15 décembre 1894.
  - Donner (O.), professeur de sanscrit et grammaire comparée à l'Université, Helsingfors (Finlande). Élu membre de la Société le 19 juin 1869; membre perpétuel.
  - Dottis (Henri-Georges), professeur-adjoint à l'Université, 10, rue du Thabor, Rennes (Ille-et-Vilaine). Élu membre de la Société le 6 dé cembre 1884; bibliothécaire de 1888 à 1891.
  - Doutré, professeur suppléant à la Chaire d'arabe d'Oran, 9, rue des Jardins-Oran (Algérie). — Élu membre de la Société le 24 mars 1900.
  - Duchesne (Charles-Edmond), agrégé de l'Université, 9, rue de Maistre, Paris (XVIII°). Élu membre de la Société le 24 février 1900.
  - DUBAND-GRÉVILLE (Émile-Alix), 174, rue de Grenelle, Paris (VII°) [de janvier à mars] et Bois-Briou, Angers (Maine-et-Loire) [d'avril à décembre]. Élu membre de la Société le 1° avril 1882; membre perpétuel.
- DUTENS (Alfred), 12, rue Clément-Marot, Paris (VIII\*). Élu membre de la Société le 19 juillet 1879.
  - DUVAL (Paul-Rubens), professeur de langue et de littérature araméennes au Collège de France, 11, rue de Sontay, Paris (XVI'). Élu membre de la Société le 18 février 1882; vice-président en 1885; président en 1886. DUVAU (Louis), directeur adjoint pour la grammaire comparée à l'École pra-
  - tique des hautes études, 22, quai de Béthune, Paris (IV°). Élu membre de la Société le 6 décembre 1884; administrateur depuis le 1° janvier 1892.

- ÉDON (Georges), ancien membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, professeur honoraire au lycée Henri IV, 21, rue de Vaugirard, Paris (VI°). — Élu membre de la Société le 29 mai 1880
- ELLIOTT (Richard-T.), professeur à Trinity Collège, Melbourne (Australie).

   Élu membre de la Société le 24 novembre 1888.
- Ernault (Émile-Jean-Marie), professeur à l'Université, 2, rue Saint-Maixent Poitiers (Vienne). Élu membre de la Société le 18 décembre 1875; administrateur de 1882 au 24 mai 1884; membre perpétuel.
- ESTLANDER (Karl-G.), professeur à l'Université, Helsingfors (Finlande). Membre de la Société en 1867.
- ÉTIENNE (E.), professeur au lycée, chargé de cours à l'Université de Nancy, 79, faubourg Saint-Sébastien, Maxéville, par Nancy (Meurthe-et-Moselle).

   Élu membre de la Société le 6 décembre 1890.
- FAY (Professor Edwin W.), University of Texas, 2401, University Avenue, Austin (Texas, États-Unis). — Élu membre de la Société le 15 décembre 1891.
- FÉCAMP (Albert), bibliothècaire de la Bibliothèque universitaire, 44, rue Pitot, Montpellier (Hérault). Élu membre de la Société le 13 janvier 1877.
- 80. Finot (Louis), directeur-adjoint pour la langue sanscrite à l'Éccle pratique des hautes études, directeur de la mission archéologique permanente d'Indo-Chine, Saïgon (Cochinchine), et 49, rue Claude-Bernard, Paris (V°).
   Élu membre de la Société le 25 juin 1892; trésorier de 1895 à 1898; membre perpétuel.
  - Fouris (René), élève de l'École pratique des hautes études, Paris. Élu membre de la Société le 16 décembre 1899.
  - FOURNIER (Albert), professeur à l'École supérieure des Lettres, 84, rue Michelet, Mustapha (Alger). — Élu membre de la Société le 5 mai 1894.
  - GAIDOZ (Henri), directeur d'études pour les langues et littératures celtiques à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École des sciences politiques, directeur de la revue Mélusine, 22, rue Servandoni, Paris (VI\*).

     Membre de la Société en 1867; administrateur de 1870-1871 au 27 janvier 1877; vice-président en 1879 et 1880; président en 1881.
  - GASC-DESFOSSÉS (Alfred), professeur au lycée Faidherbe, 5, square Jussieu, Lille (Nord). — Élu membre de la Société le 9 mars 1889.
  - GAUDEFROY-DEMONBYNES (M.), secrétaire-bibliothécaire de l'École spéciale des langues orientales vivantes, 2, rue de Lille, Paris (VII°). Élu membre de la Société le 24 mai 1900.
  - GAUTHIOT (Robert), professeur au lycée. 31, rue d'Austerlitz, Tourcoing (Nord). Élu membre de la Société le 4 décembre 1897.
  - Gellée (Narcisse-Maximilien-Fernand), membre de la Société académique de l'Oise, Mureaumont, par Formerie (Oise). Élu membre de la Société le 29 mai 1897.
  - GILLIÉRON (Jules), directeur adjoint pour les langues romanes à l'École pratique des hautes études, 2, place de la République, Levallois-Perret (Seine). Élu membre de la Société le 28 avril 1877.
  - GONNET (L'abbé), maison Sainte-Catherine, Écully (Rhône). Élu membre de la Société le 12 juin 1875; membre perpétuel.
- GRAFFIN (Mgr R.), professeur à l'Institut catholique, 47, rue d'Assas, Paris (VI°). — Élu membre de la Société le 8 mars 1890.

- Grammont (Maurice), maître de conférences à l'Université, Montpellier (Hérault). Élu membre de la Société le 14 décembre 1889.
- GRANDGENT (Charles-H.), professeur à l'Université de Harvard, 107, Walker Street, Cambridge (Massachussets, États-Unis d'Amérique). — Élu membre de la Société le 29 mai 1886.
- Grasserie (Raoul de LA), docteur en droit, juge au Tribunal, correspondant du Ministère de l'instruction publique, 4, rue de Bourbon, Rennes (Ille-et-Vilaine). Élu membre de la Société le 14 mai 1887.
- GRÉARD (Octave), membre de l'Institut (Académie française et Académie des sciences morales et politiques), vice-recteur de l'Académie de Paris, à la Sorbonne, Paris (V°). Membre de la Société depuis le 14 déc. 1889.
- GRÉGOIRE (Antoine), docteur en philosophie et lettres, 40, rue des Wallons, Liège (Belgique). — Élu membre de la Société le 15 février 1896.
- Gregorio (Giacomo de), professeur à l'Université, 185, Stabile, Palerme (Sicile). Élu membre de la Société le 1<sup>er</sup> décembre 1900.
- Guer (Charles Guerlin de.), licencié ès lettres, diplôme de l'École pratique des hautes études, directeur du Bulletin des Parlers normands, 37, quai des Grands-Augustins, Paris (VI\*). Élu membre de la Société le 2 décembre 1899.
- Guinet (Émile), place de la Miséricorde, Lyon (Rhône), et au Musée Guimet, avenue d'Iéna, Paris (XVI°). — Élu membre de la Société le 22 janvier 1881; membre perpétuel.
- GUSTAFRSON (Docteur Fridolf-Vladimir), professeur de littérature latine à l'Université, 1, Andreegatan, Helsingfors (Finlande). Élu membre de la Société le 16 mai 1885.
- 100. Halévy (Joseph), directeur d'études pour les langues éthiopienne et himyarite et les langues touraniennes à l'École pratique des hautes études, 26, rue Aumaire, Paris (III\*). Élu membre de la Société le 13 janvier 1872; vice-président en 1886 et 1887; président en 1888.
  - Ilaspet (Bogdan-Petriceicu), membre de l'Académie roumaine, de la Société littéraire serbe, etc., professeur de philologie comparée à l'Université de Bucarest, directeur général des Archives royales, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, directeur de la revue Columna lui Traianu, rue Mihaiuvoda, Bucarest (Roumanie). Élu membre de la Société le 4 février 1882.
  - Harvion, 40, rue des Écoles, Paris (V°). Élu membre de la Société le 20 novembre 1886.
  - HAVERFIELD (F.), professeur à Christ-Church, Oxford (Grande-Bretagne).

     Élu membre de la Société le 18 novembre 1882; membre perpétuel.
  - HAVET (Pierre-Antoine-Louis), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de philologie latine au Collège de France, chargé de cours à l'Université, directeur d'études pour la philologie latine à l'École pratique des hautes études, 5, avenue de l'Opéra, Paris (1<sup>ex</sup>). Élu membre de la Société le 20 novembre 1869; secrétaire adjoint de 1870 à 1882; membre perpétuel.
  - HENRY (Victor), professeur de sanscrit et grammaire comparée à l'Université de Paris, 14, rue de Penthièvre, Sceaux (Seine). Élu membre de la Société le 22 janvier 1881; membre perpétuel.
  - Hériot-Buxoust (L'abbé Étienne-Eugène-Louis), 2, vicolo del Villano, Rome (Italie). Élu membre de la Société le 19 novembre 1887; membre perpétuel.

- HOLBAN (Michel G.), vice-consul de Roumanie, 2, rue Saint-Léger, Genève, (Suisse), et Mogosasti, par Mihacleni (Roumanie). Élu membre de la Société le 1° décembre 1894.
- Ilolleaux (Maurice), professeur à l'Université, 9, quai de la Guillotière, Lyon (Rhône). — Élu membre de la Société le 30 avril 1892.
- HUART (Clément-Imbaull), consul de France, professeur de persan à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 43, rue Madame, Paris (VI°). Élu membre de la Société le 24 juin 1899.
- 110. IMBERT (J.), receveur de l'enregistrement et des domaines, Monsol (Rhône) [chemin de fer, Beaujeu]. Élu membre de la Société le 14 décembre 1889.
  - Job (Léon), docteur ès lettres, professeur au lycée, 2, rue de la Hache, Nancy (Meurthe-et-Moselle). Élu membre de la Société le 21 novembre 1885. Joret (*Pierre-Louis-Charles-Richard*), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur honoraire de l'Université d'Aix-Marseille, 59, rue Madame, Paris (VI°). Élu membre de la Société le 10 janvier 1874; vice-président en 1900; membre perpétuel.
  - Keller (Otto), professeur à l'Université, 2, Kreuzherrenplatz, Prague (Bohême). Élu membre de la Société le 14 janvier 1893.
  - KERN (II.), professeur de sanscrit à l'Université, £1, Noordeinde, Leyde (Pays-Bas).— Élu membre de la Société le 15 mars 1873.
  - Kirste (Ferdinand-Otto-Jean), professeur de philologie orientale à l'Université, 4, Jungferngasse, Graz (Styrie). Élu membre de la Société le 7 janvier 1882; membre perpétuel.
  - Kugener (Marc-Antoine), docteur en philosophie et lettres, 53, rue Saint-Séverin, Liège (Belgique). — Élu membre de la Société le 19 décembre 1896.
  - LABORDE (Le marquis Joseph DE), archiviste aux Archives nationales, 25, quai d'Orsay, Paris (VII°). Élu membre de la Société le 29 décembre 1873; membre perpétuel.
  - LAMBERT (Charles-Henri), maître de conférences à l'Université, 7, rue de l'École de Droit, Dijon (Côte d'Or). Élu membre de la Société le 3 mai 1890.
  - LAMOUCHE (Léon), capitaine à l'État-Major particulier du génie, 63, rue Saint-Léonard, Angers (Maine-et-Loire). — Élu membre de la Société le 29 février 1896.
- 120. LARAY (Henri), capitaine d'infanterie de marine en retraite, 1, rue Sainte-Geneviève, Versailles (Seine-et-Oise). Élu membre de la Société le 31 mai 1890; membre perpétuel.
  - LAURENT, professeur au Collège Stanislas, 9, rue du Mont-Parnasse, Paris (VI°). Élu membre de la Société le 14 avril 1883.
  - LEBRETON (Le P. Jules), de la Compagnie de Jésus, Imperial Hotel, Saint-Hélier (Jersey). Élu membre de la Société le 14 janvier 1899.
  - Lecoco (Gustave), 7, rue du Nouveau-Siècle, Lille (Nord).—Élu membre de la Société le 3 mai 1890; membre perpétuel.
  - Le Foyer (Henri), 252, rue de Rivoli, Paris (I°). Élu membre de la Société le 14 mai 1892.
  - Leger (Louis-Paul), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur honoraire à l'École spéciale des langues orientales vivantes, professeur de langues et littératures slaves au Collège de France, professeur à l'École de guerre, 43, rue de Boulainvilliers, Paris (XVI) Membre de la Société depuis l'origine, administrateur vice-pré-

- sident de 1866 à 1869, vice-président en 1880 et en 1881 ; président en 1882; membre perpétuel.
- LEJAY (L'abbé Paul-Antoine-Augustin), professeur à l'Institut catholique, 119, rue du Cherche-Midi, Paris (VI°). Élu membre de la Société le 17 mai 1890; vice-président en 1896 et en 1897; président en 1898.
- LE NESTOUR (Paul), licencié ès lettres, ancien élève de l'École pratique des hautes études, professeur de rhétorique au collège, 3 place du Morbihan, Vannes (Morbihan). Élu membre de la Société le 18 janvier 1896.
- Lévi (Sylvain), professeur de sanscrit au Collège de France, directeur d'études pour la langue sanscrite à l'École pratique des hautes études,
  9, rue Guy-de-Labrosse, Paris (V°). Élu membre de la Société le 10 janvier 1885; vice-président en 1891 et en 1892; président en 1893.
- LIÉTARD (Le docteur Alexandre), médecin inspecteur des eaux, correspondant de l'Académie de médecine, Plombières (Vosges). Membre de la Société en 1867.
- LINDSAY (Prof. W.-M.), The University, Saint-Andrews (Écosse). Élumembre de la Société le 8 juin 1895.
  - LOTE (Joseph), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles lettres), professeur à l'Université, doyen de la Faculté des lettres, 44, faubourg de Redon, Rennes (Ille-et-Vilaine). Élu membre de la Société le 25 mai 1878.
  - MAIGRET (Roger), diplômé de l'École spéciale des langues orientales vivantes, 47, rue Taitbout, Paris (IX°). — Élu membre de la Société le 24 février 1900.
  - Marissiaux (Paul), professeur au lycée, 19, place de Vainquai, Saint-Omer (Pas-de-Calais). Élu membre de la Société le 1er décembre 1893.
  - MASPERO (Camille-Charles-Gaston), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de philologie et archéologie égyptiennes au Collège de France, directeur d'études pour la philologie et les antiquités égyptiennes à l'École pratique des hautes études, directeur général du service des antiquités en Égypte, Le Caire (Égypte), et 21, avenue de l'Observatoire, Paris (XIV°). Membre de la Société en 1867; vice-président en 1877 et 1879; président en 1880.
  - Mellet (Antoine), directeur adjoint pour la grammaire comparée et la langue zende à l'École pratique des hautes études, 24, boulevard Saint-Michel, Paris (VI°). Élu membre de la Société le 23 février 1889; membre perpétuel.
  - MÉLÈSE (Henri-Gaston), professeur agrégé de l'Université, 5, rue Corneille, Paris (VI°). Élu membre de la Société le 8 mars 1889.
  - MzLox (Paul), 24, place Malesherbes, Paris (XVII°). Élu membre de la Société le 19 novembre 1870; membre perpétuel.
  - MENDEZ-BEJARANO (Mario), membre du Conseil royal de l'Instruction publique, professeur de littérature à l'Institut, calle de la Luna, 34, pr<sup>ai</sup>, Madrid (Espagne). Élu membre de la Société le 23 avril 1898.
  - Merwart (K.), docteur en philosophie, professeur à l'Académie Marie-Thèrèse et à la Staats-Oberrealschule, II, Glockengasse, 2, Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 21 juin 1884.
- MEUNIER (L'abbé J.-M.), ancien élève de l'École pratique des hautes études, licencié ès lettres, professeur à l'Institution Saint-Cyr, Nevers (Nièvre).
   Élu membre de la Société le 17 décembre 1898.
  - METER (Alphonse), professeur au lycée, rue de la Liberté, Cahors (Lot). Élu membre de la Société le 6 février 1875.

- MEYER (Marie-Paul-Hyacinthe), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de langues et littératures de l'Europe méridionale au Collège de France, directeur de l'École des Chartes, l'un des directeurs de la Romania, 16, avenue de Labourdonnais, Paris (VII\*).

   Membre de la Société en 1867; membre perpétuel.
- MICHEL (Charles), professeur à l'Université, 42, avenue Blonden, Liège (Belgique).— Élu membre de la Société le 16 février 1878.
- MOHL (D' F.-Geo.), diplômé de l'École pratique des hautes études, lauréat de l'Institut de France, professeur agrégé de philologie romane à l'Université impériale et royale, professeur à la Cesko-slovanská Akademie obchodní, II, Vyšehrad, 1911, Prague (Bohême). Élu membre de la Société le 21 novembre 1885; administrateur en 1890 et 1891.
- Monseur (Eugène), professeur à l'Université, 92, rue Traversière, Bruxelles, (Belgique). Élu membre de la Société le 9 janvier 1885.
- Montague, professeur à Amherst College, Amherst (Massachussets, États-Unis d'Amérique). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1889.
- Montalk (J.-W. E. Potocki de), professeur à University College, Auckland (Nouvelle-Zélande). Élu membre de la Société le 18 juin 1898.
- Montmitonnet (Jacques-R.), élève chancelier au consulat général de France à La Canée; La Chapelle-de-la-Tour (Isère). [Adresse permanente: 6, rue de Fürstemberg, Paris (VI\*)]. Élu membre de la Société le 2 décembre 1893.
- Mowat (Robert), chef d'escadron d'artillerie en retraite, 10, rue des Feuillantines, Paris (V\*). Membre de la Société depuis l'origine; président en 1878.
- 180. OLTRAMARE (Paul), professeur à l'Université, 32, chemin du Nant, Servette, Genève (Suisse). — Élu membre de la Société le 27 mai 1876; membre perpétuel.
  - Osthoff (Hermann), professeur à l'Université, 25, Mönchhofstrasse, Heidelberg (Grand-Duché de Bade). Élu membre de la Société le 8 juin 1895.
  - Paris (Gaston-Bruno-Paulin), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de langue et littérature françaises du moyen âge au Collège de France, administrateur du Collège de France, président honoraire et directeur d'études pour la philologie romane à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la Romania, Collège de France, Paris (V\*). Membre de la Société en 1867; vice-président en 1869, en 1870-1871 et en 1872; président en 1873; membre perpétuel.
  - PARMENTIER (Léon), professeur à l'Université, 55, quai des Pêcheurs, Liège (Belgique). Élu membre de la Société le 5 décembre 1885.
  - PARMENTIER (Le général de division Joseph-Charles-Théodore), 5, rue du Cirque, Paris (VIII'). [Adresse de vacances : Malzéville (Meurthe-et-Moselle)]. Élu membre de la Société le 17 mars 1883; vice-président en 1897 et en 1898; président en 1899; membre perpétuel.
  - Pascal (Charles), professeur au lycée Janson-de-Sailly, 4, rue de Siam, Paris (XVI\*). Admis dans la Société en 1886.
  - Passy (Paul-Édouard), directeur adjoint pour la phonétique générale et comparée à l'École pratique des hautes études, 11, rue de Fontenay, Bourg-la-Reine (Seine). Élu membre de la Société le 17 décembre 1892; membre perpétuel.

- Paul (Carl), docteur en philosophie, professeur au Lycée cantonal, 94, viale Carlo Cattaneo, Casa Monti, Lugano (Suisse). Élu membre de la Société le 3 mars 1883.
- PEÑAFIEL (Docteur Antonio), professeur de médecine et de chirurgie à l'Université, directeur général du Bureau de statistique, Mexico (Mexique).

   Élu membre de la Société le 11 mai 1889; membre perpétuel.
- Pervot (Hubert), licencié ès lettres, répétiteur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 3, rue Soufflot, Paris (V°). Élu membre de la Société le 1° décembre 1894.
- 160. Pizzaet, conservateur du musée égyptien, au Louvre, Paris (I<sup>ec</sup>). Était membre de la Société le 1<sup>ec</sup> février 1870.
  - Posson (Henri), consul de France, Alep (Syrie). Élu membre de la Société le 16 février 1884.
  - PSICHARI (Jean), directeur d'études pour la philologie byzantine à l'École pratique des hautes études, 77, rue Claude-Bernard, Paris (V°). Élu membre de la Société le 15 février 1884; administrateur de 1885 à 1889 président en 1896.
  - Rubaud (Jean-Baptiste-Antoine), capitaine bréveté d'artillerie de la marine, à l'État major du Commandant supérieur des troupes de l'Afrique occidentale, Saint-Louis-du-Sénégal. Élu membre de la Société le 7 décembre 1895.
  - RAVEAU (Camille), préparateur à la Faculté des sciences, 5, rue des Écoles, Paris (V°). Élu membre de la Société le 3 décembre 1898.
  - Reinach (Salomon), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur-adjoint des musées nationaux, 38, rue de Lisbonne, Paris (VIII\*). Élu membre de la Société le 21 février 1880.
  - REINACH (Théodore), docteur ès-lettres, directeur de la Revue des Études grecques, 26, rue Murillo, Paris (VIII\*). Élu membre de la Société le 14 janvier 1899.
  - Ruis (John), fellow de Jesus College, protesseur de celtique à l'Université, The Lodgings, Jesus College, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 9 janvier 1875; membre perpétuel.
  - RICOCHON (Le docteur), Champdeniers (Deux-Sèvres). Élu membre de la Société le 24 février 1900.
  - Rocer (Maurice), professeur au lycée Carnot, 2, rue Barye, Paris (XVII°). Élu membre de la Société le 20 mars 1886; membre perpétuel.
- 173. ROLLAND (Eugène), château de Grantmont, à Aunay-sous-Auneau, par Auneau (Eure-et-Loir), et à Paris, 2, rue des Chantiers (V°). Admis dans la Société en 1868; membre perpétuel.
  - ROSAPELLY (Le docteur Marie-Charles-Léopold), ancien interne des hôpitaux, 10, rue de Buci, Paris (VI\*). Élu membre de la Société le 27 mai 1876; vice-président en 1898 et en 1899; président en 1900; membre perpétuel.
  - ROUSSELOT (L'abbé Pierre-Jean), docteur ès lettres, professeur à l'Institut catholique, directeur du laboratoire de phonétique expérimentale au Collège de France, 23, rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris (V°). — Élu membre de la Société le 17 avril 1886; vice-président en 1894, président en 1895.
  - Sabbathier (Paul), agrégé de l'Université, 15, rue du Cardinal-Lemoine, Paris (V°). — Élu membre de la Société le 28 décembre 1889.
  - SACLEUX (Le R. P. Ch.), missionnaire apostolique, 30, rue Lhomond, Paris (V°). Élu membre de la Société le 7 avril 1894; membre perpétuel. SANDFELD-JENSEN (Kr.), docteur en philosophie, Nordre Frihavnsvej 6, IV,

- Copenhague Ó (Danemark). Élu membre de la Société le 7 mai 1898.
- Saussure (Ferdinand de), professeur à l'Université, Genève (Suisse). Élu membre de la Société le 13 mai 1876; secrétaire-adjoint de 1883 à 1891.
- SAYCE (Archibald-Henry), professeur à l'Université, Oxford (Grande-Bretagne). Élu membre de la Société le 5 janvier 1878; membre perpétuel.
- Schils (L'abbé G.-II.), curé de Fontenoille, par Sainte-Cécile (Belgique).

   Élu membre de la Société le 8 juin 1889.
- SCHLUMBERGER (Gustave-Léon), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), 27, avenue d'Antin, Paris (III°). Membre de la Société depuis le 3 décembre 1881; membre perpétuel.
- 180. SCHRIJNEN (Joseph), docteur en philosophie, professeur au collège, 9, Kristoffelstraat, Ruremonde (Pays-Bas). Élu membre de la Société le 5 décembre 1891.
  - Sébillot (Paul), directeur de la Revue des Traditions populaires, 80, boulevard Saint-Marcel, Paris (V°). Élu membre de la Société le 28 avril 1883, membre perpétuel.
  - SENART (Émile), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belleslettres). 18, rue François I°r, Paris (VIII'). [Adresse de vacances: château de la Pelice, près la Ferté-Bernard (Sarthe)]. — Admis dans la Société en 1868; membre perpétuel.
  - Séréchal (Edmond), inspecteur des finances, 10, boulevard de Bellevue, Draveil (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 16 mai 1885; membre perpétuel.
  - SÉPET (Marius), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 2, rue de l'Union, Clamart (Seine). Était membre de la Société le 1<sup>er</sup> février 1870.
  - SPECHT (Edouard), 195, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris (VIII\*). Membre de la Société depuis 1867.
  - SPEIJER (J.-S.), professeur de philologie latine à l'Université, Groningue (Pays-Bas). Élu membre de la Société le 2 février 1878.
  - STOKES (Whitley), associé étranger de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres), ancien membre du Governor's Council à Calcutta, The Dormers, Cowes, I. W. (Grande-Bretagne). Élu membre de la Société le 5 novembre 1881.
  - Storm (Johan), professeur à l'Université, Christiania (Norvège). Élu membre de la Société le 23 novembre 1872; membre perpétuel.
  - Sturm (P.-V.), professeur à l'Athénée, Luxembourg (grand-duché de Luxembourg). Élu membre de la Société le 20 février 1875.
- 190. Sudre (Léopold-Maurice-Pierre-Timothée), docteur ès lettres, professeur au collège Stanislas, 24, rue d'Assas, Paris (VI'). Élu membre de la Société le 2 avril 1887; membre perpétuel.
  - Švaluga (Ivan Kr.), Osiek (Croatie). Élu membre de la Société le 17 avril 1880.
  - TAMANCHEFF (Michel), licencié en droit, 12, rue de Logelbach, Paris (XVII\*).

     Élu membre de la Société le 15 décembre 1900.
  - Taverney (Adrien), villa Espérance, Chauderon, Lausanne (Suisse). Élu membre de la Société le 17 mars 1883.
  - TCHERNITZKY (M<sup>110</sup> Antoinette DE), 9, rue Le Goff, Paris (V°). Élue membre de la Société le 27 avril 1895; membre perpétuel.
  - Tegyér (Esaias-Henrik-Vilhelm), professeur à l'Université, Lund (Suède). Élu membre de la Société le 17 avril 1875; membre perpétuel.

- Thousen (Vilhelm), professeur à l'Université, 150, Gamle Kongevei, Copenhague (Danemark). Élu membre de la Société le 21 mai 1870; membre perpétuel.
- TOURTOULON (Le baron Charles DE), 13, rue Roux-Alpheran, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). Élu membre de la Société le 25 avril 1869.
- Van der Vliet (J.), professeur à l'Université, Utrecht (Pays-Bas). Élu membre de la Société le 11 mars 1893.
- VENDRYES 'Joseph-Jean-Baptiste'), agrègé de l'Université, 90, rue de Vaugirard, Paris (VI°). Élu membre de la Société le 21 mai 1898.
- Vogue (Le marquis Charles-Jean-Melchior de), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), ambassadeur de France, 2, rue Fabert, Paris (VII\*). Membre de la Société depuis le 27 mars 1879; membre perpétuel.
  - WACKERNAGEL (Jakob), professeur à l'Université, Niederschönthal, près Bâle (Suisse). — Élu membre de la Société le 20 novembre 1886.
  - WATEL, professeur au lycée Condorcet, 105, rue de Miromesnil, Paris (VIII°).

     Élu membre de la Société le 13 janvier 1872.
  - Wilsons (Le lieutenant-colonel A.), président de la réunion d'instruction des officiers des services des chemins de fer et des étapes, 185, rue de Vaugirard, Paris (XV°). Élu membre de la Société le 15 avril 1876; membre perpétuel.
  - Wimmer (Ludvig-F.-A.), professeur à l'Université, 9, Norrebrogade, Copenhague (Danemark). Élu membre de la Société le 29 mars 1873; membre perpétuel.
  - Winklen (Le Docteur Henri), Gartenhaus 34, Neudorfstrasse, Breslau (Silésie Prussienne). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1889.
  - Zuarr (Joseph), professeur de sanscrit et grammaire comparée à l'Université, Smichov, Husova trida, 539, Prague (Bohème). Élu membre de la Société le 19 décembre 1891.
  - Zuxp-Burguer (Adolphe), maître de conférences à l'Institut catholique, 2 bis, rue des Écoles, Paris (V°). Élu membre de la Société le 12 juin 1897.
  - Bibliothèque de l'École française d'Archéologie, Palais Farnèse, Rome (Italie). Admise dans la Société le 25 mai 1889.
  - Bubliothèque royale, Berlin (Allemagne). Adresser: à MM. Asher & Co, libraires, Berlin, chez MM. Schleicher frères, 15, rue des Saints-Pères, Paris (VI°). Admise dans la Société le 28 janvier 1899.
- 212. Bibliothèque royale et universitaire, Breslau (Allemagne). Adresser: à MM. Asher & C\*, libraires, Berlin, chez MM. Schleicher frères, 15, rue des Saints-Pères, Paris (VI\*). Admise dans la Société le 28 janvier 1899.
  - EBBLIOTHÈQUE ROYALE UNIVERSITAIRE, GÖttlingen (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & C°, libraires, Berlin, chez MM. Schleicher frères, 15, rue des Saints-Pères, Paris (VI°). Admise dans la Société le 28 janvier 1899.
  - Bibliothèque Royale et universitaire, Königsberg i. Pr. (Allemagne). Adresser: à MM. Asher & C\*, libraires, Berlin, chez MM. Schleicher frères, 15, rue des Saints-Pères, Paris (VI\*). Admise dans la Société le 28 janvier 1899.
  - Bibliothèque Royale universitaire, Marburg i. H. (Allemagne). Adresser

    A MM. Asher & C. libraires. Berlin, chez MM. Schleicher frères, 15, rue
    - à MM. Asher & C°, libraires, Berlin, chez MM. Schleicher frères, 15, rue des Saints-Pères, Paris (VI°). Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône).— Admise dans la Société le 19 février 1898.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). — Admise dans la Société le 11 juin 1887.

Вівлютнёдие universitaire, Palais de l'Université, Montpellier (Hérault). — Admise dans la Société le 24 juin 1893.

Вівліотніє universitaire, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Admise dans la Société le 7 mai 1898.

Bibliothèque universitaire, Strasbourg (Alsace). — Admise dans la Société le 15 mai 1897.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIBE, section Droit et Lettres, 2, rue de l'Université, Toulouse (Haute-Garonne). — Admise dans la Société le 2 mai 1885.

220. British Museum, Londres (Grande-Bretagne). Adresser: à M. Le Soudier, libraire, 174, boulevard St-Germain, Paris. — Admis dans la Société le 22 novembre 1890.

#### LISTE DES PRÉSIDENTS

#### DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

#### DEPUIS SA FONDATION

MM.	MM.
1861-65. † D'ABBADIE.	1884. †GUYARD.
1866. + EGGER.	1885. DE CHARENCEY.
1867. † RENAN.	1886. DUVAL.
1868. + BRUNET DE PRESLE.	1887. + J. DARMESTETER.
1869. + BAUDRY.	1888. HALÉVY.
1870-71. + EGGER.	1889. † PLOIX.
1872. † THUROT.	1890. BONNARDOT.
1873. PARIS.	1891. + DE ROCHEMONTEIX
1874. † PLOIX.	1892. BERGER
1875. + VAÏSSE.	1893. S. LÉVI.
1876. + EGGER.	1894. PRINCE BIBESCO.
1877. † BENOIST.	1895. ROUSSELOT.
1878. MOWAT.	1896. PSICHARI.
1879. + BERGAIGNE.	1897. + BOUTROUE.
1880. MASPERO.	1898. LEJAY.
1881. GAIDOZ.	1899. Gal PARMENTIER.
1882. LEGER	1900. D' ROSAPELLY.
1883. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.	

#### MEMBRES

#### ENLEVÉS PAR LA MORT A LA SOCIÉTÉ

- ABBADIE (Antoine-Thorbson D'), membre de l'Institut (Académie des Sciences). Membre de la Société depuis l'origine et son premier président. Décèdé le 20 mars 1897.
- BACKER (Louis DE), lauréat de l'Institut de France, membre de l'Académie royale de Belgique. Élu membre de la Société le 20 janvier 1891. Décèdé en février 1896.
- Baissac (Charles), professeur de rhétorique au collège royal de Port-Louis (Ile Maurice). Éiu membre de la Société le 20 juin 1891. Décédé le 3 décembre 1892.
- BAIZE (Louis), professeur au lycée Condorcet. Élu membre de la Société le 22 janvier 1881; bibliothécaire de 1882 à 1888. Décédé le 6 novembre 1900.
- BAUDRY (Frédéric), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), administrateur de la bibliothèque Mazarine.— Membre de la Société en 1867; vice-président en 1868; président en 1869. Décédé le 2 janvier 1885.
- Benuew (Louis), ancien doyen de la Faculté des lettres de Dijon. Membre de la Société depuis 1868. Décédé en février 1900.
- Besoist (Louis-Eugène), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de poésie latine à la Faculté des lettres de Paris.— Membre de la Société depuis le 7 mai 1870; président en 1877. Décédé le 22 mai 1887.
- BERGAIGNE (Abel-Henri-Joseph), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur de sanscrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres de Paris. Membre de la Société en 1864; secrétaire adjoint en 1868 et 1869; vice-président de 1873 à 1878; président en 1879. Décédé le 6 août 1888.
- Bezsoxov (Pierre), professeur à l'Université de Kharkov (Russie). Élu membre de la Société le 23 novembre 1878. Décès notifié à la Société le 19 décembre 1898.
- BOUCHERIE (A.), chargé du cours de langues romanes à la Faculté des lettres de Montpellier. Élu membre de la Société le 21 novembre 1868. Décès notifié à la Société le 14 avril 1883.
- Boutroue (Alexandre-Anloine), ancien avocat à la Cour d'appel de Paris,

- ancien agréé au tribunal de commerce de la Seine. Elu membre de la Société le 30 juin 1894; vice-président en 1896; président en 1897. Décédé le 3 février 1899.
- BRUNET DE PRESLE (Wladimir), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de grec moderne à l'École spéciale des langues orientales vivantes. Membre de la Société en 1867; président en 1868. Décédé le 12 septembre 1875.
- CARNEL (L'abbé), aumônier de l'Ilôpital militaire de Lille Élu membre de la Société le 5 décembre 1891. Décédé le 22 mars 1899.
- CHASLES (Philarète), professeur au Collège de France. Élu membre de la Société le 15 février 1873. Décès notifié à la Société le 19 juillet 1873.
- CHASSANG (Marie-Antoine-Alexis), inspecteur général de l'Université. Élu membre de la Société le 12 novembre 1870. Décédé le 8 mars 1888.
- Снордко (Alexandre), ancien chargé de cours au Collège de France et à l'École spéciale des langues orientales vivantes. Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 16 janvier 1892.
- DARMESTETER (Arsène), professeur de langue et littérature françaises du moyen âge à la Faculté des lettres de Paris, professeur à l'École normale de jeunes filles de Sèvres. Membre de la Société en 1870. Décédé le 16 novembre 1888.
- DARMESTETER (James), professeur de langues et littératures de la Perse au Collège de France, directeur d'études pour la langue zende à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la Revue de Paris.

   Élu membre de la Société le 20 décembre 1873; vice-président en 1881, 1885 et 1886; président en 1887. Décédé le 19 octobre 1891.
- DERENBOURG (Joseph), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), correcteur de la typographie orientale à l'Imprimerie nationale, directeur d'études pour l'hébreu talmudique et rabbinique à l'École pratique des hautes études. Membre de la Société depuis le 22 juillet 1871. Décédé le 28 juillet 1895.
- Devic (Marcel), chargé du cours de langue et de littérature arabes à la Faculté des lettres de Montpellier. Élu membre de la Société le 19 février 1876; vice-président en 1878. Décédé en mai 1888.
- DEVILLE (Gustave), ancien membre de l'École française d'Athènes. Membre de la Société en 1867. Décédé en 1868.
- Didox (Charles), inspecteur général des ponts et chaussées en retraite, délégué général de la Compagnie d'Orléans.—Élu membre de la Société le 26 avril 1873. Décèdé le 26 janvier 1882.
- Dipot (Ambroise-Firmin). Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1876. Dosson (Simon-Noël), professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. Élu membre de la Société le 14 mai 1887. Décédé le 15 février 1893.
- EGGER (Émile), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'éloquence grecque à la Faculté des lettres de Paris. Président de la Société en 1866, 1870-71 et 1876. Décédé le 31 août 1885.
- EICHTHAL (Gustave D'). Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1886.
- Fleury (Jean), lecteur à l'Université impériale de Saint-Pétersbourg. Élu membre de la Société le 21 décembre 1878. Décédé en juillet 1894. Florent-Lefèvre. Élu membre de la Société le 29 mars 1873. Décédé

en 1887.

- FOURNIER (Eugène), docteur en médecine et ès sciences naturelles.— Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 10 juin 1885.
- GARNIER (Charles-François-Paul-Christian), lauréat de l'Institut (prix Volney, 1898). Né à Paris le 24 juillet 1872, mort à Paris le 4 septembre 1898. Inscrit comme membre perpétuel de la Société le 27 mai 1899.
- Georgian (Professeur D' C.-D.) Élu membre de la Société le 21 mars
- 1875. Décédé en 1888.
- Godernov (Frédéric). Élu membre de la Société le 24 mai 1879. Décédé en 1897.
- GOLDSCHMIDT (Siegfried), professeur de sanscrit à l'Université de Strasbourg.— Élu membre de la Société le 8 mai 1869. Décédé le 31 janvier 1884.
- GOULLET.- Élu membre de la Société le 7 juin 1873. Décédé en 1887.
- GRANDGAGNAGE (Charles), sénateur du royaume de Belgique. Élu membre de la Société le 24 avril 1869.
- GRAUX (Charles-Henri), maître de conférences de philologie grecque à l'École pratique des hautes études, maître de conférences d'histoire grecque à la Faculté des lettres de Paris, bibliothècaire à la bibliothèque de l'Université, l'un des directeurs de la Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes. Élu membre de la Société le 9 mai 1874. Décédé le 13 janvier 1882.
- GRIMBLOT (Paul), ancien consul de France à Ceylan. Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 juin 1870.
- GCIEYSSE (Georges-Eugène), élève de l'École pratique des hautes études.

   Élu membre de la Société le 11 février 1888. Décédé le 17 mai 1889.
- GUYARD (Stanislas), professeur de langue arabe au Collège de France, maître de conférences de langues arabe et persane à l'École pratique des hautes études, correcteur de la typographie orientale à l'Imprimerie nationale, l'un des directeurs de la Revue Critique d'histoire et de littérature. Élu membre de la Société le 13 avril 1878, vice-président en 1882 et 1883; président en 1884. Décédé le 7 septembre 1884.
- Halléguen (Le docteur).— Élu membre de la Société le 9 juin 1877. Décès notifié à la Société le 5 avril 1879.
- Hanusz (Jean), professeur agrégé à l'Université de Vienne (Autriche). Élu membre de la Société le 25 juin 1887. Décédé le 26 juillet de la même année.
- HARLEZ (Mgr Charles DE), professeur à l'Université de Louvain. Élu membre de la Société le 18 novembre 1876. Décédé en juillet 1899.
- HATZFELD (Adolphe), professeur au lycée Louis-le-Grand, ancien professeur à la Faculté des lettres de Grenoble. Élu membre de la Société le 1<sup>er</sup> février 1873. Décédé en octobre 1900.
- HAUVETTE-BESNAULT, directeur d'études honoraire à l'École pratique des hautes études, conservateur adjoint de la bibliothèque de l'Université.

   Membre de la Société depuis 1870. Décédé le 28 juin 1888.
- HEINRICH (G.-A.), doyen de la Faculté des lettres de Lyon. Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1887.
- Hervé (Camille). Membre de la Société en 1867. Décédé le 30 août 1878. Hovelacque (Abel), professeur à l'École d'anthropologie. Élu membre de la Société le 1 décembre 1869. Décédé en février 1896.
- Jackson (James), archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie.
   Élu membre de la Société le 22 juin 1879; donateur. Décédé le 17 juillet 1895.

- JAUBERT (Le comte), membre de l'Institut. Membre de la Société depuis 1868. Décédé le 1° janvier 1875.
- Jozon, député. Présenté pour être membre de la Société dans la séance du 2 décembre 1879. Décès notifié à la Société le 9 juillet 1881.
- JUDAS (Le docteur A.-C.), ancien médecin principal de première classe.

   Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 17 janvier 1873.
- LA BERGE (Camille DE), employé au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, l'un des directeurs de la Revue Critique d'histoire et de littérature. — Élu membre de la Société le 3 décembre 1870. Décédé le 13 mars 1878.
- LACHAISE (L'abbé Romain CZERKAS). Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 26 avril 1873.
- LACOUPERIE (Docteur Albert Terrier de), ancien professeur de philologie indo-chinoise à l'University College de Londres, directeur du Babylonian and Oriental Record. Élu membre de la Société le 9 février 1889. Décédé le 11 octobre 1894.
- Lambrion, professeur à l'Université de Jassy (Roumanie). Élu membre de la Société le 26 mai 1877. Décès notifié à la Société le 17 novembre 1883.
- LENORMANT (Charles-François), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'archéologie près la Bibliothèque nationale. Membre de la Société en 1867. Décédé le 9 décembre 1883.
- Le Saint (François), ancien officier. Décédé en 1867.
- Lévy (B.), inspecteur général de l'instruction publique. Élu membre de la Société le 24 janvier 1874. Décèdé le 24 décembre 1884.
- LITTRÉ (Maximilien-Paul-Émile), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres). Membre de la Société depuis 1868. Décédé en 1881.
- LœB (Isidore), professeur au Séminaire israélite, professeur libre à l'École pratique des hautes études (section des sciences religieuses). Élu membre de la Société le 19 décembre 1885. Décédé le 2 juin 1892.
- LOTTNER (Le docteur Karl), ancien professeur à Trinity College (Dublin).

   Membre de la Société en 1867. Décédé le 5 avril 1873.
- Lutosłavski (Stanislas), élève de l'Université de Dorpat. Élu membre de la Société le 19 décembre 1885. Décès notifié à la Société le 18 février 1892.
- Malvoisin (Édouard), agrégé de l'Université. Membre de la Société depuis 1867; bibliothécaire du 7 février 1880 au 31 décembre 1881. Décédé le 5 janvier 1895.
- Massieu de Clerval. Membre de la Société depuis 1867. Décédé le 18 juin 1896.
- MATHIEU (E.), traducteur aux établissements Schneider. Élu membre de la Société le 8 mars 1890. Décédé le 29 décembre 1897.
- MAURY (Louis-Ferdinand-Alfred), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'histoire et morale au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, ancien directeur des Archives nationales. Membre de la Société en 1868. Décédé le 12 février 1892.
- Menagios (Demetrios de), docteur en droit et en philosophie, attaché au ministère des affaires étangères de Russie. Élu membre de la Société le 10 janvier 1874. Décédé en 1891.

- MERLETTE (Auguste-Nicolas). Élu membre de la Société le 20 novembre 1886. Décède le 13 mai 1889.
- MEUNIER (Louis-Francis), docteur ès lettres. Membre de la Société en 1867; trésorier de 1872 à sa mort. Décédé le 11 mars 1874.
- MEYER (Maurice), ancien suppléant au Collège de France, ancien professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, inspecteur de l'enseignement primaire. — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1870.
- Moisy (Henri), notaire honoraire, juge honoraire au Tribunat civil de Lisieux.
- Élu membre de la Société le 12 juin 1875. Décédé le 3 novembre 1886.
   Mur (John), correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres).
   Élu membre de la Société le 21 novembre 1868.
- tions et belles-lettres).— Élu membre de la Société le 21 novembre 1868. Décédé le 15 mars 1882.
- Nicoles (O.), professeur au lycée Janson de Sailly. Élu membre de la Société le 13 juillet 1878. Décès notifié à la Société le 22 décembre 1888.
- PANNER (Léopold), attaché à la Bibliothèque nationale.— Était membre de la Société le 1<sup>er</sup> février 1870. Décès notifié à la Société le 20 novembre 1875.
- PAPLONSKI (J.), directeur de l'Institut des sourds et muets de Varsovie.

   Élu membre de la Société le 27 février 1869. Décédé le 28 novembre 1885.
- Pedro II (S. M. dom), empereur du Brésil, associé étranger de l'Institut de France (Académie des Sciences). Membre de la Société depuis le 12 mai 1877. Décèdé le 5 décembre 1891.
- PELLAT, doyen de la Faculté de droit de Paris. Était membre de la Société le 1<sup>ex</sup> février 1870. Décès notifié à la Société le 18 novembre 1871.
- PIERRON (Alexis), professeur au lycée Louis-le-Grand. Admis dans la Société en 1868. Décès notifié à la Société le 7 décembre 1878.
- PLOIX (Charles-Martin), ingénieur hydrographe. Membre de la Société en 1867; vice-président en 1873 et en 1888; président en 1874 et en 1889. Décédé le 21 février 1895.
- PONTON D'AMÉCOURT (Le vicomte Gustave de). Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 28 janvier 1888.
- QUEUX DE SAINT-IIILAIRE (Le marquis de). Élu membre de la Société le 4 novembre 1882. Décédé en novembre 1889.
- REMAN (Joseph-Ernest), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), administrateur du Collège de France. Membre de la Société depuis l'origine; président en 1867. Décèdé le 2 octobre 1892.
- RENIER (Charles-Alphonse-Léon), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'épigraphie et antiquités romaines au Collège de France, président de la section des sciences historiques et philologiques à l'École pratique des hautes études, conservateur de la Bibliothèque de l'Université. Admis dans la Société le 21 avril 1869. Décédé le 11 juin 1885.
- RIANT (Paul-Édouard DIDIER, comte), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres). Membre de la Société en 1867. Décédé en décembre 1888.
- RIEMANN (Othon), maître de conférences à l'École normale supérieure et à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes. Élu membre de la Société le 3 décembre 1881. Décédé le 16 août 1891.
- RIEUTORD. Élu membre de la Société le 15 mars 1873. Décédé le 14 janvier 1884.

- ROCHEMONTEIN (Frédéric-Joseph-Maxence-René DE CHALVET, marquis DE), professeur libre à la Faculté des lettres de Paris. Élu membre de la Société le 7 juin 1873; vice-président en 1889 et 1890; président en 1891. Décédé le 30 décembre 1891.
- RONEL (Charles), chef d'escadrons de cavalerie en retraite. Élu membre de la Société le 8 janvier 1881. Décès notifié à la Société le 26 juin 1886.
- Rougé (Le vicomte Emmanuel DE), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France. Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 janvier 1873.
- Rudy (Charles). Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 10 juin 1893.
- Savous (Édouard), professeur à la Faculté des lettres de Besançon. Élu membre de la Société le 2 mai 1885. Décédé le 19 janvier 1898.
- Schœbel (Ch.). Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 8 décembre 1888.
- Seillière (Aimé). Élu membre de la Société le 13 février 1869. Décès notifié à la Société le 19 novembre 1870.
- Tholozan (Le D' Désiré-Joseph), médecin principal de l'armée française, membre correspondant de l'Institut (Académie des Sciences), et de l'Académie de médecine, premier médecin de S. M. le Châh. Élu membre de la Société le 18 avril 1896. Décèdé le 30 juillet 1897.
- Thurrot (François-Charles), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), maître de conférences à l'École normale supérieure, l'un des directeurs de la Revue de philologie, de littérature et d'histoire uncieunes. Admis dans la Société en 1868; vice-président en 1870-71; président en 1872. Décèdé le 17 janvier 1882.
- Todo (J. *Henthorn*), senior fellow, professent d'hébreu et conservateur de la bibliothèque, à Trinity College(Dublin). Admis dans la Société en 1868. Décédé le 28 juin 1869.
- Tournier (Édouard), directeur d'études pour la philologie grecque à l'École pratique des hautes études, maître de conférences à l'École normale supérieure. Membre de la Société depuis l'origine; vice-président en 1872. Décèdé le 29 mars 1899.
- Vaïsse (Léon), directeur honoraire de l'École des sourds et muels. Membre de la Société en 1867; président en 1875. Décédé le 10 juin 1884.
- VALLENTIN (Ludovic-Lucien-Mathieu-Florian), substitut du procurcur de la République à Montélimar, directeur du Bulletin épigraphique de la Guule. — Élu membre de la Société le 21 janvier 1882. Décès notifié à la Société le 9 juin 1883.
- Wharton (Edward-Ross), fellow and lecturer of Jesus College (Oxford). Élu membre de la Société le 7 février 1891. Décèdé le 4 juin 1896.

### SUR L'ORIGINE ET LA HATE

### DE LA LOI OSQUE DE BANTIAL

Parmi les monuments qui nous ont conservé les restes de la vie provinciale dans l'Italie du Sud, on a coutume de considérer la loi de Bantia comme occupant le premier rang, pour le nombre et pour la valeur des renseignements qu'elle fournit à l'histoire. Cette loi est une constitution donnée à la ville de Bantia, constitution qui règle différents points de la vie municipale et de l'organisation judiciaire. La loi de Bantia présente, d'autre part, un intérêt linguistique de premier ordre, étant l'un des principaux témoins survivants des idiomes de l'Italie méridionale. Je voudrais présenter à ce sujet quelques observations qui serviront, je l'espère, à rectifier la date généralement attribuée à ce document et à en marquer plus nettement le caractère.

Rappelons d'abord quelques faits qui serviront de renseigne-

ments préliminaires.

La table dont il va être question, a été découverte en 1790, à Oppido, en Lucanie, non loin de l'ancienne Bantia (2). C'est une table de bronze dont le commencement et la fin manquent. Elle a cette particularité, qu'étant couverte d'écriture des deux côtés, l'un des côtés nous présente un document en langue osque, le côté opposé une inscription latine. La première idée a été qu'on se trouvait en présence du même texte en deux langues; mais, malgré quelques coïncidences fortuites, on dut reconnaître, après un examen approfondi, qu'il n'en était rien. Le côté latin présente les dispositions finales d'une loi romaine où il n'est nullement question de Bantia. La partie osque, au contraire, est rédigée exclusivement au point de vue de cette ville. On est donc obligé de conclure que les deux documents n'ont entre eux aurune pareuté, et qu'ils sont réunis sur le même bronze par une circonstance inconnue.

Lu au Congrès des Orientalistes, à Paris, 1897.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Elle est conservée aujourd'hui au Musée royal de Naples.

Dès lors, on doit se demander lequel est le plus ancien. Pour abréger, nous appellerons le côté qui porte la loi de Bantia le côté osque, et nous donnerons le nom de côté latin à l'autre face de la table.

Comme ce sont surtout des linguistes qui, jusqu'à présent, se sont occupés de cette table, par une sorte de respect professionnel et facile à conceveir, pour les dialectes italiotes, ils décidèrent, sans beaucoup discuter la question, que le côté osque était le plus ancien. On pensa que le côté latin appartenait à une époque où la domination romaine s'affermissant de plus en plus, les institutions et la langue de la capitale avaient fini par prévaloir sur l'ancien fonds provincial. C'est l'opinion que paraît avoir M. Kirchhoff, et que reproduit M. Bücheler. Mommsen ayant établi que la date du côté latin devait être placée entre les années 621 et 636 de Rome (132 à 117 avant J.-C.), Kirchhoff en conclut qu'on peut faire remonter le côté osque jusqu'à l'an 570 de Rome (183 avant J.-C.).

C'est là-dessus que je voudrais d'abord proposer quelques doutes.

Rien qu'à considérer les deux écritures, on doit hésiter. En effet, le côté latin présente le beau caractère épigraphique usité pour les textes officiels, au lieu que le côté osque est en une petite écriture peu soignée, serrée, irrégulière. La partie latine a donc l'air d'avoir eu d'abord les honneurs du bronze. Cela paraît assez naturel : une loi romaine ayant, après un temps plus ou moins long, perdu son actualité, on comprend que l'envers de la table ait été utilisé pour régler différents points d'une constitution municipale. Ce qui serait plus difficile à admettre, c'est que l'envers de cette constitution ait servi à graver un sénatus-consulte romain.

Un examen plus attentif du contenu va nous confirmer dans cette idée.

Cette Lex Bantina n'est pas une constitution au sens moderne du mot: c'est une sorte de Lex satura, traitant des matières les plus diverses, et passant sans transition et sans ordre appréciable d'un point de droit à un autre. Il est parlé successivement des circonstances où les magistrats peuvent dissoudre ou proroger l'assemblée du peuple; des délais qu'on peut accorder en matière civile ou criminelle au plaideur ou à l'accusé; des pénalités qui doivent atteindre celui qui, au moment du recensement, aura dissimulé une partie de son bien; du cursus honorum selon lequel un même citoyen peut occuper successivement les différentes charges de la ville... Si la table n'était pas brisée à cet endroit, nous aurions sans doute à enregistrer d'autres preuves de cette apparente incohérence.

En présence de cette diversité, on a peine à croire qu'il s'agisse d'une constitution régulièrement délibérée. Ce qui est probable, au contraire, et ce que Lange avait déjà entrevu, c'est que les seuls points touchés sont des points sur lesquels avait régné quelque incertitude, s'était élevée quelque contestation. Une autorité supérieure est venue mettre fin aux doutes, établir un modus rivendi définitif. Cette autorité supérieure, il est naturel d'en placer le siège à Rome.

Nous n'avons donc pas affaire à un texte provincial, rédigé par des magistrats municipaux et gravé par un scribe indigène. Tout comme la Lex latina inscrite d'un côté, la Lex Bantina inscrite de l'autre, a été rédigée et gravée à Rome. Nous n'avons pasici l'alphabet indigène, avec ses deux i, ses deux u, ses deux s, ni aucune des autres particularités italiques. Nous avons purement et simplement l'alphabet latin.

Un autre indice, c'est la répétition fréquente du nom de Ban-

tia.

Prator constur Bansa ni pis fuid... (Que personne ne soit préteur ou conseur à Bantia...).

Prætor sue præfucus pod post exac Bansæ fust... (Le préteur ou le prélet qui sera dorénavant à Bantia...).

Pon censtur Bansæ tautam censazet... (Quand les censeurs seront le recensement à Bantia...).

Si le rédacteur de la loi résidait à Bantia, il n'aurait pas besoin de multiplier ainsi la mention de la ville.

Je serais disposé à regarder comme un autre indice, la façon dont est écrit trois fois sur notre inscription le nom de la ville de Bantia. Soit qu'il faille en accuser l'auteur du décret, ou simplement le graveur, l'orthographe BANSA, trois fois employée sur ce qui nous reste<sup>(1)</sup>, n'est guère admissible de la part d'un indigène. Les habitants s'appellent BANTINI. Horace, dans ses Odes<sup>2</sup>, mentionne les saltus Bantinos. Encore au temps d'Étienne de Byzance. la ville est appelée Bávtesa. Comment croire qu'un habitant ait écrit, dans un document officiel, le nom de sa ville netale, BANSA? Nous avons ici l'orthographe d'un homme qui ne connaît le lointain municipe que par ouï-dire (3).

On s'est quelquesois étonné de trouver à Bantia des magistratures toutes semblables aux magistratures romaines, un cursus honorum identique au cursus romain. Cet étonnement cessera si l'on admet que toute cette réglementation vient de Rome. Des contestations se sont élevées au sujet de la gradation à établir entre

<sup>&#</sup>x27; L. 18, l. 36.

<sup>2</sup> III, 14, 15.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Le renseignement n'en est pas moins précieux au point de vue de la phonétique. (La ville s'appelle aujourd'hui Sante Marai de Vanze.)

les honneurs? Eh bien, voici la gradation romaine. Elle vous servira de modèle. L'auteur ne se donne même pas la peine de substituer des termes osques aux dénominations latines : il parle de questeurs, de préteurs, de censeurs, de tribuns du peuple, en conservant à ces magistrats leurs noms latins. Il appartiendra aux indigènes d'établir la synonymie.

Cette désinvolture, qui sent son patricien, est en harmonie avec les circonstances extérieures. On ne s'est pas mis en dépense d'une table : on a fait graver les différents paragraphes de la charte municipale sur une plaque romaine hors de service.

L'évidence des faits nous amène donc à penser que le côté latin n'est pas postérieur au côté osque, mais qu'au contraire il est plus ancien. Nous avons dès lors une limite de temps en deçà de laquelle doit être placé le document osque. La loi romaine, selon l'estimation de Mommsen, devant être placée, comme nous l'avons dit, entre les années 621 et 636, la loi osque sera nécessairement plus récente.

De combien d'années? Il n'est pas nécessaire de supposer un long intervalle : à l'époque tourmentée dont il s'agit (nous sommes au temps de Sylla), les lois se faisaient et se défaisaient rapidement. Nous pouvons placer vers l'an 100 avant Jésus-Christ la rédaction de la Lex Bantina.

On aimerait savoir de quelle autorité romaine émane cet acte législatif. Peut-être est-ce aller bien haut que de penser au sénat. En pareil cas la procédure employée était plus simple. Souvent le municipe s'adressait à quelque grand personnage de Rome. C'est ainsi que le préteur L. Furius donne des lois à Capoue<sup>1</sup>, le préteur C. Claudius Pulcher 'à la ville d'Halæsa<sup>2</sup>, Scipion à Agrigente<sup>3</sup>. Si nous avions de Tite-Live quelques livres de plus, nous saurions peut-être le nom du personnage qui, en cette occasion, fut le législateur de Bantia. Au reste, il n'a pas cherché bien loin: il semble que son travail se soit borné à copier la loi romaine, à la faire traduire en osque et à l'expédier.

Mais ce qui nous intéresse surtout, nous autres linguistes, c'est la qualité de la langue. Les fautes, on le sait, se trouvent en grand nombre: mais ces fautes doivent, pour la plupart, être attribuées au graveur. Ainsi doivent s'expliquer des erreurs évidentes comme STOM pour SIOM, ELC pour EIC, SANSAE pour BANSAE. Évidemment l'ouvrier copiait un manuscrit qu'il ne comprenait pas et qu'il ne déchiffrait pas toujours très bien. Quant aux fautes qui pourraient être attribuées au traducteur,

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Tite-Live, l. IX, 20.

<sup>2</sup> Cicéron, Verrines, II, 49.

<sup>3</sup> Idem, ibid., 50.

bien hardi serait le philologue osquisant qui voudrait s'en faire juge! Le traducteur a pu défigurer l'orthographe du nom de la ville sans être pour cela moins maître de la langue.

Il y a toutesois un passage de cetté soi qui étonne nos juristes et qui m'a tout l'air de devoir être expliqué par une distraction

du traducteur.

Traitant de la manière dont doit être renduc la justice, la loi distingue deux sortes d'affaires : dat castrid lonfet en cituas, ce qu'on traduit : de fundo aut in pecunias. Un professeur de notre Faculté de droit, M. Esmein, fait remarquer que cette distinction, en un pareil texte, semble peu à sa place, au lieu tin'on s'attendrait à une autre distinction, familière à la loi romaine, et essentielle dans un texte de ce genre. La loi romaine comme la loi moderne, distingue la justice au criminel et la juslice au civil: de capite aut in pecunias. Il semble que notre traducteur, se laissant tromper à une ressemblance de son, a mis castrum au lieu de caput. La même faute se retrouve cinq lignes plus loin; au lieu de dire : si quis alteri capitis aut pecuniæ diem dizerit, il a dit : « si quis alteri fundi aut pecuniæ (castrous auti ainas) diem dixerit». Ceux qui ont lu le récent livre de Meringer et Mayer, Versprechen und Verlesen, ne s'étonneront pas trop de cette substitution. Les habitants de Bantia n'ont pas dû s'y tromper, quoiqu'ils n'aient pas jugé à propos de porter la main sur le bronze pour y corriger ce lapsus.

Nous clirons en manière de conclusion, que ce texte osque est plus jeume qu'on ne le suppose généralement : mais qu'il peut néanmoins être placé au commencement du premier siècle avant Jésus-Christ (vers 650 de Rome). Ce n'est pas une charte délibérée à Bantia, mais une sorte de rescrit envoyé de Rome au municipe lucanien. Il a eu pour auteur un Romain : il a probablement été traduit en osque par un de ces Italiotes lettrés, un de ces grammatici ou librarii, venus du sud de la Péninsule, comme

Rome en contenait un si grand nombre.

Michel BRÉAL.



# QURLQUES FAITS DE MORPHOLOGIE.

# 1. Le vocalisme du superlatif indo-européen.

En indo-iranien, le comparatif primaire en -yas- et le super-latif en -istha-, qui en est visiblement dérivé (à l'époque indo-européenne), ne présentent sucune différence de vocalisme radical. Le degré e est la forme normale pour l'un comme pour l'autre; la racine a le degré sans e dans quelques cas exceptionnels, mais le comparatif et le superlatif ne diffèrent nullement à cet égard; sous l'influence de l'ū de skr. bhūri- on a bhūyas-, bhū-yistha- (avec un y emprunté au comparatif) en regard de l'ancien bhūviyas- dont il ne subsiste plus que quelques traces. Comme l'indo-iranien est le dialecte indo-européen qui a conservé le plus fidèlement le jeu des formes avec et sans e, il est peu probable a priori qu'on doive chercher quelque chose d'ancien dans les oppositions suivantes présentées par le grec seul:

δλείζων δλίγισ ος. κρέσσων (ion.) κράτισ ος. έλάσσων (v. K. Z. XXV, 156) έλαχισ ος.

Les superlatifs δλίγισ los, πράτισ los, ελάχισ los ont pris le vocalisme radical des positifs δλίγος, πρατύς, πρατερός, ελαχύς: c'est le résultat d'une action analogique très simple. On voit immédiatement pourquoi les comparatifs y ont échappé: la consonne finale de la racine étant altérée par le y initial du suffixe, ils se trouvaient, dans une certaine mesure, isolés des autres formes l; mais quand le suffixe est -ιον-, le vocalisme du positif s'est étendu au comparatif comme au superlatif: βαθύς, βαθίων, βάθισ los en regard de βένθος. Le contraste de δλείζων et δλέγισ-

<sup>1</sup> Il faut ajouter, en ce qui concerne πρατερός et πρέσσων, la différence de ens (voir V. Henry, Analogie, \$ 70, p. 109).

ros s'explique donc en grec même, sans qu'il y ait lieu d'y chercher un fait indo-européen, comme on le fait souvent (voir en dernier lieu Brugmann, Sitz. ber. der sächs. ges. der wiss., 1897, p. 186 et suiv.). — Du reste μήχισ los en regard de μαχρός a au moins autant de chances de présenter le vocalisme primitif que peut en avoir odiniolos.

Les superlatifs sanskrits sont en général accentués sur la racine comme les comparatifs; il n'existe que deux ou trois cas d'oxytonaison. Si même ces quelques cas suffisaient pour établir une primitive accentuation des superlatifs sur la finale, il n'en résulterait encore rien de certain pour le vocalisme. Mais ils n'ont aucune valeur probante; le skr. davisthám « très loin » est un adverbe et doit, par suite, être mis à part; kanisthá- «le plus jeune» et jyeztká- «ľalné» (Ř. V., IV, 33, 5) ne forment à eux deux qu'un seul exemple; car, en ses autres sens, le superlatif jyestha- est paroxyton: jyéstha-; il y a eu, ce semble, dans ce cas particulier, influence des ordinaux : katithá-, sasthá-, caturthá-. On ne peut rien tirer des composés très isolés : yacchresthá- et yavacchrestháen face de créstha-. — Quant aux alternances germaniques \*laisizon- : laiziston- (ags. læssa, læresta) et "wirsizon- : wirziston-(ags. wyrsa, wyrresta) invoquées par M. Kluge (Grundr. der germ. phil. 12, p. 482), elles ont cessé d'être convaincantes depuis qu'on a reconnu, pour une situation phonétique d'ailleurs toute différeate, la véritable raison de l'emploi de la sourde s et de la sonore z dans got. agis- et riqiz- (Wrede, et, avec plus de développements, Thurneysen, I. F., viii, p. 208 et suiv.). — Aucun superlatif grec en -1070s n'est oxytoné.

Les traitements différents de odigos, odellor et de Babis, Babies montrent comment une altération phonétique suffit à empêcher l'analogie de normaliser des formes qui, sans cela, n'auraient pas manqué de devenir régulières. Ce fait, très naturel, pourrait être illustré par nombre d'exemples. L'arménien en présente un cas des plus remarquables. On sait que, dans cette langue, l'articulation de r subit devant n un changement en  $\dot{r}$ ; une flexion nom. \*garn, gén. \*garin devenait donc garn, \*garin; puis le r du nominatif a passé aux autres cas, d'où garn, garin; bein, bein; etc.; or l'extension de r ne s'est pas produite quand les lois propres de l'arménien ont déterminé une différence de vocalisme entre le nominatif et les autres cas; on a donc : learn, lerin; buin, bran; etc. De même dans les verbes, le r du présent jernum a passé à l'aoriste jeray, mais le r de barnam, darnam n'a pas agi sur le r des aoristes barji, darjay, qui ont conservé le j. éliminé au présent entre r et n.

## II. Vieux slave sici, visi.

La série de formes v. sl. dat. plur. sicémü, instr. plur. sicémi, gén. loc. plur. sicéchü est sûrement ancienne; car le singulier sici, sicego tendait à faire substituer des formes en -imü, -imi, -ichü à celles en -émü, -émi, -échü suivant l'analogie de ji-, moji, etc., mais aucune analogie ne permettrait d'expliquer la substitution de -émü, etc. à de plus anciens -imü, etc. Par suite le locatif pluriel srüdicichü de srüdice est analogique de krajichü, etc. et tient la place d'un plus ancien \*srüdicéchü. Le locatif pluriel en -échü n'a pu subsister dans les substantifs de ce type parce qu'il y était entièrement isolé; au contraire le é des formes pronominales sicémü, sicémi, sicéchü a survécu parce qu'il se trouve à tous les cas obliques du pluriel de sici.

Le caractère ancien des formes en -cé- résulte immédiatement de ces considérations morphologiques. C'est une observation du plus grand intérêt pour la phonétique slave; elle exclut l'hypothèse que le c de sici reposerait sur -ky-, car, s'il y avait eu un y, oi serait représenté par i. Puisque l'on a sicéchǔ et non \*sicichǔ, c'est que le c de sici, nici (cf. skr. nicāt), ovica (= skr. aviká) en regard du k de takǔ, paky, junakǔ résulte de l'action de la voyelle palatale précédente, suivant la théorie de M. Jagic', Archiv f. sl. phil. X, p. 192, et de M. Baudouin de Courtenay, I. F., 1v, 46 et suiv. (cf. aussi Rozwadowski, dans les Rozprawy de l'Académie de Cracovie, xxv, p. 415 et suiv.).

On se demande peut-être pourquoi le c, provoqué par une voyelle palatale précédente, altère o, y, ŭ en e, ī, ř et i.-e. \*-ons final en -e, mais laisse intact le -é-issu de -oi-. Rien n'est plus naturel. On distingue, on le sait, deux périodes dans les palatalisations slaves: 1° Dans une première période, k, g et ch se sont changés en c, ž (d'abord \*ž) et š devant j, e, č, ī, ī (et par suite devant in, ir, il); à ce moment le vocatif \*otike du thème \*otiko- devient otiče; le dérivé \*konikěti du thème \*koniko- devient \*koničěti, d'où koničati; la 1<sup>re</sup> pers. prés. \*-rikja devient -riča; etc. — 2° Dans une seconde période, le premier élément de la diphtongue oi se palatalise en e et la diphtongue ei ainsi produite aboutit historiquement à é ou i suivant les cas; devant cette voyelle palatale nouvelle, k, g et ch qui, après l'action de la loi précédente, ne subsistaient plus que devant les voyelles de la série a, o, u, y, ŭ, se sont de nouveau palatalisés non plus en c, ž, š, mais cette fois en c, dz, s: de là l'opposition du vocatif singulier vitée et du locatif pluriel vlicéchu. L'action des voyelles palatales sur une gutturale suivante s'est exercée pendant cette période, comme le montre la transformation de ces gutturales en c, dz, s, ainsi :

\*-iků est devenu-ici, \*kůnegů est devenu kůnedží et \*nasmichati se est devenu nasmisati se (1. F., v. 42): de là l'opposition de otiče et suci, koničati et koniči, -riča et ricati, etc. En un temps où ei (d'où plus tard é) issu de oi transformait k en c, ou, plus exactement, en ci, il est clair que ci, provoqué par une autre cause, ne pouvait transformer ce même ei en i. D'autre part cia a subsisté parce que čé, jé anciens avaient passé à ča, ja. Mais o, ŭ, y n'existaient après aucune consonne palatale: cio, ciù, ciy ont donc dû devenir ce, ci, ci. Ainsi s'explique l'opposition de sici, sicego avec sicéchů ou sica.

La flexion de visi est exactement identique à celle de sici. Au masculin singulier on a visi, visego, mais les cas obliques du pluriel sont visému, visémi, viséchu et l'instrumental singulier est risémi; le féminin est visa, très souvent orthographié visja pour indiquer le caractère palatal de l's, confirmé par génit. viseje, etc. L's de risi est donc un ancien ch, palatalisé par le i précédent : c'est la seule origine imaginable de a palatale devant a, puisque sj a donné sj (d'où s). Et, en effet, \*vichŭ, d'où est sorti visi, est la forme slave attendue en regard de lit. visas (lette wiss, v. pruss. rissas), qu'il n'y a aucune raison de tenir pour un emprunt slave et dont l's ne peut dès lors être autre chose que i.-e. s. Le s que présentent les dialectes occidentaux (tch. vei, pol. wezy, ht sor. rion) résulte d'une palatalisation de la première période dans des formes (qui restent à déterminer), où le ch était suivi de i (pol. wszystek?) ou d'une autre voyelle palatale. V. sl. visi ne peut donc être rapproché directement de skr. víçva-, zd vispa-, v. pers. visapuisque son s ne repose pas sur i.-e. k,; on hésite d'autre part à l'en séparer absolument; il se pose ici un problème assez embarrassant et qui touche du reste à toute une série d'autres difficultés.

L's du suffixe \*-swo-, \*-su-, conservée sous sa forme la plus claire dans zd brisva- « le tiers », cabrusva- « le quart », pantanhva- « le cinquième », persiste dans gr. \*#\(\mu\_{\text{u}\sigma}\sigma\) et \(Fi\sigma Fos\) (voir G. Meyer, Gr. gr. 3, \$268, p. 350) et dans #\(\mu\_{\text{u}\sigma}\sigma\) malgré le traitement ordinaire de sw et de s en grec : expliquer \(Fi\sigma Fos\) par \*\(\mu\_{\text{v}\sigma}\)-comme le fait M. Brugmann, \(Grundriss\), I^2, p. 315, est purement arbitraire, et l'on ne saurait d'ailleurs résoudre ainsi la difficulté de #\(\mu\_{\text{v}\sigma}\sigma\)os. Le \(\epsi\) de skr. \(\mu\_{\text{v}\sigma}\)- en regard du \(\epsi\) de \(\mu\_{\text{v}\sigma}\)-, \(\mu\_{\text{v}\sigma}\)-\(\mu\_{\text{v}}\) n'est pas plus clair que le \(\sigma\) du grec. On est en présence d'un cas tout particulier qu'on n'a aucun moyen d'éclaircir complètement.

## III. Skr. abhímātiş.

C'est par erreur que l'auteur de cet article a séparé skr. abhimātis de la racine man- « penser » (De radice \*men-, p. 12)¹: ce mot est visiblement l'abstrait du verbe abhi-man- « avoir de mauvaises intentions contre, chercher à nuire à » (sens 2 du grand dictionnaire de Saint-Pétersbourg); par suite, rien n'empêche de rattacher úpamātis à la même famille. L'ā sanskrit sort de ō, et \*mō- est la forme sans e répondant à \*mnō- (étudié dans la même brochure, p. 30 et suiv.). La raison pour laquelle l'élément phonétique qu'on est convenu de représenter par ō a prévalu sur n dans ces deux cas — et dans ces deux cas seulement — se laisse aisément deviner : le sanskrit évite la suite de trois brèves (sur le rythme du sanskrit cf. Journal Asiatique, série IX, t. X, p. 294); la longue de abhimātis et úpamātis, donnant satisfaction au sens rythmique des sujets parlants, s'est imposée malgré l'existence de matis.

C'est aussi pour des raisons de rythme que les premières personnes moyennes manmahe, amanmahi du thème racine man- ont pris la place des premières personnes \*manumahe, \*amanumahi, normalement attendues en regard de manute. — De même, au parfait, l'i de la racine dissyllabique pati- n'a pu subsister à la 2º personne "papatitha et l'on a papáttha sur le modèle de sasáttha; inversement la 1 e plur. \*sedma a été remplacée par sedimá sous l'influence de paptimá (voir P. von Bradke, I. F., viii, p. 123 et suiv.). — L'à de -mana- dans les participes tels que bharamanas, cf. Oephuevos, est dû à l'analogie des participes athématiques en -āna-, mais l'extension de cette longue a été déterminée par la répugnance du sanskrit pour la suite de trois brèves. — L'élimination des formes qui choquaient le sentiment rythmique s'est donc produite en sanskrit comme en grec, et l'on a ici une confirmation des vues exposées par M. F. de Saussure, dans l'article des Mélanges Graux intitulé: Une loi rythmique de la langue grecque. On notera seulement que, dans les deux langues, le rythme ne paraît déterminer ces changements qu'avec l'aide d'une action analogique (voir Wackernagel, Dehnungsgesetz).

<sup>1</sup> Il sera permis de profiter de cette occasion pour corriger quelques autres fautes et réparer quelques omissions commises dans cette étude De radice \*men-, P. 7, les faits donnés à l'appui du caractère dissyllabique de la racine \*men«rester» ne prouvent rien; pour le futur μενέω, cf. τενέω, etc.; l'e de μετετός cet dù à l'influence de μεμένηκα, dont l'n répond à l'e de lat. manère — p. 16, l. 3 du haut, ajouter lette ūzminu — p. 22, l. 10 du bas, lire pucto au lieu de facto, — p. 37, l. 4 du haut, lire cogitasse, — ibid., l. 14, lire obliti sumus, — p. 48, l. 11 du haut, lire reperto, — p. 52, l. 20 du haut, lire maθrān-, — p. 54, l. 4, ajouter skr. arámati-.

On voit ici des causes esthétiques agir sur les langues : ce sont les formes rythmiques les plus belles qui ont triomphé. On concoit par là ce qu'il peut y avoir de vrai dans l'influence attribuée à l'exphonie sur le développement des langues. Il est bien établi par exemple que la plupart des insertions de lettres dites euphoniques, permettant d'éviter des hiatus, ont eu pour point de départ une action analogique; mais c'est sans doute la laideur de l'hiatus qui a déterminé les sujets parlants à préférer l'innovation à la forme ancienne. Il y en a nombre d'exemples; on se bornera au suivant emprunté au parler des paysans de Châteaumeillant (Cher), assez peu différent maintenant du français normal: d'après l'opposition de i di «il dit», i dizo «ils disent» et il a di, il avo di; de a di «elle dit», a dizo et al a di, al avo di; de sa fé. bó ril fait beau ret sal a fé bó 1, on en est venu à former constamment des phrases comme : o kré d pal ét vũ «on croit n'être pas vu » et i kmaso al arivé « ils commencent à arriver » où l'est ajoutée à la négation pas et à la préposition à. L'action analogique est assez singulière dans ce cas pour saire ressortir nettement l'importance de l'euphonie. Au voisinage du pronom en, le même patois évite l'hiatus par un procédé non moins curieux : l'n qui se prononce après a devant une voyelle a été ajoutée à une voyelle précédant a : d'après l'opposition de ža di du mal «j'en dis du mal, et zan é di du mal on a i na di du mal «il en dit du mal, et i nan a di du mal ou tu na di du mal « tu en dis du mal, vu na dizé dü mal.

#### IV. Les accusatifs skr. áçmānam, svásāram, etc.

On a généralement abandonné l'idée que l'à des accusatifs comme skr. dçmānam, svásāram, etc. représenterait un ancien i.-e. o on è de la syllabe prédésinentielle de l'accusatif singulier et du nominatif pluriel. Il y a quelques cas, il est vrai, où un à indo-iranien de la syllabe prédésinentielle repose sur un o indo-curopéen. Mais alors cet o appartient à toute la flexion du mot. Il s'agit du type secondaire en \*-on-, tiré des thèmes en -o-, représenté par zd hāvanān-, pubrān-, mabrān- (voir Bartholomæ, Grundr. der iran. phil., I, p. 225), gr. xúçwv-, etc., lat. Catōn-, etc., et aussi par les mots en \*-iyōn- ou -\*yōn-: gr. oùpavlwv- (de oùpd-vios). lat. centuriōn-, v. sl. graždan-. Cette finale \*-ōn- a été étendue à des dérivés de thèmes consonantiques, comme zd vi-sān- et lat. edōn-, mais les exemples qui précèdent suffisent pour en faire ressortir la véritable origine. — De même les mots dé-

<sup>&#</sup>x27; On laisse aux romanistes le soin d'expliquer cette forme sal.

rivés grecs en -nv- du type *Qoveús* ont la longue n à toutes leurs formes et n'ont, par suite rien à faire avec le type skr. dyáus, gén. divás; *Qoveús* représente \*g\*hone-eu-1: c'est une formation secondaire tout à fait analogue au type en -on-.

Le fait que l'à de açmanam, etc. reposerait sur un ancien o indo-européen a été reconnu d'une manière définitive par M. Streitberg (I. F., 111, 360 et suiv.) et l'on ne saurait souscrire aux doutes de M. Buck (Am. journ. of phil., xvii, 450). Le fait que l'on a skr. svásāram, svásāras en regard du timbre o attesté par lit. sesū, lat. soror, arm. khoyr et skr. mātáram, mātáras en regard du timbre e attesté par lit. mote, lat. mater, gr. μήτηρ, ne peut être fortuit<sup>2</sup>. Si l'on se refuse à admettre cette correspondance, on est sans aucun moyen d'expliquer la masse des oppositions de ā et ă telles que celle de áçmānam et visanam; on ne peut même pas expliquer le jeu de  $\bar{a}$  et  $\check{a}$  à l'intérieur de la flexion d'un même mot : acc. acmanam, gén. acmanas; acc. usasam, gén. usásas; acc. pádam, gén. padús; or il n'est rien de plus clair pour qui admet que, dans le vocalisme de la syllabe prédésinentielle des noms, l'opposition de indo-iranien à et à répond à une opposition indo-européenne de o et e; en effet, dans ceux des noms dont la syllabe prédésinentielle n'est pas dépourvue de voyelle aux génitif, datif, ablatif singuliers et à l'accusatif et au génitif pluriels (voir Meillet, Recherches sur le génitif-accusatif, p. 8 et suiv.), le timbre o n'était admis en indo-européen qu'au nominatif et à l'accusatif singuliers, au nominatif pluriel et au nominatif accusatif duel; les autres cas avaient e dans la prédésinentielle. Les langues d'Europe ont conservé quelques traces assez nettes de cet état aucien : 1° gr. κλέΓος, κλέΓεος; v. sl. slovo, slovese; - 2° lit. akmū, akmens; arm. nom. plur. harsunkh «fiancés», gén. sing. harsin; got. hairto, hairtins; — 3° l'opposition de gr. woύs, woods, arm. otn, got. sotus et de lat. pes, pedis qui suppose d'anciennes alternances : \*pod-, \*pod-, \*ped-. Le contraste entre nom. plur. skr. áçmanas et acc. plur. áçmanas est celui des plus anciens : "akmones, "akmenns.

Cette représentation de i.-e. ŏ par indo-iran. ā dans la syllabe prédésinentielle des noms est le seul fait qu'on puisse encore invoquer en faveur de la «loi de Brugmann», comme l'indique M. Brugmann lui-même, Grundriss, 12, p. xliii. La loi phonétique proposée par M. Uhlenbeck, P.B. beitr., xxii, p. 546 et suiv., est

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voir maintenant l'hypothèse de M. Brugmann, I. F. 1x, 365 et suiv. (Note de correction.)

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> L'ā de skr. majjānam (R. V. x, 68, 9) est sans doute récent comme celui de vṛṣāṇam du même maṇḍala x, en regard de la forme ordinaire et ancienne vṛṣaṇam. Car la palatale skr. j en regard de zd mazga-, v. sl. mozgū suppose le timbre e.

posée en vue de résoudre cette unique difficulté et n'est pas convaincante par cela même <sup>1</sup>. Ce n'est que par une action analogique qu'on peut rendre compte de ce fait essentiellement morphologique. Le problème est le suivant : pourquoi la longue du nominatif singulier a-t-elle été étendue à l'accusatif singulier et au nominatif pluriel en indo-iranien quand le timbre de la voyelle prédésinentielle était o, et ne l'a-t-elle pas été quand le timbre de cette voyelle était e? La réponse qui a été faite à cette question dans ces Mémoires, 1x, 147 et suiv., n'a convaincu ni M. Buck (Am. journ. of phil., xv11, 449), ni M.Uhlenbeck, ni M. Brugmann (ll. cc.)<sup>2</sup>; elle se laisse désendre cependant.

Dans le cas des mots qui avaient le vocalisme prédésinentiel en e au génitif singulier, etc., les deux flexions indo-européennes se présentaient ainsi pour les thèmes en -s-, par exemple:

> Nom. sing. -ēs -ōs Nom. plur. -es-es -os-es Gén. sing. -es-e/os -es-e/os

En indo-iranien au moment où e et o tendent à se confondre, mais sont encore distincts, les flexions deviennent:

Nom. sing. -ås -ås Nom. plur. -ås-ås -ås-ås Gén. sing. -ås-as -ås-as

On voit par ce tableau que l'á bref prédésinentiel du nominatif \*-ás-ás était défendu par l'á de même timbre du génitif singulier; au contraire l'à bref de -àsás avait le même timbre que l'à long du nominatif singulier -ås et n'était pas défendu par la brève des autres cas qui avait le timbre á. Pour les thèmes en -n- la question est un peu plus délicate, car l'indo-iranien ne présente au nominatif aucune trace d'une finale -ān répondant au gr. -on ou -n et a seulement -ā, cf. lat. -ō; mais il importe de noter que, au point de vue indo-iranien, l'n ne fait pas partie intégrante de la forme du thème parce que n est représentée par a et que, par suite, n appartient plutôt à certains cas qu'à l'ensemble de la flexion. On conçoit donc bien que -å long du no-

<sup>&#</sup>x27;M. Uhlenbeck n'a certainement pas eu connaissance d'une hypothèse analogue à la sienne, développée par M. V. Henry à la Société de linguistique, le 11 décembre 1889 (voir Bulletin, VII, LVIII).

¹ Outre son manque de vraisemblance a priori et outre les difficultés qu'elle soulère. l'hypothèse signalée par M. Pedersen (K. Z. xxvvi, 87) a contre elle d'être inutile. Vouloir maintenir, pour certains cas au moins, le traitement indo-iranien à de i.-e. ĕ, c'est oublier que l'indo-iranien, ayant perdu les altersances de timbre dont l'importance était si grande en indo-européen, a naturellement compensé cette perte par un développement correspondant des altersances quantitatives. (Note de correction.)

minatif singulier ait pu agir sur l'à prédésinentiel bref du nominatif pluriel -ànàs, non défendu par l'à du génitif -ànas et des autres cas de même forme.

Dans le cas des noms dont, à la différence des précédents, le vocalisme prédésinentiel est sans e, même devant une désinence à initiale vocalique, le locatif seul défendait le à bref de l'accusatif singulier et du nominatif pluriel, soit en indo-iranien:

Nom. sing. -å -å
Nom. plur. -ån-ås -ån-ås
Gén. sing. -n-as -n-as
Loc. sing. -ån-i -ån-i

Les chances d'extension de la longue du nominatifsingulier étaient presque égales dans les deux séries; toutefois le locatif appuyait la conservation de l'à prédésinentiel bref de -ân-âs; l'analogie du type précédent a fait le reste.

Le fait qu'un ā indo-iranien répond à un ŏ indo-européen dans les formes nominales étudiées s'explique donc par une simple action analogique, sans qu'il soit nécessaire de poser une loi phonétique spécialement pour ce cas particulier.

# V. — Slave želěti, pitěti.

Les verbes želěti, želěja et pitěti, pitěja font difficulté de deux manières :

1° lls présentent des doublets želati (г. желать), pitati (сf. serbe pitati, r. питать) : piteti est la forme des anciens manuscrits glagolitiques de l'Evangile et du Clozianus, mais pitati apparaît déjà comme variante chez Ostromir et Sava; quant à želěti, c'est la forme du Zographensis et du Marianus dans les parties de l'Évangile qui ne font pas partie du texte divisé par leçons; mais, dans la traduction, sans doute plus ancienne (v. Iagic', Marianus, p. 467), de l'Évangile par leçons, on lit déjà želaaše L. xv, 16 Zogr. Mar. Ass. et L. xvi, 21 Mar. Ass. (Zogr. a corrigé en želěje d'après le texte grec). La création de pitati et želati s'explique de la manière suivante : les dénominatifs en -éti expriment en général l'existence ou, plus ordinairement, l'acquisition d'une qualité et sont intransitifs : gonéti « être suffisant », bogatěti "devenir riche", etc. Les dénominatifs transitifs du type en -éti ne subsistent guère que là où une chuintante précédente a transformé le é en a : koničati, věničati, slušati, podražati, ustrašati sę. La substitution du type en -ati à celui en -ěti dans pitéti et želéti paraît ainsi assez naturelle; toutefois on notera que razuměti a subsisté; il y a donc dans le cas des deux verbes

une circonstance particulière qui a déterminé le changement : il faut, pour s'en rendre compte examiner leur formation.

2° Les seuls noms attestés en slave d'où puissent sortir ces verbes sont zelja et pista (\*pitja; serbe pic'a, tch. pice, polon. pica; le russe uma est emprunté au vieux slave); zelja est isolé en slave, pista est l'abstrait correspondant à un verbe, conservé seulement dans le participe pitomi, et qui a disparu d'ailleurs, sans doute parce qu'il était athématique (cf. vidomi en regard de l'impératif vizat). De ces mots on ne peut attendre d'autres dénominatifs que \*teljati, \*pitjati, qu'on parte du type en -éti ou de celui en-ati.

L'explication est la même que pour v. sl. zěja en regard de lit. žióju (voir MSL. IX, 137 et suiv.). Au temps où tout ja slave était jë, qu'il s'agît originairement de jā ou de jë, on avait au présent : \*željě-je-, \*pitjě-je-; le j combiné a disparu par dissimilation (cf. M. Grammont, Dissimilation, p. 75 et suiv.¹) et dès lors ë ne pouvait plus être altéré phonétiquement en a puisque le j qui est la raison déterminante du changement avait disparu. Les infinitifs \*željěti, \*pitjěti ont pu subsister en regard de želėja, pitėja aussi longtemps que ě n'a pas été altéré après j; mais, quand jë est devenu ja, on a eu \*željati, želėja; cette flexion a été régularisée de deux manières, d'une part en želěti, želėja d'après le présent, de l'autre en želati, želaja par une sorte de contamination du présent et de l'infinitif.

Ces formes ont pu se fixer parce que les deux verbes sont très employés et avaient, par là même, une certaine indépendance par rapport aux substantifs d'où ils sont issus; l'altération qu'ils ont subie les en a définitivement séparés. Pareille chose ne peut arriver pour des mots étroitement unis à leur primitif : kašiljati, phistati, vecerjati, vonjati, obujati ont donc subsisté. Le verbe véstati (de véste, abstrait d'un verbe conservé dans l'aoriste otŭ-vé), fréquent surtout avec des préfixes : otŭ-véstati, sŭ-véstati, oběstati, est plus embarrassant. La forme de l'infinitif \*vétjati a triomphé ici de celle du présent \*vétéje-, sans doute parce que l'aoriste était plus fréquement employé que le présent dans le principal composé : otăvéstati « répondre ». Enfin il est impossible de dire si tiléti, tilėją « corrumpi», dérivé de tilja, doit sa forme en -éti au sens ou à une action comparable à celle qui a produit želéti et pitéti.

<sup>&#</sup>x27;Toutesois il est a priori douteux que la loi xvi de M. Grammont puisse ctre appliquée au slave sans modification, car l'énoncé de cette loi renserme une condition d'accent, alors qu'aucun esset de l'accent d'intensité n'a encore été signalé en slave commun.

# VI. De quelques aoristes monosyllabiques en arménien.

Les formes grammaticales très brèves sont souvent éliminées au profit de formations plus longues et ayant plus de corps phonétique. C'est à cette tendance qu'est due, on le sait, la conservation de l'augment en arménien ancien. La 3° personne du singulier de l'aoriste a l'augment dans tous les cas où, sans augment, elle serait monosyllabique : beri, eber; baçi, ebaç; l'augment arménien étant toujours syllabique, les verbes qui commencent par une voyelle en sont dépourvus dans les textes les plus anciens : arbi, arb; par la suite, les verbes à initiale vocalique ont reçu aussi l'augment syllabique, d'où ēarb. Les aoristes edi nje posai n et eki nje vins n ont l'augment à toutes les personnes parce que, sans cela, ils seraient monosyllabiques dans toute leur flexion; etu nje donnai n a de même l'augment à toutes les personnes, sauf la 1° plur. tuakh.

Les thèmes d'aoristes monosyllabiques en ç ont réagi contre une altération phonétique à laquelle les thèmes en ç polysyllabiques ont tous cédé: au subjonctif aoriste (servant en arménien de futur), le groupe -çç- (ancien-çiç-) a été phonétiquement réduit à -sç-, d'où la flexion sireç-iç, sires-çes, du thème sireaç-; mais le groupe -çç- a été préservé — ou rétabli — dans les deuxièmes personnes: baç-çes, thaç-çes, kaç-çes, laç-çes, keç-çes, xç-çes, lç-çes, y-eç-çis, z-geç-çis, ən-therç-çis et aussi dans anç-çes, çuç-çes, où le ç est radical. Le thème d'aoriste restait ainsi reconnaissable, malgré sa brièveté. — Le ç apparaît aussi à l'impératif aoriste, contre la règle générale, dans : baç, kaç, laç, keaç, liç.

En vertu du principe de la constance des actions analogiques. on ne peut dès lors tenir pour monosyllabiques les verbes commençant par deux consonnes, comme gnal ou grel; on a en effet 3° pers. sing. aor. gnaç, greaç, sans augment; 2° pers. subj. aor. gnas-ces, gres-ces; impératif gna, grea. Les groupes initiaux gn-, gr- se prononçaient donc gen-, ger-, sinon toujours, du moins dans certaines conditions syntactiques, sans doute quand le mot précédent était terminé par une consonne. Cette conclusion concorde exactement avec ce qui est indiqué par la prononciation de l'arménien moderne : les groupes de consonnes initiaux sont purement graphiques; il s'insère entre la consonne initiale et celle qui la suit un élément vocalique très bref a, par exemple glux «tête» se prononce gəlux (dialectalement gulux); par suite le pluriel de ce mot et des mots analogues est en -ner, comme dans les polysyllabes et non en -er, comme dans les monosyllabes : gluxner, de même psak «couronne», psakner; etc.

# VII. Le génitif singulier des thèmes pronominaux en arménien.

Le génitif singulier des thèmes pronominaux en -o- est le même que celui des substantifs en sanskrit et en grec : skr. -asya, gr. -o10, -o20. Il est aussi le même en arménien dans les possessifs (imoy, meroy, etc.) et dans le relatif (oroy) que dans le substantif mard, gén. mardoy par exemple. Mais l'interrogatif ov fait oyr et les démonstratifs ont une finale -or qui apparait nettement dans nor-a. nor-in. Au nominatif pluriel, l'interrogatif et les démonstratifs présentent une différence parallèle, d'une part oy-kh, de l'autre no-kh-a, no-kh-in.

Le oy de oykh ne sort pas de i.-e. oi; on a vu dans ces Mémoires X, p. 137, que c'est l'o de no-kh- qui est le traitement normal de men syllabe finale. En revanche l'o du génitif nor- est inexplicable, tandis que oyr se laisse couper en oy-, forme normale du génitif de o-, et -r, particule correspondant à gr. ρα. Ainsi l'o du génitif singulier nor- serait analogique de celui du nominatif pluriel nokhet le oy du nominatif pluriel oykh (et à la suite acc. plur. oys, gén. dat. abl. plur. oyc) de celui du génitif singulier oyr. La diphtongue oy a prévalu dans l'interrogatif, sans doute parce qu'elle donnait un peu plus de corps aux formes extrêmement brèves de ce simple thème arménien o-; les démonstratifs ont conservé o qui était à tous les autres cas: instr. sing. nov-, acc. loc. plur. nov-, gén. dat. abl. plur. noç-: les démonstratifs forment en arménien un système complet et isolé, susceptible par cela même d'avoir une flexion toute particulière.

La particule -r ne se trouve en principe que dans des génitifs monosyllabiques : oyr « de qui », ēr « de quoi », nor-, dor-, sor-; elle sert à prolonger et renforcer des formes qui, sans cela, étsient trop brèves et trop peu articulées. Les génitifs aynor, syder-, aysor- dans aynorik, etc. et dans aynr, etc. sont dus sans doute à l'influence des monosyllabes nor-, dor-, sor-. La particule -r n'avait rien en elle-même qui caractérisât le génitif, pas plus que -go en slave; elle a pu se fixer à ce cas dans l'interrogatif et dans les démonstratifs, parce que, avec la forme de datif-locatif (et d'ablatif) -um, cf. skr. -asmāi, -asmin (et -asmāt), elle complétait au singulier une flexion proprement pronominale.

La tendance à fléchir les démonstratifs autrement que les substantifs se manifeste dans certaines langues par des innovations assez étranges. En slave où la flexion pronominale est tout à fait distincte de la flexion nominale aux cas obliques du singulier tant pour le masculin que pour le féminin, ceux des cas obliques du féminin pluriel et duel qui avaient une flexion étymologiquement identique à celle des substantifs ont été remplacés par

les formes masculines correspondantes: gén. loc. těchů, dat. těmů, instr. těmi, dat. duel těma. Les nominatifs n'ont ni au singulier, ni au pluriel, une forme distincte de celle des substantifs; la distinction des trois genres a donc subsisté à ce cas : ti, ta, ty. L'accusatif ty, commun dès le principe au masculin et au féminin, n'a sans doute joué qu'un rôle très secondaire dans la substitution des formes masculines aux formes féminines; car, en germanique où pareille confusion n'existe pas, le masculin a de même empiété sur le féminin aux cas obliques: got. þaim ne sert pas seulement de masculin, mais aussi de féminin.

# VIII. Le génitif en -o) des noms de parenté en arménien moderne.

La flexion anomale de hayr «père», mayr «mère», elbayr «frère», génit. hawr, mawr, elbawr, s'est conservée jusqu'à l'époque moderne. Il en est de même de khoyr «sœur» dans divers dialectes: le génitif kher subsiste, légèrement altéré sous l'influence du nominatif, à Tiflis et à Agulis sous la forme khvir (Tomson, Историческая грами. языка города Тиблиса, р. 174; Sargseanc, Aguleçoc barbars, р. 100); mais dans les deux dialectes littéraires, celui de Constantinople et celui de Tiflis, le génitif est khroj; et c'est aussi cette forme que M. Mserianc signale à Mouch: khərwoč (Этюди по армянской діалектологія, І, р. 90). Le seul substantif de l'ancien arménien dont le génitif soit en -oj est kin «femme», gén. knoj: c'est donc de là seulement qu'on peut partir pour expliquer khroj.

Ce génitif knoj est lui-même inexpliqué. Du reste kin est l'un des mots les plus anomaux de la déclinaison arménienne; le gr. yuvi n'est pas moins anormal, et il n'est pas douteux que l'original indo-européen ne le fût déjà. La variation du vocalisme présuffixal indo-européen attestée par v. irl. ben, gén. mná et par l'opposition de v. sl. žena et de skr. gnā est conservée et se retrouve nettement: nom. sing. kin, nom. plur. kanaykh. De plus, les instrumentaux singulier et pluriel et le génitif-datif-ablatif pluriel ont une forme à nasale empruntée au mot ayr « homme »: kanamb, kananc d'après aramb, aranc¹. Quant au génitif-datif knoj, il est

¹ C'est par hasard que ayr est, à certains cas, un thème en n, car le rapprochement avec ἀνήρ, proposé par M. Bugge, est décidément préférable à celui avec gr. άρσην, encore soutenu par M. Hübschmann (Arm. gramm., I, 417). En effet, le génitif arn présente une forme dont aucun thème en n ne fournit d'exemple; le ay du nominatif singulier ayr ne s'explique pas en partant de i.-e. \*γνδη, si même on admet que rs a pu donner en arménien r et non rs; le nominatif pluriel arkh n'est pas plus clair; pour le sens enfin, c'est à ἀνήρ, non à ἀρσην que répond ayr. En revanche, le génitif arn peut être identifié à ἀνδρώς et l'accusatif pluriel ars (sur lequel on a fait le nominatif arkh) à ἀνδρως; quant au nominatif singulier ayr, on ne voit pas pourquoi il ne pourrait pas ré-

d'autant plus énigmatique que, à part le datif mioj de mi «un», la finale -oj sert seulement par ailleurs à former le locatif de ceux des mots à nominatif en -i dont l'instrumental est en -eaw, type

teli, teleaw, i telwoj.

Le génitif en -oj de kin ne s'est pas étendu seulement à khoyr, mais aussi aux autres noms de parenté désignant des femmes dont le nominatif se termine par r ou l: tal «sœur du mari», taloj; skesur «mère du mari», skesroj; ner «femme du frère du mari», neroj. Ceux des noms de parenté qui ont une autre terminaison que r et l au nominatif n'ont pas pris la désinence -oj, par exemple zokhanë «mère de la femme», kheni «sœur de la femme». Le mot kin lui-même a disparu en arménien moderne; il a été remplacé par le dérivé knik.

Sur le modèle de tiknoj, génitif de ti-kin « maîtresse » (composé de kin), le mot tēr « maître » (composé de ayr) a en arménien moderne un génitif tiroj. Le génitif -oj a passé de là aux autres noms de parenté désignant des hommes dont le nominatif est terminé par r: ənker « compagnon », tagr « frère du mari », aner

père de la femme».

Il est à peine utile de dire ici que cette extension du génitif arménien en -oj rappelle celle du génitif sanskrit en -us de pitár-: on sait que les génitifs pátyus, sákhyus, jányus ont été substitués à d'anciennes formes anomales: \*pátyas, \*sákhyas, \*jányas.

# IX. Sur quelques formes anomales de thèmes zends en -ă-.

On a souvent tenu pour anciens les génitifs en -am (au lieu de la forme normale -anam) de thèmes en -ă- que l'on rencontre exceptionnellement dans l'Avesta récent. A les regarder de près, ces formes se dénoncent comme de simples incorrections accidentelles; on sait que la plupart des textes de l'Avesta autres que les gâthàs paraissent avoir été écrits en un temps où le zend était une langue morte, employée seulement à des usages religieux; et, comme d'autre part il ne semble pas que jamais il ait été constitué une grammaire bien définie pour le zend comme il y en a eu de bonne heure une pour le sanskrit, on ne saurait s'attendre à trouver dans l'Avesta une parfaite constance morphologique. D'une étude complète de la flexion nominale du Vendidad faite par M. Adjarian, étude qui ne tardera pas à être complètement achevée, il résulte que, dans tout le Vendidād, on

pondre à drip comme hayr à warip. L'instrumental singulier aramb et le génitif pluriel aranç ont pris, d'après arn, la forme qu'ont ces cas dans tous les thèmes en n. ne rencontre que les exemples suivants de génitifs en -am de thèmes en -ā-:

Vd, VI, 7. aētanham astamca varəsamca spāmamca mūθramca

vanhutātamca (de même ibid., 8 et 29);

Vd, XIII, 8. aētaēšam sūnam jainti yim pasušhaurvamca višhaurvamca vohunazgamca draxtohunaranamca (la même énumération est répétée ibid., 42);

Vd, VIII, 10. vīzõištam vīzvārəntam;

Vd, VIII, 12. pasvam vā staoram vā naram vā nāirinam vā (cf. ibid., 13, 14, 15, 22);

Vd, II, 8. āθramca suxram saocintam (de même ibid., 9, 16, 17, 25, 33); le passage étant métrique, on peut affirmer que suxram est la forme originale;

Vd, III. 20. vayam kahrkāsam (de même IX, 49).

Dans ces six passages, le génitif en -am de thème en -a-se trouve à côté d'un génitif en -am de thème consonantique dont il est simplement imité. Deux exemples seulement n'admettent pas cette explication:

Vd, ÎII, 10. anromainyavanam geredam (et de même ibid., 22). Ici les deux génitifs juxtaposés sont en contradiction l'un avec

l'autre; il est difficile de ne pas soupçonner une faute;

Vd, VII, 48. pasca pancāsatəm sarədam pourrait être lu pasca pancāsatəm sarədəm; cf. Orisata- « trentième ».

Quant à paradātam (Vd, XX, 1 et 2), cette forme est au moin incertaine puisque la famille représentée par les bons manuscrits Jp<sub>1</sub>, Mf<sub>2</sub> a paradātanam qui dispense de compter -am pour deux syllabes; d'ailleurs on a tout à côté des thèmes consonantiques; car, pour faire apparaître le mètre, il sussit de supprimer taxmanam et de lire:

kö paoiryö mašyānam bamnanuhatam varəcanuhatam yaoxštivatam yātumatam raēvatam [taxmanam] paradātam yaskəm yaskāi dārayaṭ.

C'est aussi à l'action de thèmes consonantiques qu'est due la forme en -e des datifs de thèmes en -ā- dans les passages suivants du Vendīdād (ces exemples sont, comme les précédents, empruntés au relevé complet de M. Adjarian):

Vd, XIII, 10. yō sūne pištrəm jainti yim pasušhaurve.

Vd, XIII, 11. yo sune pistrom jainti yim vishaurve.

Vd, XV, 3. sūne yim pasušhaurve vā višhaurve vā.

Dans ces trois cas on ne peut soupçonner un archaïsme, et il n'y a pas d'autre explication possible qu'une influence de sūne. On expliquera de même ātravaxše, raēdwiškare, sraošāvarəze Vd,

V, 57 et 58 (v. les passages); Vd, IX, 54, ahmāi asanhaēca šõibraēca (cf. ibid., 55 et 57) et Vd, XIX, 9, zrūne akarane.

Une action déjà plus singulière est celle d'où résulte la forme

en -ayas- au nominatif pluriel du thème en -ā- karəta-:

Vd, XVII, 9. arštayasca karətayasca.

Fait plus curieux encore, il arrive que des thèmes en -ā- aient un nominatif en -a sous l'influence de nominatifs voisins en -a de thèmes en n ou en r. Le yt 1, 12-15, présente un grand nombre d'exemples indiscutables de cette anomalie. De même :

Vd, XVIII, 3h. yat nā... naire ašaone jasta ašaya vanhuya noit dadāiti « C'est l'homme qui, prié par un fidèle, refuse de lui donner...» (Darmesteler); même fait avec ajasta, ib. 37; jasta

et ajasta sont des nominatifs se rapportant à nā.

Vd, XIII, 8. xraosyōtaraca no ahmāṭ voyōtaraca hvo urva parāiti parō.asnāi anuhe yaθa... «son âme passe dans l'autre monde plus gémissante et plus meurtrie que...» (Darmesteter).

Vd, XVIII, 54 (répété 58). yai nā jahika pasca pancadasim saradom frapataiti anaiwyāsta vā anabdātō (var. -dāsta, -dāsta) vā. • C'est l'homme qui, étant âgé de plus de quinze ans, va sans porter la ceinture ou...». Il n'y a pas à tenir compte du mot jahika: c'est une addition interlinéaire qui a passé dans le texte; autrement on aurait jahika vā.

On voit avec quel scepticisme doivent être examinés les archaïsmes de l'Avesta récent : un texte où les formes sont à ce point sujettes à subir l'influence de celles qui les avoisinent ne peut, à ce point de vue, inspirer la moindre confiance.

A. MEILLET.

# LATIN *FĀS, FĀNUM* ET LEURS CONGÉNÈRES.

A-t-on jamais tenté de rapprocher Θέμις et le latin fas? Dans l'usage ils se recouvrent tout à fait l'un l'autre; fas est (Plaute) est exactement Θέμις ἐσ?ί (Homère); et en général l'un vaut l'autre 1.

Au point de vue phonétique, l'e de Séμιs peut être ancien, ou bien représenter », comme c'est le cas pour l'e de Seτόs. Θέμις est indéclinable et neutre chez les tragiques, bien que chez Homère il soit décliné en apparence. L'emploi du singulier est aussi borné que possible : sur 21 exemples de Θέμις, dans les poèmes homériques, on trouve 20 fois l'affirmation Θέμις ἐσλί « sa est», ou la négation οὐ Θέμις ἐσθί; dans un seul exemple Θέμις se trouve construit syntactiquement : Ίνα σΦ' αγορή τε θέμις τε ήεν (Λ 807). La seule forme de singulier à côté de Séμις se lit Ε 761 : 85 οῦ τινα οίδε Θέμισία. Au pluriel Θέμισίες se rencontre 2 fois et Sémislas 7, dans le sens de «sentences», synonymes de δίκη, βουλή. On peut donc presque dire que Séμις était indéclinable chez Homère, puisque le pluriel a un sens quelque peu différent du singulier. De plus Pindare emploie Θεμισ-αρέων comme épithète de rois, et non Θεμισίο-κρέων. Je pense qu'on peut par conséquent considérer Θέμισ- comme un thème 2 dont on aurait tiré θεμισ-τ- d'après le gén. abl. \* Θεμισ-τος 3, cf. δνομα, δυόματος. Chez Pindare le gén. de Θέμις est Θέμιτος, chez Eschyle Séμιδοs, chez Hérodote Séμιοs, tandis qu'Hésiode a le gén. plur. θεμισθέων et l'acc. sing. θέμιν. Nous pouvons conclure de là que

<sup>1</sup> Voir Bréal-Bailly, Dictionnaire étymologique latin, p. 101. (Note de la Rédaction.)

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Danielsson (cité par G. Meyer, Gr. Gramm., 3° édit., \$ 317, p. ½12) regarde aussi Θέμις comme un thème; mais Deecke (Erläuterungen zur Latein. Schulgrammati, p. ½5) considère fas comme un génitif archaique du type familias; fas est «il est de droit». Nous pourrions dans Θέμις aussi voir un génitif (cf. Delbrück, Vergleich. Synţax I, \$ 161).

<sup>3</sup> L'absence de \*Seμισ los chez Homère n'a pas plus d'importance que l'absence de ὀνόματος. Comme nom propre, on trouve toute la série Θέμισ los, Θέμισ l et Θέμισ la.

la flexion du mot n'était fixée en aucune façon. Par suite, nous pouvons sans crainte considérer Séµis comme un thème. A ce point de vue, il remonte à \*dhemis, mais pourrait remonter à \*dhemis, ou à \*dhemis qui aurait peut-être donné naissance à \*dhemis avec une voyelle anaptyctique¹, au moins dans le cas d'une forme comme \*Seµis-tos. Je compare lobi « sois » pour \*obi, où l'i est anaptyptique et prothétique.

Si nous procédons ainsi à l'égard de \*dhoms, nous arrivons par

les procédés les plus réguliers au latin fas.

Ce thème \*dhòms, alternant peut-être avec \*dhèms, permet de rendre compte de plusieurs mots grecs beaucoup plus simplement que les explications actuellement en vogue. Ainsi j'en tire Θέσ-φατον πρτédit π (Homère) de \*Θεμσ-Φατον, et Θέσπις « fatidicus π de \*Θεμσ-σπις, -σπις étant apparenté à la racine σεπ- de \*έννεπε -insece, dic π. L'hypothèse est aussi légitime ici que dans le cas de δεσπότης « maître π, dérivé aujourd'hui couramment de \*δεμσ-woτης « maître de maison ».

Nous chercherions dans Θέσφατον et Θέσπις la cause de l'irrégularité du Θ dans Θεός comparé au lat. deus «dieu». Cela me semble une explication bien plus rationnelle que la suivante qui est basée sur le type apophonique xy yx: «got. dius, ahd. tior «tier» (urspr. «animal»), lit. daūsos Pl. «saft», aksl. duchŭ «tem, Geist».: Θέος «Gott», aus \*Θ Εσος (vgl. Θέο-Φατος)<sup>2</sup>, mhd. getwās «Gespenst», lit. dvesiù «ich atme», dvāse «Geist».

Qu'est-ce qui constitue la probabilité en linguistique? Nous avons à côté de dâman «corde, liens» (R. V.) dhâman, même sens (V. S., Ç. Çr., Su.), et à côté de δεσμοί «liens» (Homère), Hésychius cite Θεσμοί αὶ συνθέσεις τῶν ξύλων que je traduis par fagots». Tous les sanscritistes savent que les racines dā-donner» et dhā-« placer» sont tout à fait confondues dans l'usage, et le même fait s'est produit en latin, au moins en composition. En sanscrit, dhâman- « demeure» se rencontre à côté de dâma-. En grec nous avons Θωμός, Θημών « monceau, amas» (apparenté à dhâman- « autel, place du feu») et δόμος « maison». En latin, domus « maison» et famulus « domestique» (cf. δμῶς « esclave» : δόμος et οἰκεύς : οἰκος) paraissent continuer l'histoire des racines primitives \*da\*m- et \*dha\*m-, toutes deux signifiant « maison». L'alternance de dh- et d- est-elle moins probable que l'apophonic ry et yx?

Antérieurement à \*dhəm-s- nous devons supposer que \*dhēm- a

<sup>&#</sup>x27;Cette irrégularité n'est pas absolument à rejeter dans un mot religieux, et à côté de \*dhoms- il existait sans doute un thème plus plein \*dhom-os- qui pouvait l'avoir contaminé.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Brugmann, Grundriss, 2° édit., t. I, \$ 539, p. 493.

<sup>&#</sup>x27; Un congénère certain, avec 🔾, nous est offert par Δώμιγξ «corde».

pris la valeur d'une racine. Je la trouve dans le sanscrit dhâman «demeure, autel, place du feu» (cf. lat. aedis «temple» : aedēs «demeure»), dans le grec Θέμεθλα «fondations» et dans le latin fam-ulus «domestique» (avec a issu de »). Nous pouvons noter aussi le nom de l'aède fabuleux Θάμυρις chez Homère; et le verbe Θαμίζει «frequentat» suggère un rapprochement avec le latin familiàris «intime» et l'osque faamat, s'il a le sens de «habitat».

Il semble qu'il y ait aussi quelques raisons pour considérer \*dhěs- comme une racine. Les formes en question sont dhāsi « demeure», vayo-dhás- « qui dispose de force», dhisánā « offrande», dhisnya 1° « terre amoncelée pour l'autel», 2° « feu de l'autel». Naturellement nous sommes libres d'opérer de même avec dhas-, apophonie de dhěs-. C'est pourquoi je note Θεσμός « loi», ἀπόθεστος « méprisé» (Odyssée): lat. nefastus « réprouvé» (Plaute); cf. infestus « nuisible».

Par cette dernière forme de la racine nous pouvons expliquer le groupe embarrassant que constituent le lat. fānum, l'osque fiisnu et l'ombrien fesna- « temple ». Les deux derniers mots viennent de \*dhēs-no-, dont le sanscrit dhiṣṇya- « autel » est un dérivé (de \*dhəsnyo-). Le latin fānum peut venir de \*dhəsno-, de même que le mot sanscrit, ou bien la couleur de sa voyelle peut avoir été influencée par fās (de \*dhəms).

Le lat. fasti "jours consacrés " a été contaminé par fas dans l'orthographe, tandis que fèriae ("fesiae), festus viennent de "dhēs-1. J'expliquerais de même -fèstus dans manifestus (angl. "put-in-hand") qui équivaut presque à l'all. "handgreislich".

Si l'osque faamat signifie réellement «habitat», nous ne pouvons pas douter qu'il ne soit apparenté au latin famulus «domestique». Sa voyelle aa (= ā) fait difficulté: il est difficile de partir d'un ā primitif, bien qu'en sanscrit i dans certains mots, p. ex. amişi (R. V. cf. Whitney, Grammar, 2° édit., \$ 631-4), puisse représenter ā; nous pouvons en tout cas expliquer le aa en comparant le grec Đāxos (dorien), Đāxos (Homère), soit que l'ā soit primitif, soit qu'il résulte de la contraction de -aFa- (cf. Prellwitz, Elym. Wib. s. v. Đάσσω). L'alternance de ā et de ē en latin (italique) n'est d'ailleurs pas un fait inouī; cf. p. ex. com-pāg-es: pēgi. En outre, făcio: fēci pourraient avoir développé fā- par contamination.

Je ne puis voir de raison catégorique contre cette explication de fās: Θέσ-Φατον par \*dhəms-, et quant à la prétendue parenté entre fās et le sk. bhás «lumière», elle force à admettre un rapport sémantique cherché un peu loin, tandis que je vois de très

<sup>1</sup> Cette hypothèse n'est pas absolument neuve. Thurneyseu (K. Z., XXX, 489) compare seriae et l'osque siisna- qu'il dérive de \*dhés «heiliger brauch».

fortes raisous pour accepter le rapprochement fait par Bloomfield de Quis « lumière » 1. La forme homérique Quos se rencontre 13 lois au nominatif et est toujours comptée Páosou, jamais Páosoavec une longue de position; l'accusatif, qui se rencontre 19 fois, ne doit être lu φάος, que deux fois (σ 317, τ 34); le vocatif se rencontre 2 sois et avec la valeur Qáos... Une forme alternative, commune au nominatif et à l'accusatif, est Pows qui se rencontre généralement devant consonne (seulement 4 fois devant voyelle sur 18 exemples, à savoir 0 741, 7 64, B 49, Y 226). Il semble méthodique de corriger Φάος - (σ 317, τ 34) en Φόως, puisque les manuscrits varient en sait entre ces formes e 2, à 223, τ 64, ψ 3483. Il est clair que, au lieu de Φάος υ, Φως pouvait s'introduire n'importe où. Comment alors expliquonsnous Pows? Mon explication est la suivante. Dans le Rig-Veda, Grassmann scande bhas 12 fois et bhas- 5 fois, mais le thème bhásas- «lumière» se présente 3 fois. Si Homère a écrit Qdos, ce mot correspond à bháas-, tandis que Pows est pour \*Pwos avec métathèse de quantité ' et correspond à bhásas.

Aux cas obliques nous avons:

φ. 429 έν φάει αὐτάρ, etc... — ου — ο. P. 647 έν δὲ φάει καὶ, etc... — ου — —

tandis que φάεα καλά -υυ-υ forme une fin de vers dans un vers de l'Odyssée (trois fois répété π 15, ρ 39, τ 407). Nous voyons encore là deux thèmes. Dans φαειυ- je verrais une métathèse de quantité pour \*Φᾶσι, tandis que φᾶεἄ est pour \*Φᾶσεσ-ἄ = sk. bhásas- (mais cf. Schulze l. c., qui explique ā par allongement métrique de ປυυ). L'orthographe d'Homère dans φάος ne prouve rien pour la couleur primitive des voyelles, puisque φάος peut bien avoir été écrit sous l'influence de δάος «flambeau». Peut-être le mot est-il apparenté à φώ-γειν «rôtir», lat. fō-cus «foyer» et fe-uere «chauffer».

Les correspondances indiquées entre bhás-, bháas- et @ws, @dos,

¹ Cf. Am. Jr. Phil. IX, 19; Hirt, Akzentstudien, 1/19; Prellwitz, Etym. Wib. s. n. Qos. Le rapprochement n'est d'ailleurs pas si neuf : cf. Grassmann, Wtb. s. v. bhás.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Ces statistiques sont basées sur l'Index Homericus de Gehring.

<sup>&#</sup>x27; Cauer, dans son édition de l'Odyssée, corrige φόως dans tous ces passages en φάως, bien que τ 6h il doive scander φάως έμεν υ-υυ.

<sup>\*</sup>π 188, il ne semble pas que la métathèse ait eu lieu. On a dans Λ ἐξάγαγεν φόων δὲ, et ainsi lisaient Aristophane et Aristarque; C donne ἐξάγαγεν
προ φόων δε qui est dù au πρὸ φόωνδε de Zénodote; cf. Τ 118 où la même
leçon se présente. Il ne semble pas néanmoins qu'il y ait d'objection sérieuse
à la leçon de Zénodote, et si une métathèse de quantité s'est produite nous
pouvous opérer avec °φῶον aussi bien qu'avec °φᾶον (cf. Wackernagel, BB.
IV, 377, et Schulze, Quaest. Epicae, p. 206 et n. 4).

entre bhásas— et  $\varphi \delta \omega s$ ,  $\varphi \delta \epsilon a$ , me semble prouver leur parenté d'une façon péremptoire; et s'il en est ainsi la comparaison entre fas et le sanscrit bhás est fautive non seulement pour la sémantique, mais encore pour la phonétique, bien que nous ne puissions être affirmatifs sur la contraction de a+o en latin, en supposant que  $\varphi \delta os$  en grec représente exactement le vocalisme primitif. Le rapport sémantique établi dans la comparaison présente entre fas et  $\theta \epsilon \mu s$  est au contraire irréprochable, et en comparant  $\theta \epsilon \sigma$ — $\varphi a \tau ov$ , nous avons la preuve que nous étions fondés à restituer \*dhoms— comme forme primitive.

Edwin W. FAY.

Lexington. Va. 29 avril 1898.

# DES VERBES ABSTRAITS.

Nous entendons par verbes abstraits ceux qui n'indiquent point par eux-mêmes une action définie et complète, mais qui ne sont, pour ainsi dire, s'ils n'ont pas été suivis d'un autre verbe ou d'un substantif, qu'un commencement de verbe. Par exemple, le verbe faire est un verbe abstrait en ce sens qu'on ne peut dire utilement qu'on fait une action sans ajouter immédiatement ce qu'est cette action; seul il ne signifie rien, et est tout à fait incomplet; il équivant à un signe algébrique non suivi d'une quantité. L'expression faire la guerre ne contient qu'un verbe abstrait; car, si l'on s'arrête après le mot faire, le sens est suspendu, il reste indéterminé. Le verbe normal, au contraire, contient une action complète, ou tout au moins assez complète pour être précise. L'expression guerroyer est dans ce cas. Elle renferme une idée verbale entière. Il en est de même des verbes se battre, se promener et même ordinairement de ceux-ci aller, venir. Au-dessous se place le verbe concret, celui qui, dans un seul mot, exprime non seulement l'action intégrale, mais aussi celle surdéterminée, accompagnée de son mode d'accomplissement. Tandis qu'en français on dit normalement aller en voiture, aller à cheval, on dira en allemand d'une manière concrète fahren, reiten.

De ces trois sortes de verbes: le verbe abstrait, le verbe normal, le verbe concret, nous n'étudions ici que le premier et seulement dans sa fonction d'auxiliaire. Les verbes auxiliaires sont d'une extrême importance dans le langage. Ce sont eux qui fournissent un secours précieux soit pour former le lexique, soit pour traduire des concepts grammaticaux, surtout ceux qui n'avaient pas d'expression au premier abord. Cette expression a lieu d'ailleurs de deux manières: ou le verbe auxiliaire exprime lui-même soit les concepts grammaticaux dont l'ensemble constitue la conjugaison, soit l'idée verbale elle-même, ou il se charge des mots vides qui expriment ces concepts en en déchargeant le verbe; dans ce dernier cas, la conjugaison devient périphrastique. D'ailleurs l'auxiliaire est analytique ou synthétique.

Nous étudierons successivement la fonction lexiologique de l'auxiliaire, puis ses diverses fonctions grammaticales.

#### 1° FONCTION LEXIOLOGIQUE DU VERBE AUXILIAIRE.

Il s'agit d'aider à la formation de l'idée verbale elle-même. Elle touche d'ailleurs de près à celle que nous décrirons plus loin sous le nom de conjugaison périphrastique. Nous n'avons à

en dire que quelques mots.

Cet emploi est surtout rempli par le verbe : faire. En kazikumük, langue du Caucase, le verbe ai «faire» est formatif d'une foule de verbes transitifs; il marque d'ailleurs cette voix comme le verbe u «être» marque l'intransitif. En thusch, beaucoup de verbes se forment en se combinant avec les auxiliaires ar « faire», alai « aller, devenir», arthar « causer». En voici des exemples : gôludar « voler», lômaz-d-ar « prier», qî-d-ar « appauvrir».

En maya, cette formation est très développée. Les verbes formatifs sont hal « se tenir debout », lahal « s'éteindre, finir », pahal « devenir », cahal « demeurer ». Exemples : cek-hal « être noir »,

bin-lakal « aller ensemble », hak-pahal « se lier ».

Cette formation existe aussi dans les langues mandé au moyen des verbes abstraits bà et ke « faire »; tegi-bà « partager », kere-ke guerroyer », faro-ke « créer ».

En ainu, les auxiliaires kara «faire», koro «posséder» com-

posent des verbes : oune «l'âge », oune-kara «être vieux».

Il en est de même en siamois; les auxiliaires lexiologiques sont: pai « aller », mu « venir », khiù « monter », long « descendre »; on dit wa-pai « parler-aller = parler ».

De même en nahuatl, yauh «venir», uallach «venir», uitz, huitz «aller», tiuh «venir» jouent le même rôle; ils se suffixent

au verbe principal.

En persan moderne, l'auxiliaire gerden «faire» sert aussi à composer des verbes; en ossète khanoun, en copte et en ancien égyptien er, en turk itmeq, en wandala wa, we, en bagrimma aka, en ude besün.

Dans la plupart de ces cas, l'auxiliaire est suffixé.

#### 2° FONCTION GRAMMATICALE.

Cette fonction se dédouble. Tantôt le verbe auxiliaire sert à exprimer un des concepts grammaticaux, le temps, le mode, la voix, tantôt il se charge des mots vides exprimant ces concepts, ainsi que de la personne, de sorte que le verbe principal peut rester invariable; de là la fonction grammaticale d'expression

des concepts verbaux et celle grammaticale de conjugaison périphrastique.

# A. — Fonction grammaticale d'expression des concepts verbaux.

Ces concepts sont ceux de la voix, du temps et du mode.

# 1º Expression de la voix.

C'est surtout pour l'expression de la voix passive que l'auxiliaire est le plus généralement employé, du moins en ce qui conconcerne les voix relatives; mais l'emploi de beaucoup d'autres auxiliaires est fréquent lorsqu'il s'agit de marquer le développement de l'action, son commencement, sa continuation, sa perfection, sa réitération. Il forme alors quelquéfois synthèse avec le verbe principal; mais le plus souvent il en est détaché et a une expression analytique.

Le passif se rend en français par l'emploi de l'auxiliaire être, lequel convertit le verbe de transitif en intransitif; du reste, ce mode d'expression se rencontre aussi dans un grand nombre d'autres langues; il en résulte une conjugaison entière qui est périphrastique : je suis aimé, j'étais aimé, je serai aimé, être aimé. Le verbe être porte bien l'expression de tous les temps et de toutes les personnes, en ce il est périphrastique, et nous le rencontrerons plus loin; mais il ne porte pas les indices du passif; il est indice lui-même de cette voix. Dans les autres langues romanes, le système est le même : italien sono amato, espagnol soy amado, portugais sou amado, provençal suy amat; on sait, au contraire, qu'en latin, le passif s'exprime sans auxiliaire par une forme spéciale, amor, et qu'en grec le moyen en tient lieu; quant au sanscrit, il emploie un autre auxiliaire, celui ya «aller», qui se suffixe. C'est de l'auxiliaire venir qu'on se sert également en romanche: ieu veng ludaus «je suis loué»; en albanais, on se sert de kiem « être ». Les langues germaniques dérivées emploient le même système pour l'expression du passif; en anglais, l'auxiliaire est être: I have loved, I was loved, tandis que l'allemand moderne se sert de l'auxiliaire devenir : Ich werde geliebt. De même en danois, jeg werder älskat; mais alors l'auxiliaire demeurer entre en concurrence, et l'on peut dire jeg blisver älskat, ancien nordique er et verdhr, gothique was et varth, frison pim et virden. Dans les langues slaves, c'est l'auxiliaire être qui forme le passif; en lithuanien laupsinamas esmi «je suis loué»; il en est de même dans toute la famille. Tel est aussi le système des langues néo-celtiques; en breton armoricain, on dit me a zo karet.

En bengali, on se sert du verbe haon «être» et aussi peon

"obtenir" et kai "manger", et en hindoui de gaiwan "devenir"; l'huzwaresch et le parsi emploient buden "être" et schuden "devenir; le persan moderne scheden, l'afghan kidl et schul, l'hindoustani et le mahratte djâna, l'hindi goua, l'ossète stan, dan, le kachari jâ "manger". En singalais, l'auxiliaire ya sanscrit est devenu i et se suffixe; l'ya s'est conservé en persan cunéiforme.

En dehors des langues européennes, l'emploi de l'un de ces auxiliaires pour exprimer le passif est aussi très fréquent; souvent d'ailleurs il est synthétique au lieu d'être analytique. En birman, l'auxiliaire est si «être»; on dit prit-si «être envoyé». Toutes les langues ouraliennes s'en servent aussi; en tchérémisse, l'auxiliaire est li «être» qui se conjugue avec le participe passé en ma. Le basque emploie une conjugaison périphastique avec le verbe mêtre n izan, qui sert à la sois pour le passif et l'intransitis. Le chinois exprime cette voix en se servant d'un autre auxiliaire pei ou cheou, qui signifie « recevoir »; le khassia emploie un auxiliaire du même sens, ioh. En kachari, l'auxiliaire est autre : c'est le verbe « manger », ang bai ja dang « j'ai mangé un coup, j'ai été frappé. Le chinois emploie la même image : khita « manger un coup, être frappé». Le siamois la modifie; l'auxiliaire du passif est tong "toucher", kà tông ti yu "je touche le coup, je suis frappé». Parmi les langues dravidiennes, le tamoul, le telugu, le canari emploient l'auxiliaire padat «souffrir». En nama, l'auxiliaire he «être» a le même emploi.

Parmi les langues américaines, le tamanaque emploie, pour exprimer le passif, l'auxiliaire être. Il en est de même en maipure et en auca. En kechua, l'auxiliaire du passif est tucu « devenir », suivi de l'infinitif: apay tucu ni « je suis porté ». L'haussa se sert de l'auxiliaire shi, dshi « sentir »; ex.: shi-dzhoro « être effrayé »; dans la même langue, l'auxiliaire yi « faire » donne des verbes transitifs: yi magâna « parler », et l'auxiliaire kama, samma « être », aussi des verbes intransitifs.

En gond, l'auxiliaire est jisi « être » : jisi ai alle « être frappé ». L'expression du passif a donc lieu le plus souvent par l'auxiliaire être ou devenir, venir, etc. et d'une manière moins abstraite par souffrir, dévorer, etc.

Il est à noter que l'auxiliaire est tantôt analytique, tantôt synthétique. De cette dernière sorte est l'auxiliaire passif sanscrit ya qui fait corps avec le verbe.

Mais parmi les voix, ce n'est pas le passif seul qui se marque ainsi.

Le transitif actif s'exprime dans le basque, au moins dans l'état moderne de la langue, par l'auxiliaire avoir qui correspond à l'auxiliaire être de l'intransitif et du passif.

De même le français, mais au parfait seulement, fait alterner

le verbe être et le verbe avoir, suivant qu'on est en présence d'un intransitif ou d'un transitif. De même encore l'haussa forme des verbes transitifs avec l'auxiliaire yi «faire»: yi taya «aider». Enfin le breton armoricain a toute une conjugaison périphrastique composée avec le verbe faire.

Ce n'est pas tout, comme nous l'avons vu, le thusch emploie les auxiliaires ar « faire », alar « aller, devenir », authar « causer » pour exprimer le factitif; litschan « se baigner », litsha-d-ar « faire se baigner, baigner ». En kunama, l'auxiliaire wi forme le factitif. En khassia, l'auxiliaire pin, pun « remplir » donne des verbes cau-

satifs et ia des verbes réciproques.

Les voix absolues, c'est-à-dire celles qui expriment le degré de perfection de l'action, s'expriment souvent aussi par des auxiliaires. C'est ainsi qu'en japonais tai traduit le désir, bessi bei la puissance, yaku le savoir, deki l'action d'être en état de, ya celle d'obtenir ou de devoir. Voici des exemples: kiki-tui « désirer entendre, mitayari « désirer voir », yukan bessi « on peut aller ». L'auxiliaire se suffixe, tandis qu'en chinois les auxiliaires sont préposés analytiquement. Ce sont tek, qui indique la puissance physique ou morale; ko, la permission; neng, la puissance physique; tchok, l'accomplissement total de l'action; de même tao.

En birman, les auxiliaires des voix absolues sont infixés: prukhjan-hi « désirer faire, faire faire ». L'annamite possède des verbes auxiliaires très nombreux pour exprimer ces différentes nuances, l'expression en est très analytique. On trouve des traces de l'auxiliaire employé à l'expression des voix absolues dans le latin esurio « je brûle de manger, je désire manger ». Mais beaucoup de langues expriment ces voix par des affixes et non par des auxiliaires, et d'autres, comme le français, le font d'une manière tellement analytique qu'il y a deux verbes distincts en simple dépendance l'un de l'autre: je désire venir, je finis de manger, je commence à voir; cependant la dépendance qui reste indique bien que le premier sert d'auxiliaire au second, malgré l'interversion dans la dépendance morphologique.

Tels sont les auxiliaires en fonction d'expression des voix; ils les expriment eux-mêmes et ne se contentent pas de se charger des mots qui les traduisent; le verbe étre, auxiliaire du passif, est

le passif lui-même.

Ils forment deux classes: les auxiliaires analytiques et les auxiliaires synthétiques. Ces derniers sont probablement les plus anciens, et il y a la même différence entre eux qu'entre les prépositions et les flexions. Toutes les langues dérivées ont adopté l'auxiliaire analytique.

# 2º Expression du temps.

Le temps est un concept verbal qui comprend plusieurs catégories. Il se divise d'abord en temps absolu et en temps relatif.

Nous entendons par temps absolu le degré d'accomplissement de l'action; il comprend, dans beaucoup de langues, trois degrés: l'aoriste, le duratif, le parfait; il n'a aucun rapport direct avec ce que l'on entend d'ordinaire par le temps. Il se marque non à l'horloge du mouvement des astres, horloge extéricure, mais à celle intérieure du mouvement, de la progression de l'action ellemême. Au contraire, le temps relatif se rapporte à la personne qui parle et au moment où elle parle : je viendrai, je suis venu, je viens; elle comprend trois degrés essentiels : le présent, le passé et le futur; cependant le futur fait souvent défaut; le temps relatif est le temps classique, le temps décrit dans toutes les grammaires.

Le temps relatif, à son tour, peut n'avoir trait qu'à la personne qui parle; il lui est subjectif; c'est le présent, le passé, ou, au contraire, il se rapporte à une autre action: j'étais parti quand vous êtes venu; alors la relation est double: avec le temps de l'action, avec celui d'une autre action. D'autre part, le temps peut être surdéterminé, le présent, par exemple, quand on indique que l'action a lieu à l'instant même ou qu'il avait lieu hier. Enfin l'un des temps, le futur, n'a pas d'existence réelle; aussi a-t-il manqué d'abord de moyens d'expression, et, pour lui en fournir, on a dû avoir recours plus souvent à des auxiliaires.

# Première classe du temps. Temps absolu.

Les auxiliaires sont assez rarement employés pour marquer le temps absolu dans les langues primitives, tandis qu'ils sont fréquents dans celles dérivées. Cependant, pour les premières, nous devons relever les faits suivants:

Le vieil égyptien forme le duratif en employant le verbe être :

pu, lui-même d'origine pronominale.

On dit meh-f-pu vil remplit il est vau lieu de vil remplit, il continue de remplir v. On peut aussi employer les auxiliaires uon vêtre v: uon-f-meh vil remplit v. On obtient le parfait avec le verbe auxiliaire au : au-meh-f, au-f-meh-f vil a rempli v. Ces formes variées sont curieuses; on y voit que c'est tantôt l'auxiliaire qui se conjugue, tantôt le verbe principal, tantôt les deux à la fois. Cette langue exprime les modes de la même façon en employant un autre auxiliaire ar valieure vi c'est ainsi qu'elle a un

conditionnel ar-meh-f «s'il remplit» et un impératif ar-sç-ha «tiens-toi debout»; de même le futur : tu-f-er-meh-f «il est afin

qu'il remplisse, il remplira ».

La langue haussa forme aussi le duratif en préfixant le verbe substantif na, ne, et le parfait avec le verbe substantif ke, ka; quant au futur, ce n'est pas un temps absolu. Disons cependant tout de suite que cette langue emploie les auxiliaires i «aller», zi, zua «venir», ba «aller», aoriste wa-ba, duratif ni-ua-ba, parfait ni-ka-ba, futur ni-i-ba.

La langue bagrimma distingue le duratif de l'aoriste en em-

ployant l'auxiliaire aka « faire ».

Presque toutes les autres langues primitives expriment le temps absolu par d'autres moyens; au contraire, l'auxiliaire devient le

procédé habituel des langues dérivées.

C'est ce qui a lieu tout d'abord en français; cette langue a deux formes pour le passé : j'aimai, j'ai aimé; la première représente, en réalité, le passé, et la seconde le parfait, temps absolu. Or il s'exprime au moyen de l'auxiliaire avoir et, si le verbe est intransitif, au moyen de l'auxiliaire être : je suis parti, ces deux expressions j'ai aimé, je suis parti exprimant une action entièrement terminée. De même, en anglais, par l'emploi des auxiliaires, ou leur absence, on indique qu'il s'agit d'un duratif ou, au contraire, d'un simple présent; I love correspond au présent en général, tandis que l'am loving au duratif: «j'aime à l'instant même». Les autres langues romanes emploient le même système: yo amai, yo ho amato. Il en est de même des autres langues germaniques pour la distinction du parfait et du passé : ich liebte, ich habe geliebt; I loved, I have loved. Cette distinction disparalt au passif. Les langues slaves la faisaient aussi : ia liobyx, ia liobilbyx; mais elle a été effacée; le russe n'a conservé que la seconde forme en supprimant l'auxiliaire, et dit simplement ia

Cette dualité de formes qui a lieu à plusieurs temps n'est autre chose que la survivance d'un temps absolu à côté d'un temps relatif parallèle.

Au point de vue morphologique, dans le dernier état des langues, l'emploi de l'auxiliaire est devenu caractéristique du

temps absolu.

La différence entre être et avoir, être et faire, pour exprimer le temps absolu est très remarquable, et il faut l'interpréter; mais comme elle se retrouve dans le verbe périphrastique, nous renvoyons à la rubrique de celui-ci pour cette interprétation.

# Deuxième classe du temps. Temps relatif.

Il s'agit du temps généralement envisagé dans la grammaire. Son expression par les auxiliaires se fait de deux manières, soit par suffixation, soit par préposition. Le premier procédé est synthétique, le second analytique; leur caractère est bien différent.

# Auxiliaire suffixé.

#### LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

Ces langues se servent dans ce but des auxiliaires suivants :

#### Auxiliaire ETRE.

#### Première racine: as.

L'auxiliaire être est employé par le sanscrit pour exprimer le futur, et l'aoriste premier en dérive; mais, en ce qui concerne le futur, la suffixation a lieu à deux degrés. Tantôt le verbe être donne sa racine, qui est s, après sa forme entière qui est son propre futur, is-ja. es-ja, contenant la racine is, plus l'auxiliaire ja « aller ». De là kar-isja-mi « je ferai », wak-sja-mi « je parlerai », bhot-sja-mi « je saurai »; ce futur donne un temps secondaire, le futur passé qui fait fonction de conditionnel : a-bhot-isja-m « si je savais ». Tantôt le verbe être se suffixe, en conservant une certaine autonomie; il correspond à la forme latine daturus sum; on emploie le nom d'action joint au présent du verbe être, ce qui donne le futur; à la 3° personne, le verbe être disparaît, résultat que nous avons déjà observé dans le parfait slave dât-asmi pour datras-mi « je donnerai », datâ-si « tu donneras », etc.

On peut dire que, dans le premier procédé, l'auxiliaire être décharge le verbe principal de l'expression faite par un autre auxiliaire de l'idée de futur, tundis que, dans le second, il expression lui manuel de l'expression faite par un autre auxiliaire de l'idée de futur, tundis que, dans le second, il expression lui manuel de l'expression faite par un autre de l'expression faite par un autre de l'expression faite par un autre auxiliaire étre décharge le verbe principal de l'expression faite par un autre auxiliaire étre décharge le verbe principal de l'expression faite par un autre auxiliaire de l'idée de futur, tundis que, dans le second, il expression faite par un autre auxiliaire étre décharge le verbe principal de l'expression faite par un autre auxiliaire de l'idée de futur, tundis que, dans le second, il ex-

prime lui-même ce concept.

En grec dans λύσω et dans l'optatif λύσοιμι, en lithuanien dans ger-siu "je boirai", en vieux bactrien dans wax-shja "il parlera", en celtique dans le futur tiu-su "j'irai", on suit le premier procédé.

Dans le latin daturus sum, on suit le second, et même dans le futur passé en ero: amav-ero, qui est le futur du verbe être.

A son tour, l'aoriste se forme par des procédés analogues.

En sanscrit, le verbe prend les quatre formes suivantes : 1° is, et le radical est renforcé vocaliquement; 2° s, et le radical est à

l'état normal ou à l'état réduit au moyen, mais à l'état fléchi à l'actif; 3° la forme redoublée as is (sis); 4° la forme sa. Exemples: 1. a-tar-is-am; 2. a-rôik-s-am; 3. am-jâ-sis-am; 4. a-dik-sa-m.

Le vieux bactrien prend les formes 1, 2, 4; le grec emploie s dans ελυσα, ελυσάμην; le vieux slave mêle ces formes. Le latin produit, d'après ce système, un parfait qui était d'abord un aoriste: scrip-si, scrip-sisti, même s'il y a redoublement, momordi pour momord-ei-s-m. Le celtique a un aoriste en su: car-su, ro-char-u-s.

L'aoriste second se forme aussi par le second procédé, sauf en sanscrit. On le retrouve en latin dans les plus-que-parfaits en eram, qui sont l'imparfait du verbe être, et dans les plus-que-parfaits du subjonctif en issem tirés de l'imparfait du subjonctif en essem. Il en est de même du parfait du subjonctif en erim et de l'imparfait du même mode en rem pour sem (rhotacisme). On retrouve aussi ce procédé en slave, dans le parfait prisi lu jasi « tu es venu » et dans l'arménien qui suffixe le conjonctif du verbe être : itshem, itshes, itshe, au présent et à l'aoriste de tout verbe, d'où des futurs périphrastiques : 1° hartsh-itshe-m; 2° hartsh-itsh-es; 3° hartsh-itsh.

#### Deuxième racine : bhu.

Le verbe être, sous cette seconde forme, sert aussi à exprimer les temps relatifs.

La racine bhu opère ainsi à deux degrés différents. Tantôt il y a fusion entre l'auxiliaire et le verbe lui-même, tantôt le verbe être conserve une certaine autonomie.

#### 1" procédé : fusion.

Latin. imparfait en bam, futur en bo, lesquels sont l'imparfait et le présent du verbe bo = bhu «être»; l'emploi isolé a disparu. Celtique, futur en f, b, présent caraim «j'aime», futur car-fa, car-fe, car-fd, d'où le conditionnel car-f-im, car-fe-tha, car-fod.

#### 2' procédé : indépendance.

Latin, parfait en vi venant de fui : amavi pour amans-fui.
Lithuanien, optatif devenu futur suktum-biau « je voudrais trouver ».

Vieux slavon, conditionnel ashte-bu-s-te-vero-ineli «si vous aviez cru».

#### Autres auxiliaires.

Auxiliaire avoir. — En français, les deux procédés, l'un de fusion, futur j'aimerai, conditionnel j'aimer-ais pour j'aimer-avais et enfin imparfait j'aimais; l'autre analytique : j'ai aimé, j'avais aimé. De même en italien, amar-e, amar-ai, etc. et yo ho amato.

Même système dans les langues néo-germaniques; mais elles n'ont pas le premier procédé. Celui-ci a remplacé chez nous dans beaucoup de temps la conjugaison latine.

Auxiliaire aller. — En sanscrit, ja, i «aller» forme déjà le passif. Dans les autres langues, il prend un autre emploi. En arménien, il change le duratif en prétérit : lwana « laver», lwana-ja. En sanscrit, il forme le futur du verbe être : as-ja « je serai». En lithuanien, ja sert à la formation du parfait sukau pour suka-ju. En grec, l'aoriste second passif ¿Pávnv renferme en n la racine ja.

Auxiliaire placer, mettre. — En grec, il forme le futur premier et l'aoriste premier passifs : λυ-θησομαι, ελυθην. De même, en lithuanien, suk-davau « je tournai », en gothique fisko-dha « j'ai pêché » pour fisko-dad, et peut-être en celtique sous la forme ta.

#### LANGUES CHAMITIQUES.

Le somali forme son futur en suffixant l'auxiliaire dona « désirer ».

Le galla sorme son parsait en suffixant au prétérit du verbe le duratif de l'auxiliaire ira «être» et son sutur en saisant suivre l'insinitif de la préposition su « à cause de » et du duratif de l'auxiliaire djira «être».

Le saho obtient le présent et le prétérit en préposant l'auxiliaire ne « être », au duratif ou à l'aoriste du verbe principal, et le présent déterminé en suffixant le verbe la « avoir » : beto-liyo « à manger j'ai = je mange ».

Le bilin distingue le présent du futur par l'emploi de l'auxiliaire ukan, ûk, le présent duratif en suffixant au participe le présent du verbe hinb «être», l'imparfait en suffixant le présent de san « avoir été » et le futur duratif en suffixant au participe le futur de hinb.

Le bedja forme son futur en suffixant au nom verbal le présent de l'auxiliaire di ou de l'auxiliaire herû « venir ».

#### LANGUES DU CAUCASE.

L'aware forme ses temps tantôt par une modification des voyelles radicales, tantôt par le cumul de ce moyen et de l'emploi du verbe auxiliaire étre, lequel subit les mêmes variations. Il en résulte des temps très nombreux.

Le verbe i-ne "aller", fait au présent u-na, au passé a-na, au futur ina. D'autre part, le verbe auxiliaire est wuk-u-na, wuk-a-na, wuk-i-na "être", et le verbe copule ugo.

Voici des résultats de la combinaison :

Présent indéterminé : una; déterminé : ina-wugo;

Présent fréquentatif: ina wukuna; présent aoristique un wugoan.

Présent parsait : ana; plus-que-parsait : un wakhana; plus-queparsait indirect : un wokhun; sutur déterminé : ina; indéterminé.

L'hürkau, mais à la troisième personne seulement, forme le présent en suffixant le verbe auxiliaire sai, sa-ri, sa-v-i.

#### LANGUES ALTAÏQUES.

En turc il existe: 1° un présent composé du participe en ar et de dur-men, duratif du verbe substantif dur; jaz-a-dur-men j'écris »; 2° un imparfait indéterminé composé du même participe avec le prétérit du verbe être, idim; 3° un futur composé avec l'auxiliaire dziga.

Le mongol possède: 1° un présent composé d'un gérondif présent et de l'auxiliaire amûi « je suis »; bi-maktan-amûi « je loue », 2° un plus-que-parfait réunissant le participe parfait dont le suffixe est ksan au parfait du verbe substantif ibü «être», 3° le conjonctif parfait, composé du participe passé avec le même auxiliaire.

Le būriate, outre ces formations, obtient un conditionnel par l'emploi de l'auxiliaire bolyo « devenir ».

Le mandchou forme le présent déterminé en suffixant bi « être », et de même tous les temps secondaires : bi-xoasa-mbi « je nour-ris »; bi xoasa mbi-xe « je nourrissais »; bi xoasa-xa-mbi « j'ai nourri ».

#### LANGUES OCÉANIENNES.

Le dayak sorme le présent au moyen de l'auxiliaire djari « accomplir », et le sutur avec handah « désirer », karah « venir ».

#### NUBA.

Cette langue forme son parsait en suffixant kene «avoir», le plus-que-parsait, par la réduplication de cet auxiliaire; le sutur par les auxiliaires bu, bi, bû «être», fa, fale, sales «passer», dare rêtre là».

#### SINGALAIS.

A côté de la conjugaison ordinaire, qui ne comprend que le duratif et l'aoriste, s'en forme un autre qui comprend le futur, l'imparfait, le conditionnel, et qui se constitue au moyen de divers auxiliaires, notamment être.

#### SIAMOIS.

Les verbes auxiliaires sont très nombreux; le présent se marque par ju «être, habiter», le passé par lâi «finir», ou tai «avoir», le tout tantôt préposé, tantôt postposé.

# Auxiliaires préfixés.

Dans la langue esik, l'expression du temps par l'auxiliaire est parfaite; en esset, il ne s'agit pas seulement de sormer quelques-uns des temps par un auxiliaire par opposition aux autres; mais chacun des temps a son auxiliaire spécial. Quelquesois l'auxiliaire seul se conjugue; les verbes restent invariables; quelquesois la conjugaison porte sur les deux. La dissérence est la même que celle que nous avons signalée quant à l'article entre le français et le grec. D'ailleurs l'auxiliaire se vide de plus en plus de sa signification et s'approche du mot vide proprement dit.

dep «acheter», aoriste n-dep; parfait n-ma-dep, prétérit n-ka-

dep, futur n-ye-dye, conditionnel n-kpa-dep.

La langue hauna se crée un présent en préposant na dérivé de ne « être », et un parfait avec le verbe substantif ne, enfin un futur avec le verbe auxiliaire i ou za « aller ».

En mandé, l'auxiliaire « venir » fo, foma na forme le futur, et be « être » le présent duratif. De même, bi en bambara.

En mandingo, la préposition de kau «faire» donne un présent habituel.

Le woloff emploie des auxiliaires très nombreux; avoir, être, etc. Ce dernier a des formes diverses. Ces auxiliaires sont : 1° b « être », 2° mas « avoir », 3° na « il y a », 4° di « être », 5° a « être ».

Le premier s'emploie au présent et à l'imparfait: le second à l'aoriste, à l'imparfait et au plus-que-parfait, les autres d'après de nombreuses distinctions.

Le copte forme un présent déterminé, en se préposant l'auxiliaire e « faire », e-i-tom « je ferme », e-k-tom « tu fermes », e-f-tom « il ferme », aoriste parfait; avec a dérivé de l'auxiliaire au, le plus-que-parfait en réunissant cet auxiliaire ne à l'auxiliaire na « venir », le futur par ce dernier auxiliaire.

Les langues bantou emploient beaucoup de verbes auxiliaires. Le présent se marque en cafre par la préfixation de ya « aller »; le futur par le cumul de cet auxiliaire et de ku; l'imparfait par be « être », ou ya « aller ». Il y a plutôt infixation di-ya-tanda

«j'aime, je vais aimant», si-ya-tanda «tu aimes», di-ya-ku-tanda = di-d-u-tanda = do-tanda «j'aimerai», be ndi tanda «j'aimais».

# Auxiliaire préposé analytiquement.

Nous ne le rappelons ici que pour ordre. Il est propre aux langues dérivées et analytiques. Il suffit de citer le français : j'ai aimé, je suis venu. En latin, nous avons déjà le passif amatus sum.

Nous interpréterons plus loin l'emploi, dans ce cas, des auxi-

liaires être, avoir, etc.

Tels sont les verbes auxiliaires servant à l'expression du temps relatif, de manière à en exprimer eux-mêmes le concept.

Observons maintenant ceux qui servent à l'expression du temps doublement relatif.

# Troisième classe du temps.

## Temps doublement relatifs.

Les temps relatifs au point de vue psychologique coïncident à peu près avec les temps secondaires au point de vue morphologique. Ce sont ceux qui déterminent le temps d'une action vis-àvis de celui d'un autre. Ils comprennent l'imparfait, le plus-queparfait, le futur passé. Parmi leurs modes d'expression, modes très divers, il faut relever ici l'emploi d'auxiliaires.

Ces auxiliaires consistent dans : 1° le verbe être, 2° le verbe

aller, 3° le verbe faire.

Le rôle de ces deux derniers est peu important. Le cafre fait usage du verbe ya « aller » pour exprimer les temps secondaires, c'est-à-dire les temps relatifs dérivant morphologiquement des temps principaux et même pour rendre périphrastiquement le présent et le futur, souvent il cumule dans ce but les deux auxiliaires ya « aller », et be « être ». Le copte emploie le verbe er faire », abrégé en e et le verbe na « venir », plus les verbes aù et me qui signifient être; présent c-i-tom « je ferme »; aoriste a-i-tom; imparfait ne-i-tom; plus-que-parfait ne-i-na-tom, chaque temps a ainsi son auxiliaire différent.

Mais l'emploi du verbe être est beaucoup plus fréquent.

Le mandchou forme exactement tous ses temps secondaires au moyen de cet auxiliaire éi «être», qu'on joint aux temps primaires qui s'expriment par des participes simples.

Pour l'imparfait, on suffixe le parfait de l'auxiliaire xe.

Temps principal: bi ara he "j'écrivis", temps secondaire, imparsait: bi ara-mbi-he "j'écrivais", plus-que-parsait bi-ara-bi-he-bi "j'avais écrit". Il en est de même en turc, l'imparfait se forme en suffixant le parfait du verbe *être* au radical du verbe garni déjà de la marque du participe : jaz-ar-idim « écrivant je fus = j'écrivais », le plus-que-parfait suffixe le radical du parfait du verbe principal au prétérit de l'auxiliaire.

Le hongrois forme aussi tous ses temps secondaires avec l'auxiliaire être: varok « j'attends », varok-vala « j'attendais », varek « j'attendis », varek vala « j'ai attendu », parfait vartam, plus-que-parfait vartam vala, conjonctif présent varjak, conjonctif imparfait varjak

vala, optatif présent varnek, passé varnek vala.

Le système du finnois est un peu différent; il considère, au point de vue morphologique, le présent et l'imparfait comme temps principaux, et en fait dériver les autres par l'auxiliaire: rakastan "j'aime", imp. rakastin, parfait olen rakastanut, plus-que-parfait olin rakastanut, futur olen rakastava. Il en est de même en lapon. Cela tient à ce qu'il n'existait à l'origine que deux temps absolus qui ont servi à l'expression des temps relatifs et qu'on a dû constituer pour le reste une conjugaison périphrastique. Il en est de même pour le même motif dans les langues samoyèdes quant à l'existence de ces deux temps, mais elles n'ont pas constitué de conjugaison auxiliaire pour compléter.

Les langues sémitiques en sont restées aussi aux temps absolus servant à exprimer les temps relatifs, et même elles ne possèdent que deux de ces temps; ce sont seulement celles derivées qui font usage de l'auxiliaire, à savoir : l'arabe moderne et vulgaire. C'est l'auxiliaire kan «être», qui est en jeu. Pour obtenir l'imparfait, on joint l'aoriste du verbe principal au prétérit de l'auxiliaire, et pour obtenir le plus-que-parfait, on y joint le prétérit du verbe kân : kân yekteb «il écrivait — il a été il écrit», kan rgad «il avait dormi — il a été il a dormi», ye kan d'rab «il aura frappé — il sera il a frappé».

Le berbère sorme l'imparsait, le plus-que-parsait, le sutur antérieur, au moyen de l'auxiliaire ellir «être», ellir da zerrer «je

vovais, ellir zrir « j'avais vu, ad ellir zrir « j'aurai vu».

En kichua, le parsait aoriste se sorme en employant le verbe kan «être», avec divers participes du verbe principal : apar-kan-i «j'ai porté». L'imparsait joint ce verbe suivi de l'indice inchoatif tsx au parsait du verbe substantif apa-tsx-kar-kan-i «je portais», le plus-que-parsait joint le participe parsait au parsait du verbe substantis apas kam-kar-kan-i «j'avais porté». Le substantis apas kam-kasak «j'aurai porté».

Le cafre forme ainsi qu'il suit l'imparfait et le plus-que-parfait ben ditanda « j'étais aimant, j'aimais », di-ben-di-tanda « j'étais aimant, j'aimais = n di-ben-di-tand-ile « j'étais ayant aimé, j'avais aimé n.

Les langues dravidiennes forment le parsait et le plus-queparsait en joignant le participe passé au présent ou au passé du verbe *être*; tamoul tseyd-irrukkidren «j'ai fait», tzeyd-irunden rj'avais sait» en kanara, mêdiruvenu «j'aurai sait».

Le nuba forme son parfait par l'emploi de l'auxiliaire kene avoir, au plus-que-parfait on redouble cet auxiliaire; au

futur passé on emploie l'auxiliaire bi, bu, fa « être ».

En aléoute, on emploie aussi le verbe être sous ses diverses formes a, akukh, ax-takukh, aghekukh et on forme ainsi le plusque-parfait tananakh akhè «il avait bu», le futur antérieur tananakh adokakukh «il aura bu».

Le thibétain forme l'imparsait du présent en ajoutant être, et le plus-que-parsait du parsait par la même addition, on-dug-

pa « il vient », on-s-dug-pa « il était venu ».

l'ai aimé, mais je suis tombé, j'avais aimé, mais j'étais tombé.

Cet emploi dans ces termes a lieu dans toutes les langues romanes, en français: je suis tombé, j'étais tombé, je serai tombé, je serais tombé, que je sois tombé, être tombé, étant tombé, et parallèlement j'ai aimé, j'avais aimé, j'avais aimé, j'avais aimé, que j'aie aimé, que j'eusse aimé, avoir aimé, ayant aimé. En italien, ho amato, avis amato, avrò amato, sono caduto, era caduto. Il en est de même en espagnol, en portugais, de même aussi en grec moderne. En albanais, kâm lyidhoura « j'ai lié », patcæ lyidhouræ « j'avais lié », to tæ kam lyidhouræ « j'aurai lié », to tæ kam lyidhouræ « j'aurai lié ».

L'expression dans le français créole est très digne de remarque. Dans celui d'origine malaisienne, sauf l'aoriste, tous les temps se forment à l'aide d'un auxiliaire; présent ca manzé, futur calé manzé; plus-que-parfait te-manzé; dans d'autres, passé mo te manzé; futur mo va manzé; passé défini mo fine manzé; futur antérieur mo va fine manzé. On s'approche de très près de la conjugaison périphrastique.

D'autre part, le celtique moderne, en dehors de sa conjugaison purement périphrastique que nous rencontrons plus loin, possède dans plusieurs de ses langues, par exemple, en celtobreton, l'emploi d'auxiliaires aux temps secondaires, peut-être d'ailleurs par imitation des langues romanes.

Le paléoslave faisait un usage très fréquent des auxiliaires

pour le passé défini avec iesm; pour le futur, avec budu; pour le plus-que-parfait, avec biax et biex, les langues slaves ont déve-

loppé ce système.

Les langues germaniques modernes en font aussi un grand usage en traitant l'imparfait comme un temps primaire, et le passé indéfini comme un temps secondaire et en distinguant l'intransitif du transitif par l'emploi des deux auxiliaires être et avoir; d'autre part, comme nous le verrons, d'autres auxiliaires viennent marquer le futur et le conditionnel. Il suffit de citer pour l'allemand ich habe geliebt, ich hatte geliebt, ich werde lieben, ich werde geliebt haben, ich bin gefallen, ich war gefallen, ich werde fallen, ich werde gefallen sein, pour l'anglais, I have loved, I had loved, I shall love, I shall have loved, I am fallen, I was fallen, I will fall, etc.

Le pehlvi emploie les auxiliaires hast, butano, istadeno, homan yehevîntano, yeka-vîmûntano, d'origines diverses, signifiant être, pour le parfait, le plus-que-parfait, le conditionnel passé, etc. Le persan moderne emploie le même auxiliaire : sokhten «brûler», sokhte im sokhte- budem, sokhte bashem. Comment se fait-il que, relativement à l'emploi de l'auxiliaire, l'imparfait ait été classé par toutes ces langues dans les temps primaires et le passé indéfini parmi les temps secondaires, de sorte qu'il y a désaccord entre la psychologie et la morphologie du langage? Nous en trouvons des explications plausibles pour le passé indéfini. Le temps absolu ou le parsait ou passé défini : seci en latin, par exemple, est devenu je fis avec la signification d'accomplissement complet de l'action; mais tandis qu'en latin il embrassait aussi le passé relatif, dans les langues dérivées il se cantonne à l'un des sens. Il fallait une autre forme pour l'autre, l'expression hystérogène ne pouvait plus être obtenue qu'au moyen d'un auxiliaire. L'explication est plus difficile pour l'imparfait, d'autant plus que l'imparfait français ne dérive pas de l'imparfait latin, mais il s'était formé sur son modèle, et j'aimais, tu aimais contenait l'auxiliaire avoir. Dans les langues germaniques, l'explication est autre, l'imparfait emprunte sa forme au passé défini ou parfait.

Tel est l'emploi des auxiliaires, et surtout des verbes *être* et avoir pour l'expression des temps doublement relatifs, autrement dit des temps secondaires. Cet emploi ne se cantonne point, du

reste, au mode indicatif, mais s'étend à tous les autres.

# Quatrième classe de temps.

### Le futur.

Le futur est un temps tout à fait à part dans l'histoire du langage; on peut dire que tout d'abord il n'a pas existé. Au point de vue psychologique, un événement futur n'existe pas; il n'est qu'en possibilité, en potentiel, c'est pour ainsi dire un temps imaginaire. Aussi, tout d'abord, ne l'exprime-t-on point morphologiquement; ce qui le prouve, c'est qu'il est rendu presque partout par des auxiliaires soit cachés, soit apparents; ce fait est toujours la marque d'une apparition tardive; c'est lorsque la langue est entièrement formée que, voulant exprimer un concept nouveau, on doit avoir recours à un auxiliaire, c'est-à-dire, en réalité, à une périphrase.

Du reste, ces auxiliaires sont variés, le verbe substantif être

n'est plus au premier plan.

. Il faut distinguer ici avec soin, l'auxiliaire latent de l'auxiliaire apparent.

### Auxiliaire latent.

Cet auxiliaire est surtout le substantif, il se suffixe et s'emploie du reste aussi bien dans les langues premières que dans celles dérivées.

Le sanscrit en offre des exemples que nous avons déjà décrits. Le premier degré consiste dans la suffixation de l's, débris de isja, esja, ce dernier futur du verbe substantif; de là kar-is-ja-ni je ferain; is-ja se décomposant à son tour en is nêtre net ja aller nest ainsi l'auxiliaire qui forme le futur du verbe être, ce futur forme ensuite le futur passé. Le second degré où l'auxiliaire est moins latent est réellement périphrastique, mais en maintenant le système de la suffixation; on emploie la forme pleine du verbe être datr à smi pour datr-as-mi nje donnerain. Le premier de ces procédés se retrouve dans le grec λύσω, λύσοιμι, dans le lithuanien ger-siù, le vieux bactrien wax-shja, le celtique tia-su j'irain, le second dans le latin, futur passé en ero; amavero, et aussi, mais l'auxiliaire se détache davantage et devient tout à fait visible, dans daturus sum.

C'est au même système d'auxiliaire latent que se rapportent les suturs périphrastiques de l'arménien hartsh-an-itshe-im, hartsh-itsh-es, hartsh itsh.

Il faut y rattacher aussi les futurs latins en -bo qui dérivent d'une autre racine du verbe substantif, la racine bhu: amabo et les futurs celtiques en f, b: carann «j'aime», futur carfim, car-fod, enfin le lithuanien suktum biau.

Les langues néo-latines ont repris ce système dans leur recommencement linguistique, en particulier le français; de là, le futur jaimerai, tu aimeras, etc., en italien amar-o, amar-ai, amar-a, etc., en espagnol, en portugais; le fait est d'autant plus remarquable qu'elles emploient un autre auxiliaire avoir, tandis que, le latin employant le verbe être, la racine psychologique de ce procédé est d'autant plus profonde.

# Auxiliaire apparent.

Cet auxiliaire est plus rarement le verbe être; il se prépose ana-

lytiquement au verbe principal.

Dans la famille indo-européenne, les langues germaniques sont très remarquables sous ce rapport; l'allemand moderne emploie l'auxiliaire werden « devenir », le même qui lui sert à l'expression du passif ich werde lieben, l'expression devenir convient bien au futur. L'imparfait de werden sert à former le conditionnel. L'anglais emploie deux auxiliaires, shall et will, qui expriment les deux nuances du futur, la volonté et la nécessité. On ue dit pas j'aimerai, mais bien je veux ou je dois aimer. De même dans certaines langues dérivées de la branche latine et hellénique. Le grec dit  $\theta \ell \lambda \omega$  va suivi du subjonctif, je veux que, pour exprimer le futur. L'albanais emploie l'auxiliaire suivi d'une préposition to tæ, to tæ lyeth « je lierai »; to tæ kem ligi-dhomæ « j'aurai lié ». Le roumain emploie l'auxiliaire voiu « je veux »; les parlers nègres se servent du verbe va « aller ».

Les langues slaves modernes, russe, polonais, etc., emploient budu « devenir »; ia budu dielat « je ferai ».

Le persan emploie le verbe budem suivi de l'infinitif.

En dehors de la famille indo-européenne, le cafre se sert de l'auxiliaire ya "aller", suivi de ku "vers"; di-ya-ku-tanda "j'aimerai — je vais à aimer".

Le bullom et le temné forment le futur avec l'auxiliaire hun

« venir » : a-hun-ybab « je viens écrire = j'écrirai ».

Les langues de la famille mandé emploient l'auxiliaire fa, fama, na, si qui signifie « venir ».

L'haussa se sert des verbes : i «venir», z'a «aller»; z'a-ni-

mutan « vois-moi mourir = je mourrai ».

Le tschentchenze se sert du verbe lathar « se tenir debout -; mai lath theqa = « nous nous tenons debout = prier-nous-prierons».

Le maya forme son futur en préposant le verbe bin; bin-in-

kambe « je l'instruirai ».

Le basque manque de futur, il emploie l'auxiliaire avoir dans les verbes transitifs, l'auxiliaire être dans les verbes intransitifs, mais il y a là en réalité une conjugaison totalement périphrastique; le futur réel n'existe qu'à l'infinitif.

L'annamite emploie l'auxiliaire pxai « devoir », toi pxui noi = « moi devoir parler», pour « je parlerai ». De même, le chinois dit ngo-yao-kin « je veux aller », pour j'irai. Le thibétain emploie

l'auxiliaire gjur « être changé, devenir » : bjed par gjur « faire il devient — il fera ». C'est le système de l'allemand.

Le barea se sert de l'auxiliaire sol «aimer, désirer»; medaye sole «maudire j'aime — je maudirai». Le sandeh joint à l'infinitif du verbe principal kpine «vouloir»; wi-nekpine-mule «je veux manger». En bedzha on emploie l'auxiliaire heru «aller, chercher», ou l'auxiliaire di; en somali, l'auxiliaire denā «désirer», en galla et en saho djira «être». En copte, on prépose na «venir»; e-i-na tom «je fermerai».

Le hongrois se sert de l'auxiliaire fog « commencer », et le fin-

nois, du verbe substantif lep, lim, liem.

Très rarement le futur s'exprime par le moyen ordinaire des mots vides, nous n'avons rencontré ce procédé que dans les langues suivantes: le nama, le bari, l'algonquin, l'iroquois, le dacotah, et quelques autres seulement, surtout des langues américaines qui ont eu une idée plus nette du futur.

Cela tient à la nature spéciale du futur que nous avons décrite, et à son expression hystérogène dans un grand nombre de langue.

### Cinquième classe des temps.

### Temps indéterminés.

Le temps peut être tout à sait indéterminé, par exemple, dans l'oiseau vole, si l'on entend par là que l'oiseau est capable de voler; il est simplement déterminé quand on dit Primus étudie, l'oiseau vole dans le jardin; le présent n'est pas alors absolument rattaché au moment où l'on parle, mais si l'on dit: l'oiseau vole maintenant, voici l'oiseau qui s'envole, Primus est à étudier, il y a alors présent surdéterminé, car il y a indication du moment précis, cependant la surdétermination n'est que psychologique, puisque l'expression n'est qu'amalytique; il saut que celle-ci devienne synthétique, pour que la surdétermination descende dans la grammaire. C'est ce qui a lieu, lorsque le verbe prend dans ce cas une conjugaison spéciale.

L'anglais a créé cette conjugaison; lorsque le temps est surdéterminé, il emploie une conjugaison périphrastique au moyen du verbe être. I love signific «j'aime» en général et I am loving «j'aime à l'instant même»; de même s'il s'agit d'un passé très rapproché, on dit I have been taking a bath «j'ai été prendre un bain = je viens de prendre un bain». L'anglais exprime le sutur très rapproché par les deux auxiliaires réunis être et aller; I am going to turn «je suis allant à retourner, je retourne immédiatement»; si l'avenir est un peu plus lointain, on dit I am to turn bien distinct de I will turn ou I shall turn. Ces distinctions ont lieu même au passif; I am turned signifie: «on me tourne» en général, tandis que I am being turned «on me tourne à l'instant même»; a ship is being built «un navire se construit». De même I was loving signifie «j'aimais» à tel moment précis du passé ou au moment de telle action, avec la coïncidence exacte. De même, I will be loving indique la coïncidence dans l'avenir. On peut même exprimer que les deux actions ont duré le même temps; it has been raining all night «il a plu toute la nuit».

Le présent dans le sens habituel ou durable s'exprime en mandingo par l'emploi de l'auxiliaire kare « faire »; ni kare « j'aime habituellement », et alors l'absence d'auxiliaire signifie « j'aime

en ce moment seulement».

C'est l'inverse du procédé anglais. Même système en bambara bi = être; m-bi-ta « je vois »; m-ta « je vois dans cet instant même ». Le chinois forme dans le même sens une de ses conjugaisons, mais sans emploi d'auxiliaire. Au contraire, le nama se sert de l'auxiliaire être dans ses diverses formes i,  $h\bar{a}$ ,  $h\bar{a}$ -i pour marquer l'habitualité ou l'indétermination. Le bilin emploie l'auxiliaire hinb « être », pour donner au futur et au présent une nuance durable et habituelle.

Le turc, à son tour, distingue deux conjugaisons dans ce sens, l'une définie, l'autre indéfinie; celle définie indique que l'action se fait à l'instant même et emprunte l'auxiliaire « être » alyr-im « je prends », ali-or-um « je prends à l'instant même »; parfait : ol-dym et old-idi-m. De même, le bengali, à côté de la conjugaison ordinaire, en possède une autre périphrastique avec le verbe être pour marquer la surdétermination; l'oriya suit le même système mu koru ochhi « je saisant suis — je sais en ce moment même »; imparsait : mu koru thili. Ensin le breton armoricain emploie l'auxiliaire beza « être », beza-e kanann « je suis à chanter ».

Il faut ajouter que le temps surdéterminé est beaucoup plus fréquent, et se rend souvent par d'autres moyens; nous n'avons relevé ici que l'emploi de l'auxiliaire.

# 3. Expression des modes.

Les auxiliaires, en particulier le verbe substantif, interviennent moins souvent lorsqu'il s'agit de la catégorie des modes; en général, ceux-ci s'expriment sur le verbe attributif lui-même par des mots ou d'autres procédés.

Nous devons relever d'abord l'optatif des langues indo-européennes, il a pour indice le verbe auxiliaire ya, i, «aller», lequel se contracte souvent avec la dernière voyelle du thème et devient e. Cet indice se trouve en grec dans les formes λύο-ιμι, λύο-ι-s. Il en est de même dans l'optatif latin qui ne fonctionne plus que comme subjonctif ama-i-m = amem; lega-i-s, leges. Il en est de même en gothique ligau, liga-i-s, ligai.

Les langues dérivées de la même famille emploient l'auxiliaire sooir pour la formation du conditionnel, j'aimer-ais, tu aimer-ais, il aimer-ait; le français se sert aussi de l'auxiliaire pouvoir pour obtenir un optatif nouveau: puissé-je venir. Il en est de même dans les autres langues romanes. Les langues néo-germaniques emploient, savoir: l'allemand moderne, l'auxiliaire devenir pour exprimer le conditionnel, werden en rattachant ce mode au futur: ich werde lieben «j'aimerai», ich würde lieben «j'aimerais»; l'anglais, les auxiliaires vouloir et devenir, will et shall en rattachant aussi le conditionnel au futur morphologiquement: I shall, I will love «j'aimerai», I should, I would love «j'aimerais». Les langues néo-slaves ont un conditionnel périphrastique, exprimé par la particule by empruntée au verbe être. De même, le persan moderne a, par le même système, un conditionnel périphrastique.

Les langues indo-européennes forment certains temps de l'infinitif au moyen d'un auxiliaire, tandis que les temps correspondants de l'indicatif n'en ont pas; c'est ce qu'on peut observer dans le français : devoir aimer pour le futur, ayant aimé pour le passé; l'auxiliaire devoir, qui, dans les langues germaniques, apparaît à l'indicatif futur, ne fait son apparition en français qu'à l'infinitif. Il en est de même au participe devant aimer, ayant aimé. Ce système n'est pas suivi par les langues néo-celtiques ni celles néo-slaves, ni par celles néo-germaniques. Au contraire, parmi les néo-indiennes, l'oriya termine son infinitif en baro,

jibaro " aller ".

Le copte exprime l'optatif avec l'auxiliaire mare « désirer, vouloir» et le vieil égytien se sert pour le conditionnel de l'auxiliaire ar- « faire » qui devient a en copte, ar-k-hā « reste ».

Parmi les langues ouraliennes, le tchérémisse exprime le subjonctif en postposant la particule olje qui dérive du verbe être comme le by des Slaves; tol jam olje « que je vienne », tol nam

olje z que je fusse venu».

Le tougouse exprime périphrastiquement le conditionnel, en joignant le gérondif du verbe «être » bimi au participe amaro bimi » si je heurte ». Le büryate l'exprime en postposant bolbol dérivé de bolzo « devenir » qu'il joint à la 3° pers. de l'indicatif en supprimant tout suffixe personnel alà bolbol « je tuerais », alahan bolbol » j'aurais tué ». La même langue emploie, pour le potentiel et le subjonctif, l'auxiliaire bije, bidze, tandis que le mongol emploie bindza. Enfin le burjate exprime l'optatif en empruntant l'infinitif à la 3° pers. de l'indicatif futur et en y joignant ahan, ehen, participe passé de l'auxiliaire exo. Les autres temps de l'optatif se forment avec l'auxiliaire belep.

Parmi les langues dravidiennes, le canara exprime le potentiel par les auxiliaires bahudu, kuduvadu, encore ballenu et apuru et le nécessitatif par bekak et takkaadu.

L'emploi des auxiliaires pour exprimer les modes n'est donc

que sporadique.

B. — Fonction grammaticale consistant à porter l'expression du concept de la personne et de ceux du temps, de la voix, du mode, ou conjugaison périphrastique.

Dans tout ce qui précède, l'auxiliaire est intervenu pour exprimer le temps, la voix, le mode, un des concepts grammaticaux du verbe.

Quelquefois son emploi s'étend, mais en même temps se différencie; il comprend tous ces concepts à la fois : temps, voix, mode, personne; mais il ne les exprime pas, il se contente de décharger le verbe principal de cette expression, et de porter luimême les mots vides, ou autres moyens morphologiques les exprimant.

Aussi, tandis que son emploi n'avait lieu que par exception pour tel temps, pour telle voix, il s'étend désormais à la conju-

gaison tout entière.

Cet emploi est d'ailleurs essentiellement analytique en ce sens

que l'auxiliaire est entièrement séparé du verbe attributif.

Nous avons déjà rencontré cette conjugaison périphrastique lorsqu'il s'est agi de la surdétermination, le verbe surdéterminé se marque par l'emploi de l'auxiliaire être, tandis que celui simplement déterminé n'a pas d'auxiliaire.

Voici les cas de la conjugaison périphrastique qui n'existe jamais seule, mais qui est parallèle à la conjugaison ordinaire.

a. Conjugaison périphrastique indiquant la surdétermination.

Nous ne la rappelons ici que pour mémoire, nous en avons traité ci-dessus. Dans ce cas, l'auxiliaire qui se conjugue est toujours l'auxiliaire être; le verbe attributif se met au participe présent.

La conjugaison simple existe toujours parallèlement pour in-

diquer l'indétermination.

b. Conjugaison périphrastique indiquant l'interrogation ou la négation.

Cette conjugaison se rencontre en anglais; elle emploie l'auxiliaire avoir; son usage est obligatoire, il est d'ailleurs bien comm. Cas de l'interrogation : do I love? doest thou love? does he love? Cas de la négation : I do not love, thou doest not love, he does not love.

Cas des deux réunis : do I not love? does he not love? etc.

c. Conjugaison périphrastique dans le but de renforcer l'affirmation, coexistant avec la conjugaison normale.

Elle existe en celto-breton et dans les langues celtiques.

En celto-breton, l'auxiliaire est ober «faire».

Indicatif présent du verbe aimer : 1. karoud a rann «aimer je sais», 2. karoud a riz, 3. karoud a ra; plur. 1. karoud a réomp, 2. karoud a rit, 3. karoud a reont, etc.

Imparfait: karoud a reann, karoud a reaz, etc.

A côté se place la conjugaison ordinaire : karann, karez, kar, karomp, karit, karont.

La nuance de sens est intensitive, l'affirmation se trouve renforcée.

Cette conjugaison n'a lieu qu'à l'indicatif.

# d. Conjugaison périphrastique sans but déterminé.

C'est le cas du basque où elle est très développée, mais reste cependant parallèle à la conjugaison normale.

Il est probable qu'elle est hystérogène, et que cette langue ne connaissait d'abord que l'autre.

Le basque peut conjuguer entièrement chaque verbe transitif avec l'auxiliaire avoir et chaque verbe intransitif avec l'auxiliaire inc. Le verbe lui-même reste invariable.

Intransitif ethori « venir ». 1<sup>to</sup> pers. etorten naiz, 2. etorten zera, 3. etorten da, plur. 1. etorten gera, 2. etorten sera te, 3. etorten dira.

Lorsque le complément indirect est compris dans le conglomérat, c'est sur le verbe auxiliaire qu'il porte, la racine verbale n'est pas touchée :

etorten-s-atsat « tu viens vers moi», etorten s-a-t « il vient vers moi», etorten n-atsa k « je viens vers toi», etc.;

Et au parsait etorten sintsa-d-an «tu vins vers moi», etorten sitsa-d-an «il vint vers moi», etorten sintsa-ski-d-an «vous vintes vers moi», etorten sintsa-y-o-n «tu vins vers lui».

De même le verbe transitif avec l'auxiliaire avoir :

yaten-d-et « je le mange », 2° yaten-d-ek « tu le manges », 3° yaten-d-u « il le mange »; plur. 1° yaten-d-e-gu, 2° yaten d-esute, 3° yaten d-ute;

Et au parfait, 1<sup>ro</sup> yaten n-u-en «je le mangeais», 2<sup>c</sup> yaten hu-en «tu le mangeais», 3<sup>o</sup> yaten s-uen; pl. 1<sup>ro</sup> yaten g-endu-en, 2<sup>o</sup> yaten s-endu-te n, 3<sup>o</sup> yaten s-u te-n. Et avec les régimes direct et indirect :

yaten s-inid-an «tu as mangé cela à moi», yaten s-i-d-an «il a mangé cela à moi», yaten-s-i-ski-d-ate-n «ils ont mangé cela à nous», yaten-n-i-o-n «je mangerai cela à lui».

A côté se place la conjugaison normale : d-a-kar-d-a-k " (u portes cela à moi ", d-a-kar-su-t "je porte cela à toi ", s-a-kar-t

" je porte toi ».

embil-ki-d-an «tu es venu vers moi»; s-ebil-ki-o-n «il vint vers

Il faut remarquer que très peu de verbes ont les deux conjugaisons parallèles, la plupart ont seulement l'une d'elles, tantôt l'une, tantôt l'autre. La conjugaison normale est la plus ancienne, la conjugaison périphrastique, en effet, correspond à la période analytique.

# B. Conjugaison périphrastique au moyen de l'auxiliaire négatif.

Dans beaucoup de langues, mais surtout dans celles finnoises, lorsque la conjugaison est négative, on n'emploie pas le verbe positif suivi d'un adverbe négatif, mais on laisse le verbe invariable, et on conjugue un verbe substantif négatif.

En finnois, le verbe rakasta au négatif se conjugue ainsi qu'il

suit:

Duratif: 1. e-n rakasta «je n'aime pas, je non aime», 2. e-t rakasta, 3. e-i rakasta; pl.: 1. e-mme rakasta, 2. e-tte rakasta, 3. e-i rakastan; prétérit: 1. e-n rakastanut, 2. e-t rakastanut, 3. e-rakastanut.

Parfait: 1. e-n ole rakastanut (ici on emploie à la fois l'auxiliaire positif et l'auxiliaire négatif); plus-que-parfait, e-n oli ra-kastanut, l'indice du temps reste sur le verbe principal, mais

l'auxiliaire porte tous les autres.

Il en est de même en mordouin, mais avec cette nuance qu'au duratif l'auxiliaire reste invariable, et le verbe se conjugue, tandis que l'inverse a lieu au prétérit, au conjonctif et à l'optatif; à ce dernier temps, on emploie un autre auxiliaire, la périphrase n'est pas complète.

Verbe pelan, craindre. Duratif: 1. af pelan, 2. af pelat, 3. af peli; plur. 1. af pelht ama, 2. af pelhtada, 3. af peliht; prétérit: ashi-n pelā, 2. ashi-t pelā, 3. ashi-z pelā; pl. 1. ashi-mā pelā, 2. ashi-dā-pelā, 3. ashi-st pelā; conjonctif: 1. afile-n-pelā, 2. afile-t pelā, etc.; optatif: 1. taza-n pelā, 2. taza-t pelā, 3. taza pelā. etc.

Telles sont les diverses conjugaisons périphrastiques; elles semblent n'être que le prolongement de l'expression des concepts verbaux par les auxiliaires et c'est certainement leur origine morphologique, d'autant plus qu'on ne les rencontre que dans des langues dérivées et dans des langues à leur dernier stade.

Mais, au point de vue fonctionnel, elles en différent pourtant totalement. L'auxiliaire périphrastique, de même que l'article, n'exprime pas les concepts, il se contente d'en porter l'expression et d'en décharger le mot principal. Il conduit à un grand degré d'abstraction, car ces concepts sont ainsi détachés de leur substantif et de leur verbe, et prennent une existence autonome. Il y a là à la fois abstraction à un haut degré dans le fond et analyse dans la forme.

Tel est dans son ensemble l'emploi des verbes abstraits comme auxiliaires. Par là, ces verbes communiquent au langage entier l'abstraction qu'ils portent en eux-mêmes, et ce n'est pas là l'un des moindres résultats produits; le langage entier s'élève, s'affine, les concepts purement grammaticaux, intellectuels, deviennent autonomes, et l'on peut dire que le verbe abstrait agissant comme auxiliaire forme le levier qui soulève, rend plus légère et plus claire toute la substance de la proposition. Mais c'est dans les langues dérivées et sous forme analytique qu'il a son maximum d'effet.

Raoul de la Grasserie.

# LE PATOIS DE LA FRANCHE-MONTAGNE

ET EN PARTICULIER

# DE DAMPRICHARD (FRANCHE-COMTÉ).

(SUITE.)

# VOCABULAIRE.

### XVII

Quelques observations préliminaires sont indispensables. Nous donnons ici tous les mots que nous avons pu recueillir et autant que possible leur étymologie. Pour éviter les longueurs, nous ne citons pas les étymologies évidentes et qui se trouvent partout; voulant néanmoins que le lecteur n'ait jamais de doute ni d'hésitation nous avons employé pour le renseigner différents procédés qu'expliquent les exemples suivants:

 $\bar{a}br = \pi \text{ arbre } \pi$ 

c'est-à-dire signifie «arbre» et remonte exactement à la même forme que le mot français «arbre»;

beii «donner» == vfr. bailler,

c'est-à-dire signifie «donner» et remonte à la même forme que

berbuini = "barbouiller", - "barboter",

c'est-à-dire signifie « barbouiller » et remonte à la même forme que « barbouiller », puis signifie aussi « barboter »;

cedr fém. « coudrier » < \*colru,

c'est-à-dire provient d'une forme \*colru, remonte phonétiquement à cette forme.

Les autres procédés d'explication dont nous nous sommes servi sont suffisamment clairs par eux-mêmes.

Nous n'indiquons le genre des noms (par masc., fém.) que lorsqu'il diffère de celui du mot français qui les traduit ou que pour toute autre raison on pourrait hésiter à son sujet.

Quand un mot demande des explications d'une certaine étendue, nous ne les présentons ici que si elles ne l'ont pas été dans les articles précédents; dans le cas contraire, nous renvoyons au tome et à la page.

Voici l'ordre de notre alphabet. La valeur des signes qui peuvent demander quelque explication est exprimée par les lettres en italique d'un mot français placé en face.

```
ğ (adjudant)
                                           s (si, assez)
Ь
                                           š (chien)
                     ₹ (MSL, VII, 473)
c (col, quel)
č (tchèque)
                     i (tiens, soleil)
                                           ü (tu)
d
                                           å (MSL, VII, 473)
ć (éléphant)
                     m
                                           ų (puits)
è (fait)
                                           u (cou)
                     o (sot)
¿ (vient)
                                           ű (ton)
                     ò (sotte)
ė (je)
                                           u (oui)
ō (feu)
                     ð (entendre)
                     p
g (gant, gwi)
                                           ž (je)
```

Une voyelle surmontée d'un trait horizontal est longue; les autres sont très brèves, sauf o qui est toujours long.

#### ABBÉVIATIONS.

de montbéliard; voir à ce sujet notre chapitre sur les mots empruntés, MSL, X, p. 292 et suiv.;

```
vfr. signifie «vieux français»;
vha. — «vieux haut allemand»;
got. — «gotique»;
all. — «allemand»;
fr. — «français»;
Mtb. — «Montbéliard»;
MSL — «Mémoires de la Société de linguistique»
```

### A

ii = "haie (pièce fondamentale de la charrue)".

âbr = marbren, — l ābrē d lè möl ml'arbre de la meulen.

âgr - aigre », emprunté au fr. Le vieux mot patois est fi, fir.

āġ «âge», emprunté au fr., — ētr ön āġ «être majeur».

āģī adgé, âgéen, emprunté au fr.

masc. « aigle » < aquila. Cette forme, très régulière, se trouve aussi en vieux français (aille), par exemple aux vers 831 et 869 du Bestiaire de Gervaise.

alūdrot fém. «hirondelle» < \*hirundinetta, cf. vfr. arondelle; l'a fait difficulté: on attend ò, et de même dans le mot suivant. aluot «alouette» (entendu une fois òluòt); probablement emprunté au fr.

am mâmen, emprunté au fr.

an = " ane ".

arh = "herbe".

ári = marchen.

arduaz "ardoise", emprunté au fr.

argine « voiturier »; le vocalisme de ce mot dénote qu'il est emprunté, mais c'est tout ce que nous en savons.

aspèrsèt ou aspèrsèt « esparcette», emprunté au fr.

atli " atelier ", emprunté au fr.

âtr = # åtre ».

atu - atout (au jeu de cartes)», — « atout (mauvais sujet, c'està-dire bon à tout, capable de tout)», — « atout (coup, soufflet)», emprunté au fr.

i az moontent, contente m = fr. maisem.

a az fem. «lièvre femelle» de l'all. hase.

etr aze, azet « être dans l'aisance »; serait en fr. \*aisant, sorte de participe présent qui est à aisance ce que bienveillant est à bien-reillance, ce que absent est à absence.

ati - aisé ».

### В

hãê "bâche", — "paillasse", emprunté au fr.

häpi \*se fendre (en parlant d'une planche) »; origine inconnue.

 $baij = \pi$  båiller ».

bul - bal », emprunté au fr.

balci « balcon », emprunté au fr.

balistr sém. « bille »; c'est le fr. baliste emprunté.

bald « soupière »; c'est peut-être le fr. ballon emprunté.

bar = " barre".

barb = "barbe".

bārbēbu « salsifis sauvage, Tragopogon pratense L.», cf. MSL, X, p. 290.

bart masc. «équerre à branches mobiles»; c'est le fr. barré emprunté.

bascule, emprunté au fr.

basès «bassesse», emprunté au fr.

basin «bassinoire», emprunté au fr.

bató masc. «bât», mot emprunté; c'est sans doute le fr. bateau qui a pénétré à Damprichard avec le sens de «bât», parce que l'analogie de forme qu'il peut y avoir entre un bât et un bateau a fait comprendre ce dernier mot comme un dérivé du premier.

bāzèn «basane», emprunté au fr.

bāzī = «baiser».

bdan masc. «bédane», emprunté au fr.

 $b\dot{e}$ ,  $b\dot{e}l = \alpha beau$ , belle  $\eta$ .

bécé = «beaucoup».

bésèt "besace", paraît avoir été influencé par sèt "espèce de grand sac".

bėsi = a baisser ».

bésot « jeune fille », serait en fr. \*baissette, cf. vfr. baissele.

bét = a bête n.

btiz = «bêtise», — «bagatelle».

bè, bès = «bas, basse».

bècă «prendre avec le bec»; c'est le fr. béquer emprunté.

bèd «bette», mot emprunté.

bèg fém. «bague, anneau», emprunté au fr.

bègā «bégayer» == vfr. béguer.

bėgėў = «bagage».

bègèği «déménager», serait en fr. \*bagager.

bègèt «baguette», emprunté au fr.

bègot «poche» = vfr. baguette (La Curne).

bigu, bèguz «bègue (masc. et fém.)», serait en fr. \*bagueur, -euse.

bèğé, bèğèl «bavard, bavarde», cf. vfr. bredeler.

bèğèbü «cancan» dérivé du précédent.

bèğől "bajoue"; le mot fr. paraît être composé de la particule baet du mot joue (Hatzfeld, D. et Th., Dict. gén.); bèğől est sans doute composé du même ba- et d'un diminutif de gauta, à savoir \*gautula, qui devenu d'abord \*ğòt(u)la devait donner \*ğōl comme \*crot(u)lat a donné crōl.

bei fém. «billot pour fendre le bois» = fr. bille.

beji «donner» = vfr. bailler, - s beiji è «s'adonner à ».

s bènit «se baigner», probablement emprunté au fr.

bèniur «baignoire», probablement emprunté au sr.

berā = «barrer».

hèrbè «barbet», emprunté au fr.

herbelü «barbu» < \*barbellutu.

hèrbi «brebis» < \*berbīce.

birbuòjā «babilleur» < \* barbuliardu.

bèrbuòii = «barbouiller», - «barboter».

hirt «petite barrière de jardin » < \*barrellu.

bèrèc = «baraque».

hèrèguina «baragouiner», probablement emprunté au fr.

bèricoda «barricader», emprunté au fr.

hèrir = «barrière».

hèrlò «petite barrière de jardin», diminutif de bèré.

bèròt «rampe d'escalier» < \*barretta.

bèsinā «bassiner (un lit)», emprunté au fr.

bèsir «baissière (lieu bas et humide)», emprunté au fr.

best = «bassin».

bètèi = «bataille».

hètejā «batailleur», serait en fr. \*bataillard, qui existe comme nom propre.

hète = "battant", — lu bète d le fnétr "croisée. guichet".

betr = "battre", - i be fü "briquet", litt. "bat-seu".

bètür «petit lait qui découle du beurre» = fr. batture.

bèturò «batte à beurre», diminutif du mot qui est en fr. «battoir».

bèti masc. «plusieurs dā de chanvre rassemblées, botte de chanvre » est peut-être dérivé du verbe bètr «battre » au moyen du suffixe -one; ce serait la poignée de chanvre que l'on bat, que l'on macque d'un coup. — Sens figuré : i véi bèti « un radoteur ».

 $b\dot{e}v = \alpha bave \pi$ .

bevā = «baver».

berrot = "baverette (partie du tablier qui recouvre la poitrine)".

bevu, -uz = «baveur, -euse».

₩ a bain », emprunté au fr.

be = "banc", — be dān "banc sur lequel travaillent les charrons et les tonneliers avec le couteau à deux manches", — l be de muòc "le rucher", — i be d'ruï "banc de charron pour monter les roues", — i be è mèréel "banc pour le montage des planches".

far becrut = « faire banqueroute».

bitò «petit banc», — lu bitò d lè lū «la planche qui sert de siège dans le traîneau», serait en fr. \*banchet.

bidi = "bandit".

bet «sétu» = sr. bûche, - èn bet d étre «brin de paille».

beicena «tomber en dégringolant», origine inconnue.

briot = "brouette", cf. MSL, X, 196.

bejută « mener dans une brouette », dérivé du précédent.

beli subst. «bouilli» = vfr. bouli.

bënë masc. «tuyau de fontaine» = vfr. bournel.

bėnį fém. « coup, bosse » = vfr. bugne, bigne « bosse ».

benji «bosseler», — èl o benji «il a reçu un coup», dérivé du précédent.

bėnio = «beignet».

bër = «beurre».

bèré masc. «caisse dans laquelle on transporte le purin», cf. vfr. berel «sorte de tombereau».

berir « baratte » = fr. « beurrière ».

bės «ruche» = vir. busse «tonneau».

bėzi « se sauver affolé (en parlant des vaches piquées par les mouches) » = vfr. beser, bezer.

boci « pomme sauvage », origine inconnue.

bou « reluquer », cf. Roquefort beulier « regarder de près ».

bojot r trou par où l'on peut guetter r, cf. le précédent.

èl b bitó bösi « il ne tardera pas à mourir, il est perdu». Autresois on faisait brunir (bösi) les sabots à la cheminée, et ceux qui étaient le plus bösi partaient les premiers. Origine inconnue.

bosnī « pommier sauvage», dérivé de boci.

bgò, begò, -òt « maladroit, -oite», cf. vfr. begaud.

bi = " bief", - lu bi d été " le bief d'Etoz".

bibi - joujou , mot du langage enfantin.

bic "vieille chèvre, vieille bête" = fr. "bique".

bič - biche », emprunté au fr.

bidă avoir la diarrhée, aller vite du ventre (c'est-à-dire courir comme un bidet).

bidè « bidet », emprunté au fr., — èvua l bidè « avoir la diarrhée (c'est-à-dire courir comme un bidet) ».

bidå «bidon», emprunté au fr.

bifa « biffer », emprunté au fr.

bigūn «bigorne», emprunté au fr.

bil "bile", emprunté au fr.

bir = «bière».

biscuònü «biscornu», emprunté au fr.

 $biz = \pi bise \pi$ .

bizò, bizòt « jaune fauve » = fr. biset.

 $bi = \pi bien \pi adv. et subst.$ 

buto = « bientôt ».

 $bia = \pi blé \pi$ .

biāv « blême » = it. biavo.

 $b\hat{i}^{\dagger}$ ,  $b\hat{i}^{\dagger}\hat{c}$  = "blanc, blanche".

biezrot «mésange bleue», dérivé de bjöz, fêminin de bjö «bleu».

bio, -oz «bleu, -eue», peut-être emprunté au fr.

biò, biòs «blet, blette», — vni biò «blettir», — é t buó biò «es-tu bientôt prêt?»; c'est le même mot qu'en français avec un autre suffixe.

biòsi « blettir » = fr. blessir.

 $biòs\bar{\imath} = \pi blesser \imath$ .

biost «fruit du poirier sauvage, Pirus communis», serait en fr. \*blesson.

bli « mouton » = fr. belin, — i nā d bli « nez aquilin », cf. MSL, VII, 467.

blod a blouse, cf. MSL, VII, 468.

blū «myrtille, Vaccinium myrtillus L.», cf. MSL, X, 295.

blūš «prune», cf. MSL, VII, 467.

bnā «benêt», sans féminin; emprunté au fr.

bni «bénir», emprunté au fr.

bo = "bois", - "arbre", - " bo d le "bois de lit".

bóbin «bobine», emprunté au fr.

bbblinā « enrouler le fil autour de la bobine », dérivé du précédent.

ból «boule», emprunté au fr.

bola « rouler quelqu'un par terre », dérivé de bol.

bólòt « femme grosse et courte », dérivé de ból.

1  $b\hat{o} \approx \text{crapaud} \approx \text{vfr. bot.}$ 

2 bò « mesure de capacité valant les trois quarts d'un litre »; c'est peut-être le mot bock.

bòbuin « babine », emprunté au fr.

1 bòc masc. «bec»; nous avons aussi entendu bèc qui n'est sans

doute que le mot français, mais la forme boc est surprenante: 1° parce que les principales langues romanes indiquent béccu avec un e ouvert, 2° parce que le c devait tomber phonétiquement comme dans so de siccu.

2 bòc fém. «truie qui a des petits», — «gouret (jeu, le même que lè trū)»; cf. peut-être vfr. bacon «chair de porc».

bòcā «béqueter» = fr. béquer, — bòc si ou bòc sil «instrument dont se servent les horlogers».

bodruois « travailler dans l'eau, travailler salement» = vfr. bau-droier.

bòfa "bouffer (manger gloutonnement)", cf. vfr. boufard "glouton".

boğé a larmier, lucarne de cave», origine inconnue.

 $bbl = \pi balle (dans tous les sens) \pi$ .

bòlā = «bêler».

bòlèn «baleine», emprunté au fr.

boles =  $\pi$  balance  $\pi$ .

boli « colporteur, porte-balle », serait en fr.\*ballier.

tu bolmo e tout doucement, cf. vfr. tout bellement (?).

bòlò «bolet», emprunté au fr.

bom = 7 baumen.

bòsā «bêcher, — fouir la terre avec le grouin, — dire des bêtises, des stupidités » < \*bissare.

de bose «jumeaux», cf. vfr. besson; l'ò de la première syllabe, au lieu de ô, est dû à l'atonie de cette voyelle.

d ò bòsnā wil a une bòsnūr (en parlant d'un cheval)».

bismir «marque blanche que certains chevaux ont sur le chanfrein», cf. vfr. baussant «cheval marqué de noir et de blanc».

bòtiz a baptiser », emprunté au fr.

bòtaril a premier lait de la vache ou colostrum a est sans doute quelque mot savant emprunté, cf. gr. βούτυρον.

bird - bâton, canne, emprunté au fr.

bid - bande (dans tous les sens) = vfr. bende < germ. (vha.) binda.

boda «bander, panser» - vfr. bender.

boděž = « bandage ».

brācu r primevère officinale, Primula officinalis r; c'est une corruption de braies de cocu, nom sous lequel on désigne cette plante dans d'autres régions. On l'appelle aussi cübrā dans d'autres parties de la Franche-Comté.

brac sém. = "broche". L'ò et l'é entravés sont tous deux repré-

sentés par ò à Damprichard dans les conditions ordinaires : sò «soc, — sec», nòs «noce», vòs «vesce» (MSL, VIII, 328 et 342); mais cet ò n'a pas persisté devant è : le groupe \*òè est devenu -aè; on peut citer à côté de braè, raè «roche», raè «crèche» et saè «sèche», ce dernier étant le plus remarquable parce qu'il sert de féminin à sò; — lè braè è flā «la broche de la filette».

brain =  $\alpha broyer$  $\gamma .$ 

brāit «braire» = fr. brailler.

brainā «patauger dans la boue», cf. le suivant.

braiò "boue, sange", cs. vsr. brai "même sens", dont c'est le diminutis.

brār = «braire», - «miauler».

brāv = « brave ».

braz = "braise".

brāzè "brasier", dérivé de brāz au moyen du suffixe -è < -attu.

Ce suffixe diminutif très peu représenté en français n'est pas particulièrement rare dans notre patois: būčè "buisson", buzè "bouse", buòjè "flaque d'eau", còfiè (voyez ce mot), mutè "motte de terre", muagè "petit merdeux", röpè "rot", sucè "panache", vuarè "verrat", etc. L'existence de ce suffixe a facilité l'introduction dans le parler de Damprichard de diminutifs français en -et provenant de -éttu, sans que le changement de la finale -è en -ò fût nécessaire.

bré «berceau», cf. vfr. bers.

brè = "bras", — lé brè "poutres obliques".

brèc «morceau» = fr. brique.

brès = « brasse » , — s butā ö brès « se mettre en manches de chemise ».

brèsait «gesticuler», dérivé de brè «bras».

brėsi = n brassée n.

brèslè «bracelet», emprunté au fr.

brēcā «brancard», — «pioche tranchante».

 $br\dot{c} =$  "branche".

brela fém. «trois-six mêlé d'eau et agité»; c'est le sr. branke emprunté.

brelzic «orgie», emprunté; cf. vfr. brindesingues.

bretvi « eau de vie », emprunté au suisse allemand, cf. all. branntwein.

brécen fém. «baratte à manivelle, baratte flamande», origine inconnue.

brecolu, -uz «bricoleur, -euse», emprunté au sr.

bréčè «brochet», emprunté au fr.

brėčir ≈ broc > < \*broccaria.

brétôt «bûchette pour mesurer les distances (au jeu de billes, p. ex.), = fr. brochette.

brecur, voyez cvei; origine inconnue.

breda «pirouetter», origine inconque.

briduoii = "bredouiller", - "bavarder".

brej masc. « nombril » < (um)bilīculu (MSL, X, 206).

brélò «brûle-gueule (pipe)» = fr. brûlot.

ăre brelu «avoir la berlue», cf. fr. berlue.

brėni = «brunir».

 $bresi = \pi bercer \tau$ .

brésur marcs en bois où sont enchâssés les pieds d'un berceau, serait en fr. \*berçoire.

bretel plur. «ciboule, Allium Schoenoprasum L.», cf. Roquesort broatel «bouquet de sleurs ou de fruits».

brema «bredouiller, chuchoter» = vfr. bretonner.

ı bröşi «beugler», cf. all. brüllen.

2 broit «tricher au jeu», est peut-être le même mot que fr. brouiller; cf. Montbéliard frouiller «tricher au jeu».

brol masc. «brûlé (subst. masc.)», subst. verbal de brolā, — sci sō l brol «ça sent le brûlé».

brolā = "brûler"; us + consonne autre que s devient ö + consonne, cf. fösé "échelon de râtelier" fusticellu, crosu "son" cruscione, etc.; devant consonne finale qui subsiste, cet ö s'abrège en é par l'effet de la loi de l'équilibre : bèè "fétu de paille" busca.

brică a battre le briquet, — se donner des coups aux genoux en marchant, comme les cagneux, — rater en parlant d'une arme à feu a, dérivé de bricè.

bricè «briquet», emprunté au fr.

brid «bride», emprunté au fr.

brij = «briller».

bried masc. «enchère», origine inconnue.

brizi «bœuf fumé», cf. vfr. brésil (La Curne).

brizi = a briser ».

bróda = "broder".

èn bròc «femme toquée»; c'est le français braque emprunté.

1 bròcā «braquer», emprunté au fr.

\* bròcā « macquer le lin, le chanvre, cf. Roquefort braquer «casser, briser le lin dans un instrument appelé braquoire».

brèce «clou de soulier qui se rabat sur les bords de la semelle», cf. fr. broquette «clou de tapissier».

bròcri fém. «l'endroit où l'on macque le chanvre», cf. 2 bròcā. bròcā «partie du chanvre qui ne peut pas être utilisée», cf. 2 bròcā.

bròcuòni «braconnier», emprunté au fr.

èn brôč de mi « rayon de miel » = vfr. bresche.

bròl cuat «hochequeue», serait en fr. \*branle-couette; cuat est emprunté.

s bròla «se balancer» = fr. branler.

brôle masc. « balançoire », cf. le précédent.

bròlur « poignée qui sert à tirer le soufflet de forge », cf. le précédent.

brôtā « changer la direction d'une voiture », cf. Roquesort brast « détour, tournant d'une rue », peut-être de vha. brestan « briser ». brü = « bruit ».

brū « jus » < all. brühe.

brūā fém. « orage », dérivé de brū « jus », cf. fr. pop. « une saucée »; cf. aussi fr. brouée.

brüß «bruant (oiseau)», emprunté au fr.

brüscā « brusquer », emprunté au fr.

brüsiu fém. «vapeur», probablement apparenté avec brüā, Roquefort brousses, fr. broués, brouillard.

brüstl plur. « brouillard », cf. le précédent.

 $br\bar{u}$ ,  $br\bar{u}n =$  "brun, brune", — "bis, bise".

brus = "brosse"; oss atonedevient os: fosa "fosse", ossu tonique devient os: gro "gros", mais ossa tonique devient us: brus "brosse", bus "bosse"; cf. le traitement de a devant se dans ces trois conditions, MSL, X, 180.

brusā - v brosser v.

brusot « petite brosse », diminutif de brus.

brusü « hérissé », dérivé de brus.

bruòit = « brouiller ».

1  $b\bar{u} = \pi \text{ bosuf } \tau$ .

2 bû «lessive» = fr. buée, — far le bû «faire la lessive».

būfo «buffet», emprunté au fr., — lu būfo d lè piètin «placard placé contre le foyer».

būlò «jeune bœuf», dérivé de bū.

büt « attirail »; c'est le fr. butin emprunté.

 $bu = \pi \text{ bout } \pi.$ 

bub « petit garçon » < all. bube, - i vei bub « célibataire ».

bubò « petit garçon », diminutif de bub.

bucè r sleur, — sleur en pot, — bouquet de sleurs, c'est le sr. bouquet emprunté.

bucòt « petite tousse, petit bouquet qui termine une plante, une branche »; c'est le séminin de bouquet, — lè bucòt di sèpi « la cime du sapin », — ôtā lē bucòt « ôter la graine du chanvre ».

bučá masc. «bouchon» < \*boscaculu; os + consonne autre que è devient o (voir les exemples MSL, VIII, 328-329); mais devant è, os est devenu ū: à côté de būčái on peut citer buči »boucher» \*boscare, būčè »buisson» \*boscattu. Devant è devenu final l'ū s'est abrégé en u par l'effet de la loi de l'équilibre, puis diphtongué en uò sous l'influence du è suivant: muòè « mouche » < musca; muòèòt « abeille», dérivé de muòè, reproduit le vocalisme du simple. D'autres exemples montrent bien que u devient uò devant è: buòèò « bouc», muòèi « moucher», muòè « mèche» < \*mucca. Rappelons que nous avons déjà trouvé un traitement spécial devant è pour l'ò et l'é entravés, cf. supra braè. Quant à cuè, cuèi, ils pourraient bien être empruntés au fr.; « je vais me coucher» se dit en effet: i m ö vè m rédür.

bucè « buisson », cf. le précédent.

buči = π boucher π, — π couvrir π, — ğū è būč muòču π jouer à colin-maillard π, — i būšrā π je boucherai π.

budi = "boudin", - "boudin de foin".

budnā lu fu «le mettre en boudins», dérivé de budi.

bujā = « bouffée ».

bugr = a bougre, substantif et exclamation.

buği = «bouger».

bul masc. "bouleau" = vfr. boul.

bule « boulet », emprunté au fr.

bulò a petit local pour les animaux », paraît être le mot cèbulò ayant perdu sa syllabe initiale.

buloği = « boulanger ».

bulrò « vesse-de-loup (champignon)», dérivé de boletu comme bèvròt de bèv.

ı bim sém. = «borne».

2 bun adj. « borgne », origine inconnue.

bimā = "borner", — "buter (au jeu), c'est-à-dire viser le but et chercher à en approcher le plus possible".

bunica « loucher », dérivé de bun « borgne ».

1 bus = « bosse (protubérance) ».

2 bus = « bosse (tonneau destiné à contenir des matières solides). » busā « pousser » < pulsare.

èn busă « une poussée », — « un espace de temps » < pulsata.

buscula " bousculer ", emprunté au fr.

buso "buis" < "buxettu; óx + voyelle est devenu us, et óx +

consonne est devenu ü + consonne : būt «bolte», butu «boiteux».

1 busü « tonneau destiné à contenir des matières solides », dérivé de bus.

2 busü,  $-\overline{u} = \pi \operatorname{bossu}$ ,  $-\operatorname{ue} n$ .

bušarg «boucharde», emprunté au fr.

but =  $\pi$  botte (dans tous les sens)  $\pi$ .

bût = "boîte", - èn bût d écürö "bauge d'écureuil".

buta "mettre" = vfr. bouter.

butai = «bouteille».

butait «boiter», serait en fr. \*boitoyer.

butis «boutique», serait en fr. \*bouticle.

butu «couteau à couper la corne des chevaux», dérivé de butā.

būtu = "boiteux".

butur «scie à débiter le bois de chaussage», dérivé de buta.

 $but d = \pi \text{ bouton } \pi$ .

 $buz = \pi bouse \pi$ .

ptè buzbò « un petit bout d'homme (terme de mépris)»; ce mot signifie probablement « pousse-crapaud», cf. busā et bò. A Besançon les habitants de Battant sont appelés Boussebots ou Poussebots. Comparer l'expression « pousse-cailloux», nom familier donné aux fantassins.

buzè masc. «bouse», dérivé de buz au moyen du suffixe -attu.

buvid ou buviid « veau de 18 mois»; c'est le fr. bouvillon emprunté. bd, buòn = « bon, bonne».

bilbā = "bombé".

 $bild = \pi$  bonde  $\pi$ .

bildā lu co « donner envie de vomir » = fr. bonder.

 $buta = \pi bonte \pi$ .

būsrājvó «bonsoir (en s'adressant à plusieurs)», signifie sans doute littéralement «bon-soir-ayez-vous, bū-sr-āj-vó», cf. le suivant.

bůžrajvo «bonjour (en s'adressant à plusieurs)», signifie sans doute littéralement «bon-jour-ayez-vous, bů-žér-āj-vo».

buabuat « coccinelle ou bête du bon Dieu », origine inconnue.

èn buac può èn ôvir « triangle de ser qui sert à suspendre l'òvir»; origine inconnue.

dé čó buačů « petits choux dont on hache les feuilles pour les accommoder »; origine inconnue.

buanā masc. « pelle à feu » = fr. Bernard.

 $\hat{buar} = \pi \text{ boire } \pi.$ 

buarai « baril », emprunté au fr.

buargi = a berger ».

buoci = " boucher", subst.

buòcò « bouc », diminutif de -bu « bouc »; voir bārbébu, — bèix lé buòcò « rattraper quelqu'un (en traineau, par exemple) et le heurter ou le pousser par derrière (comme le bouc qui s'élance sur la chèvre)».

buògé == « bordel ».

buògür = « bordure ».

buòği = « bourdon ».

buòi « hotte de vigneron » — vír. bouille.

buoie masc. « flaque d'eau », serait en fr. "bouillat; cf. Godefroy bouille, dérivé de boue.

budia = " bouillon ".

ı **buòr** = « bourre ».

2 buòr « canard sauvage », cf. infra buòròt.

byòrā = ~bourrer ».

buorb «boue» = fr. bourbe.

buort " collier de cheval, bourrelet " == prov. borrel.

buèreğ masc. « porte à fourrage, abat-foin », est peut-être dérivé de buòra « bourrer » au moyen du même suffixe que vidange de vider.

buòric = « bourrique ».

buòrği = «bourgeon».

buorli = «bourrelier».

buòrnā «beugler», origine inconnue.

buòròt sém. «canard domestique», cf. vfr. bourot.

buòrd « mouron des oiseaux »; c'est le mot mouron corrompu.

1 buòi = «bourse».

2 buòi = «boucle».

buddot « petite boucle », diminutif de budd « boucle », — ruğ buddot « rouge-gorge (oiseau) ».

budirī = "boucherie".

dá è buòid «aller sur le ventre», cf. s èbuòia.

1 bzé = «biseau».

2 beé agerçure ou crevasse ou croûte quelconque aux lèvres ou autour des lèvres a, dérivé de bise, le vent qui produit les gerçures, cf. E. Brissaud, Hist. des express. popul. de la méd., p. 211.

brudni - "besogne".

C

e, cė = « que, quì».

 $1 ca = \pi quoi \pi$ .

2 ca invar. = "coi", — èl s ò tni ca "elle s'est tenue coite".

1 cā « cas», emprunté au fr.

u cā = « quart», → i cā ǧ ėr « un quart d'heure».

caba « cabas », emprunté au fr., — de caba « fleur ».

1 s cači « se cacher », emprunté au fr., — î cač cuò sè « cachecorset », emprunté au fr.

🔋 cači d bó « quartier de bois», emprunté au fr.

cacot « cachette», — o cacot « secrètement», emprunté au fr.

račil « carton », emprunté au fr.

cadr « cadre, tableau, encadrement d'une porte, d'une fenêtre », emprunté au fr.

dle cai de se « du sang caillé », serait en fr. \*caille, substantif verbal de cais.

cajó « caillou », emprunté au fr.

câit = « cailler ».

cansu « caleçon », emprunté au fr.

capò, capòt « confus, confuse » emprunté au fr.

ên capôt può lu mī «ruche pour le miel», emprunté au fr.

captur « capture », emprunté au fr.

casis masc. « cassis (groseillier) », emprunté au fr.

1 cav «creux (se dit particulièrement d'une rave ou d'un radis caverneux)», emprunté au sr.

2 èn cav « cave », emprunté au fr.

« cazī « se taire » < quetiare, — caz te « tais-loi ».

cë «quel», emprunté au fr.

céc «quelque», emprunté au fr.

cecfua « quelquefois », emprunté au fr.

cécil « quelqu'un », emprunté au fr.

wieille vache, vache de la plaine, cf. Roquesort cabe « visille vache qui ne donne plus de lait et qu'on engraisse pour la tuer.

ceba « tuer une vache, tuer», dérivé du précédent.

ceberè « cabaret », emprunté au fr.

ceberti « cabaretier », emprunté au fr.

abé masc. «alcôve», apparenté à fr. cabane, cabine; emprunté.

cibri « cabri », emprunté au fr.

```
cèbriólā « ca brioler », emprunté au fr.
cèbulo r petit réduit », apparenté à fr. cabane, cabine; emprunté.
de cefniul " pantousses en laine" = vfr. cafignon (La Curne).
cèğ cage, emprunté au fr.
de cemeco « petites bûches de bois, bois façonné », origine inconnue.
cèmi « bouvreuil », emprunté au fr.
cènèri «canari», emprunté au fr.
ceniot «fruit de la bardane (Lappa)»; c'est sans doute un dérivé
  de vfr. cagne, signifiant litt. «petite chienne», = fr. cagnotte.
cèrā = «carré, carrée», — i cèrā «un carré», — di bó cèrā «du
  bois carré (fusain ou autres)».
cèrcès «carcasse», emprunté au fr.
cèré = «carreau».
cèrémòtrò, voir sècò; c'est le fr. caréme-entrant emprunté.
cèrèf « carafe », emprunté au fr. . •
cèròt «carotte», emprunté au fr.
cèrutu, -uz «carotleur, -euse», emprunté au fr.
cèril - brique > < quadrone.
cès fém. « petite casserole »; c'est le fr. casse (Mtb.) emprunté.
cès «caisse, tambour», emprunté au fr.
cèse repetite casserolen; c'est le fr. casset (Mtb.) emprunté.
cèsról «casserole», emprunté au fr.
cetr = "quatre", — atone devant consonne cet.
cètui = « quatorze ».
cebiji ou cebiji «aller clopin-clopant, gambiller», emprunté.
ceciag fem. « hanneton»; cf. pour des noms analogues du hanne-
  ton dans le Dauphiné, la Suisse occidentale, etc., Puitspelu,
  Rev. des langues romanes, XXXIII, p. 290-291.
cécuaiot «sorte de fromage», mot emprunté à d'autres patois de
  Franche-Comté.
cedi « candi », emprunté au fr.
dfr r camphre », emprunté au fr.
cen « broche de tonneau »; c'est le fr. canne emprunté.
ceni «canon», emprunté au fr.
Apā «camper», emprunté au fr.
cèpen fém. « gros grelot des vaches», emprunté au fr.
céči « jardin » = vfr. courtil.
1 cédr « cueillir » < colgere.
2 cédr fém. « coudrier » < *colru.
cemno masc. = communal ».
1 céniò « coin (dans tous les sens : coin de rabot, coin pour fendre
```

le bois. etc.) > <\*cuneettu.

```
2 ceniò "batard", cf. vfr. coigner "avoir des accointances il-
  licites ».
cės == « cuisse ».
ceori = « couvrir », - « saillir une femelle ».
sö = «cœur», - «moelle d'un arbre ou d'une plante quel-
  conque».
cocli « pain de navette», origine inconnue.
cor = "cuire", - coie, coiet "bouillant, bouillante", - co log
  « renouée poivre d'eau, Polygonum hydropiper L. », litt. « cuit
  langue, — coze « souci, , — i dme co « un niais.
cose « coussin », emprunté au fr.
èn cötirī d fi « la partie d'un peloton de fil qu'on tire pour en
  prendre une aiguillée, origine inconnue.
cozèn = r cuisine (au sens de mets) n.
eöznā = « cuisiner ».
-ci «-làn, — s pèji ci «ce pays-làn < *(ec)cu hic.
ciji fém. = «cuiller», - èn ciji d mèsil «truelle».
cijrôt «tétard», diminutif de ciji; à Montbéliard cet animal s'ap-
   pelle aussi putrot, diminutif de putir «cuiller en bois».
cist "glisser", cf. MSL, VII, p. 464.
cisòt «glissoire» = fr. glissette.
cit «quitte», peut-être emprunté au fr.
citt «quitter», peut-être emprunté au sr.
cisil «pomme gelée», origine inconnue.
ciz = «quinze».
cmôd « commode », emprunté au fr.
cmôdită «lieux d'aisances»; c'est le fr. «commodités» emprunté.
cmo = "comment", -- "comme"; voir mo.
cndi = "quenouille" + nasalisation.
s có = «cou», — lu có di pi «le cou de pied».
2 c = \text{coup}.
cólā = "coller", - "ètre adhérent".
côlic «colique», emprunté au fr.
dle con de la «couenne de lard», probablement emprunté au fr.;
   nous avons aussi entendu cun.
cópá = « couper », -- « amputer, -- « châtrer ».
cópia « copier », emprunté au fr.
cópu « bûcheron » == fr. coupeur.
cót = «côte», - èn cót d ò «un caïeu d'ail».
côti « côte de cochon salée et fumée » < *costile.
cocă a choquer, -- tringuer, choquer les verres-, -- cocă dez ū
```

"choquer des œuss (au moment des sêtes de Pâques)", —
té còcā "tu es soutu (comme celui dont l'œus a été brisé et qui
le perd par le sait)", — còcā "ourdir", — còc mèslò "oiseau,
rossignol des haies, litt. "choque-martelet", — còcā lé dö "claquer des dents", — còcā lu šnòvr "frapper le chanvre pour
saire tomber la graine" = vsr. coquer (La Curne).

dé còcèl «grandes jattes», emprunté au suisse, cf. all. kachel «pot».

coch «marchand de vaisselle», dérivé de cocèl.

dt còcli «vaisselle en terre, — fragments de vaisselle brisée», dérivé de còcl.

còcnu ou còtnu, -uz « qui demande ou mendie ou se plaint toujours », cf. vfr. coquiner « mendier » (?).

de cocres «morceaux de vieilles dents dans la bouche», origine inconnue.

coc "carte", — "mesure de capacité pour les graines, valant presque deux doubles", emprunté au fr.

còfiè «(1)», — t é fà l bé còfiè «se dit à quelqu'un qui vient de laisser tomber quelque chose qu'on ne peut pas ramasser, des œufs, du lait par exemple», origine inconnue.

coi «caille (oiseau)», emprunté au fr.

col "bonnet de femme" < capula.

1 colmé masc. «cidre de pommes sauvages»; est probablement le mot fr. calmé, emprunté.

2 loā le colme « tomber les quatre fers en l'air »; serait-ce un représentant de calamellu, emprunté à quelque dialecte provençal (calamello)? L'emploi familier du mot « les flûtes » pour désigner « les jambes » est en faveur de cette hypothèse.

copi «capon», emprunté au fr.

copuona «caponner», emprunté au fr.

còr masc. «coin, — angle», — vūti d còr «regarder de travers», emprunté à Mtb.; cf. vfr. quarre, carre.

còrpòdu «capendu (pomme)», emprunté à une forme ayant subi une sorte d'étymologie populaire tendant à lui faire signifier court-pendu.

cos fém. citrouille = fr. cosse.

côsă «casser», emprunté au fr.

còcan «grotte, caverne», emprunté au fr.

coz «cause», emprunté au fr.

côzā causer, emprunté au fr.

còzi «quasi», emprunté au fr.

craci recracher, — crier, en parlant de la pien, emprunté au fr. crap masc. rerèpen, emprunté au fr.

```
crar = «croire», — «obéir», — cra bi «peut-être».
cril = «crible».
erèpō = « crapaud ».
ores = « crasse ».
crem «crème», emprunté au sr.
crépi «crépir»; la voyelle nasale est d'origine obscure.
and fem. «coquille» = vfr. cruche «coquille».
rreco = «crochet», — «crochet où entre lè trenèl», — le créco dl
  ebète.
erda «passer au crible», — èl à tu créla «il a beaucoup de petits
   trous, il est marqué de petite vérole, dérivé de crèl.
ardot «écumoire», — «pomme d'arrosoir», diminutif de crèl.
créniuli masc. «genêt des teinturiers», cf. fr. cornéole; la finale de
   ce mot paraît indiquer un emprunt aux parlers de la Suisse.
crisi èn nu «casser une noix» = vsr. croissir.
de crest d do «chicots», est-ce vfr. courson? cf. Oudin courson de
   rave «tronçon de rave».
and «gratin», sans doute emprunté au fr., mais corrompu.
créva = « crever ».
ereves = « crevasse ».
ero = «creux», — lu cro di eri «le trou à purin».
eroet fém. «résidu de beurre cuit» < "cruscata, cf. infra crost.
rmi buzè «bousier (insecte)», litt. «creuse-bousat», impératif du
   suivant.
croji «creuser», dérivé de cro.
crosnò «cresson», — di crosnò d òv «cresson de fontaine», sort
   de *crésnò, diminutif de la forme perdue correspondant à fr.
   cresson; ce *cresnò a changé son e en o sous l'influence de l'accent
   d'intensité passé sur la première syllabe.
rusol fém. «casse-noisettes», cf. supra cresi.
word d fuòrmo «son» < cruscione, cf. suisse krüsch «son».
rri = crin.
· ri «chercher» = fr. quérir.
viă = «crier», - cria elarm «crier alarme».
rrie fém. rvieux cheval sans valeur, all. kricke.
mice masc. «petit cheval de peu de valeur», dérivé du précédent,
   ef. Roquefort criquet.
crim «crime», emprunté au fr.
reri -- « crin ».
a cri «roue dentée dans la scierie»; origine inconnue.
móla « craquer (en parlant de ce qui n'est pas solide et menace
   de crouler) - - fr. crouler.
```

```
r\dot{r}\dot{o} = \pi \operatorname{croc} \pi.
```

2 crò «corbeau»; origine inconnue.

cròcă «craquer», emprunté au fr.

cròmai masc. «crémaillère de cuisine», emprunté au fr.

cròmègò «pissenlit (dentelé comme une crémaillère)», dérivé du précédent.

crònlā «créneler», emprunté au fr. et modifié sous l'influence de òcròn.

cròs plur. « béquilles », — « bâtons ou pieux crochus qui servent à soutenir les cordes sur lesquelles on fait sécher le linge » — fr. crosse.

1 cròt "petit panier (pour récolter les fraises, les framboises etc.)", cf. vha. chratto, cratto, cretto, all. kratte, dialectal krotte, suisse krätte.

2 cròt = «crotte», — i i ā bī di sè cròt «je lui ai dit son fait».

cròtò «petite monté.» <\*cristettu, — lu cròtò Buanā «le pré (en pente) Bernard».

crotr = a crottre a.

cròtu, cròtuz «crasseux, crasseuse», dérivé de cròt.

 $cr2 = \pi \operatorname{crue} \pi$ .

cruč « cruche », emprunté au fr.

cruel », emprunté au fr.

 $cri = \pi croix \pi$ .

crui «malingre»; origine inconnue.

crut «croûte», emprunté au fr.

1 cruzi = «croiser».

2 cruzi = « croisée », — le cruzi de rut « la croisée des routes ».

1 cũ = «qui?»

2 cũ = «cul», — lu cũ di fuò «le derrière du four».

ca «cuir», emprunté au fr.

cud «entreprise en l'air», substantif verbal de cudt.

cudi = vfr. «cuidier», — cudi far oc «croire à tort que l'on pourra faire quelque chose, essayer de faire quelque chose qui ne réussira pas».

cidò «homme qui fait des entreprises qui échouent, qui change continuellement de projets», dérivé de ciid.

cultr « partie postérieure du harnais d'un cheval » = fr. culière.

 $calòt = \tau culotte \tau$ .

culòta = « culotter ».

culrot « culière », diminutif de culir.

curès « cuirasse », probablement emprunté au fr., mais correspond phonétiquement à fr. cuirasse.

```
72
                        MAURICE GRAMMONT.
cüv « citerne » == fr. cuve.
1. cū fém. = "queue", - èn cū d rèmès "un manche à balai",
   — cu d ai « queue d'aigle (terme de menuiserie)», — tirī lè cu
   drī «lambiner», — trēnā sè cũ céc pā «se faufiler», — è i è bèl
   cū « il y a belle lurette ».
2 cũ masc. = « corps », — « tuyau de poèle », — « anneau et che-
   ville de fer qui fixent le train de derrière à celui de devant».
cucil « plante, toute espèce d'ombellisère sauvage », « cuccuta,
   cf. La Curne cocue « sorte de plante », languedocien (Gard)
   coucut « coucou ».
cucu = « coucou (oiseau) ».
euči = « coucher »; cf. būčāi, p. 63.
cudr = \pi \operatorname{coudre} n.
ouf fém. « croûte de gâteau »; origine inconnue.
cufr « coffre », emprunté au fr.
cuğ = « corde».
culă = «couler», — bvuağā l ov de culā «empêcher l'eau de
cule è grojo « collier à grelots », c'est le fr. collet emprunté.
culé « couleur », emprunté au fr.
culòn == « colonne ».
en culonot de Se Buana « arc-en-ciel », litt. « colonnette de Saint-
   Bernard n = fr. colonnette.
ulu masc. « passoire pour le lait», serait en fr. *couloir.
a de resen de culu « chiendent », litt. « racines de *couleur » parce
  que le chiendent pousse des coulants sous terre, comme le frai-
  sier sur terre.
culi " pigeon sauvage, ramier " <columbu.
cumar = « commère », - « marraine ».
cumèré masc. « repas de baptême » < commatrellu.
cumers « commerce », emprunté au fr.
cumedă == « commander ».
cumil - « commun ».
cumiln == « commune ».
cun = « corne».
```

Maurice GRAMMONT.

(A suivre.)

ourež == « courage ». curu = « courroie ».

eupot « plante, Cirsium Acaule All. » < cuppetta.

# MÉLANGES ÉTYMOLOGIQUES.

### Urișu.

Le mot assyrien urișu « jeune et petit animal » est encore inexpliqué. Je le rapproche de l'arabe وَرَضَ (cf. وَرَخَى) « pondre plusieurs œufs à la fois » et de l'araméen المجابة warṣiṣā « poulet qui sort de l'œuf ». Un autre dérivé de la racine ورص est très probablement l'éthiopien ach warēzā « jeune », la permutation de ș et z étant des plus fréquentes.

# Aspastâ.

En araméen, le nom de la luzerne est κπουπα aspastâ. Les lexicographes y voient un composé persan asp + est «nourriture du cheval». Cette étymologie tombe devant le fait que ce mot, sous la forme assyrienne aspasti, figure déjà dans la liste des plantes dressée au vin° siècle avant notre ère par le jardinier du roi babylonien Mardukbalidin (Merodach-Baladan), contemporain du roi de Juda, Ézéchias. On ne saurait penser à un élargissement de la racine ησκ «rassembler, recueillir»; l'aleph initial doit être prosthétique. Dans ce cas, on aurait dans la forme substantielle contraction de ησου, redoublement de ησ qui signifie en araméen «nourrir abondamment, engraisser, gaver». Cette sorte de demi-dédoublement de la racine bilitère s'observe aussi dans les mots στα «racine» de στα «chaîne», στη, α envelopper, entourer» de στης, στης de cercle».

#### Kanûn.

ll y a deux mois syriens qui portent ce nom: premier Kanûn et second Kanûn, répondant au huitième et au neuvième mois du calendrier judéo-babylonien Marheswan (araḥ-samna) et Kis-kar (Kisilimu). Ce nom ne peut s'identifier avec le grec κανών qui est toujours transcrit στις avec un qoph. On doit l'assimiler à l'arabe کانونه کانونه کانونه , کان

6

constate déjà en assyrien sous la forme kinunu. Mais comment les Syriens sont-ils arrivés à désigner ces mois par un nom qui exprime l'idée d'un récipient de feu? En admettant que l'adoption de ce nom a eu lieu à une époque où le mois perse Athriyâdiya coïncidait avec le huitième mois du calendrier syrien, la chose s'expliquerait d'une manière satisfaisante. Le mois Athriyâdiya, ainsi que ce nom l'indique, était tout particulièrement voué à l'adoration du feu et il est très naturel que chaque père de famille tenait à avoir le feu allumé alors dans son foyer ou dans un brasier mobile. C'est cette célébration dont les Syriens auraient été frappés et qu'ils auraient exprimée par le nom Kânûn. L'application du même nom au mois suivant peut venir de ce que le mois perse enjambait sur le neuvième mois syrien; mais il se peut aussi qu'il n'y ait là qu'une pure convention de la part des auteurs du calendrier syrien.

### Hôled, hulda.

Le rongeur qui ouvre dans le Pentateuque la série des petits animaux impurs (Lévitique, x1, 29) se dit en hébreu אָלָד holed et est traditionnellement traduit par «belette». La forme araméenne en est | huldd, mot désignant un animal que les lexicographes décrivent comme un grand rat, privé d'yeux, furetant dans la terre. La cécité de l'animal est certainement une légende populaire. Dans le texte biblique, חלֵל précède עָכָבָּר qui est le nom du rat et en syriaque même le mot apparenté le ḥaldûdâ désigne la gerboise (جربوع). Chez les Rabbins le féminin חולדה hulda, employé déjà anciennement comme un nom de femme (II Rois, xxII, 14), désigne toujours la belette, animal qu'on élevait dans les maisons pour chasser les rats avant qu'il ne fût évincé par le chat domestique importé de l'Egypte. Par un hasard curieux, le terme hébréo-araméen hôled, hûlda montre une remarquable assonance avec le nom sanscrit de la belette, vidala, sauf la métathèse des deux dernières syllabes. D'autre part, le nom germanique Visula, Visala, Wiesel a tout l'air de venir du sanscrit vidâla. Avant de décider à quelle époque le mot sanscrit a pu passer chez les peuples germaniques, il faudrait savoir si un mot semblable a été en usage chez les tribus iranoscythiques de la Sogdiane.

# Scythe. — Scythopolis.

Le nom de la nation scythique, Σχύθης, n'est pas d'origine indigène, puisque Hérodote déclare formellement que les Scythes s'appelaient eux-mêmes Scolotes. Il n'est pas non plus d'origine

perse, par cette bonne raison que les Perses donnaient aux Scythes le nom de Sakas. Enfin il semble bien improbable que les Grecs l'aient emprunté à une nation étrangère d'Europe ou d'Asie, au lieu d'admettre le nom national qu'ils connaissaient. L'hypothèse la plus vraisemblable reste encore celle qui le ramènerait à un fond grec. La chose n'est pas impossible. Hérodote signale la coutume des cavaliers scythes de porter un vase à boire oxícos, attaché à leur ceinture. Le père de l'histoire explique cette coutume par une légende de source grecque. Hercule, en pourchassant Géryon à travers l'Europe, épousa la reine du pays et eut d'elle trois enfants. En partant il laissa au plus brave d'entre eux un vase d'argent en souvenir. Les Grecs rapportaient volontiers à leur propre race les peuples dont ils goûtaient la bravoure ou la science. Ils ont agi ainsi à l'égard des Minéens et des Radmans de l'Arabie méridionale, qu'ils déclaraient être les descendants de Minos et de Rhadamanthe. Ainsi l'usage du port du vase à boire chez les cavaliers du Nord, ayant été remarqué la première sois par des Grecs éoliens qui appelaient le vase σχύθος au lieu de σχύφος, a pu produire le nom ethnique σχίθης, quelque chose comme «gens aux vases»; la dénomination Gallia togata exprime un sentiment analogue. Cette conjecture rendrait compte en même temps du nom de Scythopolis que porte chez les Grecs le ville palestinienne de Bêth Sean, près du Jourdain. Nonobstant l'affirmation de Pline, il n'a jamais existé de colonie scythique dans cette ville. Le nom hébreu Bêth-Sean a été contracté en Basoav, Bnoav et Bnoa, et se confondait aisément avec le mot grec βησσα qui a, entre autres significations, tout comme σχύφος-σχύθος, le sens de « vase, bouteille ». Le nom de Σκυθόπολις, primitivement gressé sur un mot hébreu désormé et consondu avec un mot grec d'assonance similaire, a été interprété plus tard par « la ville des Scythes ». C'est de la même manière artificielle que le nom du fleuve assyrien le Zab, qui signifiait simplement « le courant », a été d'abord rapproché de l'araméen Zeba « loup » et ensuite traduit en grec par Λύχος.

# Hystaspe.

Après la mort de Smerdis, dit Hérodote, les chefs perses décidèrent de donner la royauté à celui d'entre eux dont l'étalon hennirait Je premier le lendemain matin. Un serviteur de Darius ayant appris cette convention amena de bonne heure une jument près de l'étalon, qui hennit fortement et fit ainsi gagner la couronne à son maître. L'intention ironique de cette légende ne peut se méconnaître. Le premier grand roi perse, ennemi des Grecs, ne doit pas sa couronne à des actes de vaillance person-

nelle, mais à l'odor di femina ardemment sentie et bruyamment manifestée par son cheval. Cette légende, privée d'ailleurs de toute réalité, doit avoir un point de départ quelque léger qu'il soit. Je crois qu'elle repose sur une étymologie fictive et gréco-perse du titre de Darius I<sup>or</sup>, savoir Hystaspe. Ce titre, en perse vistaspa, signifie « celui qui connaît les chevaux », c'est-à-dire celui qui se connaît en chevaux. Le mythographe grec savait que aspa veut dire cheval en perse; mais il a pris le premier élément Hyst dont la vraie signification lui échappait, dans le sens du grec volépa « sein, matrice ». De là l'analyse fantaisiste hyst-aspa « matrice de la jument»; le conte du hennissement de l'étalon n'était plus difficile à trouver.

### ΙΑω, ΙΑΟ.

Manéthon a inventé la fable que les Juiss adoraient une tête d'ane dans leur temple. Chérémon et Apion ajoutaient que les Juifs séquestraient en même temps dans leur sanctuaire un prisonnier grec pour le manger après l'avoir engraissé. Ces inventions de la haine et du fanatisme, loin d'être le produit de la pure fantaisie, reposent, à ce que je crois, sur des jeux de mots hébréo-grecs. J'en trouve la clef dans cette remarque de Josèphe que Manéthon attribuait la célébration du Sabbat à la cessation de la lèpre dont les Juiss auraient été affligés, parce que sabt signifie «lèpre» en égyptien. D'autre part, il est évident que le racontar du même auteur, d'après lequel Jérusalem aurait reçu les dépouilles des temples égyptiens après la sortie d'Égypte par les Hébreux, vient uniquement d'un calembour qui a transformé le nom grec de Jérusalem, Γεροσόλυμα, en Γεροσύλημα « dépouille de temple, vol sacrilège ». Appuyé par ces exemples, on n'a pas grand'peine à découvrir le point de départ des fables relatives aux symboles réputés existants dans le temple juif. L'une tire son origine d'un rapprochement entre le dicu du monothéisme Yahwé, transcrit en caractères grecs IAW, et le mot égyptien iah "ane", l'autre de l'assimilation du même nom à Idov «Ionien, Grec». Inutile d'ajouter que de ces fables, aussi stupides que haineuses, la première seule a entièrement disparu, tandis que l'autre est parvenue au xix° siècle sous la forme monstrueuse du « meurtre rituel ».

### Rauda.

Le mot arabe رضة, rauda désigne toute place verte dans le désert. Les étymologistes modernes y voient un dérivé de la racine indo-européenne rud « croître ». Les Arabes euxmêmes le tenaient pour un vocable étranger. Je crois que c'est

simplement une forme adoucie de יָּבִּשׁ, rabḍa «campement, lieu où reposent les troupeaux»; cf. héb. קַרְבֵּץ בְּבֶּץ. L'adoucissement de b en v et w est fréquent dans les dialectes araméens; son intrusion en arabe ne doit étonner personne.

# Δέλτα, Δέλτος.

Le nom de la quatrième lettre de l'alphabet grec est notoirement le calque du nom hébréo-phénicien דלת dalt, dalet « porte ». Comme nom commun, δέλτα signifie «espace triangulaire», sens qui dérive de la forme matérielle de cette lettre. Δελτος désigne les tablettes sur lesquelles on écrivait; de là en général -lettre, billet, table de lois, tableau ». Cette signification est habituellement motivée par la raison que les tablettes étaient originairement triangulaires. J'estime que la forme triangulaire est précisément celle qui convient le moins à ces sortes de documents. Il me paraît plus vraisemblable que, passant chez les Grecs, le mot phénicien dalt avait conservé la signification primitive de « porte » savoir d'une pièce de bois plus longue que large, destinée à fermer l'ouverture principale qui constitue l'entrée de la maison, figure qui répond exactement à celle d'une tablette ordinaire. En hébreu דלת signifie en même temps « porte et page de livre, feuillet», ce qui se rapproche beaucoup des significations de deltros. La différence désinentielle entre ce nom commun et le nom de la lettre est naturellement un procédé particulier à la langue grecque.

## Sibu, Samanû.

En assyrien, les noms de nombre 7 et 8 s'écrivent sibu et samenu avec un s initial, tandis que les mots correspondants en hébreu et en phénicien (משבעת) débutent par une chuintante et cette chuintante reste aussi intacte dans l'araméen pour le nombre 7 (משבעת), et la dentale n qui commence le nombre 8 (משבעת), atteste également l'existence d'un w primitif. La déviation de l'assyrien sur ce point doit avoir sa raison d'être. Je la trouve dans la tendance de dissimilitude qui est née du besoin d'éviter l'accumulation des chuintantes consécutives des nombres 5, 6 et 7: hansa, sissa, siba. Ce dernier a donc été atténué en siba, atténuation qui a à son tour entraîné celle du nom suivant de 8, samana, à côté de samanu.

• • •

#### Šĕmôné.

Le nom de nombre «huit» a en hébreu un é final, שַׁמוֹנָה état construit אָמֶונָה; de même en araméen הַּמָנָא. Au masculin, cette désinence apparaît en araméen sous la forme d'un yod: תקנא. A première vue on croit discerner le yod de dérivation et de rapport, c'est-à-dire le nisbé. Deux raisons empêchent de s'y arrêter. D'une part, on ne conçoit guère à quoi cette relation peut se rapporter; d'autre part, le nisbé est toujours en hébreu î, et non é et é. Cette finale ne peut être que l'indice du pluriel ou plutôt du duel que l'on observe dans l'araméen מָרֵי «deux» איבי (אִיבָא) " mains " בְּנְלֵא) הְנְלֵי (מְיַבְא) mpieds ", etc. Le sens de "va--thaman pouvant être ad المجرب , qui est propre à l'arabe محني thaman pouvant être ad mis pour le numéral ממן, שמן le nombre huit signifierait littéralement «deux valeurs», c'est-à-dire «deux fois quatre». Ce serait analogue au sens primitif du nombre huit dans les langues indo-européennes : octo, δκτώ, astau «deux valeurs» (cf. all. achten « estimer, évaluer, apprécier » ).

## La formation des dizaines en langue turque.

Dans les idiomes turcs, deux mots qui désignent les nombres multiples de dix ajoutent à leurs unités respectives la terminaison an, en, suivant que la syllabe précédente est mue par une vovelle dure ou douce : seksen 80, de sekiz 7; doksan 90, de dokuz 9; deux autres, la terminaison mis, mys : altmys 60, de alty 6; yetmis 70, de yedi 7. Les quatre restants, savoir : yigirmi 20, otuz 30, qyrq 40, elli 50 n'ont pas de relation avec les unités respectives iki 2, üc 3, dört 4, bes 5. Pour les noms de nombre 30, 40 et 50, surtout pour les deux derniers, la chose n'est pas douteuse; quant à *yigirmi* 20, sa relation primitive avec iki 2 scra prouvée au paragraphe suivant. Bornons ici notre recherche aux quatre premiers nombres, qui sont pourvus de suffixes de dérivation. La terminaison an, en se reconnaît du premier coup pour une contraction de on = yakoute uon 10. Dans cette dernière langue, les dizaines 40, 50, 60, 70, 80 et 90 se disent tüörduon  $4 \times 10$ , biäs-uon  $5 \times 10$ , alta-uon  $6 \times 10$ , sättä-uon  $7 \times 10$ , aghis-uon  $8 \times 10$  et tokus-uon  $9 \times 10$ . Mais quelle est l'origine de la désinence *mit* des mots exprimant les noms de 60 et de 70 ? Je soupçonne que c'est une légère modification de beš 5. Le changement de b en m et de m en b se rencontre très fréquemment dans les dialectes turcs. Quant à l'emploi de 5 au lieu de 10, la singularité disparaît lorsqu'on suppose que le turc avait

anciennement pour 10, outre on, uon, un mot composé signifiant 25 + double 2; dans les dizaines 60 et 70, qui sont déjà par leur nature des mots composés, le troisième élément a été élidé et il ne restait plus que les dissyllabes altmys, yetmis. Quoi qu'il en soit, la désinence numérale mis ne peut avoir rien de commun avec la syllabe homophone qui est l'indice du participe passé dans les verbes.

# Yigirmi, yigirmä 1.

Malgré la différence apparente, nous tenons le turc yigirmi 20 pour dérivé de l'unité correspondante iki 2. Le mot yakoute pour 20, surba, comparé au mot turc, peut sans hésitation être ramené à une forme primitive sügürbä ou sigirbä, forme qui, sauf une métathèse facile à expliquer, se reconnaît encore dans les formes Koibale et Karagasse dziberge et tziberge. Ges rapprochements nous permettent de voir dans yigirmi = sügürbä un composé de sugur, sigir 2 et de mi, mä = bä marquant la dizaine. Ceci établi, on se convainc aussitôt que iki a perdu un s initial et un r final, sans parler de la différence de k et en face de g qui est insignifiante dans cette famille linguistique. La perte du s initial se fait aussi remarquer dans le yakoute aghis en face du turc sekiz 8. Il reste à expliquer la terminaison mi,  $m\ddot{a} = b\ddot{a}$ . Après l'exposé du paragraphe précédent, on est autorisé à penser que nous y avons les abréviations de mis = bas (forme yakoute bias) == bei 5. Nous avons expliqué plus haut par quel accident le nombre «cinq» a pu prendre la place de la dizaine.

# Le turc on, uon en hongrois.

Le mot turc pour 10, on, dont l'emploi comme multiple se borne en osmanli aux deux nombres seksen 80 et doksan 90, a pu développer toute sa vitalité dans la langue hongroise où il affecte toutes les dizaines à partir de 40, et cela sous la forme plus ancienne uon légèrement modifiée en van, ven; ainsi: negyven 40, de négy 4; ötven 50, de öt 5; hatvan 60, de hat 6; hetven 70. de hét 7; nyolczvan 80, de nyolcz 8; kilenczven 90, de kilencz 9. Comme l'emprunt de la forme yakoute par les Magyars est fort improbable, il faut admettre que l'ancien hongrois possédait un mot von pour 10, à côté où plutôt à la place du mot actuel tiz qui a toutes les chances de venir du slave desat.

<sup>1</sup> Prononciation usitée surtout chez les Turcs chinois.

## Ingu.

La « perle» se dit en turc oriental ingu, ingū, en osmanli indji, en hongrois gyöngy. Le nom a pu avoir été introduit chez les Turcs avec la chose, qui est un produit des mers du Sud. L'éthiopien orient inqué « perle» y porte une grande anologie, au point qu'on se demande si les importateurs n'étaient pas des marchands éthiopiens établis près des pècheries perlières des mers du Sud, entre autres aux îles Bahrein dans le golfe Persique. Cependant, si l'on se tient dans le domaine turc, on peut voir dans le indji un dérivé de liste, îngū, indjé « mince, délicat, fin», en admettant que le mot pour « pierre» a été omis.

#### Qalai.

L'origine étrangère me paraît plus certaine au sujet du nom turc de l'étain, els qalaï. Les mines les plus célèbres de ce métal se trouvent encore aujourd'hui dans la péninsule de Malacca. J'incline à penser que le mot qalaï n'est autre chose que le nom de la capitale de ce royaume, appelée aujourd'hui Queda et que les voyageurs arabes du moyen age appelaient els les l'exportation de cette marchandise se faisait par la capitale, les Turcs lui appliquèrent son nom. Les exemples analogues sont nombreux : cf. calicot, madapolam, etc.

#### Děbaš.

Le miel est désigné par un mot que les Hébreux prononcent קבש dibša, les Arabes דְבַשׁ dibša, les Arabes יِبْسِ dibs, les Assyriens, avec métathèse, dispu. Dans le livre des Juges, xiv, 8, on lit que Samson trouva dans le cadavre d'un lion tué par lui quelque temps auparavant un essaim d'abeilles et de miel. On voit par là que la légende grecque des abeilles naissant de la pourriture des cadavres des bêtes était aussi connue par les Hébreux. Comme ces sortes de légendes se transmettent facilement de peuple à peuple, il serait intéressant d'en connaître l'origine. L'étymologie nous aidera peut-être à résoudre cette énigme. La racine דבש, qui a produit le nom du miel, a aussi donné le jour au mot רַבְּשֶׁת dabbešet, qui désigne la bosse ulcérée des chameaux de somme, ainsi qu'au verbe néo-hébreu הַּרָבִיש «se corrompre, tomber en pourriture». Ce seus primitif réside encore dans le verbe apparenté مَانِسَ «devenir sale, pourrir, se corrompre». Bref, le sens de «corruption, pourriture» fait le fond de la désignation sémitique du miel. Rien de tout cela en grec, où μέλι « miel » contient exclusivement l'idée de « doux, agréable ». Cette considération semble de nature à supposer une origine sémitique et notamment phénicienne à la légende d'Aristée qui fait sortir les abeilles des entrailles des taureaux immolés en l'honneur d'Eurydice descendue dans le royaume de la Mort. Le caractère funèbre de ce sacrifice serait une tentative de gréciser le trait principal de la légende sémitique.

#### Mani.

En sanscrit, le mot mani désigne en général toutes sortes d'objets précieux : vêtements, parure, bijoux. La racine man «sonner» ne pouvant rendre compte de ces significations, il faut chercher ailleurs. Comme l'existence des Araméens dans l'Inde à l'époque alexandrine est garantie par l'introduction de l'écriture araméo-alexandrine dans ce pays, nous sommes autorisés à consulter leur langue. Notre enquête nous donne pleine satisfaction, car l'araméen מַמּבָּנ mân, surtout usité au pluriel מַמְּבָּנ ) mânê, exprime précisément toutes les significations du sanscrit mani. Le mot מְמִבְּנ prime précisément toutes les significations du sanscrit mani. Le mot pigure déjà dans l'inscription de Nêrab, qui n'est pas postérieure au vue siècle avant l'ère vulgaire. Le défunt annonce :

# ולא שמו עמי מאן כסף ונחש

"On n'a pas placé avec moi des objets (précieux) d'argent, pas même de cuivre." Donc l'aramaïsme de mani a pour lui la plus grande vraisemblance.

#### Bali.

La source araméenne est encore plus sûre en ce qui concerne le mot védique bali a tribut, présent à titre d'hommagea, mot pour l'étymologie duquel le sanscrit n'offre aucun secours. C'est un terme technique araméen qui figure entre deux vocables exprimant divers genres d'impôt, dans Esdras, iv, 13, 20. Le texte massorétique présente la vocalisation לַלְּי bello, qui est sans analogie; mais la forme correcte est sans aucun doute בְּלִי belu ou عَلَى beli, comme le prouve l'arabe عَلَى bily ou عَلَى bilw a celui qui administre et régit une somme mise à part (= peculium). Le bali est donc la partie d'un butin ou d'un animal immolé qui est détachée et offerte à la divinité comme une marque d'hommage et de respect.

## Vaidūrya.

Les lexicographes traduisent le sanscrit vaidurya tantôt par «béril», tantôt par «cristal». L'essai d'y voir un composé de vi et de dur ne tient pas debout. La forme pracrite velurya est manisestement une corruption de βηρύλλιον, diminutif de βήρυλλος "béril". On voit que la traduction par "béril" a été déterminée par un sentiment étymologique; mais d'où vient la traduction par «cristal», qui est plus conforme à l'usage dans l'Inde? A ce sujet, il faut rappeler que le nom grec du béril a été également adopté par les Arabes et les Persans sous la forme de بقرر billour qui coïncide on ne peut mieux avec le velurya pracrit, et que dans ces pays on entend par ce mot, non le béril, comme en Occident, mais le cristal. Nous ignorons la cause de cette confusion; il nous suffit de savoir que la confusion existe aussi dans l'Inde, ce qui nous fournit une preuve convaincante que le mot vaidûrya-velûrya est d'origine grecque, importé dans l'Inde soit par les Grecs de l'époque alexandrine, soit par les Orientaux à une époque postérieure.

#### Okūz, Okör.

En turc, le mot qui désigne le bœuf est vi öküz. L'antiquité de ce mot est assurée par la forme hongroise ökör qui remonte à l'époque asiatique du peuple magyar, puisque les mots turcs adoptés après l'immigration en Europe ne montrent pas la modification de z en r. Comparez la forme turque dengiz « mer » en face du hongrois tenger; là encore, la première forme est garantie par les textes runiformes de la Haute-Asie. Cette antiquité empêche de considérer le turc öküz comme un emprunt de l'allemand ochs, et nous sommes obligés de penser au sanscrit ukṣan, mot qui a pu se trouver également dans les dialectes iraniens parlés au delà de l'Oxus.

## Qaiš.

Un autre vocable turc pour lequel il faut s'adresser à la langue des Brahmanes est agis qais « courroie, sangle ». Je le rapproche du sanscrit kakṣṇa « sangles ». La forme primitive kakṣ a été d'abord allégée en kakɨs ou kagɨs, ensuite le k ou g intervocalique a été adouci en y pour se résoudre finalement en i. Le passage de k (g) en y a même lieu sans être suivi d'une voyelle, comme dans bey, doymak pour bek, dokmak.

#### Racanâ.

Voici maintenant le mot sanscrit raçand «sangle», qui paraît bien avoir été emprunté à l'araméen جَرَةِ risna «bride» et qui se retrouve dans les autres langues sémitiques avec le même sens : hébreu رَسَى resen, arabe رَسَى rasan. La date de l'introduction de ce mot dans l'Inde ne peut être que postérieure à Alexandre et son existence antérieure chez les Sémites est attestée par Isaïe. xx, 38. Le persan risten (risten) «nouer» n'a rien à y voir.

#### Gabra.

Lucien, De dea Syra, 48, raconte que les habitants d'Hiérapolis de Syrie faisaient des pèlerinages à la mer. Chacun en rapportait un vase plein d'eau, bouché avec de la cire, et le remettait entre les mains d'un coq sacré (άλεκτρυών lepós) qui demeurait près du lac (sacré). Celui-ci, après avoir déposé une offrande ( $\mu \iota \sigma \theta b s$ ), ouvrait le vase que le pèlerin restituait au temple de Derceto, en y apportant des sacrifices. L'auteur ajoute que le coq (άλεκτρυών) tire de riches revenus de sa fonction. L'absurdité du rôle attribué à un coq est maniseste, mais, comme le mot άλεκτρυών se présente deux fois à peu de distance, il est malaisé d'y voir une faute de copie. La difficulté disparaît quand on admet que le récit repose sur la traduction d'un original araméen. Le texte primitif disait que le vasc était remis לנברא קדישא le-gabra qaddisa «à un saint gabra», et que ce gabra s'enrichissait des dons qu'il recevait. Or le mot gabra ayant à la fois le sens de "homme" et de coq, le traducteur a choisi la seconde signification, et le «saint homme» est devenu un coq sacré. Ce choix insensé a été déterminé par le désir de donner à cette cérémonie un sens mystique. L'idée de la ridiculiser aux yeux des Grecs me paraît exclue par suite du ton sérieux de la narration 1.

#### Zår.

La croyance aux sorcelleries se trouve partout. En Arabie, en Abyssinie, on emploie le mot zâr pour désigner «une sorcière, une mauvaise fée». On ne saurait admettre que cette superstition soit venue d'Abyssinie en Arabie; le mot et la chose doivent

<sup>&#</sup>x27; Sapprends tardivement que celle explication a déjà été proposée par un orientaliste dont on n'a pas su me donner le nom. Je laisse naturellement la priorité à qui de droit.

émaner du pays de la magie par excellence, de la Perse. L'Avesta enregistre souvent les maléfices du méchant démon Zairica «le jaune», génie de la famine, de la maigreur maladive. La prononciation moderne du nom est zâric, la forme zâr en dérive par voie d'abréviation.

## Apharsatkâyê.

On lit dans Esdras, iv, 9, les noms de plusieurs personnages qui écrivirent une lettre à Artaxerxès pour empêcher la reconstruction du temple de Jérusalem. Le verset commence ainsi qu'il suit : «Alors, Rahûm le commandant (בְּעֵל טְעָם), Simsai, le scribe et le reste de leurs collègues, dîndyê et Apharsatkdyê, etc. n Jusqu'à présent on considère ces derniers mots comme des noms ethniques, bien qu'on n'ait jamais pu les identifier avec une nation de l'époque des Achéménides. Il est plus vraisemblable de penser que ce sont en réalité des titres de fonctionnaires. Pour dindyé, il n'y a qu'à lire avec une modification de points-voyelles : דיניא dayanayê "juges". Quant à l'élément essentiel אפרסתכ a, ph, r, s, t, k ou plutôt ph, r, s, t, k après l'élision de l'aleph prosthétique destiné à rendre possible le son ph = f au commencement du mot, j'y reconnais sans hésitation le perse fristaka «envoyé, délégué»; le pluriel apharsatkdyé signifie donc : «les délégués ».

## Osnapar.

La série de l'énumération citée plus haut se termine par les mots « et les autres peuples que le grand et honorable Osnapar אַסְנַפַּר רַבָּא וַיְקִירָא a transportés et placés dans la ville de Samarie et dans le reste de la Ciseuphratène ». Les commentateurs s'accordent à affirmer que Osnapar représente une prononciation vicieuse du nom du roi assyrien Assurbanipal ou Assurahiddin, le Esarhaddon, אֶסַרְחַדן (mieux אָסַרַחַדן) du livre des Rois. Cette dernière identification s'appuie sur Esdras, 1v, 2, où les gens de Samarie annoncent leur intention de vouer un culte au dieu d'Israël depuis le temps d'Esaraddon qui les y avait transportés (cf. Il Rois, xvii, 24-41). Mais le titre «grand et honoré» ne convient pas à un roi ancien. Je crois qu'il s'agit plutôt d'une transportation de sujets perses de divers pays d'Orient faite par un satrape contemporain, et je ne suis pas loin de penser que Osnapar transcrit assez exactement un nom très possible, quoique non constaté ailleurs : Uçan-paru « plein de volonté, d'intelligence ». L'onomastique perse, si notre conjecture se confirme, s'enrichirait d'une combinaison intéressante.

#### Baras.

L'ancienne mythologie des Sémites d'Abyssinie était naguère entièrement inconnue, à l'exception toutefois du dieu Mahram et des grandes divinités du Nord, El et Astarté, dont la première a été déduite par moi des noms propres de la liste des rois d'Aksoum, et l'autre déchiffrée dans une inscription de cette ville. Une nouvelle copie de la même inscription offre à la suite du nom d'Astarté, 'Astar OATC, le mot ACR baras, dans lequel il faut absolument reconnaître le nom d'un dieu de la lumière du matin. En éthiopien, la cinquième forme de cette racine TACR tabârasa et même TACR tabarasa « briller, scintiller». A rapprocher aussi l'arabe والمحافظة المحافظة المحاف

#### Zando, Anděs.

Dans la légende du roi Dawit II (Lěbna-Děngěl), roi d'Éthiopie, publiée par M. J. Perruchon (Revue sémitique, 1898, p. 157-171), il est raconté que ce monarque alla combattre le roi des Zando qui est décrit comme un monstre énorme qui pouvait avaler cent éléphants à la fois. Le mot Zando, que nulle étymologie éthiopienne ne peut expliquer, est sans aucun doute l'altération du mot جامو djádou, jádou, si répandu en Orient avec la signification de « sorcier ». Djadou est notoirement d'origine perse où ydtu, yddû désigne la classe dangereuse des magiciens. En continuant ses exploits, Dawit alla combattre Andes, monstre vaillant qui habite au fond d'un précipice. La mauvaise odeur de Andes sit périr le généralissime et son armée. C'est de là, ajoute la légende, qu'est venu le proverbe : « Andes, Andes est puant ». Il n'y a pas de doute, Andès est une transformation du Hadès grec. Comme personnification du royaume de la Mort et de la pourriture, sa mauvaise odeur n'a pas besoin d'explication.

#### Bouda.

Le mot le plus employé en Abyssinie pour « sorcier, magicien » est boudd. Ce sont surtout les forgerons, dont la presque totalité se trouve parmi les Falachas ou juifs d'Abyssinie, qui sont considérés comme des boudds, sortes de loups-garous qui se transforment la nuit en hyènes et vont rôder autour des maisons pour dévorer l'habitant attardé. L'analogie de ce mot avec le Bouddha indien est d'autant plus tentante que les nombreuses naissances

sous formes diverses du moine des Sakyas peuvent être le point de départ des transformations nocturnes du boudâ éthiopien. La question doit néanmoins rester ouverte devant la stricte possibilité de faire venir boudâ de l'éthiopien **10%** ba'ada «changer», l'élision du 'ain étant de règle en amharique.

#### Nişka, nask, mandala.

En sanscrit, niska désigne toute pièce de monnaie, et les lexicographes le traduisent d'ordinaire par mandala «objet rond». Le sanscrit étant impuissant à expliquer ce mot, et d'autre part la circonstance que les plus anciennes monnaies indiennes ont plutôt la forme de petites plaques carrées ou oblongues, on est autorisé à chercher son origine dans la nomenclature de l'Asie occidentale. Le mot araméo-talmudique NOC niska satisfait à toutes les conditions. C'est une pièce plate d'or ou d'argent de n'importe quelle forme et ne portant pas de légende, qui a néanmoins une valeur monétaire dans certains cas. Le mot NOC vient de NOC « fondre ». Notons que l'idée de « rond », inhérente au mot sanscrit, décèle l'époque plus récente où les monnaies prenaient officiellement la forme ronde.

De la conception de l'objet circulaire à celle de «cercle, rouleau», le passage est des plus naturels. Je ne crois pas beaucoup
m'aventurer en identifiant avec le sanscrit niska les divisions de
l'Avesta nommés nasks ou nosks. La comparaison avec l'araméen
אחנו חוגלים nusha «texte» ne rend compte ni de la forme ni de la signification. Le sens de «cercle, rouleau» réside aussi dans
l'araméen מנלתא magalta «rouleau» et cela est encore corroboré
par cette circonstance remarquable que les Indiens, de leur côté,
divisent le Véda en mandalas, mot qui est précisément synonyme
de niska.

# Gěmědjá.

Pendant longtemps, j'ai partagé l'opinion courante qui donne au mot amharique gémédya, gémédjá (1773) le sens de "bijou, parure", et l'identifie au persan gandj "trésor". Dernièrement j'ai pris connaissance de nombreux passages où ce mot ne peut signifier que "vêtement, étoffe". Cette constatation écarte absolument l'ancienne explication et oblige à en chercher une autre. Elle me paraît être le turc "kumaš "étoffe de lin ou de soie". Le roman camicia conviendrait tout aussi bien.

#### Tânikâ.

La Bible amharique rend par ce mot le vocable hébreu ציץ qui désigne la plaquette d'or portée par le grand prêtre, dite ordinairement «le frontal» où étaient gravés les mots קרש ליהוה consécration à Yahwé» (Exode, xxviii, 36). Ni l'éthiopien ni les langues africaines voisines n'offrent le moindre éclaircissement à ce sujet. Je n'hésite pas à le faire venir du turc בולא teneke «plaque mince d'étain ou de fer-blanc, fer-blanc».

#### Tanûrâ, tannur.

Vullers croit que l'araméen attra et l'arabe four viennent du perse tanûra. À ma connaissance, ce dernier mot se trouve pour la première fois dans l'Avesta (Vd. 8, 254), c'est-à-dire dans un texte d'une antiquité plus que douteuse. L'hypothèse s'écroule définitivement devant ce fait que le mot atmuir se constate à la fois dans Isaïe, xxx, 9 c, que Duhm luimème déclare authentique, dans le passage yahwéiste Genèse, xv. 17, et dans les textes assyriens sous la forme tinuru. La vérité est donc le contre-pied de l'opinion susmentionnée: le zend tanûra est d'origine sémitique et particulièrement araméenne. C'est aussi depuis longtemps l'avis de M. Justi.

# Palmyra.

Ce nom de la magnifique capitale de Zénobie est ordinairement considéré comme ayant le sens de «ville des palmiers». On ajoute que c'est la traduction du nom indigène Tammor non, contraction de la forme ancienne γιση. Tadmor. Ces hypothèses sont inadmissibles. D'abord le nom Παλμυρα remonte selon toutes les vraisemblances aux colonies grecques de la Syrie et en grec σαλμα ne signifie pas «palmier», comme c'est le cas du «palma» latin. Ensuite la forme contracte γιση est trop tardive et ne se trouve pas sur les inscriptions de l'époque antérieure à la ruine de la ville. Il faut donc se résigner à voir dans Παλμυρα une simple corruption du nom local Tadmor, amenée probablement par une assimilation inconsciente avec σαλμη «sorte de bouclier» qui avait quelque ressemblance avec ceux que portaient les habitants.

### Piţĕda, τοπάζιον.

La tradition identific la pierre précieuse appelée en hébreu nṛṣp piṭēda (non piṭda) avec la topaze, en grec τοπάζιον ου τό-παζος. On remarque que, dans la forme hébraïque, le p précède le t, tandis que dans la forme grecque le cas inverse a lieu. Quel est l'ordre primitif de ces lettres? L'orthographe tapadu, usitée dans les lettres babyloniennes d'El-Amarna, atteste l'exactitude de la forme grecque qui était anssi, sans aucun doute, celle du phénicien, car la transmission de mots orientaux aux Grecs s'est exclusivement effectuée par les Phéniciens. Un seul point reste encore douteux: savoir si l'adoucissement de d en z est un fait de modification hellénique, ou bien s'il remonte à la prononciation phénicienne. La signification de ce mot reste obscure.

#### Sam', Sama'.

Au sujet du mot arabe κατίτε η que les uns vocalisent sam', les autres sama', les étymologies proposées jusqu'à ce jour ne satisfont guère. L'origine sémitique me semble assurée tout d'abord par la forme misnaïtique πυν sa'awd qui fait supposer une source babylonienne où m s'échange avec w; puis, par le fait que le trilittère apparenté την traduit dans le Targum Onqelos l'hébreu πυς «gomme résineuse qui sert de parfum, styrax ou storax», où les Septante offrent Θυμίαμα « parfum». Le mot éthiopien šama' semble venir de l'arabe.

# Agûr, Adjûr.

L'arabe ﴿ agur, adjur « brique », loin de venir du persan (Vollers), est le mot babylonien agurru qui se constate depuis des époques très anciennes. En Babylonie, on écrivait sur des tablettes d'argile molle qu'on laissait ensuite sécher au soleil ou cuire au four. De là le dérivé egirtu « lettre, annonce », l'hébreu iggeret « lettre, édit ».

# Abginos, hagûn, hugenes.

En langage talmudique, le titre אכנינוס abginos signifie « noble » et n'est qu'une prononciation vicieuse du evyens grec. D'autre part, il y a un adjectif הנון hagûn « convenable », d'où le substantif הונן hôgen « convenance » et un autre adjectif הונן hogenes « de bonne race ». Les étymologistes voient dans le h initial de

ces mots une orthographe fautive pour and ou me t les font venir du mot grec précité. Je crois que le mot hagûn vient plutôt d'un composé persan hu-gauna «de bonne couleur, espèce». Quant à higenes, c'est visiblement une composition hybride du hu persan et du genes grec. La nuance propre à ces termes se fait bien sentir dans le passage suivant, faisant allusion aux hôtes célestes apparus à Abraham comme des voyageurs humains: «Si je vois, dit Abraham, que la divinité semble les attendre, je saurai que ce sont des gens convenables (hagûnîn); et si je vois qu'ils sont polis les uns avec les autres, je saurai qu'ils sont de bonne race (hugenesin).

## Abțalion.

Josèphe parle de deux célèbres personnages du sénat de Jérusalem, nommés Samaïas et Polion. On est maintenant d'accord à identifier ces personnages avec les autorités pharisiennes Sema'ya et Abtalion, שמעיה ואכטליון, qui sont mentionnés dans les Pirgé Aboth. Pour Semacya, son assonance avec Zaualas ne laisse presque rien à désirer; mais pour le second nom, Πόλιον, sa dissonance avec la forme rabbinique Abtalion a toujours provoqué un étonnement général, non pas tant à cause de l'aleph initial qui est prostéthique, mais surtout à cause du t qui ne figure pas dans le nom grec. Je crois pouvoir lever cette difficulté en admettant que Hóliov était un originaire d'Alexandrie. Ce nom est au fond un dérivé de wóls «ville». Or, étant avéréque les Alexandrins disaient Sous au lieu de Sous, il est à peu près certain que le dérivé σόλιον se prononçait chez eux σ/όλιον. C'est cette forme populaire que les rabbins ont transcrite assez exactement par Abialion. Les rapports de la communauté d'Alexandrie avec la mère patrie et surtout avec la capitale, Jérusalem, sont abondamment attestés par Josèphe et les auteurs de l'Evangile. Mais cette identification, si elle est acceptée, comme je l'espère, tendrait à faire croire que les Juiss alexandrins n'étaient pas tout à fait éloignés comme on l'a affirmé jusqu'à présent, des études hébraïques cultivées alors en Palestine.

# Σάρπος.

On ne connaît pas la provenance du grec σάρπος «caisse de bois, baraque en bois». Le fond de cette désignation consiste donc dans l'idée d'une hutte non couverte ressemblant à une caisse. J'y reconnais le misnaîtique του sariph «hutte faite de planches ou de roseaux», qui remonte à une haute antiquité. La forme féminine ξατερλάς constitue le nom de la ville phénicienne de Ṣarepta, en cunéiforme Ṣariptu, aujourd'hui Ṣarfend,

non loin de Sidon (Saida). L'historien de II Rois, xvii, 30, a transformé ironiquement le nom de la déesse babylonienne Sarpanit «l'argentée, la pure» en un composé fictif sarp-banit hébraïsé en sukkot-banot «huttes de filles (= prostituées)». C'est la forme masculine sarp qui a été adoptée par les Grecs.

## Σάκαι, sakha, tsak, czak.

Le peuple scythique connu sous le nom de Saces (Záxai) ou Saka, vaincu par Darius, s'empara du Pendjab aux environs de l'ère chrétienne, y fonda la dynastie des Koušans et en fut chassé plus tard. L'ère indienne dite "ère des Sakas" se rapporte à cet événement, bien qu'il soit encore douteux si elle part de la fondation de la dynastie saka ou de sa disparition. On s'accorde à repousser l'origine turque des Sakas et cette supposition n'est pas infirmée par ce fait que les Turcs yakoutes s'appellent euxmêmes Sakha. Il n'est pas sans intérêt d'ajouter qu'un souvenir de l'ère saka semble être au fond du mot mongol tsak, probablement emprunté à quelque tribu turque, et signifiant «temps, époque». Dans cette conjecture, nous serons à même d'analyser le mot hongrois éjczaka qui, ainsi que le simple éj, signifie "nuit"; éjczaka serait composé de éj ("nuit") + czak ("temps, duréen) + a (suffixe possessif de la 3° personne singulier «son, sa ») et l'ensemble signifierait « temps, durée de la nuit » comme l'allemand Nachtzeit.

# Qanišqîn.

Une sorte de coupe de luxe employée dans les sestins porte dans le Talmud le nom de קבישקין qanisqin. Quelques commentateurs sont d'avis que la désense d'en saire usage vient de son haut prix, ayant été saite d'or. D'autres, partant instinctivement du calembour קבי-שקין qani-seqin «tubes-buveurs», imaginent que la coupe se terminait par deux petits tubes parallèles au moyen desquels deux personnes pouvaient humer en même temps le vin de la coupe. Il me paraît plus naturel de voir dans qanisqin un dérivé persan du nom de Kaniska, le plus célèbre des rois sakas ou kousan. Les objets qui composent le mobilier domestique portent souvent le nom du lieu où on les sabriquait ou celui de la personne qui les a mis à la mode. Dans le Talmud on parle souvent de poterie d'Adrien, et les journaux récents sont de la réclame au profit des verres Cusenier.

#### Zand.

Les Arabes appellent نزي zand tes deux morceaux de bois par le frottement desquels on produit le feu. On tâche en vain de l'expliquer par l'arabe. Je crois que la lecture عن zand vient d'une mise fautive du point de la première lettre et de la confusion du sy primitif avec d. La leçon ancienne et correcte était زني rani, forme indo-iranienne contractée de Arani. C'est le terme technique par excellence pour désigner les deux bois qui servent à faire jaillir le feu des sacrifices. Les erreurs des transcriptions arabes sont connues; il suffit de rappeler pour mémoire le nom absurde نيتوس Nitûs pour بنتوس Bontos «Pontos» (Pont-Euxin).

## Damqu , ellu.

En assyrien, la racine dmq exprime, tout comme son synonyme ellu, l'idée fondamentale de « pureté »; puis, par une métaphore facile à comprendre, elle passe à la conception de « honnèteté. douceur, prospérité, etc. ». On regarde généralement cette valeur sémantique de la racine pro comme étant une particularité de la langue assyro-babylonienne. La réflexion suivante m'a montré le moyen de tirer cette expression de l'état d'isolement auquet elle a été condamnée. Le terme synonyme ellu vient de la racine alalu qui signifie « laver, nettoyer avec de l'eau »; le même cas n'aurait-il pas lieu en ce qui concerne le thème pro? La question ainsi posée n'était plus difficile à résoudre, car la forme éthiopienne presque identique pro tamaqa signifie précisément « laver, nettoyer, baptiser ». Ce point désormais acquis nous donne également la certitude que l'idée primitive du sémitique pro procède de celle de « laver, nettoyer ».

J. Halévy.

# ÉTYMOLOGIES BRETONNES.

(Suite.)

- 11. ARAOUX; -OUS; RACHOUS; HARAO, HUALAO, HULUAO; HAR BLÉYE.
- l. Araoux, «hargneux» Maun., arâous « querelleur, contredisont, fâcheux» Pel., araous « rechigné, grignoux, de mauvaise humeur» Gr., araouz Gon., araous, araouz Trd est décomposé par Pel. en a ra ouz « qui fait contre», ce qui n'a aucune vraisemblance.

La terminaison est bien plutôt celle du synonyme graignous, grignous, craignous (et craignus), van. grignous, scrignous « rechigné, chagrin, d'humeur fâcheuse et incommode » Gr., grignouss, gragnouss l'A., pet. tréc. grignous, haut bret. grignoux, d'où pet. tréc. grignouzal « grogner, être grognon », van. grignousein, gragnousein « rechigner » l'A. Ce suffixe s'applique d'ordinaire aux idées désagréables, voir Gloss., v. picous, lipat, libonicq, razaff; Rev. Celt., XV, 342, 343; cf. galous (et galus) « galeux » Gr. (h. bret. galoux), birous « fluide » Châl. (diviruss « dégouttant d'eau » l'A.), etc.

Il n'y a de commun que la finale entre araoux et rachous « querelleur » Châl., rachouss « rechigné » l'A., qui doit être le v. franç. rachoux, racheux « teigneux » (franç. du centre râchoux « galeux, teigneux », Jaubert; orléanais râcheux « âpre », Godefroy).

- II. Araous vient, je crois, de harao «haro, cri tumultueux», cryal harao var ur re «crier haro sur quelqu'un, le huer» Gr., haraô! Gon., harao! Trd, en petit tréc. arraw «fi! fi donc!» avec un roulement d'r prolongé et un accent trainant sur la finale, comme si l'on imitait le miaulement des chats. L'absence d'aspiration dans araous est justifiée par cette dernière forme; quant à la suppression du w devant -ous, elle est régulière, cf. Gloss., p. 366.
- III. Une autre variante de harao se montre dans ces notes manuscrites de G. Milin: « hualao s. m. pl. iou clameur, grand

cri, cri de haro n; «an huluao n; «huluao! huluao! cris tumultueux, cris de haro n; de hu «huée n et alao, cf. l'exemple de Froissart, cité par Littré: «ceux qui le virent commencerent... à huer et à faire grand haro n. Le v. franç. disait harau, harou, haro, hareu (cri d'appel et de détresse); mais hare! et hale! (pour annoncer la fin d'une foire) God. La parenté des deux interjections françaises ressort de la comparaison de haro le fu « au feu » (xııı s.), Littré, avec harlou « au loup! ». Ce dernier a été imité par le van. har blèye l'A., tandis qu'au contraire la locution bretonne harz ar bleiz Gr., hars ar bleis Roussel ms. (= « arrête le loup ») a été francisée en harzez l' leù dans le gallo de Tréveneuc (cf. Sébillot, Traditions... de la He Bret., II, p. 109; Rev. Celt., V, 222).

\*Hara(w)-ous est formé comme fae-us « dédaigneux, qui fait si »

(fae); voir plus loin, nº 13.

# 12. BALBORS, BALIBOUS, BEULBES, DIVALBOUS; BELBI; BERLOBI, BARLOBIET; BALBEIN, BALBE-SÉH; HERLEGONN.

1. D. Le Pelletier cite souvent une comédie en moy. bret., intitulée « Les Amours (ou Amourettes) du Vieillard »; elle se distingue de tous les autres textes étudiés par lui, en ce que les vers y sont de 10 syllabes, avec césure au milieu. Ceci nous permet de retrouver la source de plusieurs phrases que le lexicographe a données sans référence, et qui présentent ce rythme, avec la rime intérieure obligatoire (de la 5° syll. à la 9°).

On peut à coup sûr rapporter à cette comédie, à cause de l'idée qu'il exprime, le passage Paouez coz balboez tut so ouz crec'h, traduit « contenez-vous, vieux radoteur, il y a du monde làhaut, v. crec'h, bien qu'il manque d'une syllabe, et que la rime

intérieure soit d'abord douteuse.

On pourrait lire Paoues, coz balbouz, ma tut so ouz crech « finis, vieux radoteur, mes parents sont là-haut, en supposant que l'ancien imprimeur avait remplacé balbouz par son équivalent balboez. Je crois plus probable la forme, avec double rime, Psours, balbors coz, ma tut so oz crech.

Il n'y a pas d'autre exemple moyen-breton du mot en question. Le Catholicon porte balbouzat « baubier», lat. balbucire, et balbouzer « homme mal parlant», lat. balbus, ce qui semblerait favorable à la rime -ouz. Mais balbouzat a le z français, qui à cette époque ne devait venir de s qu'entre voyelles (cf. Rev. Celt., XV, 151, 390; XVI, 196).

L's final est assuré par le vannetais: balbousein « bredouiller, barbouiller, bégayer, badiner», balbousér « begue, bredouilleux, barbotteux», balbousein « bousiller», balbous « bousilleur, barbouilleur», balbousage « barbouillage, bousillage» Châlons; bal-

bousein « bredouiller, bégayer, mâchurer », balbousein « balbutier, barboter, asnonner, lire ou parler avec peine », balbouser « bègue, barboteur », balbouseur « bredouilleur », balibousein « barbouiller, bousiller », balibouser « barbouilleur », balibous « bousilleur », un deen balibous « barbouilleur », balibousein « barbouilleur », balibousein « bredouiller », balibousein « bredouiller », balibousein « barbouiller, bousiller », balibousein », balibousein « barbouilleur », balibo

Grég. donne balbouza, van. balibousein « bredouiller », balbouzèr, fém. -zerès, van. balibousér, f. -seres, balibous f. es « bredouilleur »; balbouzérez, van. balibousach «bredouillement»; van. balibouseiñ «barbouiller, gâter, souiller», balibous pl. ed «barbouilleur, mauvais peintre 🤊 ; divalbouzat, van. divalbouseiñ « débarbouiller » ; Pel., balboeza, balbouza «parler mal à propos, rêver, bredouiller», et d'après un vieux dictionnaire «balboezat bailler, hiscere, hiare»; Le Gonidec, balbouza, balbouéza « bredouiller, balbutier, parler mal ou mal à propos; barbouiller, salir »; divalbouza « débarbouiller »; Troude, balboez pl. ed radoteur; balboez adj.: beza balboez « avoir des peines d'esprit»; balboez ounn gant-han «je suis en peine de luin; balboueza, balbouza, balbouzat «bégayer, bredouiller, barbouiller, G. Milin (dans des notes manuscrites): balbouz eo «il bredouille, il ne sait ce qu'il dit »; er balboes eo e kement a ra « il est maladroit dans tout ce qu'il fait, craintif, peu capable, maladroit et ne sachant parler quand il le faut »; divalbous : en den divalbouz eo « c'est un débrouillard, capable parleur et intrépide ».

II. J'ai tiré, au Dict. étym., balbouzat du franç. balbutier; mais ce mot eût donné une syllabe -uç, cf. Gloss., v. coguçzenn.

M. Loth, édition de Châl. 5, assimile balbousein au bret. de Léon babouza «baver, bavarder» Gon. Ceci n'explique pas les variantes en -oez, -oes; car le suffixe de babous «bave», babousee «baveux, bavard» Pel., van. bàous «baveur», baousein «baver» Châl., bauous, baüous «baveur», ur bauous «un bavard», bauzet «bavette», baoulein lisez baousein «baver» Ch. ms., baouss pl. -uzétt «babouin, bavard», baouséss «babouine» l'A., baoüs pl. ed, baoüsér pl. yon «baveur, baveux», f. baouses, baoüseres Gr., etc., est celui du haut bret. bavoux, cf. Gloss., 366; voir plus haut, n° 11.

La terminaison de balboes, balbouz est identique à celle du moy. bret. limoes, liuoes « mousse d'eau, plante aquatique », van. limoes, limous, Gloss. 368.

III. Quant aux deux formes de la racine, balb- et balib-, c'est la première qui est la plus exacte; l'autre, spéciale au vannetais, est due à l'influence du mot lybouçz « noir de fumée détrempé»,

van. libous, pl. ed «salope» Gr.; voir n° 20. Cf. libousein et balibousein « bousiller», libousag' et balibousag' « bousillage » Châl. ms. Pour l'analogie des idées, on peut rappeler l'expression française « l'orateur a pataugé ». Nous avons vu que le dict. van. – franç. de Châl. établit entre balbousein « bredouiller» et balibousein « bousiller», une distinction qui ne s'est pes maintenue par ailleurs.

IV. Une troisième variante paraît dans le pet. tréc. beulbes « sot, niais »: drouk zant Beulbes « le mal de saint Niais, la niaiserie »; disculbezin « déniaiser, attraper », cornou. diveulbezein, Rev. Celt., IV, 151. Le sens ne fait pas difficulté, cf. la fin du paragraphe 1. La forme peut s'expliquer par \*boelbes de \*belboes. Sur le passage de ce à eu, voir Rev. Celt., XIX, 198-203; cf. moy. bret. flambeux (rime eus) « flambeau » B 575 = flamboues, Nom. 166. Pour la métathèse de \*boelbes, cf. Gloss., v. oade.

V. Belb-se retrouve, du reste, dans belbyaich pl. ou « amusement », haut cornou. belbyaich, pl. belbyachau « niaiserie » Gr.; belbiachou » niaiseries, choses de peu d'importance » Trd. Cet auteur dit que le singulier belbiach n'est guère usité; sur quoi G. Milin remarque: « Très usité au contraire (Léon) ». Une autre rectification de même origine a été ajoutée à l'article belbi, m. « nom général des jeux d'enfants », e-belbi, adv. « en s'amusant, parlant d'un léger travail ». Troude qualifie ce mot d'« ancien », c'est-à-dire « suranné »; mais G. Milin écrit : (belbi, m.) « pl. belbiou. Absence d'esprit, transport, égarement, déraisonnement, préoccupation, projet en l'air; marionnettes, futilités »; (e-belbi, adv.) « usité en Léon He benn a ia e belbi il perd la tête, la carte »; « belbia v. a. et n. s'égarer, ne savoir que faire, transporter, déraisonner, faire toutes sortes de petits travaux où s'amusent [les] faiseurs de marionnettes, [de] bagatelles [,] de futilité, s'amuser, s'occuper, passer son temps ».

Il est probable que belbi et ses dérivés doivent leur e pour a à l'influence de l'i qui suit, et que belboes est un mélange de balboes et belbi, etc.

VI. Je crois que le van. berlobi, barlobi m., pl. eu « délire, riverie » l'A., barlobiet géd en ankin « (esprit) égaré par la douleur », se rattache à belbi, par un développement assez semblable à celui de beurleugueusat — breugueusat « roter », Gr. Cf. aussi herlegons, pl. -onned « héron », Gr., de \*hergon, \*hegron, provençal aigrons?

VII. D'autre part, le dialecte de Vannes a les sormes mieux conservées : balbein guett séhétt «avoir grande sois» l'A., balbein altérer (donner sois) Châl., l'A., balbein Gr., balbéd-on guett

séhétt «je suis altéré» l'A., balbed oun guet sehed «je suis si altéré que je meurs de soif» Gr., balbéd on guét sehét «je meurs de soif» Châl., balbet guet sehet, guet er seh «altéré» Châl. ms., balbe-séh m. «altération» l'A., balbe-seh «toujours altéré» Châl., balbeséh «habituellement altéré» Gr.; balbereh «altération» Châl. ms.; divalbein «désaltérer» Gon., Trd.

VIII. L'origine de balb-oes, belbi, etc., est une onomatopée, la même qui a donné en lat. balbus, en sanscrit balbalā-karoti « il bégaye », barbaras « bègue », en grec βάρβαρος, en russe balabolit « bavarder », etc. M. Grammont l'a étudiée, La dissimilation consonantique, 172, etc., en la rattachant à une racine mer « parler »; si cette hypothèse est exacte, l'imitation des sons confus et inintelligibles n'aurait lieu ici qu'accidentellement et par suite de la répétition de la syllabe. Cf. pourtant le haut bret. ouar-ouar « baragouin, bas breton», Rev. Celt., IV, 170. Voir n° 15.

# 13. CHOURICQAT, SIOUL-SIBOUROUN; SIOUL-RIBOULEN; SIOADEN; OURLIK; ALLAZIK; CZUTAL; CHUCHUENN, CHUCHUMUCHU.

I. Pel. et Roussel ms. donnent comme une onomatopée propre au van. chourica « faire du bruit comme les roues de charrettes, les portes et autres machines qui ont besoin d'être graissées »; cf. van. chouriquein, -quale « grincer » l'A., chourricqein Gr.; chourriquale « faire un certain bruit qui fait grincer », chouriquereah m. « grincement » l'A., chouricqereh Gr.; haut cornou. chouricq « bruit d'une charrette », chouricqat, part. -cqet « faire le bruit d'une charrette » Gr.; van. et cornou. chourik, f. « grincement d'une charrette ou d'une porte, bruit que font des souliers dont le cuir est vert, tout bruit occasionné par le frottement » Gon., chourik, m. Trd; chourikein, -ka « faire ces bruits » Le Gon., chourika, -kal, -kat, id., van. -kein « grincer, parlant des dents » Trd.

Il est plus probable que chouricq, chouricqat renserment le même suffixe -our que leurs synonymes dans les autres dialectes: güigour « bruit d'une charrette », güigourat, p. -ret « saire le bruit d'une charrette » Gr., guigour « bruit qui se sait par le frottement ou mouvement des corps durs », guigourra, guigoura « saire du bruit comme une porte ou une charrette dont les gonds ou l'essieu ne sont pas graissés » Roussel ms., guigoura « saire du bruict » Maun., gouigour m., gouigourat v. n. Trd, hag a ouigour a zo dre ama! « que de bruit ici! » gouigourrer « pleurard, pleurnicheur, qui se plaint toujours » Milin ms.; de l'onomatopée wiq, qui, en petit Trég., exprime le bruit des souliers qui craquent; voir n° 17.

Le ch- initial peut s'expliquer par \*si-, cf. van. choul «calme»

Trd, de sioul. La racine serait, comme dans ce dernier mot, l'onomatopée qu'on trouve en gallois sous les formes si, siw, su sifflement, chuchotement, Gloss., 629.

II. Il semble que dans l'expression sioul-sibouroun « à l'insu de tous, en silence, sans bruit, en tapinois, Trd, tout doucement, sans faire de bruit, furtivement, à pas comptés, à la dérobée, en filou, note de Milin, le second terme contienne une variante de \*si[w]-our-, dont chourieq est le diminutif.

Le b peut provenir du synonyme sioul-riboulen « en tapinois, en silence » Trd, cf. riboul « terrier de renard » Trd, « passage étroit pour une personne ou pour un animal, sentier d'un lapin ou d'une autre bête sauvage, allée et venue, trou de passen; me a oar he riboulou «je connais ses ruses, ses détours»; holl riboulet eo ar goarem-ze « cette garenne est toute remplie de sentiers »; riboula, riboulat « passer et repasser au trou de passe, fréquenter un trou souterrain »; ribouladeg « allées et venues » Milin ms., cf. Gloss., 574, 575.

- III. L'étymologie du nom sioaden « cri lamentable » Maun., sioadenn, siouadenn, pl. ou "hélas, soupir" Gr., sioaden, siouaden, f. «plainte touchante, soupir, gémissement, hélas» Gon., par l'interj. sionaz! Gloss. 628, se heurte à plusieurs difficultés : on attendrait \*siouazaden, et la finale -aden, quand elle n'est pas dérivée d'un nom en-ad, ne s'ajoute qu'à un radical verbal. Il est donc préférable de couper siou-adenn, et de comparer le gall. siw, su, si, d'où sio, suo «chuchoter, bourdonner», sïad, suad «chuchotement, murmure, sifflement, bourdonnement. Pel. dit qu'on a écrit en bret. sihoad « cri lamentable »; il a dû extraire cette forme du sioaden de Maun., parce que dans ces sortes de mots il a l'habitude de donner -aden comme le singulier (ou singulatif) de -ad.
- IV. A cette explication de chouricq, on peut objecter qu'il semble plutôt parent du mot ourlik, qui imite le bruit du chariot de la Mort, au proverbe 910 de Sauvé: «Tourne, ou je te tournerai: Le char de l'Ankou est arrivé! Ourlic! Ourlic! » Cette formule est, d'après Sauvé, «l'injonction suprême et, en quelque sorte, la prise de possession de la Mort... quand la sinistre voyageuse arrête à la porte de quelque malade sa charrette ferrée... ». Il ajoute que ces paroles sont employées quelquefois, en dehors de la légende, quand deux ennemis en viennent aux dernières limites de la violence, et qu'elles signifient alors : "Rends-toi, ou j'aurai ta vie! Ta dernière heure va sonner.»

Je crois que l'exclamation ourlik n'est pas ici le « mimologisme » auquel pensait Sauvé, mais un avertissement adressé à l'adversaire qu'on ne veut point prendre en traître.

C'est le diminutif du cri que l'on pousse au jeu de soule : ouroul! en moy. bret. horell! (Sainte-Barbe, 370). Cf. Barzaz Breiz, 219: hore! hore! « or sus! or sus! (pas de quartier! En garde! si tu as du loisir!)».

V. Les diminutifs d'interjections ou de mots exclamatifs ne sont pas rares en bret., cf. Rev. Celt., IV, 147, 148, 156, 157 et n° 19.

Du bret. moy. et mod. allas! "hélas!" (et aussi "allons!"), on a tiré également le diminutif enfantin allazik, m. "caresse" Gon., Trd, Barz. Br., 182; en petit tréc. eun allazeiq a dén "un homme nonchalant".

VI. On peut rattacher encore à siw, su, le bret. moy. czutal «siffler», czutell «sifflet»; mod. cutal, sutal, suta, sutella, sutellat «siffler», cut, suterez «sifflement», suter, suteur «siffleur», fém. suteres, suteureus; sutell «sifflet» Roussel ms., de "syu-; et avec redoublement, comme en gall. sisial «chuchoter, chuchotement»: pet. tréc. chuchal «renifler, quêter bassement», chucher «celui qui quête bassement», Rev. Celt., IV, 150; chuchuenn «amuseur, amuseuse, qui s'amuse à des bagatelles, ou qui est long à tout-Gr., «femme qui est lente à tout ce qu'elle fait et qui musarde» Trd, et aussi «avare, regardant» Milin ms., en pet. Trég. «femme sans ordre»; chuchuénnicq « petit amuseur» Gr., chuchuer « homme qui musarde et qui est long à tout faire» Trd. L'imitation du chuchotement va encore plus loin dans le mot chuchumuchu «(parler) bas à l'oreille, en cachette, en secret» Milin ms., qui rappelle le vers de V. Hugo (édit. définitive, Poésie, x111, 28):

Ce juge qui chuchote à voix basse un marché.

- 14. FI, FOI, FOEI; FAC'H. FEC'H; FAB; GENEFAÜS; JENEPRUSS; AC'H, AC'H-AMEN, EC'H; FIGUS; POUC'H; FIOUN.
- 1. L'interjection qui exprime le dégoût, l'aversion ou le mépris est, en moy. bret., fy a « fi de, malheur à »; foi « fi ! ah ! » Pel. donne, d'après les « vieux écrits », foi, foy, et pour la langue moderne fec'h, fy, foüy, en basse Cornouaille fac'h; Roussel ms. a foui, fy; Maun., fec'h; Grég., foüy, foëy, foëy foëy, féc'h, fec'h fec'h, van. foëy, fah; on lit foui, fah l'A., Châl., Châl. ms., foe, foue, foei Trd; les Trécorois disent foei. Troude attribue à l'île de Batz la forme foai: foai war « faire fi de », tud foai « des gens de rien ». D'après une note manuscrite de G. Milin, la première de ces locutions n'appartient pas à l'île, mais à Saint-Pol-de-Léon et aux environs.

On peut ajouter le bret. moy. fae « (faire) fi », faë « moquerie »

Maun., saë, sæ, van. sæ «dédain» Gr., sâe Pel., sae, cornou. sai «prononcé comme le français» Roussel ms., sea Gloss., 231, pet. tréc. se (se vije ganeign «je ne veux pas m'abaisser à cela»); saéa «dédaigner, mépriser» Pel., saea Roussel ms.; saëus, van. sæus «dédaigneux» Gr., voir plus haut, n° 11.

II. Une singulière variante de ce dernier est genesseus, genesaus Gr. Je soupçonne là une désormation moqueuse de \*generus = franç. généreux, d'autant plus que l'r paraît dans le van. jenepruss « dédaigneux, sicr, hautain, rébarbatis n'A. Le p se serait-il introduit là par substitution plaisante de la syllabe française Prusse à russe? C'est ainsi qu'en h. bret. on dit par plaisanterie estomjac estomac », d'après Jacques; « tomber en saiblesse » pour saiblesse, d'après sesse; bête grise pour bêtise.

III. Les formes répondant à fy! etc., sont en gall. fi! fiei! fiach! en irl. f., en gaél. fich, fuich, fuidh. M. Machain sépare ces deux dernières de la précédente et y voit une influence du norrois fúi pourriture ; mais cette sorte de mots présente bien d'autres dérogations aux lois phonétiques. Pel. dit à ce sujet : « Plusieurs autres langues vivantes de l'Europe ont à peu près la même diction, qui n'est autre que le son du souffle que fait un homme à qui une chose déplaît, à l'imitation des tigres, des chats, etc., qui font ce bruit par colere ». On ne peut, en effet, séparer de ces mots celtiques le grec  $\varphi e \bar{\nu}$ ,  $\varphi \bar{\nu}$ , lat. fu, espagnol puf, all. fin, angl. fie, foh, hollandais foei, suédois fy, tvi, polonais fi, fe, pfe, russe tfu, basque fâh, turc puf, etc.

Il n'est même pas nécessaire d'envisager le côté international de la question posée par de telles concordances pour se trouver en face de contradictions à la phonétique ordinaire: peut-il y avoir un mot d'aspect moins grec que le grec 160 «fi!» qui paraît dù à une combinaison de 101 et \$\phi\$0, et qui rappelle le gall.

wft, gael. ubh! ubh! id.?

IV. Le gall. fach = cornou. fac'h, van. fah, a un syn. hach, qui peut provenir de l'influence de ha! interj. de caractère plus vague, = bret. ha, etc. Il est possible que ffach, fac'h, soit luimème dû à la fusion de deux éléments, qu'on trouve associés de façon inverse (comme en français) dans ac'h foëy «ha, fi!» Gr., van. ah-foui «ah fi!» l'A.

Le premier se montre seul dans ac'h "fi", Gr., Gon., ac'h ac'h "fi, fi" Gr., cf. bret. moy. ach "hélas"; on peut ajouter ac'h, ec'h, éac'h "caca, chose sale, en terme enfantin" Gon., pet. tréc. ec'h; eac'h id. Gr., eac'h m. id., eac'h! "fi!" Trd; cf. fec'h à côté de fac'h; ceci rappelle l'espagnol pu s. f. "caca", de pu! "pouah!"

Cf. aussi le bret. pouc'h «vilain, sale, mal-propre, souillé, sordide» Pel., Roussel ms., qui doit être une ancienne interjection de dédain, comme le gall. pw, l'angl. pugh, poh, etc.

Une autre expression composée de ac'h est ac'h-amen « fi » Gr., ac'h-men, ac'hmen Trd: ac'h-amen da'r flæryadenn « fi la vilaine » Gr. L'explication par un compromis entre ahanen « d'ici » et aman « ici » (Gloss., 20, 21) me semble à présent moins bonne que celle qui est suggérée par Grég., v. ainsi: « Ainsi soit-il, imprécation. Ac'h-amen! ». Ac'h ayant été regardé comme une sorte de formule de conjuration, on l'aura sait suivre du mot qui termine les prières chrétiennes.

V. Je crois que Pel. a eu raison de rapporter à la même famille que fy! etc. le mot figus « difficile sur la nourriture, délicat, friand » (figus Gr., figuz Gon., Trd, figuz, figus Roussel ms), et de comparer le gall. fliaidd « repoussant, détestable », cf. Urkelt. Sprachsch., 302.

Seulement il ne peut guère y avoir dans figus un suffixe interne de diminutif -ig-. Mieux vaudrait supposer à côté de fac'h et fec'h une forme \*fic'h, comme en gaélique; pour le g, cf. güigour « bruit d'une charrette », et gwic'h « cri » (Gloss., 304).

VI. On peut ajouter ici le cornou. foun m. «colère» (mot trivial ou au moins familier) Trd, sur lequel G. Milin a écrit cette note: «foun s. m. sans plur. Sifflement, bruit fin, menu, délié, sorte d'onomatopée adverbiale marquant la vivacité des mouvements d'une personne en colère, émotion violente de l'âme qu'on n'ose montrer et qui suppose une colère comprimée». La respiration haletante qui accompagne cet état est exprimée dans l'exemple donné par Troude: Fioun a zo enn-hi ken a fuch «elle est tellement en colère, qu'elle en souffle». Sur ce dernier mot, voir plus loin, n° 16.

## 15. PLAPEN, PLAPEN, LABEN.

Le petit tréc. flapen, flapennach (mal imprimé flapennach) « paroles en l'air, rimailles », rapproché à tort de flabenner « sabuliste » Gloss., 230, existe en haut Léon sous la sorme flapen, flappen « langue médisante », flappenna « médire » (notes ms. de G. Milin); Troude donne en cornouaillais flepennat babiller.

On ne peut le séparer, je crois, du pet. tréc. plapen « bavarde », ni de labenn f. « babil, médisance », labenna, labennat « causer beaucoup, babiller, cancaner », labenner « médisant, cancanier » en cornou., Trd; labenna « médire du prochain, et solliciter l'aumòne » G. Milin (note ms.); laben, labenner « médisant, babillard..., flatteur qui sait sa cour aux dépens d'autrui », fém. la-

bennerés; labenna « être tel », Pel.; Roussel ms. donne comme nom laben, labenneur, labenner, fém. labenneres, et comme verbe labenna.

Il y a là une onomatopée voisine de celle de balboes (n° 12), mais distincte pour le sens. Elle ne s'applique, en effet, qu'à un flux de paroles, avec nuance dépréciative (agacement de l'auditeur, ou médisance sur le prochain), sans aucune idée de difficulté à émettre un son ou à se faire comprendre. Elle diffère aussi pour la forme et, sur ce point, admet une plus grande variété de consonnes. On peut comparer en angl. blab «babillard, rapporteur», to blab «bavarder à tort et à travers, dire ce qu'il faudrait taire», to blabber «bredouiller»; allem. plappern «babiller, jaser, bredouiller», v. h. all. blabbizon; gaél. blabaran, irì. blabaran «celui qui bégaye» (de l'angl. blabber selon M. Machain); gaél. plabair «celui qui parle indistinctement» (de l'angl. blubber «pleurer comme un veau», Mach.); gall. braban «babillard», etc.

#### 16. PUC'HA, PUCHA.

Troude donne un cornouaillais fucha, fuc'ha « souffler comme on le fait dans la colère »; deux notes manuscrites de G. Milin ajoutent: fuc'ha v. n. « devenir rouge de colère, souffler tant qu'on est rouge de colère»; «fuc'h s. m. pl. ou — onomatopée — souffle qu'on lâche pour étouffer sa colère, démonstration de colère comprimée qui fait monter le sang à la tête, qui fait devenir rouge de colère. Cette expression est plus forte que foun. Fuc'h a zo enn-han il souffle de colère»; «fuc'h s. m. souffle de colère, animation, agitation de la bile et du sang qui fait que l'on est haletant, essoufflé, que l'on respire avec peine».

Il y a bien là, en esset, une onomatopée qui rappelle celle de soun (voir n° 14). Il est dissicile d'en séparer l'aliem. fauchen, fauchzen « jurer, en parlant d'un chat », cs. haut bret. « saire fou 1 »; le grec Φῦσα « soussile », Φυσάω, ποιΦύσσω « soussiler, s'essoussiler », sanscrit phut-, etc. On peut ajouter le gall. sûn « soussile », expliqué par \*spoe-nd, d'après σπέος, σπηλαιον, lat. spirare, etc., Urkelt. Sprachsch. 302.

L'origine commune reconnue dans les mots précédents étant l'imitation d'un bruit naturel, il est possible que leur histoire

Le franç. felir «menacer en soufflant à la manière des chats» (Littré) doit être un emprunt savant au lat. felire qui imite un bruit semblable fait par le béopard (pardus hiando felit). M. Pierre Maël a employé une forme un peu différente: «Solange éclata d'un rire strident comme le feulement d'une tigresse qui tient tête aux chasseurs» (Reine-Marguerite, Petit Journal du 31 janvier 1899, p. 3, col. 6); «il baissa la tête avec un feulement de tigre dont l'effort se brise aux barreaux de sa cage» (Ibid., 17 janvier, p. 3, col. 5).

soit d'ailleurs très distincte: que, par exemple, le bret. fuc'ha soit de formation récente.

Des langues soumises à une culture bien plus intense et à une réglementation plus rigidé n'ont pas perdu, pour cela, la faculté de créer des onomatopées nouvelles ou renouvelées; elles peuvent même les appliquer figurément à des représentations idéales; témoin ce passage de M. Claretie (Noris, Paris, 1885, p. 257): «Il lui suffisait que René lui eût ainsi répondu pour que les idées de jalousie s'envolassent au vent... Pfs! Elle n'y pensait plus».

.17. GUIVER, GUIC'HER; GUIBER, GUIP; GUIC'HAT.

'L'-L'écureuil s'appelait en moy. bret. guiusher, guisher et guicher; on peut ajouter le nom de samille Le Guybair. On trouve
en bret. mod.: guyusher, pl. ed, van. güñvér, pl. -verëu Gr., van.
gwinver Gon., plur. hors de Vannes guiveret (Rev. Cell., IX, 198),
guinveret ms. de La Création, à M. L. Burcau, sol. 10; guyber, pl. ed
Gr., gwiber pl. et Pel., guiber Roussel ms., van. id. Châl. ms.,
gwiber et giber m. pl. ed Gon., Trd, pet. tréc. gwiber s.; guicher
Nom., gwic'her Pel. Ces sormes sont identisiées ensemble, Gloss.,
307, 308, 366, 378, sauf une qui n'est pas citée, giber.

II. Celle-ci est à guiber comme son homonyme giber m. pl. ou, iou « esse, cheville ou crochet de ser qu'on met au bout de l'essieu, goupille » Gon. est à gwiber id. Gon., guiber pl. ou Gr., gwiber Pel., Roussel ms.; guiberou «torillons, les deux fers sur lesquels tourne l'aissieu (d'un moulin), Gr. C'est de là que Troude a pris giberou « tourillons de moulin»; cet auteur donne, sans doute d'après Le Gonidec, giber «goupille qui retient la roue sur l'essieu, mais une note manuscrite de Milin avertit qu'on dit guiber. Il faut très probablement lire de même le van. guibérr m. pl. -érieu « esse » l'A.; on dit en pet. Trég. gwiber : eur c'harr war wiber « une voiture suspendue », cf. Rev. Celt., IV, 155; kerzet war wibero "marcher comme sur des ressorts, avec affectation ». En donnant la préférence à giber, Le Gonidec voulait peutêtre distinguer ce mot de gwiber «écureuil»; mais la forme gwiber est appuyée encore par le mot qu'il donne par ailleurs, gwip m. pl. ou « fer creux dans lequel tourne le fer ou pivot d'une porte, d'une senêtre = gwip «la partie des gonds qui est fixée à la porte elle-même et non aux dormants de la porte, Trd.

On est tenté de comparer ces mots, après Pel., au gall. gwip « phalanga, vectis » Davies; la langue actuelle a gwif m. « verrou, levier » et gwib « marche sinueuse, action d'errer », dont l'un convient mieux pour le sens et l'autre pour la forme.

III. Quoi qu'il en soit, il est permis d'attribuer à guiber « esse, goupille », une influence analogique sur guiver, guinver « écureuil »,

ce qui aura facilité la production de la variante guiber.

La priorité de guiver ressort de la comparaison du gall. gwiwer m. pl. od. M. Loth, M. lat. 176, tire ces mots du latin viverra « furet »; selon M. Macbain, il n'y a pas emprunt, mais origine commune, comme avec l'irl. feoróg, le gaél. feòrag, le v. slave véverica, etc., ce qui semble plus probable.

IV. Le nom de l'écureuil est souvent analogue à celui d'autres petits rongeurs: haut breton chat d'écureuil, chat écureu (allem. dialectal Eichkätzchen) « écureuil »; chat pitois « putois » (angl. polecat), etc. Après avoir traduit « escureul » par guiber, Chàl. ms. ajoute: « ur furet ». Coantiq pl. -igued « écureuil » Gr., koantik m. pl. -igued, Gon., Trd, (fém. dans eur Goantic « un écureuil », Vocabulaire nouveau ou Colloque, 6° édit., Quimper, 1778, p. 17), littéralement « joli, gentil », désigne également la belette (coantig, pl. -igued Gr., marc'harid coant id. Gr. — « Marguerite jolie»).

Ceri peut faire penser que le bret. guic'her n'est pas une variante purement phonétique de guiver, mais a au moins subi l'influence d'un autre mot, parent du gall. gwichydd, gwichyll, gwichyn « putois, fouine ». Ce dernier doit tenir au verbe gwichio

rcrier, bret. guic'hat a piailler, Gloss., 304.

Pel. donne, d'après Roussel: gwica, gwicat, gwic'ha, gwic'hal « se plaindre, gémir, crier en gémissant, comme les petits enfans, les poussins, etc....; M. Roussel ajoutoit que Gwic'haran est un criard, qui crie, et se plaint souvent, et sans sujet». Ce dernier mot contient probablement une erreur. Pel. avait tort aussi de croire que le mot gall. gwich «stridor» n'avait pas de correspondant breton. On lit dans Roussel ms. : Guical, guica "faire le meme bruit que des petits oiseaux qui crient en gemissant » (guicat, Maun.); gwic'hal «crier comme le cochon»; gwic'heur criard, guic'h «stridor, criaillerie, bruit que fait le cochon qu'on tue, [et] quand il a saim n; dans Gon.: gwic'h m. pl. ou \*vagissement, gémissement, lamentation »; gwic'ha « crier en gémissant, se lamenter, gémir, se plaindren; gwic'her m. pl. ien «celui qui crie en gémissant, qui se lamente»; gwic'huz «gémissant»; dans les notes manuscrites de G. Milin : gwic'hadennou \* des cris comme ceux des petits enfants ». Ces onomatopées guic. guic'h, qui rappellent l'allem, quieken, et le franç, couic!, etc., ont donné en gall. gwich (et ich, mich, fflich) « cri »; gwichio, gwichial \*crier, criailler »; gwichiwr «celui qui crie», et un autre nom d'animal, gwichell « colombe au-dessous de six mois ».

Rappelons ici que Buffon a dit de l'écureuil: « Il a la voix éclatante, et plus perçante encore que celle de la fouine... On entend les écureuils, pendant les belles nuits d'été, crier en courant sur les arbres les uns après les autres».

- 18. HUYBAN, GWIBAN; PIBEN; PIPYA, PIEPAL; C'HOUISTANTIN.
- 1. Le bret. moy. huyban den «sifflet (de bouche)»; huybanat «siffler», cf. gall. chwiban, m. «sifflement, siffler»; chwibanad m. «sifflement»; chwibanogl «sifflet, flûte», cornique vibonoul, gl. fistula, cst rapporté à la même racine que le bret. huytellat, c'huytellat «siffler», Gloss., 328; mais ceci n'explique pas la seconde syllabe.

Huyban dérive de \*huib, gall. chwib, f. « sifflet, flûte », dont la finale doit avoir été suggérée par pib, f. « pipeau »; v. gall. pispaur « joueur de flûte ». M. Loth tire ce mot du lat. pipa, M. lat., 195, ce qui me paraît préférable à l'étymologie celtique présentée

Rev. Celt., IV, 50; cf. Machain, v. ceol, piob.

Une semblable association de mots imitatifs se trouve dans le gall. chwiffo et piffo, pwffo «souffler», angl. to whiff et to puff (franç. pouffer, bouffer, bret. du dial. de Batz vufen «souffler»; van. oeit é quitt', ean en des groeit pouff' «il a mis la clef sous la porte» Châl. ms. v. mettre).

II. J'ai entendu une femme de Saint-Gilles-les-Bois chanter les vers suivants (cf. Gwerziou Breiz-Izel I, 26, 34; Barzaz-Breiz 158):

Ha hi klevet an aer-c'hwiber O kanañ war vordiq ar rèvier; Ha lare 'n aer tre i gwiban.

"Et elle entendit la vipère chanter sur le bord de la rivière; et le reptile dissit dans son sifflement". Ici aer-c'hwiber "vipère" est aer-wiber, altéré d'après le mot c'hwiban "sifflement"; et ce dernier a été changé en gwiban par suite des échanges entre c'hw et gw-, dont il a été question au n° 7.

- III. Les mots bretons donnés Gloss., 493, v. pipat, sont d'origine française. Piben, f. « le centre d'un apostume, la fistule, ou canal, par où l'humeur sort du corps, pour forcer la tumeur » Pel., « bube, pustule qui vient sur la peau; petite excroissance de chair qui sort du centre de quelques apostèmes, particulièrement des panaris; la pointe en fer sur laquelle tourne une toupie, un sabot », pl. pibennou, Gon.; « pipe à fumer », H. de la Villemarqué, cf. Rev. Celt., IV, 156, vient du lat., c'est le gall. piben « tuyau, conduit », pl. v. gall. pipennou.
  - IV. L'onomatopée qui a produit en lat. pipa a donné aussi

pipo, pipilo « piauler, gazouiller », en grec ωιππίζω, etc. Le bret. pipyal, pipya « piailler, piauler » Gr., pet. tréc. piepal, Rev. Celt. VIII, 509, gall. pipian, pipianu, doit se rattacher au latin.

V. Une altération analogique inverse de celle de huyban d'après piban se trouve dans eur wisdantin « un philtre » Soniou Br. Iz., I, 238, pet. tréc. c'houistañtin, cf. le dauphinois piscantino « mauvais vin», etc., avec assimilation populaire au tréc. c'houistañ « se dépècher», à la Roche-Derrien c'houista « travailler»; voir Κρυπία-δια, VI, 9, 10.

#### 19. 10u, AYAOÜIC, QYOUC'HAL; YUDAL.

I. Aux diminutifs d'interjections cités plus haut (n° 13), on peut ajouter ayaoüic «ahi!», de ayou, id. Gr., aïou «aï cri de douleur, de peur», Roussel ms., de a! et iou, hiou, id. ibid., gall. io «hélas», grec loú, cri de douleur, lú, cri de douleur ou de joie. Le moy. bret. ne présente que io dans haio, Gloss., 311, et le dérivé youal. On lit dans Roussel ms.: Jouc'hal, Joual «crier de toute sa force, pour appeller quelquun, crier pour appeller au repas les gens de travail qui sont éloignés»; Jouc'h «cri tel que font les gens de campagne bien épris de vin»; Jouc'houhou «cri des gens de campagne bien épris de vin» (c'est de là que Troude a pris son article iouc'houhou); cf. iou! iou! ou!... iou! ou!... iou! ou!... cris de joie qui saluent Merlin, Barz. Br., 62, 63, et auxquels fait allusion le verbe iouc'hal « pousser des cris de joie», 74; ar c'han hag ar iou « des chants et des cris de joie» 425; Brizeux, Les Bretons, chant vii:

Mais au loin vibre encor le son clair du biniou : «lou!» criaient des danseurs; d'autres répondaient : «lou!» O danses! cris de joie! ivresses du bel âge!

louc'hal est en pet. Trég. qyouc'hal « crier fort». Ceci rappelle l'allem. jauchzen, juchzen, moy. haut all. jûchezen, de l'interj. joyeuse jû, jûch, que M. Prellwitz propose de comparer au grec ἀῦτω, ἀῦτω.

II. Ces derniers mots, où l'exclamation aurait reçu un suffixe +, sont-ils à rapprocher du moy. bret. yudal « hurler, crier »; mod. Judal, Juzal, Jual, yudal « hurler, appeller en criant de loin et avec effort», yudaden « hurlement» Roussel ms., yuderez « hennissement» Nom., voir Gloss., 340; cornou. pâz-iu-dérez f. « coqueluche » H. de la Villemarqué (Dict. franç.-bret. de Le Gon.), mieux paz-iuderez, m. Trd, pet. tréc. paz-yud (litt. « toux de cri », cf. angl. hooping cough)? Le van. hudale « hurler »,

INTRINSMIN NATIONALS.

hudereah, m. "hurlement" l'A. n'est pas un obstacle invincible, ce dialecte disant useau "juif". Le gall. udo, udain "hurler", est plus difficile à expliquer par un ancien yu-, mais on peut supposer l'influence analogique de quelque autre exclamation. Cf. gall. iwbwb "cri", wbwb "ah!" (interj. d'angoisse), wb "arrière!"

Il est vrai qu'inversement un ancien breton \*udal a pu devenir, dans la plupart des dialectes, yudal sous l'influence de youal.

#### 20. LIUOES, LIMOUS; LIVRIZ; LYBOUÇZ, LIBISTR.

I. Nous avons parlé au nº 12 du moy. bret. limoes, liuoes « mousse d'eau, plante aquatique », van. limoes, limous, (Gloss., 368), d'où limouzèc « limoneux » (plein de limon ou mousse d'eau), l'A.

Le b de libouz « mousse d'eau », en Goello, Rev. Celt., IV, 161, expliqué par la phonétique, Gloss., v. libonicq, est dû plutôt à un mot différent, qui a aussi modifié la finale du van. limouch' id. Châl. ms., et du pet. tréc. liboust id.; « viscosité sur le cidre, viscosité en général »; cf. lybouçz, lybiçz « noir de fumée détrempé », van. libous, pl. ed « salope », Gr., cornou. libistr, m., libistrenn, f. « boue, humidité, crotte » Trd; voir plus haut, n° 12, et Gloss., v. libostren.

- II. Liuoes est parent de l'irl. liobhagach « plante flottante, commune sur l'eau stagnante » O'Reilly, gaél. liobhragach « sorte de lichen de mer, de couleur verdâtre »; liobh « substance gélatineuse, comme du sang, à la surface de l'eau » M' Alpine, leamhragan, leamhnad « taie sur l'œil » Machain; du gall. llyfi « mucosité »; llyfelyn, llefetin « taie sur l'œil », llyfrithen, llefrithen id., llyfrith, llefrith « lait doux », cornique leuerid, bret. moy. laez liuriz, mod. leaz livriz, van. leah livreh, lec'h livrih Gr., leas livris Roussel ms., irl. leamhlacht, v. irl. lemnacht. On peut ajouter, avec doute, le gaulois limeum « plante dont le suc servait à empoisonner les flèches »; le lat. limus « limon, dépôt, sédiment »; l'allem. leim « colle », etc.
- III. La famille de lybouçz, libistr comprend, de son côté, le gall. llibystr « crotte, boue »; yslebog « sale »; yslebren « salope », l'irl. et gaél. d'Écosse liobasda, liobarnach « sale, maladroit », l'irl. sliobraim « je traîne », le gaél. slibist « personne malpropre ». L'origine paraît germanique : cf. angl. to slip « glisser », slippery « glissant, scabreux », sloven « personne sale ».

# 21. ARC'HEUST, ARHUEST; ARVEST, ARVEZ; AROEZ.

I. Pel. donne, comme «maintenant peu usité», arc'heust en deux syll. «veille ou garde des corps morts, en faisant des prières

pour leurs àmes pendant la nuit qui précède les funérailles »; il le tire de arc'h « cossre, caisse » et du lat. custodia, ce qui est inadmissible.

Le Gonidec n'a pas ce mot, Troude ne le cite que d'après Pel. Mais sur deux exemplaires du Dict. de Troude, G. Milin a ajouté en note : arc'host « veillée des morts ».

Arc'heust et arc'host sont, je crois, des variantes du moy. bret. arhuest, v. a. « regarder, contempler », v. n. « assister » (da, à), arhuestet et archuestet « regardez »; pour ces alternances vocaliques, cf. Rev. Celt., XIX, 199-203.

II. A partir du xvii siècle apparaissent des formes de ce verbe sans aspiration après l'r: aruestomp « regardons » Nl. 454, aruest » regarder » 466, Maun., arvesti, Roussel selon Pel., arvest, arvesti « regarder quelque spectacle », arvest, pl. ou « spectacle », arvestyad, pl. -tidy « assistant, spectateur, regardant » Gr., arvest, m. pl. ou « spectacle, contemplation, attention, observation », arresti, v. a. et n. « regarder avec attention, observer, considérer, contempler »; arvestiad, 3 s., pl. -tidi « spectateur, observateur » Gon.

L'identification complète de arhuest avec arvest, et l'étymologie par la racine du lat. videre (Dict. étym.; Rev. Celt., XIV, 311) ne me semblent plus exactes.

Arvest doit être un mélange de archuest-, arhuest avec arvez, que Pel. traduit: "regarder avec attention, observer, considérer"; moy. bret. aruez « il considère », et arvezaf « j'explique », N 650 (rapporté à tort, Dict. étym., à argoez, aroez « signe » == \*are-veid-, voir n° 7), aruez « air, aspect », mod. beza arveset « être attentif, veiller » Gloss., 41, arvez « mine, façon », pl. arvechou et arveiou, arviou (Dict. étym., 213); = \*are-biy-, v. bret. arbid-, aruid- (Rev. Celt., XI, 461; Gloss., 177).

III. Archuest-, arhuest, paraît composé de \*ar-co- et de est- dans le v. bret. estid « siège », = \*ex-s'd-iy-; cf. gall. cyfeistedd == \*co-mestid « sièger ensemble », cyfeistyddio « disposer en ordre, assièger ».

#### 22. CHANAVIS; CHINOURI, CHALAMAÏ.

Une note ms. de G. Milin donne chanavis, s. f. pl. ou «incertitude, irrésolution, perplexité, doute, ne savoir que faire»; l'auteur ajoute : « d'autres disent chalavis ou salavis».

C'est cette dernière forme qui doit être la plus ancienne. Elle indique un composé de sal avis, littéralement « sauf avis », cf. pet. tréc. sofkonn « en grand nombre, en soule », du franç. sauf compte; on peut voir d'autres exemples de sal, salf, Gloss., 594, 599.

Le changement d'l en n se retrouve dans pistinanz «pestilence» Gr., Gloss., 408; van. gueléüenn, guenehüénn «sangsue» Gr., guelaoüen, guenehuen Châl., etc.; cf. Rev. Celt., III, 54; Gloss., 356.

On peut citer encore le van. de Groix chinouri « réjouissance, bombance», = chilouri « coassement», chilori « gazouillement», julori, chariuari « charivari», Châl. ms., gilivary, jolory Gr., pet. tréc. chalvari, jalvari (Rev. Celt., XI, 362, 363), à Pédernec chalvari, etc., Gloss., 344; chilevari, f. pl. ou id., chalamaï, m. pl. ou « tintamarre, bruit confus et éclatant, sédition», Milin ms. Cette dernière forme, qui doit venir de \*chalamari, rend vraisemblable la parenté du mot alamali « tapage (fait par des oiseaux)», cité Gloss., 344.

# 23. DIHBLCHAFF, DIHBLKEIN; DIFLANCQA, DIFLACQEIN; DICHBLPAN, CHBLP.

I. Le moy. bret. dihelchat, dihelchaff « estre laz comme chien qui baaille », mod. dielc'hat, van. dihelheiñ « essoussler, s'essoussler, perdre l'haleine par une sorte course, ou agitation » Gr., dielc'ha Gon., dihêlhein l'A., n'a rien à saire avec difelc'ha, van. difelheiñ « érater » Gr., auquel il est comparé, Rev. Celt., IV, 150.

C'est un composé == \*dē-selg- «chasser jusqu'au bout, forcer, réduire aux abois», cf. Gloss., v. emholch, quellaff.

- II. Dihelkein, en cornouaillais de Saint-Mayeux, doit être le même mot, mais il a pu être influencé par le synonyme diflancqa, van. diflacqeiñ Gr., cf. cornou. diflak « essoufflé » Barz. Br. 303, et diflancqet, disflancqet, diflacqet « efflanqué » Gr. (flac « épuisé, vidé », flanc « flanc » Gloss., 238, 239).
- III. Le pet. tréc. dichelpañ « être essoufflé » est différent et tient à la famille du pet. tréc. chelpeta « ròder » Rev. Cett., IV, 150, cf. à l'île de Batz mont chelp « aller de côté » Milin ms.; èn enchelp « (il a le bras) en écharpe » Gr., du franç. écharpe (cornou. enn eskerb » en biais, de biais » Trd). Pour l'e, cf. herp pl. ou « harpe », herpa, « jouer de la harpe », herper, f.-ès « joueur de harpe » Gr., moy. br. harp, harper; pour l'l, chalpa « écharper », chalpis « charpie » Gr., pet. tréc. halpañ « appuyer », moy. bret. harpa.

## 24. dihostal, toul-hosstein.

Le van. dihosstale «respirer fort, souffler» l'A., dihostal «geindre» La légende populaire de Keriolet, Vannes, 1888, p. 18, «(le porc malade ne fait que) battre ses flancs» L. el l., 140,

paraît contenir un dérivé de cossteenn «côte (du corps)» l'A.; mais comment expliquer l'h?

Je crois que celui-ci est dû à un autre mot de sens analogue, toul-hosstein « essouffler » l'A., qui suppose une formation \*toul-host-(trou), défaut des côtes ». Ici l'aspiration serait de même nature que dans taul-feucq « bourrade », à côté de taul-peucq Gr., Gloss. 472.

## 25. DROUHANIK, DRAOUENNIK, TROC'HAN.

Pel. donne en bas léon. troc'han pl. et « roitelet »; Le Gon. dit de troc'han f., pl. ed, qu'il le croit du dialecte de Tréguier; M. E. Rolland (Faune populaire de la France, II, 291) cite d'après Ch. de la Touche troc'han « roitelet couronné », en bret. de Belle-

Isle-en-Mer, et compare le grec τροχίλος.

Ce rapprochement spécieux, auquel avait aussi pensé D. Le Pelletier, est contredit par les faits suivants, qui paraissent établir la priorité d'un d initial. Roussel ms. a : «Laouenan v : Douc'han, Roitelet oiseau ldem Laouenanic»; il faut lire «v(el) drouc'han, comme le montre l'article trouc'han (dans les initiales trou-), où l'auteur ajoute : troc'han, drouc'han. Sur quoi G. Milin a fait deux remarques : «Ce mot n'est pas de Léon, d'où?» et «à l'île de Batz draouennik vihan R. traouennik (f.)». Cette dernière reconnaissance du t comme lettre radicale ne se retrouve plus dans deux notes du même auteur sur le dictionnaire de Troude : là il indique, après draok, draouennik vihan « roitelet » (île de Batz), drouhanik id. à Saint-Pabu (bas Léon), et draouennik vraz « rouge-gorge » (île de Batz).

Comme t pour d n'est pas très rare à l'initiale (cf. Gloss. 680), il n'y a pas de raison de séparer le nom bret. du roitelet de l'irl. dreán, gaél. dreathan-donn id., cf. dreòlan, irl. dreólán, et le gall. dryw id., qu'on peut rapprocher du bret. moy. dreu «joyeux»

Gloss., 197.

M. Macbain a proposé de tirer dreán, etc., de la racine de Sρώσκω «sauter», ou de celle de Sρέομαι «crier».

#### 26. ESTREN, ESTRAN; ESTRENVA.

I. Le bret. moy. estren «un étranger » P 228, mod. id. Maun., répond au gall. estron, du lat. extrâneus; cf. Loth, M. lat. 165. D. Le Pelletier, à qui cette étymologie n'avait pas échappé, donne estren, pl. tut-estren comme ayant été et étant «encore fort en usage, quoiqu'il ne soit pas Breton». Cependant le mot manque dans Roussel ms., dans les deux recueils de Le Gonidec, et dans le Dict. franç.-bret. de M. du Rusquec.

Le P. Grég. traduit « étranger » comme nom par estren, pl. tud

estren, an estren, van. estren, estran, pl. estrangeryon; ce qui concorde avec Châlons: estran, estrén, pl. estrangerion, et avec l'A.: ésstran, pl. ésstrangerion. Ce pluriel, qui est écrit éstrangerion, Keriolet, 8, répond au moy. bret. estrangerien et au léon. estranjouryen, du sing. estranjour Gr., adaptation bretonne du franç.

étranger.

L'A. en donne aussi un autre, ésstreinn; il n'y faut pas voir une flexion, mais une simple variante phonétique de estran et estren: cf. lein, léne ou lan «plein » Châl. On lit au sens pluriel estrén, Choæs a gannenneu, Vannes, 1835, p. 120: Græce eit omb, hac eit en estrén « (après la mort, on ne peut plus mériter, mais prier et obtenir) grâce pour nous et pour les autres ». De même en trécorois: guelet hon peadra tremen d'an estren pere... A lesse hon c'hastell ebars en abandoun « voir notre fortune passer à des étrangers qui laisseraient notre château à l'abandon » Buez santez Genovesa, Lannion, 1864, p. 26; cf. heb presanc e c'herent, na memes an estern « sans la présence de ses parents, et même des étrangers » (rime en ern), Meulidiguez qeguin..., 7.

M. Loth dit même, éd. de Châl. 33, qu'en Léon estren est propre au pluriel. C'est aussi l'idée de Troude, qui, après avoir omis ce terme dans ses Dict. franç.-bret. de 1842 et de 1869, l'admet à son Dict. bret.-franç.(1876): «Ce mot, dit-il, s'emploie seulement au pluriel: ann estren les étrangers, les gens qui ne sont pas de la localité». L'abbé Moal, dans son Supplément au dernier Dict. franç.-bret. de Troude, donne également: «Les

étrangers, ann estren, pl., s., (collectif). »

Ge mot, surtout adjectif: tud estren «hommes étrangers» (an dud estren, Catechis... an Impalaërdet, 1807, p. 124, an dud estern 66) répond au sing. moy. bret. den estren B 282, cf. traou estren « choses étrangères », marc'hadourez estren « marchandise étrangère » Gr.; van. er broyeu estran «les pays étrangers», Mis Mari 1841, p. 277. C'est ainsi que l'entendait l'auteur du Supplément aux dictionn. bret., Landerneau 1872, en traduisant, p. 84, « étranger » par estren, digenvez.

De là l'invariabilité de ce mot. Cependant il prend une terminaison de pluriel, dans le van. en instrannet « les étrangers, ceux

qui ne sont pas de la localité, Choæs, 198.

II. J'ai admis, au Dict. étym., que ce mot estren a pris le sens d'a étrange a, d'où a étrangement a J 232; a (mort) affreuse B 696. Mais le contexte du premier passage suggère plutôt le sens a odieusement a; on peut voir là un emploi adjectif du nom estren tourment B 482; cf. estlam a épouvante a, mod. a épouvantable a Maun.; voir Gloss., v. damany, eston, bluouah.

Ce nom estren est écrit estreun J 128, ce qui semble d'abord

une variante phonétique de l'adj. estren = extran-. Mais on lit J 124:

## Na pebez estreun eu heman

où la rime intérieure en em indique une faute pour estrem. H. de la Villemarqué a traduit : « Quel est ce personnage étrange? » Le contexte indique bien plutôt l'idée d'un « événement affreux », comme les expressions employées au même passage, cas, fortun, exces. Aussi ai-je proposé de comparer le moy. bret. extremite extrémité (ital. estremo, stremo).

Il est fort possible que l'm final vienne d'un n, cf. patrom « patron », etc. A ce mot estren, \*estrem « malheur, situation pénible », et « malheureux, odieux » se rattache estrenua « action horrible, dureté, misère » Gloss., 529. La ressemblance du v. franç. estrene « chance, fortune, hasard », malestraine « malheur, calamité, mésaventure » (aujourd'hui étrenne) semble fortuite; voir plus loin, n° 28.

#### 27. SEMBILH, SIMILHEREZ.

Le van. semeilh pl. éü « revenant » Gr., semeil l'A., semeil pl. semeilleu « revenant, fantôme de nuit » Châl., mot masc. selon Le Gon. et Troude, est regardé, Mots lat. 206, comme propre au dialecte de Vannes; M. Loth ajoute: « C'est un mot savant forgé sur similia ».

Il est impossible de séparer de semeilh le mot d'un autre dialecte simill (par l'mouillée), m. pl. ou « remède de bonne femme » Troude; simill, simillou « grimaces », Suppl. aux dict. bret. 1872; simillou pl. m. id. Moal. Ces deux derniers donnent aussi simillerez id. (sém. selon Moal), qui permet de supposer un verbe \*similha « saire des grimaces, des saçons ».

Ceci nous amène à comparer l'ital. simigliare « ressembler ; paraître», espagnol semejar « ressembler», semeja « ressemblance». Ainsi semeilh doit être un mot populaire tiré du v. franç., où l'on trouve simillant « semblable », simillance « ressemblance».

# 28. STRANA, STRANEL; STRAM; STRANTAL; FRONTAL; FRONTT.

I. Sur l'article de Troude: strana v. n. «flâner, babiller», Milin remarque: «On donne encore à ce verbe un sens lubrique qu'aucun mot ne peut rendre décemment en français — coitus — stranel femme débauchée (Brest)».

Il est très probable que strana est parent de l'ital. stranare récarter, maltraiter, et par conséquent des mots bretons étudies plus haut, n° 26.

Comme nous avons vu que ceux-ci présentent quelquefois -m

pour -n final, cf. van. fortumm « fortune » l'A., etc., on peut aussi comparer à l'ital. strano « étrange, grossier » le moy. bret. stram « odieux, avili, déshonoré » (rapproché de l'ital. strambo « cagneux, fantasque », Gloss., 661).

II. Voici des remarques de Milin sur l'article strantal de Troude: ~ Strantal et strantel adj. et subst. Distrait, léger, évaporé, étourdi, sans consistance ni fermeté... En général, strantal et strantel ne se disent qu'avec la privative di...

Troude donne distrantel adj. « qui n'est pas solide, qui ne tient pas », et en Gornouaille « qui n'a pas d'argent en poche;... pauvre, déguenillé;... mot... désobligeant... à une fille ou femme; c'est à peu près dévergondée, qui cherche, par de mauvais moyens, à avoir de l'argent ».

Cette dernière explication ne doit pas être exacte: dis-trantel sans argent diffère de di-strantel, proprement très léger,

très étourdin.

Il semble dissicile de séparer entièrement stranel de strantel, bien que le rapport des deux formes ne soit pas clair. On lit strantal adj. et s. m. pl. ed « (homme) éventé, évaporé, léger » Gr.; cette forme remonte au moy. bret.

III. Je l'avais, au Dict. étym., rapprochée du van. frontale « généreux, libéral » l'A., frontal « libéral » Vocab., 1863, p. 42, « libébéralement, avec largesse » Choæs, 89 « (source) abondante », 184, frontale, re frontale « prodigue » l'A., d'où frontalité m. « munificence » l'A.

D'un autre côté, ce mot van. semble près du v. franç. fronchaus, fronchal « qui exhale des vapeurs, éventé, gâté»; d'autant plus qu'on trouve encore en dialecte de Vannes frontt m. « odeur » l'A., v. parfum, Suppl., v. aromatiser, cassolette; plur. frondeu « senteurs »; frondicq huêc m. « fumet » l'A., fronduss « odorant, parfumé », Sup., v. cassolette, etc.; cf. hors de Vannes frount « morelle » Gr., frount m. id. Gon., front « certaine herbe qui a la vertu de faire créver les froncles ou apostumes » Pel.

Mais le v. franç. fronchaus « vapidus » tient sans doute à froncher « vaporare », qui est inconciliable avec strantal (cf. Gloss., 166, 167). Ce dernier aurait-il communiqué sa finale à un ancien bret. \*fronchal ou \*fronkal?

Il y a d'autres exemples bretons de t pour k après n, probablement aussi par suite d'influences analogiques, voir Rev. Celt., XIX, 326, 327.

#### 29. TOULEO.

Le nom du roitelet en vannetais de Sarzeau, touleq (presque touletch), f., Rev. Celt., III, 53, litt. « petit trou » (Gloss., 704), est expliqué à cet endroit par « oiseau qui s'introduit dans les plus petits trous». Il est plus naturel d'y voir « le dernier de la couvée », sens de touleq à Pléhédel, Rev. Celt., IV, 168; un sobriquet tout semblable de ce petit oiseau est le nom qu'on lui donne dans le Jura: culot (E. Rolland, Faune pop., II, 291).

# 30. YOUANCTET, YAOUANCTIS, YAOUANQIZ, YOUANTIS; BASNECG; HEDER; BGZANSOUR.

I. Les noms abstraits du moy. bret. en -tet, -det sont, pour la plupart, d'origine latine ou française. Quelques-uns sont des synonymes des premiers, comme hegaratdet (mal lu par Le Men hegaratded) « bénignité » = amiabldet; excidet, lisez euzicdet « horreur » J 32 = horribldet, ce qui rend vraisemblable une imitatation analogique.

L'influence de ces deux catégories est suffisante pour expliquer d'autres mots où -tet alternait avec un suffixe différent, d'autant plus que ce dernier se retrouve quelquesois hors du breton de France: clouardet et clouarder « tiédeur », gall. clauarder; teualdet et tessalder « obscurité », cornique tewalder; heuelebdet et heuelebidigaez « ressemblance » (cornique hevelepter); nesassillet et nesassallez « parenté ».

Le moy. bret. youanctet, iouanctet, yaouanctet, iaouancdet «jeunesse», mod. iaouanctet Maun. yaouanqted Gr., iaüanctet Pel., iaouanktet m. Gon. (Dict. franç.-bret.) ne se laisse aisément ranger dans aucun de ces cas. Son équivalent adolecentet «adolescence», fait sur le modèle de pacientet (et pacience) «patience», est un emprunt trop récent et d'emploi trop rare pour suffire à rendre compte de l'unique substantif abstrait répondant à youanc, yaouanc «jeune» en bret. moy. Un mot si nécessaire n'a jamais dû faire défaut à l'armoricain. Il faut donc que youanctet soit la continuation ou la transformation d'un nom vieux-breton ou brittonique.

II. La comparaison des langues voisines nous permet d'aller plus loin. Le gall. ieuenctyd m.. moy. gall. ieuenctit, qui n'explique pas directement youanctet, a un suffixe -tit = \*-tūt- qu'on voit alterner avec -taut, -dod = -tūt-: v. gall. duiutit « divinité », plus tard duwdid, à côté de duwdod; gall. dyndid et dyndod « humanité ». Le même échange se produit dans le cornique, qui dit deusys et

dovses, densys et denses. Dès lors, il est naturel d'admettre un fait semblable en armoricain, et de voir dans ce mot youanctet l'indice d'un plus ancien synonyme en -tit, correspondant au gall. ieuenctit. Les deux suffixes de forme voisine se remplacent même en latin: juventus, juventas.

Le brittonique \*youenctit devait résulter lui-même d'un compromis entre le mot "jeune", bret. moy. youanc, v. irl. óac = lat. juvencus, got. juggs, etc., et l'ancien celtique \*youintût- "jeu-

nesse, v. irl. óitiu = lat. juventus.

Il est possible qu'un semblable rapport existe entre le bret. glanded « pureté » Gr. et le gall. glendid. L'armoricain ne montre nulle part le suffixe -tit, cf. Gloss. v. meür.

III. La façon même dont Le Gonidec a écrit iaouanktet par t final montre qu'il l'empruntait à D. Le Pelletier. Ce mot a eu peu de vitalité en bret. moderne, où on le voit remplacé par des formes nouvelles:

yaouanctis D 123, jaouanctis Dictionnaire et Colloque, par G. Quiquer, Morlaix, 1690, p. 148; yaouanqtiz Gr., iaouanktiz m. Gon., yaouanktis Trub. 124, 140, en van. yëuanctiz, yaoanctiz Gr., iaoanctisse Châl., yaoanctis «adolescence» Châl. ms., youanctisse m. ou f. l'A., youantis 2 syll. Choæs, 129, 134, van. de Sarzeau yuanktis; en tréc. yoanktis; yaouanqiz Gr., iaouankiz m. Gon., léon. iaouankiz Barz. Br., 471, cornou. id. 58, van. iouankis 3 syll. L. el l., 26, bas van. iaouankiz, Loth, éd. de Châl., 53; pel. tréc. yawankis; tréc. eur lizer a iauankiz «une lettre de galanterie» Histoariou, Saint-Brieuc, 1857, p. 119, pl. lizerou iauankis 117, ar iauankizou «les légèretés de jeunesse, les amourettes» 118, ar iauankisou 119, 121, 122, ar yaouankizou Trub. 1711 id., yaouankizou diboëlhed «jeunes gens sans retenue» 93; van. yaoanqih Gr.

IV. Iaouanktiz est assimilé au gall. ieuenctid, Et. gram., I, 66; mais la finale bretonne est un s, ce qui indique le suffixe français -ise, cf. Rev. Celt., V, 124.

Ceci explique la seconde forme yaouanqiz, qui est à yaouancq « jeune » Gr., comme francqiçz « franchise », van. id. Gr., franquisse f. l'A., à francq « franc » Gr. (moy. bret. franchis, franchys, adj. franc; en petit Tréguier franchis veut dire « franchise, sincérité », et aussi « timbre d'affranchissement »).

Quant à yaoanqih, il est regardé Rev. Celt., V, 12h, comme emprunté au dialecte de Léon, à cause de l'irrégularité de la correspondance des sons, cf. Gloss., 521. Mais cette forme peut être un hypervannetisme, comme sans doute mih "mois" et creih "milieu", donnés par le même auteur; voir Gloss., 421; Rev.

Morbihannaise, II, 242. Il n'est pas impossible, d'ailleurs, de justifier phonétiquement yaoanqih, s'il existe: il se rattacherait à un 'yoanqiç avec finale identique à celle de francqiçz; cf. Gloss., 432.

V. Deux explications sont proposées pour le t de yaouanctis, Rev. Celt., V, 124. Il proviendrait soit du croisement de yaouanqiz et iouanctet (à tort identifié complètement avec le gall. ieuenctyd, comme on vient de le voir), soit de l'analogie des mots en -(t)-is, qui sont les plus nombreux.

Sur le premier point de vue, on peut comparer Gloss., 413. En faveur du second, on pourrait faire valoir ce fait que les formes en (t)-is, comme moy. bret. sotis « sottise », coantis « beauté » (van. soliss; coantisse, coenntisse « gentillesse » l'A., v. franç. cointise), lentis «feinte», couvetis «convoitise», vaillantis «fermeté»; mod. landreantiz «fainéantise», hoñnestis, van. honêsstisse «honnêteté» Gr., dizonestiz «chose inconvenante» Bali 232, pet. tréc. parsetis "gravité, attention, sagesse", van. hantisse "hantise", galantisse -galanterie - l'A., apertis «diligence, activité » Guerz. Guill., 69, consortisse m. "aggrégation", cansortisse f. "coterie" l'A., kansortis «compagnie» Le Bayon, Gram., 14, ont amené, dans le dialecte de Vannes, le changement de (d)-is en (t)-is: van. lourdis, lourtisse "lourdise" Gloss., 376; gailhardiz "gaillardise" Gr., vac. gaillartisse l'A.; moy. bret. friandis «friandise», van. friantis Gloss., 246; moy. brel. gourmandis « gourmandise », van. gormantisse l'A.; moy. bret. couardis « couardise », van. couartisse \*timidité - l'A.; divergondiçz « effronterie », van. divergontiçz Gr., divergontisse l'A. On trouve hors de Vannes divergontis vras « grande impudence, Trub. 50, et tirantis «tyrannie, Aviel 1819, 1, 87, an tyrantis Guizieguez... Richard 12, à côté de tyrandicz Gr.

Il n'y a là, toutefois, qu'un indice assez vague, puisque yaouanctis est dans des conditions phonétiques différentes.

VI. Une troisième explication est suggérée par le morvandeau fartiz «fierté», et le lorrain chertiz «cherté», cités dans la Grammaire des langues romanes de Meyer-Lübke, t. II, p. 569 de la traduction. Le breton aurait-il imité dans yaouanc-tis quelque dérivé dialectal contenant de même une combinaison des deux suffixes -té et -ise?

VII. Quoi qu'il en soit, ce dernier élément de yaouanctis et de yaouanqiz doit être français. La coïncidence du gaulois -isia, signalée Rev. Celu., VI, 391, ne peut prévaloir contre les raisons qui engagent à voir dans ces noms modernes de la jeunesse en breton le résultat d'innovations analogiques.

VIII. Youantis (\$ III) vient de youanctisse comme en moy. bret. golloenter « vider », dilloenter « délier » de \*guo-, \*di-llonc-ter (ll dû à l'analogie de \*ellonc-, gall. moy. ellwng « làcher » = \*ex-lonc-, même racine que le gaulois lancea « lance », selon M. Zupitza,

Zeitschr. für vergl. Sprachf. XXXVI, 58, 591).

Le k tombe aussi après s devant t: moy. bret. pastur et pascaf « paître, nourrir »; habaster « patience » Ni 174, moy. bret. habaster « facilité », mod. abaster m. « interruption d'une chose violente » Trd, « relàche, repos, intermission, cessation, tranquillité », pl. abasteriou Milin ms.; abasteri « prendre son temps pour faire une chose » Trd, « se relàcher, reposer, cesser, s'interrompre, discontinuer, se tranquilliser » Milin ms.; et devant n: ar basnecg, ar basnecq « la langue basque » Gr., cf. ar basqaich, ar ouasqaich id., basq, vasq, oüasq « un Basque » pl. ed Gr.; la finale a été modelée sur ar sausnecg « la langue anglaise » Gr., cf. Gloss. 599.

IX. Même après une voyelle, k ou g peut tomber devant une dentale: kik-torr et kitorr «courbature» Gon., Trd, Gloss. 554; moy. bret. embreder «toucher, manier» (participe mod. embreguet), de \*embregder, Zeitschr. für celt. Philologie II, 509.

Heder «supplice, tourment» N 594 doit être de même pour

\*hecder, de hec «odieux, affreux».

X. Nous avons vu, au n° 4, des exemples de la suppression de k devant s. Elle a lieu devant z dans èn drou-zesped da «non-obstant», drou-zivez «male-mort» Gr., Gloss. 153; moy. bret. raczaff et dirazaff «devant lui», v. gall. racdam.

Au contraire, le pet. tréc. egzañsour «encensoir» montre un g intercalé, sans doute d'après l'analogie de composés français

de *ex*-.

Sur d'autres chutes de k devant consonne, on peut voir Gloss. 198.

É. Ernault.

<sup>(1)</sup> Hellink «il décoche» Barz. Br. 8, cf. LXVII, est le résultat de quelque méprise.

### DEUX MOTS GRECS

# D'ORIGINE SÉMITIQUE.

### 1. Σοφός.

On traduit habituellement l'adjectif homérique ἀσύφηλος par « vil, nul, sans valeur »; je ne crois pas que ce soit le vrai sens.

Hélène, s'adressant à Hector couché sur son lit sunèbre, et célébrant ses louanges à la façon des voceratrici de la Corse, rappelle à son honneur, qu'elle n'a jamais entendu de sa bouche une mauvaise parole:

Αλλ' ούπω σεῦ άκουσα κακὸν έπος, οὐδ' ἀσύφηλον 1.

Le sens appellerait: «une parole amère», et je crois que c'est en esset la signification de l'adjectis. Nous avons ici un parent de l'adjectis σοφός, mais un parent ayant conservé la valeur primitive, car σοφός se rapportait d'abord au goût, et c'est par un avancement bien remarquable, digne de sigurer dans les traités de Sémantique, comme dans l'histoire du progrès de la pensée humaine, qu'il est arrivé à désigner la sagesse. La même chose s'est passée d'ailleurs pour son congénère sapiens en latin.

Le suffixe -ηλος est bien connu: c'est ainsi que εδωρ a donné εδρηλός, que νόσος a donné νοσηλός. Au sujet de l'u, représentant l'o de σοφός, je me contenterai de rappeler les exemples comme ἀσσότερος - ἐπασσύτερος, ὁνομα - ἀνώνυμος. (Voir la grammaire grecque de Gustave Meyer, \$ 35 et 36.) Il est vrai que les mots εδρηλός, νοσηλός sont tirés d'un substantif, et non d'un adjectif; mais nous reviendrons là-dessus à la fin de cet article.

Homère emploie encore une autre fois l'adjectif ἀσύφηλος. Achille, rappelant ses griess à Ajax, lui dit que son cœur se gonsle quand il se souvient

ώς μ' ἀσύφηλον ἐν Αργείσισιν ἔρεξεν Ατρείδης, ώσει τιν' ἀτίμητον μετανάσ ην (3).

On traduit : ut me inhonorum inter Argivos fecit Atrides. Mais

<sup>1</sup> Iliade, XXIV, 767.

<sup>\*</sup> Iliade, 1X, 647.

ρέζω signifie ici «traiter», comme quand on a chez Platon ἔρρεξεν ἡμᾶς οὐ καλῶς «il ne nous a pas bien traités». La vraie traduction serait : ut me ingrate tractavit. Ici encore, l'expression se

rapporte au goût.

Avons-nous d'autres vestiges du sens primitif de σοφός? Je serais disposé à rapporter ici le mot σύφακα; cité par Hésychius, et qu'il explique par γλεῦκος «douceur». Le même glossateur donne συφακίζειν-δπωριζειν. Il y a sans doute ici une expression se rapportant à la récolte des fruits qu'on laisse gagner en sucre avant de les cueillir.

Je crois donc que σοφός est un terme se rapportant à l'organe du goût, et non à celui de la vue, comme le suppossient ceux qui l'avaient rapproché de σαφής. Le transport du sens physique au sens moral doit être ancien, puisque nous le retrouvons dans le latin sapere. Je suppose que la transition s'est saite par des locutions comme σοφώς φρονεῖν, σοφὰ φάρμακα. Des métaphores

de même sorte ne manquent pas.

L'adjectif ἀσύθηλος m'a fait soupçonner qu'à l'origine de cette famille de mots, devait se trouver quelque nom concret désignant une substance notoirement connue pour sa douceur. Ne le trouvant pas en grec, je me suis adressé aux civilisations et aux langues circonvoisines. Aussitôt que j'ai questionné à ce sujet M. Joseph Halévy, il m'a répondu par le mot ηιν φουρλ, qui, en ancien hébreu, signifie « alvéole de miel ». Dans le langage plus moderne, il désigne le jus de certaines cannes ou racines.

Je crois bien que nous avons ici le primitif que je cherchais. Le mot a eu une rare fortune chez les Grecs, puisqu'il est deve-

nu le nom même de la sagesse et de la science.

Au sujet du vers d'Homère cité en commençant, j'ajouterai

encore une remarque.

Une femme française qui se trouverait dans la situation d'Hélène, dirait : «Jamais il n'a prononcé devant moi une parole de mauvais goût.» Tant le langage du sentiment, ainsi que le fond des métaphores, reste le même!

# 2. Ακήρατος, sincerus.

L'adjectis grec ἀπηρατος est souvent employé par les poètes pour marquer la pureté de l'àme. Φιλότης οὐ δολερὰ οὐδ' ἐπίδουλος, ἀλλὰ Θεοειδής καὶ ἀπηρατος (1). Le même adjectif, à côté de cette signification morale, a une signification matérielle. On le trouve employé comme épithète donnée à des liqueurs ou à des parsums. Hérodote, décrivant les embaumements égyptiens,

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Themistius, *Or. 4*, p. 51. D.

fait mention parmi les ingrédients, de σμύρνης ἀκηράτου<sup>(1)</sup>. Nous avons ici le pendant exact du latin sincerus. Pline (H. N. XXVIII, 9, 37) dit : sincera axungia. Comme sincerus, ἀκήρατος nous vient des apiculteurs. Il semble que l'orateur Aristide ait encore le souvenir de cette origine : Καθαρὰ Φύσις, ἐξ ἀκηράτου γε τοῦ κηροῦ ωλασθεῖσα.

De là le soupçon fort naturel que κεράννυμι «mélanger» pourrait bien être de la même famille. L's ne fait pas difficulté. A côté de ἀκήρατος il existe un adjectif ἀκέραιος qui a le même sens.

On le trouve employé comme épithète de olvos.

Mais il reste à résoudre une question de chronologie: lequel a précédé, du substantif ou du verbe? A cause de κίρνημι, en souvenir des listes de racines verbales dressées par les grammairiens hindous, sans même discuter la question d'antériorité, la linguistique moderne s'est prononcée pour le verbe. Mais je suis plutôt porté à donner la priorité au nom. C'est ainsi que μεθύω «s'enivrer» suppose μέθυ «le vin». Il est souvent impossible à l'étymologiste d'aller au delà d'un verbe à signification générale, parce que l'objet concret dont il est tiré a disparu ou a changé de nom. Mais ici le primitif subsiste. Ce primitif, c'est κηρός « la cire».

Séparer le miel de la cire paraît avoir constitué une opération d'une certaine importance, puisqu'elle à eu le double honneur de donner au latin un adjectif comme sincerus et au grec des verbes aussi usités que χίρνημι, χεράννυμι.

Pouvons-nous faire un pas de plus? L'exemple de σοφός, ἀσύφηλος, dont les origines appartiennent au vocabulaire sémitique, était une indication. M'étant adressé au même confrère, j'ai ob-

tenu de lui la réponse suivante :

«Relativement à \*\*\* בירים que rappeler l'araméen קירית qiritha «cire» (T. B. XX, 2), dont la terminaison אח tha atteste l'origine sémitique, puisqu'elle ne se joint jamais à des substantifs empruntés au grec. En arabe, qîr, قير, signifie «poix». Cette différence de sens semblerait indiquer que primitivement le mot sémitique qîr désignait les matières gluantes en général (2).»

Michel Bréal.

<sup>1</sup> II, 86.

<sup>&#</sup>x27; Il serait excessif de conclure que l'art d'élever les abeilles fût chose inconnue aux Aryens, le mot sanscrit madhu «miel» dit assez clairement le contraire. Mais il se peut que des perfectionnements soient venus de Phénicie : en linguistique comme ailleurs, il n'est pas sans exemple que le dernier venu fasse oublier ce qu'avaient fait les âges précédents.

# VARIA.

#### BOUTURES VERBALES.

Il arrive que des conjugaisons entières sont tirées par l'usage d'une forme quelconque du verbe : c'est ce qu'on peut appeler des boutures verbales.

La forme grecque en κα a été particulièrement féconde. A côté de δλλυμι, il s'est formé un verbe δλέκω, à côté de δίδωμι, un verbe δώκω (optatif δώκοιε en cypriote). De ἔσληκα, τέθνηκα on a tiré les futurs ἐσλήξω, τεθνήξω<sup>1</sup>. Un présent δεδοίκω vient de δέδοικα. J'ai expliqué par un procédé analogue διώκω à côté de δίεμαι<sup>2</sup>.

Quelquesois, le nouveau verbe passe dans la classe des verbes en ew ou jw. C'est ce qui est arrivé pour donéw<sup>3</sup>. Nous sommes dès lors, tout près de ce qui s'est passé en latin pour facio, jacio. Il ne saudrait pas en induire pour le latin d'anciens parsaits à gutturale, semblables aux parsaits grecs en na, car pour des époques si lointaines, il vaut mieux renoncer à l'idée de temps, et conclure simplement à l'existence de deux sormes parallèles, avec ou sans c.

C'est à une bouture prise sur le supin visum (eo visum) qu'il faut rapporter le verbe visere. Un second exemple est fidere: je pense que fidere vient d'un parfait à seus de présent \*fidi « j'ai confiance », analogue à ωέποιθα. De là, fiducia.

Le parfait delèvi « j'ai effacé» a donné le verbe delère: la vraie forme eût été delinere. Ce qui est plus rare, c'est de voir un verbe tiré d'un parfait de l'optatif ou du subjonctif; c'est le cas de averruncassere, qui vient de averruncassis « puisses-tu écarter », forme probablement employée dans les prières. Une fois le modèle donné, d'autres verbes ont été faits sur le même type.

De pareilles boutures verbales existent en français.

Le verbe pondre, qui doit son d à l'infinitif, a été conjugué sur le modèle de tondre, où le d a sa raison d'être étymologique.

<sup>1</sup> Curtius, Das Verbum, 11, 267.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Dans ces Mémoires, IX, 36.

<sup>3</sup> Ibid., IX, 253.

Dans une pièce de théâtre paysanesque, je trouve: «Une fille assez jolie et avoindue. » Dans ce dernier mot il faut probablement voir un participe passé de aveindre.

Les enfants enrichissent tous les jours ce chapitre linguistique. Il serait intéressant d'en réunir un certain nombre d'exemples, pour constater à quelle forme ils rapportent le plus souvent leurs fugitives créations.

### Odi, odisse.

Ainsi que l'a déjà indiqué M. Louis Havet, le verbe qui est arrivé à signifier "haīr" en latin, mais qui signifiait anciennement de retre dégoûté, vient de la même racine qui a donné odor. Par une métaphore des plus naturalistes, l'idée de l'aversion a été empruntée à l'organe de l'odorat : Odio esse alicui. In odio esse. Persicos odi, puer, apparatus.

In odio esse alicui, cela veut dire « être à mauvaise odeur, à dégoût à quelqu'un ». Le parfait est employé avec sens du présent, comme pour memini, novi.

Mais comment est-on arrivé au verbe odi?

Je soupçonne qu'il s'est sait un renversement de construction analogue à celui qu'on a en anglais quand on dit : As you like. On a dû dire d'abord : hic mihi odit; Persici apparatus mihi oderunt. Nous voyons qu'en grec δδωδα s'emploie en parlant des choses :

τηλόσε δ΄ όδμη Κέδρου τ' εὐκεάτοιο θύου τ' ἀνὰ νῆσον όδώδει Δαιομένων.

(Od. V, 6o.)

### Celebrare, celeber, celebritas.

Ces mots nous montrent comment, d'un fait purement local, d'une expression absolument limitée à une seule ville et à un seul endroit, le langage a pu tirer une série de termes tout à fait généraux, indépendants des temps et des lieux. On en a déjà un exemple dans le mot latin palatium. Mais les vocables dont nous allons parler en présentent un spécimen encore plus typique.

Il y avait à Rome, sur le Capitole, un édifice public où, au commencement de chaque mois, le pontife annonçait au bout de combien de jours auraient lieu les Nones, c'est-à-dire les jours

MÉM. LING. -- XI.

<sup>1</sup> M. l'abbé Rousselot me cite gémir, frémir, à côté de geindre et du patois friembre. Le point de départ aurait été nous gémons, nous fremons.

de marché. Cela s'appelait calare (καλεῖν) et l'édifice où se plaçait le pontife avait pris le nom de curia calabra.

De cette origine est issu le verbe celebrare, qui, par une extension de sens assez facile à comprendre, a d'abord signifié « annoncer, proclamer », puis « célébrer ». Il s'est passé quelque chose de semblable en français pour le verbe prôner.

Le changement des voyelles est un phénomène d'harmonie vo-

calique, comme dans βάραθρον, βέρεθρον.

Celeber, qui a l'air d'être autérieur à celebrare, en est, au contraire sorti; il a donné naissance à son tour à celebritas. L'idée qui est au fond de ces mots est celle de proclamation. L'idée de fréquentation est venue plus tard.

### Le d de fundere.

On peut se demander où le verbe latin fundo a pris son d, dont le grec χέω est dépourvu. Mais il faut faire attention que χέω a un frère jumeau χώννυμι qui présente exactement ce que nous cherchons: χώννυμι correspond à fundo comme l'ancien latin distennite a donné distendite, comme l'osque upsannam correspond à operandam.

Par une intéressante restriction du sens, χώννυμι a été limité à l'idée d'amasser de la terre, mais la parenté avec χέω est encore sentie. On trouve indifféremment χῶσαι τάθον et τύμβον

χεῦαι.

#### Arcera.

Ce vieux mot latin, qui nous est seulement connu par la Loi des Douze Tables, désigne une litière.

Si in jus vocat, ito. Si morbus ævitasve vitium escit, jumentum dato.

Si nolet, arceram ne sternito.

Ce qui veut dire qu'en cas de maladie ou de grand âge le demandeur est tenu de fournir à l'accusé un chariot (jumentum), mais non une litière couverte (arceram). Aulu-Gelle, qui commente ce passage, définit le mot de cette façon: «Arcera vocabatur plaustrum tectum undique et munitum; quasi arca quædam magna vestimentis instrata.»

La parenté avec arca me paraît certaine. Mais il reste à rendre

compte de la partie finale du mt.

Cette partie finale est intéressante en ce qu'elle nous donne une forme féminine de ce suffixe er qui, en latin, a été ajouté à tant de mots: pulvis, pulveris; cinis, cineris; vomis, vomeris. Pour certains mots, le suffixe a pénétré jusque dans le nominatif: anser, acipiter. Mais arcera est, à ma connaissance, le seul exemple où, à ce suffixe er, soit encore venu s'ajouter l'a du féminin.

#### STANTES MISSI.

Le tome II des Mémoires et documents de la fondation Piot nous sait connaître une tessère en terre cuite représentant un combat de gladiateurs. A côté de cette représentation sont les mots : STANTES MISSI.

La même expression: STANS MISSVS se trouve, comme le fait remarquer M. Héron de Villesosse, sur une inscription où il est parlé des jeux du cirque<sup>1</sup>.

Quel est le sens de ces deux mots? Je crois que stare doit s'entendre comme l'opposé de cadere, occumbere. Nous avons ici la condition ou, comme nous dirions, le règlement de la lutte.

« Aux vainqueurs la liberté!»

On comprend ce qu'une pareille condition devait ajouter à l'attrait du spectacle. La liberté pour les vainqueurs, — et apparemment la mort pour les vaincus, — que pouvait-on offrir de mieux pour surexciter l'intérêt?

Sans doute un redemptor qui savait son métier avait des moyens de retenir le vainqueur. La tessère, qui servait de carte d'entrée, était vraisemblablement ce que certains journaux appelleraient aujourd'hui une alléchante réclame.

#### Patois normand : basse « fille ».

La revue normande intitulée le Bouais-Jan<sup>2</sup> publiait, dans son numéro du 8 mai 1897, une chanson en patois bauptois<sup>3</sup>, où il est question des jeunes filles du Cotentin.

Ch'est tout' ces bass' fraich' et jolies.
Rougies buon temps', ès bras nerveux,
Qui font les ménag' des vaq'ries
Et rend' nos logis si joyeux...

La pièce est dédiée à Marie Violette, « la proumire grand basse de la cour de...».

Je n'ai encore vu nulle part ce mot basse ou bass' qui signifie évidemment « fille » ou « servante ». Je suppose que nous avons ici le partenaire féminin, resté dans les fermes normandes à l'état de nature, de notre trop civilisé bachelier.

En effet, ce dernier qui, comme on sait, signifie «jeune

<sup>1</sup> C. l. L., VI, 10194.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Directeurs-fondateurs : Raoul Roppart et F. Énault. Rédaction et administration, 67 rue Saint-Jacques. Paris.

<sup>3</sup> Baupte, ancienne localité du Cotentin.

<sup>&#</sup>x27; Il faut entendre probablement : bon teint.

homme, a tout l'air de contenir un suffixe diminutif. Il existe en vieux français un féminin baissele, basciele, basciele, baisiele, qui signifie «jeunc fille, servante». Le règlement de la maladrerie d'Amiens porte la pénalité suivante : « Qui claime sa baisselle putain, se elle est mariée, (il doit) xx jours; se elle est baisselle qui ne soit mariée, x jours.» On lit d'autre part, chez Froissart : « La femme du concierge, ses enfants et sa baisselle on faisait tenir en une chambre sans issir.»

L'origine est probablement celtique : il existe en cymrique un

adjectif bach « petit ».

Ceci nous amène à une autre question, qui, à la vérité, est indépendante de ce qui précède: d'où vient l'adjectif français bas,

italien basso, espagnol bajo, portugais baixo?

Je serais porté à croire que nous avons ici le même mot celtique, lequel a trouvé accès dans toutes les langues romanes, et dont le sens primitif était « petit ». La basse Bretagne, c'est la petite Bretagne. Un basset est un chien de chasse de petite taille. On a rapproché le prénom latin Bassus, qui a peut-être la même origine, mais dont nous ne savons pas au juste le sens: Isidore l'explique par « crassus, pinguis »; Papias par « curtus ».

# Un & analogique.

«Se battre à coups de poing » s'est dit τυξί μάχεσθαι, d'où τύξ μάχεσθαι. Le ξ, qui était parfaitement à sa place dans ce premier exemple, reparaît ensuite dans λάξ μάχεσθαι « se battre à coups de pied ». Ici nous ne pouvons dire avec certitude si le ξ est étymologique, quoique λακτίζω « donner des ruades », λαχμός « coup de pied », fassent pencher pour l'affirmative 2. De là nous arrivons à δδάξ μάχεσθαι « se battre à coups de dents », où le ξ est décidément analogique, quoiqu'il ait pu avoir un vague et fortuit soutien dans le verbe δάκνω.

# Schumpfentiure.

Un mot allemand d'aspect bien extraordinaire est le substantif schumpfentiure « ruine, défaite », avec son verbe enschumpferen « ruiner, défaire ». On a peine à y reconnaître une imitation du français. Ces deux vocables sont cependant, comme d'antres l'ont déjà reconnu, la copie du verbe déconfire ou esconfire et du substantif desconfiture. Mais il y a eu probablement mélange avec un verbe d'origine germanique schimpfen «jouer, moquer», verbe

1 Voir Godefroy, Dictionnaire, s. v.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> On a pensé, non sans vraisemblance, à une métathèse de calv.

VARIA. 125

auquel, dans certains dialectes, on trouve un participe : geschumpfen.

Le substantif Schimpfentiur (ital. scomfitura) est employé dans le sens de « déshonneur, affront » dans la langue des Minnesanger.

Umb sant Mertins tac Diu schimphentiure geschach.

Ott. von Horneck (cité par Moriz Heyne, dans le Dictionnaire de Grimm).

### Longus. — Largus.

C'est une chose à remarquer pour celui qui prend plaisir à observer les évolutions du langage, que les deux adjectifs long et large, qui nous servent à désigner les dimensions d'un objet, ont tous deux commencé par exprimer des qualités morales. Largus se disait d'un homme généreux : ce sens est resté dans largiri. Quant à longus, il veut dire « lent, tardif» : c'est l'acception qu'a conservée le grec λογγάζειν « tarder».

Il est probable que le latin langueo et le grec λαγγάζω «lan-

guir, faiblir » sont de la même famille.

Nous vérifions ici l'anthropomorphisme ordinaire du langage. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore, au lieu de dire que nous trouvons le temps long, nous parlons de la lenteur des heures. Et, d'autre part, on a dit de larges domaines, parce qu'on avait parlé

d'abord de larges dépenses, de larges bienfaits.

On objectera sans doute l'allemand lang, l'anglais long, qui se retrouvent dans tous les dialectes germaniques, sans en excepter le gothique. Mais je considère ces mots comme empruntés au latin. La même opinion est présentée, quoique avec une certaine réserve, par M. Moriz Heyne, dans la continuation du Dictionnaire de Grimm. A ceux qui douteraient de l'emprunt, on peut opposer le mot kurz, dont la parenté avec curtus n'est pas contestable.

Michel Bréal.

### BOUCHER.

Boucher, plus anciennement boch-ier, — d'où le nom propre Bocher, — correspond évidemment à une forme romane bocc-arius ou bucc-arius, qui se rencontre, diversement orthographiée, dans des textes à dater du xt<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>.

Comme buccus signifie en bas latin « bouc », Roquefort, le premier si je ne me trompe (Glossaire de la langue romane, 1808, I, 161), puis Raynouard et Diez en ont conclu que le boucher était primitivement le « tueur de boucs » et la boucherie (bocaria) le lieu où on les tuait. A l'appui de cette étymologie, on a fait valoir que l'italien, qui dit becco pour « bouc», dit aussi quelquefois beccaio (ou beccaro) pour « boucher » <sup>2</sup>.

Nos auteurs du moyen âge paraissent avoir eux-mêmes eu conscience de cette dérivation, tant elle est frappante. M. Paul Meyer me cite ce vers tiré du roman de Vespasien :

eyer me cite ce vers tire du roman de vespasien :

Et aovrent (aperiunt) et fendent com le bouc fet bochier.

Irréprochable au point de vue phonétique, cette étymologie l'est beaucoup moins au point de vue sémasiologique.

Le bouc a de tout temps été, en France, un animal assez rare, peu comestible, dont on n'entretient guère que le nombre nécessaire pour saillir les chèvres 3. Il est bien question parfois

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Du Cange donne les formes buccarius, buccerius, et, dans le sens de «boucherie», bocaria, boccaria, bocharia, etc. On trouve de même brecaria pour l'abattoir des meutons.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Cp. Diez, Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen, v° bouc. «Bouc... abgeleitet ist fr(anzösisch) boucher, pr(ovençal) bochier, Metzger, eigentlich bockschlächter, fr. boucherie, pr. bocaria Metzig; so halte man brecaria Metzig für Schafe, cabreria für Ziegen; ein allgemeiner Austdruck war carmiceria. — Die Herleitung (wird) durch das italienisch beccaro (sic?) = boucher, von becco = bouc nicht wenig unterstützt. Das ursprüngliche franz. Wort für Fleischer muss maiselier = macellarius gewesen sein; warum es dem speciellen boucher weichen musste, ist schwer zu sagen, vielleicht weil es zu sehr an mesel = aussätzig erinnerte (!). Weiteres im Krit. Anh., p. 6.»

Cf. encore Baist, Zeitschrift (de Grüber) für roman. Philologie, Ilalle, V, 239, n° 5; Korting, Lateinisch romanisches Wörterbuch (Paderborn, 1891), n° 1h03. Ménage rapproche bourreau (= bonchereau?).

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Cette objection a été déjà faite à Diez dans l'Athenæum français, 1853;

de boucs châtrés à quatre ans, qui jouent un rôle dans l'alimentation; mais ils portent un nom particulier, menoun <sup>1</sup>. N'est-il pas surprenant, dès lors, que le tueur de boucs ait été un personnage assez connu, assez occupé pour que son nom ait fini par devenir synonyme de tueur de bétail en général? Or cette extension de sens est réalisée dès le x1° siècle : un règlement de l'an 1022, cité par du Cange, est intitulé De jure bucceriorum et, chose curieuse, parmi les animaux énumérés comme devant une redevance à l'abatage, ne figure précisément pas le bouc<sup>2</sup>!

On pourrait répondre à cette objection en prétendant, comme le fait A. Darmesteter, que le misérable peuple des campagnes au moven âge était réellement réduit à se nourrir de la chair coriace et mal odorante du bouc 3, ou encore, comme me le propose M. Gaston Paris, en admettant que le mot boc ait désigné également la chèvre et le chevreau4; mais je ne connais aucuntexte qu'on puisse invoquer à l'appui de l'une ou l'autre hypothèse. D'une part, la femelle du bouc se dit chèvre ou bique, son petit, chevreau, biquet, boquet. D'autre part, le fond de l'alimentation animale a toujours été constitué dans les campagnes par le porc, dans les villes par le bœuf (ou plutôt la vache) et le mouton. De tous ces animaux, le plus gros, le plus difficile à tuer, celui pour l'abatage duquel a dû se former de bonne heure un corps de métier véritable, c'est le bœuf ou la vache : on s'attendrait donc à ce que le carnisex, l'abatteur in genere ait tiré son nom du bœuf et non du bouc.

Cet a priori ne serait-il pas, dans une certaine mesure, la vérité?

Je crois que le tueur de bœuss et de vaches s'est dit, à un moment donné, en bas latin bucularius, de bucula «génisse»,

Diez allègue Guérard, sur le Capitulaire De Villis: «niusaltos signifie des pièces ou de gros morceaux de chair nouvellement salée de chèvres et de boucs». Raynouard (Lex. rom., 11, 230) cite des textes médiévaux relatifs à la consommation du bouc: «Car soven per putia—put la mendrits—com fai per bocaria—box poiritz».— Ajouter le statut de Pontoise (Ordonn., VIII, 629) de 1404, en parlant des bouchiers: «Tous boucqs et chèvres, se ilz ne sont de lait, ne se doivent vendre». Villani raconte que dans le quartier des bouchers (à Florence?) il y avait une caseigne représentant un bouc.

' M. Paul Meyer me signale le menoun dans le règlement de la boucherie de

Digne qui date de 1427 : la mention, dit-il, en est rare.

Du Cange, v° Buccerius : « De jure Bucceriorum. Pro bove vel vacca remit-

tantur gr. 3. Pro porco gr. 3. Pro ariete gr. 2. Pro agno gr. 2".

"Toutes les misères du moyen âge se révèlent dans le chétif (captivum), dans le serf (servum) ou dans le boucher, celui qui vend de la viande de bouc (Vie des mots, p. 93). Darmesteter a tort d'ailleurs de prendre le boucher pour un vmarchand de viande de bouc (p. 61).

'l'ignore sur quel texte s'appuie Roquefort (Glossaire de la langue romane 1808, I, 170) pour écrire «boucho, une chèvre, bucca». Bucca en ce sens n'es

pes dans du Cange.

plutôt que de buculus « bouvillon ». En voici la preuve tirée d'une inscription peu connue d'un cimetière juif de Rome 1.

Alexander
b]ucularius de macello q(ui) vixit annis
xxx anima bona omniorum amicus;
dormitio tua inter
dicaris.

Le bucularius de macello rappelle le mazel de bocaria des statuts

de Montpellier de 12042.

Bucula était encore vivant au début du moyen âge. Dans le cartulaire d'Irminon, fol. 53 (p. 108, Guérard), on lit Winegandus habet de terra arabili bannaria (Cod. bunnaria) 111 et facit inde buculas. Guérard interprète singulièrement: «il fabrique des boucles». Je crois plutôt que Winegand élevait des génisses, «faisait» du bétail. — Bucula qui aurait donné boile, a péri, mais deux de ses dérivés ont survécu:

Buculare, boculare, c'est crier comme une bucula, comme une grénisse; de là est venu notre mot beugler<sup>3</sup>, qui apparaît au

xviº siècle, mais n'est pas né ex nihilo.

Bucularius n'est pas mort non plus, quoiqu'il ait bien changé en route. Il est vrai que de bucularius, buclarius n'aurait jamais pu naître directement que beuglier ou buglier, qui est inconnu, à moins qu'il n'ait survécu dans le nom propre Bouglé. Mais à une certaine époque ce mot paraît avoir redoublé le c en abrégeant le u : c'est un phénomène de compensation encore mal étudié, auquel la langue française doit des doublets intéressants. Ainsi cupa « cuve » et cuppa « coupe ». Buccularius, ainsi orthographié, se lit dans des glossaires allemands du xvi° siècle avec la traduction Ohsinar (= Ochsner) d. Dans buccularius l'instinct populaire sentait un diminutif, sans se rappeler que le primitif était bovem, quoique celui-ci eût survécu. Le jour où l'on a voulu ramener le diminutif à une forme plus simple on s'est inspiré, par une fausse analogie, des mots vaccarius, porcarius (où le c appartient au radical) et l'on a créé de toutes pièces buccarius.

Ni el mazel de bocaria no sia venduda carn de feda (brebis). [Cité par

Haynouard, II, 230.]

Diesenbach, Glossarium latino-germanicum mediæ et infimæ ætatis, s. v.

Garrucci, Cimitero degli antichi Ebrei scoperto recentemente in vigna Randanni, Roma 1862, n° 44. Cf. Vogelstein et Rieger, Geschichte der Juden in Rom; Berlin, 1896, I, p. 477, n° 143.

Cp. aveugler (de ab-oculare), d'où aveugle. Il n'est pas exact de considérer aveugle comme un mot de formation directe et «savante». Aboculus, qui n'a peut-otre jamais existé, aurait donné aveuil.

Comme ce mot se confondait pour l'œil et pour l'oreille avec buccarius « le tueur de bucci » (de boucs), du confluent, si je puis dire, de ces deux buccarii, serait né notre mot boucher, sur lequel l'italien a ensuite « calqué » beccaio.

Le processus que je viens de décrire n'est pas, je crois, sans analogies. Je n'en veux, pour aujourd'hui, citer que deux exemples. Nocher, malgré Diez et Littré, ne me paraît pas venir de ναύκληρος, mais de navicularius (très usité en bas latin), d'où la langue populaire a extrait le néo-primitif \*naucarius, par analogie avec concarius « cocher »; de naucarius, par abréviation de la voyelle et réduplication de la consonne, est né \*noccarius « nocher ». Semblablement je doute beaucoup que auca = \*avica des lois barbares soit un simple adjectif né directement de avis; j'y vois un néoprimitif populaire reconstruit, par une fausse analogie, sur le diminutif avicula, lequel, dans la langue du peuple, avait si complètement détrôné avis que c'est d'un diminutif de ce diminutif — avicella — qu'est né notre mot « oiseau ».

Théodore REINACH.

# LE PATOIS DE LA FRANCHE-MONTAGNE

#### BT EN PARTICULIER

# DE DAMPRICHARD (FRANCHE-COMTÉ).

(Suite.)

```
i cut masc. = "coude".
a ent fém. «appui», substantif verbal de cutā.
  eut "hâte" = vír. coite, - èrua cut "avoir hâte", - èl ò fa è
    li cut « il est mal dégrossi ».
  rntā - étayer - < cubitare.
  ente = « couteau ».
  entla cecti «donner un coup de couteau à quelqu'un » < cultellare.
  cutr = a coutre a.
  entil - colon », emprunté au fr.
  rur\dot{a} = \pi \operatorname{couver} n.
  ration avoir envie de couver, serait en fr. *couvasser.
  envi masc. « godet où les faucheurs mettent tremper dans l'eau
     leur pierre à faux » < cotariu.
  ruz! = " cousin (parent)", — " cousin (moucheron)".
  citi * combe z.
  chlima = « condamner».
  endu, eddüt subst. masc. et fém. = r conduit, conduiter.
  ruffin = r confier r.
  cultur " bannière " = vfr. conferon.
  rigg = « congé ».
  caper - parrain , cf. MSL, X, 181.
  cupi "compas", emprunté au fr.
  cupenti = « compagnie ».
  vůsii z conseil z, emprunté au fr.
  cusula «consoler», emprunté au tr.
  rusiti "consentir", est probablement emprunté au fr., quoiqu'il
   ail exactement la même forme que s'il appartenait au vieux
     louds.
```

```
cit = \pi compte\eta, --- \pi addition\eta.
1 cito = « content».
2 cho adv. « tout de suite », cf. MSL, VII, 474.
citr = \pi contre \pi.
cultar == « contraire ».
s citrelaji «se chamailler», cf. MSL, VIII, 340.
awai = a convertir ».
cavai = « convenir».
cataa n pleurern, -- n pousser des cris plaintissn, cs. Roquesort
  couinner.
1 cuò = « cour».
2 cuò, cuòc = « court, courte ».
cuòcil d étup « poignée d'étoupes »; origine inconnue.
cuògeni « cordonnier » = vfr. cordouanier.
cuògil == « cordon ».
moi = \pi \text{ couilles } \pi.
ruoina = « couillonner ».
cuòna = « corner», — « corner avec un cor», — « donner un
  coup de corne ».
cuònai = « corneille ».
cuòniótr = « connaître ».
1 cuònò = «cornet».
2 cuònò «coin où l'on met le foin », diminutif du simple perdu
  ci = «coin».
cuònuro "cognassier", cf. fr. coing; dérivation obscure.
cuòr, ovuaga l ov de cuòr «empêcher l'eau de fuir» «currere.
cuorb = "courbe", - "coude de tuyau de poêle".
s cuòrba = « se courber ».
cuòrbot « manivelle d'un cric » = vsr. courbette.
be cuoret = "eau courante".
cuòrgir «fouet» < corrigiaria.
cuòrnic «corniche», emprunté au fr.
cuòrva «corvée», probablement emprunté au fr.
choie "corset", emprunté au fr.
cuòlò «cordeau», serait en fr. *cordelet.
coac « couverture », serait en fr. *couverte.
ಾಣಿ = «couvercle».
crotr «souhaiter» < cupiscere, -- i cvo «je souhaite».
```

Č

1 čā masc. «voiture (de toute espèce)» = fr. char.

n čā fém. = «chair», — «viande».

taŭ = "choyer", - "ménager".

lu caul d'in argoni «coin de fer muni d'une boucle qu'un voiturier enfonce dans un bois pour le tirer»; on dit ailleurs en Franche-Comté chaillon ou chagnon «pêne de serrure»; ce sont sans doute des diminutifs de catena, cf. vfr. chaaignon; notre mot serait emprunté.

tan = « chêne ».

čarž = « charge ».

Med = "chacun"; — tu čéců "id.".

ier «chaise», — lè čer di moti «le prie-Dieu»; c'est le fr. chaire emprunté.

cérot « petite chaise pour les femmes qui allaitent », diminutif du précédent.

tésôl fém. « poutre de la charpente »; origine inconnue.

čětě = «château».

čětrá = «châtrer», - i čětré čè «mauvais couteau».

čézò « chésal », emprunté au fr.

ce = "chat", — cu d ce " prèle des champs".

récò « bouquet (de noisettes, de glands, etc.) », — de bucè à cècò « fleurs qui forment un bouquet au sommet de chaque tige, comme le géranium par exemple ». Origine inconnue.

cigrina = « chagriner ».

règénro = « chardonneret ».

čřěd = « chardon ».

tipe = « chapeau », — « tussilage des prés, Tussilago Petasites L.».

čeplo = «chapelet».

ciplot fém. « clou à tête ronde qu'on met sous les semelles », dérivé de cèpé.

c'pü « menuisier » = vfr. chapuis, — d l ārb ò cèpü « plante que l'on met sur les coupures, achillée millefeuille ».

cèpiizi «coupailler, menuiser» = vfr. chapuiser.

cipμā, cèpiā «couper, coupailler», — i ā lē mē cèpiā «j'ai les mains gercées», dérivé de cèpü.

terbu = «charbon», - i cerbu «un tison».

čirgi = «charger».

cergu «sorte de cric servant à charger les bois» = fr. chargeoir.

ceri «remise pour les voitures» <\*carrile.

čėrmė «charme (arbre)» <\*carpinellu.

cèrò «chariot de la scierie», — «chariot du banc de menuisier», diminutif de ca «char».

čerot = «charrette».

cerpeni « corbeille » < carpinea.

čèrpéniot « petit panier », diminutif du précédent.

certi masc. «char à bancs» «carrettile.

certil «charretier» < carrettone.

cera = «charrue».

cèrga «aller à la charrue, labourer», dérivé du précédent.

cèrvecla «mettre dans une gerbe les épis tantôt d'un côté tantôt de l'autre», — è cèrvecel; origine inconnue.

ceroot "charogne" = vfr. charevoste.

čėsi = «chasser».

cesur « petite corde ou ficelle qu'on attache à l'extrémité de la lanière d'un fouet » = vfr. chassoire.

ceto a chaton (du coudrier, du saule, etc.) > < cattettu.

četuči = "chatouiller", - "flatter".

čerir fém. « chaise » < cathedra.

à = «champ».

\* jambe », changement de la sonore initiale en sourde.

¿bò « croc-en-jambe », dérivé du précédent.

celor = «chambre», — lè celore d cot l oto ou o la d l oto «la chambre à côté de la cuisine».

čeba "jambon", cf. čeb.

čidal «chandelle» «candela, — muòs té cedal «mouche-toi».

ddt = «chandelier».

číři = «changer».

de «chaine», emprunté au fr.

cepā "jeter" < campare.

cèpen « petite avance qui se trouve devant les fours à cuire le pain »; origine inconnue.

Apuait "brouter" < campicare ou campiculare.

de = «chance».

clet «place du chantre à l'église» = vfr. chancel.

česla = «chanceler».

člia = "chanter".

da = "chantier".

cetr fem. «extrémité d'un champ», cs. vsr. chaintre.

celtrel = "chanterelle, Agaricus cantharellus L.".

četrulă «fredonner», dérivé de četā.

tieti ou čečiji «chuchoter» — vfr. chuchiller.

reml, em! = "chemin", - "route à piétons".

remna = «cheminée».

tionu, snu fém. «chéneau», emprunté au fr.

cenva masc. «chènevis» < canabaceu.

cipsī plur. «coussins du joug», cf. vfr. chevecine.

ville du train de devant placée entre les deux roues.

révetr ou évetr masc. «licou»; c'est le fr. chevêtre emprunté.

rivei, čve « cheveu», emprunté au fr.; le vrai mot patois est pua « poil ».

rarabe doré, litt. «cheval-martin».

cevri « cabri » < \*caprile.

iderat «petite prune noire» < capretta.

i ii = "chez".

2 di, dir = «cher, chère».

3 vī = «chier», — cī dez eduoi evo l'cio «faire passer la viande hachée dans le boyau à travers l'entonnoir», — l'cī o cülot «petit merdeux», — è n cio c pè l'cü « ils sont très intimes», — lu ciòni «le plus jeune d'une famille».

cienda «chiquenaude», sans doute emprunté au fr.

ciputa «taquiner» = fr. chipoter.

the civer of the consistent a renverser avec un baton jeté de loin une sorte de trépied surmonté d'un bout qui dépasse.

ä, čin = «chien, chienne».

in = «chou».

edtra «siffler»; origine inconnue.

vátrà «sifflet», dérivé de čótrā.

io: = " chose".

1 ib, čbd = «chaud, chaude».

2 lu 80 dlè më «la paume de la main» «callu.

in it is it is

"and "nom propre", représente sans doute le lat. callem "pâturage dans les bois", cf. Toubin, MSL, VI, 197.

i in m ö co pè «je ne m'en soucie pas» = fr. chaut.

voltrudit «charbouiller» = La Curne chabrouiller.

the presser > < calcare.

i rei cocu «un vieux coq» < calcatore.

cosa réchasaudage » = vsr. chausaut.

čòfuò «four à chaux» <\*calce-furnu.

còlbrò «plante, angélique sauvage», sort peut-être de còlmrò, qui serait un dérivé de calamus; pour le suffixe, cf. bubrò, ferròt, bèrròt, etc.

colme «tuyau de pipe» = fr. chalumeau.

cos «bas» = fr. chausse.

cosi = "chaussée", - lè cosi d'in été "la digue d'un étang".

con = " chausson ".

1 cové «demi-litre» = vfr. chauveau.

3 cooé sri masc. «chauve-souris» < calvellu sorice.

còonion fém. « chevanne (poisson) », emprunté.

cusi «manquer (le but)»; origine inconnue.

cu «cri pour chasser les petits animaux», est une simple onomatopée, ou bien est d'origine germanique, cf. all. scheu, vha. sciuhen activement «essrayer, chasser».

cu chouette = vfr. choue.

cuf fém. «gousse», sans doute d'origine germanique, cf. mha.

kaf «gousse, balle d'avoine»; l'emprunt serait antérieur au

changement de k germanique en c.

cur - cabinet d'aisances - < cacatoria.

cuazi «choisir», emprunté au fr.

čuòi plur. «crottin de cheval»; origine inconnue.

cionieste fém. «pièce qui attache la limonière à la voiture»; origine inconnue.

cuòr rtomber, cf. fr. choir; n'est pas l'équivalent de fr. choir et ne sort pas phonétiquement de cadère. Ce verbe semble s'être modelé sur cuòr rcouler (primitivement courir), bien que, à part la signification, le point de contact qui a pu déterminer l'influence analogique nous échappe. On conjugue ind. pr. cuò, cuòi, cuòi, imp. cuòió, fut. cuòrā, subj. pr. cuòi, imp. cuòiés, p. p. cuò. p. prés. cuòié.

ceiril = « chevron », — coiril d tei « chevrons placés sur les colonnes ».

D

d,  $d\dot{e} = \pi de \tau$ .

da = "doigt", - bèi l da "donner le doigt au veau qui vient de naître, pour le faire teter".

da fém. «faisceau de tiges de chanvre qu'on met dans la main en tillant», — «branche de sapin»; origine inconnue.

dait «dé à coudre » «digitellu ou "ditellu.

 $dbu = \pi \operatorname{debout} \tau$ .

```
ddó - dessous - <*de-dossu.
1 de = "dix".
9 de, dez = « des ».
déberesi = « débarrasser ».
débètr = « débattre ».
débbči = « débaucher ».
débri = «débris».
débuči = « déboucher ».
débilda = «débonder».
děbubě a = « déborder ».
decria = «décrier».
décrò « décroissance », substantif verbal de décrètr, — lè rèsèn gras
  può lu décrò «herbe pour l'atrophie musculaire».
décrota «décrasser» = fr. décrotter.
décurèği = «décourager».
décubra «déblayer, dégager» = fr. décombrer.
décergi = « décharger ».
dřih = «déchaux», — èlā è pī děčò «aller pieds nus».
défait * bagarre » = fr. défaite.
défo = «défaut».
s défodr = «se défendre».
défriet «défricher», emprunté au fr.
défrésüri «déguenillé», voir frésür.
dégena «dégainer», emprunté au fr.
dégoù « débrailler»; origine inconnue.
s dêgrādā «se dégrader», emprunté au fr.
degută «dégoûter», emprunté au fr.
a déguisa = «se dégonfler», — «se dégonfler de sa colère».
degyorği = «dégorger», — «faire dégorger», — èl ò bi dégyorği
   - il est bien mal embouché ».
dēģūnā = «déjeuner», verbe et substantif.
déjrûnî «déjeuner», substantif dérivé du verbe déjrûnā.
delait = "délier".
in gras délèbra «une grosse femme sale et portant des vêtements
  décousus, loqueteux et malpropres > <*de-ex-lamberata, cf. lat.
  lamberare «déchirer».
délice «délicat», emprunté au fr.
dėmoti = «démentir».
démilia = « démonter ».
denier = «dénicher»; l'i de la seconde syllabe a été maintenu sous
   l'influence de ni.
```

```
dénusi = « dénoncer ».
```

dėmia = «dénouer».

dépita «dépiter», emprunté au fr.

depien = « déplier ».

s dėpėži = «se dépêcher».

déréci «s'ébouler» = fr. dérocher.

dérőği = « déranger ».

désida « décider », emprunté au fr.

désiri «déchirer» = vsr. décirer, dessirer.

désirur « déchirure », dérivé du précédent.

desodr = «descendre».

dėsa = "dix-sept".

détrèpa de «détruire quelque chose, s'en débarrasser» = vsr. destraper.

détrès = « détresse ».

dětropa = «détremper».

détrur = « détruire ».

détuò = «détour».

détuorba cécil « déranger quelqu'un de son ouvrage » = vfr. destourber.

déridi «dévider», emprunté au fr.

décolizi « dévaliser », emprunté au fr.

s dévti «se déshabiller» = fr. se dévêtir.

dévura « déguenillé », — dévura céch « l'injurier à outrance » — fr dévorer; le vocalisme de la seconde syllabe est dû aux formes telles que dévur, dans lesquelles elle est tonique.

dézétèci «détacher», cf. étèci.

dizica = "déserter", — "avorter".

dezecü «avorton » < \*desertumen.

dézèpildű, -û «détaché, -éc»; cf. èpildr.

dézerità « déshériter », emprunté au fr.

deziri = «désirer».

dezio -dix-huit »; l'origine du i n'est pas claire.

dė:nū = «dix-neuf».

dézéla "désoler", emprunté au fr.

dezobuorla « ôter le collier à une bête de trait », cf. obuorla.

desoléti «sevrer», cf. öléti.

dezőpózna « désinfecter », cf. öpózna.

dézőrèsna « déraciner », cf. őrèsna.

dedra "adroitement" < de-ad-directu, cf. vfr. adroit adv., — èfütā dedra "arranger comme il faut".

MÉM. LING. - XI.

dèm «dame», emprunté au fr.

dèni «tige de chanvre», — lè dèni di rléğ «le balancier»; origine inconnue.

dèri = «derrière», — «arrière», — «dernier», — 8 dèri «en arrière».

de «dans»; la voyelle nasale paraît indiquer que ce mot est emprunté au fr.

desi = "danser".

deto «dental de charrue», emprunté au fr.

 $d\bar{e}vua$  «orvet»  $<^*d + anguettu(?)$ .

decid «durillon » < duritilione (?).

dėddo «de dessous» <\*de-de-dossu.

far dėstü «saire semblant de ...»; origino inconnue.

dö = «deuil», - èvua gró dö «être bien chagriné».

dözi = «dousil».

 $di = \alpha du \eta$ .

diminijā «diminuer», emprunté au fr.

dir = "dire", - i vei dir "un vieux proverbe".

diriğī «diriger», emprunté au fr.

dispütā «discuter, — gourmander», — s dispütā «se prendre de gueule», emprunté au fr.

distilu «distilleur», emprunté au fr.

s divèci «s'amuser», c'est le fr. se divertir emprunté.

dld fém. «dinde», emprunté au fr.

dis «ainsi, comme cela»; origine inconnue.

disci «ainsi, comme cela», composé de dis et ci.

diò masc. «partie du fil de la quenouille qui est plus mince que le reste et qui se casse»; origine inconnue.

nu de dla! «nom de Dieu!»; c'est une altération volontaire, comme en fr. «nom de bleu».

 $dm\dot{e} =$  «demi».

 $dm\bar{e}d\bar{a} =$ «demander».

dmedu «mendiant» = fr. demandeur.

dmyòrā = «demeurer».

 $d\delta = \pi \operatorname{dos} \pi$ .

dosir «sellette (de cheval)» = fr. dossière.

do cë? «depuis quand?»; serait en fr. \*dès quand.

dòmèğ «dommage», emprunté au fr.

dònā = «damner».

dòt = «dette».

dộtā «dater», emprunté au fr.

dòcin «grosse prune noire»; origine inconnue.

dor «douze» <\*dŏdece.

doim «douzième», est dérivé de doz comme le mot sr. de douze.

do = "dent", - lè do ojod "canine", litt. "dent d'œil".

dra = «droit».

drafi, dratir = «droitier, droitière».

 $dr\dot{e} = \pi \operatorname{drap} n.$ 

dribuoni «celui qui prend les taupes dans les champs» <\*darbo-nariu(?).

dren masc. «taupe» <\*drabariu(?).

drei fém. « membre viril » = fr. drille.

drėmi «dormir» <dormire.

drosi = "dresser", — s drosi "se dresser", — p. p. p. drosi "debout".

drui fém. «putain», cf. vfr. drue «amie, amante, maîtresse, concubine» (?).

 $d\tilde{u}$ ,  $d\tilde{u}r = \alpha dur$ ,  $dure_{\tilde{v}}$ , —  $lu d\tilde{u}$   $\alpha le foie_{\tilde{v}}$ .

Da = "Dieu ".

dimun «dimanche», cf. MSL, X, 291.

1  $du = \alpha \operatorname{deux} n$ .

2 Du «le Doubs (rivière) » < Dube.

3 du, dus = "doux, douce".

dubi = "double", — i dubi "demi-cové", — " dissérantes mesures de capacité".

dubio «coissure de femme», cf. MSL, VII, 466.

duliz fém. «barrière en bois comme il y en a dans les pâturages»; origine inconnue.

durf fém., cf. ribā; origine inconnue.

dusin «doucine (rabot)», emprunté au fr.

dusò «doux, tendre» = fr. doucet.

dutá = «douter».

 $dw = \pi douve \pi$ , —  $\pi$  fontaine  $\pi$ .

duo «édredon», cf. fr. duvet.

diği «danger» < dominiariu.

doi = "devoir".

det = "devant", - dve ji "avant-hier".

drett "tablier de femme" = fr. devantier.

doma = "deviner".

É

ė, ėz «aux» == vfr. es.

ėbėji «aboyer» < es-badiare.

ébèn «ébène», emprunté au fr.

ébőli «forcé (en parlant d'un outil)»; origine inconnue.

ébòbi, -bi = «ébaubi, -ie».

ėbòči = «ébaucher».

ébréči = «ébrancher».

ébrôtnā i bô «ébrancher un arbre»; origine inconnue.

ébuarği = «héberger».

ēcāi «écaille», emprunté au fr.

écajölā «jeter des cailloux à quelqu'un», dérivé de cajo.

ėcamudžā «écasler»; origine inconnue.

ecamuògait «écaster»; origine inconnue.

*ēcèčā* = «écarter».

ŧcèl = «écuelle».

écèlòt «bobèche», diminutif du précédent.

ėcėrā «équarrir» <\*es-quadrare.

tcèru «équarrisseur», dérivé du précédent.

ėcėpā «cracher», cf. vfr. escupir.

1 i ā ēcö «je suis dégoûté, ça me dégoûte», cf. fr. écœurer.

2 i se ėco = «je suis écuit».

ėcis «seringue» = vfr. esclice.

écist «éclabousser ou mouiller avec une seringue», dérivé du précédent.

écmus «amorce», cf. fr. amorce; le commencement du mot est obscur.

écol «école», emprunté au fr.

écôsu, -uz « batteur, -euse en grange», cf. vfr. escoussour «fléau à battre le blé».

tcòbyā «écobuer», sans doute emprunté au fr.

1 écòr fém. «écart», emprunté au fr.

2 écòr fém. «équerre», emprunté au fr., — l écòr è l diè «équerre à onglet», — léz écòr «le gond avec ses ferrures».

ecosa «écraser», emprunté au fr. populaire écaster.

ecreza «anéantir (surtout en écrasant)», emprunté au fr.

ēcrèmā «écrémer», emprunté au fr.

écréniól fém. «crécelle», — «pie-grièche»; origine inconnue.

ecrenio «espèce de petit sapin de marais»; origine inconnue.

écrésur fém. «grand dévidoir de tisserand», cf. La Curne escrusserie « action d'éplucher le lin».

*ècrètur* = « écritoire ».

teri subst. «lettre, billet » = fr. écrit, — far in écri « faire un acte ».

*ècru* = «écrou».

ėcūro = «écureuil».

*ēcūm* = «écume».

ėcūmā = «écumer».

¿culònā i bō «couper les nœuds» <\*es-columnare.

écun «corne» <\*es-corna, — far léz écun «faire les cornes à quelqu'un avec les doigts».

écur «batire le blé» ≪escutere.

ėcūs = «écorce».

écuva d èvo èn rèmès «balayer (un four)», cf. vfr. escouve «brosse».

écuòna = «écorner».

čcuòrči = «écorcher», — «ôter la peau».

d l'écvéi «ordures faites avec du bois, du papier, etc.» = vír. escoville.

ėcai «esquille» «got. germ. skalja.

ččeja rémousser r = vfr. escharder.

ěčèn «grande bûche de bois de stère» = fr. échine.

tcèpa = «échapper».

écèros «pièce de bois qui réunit les échelles», cf. vfr. eschareçon «échalas».

è m écèrpi « j'ai des démangeaisons » «\*es-carpire, cf. fr. charpir.

tiès = « échasses ». — léz étès de lè lū « les deux montants du traineau qui supportent le siège ».

écil « échelle » < scala.

s écoda « se chauffer » = fr. échauder.

éčôlů « noix », cf. fr. écale, all. schale; l'accent est sur la reconde syllabe, d'où l'ô.

écorp « gros ciseau », emprunté sans doute à la région Montbéliardaise. Serait le substantif verbal du représentant de \*ex-carpire.

recot fém. récheveau r < scabetta.

ticu - dévidoir , serait en fr. \*échevoir.

edi è céci == « aider (à) quelqu'un ».

ésesi = « essacer ».

eseii - « esseuiller».

léz éfémur « planches de côté d'une voiture de fumier »; origine inconnue.

```
éfémyórá i čá pyó mná di fémi «garnir une voiture pour transporter
  du sumier», dérivé du précédent.
éfruta = « effronté ».
\dot{e}/\bar{u} = \pi \text{ effort } \pi.
ė̃fūš «ciseaux à tondre (les brebis)» <*es-for(fi)ce, cf. fr. forces.
ėgėi = "aiguille".
egeii masc. « cache-aiguilles », dérivé de egei.
ėgėinā «taquiner» = fr. aiguillonner.
ėgėjų = « aiguillon », — « poinçon ».
ėgnā = « égrener ».
s égőzla « s'égosiller », emprunté au fr.
ėgrėli "ébarouir, ébaroui", — "affaiblir" «*es-gracilitu.
ėgrėfnā «égratigner», cf. vha. krapfo «crochet»; grèp «grappe»
   remonte au même mot, mais il a été emprunté avant le chan-
   gement de pp en pf. Pour le sens cf. fr. griffer dérivé de griffe;
   = vfr. esgrafigner.
égròla «marqué de petite vérole», dérivé de gròl «grèle».
èn pir égüzür « pierre à aiguiser pour ôter le fil», serait en fr.
   aiguisoire.
ėguž fém. «gouge», sans doute emprunté au fr., mais pourrait
   sortir phonétiquement de *es-gubia.
ėguorži — « égorger».
égzèrsā «exercer», emprunté au fr.
égzilā « exiler », emprunté au fr.
ěğòlür « engelure » <*es-gelatura.
s élesi = « s'élancer ».
ělěži « étourdi (comme quelqu'un qui vient de tourner)», scrait
   en fr. *élourdi.
élöct «gâté (en parlant d'un outil)» = vfr. eslochier.
ėlüz fém. « éclair », substantif verbal du suivant.
élüzī « faire des éclairs » <*es-lūcidare(?).
s élüği «tomber de son long», serait en fr. *s'élonger.
s ėmėji ns'épaler n <ex + got. magan nêtre fort n = v. it. smagare.
ėmodr « mettre en mouvement», cf. MSL, X, 322.
ėmišloca «tout mutilė»; origine inconnue.
ėmiòta == « émietter ».
émulòt « pierre à aiguiser » <*es-moletta.
ėmutā « écraser les mottes » <*es-muttare.
ėnūla rôter les nœuds r < *es-nodulare; on attend *ėnula; l'u est
```

sans doute dû aux formes de l'ind. prés. énūl où il porte l'ac-

épèvüri « cffrayer » < \*es-pavūrare.

```
LE PATOIS DE LA FRANCHE-MONTAGNE.
ėpėn = « épine».
ėpi « épi (terme de menuiserie) », sans doute emprunté au fr.
épil rinèt «épine-vinette», emprunté au fr.
épini « épingle», emprunté au fr.
dez epinuòc «épinard» = vfr. espinoche, espinoiche.
dlè pèi d épiotr « poussette d'épeautre », emprunté au sr.
tpilly « éponge » = bourguignon éplonge (influence du verbe plonger).
ėploči «épiler», — è m e bi ciidī ėploči, è n e ro pia sevua, pro-
   bablement emprunté au fr. (éplucher).
ėplū « étincelle » — vfr. espelue.
tpò, tpòs = «épais, épaisse».
tpòl == « épaule».
éprévi « épervier » = vfr. éprevier.
épulò « époule », serait en fr. *époulet.
s épuaròzī « s'étirer en s'éveillant » < *es-pigritiare.
épyard « épar (pièce de bois qui soutient les échelles d'une voi-
   ture), serait en fr. *éperron, cf. vfr. esparron et, pour l'e sup
   posé par notre forme, all. sperren.
érāb «érable», emprunté au fr.
érita « éreinter », emprunté au fr.
érojua « éreinter », cf. vfr. esrener. Ce mot a probablement subi
   une modification analogue à celle que nous signalons sous le
   mol rseinā.
ėsaji = ressayer, - rgouter.
ésclèt fém. « squelette », emprunté au fr.
ésclür « exiler, chasser», c'est le fr. exclure emprunté.
escròca « escroquer», emprunté au fr.
tsèca = « essarter».
ėsėpā alaver avec une planchen; origine inconnue.
tsèpur fém. « planche à laver », dérivé du précédent.
s ésèrā « s'égarer » = vfr. esserrer.
l vei esocu « queteur de nouvelles », cf. vfr. suschier « examiner ».
ėsi «essieu» < axile.
ėsiri r sendre les bardeaux avec lu sa ėsiru r = vsr. essirer, escirer.
éson a bardeau ou planchette pour couvrir les toits a, cf. vfr. es-
ėsona « assommer » < *as-somnare.
```

éso masc. « mesure de labourage. Comprend 24 sillons avec l'ancienne charrue en bois et 20 avec la nouvelle charrue en fer qui fait des sillons plus larges, origine inconnuc.

espèra «espérer», emprunté au fr.

épid « espion », emprunté au fr.

éspri « esprit », — « alcool », emprunté au fr.

ėstimā « estimer », emprunté au fr.

ėstropia « estropié », emprunté au fr.

éstumè « estomac », emprunté au fr.

ėsū = ressuyer ».

ésută « secouer un arbre pour en faire tomber les fruits » < \*exsuccutare.

ésydra léz ébi, lé čebr « assainir » = fr. essorer.

ėsuorfeta « ennuyer, tourmenter »; origine inconnue.

éšarlòt « échalote, Cæpa ascalonia», emprunté au fr.

éšérī « éclairer » < \*es-clariare.

ésèvi «bardeaux minces pour couvrir les maisons du côté du vent»; origine inconnue.

s ésöznā « perdre sa graine (en parlant du foin)»; origine inconnuc. l éslòt « petite échelle au-devant de la voiture à foin» <\*scaletta.

l ěšnā di do « échine, épine dorsale » < \*skinata.

ésuz « écluse », substantif verbal du suivant.

ésuzā « déborder » <\*es-clausare.

tšuòšā = « essoufflé ».

étal = « étoile ».

étalur « chevilles du cèrgu », cf. vfr. estelon; on attend \*étòlur.

étévi « attiédir »; voir tév.

étèc «attache (de toute espèce)», — « embrasse de rideau », substantif verbal du suivant.

étèci (et étèci) «attacher»; c'est une corruption de étèci sous l'influence des nombreux mots commençant par é.

étèl néclat de bois enlevé à l'équarrissage, — attellen = vfr. astelle.

étèmā zétamerz, emprunté au fr.

ėtėnyã = « éternuer».

étë «étain», emprunté au fr.

éte et éte = « étang ».

étëdr «éteindre», emprunté au fr.

ttep = "estampe (outil qui sert à estamper)".

ėtėjį = «étourdie».

ėtnāj fém. sg. « tenailles » < \*ex-tenacula.

étőfa «étouffer», emprunté au fr.

étôl « écurie » - stabula.

Maurice Grammont.

(A suivre.)

# L'ADJECTIF VERBAL LATIN EN -NDUS(1),

# ÉTUDE MORPHOLOGIQUE ET SÉMANTIQUE.

Il n'y a peut-être pas dans la morphologie latine, de question plus souvent étudiée et plus diversement résolue que celle de l'adjectif en -ndus; il peut donc sembler téméraire d'y revenir encore et, après tant d'hypothèses déjà proposées, d'en émettre encore une nouvelle; je crois toutesois que la diversité même et le grand nombre des solutions montre que la question est encore ouverte, et que le champ reste libre à la discussion; d'ailleurs personne, que je sache, n'a prétendu dire le dernicr mot sur cette question, ni la résoudre avec une évidence qui s'imposât; chacun, après avoir exposé son opinion, pouvait dire avec M. Thurneysen qu'il n'avait entendu donner là qu'une hypothèse : « dies alles beruht auf reiner hypothese». Il me siérait moins qu'à tout autre de me départir de cette réserve; le rapprochement que j'essayerai d'établir est purement hypothétique, et c'est comme tel que je le présente; j'aurai atteint mon but si cette hypothèse ne paraît pas invraisemblable.

I

Il est utile, je crois, dans un sujet si controversé, de retracer tout d'abord l'histoire de la question; M. Fay 2 l'a esquissée dernièrement en se bornant toutesois à rapporter les opinions les plus récentes; je reprendrai les choses d'un peu plus haut et avec un peu plus de détail; bien des systèmes en effet, remis en

<sup>1</sup> Bien que, pour beaucoup de nos confrères, la question de l'origine de cette forme soit considérée comme ayant été résolue, au moins en principe, par MM. Havet et Dosson (voir plus bas, p. 147), nous croyons devoir accueillir dans nos Mémoires le présent travail, où une hypothèse toute nouvelle est appuyée par des arguments intéressants. (Note de la Rédaction.)

<sup>2</sup> The origin of the gerundive, dans Transactions of the American philological Association, XXIX (1898), p. 5. Je dois l'indication de ce mémoire à l'obligeance de M. V. Henry et sa communication à M. Meillet; je tiens à les on remercier ici l'un et l'autre, sinsi que des conseils précieux dont ils ont bien

voulu m'éclairer.

honneur ces dernières années, avaient déjà été soutenus ou rélutés il y a vingt ou trente ans. Je n'entreprendrai pas de combattre toutes les opinions déjà émises; je me bornerai à les exposer et à rapporter à l'occasion les principales objections que chaque linguiste a faites au système de son devancier.

En 1816, dans son Konjugationssystem (p. 115), Bopp voyait dans le participe en -ndo- une modification du participe présent actif. C'est encore la théorie exposée par lui dans sa Grammaire

comparée<sup>2</sup>.

En 1836, Pott<sup>3</sup> y distingue un double suffixe; le suffixe -dus, si commun dans les adjectifs latins et qu'il rattache à la racine dha (Θεῖναι, thun), et la nasale qu'il rapproche du suffixe no-

minal sanscrit -ana et de l'infinitif gotique en -an.

En 1844, Weissenborn a adopte la première partie du système de Pott, mais voit dans la nasale la désinence d'un accusatif régi par le verbe do, qu'on retrouve dans le suffixe -dus (cf. pessundo, venundo); pour lui, par conséquent, lugendus signifie: qui luctum efficit vel ita comparatus est ut lugeatur, liber legendus: qui lectionem habet et causa exsistit quare legatur (n. 108).

En 1849, Aufrecht 5 comparait le latin vehendus au sanscrit vahaniyas. Curtius qui, en 1845, dans son compte rendu du livre de Weissenborn 6, s'était rangé au système de Bopp, abandonna ce système dans ses Principes d'étymologie grecque, pour prendre le rapprochement indiqué par Aufrecht comme point de départ d'une nouvelle théorie; dans le type vahaniyas le ty peut être regardé comme le développement d'un i ou y primitif (cf. le suffixe comparatif -iyam); si l'on admet qu'en latin le y se change d'abord en dj, puis en d, vehendus correspond, lettre pour lettre, à vahaniyas 7.

Schleicher avait soutenu cette théorie dans la première édition de son Compendium; plus tard, il pensa que ce changement

Les systèmes antérieurs à 1844 sont exposés et discutés par Weissenborn (De gerundio, p. 12). On trouvera aussi, pour les systèmes plus récents, l'historique de la question dans Weisweiler (Das lat. Participium futuri passivi, Paderborn, 1890, p. 21-37) et Dosson (De participii gerundivi, ... Paris, 1887, p. 5-10).

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> T. IV, p. 50 de la traduction de M. Bréal. <sup>3</sup> Etymologische Forschungen, II, 1, 489<sup>2</sup>.

De gerundio et gerundivo latinae linguae, Isenaci, 1844, p. 104. La thèse de Weissenborn a été reprise et défendue par Holtze, Syntaxis priscorum scriptorum latinorum, II, p. 45.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Aufrecht und Kirchhoff, Umbrische Sprachdenkmäler, I, p. 148, i. n.

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> Zeitschrift für Alterthumswissenschaft, 1845, p. 297.

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> Grundzüge der griech. Etymologie, p. 649 . Gurtius, plus tard, abandonna ce système.

de y en d ne pouvait être démontré pour le latin primitif, et abandonna le système de Curtius pour revenir à celui de Pott 1.

En 1857, Corssen émit une nouvelle théorie qu'il développa et modifia dans la suite; pour lui, le suffixe -ondus est composé du suffixe nominal -on (v. g. erro, gero, ligo, είρων, τέκτων) et du suffixe -do- dans lequel il voit, comme Pott, la racine dha, ou plutôt la racine da.

Ce système fut adopté par H. Rotter<sup>2</sup>, Dräger<sup>3</sup>, etc. Kühner<sup>4</sup> admet aussi la première partie de cette explication; mais il pré-

fère voir dans le suffixe -do- une racine pronominale 5.

En 1865, Schröder<sup>6</sup> émit l'opinion que le suffixe -dus n'était que la postposition -do (grec -de) placée après son substantif, et formant avec lui un groupe qui se serait décliné (cf. perfidus de

per fidem).

En 1886, M. L. Havet proposait 7 une solution très ingénieuse et, au point de vue sémantique, très séduisante. Le participe en -undus serait l'équivalent morphologique du participe grec en -ouevos. Un type \*feromeno- serait devenu par dissimilation \* feromedo-, puis \*ferondo-, \*ferondo-, \*ferundo-\*. Cette hypothèse se heurtait malheureusement à de graves difficultés phonétiques. « Certes, écrivait peu de temps après M. V. Henry 9, le résultat atteint, l'identification du gérondif latin, si longtemps inintelligible, vaut bien qu'on se départe un peu de la rigueur absolue de la phonétique théorique. Et pourtant je ne puis croire que M. Havet n'ait pas éprouvé quelque scrupule à voir, dans un seul et même dialecte, une seule et même forme \*agomenoy se résoudre à la fois en agimini et agundi. » Pour « atténuer ce sacrifice de principe, M. Henry suppose que la dissimilation s'est produite d'abord dans les thèmes à nasale, et que, par exemple, "linomenos, "sternomenos sont ainsi devenus "linomedos, "sternomedos, puis, suivant le processus indiqué par M. Havet, linundus,

<sup>2</sup> Ueber das Gerundium der lat. Sprache, Pr.Cottbus, 1871.

3 Historische Syntax, II, p. 8192.

\* Ausführliche Grammatik der lat. Sprache, I, p. 452; II, p. 540.

<sup>1</sup> Mém. Soc. ling., VI, p. 231.

\* Esquisses morphologiques, V: Les infinitifs latins, Paris, 1889, p. 26.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> aWir haben wol im ersten teile dises suffixes, in en, un, älter also on, das an des ai. -an-ya zu erkennen; das -do- ist warscheinlich das im lat. so hänfige suffix -do, vgl. cali-do-..... Diss -do- entstamt wol der selben verbalw. da (lat. dare, die hier aber mit urspr. dha «facere» zusammen geflossen scheint), die wir in cro-do, con-do u. s. f. sehen» (Compendium der Vergleichenden Grammatik, p. 382 ).

<sup>&</sup>lt;sup>a</sup> Cette opinion avait déjà été soutenue par Schömann dans sa Lehre von de n Redeteilen.

Ueber den Ursprung des lat. Gerundium, dans K. Z., XIV (1865), p. 350.

<sup>\*</sup> Cette théorie a été adoptée par Dosson dans sa thèse (De participii gerundi-

sternundus. De là, ce suffixe se serait propagé dans les autres thèmes verbaux. Cette hypothèse admise pour l'adjectif en -undus, M. Henry propose d'identifier de même le gérondif en le rapprochant de l'infinitif en -µevai; un gérondif nendi pourrait ainsi représenter \*ne-men-i = vn-µevai. Ce nouveau rapprochement est très fécond en conséquences sémantiques et morphologiques; ainsi s'explique le sens actif du gérondif à côté du sens passif de l'adjectif en -ndus, et, d'autre part, la dissérence vocalique du gérondif agendi et de l'adjectif verbal agundus rend compte, par une contamination bien facile à admettre, de cette même dissérence entre le type oriundus et le type volvendus.

Cette même année 1889, M. Thurneysen labandonnait l'hypothèse précédemment émise par lui l, et rapprochait comme M. Havet ferondos de Pephuevos; il n'avait pas recours comme lui à une dissimilation, mais au passage de la forme syncopée \*feromnos à la forme \*feromdos; il citait, comme exemples de cette transformation, inde = \*im-ne, quamde = \*quam-ne, mendax = \*mem-nax, frendo = \*frem-no.

On a fait à cette théorie de graves objections: au principe de la dissimilation on oppose on non seulement le type agimini, mais encore les neutres nominis, seminis, etc., et les masculins ou féminins en -mnus, -mna, v. g. alumnus, vertumnus, volumnus, etc. on remarque de plus que le processus indiqué par M. Havet coutredit les formules générales de dissimilation reconnucs par M. Grammont of a M. Thurneysen on répond en citant le type contemno et de plus ces mêmes thèmes en -mnus, -mna; on écarte d'ailleurs les exemples qu'il propose of.

En 1887, M. Brugmann <sup>8</sup> rapproche, comme Aufrecht l'avait déjà fait, le participe latin en -ndus du participe lituanien en -tinas, et identifie les deux suffixes: dando- vient de \*da-tno-, im-plendo de \*plet-no-, etc. Cette théorie a été adoptée par M. Stolz <sup>9</sup>

<sup>2</sup> K. Z., XXVI, p. 301, et plus spécialement p. 308 et suiv.

<sup>5</sup> En particulier la loi XVII, p. 79; cf. ib., p. 141 et Brugmann, Grundriss,

I, p. 859 3.

Weisweiler, loc. laud.; Stolz, Lat. Grammatik, p. 3852 (t. 11 du Manuel

d'I. Müller).

Der Ursprung der lat. Gerundia und Gerundiva, dans American Journal of

philology, VIII (1887), p. 441; Grundriss, II, p. 152.

Lateinische Grammatik, p. 3112.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> K. Z., XXX (1889), p. 493.

Weisweiler, Das Participium futurum, p. 34; Brugmann, Grundriss, II, p. 153.
 On trouvers une liste de ces substantifs dans Döhring, Die Etymologie der sog. Gerundivformen, p. 20.

<sup>7</sup> M. Wharton (Etyma latina) fait venir mendax de menda, inde de \*im-de, frendo de i. e. grendh., ags. grindan, cf. pour inde, quamde, Stolz, Lat. Grammatik, p. 256; Bréal, Mém. Soc. ling., I, 198; Brugmann, Grundriss, I, 6892.

et M. Deecke 1. M. Brugmann cependant l'a abandonnée lui-même 2.

En 1888, M. Döhring rapproche le suffixe -ndo- du suffixe grec -νθος (-ανθος, -ινθος, -υνθος, -ονθος). M. Weisweiler se range à son avis et déclare se contenter de cette solution «qui n'est pas, dit-il, la plus brillante, mais qui suffit cependant à fournir un point de départ à des recherches de syntaxe».

M. Brugmann <sup>5</sup> et M. Stolz <sup>6</sup> ont écarté ce rapprochement en s'appuyant sur les formes osques et ombriennes en -nn- (-n-) qui ne peuvent se ramener qu'à un suffixe en -nd- (i. e. dh eût

donné f).

En 1891, M. R. S. Conway? revint à la théorie de Curtius, et rapprocha le suffixe latin -ndus du sk. -antyas; il comparait tenio = τείνω, tendo; \*ghenio = θείνω, of-fendo. Curtius, il est vrai, avait abandonné lui-même son système, parce que -antya-était postérieur aux Védas; mais, remarque M. Conway (p. 299), si cela empêche l'identification des deux types, cela ne défend pas de reconnaître dans l'un et dans l'autre le même procédé de formation. Le gérondif serait donc un dérivé secondaire, formé du suffixe adjectif -io- ajouté aux thèmes des substantifs verbaux en -en ou -on; ainsi s'expliquerait la double nuance vocalique -endus, -ondus.

L'année suivante, dans la même revue, M. G. Dunn <sup>8</sup> réfutait le système de M. Conway et en exposait un nouveau : dans -undus, il faut distinguer, d'après lui, deux suffixes : le suffixe -dus, qui se retrouve dans un grand nombre d'adjectifs, v. g. pallidus, etc., et le suffixe -un-, forme faible du suffixe d'infinitif -uen-<sup>9</sup>.

Cette même année 1892, M. Brugmann 10, admettant comme hautement probable, d'après les travaux de M. Weisweiler, que l'adjectif en -dus marque primitivement une «chose à faire», et que d'ailleurs il est antérieur au gérondif que le latin en a tiré

<sup>1</sup> Grundriss, II, p. 1424.

Das lat. Participium futuri passivi, Paderborn, 1890, p. 36.

\* Grundriss, II, p. 153. \* Lat. Grammatik, p. 311\*.

Grundriss, II, p. 1424.

Beitrage zur Auffassung der lat. Infinitiv-, Gerundial- und Supinumkonstruktionen, Mülhausen, 1890, p. 46.

<sup>3</sup> Die Etymologie der sog. Gerundivformen, Konigsberg, 1888, p. 13.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> The origin of gerund and gerundive, dans Classical Review, V (1891), p. 296.

<sup>\*</sup> Classical Review, VI (1892), p. 1.

\* «We have the form \*reguendus which will mean having the property of being ruled, as pallidus is having the property of being pale; now the weak form of -yen- is -un-; hence regundus, implying an archaic accentuation régundus or regundús.»

par une extension de la construction impersonnelle <sup>1</sup>, émet l'hypothèse suivante: la langue italique aurait joint à un accusatif infinitif en -m la postposition -do- (gr. δε, ags. tō, vha. zuo), cf. en-do indu, dō-nicum dō-nec, av. vaesman-da, gr. ἡμέτερον-δε, ἡμέτερον δῶ. Le groupe entier se serait ensuite décliné, cf. per-fidus, subjugus, antenovissimus. Comme on le voit, ce système se rapproche beaucoup, pour la première partie, de la première théorie de Corssen, pour la seconde, de celle de Schröder. Je n'entreprendrai pas la réfutation de ce système, me contentant de renvoyer pour cela au dernier mémoire de M. Fay<sup>2</sup>; je remarquerai seulement qu'il est bien hardi d'expliquer une forme latine à l'aide d'un infinitif et d'une postposition qui ne se trouvent en latin ni l'un ni l'autre.

En 1894, M. Meillet, dans une communication orale saite à la Société de linguistique<sup>3</sup>, rapprochait du participe en -endus le participe sanscrit en -atas a comme haryatás a souhaité, désirable, pacyatás a qui est à voir, pacatás a cuit, où la valeur a — n est prouvée par cvā-ntás. Il écartait la difficulté tirée de la nature de la dentale en admettant que le latin emploie ici le suffixe -do- équivalent morphologiquement a suffixe -to-, comme dans calidus, etc.

Cette même année, M. Horton-Smith o reprenait la théorie de M. Brugmann pour la modifier. Il en accepte la première partie; la nasale du suffixe -undus représente la désinence d'un infinitif accusatif; au contraire, le suffixe -dus ne vient pas de la postposition -do, mais de la racine do-donner ou peut-être dhō-faire 7, que l'on retrouve aussi dans les adjectifs imbridus, lucidus, etc 8. Il revenait donc au système de Weissenborn, et établissait (p. 213) « edendus — giving the act of eating », comme jadis Weissenborn

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Cf. infra, p. 163.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Transactions of the American philol. Assoc., XXIX (1898), p. 6.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Bulletin de la Soc. de ling., VIII, p. civ.

<sup>\*</sup> Ce rapprochement a été fait aussi par M. Bartholomae, I. F., IV (1894), p. 127, n. 2; cf. Grammont, La dissimilation, p. 141.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Cette équivalence est indiquée par le rapprochement entre lit. tvir-ta-s «ferme» et v. sl. tvrŭ-dŭ; les deux mots ne différent que par le suffixe.

The origin of gerund and gerundive, dans American Journal of Philology, XV (1894), p. 194.

<sup>7 «</sup>To this infinitive as basis was added the suffix -do, which appears in adjectives such as imbridus, lucidus, etc. This suffix -do may, so far as Latin alone is concerned, represent either idg.  $\sqrt{do}$  «give» or possibly  $\sqrt{dhs}$  «place» or rether smakes.

Après une longue énumération de ces adjectifs, M. Horton-Smith ajoute (p. 201): «In all these instances (pace V. Henry, Précis, \$ 163), the suffix -domeans giving, or perhaps causing, e. g. giving forth redness, heat, dampness, moisture, coolness, warmth, etc.». Il voit dans ce suffixe l'équivalent sémantique du grec -Pôpos.

interprétait *lugendus : qui luctum efficit* 1. Il n'est pas sans intérêt de remarquer comme certains reviennent maintenant à cette méthode étymologique si vivement critiquée il y a quinze ans par les néo-grammairiens<sup>2</sup>, et expliquent, comme Bopp et Curtius, les formes grammaticales par l'agglutination d'éléments radicaux.

Dans le même numéro de la revue, M. E. W. Fay<sup>3</sup> émettait une théorie toute différente. Pour lui, le type primitif est le type ferendae; la finale serait à rapprocher du grec -θαι. «Nous devons observer, ajoute t-il, que le grec -θαι n'est pas l'équivalent du sk. -dhyāi... mais d'une forme aryenne -dhăi... A côté du type infinitif yajadhyāi, nous pouvons admettre une seconde forme \*yajadhăi. " li pose ensuite l'équation fer-en-d-ae = sk. bhar-a-dh-yāi, et cherche enfin à prouver que cette forme ferendae

est particulièrement fréquente dans le latin archaïque.

Cette même année 1894, M. L. Ceci 4 réfuta le système de M. Fay: "Si le gérondif latin, dit-il, était d'origine indo-européenne, on ne pourrait plus expliquer les gérondifs du groupe osco-ombrien »; dans ces dialectes, en effet, le dh primitif est représenté par f<sup>5</sup>. M. Ceci ajoutait que jamais le type serendae n'avait fait sonction d'infinitis 6. Il essayait de corriger ce système en identifiant non plus serendae, mais serendī avec bháradhyāi, et en supposant que les formes ombriennes et osques étaient d'importation latine. Ce système à son tour a été réfuté par M. Herbig 7.

<sup>1</sup> Paul, Principien der Sprachgeschichte, p. 297; cf. Brugmann, Zum heu-

tigen Stand der Sprachwissenschaft, p. 115. The latin gerundive -ndo, dans American Journal of philology, XV (1894),

p. 217.

Di un nuovo infinitivo latino e dell' origine del «participium necessitatis»,

dans Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei, vol. III (1894), p. 827.

\* -Se il gerundivo latino fosse, come il dotto Americano pone, di origine indogermanica, riuscirebbero addirittura inesplicabili i gerundivi del gruppo osco-umbro perchè il -dh- originario è continuato nel latino da -d-, ma nei dialetti occo-umbri da -f -. C'est ce même argument, comme on peut se le rappeler, que M. Brugmann et M. Stolz opposaient au système de M. Dohring.

\* Inoltre, dov' è mai la funzione infinitivale di ferendae ed amandae, docondae, che sono genitivi e dativi viventi, non dativi irrigiditi al pari del ved.

bháradhyāi e del greco Φέρεσθαι.»

<sup>1</sup> I. F., IX (1898), Anzeiger, p. 37. M. Herbig insiste surtout (p. 38) sur l'invraisemblance de cette importation latine que suppose M. Ceci : «Er muss also die Gestaltung der ursprüngliche Lautgruppe -ndh- in Formen wie umbr. pihaner, piandi...osk. úpsannam, operandam für Lateinische erklaren, trotzdem

<sup>1</sup> La signification passive de l'adjectif en -ndus est toujours difficile à expliquer dans cette théorie; voici comment M. Horton-Smith résout cette difficulté: «These forms in -ndo- were originally active, but from their use they shaded into a passive meaning, and hence came to be regarded as passives. The active meaning, however, is manifest in a few forms (volvendus...) n.

Tout dernièrement, M. Fay la repris sa théorie et l'a exposée avec plus d'ampleur. Il s'attache d'abord à réfuter le système de M. Brugmann (p. 6) et celui de M. Horton-Smith (p. 10), cherche en sanscrit des équivalents pour l'attraction de cas que sa propre théorie suppose en latin, et s'étudie surtout à écarter l'objection tirée de l'osque et de l'ombrien. L'aspirée indo-européenne dh, quand elle est isolée, se traduit, il est vrai, dans ces deux dialectes par la spirante f, mais rien ne prouve, dit-il, qu'elle subisse le même traitement après nasale. Je n'ai pas l'intention de suivre M. Fay dans cette discussion, où, faute d'exemples concluants, on ne peut apporter de part et d'autre que des hypothèses et des conjectures plus ou moins probables; il y a d'ailleurs des objections bien plus graves à faire à cette théorie. Qu'est-ce que cet infinitif serendae? Le trouve-t-on une seule fois dans la langue latine sinon comme une forme féminime de génitif-datif singulier ou de nominatif pluriel? Quelle attraction de cas M. Fay peut-il constater (p. 11) dans le vers de Plaute: « Referundae ego habeo linguam natam gratiae »? Le datif gratiae est régi par natam, et l'adjectif referundae n'est pas plus un infinitif datif que ne serait, par exemple, l'adjectif mutuae ou le participe passé debitae; M. Ceci l'a fort bien dit, il n'y a aucune parité ni comme sens ni comme fonction, entre des datifs pétrifiés comme bháradhyāi et Φέρεσθαι et un datif vivant comme

Quant au système de M. Ceci lui-même, si on abandonne l'objection que M. Herbig tirait des formes osques et ombriennes, il restera toujours une grave difficulté à lui opposer : comment expliquer dans cette hypothèse le développement du participe en -ndus et sa signification le plus souvent passive si nettement opposée au sens actif du gérondis? Si l'on suppose au point de départ non pas la forme ferendi, mais la forme ferendus, cette difficulté disparaît; le gérondis, comme l'a démontré M. Weisweiler, n'est que la forme impersonnelle de l'adjectif en -ndus. Ce qui appuie encore cette théorie, c'est le témoignage de l'osque et de l'ombrien qui possèdent l'équivalent de l'adjectif en -ndus, mais ne semblent pas connaître le gérondis.

Après cet exposé, forcément un peu consus, il n'est pas inutile, je crois, de rapprocher les uns des autres et de grouper les différents systèmes.

Laute und Endungen..... so charakteristisch umbrisch oder oskisch geprägt sind, wie irgend welche».

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Transactions of the American philological Association, XXIX (1898), p. 5.
<sup>2</sup> Das Participium passivum, ch. v et vi (p. 64-95), cf. infra, p. 163.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Cf. Brugmann, Grundriss, II, p. 1424; Delbrück, Vergleichende Syntax, II, p. 489.

Certains voient dans le suffixe en -ndo- un suffixe simple qu'ils rapprochent du participe présent actif (Bopp), du sk. -antyas (Curtius, M. Conway), du lit. -tinas (M. Brugmann 1, M. Stolz, M. Deecke), du grec -ouevos (M. Havet, M. Henry 2, M. Thurneysen), du grec -vos (M. Döhring, M. Weisweiler), du sk. atas (M. Meillet), du sk. -dhyāi (M. Fay, M. Ceci).

D'autres y voient un suffixe composé, dont la première partie est soit un suffixe nasal (Pott, Corssen, M. Dunn), soit une désinence d'accusatif (Weissenborn, M. Brugmann, M. Horton-Smith), la seconde, la racine verbale do- ou dhē- (Pott, Weissenborn, Corssen, M. Horton-Smith), la postposition -do (Schröder, M. Brugmann), un thème pronominal (Schömann, Kühner), ou le suffixe adjectif -do-. (M. Dunn).

#### H

Dans un article récent des Indogermanische Forschungen<sup>3</sup>, M. Brugmann établissait que, dans la flexion nominale des langues indo-européennes, il y avait une alternance fréquente entre la déclinaison en -o- ou -ā- et la déclinaison consonantique<sup>4</sup>. Parmi les nombreux exemples qu'il en citait, je me bornerai à reproduire ceux d'une seule classe, par exemple des thèmes en -t, -tō-, -tā-: πρόδλητος, προδλής; damnatus, damnas; γυμνήτης, γυμνήτης, χερνήτης, χερνήτης, χερνήτης, χερνήτης, χερνήτης, Συδα-ρίτης, nostras, Antias, Samnis, etc.<sup>5</sup>.

Partant de ce fait, M. Brugmann identifie le type φορεύs avec un type \*φορη Fos, participe des verbes en -εω.

1 li faut remarquer toutefois que M. Henry rattache -ondus à -оµвиоз, mais endi à -еµвиоз.

3 Die Herkunst der griechischen Substantiva auf -eis, dans I. F., IX (1898), 4. Hest, p. 365.

\* «Die, wie mir scheint, richtige Lösung des Problems ergibt sich, wenn man sich die Thatsache vergegenwärtigt, dass in der Nominalflexion der idg. Sprachen vielfach ein Wechsel awischen -o- oder -a- Deklination und konsonantischer Deklination begegnet, der teilweise sicher in die uridg. Zeit hinaufreicht, teilweise wenigstens der Art ist, dass er nicht als merhanische Wirkung einzelsprachlicher Lautgesetze betrachtet werden darf.»

Il serait facile d'allonger cette liste d'exemples, sans même sortir de cette classe de thèmes; ainsi Kühner-Blass (Ausführliche Grammatik der gr. Sprache, l. 1, 552) cite: daunis et dauntos; duptiphs et dupliphtos, μελιαράς et μελίαρατος, ἀμοδρώς et ἀμάδρωτος, ἀριγνώς et ἀρίγνωτος, ἀγνώς et dywisos. On trouve encore chez Homère (Autenrieth, Wörterbuch zu de i hom. Gedichten , Leipzig, 1897): ἀδμής et ἀδμητος, ἀταρδής et ἀτάρδητος, etc. De même en latin, mansues et mansuetus, inquies et inquietus, etc. voir Neue-Wagener, Furmasuletes, II, 163 et suiv.

<sup>&#</sup>x27; le nomme ici M. Brugmann, bien qu'il ait abandonné ce système, parce que c'est lui qui l'a créé, et que M. Stolz n'a fait que le suivre; c'est pour la même raison que je nomme aussi Curtius.

C'est un rapprochement analogue que je voudrais essayer d'établir entre l'adjectif latin en ndus (ndo-) et l'adjectif grec en -ás, -ásos (nd-).

Parmi les mots grecs terminés en -as, on doit distinguer deux catégories fort diverses : d'un côté des substantifs féminins tels que λαμπάs, de l'autre côté des adjectifs verbaux tels que Φυγάs.

Les mots de la première catégorie ne peuvent pas apporter beaucoup de lumière à la question étudiée ici; au point de vue sémantique, ils n'ont rien de commun avec l'adjectif latin en -ndus, et au point de vue morphologique ils forment un groupe peu homogène; dans la plupart d'entre eux, il semble qu'il faille reconnaître un suffixe  $-\alpha \delta^{-1}$ ; mais dans plusieurs autres  $^2$ , l' $\alpha$  paraît appartenir à la racine, et l'on est en présence du suffixe  $-\delta$ -.

Les adjectifs verbaux, au contraire, ont, comme j'essayerai de le montrer plus bas, une valeur sémantique soit active, soit passive, fort voisine de celle de l'adjectif en -ndus; de plus, ils forment un groupe 3 dans lequel le suffixe -αδ- se détache nettement 4; en voici quelques exemples: Φυγάς π fugitif π, ρυάς π qui coule π, δρομάς π coureur π, Φορθάς π nourrissant π ou π nourri π, νομάς π qui pait π, σ1ροφάς π qui tourne, qui enroule π, εθάς π habitué π ou π habituel π, Φοιτάς π errant π, κυκλάς π qui roule π ou π qui entoure π, μιγάς π mêlé π, σποράς π dispersé π, λογάς π choisi π, γυμνάς π nu π ou π exercé π, μονάς π isolé π.

A côté de ces thèmes consonantiques en -αδ- qui sont les plus fréquents, on rencontre quelques thèmes vocaliques en -αδο-; ainsi χρόμ-αδος «grincement», cf. χρέμ-πλομαι, χρεμ-ετίζω, χρόμ-η, vha. gram-izzôn, ga-grim, etc., δμ-αδος, cf. δμ-άς 5, peutêtre aussi κέλαδος; dans ce dernier exemple cependant rien n'indique qu'on doive couper κελ-αδο- plutôt que κελα-δο-; il y faut

<sup>1</sup> Ainsi dans λαμπ-ds, μαιν-ds, Ισχ-ds, Ť-άδες, Nai-ds, Maι-ds, τοχ-ds, δλχ-ds, Ιλλ-ds, σ7ι6-ds.

² Ελλά-s, cf. Ελλην, ἐπ7ά-s, ἐννεά-s, δεκά-s. Sur le consonantisme de δεκάδ- en face de sk. daçat, voir Brugmann, Grundriss, II, 368 et 698, i. n.

<sup>4</sup> Ce suffixe malheureusement n'est guère représenté qu'en grec et en latin; voir Brugmann, Grundriss, II, p. 382.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Sur la différence d'accentuation, voir supra, n. 3.

joindre les adverbes en -alor, où l'on retrouve la forme accusative neutre de thèmes en -ados, par exemple : συνωχ-αδόν, μουν-αδόν, δμοθυμ - αδόν, οί - αδόν, etc.; cf. Kühner - Blass, ausführliche Grammatik der griech. Sprache, I, 2, 306.

Ces remarques saites, rien n'empêche, je crois, d'admettre le rapprochement que je propose et d'écrire, par exemple :  $\delta\theta\omega$ :

ilas = lego: legendus.

D'où viendraient, dans cette hypothèse, les deux formes -endus, -undus en face du grec -ad-? On peut en donner deux explications différentes.

On peut d'abord y voir un cas d'apophonie. C'est ainsi qu'on explique, par exemple, les formes flexuntes, voluntas (= \*volontitas), euntis à côté de flexentes, volentes, iens 1. On aurait dans ces thèmes en -nt- « une flexion apophonique telle que Φέροντ-α, Φερέντ-ι, Φερητ-652 n. La même explication vaudrait pour les thèmes en -nd- (-ndo-); le grec εθ-ás (\* εθ-nδ-s) représenterait le degré réduit du suffixe, le latin leg-endus (= leg-end-us ou legnd-os 3) le degré normal ou le degré réduit, leg-undus (= \*legmd-us) le degré fléchi.

M. Weisweiler à a émis une autre opinion très ingénieuse et très riche en conséquences sémantiques; d'après lui, à côté de la forme en -undus dont le vocalisme était celui de l'indicatif présent (3° pers. plur.), on aurait créé une forme en -endus, d'après le vocalisme de l'ancien subjonctif déjà passé au sens futur; legundus: legentur = legendus : legentur; ainsi s'expliquerait le double sens, présent et futur, de cet adjectif verbal<sup>5</sup>. Cette seconde hypothèse

Voir Brugmann, Grundriss, II, p. 376; Henry, Précis, p. 1425.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Henry, Précis, p. 240<sup>5</sup>. De même Brugmann, Grundriss, II, p. 886 i. n. : v-ent-: -ont-: -nt- wie im gen. abl. sing. -es: -os: -sn.

2 Cf. Brugmann, Grundriss, II, p. 371 et 886 i. n.

Des Participium..., p. 38-40. Pour l'adjectif en -bundus, M. Weisweiler (ibid., p. 41) y voit une forme dérivée du futur en -bo dont la signification eût été originairement présente; M. Henry (Précis, p. 1784), M. Brugmann (Grundriss, II, p. 1426), M. Geci (Di un nuovo infinitivo, p. 852) y voient une formation parallèle à celle du futur en -bo, mais indépendante de lui, aussi bien que celle de l'imparfait en -bam; dans le suffixe -bundus ils reconnaissent l'adjectif verbal en -ndus du verbe \*fuo; cette econde supposition me parait plus probable. — L'origine du suffixe -cundus est plus obscure: M. Henry (ibid.) émet l'hypothèse que l'adjectif secundus a pu donner l'illusion d'un suffixe -cundus. M. Conway (Classical Review, V, p. 299) pense aussi que ce suffixe vient des formes dans lesquelles le c appartenait à la racine, p. ex.: joc-undus (cf. jocus, jocare). M. Brugmann (American Journal of philology, VIII, p. 443) explique de même rubicundus (cf. rubicare); il est survi par M. Stolz (Lat. Grammatik, p. 381). Au contraire, M. Bezzenberger (Götting. gel. Anzeig., 1887, p. 428), M. Döhring (Die Etymologie..., p. 9), M. Johansson (Beitr. z. griech. Sprachk., p. 91) voient dans le c le x du parfait grec. M. Ceci trouve cette seconde théorie moins vraisemblable; je suis de son avis sur ce point.

me paraît, milgré tout, moins vraisemblable que la précédente; dès la période archaïque, le type labundus apparaît avec la même signification temporelle que le type volvendus. De plus, on peut se demander si l'adjectif en -ndus a eu dès l'origine le sens futur que lui prête M. Weisweiler; c'est là une question bien controversée, que je discuterai un peu plus bas.

#### Ш

La valeur temporelle de l'adjectif en -ndus n'est, en effet, qu'une des multiples questions de sémantique qui se rattachent à cette forme. Je ne saurais ici les traiter toutes en détail; je me contenterai de discuter les trois principales:

1° L'adjectif en -ndus est-il actif ou passif?

2° Est-il présent ou futur?

- 3° Quel rapport y a-t-il entre lui et le gérondif?
- 1. La plupart des grammairiens voient dans cet adjectif une forme passive, et en effet la grande majorité des exemples semblent leur donner raison. Mais, si l'on admet sans restriction cette théorie, on fait des types oriundus, volvendus, secundus, autant d'énigmes inexplicables l. Riemann pense au contraire que le sens actif est seul primitif: « A l'origine, dit-il, l'adjectif verbal en -ndus paraît avoir eu la valeur d'un participe présent à sens actif (cf. oriundus = qui oritur, secundus = qui sequitur)». Cette thèse se heurte à des difficultés qui me paraissent encore plus grandes; il suffit en effet de parcourir les listes d'exemples données par Holtze pour se convaincre que, dès l'époque archaïque, le sens passif est prédominant, et que le sens actif ne se rencontre que dans quelques formes isolées. M. Kvičala prend une position intermédiaire; pour lui, le sens primitif peut être actif aussi bien que passif. Il est suivi par M. Landgraf<sup>5</sup>.

C'est cette conclusion que suggère aussi la comparaison de l'adjectif latin en -ndus et de l'adjectif grec en -as. Ces deux classes d'adjectifs ont un sens nettement intransitif, et c'est ce

<sup>1</sup> Dosson (p. 31-43) et M. Weisweiler (p. 49-64) ont cherché à expliquer ces formes; mais leur argumentation me semble pen convaincante.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Syntaxe latine, p. 441<sup>2</sup>, n. 1 (453<sup>3</sup>, n. 1), cf. Riemann-Goelzer, Grammaire comparée du grec et du latin; Syntaxe, p. 643, n. 2. La théorie de Riemann y est atténuée.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Syntaxis priscorum, II, p. 51; Syntaxis Lucretianae lineamenta, p. 133. Holtze cependant suit la théorie de Weissenborn et, par conséquent, n'admet pas que le sens passif soit primitif.

<sup>\*</sup> Syntaktische Forschungen , Gerundium und Gerundivum dans Wiener Studien , I (1879). p. 218.

FReisig-Haase, Vorlesungen, n. 580, p. 747.

qui en fait à ce point de vue l'unité sémantique; d'ailleurs les uns et les autres peuvent être actifs ou passifs. Voici quelques exemples de ces adjectifs employés au sens actif :

Aξω ὑμᾶς εἰς τὴν Τρωάδα, ἐνθεν καί εἰμι Φυγάς (Xén., An., 5, 6, 23) «Je vous conduirai dans la Troade, d'où j'ai fui»; ῥυάς Φρίξ (Arist., Probl., 10, 63) «chevelure qui tombe»; ῥυάδος σώματος γενομένου (Arist., P. A., 3, 5, 14) «le corps étant devenu flasque»; ωροσέδην δρομάς ἐξ οἰκων (Eur., Suppl., 1000) «Je suis venue en courant»; νομάδες ἱνδοί (Esch., Suppl., 284) «les Indiens nomades»; άρκτου σΊροφάδες κέλευθοί (Soph., Trach., 131) «les chemins circulaires de l'Ourse»; Οὐ ἀν ἐθὰς γενόμενος ἀφαιρεθή (Thuc., 2, 44, 2) «ce qu'on perd aprè s'y être habitué»; φοιτάσι ωῖεροῖς (Eur., Phæn., 1024) « sur leurs ailes errantes»; κυκλὰς δρα (Eur., Alc., 449) «le temps qui roule», cf. volvenda etas.

Voici maintenant quelques exemples du sens passif :

Πολλοί δ' ἐπιπ7ον μιγάδες (Eur., Andr., 1143) « beaucoup tombèrent péle-méle»; Σποράδες... τὸ ἀρχαῖον ἀπουν (Arist., Pol., 1, 2, 7) « A l'origine, les hommes vivaient dispersés»; Àργείων οι χίλιοι λογάδες (Thuc., 5, 67, 2) «mille Argiens d'élite»; γυμνὰς ἔππος (Eur., Hipp., 1134) « un cheval dressé»; Μονάδα δὲ Ξέρξην ἐρημόν Φασιν... (Esch., Pers., 734) «On dit que Xerxès, isolé et abandonné...».

Parsois même, un seul adjectif réunit les deux significations :

Φορδάς γτ (Soph., Ph., 700) «terre nourricière»; Olov άθρόους ωώλους έν άγέλη νεμομένους φορδάδας τοὺς νέους κέκτησθε (Pl., Leg., 666, E) «vous élevez vos jeunes gens comme des poulains dans un haras».

Et maintenant, si l'on revient au latin, on trouve une vingtaine d'adjectifs en -ndus employés au sens actif; presque tous se rencontrent dans la période archaïque, et sont plus tard tombés en desuétude; ces adjectifs, d'ailleurs, n'appartiennent pas tous à la même famille verbale, mais se rencontrent à l'état sporadique dans les groupes les plus divers l. Cet état de choses s'explique difficilement si l'on voit dans le type legundus la même forme participiale que dans le type λεγόμενοs. D'où viendrait à l'adjectif en -ndus ce sens actif? Pourquoi ne l'aurait-il à peu près que dans la période archaïque? Pourquoi les adjectifs de cette signification seraient-ils ainsi disséminés dans la langue? Tout cela est, je crois, plus facilement explicable si l'on considère l'adjectif en -ndus comme étant, du moins à l'origine, indé-

<sup>1</sup> Voici la liste de ces formes d'après Dosson (p. 33-36): Adolenda, commolenda, coinquenda, deferunda, adferenda, scribundus, adolescendus, circumcundus, circumitimiendus, florescendus, labundus, criundus, nascendus, renascendus, navigandus, placendus, persundus, secundus, senescendus, tabercendus, volvendus; cf. Neue-Wagener, Formenlehre, III, p. 179.

pendant de la conjugaison, tout autant que l'adjectif en -idus ou l'adjectif en -ax en latin, l'adjectif en -as en grec. On conçoit qu'il se soit propagé d'une façon irrégulière, non dans tous les verbes latins, mais dans quelques types dispersés, gardant à l'origine son sens actif à côté de son sens passif. Mais comment ce sens passif s'est-il développé dans la suite jusqu'à absorber le sens actif du suffixe?

Voici la réponse qui me semble la plus probable; je ne prétends pas cependant qu'elle soit certainement la vraie; ici comme dans tout le cours de cet article, je n'entends rien affirmer, j'essaye seulement d'exposer une hypothèse.

On sait la prédifection qu'a le latin pour les constructions passives et la préférence qu'il leur donne quand il le peut sur les termes abstraits. Ainsi il dit post Urbem conditam là où nous disons «après la fondation de Rome». Il est inutile de donner ici plus d'exemples de cette tournure si connue. C'est à elle, je crois, qu'il faut attribuer la propagation de l'adjectif en -ndus employé au sens passif. Le latin en effet trouvait dans le type legendus ce qu'il ne pouvait trouver dans le type lectus. Ce dernier entraînait partout avec lui son sens passé, et ne pouvait rendre au passif cette idée d'action dépouillée de toute signification temporelle que nous exprimons en français par l'abstrait; soit, par exemple, cette pensée : «La grandeur d'âme se manifeste surtout par le mépris et le dédain de la douleur, dire ici contempto et despecto dolore, ce serait soit fixer dans le passé une idée abstraite qui ne se rapporte logiquement à aucune catégorie du temps, soit marquer entre la phrase participiale et le verbe principal une antériorité qui serait illogique; Cicéron a employé l'adjectif en -ndus : amplitudo animi eminet contemnendis et despiciendis doloribus (Tusc. 2, 26, 64). Cet adjectif en effet, comme l'a très bien dit M. Bréal 1, "n'exprimait à l'origine que l'idée de l'action soit active, soit passiven; il n'avait de lui-même aucune signification temporelle; il fournissait donc aux Latins un moyen commode et souvent unique de remplacer le substantif abstrait par une tournure passive équivalente. De là vient, par exemple, qu'on le voit si souvent employé parallèlement à un substantif abstrait, ainsi :

Discessu a suis atque ipsa relinquenda luce moveatur, (Cic., Fin., 5, 1, 32): Valetudo sustentatur notitia sui corporis et praetermittendis voluptatibus, (Cic., Off., 2, 24, 86), etc.. Cf. Dosson, p. 58.

Le sens passif gagna ainsi rapidement, et les adjectifs en -ndus, d'abord isolés, s'étendirent bientôt et se propagèrent à

Lesai de sémantique, p. 51.

tous les thèmes verbaux, tandis que le sens actif du suffixe s'effaçait de plus en plus et n'apparaissait plus guère en prose

classique que dans l'adjectif secundus.

Toutefois, dans cette propagation même, l'adjectif passif en -ndus paraît avoir été indépendant de la conjugaison; ce qui du moins le fait supposer avec vraisemblance, c'est que, même dans les verbes déponents, l'adjectif en -ndus conserve toujours son sens passif, à la différence de toutes les autres formes verbales 1.

2. En même temps que l'adjectif en -ndus développait ainsi sa signification passive, il acquérait un sens d'obligation qu'il ne semble pas avoir eu à l'origine, du moins si l'on en croit la plupart des grammairiens; cette théorie cependant ayant été vivement attaquée en Allemagne dans ces derniers temps, je crois

utile d'y revenir encore.

Jusqu'à ces dernières années, presque tout le monde semblait d'accord pour voir dans l'adjectif en -ndus un participe présent <sup>2</sup>. Plusieurs grammairiens cependant, et des meilleurs, n'étaient pas de cet avis : Madvig (\$ 420) enseignait que le sens de nécessité était primitif; Riemann (\$ 248, b, et \$ 257) constatait les deux significations sans chercher à les ramener à l'unité. En 1890, M. Weisweiler étudiait à nouveau cette question avec une pénétration remarquable, et conclusit que le sens primitif de l'adjectif en -ndus était le sens d'obligation ou d'intention <sup>3</sup>. Son travail, accueilli avec faveur par la plupart des revues philologiques, entraîna plusieurs savants : M. Brugmann <sup>4</sup> regarda cette thèse comme démontrée, et en fit le point de départ de ses recherches étymologiques; M. Delbrück <sup>5</sup> l'accepta aussi, quitte à renoncer à expliquer oriundus, labundus, volvendus. C'était choisir une position difficile à défendre. M. Henry <sup>6</sup> relevait avec justesse

On est encore conduit à la même conclusion quand on considère les nombreux adjectifs en -ndus dérivés de verbes neutres, p. ex.: utendus, fruendus, potiundus, carendus, gloriandus, insidiandus, erubescendus, dolendus, etc. voir Neue-Wagener, Formenlehre, III, p. 2-11, cf. Weisweiler, p. 56.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Reisig-Haase, Vorlesungen, n. 580; Adrian, Ueber das part. praes. pass., Pr. Gross-Glogau, 1875; Holtze, Syntaxis prisc., II, p. 4h; Synt. Lucret. lineam., p. 133; Kühner, II, p. 54o; Dräger, II, p. 819<sup>2</sup>; Antoine, Syntaxe latine, p. 311; Schmalz, Lat. Syntax, p. 438<sup>2</sup> (t. II du Handbuch d'I. Müller); Dosson, De partic. gerundivi.

Das Particip. fut. passivi, p. 19, cf. p. 48, 144-145.

Grundriss, II, p. 1424.

<sup>\*</sup> Vergleichende Syntax, II, p. 489: «Ich nehme mit Weisweiler an, dass in unserer Form von Ansang die Idee des Sollens enthalten war, die ja auch in den lusinitivkonstruktionen liegt, an deren Stelle sie getreten ist. Demnach ist für oriundus, labundus, volvendus eine besondere Erklärung zu suchen. Mir ist freilich eine solche nicht bekannt».

<sup>\*</sup> Revue critique, 1898, I, p. 49.

l'excès de cette théorie : «En ce cas, le type oriundus serait inexplicable et l'auteur en convient. C'est parsemer la science

d'énigmes à plaisir 1 ».

Avant de discuter ces différentes thèses, il importe de dissiper un malentendu; personne ne prétend, et M. Weisweiler moins qu'aucun autre, que l'adjectif en -ndus ait eu purement et simplement le sens futur, que, par exemple, video urbem oppugnandam esse signifie la même chose que video urbem oppugnatum iri. De même, dit M. Weisweiler (p. 19), qu'au participe futur actif le point de vue subjectif et intentionnel remplaça exclusivement le sens futur, de même, au passif, le sens objectif d'obligation.

Même énoncée dans ces termes, la thèse de M. Weisweiler est exagérée; on ne peut certainement pas généraliser autant qu'il le fait ce sens d'obligation ou d'intention. Il est indiscutable que, dans la langue littéraire, l'adjectif en -ndus a fréquemment cette signification; mais, qu'il l'ait toujours ou presque toujours, c'est ce que personne n'admettra. Il serait impossible, et d'ailleurs inutile, d'essayer ici une statistique complète; contentons-nous d'un seul exemple. M. Snellmann a consacré une étude extrêmement minutieuse 2 à l'emploi de l'adjectif en -ndus dans les discours de Cicéron; il a relevé (p. 233) le sens d'obligation dans 1,397 exemples seulement sur 3,068; on pourra, si on le désire, retrouver dans son ouvrage les 1,671 exemples contraires. Et de plus, alors même que dans l'usage latin l'adjectif passif en -ndus aurait normalement le sens d'obligation, il faudrait encore considérer la signification de l'adjectif actif en -ndus. Il est représenté, il est vrai, par un petit nombre de types 3, mais il a le grand avantage de nous attester l'usage archaïque dans toute sa pureté; comme on l'a vu plus haut, cet adjectif disparut à peu près à l'époque classique; il n'eut pas à subir, par conséquent, cette déformation sémantique qui altère plus ou moins toutes les formes vivantes d'une langue; son témoignage est donc de première importance pour ce qui concerne le sens primitif du suffixe -ndus. Or il est incontestable que ces adjectifs n'ont pas le sens d'obligation 4, mais expriment simplement l'idée de l'action,

<sup>2</sup> De gerundiis orationum Ciceronis, Helsingforsia, 1894.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> On peut remarquer d'ailleurs que M. Delbrück allait en cela plus loin que M. Weisweiler, qui reconnaît à l'origine une double signification temporelle à l'adjectif en -ndus.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> C'est sur ce petit nombre des adjectifs actifs que s'appuie M. Weisweile: pour rejeter leur témoignage: «Je ne m'occupe pas de la signification temporelle d'oriundus, moribundus et autres formes isolées» (p. 49).

<sup>\*</sup> On trouve une fois ce sons d'obligation dans pereundus; puppis pereundast probe (Pl. Epid., 74); mais cet exemple s'explique facilement par l'analogie de puppi pereundumet.

comme les adjectifs grecs en -αs; ainsi volvenda aetas (Lucr., V, 1276) a exactement le même sens que κυκλάς ώρα (Eur., Alc., 449); de là vient que pour ceux qui, comme M. Delbrück, reportent à l'origine le sens d'obligation, ces adjectifs actifs (oriundus, secundus, labundus, volvendus, etc.) deviennent inexplicables 1.

Et maintenant, si l'on demande comment ce sens d'obligation a pu pénétrer postérieurement l'adjectif en -ndus, il faut encore ici chercher la réponse dans la construction passive équivalente au substantif abstrait qui a déjà été analysée plus haut (p. 37). Si l'on compare, comme l'a fait M. Weisweiler (p. 115), la phrase latine ad urbem obsidendam venit à la phrase grecque σρός την σόλιν σολιορχουμένην ήλθεν, on peut faire les deux remarques suivantes : on constate d'abord que le participe grec σολιορχουμένην a un sens nettement temporel (= à la ville qui était alors assiégée), et que, de plus, il n'a dans la phrase que la valeur secondaire d'un adjectif. Il n'en va pas de même de l'adjectif en -ndus : il n'exprime que l'idée verbale dégagée de toute signification temporelle; mais, dans le groupe qu'il forme avec son substantif, cette idée verbale passe au premier plan, en sorte que ad obsidendam urbem équivant à ad obsidionem urbis; de là vient à cette locution le sens intentionnel; il n'est pas plus inhérent à obsidendam qu'il ne le serait à obsidionem, mais, par le fait même que la préposition ad régit une périphrase abstraite, et non un substantif concret, elle perd son sens local (vers la ville), et prend un sens figuré (pour le siège). M. Bréal<sup>2</sup> a montré de même comment l'idée de nécessité a pu pénétrer dans certaines formules comme : Decenviri creati sunt legibus scribundis. Quattuor viri viarum curandarum. « Mettez dans ces formules, dit-il, un substantif au lieu du verbe, le sens restera le même. Cependant le substantif n'a rien en lui-même qui indique l'idée d'obligation. La même analyse a été faite par Dosson (p. 48-54) sur la forme obsidenda est.

Dans ces conditions, on s'expliquerait difficilement le succès du livre de M. Weisweiler, et l'on se ferait aussi une idée injuste de son mérite, si l'on ne considérait que ses affirmations et ses théories personnelles. Ce ne sont pas elles, je crois, qui lui ont gagné le plus de suffrages: il les a dus plutôt à sa réaction exagérée, il est vrai, mais vigoureuse et, jusqu'à un certain point, motivée, contre l'identification sémantique de l'adjectif en -ndus et du participe présent passif. En effet, dans la thèse, de ses adversaires, de Dosson par exemple, il faut bien distinguer deux parties: ils nient d'abord que l'adjectif en -ndus ait un

¹ Cl. supra, p. 159.

<sup>&#</sup>x27; Essai de sémantique, p. 159.

sens futur, et sur ce point je suis entièrement de leur avis; ils affirment ensuite que cet adjectif a le sens d'un participe présent; ici je me sépare d'eux, et je me rallie à M. Weisweiler: je l'ai dit plus haut en comparant les deux phrases ad urbem obsidendam et els την σόλιν σολιορχουμένην, je ne puis reconnaître dans obsidendam le sens temporel que je vois dans woliopxouμένην (= «la ville qui était alors assiégée»). Dosson, sentant bien que c'était là le point faible de sa thèse 1, a essayé de l'appuyer par des exemples : il cite douze passages empruntés à différents prosateurs, de Cicéron à Tacite; en admettant même que tous ces exemples fussent concluants, — et il y aurait à cet égard bien des réserves à saire 2, - cette liste ne prouverait ni plus ni moins pour l'usage général de la langue latine que les exemples aussi nombreux cités p. 76-79, et dans lesquels l'adjectif en -ndus a le sens futur ou intentionnel. Que l'on parcoure au contraire les seize cents exemples que M. Snellmann a relevés dans les discours de Cicéron, et l'on se convaincra, je crois, que l'adjectif en -ndus n'a de lui-même aucune signification temporelle, mais que, comme je l'ai dit plus haut après M. Bréal, il n'exprime pas autre chose «que l'idée de l'action soit passive, soit active».

D'ailleurs, les adjectifs actifs sont encore ici des témoins précieux; le suffixe y apparaît comme entièrement dénué de signification temporelle qui lui soit propre; ainsi, dans ce passage d'Attius: unda labunda sonit (Phinid., fr. 1, v. 570), labunda équivaut à quae labitur et a le sens présent; au contraire, dans le vers d'Ennius (Ann., 117):

O pater, o genitor, o sanguen dis oriundum

oriundum équivaut à orium et a, par conséquent, le sens passé. Il en va de même d'ailleurs de l'adjectif en -αs. Parmi les exemples cités plus haut (p. 157), on trouve au sens présent νομάδες Ινδοί, ἔπιπίον μιγάδες, au sens passé γυμνὰς ἴππος, οἱ χίλιοι λογάδες.

- 3. Il ne me reste plus qu'une question à traiter pour remplir
- <sup>1</sup> «Parum adhuc profeci... negabit enim aliquis in his, quæ supra attuli, exemplis eam reperiri posse præsentis passivi significationem quam participio gerundivo inesse sustineo; ut igitur hanc totam... quæstionem conficiam... exemplis, quæ in dubium possunt venire, omissis, iis tantum utar quorum vis erit indubitata» (p. 27-28).
- <sup>2</sup> Dosson cite, par exemple, pour prouver le sens temporel de l'adjectif en -ndus: Caesar pontem faciendum curat. Mais je ne vois encore ici que l'idée verbale, comme dans la phrase française: «César s'occupe de la construction d'un pont n; ce serait faire un contresens que de traduire en grec: Καῖσαρ ἐπιμελεῖται γεψύρας ποιουμένης («César s'occupe d'un pont qu'on était en train de construire»).

le programme que je me suis tracé : c'est l'origine du gérondif et ses rapports avec l'adjectif en -ndus; cette question est d'aillours la plus facile, et M. Weisweiler 1 l'a traitée avec tant d'ampleur et de clarté, que je n'aurai guère ici qu'à le résumer.

On sait que la langue latine peut dire, au même sens, nuntieta est urbe obeideri et nuntiatum est urbem obsideri. La première construction est dite personnelle, la seconde impersonnelle; si l'on étudie d'un peu près cette seconde construction, on remarque que la forme passive nuntiatum y a pris une valeur transitive puisqu'elle régit l'accusatif urbem. Dans la langue classique, il est vrai, cet accusatif ne se rencontre que s'il est suivi d'un infinitif<sup>2</sup>; ainsi l'on ne disait pas nuntiatum est urbis obsidionem; mais cette réserve ne dura pas, et l'emploi de l'accusatif devint plus tard général<sup>3</sup>. De plus cette construction du participe nominatif passa bientôt aux autres cas; on dit nuntiato urbem obeideri eomme on avait dit nuntiatum est urbem obsideri, et bientot le participe devint « un vrai substantif verbal 5 ».

L'adjectif en -ndus subit la même transformation que le participe passé passif. On avait là aussi les deux constructions : nuntianda est urbs obsideri et nuntiandum est urbem obsideri. La langue classique, ici encore, fut sévère dans l'emploi de l'accusatif. La construction nuntiandum est urbis obsidionem fut proscrite comme la construction parallèle nuntiatum est urbis obsidionem 6. Aux cas obliques, cependant, la réserve fut moindre, et l'on employa, quoique très rarement?, la forme impersonnelle suivie de l'accusatif au génitif et à l'ablatif sans préposition : nuntiandi obsidionem, mentiando obsidionem; cette construction ne s'étendit que

Das Participium, ch. v et vi (p. 64-95).

Voir Weisweiler, p. 71, citant Priscien, II, 375.

Voir Riemann-Goelser, Grammaire comparée, p. 702.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> La raison en est qu'à l'époque classique on voyait dans cet accusatif le sujet de l'infinitif, non le régime du verbe principal; c'est ce qui explique aussi des constructions telles que opinio esse quamdam societatem (Cic., Fam., 7, 1, 3), slors que Cicéron n'emploie jamais l'accusatif comme régime du substantif verbal.

Riemann, Etudes sur Tite-Live, p. 1052. Voici quelques-uns des exemples qu'il cite : « Mentes turbavit rursus nuntiatum Frusinone natum infantem esse » (Liv., 27, 37, 5); «Auditum omnem exercitum proficisci metu liberavit eos» (Liv., 28, 26, 7); «Empto contenti» (Liv., 40, 58, 1); «Quæ ex empto aut vendite aut conducto aut locato contra fidem fiunt» (Cic., De pat. deor., 3, 30,

Sur l'exemple unique viam quam nobis ingrediundum sit (Cic., Cato M., 2, 6), v. Weisweiler, p. 73; l'exemple du pro Scauro (7, 13) doit être écarté, voir le texte de C.-F.-W. Müller et sa note critique.

Pour le génitif par exemple, C.-F.-W. Müller (Philologus, XVII, p. 108, cité par Landgraf, Reisigs Vorlesungen, n. 595°, p. 790) a relevé chez Cicéron s4 exemples de la construction impersonnel le, contre 587 de la construction personnelle.

plus tard aux autres cas. En même temps, cette forme impersonnelle ou gérondif devint, plus complètement encore et plus vite que le participe passé passif, l'équivalent d'un substantif verbal. Elle avait en effet le grand avanlage de n'impliquer aucune signification temporelle et de n'exprimer que l'idée dé l'action; elle permit ainsi au latin de « suppléer dans une certaine mesure à l'incapacité où il était de décliner son infinitif comme faisait le grec 1 »; c'est ainsi, par exemple, que l'on put dire : « discrepat a timendo confidere » (Cic., Tusc., 3, 7, 14). « Inest velle in carendo » (Cic., Tusc., 1, 36, 88). « Nec distinguit a non dolendo voluptatem » (Cic., Tusc., 3, 20, 47).

Quant au sens temporel du gérondif, je n'en parle pas, n'ayant rien à ajouter à ce que j'ai dit plus haut à propos de l'adjectif en -ndus; les deux formes subirent la même transformation sémantique; l'idée d'intention ou d'obligation pénitra dans certaines constructions du gérondif (nuntiandum est, ad nuntiandum, etc.), de même qu'elle s'était introduite dans les constructions parallèles de l'adjectif en -ndus et pour les mêmes motifs. Dans la plupart des cas, cependant, le gérondif, comme l'adjectif en -ndus, garda sa valeur propre, c'est-à-dire exprima l'action verbale sans y joindre aucune détermination temporelle.

J. LEBRETON.

<sup>1</sup> Riemann-Goelzer, Grammaire comparée, p. 642.

#### D'UN EFFET

# DE L'ACCENT D'INTENSITÉ.

Les altérations subies par les voyelles des syllabes non intenses sous l'action de l'accent d'intensité qui frappe une syllabe immédiatement ou médiatement voisine appartiennent à l'un des trois types suivants :

- 1° Les voyelles non intenses perdent, dans certains cas, une partie de leur durée, et tendent vers la quantité zéro, qu'elles atteignent souvent. C'est ainsi que toutes les anciennes longues non accentuées du germanique ont été abrégées peu à peu. En lituanien, cet abrègement est particulièrement sensible dans les finales, parce que toutes les voyelles des syllabes finales y sont plus brèves que les voyelles correspondantes des syllabes intérieures; un o final non accentué s'abrège donc et, dans certains dialectes, devient alors a; dans ces mêmes dialectes, un a intérieur accentué, et par suite allongé, devient o: il y a là un fait d'adaptation au système général de la langue (cf. IF., x, 64 et suiv.); en lituanien commun, il n'existe en effet ni a long, ni o bref; d'est la brève de σ comme σ est la longue de d.
- 2° Les voyelles non intenses tendent souvent à perdre toute articulation propre et, quel que sût le timbre ancien, à se réduire à une voyelle neutre : ainsi a, i, u, e, o du vieux haut-allemand se sont également réduits au e atone de l'allemand moderne. La voyelle neutre varie suivant les langues; la forme la plus commune est une variété d'ö (français eu); ö est en effet intermédiaire, d'une part, entre les voyelles prépalatales comme e et postpalatales comme o, et, de l'autre, entre une voyelle ouverte comme a et des voyelles fermées comme i et u. Dans d'autres langues, la tendance à la perte de l'articulation propre de la voyelle se manifeste d'une autre manière, plus caractéristique encore : les voyelles non intenses tendent à se prononcer dans la position d'articulation des phonèmes voisins; le vieil irlandais fournit l'exemple le plus net de ce type (voir Thurneysen, chez Brugmann, Grundr., 1², p. 242 et suiv., \$ 259 et suiv.).

Ces deux cas sont trop connus pour qu'il soit utile d'insister; mais il en est un troisième qui ne semble guère avoir attiré l'attention des linguistes et qui est très remarquable :

3° Dans certaines langues, les voyelles inaccentuées tendent à se fermer.

Dans les dialectes du nord de la Grèce, en syllabe inaccentuée,  $\alpha$  tend à se prononcer  $\dot{a}$ ;  $\varepsilon$  et o deviennent respectivement i et u; enfin ι et ou tombent; ainsi χαίρεται devient χαίριτι, άδικος devient άδχους, συρομάχι devient σρουμάχ, χοιμούμαι devient χμούμι, χεφάλι devient χιφάλ, ήχουσα devient έχσά, etc.; voir les exemples cités par M. Hatzidakis, K. Z., xxx, p. 388 et suiv.

et Einleitung in die neugr. gramm., p. 343 et suiv.

Dans plusieurs dialectes bulgares, en syllabe inaccentuée, a se transforme en a, e et o en i et u; on a ainsi gurá, vínu de gorá, vino, ou, dans d'autres dialectes, seulement à la fin des mots, piemu de piemo, etc.; ou tébi de tébe, etc.; voir Kalina dans les Rozprawy de l'Académie de Cracovie, vol. XIV, p. 304 et suiv. En Macédoine, à Suho, Oblak a observé que e et o inaccentués deviennent respectivement i et u très ouverts (Maced. stud., p. 31 et suiv., dans S. W. A. W., cxxxiv).

En arménien ancien, i et u non intenses tombent purement et simplement (à moins qu'ils ne constituent, à eux seuls toute la syllabe initiale du mot), tandis que les voyelles plus ouvertes e, o et a subsistent en toutes conditions; la voyelle & (plus fermée, semble-t-il, que e), issue d'une ancienne diphtongue ei, et les diphtongues oy, ea se réduisent respectivement à i, u et e quand elles ne sont pas en dernière syllabe, c'est-à-dire dans la syllabe frappée d'intensité; voir Brugmann, Grundr., I<sup>2</sup>, p. 212 et suiv., \$ 237. Le a qui figure dans un grand nombre de syllabes non finales n'est pas nécessairement lié à l'existence antérieure d'une voyelle atone éliminée par cette loi et tient avant tout à certaines règles de la coupe des syllabes.

L'é du germanique commun subsiste en syllabe intense, mais devient i en syllabe non intense (voir Kluge, Vorgeschichte, \$ 120 dans Paul's Grundr., 12, p. 409, et Streitberg, Urgerm, gramm., p. 53 et suiv.). La transformation correspondante de o en u n'a pas lieu, sans doute parce que o tendait vers a d'une manière générale; mais on enseigne d'ordinaire que i.-e o est devenu a en syllabe intense germanique avant de subir le même changement

en syllabe non intense.

En anglais, le manque d'articulation nette des voyelles inaccentuées masque le phénomène; on en a cepandant la trace quand Hampstead est prononcé âmshd et separate, seperit (Storm, Englische philologie, I2, p. 420 et suiv.).

D'après M. W. Meyer-Lābke, a est, dans les langues romanes, la plus résistante des voyelles finales (non accentuées par conséquent); cet a subsiste en rhétique, en italien, en ancien provençal, en espagnol (Gramm. des langues romanes, I, \$ 302). La persistance de l'a latin en e muet dans les syllabes finales ou prétoniques du français ancien, c'est-à-dire dans des cas où toutes les autres voyelles tombent, rentre sans doute indirectement dans la formule générale: la plus ouverte des voyelles n'a pu être atteinte entièrement par la fermeture progressive qui a fait disparaltre les voyelles plus fermées.

La tendance des voyelles inaccentuées à devenir plus fermées dans certaines langues paraît être mise hors de doute par les exemples précédents; il est plus malaisé d'en rendre compte.

L'effort expiratoire par lequel se définit l'accent d'intensité se traduit par un mouvement particulièrement rapide de la colonne d'air émise : de là vient la possibilité de mesurer l'intensité au moyen de la quantité de l'air expiré pendant un temps donné (Rousselot, Patois de Cellefrouin, p. 70 et suiv.). Par réaction contre la pression intense de l'air, les mouvements articulatoires corrélatifs à cette émission sont naturellement exécutés avec une énergie plus grande que les mouvements analogues exécutés dans les autres syllabes. Telles sont, semble-t-il, les deux caractéristiques essentielles de l'accent d'intensité. — Il est inutile d'ajouter que, dans le détail, l'accent d'intensité d'une langue diffère de celui d'une autre par une infinité de particularités : degré de l'intensité, proportions relatives des deux éléments essentiels, intensité relative de la syllabe intense et de chacune des syllabes voisines; telles syllabes qui, dans certaines langues, sont les plus intenses, sont ailleurs plus faibles que toutes les autres, ainsi les finales, etc. Une étude complète des effets de l'accent d'intensité devrait être précédée de recherches approfondies sur tous ces faits. — Si l'on s'en tient provisoirement aux deux caractéristiques signalées, on peut faire les remarques suivantes.

Même avec un accent d'intensité médiocre, l'attention du sujet parlant est surtout dirigée sur les syllabes intenses, qui constituent les temps forts du rythme de la langue, et se détourne des syllabes non intenses, des temps faibles. Il est dès lors tout naturel que les syllabes intenses tendent à rester ou même à devenir longues, tandis que les syllabes faibles tendent à perdre une partie de leur durée : la tendance à l'abrègement de la voyelle des syllabes faibles est le résultat naturel de l'illusion en vertu de laquelle les temps faibles semblent moins longs que les temps forts dans un rythme à deux temps égaux (voir Bolton, Am. Journal of psychology, VI, p. 187 et suiv. et p. 234. Sur la tendance

à prolonger les temps forts du rythme, cf. l'observation de M. E. Meumann, *Philosoph. stud.* de Wundt, XII, p. 195, et toute la série des articles du même auteur dans le même recueil, t. VIII et suiv.).

Si des deux caractéristiques de l'accent d'intensité, la seconde, l'énergie des mouvements articulatoires, est diminuée soit seule, soit d'une manière dominante, on est en présence de la seconde des altérations signalées ci-dessus: la tendance à la perte de toute

articulation propre des voyelles faibles.

Si c'est la première des caractéristiques considérées, à savoir la pression, qui est atteinte, c'est-à-dire si le sujet parlant, tenant son attention dirigée sur la syllabe intense, tend à diminuer la pression de la colonne d'air émise pour les voyelles faibles, la fermeture de ces voyelles résulte tout naturellement de là. En effet, comme l'a constaté M. Bourdon dans l'Année psychologique de Binet, 4° année (1898), p. 373, «l'énergie de la poussée, au sortir de la bouche, dépend en particulier du degré d'ouverture de l'orifice buccal; elle s'accroît à mesure que cet orifice se rétrécit. De là ce fait que, bien qu'on s'applique à prononcer des voyelles comme a, u avec la même force, cependant les poussées présentent beaucoup plus d'amplitude pour l'u que pour l'an. On conçoit dès lors qu'un effort expiratoire donné, suffisant pour produire e ou o, i ou u, puisse ne pas suffire à la prononciation d'un a; du fait que la pression est diminuée il peut ainsi résulter une tendance instinctive à rétrécir l'orifice buccal: car, par ce moyen, on conserve la possibilité d'émettre dans la syllabe faible une voyelle, tout en n'appliquant à cette voyelle qu'une quantité d'air réduite; c'est le troisième type des altérations signalées. L'altération de la voyelle faible y consiste souvent dans une augmentation du mouvement articulatoire; cette augmentation, au premier abord paradoxale, n'est pas un effet direct de la faible intensité de la syllabe : c'est, comme on l'a vu, le résultat d'une réaction toute réflexe.

A l'aide de cette remarque on peut résoudre certaines contradictions apparentes. Ainsi, dans les dialectes du midi de la France un a non accentué tend vers o et l'on a par exemple lacugo a laitue n et même, dans certaines régions, locugo, du lat. lactuca. Inversement, en russe, un o non accentué tend à se confondre avec a et à se prononcer a dans les dialectes dont celui de Moscou est le type. Il n'y a pas ici contradiction réelle, mais, sans doute, simplement application des deux tendances différentes : dans le premier cas, de la tendance à la diminution de la pression et, par suite, à la fermeture; dans le second cas, de la tendance à l'affaiblissement de l'articulation : a comporte un mouvement articulatoire moins étendu que o.

Les deux tendances peuvent fort bien être en jeu dans une seule et même langue. Ainsi, en russe, dans certains dialectes où il y a akan'je, c'est-à-dire où o inaccentué se prononce a, les voyelles les plus éloignées de l'accent tendent à se fermer, a devient y et ja simplement i: la fermeture apparaît là justement où l'intensité est le plus faible.

Le latin semble plus net encore. Immédiatement avant l'époque historique et encore au début de son histoire jusqu'à une date impossible à préciser, il avait une prononciation particulièrement intense de la syllabe initiale des mots (L. Havet, M. S. L., VI, p. 11 et suiv.). Or, en syllabe fermée, un ă intérieur, c'est-à-dire placé ailleurs qu'en syllabe initiale ou finale, devient &, se ferme par conséquent : trăctare, obtrectare; săcrare, consecrare; etc.; il n'y a pas lieu d'insister ici sur les cas assez nombreux où le fait principal est masqué par des altérations secondaires, comme dans frangere, infringere; săltare, exsultare; claudere, excludere; car ces altérations ne tiennent pas à l'absence d'intensité. En syllabe ouverte on observe clairement les deux tendances : sauf devant r et après i, toute voyelle brève, qu'elle soit ă, ě, ĭ, ŏ ou ŭ, tend vers i et u; toutefois le choix du timbre i ou u n'était point déterminé par l'origine de la voyelle, mais par le point d'articulation des phonèmes voisins. Devant t, d, n, c, g on a i: stătuere, constituere; mědius, dimidius; cănere, tubicinem; loco, ilico; régere, dirigere. Devant w (noté u) on a toujours ŭ : lăuō, ablŭ(w)ō. Devant l dentale, c'est-à-dire suivie de i, on a i : Sicilia en regard de Σικελία; ŭ devant l vélaire, c'est-à-dire suivie de ă, ŏ, ŭ ou ĕ : Siculus, cf. Σικελός, famulus, nebula, opulentus, etc. L'exemple Sicubus montre bien la faiblesse des voyelles non intenses en latin : M. L. Havet a reconnu que, en syllabe initiale (intense), e ne subit pas devant l'vélaire l'altération ordinaire en o quand une gutturale précède : scelus, gelu (on a voulu expliquer scelus par l'influence de sceleris; mais lat. I est vélaire devant e; d'ailleurs on a holus, holeris qui supposerait une action analogique exactement inverse et, par suite, peu admissible; ensin on ne saurait expliquer ainsi l'e de gelu) : on voit par là que c et g sont devenus prépalataux devant e intense et ont à leur tour préservé l'e suivant de l'action de l; l'e non intense de \*Sicelos n'a pas exercé cette action. Devant f et devant p, b, m on observe une hésitation entre i et u : recupero et recipero; occipio et occupo, etc., sans qu'on ait encore trouvé une règle précise. En résumé, il y a en latin tendance à la fois à la fermeture et à un affaiblissement de l'articulation des voyelles non accentuées en syllabe intérieure du mot. Les syllabes finales ont en latin un traitement spécial.

Le fait de la fermeture de certaines voyelles par une sorte d'économie instinctive du souffie n'est pas propre aux syllabes faibles; on le rencontre dans deux autres cas tout dissèrents.

1° Quand une voyelle se nasalise, elle tend souvent à se fermer: la fermeture plus grande dans la bouche compense l'ouverture à l'air de la voie du nez. Ainsi, en lituanien oriental, e et a sont devenus \*j et #, puis, par dénasalisation, i et #; de même les diphtongues en et an sont devenues dans ce groupe de dialectes in et un. En arménien, les diphtongues i.-e. en et on sont représentées par in et un. En persan l'ancien au est prononcé o en général, u devant nasale (Hübschmann, Pers. stud., p. 142); il en est de même en afghan (Geiger, Grundr. iran. phil., I, 2, p. 207). En anglo-saxon et dans les dialectes apparentés (vieux frison, vieux saxon), a nasal devient o : ags. öder en regard de got. an par (cf. Sievers, Ags. gramm. \$65 et suiv.). Des faits analogues se trouvent dans les langues romanes (v. W. Meyer-Lübke I, \$ 142 et suiv., et \$\$ 390, 396). Les exemples abondent. — Inversement, on peut citer un cas où des voyelles se sont ouvertes en se dénasalisant : en norois occidental d'anciens nk, nt, mp sont devenus respectivement kk, tt, pp, c'est-à-dire que l'abaissement du voile du palais a été supprimé et que les vibrations du larynx ont cessé au moment de l'implosion; des lors la voyelle précédente a cessé d'être accompagnée, en sa fin, de l'émission d'air par le nez qui accompagne d'ordinaire les voyelles suivies de nasale dans la même syllabe; or d'anciens germ. ink, int, imp et unk, unt, ump sont devenus nor. occ. ekk, ett, epp et okk, ott, opp (voir Noreen, Grundr. germ. phil., 12, p. 555 et suiv.). On peut interpréter ce changement phonétique en supposant que, l'ouverture nasale étant supprimée, l'ouverture buccale a été agrandie par compensation. Mais il ne faut pas perdre de vue qu'une autre interprétation est possible.

En effet, dans certains cas, les voyelles nasales, loin de se fermer, tendent à s'ouvrir. En français, l'ancien e nasal, en, se prononce aujourd'hui a nasal. La cause de cette altération se trouve dans un ordre de faits absolument différent des précédents : le voile du palais n'est pas également relevé pendant la prononciation de toutes les voyelles orales; on a remarqué depuis long-temps que le voile du palais est relevé d'une manière très incomplète pendant la prononciation de a, la plus relâchée de toutes les voyelles (Grützner, dans Hermann, Handbuch der physiologie, I, 2, p. 167 et suiv.); au contraire, le voile du palais est bien relevé pour i et u; cette différence a eu en zend un effet curieux; l'ancien indo-iranien asa y est représenté par anha, tandis que asi et asu le sont par ahi et ahu; étant donné que le voile du palais est à

demi abaissé pendant la prononciation des deux a, une partie de l'air du à qui sépare ces deux voyelles passait par le nez, donnant lieu ainsi à l'audition d'une nasale assez nette pour qu'on ait éprouvé le besoin de la noter; au contraire, le voile du palais se relevait après a pour la prononciation de i et u dans le cas de ahi, ahu, si bien que le h n'était accompagné d'aucune émission nasale perceptible. De même, tandis que indo-iran. aci, acu donnent zd āki, āku, l'indo-iranien āsa aboutit à zd ānha, c'està-dire conha à en juger par le fait que le caractère zend e est  $\ddot{a} + w$ . On notera que la mise en évidence de l'émission nasale a entraîné la fermeture de la fin de l'a long, et indo-iranien -ās final aboutit à zd -ā (resp. -ās-ca avec à dû à l'analogie), où la nasale n'est pas notée, mais a laissé sa trace dans la fermeture de la fin de l'a. On voit par là que a est une voyelle nasale par sa nature propre, lors même qu'on n'y perçoit aucune nasalisation, tandis que i et u sont des voyelles essentiellement orales. Dès lors on conçoit que les voyelles nasales fermées tendent à être remplacées par des voyelles plus ouvertes, qui, par ellesmêmes, se prêtent mieux à être nasalisées. Ici encore la contradiction entre les deux traitements phonétiques observés dans les diverses langues s'explique par le fait que ces traitements proviennent de tendances foncièrement distinctes : les contradictions sont dans le résultat final qui est un accident résultant de la rencontre fortuite d'une série de circonstances, elles ne sont pas dans le fond même des choses.

2° Les voyelles longues tendent le plus souvent à se fermer; ici encore il y a économie instinctive. L'ancien a du grec est devenu á long, puis η en ionien-attique; cet η s'est fermé à son tour et a fini par aboutir à i dans la κοινή. En thessalien, tout ω est devenu o fermé, puis a (Hoffmann, Gr. dial., II, 368). Il est bien connu aussi que les formes longues de s et o en ionien-attique sont notées si (d'où plus tard i) et ou (d'où ū). En latin et en osco-ombrien, les voyelles longues ē et ō, ī et ū sont plus fermées que les brèves correspondantes. En celtique, ē est devenu i; ō est devenu & (sauf influence de l'accent). En lituanien, i et & sont ouverts, y et a fermés; è est très ouvert, è nettement fermé; ò est devenu d et o est représenté par o qui est un o long fermé. En arménien, i.-e. ē et ō sont représentés par i et u. En bas-allemand, å tend à se prononcer o, par exemple à Mülheim an der Rühr (v. E. Maurmann, Gramm. der mund., IV). Les exemples de ce genre sont très nombreux. — Inversement, une voyelle qui a reçu un supplément de souffle s'est ouverte dans le cas suivant : quand, en norois, le souffle d'un à qui disparaît vient s'ajouter à la voyelle précédente, celle-ci devient ouverte : nor. orient. lea

= got. leihwan; nor. occid. lettr = got. leihts; nor. otta = got. uhtwo

(voir Noreen, Grundr. germ. phil., I2, p. 557).

Quand une voyelle longue devient plus ouverte qu'elle ne l'était, c'est en général par suite d'actions spéciales. L'ē germanique est devenu à dans la plupart des dialectes par l'effet de l'accent d'intensité; il garde le timbre e en syllabe non accentuée. De même en celtique, o accentué est seul devenu a. — Il est plus difficile de dire pourquoi, en slave commun, ē et o sont é (ē très ouvert, cf. M.S.L., IX, 138, et, en dernier lieu, Miletič, Archiv f. slav. phil., XX, 581) et ā, tandis que è et o sont restés ouverts. Il est possible que l'accent d'intensité frappat encore les syllabes longues en slave commun comme en sanskrit védique et en grec ancien (Meillet, Génitif-accusatif, p. 184 et suiv.); or, comme le slave tend à éliminer les éléments implosifs et à terminer chaque syllabe par sa voyelle, et que, par suite, les seules syllabes longues du slave sont celles qui comprennent des voyelles longues, il est probable que l'ictus tombait en principe sur ces voyelles; on n'a aucune raison de croire que, en slave commun, le ton hérité de l'indo-européen fût autre chose qu'un accent de hauteur. La prononciation très ouverte de ē et ō en slave serait dans cette hypothèse un effet de l'intensité comme en germanique et en celtique.

Les brèves observations qui précèdent ne prétendent point à fournir une solution de tous les problèmes indiqués (cf. les observations de M. Grammon!, Dissimilation consonantique, p. 15 et suiv.). Mais, en attendant les études approfondies et détaillées qui fourniront des résultats définitifs et complets, il importait de fixer les premières conclusions générales auxquelles on est conduit quand on examine dans leur ensemble les effets de l'accent d'intensité sur le vocalisme des syllabes faibles; c'est tout ce qu'on a voulu faire ici.

A. MEILLET.,

Cet article était mis en pages lorsque le travail de M. L. Roudet, Méthode expérimentale pour l'étude de l'accent, (la Parole, I, p. 321 et suiv.) m'est parvenu. Les observations de M. L. Roudet permettent de préciser les indications données ci-dessus, p. 167.

A. M.

## LETTO-SLAVICA.

A. — SUR L'ADAPTATION DE QUELQUES MOTS ÉTRANGERS.

# I. — V. sl. vlasvimija.

Comme les Russes d'aujourd'hui, les premiers traducteurs slaves transcrivaient les mots étrangers dans leur alphabet de manière à se rapprocher le plus possible de la prononciation de l'original; quand ils ont eu à transcrire des mots grecs, ils se sont ainsi trouvés en présence de plusieurs difficultés par suite des différences profondes que présentent les systèmes phonétiques du grec et du slave.

La plus grave de ces difficultés provenait des spirantes sourdes dont le slave n'avait pas l'équivalent. En effet, si, dans la série gutturale, le slave avait ch qui répondait assez exactement au grec χ, il ne possédait ni spirante dentale β, ni spirante labiale ou labio-dentale f: dans les anciens emprunts au germanique, f est rendue d'ordinaire par p (v. sl. postă, ploskva, polon. plochy) et, dans certains cas particuliers, par ch (v. sl. chlujati, dochătoră). Or, dans l'état du texte de la traduction de l'Évangile auquel permet de remonter la comparaison des trois anciens manuscrits glagolitiques, le Zographensis, le Marianus et l'Assemanianus, Ø et S sont transcrits de manières contradictoires : le caractère du Ø grec a été simplement emprunté sous la forme glagolitique & (cyrillique ); ce caractère ne se rencontre que dans des transcriptions du grec et ne figure dans aucun mot proprement slave; le 3, au contraire, est rendu par l'occlusive dentale sourde t: ainsi, pour Oeboile L. 1, 3, on lit Teofile Zogr., Mar., Assem.

Ces deux traitements différents ne résultent pas d'un pur caprice des traducteurs: f, qui n'avait primitivement point de place dans le système phonétique slave, a fini par y pénétrer et presque tous les dialectes ont aujourd'hui ce phonème. Au contraire, la spirante dentale p n'y a jamais été admise et. dans l'ensemble, les dialectes slaves l'ignorent encore absolument. On a cu beau introduire un caractère & pour transcrire le & grec (déjà dans l'Assemanianus beaucoup de t tenant la place de & grecs sont remplacés par ce &), la prononciation n'a point ici suivi l'écriture et, de bonne heure, on a prononcé f là où était écrit &; c'est ce qu'attestent de nombreuses graphies &, & pour &; voir à ce sujet Miklosich, Vergl. gramm., 12, 215, et Sobolevskij, Aperia que prononciales. Assent, 48 et suiv.; maintenant encore le russe Mapea ne se distingue pas de Mapea dans la prononciation. Quand ils ont emprunté le  $\varphi$  et laissé de côté le  $\theta$ , les traducteurs étaient donc guidés par un sentiment très juste de leur langue: l'événement a montré que le système phonétique du slave comportait l'admission de f, non celle de  $\mathfrak{h}^{(1)}$ .

En effet, le slave ne possédait aucune spirante, sourde ou sonore, appartenant à la catégorie dentale et voisine par là du grec  $\mathfrak{S}$ ; mais il avait la sonore v correspondant à la sourde f, et c'est par ce v qu'on a rendu le grec  $\beta$ . Or, dans nombre de positions, v tend à devenir sourd, au moins partiellement, par exemple après une sourde, c'est-à-dire dans des groupes comme sv ou tv; cette altération, qui a lieu dans la plupart des langues, est notamment facile à constater dans les dialectes slaves. Comme le v sourd ne se distingue de f que par une intensité moindre, l'effort d'adaptation requis pour introduire  $\varphi$ , c'est-à-dire f, dans le système phonétique slave était fort petit.

La présence du v sourd dans la langue du premier traducteur de l'Évangile n'est pas une pure hypothèse; c'est un fait attesté par certaines graphies qu'il convient d'examiner en détail.

Le mot βλασφημία est toujours transcrit vlasvimié et non vlassimié dans le Zographensis et l'Assemanianus; de là sont tirés vlasvimisati et vlasvimijati βλασφημεῖν dans les mêmes manuscrits. Le mot grec βλασφημία n'a jamais pénétré proprement dans le vocabulaire slave : vlasvimié n'est que la transcription d'un mot technique de la langue ecclésiastique (cf. Jagie', Arch. f. slav. phil., XX, 538); de bonne heure, les copistes tendent à remplacer cette transcription par une traduction, et l'on trouve chula, chuliti; déjà dans Mt. x11, 31, on lit gréchi i chula Ass. et Mar.; Zogr. seul a conservé vlasvimié dans ce verset où la juxtaposition du mot proprement slave gréchi et de la transcription vlasvimié était choquante. Si vlasvimija était devenu un vrai mot slave, on pourrait voir dans le second v le résultat d'une assimilation au premier; mais, puisqu'on est en présence d'une simple transcription,

<sup>(1)</sup> L'existence de f et l'absence de p dans la langue des traducteurs sont bien établies par le petit fait suivant. En tête de Jean, XVIII, le Marianus a un titre tafati qui est visiblement un essai de transcription de  $\tau a$  sudby : en guise de compensation du 3 absent, le correcteur qui a ajouté ce titre a cru devoir mettre à la place du p la spirante f qui, à ses yeux, caractérisait les mots grecs.

il faut bien admettre que se est ici le représentant de σφ, et par suite que, dans ce groupe, e est sourd. D'ailleurs, le Suprasliensis a deux fois (398, 25, et 400, 14) prosvora pour προσφορά:

on ne peut songer ici à une assimilation.

Le traducteur de l'Évangile a noté, en une autre position, f au moyen de v sourd : L. IV, 26, Zápewla est traduit par sarevia d'après l'Assemanianus; l'Evangile de Sava a sarevifita. Le Zographensis manque, par hasard, pour ce passage. Ce groupe et indique la prononciation st du groupe grec 🗹 : c'est la prononciation moderne qui existait déjà au temps de la traduction slavel (et beaucoup plus tôt d'après Dieterich, Byzantinisches archiv, I, p. 96 et suiv., mais cf. Schweizer, Gramm. der pergamenischen inachristen, p. 127). Le groupe  $\varphi\theta$  de Neφθαλείμ est aussi rendu par st dans neutskimlicht Mt. 1v., 13 et neutalimé Mt. 1v., 15 Ass.; Zogr. a dans ces deux versets nevăf taliml ja et nevăf taliml e; Mar. manque. — On observe une transcription analogue de So par slave de, par exemple dans Videajida Bnooaisa, J. 1, 45, Zogr. Ass. et ailleurs; cf. Vidifagie Byll Pay 1, Cloz. 43; d assourdi devant s se prétait mieux que t à rendre la spirante 9, parce que d a une occlusion moins intense que t; ici encore les traducteurs ont fait preuve d'un sens phonétique très délicat.

Si le traducteur disposait de  $\varphi$ , on voit mal pourquoi il a rendu par v le  $\varphi$  de  $\beta \lambda a \sigma \varphi n \mu l a$  et le  $\varpi$  prononcé f de  $\Sigma d \rho \varepsilon n n l$  a. Deux ou trois formes isolées ne donnent qu'à peine le droit de supposer un temps où le  $\varphi$  n'aurait pas encore été introduit dans l'alphabet slave et où l'on recourait à l'occasion à de petits artifices pour rendre le  $\varphi$  grec; mais il est impossible de ne pas voir que cette

hypothèse rendrait bien compte des faits.

La graphie anomale v au lieu de f a été éliminée à peu près entièrement du Marianus; on lit en effet dans ce manuscrit sarefis et vlassimié; l'orthographe vlasvimisati y est cependant encore conservée, L. XII, 10 et Mc III, 29 à côté de vlassimisati Mc III, 28. On est ici en présence d'une correction qui ne peut être appréciée à sa juste valeur que si l'en se rend compte de la situation du Marianus au point de vue critique. Sans examiner en détail le problème très complexe de la classification des manuscrits de l'Evangile slave, on peut tenir pour sûrs deux faits essentiels:

1° Le Marianus et le Zographensis, les deux anciens textes glagolitiques de l'Évangile suivi, forment une famille qui s'oppose

<sup>(1)</sup> La traduction arménienne (attribuée au v° siècle) a déjà Sarephtha [] μράψρω, or p (ψ) est la transcription ordinaire de π et ph (ψ) celle de φ. On ne peut rien conclure du th (β) qui suit.

au texte de l'Evangile par leçons, représenté par l'Assemanianus. En effet les innovations communes à Mar. et Zogr. sont nombreuses. Ainsi Mc IX, 18 on lit : iže ideže ašte koližido imetu i Ass.; d'après le texte grec, και δπου έαν αὐτὸν καταλάβη, on voit qu'il faut lire ji ideže ašte koližido . . . ; la faute ancienne a été corrigée dans Zogr. et Mar. d'une manière arbitraire : jiže ašte koližido . . . par simple suppression de ideże. — Mt., xvi, 18 na semu petre Ass. conserve le jeu de mots du grec, mais est inintelligible en slave; Zogr. et Mar. ont na semi kamene. — L. 1, 14 ji badetu radosti tebě veliě (lire ji veselle) Ass. conserve l'ordre des mots du texte xal ¿olas yapá oos καὶ ἀγαλλίασις; cet ordre est dérangé dans ji badetu tebé radosti ji veselte Zogr. Mar. — L. x111, 16 ne dostočaše li razdrěšiti eje wtů gzy seje Ass. traduit exactement le texte grec, sauf l'addition de eje nécessitée par la syntaxe slave; dans l'original commun de Zogr. et Mar., il a été commis une faute très naturelle : razdrésiti seje otis azy Zogr., d'où, par correction arbitraire, razdrésiti eje otă azy Mar. — Les coıncidences les plus caractéristiques de Zogr. et Mar. signalées par M. Vondrák, Altslovenische studien (S. W. A. W., cxxII), p. 54 et suiv. et p. 63, paraissent résulter d'innovations communes. Du reste M. Jagic' a déjà indiqué (dans son édition du Marianus, p. 497) que le texte slave de l'Evangile par leçons a précédé celui de l'Evangile en son entier.

2° Le Marianus porte les traces d'une seconde revision faite à l'aide d'un original grec différent tant de celui qui a servi au traducteur de l'Evangile par leçons que de celui qui a servi au traducteur de l'Evangile complet. Cette revision nouvelle se manifeste par des accords nombreux de Zogr. et Ass. contre Mar. : il est superflu de dire que ces coïncidences ne prouvent aucune parenté de Zogr. et Ass. Dans le premier chapitre de Luc on trouve, par exemple: L. 1, 41 radoštami Zogr. Ass., manque dans Mar. (avec la plupart des textes grecs); — L. 1, 49 velicie Zogr. Ass., veličtě Mar. (μεγάλα); — L. 1, 57 jisplünišę sę dinie Zogr. Ass., isplü. ni sę vrėmę (ἐπλησθη ὁ χρόνος) Mar.; — L. 1, 60 jimę emu Zogr. Ass., manque Mar. (avec les meilleurs textes grecs). — Ces quatre exemples, peu importants en eux-mêmes, donnent une idée assez exacte des innovations du Marianus ou de son original. Voici deux divergences plus graves: L. 11, 33 οιζεί ego (ὁ πατήρ αὐτοῦ) ji mati Zogr. Ass., mais iosifū (ΙωσήΦ) i mati ego Mar.; on retrouve ici l'une des variantes les plus connues de l'Évangile grec. — L. xv, 16 nasytiti se Zogr. Ass. (traduction de la variante χορτασθήναι), nasytiti črėvo svoe Mar. (traduction de la variante γεμίσαι την χοιλίαν αὐτοῦ): la variante du Marianus suppose l'antériorité de l'autre texte, car jamais yeuloai n'est traduit ailleurs par nasytiti. - Ce sont parfois de vraies fautes que le reviseur a ainsi corrigées: Mt., xv, 32 ne chosta ne édust Zogr. Ass. est un ordre des mots impossible; Mar. a ne čdišŭ ne choštą. — Il est inutile de multiplier les exemples.

C'est sans doute au moment de cette seconde revision du texte que beaucoup de formes du Marianus ont été hellénisées. Ainsi Bapa66as est rendu par Varaava Zogr. Ass., Varavva Mar. (mais encore Varaava J. xviii, 40) — Γαββαθά est rendu par Gavaata Zogr., Gavaaθa Ass., mais Gavvata Mar., J. xix, 13. Dans ces deux mots le double v a été éliminé par le premier traducteur conformément à un principe absolu de la phonétique slave qui ne tolère pas les consonnes doubles : le double a semble une compensation de la simplification du w. — λίτρα est traduit par livra (lat. libra) Zogr. Ass., J. xii, 3 et xix, 39, et ce mot est remplacé par litra Mar. — ποδράντης est rendu par konŭdratŭ Zogr.; mais Mar. rétablit kodrantů. — Pour ἀΦεδρών, Zogr. a afredonů; Mar. rétablit asedronu. — Dans Mt. X, 28, Mar. remplace par yeenné le yeoné des autres textes; ailleurs Mar. conserve yeona « γέεννα » (l'o de yeona trouve un parallèle dans viθleomu, Mt. 11, 8, Ass. Βηθλεέμ; cf. Vitiléomü Cloz. 884; mais on lit L. 11, 4 Vitileemü Zogr. Mar., Viθleemi Ass.) — L'ancien sabota est remplacé par sobota dans le Marianus d'après σάββατον. — La substitution de vlassimie et Sarefta à vlasvimié et Sarevta n'est donc, dans le Marianus, qu'une innovation entre beaucoup d'autres.

La spirante sourde f n'est pas la seule consonne que les textes vieux slaves doivent au grec; une prononciation molle de k et g a été aussi introduite par les traducteurs, de la manière suivante. Les gutturales palatalisées avaient été éliminées par deux altérations successives, l'une en  $\dot{c}$ ,  $\dot{z}$ ,  $\dot{s}$ , l'autre en c, dz, s; les mots empruntés au germanique ont subi les mêmes altérations comme le prouvent v. sl. čedo, vrůčí — ceta, ocitů — kůnedzi, gobidzi (dans ces deux derniers mots l'action palatalisante provient d'une voyelle palatale précédente). Au début de la période historique, le slave ignorait donc k et g prépalataux. On en a la preuve directe : dans le Zographensis un jer non intense, c'est-à-dire l'un de ceux qui ne sont pas représentés par une voyelle dans les dialectes modernes et qui déjà en vieux slave étaient trop réduits pour servir à former par eux-mêmes une syllabe, a sa forme déterminée en général non par l'étymologie, mais par la qualité dure ou molle de la consonne suivante; on a miné et munoja, divé et duva, zilé et zula, timé et tuma, bidéti et vudova, etc. (v. Jagic', Arch. f. slav. phil., I, 16 et suiv.); autrement dit, ce jer sert seulement à marquer la nature de la première consonne du groupe, laquelle est déterminée par la seconde, soit m'n'é, b'd'éti, mais mnoja, odova; or on lit régulièrement kude, kun iga, kunedzi : il n'existait donc pas de k mou, et, quand il a eu à transcrire xe ou ye, le tra-

IMPRIMENTS VATIONALS.

ducteur s'est trouvé en présence de groupes qui, en slave, étaient inouïs. En effet, devant e,  $\check{e}$ ,  $\check{i}$  et toutes les autres voyelles palatales, le vieux slave ne connaissait qu'une prononciation, la prononciation molle; la graphie glagolitique, qui note par e et é les groupes je et ja, prouve du reste à elle seule que e et é étaient régulièrement précédés d'une jodisation. Les postpalatales k, g, les seules gutturales que possédat le slave, étaient donc impossibles devant e: elles allaient contre la règle phonétique la plus essentielle de la langue, celle de l'emploi de deux sortes de consonnes d'après les voyelles qui suivaient. Le traducteur a été par suite obligé d'introduire le k et le g mous : le k mou a été noté par ksuivi du signe de la mouillure, par exemple L. 111, 1 k-ésar-é Zogr. k-ésaré Mar.; le g mou a en glagolitique un signe spécial M qu'on peut transcrire par γ<sup>1</sup> : on a ainsi pour Γεθσημανή yedsimani Mar. Ass. (et yensimani Zogr.); en cyrillique on recourt à g suivi du signe de mouillure. — Íci, comme dans le cas des spirantes sourdes, les traducteurs ont transcrit les mots grecs de la manière la plus fidèle possible, tout en respectant scrupuleusement le système phonétique du slave.

#### II. - V. sl. Rimu.

La voyelle longue  $\bar{u}$  du germanique est représentée, en règle générale, par y dans les emprunts anciens du slave :  $tyn\bar{u}$  (ags.  $t\bar{u}n$ ),  $chyz\bar{u}$  (v. h. a.  $h\bar{u}s$ ),  $pastyrj\bar{i}$  (de \* $p\bar{a}st\bar{u}r$ -, lat.  $p\bar{a}st\bar{o}rem$ ; pour le  $\bar{u}$ , cf. v. h. a.  $p\bar{i}st\bar{u}r$  de lat.  $pist\bar{o}rem$ ), et ce traitement peut provenir soit de ce que l'emprunt de  $\bar{u}$  serait antérieur à la transformation de l' $\bar{u}$  slave en y, ou contemporain de cette transformation, soit de ce que, au moment de l'emprunt, le slave n'ayant plus de  $\bar{u}$  aurait traduit le  $\bar{u}$  germanique par la voyelle slave la plus voisine, y; en effet, le u slave, qui est historiquement un u long, devait être encore une diphtongue en slave commun et a servi à traduire la diphtongue au et la voyelle longue  $\bar{o}$  du germanique. Or, après r, l' $\bar{u}$  germanique a en slave deux traitements particuliers : i et u, mais nulle part le traitement y.

#### 1º Traitement i.

L'ū de got. Ruma, v. h. a. Rūma, est rendu par i dans v. sl.

¹ Pour Γολγοθα, le Zographensis a γοθίγοια J. xix, 17, γεθύγοια Mc, xv, 22, γεθίγοια Mt., xxvii, 33, en regard de golgota, golügota du Marianus et golgoba de l'Assemanianus; on lit de plus dans le même manuscrit γαzofilakija γαζο-φυλάχιον, L. xxi, 1. Aurait-on ici la trace d'un essai de notation de γ spirant en regard de ch? Le signe M, inventé d'abord pour représenter le γ grec (qui à cette date était, on le sait, une spirante sonore), aurait été ensuite réservé au g mou qui se trouvait seulement dans les mots transcrits du grec.

Rimă, russe Rim (gén. Rima), pol. Rzym; l'i du serbe Rim (gén.

Ríma) est ambigu.

L'i de v. sl. križi, pet. russe križ (gén. križá), tch. křiž, pol. krzyž (et sans doute de serbe krîž, gén. križa) sort aussi de ū et fournit un second exemple du traitement slave i de  $\bar{u}$ : cf. v. h. a. chrūzi (mais lat. crucem); toutefois le z de krizi est embarrassant et fait songer à un emprunt à une forme romane où l'u était long, comme dans l'original de v. h. a. chrūzi (v. Kluge, Et. wört., sous kreuz), et où le c intervocalique était déjà sonore; on a de même v. sl. kaleži de lat. calicem. On n'a pas assez remarqué les emprunts plus ou moins directs du slave aux dialectes romans : le z de żidŭ «juif» ne peut être que roman, cf. fr. juif; de même peut-être le k initial de konoplja «chanvre», cf. it. canapa (le caractère roman du p est confirmé par les formes roumaines et provençales 1); le néerlandais a, aussi par emprunt roman, kennep. Il n'v a pas non plus de raison de croire que v. sl. banja (issu du pluriel \*banea de \*baneum 2 [fr. bain, it. bagno], ancien balneum) ait passé par un intermédiaire germanique.

Quoi qu'il en soit, l'i de Rimü et de križi tient la place d'un

ancien u dans ces deux mots empruntés.

Or, en vieux slave, en russe, en polonais, en tchèque, le groupe ry est resté bien distinct du groupe ri : v. sl. ryba, russe piso, pol. et tch. ryba. Un ancien ry- slave n'a donc pu donner ri- dans ces langues; d'autre part, germ. ru- n'a pu donner directement slave ri-. Il ne subsiste dès lors qu'une hypothèse possible : le slave ry- est devenu dialectalement ri-; et c'est par l'intermédiaire d'un dialecte où ry- tendait à devenir ri- que Rimi et krit ont pénétré dans les autres dialectes slaves. La sub-

<sup>1</sup> M. A. Thomas, Essais de philologie française, p. 409, propose — avec beaucoup de réserve — d'expliquer le changement roman de canabem en \*canapem par l'influence de sinapem; on pourrait songer aussi à une influence germanique : ags. hænep, v. h. a. hanaf, v. isl. hampr; on explique de même w au lieu de latin v initial dans fr. guépe et les mots analogues par une prononciation germanisée de vespa, etc.; le genre masculin du fr. chantre résulte peut-être de cette même influence. Le h initial interdit, on le sait, de tenir le

mot germanique pour emprunté au latin.

<sup>2</sup> L'a du slave banja indique un ancien ā; un t aurait sans doute donné o. De même, l'a de kaležī repose sur un ancien ā qui se retrouve en germanique (v. Kluge, dans Grundr. germ. phil., l², p. 335). L'intonation serbe dans žīd et bānja est à noter; i (issu de y) et a ont l'intonation qui répond à l'intonation rude du lituanien. On a, en règle générale, la même intonation dans les longues et diphtongues empruntées au germanique : serbe tin, štir, hljēb, plūg, bljūdo, pūh, vrīt, rāka (russe pāxa, tch. rākev), vlāh, etc.; on a de même, quand la longueur de la voyelle compense la simplification de la consonne : serbe sāk, rūsa. Le r̂ de serbe crīkva (cf. tch. crīkv) sort de germ. irī (v. h. a. chīrīkha), issu lui-même de gr. νρι, \*χυριχή, forme populaire de χυριαχή (cf. Dieterich, Byz. archiv, I, 67). Cette question ne pourrait être discutée utilement que dans une étude d'ensemble de l'intonation en slave.

stitution de ri à ry dans des dialectes où y persiste par ailleurs n'est pas une hypothèse en l'air; on trouve ri pour ry dans des documents qui ne confondent pas, en général, y et i; ainsi le Zographensis a ribé (à côté de rybé) Mc vi, 41, et M. Sobolevskij cite d'autres faits analogues, Ap. q.-c. языкъ, p. 30; cf. Arch. f. slav. phil., XV, 590. Il convient de rappeler aussi le contraste entre v. sl. korist, tch. kořist d'une part et russe корысть de l'autre: le mot est malheureusement obscur, de sorte qu'il n'est possible d'en tirer aucune conclusion précise.

L'altération de y après r — et dans cette position sculement — s'explique par le fait que r se prête mal à la prononciation molle : par exemple, dans certains dialectes de Macédoine, i est prononcé large après r suivant une remarque d'Oblak, Macedonische studien, p. 36. Sur la prononciation de r en russe, M. P. Boyer a fait la remarque suivante : «La liquide p se prononce dure ou molle en russe; mais la différence entre p dure et p molle est bien moins tranchée que ne l'est, par exemple, la différence entre occlusive dure et occlusive molle, nasale dure et nasale molle. La prononciation de p molle devant voyelle vodisée est tout particulièrement difficile : il est très peu d'Israélites russes qui puissent prononcer correctement les groupes ря, рю, ре, ръл. — En tchèque et en polonais r molle n'a pas subsisté telle quelle, mais a été altérée en ř et rz. — On peut rapprocher de ces faits la réduction italienne de ie à e après r que signale M. W. Meyer-Lübke, Gramm. des langues romanes, I, § 165 et l'élimination du groupe r+yod dans tous les dialectes romans étudiée par le même auteur, ibid., \$ 519.

Or, d'une manière générale, un y distinct de i n'a subsisté que là où la distinction des consonnes dures et des consonnes molles est restée en vigueur : partout où cette distinction a été abolie, y s'est confondu avec i : c'est ce qui est arrivé en serbe par exemple. La confusion de y et i après r est donc une conséquence immédiate de la prononciation dure de r en toutes positions. En fait, ce n'est pas le y seul qui a été transformé : il y a eu rapprochement de i et de y, l'un cessant de rendre molle la consonne précédente et l'autre perdant son articulation vélaire. Quand le ri ainsi obtenu a passé dans les dialectes qui, comme le russe et le polonais, n'avaient pas cessé de distinguer ri (avec r molle) et ry (avec r dure) et qui n'avaient pas d'r neutre, il a pris la forme ri (avec r molle); la condition du changement cessait par là même d'être apparente : on avait dans le premier dialecte un changement de ry en ri (avec i large) qui était intelligible, on se trouve en russe en présence d'un changement de ry en ri (avec r molle) qui est, au premier abord, étrange.

L'élimination de la prononciation molle de r dans le dialecte

slave par l'intermédiaire duquel se sont faits les emprunts — ou au moins une partie des emprunts — au germanique se manifeste par un autre sait : l'r voyelle slave issue de germ. ur a, dans plusieurs mots, non la forme attendue \*r (russe or), mais la forme r (russe er), comme l'a indiqué M. Hirt, PBS. beitr., XXIII, 342, sans en donner la raison : cette différence de \*r et r tient en effet d'une manière essentielle au caractère dur ou mou de r. On a ainsi: russe бёрдо, cf. got. baurd, russe вертоградъ, cf. got. aurtigards, et même russe стерхъ, gén. стерхв, cf. all. storch. La prononciation constamment dure de r voyelle en vieux slave est notée dans la graphie : le Zographensis écrit par ru également crunu (russe чёрный) et grudu (russe гордый). Le russe qui conserve la distinction de ret ra dû choisir entre ses deux r pour représenter l'y indifférente du dialecte par où ont passé les emprunts; ici comme dans le cas de ri (avec i primitivement large), la forme molle a prévalu. — Au contraire, le Zographensis distingue encore fort bien entre I, qu'il note li, et I, c'est-à-dire I, qu'il note hi (v. Jagic', Arch. f. sl. phil., II, 210), par exemple dans vliku (pol. wilk) et vluna (pol. welna). C'est que le vieux slave n'avait point confondu l et l, tandis qu'il tendait à confondre r dure et r molle. — Il est à noter que le dialecte slave qui a servi d'intermédiaire a connu la prononciation "r dans les mots empruntés au germanique : on ne s'expliquerait pas autrement la prothèse de v dans v. sl. vrutogradu et dans vruči, cf. got. (gén. plur.) aurkje: le slave a reçu ur- dont il a sait immédiatement var-, et c'est ce v'r- qui, au moment où r n'a plus eu qu'une seule prononciation dans le dialecte considéré, est devenu vr- d'où v'r-, russe ver-. L'intermédiaire vélaire qui n'est pas attesté pour ru devenu ri l'est donc d'une manière indirecte pour ur devenu r.

La graphie sărebro du Zographensis (v. Jagic', Arch. f. sl. phil., I, 28) et du Marianus établit la tendance à la prononciation dure de r en vieux slave; car ici le ŭ n'est pas étymologique, ni même panslave comme on le voit d'après le russe cepeopo; l's initiale n'a la prononciation dure, indiquée par le ŭ suivant, que parce qu'elle est suivie de r dure.

#### 2° Traitement u.

Germ. ū est rendu par sl. u après r dans trois mots : v. sl. brunatină, cf. v. h. a. brūn; v. sl. strusă, cf. v. h. a. strūz; serbe rùta
russe pýra, pol. ruta, cf. v. h. a. rūta. Ce traitement est sans doute
postérieur au traitement \*ry, d'où ri, et peut dater d'un temps où
l'u slave avait plus ou moins complètement cessé d'être une diphtongue pour devenir ce qu'il est historiquement, un simple ū;
des dissérences dialectales peuvent aussi être en jeu. L'u de Rumiskū est encore un cas du sait, si l'on tire le mot du germanique;

mais Rumisku repose peut-être directement sur lat. Roma et u y représenterait alors un ancien o.

### III. —V. sl. Lazarji.

Le nom de Aázapos est traduit de trois manières dans les anciens manuscrits glagolitiques de l'Évangile: Lazară, gén. Lazara. — Lazoră, gén. Lazara. — Lazari (c.-à-d. Lazarji), gén. Lazare (c.-à-d. Lazarja). L'Assemanianus a toujours Lazară, le Zographensis a tantôt Lazoră, tantôt Lazari, le Marianus tantôt Lazari, tantôt Lazari. On a les formes suivantes dans Mar. et Zogr.:

Lazari, J. x1, 1 et 2, Zogr. et Mar.; J. x1, 14; x11, 1 et 2; L. xv1, 25, Zogr.; gén. Lazari J. x1, 5 Zogr. Mar.; J. x11, 9, 10, 17, Zogr.; L. xv1, 23, 24 Mar.; loc. Lazari Zogr. (dans la liste des titres de L.) et Mar. (dans la liste des titres de J.).

Lazoru L. xvi, 20, Zogr.; gén. Lazora L. xvi, 23, 24 Zogr.; voc. Lazore J. xi, 43 Zogr.

Lazară J. XI, 11, 14; XII, 1, 2; L. XVI, 20, 25 Mar.; gén. Lazara J. XII, 9, 10, 17; Mar.; loc. Lazarë (dans la liste des titres de L.) Mar.; voc. Lazare J. XI, 43, Mar.

La forme Lazarŭ qui se trouve dans les deux familles de manuscrits (d'une part Ass., de l'autre Mar.), et qui est conforme aux habitudes de transcription du traducteur, est sans doute la leçon ancienne.

La forme Lazorŭ du Zographensis — et aussi de l'Évangile de Sava — est plus curieuse : on peut rapprocher le traitement des deux α, l'un accentué, l'autre atone, de γράμματα et de κραβ-βάτιον (gr. mod. κρεββάτι) dans v. sl. gramota (russe грамота) et dans v. sl. krovati (r. кровать).

Quant à Lazarji, on n'y peut voir un traitement phonétique de Adzapos: le suffixe -arje- des noms d'agents, emprunté au germanique, a pris ici la place de la finale du nom. Ce remplacement est très ancien: on a en russe lásape, en polonais Lazar; le fait ne se serait pas produit sans doute si le nom de «Lazare» n'était devenu de bonne heure le nom commun du «mendiant couvert de plaies» (par exemple dans russe lásape), de même qu'en français il est devenu le nom du «lépreux» ladre. On le voit, la forme Lazarji se justifie dans Luc xvi, et n'a été employée dans Jean xi et xii, où il est question d'un autre personnage du même nom, que par suite d'une confusion; on ne doit pas en être surpris, car,

L'a de v. sl. gramota ne résulte donc pas de la simplification du double  $\mu$  de  $\gamma \rho d\mu \mu a \tau a$  (v. I. F., x, 69). Seuls, les anciens emprunts au germanique présentent des allongements de ce genre comme conséquence de la simplification d'une consonne double, type v. sl. pénedzi en regard de v. isl. penningr, v. h. a. pfenning.

pour le sentiment populaire, le nom de «Lazare» est un; une fois adopté par la langue sous une certaine forme, il reste partout identique à lui-même.

## B. — ÉTYMOLOGIES.

I. — V. pruss. gerbt.

M. Bloomfield a signalé, I.F. IV, 66 et suiv., toute une série de cas où un même élargissement se rencontre dans plusieurs racines différentes, de sens voisins. Un exemple très remarquable de ce fait est le suivant: en vieux perse, en lituanien et en vieux prussien, l'addition d'un élargissement b donne à des racines signifiant «faire un bruit, crier, chanter» le sens de «dire, parler»:

skr. járate, grnáti « il chante », lit. gróju, v. sl. graja « je crie », (v. P. Persson, Wurzelerweiterung, 194 et suiv.): v. pruss. gerbt « dire ». (On pourrait songer aussi à la racine \*gher-; v. P. Persson, ibid., 195);

skr. jóguve « il fait entendre un bruit », gr. βοή, v. sl. govorŭ « bruit », etc., et avec élargissement d, lit. gaudžiù, gaūsti « tönen » :

v. perse gaubataiy, persan guftan «dire»;

lat. calāre, gr. καλέω, v. h. a. halōn, lette kalōt «bavarder»: lit. kalbù «je dis». — La racine \*kel- qu'on a ici est le doublet de \*ker-; cf. les doublets connus, tirés de cette racine; v. sl. krikna et klikna; gr. κρώζω et κλώζω; skr. kroças et klóças¹, etc.; ces doublets ont été signalés par M. P. Persson, l. c., p. 41, n. 3, et expliqués par M. Grammont, Dissimilation, 162 et suiv.

L'iranien et le baltique, les seuls dialectes indo-européens où apparaisse le fait, ne permettent pas de décider s'il s'agit ici de i.-e. b ou bh; mais b est invraisemblable a priori et d'ailleurs on a bh dans arm. olb «gémissement» en regard de gr. δλολύζω, v.

P. Persson, l. c. 245, n. 2.

### II. — Lit. ażu, uż.

L'observation du lette a permis de reconnaître que la préposition uz du lituanien de Prusse est le résultat de la contamination

¹ On voit que rien n'oblige à tenir le l de klóças pour un représentant de i.e. r. La plupart des exemples qu'on cite de skr. l à date ancienne pour i.e. r sont incertains. Même  $lodh\acute{a}$ -, sorte d'animal rouge, et (nila-)lohit\'a- pourraient avoir i.e. l, ce que semble prouver le gr.  $\lambda i\theta \rho ov$  (M. S. L., VI, 77), dont le  $\lambda$  est assez ancien; car tout  $\rho$  initial est précédé en grec d'une prothèse et une dissimilation grecque de  $\rho$  en  $\lambda$  n'aurait pas supprimé la prothèse; d'ailleurs le  $\rho$  de  $\ell \rho \nu \theta \rho \delta s$  a subsisté; il y a donc eu ici dissimilation antérieurement à la prothèse de s- devant  $\rho$ -.

de deux prépositions répondant l'une à v. sl. vus-, vuz- et l'autre à v. sl. za (M. S. L., IX, 55). Or les deux sont en fait bien distinctes encore dans la langue de Szyrwid; dans la préface de son édition des Punktay sakimu, p. xuv et suiv. (Lit. und lett. drucke, vol. IV; Göttingen, 1885), M. Garbe a signalé les diverses formes employées par Szyrwid. Il y en a deux principales : uż et ażu dont les valeurs sont les suivantes :

1° La forme uż n'est employée qu'en composition avec les verbes, sauf dans la locution użtiesu « en vérité» (P. S. 19, 2 et 98, 10). Elle répond pour le sens à slave vüs-, vüz- (mouvement de bas en haut); de là vient que, dans le dictionnaire du même Szyrwid, les mots commençant en polonais par le préfixe ws-, wz- sont régulièrement traduits par les mots lituaniens commençant par uż-, ainsi pol. wschodzi (slonce) par saule użteka. Il n'y a aucune exception. Dans le texte des Punktay sakimu, le préfixe uż- a régulièrement ce sens.

2° La forme azu sert à la fois de préposition et de préfixe verbal. L'u final ne manque presque jamais devant consonne; il est élidé

devant une voyelle dans quelques cas.

Comme préfixe verbal, aiu a le sens un peu vague de slave za (fermeture) et les verbes lituaniens commençant par aiu traduisent régulièrement, dans le dictionnaire, les verbes polonais commençant par za-. Par exemple, záchodzi stonce (occidit sol) est traduit par saule aiusileydia. Les exceptions — très rares — ne sont qu'apparentes; záleży co ná czym (situm est in eo) est traduit u:guli unt to (cf. v. sl. vüzleżati) et zátykam ná rożen pieczenią (figo ueru) par uzmauiu unt ießmo: dans ces deux cas le sens est «sur» et użest justifié: par ailleurs zátykam co (expleo, oppleo, obturo) est traduit aiukumßau aiukimßu. L'usage de Szyrwid est le même dans le dictionnaire et dans les Punktay sakimu; on notera pourtant uiweyzdetoias «surveillant»P. S. en regard de aiuweyzdetoias dict.; le sens du mot justifie l'hésitation entre les deux préfixes.

On voit que les préfixes verbaux ażu- et uż- de Szyrwid sont loin d'être employés «promiscue», comme l'enseigne à tort M. Garbe. Néanmoins on trouve déjà chez Szyrwid les premières traces de la contamination dans la forme użu que présentent

quelques exemples au lieu de ażu.

Szyrwid n'est d'ailleurs pas seul à distinguer ażu- et uż-; dans le Catéchisme de Ledesma (édit. Bystron', Rozprawy de l'Académie de Cracovie, vol. XIV) par exemple, on rencontre exactement la même distinction.

Le  $\dot{z}$  de  $u\dot{z}$ - ne peut, dès lors, être expliqué par l'influence de  $a\dot{z}u$ ; il n'est pas non plus phonétique, car  ${}^*ubz$ - ne peut donner que  ${}^*ubz$ - ou  ${}^*uz$ -. Il y a sans doute eu action de la préposition  $i\beta$ ,  $i\dot{z}$ : on sait que, devant s,  $\beta$ ,  $\dot{z}$  initiaux,  $i\beta$ -,  $i\dot{z}$ - se réduit à

i- et uβ-, uż- à u-; les deux préfixes, assez semblables d'aspect, ont été rendus tout à fait parallèles.

III. — V. sl. goli.

Le v. sl. goli "branche" ne peut guère être séparé de arm. kolr branche, rameau" bien que l'un soit un thème en -i- et l'autre un thème en -r-, sans doute issu d'un ancien thème en -r-/-n-. On a de même skr. nákti-, lit. nakti-, etc. et gr. νυκτώρ, skr. (instr. plur.) naktábhis (Pedersen, K. Z., xxxn, 246 et 255) — skr. ásthi, asthnás, gr. δο Γρακον (ib. 255) — skr. sákthi, sakthnás, arm. azdr (M.S.L., X, 277). La seule objection que semble soulever le rapprochement de v. sl. golí et arm. kolr est que le mot en question ne se retrouve dans aucune autre langue.

### IV. — V. sl jastrębu.

On traduit v. sl. jastrębu par lat. accipiter, mais il ne semble pas qu'on rapproche d'ordinaire les deux mots.

V. sl. jastrębũ paraît être un dérivé formé avec un suffixe secondaire comme v. pruss. golimban (cf. Leskien, Die bildung der nomina. p. 269) et supposerait alors un ancien \*jastro-. Dans ce mot. le t a chance d'être développé entre s et r comme dans ostrũ. Quant au ja- initial, les valeurs possibles sont, outre \*yā-, yō- et yē-, aussi ō- et ā-; seul un ancien ē est exclu par le ja- initial de serb. jāstrijeb, russe actpe65. Le traitement slave commun ja- de ō-, a- initiaux est la règle absolue : jagoda, cf. lit. ũga; jablūko, cf. lit. óbūlas; jasenī, cf. lit. ũsis; javē; cf. skr. āviṣ; jagnē, cf. lat. agnus; jazīno, cf. lit. oiŷs (1); en vieux slave, où slave commun

<sup>1</sup> Il faut ajouter jaje (serbe jáje, russe янцо́) «œuf», cf. lat. ōuom, gr. фо́»; M. Brugmann veut expliquer jaje par "oiyom (v. en dernier lieu Grundriss, 12, 283); mais on aurait ici i final de diphtongue suivi de y, soit, en d'autres termes, un y redoublé. Or le slave n'admet pas les consonnes doubles, non plus que le baltique. Du reste en principe oi-initial donne slave i (ou plutôt ji-): l'exemple jino- «seul» de \*oino-est décisif; l'hypothèse, assez peu vraisemblable et en tous cas arbitraire (cf. à ce sujet Jagic', Arch. f. slav. phil., XX, 373), d'un emprunt au germanique (v. h. a. eiscon) n'enlève pas sa valeur à l'exemple pakati, car la diphtongue ne peut avoir été empruntée que sous la forme ai-; or, comme le montre v. sl. chlèbu, germ. ai a en slave le même traitement que i.-e. ai ou oi; on a aussi jină "autre" sans doute de i.-e. "ainos. Des deux exemples de ja initial issu de oi- proposés par M. Brugmann, Grundriss, 1<sup>3</sup>, p. 943 et suiv., l'un jadro ne prouve pas, l'autre \*jazva = v. pruss. eyswo ewunden est très obscur. En effet, èdro s'est fixé dans la locution văn èdra, si bien que le mot est en russe ивдро, en serbe njëdra, en polonais nadro, etc : on a donc ici en réalité un traitement intérieur, et v. sl. jadro n'est autre chose que -idro transporté indûment à l'initiale. Quant à jazva, il faut distinguer sans doute deux mots panslaves : jazva «trou» et ezra «hlessure» (russe 1538a, Fortunatov, Arch. f. slav. phil., XII, 101, tch. jízva); on voit que ce \*ezra a un traitement différent de celui de jaje.

e- initial devient ja-, l'ancien ja- initial tend à devenir a-, quelle qu'en soit l'origine; de là agoda, ablŭko, etc. Ce type d'exception écarté, on a un seul exemple contraire : le mot v. sl. a, russe a, etc., cf. lit.  $\tilde{o}$ , skr. at, zd at; on ne saurait dire si le traitement panslave a- au lieu de ja- tient à l'intonation douce de la voylle ou au caractère monosyllabique du mot. Ainsi, slave \*jastro- peut reposer sur \*ak, ro- ou ok, ro-.

D'autre part, lat. acci- dans accipiter peut sortir d'un plus ancien \*āci-: cf. les exemples connus Iuppiter, cuppa, etc. Une consonne double se simplifie d'ordinaire devant une syllabe longue non finale, par exemple mamma, mamilla (v. Brugmann, Grundr., 12, p. 815), mais subsiste devant syllabe brève. L'i peut être une voyelle brève quelconque; peut-être ici est-ce l'ancien i qu'on observe dans nombre d'adjectifs au premier terme des composés (Caland K.Z., xxx1, 267, cf. Wackernagel, Vermischte beitr. zur gr. sprachkunde, p. 8 et suiv., et Bartholomæ, l.F., 1x, 259).

On compare d'ordinaire lat. accipiter à gr. ἀκυ-ωέτης, skr. açu-pátvan-: le rapprochement du slave jastrebu n'écarte pas a priori ces comparaisons. L'existence de \*okro- à côté de \*oku- n'aurait rien de plus surprenant que celle de gr. κρατερός à côté de

πρατύς, ou de gr. έλαφρός à côté de skr. raghús.

A. MEILLET.

## ÉTYMOLOGIES.

### Affatim.

Au mot affatim, qui signifie, comme on sait, "abondamment", Festus, selon son habitude, ne se contente pas d'une seule étymologie, mais en offre deux, entre lesquelles il laisse le choix au lecteur:

"Affatim dictum a copia fatendi, sive abundanter. Livius:
"Affatim edi, bibi, lusi." Terentius affatim dixit pro eo, quod est ad lassitudinem."

La dernière explication mérite seule d'être retenue. Mais en rapportant le mot à l'idée de fatigue, comme le fait le grammairien latin, et comme le fait après lui Pott, on en affaiblit l'énergie. Ad fatim signifiait d'abord «jusqu'à crever». Le verbe grec correspondant est χαίνω, χάσκω. Plaute l'emploie encore au sens propre dans ce vers du Pænulus (III, 1, 31):

Edas de alieno quantum velis, usque affatim.

## Λεωργός.

Au commencement du Prométhée, le dieu Kratos, se préparant avec Héphaistos à enchaîner l'inventeur du seu, applique à ce dernier l'épithète de λεωργός. Les commentateurs ne sont pas d'accord sur le sens de cet adjectif. La plupart y veulent un composé de λαός, λεώς, et expliquent: τὸν τοῖς λαοῖς ἔργα ωα-ρασχόντα «celui qui a rendu service aux peuples». Mais le sens du contexte appelle tout autre chose, et les lexicographes, quand ils sont abstraction de l'étymologie, donnent la signification: κα-κοῦργον, ωανοῦργον, ωαντολμον.

C'est avec le sens de «téméraire», que le même adjectif se retrouve chez Xénophon<sup>2</sup>. Socrate, parlant d'un jeune homme à qui il avait vu faire une action inconsidérée, dit, moitié en plaisantant: Νόμιζε αὐτόν Θερμουργότατον τε εἶναι καὶ λεωργότατον.

<sup>1</sup> Mémorables, I, 3, 9.

Recherches étymologiques, II, 2 p. 89.

Le sens appelle l'idée d'étourdi et de téméraire. Nous rencontrons encore le même mot, plusieurs siècles plus tard, chez le rhéteur Thémistios, lequel le fait suivre d'un commentaire qui en fait bien sentir la valeur: Λεωργόν με ἀποκαλοῦντες καὶ ὑπερὑπτην τῶν wατρώων ἔθων.

On connaît cette particularité de la langue grecque, de pouvoir former des composés dont le premier membre est fourni par un verbe : ἐχέθυμος, Φερέπονος, etc. C'est un composé de ce genre qu'il faut reconnaître dans λεωργός. La première partie est le verbe λάω « vouloir ». Le sens est : « volontaire, qui agit d'après ses propres impulsions » (par opposition à l'homme qui soumet ses actes à la volonté des dieux) 1. Λεωργός est une forme attique pour λαουργός.

Un composé analogue est Λάμαχος «celui qui veut les com-

bats ». Cf. ριψοχίνδυνος, εθελόχαχος, etc.

## Κατηχέω.

C'est une chose bien connue que les Évangiles nous présentent, non le grec des classes lettrées, mais le grec des artisans et des gens du peuple. Par suite de cette origine, la langue de l'Église a admis des termes étrangement familiers, mais dont la religion a sanctifié la vulgarité.

De ce nombre est le verbe κατηχέω, qui, dans les Évangiles, signifie «instruire», et qui transporté du grec en latin et dans toutes les langues modernes, a fourni les dérivés comme catéchisme et catéchumène.

Ce verbe, dérivé de ήχος «bruit» <sup>2</sup>, signifiait d'abord «faire du bruit», et s'employait en parlant des choses inanimées : Αρμονία κατηχεῖ τῆς Φαλάτλης (Philostrate). Théocrite, au commencement de la première idylle, applique l'adjectif κατηχής au bruit d'une source :

Åδιον, ὦ τοιμάν, τὸ τεὸν μέλος, ἡ τὸ καταχὲς Τῆν᾽ ἀπὸ τᾶς τέτρας καταλείθεται ὑψόθεν ὑδωρ.

Les salles qui, par un défaut de construction, ont un écho incommode, une résonance ayant l'air de descendre du plafond, sont appelées κατηχοῦντες τόποι 3.

C'est seulement chez Lucien qu'on trouve une fois κατηχέω dans le sens d'instruire. Mais il est parlé d'un ânc qu'on doit

¹ C'est ce qu'avait déjà reconnu Vanicek. Mais il suppose une racine λασ « désirer, réjouir».

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Cf. ήχώ «résonance».

<sup>3</sup> Vitruve, V, 8, distingue: αντηχούντες (resonantes), weριηχούντες (circumsonantes), συνηχούντες (consonantes), et κατηχούντες τόποι.

dresser à toute sorte de tours savants. L'expression populaire était ici de mise. Hors de là, le grec classique n'emploie point κατηγέω en ce sens.

Au contraire, dans la littérature sacrée, dès les premiers temps, nous trouvons κατηχέω signifiant couramment «instruire, enseigner». Dans les Actes des Apôtres, «instruit dans la voie du Seigneur» se dit κατηχημένος την δδὸν τοῦ Κυρίου. Dans l'épître de saint Paul aux Galates (VI, 6): «Que celui qui est enseigné dans la parole fasse participant de tous ses biens celui qui l'enseigne». Κοινωνείτω δὲ ὁ κατηχούμενος τὸν λόγον τῷ κατηχοῦντι ἐν πᾶσιν ἀγαθοῖς.

Henri Estienne, dans son Dictionnaire, traduit assez bien κατηχέω σε τοῦτο par: Insono tibi hoc. L'allemand dit familièrement einpauken. En français nous avons: corner aux oreilles. Mais on se figure difficilement une de ces expressions adoptée par la langue religieuse. Au contraire, le terme grec était devenu le terme courant parmi les populations pour lesquelles furent écrits les Evangiles. Grâce à ces textes, il a reçu droit de cité, depuis dixhuit cents ans, dans le monde entier: le trivial s'est changé en savant et en sacré.

#### FORMES TANAGRÉENNES.

Dans l'inscription de Tanagra si remarquablement éditée et commentée par notre confrère, M. Théodore Reinach<sup>1</sup>, se trouvent quelques formes dont la linguistique ne doit pas manquer de faire son profit.

D'abord le participe parfait dedocis 2, un frère archaïque de

δεδωχώς.

L'infinitif τοῦμεν (τοιεῖν), un produit de l'analogie sur le modèle de εἶμεν, δόμεν, τιθεῖμεν.

L'optatif  $\delta \varepsilon l \eta$  (du verbe  $\delta \varepsilon \tilde{i}$ ) l. 21 et 26,  $\delta \varepsilon l \varepsilon i$  (l. 36). Même empiétement de la conjugaison en  $\mu i$  sur la conjugaison en  $\omega$ .

L'i parasite dans νιοῦν (νῦν), comme on a en béotien τιούχα, Νιουμήα (Gustave Meyer, \$ 91).

La forme δακκύλιος, pour δακτύλιος «anneau».

Je signalerai encore le substantif assez étrange έπιπατρόφιον dans le sens de « nom patronymique». M. Th. Reinach le rattache, non sans vraisemblance, à un ancien ωατρόφιν, qui a peut-être joué dans ce dialecte le rôle du ωατρόθεν ordinaire.

Et enfin le diminutif ωάιλλος ou ωάιλλον «jeune enfant».

Au lexicologue, cette inscription offre une variété de noms de vêtements et de noms de couleurs jusqu'à présent inconnus.

<sup>1</sup> Revue des études grecques, 1899, p. 53.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> L 28, 30.

Il faut citer enfin les hypocoristiques féminins en xxw, tels que:

 $oldsymbol{\Delta}$ ιοχχώ,

Ανδροκκώ,

Φιλοχχώ,

Ξενοχχώ,

qui remplacent les noms comme Ανδρόκλεια, Διόκλεια. La désinence est la même que dans Σάπφω, Μόρμω.

## **Α**εθλος.

Curtius, dans ses Grundzüge, rapproche le grec ἄεθλον « prix du combat», du latin vas «gage», ainsi que du gothique vadi (même sens) et du lithuanien vadoju « libérer un gage». Il ajoute : « Celui qui comparera ces significations (gage, pari, garantie) ne pourra en méconnaître l'importance pour l'histoire du droit».

Curtius, dont plus que personne je reconnais et j'admire les grands mérites, a donné ici dans un piège qui se présente fréquemment au linguiste. D'une part il a pris des emprunts pour une concordance, et d'autre part, il n'a pu résister à un rapprochement plus que douteux, mais qui permettait de créer un point de repère historique 1.

Aεθλος (masculin) signifie «travail, labeur» et «misère». Il est employé au commencement de l'Odyssée (vers 18) en parlant des épreuves subies par Ulysse. Il a donné un adjectif où subsiste clairement la signification première: ἄθλιος «malheureux, misérable». Dans la langue des Jeux, ἄεθλος ou ἄθλος désigne les différents travaux ou exercices, tels que la lutte ou la course (ce nom de travail est encore usité aujourd'hui au manège et au gymnase). De là ἀθλέω, ἀθλεύω et ἀθλητής «l'athlète».

Quant à ἄεθλον (neutre), il désigne «le prix du jeu, le prix du combat». On dit de même en français : gagner la course, gagner le handicap. Le neutre est évidemment postérieur au masculin. On pourrait d'ailleurs voir dans ἄεθλον une contraction pour ἄεθλιον, l'ι ou le j ayant disparu ou ayant été assimilé. Cf. ἄλλος pour ἄλjos. Ici la présence du groupe θλ devait favoriser l'assimilation.

Il n'y a donc à établir aucune parenté, soit de sens, soit de forme, entre ces mots et le latin vas, qui appartient exclusivement à la langue du droit, et qui signifie «caution, garantie». Quant aux vocables germaniques, ils sont, comme je l'ai montré

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Je retrouve les mêmes rapprochements dans le dictionnaire de Prellwitz.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Ce sens de «misère» se perçoit même dans les dérivés : Αθλῆσαι, πακοπαθῆσαι, παμεῖν, ἀγωνίσασθαι. Hésychius.

ailleurs, empruntés à la terminologie juridique romaine. Il en est probablement de même pour le mot lithuanien, à moins que, comme tant d'autres termes, le lithuanien ne l'ait pris à l'allemand.

#### L'AORISTE PASSIF GREC.

Je serais bien étonné si l'explication qui va suivre n'avait pas encore été donnée, tant elle est simple, tant elle écarte aisément, à ce qu'il me semble, les principales difficultés. Cependant, comme je ne l'ai trouvée nulle part, comme Curtius, dans son livre Das Verbum, n'en fait pas mention, ni Schleicher, ni les auteurs qui ont suivi, comme je ne m'en suis avisé moi-même que depuis peu, je vais en faire part à mes confrères. Ils me diront si j'ai pris de l'ancien pour du nouveau.

La principale difficulté des aoristes comme ἐτύπην, ἐδλάβην, vient de la désinence: pourquoi cette forme essentiellement passive a-t-elle les désinences de l'actif? Je peux bien avouer que toutes les fois que j'ai été amené, en mes longues années d'enseignement, à cet endroit délicat de la conjugaison, c'était pour moi un passage difficile et une pierre d'achoppement. Dans son livre précité sur le verbe grec, Curtius réfute son ancienne explication par le verbe auxiliaire jā « aller »: mais à cette opinion qu'il abandonne, il ne réussit pas à en substituer une nouvelle. Schleicher se contente de mentionner les présents éoliens comme φίλημι, ce qui ne nous avance pas. Quant aux auteurs plus modernes, Brugmann, Delbrück, ils gardent un silence prudent.

Voici, sans plus tarder, mon explication.

L'origine de ces aoristes doit être cherchée dans les substantiss séminins comme τύπη, βλάδη. Un peu de sémantique ne sera pas ici hors de propos. Ces substantis séminins en η ont une signification abstraite; or les substantiss abstraits n'indiquent point par eux-mêmes s'ils doivent être entendus au sens actif ou au sens passis. Prenons comme exemple en français le substantis dommage: il aurait pu se faire que le langage créât un verbe dommager signifiant « souffrir un dommage ». C'est précisément ce qui est arrivé pour ἐδλάδην. Il en est de même pour le substantis τύπη: l'aoriste ἐτύπην présente comme active la situation d'un homme qui reçoit des coups. Cf. (pour le sens) le latin vapulare.

Ceci n'a rien que de conforme au plan primitif de nos langues. On sait qu'il est dans leur nature de présenter le sujet comme agissant. Cette tendance, qui a sa raison d'être au plus profond de notre esprit, se fait encore sentir aujourd'hui. Nous parlons d'une affaire qui a mal tourné, d'un rôti qui a brûlé, d'une barque qui a fatigué. La langue des différentes professions crée tous les

jours des faits de ce genre. Ce cheval a blessé au passage des sangles.

— Par suite des pluies les seigles ont versé. — Ce linge ne rétrécira plus: il a déjà lavé. — Les lames brisent contre le rocher. Et Virgile, parlant d'une proue qui dévie de sa direction: Tum prora avertit, et un dis Dat latus. Cette même tendance, plus forte dans un age plus ancien, a donné en regard des substantifs ωληγή « coup »,

φυή «écoulement», les aoristes έπληγην, έρρύην.

Une objection pourrait être tirée de la voyelle radicale, puisque à côté de σΙροΦή, τροπή, τροΦή nous avons ἐσΙράΦην, ἐτράπην, ἐτράΦην. Mais il faut considérer que l'α était fourni par l'aoriste actif et que le langage n'a pas tardé à établir un parallélisme entre ἔτραπον et ἐτράπην. Une autre objection pourrait venir de l'η, puisque le dialecte dorien, qui termine en α ses substantifs abstraits, termine néanmoins en ην ses aoristes passifs. Mais il s'agit ici d'une création récente, qui, en se propageant de dialecte à dialecte, a gardé son premier aspect. Il n'est pas douteux que la provenance de ces formes a été vite oubliée, et que l'analogie a suffi pour en multiplier les exemplaires.

Michel BREAL.

## À PROPOS

## DE LA LOI DE VERNER

### ET DES EFFETS

# DU TON INDO-EUROPÉEN.

Sur le ton indo-européen nous avons deux sources de renseignements : d'une part le témoignage direct des dialectes lettoslave, grec et sanskrit; d'autre part, le témoignage indirect des dialectes où, comme en germanique, le ton indo-européen a exercé une action phonétique. Ces deux témoignages sont également consultés quand il s'agit de déterminer la place du ton indoeuropéen; ils sont, au contraire, séparés l'un de l'autre quand il est question de la nature de ce ton. Comme en grec ancien, en sanskrit et en letto-slave (à la date la plus ancienne) le ton ne produit aucun des effets de l'accent d'intensité (abrègement, chute ou fermeture des voyelles atones) et comme, d'autre part, les grammairiens grecs et hindous ont défini unanimement leur accent comme musical, l'on admet bien que le ton indo-européen était lui aussi musical. Mais on ne l'admet qu'avec restriction : car faute d'étudier au point de vue phonétique le second groupe de témoignages, et partant de cette idée a priori que le ton ne peut exercer aucune action, on arrive à supposer l'existence d'un accent d'intensité total ou partiel, coîncidant avec l'accent musical, pour chacun des cas isolément; ainsi, Brugmann, Grundriss, I2, \$\$ 792, 1037. On reconnaît là le même procédé grâce auquel on prête gratuitement au ton indo-européen les qualités les plus variées et les actions les plus diverses, selon les besoins des causes. (Cf. sur ce point Meillet, Recherches sur l'emploi du gén.-acc. en v.-sl., p. 178 et suiv.) Or on va voir qu'il n'est peut-être pas impossible de ramener à l'unité et d'expliquer phonétiquement les effets du ton indo-européen; ces effets seraient dès lors d'accord avec les témoignages directs sur la nature du ton comme ils le sont sur sa place.

L'action de l'accent indo-européen s'est exercée sur l'élément

consonantique qui se trouve immédiatement après lui et cela dans trois dialectes, le germanique, la langue de l'Avesta et enfin le grec.

Les faits sont connus, les voici brièvement résumés :

- 1° En germanique, ils ont été découverts et réduits en loi par K. Verner (K. Z., XXIII, 974). La formule courante de cette loi est la suivante : «Les quatre spirantes sourdes h, þ, f, s sont devenues sonores lorsque la voyelle immédiatement précédente ne portait pas l'accent principal, conformément aux lois de l'accentuation indo-européenne, et lorsqu'elles ne faisaient pas partie des groupes ht, hs, ft, fs, sk, st, sp. (v. Paul dans P.B.B., VI, 538; Kluge, Grundriss der germ. Phil., I, \$792); c'est-à-dire, en serrant les faits de plus près, que les spirantes sourdes entre deux éléments vocaliques sont devenues sonores en germanique, sauf quand le ton indo-européen les précédait immédiatement, auquel cas l'application de la loi était en quelque sorte suspenduc. (Voyez pour cette rédaction de la loi de Verner, A. Meillet, M. S. L., IX, p. 372 et suiv.)
- 2° En grec, M. J. Wackernagel a établi (K. Z., XXIX, p. 127 et suiv.) que dans le groupe  $ho\sigma$ , le  $\sigma$  devenait sonore, sauf quand le ton indo-européen précédait immédiatement le groupe  $ho\sigma$ (v. aussi Solmsen, K.Z., xxix, 357 et suiv.). Devant l'opposition de M. Brugmann (Griech. gramm., 61, 63, et Grundriss, 1, \$ 846 Anm.) et de M. Fick (B. B., xxIII, p. 187 et suiv.), M. Wackernagel a d'ailleurs repris et affirmé avec plus de force son opinion (v. Verm. Beiträge zur griech. Sprachk., p. 15) et aujourd'hui il paraît difficile de ne pas admettre des correspondances comme celles-ci : οὐρά : ὄρρος (cf. v. h. all. ars); δειράς Cret. Δηράς : Δέρρα; ἄρσην (ἔρσην): εἰρήν (v. Solmsen, I. F., VII, 37, 49), Είραφιώτης, Eol. Ερραφεώτης. En revanche, l'exemple χειρί, χερσί, χέρνιψ: \*χερσί, \*χερσσί, \*χέρσ-νιψ basé uniquement sur le rapprochement χερσ- : arm. jein (Wackernagel, loc. cit., p. 15) ne paraît pas probant. Le r de jern a très probablement la même origine que celui de durn, et est dû dans les deux cas à l'n immédiatement suivant. Quant à son extension à toute la flexion du mot (on a par exemple jerkh en face de durkh), elle est due à la stabilité du vocalisme radical de jern (cf. jerin : dran), ainsi que l'a montré M. Meillet dans les M. S. L., XI, p. 7.

A ce traitement de ρσ il convient peut-être de joindre celui des aspirées sourdes après nasales, tel qu'il a été exposé par M. Meillet dans les M.S.L., VII, p. 165. En effet, le parallélisme des deux alternances οὐρά: ὄρρος et ἀνδρός: ἄνθρωπος est absolument rigoureux.

3° Enfin, pour ce qui est de la langue de l'Avesta, M. Bartho-

lomæ a établi (Arische Forsch., II, p. 35 et suiv.; Grundriss der iran. Phil., I, p. 168) que, dans les groupes rp, rk, l'r perdait sa sonorité lorsque la voyelle immédiatement précédente portait le ton. Ainsi dans vohrko, kohrpom (cf. pour l'accent, skr. vfkas, kfpam). Cet assourdissement de l'r est attesté, mieux encore que par la graphie hr, par la sourde s qui est l'aboutissant du groupe rt dans les mêmes conditions: masyo correspond au skr. mártiyas, tandis que korota- est égal au skr. krtá-.

Ces traitements semblent de peu d'importance par eux-mêmes, sauf peut-être celui du germanique; mais ils gagnent singulièrement à être groupés. Il en est deux, en effet, dont l'identité phonétique est visible : celui du grec et celui du germanique; dans ces deux langues le ton empêche la sonorisation des consonnes sourdes qui le suivent immédiatement. Dans la langue de l'Avesta le ton semble avoir joué un rôle moins passif; il a favorisé l'assourdissement de l'r, assourdissement dont l'agent principal mais non suffisant a été le contact immédiat d'une explosive sourde 1.

En sorte qu'en définitive on pourrait conclure ainsi : dans les dialectes germanique, grec et iranien, le ton a tendu à favoriser l'assourdissement et à maintenir le caractère sourd d'une consonne immédiatement suivante.

Ceci posé et le groupe de dialectes examinés plus haut comprenant l'une des deux seules langues qui nous aient légué directement la tradition du ton indo-européen, il est intéressant de voir comment se comporte celle qui est restée indemne, c'est-àdire le sanskrit. Or, précisément à propos l'accentuation de la syllabe posttonique, le sanskrit présente une particularité curieuse et bien connue d'ailleurs : il s'agit du svarita dépendant.

Tous les grammairiens hindous sont en effet d'accord sur ce point : que la syllabe qui suit la syllabe udātta est svarita : udāttādanudāttam svaryate comme dit l'Atharva-prātiçākhya, III, 67 (cf. Rk., prāt., III. 9; Vāj. prāt., IV, 134; Tāit. prāt., XIV, 29-30). Ils sont moins d'accord sur la nature de ce svarita. Pour les uns (Ath. prāt., I, 17; Vāj. prāt., I, 126 et tous les inconnus cités par Tāit. prāt., I, 46) la première moitié de la syllabe svarita est aiguē (udātta), la seconde grave (anudātta). Pour les autres Rk. prāt. Tāit. prāt., I, 41) la première moitié (ou la première moitié de more) est plus haute que l'udātta, tandis que

¹ Bien que l'assourdissement de l'r dans un groupe voyelle + r + explosive sourde soit phonétiquement assez inattendu et historiquement rare, il existe. Ainsi dans le dialecte arménien de Hadjin istol de erthal. Il est donc légitime de dire que le contact de la sourde préparait l'assourdissement de l'r et que la présence du tou le décidait. (L'exemple istol : erthal est emprunté au Biuraku du 26 novembre 1898 obligeamment prêté par M. A. Meillet.)

la seconde est plus basse. Quoi qu'il en soit, ils s'accordent tous à définir le svarita comme un accent de hauteur descendant dont la première partie est au moins aussi aiguë que l'udatta qui le précède immédiatement. C'est tout ce que nous retiendrons pour le moment des définitions citées, car cela suffit à marquer toute

l'opposition du sanskrit et du grec.

En effet, celui-ci ne connaît rien de pareil : la tonique est bien δξεῖα comme en sanskrit, mais la posttonique est βαρεῖα aussi bien que la prétonique. Et l'on est amené à se demander si entre une consonne située entre deux voyelles hautes (udātta et première partie aiguë ou suraiguë du svarita) et une consonne située entre une voyelle haute et une grave (δξεῖα et βαρεῖα), il n'y avait pas quelque différence, c'est-à-dire si l'opposition posttonique svarita, posttonique βαρεῖα n'explique pas l'opposition constatée au début : consonne posttonique affectée, consonne posttonique indemne 1.

En effet, à y regarder de près, il n'y a aucune différence de nature entre l'effort musculaire qui produit la sonorité et celui qui amène l'élévation de la voix. La production des vibrations glottales (sonorité) et leur augmentation dans un temps donné (hauteur) résultent toutes deux de la contraction des mêmes muscles. Et l'on peut dire que la syllabe frappée de l'accent de hauteur est celle pour laquelle les lèvres de la glotte sont plus tendues. Or ceci semble bien éclairer les différences de traitement que nous avons constatées tout à l'heure par, voie linguistique. Dans une langue comme le sanskrit, possédant le svarita, nous observons une distension progressive des muscles, c'est-à-dire un passage lent de la syllabe haute (udātta) à la basse (anudātta). En grec au contraire nous voyons que la détente musculaire est soudaine : il n'y a pas de transition entre l'èξεῖα et la βαρεῖα; bien mieux il y a contraste, et ce contraste se traduit par une décontraction musculaire assez forte pour atteindre presque, dans certains cas favorables et pour un bref instant, la position de repos, c'est-à-dire le manque de sonorité, et cela très naturellement, par le fait tout simple qu'un mouvement donné, s'il est brusquement exécuté, tend à dépasser son point d'arrivée normal.

L'accent d'intensité ne semble pas pouvoir expliquer de façon analogue les faits qui sont groupés plus haut; il n'existe en effet pas de relation phonétique entre la production de la sonorité (contraction musculaire des lèvres de la glotte) et l'intensité (force du courant d'air expiratoire, d'une part, résistance des

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Est-ce que le Tăit. prât. se serait déjà préoccupé de la situation particulière de la consonne placée entre l'udâtta et le svarita lorsqu'il dit (xix, 30) vyañjanān tarhito 'pi?

obstacles buccaux, d'autre part). Dès lors il paraît important de noter l'accord de toutes nos connaissances sur la nature du ton indo-européen: ce ton est musical. Il va sans dire qu'il n'est pas question ici de séparer absolument le ton musical de l'accent d'intensité; chacun comporte l'autre. Il s'agit seulement d'établir que la part d'intensité du ton indo-européen était, soit au point de vue de l'effet auditif, soit au point de vue des actions phonétiques, comme si elle n'existait pas¹.

#### Robert GAUTHIOT.

<sup>1</sup> Il est d'ailleurs remarquable que, précisément dans deux des trois dialectes où le ton indo-européen a exercé une action sur les consonnes, un accent d'intensité se soit déveoppé d'une façon tout indépendante du ton, soit sur l'initiale (germanique) soit sur l'antépénultième à défaut [de pénultième longue (iranien) [cf. sur ce point Meillet, Recherches, p. 187].

## LE PATOIS DE LA FRANCHE-MONTAGNE

#### BT EN PARTICULIER

# DE DAMPRICHARD (FRANCHE-COMTÉ).

(Suite.)

```
\dot{e}t\delta dr =  «élendre».
ėtr = « être ».
ėtra, ėtrat = «étroit, étroite».
ėtrėj = « étrille ».
ėtrė « paille » < stramen.
ėtrėgaid plur. = «étranguillons».
ėtrėži, -īr = « étranger, -ère ».
ėtrėja = « étrangler ».
êtrecas fém. « tenaille, étau », cf. vfr. estrucoise.
ėtrosā «couper, en arrachant par la force, comme un boulet, un
  rocher qui coupe un arbre en tombant, = vfr. estrousser.
ėtrū == « étron ».
ėtruoniu « pressoir (à groseilles p. ex.) » = fr. etreignoir.
ėtü = «étui ».
s étudia «s'appliquer»; c'est le fr. étudier emprunté.
ėtūč « entorse » <*ex-loria.
s étūdr i pī «se faire une entorse» = vfr. estordre.
ttul = «éteule».
ētup == « étoupe ».
ėtudnė = «étourneau», — «sansonnet».
ėvācųa «évacuer», emprunté au fr.
s ėvotā = « s'éventer ».
s tvuai = «s'éveiller».
touargòla «étourdie, dévergondée»; origine inconnue.
d exeprè « exprès », emprunté au fr.
éxpèr «arbitre, expert», emprunté au fr.
expia «expier», emprunté au fr.
```

ēzitā "hésiter", emprunté au fr.

È

1 è = «à».

2 è, èl «il, ils» <ille, illos.

èbā «hospitalité», cf. vfr. herberc, — bèji l èbā «donner l'hospitalité». — Pour l'è cf. èbuarğī.

èbési = "abaisser".

l èbèté «le devant du bois de lit, qui est posé à charnières et peut se rabattre » = fr. abattant.

èbètr = «abattre».

èbètu d bố «bûcheron» = fr. abatteur.

s èbedná «s'adonner» = fr. s'abandonner.

èbi « habit », emprunté au fr.

èbrévā = « abreuver ».

èbrévu = « abreuvoir ».

èbuzā «abuser», emprunté au fr.

èbu masc. «moyeu» = fr. about.

èbuarğī « héberger », cf. èbuarği; pour l'è cf. vfr. abergier.

s èbuòšā «s'appuyer en avant» < ad-bucculare.

ècağu «acajou», emprunté au fr.

ècelă i că «mettre sur une voiture plus de gerbes en arrière qu'en avant » = fr. acculer.

ècréci = « accrocher ».

ècrecu, -uz «avide, intéressé» = fr. accrocheur, -euse.

s ècrépi = «s'accroupir».

êtr ècruptu «être accroupi sur les talons», dérivé de ècrépi.

ècsèptā «accepter», emprunté au fr.

ècside «accident», emprunté au fr.

despédia « expédier », emprunté au fr.

èci «épuisé, ruiné» = vfr. acul.

ècuzi = "accuser".

ècū = « accord », — d'ècū « d'accord ».

s douta = «s'accouder ».

kcuā = "accouer", — ecuā i evo epre l otr "atteler deux chevaux l'un derrière l'autre", — i on ā ecuā un, i o ve ocuò rècuā in otr "atteler trois chevaux l'un à la suite de l'autre".

ècuòğā = πaccorder π, — s ècuòğā «s'accorder π.

bot "hache" = fr. hachette.

èdè «toujours» = vfr. ades. Il faut noter à ce propos que è tonique devant se non suivi de a reste è, tandis que devant s suivi d'une consonne autre que s il se combine avec l's implosif pour devenir é (MSL, VIII, 342). Il est intéressant de rapprocher de ce traitement celui de a tonique devant ss et devant s suivi d'une consonne autre que s, MSL, X, 180. A côté de èdè on peut citer èprè = «après», qui est dans les mêmes conditions.

èdra = « adroit ».

èdusi «atténuer» = fr. adoucir avec influence pour le vocalisme de l'adjectif du.

èfar = affaire ».

èfič « affiche », emprunté au fr.

s èflā « s'envelopper la tête avec une pièce d'étoffe, un sac » = vsr. afeuler, afuler < \*affibulare.

èffii « pièce d'étoffe que l'on se met sur la tête et les épaules pour se protéger contre le froid ou la pluie », dérivé de èffā.

èfriltā cécil « saire un affront à quelqu'un » < affrontare.

èfübia «affubler», emprunté au fr.

¿fūtā «arranger, bien arranger», — èl éta bin ¿fūtā «elle était bien habillée»; c'est le fr. affûter emprunté.

ègasia «acacia», emprunté au fr.

ègès «pie» = fr. agace, —oï d ègès «cor aux pieds», cf. all. elsterauge.

ègèsī = «agacer».

ègéci « perché »; origine inconnue.

ègrèfa = « agrafer », — « agripper, attraper ».

èğéstā «ajuster», emprunté au fr.

i èği «agir», emprunté au fr.

2 ėži, -ī = «hardi, -ie».

èğī «égaliser (une haie)», — èğī lɨ röğī «tondre les haies»; origine inconnue.

eit "arranger, accommoder des choux, de la salade, etc. = vsr. aiuer.

 $\dot{e}l =$  «elle, elles ».

èlā = "aller", - "allée, avenue", - i į i se èlā "j'y suis allé".

èlārm « alarme », emprunté au fr.

èlebi «alambic», emprunté au fr.

èmā = «amer».

èmèti «évanoui», cf. vfr. amatir «fatiguer».

*èmēdr* «amande», emprunté au fr.

èmi, -ī = «ami, -ie».

èmisi «amincir», emprunté au fr.

èmnā = «amener».

```
èmédia «amodier», emprunté au fr.
emódiāsii a bail »; c'est le fr. amodiation emprunté.
\dot{e}m\delta d =  «amende».
èmòdā «améliorer» = fr. amender.
s ėmūzā == «s'amuser».
èmur «amour», emprunté au fr.
on emi = «en amont».
emisla = «amonceler».
ėmuoči == « amortir».
èmuòru, -uz «amoureux, -euse», probablement emprunté au fr.
può l'èmuòtdū = « pour l'amour de Dieu ».
\dot{e}n = "une", forme atone.
ènimò «animal», emprunté au fr.
ėniė = «agneau».
in ènise «un innocent, un sot», emprunté au fr. et corrompu.
èpèr «apprendre»; le vocalisme de la syllabe tonique fait diffi-
   culté.
è so èpièn «il faut atteler» = vfr. aploier.
èpièti — «aplatir».
èpiénā — «aplanir».
èplā = «appeler».
èpôpriā « rendre propre, nettoyer »; c'est le fr. approprier emprunté.
èprè «après», — marque en outre contact, adhérence : t é dé
  cèniot èprè tu cèpé, — tendance, but : für èprè cécu, — dmeda
  èprè cécil.
s èpréci d cécil «accoster quelqu'un» = fr. approcher.
èprévézi «apprivoiser» < "apprivatiare.
èpròta «préparer» < *ad-prestare.
èpsé « abcès », emprunté au fr.
èpsit «absinthe», emprunté au fr.
s èpü « s'adosser » — fr. appuyer.
èpildr « atteindre, joindre » «apponere.
èpiltuzi « tailler en pointe » < ad-punctutiare.
rpuòca = «apporter».
1 dez er «arrhes», emprunté au fr.
2 l tr « l'air », emprunté au fr.
ėra alabourer > < arare.
eraci = « arracher ».
far in èrcell « faire une bêtise », litt. « faire un à reculons ».
èrèi « herser » < *erpicare.
di fi d ereo «fil de fer» = fr. archal.
```

èvar = « avare ».

```
èrèni fém. « araignée » = vfr. aragne.
èrgò «grosse épine» = fr. ergot.
èri = « arrière ».
èrità « hériter », emprunté au fr.
èrivā == « arriver ».
s èrmā = «s'armer».
èrmuònè «almanach», emprunté au fr.
èrot « arrêté», substantif verbal du suivant.
èròtā == « arrêter ».
èrôtò « obstacle » < *arrestettu.
èrōğı — «arranger».
èrpòt « mentonnet servant à retenir le loquet», cf. esp. prov. arpa
   « croc, griffe »; serait en fr. *harpette.
èrūdi == « arrondir ».
esest = " assassin ".
èsèzuònā « assaisonner », emprunté au fr.
èseni « assainir », emprunté au fr.
\dot{e}s\bar{\imath} = "acier".
esīt = "assiette".
èsītòt « très petite assiette, soucoupe», diminutif du précédent.
s esósia « s'associer », emprunté au fr.
èsőbièğ «assemblage (menuiserie)», emprunté au fr.
s èstā «s'asseoir» < ad-seditare, — è so c i m èstès, i n sro pü èlā
   "il faut que je m'asseoie, je ne peux plus marcher".
èstică « arranger »; c'est le fr. astiquer emprunté.
èsūči « assortir », emprunté au fr.
s ètèrgī «s'attarder», emprunté au fr.
ètesia « attention », emprunté au fr.
ètiri = « attirer », - « allécher ».
ètizi = « attiser ».
ètizu « mite »; c'est le fr. artison emprunté.
èto s o può dir, «tout de même, c'est extraordinaire» (marque
   d'étonnement), — nóz i við ètô èlā « nous y irons tout à l'heure »
   = vfr. atel.
ètòcă « attaquer », emprunté au fr.
s ètòlā = « s'attabler ».
\dot{e}t\ddot{o}dr =  « attendre ».
ètrèpā = « attraper ».
ètrèpu, -uz = « attrapeur, -euse ».
ètu « aussi » == vfr. atout.
```

èvē = « avant », — èvē ta masc. « auvent », litt. « avant-toit ».

èves = « avance».

tets = "avancer", — eves de mot "alléguer de mauvaises raisons".

veteği « avantager », sans doute emprunté au fr.

evoi = « aveugle ».

evoji ou eveji = « aveugler ».

èvi = "avis", — èlā ez evi "consulter".

èviză « avisé », — s èviză « avoir l'idée de quelque chose », emprunté au fr.

l èmi = « l'avenir ».

èτό, d èτό «avec» < apud-hoc-illud, comme ὁ «oui» < hoc-illud devenu \*ollud.

èrò « en bas » = fr. aval, — ön èvò « en aval », — tiri èvò « démolir ».

èròla « descendre », — « abattre », — « avaler » = fr. avaler.

1 èvri = « avril » < aprile.

2 èvri «abri» <apricu.

èma = "avoir", — i o se èmi può o fre "ça m'a coûté 8 francs".

s èvuā = "s'avouer", - "se dénoncer".

èvuarisiu, -uz « avaricieux, -euse », emprunté au fr.

s cinui « s'agenouiller », cf. inii « genou ».

## Ë

¿ dů? « n'est-ce pas? (au sens de oui) » = fr. hein donc.

èn gross Ebuāi « une grosse bête (en parlant d'une femme)»; origine inconnue.

k = mhanche ».

M masc. - «andain». L'accent est sur l'initiale, d'où la brévité de la finale.

edi «chenêts» = vfr. andier.

ediv « chicorée frisée », emprunté au fr.

educi = « andouille », — « niais, imbécile ».

igul fém. «anguille», emprunté au fr.

ěž = «ange».

kmā = « aimer ».

 $k = \pi \operatorname{anse} \pi.$ 

Ė

ėčai = n orteil n.

ėči = « ortie ».

ėni = «hennir»; on attend \*òni, mais l'è a pu sortir de \*ò par un affaiblissement postérieur.

# "heure, - lieue", emprunté au fr.

érai = « oreille », — déz érai de livr « plante qui vient dans les terrains marécageux ».

en ercuzür « cicatrice » = fr. recousure.

èn érmiz = « remise ».

ersenā « hérissé », dérivé du suivant; serait en fr. \*hérissonné.

ersil = "hérisson", — d l ersil "des pavés".

n ežnīr = « ornière » < ordinaria.

### Ö

 $\ddot{o}$ ,  $\ddot{o}t = \pi \operatorname{huit}_{\pi}$ .

" = "hucher", — "crier, beugler"; l'accent est sur l'initiale, d'où ö au lieu de \*é.

ofri = " offrir"; l'accent est sur l'initiale.

ogi = « ourdir»; l'accent est sur l'initiale.

"" öğü " ce que fait chaque travailleur devant lui, sa file, dans une troupe de travailleurs des champs " = vfr. ordon < ordone.

 a œil », — ομ de cè « myosotis », — ομ de bū « autre plante ».

 a œillet », — ομ δ cècò « œillet de poète (litt. œillet en bouquets) »; accent sur l'initiale.

ölā = « hurler»; accent sur l'initiale.

mi « exprime le léger hennissement de la jument caressant son poulain nouveau-né»; c'est le même mot que éni, mais avec l'accent sur l'initiale.

ökrò « hibou », dérivé de öcī.

övr « chanvre non peigné, chanvre brut, — filasse » = fr. œuvre.
övri = « ouvrir»; accent sur l'initiale.

azrol « érable commun, Acer campestre L.» < acer-arbore; accent sur l'initiale.

### F

```
fā = "fer", — lu fā "le fer (d'un rabot)", — lu fā dubi "le fer
   double (d'un rabot), — di fa bie «du fer-blanc», — di bo
   d fā «du bois de fer», — t fā d bū «un fer de bœuf».
fabrica « fabriquer », emprunté au fr.
far = \pi faire \pi.
fegò π fagot π, — π femme grosse et courte π, emprunté au fr.
seja « salloir », cf. MSL, X, 320.
/en « faine », emprunté au fr.
serèn = «farine»; origine inconnue.
fernot « espèce de poire farineuse », serait en fr. *farinette.
ferrèt « fauvette » serait en fr. *faverette; pour le suffixe, cf. colbro,
   bulrò.
seziól « haricot», emprunté à la forme savante saséole (lat. pha-
   seolus).
f = \alpha \text{ faim } n.
setóm fém. == ~ fantôme ».
ſċį = « feuille ».
féire « feuilleret (rabot) », emprunté au fr.
feur « seuillure (d'une porte)», emprunté au sr.
fetr (lè ftir, èn félir) «filière à tarauder» = fr. filière.
fėmā = « fumer », — fėmā i če « fumer un champ ».
sémi == « fumier ».
fémri «tas de fumier» <*femarile.
fénétr, fnétr = «fenêtre».
for dehors " < foris, — èl o fo ou èl o d fo " il est en voyage ".
fosé réchelon de râtelier » < fusticellu.
fōʊrī - février -, emprunté, ou bien l'ö est dû au recul de l'accent.
fozi « pierre à aiguiser les faux » == fr. fusil.
 1 f = \pi \operatorname{fil}_{\pi}.
 2 f = \pi fic (sorte de verrue) \pi; le peuple y voit le mot fl et le
    traduit ainsi lorsqu'il y a lieu.
```

3 mò fi «ma foi!», expression corronique comme la plupart de celles que l'on emploie comme jurons; cf. nu de dla. Le mot fi sort peut-être de fidu; quoi qu'il en soit, mò est inexpli-

cable phonétiquement.

fi, fir «acide, aigre» < feru.

fic «ce qui entre dans le gond, et gond d'armoire, — charnière»

= fr. fiche, ou emprunté au fr.

s fiği = « se figer ».

frāzī = « fraisier ».

```
fini « finir »; on attend *fni; ce mot a subi l'influence de la forme
   du français moderne.
fior = " fièvre ".
 1 fi, fin = - fin, fine, - \pi rusé.
 2 / fém. « finage » < fine.
s \int i\bar{a} = \pi se \text{ fier } \pi.
s \int i e^{isi} = \pi se fiancer \pi.
fi\ddot{o}, fi\ddot{o}l = \alpha filleul, filleule \gamma.
fiòt «sapin épicéa», cf. vha. fiohta.
fla = \pi filer \pi.
für «machine à faire les vis pour les boulons» = fr. filière.
 1 dé flot «flûtes de pommes de terre», emprunté au fr.
2 lè flòt (en félòt) = \pi filette \pi.
fmèl, fémèl = "femelle", - "femme (en mauvaise part)".
fmīr, femīr «fumée — vfr. fumière.
 1 f\delta, f\delta l = \pi \text{ fou, folle } \pi.
 2 so masc. «hêtre» </agu.
fölai "batifoler, faire le fou " < folliculare.
\int \!\! \delta s = \pi \operatorname{fosse} \pi.
fősā = ≈ fossé ».
fősaju «fossoyeur», emprunté au fr.
főzna = «foisonner».
sozi = "foison", - è sozi "à foison".
 1 è / = « il faut ».
2 /ð fém. == « faux ».
3 fo, fos = \alpha faux, fausse \gamma.
fòci masc. «manche de faux» < falcariu.
fofila «faufiler», emprunté au fr.
fôn = «femme», — lè buòn fôn « la sage-femme».
soin, manque, — « besoin, manque, — èvua sot « avoir besoin »,
   — vó n é pè fôt de mua «vous n'avez pas besoin de moi».
f \delta dr = \alpha f end r e \gamma.
fra, frad = \pi froid, froide \pi.
frait « étendre de la crème sur les gâteaux, étendre quelque chose
   de liquide sur quelque chose de solide » < fricare.
frajür «gommeau qu'on étend sur les gâteaux » < fricatura.
från = «frêne».
frapā «effaré», emprunté au fr.
frar = \pi frere \pi.
fr\bar{a}z = \pi \text{ fraise } \pi.
```

```
frét «faite», cf. all. first «sommet, faite».
tuil frétir « tuile faitière » < frestaria.
pen frétôl « poutre faîtière », dérivé de frét.
 1 fre = « franc (pièce de monnaie)».
 2 fre, frec = «franc, franche».
frégal « fringale », emprunté au fr.
fregit a fretiller »; origine inconnue.
fréği « nettoyer un tuyau » = vfr. furgier, fourgier.
frela «flamber un pigeon, un poulet, - brûler les moustaches,
   les cheveux de quelqu'un = vsr. freler «roussir», — èl è èvu
   èn buòn frela «il a les cheveux presque rouges».
frėmi masc. «fourmi» <formicu.
fresnit « frissonner » < frictioniare (?).
fri « frapper » — fr. férir.
frizi = «friser».
frégèl « dévergondée »; origine inconnue.
frésur «fressure»; notre forme suppose une première syllabe
  fros-.
frò, fròc = « frais, fraiche ».
fråd = «fraude», emprunté au fr.
früstrā, füstrā, früstā «frustrer», emprunté au fr.
frut fém. pl. «fruit» <fructa plur.
frutā = « frotter ».
fril =  «front».
frild = \pi fronde \pi.
fruòmi « ronchonner » = vfr. froignier.
\int \bar{u} = \pi \operatorname{feu} \pi.
fülā fém. « feu clair », dérivé du précédent.
\int \overline{u}r \propto \operatorname{courir}_n = \operatorname{fr}. \operatorname{fuir}.
futé masc. et fém. «malicieux», emprunté au sr.
fu, fuè = \alpha fort, forte n.
fudr fém. = « foudre ».
fuğir = « fougère ».
fultò «lutin » = "folletot, mais le vocalisme de la première syllabe
   fait difficulté; est sans doute emprunté.
für «diarrhée » = fr. foire; — èvua lè für «avoir la diarrhée ».
sui = a sorce ».
suā "fouetter"; est peut-être emprunté.
\int ut\tilde{u}, -\tilde{u} = \sigma foutu, -ue ».
 1 futr verbe = "foutre".
 2 futr masc. « sperme » = fr. foutre.
```

```
1 fil = «foin», — di fil d'opuargel cul sai èprè lè pétur «sorte de
  foin qu'on fauche après la pâture ».
```

2 ft, ftd « profond, -onde » < fundu, -a.

3 fil = «fond», — i fil d čá «planche qui forme le fond d'une voiture de fumier».

 $fildr = \alpha fondre \gamma$ .

ʃðʃnā «se dit du bois vert qui siffle légèrement quand on le met au feu »; origine inconnue.

füği «absorber un liquide à la façon des éponges, du papier bu $vard_n = vfr. fongier.$ 

filt = "fonte".

füten = «fontaine».

1 fua = « fois », — êtr è lè fua « être ensemble ».

2 fua = « foi », — mò fua « ma foi », expression corrompue, cf. mò fi. fuā « foie », emprunté au fr.

fuaies «faïence», emprunté au fr.

fuaiot « jeune brebis » < \*fētetta.

fuar = «foire (marché)».

fuarā = «ferrer».

fuarmā «fermer à clé» < firmare, — fuarmā èprè le da «coller, poisser ».

fuarmür «serrure» < firmatura.

 $fuarò = \pi \text{ ferret } \pi.$ 

fui masc. «fouine», emprunté au fr.

 $fu\dot{o} = \text{«four»}.$ 

ſuònā = «faner».

fuonaz = « fournaise ».

fuòne «tas de bois de charbonnier» = fr. fourneau.

lè fuònès « foin en graines », — lé fuònès « les grandes herbes », cf. Godefroy foignasse.

suòni «fourchette à pêcher le poisson», cf. fr. soine.

1 fuònlò « tas de racines, herbes sèches, troncs de choux, etc. qu'on brûle dans les champs en automne ou au printemps, diminutif de suòne.

2 fuònlò «petite grotte», diminutif de fuò.

fuònò «fourneau (de chambre ou de cuisine)» < furnettu.

*ſuònuz* == « faneuse ».

*ſuòrbi* == «fourbu».

fuòre == « fourche », - lè fuòre è podre le vied.

fuòrce masc. « fourche à quatre dents », dérivé de fuòrc.

fuòrcòt = «fourchette», - «perce-oreilles», - «planche formant fourche pour poser la passoire du lait».

fuòreğ = «fourrage».

fuòrgènā = «fourgonner».

fuòrm = «forme», — lé fuòrm «places des chantres à l'église,
— les stalles du chœur».

fuòrmèg «fromage» < formaticu.

fuòrmègò «guimauve», diminutif de fuòrmèg.

fuòrmò «froment» < frumentu.

G

Du vo gā « bonjour »; c'est le vfr. Dieu vous gart emprunté.

1 gāğ masc. « carde pour carder la laine»; c'est le même mot que carde, avec changement de l'initiale sourde en sonore par assimilation avec la sonore initiale de la syllabe suivante.

2 gåğ masc. «garde», emprunté au fr.

gai fém. «chiffon»; origine inconnue.

gaio «cochon», cf. vfr. caion «id.».

gaiu, -uz « déguenillé, -ée », dérivé de gai.

galin, ğîl è lè galin, c'est l'objet qu'il s'agit de renverser, bouchon, pierre levée, tuyau de poêle, etc., avec des palets ou des pierres. C'est une sorte de jeu de la poule, et galin, emprunté, représente gallina.

gār « guerre », emprunté au fr.

gars « femme de mauvaise vie », emprunté au fr.

gāzèt «journal», emprunté au fr.

gé «gai, gaie», emprunté au fr.

gègèl «crotte de chèvre, de lapin, etc » représente sans doute une forme méridionale \*cagèl (cf. prov. caga, v. prov. cagar) empruntée, qui devait devenir \*cègèl et que le sentiment d'un redoublement aurait transformée en gègèl par assimilation régressive.

geğā «carder», cf. gāğ.

gèğür «pari», emprunté au fr. gageure.

gèi «excrément dur et cylindrique» — vfr. guille «sorte de bâton cylindrique ou conique».

gèni «gagner», emprunté au fr.

gèreti «garantir», emprunté au fr.

gergot = «gargote», - «gorge».

gerguoni = «gargouiller».

gèrni «garnir», emprunté au fr.

gèrèğ « guêtres »; origine inconnue.

nán. Ling. — XI.

gē «gant», emprunté au fr.

gen «gaine», emprunté au fr., — t tren gen «quelqu'un qui n'arrive pas, qui est toujours en retard», litt. «traîne-rapière», cf. vfr. traîne gainier «bretteur, vagabond».

èn ges de perèplit «étui de parapluie»; c'est le fr. ganse emprunté. gel «bouche» = fr. gueule.

gėlā = «gueuler», — gėlā cėct «injurier quelqu'un».

géné, gné «noyau» «granellu.

gitò « guichet de fenêtre », emprunté au fr.

gidā «diriger» = fr. guider.

de gi d an «sorte de pâte alsacienne, rappelant un peu les nouilles, que l'on moule en la faisant passer par un enton-noir»; c'est la forme française de gèi.

digüributu «fruit de l'églantier», litt. «bouton de Guilleri».

giòm «guillaume (rabot à fer étroit, échancré)», emprunté au fr., — giòm tūrč «espèce particulière de guillaume», litt. «guillaume-torche».

lu gligii «petit doigt»; c'est probablement l'all. klein «petit» deux fois répété.

glórioz «coquette», emprunté au fr.

gnt = "grenier".

dlè gnòt de ğenveri «le fruit du genévrier» < granetta.

gózi «gosier», sans doute emprunté au fr.

 $g \delta b \bar{a} = \alpha \operatorname{gober} n.$ 

gởc «gauche», emprunté au fr.

gōcī, -ir «gaucher, -ère», emprunté au fr.

gbl = ``gale''.

gòlë «galant», sans doute emprunté au fr.

gòlò «gros morceau»; c'est peut-être le même mot que fr. galet, — lvā lē gòlò «tomber les quatre fers en l'air».

 $g\delta lu$ , -uz = «galeux, -euse».

gôpā «mal habillé», emprunté à Montbéliard gauper, dérivé de fr. gaupe «souillon».

gòržè «gorget», emprunté au fr.

gòtañ «chatouiller», emprunté, serait en fr. \*gatoyer, cf. Godefroy gatillement.

far le gòtaiò «chatouiller», cf. le précédent.

s gòvuait «se gâter en se mouillant, en parlant de la viande, des fruits, etc.»; origine inconnue.

grā, grās = a gras, grassen.

graid «crayon»; c'est le même mot que le fr. avec changement de la sourde initiale en sonore.

grail «graillon», peut-être emprunté au fr.

grt masc. «panier rond en osier où l'on fait lever la pâte des miches de pain» <\*cratellu, avec changement de l'initiale sourde en sonore.

grèbés «écrevisse»; c'est à l'all. krebs emprunté.

grèbil «rillons», cf. fr. grabeau, — de grèbil èprè le sula «neige durcie adhérant aux souliers».

ğrèbuònā «former des grèbun, — dlè nağ ce grèbuòn «de la neige qui se gèle et se met en mottes», dérivé du précédent.

grèi, gréi «quille»; origine inconnue.

greif, grei = « griller », — « faire cuire sur le gril ».

grèni, greni « fâché, en colère », — être greni « être en colère » = vfr. grigne.

grèp = "grappe", — "crochet, crampon", — lè grèp di be d cèpü "grappe du banc de menuisier", — lè grèp di cèrò "grappe mobile pour serrer le chariot dans la scierie".

grèpā « mettre des crochets à glace à ses chaussures », dérivé de grèp.

grèpi = «grappin», - «tisonnier».

grès "graisse", emprunté au fr. ou sortant de \*crassa (?).

de gress « herbes trop grasses que les bêtes ne mangent pas », dérivé du précédent.

grèta = « gratter ».

grèvot « cravate », emprunté au fr.

grèvu «bouvet» = fr. gravoir, — lu grèvu d èsobièğ, lu grèvu d lòvd, lu grèvu d lèbri sont différentes espèces de bouvets.

1 gre = «grain».

2 gre, gred = «grand, grande».

grēğ = « grange ».

gren = «graine».

s on o tu grebi « il y en a beaucoup »; origine inconnue.

grei «cheville du pied»; origine inconnue.

greinā «faire du bruit en remuant de petits objets», dérivé de groio.

grejò «grillon» = vfr. grillet.

cona le greiò «être malade un lendemain d'ivresse»; c'est sans doute grelot, c'est-à-dire avoir des tintements dans la tête.

gréjot «quillette», diminutif de gréj.

gréma «croquer, mâcher avec bruit quelque chose de dur, — n'être pas content» = vfr. grumer «màcher».

grémésé «peloton de fil » « glomiscellu.

grénôl fém. «cartilage»; origine inconnue.

```
212
                       MAURICE GRAMMONT.
grėmi « limaçon à salade»; origine inconnue.
gremuòna «gronder, grommeler», cf. all. grimmen.
greva è cecu « gêner quelqu'un, lui faire du mal » = fr. grever.
grojò «grelot» = vfr. grillet «grelot», avec l'accent sur l'initiale.
grözèl « groseille », sans doute emprunté au fr.
grozèli «groseillier», sans doute emprunté au fr.
grözit «rousiller»; origine inconnue.
gri, griz == « gris, grise ».
è m ò gri «je m'ennuie, je regrette» «grida, cf. vha. girida
   «appétit, désir».
gribulā «bigarré, grivelé», cf. fr. gribouillé.
grifa = « griffer ».
griv «grive», sans doute emprunté au fr.
grist «faire une mine refrognée» - fr. grincer.
grimes = a grimace ».
gró, grós == ngros, grosson, -- sè fon è grós «sa femme est en-
gròl fém. «grêle», emprunté au fr.
gròlā «grêler», emprunté au fr.
grðvóld «frelon»; origine inconnue.
grülā d fra « être tout transi, grelotter de froid », cf. vfr. grouller,
   gruler.
grū «craie» < creta avec changement de l'initiale sourde en so-
grusnit « grommeler », cf. vfr. gronsonner.
gruaz fém. «gravier fin », emprunté, cf. Godefroy groise, groisse.
gruònit == «grogner».
gudid "jupon", cf. vfr. godet, goudet "jupon".
güië «homme répugnant, surtout au moral», cf. Godefroy gouil-
   lart, goliart.
guieda « perdre son temps et se mal conduire », dérivé du précé-
   dent.
gulā «bouchée» <*gulata.
gune masc. "jupon", cf. Roquefort gone, gonelle.
```

gurd «gourde», emprunté au fr.

lè gūrǧ «la bouche» = fr. gorge.

guri « petit cochon », cf. fr. goret, vfr. gorin.

gut = "goutte", — buar lè gut "boire de l'eau-de-vie", — i ve t far è buar lè gut, litt. "je vais te faire boire la goutte", c'est un petit supplice que les enfants s'infligent entre eux et qui consiste à écraser le nez du patient sous le pouce, de telle sorte que les voies lacrymales excitées sécrètent des larmes, comme lorsque l'on boit de l'eau-de-vie trop forte qui «pique le nez» et fait pleurer.

gută « goûter », emprunté au fr.

gutro «gouttière», dérivé de gut «goutte».

gd = ``gond''.

gilgna « gorgée »; origine inconnue.

glis «gonflé», adj. verbal de glisā, — ètre glis «être gonflé, être enflé, être gonflé de colère», — lu to s glis «le ciel devien t orageux».

gdia = «gonfler».

guòrme = «gourmand».

### Ğ

ğ «déjà» ≪iam, — ö vuaci ž du «en voilà déjà deux».

ğā = "geai", — ğā croso "espèce de geai, gros bec", est peutêtre un dérivé du mot qui est en vfr. croissir "craquer, faire
entendre un bruit analogue à un craquement".

ğārb «gerbe» = vfr. jarbe.

*ğėm*i «gémir», emprunté au fr.

èvua di ğè vavoir du chic, — èn gros se ğè «une grosse bête, en parlant d'une femme»; c'est probablement le mot fr. jet emprunté.

ğècè masc. «jaquette de femme»; c'est la forme masculine, d'ailleurs empruntée.

ğèiò «cri vif»; origine inconnue.

ğèrğò «jable d'un tonneau», cf. vfr. gargau.

ğèrğölu « instrument à faire lu ğèrğö », dérivé du précédent.

ğèrmā = «germer».

ğèrmözī « ronchonner »; origine inconnue.

gèrma « germe », — «aiguillon de la guêpe, de l'abeille », dérivé de gèrma.

ğèrò = «jarret».

èvua le ges «avoir les dents agacées»; origine inconnue.

ğètot « petite jatte », serait en fr. \*jattette.

ğèvé masc. «javelle»; c'est la forme masculine.

ğèvlā « saire des javelles », dérivé du précédent.

ğênā «gêner», emprunté au fr.

ğevi - «janvier».

ğė = «jour».

ğebsi « poursuivre en courant » = vfr. gibecier.

*žėmb = «* jument».

```
žėnā == « journée ».
ğenèl «poule» < ganīla, — i so žnèl «un fouille-au-pot», — fār
  lu cũ d ğênèl «rapprocher les doigts pour recevoir la férule».
ğenes = «génisse».
ğenlt « poulailler », dérivé de ğenèl.
ğenő «journal, un tiers d'hectare» = fr. journal.
ğėnvėri ⇒ «genévrier».
gest vjuste», emprunté au fr.
\check{g}i \text{ "gypse"} = \text{vfr. } gy.
žibi ou žübī «gibier», sans doute emprunté au fr.
ğigò «gigot», emprunté au fr.
žipā, en vec ce žip «une vache qui donne un coup de pied»
  = vir. giper.
ğisu = «gypseur».
lė gik «oreillons» — fr. giffles (cf. E. Brissaud, Expressions popu-
  laires, p. 140).
ğivr == «givre».
jua rsauter, danser, gambader, se démener, sauter de joie = =
   fr. ginguer.
ģmā = «jamais».
bó góli «bois gentil, Daphne Mezereum» est probablement le même
   mot que vfr. jollif avec deux l étymologiques.
pobia «faire un projet, tirer des plans, imaginer»; le fr. jabler
  signifie « assembler les douves d'un tonneau ».
gof fém. «écume, — mousse de liquide»; origine inconnue.
pò/a mo i gaiò «manger salement, en bavant, en écumant»; dé-
  rivé du précédent.
gogī = « jauger ».
pòla = "geler", - "gelée, fromage de cochon".
golu = «jaloux».
gon = «jaune».
gonrot fém. «bruant jaune», dérivé de gon.
göti = « gentil ».
jįū ⇒ «jus».
ı gil = «jeu».
a gd = "jouer".
jildi = «jeudi».
gug = "juge".
gugt = "juger".
guie *juillet », emprunté au fr.
```

**jūn — v**jeune». ğünā — «jeûner». ğüri — « jurer ». ğurnā fém. «contenu d'un tablier», cf. fr. giron. ğütő, -őz = «juteux, -euse». ģū — «juin». 1 ğu = «joug». 2 è žu «perché», cf. vfr. joug «juchoir», — èl è mûtā è žu «il est perché». ģū — « joue». **žui —** «jouir ». řírž = «Georges». 1 ğü masc. = «jonc». 2  $\check{g}\dot{u}$ ,  $-\check{u}t = \text{``joint, -ointe"}$ . žit fém. «articulation» = fr. jointe. lè gultur «cuir qu'on enroule autour des cornes dans le joug» 🗕 fr. jointure. ğyāk «geôlier», emprunté au fr. ğuèrmediz «germandrée», emprunté au fr. et corrompu. ğuòniu «gros rabot de tonnelier qui sert à dresser les douves»,

I

serait en fr. \*joigneur.

1 i, i «je » <ego.
2 i, i = «y », — «à lui ».

ici «là » < eccu(m-h)ic.

ilè «là » <ec(ce-il)lac.

imità « imiter », emprunté au fr.

imòğ « image », emprunté au fr.

isi « ici » <ecce-hic.

it « herse », — l it de lè si « le barreau de la scie » <\*irpice (?).

ivruòni, ivruòniòs = « ivrogne, ivrognesse ».

izup « hysope », emprunté au fr.

Î

i, in = "un", forme atone.

lett "inquiet", emprunté au fr.

leruèl "écrouelles", emprunté au fr. et corrompu.

ldică "bleuir le linge à l'indigo", emprunté au fr. et corrompu
d'après indiquer.

iposibi «impossible», emprunté au fr. *lprüde* «imprudent», emprunté au fr. n ipuòc ca = «n'importe quoi». isòle «insolent», emprunté au fr. isüpuòcòbi «insupportable», emprunté au fr. wita «convoquer», emprunté au fr.

Ĭ

iā = «liard». iès = « glace ». ièsī = «glacer». ièsil = «glaçon». cochons ».

ið = « gland », — lé je c u bèj é gajò « les glands qu'on donne aux

jonā = «glaner».

iüiü «dada», mot enfantin.

iu «leur, leurs» <eoru, — «eux» <eos.

jucă «sauter, danser»; c'est l'all. jucken «sauter» emprunté.

L

1  $l, l \dot{e} = \pi \ln n$ .

2 l,  $lu = \pi le \pi$ .

 $l\bar{a} = \pi \operatorname{lard} \pi$ .

1  $lac = \pi \, lache \pi$ .

2 lāč m. «punaise de brebis»; origine inconnue.

lači = « lécher ».

láči = « lâcher ».

laču « un gourmand » — fr. lécheur.

lačūr « auge en bois pour les chevaux », serait en fr. \* léchoire.

lažī, -īr = «léger, -ère.

laie «lacet» — I laie d còs «jarretière» < "ligatellu.

laiar "layette" < "ligatoria.

lām «lame», emprunté au fr.

lan = "lier", — lan i vėsė "cercler un tonneau".

lāmua « pitié! » == fr. las + moi.

lar f. "loutre" = fr. loir.

Maurice GRAMMONT.

(A suivre.)

## QUELQUES INSCRIPTIONS LYCIENNES.

(Suite1.)

Les travaux si multiples qui, sous la direction de M. le professeur Benndorf, se poursuivent à Vienne, en préparation du Corpus inscriptionum Asiæ Minoris, touchent à leur terme : du moins en est-il ainsi pour le fascicule Lycia, par lequel le recueil doit s'ouvrir; en ce moment même, M. Kalinka, préposé spécialement à ce sascicule, rassemble les éléments de ses notices bibliographiques. Ce n'est pas une tâche aisée qui est assumée par ces vaillants et consciencieux archéologues; s'ils n'avaient ambitionné que la gloire assez terne de rajeunir Schmidt moyennant l'addition de nouvelles inscriptions et une nouvelle nomenclature<sup>2</sup>, leur publication serait un fait accompli dès longtemps; mais ils veulent autre chose que la reproduction servile de copies manuscrites toujours sujettes à erreur. Le souhait que formait le bon Savelsberg (Beiträge, II, p. vIII) de posséder des photographies des monuments lyciens va être exaucé; à cette fin, les savants autrichiens ont fait le sacrifice de leur repos. Très ordinairement les textes funéraires sont gravés dans un calcaire peu résistant aux intempéries et sont très peu lisibles : l'estampage des inscriptions devient donc une nécessité; on ne pouvait non plus se dispenser de rechercher en quelque sorte un à un les petits et cbarmants monuments de la numismatique lycienne et de prier les cabinets de médailles de livrer les empreintes de plâtre de ces précieuses monnaies grecques<sup>3</sup>; le British Museum oblige, en

1 Voir Mém. Soc. Ling., t. X, p. 207 et suiv.

En numismatique, ne sont pas seules désignées comme «grecques» les

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Les méprises de Schmidt ont frappé tout le monde; lire à ce sujet les conseils de M. Arkwright à la commission du Corpus (Note on the numbering of the Lycian inscriptions) dans le Jahresh. des österr. arch. Institutes (Bd. 11, p. 75-76).

tous cas, à un voyage à Londres, par sa collection brillante d'antiquités lyciennes revêtues d'inscriptions 1; puis on s'est aperçu que ces démarches ne suffisaient pas et qu'une suprême visite aux lieux mêmes où furent érigés ces monuments serait un complément très utile<sup>2</sup>. Le temps pris par tous ces soins explique le retard de la publication, retard que, je le sais, les savants autrichiens sont les premiers à déplorer. De l'intérêt très vif qu'ils portent aux progrès du déchiffrement de la langue si originale des Lyciens, je ne veux pour preuve que leur attitude, car de mille manières ils se sont ingéniés à suppléer à l'absence du recueil promis. Nous les voyons d'abord imprimant dans les Denkschristen de leur académie, les pièces les plus importantes de la mission 1895-18963; deux ans plus tard, l'un des explorateurs, M. Heberdey, s'empresse au lendemain de sa découverte, d'éditer le décret bilingue du démos d'Isinda<sup>4</sup>. M. Kalinka, non plus, n'a gardé jalousement pour sa «Lycia» son admirable fac-similé de cet autre décret bilingue dit « de Pixodare » 5. « Tout ce que nous

monnaies de l'Hellade, ou de Syracuse, ou de Cyrène, ou des Séleucides et des Lagides, mais avec elles les monnaies à légendes lyciennes, pamphyliennes, cypriotes, phéniciennes et araméennes. On verra plus foin que la collection lycienne du Musée Britannique a fait avec le groupe des pamphyliennes et des pisidiennes l'objet du catalogne de catte partie des Greek Coins du grand établissement scientifique de Londres.

¹ Elle renferme, entre autres, les tombes de Payava et de Merchi (= Xauthus 5 et 8), le bas-relief d'Izraza, le décret de Pixodare. Quant à des fragments de la stèle éparpillés sur le sol, Sir Charles Fellows les recueillit, comme il nous l'apprend, et les rapporta au British Musseum: «The most important discovery here was of the upper angles broken from the monument, and having upon them the inscription of each side... these original stones I have brought home, being useless and insecure, left in fragments with the monument. «Ce qu'étaient ces fragments, son édition de la stèle ne nous le fait pas counsitre; il les sublia purement et simplement. A sa suite marcha son copiste Schmidt, qui pourtant aurait dù avoir la curiosité de pousser ses investigations à Londres, n'aurait-re été que pour vérifier cette autre indication de Fellows: «On the south-west side (= face sud), as restored by these fragments, M. Daniel Sharpe reads the usual famereal form, making this monument the tomb of the son of Harpagus...» (Travels and researches in Asia Minor, London, 185s, p. 494-495).

<sup>2</sup> M. Heberdey, qui repartit seul dans l'été de 1898 pour la Lycie, découvrit quatre nouvelles inscriptions, dont une de vingt et une lignes au moins, tracée sur une dalle calcaire emmurée dans l'escalier de la mosquée d'Ouxoumlou, le village turc (son nom signifie «les raisins») bâti dans les ruines de Gayanda. Ce voyage amena la découverte d'un texte gravé dans l'intérieur d'une tombe à Myra; jusqu'alo s, on ne connaissait que l'épitaphe que j'ai publiée dans nos Mémoires, IX, p. 204, d'après la scule copie de l'ellows; Heberdey a retrouvé ce dernier texte correctement lu par le voyageur anglais : entre

tice et happitone, il n'y a que le mot chi très clairement inscrit.

3 Voir Mem. Soc. Ling., X, 21 et suiv.

\* Eine zweisprachige Inschrift aus Lykien, dans le Jahreshefte des österr. archäol. Institutes, Bd. 1, p. 37-41 (Wien, 1898).

<sup>5</sup> Il l'a publié et commenté dans son article Zur historischen Topographie

avons, m'écrivait M. Benndorf, est à votre disposition." Il est impossible de pousser l'abnégation plus loin! Et de fait les futurs éditeurs n'ont pas soustrait leurs richesses aux amis de la Lycie. Avec une bonne grâce charmante ils ont répondu aux demandes les plus indiscrètes, et même ils ont ménagé à quelques-uns de leurs clients, parmi lesquels celui qui trace ces lignes, l'aimable surprise de l'envoi inespéré des textes fraîchement découverts. Ainsi tel monument peut être totalement inconnu du grand public, nul livre ne le reproduisant, et pourtant il a déjà son histoire! Par exemple, Tlos-Izraza a été exploité en partie, il est vrai, par M. Sophus Bugge¹, et M. Torp a étreint tout entière l'épitaphe non moins inédite d'un hyparque du roi Périclès à Arneae².

Grace à cette impulsion, le mouvement en avant des études lyciennes a repris avec une grande énergie; dans ces trois ans seulement, notre bibliothèque lycienne s'est largement accrue; il y est entré non seulement les communications susrelatées

Lykiens, p. 161-178, inséré dans la Kiepert-Festschrift (Berlin, 1898). Le nom du satrape qui fait une donation à la tétrapole xanthienne (Xanthus, Tlos, Pinara et Cadyanda) est orthographié en lycien piqe[d]ers par trois e, et nullement piqedare comme le portent les éditions de Schmidt et de Savelsberg. L'entente paraît dirigée contre la ville de Caunus, au sud de la Carie. Cette cité dont le non figure deux fois dans le texte grec, jouissait d'une complète autonomie et en était fort jalouse (Ctésias, De rebus Persicis, \$ 43). Comment s'alluma la guerre entre ce petit État et les alliés de Lycie et de Carie, nous une le savons pas, ni ce qui advint. Caunus avait des rois particuliers, ainsi Aristidas dont le fils dressa un ex-voto à Cos (Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques, 1875, p. 266).

l'escouragement des études grecques, 1875, p. 266).

Voir surtout p. h8, sous le mot Khisinni, de ses Lykische Studien, I (Videnskabsselskabets Skrifter, II Historisk-filosofisk Klasse, 1897, n° 7), Christiania. L'auteur fait rentrer dans la famille indo-européenne toutes les petites nations anatoliennes, et il se plaît à relever diverses particularités qui semblent militer en faveur d'une parenté entre l'arménien et le lycien, je dis à dessein qui semblent. Mais pourquoi tant se préoccuper du caractère linguistique du lycien? Réservons toute notre sagacité à l'étude intrinsèque de cet idiome, étude que des comparaisons prématurées peuvent desservir plus qu'on

ne pense.

J'On trouvera, en effet, ce texte donné en transcription latine dans les Lykische Beiträge I du professeur Alf Torp, p. 15. C'est avec la satisfaction la plus vive que nous voyons ce grand philologue, connu par ses ingénieux commentaires des inscriptions messapiennes (Indog. Forsch., V, 195-215) et phrygiennes (cf. Mém. Soc. Ling., X, 207), aux prises avec les textes lyciens, dans ses Lykische Beiträge (Videnskabsselskabets Skrifter, de Christiania, 1898, n° h et 6). Ces mémoires ποù l'auteur a tâché d'éviter la comparaison du lycien avec d'autres idiomes... renferment tant d'idées nouvelles et fécondes, qu'on doit indubitablement les regarder comme un des travaux les plus importants qui aient paru jusqu'ici sur la langue lycienne» (Thomsen).

de Heberdey et Kalinka, mais encore les contributions de Thurneysen<sup>1</sup>, Bugge<sup>2</sup>, Torp, Kretschmer<sup>3</sup>, Holger Pedersen<sup>4</sup>, Vil-

¹ Cf. Mém. Soc. Ling., X, 210. Sa transcription de + par 'n'a été admise nulle part; mais, par contre, il a créé un courant en faveur de la nasalisation fondamentale des voyelles que je ne me résigne pas à écrire autrement que e et o. Ses décisions relatives à q et th ont pareillement été accueillies par les savants scandinaves. M. Six ne se range pas à cet avis : «Ψ, qui est toujours rendu en grec par γ ou par κ, ne me fait pas l'effet, dit-il, d'être ici un χ archaïque; je le transcris k et rendrai K par c qui en indique à peu près la valeur (Monnaies grecques, 1898, p. 207). Meme refus chez M. Arkwright qui remarque finement que «the fact that a Greek χ in one word, and perhaps a Persian kh in one word, is rendered by Ψ, merely tends to show that there was no kh in Lycian» (p. 66). Voir, au surplus, ce que j'ai dit à ce sujet, Mém. Soc. Ling., X, 218.

<sup>2</sup> Il faut ajouter aux Lykische Studien de ce savant, mentionnées plus haut, les articles Zur Xanthos-Stele dans la Festschrift für Otto Benndorf (Wien, 1899), p. 231-236, et Einige Zahlwörter im Lykischen dans les Indog. Forschung. X, p. 59-61. S'il tient sa promesse de comparer dans un second cahier des Lykische Studien le lycien non plus avec l'arménien, mais avec le milyen écrit sur

deux monuments du pays, il aura acquis un titre à notre gratitude.

Très court article, mais clair et plein de mesure, publié dans le numéro du 1" avril 1899 de la Deutsche Literaturzeitung, colonnes 496-499. Kretschmer montre la faiblesse de la thèse indo-européenne de Bugge. Puisque le phrygien en sa qualité de langue anatolienne est un idiome aryen comme le lycien, comment se fait-il qu'ils soient si différents l'un de l'autre, que le premier transmis par des monuments antérieurs à Cyrus et d'autres de l'ère chrétienne suive une évolution logique dans le sens du schème de la grammaire indo-européenne, tandis que le second est absolument en dehors? Quelques accidents curieux dont M. Bugge s'est prévalu ne font rien à l'affaire; on peut les expliquer par une immigration au sein des nations anàryennes de colonies venues de Grèce ou de Thrace; on peut aussi penser à de simples emprunts.

M. Holger Pedersen, particulièrement versé dans les langues slaves, albanaise et irlandaise, sur lesquelles il a publié des travaux fort remarquables, ne se proposait que de rendre compte aux lecteurs de la grande revue scientifique du Danemark, la Nordisk Tidsskrift for Filologi, des essais de Bugge et de Torp; mais, avant de prendre la plume, il a tenu à s'initier aussi complètement que possible à la littérature de son sujet; les autres interprètes ont été étudiés par le savant danois, et leurs opinions discutées, si bien qu'une analyse très complète s'est substituée à ce qui devait être seulement un article sommaire : ethnographie anatolienne, revue des travaux consacrés au lycien, détails sur le déchiffrement de l'alphabet, la phonétique, quelques suffixes, la déclinaison, les verbes composés, les faits d'infixation, les formes relatives, les termes de parenté, les noms de nombre, tout se trouve dans cette belle dissertation, malheureusement pour les lecteurs étrangers, écrite en danois. Le mémoire de M. Pedersen intitulé Lykisk est publié dans la Nordisk Tidsskrift for Filologi (3° série, t. VII, Copenhague, 1898), p. 68-103. M. Thomsen en a parlé avec éloge. L'auteur est un chaud partisan de l'indo-européanisme du lycien et rompt plus d'une lance contre Kreischmer. A fortiori est-il l'adversaire de la conception de M. Pauli qui rassemble en un tout ethnographique l'étrusque, le lycien et les dialectes ivériens, en passant par les populations préhelléniques des îles de la mer Egée. M. Holger Pedersen a repris sa thèse dans le Tidsakrift de cette année (t. VIII), Mere om Lykisk, p. 17-30. Voir aussi du même savant ses critiques de Torp et de Thomsen dans la Deutsche Literaturzeitung, 1899, n° 28.

helm Thomsen 1 et Arkwright 2, toutes fort remarquables et éclaircissant une foule de questions se rattachant à la généa-logie du lycien, à sa phonétique, à sa morphologie et à sa structure grammaticale. Et que je n'oublie pas mon ami Diamandaras qui a déjà recueilli de la bouche des habitants musulmans et chrétiens diverses traditions curieuses, fragments d'un folklore<sup>3</sup>, ni surtout les grands numismatistes Hill 1. Babelon 5 et

L'allemand est employé comme langue savante par les philologues du Nord; cependant nous voyons des étrangers du plus grand mérite, comme notre confrère M. Thomsen et M. Six, qui lui préfèrent, et combien avec raison! la claire langue française. Qu'elles soient donc les bien accueillies, les «Études heiennes» données par le célèbre déchiffreur des textes de l'Orkhon, dans le Bulletin de l'Académie royale des sciences et des lettres du Danemark, 1899, p. 1-77! Laissant en suspens la question, dont il ne méconnaît pas l'intérêt philosophique, de la position généalogique du lycien, il dissèque très habilement certaines phrases des épitaphes pour en tirer un peu de grammaire. «Cette langue singulière» mérite de concentrer sur elle, et sur elle seule, sur son génie propre, toute l'attention du savant. M. Thomsen est bien forcé d'émettre quelques traductions hypothétiques de mots isolés; on les confirmera ou les répudiers par la suite, mais ses résultats purement grammaticaux sont définitivement acquis.

<sup>2</sup> Über das lykische Alphabet, dans le second volume du Jahreshest des österreich. archāolog. Institutes (Wien, 1899) p. 52-76. Article en anglais; me proposant de le discuter dans le texte, je m'abstiens de souligner ici certaines dé-

cisions de l'auteur.

3 Voir le curieux récit du débat entre les princes de Kinik (Xanthus) et Patara, dans le Ξενοφανής, σύγγραμμα σεριοδικόν τοῦ συλλόγου τῶν Μικρασιατῶν «Ανατολῆς» (Athènes, 1897) I, p. 307. Il existe trois versions différentes d'un autre conte dont le héros est le roi Αρτουμπέρη; M. Diamandaras m'a favorisé d'une copie de ce très long et fantastique conte encore inédit; dans une de ces versions il est beaucoup parlé du prince royal de Candyba. Cependant, à part ces mentions, rien ne rappelle l'antiquité lycienne, et le bon sens parait même avoir abandonné le conteur. La publication de pareil document n'aurait peut-être d'autre avantage que de nous offrir un texte dans le grec plus ou moins italianisé et turcisé de Castellorizo. Dans l'article du Ξενοφανής, M. Diamandaras raconte son voyage à Xanthus; il doit nous donner le récit d'une excursion aux tombeaux de Myra. Je souhaite qu'il rapporte de son voyage d'autres légendes κατὰ τὸν σαλαιὸν καιρόν.

\* Catalogue of the Greek Coins (in the British Museum) of Lycia, Pamphylia and Pisidia, with one map and forty-four plates (London, 1897). Ce beau livre de M. Hill comprend une savante introduction (p. 1-cxxiv), le catalogue descriptif (p. 1-305) et des tables très utiles (p. 309-353). Les monnaies lyciennes occupent, celles antérieures à Alexandre et aux légendes «épichoriques» les 37 premières pages du Catalogue, 16/1 numéros; celles postérieures à ce règne, les pages 38-92. A la page 284 est décrit un nouveau statère d'Art-

tu"pera.

M. Waddington avait réuni un médaillier d'Asie Mineure dont il consentait de temps en temps à communiquer quelques monnaies; on en disait merveille, surtout des lyciennes; malheureusement leur possesseur ne se pressait pas de divulguer ses richesses, et, comme les séries lyciennes sont coupées de nombreuses lacunes, ce silence persistant affligeait les amis de cette intéressante nation. M. Babelon réussit à acquérir pour le Cabinet des médailles de Paris toute la collection et se hâta de la faire connaître par son Inventaire sommaire

Six¹. La numismatique lycienne est un auxiliaire précieux dans ces études d'interprétation de la langue. Il y a telle légende monétaire se révélant nom propre d'homme ou de ville, que les monuments lapidaires mentionnaient dans la foule mystérieuse de leurs mots. Rien ne nous renseignait sur teththiveibi, erbbina, cuprlli et qocbi, rien si ce n'est la monnaie qui reproduit ces noms. S'agissait-il de princes, nous apprenons par cette voie en quel temps ils vivaient. Parfois même pouvons-nous contempler leurs portraits; nous apparaissent alors Qerëi, le fils d'Harpagus, dont la stèle xanthienne célèbre la libéralité et les prouesses guerrières, et ce satrape Artembarès cité dans de grandes inscriptions : ils cessent d'être des abstractions un peu pédantes; l'art, un art merveilleux, les fait revivre ².

de la Collection Waddington acquise par l'État en 1897 pour le département des Médailles et Antiques de la Bibliothèque nationale (Paris, 1898). Nos lyciennes antérieures à Alexandre sont décrites dans le second fascicule, p. 153-166, sous les n° 3816 à 3006. Il y a, en effet, plusieurs inédites; une même est en or avec la légende miri; l'emploi de ce métal est tellement en dehors des constatations générales, que M. Babelon croit devoir avertir que cet exemplaire unique est d'une authenticité douteuse (p. 164, n° 2984). Ces monnaies devraient être toutes reproduites dans les planches photographiques du volume; quelques-unes seulement le sont, en sorte que le lecteur ne peut pes vérifier l'exactitude des déchiffrements de Babelon; même l'exécution photographique est tellement défectueuse que ce contrôle est souvent illusoire.

1 Depuis 1888, le Numiematic Chronicle de Londres publie l'important mémoire: Monnaiss grecques inédites et incertaines de M. Six, merveilleuse revue où sont discutées les attributions des monnaies les plus nouvelles, taut dans le domaine strictement hellénique que dans les séries lydienne (N. C., 1890, p. 203-216), carienne (ibid., p. 230-242), cypriotes (N. C., 1888, p. 121-132; 1897, p. 206-211), pamphyliennes de Sidé et d'Olbia (N. C., 1897, p. 194-206; 1898, p. 217-219), eidonienne (N. C., 1894, p. 334-338), enfin lyciennes (N.C., 1898, p. 199-217). Le sait le plus piquant que révèlent les dernières recherches sur les lyciennes, c'est que besucoup de ces statères ou drachmes ont été émis par paires, en sorte que de deux pièces, d'ailleurs tout à fait pareilles, l'une porte le nom du dynaste ordinairement au nominatif, mais quelquefois au génitif et même au datif (Lrtu pari = ? pour Artembarès), l'autre le nom de la ville, ordinairement au génitif. parfois au datif (tlavi) et exceptionnellement au nominatif. Je dois encore à M. Six de très intéressantes suggestions : c'est lui qui a appelé mon attention sur l'identité de huvedri et de vedri, mot qui ne signifie pas «ville», mais «confédération», et figure, la forme sans le préfixe d'honneur hu emprunté au perse, sur plusieurs monnaies indigènes. Il y avait plusieurs groupements politiques de cités d'une même région; ainsi la vedri des villes de la vallée du Xanthe (vedre tr"mis") et la vedri des Vehendes dont faisaient partie Antiphellus, Phellus, Aperlae; c'était l'analogue de la civitas gauloise; puis, quand on voulut désigner la confédération tout entière, on inventa le mot hu-vedri.

<sup>2</sup> Depuis que ces lignes sont écrites, une bien triste nouvelle m'est parvenue de Jagllust-Hilversum (Hollande), la résidence d'été de M. Six: cet admirable savant qui, je crois, réunissait les matériaux d'une importante étude du médail-lier lycien, où tant de surprises nous attendent, étude destinée à une revue numismatique de création récente, est décédé le 17 juillet 1899, dans sa 74° année, C'est une grande perte pour la science.

Mais maintenant que, devant me référer à quelques-unes de ces nouvelles publications, j'en ai donné l'énumération aussi complète qu'il m'était possible, il est temps que je retourne aux inscriptions lyciennes.

### XIII

A la page 434 du manuscrit de Birch conservé au British Museum, et à la suite de l'épitaphe de Padrama, on trouve la copie d'une autre inscription relevée par Charles Fellows sur une tombe de Cadyanda ; je n'ai pas avis que les explorateurs autrichiens aient retrouvé ce texte, et c'est vraiment dommage. En tout cas, voici ma transcription sans rien corriger à la copie anglaise :

uzebeëshi "r"navatë a"sp ebë" në t....

Ligne 2, la première lettre est sûrement mal lue, c'est p (pr-navatē). Je n'ose proposer la correction de la dernière lettre en e, mais ce parti serait inévitable si le sujet est le premier mot et désigne une personne; le démonstratif ebë-/në montre que le texte est complet au début des lignes et cela nous enlève la ressource de supposer dans une lacune la particule meti qui justifierait la forme pr-navatë.

Ce qu'il y a de plus simple, c'est d'admettre que les deux premiers mots de l'inscription sont le nom propre uzebeëshi et le verbe prenavate. Le groupe beë n'est pas impossible, vu le mot edeveenu de la stèle xanthienne (est 39), parce que ë=ei, i et équivaut à ey. Si nous avions affaire à un e nasalisé, comme le disent les autres interprètes, cette voyelle ne serait pas associée à une autre voyelle; on n'aurait ni ëe ni eë ni ëi; le datif de quenivëi?

<sup>1</sup> Torp lit de cette façon au lieu de Od niyei (Lim. 20) et il découvre le datif à la même ligne qu' niyeye (voir Lyk. Beitr., I, p. 20 et 1/3).

<sup>1</sup> M. Hill donne dans le Journal of Hellenic Studies, vol. XV (London, 1895), p. 116, d'intéressants détails sur ce manuscrit dont il a extrait vingt-huit inscriptions grecques du sud de l'Asia Mineure. Quant aux rares textes lyciens qui y ront renfermés («there are a few fragmentary inscriptions in Lycian characters, copied by Pellows...») et qu'il n'a pas cru devoir publier, les voici d'après les relevés qu'il a bien voulu me communiquer : Xanthus (= Mém. Soc. Ling., X, 55, sous le n° XXX après Xanthus 1, p. 432 v°); Antiphollus 3; Xanthus. ibid.; (= Mém. Soc. Ling., IX, 204), puis celui de Cadyanda, p. 434. J'avais espéré que ce gros volume contiendrait une copie du texte de la grande stèle, mais il n'y a pas d'autres documents lyciens que les quatre dont je viens de faire mention.

et de pttlezëi ne serait pas qu'niyeye<sup>1</sup>, pttlezeye; le génitif de Mutlëi ne serait pas Mutleh<sup>2</sup>; et puis, sur un monument de Cadyanda nous lisons icuvemi le même nom que ëcuvëmi<sup>3</sup>.

Maintenant que -emi est une variante de ëmi, le nom ne seraitil pas mieux lu *UzebeëMi* que *Uzebeëshi*? En admettant cette hypothèse, je ne prétends pas rectifier l'avant-dernier caractère en m, mais acceptant le dessin qui est celui de la lettre jusqu'ici lue sh, depuis Blau 4, je veux profiter de l'occasion pour discuter cette lecture.

Mon alphabet lycien <sup>5</sup> établi d'après les lettres retenues par la grande stèle de Xanthus se compose de 28 signes très régulière-

1 Sur Pulezei (Pinara I) et Pulezeye, voir Mem. Soc. Ling., X, 40.

<sup>2</sup> Voir Mém. Soc. Ling., IX, p. 209, n. 4.

- 3 M. Arkwright cherche à justifier la lecture & qu'il attribue à la voyelle e, comme il suit : "The particular tomb however on which the name (Idazzala) occurs, the bilingual monument of Cadyanda, offers several... anomalies. Not only is the Carian name Econos rendered by Shishqqa and the greek (?) Méoos by Mishu, but Evduous is apparently given as the equivalent of icuvami. This last name if correct can only be explained as a variant of acuvamı (on coins), since Evduous would be a perfectly possible rendering of acuvami, while as a direct rendering of icuvāmi it would be inexplicable. Perhaps the simplest explanation of the peculiarities of this tomb is to suppose that the sculptor, himself very likely a Greek, working in a mountain-town on the Carian frontier among a population apparently partly Carian, had not a very perfect knowledge of the Lycian alphabet, and confused the Lycian with the Greek E, just as the engraver of the bilingual tomb at Livisi confused the Lycian with the Greek In (Über das lykische Alphabet, p. 58). En note, il observe que « 🛩 is equivalent to ev and k often passes into the sound of t which after a nasal would be 8. The unnasalized form of acuvami would be acuvami, not icuvami. Sans doute, cela pourrait être si le scribe ne représentait le son à que d'une seule façon (par l'epsilon grec); mais il n'a pas écrit scatamin, ni au-dessus de la porte zzalahe, ni précisément dans notre exemple ecuvem[i]; il a employé a, témoignant qu'il connaissait suffisamment l'alphabet lycien. Donc la lecture scuvămi est une illusion; d'ailleurs le premier élément du nom, icuve par un i, se retrouve dans le nom propre icuveti qui désigne le constructeur de la tombe stèle de Tlos, ainsi que dans icuvazi (l. 13 et 26 de l'inscription de la dalle d'Ouzoumlou; voir plus haut, p. 218, note 2). Ensuite la leçon Erdvojus estelle bien exacte? le » n'est pas complet et le d pourrait bien être un a, de sorte que nous obtiendrions sans trop de peine Exavouis. Aux formes écuremi et icuvemi, montrant que e est intermédiaire entre e et i, comparez les noms cariens Edupion et Idupion, inaviao et evanieo (Abn Simbel, 2 et 3).
- \* Z.D. M. G., XVII (1863), p. 667. Le major Conder croit que cette lettre est un ch: «Apparently soft ch. It has been variously explained (?), but D' Deccke's explanation seems the best (où est-elle?) and the sign is the same as the Cypriote se (!) It may be the old Persian c or j.» (The lycian language dans le J. R. A. S., 1891, p. 630, in fine). Deecke, loin d'admettre la valeur ch, comme le dit Conder, a confondu la lettre en cause avec m. Conder lui-même lit mâdoneme et non châdoneme, à la face sud, 34, 35, ce qu'il traduit par of Medes (p. 663) comme Trbbūneme par «of the Troes» (p. 664). Il faudrait pourtant être logique. Schmidt laisse la chose en suspens en traçant le caractère lycien dans sa Commentatio de columna Xanthica.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Mém. Soc. Ling., VIII, p. 451.

ment groupés en tétrades, du moins les consonnes. N'y entrent pas quelques caractères ignorés du document officiel, savoir : 4: qui doit être une pure variante graphique du k de urtakiyah, plutòt que goppa, et s (qui est le sh archaïque) en forme de M<sup>2</sup>.

Nous avions donc devant nous:

4 labiales b f p v; 4 gutturales c g k q; 4 dentales d t th z; 4 nasales m m n; 2 liquides et 2 sifflantes: l r; s sh.

Mais, du fait que la lettre classée la seconde dans le groupe des labiales est un t, ou, comme l'écrivent les Scandinaves,  $T^3$ , mon tableau subit un sérieux changement; nous aurions 3 labiales contre 5 dentales. En vain expulserait-on de la série des dentales le z qui, en effet, n'est pas le  $\zeta$  des Hellènes, mais notre sifflante  $s^4$ ; alors, tout en laissant appauvrie la série des labiales, on aurait 2 liquides et 3 sifflantes, c'est-à-dire à la place de l'harmonie soupçonnée une anarchie ridicule. Il faut bien que la lettre interprétée sh, et dont on n'a jamais, jusqu'à M. Arkwright, discuté sérieusement la valeur, soit enlevée aux sifflantes et restituée aux labiales. Tout rentre alors dans l'ordre.

M. Arkwright est arrivé par une autre voie au même résultat. Je lui laisse la parole 5.

"Il reste \( \square\) qui, grâce à sa ressemblance avec le \( \mu = s\) du grec (et du carien) et le tsadé phénicien, a été usuellement (?) classé parmi les sifflantes. C'est, je crois, à tort. La lettre est

Arkwright soutient cette thèse, p. 68.

<sup>2</sup> Mém. Šoc. Ling., IX, 198, note 2.

Mem. Soc. Ling., X, 32; Torp, I, 3; Pedersen, 84; Thomsen, 6; Ark-

wright, 75.

\*\* Uber das Lykische Alphabet, p. 69. On me pardonnera de n'avoir pas, comme mon savant ami, reproduit les exemples dans le type d'écriture lycienne et de m'être contenté de les transcrire selon ses propres lectures, p. 70. La

lettre en cause est remplacée par le signe ?.

Je ne dissimule pas que dans l'épigramme grecque de la stèle xanthienne le ζ est représenté par I (avant-dernier vers : Znvi). Cette forme archaïque a persisté longtemps et en la trouve sous les Séleucides, au lieu de Z. Le nom de Znvi n'était peut-être plus, à l'époque avancée de nos inscriptions le dz, mais une sifflante de même valeur que le z français, d'où la dentale d'attaque est tout à fait absente. M. Arkwright ni personne ne songent à attribuer à I lycien le son du ζ grec : les exemples parzza = Parçā, sbicaza = Σπιγασα y mettent obstacle, sans compter que, dans les textes grecs de Lycie, ζ est très rare. La lecture sh que propose le savant anglais n'est pas plus exacte; en effet, de ce que le perse vishtaçpa est devenu vizitnappaz" et de ce qu'un nom anatolien dont nous aurions à la fois la forme grecque Âφυασσις et lycienne Λρυιαιαλί est en araméen Αρυιλί, pourquoi en conclure I lycien = sh plutôt que sh sémitique = σ hellénique et z ou s lycien?

excessivement rare, figurant uniquement(?) sur la stèle et là uniquement dans quatre mots distincts, à savoir : alegna N. 61; lafra (N. 34. 38. O. 34. datif N. 44); mr??a (mr??as N. 44; mr??di N. 38; mr?di O. 48; mr??dipā N. 33) et ..? adunimi, S. 34 et 35.

"Il est, à mon avis, pratiquement certain que cette lettre est tout à fait identique à B. al?ana (:) semble ne différer que par le suffixe de [a]lbama. O. 56; albapä O. 38 et albraka O. 42. — mr??a semble offrir le même radical que mrbbanada (Tlos inédit) et mrbbānādi S. 33. E. 5. qui sont les seuls autres mots commençant par mr, tandis que le manque d'une voyelle devant le d dans la forme curieuse mr??di peut seulement être mis en parallèle parfait avec trbbdi N. 38; O. 27, 34; comparez aussi zrbbla N. 41, 44. Il serait peut-être téméraire de lier la?ra avec labra, mot qui certainement était autant carien que lydien. On pourrait encore se demander, vu la connexion étroite de b et m. si ~ ne serait pas une variante de M, mais le mot mr??a y met obstacle, spécialement mm étant toujours représentés par mm. Notre lettre est plus probablement en relation avec le ~ (digamma) pamphylien et le ~ (β) de plusieurs alphabets grecs archaïques. "

La transcription B serait le pendant de celle T qu'on a choisie pour le caractère Y, mais nous ne ferions, en l'adoptant, que la moitié du chemin. Qu'est-ce que ce B et en quoi diffère-t-il de b? Inutile de dénier à ce dernier, comme on l'a fait récemment, sa valeur de b français¹; il n'a jamais été, selon toute apparence, un v. Quant à la nouvelle lettre, nous y reconnaîtrions volontiers, une labiale nasale, et nous accepterions en conséquence la suggestion de M. Bugge, que ce caractère pourrait être transcrit M, ce qui en rappelle la forme sans nous éloigner de la vérité².

<sup>2</sup> "Aus welchen Gründen (m'écrivait Bugge, le 30 décembre 1898) haben sie pfür sh angesehen? Ich kann darin nur ein besonderes m finden (ein ungefähr wie lapp. bm) und gebe dasselbe durch M wieder, so muss laMra s.v.a

Bugge, Lyk. Stud., 1, p. 27, y découvre, au lieu du b ordinaire, la labiodentale anglaise v ou la labiale spirante v, parce que le mot esbehi est conjecturé avoir eu la signification de «cavalier», cf. sscr. açva «cheval»; parce que l'arménien lezu, génitif lezvoy «langue» pourrait contenir l'explication du nom de Λόσδος; parce que cbi «autre» pourrait être «second» et lu kvi, tvi = indo-eur. dwō (p. 43); parce que le possessil ebbi prononcé ebvi (Schmidt dans ses transcriptions que nous conserve son manuscrit acquis par la Bibliothèque nationale, écrit ehwi, ehwije) rappelle l'iranien hva (p. 29). Mais, quand même ces rapprochements seraient incontestables, ils ne prouveraient pas que b lycien eut été v, pas plus que le mot languedocien bi «vin» rapproché de son ancêtre latin vinum ne décèle un v dans sa consonne initiale. Je puis certifier que l'orcille entend la même lettre que dans le mot banco; c'est une simple alternance de sons entre v et b, mais l'une et l'autre consonnes conservent leur valeur respective. Pour nous renseigner sur b lycien, nous n'avons toujours que les monuments indigènes; voir Mém. Soc. Ling., IX, 211, note 3; Arkwright, p. 71, et Kretschmer, Deutsche Literat. Zeit., 1° avril 1899, col. 499.

Du reste, ce M n'est pas particulier au lycien; M. Kretschmer, dans son étude Wechsel von  $\beta$  und  $\mu^1$ , a constaté sa présence dans un certain nombre de mots grecs : ἀπολαμβάνοντος devint ἀπολαμμάνοντος, βουνιάς devint μουνιάς; on a cypriote χυμεράω pour χυθερνάω, μαντέχω pour [ά]παντέχω, théréen μαντοπουλιό pour σαντοπωλείου, les noms de villes Μεντέλη et Πεντέλη, Mírapa et plus anciennement Hírapa. C'est souvent  $\mu$  qui succède à  $\beta$  ou  $\sigma$ ; mais parfois l'inverse se produit, montrant qu'on a devant soi une lettre qui n'est ni β ni μ, mais intermédiaire; tandis que sur un miroir étrusque (C.I.L., I, 60) Beddepo-Corrés est Melerpanta, le perse Hagmatana s'est transformé dans Hérodote en Αγδάτανα, ancêtre de Εκδάτανα; et en Lycie, purihim[etehe] a pour transcription grecque Πυριδάτους (ex-voto bilingue).

Avec moins d'attention, les scribes lyciens auraient laissé se perdre ce sait; il seur a suffi, pour l'interpréter sur leur grand monument officiel, d'employer la lettre m augmentée d'une cin-

quième ligne 2.

Si cette explication très simple est acceptée, le nom propre de l'épitaphe de Cadyanda devra être transcrit, non uzubeëBi et moins encore Uzubeëshi, mais UzubeëMi.

Nous en reviendrions alors à l'identification que proposait Deecke, de laMra avec Limyra3.

En conséquence, je modifie comme suit mon alphabet lycien, quant aux consonnes:

Labiales	b	M	p	$\boldsymbol{v}$
Nasales	m	m	•	n
Gutturales	c	R	k	q
Dentales		t		•
Liquides et sifflantes.		r:	8	z

Peut-être ferait-on bien de se rallier à l'opinion générale qui transcrit q la gutturale que j'ai représentée par k. M. Arkwright nous y invite, quoiqu'il se détermine en faveur de la transcription

Λάμυρα = Λίμυρα wie Deecke annahm, sein, wie ich dies la Mra : trbbdi, Nord 38, und laMra: memuni: trbbdi: tuvi: uvadra: West 34 folgere...n Je suis heureux d'acquiescer à sa proposition.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Zeitschrift de Kuhn XXXV (1897), p. 603-608.

Le dessin que j'en ai donné dans mon Alphabet n'est pas tout à fait exact, en ce que la barre gauche y est, contrairement à la réalité, plus longue que les autres. Une inspection de mes estampages me fait rallier au dessin de M. Arkwright. Schmidt avait encore plus mal reproduit ce caractère dans ses listes de mots (Neue lykische Studien, 1869) p. 39 [laMra]; 46 [mrMM], 85 in fine, 97.

3 Lyk. Stud., I, 137.

h, hw peu admissible. Voici ce qu'il dit de ce caractère que je

vais, dans cette citation, transcrire  $q^1$ :

\* \* est équivalent à x dans urta? iyu = Ορτακιας et probablement dans Σεσκως = shish??a (l'original carien est inconnu). Il s'échange avec V une sois, ainsi qu'on vient de le voir 2. Lettre distinctement rare, elle figure cependant dans plusieurs mots communs. Sa lecture exacte est impossible à retrouver, mais elle était distincte des autres gutturales, comme il résulte de son différent emploi dans deux circonstances. En premier lieu, \* ne semble jamais suivi de la voyelle u, quoique y et y le soient aussi souvent que d'autres voyelles, et K parfois, pas souvent pourtant. Peut-être le son de -u était-il inhérent à la lettre, et les Lyciens ont-ils eu à éviter la pénible combinaison quu, vue plutôt supportée par la possibilité que Σεσκως (Shishqqa) serait pour Σεσχοας, comme Mως pour Moας, etc. Si M. Imbert a raison dans son ingénieuse conjecture que les nombreux mots commençant par trgg- renferment l'élément Tapav- ou Tpoxo- si remarquablement commun en Asie Mineure, il est à noter que le son u (-ku, -ko), qui figure constamment dans ces noms grécisés, n'est pas dans les formes lyciennes, à moins qu'il ne soit inhérent à la lettre ≢.

"La seconde particularité par laquelle cette lettre se distingue des autres gutturales, c'est qu'elle n'est jamais employée à la suite d'un n (nasale sonnante n) ou des voyelles nasalisées n et n (n et n), mais après un n (nasale sonnante n), tout l'inverse pour n et n0.

Je ne voyais aucun inconvénient à ce qu'on transcrive  $\clubsuit$  par q et  $\psi$  par k, ou réciproquement; les deux correspondantes latines k et q donnent le même son. A présent, la première décision me paraît préférable; mais, ayant adopté l'autre, je la suivrai jusqu'au bout, pour éviter toute confusion<sup>3</sup>.

1 Über das lykische Alphabet, p. 66.

<sup>2</sup> Zrigali = zrikali; voir Mém. Soc. Ling., IX, p. 211.

<sup>3</sup> Au sujet de la lettre que je transcris q, lire les observations judicieuses de M. Arkwright qui, d'une part, relève sur 215 noms propres lyciens écrits en grec, 22 commençant par x; de l'autre, sur un pareil nombre de noms écrits en lycien, 30 commençant par q, 2 par k, d'où il infère que q n'est autre qu'un kappa. Puis ce q s'échange avec y non seulement dans humrqqa = umrgga (Αμόργης), mais encore dans qeziga = qeziqa (Κοσσίκας) du bilingue d'Isinda (Heberdey, 1898, p. 38); voir Arkwright, p. 66. A propos de la rectification du texte d'Hérodote, VII, 98, Κυδερνις Κοσσίκα, je dois dire que c'est moi qui en suis l'auteur (Bab. and Or. Record, novembre 1888, p. 286, note 44). A cette époque lointaine, je croyais que qeziga = Κοσσικα était une femme, à cause de tuhes que j'interprétais par πέρουχη (Qezigah tuhes = l'époux de Kossika?). M. Six n'a fait que se rallier à mon opinion, et même après une assez longue hésitation, mal disposé entre autres choses à admettre que y fût une gutturale; aujourd'hui il reconnaît que la forme exté-

## XIV

M. Torp donne d'après la copie autrichienne l'intéressante leçon pttarazi au-dessus de la première ligne de Limyra 15, là où je déchiffrais pr\*neziyehi¹; voici ce texte amendé:

pttar[a]zi ebë\*në qupu: mëti pr\*navatë: uras™me icezi ddavahomah: tuhes: hrppi: ladi: ehbi: tuhese:

C'est-à-dire:

"Ce tombeau c'[est lui] qui l'a construit, Urasme, proxène (?) des Pataréens, (un) des neveux de Davaomas, pour sa femme Tohesis."

Icezi serait « magistrat de l'ordre judiciaire », « consul », « proxène », et par cette signification nous nous rendrions compte de la présence de l'ethnique « Pataréen » dans une épitaphe limyrène. Il y avait sans doute une colonie de Pataréens établie dans l'est, ou des relations de commerce entre les deux cités. Malheureusement le mot icezi ne se montre plus qu'à Xanthus [10] qualifiant un certain Oras (Hura: icezi), mais non accompagné d'un génitif comme ici.

Est-ce bien un génitif? Oui, si la légende monétaire isolée pttarazë, que Schmidt traduisait par Παταρέων 2 n'est qu'une variante pure et simple de pttarazi; et elle n'est qu'une variante, car les monnaies ont tantôt pour légende Qeriga Veh\*tezi et Qeriga Vah\*tezē — Karikas (chef) des Véhendes 3. Manifestement Pttarazi

rieure des le tres est un faible argument, trop souvent infirmé par les découvertes ultérieures.

¹ Torp, II, 4. Voir Méin. Soc. ling., VIII, 458; IX, 207, note 4; X, 3g. L'inscription qui n'était connur que par les deux reproductions de Schoenborn, toutes deux sur la même planthe, à peu de distance l'une de l'autre! (pl. II, "Limyra 15n, «Limyra 25n — ce doit être une étourderie de Schmidt) est tracée sur une rock-tomb de la nécropole ouest.

<sup>2</sup> Zeitschrift de Kuhn, XXV, p. 459. Il traduit de même par le génitif plu-

riel les mots trigere ciyeze, stèle Xanth. Est 23 (Tpinpwv Xiéwv).

<sup>3</sup> Veh\*tezi précédé de vedri se lit à Antiphellus 3, et de qeriga sur des monnaies à têtrascèle enfermant une chouette, au revers (Six, Monnaies lyciennes, n° 132; Babelon, Perses Achéménides, n° 500, pl. XIII, 22). — Vah\*tezë en lettres rétrogrades est gravé sur le droit d'une monnaie dont le revers porte la légende thap (Babelon, Perses Achéménides, p. cvii; Inventaire Waddington, ° 2874). M. Diamandaras me sit connaître un nouveau tétrascèle où la légende Qeriga Veh\*tezi est remplacée par les mots en caractères rétrogrades, mais très m·ts, Qeriga [Va]h\*tezë; l'autre sace donne le portrait d'un satrape. Malheureusement ce statère n'a pas été publié; on en a perdu la trace, à moins qu'il ne soit le même que l'exemplaire acquis par un collectionneur bien connu; ce der-

est le nom de la cité Pttara augmenté du suffixe d'adjectif z et d'une voyelle qui tient lieu de désinence flexionnelle 1: de même les exemples sppartazi, surezi se décomposent en spparta-, sure-, (Sparte, Sura) et -zi, et, du moment qu'avec Bugge on déclare au génitif pluriel les ethniques qui, sur la stèle face Est 27, précèdent Sppartazi et Atonaz(i), je ne vois pas ce qui peut nous arrêter. A Antiphellus 3, nous avons devant nous non pas, comme je le croyais, la ville Veh-tezi, mais la Confédération des Véhendes (vedri Veh-tezi). A la face Est de la grande stèle, 26-27, est mentionnée  $Tr^m mis^n$  — vedre — la Confédération des Termesses, précisément cet autre génitif pluriel de la ligne 27<sup>2</sup>.

mer exemplaire n'offre avec le précédent d'autre différence que le portrait d'une déesse aux traits masculins, que M. Six, qui me signale cette pièce, croit être Latone. Quoi qu'il en soit, la légende Vah"teze suit celle de Qeriga. — Voilà

mon équation justifiée.

1 Pttara se lit sur la stèle Xanth. Sud, 38; Pttaraze sur les monnaies décrites par Six, Monnaies lyciennes, nº 199, 200; Hill, Catalogue, p. xxxvIII et nº 119, 120; Babelon, Perses Achéménides, nº 515, 516. — Voir encore Schmidt, Neue lyk. Stud., p. 52, Deecke Lyk. Stud., I, 137, et Pedersen, p. 86, ce dernier pour l'explication de la forme ptt- = IIdr. - Page 17, Bugge cite à tort la légende monétaire grecque Παταραίων; si elle existe, ce que j'ignore, du moins la forme habituelle est-elle Παταρέων comme Ακαλισσέων, Αρυκανδέων, Βαλδουρέων, Κορυδαλλέων, Λιμυρέων, Μυρέων, etc. : consultez le Catalogue de Hill, p. 75-77, et l'Inventaire Waddington, p. 173. A propos de Patara, M. Benlœw (La Grèce avant les Grecs [1877], p. 168) dit : «Nous sommes ramenés en Lycie, par le célèbre oracle de Patara, dont le caractère mystique se révèle par le collre où se trouvent les choses sacrées, par le livret des initiés et par la couronne» (Βιβλίου της τελετης et σλέφανος). Quel heureux événement si on retrouvait ce livret en langue lycienne : après la découverte d'un manuscrit étrusque, on ne peut plus désespérer! L'idiome n'était pas le grec, car le terme qui désignait le coffre était patara «qui rappelle le latin patera» (Benlorw). Voici la curieuse notice d'Étienne de Byzance (éd. Meinecke, Berlin, 1849, p. 511): Παταρα· w. Λ. Εκαταῖος Ασία· Εκλήθη δè ἀπὸ Παταρου τοῦ Απόλλωνος καί Λυκίας της Εάνθου. Αλεξανδρος [ὁ ΠολυτοΊωρ] Σαλακίαν κόρην έξ ΟΦιονίδος Φησί Φέρειν Ιερά τῷ Απόλλωνι έν ωατάρα. Είναι δὲ ταῦτα ωξιιματα λύρας τε και τόξε και βέλη, οίς υηκίους όντας. Θείσαν δε το άγγος αναπαύεσθαι κατά την όδον. Ανεμον δ' έκιπνεύσαντα els την Θάλασσαν βαλείν την **φ**ατάραν, ndalousan de thu maida els ton oinon eduein, thu de matapan th Aunimu nepρουήσφ κατευεχθήναι. Περιτυχόντα τή σατάρα τὰ έκ τής Σαλακίας ζυγόντων τή σατάρα τὰ ἐν σύτη σεμματα σάντα κατακαύσαι καὶ την χερρονήσον lepdy Απόλλωνι ανείναι· — Ωνομάσθαι δέ την χώραν από τοῦ άγγου τοῦ wardpas, Παταρα. Μεθερμηνεύεσθαι δε την σεατάραν ελληνισί κίσίην...». Les contes qui se débitent encore le long de ces plages ont de lointains prédécesseurs, comme on voit. Patara est aujourd'hui Gelemisch. (Kalinka, p. 175; Hill, p. 11.)

<sup>2</sup> Savelsberg lisait à Pinera 2 pagmisi, et à Xanihus 5' tramil[i (II, 44, 195). Schmidt amenda la première leçon en trámisi (=tr"mis") qu'il identifia avec le tr"mus" de la stèle et une ville Τερμοσοίς, pensant à la prise de la cité des Telmessiens par le roi Périclès (Zeitschrift de Kuhn, XXV, 446, 451). Deecke constatant sur la copie de Benndorf le bien fondé de l'amendement, accepta Τερμησσοίς, Τερμοσός, puis il établit l'équation Τερμησσοίς = Τελμησσοίς (Nasale Sonanten, p. 134; Lyk. Stud., IV, 187). Voir encore sur Pinera 2, Arkwright, Bab. and Or. Record, juillet 1890, p. 176; Bugge, 70; Torp, II,

ll ne reste plus qu'à reprendre les ethniques qui ont la désinence zi pour s'assurer de la réalité du fait : à Sura, Mizretiye 1 est mluhidaza des Suriens (mluhidaza surezi); son épitaphe paraît se terminer par «selon ce que décidera ce peuple des Suriens» (pddē: kla: smmati: ebi: surezi) 2.

A Limyra, je serais porté à traduire : «Et il (Kodaras) a destiné ce monument des Mlaunniens (= dévots de Mlas?) à Pttlezëi et à sa femme Mamaha, sa fille et ses enfants »<sup>3</sup>.

N'exagérons rien pourlant! Tous les mots terminés en zi ne sont pas des ethniques au génitif pluriel: pr'nezi est pratiquement un datif = "(pour) la maison", quoique peul-être faudrait-il y voir à l'origine un attribut au génitif pluriel désignant "(la totalité) des personnes de la maison"? Ceci est étrange, mais il est bien étrange aussi ce génitif pluriel tuhes usité à propos d'un seul individu.

Un nominatif tuhes n'existe pas et ne saurait exister : l'exemple arpaques appartient à un idiome différent du lycien<sup>4</sup>, et là il est

14. Pour moi, j'ai eu dès mon article The Lycian Tebursselis (B. O. R., février 1893, p. 186) le pressentiment que l'on se trompait en identifiant  $tr^mmis^n$  et la cité de Telmessus: «Doubt remaining still (disais-je) as to the correct attribution of the ethnic Trämisä, and if it concerns the city of Telmessus, or a Pisidian people encamped in Lycia, as the Franks in Gaul and the Anglo-Saxons in Britains. Cette dernière alternative est inévitable, vu la rencontre du mot à Pinara, à Xanthus (stèle du fils d'Harpagus, et X, 5 b: Kla tr<sup>m</sup>mis = le people des Termisses, avec un s absolument certain; le triāmil(i) de Torp, II, 10, est une erreur); enfin à Tlos-Icuvcti. Et puis Telmessus a retrouvé son nom, Telebehi! (Hill, Catalogue, p. xu).

a The name of Mithra probably forms part of the compound Mishrātiyā (= Mizretiye); compare the Gilician Miσραios J. H. S., XII, 27, 57.π (Arkwright, p. 69). Nous nous répondons très bien: j'avais déjà admis la possibilité que Mizrepata soit Mithrapata (M. S. L., X, 29). Mais tout le déchiffrement n'est-il pas une œuvre commune? où un seul échouerait, tous nous réaliserons le miracle. «A mon avis, que j'aie émis des conjectures non ratifiées peut-être par les faits, écrivait à peu près Torp (Lyk. Beitr., I, 3), cela importe peu à cens qui, par le moyen de ces mêmes conjectures, réussissent à éclaireir les inscriptions si énigmatiques de la Lycie.»

<sup>2</sup> Savelsberg, II. 180: «...der (soll) an das übereinstimmende Volk von Sura (zu zahlen schuldig sein)». — Deecke, IV, 223, n° 42 «... dies, je nachdem Nachkommenschoft gestattet seine (d.i. des Mespäteiä, der das grab erbaut hat) in Sura». — Bugge, 17 «... je nachdem dies surische Volk ges-

tattet.» — Torp, II, 33 «... darüber bestimmt nachher dieses surische Volk.»

— Thomsen, 11 «... — qui, ei (id?) — populus permittet hic Surius».

3 Mém. Soc. Ling., X, p. 26, n° 4 (et p. 44).

\*Arkwright a appelé cet idiome le dialecte "poétique", parce que le texte des faces nord et ouest de la grande stèle semblerait etre divisé en vers ou en distiques (p. 67). Bugge y voit une langue indépendante qu'il a désignée sous le nom de pseudo-lycienne dans son article Zur Xanthos-Stele: cf. Pedersen, p. 81. Par sa lettre du 11 février 1899, qui renferme maintes suggestions sur cette langue, notre sevant confrère me fait connaître qu'il ne se rallie pas à l'opinion d'Arkwright, mais d'autre part qu'il abandonne sa désignation assez

au génitif; nous le récusons. Quant aux termes de parenté en discussion, jamais un nominatif tuhes (abrégé de tuhesi) n'aurait donné un datif pluriel tuhe 1: comparez tideimi, tideime. Reconnu génitif pluriel au sens partitif, nul étonnement de voir la désinence s, accrue elle-même de -n, s'il s'agit du génitif du régime direct: ticeucëprē... priyenubeh tuhes = Τισευσεμβραν, — Πριανόδα άδελφιδην, proprement T-, des neveux de Prianobas 2.

Si -s précédé d'une voyelle caractérise le génitif pluriel dans tuhes, tuhes<sup>n</sup> 3, on admettra sans peine que iyonis<sup>n</sup>, tr<sup>m</sup>mis<sup>n</sup> sont à ce cas; seulement où est la désinence de l'ethnique, et iyonis<sup>n</sup> au lieu de signifier des Ioniens, ne dit-il pas des Ionies, ce qui est un non-sens? Bugge a pensé que -i était la désinence de l'adjectif; pour lui, Qocbi c'est « Candybien », Qadavoti « Cadyandien » <sup>4</sup>; alors Iyoni serait « l'Ionien », et Iyoniya « l'Ionie », comme Tr<sup>m</sup>mili c'est « Lycien » et Tr<sup>m</sup>miliya « la Lycie ». Cependant cette solution si ingénieuse me paraît ne pas répondre à tous les cas : dans pttarazi, la terminaison est flexionnelle; où est celle de l'ethnique? ce n'est pas la voyelle qui précède -zi. Il n'y aurait rien d'impossible que cette forme flexionnelle ait dispensé de rechercher une désinence signifiant l'ethnique : on aurait dit des Athènes pour « des habitants d'Athènes » <sup>5</sup>, des Spartes pour des Spartiates; bien mieux : Je conjecture, qu'un seul Athènien ou Spartiate ne pou-

fàcheuse pour celle de Milyen par lui déjà adoptée dans ses Lykische Studien. Le début d'Antiphellus 1 ne signifie pas, comme il l'a cru, «Dies Grabmal errichtet Pichre», mais, à ce qu'il pense aujourd'hui, «dies milyische Grabmal (mlu-tere) errichtet Pichre». Il y avait un élément milyen dans la nationalité lycienne, et la langue de cet élément ethnique avait prêté à l'idiome ordinaire quelques expressions, entre autres mluhidaza «Besorger des milyischen Cultus». Là le génitif était caractérisé par s: au lieu d'Arppaquh on avait Arppaqua, et de Qerigahe on avait Qerigasa.

<sup>1</sup> Bugge, p. 52, a fort bien vu que -s n'appartient pas au radical du mot, mais il imagine aussitot une sorte d'article enclitique qui aurait la fortune de ne se trouver que dans ce seul mot. Vient ensuite  $-\tilde{n}$ , désinence de l'accusatif; pourtant y a-t-il une différence flexionnelle entre iyonis",  $tr^m$ mis" et tuhes"?

<sup>2</sup> Voir l'ex-voto bilingue dans les Mém. Soc. Ling., VIII, 450.

3 « Dass das s von traqas (das z von traqiz [miliysch]) nicht dem Stamm angeboren kann, erhellt aus verwandten Formen.» « Dass das miliysche traqqiz nicht Akk. pl. ist, geht auch aus der Endung -z hervor. Die miliyschen Inschriften haben sonst mehrmals s im Auslaute, Z. B. getbeleimis N. 36. » « ... gewinnen wir eine schlagende Uebereinstimmung zwischen dem Lykischen und dem Armenischen, denn in dieser Sprache ist -ς das Suffix des Gen. und Dat. plur. mardoc, acaç, setiç u. s. w.» « Ich verstehe atquas als Gen. plur. von trhb-— in trbbi regirt, wie wölis bei den griechischen Dichtern oft mit dem Namen einer Stadt im Gen. verbunden wird: w. Τρηχίνος...» (Bugge, 52, 53, 54).

1 Lyk. Stud., p. 19.

<sup>5</sup> Cependant il y a Atomas avec s pour Aθηνών, et Atonazi pour «des Athéniens». Le z- remplaçait la sissante propre au génitif pluriel et ajoutait la notion d'ethnique (?).

vait être désigné que par la forme au génitif pluriel; le sens général indiquait que l'on avait affaire à un des gens d'Athènes ou de Sparte, comme à un des neveux dans l'exemple ddavahomah tuhes de Limyra 15.

L'ex-voto bilingue qui nous a traduit, pas littéralement, les expressions tuhes, tuhes, présente, ainsi que je l'ai fait remarquer, un génitif-nominatif et un génitif-accusatif : du premier très ordinaire nous n'avons rien à dire; le second ajoute à h ou s la lettre -\*. M. Bugge s'est appliqué à montrer que le génitif-accusatif n'existait pas dans la rigueur du terme 2; ce qui l'influence, c'est le cas parallèle qu'il croit trouver en arménien; mais, lui objecte Pedersen, dans l'arménien zt'agavorin qui signifie τὸν τοῦ βασιλέωs, z est l'affixe de l'accusatif, et n répond à l'article τὸν, le substantif étant au génitif t'agavori; ce n'est nullement ce qui se passe en lycien: là -n ne joue pas le rôle de l'article postposé, puisque la langue ne connaît pas l'article, mais il est la désinence de l'accusatif 3. Pour prouver que le génitif -h\*, -s\*, peut appartenir à la phrase du sujet, Bugge invoque un passage peu clair, le début de l'inscription de Tlos-Izraza:

ebeiya: erubliya: me\* . . . imi: tr\*\*mis\* q\*tavat

Mais peut-être q<sup>n</sup>tavat est-il un verbe, et tr<sup>n</sup>mis<sup>n</sup>: (ter<sup>n</sup>) l'objet?

"Il commandait l'armée des Termesses». Comparez Pinara 2
tr<sup>n</sup>mis<sup>n</sup> q<sup>n</sup>tevete ter<sup>n</sup>, «kommandirte das Heer der Telmessier».

Je vois avec étonnement que cette nuance a échappé à M. Thomsen; sans quoi, il n'eût pas traduit Tlos-Putinezi:

«Là-dedans l'a dédiée, Putinezi (la statue de) la fille de Priya-

<sup>1</sup> Voir ausai Mém. Soc. Ling., IX, 194.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Lyk. Stud., 68.

<sup>3</sup> v...urtaqiyahn kbatru er ganske parallelt med masasah tideimi o.s.v; den eneste Forskel er den, at det Ord, som styrer Genitiven, står i Akkusativ; som Folge deraf har også Genitiven antaget en Akkusativendelse. Mod denne Opfattelse, som hidrorer fra Imbert, protesterer rigtignok Bugge, der mener, at -n er et Slags esterhængt Artikel; en sådan esterhængt Artikel har man i Armenisk i Formen n, og den fojes der ofte til en Genitiv : armen. zt'agavorin belyder τὸν τοῦ βασιλέως; Genitivformen er t'agavori, n svarer til Artiklen τὸν, og z er Akkusativmærke. Men det lykiske -ñ bruges helt anderledes end det armeniske »; det bruges, hvor der ikke er nogen Trang til en Artikel, og det er ganske særligt knyttet til en styrende Akkusativ, medens det armeniske -n Lan være en hvilkensomhelst Kasus. Bugge prover rigtignok på at bevise, at lyk. -ā ikke altid skulde være betinget af en styrende Akkusativ. . . Jeg antager alisa, at vi virkelig i Lykisk har at göre med en accusativus genitivi; Genitiven er bleven behandlet fuldstændig som et Adjektiv og må ligesom dette rette sig i Kasus ester sit Substantiv» (Pedersen, p. 88-89). — M. Six prend de même le génitif lycien pour un véritable adjectif «formé avec le suffixe -ha, he, peutetre -hu (accusatif), Kacbihe, Arnnaha et Arnahe, Kadaetihe, Telebehihe, Ddiminhe, Zakabahe = Kandubaios, Edubios, Kuduandaios, Τελμήσσιος, Τειμιουvalos, etc.... (Monnaies grecques, inédites et incertaines, 1898, p. 308)

buhama ...»; ni Cyaneae 2: «Et en outre on y a admis Idakhre, gendre de Makha...», comme si nous lisions priyabuhomah (την Πριαδυαμου) et maqah (τον Μαγα), au lieu de priyabuhomah et maqah (η Πριαδυαμου, ὁ Μαγα).

Pour revenir à tuhes, ce renseignement offre une analogie avec l'expression τοῦ δεῖνος princziyehi «de la maison d'un tel»; même tournure de phrase par le génitif.

M. Thomsen s'explique la présence de cette donnée, par le désir du fils ou de la fille d'un noble Lycien de rappeler sa maison maternelle 2; j'ai eu la même idée, que j'ai développée dans le Muséon de Louvain, numéro de juin 1893, p. 236; qu'on veuille bien me permettre de me citer:

«A première vue, on éprouve quelque étonnement à constater que le même Lycien, si pressé de nommer son oncle, n'a pas la même préoccupation à l'égard de sa mère. La difficulté de comprendre un tel parti pris, aussi marqué sur la stèle xanthienne que sur le monument tloïte, diminue, semble-t-il, si l'on suppose qu'il s'agit partout de l'oncle maternel. En effet, bien qu'Hérodote nous avertisse que les Lyciens affectaient devant les étrangers de se désigner par le nom de leur mère, tandis qu'ils n'attachaient aucune importance à celui de leur père, nous ne devons pas oublier que cette assertion, du moins si on la prend au pied de la lettre, ce à quoi conduit la lecture de ce passage 3, est démentie par les épitaphes de toutes les époques, où jamais les très rares mentions des mères, des femmes et des filles ne sont données à l'exclusion du nom du père du défunt. Il faut entendre le renseignement d'Hérodote autrement qu'on ne l'a fait jusqu'ici, et dire que les Lyciens ne valaient que par la famille de leurs mères, sans prétendre pour cela que celles-ci fussent nécessairement les chefs de la famille...»

Et plus loin, je prenais Urtakiya pour l'oncle maternel de Porpax, ainsi des autres dont on se dit neveu. Aujourd'hui j'insiste sur cette interprétation, et il me semble que l'oncle maternel est le chef d'une nombreuse famille et conserve une autorité sur la descendance de ses sœurs. Parsois c'est lui qui

<sup>2</sup> «Au lieu de donner le nom de la mère, on dénomme son parent mâle le

plus proche» (Thomsen, p. 18).

<sup>1</sup> Etudes lyciennes, p. 44 et 73.

<sup>3</sup> Νόμοισι δὲ τὰ μὲν Κρητικοῖσι, τὰ δὲ Καρικοῖσι χρέονται. Εν δὲ τόδε ίδιον νενομίχησι καὶ οὐδαμοῖσι ἀλλοισι συμφέρονται ἀνθρώπων καλεύσι ἀτὸ τῶν μηττέρων ἐωιτοὺς καὶ οὐκὶ ἀπὸ τῶν πατέρων. Εἰρομένου δὲ ἐτέρου τὸν πλησίον τίς εξη, καταλέξει ἐωιτὸν μητρόθεν καὶ τῆς ματρὸς ἀνανεμέςται τὰς ματέρας (Hérodoe, I, 173).

attache son nom à la fondation d'une tombe pour ses pupilles; voir Myra 5 et Kechiler 21.

## ΧV

Prenons l'inscription de Porpax; elle peut être complétée et transcrite ainsi 2:

> ebeis tucedris q[is mene] tuvetë qssbezë crup|sseh] tideimi : se purihime[tehe] tuhes : tlo"na : atru ehbi se ladu : ehbi : ticeucëprë pillenni : urtakiyahn : cbatru se priyenubeh" : tuhes"

Πόρπαξ Θρύψιος Πυριβάτους άδελφιδοῦς | Τλώευς έαυτὸν κα[ί] | την γυναϊκα Τισευ σέμβραν έκ Πιναρών | Ορτακία Ξύγατερ[α] Πρι ανόδα άδελφιδην | Απόλλωνι

Il a bien fallu ajouter au texte; mais notre discussion laissera de côté ces leçons, mene à la première ligne et la dernière partie des deux noms propres au génitif-nominatif des lignes 2 et 3, pour se concentrer sur les exemples à l'accusatif; le scribe ouvre l'inscription par les mots au pluriel de ce cas : ebeis tucedris; et par I, atru, ladu, chatru; II, ticeucëprë; III, urtakiyah, priyenubeh".

M. Holger Pedersen envisage, au lieu de ebeis tucedris, qui ne sont pas traduits ici, tideimis, ladas dont la signification est hors de doute, et au lieu de la désinence -u qui lui paraît plus jeune, celle en a (notre o) dans lada. Dans ces conditions il présente ainsi l'argumentation de Sophus Bugge 3 :

Après ces remarques sur l'alphabet et l'orthographe, dit-il, je passerai à l'examen de l'argumentation de Bugge en faveur de l'origine indo-européenne de la langue lycienne. Comme il fallait s'y attendre, Bugge cherche sa première preuve dans la flexion. Le lycien avait, autant qu'il est possible ici de le reconnaître, 4 cas: le nominatif, l'accusatif, le datif, le génitif; de ces cas, le second surtout, tant au singulier qu'au pluriel, rappelle d'une manière frappante l'indo-européen. Le mot lada « semme » sait à l'accusatif singulier lada et à l'accusatif pluriel ladas (Torp, I,

<sup>3</sup> Lykisk, p. 87.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Sur Kechiler 2, Mém. Soc. Ling., X, 38.

Mém. Soc. Ling., VIII, 450 (et IX, 212).

17); tideimi «fils» fait à l'accusatif pluriel tideimis. Comme tideimi doit être conçu comme un thème en i, de même que le latin hostis, etc., il est nécessaire, si l'on veut comparer le lycien à l'indo-européen, d'admettre que l'Auslaut s est ruiné. En soi ceci n'a rien de surprenant, car le même accident est arrivé à plusieurs autres langues indo-européennes; quant à la conservation de s à l'accusatif pluriel, elle n'est pas un argument contraire à la thèse, parce qu'ici la désinence primitive est reconnue avoir été ns. Bugge prête attention à ceci que le lycien montre un parallélisme complet avec l'arménien, lequel a pareillement perdu le s au nominatif, mais gardé s comme reste de ns à l'accusatif pluriel: armén. ordi «fils», acc. plur. ordis; comme on peut comparer l'acc. plur. ladas avec le grec δαρχυανς = δραγμάς dans l'inscription de Gortyne, vieux prussien gennans «feminas». Le nominatif pluriel a, en indo-européen, de même que le nominatif singulier un simple s à la désinence; cette lettre doit, en lycien, disparaître totalement, et avec cela s'accorde le fait que «les fils n au nominatif sont traduits par tideimi (dans l'inscription de Limyra 9). L'accusatif singulier lada est parfaitement d'accord avec le latin mensam, le grec χώραν, etc. La forme de l'accusatif tezi «tombe» doit être comparée au latin turrim, grec πόλιν; si en lycien i était nasalisé ou avait déjà perdu la nasalisation, c'est une question secondaire . . . tideimi est au datif singulier tideimi . . . ; le mot est le même au nominatif, à l'accusatif (qui par accident ne se trouve pas1) et au datif ...kbatru est à l'accusatif singulier, pour kbatra «fille», c'est-à-dire que a dans le nouveau lycien (?) passe en u...»

Ce passage du son a en u est inexpliqué; serait-ce que u aurait gardé quelque chose de la nasalisation primitive, en sorte que ladu, chatru s'entendaient ladoun, chatroun, comme lada, chatra s'entendaient ladaun, chatraun? Qu'on le dise tout de suite! et tezi, sqqutrazi (accusatif) étaient-ils tezin, sqqutrazin? Alors, pourquoi les législateurs de l'alphabet lycien, qui ont montré une telle sagesse dans leurs décisions, se sont-ils bornés à admettre deux voyelles nasales seulement a et a, et ont-ils négligé d'attribuer des caractères spéciaux à a et à a g'? Jusqu'à nouvel ordre donc

¹ «Ordet er altsa ens i Nominativ, Akk. (som tilfældigvis ikke forekommer af dette Ord) og Dativ (p. 88). Mais il me semble que Limyra 8 le donne à l'accusatif singulier comme au pluriel : se tideimis emis se melebi se tideimi : cf. Mém. Soc. Ling., VIII, 453, note 6; Torp, I, 11).

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Je n'approuve pas la désinvolture de Pedersen à l'égard de i désinence de l'accusatif singulier ayant succédé à indo-européen \*in (nom i i Lykisk var nasaleret eller allerede havde tabt Nasaleringen, er et underordnet Sporg småln). De deux choses l'une: ou bien i était une lettre nasalisée, et alors nous devrions la transcrire par i, ou elle ne l'était pas, et alors les Lyciens représentaient cette

je tiendrai les lectures lada, chatra, ticeucepre pour tout à fait inexactes. S'il faut comparer l'accusatif lycien au grec, je songerai plutôt à την τριήρεα ου τριήρη, τὸν βασιλέα, την αίδω, etc.

Encore une fois, je ne nie pas qu'un n ou un m ne soient intervenus par euphonie, mais cette intervention provoquée dans le corps des mots par certaines lettres comme t ou p n'était pas notée par l'écriture : on prononçait ticeuce(m)bre ou triye(n)dezi, c'est vrai, mais on n'en écrivait pas moins ticeucëprë, triyëtezi. M. Arkwright remarque que dans le composé anatolien Τροχομ-Crypeuis, il y a l'élément Tpoxo et l'élément Πιγραμις; entre eux une nasale parasite  $\mu$  qui a en outre transformé le  $\varpi$  en  $\beta$ ; dans le composé Kidpauvas, les deux éléments sont simplement juxtaposés, mais il suffit que le premier soit rejeté au second rang, pour que sa gutturale attire la nasale et de plus se transforme (Mω-γγιδριs)1. Ces noms sont écrits entièrement par les Grecs, sans préoccupation de souligner par une lettre nouvelle la nasalisation parasite, laquelle nasalisation influe sur la consonne qui suit, mais est sans action sur la voyelle qui précède. En est-il autrement sur les mêmes noms quand on les écrit avec les lettres lyciennes? M. Arkwright prononce que, lorsque le premier élément finit par a ou e et le second a pour lettre initiale t, ou p, ou q, ou m, ou n, d'une part la voyelle finale du premier élément cède la place à o ou ë, et de l'autre le t ou le p initial du second élément se transforment en d ou  $b^2$ ; nous avons ddavahomaet ddavoparta; c'est vrai, mais nous avons triyatrbba et non triyotrbba, priyenubeh et non priyënubeh comme grehënube, q tlapa et non gatlopa, mrbbanadaha et non mrbbonadaha, Mithrapata et non Mithropata<sup>3</sup>; et à côté de Lusortra et Lusotra, nous pouvons proposer alagasa\*tra, probablement le nom d'Alexandre<sup>4</sup>.

désinence de l'accusatif par une voyelle franche de nasalisation, que cette voyelle fût i ou u: pourquoi, dans cette dernière hypothèse, la seule acceptable, auraient-ils fait exception pour le son a ou le son e? S'il est vrai que les noms qui se terminent par a au nominatif ont ordinairement leur accusatif singulier en o (= a de Thurneysen), il y a aussi pourtant la finale a; par exemple, dans l'épitaphe du monument du roi de Limyra, Sidarios (Limyra 19): ebeiya era-vaziya meti prinavaté Sideriya, et à Limyra 36: se attadi tice hruttla ebeiya. l'ai dit intentionnellement de Sideriya qu'il était roi de Limyra, sa légende monétaire venant d'être déchiffrée, par M. Six, sur la monnaie de l'Inventaire Waddington, n° 2863.

1 Über das lykische Alphabet, p. 62.

2 Ibid.

3 M. Arkwright lui-même n'entend pas stipuler pour tous les exemples le remplacement de a par g et de a par g; ce fait se produit often, not always.

La copie imparfaite de Tlos-Icuveti que je possédais ne m'avait pas permis de soupçonner la présence d'une mention si intéressante à la ligne 9; mais M. Bugge, ayant sous les yeux le fac-similé autrichien, a été plus perspicace

Le même savant fait état de la désinence nasale du génitif-accusatif pour démontrer que, de quelque façon qu'on s'y prenne. il faut accepter que l'accusatif lycien en o et en è s'entendait an, en¹. Mais alors pourquoi plutôt que m? Lorsqu'on prétend que le lycien est indo-européen, on ne prétend pas qu'il soit grec ou phrygien, langues qui ont remplacé le m de l'accusatif par n. Et d'ailleurs, qui sait si la nasalisation de n'est pas très faible, donnant à l'oreille l'illusion d'une voyelle nasalisée én? De là son emploi habituel à la fin du mot: tuhes s'entendait peut-être tou-hesin avec une vibration nasale. Dans tous les cas, si tuhes ur-takiyah invitent à présumer une lecture lada, ticeucepre, alors nous devons lire lady, tezi. Reconnaissons plutôt, si l'on tient à partir d'un prototype -an, -en, -in, -n, que dans tuhes la nasale est bien près de s'évaporer, et que dans l'accusatif simple elle a tout à fait disparu.

Un témoignage en saveur de la lecture p, e des voyelles o et e peut pourtant être tiré de deux exemples ci-après. Je dois en parler, soit pour vider complètement la querelle, soit, si j'ai le malheur de ne pas convaincre mon lecteur, pour qu'il ne m'accuse pas d'avoir laissé dans l'ombre des leçons embarrassantes, en

apparence du moins.

M. Thomsen remarque que le petit mot mene ou meti du début de la généralité des épitaphes n'est pas un seul mot, mais deux juxtaposés: me et ti, me et ne<sup>2</sup>. L'expression est entière, lorsque le verbe qui suit prend ë et précède lui-même le sujet de la phrase; tel est le cas de notre ex-voto: ebeis tucedris qi[s: mene] tuvetë qssbezë.

Quand le sujet est tout au début, le verbe est inscrit avec e et non ë, c'est entendu; qu'arrive-t-il de mene ou meti? cette ex-

(Zur Xanthos-Stele, p. 332 in fine); Torp cite à peu près exactement le passage dans Lyk. Beitr., II, p. 12, mais sans prêter attention au nom propre. La ligne 10 porte asi telèziyè tube meqedune...; le dernier mot fait songer à la Macédoine ou aux guerriers macédoniens; serait-ce une illusion? L'inscription d'Icuveti devient un monument historique des plus importants, en ce qu'elle retracerait la campagne du conquérant macédonien en Lycie, campagne sur laquelle règne la plus grande obscurité. Qu'il me soit permis de signaler aux historiens ce document hors de pair.

<sup>1</sup> "Nouns ending in a consonant make their accusative in n, as tuhās, accusative tuhāsn (Tlos " n , n, n); but those ending in n and n make their accusative respectively in n and n and n as lada, accusative lada; n n accusative n and n accusative n accusative n and n accusative n and n accusative n accusative n and n accusative n accusative n and n accusative n accusative n accusative n and n accusative n accusative

än.

"In 18 inscriptions this final -q of the accusative singular is in some words turned into u. This is due to a further weakening of the nasal sound, a continuation of the process by which an original an was weakened into q..." (Arkwright, p. 63).

<sup>2</sup> Études lyciennes, p. 26, 37, 39.

pression ou bien disparaît totalement<sup>1</sup>, ou elle ne reste qu'à la condition de perdre son premier élément (me). Qu'on s'explique la chose comme on voudra; voilà le fait brutal.

Nous avons:

I. Limyra 16.

tebursseli (---) pr\*navate...

II. Limyra 2.

purihimeti (---) ti pranavate...2

III. Cadyanda 1.

upaziyë (---- ) ne pr\*navate 3

Le troisième nom se retrouve ailleurs dans sa forme simple  $Upazi^{4}$ . Ici nous négligerons la lettre de liaison y et nous nous demanderons si  $\tilde{e}$ , et non e, n'est pas là à cause de l'n de la particule suivante, ce qui nous achemine à la lecture  $e^{5}$ .

La réponse est négative, car à Xanthus 5 on n'a plus Manaqiyëne, mais Payava Manaqi (—) ne prinavate.

Pour upaziyë, il est à upazi ce que qudaliyë est à qudali<sup>6</sup>; la présence de la particule ne ou ti est indifférente.

Il y a bien encore Limyra 41:

Ontlapo (-) ne pronavate, où Ontlapo est parti de Ontlapa (Rhodiapolis 2).

Mais l'avons-nous bien lu? la voyelle finale ne peut-elle avoir été i, vu la position du trait oblique? Q'tlapi serait une variante

1 Études lyciennes, p. 31 (Limyra 16, Beilenkli 2, et probablement Tlos-

lcuveți).

\* Etudes lyciennes, p. 29. Thomsen a réuni les huit textes où le nom propre est suivi de ti: Limyra 1, 2, 18, 30, 31, 36, Bellenkli 1 et Tlos-Icuveti, mais il est tout disposé à écarter le dernier. Au lieu de Pizziti, nous devons lire Pizzi, c'est-à dire Πισᾶς (Kretschmer, Einleitung, p. 318); au lieu de Purikimetiti, Purikimeti dont nous avons le génitif à Myra 1 et à Tlos; au lieu de Tepzziqleti de Limyra 18, avec la correction de Thomsen Terzziqle (Θερσιπλῆς), = terssiqleh à Rhodiapolis 1; encore une preuve que z = s.

3 Etudes lyciennes, p. 45.

Myra de Petersen, n° 43. Cf. Mém. Soc. Ling., IX, 216, n. 3; et Torp, 1, 20. Sur la forme grécisée A6dois, voir Mém. Soc. Ling., IX, 208, n. 1.

\* Je dois dire que cette suggestion n'a pas été avancée par M. Thomsen.

\* Qudaliyé à Chukur-Bagh (Benndorf, n° 103), Qudali, Telmessus 1 dans
Benndorf n° 18. Torp lit très mai (l. 13) la 3° ligne de l'épitaphe de ChukurBagh Meursqudaliyé en un seul mot; il y a là après me uva le génitif qudaliyeh; le nominatif qudaliyé est non moins positif à la 1° ligne, tucedriya seyéni qudaliyé abu¦reteh zzimaza... Nous rencontrerons encore qudaliyé
Cvaneae (Mém. Soc. Ling., X, p. 28, n° 9).

aussi acceptable que *Qadavoti* pour *Qadavota*, dont la dalle de la mosquée d'Ouzoumlou nous livre la mention au génitif *Qadavo-*

tahe (1. 19).

Dans la théorie certes très ingénieuse du savant danois, la particule brisée -ne ou -ti, s'incorpore au nom propre<sup>1</sup>, en sorte qu'au cas où il faudrait lire q<sup>n</sup>tlapo, la soudure aurait eu pour résultat de transformer la voyelle finale de q<sup>n</sup>tlapa en q<sup>2</sup>.

Si au contraire, c'est un i, cette particule brisée (ne) l'aura respecté comme dans Xanthus 5, tandis que dans Cadyanda 1 elle l'a rendu plus intense, car iyë = iyi, ou bien encore plus raisonnablement -ne a été sans action sur la désinence du nom propre.

#### XVI

Les savants autrichiens ont découvert pendant la campagne de 1891, où leur fut révélé le précieux texte bilingue dont je viens de parler, l'épitaphe suggestive d'un hyparque d'Autophradate, à Port-Sévédo<sup>3</sup>; la voici :

cbë pr<sup>n</sup>navo : meti : pr<sup>n</sup>navatë : sbiceziyëi : mreqisah : tideimi : ladi ehbi se tideime

ënë : q\*tavata : vataprddatehe

C'est-à-dire: «Ce monument (construction) il l'a construit, Sbiceziyëi fils de Mreqisa (pour) sa semme et (ses) fils: le maître (étant) hyparque d'Autophradate».

Nous lisons à Rhodiapolis b, 8:

sei ago iyase hr mo ebë me piyaqo...

que M. Thomsen croit pouvoir traduire4:

"Et j'y ai fait pour les esclaves (?) un hrmma; celui-ci je l'ai destiné..."

1 Études lyciennes, p. 30 (« . . . le -ti qui non moins constamment s'accole au

nom de manière à former un seul mot avec celui-cin).

<sup>2</sup> Il n'y a rien à tirer du début de Limyra 30, qui ne porte pas prdderg-ti, comme le croit M. Thomsen, p. 29, mais bien prdderg-ti. Le nom propre Prdderg est comme Megistténé, Qui etc. En revanche, nous avons un nom en o, au nominatif à Isinda: "turpigaqo suivi de thoi tideimi (H. et K., p. 32, n° 29; Mém. Soc. Ling., X, p. 30, n° 14).

3 Mém. Soc. Ling., VIII, p. 466, n. 1. Port-Sévédo est mentionné dans Étienne de Byzance sous ce nom très peu altéré: Σέδεδα λιμήν Δυχίας; ce serait d'après les savants autrichiens, le port de Phellus; voir Hill, Catalogue, p. Lx. La proximité de Sévédo et des ruines d'Antiphellus explique d'autre part la phrase de Texier (Description de l'Asie Mineure, III, p. 204) où Antiphellus est identifiée avec Sévédo.

L'Études lyciennes, p. 25.

Je concède que -i marque le locatif dans sei = et y-1. J'applaudis à la traduction de ago, par la 1<sup>re</sup> personne du singulier du verbe ade « il a fait » 2; ebë me semble aussi être à l'accusatif, mais je ne voudrais pas l'enlever à hrmmo; très souvent quand les mots au régime direct sont placés après le verbe, le démonstratif suit le substantif:

Xanthus 5:

payava manaqine pranavate pranavo ebërnë

tandis que:

ebë pr navo meti pr navatë sbiceziyëi . . .

Le même mot se trouve dans Tlos-Izraza, ligne 22:

ihe : ebē : mahona : ebette : tibe : izraza : cuz

que je ne sais pas expliquer.

On a pensé que la nasalisation de ë était, du fait de l'accusatif singulier du mot ebe, rendue très probable; mais c'est bien incertain. Nous avons la forme extraordinaire dans l'hypothèse de la nasalisation de ebëhë, stèle Xanth. sud 13.

eseyë : thurtta : ebëhë : qerë[i . . .

Comment le premier ë a-t-il été le voisin de h, s'il était la vovelle nasalisée que l'on dit?

A Limyra (inédit) cet ebëhë devient une forme du démonstratif qupo ebeho: j'y surprends le suffixe -hi, comme je découvre la désinence adjective "n- de tlo"na et de pille"ni (Τλωευς, έχ Πιναρών) dans l'ordinaire ebe në. Mais au lieu d'ebehë, voici ebehë, à Rhodiapolis a, l. 5 pibiyeti : tere ebehë. Là on voit clairement que la voyelle qui précède -hë n'était pas nasalisée.

Revenons a ebë pr navo; c'est à Limyra 3 ebe qupa metibeiya,

courte mais embarrassante inscription.

Le mot meti a été savamment étudié par M. Thomsen; on peut même dire que la discussion de la fonction réelle de ce terme

1 resi est se ret plus un i... n — rqui est une forme enclitique de pronom (ou adverbe pronominal) démonstratif avec le sens de locatif..., (Thom-

sen, p. 19, 49).

Torp a le premier songé à une 1" personne du singulier au prétérit. Seulement sa division se iagg est contre la tradition lycienne qui ignore la combinaison ia; il eut fallu iyagg. A Myra 3, nous n'avons pas iazziye, mais vazziye. Thomsen amende la leçon de Torp sei agg et, tandis que le professeur de Christiania interprète à tout hasard, semble-t-il, le verbe par ich bestimmte (II, 13), notre confrère y trouve le verbe ade «il a fait» à la 1º personne qui est à la 3° personne ce que prinavaxe est à prinavate et piyaxe à piyete (p. 25, ď. p. 33).

compose le fond de toute sa dissertation. J'ai appelé le premier l'attention sur cette particule, mais les interprétations que je soumettais au lecteur n'étaient pas exactes; j'errais en identifiant mene, mei, me et meti; en ne scindant pas me et ne, me et ti, me et i; en prenant ces petits mots pour le pronom indéfini on<sup>2</sup>. L'écheveau était trop embrouillé pour moi.

M. Torp commença à le dévider: à la première phrase de la grande généralité des épitaphes, nous voyons mene, ou meti, ou meti; poursuivons la lecture: mene ou me paraissent, par exemple devant "tepitoti, meti reste à l'écart; si meti et mene étaient le même mot, cette exclusion ne se produirait pas<sup>3</sup>. Pour le savant norvégien, il n'est pas exact d'ailleurs de dire que mene et meti sont un seul mot; il y voit un démonstratif me et un relatif ti 4, ou me plus une désinence ne qu'il renonce à s'expliquer; il traduit meti par is qui<sup>5</sup>, mene par is-; mei par le démonstratif au datif ihm ou même au nominatif, et parfois par l'adverbe de lieu « hier » 6.

M. Pedersen n'a adopté ni mon interprétation comme pronom indéfini, ni celles de Torp au sujet de me; c'est, dit-il, une particule qui fait composition avec le verbe, de la même façon que l'irlandais ro, no, le cymrique y, ou en tout cas se rattachant étroitement au verbe?; par conséquent on ne doit pas la traduire. C'est ce qu'il fait; Limyra 19: ebeiya eravaziya meti prānavate sideriya «dette Gravmæle byggede S.» et Rhodiapolis 2 me siy eni « est maître » 8.

Tout en approuvant en principe l'idée émise par M. Pedersen

<sup>1</sup> Mom. Soc. Ling., IX, 217.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Mem. Soc. Ling., IX, 319.

<sup>3</sup> Lyk. Beitr., I, 40.

<sup>4</sup> Lyk. Beitr., I, 41, d'après une communication de M. Thomsen.

Lyk. Beitr., 1, 41. Pour dire hoc sepulcrum is qui ædificavit (est) Zahama, Torp croit qu'on devait employer les mots obening zupa mo-ti prinavate zahama. C'est bien le début d'une inscription, mais is qui n'aurait jamais été mo-ti; jamais, en effet (Torp l'oublie), meti n'appartient à une proposition relative; ti relatif resterait seul; suivrait le verbe prinavate; quant à la glose explicative, c'est Zahama, elle viendrait cette fois avec mo introduisant le nom propre : ebening zupa ti prinavate : me Zahama (voir Thomsen, p. 36). La traduction de Limyra h2 «Dieses Grab derjenige welcher baute ist Masa» est pour la même raison inacceptable; d'ailleurs il y a bien le nom propre Masasi = Masasa (Lim. 2, cf. Otlapa et Otlapi, Qudara et Qudali) et non Masa suivi du prétendu verbe substantif si. Telle est l'opinion de Thomsen (p. 39), à laquelle je me rallie entièrement.

<sup>&</sup>lt;sup>o</sup> Lyk. Beitr., 1, 35, 38.

<sup>7</sup> Lykisk, 95.

<sup>&</sup>quot;Pedersen et Torp voyaient des génitifs dans ebehi qupa, à cause de siyêni mest maîtrem à Limyra 8, mais à Limyra 9 et à Rhodiapolis a ces deux mots sont remplacés par ebeli qui ne peut être un génitif. Thomsen conjecture que le verbe signifie «reposer» et que ebeli ou ebehi qupa doivent se traduire par le locatif (Études lyciennes, p. 23).

que me est une particule <sup>1</sup>. M. Thomsen pense que cette particule joue un rôle plus varié dans la phrase lycienne que les affixes verbaux auxquels Pedersen la compare. Et d'abord me est une conjonction qui diffère de se en cela qu'elle ne peut relier que des propositions, alors que se relie des mots coordonnés et aussi des propositions <sup>2</sup>. De plus, cette conjonction me rappelle au savant danois le vav consecutivum de l'hébreu et la particule arabe fa<sup>3</sup>.

Par exemple, Zahama vient de nous dire qu'il a construit sa tombe; mais à la demande pour qui? il répond me "tepi-toti Zahomo se lado se tideimis ehbis, soit par deux conjonctions, la principale qui ouvre la nouvelle phrase en l'unissant à la proposition qui vient d'être formulée (= me), et la secondaire (se) pour unir la femme et les ensants de Zahama à ce dernier : « Ce tombeau il l'a construit, Zahama : et ils enseveliront Z. et (sa) femme et ses fils. »

Ensuite me ne peut être conçu comme le sujet pronominal il, ils: 1° parce que la langue se dispense d'employer le pronom sujet'; 2° parce qu'à Xanthus 5 b, me prinavaqo doit s'entendre de la 1° personne 5.

La particule sert à accoler la masse principale de la phrase au mot qui en a été détaché 6 dans Limyra 32:

# aravaziya mey-adë crustti «Le monument, — l'a fait Crustti.»

Vienne ti qui est, lui, le pronom relatif, — on a notre exemple meti. Ce pronom relatif devrait se placer après le verbe, comme à Rhodiapolis 2 pranavate ti « qui a construit » 7; l'inversion a obligé: 1° à recourir à la particule me, 2° à attirer le ti à la suite de la particule qui se l'est fortement attaché et lui a fait perdre son sens relatif pour lui donner le caractère d'un pronom démonstratif enclitique au nominatif s.

- L'Études lyciennes, 16.
- <sup>2</sup> Études lyciennes, 16. <sup>3</sup> Études lyciennes, 17.
- Liudes lyciennes, 20.
- \* Études lyciennes, 25 : «Si toutesois on veut maintenir que, dans l'origine, me n'en a pas moins pu être un thème de pronom démonstratif, et voir un appui de cette assertion dans mei, par exemple dans le sens de «y, là», on peut répondre à cela que, même en admettant qu'il en eût été ainsi auparavant, ce qu'on ne peut aucunement prouver, il faut qu'une valeur pronominale de me, dans la période de la langue que nous avons sous les veux, ait été en tout cas parsaitement oubliée et effacée» (p. 16).
  - \* Études lyciennes, p. 26. L'Études lyciennes, p. 14.
  - \* Études lyciennes, p. 37. Si au lieu de ti il y avait eu ne, c'eût été une

Après meti le verbe prinavate devait être fatalement transformé en prinavatë; c'est, disais-je, une loi qui ne souffre pas d'exception 1. M. Torp m'en donne acte, mais, dit-il, peu importe que le verbe soit ou non précédé de la particule meti, mene, etc., et, comme texte ayant prinavatë sans cette particule, il cite Limyra 6, ce qui n'est pas correct, remarque M. Thomsen 2. Quand même on découvrirait une méchante inscription étant dans les conditions de Limyra 6 et de Port-Sévédo, mais où la particule en cause manquerait, on ne pourrait pas en triompher, vu l'unanimité saisissante de toutes les autres! En même temps, le nom propre du fondateur suit le verbe.

L'inscription de Myra publiée par Petersen, n° 45, ne saurait pas être invoquée comme donnant ce nom propre, puis mêti, puis le verbe, car il est visible que mêti n'y a jamais été gravé et M. Torp transcrit le verbe non pas pronavate, mais pronavate. C'est la construction directe, celle de Limyra 1, 2, etc. Nous devons rattacher yê au nom telburi et voir le relatif dans ti:

teburiyë — ti<sup>4</sup> pr<sup>n</sup>navate...deh tuhes... «Le Teburiyë<sup>5</sup> a construit (lui qui est) des neveux de N.»

La phrase inversive du début des épitaphes étant d'un emploi plus fréquent que la construction directe dont je viens de signaler un nouveau spécimen, il était naturel que le verbe «a bâti» parût un plus grand nombre de fois avec la désinence que lui impose l'inversion (pravatë; de même tuvetë, piyetë) que sous la forme pranavate de Limyra 1, 2, etc. MM. Bugge et Torp n'y ont pas réfléchi, et, n'envisageant que la fréquence de la première leçon, ils ont pensé que pranavate était primitif et que pranavate en était sorti en perdant la nasalisation de ë sous l'influence

forme pronominale enclitique à l'accusatif; ce mene, mene (= me-i-ne = et [on] l'y) est souvent employé, et de même l'autre conjonction sene, sei : à Kechiler nous apprenons que «ce tombeau il l'a construit, Triendaris; et il l'a assigné à sa femme et ses enfants» la première fois me-ne, la seconde fois se-ne (Études lyciennes, p. 44-45).

1 Mém. Soc. Ling., IX, 217. 2 Études lyciennes, 33, note 1.

<sup>3</sup> Lyk. Beiträge, II, 35. Il appelle cette inscription «Myra 10».

On voit deux points de séparation entre teburi et yeti. Mais cette circonstance n'a aucune valeur, comme dans les exemples réunis par Torp, II, 37 (hri: xmma, trbb:enimeh, min:taha, q:arnaxa, zz:imaza, t:uhe, etc.).

\* "ti conjointement avec le nom constitue, à proprement parler, une espèce de périphrase relative par laquelle celui qui parle, le fondateur du tombeau, s'introduit pour ainsi dire lui-même, au lieu de se nommer immédiatement...Le suffixe ti serait donc presque en train de devenir une sorte d'article : "le (nommé) Purihimeti", — le sens relatif de la construction étant évidemment fortement refoulé" (Thomsen, p. 30-31).

d'une accentuation plus faible <sup>1</sup>. M. Pedersen ne se contente pas de cette explication, il soutient que les deux formes doivent différer aux points de vue de l'étymologie et de la fonction; mais M. Thomsen critique avec raison son interprétation des formes en ē comme formes verbales relatives; c'est inversives qu'il devrait dire, pour être tout à fait d'accord avec la réalité des faits <sup>2</sup>.

Aux yeux de M. Thomsen, le scribe emploie notre verbe à deux temps différents, au passé simple caractérisé par la voyelle finale e s'il s'agit de la 3° personne, -a de la 1<sup>ro</sup> personne, et au præteritum consecutivum remarquable par la désinence nasale e = e et e = o, suivant qu'on a à exprimer la 3° ou la 1<sup>ro</sup> personne 3:

Passé simple.		Prétérit consécutif.		
3°		3°	 	
J 1 re	pr*navate * pr*navaqa	ປ 1 <sup>re</sup>	pr*navatë pr*navaqo	
3°	* ade	3°	adë	
1 re	* aga	1 re	ago	

Le prétérit consécutif est spécial à la tournure inversive où la

particule me-ti joue le premier rôle.

Quant à la lettre finale  $\ddot{e}$ , notre savant confrère la traite comme un mot ayant la signification de "après ". Cette expression, à cause de sa brièveté était éminemment apte à s'accoler à d'autres notes, mais sans rien perdre de sa valeur; ainsi à Myra 5 : adi mey- $\ddot{e}$  tice qttbo : . . . «si après quelqu'un ici fait dommage », littéralement ici-après (me(i)y- $\ddot{e}$ ) quelqu'un (tice, qui décidément ne sera pas le mot d'aventure que je croyais y voir) fait dommage (qtbo-adi, qttbadi, qttadi).

En adoptant cette interprétation ingénieuse, on ne peut s'empêcher de convenir que l'on a affaire à une langue bien originale et que la théorie de Bugge sur son àryanisme est de plus en

plus compromise.

Le fondateur de ce tombeau porte un nom qui doit avoir du rapport avec sbicaza ou sbikaza, Σπιγάσα<sup>5</sup>.

3 Etudes lyciennes, 33.

. Ltudes lyciennes, 34. Avec l'enclitique -ce, e fait ece «postquam, quum»,

Et. lyc., p. 21.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Bugge, p. 39; Torp, I, 41.
<sup>2</sup> Lykisk, 92; voir Thomsen, 32.

<sup>\*</sup> Cyaneæ de Petersen, n° 25, donne: Sbicaza et Σπιγάσα; Limyra 8: Sbikaza avec le k d'Urtakiyah\*, mais dans une variante graphique des plus curieuses, un losange précédé et suivi de deux points, qui correspondent aux deux courbes latérales du caractère. Ce n'est nullement là une lettre spéciale qu'il faille, à l'exemple d'Arkwright (p. 70), introduire à son numéro d'ordre dans l'alphabet lycien. Un autre nom commençant par Sb est Sbelimi, porté par le fondateur

Je passe à la seconde ligne de son épitaphe :

Le mot ënë a été pris par MM. Torp et Thomsen comme signifiant «fuit, erat»<sup>1</sup>. Du verbe substantif nous n'avons qu'une mention indubitable, esu à Xanthus 4 : chivehis me ne ni y-esu esede nevi epttehi tepi-tane « et ceux des autres qu'il ne soit (au pouvoir) de leur parenté de les ensevelir (ici) » 2.

Le verbe substantif est un verbe irrégulier dans beaucoup de langues; mais pourtant, si ënë était ou «fuit» ou «erat», on ne comprendrait pas l'absence de la conjonction, que celle ci fût se ou me. C'est donc que toute la phrase constitue un attribut, et par conséquent n'a nul besoin du verbe. D'autre part, puisque ëni ne peut guère être traduit autrement qu'on ne l'a fait après moi «seigneur, père »3, je ne me laisse pas gagner au sentiment de mes savants collègues.

Cependant M. Torp verra que j'ai abandonné la traduction de « frère du père » dans l'expression esede nevi ënehi4; le premier mot n'est nullement « postérité », ce qui serait tout à fait inepte à Xanthus 4, car comment admettre une seconde que Memruvi a construit pour la postérité (esede nevi) de sa parenté (q'nahi ehbiyehi). Le grand service de Torp a été de montrer que le terme en question n'est susceptible que de l'une des deux significations « postérité » ou « parenté » 5. Il a choisi la première, mais avec Thomsen nous adopterons la seconde 6.

Ce faisant, ënchi « qui est du père » et aussi q\*nahi « qui est de la mère <sup>7</sup>, apparaissent encore mieux.

d'Antiphellus 3 b, non pas  $B\ddot{a}limi$ ; la forme grécisée pourrait être  $[\Sigma]\pi\acute{\epsilon}\lambda\lambda\epsilon\mu$ s (Kretschmer, Einleitung, 323).

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Torp, I, 16; II, 14; Thomsen, 24.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Torp, I, 13; I, 25; esu = έσ?ω. Je reconnais maintenant avec Torp que les formes turetu, kasttu que je prenais pour des verbes au passif, sont à la voix active, à l'impératif. Pedersen est du même avis (p. 94), ainsi que Thomsen (p. 63, 71) et Bugge (p. 41).

Mem. Soc. Ling., VIII, 467.

<sup>4</sup> Mem. Soc. Ling., VIII, 469. M. Torp brise une lance contre cette hypothèse, I, 6 et suivantes.

<sup>\* &</sup>quot;Der Begriff muss also ein weiterer sein, und man hat dann nur zwischen zweien die Wahl: Nachkommenschaft (Nachkommen) oder Verwandschaft (Verwandte)... » (Lyk. Beitr., I, 7).

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> Thomsen, 60.

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> Thomsen ne croit pas improbable que qua ait le sens de mmèren (Études lyc., 60). Ce sens est combattu avec vivacité par Torp, I, 8, et rejeté par Pedersen, à la suite de la réfutation de ma traduction de esede nevi (100); mais ce n'est pas un verdict sans appel.

# Myra 5.

mei \*t | epi-tas\*ti ënehi hriq\*\*ma[h\* : ese]dë\*nevë 1 "Et ils enseveliront la parenté paternelle d'Érigomos...."

# Myra 6.

m|e "te | pi-toti hriq"mo sey-ën lusotrah" sey-e[sede nevi ënehi lusot]-

Et ils enseveliront Érigomos et le père de Lysandre et la parenté paternelle de Lysandre . . . »

Je m'explique la mention de Lysandre par l'hypothèse qu'Erigomos était son grand-père (ou son oncle?) maternel.

Notre Sbiceziyëi était, suivant son propre témoignage, si nous le comprenons bien, hyparque d'Autophradate : (ene gatavata Vataprddatehe).

M. Torp s'est montré peu disposé à adopter ma traduction de quata par «hyparque »2; il en choisit une un peu différente, celle de stratège 3. Pour M. Bugge il s'agit aussi d'un chef militaire, car le même terme est employé comme verbe avec la signification de «commander» à Pinara 2, où le maître du monument (urebillaha), un certain Ddapssma, fils de Padrma, est dit avoir commandé l'armée des Termesses n<sup>4</sup>. Jusque-là rien de plus simple; Harpagus, Karikas, Périclès, Autophradate ont des généraux pour leurs armées, comme ils ont des chess dans l'administration de leurs domaines; mais il ne venait à l'esprit de personne d'attribuer cette qualité de qatavata aux princes mêmes. M. Six est allé jusque-là, et, lisant dans Bacchylide les titres Συρακοσίων ο Γραταγέ, Κνώσσιον σ Γραταγέταν, σολέμαρχε Κνωσσίων, appliqués à Hiéron et à Minos, il ne voit aucun inconvénient à qualifier les dynastes lyciens de stratèges; il se persuade qu'un sigle figuré sur quelques monnaies et qu'il décompose en q et t, est le monogramme de q<sup>n</sup>tavata<sup>5</sup>. Mais si Autophradate, puis-

n. 51.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Thomsen, 52; il faut hrig<sup>\*</sup>mah<sup>\*</sup> génitif accusatif, que connaît le scribe de la famille (voir Myra 6), et non hrig<sup>\*</sup>mah, comme le donne Thomsen.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Lyk. Beitr., 1, p. 16. 3 Lyk. Beitr., II, 14.

Lyk. Stud., 62, 70: "Sollte das Stammwort des häufig vorkommendes zătavata nicht ein Lehnwort aus dem Iranischen sein? Ich machte zăta-zu örmen. gund (Gen. sing. gndi, Gen. plur. gndaç und gndiç, in compositis gnda -) - Abteilung eines Heeres, Korps, Heerscharn aus pehlevi gund (Hubschmann Arm. Gramm., 1, 130 f.) stellen. zatavata wurde, wenn dies richtig ist «Korpsanführer» bedeuten» (p. 62).

\* Vumismatic Chronicle, 3\* série, vol. XVIII, 1898, p. 202, n. 22 et 213,

qu'il s'agit de lui dans l'épitaphe de Port-Sévédo<sup>1</sup>, ou Périclès ou les autres sont les stratèges des villes, comment expliquer le stratège d'un homme, le stratège d'Autophradate, de Périclès? Le stratège, c'est le prince même et le prince seul; les autres ne sont que des sous-ordres, et l'expression hyparque leur convient parfaitement. S'il en est ainsi, le chef suprême ne peut pas avoir porté ce même mot de q<sup>a</sup>tavata.

Cela est si vrai que *Ddapss<sup>m</sup>ma* qui commandait l'armée des Termesses est mentionné tout à côté du dynaste Artembarès; malheureusement une lacune plus grande peut-être qu'on ne l'a pensé ne permet pas de comprendre ce que vient faire ici Artembarès, mais cependant on voit que *Ddaps<sup>m</sup>ma* est le q<sup>n</sup>tavata d'Artembarès, comme les autres le sont de Périclès (3), de Karikas (1), d'Harpagus (1), d'Autophradate (1) et de Mithrapata (?1).

Jusqu'à ces derniers temps, on n'avait rencontré la leçon q<sup>n</sup>tavata plus ou moins variée dans la désinence du mot, qu'à Pinara 2, dans les gloses que j'ai rassemblées dans ces Mémoires (X, p. 30 et 31), et dans la longue inscription de la stèle de Xanthus; il importe, pour que le lecteur se fasse une opinion sur la

signification la plus vraisemblable du terme en discussion, que je reproduise les passages de la stèle visés <sup>2</sup>:

# A. — Sud. (1. 45-47).

"tepi : qlaina ter" : hotahe : oca : hericle se haqlaza : pabrati : qbide : hriq"tava tahi : ese : tabona ter" iyono : iyaeusas

# B. — Est (l. 37-39).

...kasppe: aseti: q\*tavato: tuvi: sebe ...në aravaziya: \*tevë: memu: se qththon ...a: edevëemu: cumezeiti ti: meravaz

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Je ne reviens pas sur cette mention dont j'ai traité dans nos Mémoires, VIII, 465 et 466, notes.

Deecke a cru pouvoir compléter Sud 2h te: qistte: ēnehi: se q"nahi [se q"tavatta] | hi: en se fondant sur Est, 58, qugaha: se q"naha: se q"tavati; il traduit «liberorum» (ēnehi) et natorum (q"nahi) et cognatorum» (Lyk. Stud., IV, 184, note). M. Torp évite de combler la lacune, mais il rend les lignes 24 et 25 ainsi: «er schrieb (mit Angabe) des Vaters und der Verwandten (Namen): Harpagos' Sohn, Cheriga's (Bruder?), Kuprlli's Schwiegersohn, Cheziga's [Neffe]» (Lyk. Beitr., I, 8).

# C. — Est $(1.56-64)^1$ .

hotahe: tubehi: pr\*nezi: selihbeze: ehb iye: se devë: zqqaza: se "tuveriha: ade: se qththona: qugaha: se q\*naha: se q\*tavati azzaloi: "tariyeusehe: se-y-ertaqssi razahe: thride: hriha: tr\*milise: seti te ththiveibi: ademë: leththi: klo: mesitëni: eb eiya: garoi: zeusi: "tevë: q\*tavati: sber ide q\*tavati: tupeleziye: se \*tevë: suq inaye: tupeleziye: q\*tavatiye: sppart

# D. — Nord (1. 5-12).

utona : sttati : sttala : ëti : maliyahi : pddoti ddevë zqqazoi neune : mëseveh : "mi : se qbide sttatimë : sttala : ëti : klahi-biyehi : se mali yahi : se mertemehi : se q"tavatehi qbidë"[ne] hi : se ddeve : sttatimë : urubliyë : meiti puv[i] ti : azzalo : a-ddeu trbbeit : emë esbëte : q"[t] avatedi : un-bo"me se më cizzapr"na : vidr "nah : seve-riyamona telëziyehi kloa

Dans le texte milyen de la face ouest, nous lisons, ligne 67:

nesice tedesice: qugasi: q\*tavaza:) mirec | ediye:

et, en outre, divers mots qui semblent rappeler cette expression, sont dans tout ce document :

q\*tabaimi (Nord, 44), q\*tabasi (Nord, 42), q\*tabatu (Ouest, 71),

q\*tabu (Nord, 34), q\*tabupe (Ouest, 41).

M. Heberdey m'a communiqué l'inscription de la dalle de Cadyanda, dont j'ai déjà parlé; cette inscription a ceci d'étrange, comme me l'a fait remarquer M. Bugge, qu'elle paraît être rédigée dans un lycien mélangé de termes milyens. Il est bien fâcheux que sa gravure soit très défectueuse et que le texte soit si souvent coupé par de maudites lacunes. En voici, sous réserve, les cinq premières lignes:

IIIOIE q\*tavati pttulu [m]
parttulayumim\* t[e]te

¹ Ce morceau est fort remarquable par ses mentions (l. 59-60) des rois Darius et Artaxerxès, (l. 60-61) de teththireibi, dynaste qui a fait frapper de belles monnaies, et (l. 64 et dernière) de Sppart[azi]. La désinence de l'ethnique des Spartiates était sùrement inscrite à la première ligne aujourd'hui fruste de la face nord.

•	_	-
•;	<b>E</b>	n
4		Ŧ1

#### J. IMBERT.

3	piyetë teri tl(a) teri	z
4	se mla edaipl lutenak	ŀ
5	tupazaliyep-i	

M. Heberdey conjecture que c'est un décret d'un archonte du nom de Ptolémée; les premiers signes donneraient la date de son gouvernement.

Après avoir désigné dans la période des dynastes, certains hyparques qui exerçaient simultanément sous l'autorité souveraine du prince, l'expression qatavata aurait-elle eu plus haute fortune par la suite et dénommé l'administrateur délégué par le grand roi? tel Asandre et avant lui Mausole en Carie, eurent l'honneur de figurer en tête des actes publics, toutefois à la suite du nom du roi régnant, la date étant constamment celle du règne 1. Qui sait si nous ne faisons pas fausse route, en cherchant ailleurs que dans la famille royale des Lagides? Ptolémée n'est pas un nom lycien; à la vérité plusieurs Lyciens des plus notables portèrent ce nom, mais ils vivaient à une époque bien plus récente que celle des inscriptions lyciennes. Strabon nous apprend que Ptolémée Philadelphe donna à la célèbre et ancienne cité de Patara le nom de son épouse Arsinoé<sup>2</sup>; tout cela dénote de la part de ce souverain une certaine prédilection pour la Lycie 3. Même en admettant, ce qui n'a rien d'impossible, que ce soit le roi d'Égypte que le décret des Cadyandéens mentionne, j'hésiterais à attribuer au mot q<sup>\*</sup>tavata la haute signification que M. Six revendique pour lui; puisque nous sommes d'ailleurs en pleine hypothèse, j'aimerais mieux admettre que Philadelphe était prince royal, et qu'en cette qualité il était vice-roi de la province de Lycie. Quant aux chiffres, ils se rapportent peut-être à une ère.

### XVII

Comme si ce n'était pas assez de notre ignorance absolue du vocabulaire lycien, les lacunes innombrables viennent à peu près

¹ Κτει (τρημοσίφ καὶ ἐνάτω, τετρωκοσίῷ καὶ πέμπίω, πέμπίω) Αρταξέρ-ξευς βασιλεύοντος, Μαυσσώλλου ἐξαιθραπεύοντος... (C. I. G., 2691 c d e) — βασιλεύοντος Φιλίπ[που έτει... Ασάνδρου] σατραπεύοντος... (C. I. G., 2692) — [έτου]ς πρῶτο[υ] Φιλίππου βασιλεύοντος, Ασάνδρου σατραπεύοντος ... (Benndorf, n° 135, p. 155; cf. Judeich, Kleinasiatische Studien, 1892, p. 256).

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Μετά δὲ τὸν Ξάνθον Πάταρα καὶ αὕτη μεγάλη πόλιε, λιμένα έχουσα καὶ κρὸν Απόλλωνος, κτίσμα Πατάρου. Πτολεμαῖος δ'ό Φιλάδελφος ἐπισκευάσας Αρσινόην ἐκάλεσε τὴν ἐν Λυκία, ἐπεκράτησε δὲ ἐξ ἀρχῆς ἀνομα (L. XIV, ch. 111).

<sup>3</sup> Un décret du peuple de Lissa, localité près du Glaucus Sinus et dont le début est oeci : βασιλεύοντος Πτολεμαίου τοῦ Πτολεμαίου καὶ | Αρσινόης Θεών ἀδι. ὑφῶν, ἐνους δευτέρου, μηνὸς Περει|τιου τριακάδι, a été publié par Heberdey et Kalinka, p. 19, n° 1 (1896).

partout, à Isinda, à Cadyanda, à Xanthus, accroître la difficulté de notre tâche. Une grande partie du texte de la stèle xanthienne, ce monument dont l'exécution matérielle est si parfaite, a péri. Espérons qu'on exhumera bientôt des armoires du British Museum les fragments de cette noble stèle, espérons-le et craignons-le, car plusieurs interprètes ont tenté de compléter à l'aide de savantes combinaisons les passages tronqués. Jusqu'à quel point ont-elles réussi? en quelles circonstances leur sagacité est-elle en défaut?

Le travail le plus récent sur l'inscription lycienne de la stèle Xanthus est celui de M. Bugge, paru dans le livre d'or de Benndorf. Cet article, dont M. Pedersen attendait tant de lumières<sup>2</sup>, doit être fortement amendé; l'auteur paraît lui-même, à en juger par ses annotations manuscrites sur l'exemplaire qu'il m'a adressé, disposé à remanier tout le paragraphe intitulé Pedaritos; le paragraphe suivant, intitulé Tissaphernes, Hieramenes und Lichas, prête à moins de critiques; il doit même servir de point de départ aux recherches ultérieures.

Nous lisons sur l'épigramme grecque de la face nord, que r depuis que la mer a séparé l'Europe de l'Asie, nul encore parmi les Lyciens n'avait élevé une pareille stèle aux douze dieux dans l'enceinte pure d'une agora ».

Suit immédiatement après la louange de Kairis, fils d'Harpagus 3.

- <sup>1</sup> Voir p. 220, note 2.
- <sup>2</sup> Lykisk, p. 81.
- 3 Voir mon article L'épigramme grecque de la stèle de Xanthe, dans la Revue des études grecques, VII (1894) p. 267-275. Le nom du fils d'Harpagus doit être non Mém. Soc. Ling., VIII, 460, n. 4; mais je dois reconnaître qu'aucun élément nouveau n'est venu éclairer la question. La forme lycienne était sans contredit Qerei; il reste à savoir si le nom ne serait pas perse, et dans ce cas quelle a pu être sa forme originale. Une curieuse lettre de M. Deecke, datée du 1er juillet 1891, s'occupe de ce nom dans les termes suivants : « Im griech. Epigramm bin ich zu einer älteren Lesung von mir (auch von Andern?) Γεργιε zurückgekehrt, vgl. [Γεργ]ιε. Wir hätten dann doch einen bekannten Namen: Herodot VII, 82, ist unter den persischen Fürsten genannt Γέργις Αριάζου (dies ist die beste Lesart), vielleicht Αρπάγου (ΑΡΓΑΓΟΥ); die Endung herbeigeführt durch das unmittelbar folgende Meydeυζος. ΑΡΙΑΖΟΣ kommt sonst nicht vor. Genau entspricht dem Tépyis das lykisch «geryqs \*, wobei das l zwischen Konsonnanten zeigt, dass der Name Fremdwort ist. Ich halte aber « qerei» nur für eine Variante, echter lykisiert. 🕡 ist eher neugriechisches  $\gamma$  oder gh, als altgriechisches  $\chi = kh$ , obwohl es auch dies bisweilen vertreten mag. Natürlich fällt dann Kapiza und was damit zusammen-hängt. Ich kehre zu Schmidt's zal i za[i] yéros oder ähnlichem zurück. Prüfen Sie bitte auch dies unbefangen.» Le Gergis d'Hérodote peut être le grand-père paternel du héros xanthien, son homonyme, et d'autre part je ne saurais revenir sur la leçon Kaplaa yévos et biffer ce nom propre qui est trop visiblement le Ooriga si fréquemment mentionné sur la stèle.

Rien de plus naturel que de supposer que cette stèle, c'est Kairis qui l'a élevée. On est bien un peu gêné pour cette explication par la façon rétrospective dont l'histoire du héros nous est présentée: la tournure Καιρις δ δε Αρπάγο νίδς, οù « le mot δ δε, qu'il faut supposer souligné par un geste s'adresse à la statue de Kairis, qui devait surmonter la stèle», et les nombreux aoristes (ἀρισιεύσας, πέρσας — δῶκε μέρος βασιλέας, κτεῖνεν, ἔσιησεν, ἐσιεφάνωσεν). Aussi me suis-je seulement risqué à conjecturer que ce monument, qui « peut fort bien avoir été une stèle funéraire, une tombe», avait été commencé par le titulaire, de son vivant.

Aujourd'hui je voudrais, et c'est l'étude de Bugge qui m'y décide, retirer à Kairis même ce commencement d'exécution.

Savelsberg a le premier traduit convenablement, à mon avis, la phrase de Nord, 1. 5 se utona sttati sttala " und Utona errichtet die Stele, (II, 210). Malheureusement cet Utona, ou Otanès, n'est pour lui qu'un homme de peine, le chef des ouvriers, peutêtre, chargés de dresser le lourd monolithe, travail remarquable d'un certain Otozisa nommé quelques lignes auparavant avec son père<sup>2</sup>. Assurément le Lycien quel qu'il soit qui a présidé à l'érection de la stèle n'a pas eu l'idée originale de laisser commencer cette inscription par la mention des artistes employés par lui. Je ne vois pas clairement comment Deecke s'est représenté la raison de l'énoncé de la ligne 5, mais il a accepté de son devancier : 1º la notion qu'Utona est un homme, le Perse Οτάνης<sup>3</sup>; 2º que cet Otanès fait l'acte exprimé par sttati; 3° que sttati est «errichtet<sup>4</sup> n; 4° et sttala σ1ηλην, dorien σ1αλαν<sup>5</sup>; encore traduit-il à la ligne 6-7 se qbide sttatimë sttala... « und der König errichtet eine Denksäule... 67. Nous sommes déroutés, puisqu'on nous entretiendrait de la pose de tout autre monument que celui qui est devant nous.

Frappé de la discordance entre l'érection de la stèle par Otanès et ce même fait par le fils d'Harpagus, selon l'interprétation que j'attribuais au second vers grec, je rejetais la traduction de

<sup>1</sup> Imbert, l'Épigramme grecque, p. 272.

<sup>\*</sup> Suchen wir jetzt aus den gedeuteten Stellen den hauptsächlichen Inhalt zu entnehmen, so finden wir im Anfang oben an der Nordseite nähere Angaben über die an der Ausführung und Errichtung des Denkmals betheiligten Personen (II, 224). Savelsberg est très conséquent avec lui-même,... malheureusement! Ainsi il découvre dans l'épitaphe de Limyra 6 le constructeur du monument proprement dit (Taburssäli), celui de la chambre adjacente (Näri) et le sculpteur Périclès. Je ne plaisante pas, cela ressort de son commentaire (II, 36-39).

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Lyk. Stud., I, 134.

<sup>\*</sup> Lyk. Stud.. II, 319 (1σ/ησι, dor. 1σ/ατι), 313; III, 285 (er stellt auf).

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Lyk. Stud., II, 319. <sup>6</sup> Lyk. Stud., II, 323.

mes prédécesseurs, de sttati sttala et je me déterminais en faveur de celle-ci suggérée par Deecke: ἴσλησι σλόλον 1. Le parti était violent, je n'y ai pas persisté. Ce terme sttala, répété deux fois à la fin du texte lycien, et non loin de l'expression σληλην τοιάνδε, désigne incontestablement ce même monolithe; d'ailleurs sttati est dans l'épitaphe d'Upazi à Myra, l. 2; sttati ti [\*tepi-totu upa]zi se ladu ehbi «lequel établit qu'on ensevelisse ici Abasis et sa femme 2».

Cet Otanès, j'avais été choqué de le voir apparaître sans le nom de son père ni le rappel de son titre, alors que le satrape Tissapherne surgit à la ligne 11 avec la glose «fils d'Hydarnès» (cizzaprana: vidr | anah); c'est donc que, dans la partie perdue de la première ligne, cette mention existait; et justement à la ligne 2, une lacune a enlevé un nom propre qui devait désigner le père d'Otanès, \*\*\*\*\* he : tideimi = fils de .....? M. Deecke, intéressé seulement par le reste de la ligne se parzza qbide « et roi perse, pensa pouvoir remplir les lacunes des lignes 1 et 2 ainsi: prana[baz a pranaca]he tideimi se parzza qbide, c'est-à-dire Pharnabaze fils de Pharnace et roi Persen. Une mention de Pharnabaze pouvait bien être dans un document où figurent Tissapherne et Hiéraménès et les Spartiates. Je crus qu'il s'agissait de quelque traité semblable à celui reproduit par Thucydide, VIII. 58. La date 411 avant notre ère convenait assez3, mais je n'oubliais pas pour cela mon Otanès; profitant de la leçon de Thucydide: τους Φαρνάκου σαίδας, je réunis les noms de mon protégé et de Pharnabaze, le premier précédant<sup>4</sup>.

La combinaison était très compliquée, comme on voit. Bugge ne l'a acceptée qu'en partie; il a éliminé Pharnabaze et son père Pharnace, mais il a gardé, en la déplaçant, la mention se utona que j'avais admise<sup>5</sup>. La copie de Benndorf paraît donner, au lieu de otëzisapr\*na...ligne 1, stotë: zisapr\*na...Or stotë semble

<sup>1</sup> Babylonian and Oriental Record (juin 1891) p. 142. Mais M. Arkwright n'était pas du même avis; il m'écrivait le 10 juillet 1891: «I am very unwilling to accept σ/όλον on these grounds: the two greek words evidently form a set phrase; there could be no object in borrowing a word of so ordinary a sense as σ/ησαι, unless it had something like a technical sense. Now σ/ησαι σ/ήλην is almost a regular phrase, like σ/ησαι τρόπαιον, but I cannot find an example of σ/ησαι σ/όλον. Besides the phrase would mean surely either to array or range, or else to halt, not to send out an expedition. The commonest verbs with σ/όλον seem to be σ/έλλειν, ενέμπειν and ἀγείρειν. Unless examples of σ/ησαι σ/όλον with the requisite meaning can be found, I cannot accept the translation.»

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Cf. Mem. Soc. Ling., IX, 216, note 3; et Torp, I, 20 (er stellt...).

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Voir, pour toute cette discussion, mon article Pharnabazus and Tissaphernes mentioned on the great stela of Xanthus (B. O. R., juin 1890, p. 153-163).

<sup>4</sup> Ibid., p. 158.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Zur Xanthos-stele, p. 933-934.

être pour sttotë, c'est-à-dire notre verbe sttati au pluriel<sup>1</sup>. Bugge en conclut que Zisapr\*na est un nom propre de même aspect que Cizzapr\*na, et il fait suivre ce nom perse de [se u | tona \*\*\*\* ]he : tideimi, ce qui présente l'avantage d'une lacune de 4 lettres seu-lement à la 2° ligne<sup>2</sup>, lacune aussitôt comblée par la leçon qerë] he—fils de Qerëi ou Kairis.

Si vraiment, ce que M. Bugge n'a pas soupçonné, — quoique son ingénieuse restauration y conduise, — Otanès est le fils ou un fils (je laisse pour le moment de côté la mention Zisaprana), le fils, dis-je, de Kairis, on comprend le passage se utona sttati sttala. Kairis, après sa mort, reçoit des siens ces honneurs exceptionnels; à la tête des Harpagides et des autres Perses est Otanès, fils du héros.

M. Bugge complète le début de la ligne 1 assez mai :

azi : ebē'n]i nelezi stotë : zisapr'na [se u|tona...
"Dies Kriegerdenkmal errichteten Z. und U...3."

Avant le verbe il faut la particule meti qu'il n'est d'ailleurs pas difficile de retrouver dans lezi, l pouvant être un débris de m et z un t plus ou moins défiguré par les accidents de la pierre. Reste ine que je pense avoir appartenu au mot énigmatique zroppudeine.

Ce mot ne se montre qu'à la face Est, ligne 46, entre se \*tep[i? de la ligne précédente et aravaziye : ehbiye « ses monuments », cf. Limyra 19 ebeiya eravaziya = τοῦτο μνῆμα. Rien d'étonnant pour moi qu'on ait désigné la tombe avec l'épithète sarpédonienne qui la rendait plus vénérable 4.

Donc Otanès avec sa famille et les compagnons de son père, et aussi le représentant du roi de Perse<sup>5</sup>, élèvent la stèle en l'honneur de Kairis, fils d'Harpagus, dans les environs de 410 av. J-C. L'épigramme grecque donne l'impression que le héros est décédé depuis quelque temps déjà.

Là-dessus l'idée m'était venue de concevoir le début de toute l'inscription (à la face sud) comme : « Cette stèle Otanès à son père Kairis.....a élevé». Mais je vois clairement qu'il faut chercher autre chose, si on ne veut pas se mettre en désaccord avec la

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Zur Xanthos-stele, p. 234.

<sup>2 «</sup>Daher erganze ich in Z 1 bis 2 : zisaprāna [: se u | tana : \*\*\*\* ]he :

<sup>&</sup>quot;Der persische Name utqua, Örduns ist bekannt; jedoch der hiergenannte Mann dieses Namens kommt sonst nicht vor, und den Namen seines Vaters kennen wir nicht" (Bugge, Zur Xanthos-stele, p. 234).

<sup>3</sup> Zur Xanthos-stele, p. 236.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Torp a vu dans ce mot un verbe à l'infinitif, II, 43, 47.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Se parzza quide ne signifie probablement rien autre que le roi de Perse. Bien qu'absent, il était censé être en personne où son délégué prenait la parole. Ne sait-on pas que ses émissaires étaient ses yeux et ses oreilles?

grammaire lycienne. Il est d'ailleurs bien évident que si Otanès eût choisi pareil énoncé, ce n'est pas le démonstratif ebeni suivi d'un objet comme stèle, tombe, qu'il eût inscrit le premier, mais, ainsi qu'à Limyra 17, le nom du héros au datif (Qereye).

Je ne renonce pourtant pas à poursuivre la solution de cette énigme. Si ce n'est illusion, il me semble qu'on parviendrait à maîtriser la difficulté, en saisant dire au scribe: «Dans cette tombe il repose, Kairis (qui était) sils d'Harpagus, beau-frère (?) de Karikas, gendre de Kubernis...»

> ebē<sup>n</sup>ni [tucedri me siyēni qerēi arppa] quh tid[eimi : qerigahe ddedi cuprlleh] qahba : a-

Un mot, un seul, est embarrassant, ebèni au locatif. Pour signi avec le sens de «reposer», M. Thomsen sera mon autorité ; quoique très rare, un énoncé semblable à celui que je soumets au lecteur, existe sur quelques monuments. Ici on comprend à merveille son emploi. Je ne vois, quant à moi, rien qui s'oppose à concevoir les choses de cette manière : le héros peut avoir été exhumé d'une tombe primitive et installé définitivement

ici en grand apparat.

Revenons à la première ligne de la face nord : Otanès, s'il n'est pas le même personnage que Zisaprana, est nommé en second lieu dans la restitution de Bugge : pourquoi pas l'inverse, puisque c'est lui Otanès tout seul, non son frère avec lui, qui à la ligne 5, dresse la stèle? Bugge ne donne qu'un fils, Otanès, au personnage de la ligne 2, qui, suivant moi est Kairis; mais alors, que nous veut cette mention Zisaprana? Une glose explicative, parallèle à celle qui accompagne la mention d'Otanès, n'eût pas été inutile. Cette glose, nous l'aurions au sentiment de Bugge; seulement elle est rejetée après celle qui renseigne sur Otanès, après [Qerē]he tideimi, et détachée de la première phrase, elle en forme une nouvelle. « Et le prince (?) perse, et les Spartiates, compatriotes de Lichas, défirent l'armée d'Athènes.» Le prince perse, c'est Zisaprana? : qui s'en fût douté? Non, le scribe

1 Études lyciennes, 24.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> "Die lykische Inschrift der Nordseite nennt die Verbündeten des lykischen Fursten, welche mit ihm an der Errschtung des Siegesdenkmals theilnahmen. Der erste derselben ist zisapräna (Tissaphernes)...Dann solgt Z 2 die Endung eines Gen. sing. -he: und darnach tideimi «Sohn». Es ist nicht wahrscheinlich, dass der Name des Vaters Tissaphernes in Z. 1-2 zu ergänzen sei: denn 1 der Raum ist für die Ergänzung [: vid | r\*na]he: zu breit, 2 Z. 4 heiset es: menhahate: kbiggei..... «seetzen für anderen (Kbiggei aus Kbigg eti). Hiernach deute ich den ganzen Ausdruck so: «sie setzen beide (das Denkmal aber) sür verschiedene (Personen)». Der Ausdruck «sie beiden (ubu = altind. ubhāu) ist als «Utana und Zisaprna» zu verstehen. Im Folgenden wird gesagt, sür welche

n'a pas procédé ainsi. Non, il n'a pas entendu parler de Tissapherne; s'il en avait sait mention ici, il n'eût pas renvoyé à la ligne 11-12 sa glose généalogique vidranah (tideimi) «fils d'Hydarnès». Si Zisaprana et Cizzaprana désignaient le même homme, il n'aurait pas eu l'idée de cette glose tardive; mais, si au contraire c'était un nom perse porté par deux personnes distinctes, il lui fallait et s'ingénier à orthographier différemment l'une et l'autre mentions et ajouter la glose vidranah et celle que que que que pasadrapa «satrape» ne suffisant pas à détruire la consusion.

J'estime donc, jusqu'à nouvel ordre, qu'Otanès fils de Kairis avait pris le nom de Tissapherne, et tenait à s'en parer; sans doute il semblerait que ce nom modifié en Zisaprana, ce qui n'était que pour l'œil, car zisaprana et cizzaprana s'entendaient de la même façon, ce nom aurait dû suivre, non pas précéder, celui d'Otanès: mais, dans de pareils énoncés, la glose explicative suit le mot à interpréter. Qui ne connaît le verset biblique Néhémie qui est Hattirshatha, lequel verset a l'air de contredire ma proposition<sup>3</sup>? En effet, nous savons qui était Néhémie, et nous aurions eu besoin d'être renseignés sur Hattirshata, si bien même que plusieurs exégètes prennent ce dernier nom pour un titre signifiant «gouverneur». Mais la relation de l'échanson d'Artaxerxès devait au préalable passer sous les yeux de son maître; le roi connaissait Atarecithra<sup>4</sup>, ou Hattirshata; quand la mention de ce serviteur venait seule, il n'était pas nécessaire de l'interpréter<sup>5</sup>; quand le serviteur déclinait son nom juif, le roi récla-

Personen utana und für welche xbide, d. h. Tissaphernes, der Verwandte der persischen Königlichen Familie, das Denkmal errichtet. Allein dieser Ausdruck me ubu «sie beide» setzt wohl voraus, dass utana bereits im Vorhergehenden genannt worden ist...» (Bugge, p. 234).

¹ Bugge est dérouté par ces deux leçons différentes d'un même nom : « Dass der Name des Persers in der ersten Zeile anders als an den drei folgenden Stellen geschrieben wird, bleibt freilich auffallend» (p. 233). Il cherche des exemples analogues à travers le long texte de la stèle, mais sans succès.

<sup>2</sup> Vidr'nah, c'est-à-dire πd'Hydarnès n (B. O. R., juin 1890, p. 160). Notre confrère accepte ma version; il va plus loin, en conjecturant que le célèbre satrape de l'Anabase pouvait être le frère de Statira, épouse d'Artaxerxès Mnémon. Mais rien ne prouve l'identité d'Hydarnès père de Tissapherne et d'Idernès père de Statira, et si on se reporte au récit de la ruine des Idernides dans les fragments de Ctésias (éd. Muller, p. 56 a) on concevra un grand doute à cet égard.

י Nehemie, VIII, 9 (נְחַמְיָה הוּא הַהִּרְשֶׁתָא).

Le fargard XVIII du Vendidad porte: «Cet homme alors devra dire à la Cpenta-Armaiti: Cpenta-Armaiti! Je dépose cet homme dans ton sein, fais-le-moi revenir!...Donne-lui alors un nom [tel que] Ataredâta, Atarecithra, Atarezantu, Ataredâtayu, ou quelque autre dérivant d'âtare «feu» (Avesta, traduit du texte zend par C. de Harlez, 1881, p. 185). Atarecithra rendu en hébreu Hattirshatha, signifie «issu du feu».

<sup>5</sup> Aussi bien lisons-nous le nom isolé Hattirshatha, tant au chapitre 11 d'Esdras,

mait l'explication. Les Xanthiens étaient heureux de lire de même que Tisaserne, c'est Otanès (zisaprena se utona).

Il est indifférent que le même prince ait porté deux noms perses; on voit, par l'exemple de Néhémie, que son nom juif n'était pas la traduction du perse, et dans un cas il les réunit l'un à l'autre. Dans la période gréco-romaine on trouve des Lyciens porteurs de deux noms qui ne sont pas équivalents, même si l'un est d'essence hellénique, l'autre anatolien, perse, latin ou araméen : H. et K., p. 12, n° 38 : Μελίννης τῆς καὶ Τοάδνης; p. 15, n° 48 : Αρτέμων β' δ καὶ Πτολεμαῖος Αμμιανὸς β' δ καὶ Πτολεμαῖος, κτλ.

J. IMBERT.

reproduction intégrale et assez maladroise de Néhémie, ch. v11, vers. 63, 70, qu'à ce chapitre v11 du second livre.

1 Néhémie, X, 10.

## DE L'IMPARFAIT DU SUBJONCTIF

### EN MOYEN-GALLOIS.

Dans un article de ces Mémoires (V, p. 135), repris et complété dans la Revue Celtique (VII, p. 223), M. Loth a montré que la Grammatica Celtica, sous le nom de présent (ou futur) secondaire 1, confondait deux temps fort différents que le breton armoricain distingue encore aujourd'hui. Ces deux temps ont les mêmes désinences, mais le second est caractérisé par la présence d'un suffixe qui est h en vannetais, f dans les autres dialectes. Le paradigme est le suivant 2:

carèn	à côté de <i>carfen</i>	vann.	carehèn
carès	carfès		carehès
carè	carfè		carehè
carèm	carfèm		carehèm
carèc'h	carfèc'h		carehêc'h
carènt	carfent		carehênt

M. Loth a établi que le vannetais conservait ici le suffixe ancien et qu'il fallait partir d'une forme carhèn. Le gallois moderne a complètement perdu là distinction des deux temps; il ne possède plus qu'une forme carwn qui peut aussi bien représenter carèn que carhèn, puisque l'h en pareil cas devait régulièrement disparaître. Mais le moyen-gallois offre encore de nombreuses traces d'une distinction de ce genre, étant donné qu'un h intérieur s'y conserve sporadiquement dans l'écriture.

Pour apprécier exactement les renseignements que fournit à ce sujet le texte des *Mabinogion*, publié par MM. Rhŷs et Gwenogfryn Evans d'après le *Livre Rouge*<sup>3</sup>, il est nécessaire de tenir compte de certaines considérations phonétiques.

1 Grammatica Celtica, 2º éd., p. 518.

<sup>2</sup> D'après Loth, Essai sur le verbe néo-celtique, p. 70-71.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> The Text of the Mabinogion from the Red Book of Hergest, edited by J. Rhys and J. G. Evans. Oxford, 1887. Dans les exemples qui suivent, le premier chiffre renvoie à la page, le second à la ligne de cette édition.

Après certaines racines, de même qu'en breton armoricain<sup>1</sup>, l'h ne pouvait subsister, soit qu'il eût formé avec les sons voisins un groupe imprononçable, soit qu'il dût se fondre avec eux. Ainsi il est impossible de distinguer les deux temps en question dans des verbes comme arh-os, caff-el, erch-i, gall-u, etc. Quand la racine verbale se termine par une explosive sonore, l'existence ancienne de l'h est au contraire très reconnaissable, parce que', suivant la loi phonétique bien connue, le groupe sonore +h aboutissait à la sourde correspondante : soit dyvetwn = "dywed-hwn". Il faut séparer du cas de l'explosive sonore d celui de la spirante correspondante, qui est notée de même en ancien gallois, tandis que la langue moderne l'écrit dd (cerdded, lladd, rhoddi en regard de dodi, dywedyd, rhedeg, etc.); dans le cas de la spirante, l'h subsiste: on a cerdhwn, lladhwn, rodhwn (quelquefois rothwn, mais jamais rotum). Enfin, après liquide et nasale, l'h se conserve de même sans changement : delhwn, elhwn, govynhwn, mynhwn, etc. Toutefois le cas du groupe nh appelle une observation spéciale. La graphie nn se rencontre très fréquemment dans les textes moyen-gallois à côté de la graphie nh; cf., entre autres exemples, bynhac et bynnac, genhyf et gennyf, minheu et minneu, canhoed (46, 18), cynhal (72, 21), etc. Dans tous ces mots, nh représente nt, comme mh représente mp dans tymhor, amherawdyr, etc. Y avait-il dans la prononciation une différence réelle entre nh et nn à l'époque des Mabinogion? La graphie est si inconstante qu'il vaut mieux croire, là où nh est conservé, à une simple fantaisie des scribes. Mais on comprend dès lors que sous l'influence du cas de na, nh issus de nt, l'orthographe hésite fréquemment dans le cas spécial des imparfaits.

Ces réserves faites et malgré les incertitudes de l'orthographe, la règle peut être formulée de la façon suivante : les formes sans h sont des imparfaits de l'indicatif, les formes en h des imparfaits du subjonctif. Chacun des deux temps peut prendre la valeur conditionnelle, mais la distinction fondamentale subsiste toujours. Pour ne parler que des formes en h, on les trouve ex-

clusivement employées:

1° Avec la valeur temporelle de l'imparfait du subjonctif dans des phrases qui mises au présent contiendraient un présent du subjonctif.

2° Pour exprimer le mode irréel ou le mode potentiel dans la proposition subordonnée commençant par pei « si » ou dans une proposition subordonnée analogue. En proposition principale, ces

Loth, Rev. Celt., 1. c.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Quelquesois la sourde est redoublée : dywettwn. Ce n'est qu'une question d'orthographe.

deux modes s'expriment toujours par des formes sans h, c'est-àdire par des imparfaits de l'indicatif.

3° Pour exprimer la répétition dans le passé, dans les propo-

sitions relatives ou temporelles.

En dehors de ces trois cas, il n'y a aucune forme en h. P. 169, 1. 4, le Livre Rouge porte ahut, que M. Loth corrige avec raison en archut (Trad. des Mabinog., II, p. 175). — P. 176, I. 19, on lit dywetut; comme le contexte demande un infinitif, ce ne peut être qu'une faute pour dywedut. On a du reste quelques autres exemples d'une confusion semblable de d et de t: cyfotes pour cyfodes (77, 12), byt pour byd (237, 27), reit pour reid (auj. rhaid) (129, 25). Cf. Loth, op. cit., II, p. 190. C'est une pure question de graphie; il y a d'autres bizarreries du même genre : dans le Livre Noir de Carmarthen, la spirante sonore dd est régulièrement notée par t (Loth, Chrest., Bret. p. 68, n. 1; voir en outre sur l'histoire de ces diverses orthographes Th. Stephens, The Literature of the Kymry, 2° éd., London, 1876, p. 433-434). — P. 57, 1. 11, on trouve la forme dillynghwn en proposition principale pour exprimer l'irréel, ce qui est contraire à la règle absolue formulée ici; mais l'h se trouve après ng, c'est-à-dire après nasale gutturale, et la graphie ngh est fréquente, même aujourd'hui. Il faut expliquer de même ranghei (127, 30). — Enfin, p. 116, l. 2, on a pan y ryattei, ce qui signifierait, selon M. Loth, « quand elle eut mis de côté (la bague) ». Cette forme est tout à fait irrégulière; en pareil cas on attend l'imparfait sans h ou bien le plus-que-parfait. C'est sans doute une faute; le passage tout entier porte la trace de retouches maladroites. Peut-être faut-il lire ryatsei au plus-que-parfait?

Voici maintenant des séries d'exemples qui illustreront la

triple règle.

I Cas. — Formes en h avec la valeur d'un imparfait du

subjonctif.

De adnabod «reconnaître»: Ual nat adnabit «Pour qu'on ne les reconnût pas» (70,9). — De dywedyd «dire»: Nyt oed ymadrawd dros wyneb yr ynys yr isset y dywettit, or Kynarssei y gwynt ac es, nys cwypynt «Il n'y avait pas une conversation sur la surface de l'île, si bas qu'on parlât, qu'ils ne connussent, si le vent venait à la surprendre» (94, 20). — De geingio¹ «s'introduire»: Ny Kauas eiryoet ty y abinchei yndam «Il ne trouva jamais une maison dans laquelle il pût entrer» (37, 25). Quelques lignes plus haut, on a le présent: Gwna ty y geingho es «Fais une maison où il puisse entrer». — De gwybod «savoir»: Nyt ymadawn inheu ac es yny

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Sous réserve, toutefois, de la remarque faite plus haut.

wirws pay vei "Je ne voulais pas me séparer de lui avant de savoir qui il était (jusqu'à ce que je susse...)" (262, 16). — De rhedeg "courir": Henbedestyr ny chauas eiryoet ae kyfrettei o dyn, nac ar uarch, nac ar droet "Henbedestyr ne rencontra jamais personne qui l'attrapàt à la course, ni cavalier ni piéton" (108, 15).

Dans les deux passages suivants, le Livre Rouge présente des formes sans h, mais l'h est conservé dans le manuscrit de Hengwrt!: De dala «tenir»: Kanyt oed neb a DALHBI vot yn y erbyn «vu qu'il n'y avait personne qui pût tenir devant lui 2 m (268, 15). — De mynnu «vouloir»: A Gereint o ouynnawd y wr ly a oed gedymdeithon idaw a vinhei eu gwahawd attaw «Et Gereint demanda au maître de la maison s'il avait des amis qu'il voulût bien inviter à venir près de lui 3 m (277, 19).

Ile Cas. — Formes en h exprimant l'irréel ou le potentiel.

De dywedyd «dire»: Bei DYWETUT ti ymi y peth a ovynnaf ytti, minneu a DIWBOWN by titheu yr hwnn a ovynny ditheu "Si tu me disais ce que je te demande, je te dirais ce que tu me demandes 7 (194, 22). — De dodi «placer»: Pei portit yssyd yn y seith cantref hynn o wyt a llynn yndi «Si on y mettait tout ce qu'il y a de nourriture et de boisson dans ces sept cantress-cir (13, 29). Mal pei y cledyf a portei yn y wein « Comme s'il remettait l'épée dans le sourreau" (128, 7). — De elas «que j'aille": Bei elhut y gaer «Si tu allais au château» (240, 18). — De gadu «permettre »: Goreu oed genhyfi, pei GATTUT ti vyfi ym deith «Cela me ferait plus de plaisir si tu me permettais de partir » (286, 19). Pei as GATTEI lit idaw « Si la colère le lui avait permis » (274, 18). — De gwasgu « presser »: Pei mi a wascut uelly « Si tu m'avais pressé ainsi 5 7 (116, 23). — De gwneuthur « faire 7 : Pei gwneuth vyg Kyghor i, ny thorrit Kysreitheu y llys yrdaw «si on suivail mon conseil, on ne violerait pas les lois de la cour pour lui 7 (105, 2). — De gwybod « savoir »: Pei as gwypwn mi ae dywbdwn « Si je le savais, je le dirais, (130, 5). Les formes gwypwn, gwyput, gwypei sont fréquentes dans des phrases conditionnelles (cf. 29, 20; 54, 27; 213, 18; 215, 2; 235, 8; 188, 2; 190, 16),

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Fragment du *Mabinogi* de Gereint et Enid d'après un ms. de Hengwrt, publié par J. G. Evans et traduit par Loth, Rev. Celt., VII, 401 et VIII, 1.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Rev. Celt., VII, 419: dalhei vient de dala et non de tala comme le croyait Lady Guest (cf. Loth, Rev. Celt., VII, 418, n. 3, et trad. des Mabinogion, II, p. 195).

<sup>3</sup> Rev. Celt., VII., p. 435.

Remarquer l'opposition de dywetut et dywedwn.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Cet exemple est douteux, parce qu'on rencontre la sourde à d'autres temps; la sonorisation des sourdes après sissante ne s'était pas encore généralisée dans l'écriture de *Mabinogion*, et les graphies gwascu, cyscu, llosci, etc., sont assez fréquentes: cf. cyskwn (162, 16).

mais toujours dans la proposition subordonnée 1; en proposition principale, on a gwybydwn, ainsi: A wypei chware a ffonn a tharyan yn da, ef a wybydbi ymlad a chledyf "Quiconque saurait bien jouer avec des bâtons et des écus, saurait se battre avec l'épée » (201, 10). — De magu «nourrir»: Mal milgi a uackel e hun «Comme un lévrier, qu'il aurait élevé lui-même» (187, 4). — De mynnu «vouloir»: Ti a allut dywedut a uei hygarach, pei as MYNHUT « Tu pourrais dire quelque chose de plus aimable, si tu voulais» (213, 6). — De cydraddu «égaler»: Pei Kyr nettei gossymdeith y uorwyn ae phryt «si les ressources de la jeune fille avaient égalé sa beauté 2 n (262, 23). — De sefyll «se tenir»: Pei SAFHEI ar benn y mynyd mwyhaf yn y byt, ef a uydei yn tyno gwastat dan y traet «S'il s'était placé au sommet de la plus haute montagne du monde, elle serait devenue une vallée unie sous ses pieds " (110, 22). — De tebygu "penser": Bei na Thebycku's dyfot gormod o ouut itt, mi a UANAGWN itt yr hynn yd wyt yn y geissaw. "Si je ne croyais qu'il dût t'en arriver trop de mal, je t'indiquerais ce que tu es en train de chercher, (165, 28). — Autres exemples: 96, 1; 10, 20; 25q, 25; 246, 6. — Voici encore deux passages où le manuscritte Hengwrt a conservé l'h omis dans le Livre Rouge. De clybod "entendre": Pei clywnur ti ymdidan y marchogion racco, mwy uydei dy oual noc y mae «Si tu avais entendu la conversation de ces hommes là-bas, tu prendrais plus de précautions que tu ne fais 3 n (274, 3). — De gweled «voir n : Ar neb a WELHEI y uorwyn yn y wisc honno, ef a WELEI olwc wedeidlwys arnei « Quiconque eut vu (= si quelqu'un avait vu) la jeune fille dans ces vêtements-là, lui eût trouvé l'air digne et noble 4 n (262, 27).

Un cas particulier a noter, c'est celui de la conjonction pei "si", que Zeuss rattache déjà à la racine du verbe substantif. Cette conjonction n'est pas autre chose en effet que la 3° pers. du sing. de l'imparfait du subjonctif du verbe bod «être5». On la rencontre encore en moyen-gallois avec cette valeur: Pri iach, dy angheu urder: «S'il eût été vivant, c'eût été ta mort» (133, 27).

<sup>1</sup> Toutefois, 201, 10, on rencontre une forme gwypwn assez difficile à justifier. Elle est peut-être due à une attraction : na wn nas cwrpwx «je ne sais pas si je ne saurais pas ...

Le ms. de Hengwrt porte Kyhyttrei, ce qui revient au même pour le sens (Rev. Celt., VII, ho7; Loth, Mabin., II, p. 194). Si cette lecon est la bonne, l'exemple ci-dessus serait à supprimer.

<sup>3</sup> Rev. Celt., VII, 429.

Rev. Celt., VII, hog.

Cet imparfait est bewn, etc., (261, 14). et s'oppose nettement à l'imparsait de l'indicatif qui est byddwn, etc. (voir les exemples donnés plus haut du verbe gwybod, et cf. les références du lexique de Peredur, éd. Kuno Meyer, sous les mots bot, darfot et gwybot). Pei et bei sont des doublets syntactiques.

— Bu vy ewyllys ny chollwn o wyr ac arueu a golleis; propr. «Eût été ma volonté, je n'aurais pas perdu ce que j'ai perdu d'hommes et d'armes » (66, 1). Aujourd'hui cette conjonction est devenue pe et se rencontre souvent sous la forme pes ou ped, mais ce sont là des formes refaites, analogiques de onid, onis à côté de oni; nad, nas à côté de na. Il est à noter qu'aujourd'hui encore l'emploi de la conjonction pei est restreint au cas des propositions irréelles 1; ce fait vient confirmer la règle donnée plus haut.

Comme on peut le prévoir, il y a des exceptions; si l'h ne se rencontre jamais là où on ne l'attend pas, en revanche il manque souvent dans des sormes qui devraient l'avoir. Outre myunun (226, 14), mynnut (21, 14; 45, 2), mynnei (201, 7; 227, 14; 276, 18), gosynnut (223, 4), qui présentent le groupe un dont il a été question plus haut, on a gwnelwn (8, 23), gwnelut (54, 22), rodei (136, 5), gwelut (149, 13), clywit (152, 4), delei (179, 2), gwnelut (290, 28). Il n'est peut-être pas trop hardi de les attribuer à la négligence des scribes, ou bien au contraire à leur désir de rajeunir le texte qu'ils copiaient. En tout cas, dans le dernier de ces passages, le manuscrit de Hengwrt porte gwnelsut, qui est un plus-que-parfait; ce temps est assez rare en pareil cas, et on peut supposer que la vraie leçon est gwnelhut<sup>2</sup>. Par suite, dans un passage absolument semblable, mais pour lequel manque la comparaison du ms. de Hengwrt, on pourrait corriger gwnelut en gwnelhut (235, 11).

III. Cas. — Formes en h pour exprimer la répétition dans le passé.

De del "qu'il aille": Pedeir meillonen gwynnyon a uydei yn y hol pa fford bynnac y dele ellait "Quatre trèfles blancs naissaient sous ses pas partout où elle ellait "(117, 28). Ydref y delhei "dans toutes les villes où il passait "(109, 25). — De dodi "placer": Y dyn y dortit yn y gylch, ny welei neb euo ac euo a welei bawp "Quiconque était placé (Tous ceux qui étaient placés) dans l'intérieur (du manteau) pouvait voir tout le monde sans être vu de personne "(153, 1). — De dywedyd "dire": A phan dywettei Arthur yr ymadrawd teckaf wrthyf or a ellei, y dywedyn ynneu yr ymadrawd hwnnw yn haccraf a allwn wrth Vedrawt "Toutes les fois qu'Arthur prononçait devant moi les paroles les plus affectueuses qu'il pouvait, je rapportais à Medrawt les propos les plus blessants "(147, 24). — De elaf "que j'aille": Pan elhei y teulu y yvet y gwin ar med, nyt aey ef y gyt a neb onadunt wy "Toutes les

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Rowland, Welsh Grammar, h. éd., p. 258, \$ 847.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Suivant M. Loth (Mabinog., I, p. 4, n. 2), le Livre Rouge et le manuscrit de Hengwrt remontent à la même source.

fois que ses gens allaient boire vin et hydromel, il n'allait avec aucun d'entre eux (85, 16). Pan BLHYNT y west «Toutes les fois qu'ils allaient loger quelque part» (111, 1). — De gofynnu «demander»: Pwy bynnac a ovynhei i mi yr hynn yd wyt ti yn y ovyn «quiconque m'a demandé ce que tu me demandes là » (322, 1).

Autres exemples: 19, 14; 96, 2, 4; 162, 5<sup>1</sup>; 237, 19; 85, 18; 114, 16<sup>2</sup>.

Comme pour le cas précédent, il faut signaler quelques exceptions, assez rares cependant: tynnit (153, 13), delei (109, 30; 179, 2), elei (192, 21). Le texte a peut-être été altéré: c'est le cas pour le passage 145, 18, où le manuscrit même porte la trace des hésitations du copiste: de elei.

Ainsi, le gallois des Mabinogion possède un imparfait du subjonctif en h, qu'il emploie avec une valeur très définie. Cet imparfait est sûrement ancien, puisqu'il paraît en décroissance à l'époque des Mabinogion, et que d'autre part on le retrouve encore aujourd'hui en breton armoricain3. Il y aurait donc lieu de dépouiller les vieux textes gallois pour en chercher des exemples plus anciens; malheureusement, les quatre manuscrits publiés par Skene<sup>4</sup> ne fournissent guère d'éclaircissements. Sans parler des bizarreries de l'orthographe, l'obscurité du texte v rend malaisée une recherche de syntaxe. Néanmoins quelques exemples semblent prouver que les règles établies plus haut se vérifient à l'époque ancienne. Ainsi, on trouve comme subjonctifs imparfaits employés dans leur sens propre : de gwared « délivrer »: Hyt pan gwarettei y ren «jusqu'à ce que le seigneur délivrât, (Taliésin, p. 138); de lladd «frapper, : Kei ae eiryolei trae LLATHEI pop tri «Kei le supplia jusqu'à ce qu'il les frappât tous les trois n (B. B. of Caerm., p. 51). — Comme subjonctifs imparfaits en proposition hypothétique subordonnée : de prynu "racheter": din a collei bei NASPRINHEI "l'homme se perdait s'il

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> La phrase, assez embarrassante, est ainsi conçue: A chyt divertit uot porthawr ar lys Arthur, nyt oed yr un. Dywettit est sans doute amené par l'idée de répétition: «Bien qu'on ait dit et répété à plusieurs reprises qu'il y avoit un portier à la cour d'Arthur, en réalité il n'y en avait pas» (cyt a ici sans doute à la fois le sens de quoique et celui de aussi longtemps que. Cf. la note de M. Loth sur le passage).

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Ce dernier passage est intéressant : le subjonctif ne s'explique que par l'idée de répétition implicitement contenue dans la phrase : Galw Gwalchmei mab Gwyar, Kanny deuth adref eiryoet heb y neges y ELHEI y cheissaw «ll appela Gwalchmei fils de Gwyar, parce que celui-ci ne revenait jamais sans le message qu'il était allé remplir (toutes les fois qu'il allait en remplir un)».

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> E. Ernault, Petite grammaire bretonne, p. 33: «ra gansen», etc.

<sup>4</sup> The four ancient books of Wales, ed. by W. F. Skene; 2 vol., Edimbourg, 1868.

ne l'avait racheté» (В. В., р. 14); de odi «neiger»: Кіп отты eiry «quand bien même la neige aurait neigé» (ib., p. 49); de bod "être " : BEI gwreic Gyrthmwl, BYDEI gwan hediw "Quand c'aurait été la semme de Gyrthmwl, elle serait faible aujourd'huin (Red Book of Hergest, p. 287-288; cf. p. 245). — Comme subjonctifs imparfaits exprimant la répétition dans le passé : de rhoddi «donner»: y rotion a rothei o nebaud «Les présents que chacun donnait, (B. B., p. 15); de lladd «frapper, : pan ladhei "Toutes les fois qu'il frappait" (Aneurin, p. 102); de cred «croire»: oed dinas e vedin ae CRETEI «Il était une forteresse pour la troupe qui se confiait à lui » (Gododin, p. 248-249 1). Quelques exemples ne présentent pas d'h (Kymhwyllwn, p. 64); enfin, ce qui est plus grave, quelques autres semblent contredire la règle: voir en particulier, page 52, plusieurs formes en h qui paraissent être des imparfaits de l'indicatif; mais elles se trouvent à la fin du vers, et c'est une place où la nécessité de la rime excuse d'autres libertés. Dans les textes de lois 2, l'imparfait du subjonctif est fort rare, ce qui tient au caractère même de l'ouvrage. Les règles précédentes sont généralement appliquées. Ainsi, par exemple, on trouve rodhei, gwypei (p. 2), rodhei (p. 41), semvtey (de symmudo, p. 105), catwei (de cadw 3, p. 165), torhei (de tori, p. 303), dans des phases hypothétiques marquant la répétition: l'imparfait du subjonctif est amené ici par attraction temporelle. Page 60, xxviii, on lit guatei de guadu dans une proposition hypothétique subordonnée; de même darfey, p. 101 (arall yu bey DARFEY yr ur llad gur arall), et p. 113 (cf. à l'indicatif o DERUYD, p. 103); enfin, page 1, on trouve la forme gwnelhei dans une phrase anacoluthique, où elle semble avoir la valeur propre de l'imparfait du subjonctif en proposition subordonnée (na gue-VELHEY kam en yr amser gleyndyt «[il serait impossible] qu'on fit du mal en ce temps de puretén). En dehors de ces exemples, il v a quelques formes sans h : Kymerey (p. 2 variante et p. 105; mais cf. cymero, pp. 92, 100, 114, 123, etc. sans h); rodey (p. 105; mais cf. rodet à côté de dotter, welher, ladho. p. 128); arrerey (p. 105). Ces formes prouvent simplement que l'orthographe hésitait déjà.

On peut donc admettre que le gallois ancien possédait un imparfait du subjonctif qui se distinguait de l'imparfait de l'indicatif par la présence d'un suffixe h. Ce suffixe n'est pas autre chose

<sup>1</sup> The Gododin of Aneurin Gwardrydd, édité par Thomas Powel, 1888. — (Publication de la Société des Cymmrodorion.)

<sup>2</sup> Ancient Laws and Institutes of Wales, 1841, in-4°.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Cette forme est curicuse; on la retrouve dans une variante, p. 2. Elle semble contredire ce qui est dit plus has de l'origine de l'h; mais on peut aisément l'expliquer par l'analogie.

que l'indice même du subjonctif, conservé quelquesois encore au présent dans le texte des Mabinogion : clyhwch (R. Celt., VII, 423), dalho (74, 25), delhwyf (R. Čelt., VII, 421), gwarafunho (R. Celt., VII, 409), gwypo (35, 30), lladho (R. Celt., VII, 423), mynho (R. Celt., VIII, 23), rodho (55, 8), yfho (R. Celt., VIII, 21), etc. En ancien gallois, le subjonctif présent a presque toujours l'h1: pour le passif seul, M. Dottin a relevé une longue liste de subjonctifs présents en -her (Les désinences verbales en r, p. 158 et suiv.). Même, par analogie, l'h s'est introduit dans les passifs en -awr (Dottin, op. cit., p. 168) et en -ator, -etor, -itor, -otor (Id. ib., p. 180) ainsi que dans les futurs-subjonctifs en -awd (Ev. Evans, Arch. Cambr., IV, p. 151). Dans le texte des Mabinogion, au contraire, l'h semble moins souvent conservé au présent qu'à l'imparfait. C'est sans doute qu'à ce dernier temps l'h était le seul moyen de distinguer, dans l'écriture tout au moins, le subjonctif de l'indicatif, tandis qu'au présent les désinences suffisaient à distinguer les deux modes. Il est remarquable qu'en breton armoricain, dans les anciens textes, d'après les exemples donnés par Zeuss, seules les personnes du pluriel ont l'h au subjonctif présent 2.

Quelle est l'origine de cet h? Suivant une théorie qui ne se trouve nulle part exposée complètement, mais à laquelle il est fait assez souvent allusion (par exemple: Loth, Rev. Celt., VI, 234, et Chrest. Bret., p. 68-69; Rhŷs, Rev. Celt., VI, 32, et Lectures of welsh philology, p. 229 et suiv.; Nettlau, Observations on the welsh verbs, Y Cymmrodor, IX, 94), le développement d'un h intérieur en gallois serait dû à l'accentuation. Il est probable qu'on a été conduit à cette théorie par des observations phonétiques sur les dialectes modernes. En tout cas, même s'il était possible de l'appliquer à l'ancienne langue (ce que conteste toutesois M. Pedersen, Aspirationen i Irsk, p. 145) pour expliquer la formation des comparatifs et superlatifs et des verbes dérivés en -au, il paraît difficile d'y faire rentrer le cas des subjonctifs 3. Il saudrait admettre alors que l'accent changeait de place à l'intérieur de la conjugaison: mais rien n'autorise une pareille hypo-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Cela est surtout très visible dans les textes de lois, où le subjonctif présent est aussi fréquent que l'imparfait est rare.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Grammatica Celtica, 2° éd., p. 512 et suiv. Il est vrai que Zeuss suppose ici une confusion entre des formes de subjonctif et des formes d'optatif (voir plus bas). Mais cette hypothèse, si elle était vérifiée, ne ferait que restreindre la portée de ce qui précède, sans y contredire. — M. Ernault (Gramm. bret., p. 33) ne cite de formes en f (= gallois h) qu'aux trois personnes du pluriel.

p. 33) ne cite de formes en f := gallois h) qu'aux trois personnes du pluriel.

Le cas des subjonctifs n'est d'ailleurs pas absolument comparable à celui des degrés de comparaison et des verbes dérivés; il s'agit dans le premier d'un phénomène morphologique particulier à l'ancienne langue, dans le second d'un procédé de dérivation encore en vigueur aujourd'hui.

thèse; bien au contraire, les lois du vocalisme britonique attestent l'existence d'un accent d'intensité à place fixe (cf. Loth, Chrest. Bret., p. 56 et suiv., et Les mots latins dans les langues brittoniques, p. 72 et suiv.). Il paraît donc préférable de recourir à une explication phonétique. On se trouve en présence d'un thème de subjonctif en h; or l'h britonique est le représentant régulier d'un s ancien intervocalique, et il existe, dans un grand nombre de langues, un subjonctif de l'aoriste sigmatique, dont le suffixe est -s- ou -es- (parfois -is-). Il suffit de rappeler le sanscrit stóṣāṇi, daviṣāṇi (Whitney, Indische Grammatik, \$\$ 893 et 906), le grec βήσομεν À 144, είδεω το 236, le latin dixo, uidero, l'ombrien fust « erit », -pehast «-piabit », l'osque didest « dabit n, deivast "iurabit n (R. von Planta, Grammatik der oskisch-umbrischen Dialekte, II, 319), enfin et surtout l'irlandais fortias de fortiagim "j'aide", ro fessur de fetar "je sais" (Windisch, Kzgef. Irische Gramm., pp. 70 et 90 1). Dans la plupart de ces langues, le subjonctif en -s- est employé en fonction de futur; or cela se produit très fréquemment en gallois, même aujourd'hui, et c'est la règle en breton armoricain (Loth, Rev. Celt., VII, p. 234-2352).

Ainsi le dialecte britonique des langues celtiques aurait été à une époque ancienne en possession d'un thème de subjonctif en -(e)s-, dont il tirait un présent et un imparsait. En gallois, l'h issu phonétiquement de s a disparu vers le milieu du moyen àge; dans les textes de loi du xue siècle, il est généralement conservé; dans les poèmes des xue et xue siècles, il est déjà en voie de disparition; mais on en trouve encore des traces suffisamment claires, surtout à l'imparsait, dans la langue des Mabinogion.

Fribourg-en-Brisgau, mars 1899.

J. VENDRYES.

' Ces formes irlandaises ont été étudiées par M. Thurneysen dans un important article (K. Z. XXXI, p. 62 et suiv.), où il traite incidemment (p. 66) de la valeur respective du présent et du futur secondaires en irlandais.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> L'hypothèse que le subjonctif présent gallois représente à la fois un optatif et un subjonctif semble n'avoir été émise que pour expliquer les doubles désinences —wyf, -ych, etc., -of, -ot, etc. Etant donnée l'époque tardive à laquelle le gallois nous est connu, il paraît aussi difficile de la réfuter que de la justifier. En tout cas, il n'y a ancune distinction de sens entre les deux désinences, et en ancien gallois l'h se rencontre devant les deux (cf. les exemples donnés par Nettlau, Cymmrodor, IX, p. 62). Mais le gallois, comme on l'a vu plus haut, a étendu l'h à toutes les formations subjonctives. Ce serait alors un cas comparable à celui de fazim à côté de fazo, uiderim à côté de uidero (Brugmann, Morph. Unters., 111, p. 34)?

### LES

# COMMENCEMENTS DU VERBE'.

La conjugaison indo-européenne, avec ses personnes et ses nombres, ses temps, ses modes et ses voix, avec ses formes primitives et ses formes dérivées, offre un aspect non moins compassé que le parc de Versailles. Pour ceux qui ne pensent pas, comme l'affirmait Frédéric Schlegel, et comme à certains jours paraissait le croire Ernest Renan, que toutes les formes grammaticales sont nées le même jour, la question se pose : D'où vient cette construction si bien ordonnée? Quelle en a été l'idée première? Comment des hommes, apparemment sans culture, ont-ils pu élever un tel monument?

En constatant que la conjugaison existait déjà complète, avec toute sa variété de désinences et de sormes, au temps des chants homériques, on peut être tenté de s'étonner. Mais la surprise ne sera qu'augmenter si l'on observe qu'elle est de beaucoup plus ancienne. Nous la retrouvons identiquement la même chez les Indous, chez les Perses. On la reconnaît, plus ou moins sidèlement conservée, chez les Italiotes, chez les Celtes, les Germains et les Slaves. Depuis les plus anciens temps que nous puissions atteindre, sous le rapport de la forme, elle n'a guère fait que perdre; ce que les temps plus modernes ont pu y ajouter est infiniment peu en comparaison du sond primitis. Il y a donc là un problème : autant que ces antiques palais de l'Asie dont la science cherche à connaître la provenance, la formation de la conjugaison est un mystère qui sollicite la curiosité.

Cependant la question est encore intacte. Si étrange que cela puisse paraître, personne jusqu'à présent n'a songé à expliquer la genèse du verbe indo-européen. Sans doute, on a longuement disserté sur les désinences ou flexions, sur leur nature et leur origine, on les a disséquées, cataloguées; mais quelles

<sup>1</sup> Reproduction de la Revue de Paris du 15 décembre 1899. Le problème nous a paru mériter d'être soumis au public des linguistes. (La Rédaction.)

sont, dans cet ensemble, les parties fondamentales, quelles sont les parties ajoutées postérieurement, et, en quelque sorte, par esprit d'imitation et par docilité à un modèle tracé, comment faut-il se représenter les premiers contours et comme l'ébauche de ce dessin, aucun linguiste, aucun philosophe curieux des procédés de l'esprit humain, n'a encore eu l'idée de se le demander.

Je voudrais faire entrer la chronologie — une chronologie, il est vrai, purement relative — dans un ordre de faits où, jusqu'à présent, elle a manqué. Si difficile que soit cette entreprise, je crois qu'elle s'impose à une linguistique digne de ce nom. Depuis environ trente ans, on a cherché à jeter le discrédit sur les questions d'origine: on les a déclarées insolubles. Mais le jour où la linguistique l'aisserait retirer ces questions de son programme, elle me ferait l'effet d'une science découronnée. Ni Guillaume de Humboldt, ni Bopp, ni Schleicher n'y auraient jamais consenti. Si la première génération de linguistes a été remplacée par une génération plus prudente, suivie elle-même d'une génération découragée, ce n'est pas un motif à nos yeux pour nous résigner à une diminution qui dépouillerait ces études de leur principal attrait, et presque de leur raison d'être.

Que dirait-on de l'historien d'une institution politique ou religieuse qui s'interdirait d'avoir une opinion sur les commencements, sous prétexte que les documents positifs manquent? Faute d'une idée conductrice, toute la suite de son récit serait condamnée à la confusion, vice plus impardonnable que l'erreur.

Voyons donc quelle a pu être l'idée première de cet agencement qu'on appelle la conjugaison : essayons de comprendre par où le verbe a commencé.

I

Si nous voulons le savoir, il faut d'abord nous rappeler que le langage n'a pas été créé, comme le supposaient les philosophes du siècle dernier, pour formuler des jugements. Il n'est pas davantage, comme le prétendait l'école de Herder, l'œuvre spontanée d'une imagination inconsciemment créatrice. Le langage a été, avant tout et par-dessus tout, un nécessaire instrument de communication entre les hommes. Personne ne l'a mieux dit que le grand poète romain:

Utilitas expressit nomina rerum.

Ce que le traducteur français de Lucrèce 1 a rendu par : L'impérieux besoin créa les noms des choses.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> M. André Lefèvre.

Non seulement le besoin créa les noms des choses, il produisit aussi tout l'appareil grammatical. Il a produit, en particulier, la

conjugaison.

Demandons-nous ce qui, dans le verbe, en dehors de l'acte pur et simple, était le plus nécessaire à énoncer, ce qui était, de la façon la plus urgente, réclamé par l'usage quotidien de la vie, et nous aurons chance de connaître (avec la vraisemblance que comporte une telle matière) les commencements de la conjugaison.

Nous allons donc examiner, à ce point de vue, les éléments constitutifs du verbe. Mais, auparavant, une observation doit être

faite.

Le langage n'est pas et n'a jamais pu être la notation complète de ce qui se passe dans notre pensée. Certaines modalités fort importantes n'ont trouvé dans cet ensemble de signes aucun signe qui les représente. Comme tous les arts, comme toutes les reproductions de la réalité, le langage a été obligé à des retranchements et à des sacrifices. J'en donnerai un seul exemple. L'interrogation, cette moitié de tout dialogue, cette couversion de la pensée qui intéresse surtout le verbe, n'a trouvé dans la conjugaison aucune flexion qui lui soit propre. Il a fallu qu'après des siècles la ponctuation, auxiliaire tardive et discrète, vint lui assurer une place à côté. Mais tout le monde sait que la modulation de la voix, l'expression du regard et, au besoin, toute l'attitude du corps remplissent surabondamment cette lacune de la grammaire.

Parmi les exposants réellement présents dans le verbe, tâchons

de reconnaître quel est le plus ancien.

Sont-ce les personnes?

Je ne le crois pas. La désinence personnelle a dû longtemps être inutile, car la personne s'indique assez par le geste. Pour tous ceux qui sont incomplètement maîtres d'une langue, il y a là un superflu qu'ils négligent. C'est probablement quand des textes un peu suivis, quand des formules d'un rituel ou d'un droit primitif ont commencé d'être consiées à la mémoire, que l'utilité des désinences personnelles a commencé d'être sentie. La jeunesse relative de ces désinences ressort assez clairement de ce sait, qu'on dégage encore sans peine les deux personnes (ma moi n, ta mil n) qui ont sourni deux de ces slexions. C'est là un criterium qui ne trompe pas. Je crois, par exemple, les désinences de la déclinaison plus anciennes que celles du verbe.

Dirons-nous que le verbe est essentiellement caractérisé par

les temps?

On l'a pensé quelquesois et c'est même pour cela qu'en allemand on l'appelle : Zeitwort. Mais, si importante que soit devenue dans la suite des âges cette particularité, je ne crois pas qu'elle soit fondamentale, ni qu'elle ait existé dès l'origine. Nous n'avons qu'à jeter les yeux sur la famille sémitique (nous y reviendrons plus loin) pour constater que le verbe peut subsister, peut même recevoir de grands développements, sans que l'idée de temps y soit marquée. L'imperfection des langues sémitiques à cet égard, a été souvent signalée. En hébreu, par exemple, la forme improprement appelée futur sert pour marquer le passé dans les narrations, et, d'autre part, la forme appelée prétérit peut, à volonté, servir de futur. On sait combien l'interprétation des textes prophétiques en a souffert d'embarras. Cette indécision vient de ce que la notion du temps, d'abord absente, fut attribuée après coup, et d'une façon plus ou moins boiteuse, à une conjugaison qui n'avait pas été faite pour la recevoir.

Ce qui est vrai pour les langues sémitiques, nous croyons qu'on peut le dire également des langues indo-européennes. Examinons les ressources de ces langues pour exprimer l'idée de

emps.

Nous voyons d'abord que le futur, qui nous paraît aujourd'hui chose si naturelle et si nécessaire, n'avait pas d'expression qui lui sût propre. En grec, slui signifie à volonté « je vais » et « j'irai ». En allemand : ich komme a les deux sens. Ceux de nos idiomes qui sentirent la nécessité d'une forme spéciale pour le futur eurent recours à un verbe auxiliaire, lequel s'unit au verbe principal d'une façon plus ou moins intime : adjonction qui, comme toutes les combinaisons du même genre, suppose un âge déjà assez avancé de la langue.

La conjugaison primitive avait-elle des formes pour marquer une action passée? — Pas davantage, ainsi que je me propose de le démontrer. Il est vrai qu'au premier coup d'œil il semble que les prétérits ne manquent point et que nos langues en soient plutôt encombrées. Mais cette apparente abondance ne doit pas faire illusion. Une raison plus mûre, une intelligence plus avancée fit servir à des emplois nouveaux les matériaux transmis par un àge antérieur. Il semble même que cette entrée de l'idée temporelle dans la conjugaison ne remonte pas très haut. Dans l'épopée homérique, on voit la langue qui en est encore aux tâtonnements. De même, chez les Latins, nous surprenons les balbutiements d'une époque qui ne sait pas encore faire la dissérence du passé et du présent. Sur l'un des plus anciens monuments romains, où sont énumérés les titres de gloire de l'un des Scipions, il est dit : Samniom cepit, subigit omnem Loucanam, opsidesque abdoucit. Ce mélange des formes est d'une langue non encore rompue à cette nouvelle discipline.

Ici vient se poser la question qui revient si souvent en linguis-

tique, pour peu qu'on y apporte d'esprit philosophique : ce qu n'est pas exprimé par le langage, devons-nous croire que l'intelligence ne le concevait pas? Délicat problème, auquel il faut se garder de faire une réponse absolue. Le langage ne ressemble pas à ces plaques photographiques si parfaites qu'elles reçoivent des impressions instantanées. Il y faut de longues séances, une pose prolongée, surtout si l'idée à représenter vient un peu tard demander sa place dans un système déjà quelque peu ordonné.

C'est, je crois, le cas pour l'idée de temps. La notion claire du temps fait défaut aux populations restées à un état peu avancé de culture. Les voyageurs nous apprennent que ni le passé, ni l'avenir n'existent au-dessous d'un certain degré de civilisation. Chez les peuples barbares ou sauvages, la vie du moment occupe toute l'intelligence : ou si, à quelques têtes mieux organisées, une idée de cet ordre vient de loin en loin s'offrir, c'est d'une façon trop fugitive et trop vague pour que la langue en ait reçu l'empreinte 1.

Si nous cherchions les commencements du langage à un degré inférieur de l'échelle des êtres (et c'est ainsi qu'il faudrait faire si l'on voulait en saisir sans ambages les premiers et informes rudiments), nous verrions que l'animal peut bien avoir l'idée d'actes qui se succèdent et s'enchaînent, mais qu'il ne s'ensuit nullement qu'il ait l'idée du présent, de l'avenir ou du passé. Il y a pour lui des faits qui flottent en l'air, ou plutôt les faits eux-mêmes sont contenus dans certains êtres, inclus dans certains objets. On peut bien dire des animaux que chez eux la phrase a précédé le mot.

Ne soyons donc pas étonnés si la conjugaison primitive n'avait pas plus de prétérit que de futur. Peut-on dire au moins qu'elle avait un *présent?* — En aucune façon, et même à l'heure actuelle, nos langues ne possèdent pas de forme pour marquer l'action présente. Ce que nous appelons présent, c'est l'absence de toute détermination de temps, comme quand nous disons: La Seine passe à Paris. — La terre tourne autour du soleil. — Bien 'malfacquis

ne profite pas.

Cette sorte de présent, c'est le verbe pris en lui-même : il

n'y faut pas chercher autre chose.

Une conjugaison qui n'a ni futur, ni passé, ni présent — cela peut dérouter à première vue nos habitudes. Mais ceux qui feuillettent un atlas de géographie historique ne s'étonnent pas, en tournant les pages, de voir se transformer, à huit ou dix siècles de

<sup>1</sup> Le même fait peut s'observer tous les jours chez les enfants : longtemps avant d'avoir une idée un peu nette du passé ou de l'avenir, ils savent déjà exprimer leurs désirs, annoncer ce qu'ils font et ce qu'ils éprouvent.

distance, la carte d'un même pays, des espaces inoccupés se remplir. des provinces se dessiner, des divisions politiques ou administratives s'établir. Il ne saurait en être autrement en linguistique. Il ne serait pas moins contraire à une saine méthode de transporter dans la conjugaison primitive, des parfaits, des aoristes et des futurs, qu'il ne serait raisonnable de supposer en Gaule, au temps d'Ambiorix, des préfectures, des cours d'appel et des divisions militaires.

H

L'idée de la personne et l'idée du temps étant éliminées, où devrons-nous chercher cet élément mobile qui a fourni les premiers linéaments de la conjugaison? Car cet élément doit être mobile : sinon, nous aurions bien une certaine espèce de mot, mais nous n'aurions pas ce qu'est essentiellement la conjugaison, savoir : un ensemble de formes à la fois semblables et différentes, qui, par le sens et par l'aspect extérieur, s'opposent et se correspondent — bref, un appareil grammatical.

Oublions pour un instant tous les systèmes, et voyons ce qui, dans les rapports d'homme à homme, en une société aussi élémentaire qu'on voudra, demandait d'abord à être nettement dé-

nommé et fixé par le langage.

En posant le problème de cette façon, nous ne pouvons guère hésiter. Partout où le concert de deux activités est requis, le besoin se fait sentir de marquer par des signes certains, d'une part le commandement, de l'autre l'exécution. En toutes les langues où il existe une conjugaison, quelque pauvre et limitée qu'on la suppose, on trouvera une forme pour commander, une autre pour annoncer que la chose commandée est faite. Le télégraphe aérien, celui des sémaphores, celui des bateaux en mer, malgré la simplicité de leur outillage, possèdent nécessairement ces deux signes.

On voit déjà où nous en voulons venir. Ce qu'il y a de plus essentiel dans le verbe, ce sont les modes, non pas ces modes déjà à moitié littéraires dont nous entretiennent les grammaires, et dont nous dirons tout à l'heure la provenance; mais des modes franchement tranchés, qui, en réalité, se réduisent à deux : commandement — accomplissement.

Accourez. — Nous accourons.

Préparez vox armes. — Les armes sont prêtes.

Aime-moi. — Je t'aime.

Dieux, protégez-nous! — Les dieux vous protègent.

Ces deux formes, dont l'une peut marquer à tour de rôle un ordre, un avertissement, un souhait, une prière, et dont l'autre exprime un fait, un état, une action, un sentiment, sont les deux pôles autour desquels gravite la conjugaison. Tout le reste est venu

s'ajouter par-dessus.

On voit déjà combien sont incomplètes et éloignées de la réalité concrète les définitions communément données du verbe. Combien, par exemple, est pauvre et vide cette définition qui se trouve dans nos livres : «Le verbe est un mot qui exprime une action ou un état»! Décrire le verbe de cette façon, c'est lui retrancher précisément ce qui en fait la physionomie originale. Que devient dès lors cette partie mobile par laquelle il a commencé d'exister et sans laquelle il ne serait rien de plus qu'un substantif 1?

Ce sont encore les Grecs qui se sont le plus approchés de la vérité, car ils n'oublient pas, parmi les différentes propriétés du verbe, de mentionner celle-ci : qu'il exprime les dispositions ou diathèses de l'âme. «Le verbe, disent-ils, est une partie du discours dépourvue de cas, ayant des formes spéciales pour marquer le temps, la voix active, passive ou neutre, les personnes, en même

temps qu'il montre les dispositions de l'âme 2.7

Je dirai, à mon tour, que le caractère particulier du verbe est de pouvoir, à l'énonciation d'un fait, mêler un élément qui révèle notre propre état d'âme. Quoique déjà bien dépouillées des flexions qui constituaient l'ancienne conjugaison, nos langues modernes en ont cependant retenu assez pour faire apercevoir ce caractère. Dites toujours la vérité. — Puissiez-vous avoir pitié! — Vienne le jour de la délivrance! — Aie bon courage! — Fasse le ciel! — C'est ce qu'ailleurs j'ai appelé l'élément subjectif du langage.

Il est vrai que, quand nous commandons: Attention! ou : Debout! ou : Aux armes! cet élément subjectif se trouve aussi. Mais la différence est qu'alors il réside uniquement dans le ton de la voix, dans l'air du visage, dans l'attitude du corps, c'est-à-dire dans un accompagnement plus ou moins mimique, au lieu que le verbe a cette singularité unique de lui donner place dans

sa propre contexture.

Voyons maintenant d'où vient cette variété de modes (optatif, subjonctif, etc.) qui nous est bien connue par les langues classiques et qui a encore sa répercussion très sensible dans nos langues d'aujourd'hui. Il semblerait que deux modes, l'un pour le commandement, l'autre pour l'exécution, fussent suffisants. Pourquoi un optatif? pourquoi un subjonctif?

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Je transcris ici, pour montrer où conduit l'excès de l'analyse, la définition donnée dans l'*Encyclopédie.* « Le verbe est un mot qui présente à l'esprit un être indéterminé, désigné seulement par l'idée générale de l'existence sous une relation à une modification.» C'est le record de l'abstraction.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Διαθέσεις τῆς ψυχῆς. Définition d'Apollonius Dyscole.

Aucune question n'a été le prétexte de plus de subtilités. A lire les explications qui sont proposées, on croirait que le langage est l'œuvre de purs psychologues. On nous dit, par exemple, que ele subjonctif représente la conception intellectuelle, au lieu que l'optatif marque la conception avec une tendance à la réalisation ». Ou bien encore que « l'optatif est le mode de l'irréel, le mode de ce qui n'est pas (der Nichtwirklichkeit), - idée étrange qui prête à ces âges lointains une force d'invention digne des créateurs de l'algèbre. A elle seule, cette définition aurait dû éveiller le doute chez tout homme de bon sens. Déjà, au commencement du siècle, le célèbre Gottfried Hermann, non moins subtil, avait trouvé que l'optatif marque les choses quæ revera fieri possunt, le subjonctif celles quæ fieri posse cogitantur 1?

Laissons ces abstractions et venons à quelque chose de plus réel et de plus sensé. Pour le dire en termes clairs, l'impératif, le subjonctif et l'optatif avaient tous trois le même rôle. Une si riche synonymie n'a rien que de consorme à ce que nous savons des anciens âges. De même que, pour désigner les phénomènes de la nature, les langues anciennes offrent une profusion de termes à peu près équivalents, dont le nombre a l'air d'aller croissant à mesure qu'on plonge plus loin dans le passé, de même, pour faire comprendre sur un verbe la volonté de celui qui parle, ces temps lointains avaient créé comme des tonalités différentes 2.

Il y eut sans doute dès l'origine une certaine gradation entre ces modes. L'époque où nous transporte notre étude, tout en étant une époque primitive par rapport à nous, ne doit cependant pas — tant s'en faut — être prise pour les débuts de l'humanité. Il suffit de se rappeler que nous traitons ici — non des premiers jours de l'espèce humaine, non du premier éveil de la raison — mais des commencements d'une certaine famille de langues. D'innombrables tentatives suivies d'avortement, d'innombrables parlers sans lendemain, comme on en voit se succéder, à peu d'années de distance, chez les peuples sauvages, avaient sans doute précédé ce dernier et définitif essai. Dès cette époque existaient (le langage nous les révèle) des relations régulières de parenté, un état patriarcal de civilisation, des idées de religion et de droit. Rien n'empêche donc de supposer une certaine hiérarchie et comme une échelle dans le genre impératif. Nous savons que chez les peuples barbares, le cérémonial de respect et de sujétion, loin de se simplifier, tend à se charger et à

<sup>1</sup> Des vues plus sages sont présentées par Morris dans le Journal américain de Philologie, 1897, p. 383.

Aux trois modes en question, le sanscrit en ajoute un quatrième, le pré-

catif, sans parler de l'injonctif, plus particulièrement employé dans les Védas.

se compliquer. Le mot pati «maître» est, comme on sait, l'un des plus uniformément répandus dans notre famille de langues. L'égalité est le but ou le rêve des civilisations avancées : elle a sa place à la fin des sociétés, non au commencement.

Il ne faut pas oublier, en outre, une cause qui a dû de bonne heure multiplier et diversifier les précatifs de toute espèce. Je veux parler des croyances religieuses. La foi à des forces supérieures que l'homme, par la prière, par des formules, doit se rendre favorables, doit s'assujettir, fut un ciment qui, plus que tout le reste, consolida la matière du langage. Ce que nous voyons sous nos yeux, que la religion maintient les vieux symboles, est encore plus vrai pour ces anciens temps.

On sait le pouvoir que des populations ignorantes et superstitieuses attribuent volontiers à la parole. Le rituel donna donc de la fixité aux formes grammaticales, particulièrement à celles qui invitent et qui prient. Si on lit, à ce point de vue, le Rig-Véda, on constate que les modes employés le plus souvent sont l'impératif, l'optatif, l'injonctif. Ouvrez un paroissien, vous verrez que l'impératif y fourmille.

L'abondance des modes du commandement ne sut point perdue pour les âges plus récents. On pourrait presque dire que ces sormes de langage ont été laïcisées. La sorme la plus énergique — l'impératif — a généralement gardé sa valeur première. Encore aujourd'hui, après trente et quarante siècles, et presque dans la même sorme, l'impératif remplit l'office auquel il était d'abord destiné. Mais l'optatif et le subjonctif, sans perdre complètement leur signification initiale, surent utilisés pour les besoins de la syntaxe. De là leur vient cet aspect tellement savant qu'ils ont l'air d'avoir été inventés par un peuple de philologues.

Si détourné que paraisse l'emploi de ces anciennes formes de commandement, il n'est cependant jamais bien difficile de refaire, en sens contraire, par la pensée, la route qu'a parcourue le langage. Pourquoi, par exemple, le subjonctif est-il le mode du doute et de la délibération? Quo me vertam? — Quid faceret? — C'est qu'à un esprit qui délibère, qui hésite, les différentes résolutions à prendre se présentent successivement sous la forme d'ordres qu'on se donne à soi-même. Pourquoi l'optatif est-il le mode qui exprime une condition? C'est que la condition s'est d'abord présentée à l'esprit sous l'aspect d'un vœu ou d'un désir. Si hæc, o Dü, faxitis.

Les modes du commandement appartiennent donc au plus ancien fonds du langage; ils représentent une des faces essentielles, une des attitudes maîtresses du verbe.

#### Ш

Venons maintenant à la contre-partie, c'est-à-dire aux modes qui, servant en quelque sorte de réponse aux précédents, annoncent un événement, proclament un fait, affirment un état.

Il semble, à première vue, que la richesse, de ce côté, soit moins grande. L'indicatif, et c'est tout. Mais, par un phénomène de transformisme que nous aurons maintenant à prouver et à étudier, les modes de l'affirmation ont, à partir d'une certaine époque, fourni les temps. Sans cette métamorphose, nos langues compteraient autant et plus de variétés pour exprimer l'exécution d'un acte que nous en avons trouvé pour le commandement.

On voudra bien excuser, en ce qui suivra, quelques détails de

nature technique, d'ailleurs faciles à suivre.

En premier lieu, nous avons le temps qui a reçu des grammairiens le nom de parfait, parce qu'il est supposé destiné à marquer l'action faite et achevée. Ce parfait n'était pas autre chose, dans le principe, qu'un présent intensif, un présent qui

affirme avec plus d'énergie.

Depuis longtemps les hellénistes ont signalé en grec ce qu'ils appellent « des parfaits à sens de présent». Ce sont généralement des verbes très employés, se rapportant à une opération de nos organes ou à un état de l'âme. Tels sont : ὅπωπα, « je vois », ἀχήχοα, « j'entends », μέμονα, « je pense ». Jamais ces formes ne sont employées pour une action passée : elles contiennent purement et simplement l'affirmation d'un fait. Affirmation plus énergique, plus explicite qu'un simple présent. Comme quelquesunes de ces formes à redoublement étaient d'un usage journalier, elles ont gardé leur ancien sens, leur sens de pure affirmation, sans se laisser toucher par ce qui s'est passé pour les autres.

Voici ce qui s'est passé pour les autres.

La langue ayant à sa disposition deux formes presque synonymes, à la plus énergique des deux elle attribua la notation du passé. C'est ainsi qu'en français, j'ai fait (habeo factum) n'est, au fond, qu'une affirmation emphatique de l'action. Le présent à redoublement devint un prétérit, à l'exception des quelques verbes dont nous parlions tout à l'heure, et qui traversèrent ce changement de la langue sans y prendre part.

On sait que des exceptions de même sorte existent dans les autres idiomes de la famille. Ainsi, en latin, memini est un parfait à sens de présent. En allemand, ich kann, ich mag, ich weiss sont

également d'anciens parfaits.

Qu'est-ce que ce redoublement qui donne au parsait sa physio-

nomie spéciale? Ce n'était pas autre chose à l'origine que la racine exprimée deux fois. Par un procédé familier à tous les peuples, pour affirmer avec plus de force, on répétait le mot. Ce qui fut d'abord une inspiration de l'instinct devint ensuite un procédé grammatical. Peu à peu, l'usure de la parole eut pour effet de dissimuler ce que le procédé avait d'un peu ensantin. Déjà le sanscrit véda, » je sais», qui correspond à l'allemand ich weiss, s'est débarrassé du redoublement.

Ce qui montre que ces parsaits remontent aux plus anciens temps, c'est que pour plusieurs la dissérence de l'actif et du passif n'existe pas encore. Le grec ὁλωλα, qui devrait, ce semble, signifier «j'ai détruit», veut dire «je suis détruit, je suis perdu»; ἐγρήγορα signifie «je suis éveillé»; πέποιθα «je suis persuadé»; πέπληγα signifie à volonté «je frappe» ou «je suis frappé».

Ensin, un dernier indice : les désinences sont plus courtes, plus srustes. Il serait peut-être plus exact de dire qu'à certaines personnes le parsait n'a pas de désinences. Tout nous porte donc à croire que nous touchons ici au tuf de la conjugaison (1),

Outre le parsait, notre famille de langues présente encore au moins deux autres formes qui ont reçu pour emploi d'exprimer une action passée: ce sont celles qui, en grec, sont appelées « imparsait » et « aoriste ».

Ici les choses sont un peu moins évidentes. L'attribution d'une signification temporelle remonte à une date plus ancienne. Cependant comme, en fait de langage, les révolutions ne sont jamais radicales, comme il survit toujours quelque chose de l'état antérieur, nous allons constater un certain nombre de faits qui ont souvent embarrassé les philologues, et qui s'expliquent comme survivances de la période où la conjugaison n'avait pas encore de prétérit.

Pourquoi, par exemple, en grec, quand il s'agit d'exprimer une idée générale, une sentence, une maxime, trouve-t-on les verbes à l'aoriste (c'est-à-dire au passé indéfini), et non au présent? Dans Homère, un chef dit à ses guerriers: «A la guerre, le lâche a succombé comme le brave.» Ailleurs, pour recommander la prudence: «Le fou s'est instruit à ses dépens.» C'est ce qu'on appelle l'asoriste gnomique». Pour l'expliquer, on a supposé que le grec aime mieux, au lieu de présenter une vérité générale, citer l'expérience dont elle est déduite. L'explication

<sup>(1)</sup> Le parfait grec a toujours conservé, en sa signification, quelque chose qui en fait comme un intermédiaire entre le passé et le présent. Les livres de grammaire enseignent qu'il sert à marquer une action passée, «dont le résultat dure encere».

est un peu artificielle. Elle ne convient guère pour les maximes vieilles comme le monde, telles que celles-ci : «Le temps détruit la beauté, une maladie la flétrit.» Cependant le grec emploie l'aoriste : «Le temps a détruit la beauté, une maladie l'a flétrie.)».

Voici, je crois, la raison de cette anomalie. En tout pays, les proverbes se maintiennent longtemps sous leur forme archaïque, conservent longtemps les anciens mots et les anciens tours. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir un livre de proverbes français. Et alors même que la maxime est moderne, on la modèle volontiers sur le type fourni par un âge antérieur. L'usage permet, par exemple, dans nos proverbes, de supprimer l'article, alors même que dans l'état actuel de la langue, l'article serait nécessaire.

Pour une raison de même sorte, le grec se conformant aux vieilles façons de parler, emploie l'aoriste. Il a ici sa vraie valeur qui diffère seulement du présent par un surcroît d'affirmation.

On me permettra d'ajouter un mot, en passant, sur cette voyelle  $\varepsilon$  ou  $\eta$  dont le grec fait précéder ses verbes à l'aoriste et à l'imparsait — ce que, dans nos grammaires, on appelle l'a augment  $\eta$ . Quelques linguistes ont cru y voir un mot signifiant jadis, autresois  $\eta$ . Mais ce n'est pas d'une saçon aussi matérielle que le langage a l'habitude de remplir sa tâche. Il aime mieux (on l'a déjà vu) procéder par voie d'appropriation et d'accommodation. Comme il est arrivé pour le redoublement, l'affirmation s'est tournée en exposant du passé. Je crois, en effet, que l'augment  $\eta$  n'était pas autre chose à l'origine que cet adverbe  $\eta$  qui, chez Homère, se trouve si souvent au début d'un discours, et que les commentateurs expliquent par assurément, oui, vraiment  $\eta$ . Une sois adopté, il est devenu une simple pièce du mécanisme grammatical.

Pour revenir à nos survivances, un autre emploi inexpliqué de l'aoriste, emploi bien connu des lecteurs d'Homère, se rencontre dans les nombreuses comparaisons dont est semé le récit épique. Au moment d'en venir aux mains avec Ménélas, le Troyen Pàris est saisi de crainte: il ressemble à un homme (non pas qui pàlit, mais) «qui a pàli à la vue d'un serpent». Ailleurs, on voit Diomède se demandant sur quel adversaire il fondra d'abord: tel un homme qui, à la vue d'un torrent débordé (non pas recule, mais) «a reculé.» Cet emploi inattendu du passé déconcertait déjà les commentateurs anciens. Qu'en faut-il penser? Je crois qu'il y faut voir un de ces faits qui prouveraient, s'il en était

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Voir Kühnen, Grammaire grecque, \$ 386, 7.

besoin, que l'Iliade n'est pas le type absolu de la poésie naïve, mais que le vieil auteur obéit déjà à une certaine poétique. Cette poétique enseignait que, dans les comparaisons, il était beau, il était convenable d'employer une certaine forme archaïque. Et pourquoi? Parce qu'ici, le récit étant interrompu, le poète intervient pour son propre compte: dès lors le style doit prendre plus de solennité. En anglais, il y a des formes grammaticales du xvi° siècle dont la langue religieuse a conservé le privilège. Dans les comparaisons, Homère emploie les formes des anciens aèdes.

Je crains d'avoir déjà trop prolongé cette démonstration. Sans quoi je montrerais que, quand il s'agit d'un fait se répétant régulièrement, par exemple d'un phénomène de la nature ou d'une particularité du monde animal, c'est encore l'aoriste que le grec emploie de préférence. Et pour achever de prouver combien, dans cet ancien âge de la langue, l'idée de temps était absente de la conjugaison, j'aurais voulu rappeler le célèbre passage où Agamemnon exprime sa conviction que les Troyens payeront tôt ou tard leurs crimes: c'est par l'aoriste qu'il annonce la chute future d'Ilion (1).

Les temps sont donc une acquisition relativement tardive: le verbe avait déjà une riche collection de formes longtemps avant d'être un Zeitwort. On nous permettra à ce sujet une réflexion qui se présente trop naturellement pour que nous la passions sous silence.

L'auteur du Système des langues sémitiques, dans une de ces généralisations qui prêtent tant d'éclat à ses ouvrages, compare la conjugaison sémitique à la conjugaison indo-européenne, et il trouve dans cette comparaison une confirmation à sa théorie des races. Le verbe, tel qu'il se montre des deux parts, fournirait la preuve des aptitudes innées que chaque famille humaine aurait apportées dans le monde. La race sémitique est faite pour les grandes constructions religieuses: l'idée de l'enchaînement et de la succession des choses, n'ayant jamais été claire pour elle, n'a pu recevoir dans son langage une expression précise. Au contraire, la race aryenne était née pour la science, pour la politique, pour l'histoire: c'est la raison qui fait que le verbe indo-européen présente cette netteté des formes temporelles. Le verbe sémitique, mis en regard, n'est qu'incertitude et dés-ordre.

Je n'insiste pas sur la confusion commise par l'illustre écrivain (plus tard corrigée par lui) entre les familles d'idiomes et les races du globe. L'idée d'une race sémitique, avec un accompa-

<sup>1</sup> Iliade, IV, 161.

gnement congénial de qualités et de désauts, vient de là. Pour rester dans notre étroit sujet, ce qu'on vient de lire permet déjà d'entrevoir l'erreur du système. Il est bien vrai que la conjugaison grecque (nous ne disons pas indo-européenne) est arrivée par degrés, et moyennant des progrès que nous pouvons suivre de l'œil, à une répartition de l'idée temporelle entre les différentes formes du verbe. Mais c'est là une supériorité acquise, nullement une supériorité innée; il y a fallu le travail des générations. Des deux côtés, le point de départ est à peu près de même sorte : richesse de formes, confusion et indétermination du sens. Ce ne sont donc point les facultés natives qui diffèrent : la différence vient de la culture qu'elles ont reçue. Et, puisque nous sommes sur ce sujet, comment le génie historique serait-il un don naturel de la race aryenne, comment le supposer, quand nous voyons que les Aryas de l'Inde n'ont jamais connu l'histoire, et que les Perses, de sang non moins pur, s'ils ont laissé quelque souvenir de leur passé, en sont redevables uniquement aux Grecs, leurs adversaires? C'est en Occident à une époque relativement récente, avec Hécatée de Milet et Hérodote, probablement sous l'action des mêmes causes qui ont changé en républiques les anciens gouvernements monarchiques des cités grecques, qu'est né chez les Grecs, qui l'ont transmis au reste du monde, le sentiment de l'histoire : et c'est aussi vers le même temps que le même sentiment a fini de se saire une place nettement et franchement délimitée dans l'outillage grammatical1.

#### ΙV

Il nous reste à parler d'un dernier élément : les personnes.

Il n'y a pas de langue qui ne possède les pronoms personnels. Ils peuvent rester exclusivement à l'état de mots indépendants. Mais si, par suite d'un usage répété, ils viennent à se souder, à s'incorporer au verbe, ils contribuent singulièrement, par leur diversité, au tableau bigarré de la conjugaison. Comme il suffit de quelques changements pour rendre méconnaissables les éléments mis en contact, le secret de ce mécanisme ne tarde pas à se perdre. C'est ce qui est arrivé dans notre famille de langues.

Je n'ai rien dit d'une récente théorie qui veut que le verbe indo-européen ait primitivement eu des formes spéciales pour indiquer les divers aspects de l'action (die Aktionsart), tels que rapidité, lenteur, fréquence, etc. Rien ne me paraît plus donteux que ces intentions descriptives. Encore aujourd'hui nous nous passons parfaitement d'indications de cette sorte. Quand je dis que la foudre traverse le nuage, on sait fort bien qu'il s'agit d'une autre Aktionsart que si je dis que la voie lactée traverse le ciel. Quand, parlant d'un homme qui a de fàcheuses habitudes, je dis : Il boit, tout le monde comprend de quoi il s'agit sans qu'il soit besoin d'un itératif.

Il semble alors que le verbe, comme un être animé, passe par une série d'évolutions organiques. On n'a pas manqué de saire la comparaison. Ceux qui ne poussent pas la similitude jusque-là ont parlé au moins de flexion ou de déclinaison, par allusion à une règle plus ou moins droite ou à une aiguille marchant sur un cadran. Il est bien clair que ces termes ne doivent pas être pris à la lettre : chaque personne du verbe représente un tout indépendant, quoiqu'il soit certain que l'esprit a cru découvrir des rapports en cet assemblage de formes, et a sini par les concevoir comme un ensemble. C'est ce que dit le nom de conjugaison, autre métaphore empruntée à un attelage.

Une chose qu'on n'a pas assez vue, c'est le changement considérable que l'adjonction des désinences personnelles dut nécessairement produire dans l'économie du verbe. La désinence personnelle, cette dernière venue, a fini par absorber ou par se subordonner tout le reste. Les modes s'en sont trouvés quelque peu étouffés : ils ont contracté avec la désinence personnelle une union si étroite qu'à peine nous pouvons distinguer ce qui leur appartient en propre. Union utile, après tout, qui a préservé le

langage d'une trop grande complication.

On doit maintenant commencer à comprendre l'origine de ces longs paradigmes dont sont remplies les pages des grammaires. Une circonstance particulière est venue, pour ainsi dire sans qu'on y pensât, porter au double le nombre déjà considérable des désinences. Du moment que l'habitude était prise de souder le pronom personnel au verbe, il devait arriver que ce pronom vint se présenter deux sois, une sois comme sujet, une seconde sois comme complément; cela devait arriver quand l'action, au lieu de s'exercer au dehors, faisait retour sur le sujet, quand, par exemple, au lieu de dire : il tient, il jette, on avait à dire : il se tient, il se jette. De là, par le mélange des deux pronoms, une seconde série de désinences qui a sormé la voix résléchie ou voix moyenne. On a calculé que, grâce à ce jeu des désinences, le verbe grec n'a pas moins de 249 formes, sans parler des infinitifs et des participes. Le sanscrit, encore plus généreux, va jusqu'à 801. Heureusement tout n'est pas également employé.

Avec cette dernière addition, nous touchons au moment où le verbe, déjà fort riche, risque d'être surchargé. Nos hellénistes aiment à faire observer quelles nuances délicates, quelles fines intentions la voix moyenne permet d'exprimer au verbe grec. Mais ce sont des beautés qui se révèlent surtout aux spécialistes. A qui envisage les choses d'un œil moins prévenu, la voix moyenne apparaît comme le premier pas dans une direction où les langues indo-européennes ont bien fait de s'arrêter, car elle les conduisait tout droit à englober la phrase entière dans le

verbe, comme fait le basque et comme font les langues américaines.

La plupart des idiomes modernes, parmi les accessoires dont ils se sont débarrassés, n'ont pas manqué de comprendre la voix moyenne. En même temps, ils ont détaché les pronoms, et ils ont confié à des «auxiliaires» tout ce qui pouvait devenir une cause d'encombrement. Quant aux langues qui ont conservé le moyen, elles en ont tiré un parti inattendu. Elles l'ont fait servir à l'expression du passif, qui, dans le plan primitif, n'avait point reçu de place.

Nous n'avons pas encore fini. Certaines espèces de mots, qui a'étaient nullement, par elles-mêmes, de nature verbale, ont senti l'influence du verbe, se sont trouvées attirées dans son orbite. Pour parler de saçon plus claire, l'esprit s'est si bien habitué à accompagner l'action des notions subsidiaires de temps et de voix, qu'il les a étendues à certains substantifs et adjectifs. Les substantifs devinrent dès lors les infinitifs, les adjectifs devinrent les participes. La facilité des communications entre le nom et le verbe fut de la sorte assurée. On sait que ces formes à moitié verbales n'ont cessé, par la suite, de gagner en importance : dans les langues modernes, l'infinitif a pris une telle prépondérance que l'usage s'est instinctivement établi de le prendre pour prototype, comme s'il était la souche du verbe, dont il est, en réalité, le dernier rejeton. En anglais, l'infinitif, s'appuyant sur quelques auxiliaires, tient lieu, au besoin, de tout l'appareil de la conjugaison.

V

li est temps d'arrêter cette étude. Nous avons voulu montrer ce qu'une seule espèce de mot, envisagée en son développement historique, contient d'enseignement. En y réfléchissant, on trouvera peut-être que ce genre de problème est aussi intéressant plus intéressant — que celui de l'origine du langage. Il n'est pas difficile, après tout, d'imaginer que les hommes aient su figurer le bruissement du vent ou le grondement du tonnerre, ou, qu'au moyen de gestes accompagnés de la voix, ils aient distingué les personnes, ou encore que par des onomatopées ils aient représenté certains actes. Mais que, par une modification légère, par des syllabes en apparence dénuées de sens, ils aient exprimé les diverses faces d'une même action, qu'ils aient ainsi créé les temps, les modes, les voix, une telle œuvre paraissait impossible à comprendre. Il n'y a pourtant à chercher ici ni un fait surnaturel, ni un don supérieur à la raison humaine, ni — comme on l'a trop dit — une végétation tirant d'elle-même son principe de croissance. Tout s'est sait par des moyens qui ne sont pas si loin de nous. Devant les observations de la science, le mystère se dissipe. Nous pouvons toucher du doigt la succession et l'enchaînement des saits. Il se peut que, dans l'histoire que nous venons de retracer, certaines parties soient à retoucher; mais, ce qu'on ne changera pas, c'est la vérité qui en ressort : à savoir que cet agencement, né de besoins élémentaires, s'est persectionné par les moyens les plus simples, et que la seule superposition de ces procédés en sait tout le merveilleux. La longue durée a été l'auxiliaire qui a tout lié et tout fondu. La régularité apparente de la conjugaison est, en dernière analyse, l'œuvre du peuple, qui, par instinct, goûte la symétrie et aime les grands ensembles.

sa formation et en son développement, quelque analogue tiré d'un autre ordre d'objets, ce n'est pas dans la zoologie ou la botanique que j'irais chercher mon terme de comparaison, mais plutôt dans l'histoire sociale. Je penserais à quelqu'une de ces grandes institutions politiques ou judiciaires — les Parlements ou le Conseil du Roi — qui, nées d'un besoin primordial, ont vu peu à peu se diversifier, s'étendre leurs attributions, jusqu'à ce qu'un autre âge, trouvant cet ensemble de rouages trop lourd, en ait retranché une part, en ait divisé le fonctionnement entre divers corps libres et indépendants, quoique prenant part encore, dans une certaine mesure, et avec la preuve visible de leur ancienne solidarité, à la conception initiale.

Il était peut-être à propos de montrer, par des preuves visibles et non contestables, la part d'action que les peuples exercent sur ce qu'on est trop porté, de nos jours, à considérer comme des fatalités d'organisation. La part de la fatalité, ou, pour parler plus exactement, de la non-liberté, est déjà assez grande dans la destinée humaine : ne l'exagérons pas sans raison! L'hérédité du langage est de plus noble espèce. Ni les peuples ne doivent être parqués selon ce criterium, car il n'y a là rien d'inéluctable, ni les langues étiquetées définitivement d'après leur structure primitive, car elles se modifient par la volonté. Et c'est une vraie satisfaction pour le chercheur de sentir qu'il est, avec le langage, sur un terrain autre que l'ethnologie, sur un terrain où l'on voit clairement, pour peu qu'on approfondisse son regard, naître, s'affirmer et grandir la liberté de la pensée humaine.

Michel Bréal.

## LE PATOIS DE LA FRANCHE-MONTAGNE

#### ET EN PARTICULIER

# DE DAMPRICHARD (FRANCHE-COMTÉ).

(Suite.)

lārğ = « large ».

larm = « larme », — larme Dū « malheur! ».

lavr = « lèvre ».

lăzòt «laitron, Sonchus L.». On attend lézòt de \*lacetta (?) comme rézī de racemu; notre mot est sans doute emprunté à un patois des environs de Mtb. où l'on dit lêzòt.

- 1 lt  $\pi$  elle  $\pi$  = vfr. lei.
- 2 lt, ltz = " les ".
- 3 lt = α lit n, i lt bğū α un lit dans une alcôve n < lectu perdutu.

ltr = « lire », - « trier ».

lėsū m. «lessive de cendre» < lixivu.

lén «lait coagulé par la présure; caséum du lait, mêlé de lait ou de crème » < lactariu.

létő ou létò « cochon de lait » < \*lactente, — èl è fa sé létő « elle a mis bas (en parlant d'une truie)».

lézař f. «lézard» = fr. lézarde.

lézi « produit de la présure mêlée au lait » < \* lacile (?).

- $1 \quad k = \pi \ln n$ .
- 2 lè = « là ».

lègè m. « flaque d'eau »; c'est probablement un diminutif signifiant « petit lac », dérivé au moyen du suff. -attu d'un mot simple emprunté à un dialecte méridional tel que it. lago.

lèn = « lune ».

lèni = «ligne».

lèsé «lait» < \* lacticellu.

lèsi = «lacer».

lèsò = « lacet ».

```
l e t = \pi latte \pi.
```

s lèva := « se laver ».

lèvu «où», litt. là-où.

leban «balafre, accroc» < \*lamberna, cf. lat. lamberare « déchirer ».

lebrecur «lambrissure, corniche», emprunté au parler de Mtb.

lebri = "lambris".

ledruanii = "lanterner, lambiner", cf. vfr. landreux "paresseux".

legi = "languir".

 $lp = \alpha \text{ lampe } n$ .

letan = « lanterne », — « homme lent ».

lėž = «loge».

lėžė = «lourdeau».

lėği = «loger».

lėžmo = «logement».

lėmės = « limace ».

lemuonur «limonière», dérivé de limon, cf. le mot fr.

lėržė «petit traineau» <\*lubricellu.

s lévā = « se lever ».

lö rivraie ~ < loliu.

di li  $\alpha$  if n = fr. l' if (article soudé).

4 f. = "lie".

libr «libre», emprunté au fr.

libreci «vilebrequin», cf. MSL, X, 292.

liğ «bouchon» = fr. liège.

èn vèc lir «une vache qui a été saillie mais ne porte pas»; c'est probablement l'all. leer, venu par l'intermédiaire de la Suisse.

1 livr «livre» emprunté au fr.

2 1 livr « ensemble des pis » < uberu précédé de l'article soudé.

hor = « lièvre ».

livrā = «livrer».

1  $l = \alpha \ln n$ . 2  $l = \alpha \ln n$ .

liğ = «linge».

 $\lim_{n \to \infty} = \pi \lim_{n \to \infty} n$ .

liòt f. «petit traîneau», diminutif de lû.

s liòta «se glisser avec un petit traîneau», dérivé du précédent.

lid m. «partie recourbée sur laquelle glisse le traîneau», dérivé de lū.

lé lmu d lè lū "partie du traineau à laquelle sont attachés les traits " = fr. limon.

lnįo = « ligneul ».

l'or m. «veillée»; ce mot remonte évidemment à lucubru; mais l'o constitue une difficulté; même observation pour les deux mots suivants.

lora f. «veillée» < lucubrata.

lborot «colchique d'automne » < lucubretta. Cette plante se met à fleurir en automne à l'époque où l'on commence les veillées; c'est une «veilleuse».

lòbuòrā «cultiver», emprunté au fr.

bè « mince tranche de pain » = vfr. laische.

lòd «volet», emprunté au suisse, all. lade.

lòpā «laper», emprunté au fr.

lopinir «grande pince de forgeron»; ce mot est sans doute dérivé de lopin; c'est la pince qui sert à prendre les lopins de fer.

lòtr = «lettre».

lòmi «planche», cf. vfr. lavon, lovon, laon; l'ò de la première syllabe paraît indiquer un emprunt aux patois des environs de Montbéliard.

log = «langue», — log dé bèrbi «piloselle», Hieracium Pilosella L.», — log dé sotré «autre plante, litt. langue de sauterelle». loi = «laisser».

let "linceul", - "drap de lit", cf. fr. linceul.

lū — « lui ».

M f. "grand traineau"; origine inconnue; cf. suisse luge.

bindt «linotte», emprunté au fr.

lurd = « luron ».

lus f. «instrument à forer les essieux»; origine inconnue.

s lun «se battre» — fr. lutter.

ladi = « lundi ».

lu, luv = «loup, louve».

læri «laurier», cf. MSL, VIII, 337.

lua «loi», emprunté au fr.

 $\vec{k} = \text{"long}, \text{ loin ".}$ 

blğ = «longe».

bru "petite seille en bois, à une seule anse, pour donner à lécher aux bêtes", — "huche à pain" = vfr. livroir "mesure de ca-

. **M** 

pacité ».

- 1 mā m. = "mai (mois)", "mai (arbre de mai)".
- na f. «pétrin» < magida.

m, mé «me, moi » <me.

```
MAURICE GRAMMONT.
3 m\bar{a} f. = \alpha mer \gamma.
māči = « màcher ».
māčò « petite bouchée d'aliments que l'on a mâchée avant de la
  donner à un enfant, d'où «petits plats, plats fins, — fār
  tu lé māčò d cécil « faire le gros ouvrage de quelqu'un, le travail
  sale ou répugnant, être aux petits soins à l'égard de quel-
  qu'un, le flagorner, ne se prend qu'en mauvaise part.
māčūr == « mâchoire ».
māgr « maigre », probablement emprunté au fr.
m \check{a} \check{g} =  « merde ».
māģi «mardi», emprunté au fr.; accent sur l'initiale.
māi = "maille" — "torchon de mailles de fer pour écurer les
  marmites ».
māṇ, te vố trò tổ, te māi tử čã «tu tournes trop tốt (trop court),
  tu accroches ta voiture » = port. magoar qui a à peu près le
  même sens < maculare.
1 mal m = male n.
2 māl f. « malle », emprunté au fr.
malbr «marbre», emprunté au fr.
m\bar{a}n =  " marne ».
manėž «manège», emprunté au fr.
1 mar = « maire ».
2 mār = « mère (en parlant des animaux, surtout des brebis)».
3 mār = « mare », — lè mār de Fyarer « la mare de Ferrières »,
  que l'on traduit à tort «la mer de Ferrières».
maroni « marronnier», emprunté au fr.
mārs « mars », emprunté au fr.
```

mātī « mâtin », emprunté au fr.

mātr «maître d'école», emprunté au fr.

matra «fumier»; origine inconnue.

1  $m\dot{e}$ ,  $m\dot{e}z = \ll mes \gamma$ .

2 mé «milieu» < mediu, — ö mé «au milieu» < in mediu.

mébil « chétif, malingre (en parlant d'une bête) »; origine inconnue.

mécanic «appareil, instrument un peu compliqué»; c'est le sr. mécanique emprunté.

měcži « mercredi », emprunté au fr.

méče, -et == « méchant, -ante».

médizé « médisant », emprunté au fr.

mělès «mélasse», emprunté au fr.

mémé «grand'mère», mot enfantin.

mémur « mémoire », emprunté au fr.

mėno = « minuit ».

```
di méngó «plante à côtes blanches que l'on mange»; origine in-
  connue.
mėprėzi — « mépriser ».
mër «mère», emprunté au fr.
mérita « mériter», emprunté au fr.
mésèği == « messager ».
mêtêri « métairie », emprunté au fr.
méti = « métier ».
métrò «étagère d'encoignure, rayon», cf. vfr. mestier «buffet,
  armoire » dont métrò est un diminutif.
métsi « médecin », emprunté au fr.
mè = « ma ».
m \delta \tilde{c} = \pi \text{ miche } n.
mècé = « marteau », - « dent molaire ».
dlè mèdu ou di mèdu «amadou», — i bulro d mèdu «champignon
  amadouvier», emprunté au fr.
mèiz « mésange », emprunté au suisse, all. meise.
mèiò = « maillet ».
mėnii «étameur» — vfr. maignin.
mènvèl « manche de charrue » = fr. manivelle.
mèrcā « marquer », emprunté.
mèrcii «palonnier de voiture», sort probablement de *marcone
  dérivé de marcus «marteau»; ce nom serait dû à la forme de
  l'objet; cf. mèsö.
1 mèrci = « marcher ».
2 mèrči = « marché ».
mèrcò = « maréchal ».
di mèrè « de la vase »; c'est le fr. marais emprunté.
mèrgò « matou » — fr. Margot.
mèrgulòt « gorge, bouche » = fr. margoulette.
mèrgèl = « margelle », — « appendice charnu aux joues ou au cou
  de la chèvre, du porc, du lièvre, — «mèche de cheveux»,
  — be è mèrgèl, cf. be.
mèrğulen == « ınarjolaine ».
mėria «épouser» = fr. marier.
mèrli «merlin», emprunté au fr.
mèrmit « marmite», emprunté au fr.
mèrmută = « marmotter ».
mèrò, -òd « mou, mollasse (en parlant de quelqu'un)», — i gró
  mèrò « un gros paresseux » = fr. maraud.
mèròda == « marauder ».
```

```
290
                       MAURICE GRAMMONT.
mèrül «morille», remonte à une forme dialectale vha. marhila.
1 mès «messe», emprunté au fr.
2 mès «crotte» < *macia, — cé mès te trên «quelle boue tu
  traines ».
s mèsca «se masquer», emprunté au fr.
* mèst « se salir de boue en marchant, se crotter » < * maciare.
mesif « massif », emprunté au fr.
mesil = " maçon"; ce mot paraît être en rapport avec mes " crotte";
  s'il en est ainsi, le maçon serait proprement le «gâcheur de
  mortier».
mėšo « palonnier de charrue » < * marceolu, cf. mèrcu.
mėšlò «petit marteau» < *martellettu, — còc mėšlò, cf. còcā.
meti = « matin ».
metna = « matinée ».
meta « fromage blanc, lait coagulé » = fr. maton « lait caillé ».
mevir = « mûr ».
mevüri «mürir» < *maturare.
mevuri «fruit de la viorne qu'on fait mûrir en le mettant dans le
  foin ou dans la paillasse d'un lit » < *maturone.
1 me = " main ".
më « mais », résultat de la fusion des deux mots fr. mais et vsr.
mēcā «manquer», emprunté au fr.
meč f. = « manche, f.».
měčò = « manchot».
mičů == « manchon ».
medri - « mandrin (chenapan)».
měž m. = « manche, m. », — lu cuté è du měž « couteau à deux
  manches ».
měži — « manger ».
mem « même», emprunté au fr.
měté — « manteau ».
```

më « mieux », probablement emprunté au fr.

mebi « meuble », emprunté au fr.

mėbia « meubler », emprunté au fr.

mėgla "bėler (en parlant d'une chèvre)" = vfr. mugler, - èl

mėnüt «minute», emprunté au fr.

mėrži «tas de pierres dans un champ» — vfr. murgier.

méri - « mourir ».

mest, lu srai s o vè mest «le soleil se couche», cf. vfr. musser «cacher».

mésò « sournois, cachottier », — èn mésòt « vache qui n'a pas de cornes (et qui pour cela est timide, honteuse, se cache) »; le sens de mésòt « vache écornée » oblige à songer à it. mozzo « tronqué, émoussé, épointé, écorné »; celui de « cachottier » rappelle mési; il est probable qu'il y a eu, au moins pour le sens, mélange des deux mots.

 $m\bar{o}dr =$  " moudre ".

 $m\ddot{o}l = \pi \text{ meule } \pi$ .

moté m. «tête de bête, particulièrement de cochon»; origine inconnue.

môzė agros morceau de bois destiné à être fendu en bardeaux »; origine inconnue.

mozi = « moisi ».

mozuri «mesurer», emprunté au fr.

migā «cligner de l'œil, clignoter», cf. vsr. mugueter.

di migè bie « muguet blanc, Cardamine des prés», emprunté au fr.

får déz og migò «clignoter», cf. migā.
mil = «mille», — di mil pecü «mille-pertuis, plante», — i gró
mil = un très gros un très grand — i gró mil tā nun

mil...«un très gros..., un très grand...», i gró mil tā «un très gros tas», i gró mil pécü «un très gros trou», i gró mil dubió «un très grand dubió», i gró mil pècè «un très gros paquet».

mind « chaton (du coudrier, du saule) », emprunté au fr. minon. le mir « trou de la clé (en fer) », subst. verbal de mirer.

miru ou müru «miroir», emprunté au fr.

mis f. « rate de porc », emprunté au suisse, all. milz.

mit f. « mitaine » = vfr. mite.

tu mitnë « tout de suite »; c'est probablement fr. maintenant emprunté et corrompu, cf. Mtb. mitnő.

mizer « misère », emprunté au fr.

mizilin m. «droguet», emprunté aux patois suisses, environs de la Chaux-de-Fonds (<\* media-lana).

lu mī, lè mīn, lė mī, lė mīn = «le mien, la mienne, les miens, les miennes».

far lè min «bouder, faire une mine refrognée», probablement emprunté au fr.

miāl « merle»; c'est le même mot qu'en français, mais il paraît y avoir eu reproduction de l'l après l'm, comme de l'r dans fr. trésor; miāl sortirait donc d'une forme \*mlerle.

miot f. « mie » = fr. miette.

minta « pleurnicher », — « exprime le léger beuglement de la vache caressant son veau nouveau-né »; ce mot est sans doute

apparenté à mioche, miette, mion, mionner, et peut-être même à miauler, c'est-à-dire que ce mot pourrait être, dans une certaine mesure, onomatopéique.

de pir ce s ö ve ö mid «des pierres qui se délitent» = vfr. mion « miette ».

mli, mėli = « moulin ».

mnā, mēnā = "mener", — èn mēnā d naǧ "un tas de neige amoncelée par le vent"; c'est le participe passé pris substantivement du verbe précédent.

mnėsi = « menacer».

mnis f. «manicle, pièce de cuir que les cordonniers se mettent dans la main pour ne pas se blesser en tirant le ligneul»; c'est le mot français manicle, mot savant, emprunté antérieurement au changement de cl en s.

côzā lu mniò « parler d'une façon enfantine»; côzā est emprunté au fr.; mniò = vfr. mignot « mignard ».

mnū = « monnaie ».

mnüzű «petite bouchée» <"minutione.

lu mó « le foie », litt. le mou.

 $m\delta l =$  moelle  $\gamma$ .

mölür = « moulure ».

motal «belette» < mustela.

moti «église» = fr. moutier.

 $m\delta tr\bar{a}$  « montrer » < mo(n)strare.

de mozul « sorte de pâte analogue aux nouilles »; origine inconnue.  $m\dot{o} = m$  mal ».

môdi «maudire», emprunté au fr. par l'intermédiaire de l'église,
 méchant», participe passé du même, pris substantivement.

möfär «mal agir» = fr. mal + faire.

mogrā = « malgré».

mòlazi == « malaisé».

mòlèdra = «maladroit».

mòlèt = « malade ».

mòledri « maladif », cf. vfr. malandre.

mòrit, -tr «faible, malheureux, mauvais», cf. peut-être vfr. morilleus «malade»; ce mot présente d'ailleurs, quelle que soit
son origine, une difficulté phonétique dans la première syllabe:
il est peut-être emprunté.

mòrpid «morpion», emprunté au fr.

mose = « malsain ».

mòiā - « mêler », - étré mòi « être mêlé »; c'est l'adjectif verbal.

```
môtônê m. «mentonnet (dans une fermeture à loquet)»; c'est le
  mot fr. corrompu sous l'influence de ceux qui commencent par
  mð.
motrati = « maltraiter ».
mõ «comme», doublet de cmõ.
möt f. «mensonge», substantif verbal du suivant.
mõti == « mentir».
mten, meten = « mitaine », - en vei meten « un vieil imbécile ».
mül f. «purin»; origine inconnue.
müle «mulet», emprunté au fr.
mültī « muletier », emprunté au fr.
s müni «s'approvisionner», emprunté au fr.
mürò « mur » < murettu.
müzā = "muser" — "réfléchir, être soucieux".
müā ou miā = « muer ».
mu = "mol".
ı mü, müč « mort, morte», — i mü « un cadavre», — lè mü « la
  mort, — lè mū ò diāl « valériane officinale».
a de mu d'èrèni « grosses bosses aux troncs des arbres » — vfr. moie.
3 far lè mu «bouder» — fr. faire la moue.
mudr = " mordre".
mula l fil « mettre le foin en meules », verbe dérivé du substantif
  disparu qui correspondait à fr. meule.
min == « moine».
muni «meunier»; molinariu devait donner *moni; il est probable
  que l'o de cette forme s'est nasalisé au contact de l'n, d'où
  *munī, qui en se dénasalisant ne pouvait devenir autre chose
  que muni.
mur " mûre (fruit de la ronce) " < mora.
muri « ronce qui produit les mûres » < morariu.
mustač « moustache », emprunté au fr.
mut f. «taupinière, fourmilière n = \text{fr. motte.}
mutè m. « motte de terre », dérivé du précédent au moyen du suf-
   fixe -attu.
mutr fr. «montre», emprunté au fr.
mutil - " mouton ".
mis m. « confiture » < all. mus.
1 mil == « mon ».
2 mi = « moins», — o mi « au moins».
di mild « beaucoup de gens » = fr. monde.
```

midr = moindre .

étodre le munir «étendre les taupinières» < "molinaria, cf. lat.
molés et v. port. moion «tas». On attend "munir, mais l'u de
cette forme a subi une nasalisation analogue à celle que nous
supposons plus haut entre "môni et muni.

musė = « monceau ».

en mut « une enchère », subst. verbal du suivant.

multā = " monter", — lu to s mult " le temps devient sombre, orageux".

multeniu « montagnard » < \*montaneone, — le multeniu c desiro iu petò « il neige », litt. « les montagnards déchirent leurs chemises ».

můtě = « montant (d'une porte)».

1 mua = " moi 7.

2 mua = " mois".

s ở l bế mụagè « c'est un beau merdeux (en parlant de quelqu'un)» « \*merdattu. Pour le sutfixe diminutif -è « -attu, cf. brāsa, còf iè.

muaiu,  $-\bar{u} =$  meilleur, -eure ».

muarun « marraine», emprunté au fr.

muasnā = " moissonner".

In muato ou lu muato «le milieu, le centre», ne s'explique pas phonétiquement comme venant de \*medium-tempus (cf. méno); doit être emprunté à quelque patois voisin, car plusieurs patois voisins disent muato, p. ex. Baume-les-Dames, Haute-Saône, vieux Lyonnais.

1 muòc = «mouche», — muòc bent «abeille», — muòc è mi sabeille».

muòc « mèche (de lampe, de vilebrequin, etc.)» < \*mucca.

muòcaz = « mortaise ».

muòci m. = "mortier".

2 muòci = « moucher», — « giffler», — èn étal ce s muòc « une étoile qui file».

3 èn muòci f. «une giffle», participe passé pris substantivement du précédent.

muòcòt « abeille », diminutif de muòc « mouche ».

nuòcu m. «châle» = fr. mouchoir.

nuòcu, -uz « qui ne se mouche pas, baveur, morveux » < \*muc-catosu, — " ğūn nuòcu « jeune faiseur d'embarras ».

muoi f. « eau répandue », substantif verbal du suivant.

mudit = « mouiller ».

myono « moineau », emprunté au fr.

muor « museau », — far lu muor « faire la mine » = vfr. mourre.

! myòrū « stū c fā l myòr». myòiri m. « mucus nasal» < \*muccarellu.

### N

n, nė = «ne», — quelquesois explétis : i vuòro c è n sa mū «je voudrais qu'il soit mort ». na, nar = « noir, noire ».  $n\bar{a} = \pi nez \pi$ . 2 nā = «nerf». naž = « neige ». nağı = « neiger ». de nai « dragées de baptème » < natalia. s nait = "se noyer". naši = « poircir». nésti = « néslier ». nėgligi «négliger», emprunté au fr. négr « nègre », emprunté au fr. bută lu snovr o nezi "rouir le chanvre", cf. Meyer-Lübke, Gröber's Zeitschr., XV, 244, nazier = \*natiare. nèğī ou nağī « nager », emprunté au fr. lė nėri «naseaux» = it. narice. pè tu nèt « pas tout à fait », emprunté au fr. net. nètā = « natter », — « calfeutrer ». lè nètür « parties génitales d'une jument, d'une vache » = fr. naèn nèviòt può far lè tal «navette» < navilietta. nêni « non (en réponse)», emprunté au fr. neri = " nourrir". nėvo, nvo «neveu», emprunté au fr. 1 no = " nuit", - ! vei but è lè no " quelqu'un qui n'est jamais prêt, qui est toujours en retard ». 2  $n\ddot{o}$ ,  $n\ddot{o}v = \pi$  neuf, neuve  $\pi$ . nözei « noisette » — vir. nousille. de nöziot « de l'oseille »; origine inconnue.  $mi = \pi \operatorname{nid} \pi$ . nic f. "morve, mucus nasal"; origine inconnue.  $nic = \pi \text{ niche } \pi$ . nné = « niveau ». niá « nichée » < \*nidata. nièrg - giffle »; origine inconnue.

niò «œuf qu'on laisse dans le nid de la poule» = vfr. niau. niòl «nielle, Agrostemma Githago L.»; emprunté au fr. (Mtb. niāl). niū « personne (négation) » < necunu. nnè « non » < \*non-at, c'est à-dire non-habet. nnò « non » < non-est. 1 no m. «abreuvoir», cf. MSL, VIII, 336. 2  $n\delta$ ,  $n\delta z$ ,  $n\delta$ ,  $n\delta z = \alpha nous \gamma$ . 3  $n\delta$ ,  $n\delta z = \pi \cos \pi$ .  $n\delta t =$  "notre". nőtr = « nőtre ». étre nòcait «être sale, crotté»; origine inconnue. nos = " noce ". nòtai = "nettoyer". lè notajur «enveloppe qui entoure le veau sortant de la vache», dérivé du précédent.  $1 \quad n\bar{u} = \alpha \, g \, \pi.$ 2 nu f. « nuage » = fr. nue. nu = "nœud".  $nu = \pi \operatorname{noix} \pi$ . Nué « Noël », emprunté au fr. par l'église. nuit = nover (arbre) n. nuna ou nuna «diner» = vir. noner. nut «note», emprunté au fr. nuvė = « nouveau ». กนี้ :== ๙ nom ๖. ndbr = "nombre". numa « nommer», dérivé de nu. ndpèt vó «n'est-ce pas?»; formation obscure.

Ó

Maurice Grammont.

(A suivre.)

### LES SUFFIXES VERBAUX SECONDAIRES

# EN INDO-EUROPÉEN.

On s'accorde assez généralement à tenir pour primaires toutes celles d'entre les formations indo-européennes qui ne se dénoncent pas du premier coup comme secondaires, c'est-à-dire comme étant tirées de mots existant dans la langue, et qui peuvent par suite être rattachées immédiatement à des racines. Cette manière de voir n'est peut-être pas toujours justifiée.

En effet, d'une part, à en juger par les traces nombreuses qui subsistent dans toutes les langues indo-européennes connues à date ancienne, en latin, en grec et surtout en indo-iranien, les noms racines abondaient en indo-européen; mais ce type a cessé de bonne heure d'être vivant : déjà en védique et dans le grec le plus ancien, les noms racines sont des archaïsmes, et ces restes isolés d'une formation autrefois régulière tendent à devenir de plus en plus rares au fur et à mesure qu'on envisage des périodes plus récentes. D'autre part, beaucoup de suffixes indo-européens jouent souvent le rôle de suffixes secondaires.

Dès lors, à l'égard des formations nominales, puisque les noms racines et les suffixes secondaires étaient nombreux en indoeuropéen, il est possible d'interpréter beaucoup de noms de deux manières: 1° comme rattachés directement à la racine; 2° comme tirés d'un nom racine, qui a pu du reste disparaître lui-même dans une période ultérieure. Par exemple, le suffixe i.-e. \*-moest souvent secondaire, ainsi dans skr. dyu-má- « clair », dans gr. êτυ-μος, βάσι-μος, dans lit. árty-mas « près » et dans tout le type bien connu: skr. adhamáḥ, lat. infimus, etc. (voir Brugmann, Grundr., II, § 72). Rien n'empêche donc de considérer skr. rukmá- « brillant» comme un dérivé — sans doute déjà indo-curopéen — du mot racine nettement attesté par skr. rûc- et lat. lûx, bien plutòt que comme une formation de la racine, indépendante de tout autre mot.

Ce suffixe \*-mo- 'alterne souvent avec d'autres suffixes également secondaires; ainsi de \*pero-, \*p\bar{r}- \pi devant \pi (M. S. L., VIII, 244) on a d'une part lit. pir-mas, got. fruma, mais de l'autre skr. p\bar{u}r-va-, v. sl. pr\bar{u}-v\bar{u}; de \*bh\bar{t}- \pi crainte \pi (skr. bh\bar{t}-) on a skr. bh\bar{t}-m\data- et bh\bar{t}-r\data-. Il n'y a point de raison dès lors de ne pas voir des formes secondaires dans skr. tig-m\data- et zend tiy-ra-, dans skr. das-m\data- et das-r\data-, dans zd xr\bar{u}-ma- et xr\bar{u}-ra- (cf. le th\hat{e}me racine attest\hat{e} par v. sl. kr\bar{u}v\bar{v} \pi sang \pi, v. polon. kry), dans lit. \bar{\bar{p}}\bar{v}-mas et \beta ir-vas, etc. Un exemple clair de ces alternances de suffixes secondaires est fourni par le mot indo-europ\hat{e}en signifiant \pi un \pi ou \pi seul \pi:

skr. é-ka-; v. perse ai-va-, gr. ol(F)os; gr. ol-vn, lat. ū-nus, got. ai-ns, etc.

Le suffixe \*-ko- est toujours secondaire, les suffixes \*-wo- et \*-no- le sont au moins dans une partie des cas: on a donc ici trois dérivés différents d'un mot (et non d'une racine) i.-e. \*oi-: il est dès lors possible que hom. lesb. thess. la soit le féminin de ce thème racine \*oi-, et il serait par suite inutile de recourir à l'explication hardie de M. Kretschmer, Einleitung in die gesch. der gr. spr., p. 10, n., ou à celle non moins hardie qu'a proposée récemment M. Joh. Schmidt, K. Z. XXXVI, p. 391 et suiv. — Le caractère secondaire de tous ces suffixes d'adjectifs ressort bien de ce que, au premier terme des composés, on leur substitue souvent -i-; ainsi zd derezra-, derezi-raba- (voir Caland, K. Z., xxx1, 267 — xxx11, 592, et cf. ces Mémoires, XI, p. 186).

Les inconséquences de vocalisme qui surprennent quand on examine la sormation de certains adjectifs s'expliquent par le caractère secondaire de ces mots. Ainsi les adjectifs en \*-ro- ont tantôt le vocalisme o de la racine et tantôt le vocalisme zéro, sans que rien justifie cette opposition: got. baitrs, v. h. a. bitar; or on conçoit bien que la sorme à vocalisme o soit tirée d'un cas à vocalisme a, et la sorme à vocalisme zéro d'un cas à vocalisme zéro d'un nom racine tel que \*bhoid-, \*bhid-; c'est ainsi que le thème racine \*woik<sub>1</sub>-, conservé par exemple dans gr. oixa-de, apparaît dans le composé v. pruss. wais-pattin, lit. véspats, tandis que l'on a \*wik<sub>1</sub>- dans skr. viç-, v. perse vip-, v. sl. visi et dans le composé skr. viç-páti-.

Des noms racines indo-européens il ne subsiste dans la plupart des langues que des dérivés; ainsi de \*g<sub>1</sub>en<sub>2</sub>-, \*g<sub>1</sub>n̄-, attesté par skr. jā-, on a got. kun-i, lat. gen-iu-s et pro-gen-iē-s (cf. skr. pra-jā-, et pour la forme, lit. żēm-e, v. sl. zemlja en regard de zd zəm- «terre»), gr. δμό-γν-ιο-s, toutes formes secondaires qui supposent un ancien nom racine. De même le thème racine

\*peq\*-, qui est assez mal attesté d'une manière directe par lat. prae-cox, est conservé dans la forme grecque munie d'un suffixe secondaire, σέπ-ων, féminin σέπ-ειρα; le suffixe \*-en- est ici secondaire comme dans les exemples connus, skr. rdj-: rdj-an-; lit. żm-ū, got. gum-a, lat. hom-o, cf. zd zəm- «terre»; v. sl. prüst-eni «anneau», de prüstü «doigt», et dans toute la déclinaison faible germanique (voir Hirt, I. F. VII, 111 et suiv.); le féminin σέπειρα est emprunté à un thème en -r-, comme celui de la plupart des thèmes secondaires en -n-, et comme tous les neutres des mêmes thèmes: σίων, σίειρα, σῖαρ; au contraire, -- du suffixe essentiellement primaire \*-men- se retrouve au féminin et au neutre.

D'une manière générale, toutes les fois qu'un thème nominal se compose d'une racine et d'un suffixe qui, dans une partie au moins de ses emplois, est notoirement secondaire, il n'est pas légitime d'affirmer que ce thème soit primaire; on peut — on doit peut-ètre — toujours tenir ce thème pour dérivé d'un ancien nom racine.

Ce qui est vrai des noms peut l'être aussi des verbes : plus d'une formation qui passe pour primaire est sans doute secondaire en réalité. L'indo-européen possédait au moins deux suffixes verbaux servant à former des thèmes secondaires : \*-ye- (skr.-ya-, v. sl.-je-, etc.) et \*-ske- (skr.-cha-, zd-sa-, gr.-oxs-, lat.-sci-, arm.-ce-); il y a lieu de rechercher d'après ce qui précède si tous les verbes formés à l'aide de ces suffixes ne seraient pas secondaires.

### 1° Le suffixe \*-ye-1.

Le suffixe \*-ye- fournit des verbes secondaires de toutes sortes, d'abord des dénominatifs tels que skr. namas-yá-ti «il fait hommage», priyā-yá-te «il est ami avec...», v. sl. prija-je-ti «il témoigne son amitié à...»: ce type éminemment secondaire est,

Il n'y a pas lieu de distinguer, avec M. Fortunalov, B. B., xxii, 180, deux suffixes indo-européens \*-ye- et \*-je- : les faits invoqués ne suffisent pas à justifier cette distinction. Les doublets vieux slaves byvajetă et byvaată ne relèvent pas de deux catégories distinctes, et tout indique au contraire que byvaată est une forme dialectale et récente de byvajetă, de même que le génitif de l'adjectif déterminé fivaago sort de fivajego: après voyelle longue, j'intervocalique est tombé devant e dans la plupart des dialectes slaves à une époque déjà historique.

— Quant à -é et -o des 3° personnes d'aoristes lituaniens comme vēde et liko, l'intonation douce ne permet pas d'y voir d'anciens i.-e. \*-ēt, \*-āt, comme le dit avec raison M. Fortunalov, mais il ne s'ensuit pas qu'on soit obligé de ramener res finales à \*-ēyet, \*-āyet; il en résulte simplement qu'il y a eu quelque contraction à la 3° personne, comme à la 1° sing. en -iaā, -aā et à la s' sing. en -eī, -aī.

de tous les types verbaux, celui qui a pris le plus d'importance dans l'histoire ultérieure des langues indo-européennes. Le suffixe \*-ye- fournit en second lieu des déverbatifs : ainsi les intensifs indo-européens se présentent en sanskrit soit sous forme primaire, par exemple dédis-je, soit avec le suffixe -ya-, par exemple dedic-yá-te; et la forme munie du suffixe secondaire \*-yeest à peu près la scule forme d'intensif qui ait été conservée en dehors de l'indo-iranien, gr. μαρμαίρω, σοιφύσσω, etc., v. sl. glagolja, mrumurja. En regard du thème baltique de-d- (cf. skr. 3º pers. sing. dá-dhā-ti, plur. dá-dh-ati) de lit. dē-s-ti, le slave a dežda, deždeši, c'est-à-dire un thème \*de-d-je-. Le lit. jù-n-g-iu est dérivé du thème \*yu-ne-g-: \*yu-n-g- attesté par skr. yunákti et lat. iungō; le lat. uinciō suppose \*wi-ne-k-; le gr. κλίνω, lesb. κλίννω (c'est-à-dire \*κλινγω) sort de \*klinā- (v. sax. hlinōn), \*klina-, etc.; M. Brugmann énumère une foule de formes ainsi tirées de thèmes à nasale, Grundriss, II, \$ 743 et suiv. Les formes verbales indo-européennes à suffixe -ā- ne subsistent presque plus que sous la forme élargie à l'aide du suffixe \*-yc-; par exemple le thème \*mnā-, attesté par l'optatif skr. mnā-yā-t, apparaît en grec seulement dans μνά-ομαι, c'est-à-dire \*mnά-ye-, et dans d'autres dérivés comme μνα-ί-σκω, μέ-μνα-μαι, etc. (voir Brugmann. Grundr., II, \$ 734 et suiv.): la catégorie, si importante, des itératifs slaves en -a-je- appartient tout entière au type ainsi défini. Toutes ces formes sont très claires, bien connues, et leur caractère secondaire ne saurait être contesté 1.

Ceci posé, on n'a aucune raison de ne pas tenir pour secondaire v. sl.  $v\acute{e}ja$ , got. waia, par exemple, en regard de skr.  $v\acute{e}ti$ , gr.  $\breve{a}(F)n\sigma\iota$ , et, par suite, tout le type de v. sl.  $s\acute{e}ja$ , lit.  $s\acute{e}ju$ , got. saia — v. sl. baja, lit.  $b\acute{e}ju$  (la forme primaire dans gr.  $\phi\eta\mu\iota$ ) — v. sl. daja, staja, etc. La valeur itérative de v. sl. daja suffirait seule à établir que ce verbe est tiré secondairement du thème \* $d\bar{o}$ - attesté par skr.  $\acute{a}d\bar{a}t$ , arm.  $\acute{e}t$  et gr.  $\acute{e}\delta\omega(\kappa\epsilon)$ .

On est ainsi tout naturellement amené à admettre quele type

<sup>1</sup> II ne faut pas citer ici v. sl. jištą, russe μηψ, μημειω, serbe μητέκ, en regard de v. sl. jišką; car on est en présence non d'une addition de suffixe secondaire, mais d'un développement analogique : jišką est la forme ancienne, jištą est une forme refaite, sous une double influence : 1° celle de l'infinitif jiškati (russe neráte, serbe heratu), cf. lit. εβκότι. v. h. a. εἰσεδι : on sait que l'infinitif en -ati est celui des verbes slaves à présent en -je: 2° celle des formes telles que 2° pers. jišteši, 3° jištetši, qui répondent aussi bien à une première personne jištą qu'à une première personne jišką. La substitution de jištą i jišką s'est produite en vieux slave à une époque déjà historique, et, sans entrer dans le détail des formes de manuscrits, il est curieux de noter que le Zographensis, le Marianus et l'Assemanianus attestent jištą, J. vm, 50, tandis que le nominatif pluriel du participe présent jiškąšte est conservé Mt. xm, 4 — Mc vm, 11 — J. vi, 24 — etc.

tout entier de gr.  $\varphi\theta e i\rho \omega$ ,  $\sigma \chi l \zeta \omega$ , etc., qui passe communément pour primaire, pourrait être en réalité secondaire. Cette hypothèse, au premier abord arbitraire, se justifie si l'on considère que les prétendus verbes primaires en \*-ye- ne servent à exprimer aucun sens défini et qu'il est, d'autre part, impossible de trouver la formule de leur vocalisme en indo-européen. Ce dernier point mérite une attention particulière.

En slave, ceux des présents en -je- dont le suffixe s'ajoute immédiatement à la racine ont le vocalisme radical e, et cet e est d'autant plus remarquable que les infinitifs correspondants ont le vocalisme radical sans e : piša, pisati; zižda, zidati; jemlja, jimati; črěplja, črůpati; plěža, plůzati; stelja, střlati; struža, strůgati; žują, živati; pljują, pljivati; bljują, bljivati; le vocalisme e se retrouve même à l'infinitif dans stenja, stenati; kleplja, klepati; suja, sovati; etc. On a aussi melja, mlěti; pluja, pluti. Le vocalisme e est, dans ce type, la règle; le vocalisme sans e n'y apparaît presque pas : žinja et lūža du vieux slave sont dus à l'influence de formes \*žina et \*lüga dont russe \*\*ny et ary attestent l'existence : l'infinitif v. sl. žeti est encore celui de \*žina et non celui de žinją. Le présent rūžą a le vocalisme de l'infinitif rūzati : le présent \* rjuža attendu a disparu parce que le ju issu de eu n'alterne plus en slave avec ŭ. Le verbe sŭŝa a subi l'influence de săchnati, aor. săchă; sălja est un simple dénominatif de sălă, il est formé comme αγγελλω en grec et trepesta (de trepetă) en slave. Le vocalisme o de borja, porja, kolja, etc. s'explique par l'influence de présents voisins : cf. lit. barù , pol. pore, lit. kalù. Quant à kryja, kryti; šija, šiti (cf. lit. siúti), etc., on a affaire ici à des racines dissyllabiques et l'on sait que, dans ces racines, la forme sans e a pris souvent la place du degré e, surtout en letto-slave et en germanique (voir ces Mémoires, X, 140); cette particularité est bien visible surtout en baltique; de même les noms du type skr. bhrūḥ, gr. δΦρῦς, etc. n'ont conservé trace en aucune langue d'un mouvement vocalique de la prédésinentielle, non plus que skr. dhih, pur, gir, jah, etc.

Le lituanien présente, pour son type en -ja-, le même vocalisme que le slave pour son type en -je- : la racine a normalement la voyelle e : sveriù, sverti — geriù, gérti — verczù, versti — pérdżu, pérsti — drebiù, drêpti — skeliù, skélti — βelpiù, βelpti — skélbiu, skélpti — spleczù, splesti — vemiù, vémti tempiù, teñpti — dengiù, dengti — veikiù, veikti — léidżu, léisti kráuju, kráuti — βaukiù, βaūkti (cf. skr. cúcyati «il exprime une plainte»?) — láukiu, láukti — kvepiù, kvêpti — etc. Le nombre des exemples est très grand; voir Leskien, Ablaut der wurzelsilben,

p. 400 et suiv. Le vocalisme sans e se trouve dans un assez bon nombre de cas, mais le plus souvent quand la racine, dans sa forme sans e, comprend une sonante longue: ú dans rúgiu, *rákti* et toute une série de cas cités par M. Leskien, *l. c.*, p. 393; y dans gnýbiu, gnypti; ir dans giriù, girti «louer, célébrer» (ainsi disserencie de geria, gerti «boire») — iriù, irti — skiriù, skirti (ces deux racines ne possèdent pas le degré e en lituanien) spiriu, spirti (mais lette speru, spert) — tyriu, tirti (avec un y énigmatique nu présent); il dans skiliù, skilti « allumer du feu », (ainsi différencié de skeliù, skélti «fendre»); ùr dans buriù, bùrti — duriù, dùrti — kuriù, kùrti; ùl dans kuliù, kùlti; ùm dans dumiù, dùmti — grumiûs, grùmti — stumiù, stùmti. Les autres cas et notamment ceux où l'on a le vocalisme sans e avec sonante brève paraissent peu anciens: l'intonation douce de y et de  $\bar{u}$ dans klykiù, klykti et puczù (lette pūšu), pūsti suffit à indiquer pour ces verbes une antiquité médiocre (voir F. de Saussure, M. S. L., VIII, 425 et suiv.); les autres exemples, krupins, etc., cités par M. Leskien, l. c., p. 394, sont tout à fait obscurs; birbiù, birpti — czirβkiù, czirβkti (à côté de czerβkiù, czerβkti) - Bvilpiù, Bvilpti appartiennent à la série de ces verbes exprimant des bruits que le lituanien a formés en si grande quantité; grindzu, grīsti est d'origine inconnue. Le verbe surbiù, surpti «schlürsen» est très intéressant; il appartient à la même racine que srebiù, srêpti «saugen»; on a donc affaire ici à une différenciation; comme les verbes thématiques simples ont à l'infinitif le vocalisme sans e en regard du vocalisme e du présent, type lëkû, likti, il est permis de supposer que l'identité du vocalisme au présent et à l'infinitif des verbes en -ja- est récente et qu'on a eu d'abord une opposition : srebiù, surpti, d'où l'on a tiré deux verbes, l'un srebiù, srepti, et l'autre surbiù, surpti, avec des sens un peu différents. Le vocalisme de sunkiù, sunkti et siunczù, sigsti serait celui de l'infinitif, conservé parce que la forme un de n a cessé d'être comprise comme ablaut de en : in seul est senti en lituanien en cette qualité; de même celui de guliù, gulti dont guléti imposait d'ailleurs l'extension. Même dans les racines à sonante longue, le vocalisme sans e peut s'expliquer de la même manière : ainsi l'opposition de lit. spiriù et de lette speru s'expliquerait bien par d'anciens \*speriu, spirti. En principe, on le voit, le présent paraît avoir eu le vocalisme e dans les verbes lituaniens en -ja-.

Le type letto-slave en \*-ye-, qui vient d'être sommairement décrit, n'a rien de commun, on le sait, avec le type essentiellement primaire des verbes formés à l'aide du suffixe athématique v. sl. -i- (c'est-à-dire i — d'intonation douce —), lit. -i-: v. sl. 3° pers. sing. smrüditä, infinitif smrüdéti; lit. 3° pers. smird(i),

infinitif smirdéti; ces verbes indiquent pour la plupart un état. La 1<sup>re</sup> personne sing. seule a la forme thématique : v. sl. smrŭžda, lit. smirdžu.

En grec, les choses se présentent d'une manière tout autre. Le vocalisme de la racine des verbes en \*-ye- qui correspondent aux verbes letto-slaves en \*-ye- y est défini par une règle très simple qu'a déjà indiquée M. Lorentz, I. F., VIII, 102 et suiv.:

La racine a le vocalisme e si son e est suivi d'un seul élément consonantique — soit sonante (i, u, r, l, m, n), soit consonne —; elle a le vocalisme sans e si son e est suivi de so-

nante plus consonne.

Les exemples du vocalisme sans e dans les conditions indiquées sont extrêmement nombreux; il suffit de citer les suivants ι θρύπλω, ωλύσσω, σκύζομαι (cf. lit. skùndżu « je me plains de », lette skauiu « je suis irrité contre»), τύπλω, κρύπλω, νύσσω, δρύσσω, μύσσω (cf. lit. munkiù), κύπλω, ρύζω, θυλω « furo » (voir Schulze, Quaestiones epicae, p. 312 et suiv.), νίζω, λίσσομαι, βρίζω, ἐν-ίσσω, ωλίσσω, βίπλω, τρίζω, Φρίσσω, σίζω, κνίζω, κρίζω, σχίζω, σλίζω, λίπλω « je désire » (cf. lit. lēpiù « je commande»), σάσσω (aor. ἔσαξα, cf. lit. tvenkiù[?]), σκάζω (cf. v. isl. skakkr « boiteux », v. h. a. hinkan), μάσσω (cf. lit. minkau), δράσσομαι (cf. zd darəzayeiti), ράπλω (cf. lit. verpiù « je file », pour le sens cf. \*snē- « filer » et « coudre »), ρέζω ( pour \*Fραζω; cf. Féργον), βλάπλω (cf. skr. marcáyati), etc.

Le vocalisme e devant sonante plus consonne est presque sans exemple en grec; la conservation de la diphtongue dans γείω (cf. skr. jóṣati), δείω, εὕω (skr. όṣati), νεύω, ἀκούω, et aussi dans σείω peut s'expliquer sans faire l'hypothèse, après tout arbitraire, d'anciens \*g,eus-ye-, etc. (voir Solmsen, I. F., Anzeiger, VI, 154). Sur κείω, voir Schulze, Quaestiones epicae. p. 245 et suiv. Λεύσσω est une exception sûre, mais l'intonation áu du verbe lituanien correspondant liukiu, montre qu'on ne doit pas avoir affaire ici à un ancien ĕu de l'indo-européen. Dans Féρδω comme dans v. h. a. wirkju, il est permis de voir un dénominatif formé comme dy-γελλω de άγγελος, etc.: gr. Fέργον, all. werk; cf. got. waurk et waurkjan¹. Enfin il n'est pas démontrable que le τ de χρέμτηθομας repose sur un ancien y.

Au contraire quand l'e de la racine est suivi d'un seul élément consonantique, il persiste. Quand l'élément consonantique en question est une occlusive ou une sifflante, le fait n'a rien que

Le prétérit waurhta ne prouve pas le caractère secondaire de waurhjan; car les verbes à racine terminée par gutturale ont souvent cette forme : got. bauhta, bruhta, bahta, buhta, v. isl. sotta et aussi le verbe sûrement primaire got. brahta (infinitif briggan).

de naturel; c'est le cas de Θέσσεσθαι (cſ. zd jaiδyeiti), σκέπλομαι, πέσσω, ἐρέπλομαι, χέζω, etc. Les exemples κλέπλω et δρέπλω sont déjà plus intéressants. Quand il s'agit d'une sonante, la chose est plus remarquable, mais beaucoup moins clairc. On a e dans: Θείνω (par exemple chez Homère, Θείνω P 430, ἔθεινε Φ 491), κτείνω, τείνω, éol. τέννει· σλένει, ἀγείρω, ἀείρω, δείρω, εἴρω (surtout dans συνείρω, ce qui explique l'absence d'esprit rude en regard de δρμος π chaîne π), εἴρομαι (voir Schulze, Quaest. ep., p. 59), Γείρω, ἐγείρω, κείρω, μείρομαι, πείρω, σπείρω, τείρω, Φθείρω, σλέλλω, σκέλλω, κέλλω, ὀΦέλλω, περιτέλλομαι, πνείω, πλείω. Mais, à côté de ce vocalisme e, on trouve aussi le vocalisme sans e dans nombre d'exemples.

De ces exceptions plusieurs sont purement apparentes: le grec a en effet confondu, on le sait, dans son unique type en \*-yedeux types distincts, et qui ont donné, l'un, le type en -je- du slave, -ja- du lituanien, et l'autre, le type en -i- du slave, -i- du lituanien: originairement μαίνεται, μανῆναι, qui est apparenté à v. sl. minită, mineti, appartient à une autre catégorie que τείνω, ταθῆναι; on interprète de même χαίρω, χαρῆναι; φαίνομαι, φανῆναι; ναίω πj'habite n (\*n°s-ye-) qui indique nettement un état par opposition aux verbes d'action νέομαι et νίσομαι (\*νι-νσ-yo-μαι); peut-être aussi σπαίρω, ἀσπαίρω (cf. lat. sprēui, sprētus), σχαίρω, ψαίρω.

Parfois les deux vocalismes radicaux, celui avec e et celui sans e, sont attestés simultanément, par exemple arc. δέλλω et att. βαλλω: l'un des deux répond sans doute au type slave en -je-, l'autre au type en -i-; en fait le lituanien a -gulia, -guli "iacere" et guli, guleti "iacere"; le verbe βάλλειν exprime à la fois une action, au sens de «jeter, lancer», et un état, par exemple dans σεριβάλλειν «ètre au-dessus de»; il a réuni le sens des deux thèmes \*gwel-ye- et \*gwol-ye- : le triomphe de la forme sans e a été assuré par l'aoriste βαλείν. Quant à Φθαίρω, δαίρω, κταίνω en regard de Φθείρω, δείρω, κτείνω, ces formes, assez mal attestées, peuvent s'expliquer par des actions analogiques (cf. par exemple έφθαρμαι, έφθαρκα, έφθάρην); le plus sage est de n'y pas chercher des traces d'une antiquité trop reculée. Le vocalisme de xaivo a sans doute aussi été déterminé par xaves, et peut-être même βαίνω par έδαν, βάσομαι, βέδακα, βεδαμένος, βἄτόs, etc.

Les deux verbes  $\varpi l \dot{v} \omega$  et  $\varkappa \alpha \sigma - \sigma \dot{v} \omega$  ont un  $\dot{v}$  dont l'équivalent se retrouve pour le second dans v. sl.  $\dot{s} ija$ , tandis que, vis-à-vis du premier on a lit.  $spi\acute{a}uju$ , v. sl. pljuja; cf. ci-dessus, p. 301, sur v. sl. kryja, etc.

Les verbes en -άλλω comme σφάλλω, Φάλλω, πάλλω, ψάλλω, σχάλλω peuvent avoir λλ issu de λν tout aussi bien que de λγ.

Rien ne prouve d'ailleurs que σφάλλομαι, σφαλήναι par exemple n'appartienne pas au même type que μαίνομαι, μανηναι, et que σφάλλω ne soit pas un factitif secondaire comme μαίνω.

Enfin Φύρω, κύρω, μύρω, ωθύρομαι, σύρω, μύλλω, σκύλλω paraissent bien constituer des exceptions réelles à la règle générale; mais on n'en peut rien dire, aussi longtemps que leur vo-

calisme étrange ne sera pas expliqué.

En principe on peut considérer la règle exposée ci-dessus, p. 303, comme valable en grec : c'est dire que le vocalisme radical des verbes en \*-ye- est absolument dissérent en grec et en letto-slave.

L'indo-iranien présente un état de choses qui diffère à son tour des deux précédents.

Il faut tout d'abord mettre à part la grande série des passifs en -yá-, accentués sur le suffixe, que l'indo-iranien forme librement presque de chaque racine; en vertu du sens, ces passifs doivent être considérés comme étant originairement issus du type exprimant l'état, de même que le passif arménien en -im en regard des verbes actifs en -em (berem «je porte», berim «je suis porté »): skr. budhyáte «il est éveillé» ne saurait être séparé de v. sl. buditu "il veille, il est éveillé", non plus que les aoristes passifs grecs en -n- des thèmes d'aoristes en -ě- du slave, bien que le suffixe présente à toutes les personnes la forme thématique en indo-iranien comme en grec et, par suite, ne se distingue pas, pour la forme, de l'ancien suffixe indo-iranien -ya-. Au contraire, v. sl. žinjetů «il coupe» et skr. hanyáte «il est frappé» n'ont absolument rien de commun, sinon sans doute la racine; de même σχίζω et skr. chidyáte, etc. (cf. Delbrück, Vergl. syntax, II, p. 26). Le vocalisme des passifs skr. caryâte et smaryâte reproduit celui de cárati et smárati dont ils sont tirés : il est donc dépourvu de tout intérêt propre.

Même parmi les thèmes en -ya- dont la racine porte le ton, il s'en trouve un grand nombre qui, au point de vue étymologique, répondent au type lit. -i-, v. sl. -i-. Ainsi mányate est à rapprocher de v. sl. minită, etc. Le sens ne laisse guère de doute sur cette origine. "Of the roots making ya- stems, écrit Whitney (A sanskr. gramm., \$ 761 a), a very considerable part (over fifty) signify a state of feeling, or a condition of mind or body. Le rapprochement de skr. lúbhyati et de lat. lubet, présent issu d'un ancien aoriste en -ē-, est digne de remarque. De plus, un certain nombre des verbes sanskrits en -ya- qui ont le ton sur la racine ont une valeur plus ou moins nettement passive (Whitney, l. c., \$ 761 b).

Bien qu'il soit impossible de faire le départ, il semble bien

que l'indo-iranien ait aussi des verbes correspondant au type en -ye- du letto-slave : skr. drúhyati «il cherche à nuire», zd vərəzyeiti «il fait» (cf. got. waurkjan) par exemple. Si l'on met à part le cas de skr. páyyati, náçyati, etc., zd spasyeiti, jaiðyeiti, etc., qui ne prouve rien, le vocalisme indo-iranien a issu de i-e. e n'apparaît pour ainsi dire jamais. Devant un seul élément consonantique terminant la racine, le sanskrit a a une fois : dans háryati «il prend plaisir à»: ce verbe est un des très rares thèmes en \*-ye- qui se trouvent dans deux langues indo-européennes, cf. ombr. heris «uis»: on a ici un type absolument différent de gr. χαίρω. Devant sonante plus consonne terminant la racine, le zend a un exemple : sraēšyeiti «il s'appuie», mais le sanskrit répond par clisyati «il est suspendu à».

Quant aux autres langues, ou bien elles sont trop altérées pour rien enseigner au point de vue du vocalisme, comme l'arménien, ou bien le type des thèmes à suffixe -ye- suivant immédiatement la racine y est très peu représenté, comme en germanique, en celtique et en italique. A cet égard comme à beaucoup d'autres, ces trois dernières langues s'opposent aux autres langues indo-européennes : ce sont aussi, par exemple, celles où ne figurent presque pas les noms thématiques à vocalisme o de la racine, du type gr. τόνος, qui jouent un si grand rôle en grec, en letto-slave et en indo-iranien.

De plus, les deux types letto-slaves en -t- et en -ye- n'y sont nullement distingués : l'italique et le germanique ont, dans les deux cas, le suffixe athématique -t- (les formes celtiques ne permettent pas de déterminer quel était le suffixe); on a par exemple lat. pario, paris et reperio, reperis; got. bidja, bidjis (avec j emprunté à bidja) et waurkja, waurkeis. Les personnes qui, dans les verbes thématiques, ont le timbre o de la voyelle thématique ont néanmoins cette voyelle : got. bidja, bidjam, bidjand; waurkja, waurkjam, waurkjand; lat. pario, pariunt; reperio, reperiunt; mais 1" plur. parimus, reperimus: on ne saurait s'attendre à rencontrer "pariemus; car, tandis que, dans les anciens verbes athématiques, la forme thématique a été étendue à ces mêmes personnes. ainsi sero, serimus, serunt en regard de sers, sert, sertis, on a imus à côté de eo, is, etc., tout comme reperimus. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher dans quelle mesure peuvent être anciennes les formes athématiques des verbes italiques et germaniques répondant aux verbes letto-slaves en -ye-, ou, inversement, dans quelle mesure le letto-slave pourrait avoir éliminé des formes thématiques anciennes du type en -t-. Au point de vue de l'étude du vocalisme radical, l'essentiel est que l'italique et le germanique ne distinguent plus les deux types.

Sans doute, plusieurs des verbes du type letto-slave -\(\vec{t}\)- ont généralisé, en italique et en germanique, les formes en -\(\vec{c}\)- de l'aoriste, par exemple lat. habet, got. habai\(\vec{P}\) en regard de lit. tur-\(\vec{c}\)-ti, v. sl. jim-\(\vec{c}\)-ti, gr. \(\sigma\)\_-\(\sigma\). Mais cette extension du type -\(\vec{c}\)- n'a pas été complète: on a v. h. a. liggu, ligis en regard de v. sl. le\(\vec{c}\), le\(\vec{c}\)isi (inf. le\(\vec{c}\)ati, lat. fo, fis en regard de l'imparfait (servant de conditionnel) v. sl. bim\(\vec{t}\), bi, etc. En somme, on ne saurait d\(\vec{c}\)cider si lat. moritur en regard de skr. mriy\(\vec{d}\)te ou cupit en regard de k\(\vec{u}\)pyati r\(\vec{e}\)pond à l'un ou à l'autre des deux types letto-slaves. D\(\vec{e}\)s lors. il n'y a rien à tirer du vocalisme des verbes — peu nombreux d'ailleurs — que pr\(\vec{e}\)sentent ces deux dialectes indo-curop\(\vec{e}\)ens; on y notera seulement la fr\(\vec{e}\)quant degr\(\vec{e}\) sans e dans les racines non pourvues de sonantes (cf. quattuor et slave \(\vec{e}\)ityre, K. Z., xxxvi, 35), par exemple lat. capio, got. haffa.

S'il n'est pas possible de fixer le vocalisme radical des verbes en \*-ye- (letto-slave -ye-) à suffixe directement ajouté à la racine, on ne saurait non plus définir le sens de cette catégorie de verbes. Une fois écartés ceux des verbes sanskrits qui répondent au type letto-slave en -t- indiquant un état, le restant n'a aucune signification propre; voir Delbrück, Vergl. synt., II, p. 26 et suiv. Le suffixe \*-ye- n'est donc pas un élément significatif, comme par exemple l'infixe \*-ne- ou le suffixe \*-t-, c'est un simple élément de formation comme dans les types nominaux secondaires énumérés plus haut.

Or rien n'empêche de tenir pour secondaires aussi les verbes en \*-ye- d'apparence primaire. Les débris des thèmes soit nominaux, soit verbaux, constitués par la racine seule sont, on l'a vu, d'autant plus abondants dans chacun des dialectes indo-européens que ces dialectes sont conservés sous une forme plus ancienne; il n'est donc pas douteux que les thèmes racines, très nombreux en indo-européen, ont été progressivement éliminés au cours du développement particulier des divers dialectes.

Beaucoup de prétendus verbes primaires en \*-ye- sont simplement des dénominatifs tirés de thèmes racines nominaux. Le skr. rusyati et le v. sl. süsetü a il sèche n sortent d'un thème \*sus- a sec n, indirectement attesté par skr. rus-ka-, zd kus-ka-: on sait que le suffixe i.-e. \*-ko- est essentiellement secondaire; du coup l'anomalie de sens et de vocalisme présentée par le verbe slave est expliquée. De même skr. tṛṣyati a la soif n et got. Paursei p mik a j'ai soif n sortent d'un thème \*tṛṣ-: l'adjectif skr. tṛṣuḥ, got. Paursus est un thème en -u-; or les adjectifs de cette forme sont sans doute le résultat de l'élargissement par \*-eu- d'anciens thèmes racines,

car leur féminin n'est pas tiré de la forme en ·u-, mais directement de la racine en germanique, type got. Paursjo- (cf. v. h. a. durri), en baltique (type lit. \*saldjo-) et même en grec dans woλλά- en regard de woλύ-. Dans ces deux cas, les noms d'où seraient tirés les verbes considérés ne sont que supposés; mais on ne voit pas ce qu'on pourrait opposer à qui tiendrait i.-c. \*spek,-ye- (lat. specio) pour un dénominatif de \*spek,- (skr. spac-, lat. au-spex, etc., et, avec un suffixe secondaire, v. h. a. speho, voir ci-dessus, p. 299.). On a de même expliqué plus haut gr. (F) épow et got. waurkja comme tirés d'un thème racine \*werg\_-,\_ \*wrg. - dont le vocalisme justifie la forme anomale de gr. Εέργον et v. h. a. werc: le seul vocalisme normal de l'abstrait en -o- est celui de arm. gorc. On n'objectera pas que, en regard de skr. tr'syati et pacyati par exemple, il existe d'autres thèmes verbaux de même racine tandis que les dénominatifs ordinaires ont un seul thème, celui du présent : des racines tars-, (s)paç-; l'existence des dénominatifs tṛṣ-ya-, páṛ-ya- n'empêchait pas de tirer un nombre illimité de formations primaires nominales ou verbales; la situation est tout autre pour pát-ya-te « potitur », dénominatif d'un thème \*pat- (i.-c. \*pot-); le thème i.-e. \*pot- n'appartient à aucune racine verbale, par suite le thème verbal \*pot-ye- est le seul qui existât en indo-européen, et le sanskrit n'a encore que le présent pát-ya-te et nul autre temps (Whitney, The roots, verb-forms, p. a4).

Le plus souvent, les verbes en \*-ye- d'apparence primaire sont des déverbatifs issus de thèmes racines verbaux. Cette origine est évidente, on l'a vu, pour l'itératif v. sl. da-ja par exemple, cf. skr. ádat, arm. et, gr. ἔδω(-κε) : le suffixe \*-ye- a permis ici de transformer en itératif un thème \*dō- exprimant l'action pure ct simple; en arménien, c'est sur la forme sans e \*da- (cf. gr. εδομεν) que repose le thème \*da-ye-, d'où sort le présent tam «je donne »; on a de même v. sl. zna-ja en regard de gr. Eyvw, etc. D'une manière générale, les racines terminées par une voyelle longue sont celles où les thèmes racines sans voyelle thématique ont subsisté le plus longtemps; or presque toutes celles de ces racines qui sont représentées en slave y donnent un thème en -je-, ainsi dėja (cf. skr. adhāt, arm. ed, gr. έθηκε), baja (cf. gr. Φη-μι), sėja, etc. Toutes ces formes supposent d'anciens thèmes slaves : \*da-, \*znā-, \*dě-, \*bā-, \*sě-, etc. On a des formations de même sorte, mais sans doute plus anciennes dans des cas tels que les suivants: gr. τείνω, cf. skr. átan; δείρω, cf. skr. dárt; lit. verczù, cf. skr. ávart; lit. vemiù, cf. le présent skr. vami-ti (3° plur. vam-anti) de la racine dissyllabique \*wem- (lit. vémti, skr. vāntā-); gr. νίζω. cf. le participe skr. nij-ānáh; gr. Θείνω, etc., cf. skr. hánti, zd jainti; gr. κτείνω, cf. ἔκταμεν; lit. ležiù, v. sl. liža, cf. skr. rélhi;

lit. pēβiu, v. sl. pišā, cf. skr. pic-ānā-; lit. spleczù, cf. skr. prath-ānā-, lit. kuriù «je bàtis», cf. skr. dkar, gâth. čōro!; lit. grebiu «je saisis» (pour le vocalisme lit. e, cf. lit. esti — lat. ēst en regard de skr. admi), cf. skr. agrabh-am, agrabhīt. Si l'on tient compte des cas où le verbe en \*-ye- est en face d'un verbe thématique, cette liste peut être beaucoup augmentée: gr. ωέσσω, cf. skr. pácāmi, v. sl. pekā, lat. coquo; v. sl. stenjā, éol. τέννει, cf. gr. σθένω; gr. χέζω, cf. skr. hádati; v. sl. plujā, cf. plovā; peut- être v. sl. lačā, cf. le participe lakomū, etc.

On sait que, parmi les verbes en \*-ye, il en est fort peu qui se trouvent dans deux langues indo-européennes et à peine un ou deux qui se trouvent dans plus de deux; cette particularité s'explique bien si l'on admet que le type muni du suffixe secondaire -ye- a servi dans chacune des langues indo-européennes isolément, tantôt à remplacer le type de thèmes racines sans voyelle thématique, lequel a été en effet éliminé plus ou moins tôt et plus ou moins complètement dans toutes les langues indo-européennes, tantôt à fournir un présent dérivé de thèmes racines qui avaient la valeur d'aoristes. D'ailleurs on observe assez souvent que des suffixes secondaires soient ajoutés à des formes trop brèves, uniquement pour leur donner plus de corps; ainsi le suffixe -ka- en iranien; par exemple, le pehlvi kāmak a le même sens que v. perse kāma- et pehlvi kām; en effet, ni la passion de ceux qui parlent ni la paresse de ceux qui écoutent ne s'accommodent de ce que les mots importants et significatifs de la phrase soient courts. Les noms et les verbes trop brefs sont donc remplacés souvent par des dérivés ou même par d'autres mots. On ne saurait insister ici sur ce fait, très important, qui mérite une étude à part.

On pourrait objecter la place du ton dans les verbes en \*-ye-: alors que le suffixe porte le ton dans les dénominatifs comme skr. deva-yá-ti et les déverbatifs comme dediç-yá-te, c'est au contraire la présuffixale qui est accentuée dans le type: skr. páç-ya-ti, drúh-ya-ti, v. sl. pisa (2° pers. russe пишешь, serbe пашеш; voir P. Boyer, Accentuation du verbe russe, p. ½29 et suiv. dans le Centenaire de l'École des langues orientales de Paris), lit. βαūkias (F. de Saussure, l. F., Anz., VI, 160), gr. τείνειν, τείνων (et non \*τεινεῖν, \*τεινών). Mais, en fait, l'accentuation des dénominatifs sur le suffixe n'est pas attestée en dehors du sanskrit: les participes grecs τιμών, φιλεών supposent \*τιμάων, φιλέων et excluent \*τιμαών, \*φιλεών; car on ne voit pas pourquoi un type aussi important que τίμαών, Φιλεών, aurait altéré son accentua-

<sup>1</sup> Voir la note v à la suite de l'article, p. 319.

tion sous l'influence du type λείπων, alors que ιών, τιθείς, διδούς, δειχνύς, etc. conservaient leur oxytonaison; le russe a πέμαιο de Atao, urpan de urpa, yuto, etc., et le lituanien klúpoju, pasakoju, girtûju, gûdejûs, etc.; en sanskrit même, on rencontre assez souvent l'accentuation mantrá-ya-te, arthá-ya-ti, etc. (voir les exemples chez Whitney, A skr. gramm., \$ 1067). L'accentuation du type skr. pácyati, yúdhyati est d'accord avec celle des dénominatifs helléniques et letto-slaves et d'une partie des dénominatifs sanskrits et ne fait par suite aucune difficulté. Il resterait à déterminer quelle était, d'une manière générale, la place du ton dans les verbes secondaires en \*-ye-; mais les faits que peuvent fournir le grec, le lituanien, le russe et le serbe sont trop peu nombreux, trop obscurs et trop récents pour qu'une théorie solide puisse être édifiée; il suffira de constater la contradiction entre les dénominatifs sanskrits d'une part, helléniques et letto-slaves de l'autre.

Le suffixe non significatif \*-ye- n'est que l'un des élargissements employés par l'indo-européen à la suite de thèmes racines verbaux de type athématique; c'est en vérité le seul dont la valeur suffixale soit très claire; mais on a de différents côtés la trace de plusieurs autres élargissements analogues. Ainsi on connaît gr. ἔ-θη-κε, lat. fē-cit en regard de skr. ádhāt, arm.ed; et l'on a de même gr. ¾-xa, lat. iē-cī en regard de l'impératif -és dans άφ-εs par exemple. A skr. é-ti et yā-ti le vieux slave répond par jidetŭ (de \*jidetŭ) et jadetŭ (panslave \*édeti) qui supposent \*i-de- et 'yā-de-, c'est-à-dire qui sont des élargissements par \*-de-(i.-e. \*-de- ou \*-dhe-) des thèmes \*ei- et \*yā-. Un thème iranien hvab-da- est de même attesté (voir Grundr. iran. phil., I, p. 77, § 139) en regard de skr. svap- qu'on a dans svap-tu (et svapiti, avec un i énigmatique dans une racine monosyllabique : skr. sváp-na-h, gr. υπ-νο-s, lat. som-nu-s et skr. sup-tá-h). Les participes en -damas du lituanien, comme er-da-ma-s, bú-da-ma-s, pourraient bien être issus d'anciennes formes élargies de ce genre; cf. le participe zend -hvab-də-mna- π s'endormant π. Le grec νήχομαι «je nage» (dor. νάχομαι, Théocrite, 23, 61) est un élargissement de \*snā- (skr. snā-ti a il se baigne , lat. nā-re), cf. oleváχω et skr. impératif stani-hi; dans σμή-χω et σμάω (σμῆν); ψήχω, ψω-χω et ψαω (ψην), τρύ-χω et τρύ-ω, le grec a à la fois l'élargissement -χε- et l'élargissement -(y)ε-. Le grec τλή-θω est un élargissement de \*plē- (gr. ωλη-το, skr. áprā-t, lat, [im]ple-re), ἔσ-θω de \*ed- (skr. ád-mi, etc.), Φθίνυ-θω, μινύ-θω de  $\varphi\theta$ ινν-, μινν , etc.; sur le type en -θω du grec, voir G. Curtius. Das verbum der gr. spr. 2, [1, 366 et suiv.; de même ἀνν-τω est

un élargissement de àvo-. Du thème \*wel- « désirer » (lat. uol-t, ud-i-m) le grec a deux formes à élargissement : Fέλ-πο-μαι et Fελδο-μαι; pour le sens cf. lit. viliu «j'espère», viltis «espérance n. Outre τείνω, le thème racine \*ten-fournit plusieurs déverbatifs: skr. tam-sa-ti, got. -Pin-san (et lit. tesiù avec un second suffixe) — \*tem-p-, attesté par lit. tempiù — lat. ten-dō (pour la formation, cf. [of]-sendo en regard du skr. hán-ti, pen-do en regard de v. sl. ping "je pends, je tends", raspeti "crucisier", lit. pinù et tondeō en regard de grec τέμνω, v. sl. ting. Le thème \*k, leu-(skr. ácrot, zend srao-ta, grec κλῦ-θι) est aussi élargi de plusieurs manières : par \*-ke-: arm. lsem "j'entends" (cf. skr. clóka-) et par\* -se-: skr. crósa-ti, zd sraosa-mna-, cf. v. sl. sluchu, etc. — Les exemples précédents ont été choisis parmi ceux dont l'analyse est évidente; dans la plupart des cas, on a affaire ici à des élargissements propres à un seul dialecte indo-guropéen et ayant remplacé ou complété d'anciennes formes athématiques.

### 2° Le suffixe \*-ske-.

Le seul suffixe verbal autre que \*-ye- qui se retrouve dans plusieurs langues indo-européennes avec le rôle de suffixe seçondaire est \*-ske- : skr. -cha-, zd -sa-, v. sl. -ste-, grec -σκε-, lat. -sci-, v. h. a. -sci-. Le sens de ce suffixe est à peu près identique à celui de l'infixe primaire -ne- (voir Meillet, De radice men-, p. 24, et Delbrück, Vergl. synt., II, 59). Suivant M. Delbrück, ce sens serait originairement celui de l'action qui se développe et aboutit à un terme défini; au moins explique-t-on bien ainsi la valeur inchoative qu'ont prise les verbes latins en -sco. Le caractère secondaire des verbes grecs en -σκω et latins en -sco se dénonce au premier coup d'œil dans la plupart des cas, on le sait : il suffit de rappeler les prétérits itératifs du type Φεύγεσκον, Elmeonov, les verbes tels que lat. tepe-sco, quie-sco, etc. En arménien, les dénominatifs ont l'aoriste en -c-, par exemple, de ser "amour", sirem "j'aime", sireçi "j'aimai", tandis que les verbes primaires ont d'ordinaire des aoristes radicaux, ainsi berem «je porte », beri » je portai ». Tout ceci indique déjà que le suffixe \*-skeétait sans doute secondaire; le fait décisif est l'existence de zend -i-sa- dans yr-i-sa- « s'éveiller » (exemple unique en iranien), grec -ι-σχε-, par exemple dans άλ-ί-σχο-μαι «je suis pris», lat. -ἴ-εκί-, par exemple dans obdorm-i-sco en regard de dormio; dans ces trois ras, le suffixe -ske- a été ajouté au thème composé de la racine et du suffixe -t- indiquant l'état. Dès lors, il est licite d'interpréter les verbes en \*-ske- d'apparence primaire comme des dérivés de thèmes racines; ainsi v. perse xšnā-sa-tiy, gr. γνώ-σκω, lat. (q)nōsco sont issus du thème \*g1nō-, gr. έγνων; skr. gáchat, gr. βάσκω sont issus du thème \*g\*em-, g\*m- (skr. ágan, arm. ekn);

skr. ucháti, zd usaiti sortent d'un thème \*wes-, us- (skr. avasran); iran. hvaf-sa- de \*swep- (cf. ci-dessus, p. 310); les primitifs de \*iske-, \*aiske- (skr. icháti, zd isaiti, v. sl. jiska, cf. lit. ¿βkau, v. h. a. eiscon, arm. ayç) et de \*pr(k)ske- (skr. prcháti, zd pərəsaiti, lat. poscō, arm. harçanem, v. h. a. forscōn) ne sont pas attestés, mais, si l'on songe au petit nombre des thèmes racines verbaux qui ont été conservés, on voit qu'il n'y a là qu'un pur accident: d'ailleurs l'emploi, fréquent dès l'indo-européen, des dérivés en \*-ske- pour ces racines a déterminé la disparition des primitifs dont ils sont issus. Rien ne s'oppose donc a priori à ce que l'on tienne pour essentiellement secondaire tout le type indo-européen en \*-ske-.

De ce qui précède il semble résulter que, à l'origine, dans chacun des dialectes indo-européens, il existait encore un grand nombre de thèmes racines verbaux. Et, en effet, plusieurs détails indiquent nettement la grande place tenue par ces thèmes. On a déjà indiqué ailleurs que les pluriels des prétérits primaires du germanique remontaient à d'anciens thèmes racines (Meillet, De radice \*men-, p. 40). L'exemple dont on est constamment amené à se servir pour illustrer les verbes thématiques, le thème \*bhere-, est un ancien thème racine : skr. bhar-ti, bhar-tám, grec Φέρ-τε, lat. fer-t. La conservation fortuite du participe grec ἐκών dont l'oxytonaison prouve le caractère athématique (cf. i-ών) est le seul témoignage qui confirme le caractère indo-européen du thème \*wek,-, skr. váç-mi, gâth. vasəmi. Tous les indices concourent ainsi à établir que les thèmes racines jouaient un rôle capital en indo-européen et même encore au début de l'histoire de chacun des dialectes indo-européens; par la suite, le nombre de ces thèmes n'a cessé de se réduire, si bien qu'enfin ils ont été éliminés de toutes les langues et qu'il en est resté seulement çà et là quelques traces isolées et obscures. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, le développement indépendant des divers dialectes a abouti partout également à un même résultat 1.

¹ Ce travail, qui a été communiqué à la Société dans la séance du 1 1 mars 1899 (voir Bulletin n° ½7 [XI, 1], p. xvij), était déjà composé au moment où a paru Der indogermanische ablaut, de M. Hirt. Il est donc intéressant de signaler que M. Hirt a indiqué des idées analogues à celles qui sont soutenues ici; v. l. c. p. 181, n. et surtout p. 189, \$\$ 827 et 828, mais en s'appuyant sur des arguments tout différents, et qui semblent peu probants. [Note de correction.]

#### NOTES.

Pour ne pas interrompre l'exposition, on a dû laisser de côté certaines questions accessoires sur lesquelles il convient de revenir.

# I. Sur LE SUFFIXE \*-smo-. (Note à la p. 297.)

Le suffixe secondaire i.-e. \*-mo- ne doit pas être confondu avec le suffixe \*-smo- servant à former des noms d'action qui est très clairement attesté en lituanien dans valksmas, varsmas, etc. (voir Leskien, Bildung der nomina, p. 422 et suiv.) et en grec dans σχισμός, δασμός, ώσμός, άφλοισμός, όσμή, μερισμός, ένθουσιασμός, etc.; la forme \*-smo- est aussi attestée indirectement par le χ de σελοχμός, ἰωχμός, μυχμός, ῥωχμός, λαχμός, comme l'a indiqué M. F. de Saussure, M. S. L., VII, 91; -ksm- donne le grec -χμ- exactement comme -ksn- donne -χν-; c'est d'ailleurs ce que l'on attend a priori; en effet, il résulte de la graphie attique préeuclidienne  $\chi\sigma$  de  $\xi$  que k se prononçait  $\chi$  devant  $\sigma$  en grec (sur un fait pareil en sanskrit, cf. M. S. L., VIII, 299) et, quand il y a métathèse, on trouve  $\sigma_{\chi}$  et non  $\sigma_{\chi}$ , ainsi Πισίδσχενος pour Πισίδχσενος; voir les exemples chez Kretschmer, Vaseninschriften, \$ 158, p. 180 et suiv.; -χσν-, -χσμ- donnent -χν-, -χμ- après chute de σ exactement comme -ρσνdonne -ρν- dans ω έρνα, άρνειός, etc. (voir Kretschmer, Mitteil. d. arch. inst., XXI, 425, n.); τέχμαρ ne peut donc sortir d'un ancien \*τεκσμαρ, et l'étymologie admise par M. Brugmann (Grundr.,  $I^2$ , p. 561) doit être abandonnée. Comme le  $\sigma$  n'était conservé dans aucun cas sans quelque altération soit du  $\sigma$  même, soit de la consonne finale de la racine et disparaissait souvent tout à fait (ainsi dans δειμός, δδυρμός, ω αρμός, etc.), on a fini par tenir -μο- pour le suffixe et l'on a dit μυγμός au lieu de hom. μυχμός par exemple. — A côté de -σμό-, le grec a un suffixe très voisin - θμό- : κλαυθμός, μηνιθμός, τεθμός, εls-

### II. — SUR LA PLACE DU TON DANS LES VERBES GRECS.

tθμη, ἐφετμή (ancien \*ἐφεθμā, avec dissimilation renversée [Grammont, Dissimilation, p. 88 et suiv.]; cf. φύτλη de \*φύθλā: tous les mots grecs en -τλο-, -τλā- dont l'étymologie est claire

(Note à la p. 30g.)

On s'est demandé si la règle générale qui définit la place du ton dans les formes personnelles des verbes grecs est due à la

ont une aspirée dans la racine).

généralisation des formes atones ou à une combinaison de formes atones et de formes toniques (v. en dernier lieu Hirt, Der indog. akzent, p. 170 et suiv.). Le fait que, dans tous les dénominatifs tels que  $\tau i\mu \tilde{\omega}$  ( $\tau i\mu d\omega$ ),  $\varphi i\lambda \tilde{\omega}$  ( $\varphi i\lambda \epsilon \omega$ ), etc., la place du ton historiquement attestée s'explique également bien en partant de formes toniques et de formes atones parle en faveur de la seconde hypothèse, celle de la combinaison, car ces verbes sont nombreux et très employés et surtout ils constituent en grec le type normal par excellence. Les présents comme  $\varphi \epsilon \rho \omega$  ( $\varphi \epsilon \rho \omega \nu$ ),  $\tau \epsilon i \nu \omega$  ( $\tau \epsilon i \nu \omega \nu$ ),  $\tau i \theta \epsilon \mu \omega \omega$  (inf.  $\tau i \theta \epsilon \sigma \theta \omega$ , partic.  $\tau i \theta \epsilon \mu \epsilon \nu \omega$ , cf. des cas comme skr.  $j i h i \epsilon$ ), des futurs comme olow (olow), des aoristes comme  $\epsilon \epsilon \nu \omega$  (à en juger par skr.  $\epsilon \nu \omega$ ),  $\epsilon \nu \omega$ , subj.  $\tau \nu \omega$ , impér.  $\tau \nu \omega$  (cf. inf.  $\tau \nu \omega$ ), partic.  $\tau \nu \omega$ ) s'expliquent parfaitement par des formes toniques;  $\epsilon \nu \omega$ ,  $\epsilon \nu \omega$ ,  $\epsilon \nu \omega$ ,  $\epsilon \nu \omega$ , olow, olom, olow, olow

M. Hirt, loc. cit., oppose hom. λίπου, λίπες (λιπεῖυ, λιπώυ) et att. δέδορκα (cf. skr. dadárça). L'argument ne porte pas. Car, à supposer même — contre toute vraisemblance — que les grammairiens aient fixé le ton de hom.  $\lambda l\pi o\nu$  d'après une tradition authentique et non par application mécanique de la règle générale, on n'a pas ici une forme atone, mais, comme dans *luev* et ἴσμεν, une accentuation analogique. Quant à δέδορχα, le témoignage du sanskrit, étant unique, ne suffit pas à établir que, dans le parfait indo-européen, le ton ne fût jamais sur le redoublement; on connaît l'hésitation qui a subsisté dans les présents à redoublement : skr. bibharti et bibharti. Et d'ailleurs si même on part de \* δεδόρκα en regard d'un enclitique \* δεδορκα, il n'y a point encore de difficultés. En effet, après établissement de la règle générale qui détermine dans quelles limites peut se mouvoir le ton en grec, la plupart des formes atones ne se distinguaient plus des formes toniques; par exemple, l'atone \*τίμαω ne se distinguait plus de \*τῖμάω, tous deux étaient τῖμάω; en ce temps, des deux formes δέδορκα (ancien \*δεδορκα atone) et \*δεδόρκα, toutes deux toniques au point de vue grec, la première, conforme au type le plus ordinaire, a naturellement triomphé.

M. Wackernagel a eu raison, on le voit, d'expliquer la place fixe du ton dans les verbes grecs par l'existence de formes enclitiques; mais on ne doit pas pour cela croire, avec M. Hirt, que ces verbes représentent exclusivement et directement d'anciens enclitiques; il y a eu un développement historique complexe dans lequel sont intervenus plusieurs facteurs 1; à ceux qui ont été signalés il faudrait ajouter sans doute en premier lieu des hésitations dans

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> C'est ce qu'enseigne très clairement M. Brugmann, Griech. gramm.<sup>3</sup>, p. 156 et suiv. [Note de correction.]

l'emploi des formes toniques et atones; mais on ignore absolument quand le grec préhistorique employait les unes et les autres, et, en tout cas, rien n'autorise à croire que la règle connue du sanskrit se soit à aucun moment appliquée au grec.

De plus, à l'intérieur de la phrase, dans les anciens oxytons privés de leur ton par la barytonaison grecque (voir Wackernagel, Beitr. z. lehre v. gr. akzent, p. 3 et suiv.) il devait se développer un ton secondaire, sinon encore à l'époque alexandrine, car le fait n'est pas attesté par les grammairiens, du moins pendant une période plus ancienne. Autrement on ne s'expliquerait pas la barytonaison éolienne; dans une langue où l'on avait aueμος, ancien proparoxyton, et, à l'intérieur de la phrase χαλεπὸς, ancien oxyton, on conçoit au contraire aisément que θεòs ait été accentué comme véos et que, par suite, la barytonaison se soit généralisée et étendue à tous les mots de la langue. Dans les autres dialectes, la barytonaison n'a pas eu de pareilles conséquences d'une manière générale. Mais il n'en subsiste pas moins que, à date ancienne, la forme tonique \*τανυταί = skr. tanuté devait se prononcer τάνυταλ à l'intérieur de la phrase et venait se confondre par suite avec l'ancienne forme enclitique τάνυται = skr. tanute.

Quoi qu'il en soit, les formes vraiment atones comme εἰμι et Φημι et les formes oxytonées ou paroxytonées comme λαδέ, λα-δοῦ (\*λαδέο) sont en grec des survivances rares et anomales. Les pluriels ἴμεν et ἴτε, ἴσμεν et ἴσῖε, qui sont toniques, au point de vue grec, mais qui ne répondent pas à skr. imáḥ et ithá, vidmá et vidá, sont des applications de la règle générale et montrent quelle est la vraie explication de difficultés apparentes telles que celle présentée par grec δέδορκα, skr. dadárça. Cette règle provient d'un développement proprement hellénique et ne laisse transparaître rien d'indo-européen.

# III. GREC σ τρομαι. (Note à la p. 305.)

L'u de  $\varphi \dot{\nu} \rho \omega$ , etc. suit dans tous les cas une labiale ou une consonne qui peut être issue de labiale (ou de labio-vélaire), par exemple  $\sigma$  de tw,  $\varkappa$  de  $k^{\omega}$ ; seul,  $\varpi l \dot{\nu} \rho \omega$  fait exception, mais le groupe  $\varpi l$ - de ce verbe est tout à fait à part.

En effet, M. Zupitza (Germ. gutturale, p. 183) rapproche v. isl. harmr «chagrin», v. h. a. haram, etc. de v. sl. sramŭ et zend fšarmā! «par honte», persan šarm: le primitif serait donc "phormo. Mais les mots slave et iranien dont les sens sont identiques admettent une autre explication phonétique, tout aussi plausible et même plus probable a priori: "psormo-; si le grec

A côté de ω Ιύρομαι, il existe d'autres mots à initiale ω l- et dont le sens est plus ou moins voisin : d'abord ω lώξ, ω lάξ « craintif » (sans doute primitivement ω lώξ, gén. ω lάχος), ω lήσσω (aor. ἔπ lάχον) et ω lώσσω (dérivé de ω lώξ?); puis ω lοία, ω lοέω. Une autre famille, peut-être apparentée à celle-ci, est constituée par ω laίω « je pousse, je me heurte », et ω lίσσω « je fais sortir de la gousse en frappant »; et peut-être quelques mots; or, à côté de ω lαίω on trouve gr. ω αίω, lat. pauire « frapper » et pauère « avoir peur » (à rapprocher de ω lήσσω, etc. pour le sens); à côté de ω lίσσω on a lat. pinsīre et skr. piş- (pináṣṭi); à côté de ω lέρνα, got. fairzna, lat. perna, skr. pārṣni-¹; à côté de ω lερόν, v. sl. pero. Les alternances ainsi attestées sont de même ordre que ω lóλις et ω δλις, ω lόλεμος et ω όλεμος, ω lελέα et ω ελέα (G. Meyer, Gr. gr. 3 \$ 264, p. 365).

Le groupe sonore aspiré qui fait pendant à grec & = zend fs est attesté par & vx- (issu de φθυχ-) = skr. bh- dans grec & vx, ω vσσω, et skr. bhuj- (voir M.S. L., X, 276); on sait que le bh de bhuj- forme position dans paribhuja, Tait. samh., IV, 5, 14 = Vāj. samh., XVI, 11, et dans dáçabhujiḥ, R. V., I, 52, 11, et doit, par suite, être considéré comme représentant un groupe de consonnes.

Ces deux groupes, sourd et sonore aspiré, à labiale initiale sont exactement parallèles aux deux groupes à gutturale initiale : grec  $x\tau = \text{skr.}$  ks et grec  $\chi\theta = \text{skr.}$  ks (ancien  $g^{\sharp}h$ ) dont M. Brugmann signale les principaux cas, Grundr.,  $1^2$ , p. 790 et suiv.; on y retrouve d'une manière caractéristique la fréquence du doublet, consonne double : consonne simple, qu'on observe par exemple dans gr.  $x\tau\epsilon i\nu\omega$  :  $x\alpha i\nu\omega$  —  $\alpha \rho x\tau os$  = skr. iksah, arm. arj, lat. ursus : gr.  $\alpha \rho xos$  = persan xirs (Hübschmann, K. Z., XXXVI, 164) —  $\chi\theta\omega v$ , cf. skr. ksam— :  $\chi\alpha\mu\alpha i$ , cf. zd zsm-, lat. humus, etc. La dentale que présente le grec se retrouve en celtique, comme l'a vu M. Kretschmer, Einleitung in die gesch. der gr. spr., p. 167; cf. Brugmann, loc. cit.; M. Solmsen a, il est vrai, détruit l'un des principaux exemples (K. Z., XXXV, 479) et M. Pedersen a dans l'ensemble contesté la valeur de tous les cas cités (K. Z., XXXVI, 104 et suiv.), mais le rappro-

¹ Le v. sl. plesna «plante des picds» sort de \*pleth(e)-s-nā (e en syllabe intérieure tombe toujours en letto-slave) et appartient, comme lat. planta, à la même racine que gr. ωλατύς, ωλάτος, zd fra þē, etc.

chement de v. irl. art, gall. arth et de grec άρκτος ne saurait être écarté; si le traitement ar de r initial ne peut s'expliquer ici comme dans le cas de re (Brugmann, Grundr., I<sup>2</sup>, \$ 516, 4), on admettra simplement un a prothétique, chose fréquente en indo-européen devant une sonante initiale (F. de Saussure, Mémoire, 276 et suiv.; M.S.L., VIII, 236 et suiv.). De plus, on a la forme celtique parallèle du groupe sonore aspiré à l'initiale du mot dans v. irl. in-dhé, gaél. dé, an de, gall. y ddoe, bret. deac'h whier m que M. Macbain a rapprochés avec raison du gr. χθές, et dont le d s'explique fort bien, sans qu'on ait besoin de recourir à l'influence invoquée par M. Macbain du mot signifiant «aujourd'hui, v. irl. indiu, etc.: grec χθές et v. irl. -dé (de \*desi) sont à lat. heri, v. h. a. gesturon, ce que χθών est à χαμαί; le y de skr. hyáh, cf. pehlvi dik, persan di, est un ancien y comme celui de skr. cyenáh en regard de zend saēna- et de arm. cia, grec lativos, et c'est à tort qu'on pose parfois grec  $\chi \theta = \text{skr}$ . hy. Le témoignage du celtique vient, sur tous ces groupes, confirmer celui du grec; il établit d'une manière définitive le caractère de la correspondance : gr.  $x\tau = skr. ks$ .

### IV. LE FUTUR INDO-IRANIEN EN -sya- ET LE FUTUR LITUANIEN.

(Note à la p. 305.)

Il semble naturel au premier abord de tenir un futur tel que skr. jeṣyáti pour le dérivé du thème d'aoriste sigmatique jaiṣ-jeṣ-(dans ájaiṣam, ájaiḥ, ájaiṣma, jeṣam, jeṣaḥ, etc.). La place du ton est celle que l'on observe d'ordinaire dans les thèmes secondaires en -ya- du sanskrit. D'autre part, on a en regard de l'aoriste en -iṣ- un futur en -iṣya-, de même que, en regard de l'aoriste en -s-, un futur en -sya-; toutesois il convient d'ajouter que le futur en -iṣya- a en sanskrit une existence absolument indépendante de l'aoriste en -iṣ-, ainsi staviṣyáti en regard de stóṣi, et que, d'une manière générale, le futur et l'aoriste n'ont aucun lien dès l'époque védique.

Le lituanien sait difficulté. Un sutur dèksiu, correspondant au thème sanskrit dhakşyá- (attesté dans le participe védique dhakṣyán), a, dans le lituanien écrit de Prusse, la slexion des verbes primaires en -i-: 1<sup>re</sup> plur. dèksime et non celle des thèmes lituaniens en -ja-. Mais cette slexion lituanienne est loin d'être claire. D'une part en esset, il existe dans certains dialectes un participe en -siant-, par exemple en sace de premières personnes du pluriel comme eysime, Szyrwid a un participe busius, plur. busiu (Punktay sakimu, éd. Garbe, p. 35, 16 et 107, 10): ce búsiant- répond à slave byšę, byšašteje et paraît ancien: sans même parler des sormes telles que búsiame dont l'existence est contestée par Kur-

βat, Lit. gramm., \$ 1165, il y a donc deux traces en letto-slave du suffixe \*-sye/o-, au moins au participe qui est la forme où le futur est le plus souvent attesté en védique. D'autre part, on trouve dans certains textes une hésitation entre une flexion -sime -site au pluriel et une flexion -sme, -ste, ainsi chez Willent (éd. Bechtel) plaksite, regesit, etc., mais atimste, sakiste, etc. (cf. J. Schmidt, Pluralbildungen, p. 425, et Brugmann, Grundriss, II, p. 1101): cette hésitation ne saurait d'ailleurs être ancienne, car l'expérience montre que, dans les cas de ce genre, l'une des deux formes finit toujours par être généralisée, et ces hésitations subsistent d'ordinaire assez peu de temps dans un seul et même dialecte.

Enfin la 3° personne présente une particularité remarquable. D'une manière générale, dans certains textes anciens, l'i final d'une partie des formes est écrit avec une grande inconstance; ainsi, tandis que l'i issu de é des formes verbales esmi, esi et des nominatifs pluriels et duels ne manque jamais, on lit par exemple dans les Punktay sakimu de Szyrwid, gérondif sunti et sunt (cf. le participe essus «étant»), instrumental imogumi et imogum, la postposition -pi dans iumpi et iump, datif wießpati et wießpat, particule -gi dans negi et neg, infinitif tureti et turet, réfléchi si dans les troisièmes personnes darosi et daros 1; duosti et duost; la 3° personne du type en -i- présente aussi cette hésitation dans turi et tur, gali et gal, guli et gul, nori et nor; on trouve seulement avec i : regi, mili, kali, stowi, wilki, girdi, weyzdi, sedi, tiki. Or, au futur, la 3º personne n'a jamais i : par exemple bús (P.S. 6, 5). Le catéchisme de Ledesma a de même turi et tur, etc., mais seulement megs; de même aussi Willent: girdi et gird, mais bus, sakis, tures, etc. Un i n'apparaît que devant le réfléchi, ainsi chez Szyrwid, P.S. 98, 12 sesis.

La complexité de ces faits est beaucoup trop grande pour qu'on puisse tirer du lituanien des conclusions certaines. Ainsi on peut se demander si búsme, búste ne sont pas tout simplement refaits sur la 3° personne sans i, bús, en regard de turi, turime, turite; alors le type d'injonctif aoriste indo-européen n'aurait laissé aucune trace dans le futur lituanien. Ou bien on pourrait essayer de sauver l'explication de l'i de busime, etc. par l'i de l'optatif qu'a proposée M. J. Schmidt au moyen de l'hypothèse sui-

<sup>1</sup> Szyrwid n'emploie du reste pas indifféremment si ou s après toutes les formes verbales; après les 3º personnes en -a, si est la règle dans les Punktay sakimu, s l'exception: wadinasi est fréquent, wadinas (80, 7) est une rareté; mais on a au contraire régulièrement leydžuos (26, 2½) — regieios — (30, 10) — wadintis (27, ½) — wilames (32, 12) — meldes (21, 7) — destis (10, 35) — desis (8, 11) — regietus (6½, 1) — biiotes (109, 7) — apwilkites (27, 16) — skalsindamēs (13, 16).

vante : comme le montrent le germanique et le latin, le suffixe athématique de lit. turiù avait deux formes, l'une brève et l'autre longue, qui alternaient suivant une règle désinie; le lituanien a généralisé i et le slave i (d'intonation douce), mais le letto-slave a dû aussi posséder pendant un temps l'alternance : i; alors l'optatif aoriste (où avait l'intonation rude) aurait été rapproché du type turiù, tùrime et, au moment où i a été généralisé, \*būsimē aurait suivi \*turimē, tous deux devenant \*būsimē, \*turimē; dans cette hypothèse, busme serait un injonctif et busime devrait être séparé du type turime. Il est en somme impossible de rien conclure de certain et de précis sur la forme du futur lituanien. On voit seulement qu'il s'est produit des actions et réactions complexes et qu'il n'est, par suite, pas légitime de s'autoriser du lituanien pour déterminer la nature du suffixe indo-iranien -sya-.

D'ailleurs le futur est presque une rareté en védique, il n'est représenté en slave que par un participe; en lituanien comme dans les autres langues, il consiste en formes nouvelles et développées isolément pour la plupart. Le mieux est donc de ne tirer des formes de futur aucun parti dans l'étude du suffixe \*-ye/o-.

## V. Vocalisme de l'aoriste védique en -is-.

(Note à la p. 309.)

On a considéré ci-dessus l'aoriste ágrabhit comme un témoignage valable de l'existence du thème racine verbal grabhi-, en sanskrit. On sait déjà que les types skr. agrabhit, agrabhisma et apāvit, apāvisuh résultent d'un mélange de thèmes racines de racines dissyllabiques et d'aoristes en -is- (voir en dernier lieu Brugmann, Grundriss, II, p. 1198). Mais certaines différences de vocalisme radical permettent de déterminer la part respective des deux éléments d'une manière plus précise qu'on ne l'a fait jusqu'à présent.

Le vocalisme radical de ces aoristes a été souvent discuté (voir Bartholomae, Studien zur idg. sprachgeschichte, II, p. 164 et suiv.; Streitberg, I.F., III, 398 et suiv.; Lorentz, I.F., VIII, 79 et suiv.); en ce qui concerne les aoristes en -is- proprement dits, les indications de Whitney, A skr. grammar, \$ 899 sont rigoureusement exactes; si l'on néglige les formes dont le vocalisme est sans intérêt pour diverses causes, comme ājişuḥ, adīkṣita, ahimṣīt, bādhista, etc., on a dans la langue védique les règles suivantes :

1° Toutes les racines où a (issu de i.-e. e) est en syllabe fermée ont pour vocalisme a bref à l'actif et au moyen : átaksisuh, bódhisat, áçamsīt, árocista, etc.; toutefois l'Atharvaveda a nudisthah.

2° Les racines où a est en syllabe ouverte ont a bref au moyen; ainsi dans le Rgveda: akrapista, jánista et ájanista, anavista, panista, pavista, aprathista, yámista, vasista et avasista, áçamişta et açamişthah, dans l'Atharvaveda kşanişthah, vyathişthah; l'à de adhavista, R.V., s'explique par l'influence du présent dhâvati. Les formes peu claires gath. čiviši, čivištā 1 présentent le même vocalisme d'après MM. Jackson et Bartholomae (voir Grundr., iran. phil., I, p. 87); quant à zd zāviši «j'ai été appelé», le sens passif et le vocalisme indiquent une contamination avec un aoriste passif \*zāvi.

Les mêmes racines ont le vocalisme à à l'actif; le Rgyeda oppose l'actif apāvisuh au moyen pavista; de même, akānisam, kānişah — akārişam, ákārīt «célébrer» — kārişat «répandre» gārīt — acārişam, cārīt — jārişuḥ — átārīt, átārişma, átārişuḥ, tārīḥ, tārīt, tāriṣṭam, tāriṣaḥ, tāriṣat — dāsīt — pāriṣat — yāviṣṭam(?) — ydvih — arānisuh — árāvit, árāvisuh « crier » — rāvisam « briser " — avādisuh — asāvīt, asāvisuh, sāvīh, sāvisat. — Dans l'Atharvaveda on a de même ábhārişam, astānīt. La différence entre l'indicatif asanisam et le subjonctif sanisat dans le Raveda est identique à celle qu'on a entre l'indicatif ávat et le subjonctif váksah et qui est régulière dans les aoristes en -s-. On a ce même vocalisme ă au subjonctif dans gath. xinavisa « que je satisfasse », qui est un subjonctif d'aoriste en -is- (voir Grundr. iran. phil., I, p. 87). On a aussi à l'indicatif le vocalisme d aux 1 et 2 personnes du pluriel et au duel, Rgveda: : gamistam — canistâm

Les anciens thèmes racines se reconnaissent à ce qu'ils ont le vocalisme ă, là où les aoristes en -is- ont ā. Exemples du Rgveda :

— cayiştam — raniştana (cf. aranişuh) — çnathiştam, çnathiştana - cramisma. Whitney signale vadisma (en regard de véd. vādīt)

ágrabhit (et agrabhisma, grabhista); la 1<sup>ro</sup> personne agrabham suffirait à montrer qu'il ne s'agit pas d'un aoriste sigmatique; on a même le vocalisme sans e dans les formes de brahmanas:

grhītá, grhīṣva; cf. le participe grbhī-tá-;

akramih, kramih, ákramit (et kramişam, krámişta); la 3º plur. est ákramuh, kramuh sans aucune trace de suffixe signiatique; on a une 1re pers. sing. akramım (à côté de akramışam qui est analogique); ici encore on est en présence d'un aoriste radical de racine dissyllabique; cf. krámi-tum, krán-tá-;

ádhvanit: cf. dhvāntá-;

dans l'Aitareya-brāhmana.

<sup>1</sup> Ces graphies semblent plus correctes que les variantes corisi, covista, également bien attestées; car a devient e devant vi (et devant ve : everez-), et a devient i après ¿; cf. vāčim, tačint .

ávadhīḥ, vádhīḥ, ávadhīt, vádhīt (et vadhiṣṭam, vadhiṣṭa, vádhi-ṣaḥ); on a une 1 to personne vádhīm;

ásvanu: cf. svanita- et lat. soni-tus, sonui; on lit svānu, R.V., II, 4, 6, dans un hymne plein d'anomalies métriques;

spharth (cf. skr. class. spharitvā, -sphūrti-)1.

L'Atharvaveda a de plus ástarih, cf. stirná-, stáritave — açarit, cf. cáritoh et cirná- — anayit, cf. nitá-.

L'exemple máthih, máthit, R. V., a le vocalisme sans e au point de vue de la forme indo-iranienne de la racine, qui est manthi-; cf. ámanthistām et le participe mathi-tá-, R. V.; mais la racine est souvent math(i)- au point de vue proprement sanskrit : on a au présent máthati en regard de mánthati.

Toutes ces formes sont immédiatement comparables à avamit, imparsait régulier de vámiti (cf. vamitvā, vāntá-); de même ánit de ániti, açvasit de çvásiti<sup>2</sup>, ábravit de bráviti, āmit de amīti.

Quant aux formes qui, comme le moyen práthista, ne peuvent présenter que a, il est impossible de déterminer si elles sont d'anciens aoristes en -is-, ou d'anciens thèmes racines (cf. prathāná-).

Comme les aoristes en -iṣ- se rencontrent pour la plupart dans des racines dissyllabiques, il y a eu des contaminations du type en -iṣ- et du type radical. Ainsi le thème racine attesté par ávih, ávit, avitā (2° plur., forme métriquement sûre) se présente le plus souvent sous la forme analogique aviṣ- : áviṣṭa, twi-ṣuḥ, etc. Inversement le vocalisme ā des thèmes en -iṣ- n'apparaît pas seulement dans átāriṣma, átāriṣuḥ, tāriṣṭam, tāriṣaḥ, tāriṣat, tāriṣīmahi et dans tāriḥ, átārīt, tārīt, mais aussi dans átārima, et sans doute dans 3° plur. tārīn (ṣ. V., VI, 47, 9) devant une nasale; on lit d'ordinaire tārīt avec le padapāṭha, mais le verbe au singulier avec un sujet au pluriel non neutre, ráyaḥ, est une anomalie inadmissible; la désinence -n(t) de 3° plu-

<sup>2</sup> Si l'on veut maintenir le rapprochement, douteux pour le sens, de skr. crésiti et de lat. queror, questus, il faut admettre que la racine \*k,wes- a reçu en sanskrit ses formes dissyllabiques sous l'influence de dniti; cf. d'ailleurs skr. cus-ma-.

Il n'y a rien à tirer de davisani, parce qu'on a seulement le subjonctif de l'aoriste signatique de cette racine (cf. plus haut sur sanisat); mais, à en juger par la forme de brahmana asthavisam, le cas serait comparable aux précédents; on est ici en présence de ces racines en -(y)ews- de l'indo-curopéen qui ont en sanskrit pour forme faible -īv- devant voyelle ou y : sivyati, sthīvati, cf. got. speiwan, et yū devant consonne : syūtāh = lit. siútas; le vocalisme i.-e. -(y)ews-nest que très rarement conservé; outre les deux exemples précités, M. Wackernagel, Altind. gr., I, p. 91, cite seulement ámavistu-; par ailleurs le sanskrit a toujours le type skr. -ev- refait sur la forme faible -īv-; on peut citer aussi en letto-slave lit. spiduju, v. sl. pljują. Pour les doublets avec et sans y, cf. M. S. L. VIII, 289, et Brugmann, Grundr., 12, p. 259.

riel n'a rien de surprenant dans un aoriste radical, cf. bhūvan, ábhūvan, par exemple; la 3° plur. tārīn est formée tout comme la 1° sing. vádhīm; la conservation de l'archaïsme tārīn dans:

### má nas tārīn maghavan rāyo aryáḥ

s'explique par le fait que ce pāda serait une ancienne formule. On a visiblement ici la 1<sup>re</sup> et la 3<sup>e</sup> personne plur. d'un thème racine qui a emprunté le vocalisme d'un aoriste en -iș- (cf. Whitney, \$ 904).

### VI. LATIN iacere, amicire.

(Note à la p. 306.)

M. Berneker, I. F., VIII, 197 et suiv., a montré que le suffixe athématique i.-e. -t- a en latin la forme -t- après syllabe brève : facts, facère, mais -t- après syllabe longue : mūgīs, mūgīre — fulcīs, fulcīre. Cette formule ne justifie pas l'opposition de iacère et amicīre. Il est impossible, en présence de ce contraste, de ne pas songer au fait que, en gotique, on a la forme longue -t-du suffixe après un radical comprenant deux syllabes brèves : mikileid, riqizei p. Amicīre a échappé à l'action de iacère, parce que la mutilation phonétique du préfixe et la spécialisation du sens (cf. les synonymes gr. περιδαλλειν, lit. apvilkti, v. sl. oblėšti) avaient entièrement séparé le composé du simple dans ce cas particulier; mais abicere, inicere, etc. ont la même forme que iacere. D'ailleurs la règle n'a rien d'absolu en latin, car on a aspicere, porricere, bien que les simples correspondants ne soient pas attestés.

A iacère: amictre on peut comparer parère: reperire, compertre, et l'on notera aussi aperire, operire, sepelire. Mais ces exemples sont moins probants que le premier. En effet, immédiatement après une occlusive, la forme -i- du suffixe est à peu près constante quand la syllabe précédente est brève: type făcère (de \*făcisi), fügère, quătère, răpère, etc. (potiri est un dénominatif; la quantité de l'u de rugire est inconnue); après une sonante au contraire, la forme longue n'est pas rare même si la syllabe précédente est brève: uènire, sărire, oriri, fêrire, sălire, păuire. Toutefois l'opposition de parère et reperire reste curieuse et confirme, dans une certaine mesure, l'explication proposée ci-dessus de l'i de amicire.

Il y a toujours eu en latin hésitation dans l'emploi des deux formes -ī- et -ǐ- (voir pour le détail des faits la Formenlehre de Neue et le Lexicon der lat. wortformen de Georges). Cette hésitation peut provenir, au moins en partie, de l'influence des préfixes

verbaux : le contraste de gradi et aggrédiri, sodère et essodiri est exactement celui de iacère et amicire.

VII. VIEUX SLAVE vidită, velită, sedită.

(Note à la p. 302.)

Dans le livre (K konjugace souhláskové, Prague, 1896) où il a contesté à tort le caractère indo-européen universellement admis du type lit. mini, v. sl. minită, M. Horák a mis en évidence le fait que certains thèmes letto-slaves en -t- tiennent la place d'anciens présents athématiques. Par exemple, l'impératif v. sl. viidi et le participe vidomu attestent l'existence en slave d'un thème verbal \*weid- dont le présent en -i-, v. sl. vidită, a pris la place : on s'explique ainsi le vocalisme e qui est en désaccord avec le vocalisme sans e de l'ensemble du type : v. sl. smruditu, mličită, svitită, grimită, etc.; de même velită a le vocalisme de lit. -velmi et lat. uelle, et v. sl. sédită, lit. sédi ont le vocalisme de lit. sédmi (de tout point comparable à celui de édmi). Cette substitution de formes en -t- à des formes athématiques s'explique par l'existence de thèmes d'infinitifs en -ē-, attestée en fait, pour vidéti, par lat. uide-re, dor. Fιδη-σω, ion. είδη-σω, et, pour sédéti, par lat. sede-re; on sait en effet que les thèmes en -ē- tels que lit. miné-ti, v. sl. miné-ti ne se rencontrent pas seulement à côté des thèmes comme lit. mini, v. sl. minită, mais aussi près d'autres sortes de thèmes; ce cas est fréquent en grec où l'on a λείπω, λιπῆναι; ωήγνυμι, ωαγῆναι, etc., fréquent aussi en lituanien: teku, tekéti (v. Leskien, Ablaut der wurzelsilben, p. 412 et suiv.), cf. v. sl. věmě (et vědě), infin. věděti et jimamě (polon. mam), infin. jiměti; le russe en a encore une trace dans 6 brý (= polon. biege), бъжать; le passage de la forme thématique \*bégg à v. sl. beza sous l'influence de l'infinitif est seulement dialectal; mais, quand il s'agit de présents athématiques, le même passage est au contraire panslave: c'est ce qu'on observe dans les trois exemples cités v. sl. vižda, velja, sěžda.

A. MEILLET.

# MÉLANGES CELTIQUES.

I

*M* intervocalique prend en irlandais, suivant les grammairiens, un son mélangé de nasale et de v, sensiblement différent du v qui tient lieu du b intervocalique.

O'Molloy, Grammatica latino-hibernica, Rome, 1677, p. 300,

a dit:

"Mh posita ubicumque volueris Hibernis [idem] sonat quod v digamma seu consonans, quasi elata tamen per nares; ut a mhathair mhaith, latine [o] bona mater; ita tamen ut efferantur per nares."

O'Brien, An irish-english Dictionary, 1768, p. 335, Remarks on the letter m, a écrit: "It is to be noted that, though m aspirated is frequently substituted in the place of an aspirated b and viceversa, yet it is through want of judgment in the writer, in as much as the vowel, or vowels which precede the latter  $(c.-\dot{a}-d.\ B)$ , are pronounced which a stronger, clearer and more opened expiration, than those that precede the former  $(c.-\dot{a}-d.\ B)$ ."

O'Donovan, A Grammar of the Irish Language, 1845, p. 52:

"The only difference between the sounds of mh and bh is that the mh is somewhat NASAL."

Second Irish Book publié par la Society for the preservation of the Irish Language, 1879, p. 20:

"Mh broad in the beginning of a word is pronounced in the south like v in the nord and west like w. In the middle of the words it is sounded very NASAL."

"Mh slender always sounds like v. "

"When final, mh broad or slender is usually sounded like v. The only difference between the sounds of bh and mh is that while generally nasal."

Le même phénomène se produit souvent en breton; m inter-

vocalique devient ordinairement nv, c'est-à-dire nasalisation plus v, tandis que b intervocalique devient v, f:

Aval "pomme", en vieux gallois aball;

Evann "je bois", en vieil irlandais ibim;

Tref a territoire d'une succursale, au xi siècle treb.

Mais m intervocalique devient nv dans:

Henvel «semblable», v. irl. samail;

Hanv «été», v. irl. sam;

Env «ciel» pour nenv, v. irl. nem;

Prenv « ver », v. irl. cruim;

Intanv « veuf », v. irl. ointam;

Gousanv "supporter, souffrir"; cf. le v. irl. fodaimim "je supporte".

Le son nasalisation plus v, qu'on représente en breton moderne par nv, a été noté par ff en moyen breton :

Haff pour hanv «été»; neff pour nenv «ciel»; preff pour prenv «ver»; intaff pour intanv «veul»; gouzaff pour gouzanv «supporter, souffrir<sup>(1)</sup>».

La nasalisation a disparu dans:

Teval, variante de tenval «obscur»; cf. v. irl. temel «ténèbres»; Niver «nombre» du latin numerus.

Le v a cessé d'être prononcé et la nasalisation a été maintenue dans don «apprivoisé, doux, docile»; cf. le vieux breton dometic, même sens; et à la finale de la première personne du singulier du présent de l'indicatif gouzann «je supporte» pour un plus ancien gouzanv, noté gouzaff en moyen breton.

Les deux lettres nv sont supprimées dans le léonard ene «àme» = \*animu; mais en vannetais inean, avec le maintien de la nasalisation et chute du v.

Les Gaulois prononçaient m l'm intervocalique, et cet m s'est maintenu intact en France dans:

Le Mans (Sarthe), Cenomanni;

Lemenc (Savoie), Lemincum;

Limoges (Haute-Vienne), Lemovices;

Limours (Seine-et-Oise), Lemausus;

Nemours (Seine-et-Marne), Nemausus;

Nimes (Gard), Nemausus.

Vermandois, nom de province, de \*Veromanduensis, dérivé de Veromandui.

En Allemagne dans:

Marmagen (Prusse rhénane), Marcomagus;

<sup>(1)</sup> Cette notation f = nv est imitée de la notation grecque  $\gamma \gamma = ng$ .

Neumagen (Prusse rhénane), Noviomagus; Nims, affluent de la Moselle (Prusse rhénane), Nemesa;

Au royaume des Pays-Bas, dans :

Nijmegen, Nimwegen, Nimègue (Gueldres), Noviomagus;

En Espagne, dans:

Osma (Alava), Uxama Barca; Osma (Soria), Uxama Argaela; Sasamon (Burgos), Segisamo;

En Italie:

Lomello (Pavie), Laumellum.

Quand l'm intervocalique a disparu en français dans les noms de lieu, c'est un n, plus exactement une nasalisation, et non un v, qui l'a remplacé.

On peut citer un grand nombre de noms de lieu dont -magus

est le second terme :

Argenton (Cher), Argento-magus; Cranton (Cher), Caranto-magus; Chassenon (Charente), Cassino-magus; Ciran (Indre-et-Loire), Ciso-magus; Clion (Indre), Claudio-magus; Mouzon (Ardennes), Moso-magus; Nijon (Vosges), Novio-magus; Noyon (Oise), Novio-magus; Nyons (Drôme), Novio-magus; Ron, dans Pon-d-ron (Oise), Rato-magus; Tournon (Indre-et-Loire), Turno-magus,

auxquels il faut ajouter un nom de lieu où l'm, comme l'n dans les noms qui précèdent, représente une simple nasalisation :

Riom (Puy-de-Dôme), Rigo-magus.

L'm a la même valeur dans :

Reims (Marne), Remi,

qui, en breton, aurait donné roenv, cf. breton roenv «rame» du nom commun latin rēmus; et dans :

Cambray, de Camaracus.

La nasalisation a disparu en gallois, où l'on ne trouve qu'un v, noté f, pour représenter l'm intervocalique. Mais faire remonter au gaulois toutes les lois phonétiques du gallois serait une généralisation beaucoup trop hardie.

Supposer que Kéµµενον est le même mot que le gaulois Cebenna, devenu «Cévennes» en français, et se serait prononcé Cevenna à

l'époque romaine (Brugmann, Grundriss, 12, 378) est inadmissible.

Dabord, dans Κέμμενον, m, étant double, n'est pas intervocalique; secondement, nous avons un dérivé de κέμμενον, écrit dès le temps de l'empire romain avec un seul m. C'est Cemenelum, aujourd'hui «Cimiez» en français, «Cimella» en italien, avec maintien de l'm.

La comparaison de Dubno-rix avec Dumno-rix, sa variante, ne prouve rien. Dans dubno- «profond», le b est primitif; c'est lui qui est représenté par un p dans le gothique diups, dans l'anglais deep; la substitution d'un m au b immédiatement suivi d'm s'observe également dans le latin somnus = \*suebno-s = \*suepno-s, dont un dérivé a donné le français «sommeil» et non soveil.

### H

Dans le Grundriss de M. Brugmann, t. II, p. 953-966, le savant auteur traite des racines non redoublées qui, étant sous la forme réduite, sont développées par l'addition d'une voyelle longue. Cette formation que, dans le plan de son ouvrage et dans le titre courant, il donne comme spéciale au temps présent des verbes, se trouve aussi ailleurs, par exemple en grec dans le parfait κέ-κρα-ται «il a mèlé» et dans l'adjectif verbal α-κρα-το-s "pur", dérivé d'un ancien participe du même verbe, dont la racine pleine κεκ est conservée dans κεράννυμι. Comparez le dorien ά-πλα-το-s «inabordable», d'une formation identique à celle de l'homérique ωλήτο «il s'approcha», dont la racine pleine apparait dans σελάζω «je m'approche». Citons encore le grec τλήμων «malheureux», littéralement «celui qui supporte», d'une racine TEL, TOL «supporter, soutenir», qu'on reconnaît à la fois dans τελαμών «baudrier» et dans τόλμη «fermeté», littéralement «action de supporter» et par extension «audace».

Parmi les exemples que cite M. Brugmann dans son Grundriss, II, 954, se trouve le sanscrit ml-ā-ti «il devient mou, énervé, flétri», d'une racine μει, dont la forme pleine normale se trouve dans l'irlandais melim «je mouds», en latin molo pour \*melo. On la reconnaît en grec dans βλά-ξ et dans βλη-χρό-ε «mou», en celtique dans le breton bleud, gallois blawd «farine», littéralement «moulu», venant d'un primitif ml-ā-to-, et dans l'irlandais mlāith, blāith «mou, doux», qui s'explique par un primitif \*ml-ā-ti-ε. Toutefois, sur mlāith, blāith, M. Brugmann hésite. Peut-être, dit-il, avons-nous là une l voyelle longue, et il renvoie au tome I, \$36, p. 245, de sa première édition. L'explication par la théorie de la sonnante longue paraît définitivement l'avoir emporté chez

lui; car, dans la 2° édition de son tome I°, p. 475, l'irlandais mlāith, blāith est donné comme exemple de l'l sonnante longue.

Il y a cependant, ce me semble, de bonnes raisons pour maintenir la première des deux hypothèses avancées par M. Brugmann à la page 954 de son tome II et pour expliquer par la classe X une grande partie des sonnantes longues qui, depuis tant d'années, encombrent de phénomènes incompréhensibles la linguistique indo-européenne.

Les sonnantes longues doivent leur existence doctrinale à ce que M. Salomon Reinach a appelé «le mirage oriental»; il existe encore chez bien des savants un préjugé qui consiste à vouloir presque toujours trouver dans telle ou telle forme sanscrite la forme indo-européenne primitive, tandis que bien souvent c'est à la forme occidentale qu'il faut remonter pour expliquer la forme sanscrite.

Le sanscrit stirnās, en latin strātus, s'explique par un primitif \*str-ā-nó-s, accentué sur la finale et dans lequel, l'ā du suffixe étant atone et immédiatement suivi de la syllabe accentuée, est tombé en sanscrit et a été remplacé par une voyelle longue hystérogène intercalée entre le t et l'r. En latin, au contraire, l'ā de \*str-ā-t\*-s, s'étant emparé de l'accent du second suffixe tô-, a été maintenu dans strātus.

De même s'expliquent les mots sanscrits: 2° gūrtā-s « agréable » = \*gr-ā-tó-s, en latin grātus; 3° jūrnā-s « broyé », au neutre jūrnām = gr-ā-nô-m, le même mot que le latin grānum¹; 4° pūrnā-s = pr-ā-nô-s, cf. latin plēnus = pl-ē-nô-s, en irlandais lán, en gallois lawn, en breton leun, trois formes néo-celtiques d'un primitif celtique \*pl-ā-no-s pour un plus ancien \*pl-ā-nō-s; la racine est pbl., pol., dont la forme pleine normale est conservée dans l'allemand mel, en gothique filu « beaucoup » = \*pelu- et dont on reconnaît la forme pleine fléchie dans le grec  $\varpi o\lambda \acute{v}$ -s.

Je ne prétends pas expliquer par cette loi toutes les soi-disan sonvantes longues du sanscrit. D'autres ont été produites par la contraction d'un u consonne avec la voyelle suivante. Il y a une racine indo-européenne uerg, uorg, d'où: le vieil irlandais ferg = uerga « colère », le grec boyn pour uorgā, même sens, et aussi « inclinaison, passion »; le sanscrit ûrj- « force » = \*uorg. Citons aussi 1° le sanscrit ūrmis « vague » = \*uormis, cf. l'allemand Ich walle « je bouillonne » = \*uolnō; 2° le sanscrit ūrnā « laine = \*uolnā, cf. le grec oŭlos « crépu » = \*uol-no-s. On a tort de considérer comme identique au sanscrit ūrna = \*uolna accentué sur la racine, le latin lāna = \*ul-ā-na, accentué sur le premier des deux suffixes; ul-ā-na est devenu en celtique ulānna, d'où l'irlandais

<sup>1</sup> L'allemand korn = \*gr-no-m est un mot différent.

olann et le breton gloan. En celtique, le doublement de l'n produit l'abrègement de l'ā qui devient ă.

Ma conclusion est que, de la phonétique indo-européenne, il faut rayer les sonnantes longues et faire passer dans la morphologie la plupart des phénomènes qu'on a prétendu expliquer par cette théorie. Pour d'autres une contraction est la vraie cause.

#### Ш

Dans la Revue celtique, t. XXI, p. 251, j'ai dit que le vieil irlandais fetar « je sais » est un dérivé de fet, second élément de adfet « il raconte » = \*ad-ueidet. Fetar, par conséquent, est une formation irlandaise qui ne doit pas s'expliquer par le celtique primitif.

l'attribue une origine analogue aux premières et secondes personnes du paradigme suivant de l'indicatif présent du verbe substantif (Windisch, Kurzgesaste Irische Grammatik, p. 104): singulier, 1 am, 2 at, 3 is; pluriel, 1 ammi, 2 adib, 3 it. Is = esti, it = \*senti; ces deux mots sont d'origine indo-européenne. Quant aux autres formes, elles sont le résultat d'une erreur grammaticale commise par les Irlandais, qui, au lieu de reconnaître dans tá «il est» un verbe simple, ont cru y trouver un verbe composé de deux éléments préfixe to- et racine ā. C'est de cette racine imaginaire qu'ils ont formé la seconde personne at, en ajoutant comme suffixe à cette racine supposée la lettre t caractéristique du pronom de la seconde personne au singulier. Quant à la seconde personne du pluriel ad-ib, on l'a créée en ajoutant à la seconde personne du singulier at le pronom suffixe de la seconde personne du pluriel ib. À la première des deux formations comparez la combinaison des prépositions avec les pronoms suffixes: le-t ravec toi, par toir, for-t rsur toir. La seconde personne du pluriel ad-ib "vous êtes" peut se comparer, quant au dernier terme, à du-ib « à vous ». La première personne du singulier a été créée de la même façon : am vie suis vest le résultat d'une combinaison identique à celle qu'a donné fri-m « contre moi », le-m «avec moi, par moi». Quant à ammi, cette première personne du pluriel est probablement pour am-ni, avec assimilation de l'n de ni «nous» à l'm antécédent, et cette assimilation a été favorisée par la présence d'une m double à la première personne du pluriel dans les formations verbales absolues, telles que pridchimmi "nous prêchons", ms. de Würzbourg, fol. 15 b, gloses 11, 18 (H. Zimmer, Glossæ hibernicæ, p. 100, 101; Whitley Stokes, The old-irish Glosses, p. 92). L'erreur commise par les Irlandais dans cette formation se trouve aussi dans un exemple bien connu, do-d-fongad, où une fausse analogie a fait décomposer en deux termes l'irlandais tongad, 3° pers. sing. présent secondaire du verbe simple tongu «je jure», qui dérive de la même racine que le latin tongeo et que l'allemand denke. (Cf. Whitley Stokes, Revue celtique, V, 252, 253; R. Thurneysen, Revue celtique, VI, 135, note 1.)

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

#### HARUSPEX.

Personne, à ma connaissance, n'a encore donné ou proposé une étymologie satisfaisante de ce mot. Je crois qu'il appartient particulièrement aux assyriologues d'expliquer les termes empruntés à la langue augurale du peuple, qui, le premier, a fondé la science divinatoire. Or il est un fait absolument certain que la mantique a pris naissance à Babylone. Les savants sont d'accord là-dessus. Dans une monographie sur l'extispicine babylonienne<sup>1</sup>, j'ai montré l'intimité des rapports entre les pratiques divinatoires des Babyloniens et celles des Étrusques, ce qui avait déjà été constaté par Lenormant. Le premier élément du mot haruspex, har est bien connu de ceux qui ont étudié les documents cunéiformes et paraît avoir été transmis aux Latins par je ne sais quel peuple qui l'avait emprunté aux Babyloniens. Har - har<sup>2</sup> - A est l'idéogramme du mot kabittu = 223, c'est-à-dire le foie. Har, n'ayant pas son équivalent dans les langues sémitiques, sera considéré comme un terme sumérien par l'école sumérisante. Quoi qu'il en soit, il nous suffit de savoir qu'il désigne le foie et qu'il représente d'une manière indubitable le premier élément d'haruspex. C'était justement la fonction de l'haruspice romain d'examiner le foie de la victime, fonction remplie à Babylone par le barû<sup>3</sup>.

Haruspex = celui qui examine le har, c'est-à-dire le foie.

Alfred Boissier.

<sup>2</sup> har avec un h. On ne peut dire avec certitude quelle était la forme du mot sumérien; elle peut avoir été haru, har.

3 haruspex correspond à l'étrusque netsois trutnot (O. Müller, Etrusker, p. 509).

<sup>1</sup> Note sur un monument babylonien se rapportant à l'extispicine, Genève, 1899.

### NOTE

SUR

# L'ACCENTUATION DU TCHÈQUE.

La langue tchèque offre cette particularité, bien sensible pour quiconque entend parler un habitant de Prague, qu'elle possède à la fois la distinction des brèves et des lougues et un accent d'intensité au commencement du mot. La quantité tchèque, qui est d'ailleurs en grande partie un héritage du slave commun (cf. Jagié, Indogerm. Forschungen, Anzeiger, III, 251 et suiv.) se maintient dans la prononciation avec une netteté et une précision dont les graphiques qui suivent pourront donner idée. Mais, de plus, chaque mot est frappé sur l'initiale d'un accent d'intensité, dont l'origine importe peu ici, qui en tout cas est relativement récent. La recherche dont les résultats sont exposés dans cet article a pour objet de délimiter, en partie du moins, la situation respective de ces deux éléments essentiels de la langue tchèque, intensité et quantité, qui ne semblent a priori pouvoir coexister dans une langue qu'à la condition de se confondre.

Les expériences ont été faites dans le laboratoire de phonétique expérimentale du Collège de France et sous la direction de M. l'abbé Rousselot, dont l'obligeance bien connue a été une sois de plus mise à contribution. C'est la prononciation normale de Prague qui a été prise comme type; l'intensité a été calculée d'après la méthode exposée par M. Roudet dans La Parole (t. I, p. 321 et suiv.).

Les mots étudiés sont les suivants (1):

ona «elle».

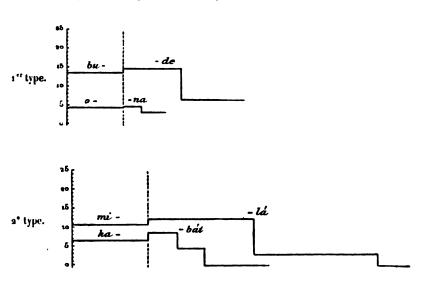
bude «il (ou elle) sera».

(1) On remarquera que, dans chaque type, les mots ont été pris absolument au hasard; ils ont de même été prononcés naturellement et sans effort; ce qui explique les différences d'intensité entre les mots à l'intérieur d'un même type.

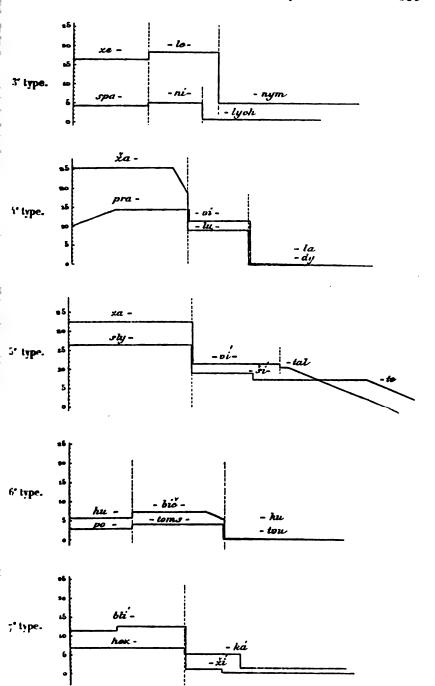
7° type '\_\_ blíží « il s'approche ». et 'x\_ hezká « jolie ».

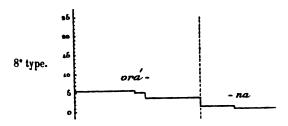
8° type 40 vrána «la corneille».

Les graphiques suivants présentent les résultats des expériences. L'échelle millimétrique sert à mesurer l'intensité; les pointillés marquent la séparation des syllabes.



(1) Le signe × représente la syllabe longue de position.





Dans les trois premiers types, où l'initiale est brève, il est visible que l'intensité déborde sur la syllabe suivante; cela est particulièrement clair dans le cas de 50-(3° type), où les deux brèves sont intenses et forment couple en opposition avec la longue non intense qui suit; dans le cas de 50 et de 5-(1° et 2° type), la seconde syllabe étant finale n'est intense que dans sa première partie; une finale en effet est toujours de quantité indécise dans les langues qui observent la quantité; on comprend de plus qu'en tchèque l'intensité frappant le commencement du mot, la finale soit toujours soumise à un abaissement de l'intensité. En tout cas, dans les trois premiers exemples, l'initiale brève étant insuffisante à porter l'accent, la langue lui a naturellement donné ce qu'on pourrait appeler une «rallonge».

Tout différents sont les rapports de l'intensité et de la quantité dans le cas du quatrième type oci; ici les deux premières brèves ne forment pas couple et l'intensité suit nettement une marche descendante de la première à la dernière syllabe. Ce traitement est d'autant plus notable que, dans les trois premiers cas, l'intensité augmentait d'une façon sensible pendant la durée des deux brèves formant couple. Évidemment le rythme de occ est tout différent du rythme de occ. Dans zeleným les deux brèves font masse en face de la longue; dans żaludy les trois syllabes sont indépendantes, parce qu'il n'y a aucun centre d'attraction, mais seulement trois quantités égales. Quoi qu'il en soit, dans le cas de occ, ce traitement particulier a pour conséquence d'isoler la brève intense et il est visible que cette brève tend fortement à devenir longue.

Le même fait se produit dans le cas du 5° type ¿-º; l'intensité ne déborde pas sur la longue de seconde syllabe, peut-être parce que cette longue est intérieure et, par suite, de quantité rigoureusement fixe; la brève initiale étant seule intense, on retrouve ici la même tendance à l'allongement.

Le 6° type & \(\times \) qui semblerait a priori devoir se confondre avec le précédent s'en distingue, au contraire, très nettement; si la longue de nature est insécable à l'intérieur d'un mot, il n'en

est pas de même de la longue de position qui, par définition, n'est pas homogène: la seconde syllabe de & est exactement traitée comme celle de & et de & -.

Le 7° type ne présente aucune différence de traitement entre les longues de nature et les longues de position accentuées, en ce sens que les deux espèces de longues suffisent à porter l'intensité initiale; mais il y a lieu de mentionner une différence d'intensité dans les deux longues finales, suivant que la première syllabe est longue de nature ou de position : dans hezká, -ká est, au début presque aussi fort que hez-; au contraire dans blizi, -zi est tout de suite beaucoup plus faible que bli-.

Tels sont les faits; on a cherché seulement à les coordonner. Leur explication demanderait une étude complète de la rythmique tchèque, qui ne rentre pas dans le cadre de cet article.

R. GAUTHIOT, J. VENDRYES.

# ÉTUDE

SUR

## LES INTONATIONS SERBES.

Les intonations dont traitent les pages qui suivent sont appelées communément accents serbes. Mais si l'on en croit les définitions, d'ailleurs diverses, de ces accents et si l'on désigne par intonation les variations de la hauteur musicale à l'intérieur d'une tranche vocalique déterminée, on reconnaîtra qu'ils méritent les mêmes noms que les accents du lituanien, par exemple. Devant l'incertitude des témoignages il est impossible, pour l'instant, de dire si leur intonation se borne à la hauteur. En effet, les accents serbes ne nous sont pas attestés aussi unanimement comme répondant à des variations d'intensité de la syllabe tonique. Quoi qu'il en soit, la nature des intonations serbes, que l'oreille distingue si bien entre elles, est restée obscure, même aux auditeurs les mieux préparés. La tentative de définition phonétique dont l'exposé suit ne paraîtra donc pas inopportune.

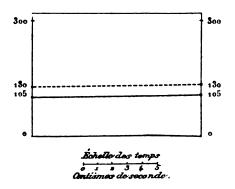
ſ

Le serbe tel que le parlent les gens instruits à Belgrade, est seul analysé dans cette étude : c'est en effet le seul dialecte que j'aie eu occasion d'étudier à Paris, au laboratoire du Collège de France (dirigé par M. Rousselot), grâce à la complaisance d'un Serbe né à Belgrade, et arrivé depuis peu en France, après avoir fait toutes ses études dans sa ville natale même l. Comme dans tous les dialectes dits stokaviens, on trouve dans le parler de Belgrade quatre intonations différentes possibles de la syllabe accentuée; ce sont ^, '', ', '. La première, propre aux longues, correspond à l'intonation douce lituanienne; la seconde frappe

<sup>&#</sup>x27; Il convient d'ajouter que les mesures de la hauteur et de l'intensité ont été faites d'après la méthode exposée par M. Roudet dans La Parole (vol. I, p. 321 et suiv.), qui donne des résultats fort bons dans un cas comme celui-ci (cf. La Parole, année 1900, p. 145).

les brèves, soit primitives, soit issues d'anciennes longues à intonation rude; les deux dernières enfin sont propres aux dialectes stokaviens du serbe et doivent leur existence à un recul de l'accent d'une syllabe vers l'initiale.

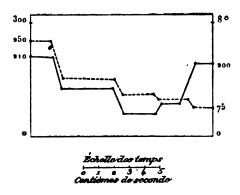
1º Accents primitifs ?, ". — Les syllabes frappées de l'intonation " (aucum oumap) sont en fait celles qui ne sont pas intonées, mais simplement frappées à la fois de l'ictus et du ton; comme toutes les brèves primitives portent précisément cet accent, il convient de rappeler que M. F. de Saussure (cf. M. S. L., VIII, p. 425 note et p. 426) a très nettement désini, il y a déjà dix ans, l'intonation comme l'attribut de la longue. En serbe la tranche marquée d'un " ne montre jamais aucune variation intérieure, soit d'intensité, soit de hauteur, qu'elle soit d'ailleurs contenue dans un polysyllabe, dans un dissyllabe ou dans un monosyllabe, par exemple : κỳnumu (rassembler), δκο (œil), nāc (chien). La seule caractéristique des syllabes de ce genre est d'être nettement coupées des syllabes suivantes par leur intensité et leur hauteur propres; comme le dit déjà M. Novaković (Српска граматіка, први део, р. 45 seq.) : оштар (акцынт) кратко, гласом janum u suutum usrosopa (cf. Storm, Englische Philologie, I3, p. 211, pour la notation de Masing et surtout pour celle de M. Storm lui-même.). Enfin voici comme exemple le graphique de la syllabe initiale du mot emo (voici)1:



Les syllabes marquées d'un accent circonslexe (anueum onconogyz) sont au contraire nettement intonées : elles ont deux sommets

Dans ce graphique, comme, dans les trois suivants, on a représenté schématiquement les variations intérieures d'une tranche intonable choisie comme type parmi beaucoup d'autres semblables. La longueur de chaque syllabe a été respectée; la hauteur et l'intensité absolues n'ont pas été indiquées. Le pointillé représente la hauteur, le trait plein l'intensité.

d'intensité, l'un à l'initiale, l'autre à la finale, séparés par une partie médiane non intense, et au point de vue musical un seul sommet à l'initiale, à partir duquel le ton va s'abaissant. Ce dernier caractère, probablement mieux perceptible que le premier, a déjà été remarqué, et M. Masing ainsi que M. Storm l'ont fort bien noté, d'après la prononciation croate, plus chantante que la serbe (voir Storm, Engl. Phil., I¹, p. 211). Voici d'ailleurs le graphique de l'intonation et de l'inflexion de l'y du mot cŷx (sec):



On peut voir sur ce graphique, qui en représente bien d'autres, que le second sommet d'intensité est très légèrement inférieur au premier; cette différence est remarquable, quoique minime, à cause de sa présence constante dans tous les tracés obtenus 1. Le seul cas oû ce second sommet si caractéristique vienne à disparaître est le suivant : lorsque la voyelle ou la diphtongue marquée d'un circonflexe est en syllabe finale ouverte, l'intonation de hauteur reste la même, tandis que l'intonation d'intensité est altérée et devient simplement descendante. Ainsi dans le mot mâm<sup>2</sup> la diphtongue -âm débute par une partie intense en même temps que haute pour aller en s'abaissant et en s'affaiblissant continuellement. Enfin les mots comme cô (sel) occupent une place particulière : en effet cô équivaut à \*coo (cf. v.-sl. soli; et serbe génit. coau). Or ici l'o final n'a pas valeur de second élément de diphtongue, car il est tout à fait comparable à l'o final de yemao ou de papo qui sont prononcés toujours usta-o et ump-o3. Aussi

¹ Ce qui ne veut pas dire que la différence en question soit caractéristique de l'intonation ^; il faut remarquer, en effet, que le premier sommet suit l'explosion d'une consonne.

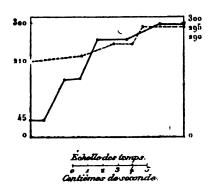
<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Il convient de rappeler que les finales marquées d'intonations primitives ne peuvent se trouver en serbe que dans les monosyllabes.

<sup>3</sup> L'hiatus entre l'r voyelle et l'o issu de l est si bien de règle qu'on l'indique

dans un mot pareil le second sommet d'intensité non sculement ne disparaît pas, mais est renforcé légèrement jusqu'à dépasser de peu le premier 1; l'accent musical reste toujours le même bien entendu.

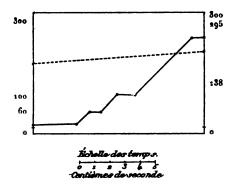
2° Accents secondaires. — Ceci dit, on voit que les syllabes primitivement accentuées en serbe portent toutes sur l'initiale à la fois le ton et l'ictus. Dès lors, il est nécessaire que la voix se hausse en avant de la syllabe tonique, sans que l'on puisse d'ailleurs dire, a priori, si cette montée tombe dans l'intervalle qui sépare la tranche accentuée de celle qui la précède, ou à l'intérieur même de cette dernière. Mais comme il se trouve qu'en serbe l'intonation des syllabes primitivement prétoniques a été mise en relief et conservée par l'accent qui s'est déplacé comme on sait, nous avons un moyen précieux de décider en faveur de la seconde hypothèse.

En effet, dans les brèves '(Ακμενιπ κραπακ) comme dans les longues '(Ακμενιπ δχ2), l'intensité croîtd u début à la fin; la hauteur musicale est, elle aussi, montante sans que son ascension soit strictement liée à celle de l'intensité: elle est beaucoup plus faible et l'on comprend que MM. Storm et Masing n'aient pu toujours la saisir à l'audition (cf. Storm, Engl. Phil., I¹, p. 211). Les graphiques qui suivent le feront comprendre nettement. Le premier représente l'ò du mot òmau (père) avec l'intonation la plus forte qui ait été constatée; le second l'ú du mot úλu (aller) avec l'intonation faible courante.



parfois soit par un s (zpsoue), soit par une apostrophe (zp'oue). Gf. aussi muo (et non \*mjo) à côté de muna.

<sup>1</sup> Dans un cas comme celui de l'ô de cô, il s'agit presque d'une voyelle double.



Les analyses phonétiques qui précédent, outre qu'elles peuvent contribuer à la définition des intonations serbes, semblent assez intéressantes même à un point de vue plus général; elles confirment en effet l'indépendance des intonations de hauteur et d'intensité déjà constatée à propos des intonations lituaniennes (cf. R. Gauthiot, La Parole, année 1900, p. 145); elles montrent quelle est la complexité des phénomènes qui se passent à l'intérieur des tranches vocaliques et permettent à nouveau d'entrevoir quels sont les multiples rapports possibles entre les deux intonations.

II

Dans l'exposé qui précède, il n'a été tenu compte que des résultats des expériences saites à Paris, en août 1899, sur la nature des intonations serbes; il n'a été renvoyé aux travaux antérieurs qu'autant qu'il était juste de le faire; aucune discussion, aucune interprétation n'a trouvé place dans ce qui ne devait être qu'un compte rendu, aussi clair et bres que possible. La recherche de l'importance que les faits qui viennent d'être présentés peuvent avoir au point de vue historique et leur examen à la lumière des

A propos de la complexité des faits d'intonation, il convient de noter ici la précision à laquelle des observateurs spécialement doués et exercés peuvent arriver dans l'analyse de phénomènes aussi délicats. D'après M. P. Boyer (Revue générale des Sciences, année 1900, p. 3/10.), l'accent o est descendant au point de vue de l'intonation musicale; l'ictus frappe l'initiale de la tranche, mais la voyelle paraît redoublée; l'accent o est ascendant à la fois au point de vue musical et au point de vue intensif; l'accent o est nettement coupé et ne comporte ni montée ni descente; l'accent o enfin est montant. Ces définitions, sensiblement plus précises que celles de MM. Storm et Masing, ont été données par M. P. Boyer à la suite d'observations exclusivement auditives, faites à Sarajevo en septembre 1898; elles représentent le degré extrême de précision atteint par simple audition. On peut juger maintenant de leur rigueur et aussi de leur imperfection.

résultats généralement admis aujourd'hui restent donc l'objet exclusif des pages qui suivent. Comme d'ailleurs l'enseignement courant des accentuations et intonations spécialement slaves repose uniquement 1 sur les articles très remarquables de M. Fortunatov dans l'Archiv für slavische Philologie (t. IV, p. 575 et suiv.) et le Русскій филологическій опетинкь (t. XXXIII, p. 252 et suiv.), се sont eux qui serviront de point de départ à cette notice. Voici, brièvement résumées, les idées que M. Fortunatov émet dans le Věstnik<sup>2</sup>, sur les intonations du slave et leurs rapports non seulement avec le baltique, mais aussi avec l'indo-européen; il y avait, d'après ce savant, deux espèces de longues en indo-européen, une longue interrompue (прерывистан) et une longue continue (длительнан); la qualité de la première est attestée par le sanskrit « qui l'a conservée dans le dialecte védique: car ici l'à qui avait cette longueur en indo-européen se coupait en deux syllabes, (voir loc. cit., p. 295) et par le lituanien «où elle se trouve aujourd'hui dans les syllabes frappées de l'accent ascendant, (voir loc. cit., p. 294-295). Sur ces longues, lorsqu'elles étaient frappées du ton indo-européen, se sont développées indépendamment en lettolituanien et en slave commun des accents dissérents. En letto-lituanien cet accent (que M. Fortunatov appelle γδαρεκίε) a été ascendant (восходящее) et a laissé subsister le caractère interrompu de la longue. En panslave, au contraire, il a été descendant (nucxodnuce) comme l'intonation rude lituanienne et a entraîné une altération grave de la longue en attirant l'intensité et la longueur sur la première partie de la tranche intonable. Ces faits résultent pour M. Fortunator d'une correspondance comme celleci : slave commun (общеславянскій) \*vorns 3 : lit. varnas. (loc. cit., p. 297.)

M. Fortunatov laisse entendre que c'est à l'audition qu'il a reconnu que la longue lituanienne frappée de l'intonation douce était interrompue (npepsioneman). Toujours est-il qu'il est d'accord sur le fait de la coupe avec Kurschat<sup>4</sup>, avec M. Sievers <sup>5</sup> et, ce qui est essentiel, avec M. Schmidt-Wartenberg qui a constaté très nettement (au moins pour la région de Maryampol et de Szaki)

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Cf. a ce sujet Brugmann, Grundriss, 12, p. 990 et suiv. et Hirt, Der indo-germanische Akzent, p. 111 et suiv.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> L'article auquel il est fait allusion, intitulé «Объ ударсній и долготь въ балтійских в языках». — 1. Ударсніе въ прусскомь языкь», а été traduit et publié par M. Solmsen dans B. B. ххи, 153 et suiv.

<sup>3</sup> Ce vorns résulte évidemment pour M. Fortunator d'une forme russe обронь, opposée à celle du féminin ворона.

Lit. Gram., \$ 193 et suiv. «so dass... der Vokal wie aus zwei Teilen zusammengesetzterscheint.»

Voir Phonetik, p. 203, note 1 "aber in expiratorischer Beziehung scheinen mir die.... geschliffenen silben ..... noch immer zweigipflig".

les deux sommets d'intensité caractéristiques des syllabes à intonation douce au point de vue de l'intensité. (voir I. F. vol. VII, p. 211 et suiv.). En effet ces recherches entreprises avec des moyens expérimentaux insuffisants ont pris toute leur valeur depuis que des travaux plus complets, menés à bonne fin avec les instruments singulièrement plus délicats et plus sûrs du laboratoire de M. Rousselot au Collège de France, les ont confirmées sur ce point (v. La Parole, année 1900, p. 143 et suiv.). D'ailleurs M. Leskien, qui connaît les intonations serbes, avait remarqué que l'accent de zuása n'est pas celui du lit. badas (distinction que l'isolement de M. Baranowski devait l'empêcher de faire 1). Dès lors si l'on examine l'intonation d'intensité des longues serbes marquées d'un circonflexe (voir plus haut), on ne peut s'empêcher d'en reconnaître l'identité avec celle des longues lituaniennes frappées d'intonation douce (cf. La Parole, année 1900, p. 147); en effet, elles sont également «interrompues», ayant également deux sommets et leur intonation de hauteur, qui seule dissère, apparaît comme secondaire. M. Fortunatov ne semble donc pas autorisé à dire que l'accent panslave différent, d'après lui, de l'accent letto-lituanien ait altéré l'intonation d'intensité des longues slaves primitivement «interrompues». En effet, le serbe est la seule langue qui nous ait conservé dans ses longues marquées d'un circonslexe une ancienne intonation slave, et, fait remarquable qui rend cette survivance précieuse et nous oblige à y insister, c'est précisément la seule à laquelle réponde directement le lituanien. Mais surtout, ni M. Brugmann (Grundriss<sup>2</sup>, I, p. 991) ni M. Hirt (Der indogerm. Akzent, p. 111 et suiv.) ne paraissent pouvoir maintenir leur affirmation d'un renversement pur et simple de l'accent; car ni l'un ni l'autre ne font la distinction si fine et si juste que M. Fortunatov trace entre la hauteur et l'intensité.

Telle est l'objection expérimentale; elle est inséparable d'ailleurs des deux objections historiques suivantes.

M. Fortunatov pose (Русск. филолог. Въссиникъ, t. XXXIII, p. 297) une forme \*võrnъ comme correspondant en slave commun (общеславинскій) au lituanien varnas. Tout système mis à part, une pareille hypothèse n'est suspecte qu'au point de vue du vocalisme et c'est à ce point de vue que M. Tore Torbiörnsson en a traité (B. B. xx, pp. 124 et suiv.); mais par le fait seul que M. Fortunatov considère une diphtongue de la forme -or- comme la

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Baranowski et Weber, Ostlitauische Texte, p. xxiii; cf. les remarques de M. F. de Saussure, M. S. L., t. VIII, p. 438.

preuve d'un développement particulier de l'accent<sup>1</sup>, il devient nécessaire d'examiner ici la valeur de l'argument tiré de l'exemple, et celle de l'exemple même. Or la légitimité de l'argumentation n'est pas contestable, et M. Fortunator est en droit de dire (voir Bacmune, loc. cit., p. 29) que la différence de sl. com. \*vorns et de lit. varnas est semblable pour l'accentuation à celle de v. pruss. mērgan et de lit. merga à la condition expresse que \*vorns soit la forme panslave correcte de russe во́ронь, serbe вран, tchèque oran<sup>2</sup>. En effet si la forme du slave commun est celle que suppose M. Fortunatov, le groupe russe -óro- s'explique par le développement d'une voyelle anaptyctique après l'r; tandis que le serbe -râ- et le tchèque -ra- sont les résultats de métathèses avec allongements. Mais, en comparaison linguistique rigoureuse, il n'est pas légitime, en face de l'accord parfait de deux groupes (représentés par le tchèque et le serbe) sur trois, d'accorder une valeur décisive au troisième (représenté par le russe) à moins d'une raison spéciale et maîtresse : or tel n'est pas le cas. Le russe -óron'a d'autre valeur originale que d'illustrer précisément le système dont il est la seule preuve historique. En sait le groupe tchèco-polonais (tchèque vran; pol. wrony) comme le groupe yougo-slave (serbe opan) n'ont d'élément vocalique qu'après l'r; le russe (groupe oriental) possède un élément semblable à la même place, et par surcroît, une voyelle avant la consonne (r. sópons). Ce qui atteste pour le slave commun une forme -r- plus voyelle et non une forme -or-. En effet, la comparaison des langues d'une époque donnée ne peut nous renseigner, dans le cas spécialement favorable où elle nous permet de remonter à une date plus ancienne que celle de l'existence individuelle de chacune, que sur l'état qui a précédé immédiatement la différenciation; c'est-à-dire que le nom de slave commun ne peut s'appliquer strictement qu'à la langue slave qui déjà se brisait en dialectes aujourd'hui promus au rang de groupes linguistiques. Qu'avant le slave commun et après la rupture du letto-slave il y ait eu un moment où l'unité slave a possédé la forme \*-or de la diphtongue indo-européenne \*-or, personne n'a le moyen de le nier, et M. Fortunator peut le supposer. Mais il ne peut attribuer cette forme au slave commun, parce qu'il est en présence d'un état

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> M. Torbiornsson (loc cit., p. 147) a tâché en somme de détruire l'argument de M. Fortunatov sans toucher à sa thèse; c'était difficile et c'est devenu impossible depuis que l'article paru dans le Véstnik affirme nettement l'opposition lituanienne : slave de l'accent.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Et à celle, bien entendu, que l'on admette avec M. Fortunator que le signe, porte sur la voyelle seule dans les groupes vieux-prussiens qui correspondent à des diphtongues douces du lituanien. Cela est d'ailleurs indifférent à la question traitée ici.

nettement défini au point de vue linguistique et de faits décidément opposés à son hypothèse; bref, M. Fortunatov ne devait pas sauter par-dessus le slave commun. D'autant que M. Torbiornsson a montré (loc. cit., p. 229 et suiv.) comment les mêmes groupes letto-slaves or, ol, se développent différemment en russe selon qu'ils se trouvent à l'initiale ou à l'intérieur d'un mot; et de l'opposition de possessi et de ropods, il a justement déduit le caractère secondaire et épenthétique de la voyelle antésonantique 1. Que cet élément secondaire se trouve aujourd'hui être seul accentué en russe, dans le cas spécial où la diphtongue primitive était douce d'intonation, peut fort bien n'être qu'un fait récent; d'autant qu'il semble fortement établi par ce qui suit qu'il y a eu un temps où le second élément vocalique, le seul qui soit attesté comme slave commun, a porté un sommet équivalent exactement, au point de vue phonétique, à celui de la dernière more des syllabes douces du lituanien, en russe comme dans les langues slaves de l'ouest et du sud.

M. F. de Saussure a énoncé et démontré la loi suivante relative à l'accent lituanien : «L'accent s'est régulièrement porté d'une syllabe en avant quand, reposant originairement sur une syllabe douce (geschliffen), il avait immédiatement devant lui une syllabe rude (gestossen), (IF., vol. VI, Anzeiger, p. 157). Dans cette définition comme dans tous ses lumineux travaux sur l'accent lituanien, M. F. de Saussure a eu soin de ne donner au mot intonation un sens précis que dans la mesure stricte où il intervenait comme élément de démonstration; car, outre qu'il n'était jamais nécessaire de préciser davantage, il était impossible de le faire sans étouffer toute la question sous la charge d'hypothèses vaines. Au point de vue phonétique et d'après les analyses faites des intonations lituaniennes et serbes, l'intonation telle que l'entend M. F. de Saussure, peut être définie comme il suit : la résultante, active historiquement, de toutes les variations, d'ailleurs quelconques, qui affectent les tranches intonables. Lorsque donc M. F. de Saussure note l'intonation douce lituanienne par ood (resp. ood)2 il traduit graphiquement le fait suivant : l'intonation douce comporte, au point de vue de son rôle phonétique, un sommet, de nature d'ailleurs quelconque, sur la dernière more de la tranche qu'elle frappe, sa nature intime restant imprésumée et indifférente<sup>3</sup>. C'est ce qui lui permet d'ailleurs de poser l'égalité de traitement de out + tou et de

<sup>1</sup> Cette voyelle peut d'ailleurs, comme en polabe (Torbiornsson, loc. cit., p. 132 et suiv.), se développer aux dépens de la primitive et être seule trans-

IF., VI, Anzeiger, p. 157; note.

<sup>3</sup> Cf. La Parole, année 1900, p. 145 et suiv.

"+ 2001; le fait décisif du traitement n'est, en effet, l'intonation douce qu'autant que celle-ci constate la présence d'un sommet sur la more en contact médiat<sup>2</sup> avec une more semblable mais initiale d'une tranche différente d'intonation. Pour le lituanien nous savons que ce sommet, caractéristique de l'intonation douce au point de vue de l'action historique, est toujours intense 3; nous savons, en outre, qu'il est précédé d'un sommet semblable sur la première more de la tranche douce, et que l'on peut noter celle-ci comme il suit : الماء 4; mais en même temps nous savons, par les définitions qui précèdent, que rien n'est changé par le fait d'une notation de ce genre ni à la loi de M. F. de Saussure, ni au tableau (loc. cit., p. 157, note) par lequel il représente la somme des positions respectives possibles de la douce et de la rude. Ce tableau devient simplement :

$$\begin{aligned}
\dot{a}i + \dot{y} &= 0 + 0 + 0 = 5 \\
a\tilde{a} + \tilde{y} &= 0 + 0 + 0 + 0 + 0 \\
\dot{a}i + \tilde{y} &= 0 + 0 + 0 + 0 \\
\tilde{a}i + \dot{y} &= 0 + 0 + 0 + 0 + 0 \\
\end{aligned}$$

où précisément le quatrième cas se trouve encore seul constituer pour l'accent une position critique. Donc, si le slave connaît la loi de M. de Saussure, l'existence dans ce dialecte d'une position critique semblable à la lituanienne est par là même attestée pour une époque indéterminée en même temps qu'est confirmé indirectement le témoignage du serbe sur l'inflexion des syllabes douces. Or, comme les pages suivantes, qui sont de M. A. Meillet, le démontrent, la loi de glissement de l'accent d'une syllabe douce sur la rude immédiatement suivante est aussi une loi panslave 6.

#### NOTE SUR UN DÉPLACEMENT D'ACCENT EN SLAVE.

Dans la séance même du Congrès de Genève où M. F. de Saussure a donné la démonstration de sa loi relative au déplace-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> IF., VI, Anzeiger, p. 160, note 3.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Par suite de la présence d'un élément intermédiaire non intonable.

Cf. La Parole, loc. cit., p. 147.

Le trait vertical désignera l'intensité par opposition à l'accent grave simple ' ou double '' qui désigne le sommet de nature indéterminée de M.F. de Saussure.

Nous conservous, bien entendu, à la rude la représentation que M. F. de Saussure en a donnée, aucun dialecte slave ne nous permettant une définition

M. Meillet, mon maître, a bien voulu à l'occasion de cette étude, entreprendre lui-même la démonstration de l'idée qu'il avait émise au Congrès de Genève et que personne n'avait relevée.

ment de l'accent en lituanien (exposée I. F., vi, Anz., p. 157)<sup>1</sup>, j'ai fait observer, à la suite de cette communication, que pareille loi doit s'appliquer au slave (Comptes rendus des séances du x° Congrès des orientalistes, p. 89). J'ai donné quelques exemples à l'appui de cette idée: Revue critique, 1895, t. II, p. 170 et suiv., M. S. L., IX, 144, et Génitif-accusatif, p. 177. La démonstration en règle demanderait une étude approfondie de toute l'accentuation slave; en attendant qu'une personne compétente et pourvue d'une connaissance suffisamment étendue des langues slaves modernes fasse ce travail, on essayera d'indiquer brièvement les principaux faits qui militent en faveur de l'application au slave de la loi de M. de Saussure.

En slave, la loi n'a laissé nulle part de traces aussi nettes que celles présentées par la déclinaison lituanienne, et on ne peut en démontrer la réalité que par des déductions relativement compliquées. A la différence du lituanien, c'est dans la conjugaison que l'on en trouve les applications les plus claires:

- 1. Dans les présents russes paroxytonés, l'accent porte souvent sur le -y final de la 1re personne sing., ainsi тону, вяжу, ношу, en regard de тонешь, вяжешь, восниь (voir P. Boyer, Accentuation du verbe russe dans Centenaire de l'Ecole des langues orientales de Paris, p. 456). Ce fait est panslave comme le prouve serbe xòhy en regard de xòhêm (ibid., p. 430). Or la finale -a du slave renferme sûrement une ancienne longue et était la seule finale d'intonation rude que présentat toute la flexion du présent. La loi explique donc entièrement le déplacement de l'accent à la première personne. On s'attendrait à ce que le déplacement eût lieu seulement quand la syllabe acccentuée du thème a l'intonation douce; toutesois, comme le russe n'a plus trace des anciennes dissérences d'intonation, le déplacement a pu être généralisé indûment dans quelques exemples. Mais, dans les types où la syllabe accentuée avait toujours l'intonation rude, le déplacement n'a jamais lieu, ainsi : бываю, умъю, торгую (cf. serbe тргујем, avec и bref accentué garantissant l'intonation rude).
- 2. En lituanien, les infinitifs en -éti peuvent être accentués, les uns sur é, les autres sur la syllabe précédente, quand celle-ci a l'intonation rude : on a, par exemple, smirdéti (smirdžu), mais kóséti; au contraire é est toujours accentué quand la syllabe précédente est douce, car, en vertu de la loi de M. de Saussure, si l'accentuation \*āvēti a jamais existé, elle a abouti à l'état attesté

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> On suppose connus du lecteur les principes posés par M. F. de Saussure, M. S. L., VIII, 425 et suiv.

aveti. La situation est la même en slave. A côté des formes ordinaires à é accentué comme russe горъ́ть = serbe го̀рјети, il у a, en effet, quelques exemples de la syllabe précédente accentuée, et, dans tous, cette syllabe a l'intonation rude (voir Boyer, loc. cit., p. 450 et suiv., et Daničic, Akcenti u glagola, p. 38): russe видъть = serbe видјети, г. слышать = 8. слишати, г. (за-)висъть = s. висјети, s. старјети, о-миљети (cf. мио). Dans tous ces verbes, le présent est aussi accentué sur le radical, ainsi r. видить = s. види. Cette accentuation est confirmée par bulg. orient. vidè, vídiš et víse, vísiš, que cite M. Leskien, Arch. f. slav. phil., XXI, 9 et par le bulgare de Sosia pour видим, видиш, ibid., p. 7. — Quand donc on a au présent r. терпить et держить, on peut en conclure que les infinitifs repubre et gepmare étaient plus anciennement "litpěti et "diriati et que l'accent n'occupe pas sa place ancienne: il est passé du ir doux (ancien r bref) sur é rude. La même loi entraîne l'infinitif r. seprete en regard de septete, mais, à son tour, sepréte a réagi sur le présent et l'on emploie seprére à côté de вертить (voir P. Boyer, loc. cit., p. 450). En serbe, l'influence de l'infinitif a entièrement triomphé, et l'on n'a plus au présent que трий, држи, врти, où le déplacement de l'accent n'est pas attribuable à l'intonation, car le -i- suffixal du présent a l'intonation douce, comme le prouve la longue anciennement accentuée de τρυймо, τρυйτε, etc.; l'i long d'intonation douce du slave \*sédi- (serbe 1 to pers. plur. cnjezůmo) est à l'i bref de lit. sédi ce que l'y du nominatif-singulier lit. gaidys est à l'i de gailis.

3. M. F. de Saussure a reconnu que les verbes lituaniens en -au, -yti avaient l'accent sur le radical; cet accent est naturellement déplacé à l'infinitif quand la syllabe radicale a l'intonation douce. « Ainsi \*laikyti ( $a\tilde{\imath} + \acute{y}$ ) devenait laikýti; pendant que, par exemple,  $rdiiyti(\acute{ai} + \acute{y})$  n'était pas amené à changer la place de l'accent» (de Saussure, loc. cit., p. 157).

Ceux des verbes slaves en -iti qui ne sont pas dénominatifs sont aussi accentués sur le radical en principe; un coup d'œil jeté sur les listes de Danicié (loc. cit., \$ 22, 30 et 37) suffit dès lors à faire reconnaître que l'observation de M. de Saussure s'applique exactement au serbe: à l'infinitif où i est rude, on a d'une part бавяти, лазити, грабити, etc. et de l'autre носити, водити, ходити, гасити (prés. гасим, loc. cit., \$ 22), etc.; mais, au présent où l'i suffixal a l'intonation douce, on a également носим, гасим, бавим, etc. (cf. M. S. L., IX, 144): les exemples sont d'une telle clarté qu'on n'en pourrait imaginer schématiquement de plus nets.

4. L'infinitif en -ati des verbes en -je- porte l'accent sur a quand la syllabe précédente est douce; la présuffixale a au con-

traire l'accent quand elle est rude, ainsi s. nécatu (nêmêm), òpatu, mais manatu, etc. (voir Daničić, loc. cit., \$ 57 et suiv.; cf. P. Boyer, loc. cit., p. 431 et suiv.). Ce contraste ne s'explique pas à moins d'admettre que le suffixe était inaccentué et que son a rude a attiré l'accent toutes les fois que la présuffixale avait l'intonation douce.

Naturellement, dans les verbes à infinitif accentué sur le radical, l'accent reste sur le radical aussi à la 1<sup>то</sup> pers. sing., russe капать, каплю, par exemple.

5. Bien qu'on n'ait pas la preuve directe de l'intonation rude du -ti des infinitifs, on peut considérer comme une conséquence de la règle générale l'opposition de r. нести = s. нести, r. вязти = s. вести (вежем). etc., et de r. молоть = s. мьёти, r. быть = s. біти, etc.

Les noms ne présentent pas en slave d'applications de la loi aus nettes que les verbes; toutefois les faits suivants semblent probants:

1° Si l'on examine les mots énumérés par M. Leskien, Untersuchungen über quantität, I, B (Abh. sächs. ges. wiss., phil. hist. cl., XIII, 6) et les listes de M. Brandt (Начертаніе слав. авщентологій, p. 246 et suiv.), on constate immédiatement que, au nominatif, beaucoup de thèmes dissyllabiques en -ā- (= lit. -ó-), dont la première syllabe a l'intonation rude, sont paroxytons, ainsi r. соло́ма = 8. сла̀ма, mais que tous ceux dont la première syllabe, comprenant une longue ou une diphtongue, a l'intonation douce sont oxytons au nominatif, ainsi r. голова = 8. гла́ва (асс. г. го́лову = 8. гла̂ву): l'absence totale d'un type r. \*rо́лова = 8. \*гла̂ва est tout à fait caractéristique.

En revanche, les thèmes en \*-yē-de même intonation radicale peuvent parfaitement être paroxytons; ainsi s. тêжа = г. тя́жа, s. жêђа = г. жа́жда, s. су̂ша = г. су́ша, s. твр̂ђа = г. тве́ржа, s. вр̂ша = г. ве́рша. Or on sait que l'é des mots lituaniens en -é (ancien -jé) a l'intonation douce (par exemple garbē) et que, par suite, l'accent peut rester sur une syllabe douce précédente, ainsi dans żēmė. La différence de traitement des types en -a- = lit. -ó- et en -ja- = lit. -í)ê- est donc très probante.

On rencontre, il est vrai, un assez grand nombre de noms serbes paroxytons à brève radicale, comme rôpa: ces exceptions, dont on trouvera la liste chez M. Hirt, Akzent, p. 247, ne sont qu'apparentes. Il faut tout d'abord mettre à part les anciens mots en \*-yē-; d'après ce qu'on vient de voir r. BÓJA == S. BÔJA est la forme attendue en regard de lit. vālė. Les autres paraissent être des innovations serbes, dues sans doute à l'influence de l'accusatif singulier et du nominatif pluriel, ainsi rôpa, en regard de bulg.

sopà, r. sopá; πολα, en regard de bulg. noλà, r. noλá; τρὸχα, en regard de bulg. τροχὰ; κὸκα, en regard de bulg. κοκὰ; cλοτα, en regard de r. cλοτά; quelques-uns des noms en question n'ont qu'une très faible extension dialectale, ainsi τλοτα. Comme le soupçonnait déjà M. Hirt, aucun de ces mots n'est vraiment probant et ne saurait être opposé à la règle générale.

2° Un ancien thème d'adjectif paroxyton, comme \*néwo-, néwā-(skr. náva-, návā-, gr. νέΓο-, νέΓα-) donne en russe féminin нова, neutre ново: l'opposition est d'une clarté parfaite en elle-même; l'opposition du nominatif féminin нова (avec -a final = lit. -a issu de -o rude) et du génitif singulier нова, conservé dans Новаróposa « de Novgorod » (avec -a final = lit. -o doux), est plus lumineuse encore. Mais l'analogie a tiré de ce point de départ des conséquences très étendues. Tout d'abord le neutre a subi l'action du séminin, d'où une forme ново à côté de ново; l'ancien neutre paroxyton ne subsiste dans beaucoup d'adjectifs qu'avec valeur adverbiale: ici, comme il arrive souvent, les adverbes ont conservé l'ancienne forme. Dans d'autres cas, sur le modèle de HOBÁ. ново, on a transformé un ancien \*нага́, наго́ (?) en нага́, на́го (cf. serbe mára, máro), ou un ancien \*táxa, táxo (?) en tuxá, táxo (cf. serbe THEA, THEO). La cause première des différences d'accentuation du neutre et du féminin, qui est l'intonation, n'est donc plus reconnaissable en russe : rien n'est moins inattendu, puisque, à part les diphtongues en r et l, le russe n'a rien conservé de l'intonation.

En serbe, l'action de l'analogie n'a pas été moins profonde, mais elle a été autre, parce que les différences d'intonation y ont subsisté. Dans tous les thèmes à syllabe radicale longue d'intonation douce, l'accent du féminin a été étendu au neutre, et en regard du lit. kreīvas, on a s. крива, криво (г. крива, криво), voir Leskien, loc. cit., p. 561; au contraire, dans les thèmes à syllabe radicale brève, la forme du neutre a été parfois étendue au féminin, s. нова, ново en face de гола, голо, voir Leskien. loc. cit., p. 539; on peut soupçonner que le type нова, ново représente d'anciens thèmes paroxytons et le type roua, rous d'anciens thèmes oxytons, mais il serait sans doute impossible de le démontrer. — Quant aux thèmes dont la syllabe radicale a l'intonation rude, ils sont le plus souvent paroxytons en serbe, ainsi s. здрава, здраво, cf. r. здорово; le thème est parfois oxyton, sans doute dans des cas où il l'était en slave commun, mais alors l'intonation de la syllabe radicale est changée suivant l'analogie du type крив, крива, криво et l'on a s. наг, н'га, наго en regard de lit. núgas, et s. тврд, тврда, тврдо en regard de lit. tvirtas.

Ainsi, toute troublée qu'elle soit, l'accentuation de l'adjectif slave laisse entrevoir l'action de la loi.

3° A en juger par les listes de M. Brandt, loc. cit., p. 268 et suiv., dans ceux des substantis trisyllabiques du slave commun dont la syllabe initiale avait l'intonation douce et la pénultième l'intonation rude, l'accent n'est jamais sur l'initiale : serbe nèhat, горедо, лопата, etc. Mais l'initiale est souvent accentuée dans les mots qui sont en dehors des conditions de la loi; ainsi, dans le cas de la suite de deux brèves, serbe горор, јеверо, etc., et, dans le cas d'initiale rude : s. девер, месец, јагода, умина, etc. — Comme il s'agit d'une loi phonétique très ancienne, il n'y a ni argument ni objection à tirer des cas conformes ou contraires à la loi qu'on rencontre dans des mots analogues serbes ou russes formés à l'aide de suffixes vivants; car ces mots peuvent être récents ou du moins resaits par analogie à date plus ou moins récente 1.

Ceci posé, le mouvement anomal d'accent présenté par russe четы́ре (cf. serbe четири), génit. четырёль, etc. (voir M. S. L. VIII, 179) se laisse ramener à une opposition tout à fait normale de nominatif cétyre (cf. gr. τέσσαρες, τέτορες), devenu cetyre par l'action de la loi, génit. \*cetyru : or le lituanien a en effet acc. kēturis, gén. keturių; le masculin skr. catvárah et le got. fidwor ont subi l'action des autres cas (et peut-être celle du neutre); mais le féminin skr. cátasrah, catasrbhih a conservé le mouvement ancien du ton. Si l'on admettait avec M. F. de Saussure (I. F. VI, Anz., p. 162 et suiv.) que kēturis provient d'un plus ancien \*ketùris et que le «saut du ton» de la syllabe initiale sur la finale repose sur une alternance entre la désinentielle et la prédésinentielle analogue à celle du sanskrit, il faudrait naturellement effacer le rapprochement avec skr. câtasrah, etc.; mais la valeur probante de r. четыре, четырёхъ n'en serait en rien diminuée; car le recul de l'accent supposé par M. de Saussure pour expliquer lit. dukteri ne serait pas moins nécessaire pour expliquer r. Aouepu en regard de дочерей, et par suite r. четыре reposerait sur slave commun \*cétyre même dans cette hypothèse.

L'examen des formes tant nominales que verbales donne donc le droit de conclure que la loi démontrée par M. F. de Saussure pour le lituanien vaut aussi pour les dialectes slaves. Il ne suit pas de là que cette loi soit de date letto-slave; car de ce qu'un même

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Si l'on veut bien examiner les cas de glissement de l'accent d'une préposition sur le substantif suivant étudiés en dernier lieu par M. Leskien, Arch. f. slav. phil., XXI, 392 et suiv., on apercevra aisément qu'ils ont aussi leur point de départ dans la loi proposée ci-dessus. (Note de correction.)

changement s'est produit dans deux langues parentes, on n'a jamais le droit de conclure que ce changement remonte à la période de vie commune des deux langues. Deux hypothèses sont possibles : fait commun, ou développement parallèle et indépendant, postérieur à la séparation; et, pour choisir entre les deux, il faut des raisons particulières. L'identité quasi absolue de l'accentuation russe et de l'accentuation serbe pourrait faire supposer que toutes deux reproduisent l'accentuation du slave commun. Mais une circonstance particulière permet d'établir qu'ici même il s'agit d'un développement parallèle et indépendant dans les divers dialectes slaves.

On sait que les présents en -aje- du slave commun ont pris de bonne heure la forme contracte -a- dans la plupart des dialectes; cet a a en serbe la forme â identique à l'â issu d'un ancien ā du slave commun ayant l'intonation douce. Si la loi de déplacement de l'accent remonte au slave commun, un ancien \*kópajedoit être devenu \*kopáje- et de là kopá- dans les dialectes à contraction; or il n'en est rien : là où il y a eu contraction, \*kópāsubsiste, avec accent sur o; là où il n'y a pas eu contraction, on a au contraire \*kopáje- par action de la loi. Le serbe fléchit donc souâm, souâm, etc., mais la 3º pers. plur., où il n'y a pas contraction, est sonajŷ; de même hrpam, hrpam, etc. mais hrpajŷ¹; пытам, пыташ, etc., mais пытају, et ainsi de suite; au contraire, avec intonation rude, on trouve regulièrement racalm, racalm, etc., et aussi racaajŷ. Le dialecte kasub de Heisternest isole aussi la 3º pers. plur. : gódome, gódoce, mais godájo (Bronisch, Kaschubische dialectstudien [extrait de Arch. f. slav. phil., XVIII], p. 74); mais la 1º pers. sing. gódājo fait difficulté. En russe, où -aje- s'est mieux conservé, le déplacement de l'accent a lieu à toutes les personnes : копаю, копаешь, etc.; нграю, нграешь, etc.; питаю, пита́ещь, etc. En bulgare, on a конам, конаш, etc. à Sofia, où la contraction est entièrement poursuivie; mais les dialectes orientaux ont игрант, играеш, играе en regard de гледам, гледаш, гледа (Leskien, Arch. f. slav. phil., XXI, 8 et suiv.).

La loi semble donc être panslave; mais le fait qu'elle exprime, loin d'être de date letto-slave, ne remonte même pas jusqu'au slave commun.

#### A. MEILLET.

L'i de serbe àrpa (= polon. gra), comme celui de àraa et de àme, représente ji- initial du panslave; c'est donc une ancienne brève et non une ancienne longue rude. Ainsi s'expliquent les alternances àrpa, àrpy et àrpara, àrpam, dont l'équivalent ne peut pas se rencontrer quand il s'agit d'un ancien représenté par à en serbe.

Ceci étant établi, il semble difficile d'éviter l'exposé d'une hypothèse qui coordonne les faits et en fasse un tout. A vrai dire, le manque de témoignages à partir d'une certaine date force à beaucoup de circonspection, et une hypothèse qui n'a d'autre appui que le cadre phonétique de la langue à laquelle elle s'adapte ne peut être présentée qu'avec beaucoup de réserve.

On avait déjà soupçonné que l'r et l'1 des anciens groupes or, ol, er, el devaient avoir un caractère particulier, et M. Fortunatov (d'après M. Torbiörnsson, loc. cit., p. 145) donnait, comme forme slave commune du russe rópogo, du serbe rpag et du tchèque hrad, un mot \*gòrds où l'r était vocalique. Pour lui, en effet, un -r- en pareille position avait été capable de porter l'accent lorsque la diphtongue était rude, jusqu'au moment où, par suite de métathèse (en slave de l'Ouest et du Sud) ou d'épenthèse (en russe), cet accent le quittait pour la voyelle immédiatement suivante : bref il supposait un processus ; sl. commun \*gorch», russe горо́хъ (cf. serbe rpax.). M. Torbiörnsson se rallie à la supposition de M. Fortunatov, tout en renversant l'ordre des phonèmes à l'intérieur des groupes en question (cf. Brugmann Grundriss, I<sup>2</sup>, p. 450); il fait en outre remarquer (loc. cit., p. 132) la différence de traitement en russe des groupes tro- et tro-, le premier où le groupe ro- est primitif restant inaltéré, le second où le même groupe représente une diphtongue primitive -or- développant entre la consonne et l'-r- une voyelle épenthétique; ex. : просить en face de roposa. Cette opposition, il la montre aussi en serbe de Basse-Lusace (loc. cit., p. 141, 142), où elle se retrouve par exemple dans pšosyś (russe просить) en face de krowa (russe корова). Si maintenant on examine le traitement slave commun des éléments sonants de diphtongue à la lumière du sort bien attesté des groupes voyelle + nasale, on remarque que les éléments en question ont été énoncés, à une certaine époque, à la place d'articulation de la première partie de la diphtongue : on est devenu a, c'est-à-dire n, tandis que en donnait n. Il semble donc que or ait dû (sans que l'on puisse rien préciser) donner r tandis que er aboutissait à r; mais ces phonèmes, intonés d'ailleurs comme l'étaient auparavant les diphtongues qu'ils représentaient, étaient aussi fugitifs que les nasales a et e étaient stables. Ils ont développé après eux une voyelle sur laquelle s'est normalement transportée l'intonation de la diphtongue primitive : ainsi serbe rpaz et tchèque hrad 1; ainsi aussi serbe крава, tchèque kráva, russe корова. Dans le cas du russe, pourtant, une voyelle anaptyctique s'est déve-

Il convient de rappeler ici que la brève tchèque accentuée témoigne, en face d'une longue panslave, d'une ancienne intonation douce, comme une longue de même origine témoigne d'une ancienne rude. Le tchèque n'a donc pas plus que les autres langues slaves, sauf le serbe, conservé d'intonations primitives.

loppée à l'intérieur des mots, alors que l'r n'avait pas perdu tout caractère de sonante; c'est cette voyelle qui distingue le serbe πράβα du russe πορόβα, sans d'ailleurs rien changer au transfert de l'accent de l'r sur la voyelle suivante, qui s'est produit parallèlement dans les deux cas. Mais, étant donné le cas spécial de f douce, c'est-à-dire d'une inflexion à deux sommets (cf. l'analyse de l'accent) coıncidant avec la présence de deux éléments vocaliques, on a eu un groupe intoné d'intensité -brb- et de hauteur -òro- qui était impossible partout où l'r voyelle ne développait qu'une seule voyelle (serbe rpâx; tchèque hrad). Dans un groupe de ce genre, la première voyelle, portant seule à la fois le ton et l'ictus, qui sont les deux éléments de l'accent russe, devait rester accentuée, tandis que la seconde retombait au même niveau que les autres tranches du mot; et \*gòrodo est devenu rópogo du jour où le russe a perdu toute intonation.

Robert GAUTHIOT.

# ÉTYMOLOGIES.

QUELQUES DÉRIVÉS DE LA RACINE MEN «PENSER».

Parmi les différentes formes prises en grec par la racine men, l'une des plus intéressantes est celle où le ν a été changé en λ. Je crois, en effet, que μέλλω est pour μένιω.

La raison du changement de ce ν en λ doit être cherchée dans le j dont il est suivi. C'est ainsi que le grec hésite entre μετα-

μώνιος et μεταμώλιος.

Ce changement de n en l demanderait une étude à part. Je me contenterai de dire ici que je le crois plus fréquent qu'on ne l'admet généralement. Ainsi je rapporte à une seule et même origine le comparatif ἀμείνων et le latin melior. Je n'ai pas besoin de rappeler le rapport du sanscrit anja avec le latin alius et le grec άλλοs.

L'affinité de µêxxes et de l'idée de «penser» perce encore dans certaines gloses d'Hésychius:

μέμβλεται· μέλλει. Φροντίζει. ἐπιμελεῖται. ταραγίνεται. μέμβλεσθαι· Φροντίζειν. καὶ τὰ όμοια. μέμβλετο· ἐΦρόντιζεν.

On y peut joindre les suivantes, où μέμδλεσθαι est devenu βέμδλεσθαι :

βέβλεσθαι· μέλλειν. Φροντίζειν. βέβλειν· μέλλειν.

Il serait facile de citer des passages où l'idée de « penser » convient le mieux pour traduire μελλω. Au chant XXII de l'Iliade, v. 356, Hector, sur le point de succomber sous la main d'Achille, lui adresse quelques paroles. Mais, ajoute-t-il: «Je te connais bien, et je ne pense pas te persuader: car ton âme est de fer.»

ή σ' εὖ γιγνώσκων προτιόσσομαι, οὐδ' άρ έμελλον πείσειν · ή γάρ σοίγε σιδήρεος ἐν Θρεσί Ξυμός.

On conçoit sans peine comment, au lieu de dire : « J'étais sur le point de mourir», on a dit : « J'ai pensé mourir». M<sup>me</sup> de Sévigné va jusqu'à écrire : Leur hôtel (à M. de Pomponne) a pensé

brûler. Homère, au lieu de μέλλω, emploie une fois οἴομαι. Il est question d'Aphrodite dont le secours a sauvé Pâris (Il., IV, 12):

καὶ νῦν ἐξεσάωσεν οιόμενον βανέεσθαι.

Jusqu'à présent rien que d'assez simple 1. Mais je crois qu'il faut rapporter également à la racine men le verbe renfermé dans la locution méleu. Il y a là un renversement de sens qui mérite d'être examiné d'un peu plus près.

Certains verbes, surtout les verbes qui marquent une opération des organes ou un mouvement de l'intelligence, sont capables de prendre des acceptions assez divergentes, suivant qu'ils sont employés comme verbes aclifs ou comme verbes neutres.

Ainsi le verbe allemand sehen «voir» prend le sens de «paraître». Ihr seht blass «vous paraissez pâle», dit l'un des personnages dans Götz de Berlichingen. On a de même: Gleich sehen, ähnlich sehen «ressembler». Ce sens, aujourd'hui moins usité que dans l'ancienne langue, s'est localisé dans le composé aussehen.

Pareille opposition en grec dans le verbe κλύω. Comme verbe transitif, il signifie «entendre»; comme verbe neutre, «avoir un certain renom»:

Kλύειν άναλκις μᾶλλον ἡ μιαιφόνος 2. «Être appelée faible plutôt que sanguinaire.»

Κλύειν δικαίως μάλλον ή ωράξαι Θέλεις...
«Tu aimes mieux passer pour juste que de l'être..»

Le verbe allemand dünken « sembler » est de même origine que denken : Wie dünkt euch das? « que vous en semble? » — Er mag handeln wie es ihn dünkt « qu'il fasse comme il lui semblera bon ». On trouve aussi le datif : Wie mir dünkte. Was dünkt ihnen?

Même rapport entre μέλλειν « penser » et μέλει « être un objet de pensée ». La transition est formée par le parsait μέμηλε, qui a le sens d'un présent. Πλούτοιο μεμηλώς « occupé de ses richesses ». Μεμηλότα έργα « les travaux dont on s'occupe ».

Tà δ' ἐμῆ Φρενὶ πάντα μέμηλεν.
«Mon esprit s'occupe de tout cela.»

Sur le parfait μέμηλε sont venues se greffer les autres formes.

<sup>&#</sup>x27; On rapporte généralement μέλλειν à la racine smar «se souvenir». Ce verbe smar a longtemps joué un rôle considérable dans les études de linguistique; il a particulièrement porté malheur à Curtius, qui y rattache simultanément μέλλει et μέριμνα νεουςί», μάρτυρ «témoin», etc.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Eschyle, Prométhée, 868. <sup>3</sup> Id., Euménides, 430.

Μέλει μοι τούτου «cela m'intéresse». Μελέτω σοι τοῦ ωλήθους «prends soin du peuple». Ἡμῖν οὐ μελητέον τοῦ λανθάνειν «nous ne devons pas nous soucier de rester cachés» 1.

### Kumbha, κεφαλή.

Il y a des plaisanteries qui reviennent d'âge en âge. Le peuple les reprend et les recommence, sans se douter qu'elles sont vieilles et qu'elles sont déjà bien et dûment fixées et enregistrées dans son langage. De ce nombre est la plaisanterie qui consiste à comparer la tête à une cruche, à un pot, à une écuelle. Le français tête en est un exemple assez sensible; mais cela n'empêche qu'aujourd'hui on s'imagine être original en parlant de fiole.

Les Germains, trouvant en latin le mot cuppa « vase à boire »,

trouvèrent spirituel d'en saire l'allemand Kopf.

Les langues anciennes, comme on le pense bien, nous offrent déjà la même image. Dans Homère, un homme qui a la tête en bas, se dit κύμδαχος. Nous avons ici le mot κύμδος ου κύμδη, qui d'habitude est pris au sens de «vase». Le grec κεφαλή présente encore quelque chose de semblable. La première syllabe est la même que dans le sanscrit kapāla «écuelle 2». Hésychius a conservé le souvenir de la signification primitive: Κεδαλή· κεφαλή· κύλιξ.

Reste une question plus difficile à résoudre. Y a-t-il quelque parenté étymologique entre κεφαλή et κύμβος? Je ne serais pas éloigné de répondre oui, la distance n'étant pas plus grande qu'entre νέφος et νύμφη.

#### UN VERS D'HOMÈRE.

Peut-on admettre que ελοιτο ait été employé comme verbe passif au sens de ἀφελοιτο et, comme ce dernier, construit avec deux accusatifs?

Je serais assez disposé à le croire. En ce cas, j'aurais à proposer pour un certain vers d'Homère un sens qui me paraîtrait satisfaisant et qui, en outre, aurait l'avantage de faire disparaître un ἄπαξ εἰρημένον.

¹ Sur l'étymologie de μέλλω j'avais émis autrefois une autre hypothèse que je regarde aujourd'hui comme erronée.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> En ce qui concerne le suffixe, il n'y a pas lieu, je crois, de rapprocher les deux mots. Κεφαλή est formé comme ἀγκάλη «coude», μασχάλη «aisselle», γύαλο» «creux de la main», ὀμφαλός «nombril», etc.

Au chant III de l'Iliade, Pâris, répondant aux objurgations d'Hector, s'écrie (v. 66):

«Ne me reproche pas les aimables dons de la blonde Aphrodite : il ne faut pas mépriser les présents des dieux. Ces présents...»

όσσα κεν αὐτοὶ δῶσιν, ἐκὼν δ' οὐκ ἄν τις ἔλοιτο.

Le scoliaste traduit :

«Ces présents que les dieux donnent d'eux-mêmes, et que personne ne pourrait s'approprier par sa propre volonté» (μή διδόμενα παρ' αὐτῶν ἀδύνατόν τινα λαθεῖν οἰκεία σπουδή).

Je me hâte de dire que cette interprétation est admissible, encore qu'elle ait le tort de présenter dans le même vers deux fois la même idée. Il y a toutefois une difficulté : le mot ἐκών serait pris dans une acception peu ordinaire. ἐκών ne signifie pas « par sa propre volonté», mais « volontiers, de plein gré». Ernesti en fait la remarque :

«Vox ἐκών, hoc in loco non significat volens aut lubens, sed quod latine dicitur suo arbitrio.»

Puisqu'il y a ici un mot qui doit être pris dans une signification rare, il est peut-être préférable que ce soit ελοιτο. Je propose de traduire:

« Il ne faut pas mépriser les présents des dieux, les présents que ceux-ci donnent et dont nul ne serait volontiers dépouillé.»

Il y a là un tour familier à l'épopée homérique. Ainsi, chant V, vers 481:

> τηλοῦ γὰρ Λυκίη..... ἐνθ' άλοχόν τε Φίλην έλιπον καὶ νήπιον υἰόν, κὰδ δὲ κτήματα ϖολλά, τάτ' έλδεται, ὅς κ' ἐπιδευής.

## Εντελέχεια.

Ce terme de philosophie, qui a passé des ouvrages d'Aristote dans la langue de la Scholastique, a l'air de se refuser à toute étymologie régulière. On en connaît le sens : Aristote distingue deux modes d'existence, l'un qu'on pourrait dire imparfait et qui n'est que la possibilité d'exister; l'autre parfait, qui est la réalité d'existence, l'existence complète. La première est ἐν δυνάμει, l'autre est ἐν ἐντελεχεία. Le moyen âge a traduit (très correctement, comme on va voir) par perfectio.

D'où vient έντελέχεια?

Quand la formation d'un terme technique ne s'explique point

par elle-même, il faut chercher si elle n'est pas un produit de l'analogie. Je crois effectivement que le mot a été fait sur le modèle de συνέχεια, autre terme philosophique signifiant « continuité, conséquence». De même que l'adjectif συνεχής a donné συνέχεια l, de même l'adjectif ἐντελής « parfait, accompli» a fourni ἐντελέχεια. Il est vrai que ἐντέλεια aurait suffi; mais comme ce dernier terme faisait partie de la langue courante, où il signifie « achèvement », une expression nouvelle, destinée à être un terme technique, parut préférable.

Je dirai à ce propos que la langue philosophique est la plus féconde en néologismes. Comme ce sont matières peu familières à la foule, la création de mots nouveaux s'impose. Il devient alors intéressant pour le linguiste de reconnaître la route que, conscients ou non, les métaphysiciens ont suivie pour former leur

vocabulaire.

# **Α**τερ.

Dans le préfixe privatif ἀν (ἄνοδος) ou ἀ (ἄλογος) on a proposé, non sans vraisemblance, de voir un ancien adverbe de lieu marquant l'éloignement. C'est ainsi que ἀπό, qui marque aussi l'éloignement, a souvent le sens privatif (ἀπόκληρος, ἀπόσετος).

Je suppose que &tep, qui signifie «seorsum» et «sine», est le comparatif de ce même ancien adverbe à ou dv. Nous avons ici une antithèse incomplètement exprimée: c'est ainsi que inter, præter, subter appellent un adverbe de signification opposée, adverbe qui n'existe pas, au moins sous la forme qui ferait exactement pendant.

L'idée locale est encore sensible, par exemple, dans ce vers (Il., I, 498):

εύρεν δ' εύρύοπα Κρονίδην άτερ ήμενον άλλων.

Pour mieux insister sur la même idée, la langue a encore créé l'adverbe  $\dot{\alpha}m\dot{\alpha}\tau\varepsilon\rho\theta\varepsilon$  (II., II, 587).

### Τειχεσιπλήτης.

C'est l'épithète qu'Apollon, à la vue des blessés et des morts, lance au dieu Arès (Il., V, 455):

Αρες Αρες βροτολοιγέ, μιαιφόνε, τειχεσιπλήτα...

¹ Διέχεια, προσέχεια sont formés de la même manière. Mais il ne faudrait pas rapporter ici, comme le font certains lexicographes, ἐνδελεχής, avec ses dérivés ἐνδελέχεια, ἐνδελεχέω, ἐνδελεχῶς, qui ont une tout autre origine. Ils impliquent tous une idée de longueur. Ainsi que Curtius le suppose, ils viennent, non du verbe έχω, mais de l'adjectif δόλιχος.

On a proposé de changer en τειχεσιδλήτα. On a aussi pensé à πλήσσω et à πάλλω. Mais, étant donnée la poésie homérique, un adjectif signifiant « qui ébranle ou qui renverse les murailles » serait plutôt une qualification laudative; or il faut s'attendre ici à quelque grosse invective. Je passe sur la difficulté grammaticale, qui est pourtant grave; car il faudrait τειχέσπαλος, comme on a σακέσπαλος. Le véritable sens est indiqué par Hésychius: τειχεσιπλήτα προσπελάζων τείχεσι.

La seconde partie du composé contient le verbe πέλομαι qui a le sens du latin versari. Nous avons ici, si je ne me trompe, un adjectif qui n'est pas sans importance pour l'état social au temps de l'épopée homérique. Comme au moyen âge, les murailles, dans ces temps héroïques, ne servent pas seulement à la défense : elles servent aussi à mettre à couvert le produit du pillage. Celui qui établit sa demeure dans l'enceinte des murs devient, ipso facto, suspect de vivre de ses déprédations. La véritable traduction de τειχεσιπλήτα est «brigand!» 1.

#### Tristis.

La tristesse et la crainte sont deux sentiments avoisinants. La Fontaine le dit:

Cet animal est triste et la crainte le ronge.

Homère emploie Sessos tantôt dans le sens de « craintif », tantôt en celui de « triste ».

Au chant V de l'Ihade, Ménélas et Antiloque s'occupent de relever les morts :

> οί δ' έπεὶ οὖν νεκροὺς έρυσαν μετὰ λαὸν Αχαιῶν, τὸ μέν ἄρα δειλὸ βαλέτην ἐν χερσίν ἐταίρου. (V. 574.)

En présence de cette association d'idées, on est amené à penser que l'adjectif tristis, qui s'emploie encore au sens de « sombre », a commencé par signifier « craintif ». Je le rattacherais à la racine tres ou ters (d'où terror, terreo) « craindre »; l'i est long à cause de la métathèse : tristis pour terstis. Le suffixe est le même que dans forctis, fortis.

Il est intéressant pour la psychologie populaire de rappeler la série opposée : audax, gaudeo.

' l'avais d'abord pensé à une autre signification. A toute époque, les gens capables d'un mauvais coup ont du choisir de préférence leur demeure loin du ceutre des villes. L'adjectif grec pourrait donc signifier «rôdeur de murailles». Mais, quoique la vie antique ressemble sur bien des points à ce que nous voyons encore aujourd'hui, j'ai craint de rendre Homère décidément trop moderne.

#### GULA AUGUSTI.

Le Dictionnaire de Ducange, au mot Gull, contient un alinéa assez extraordinaire:

"Gula Augusti, Initium mensis Augusti. Le Gule d'August. In Statuto Edw. III. ann. 31. cap. 14. Averagium æstivale fieri debet inter Hokedai et Gulam Augusti. Utitur Willelmus Armoricus in Philippo Augusto ann. 1219. — Charta ann. 1204. Ad festum S. Petri in Gula Augusti proximi. En goule Aoust. — Le jour de feste S. Pere en Goule Aoust. »

L'expression Gulaustus désignant la fête de Saint-Pierre-ès-Liens (1<sup>er</sup> août) a été relevée par notre confrère, M. Loth, dans le cartulaire de Saint-Pierre de Gloucester, ainsi que dans bon nombre de chartes du xnº siècle. En français: goulaoust. Voir Godefroy, au mot engoulaoust. Dans les chartes des Côtes-du-Nord, gowlaoust, goelaoust.

La locution a dû passer du latin en français par un intermédiaire celtique. Gallois gwyl-awst. Forme primitive: Vigilia Augusti.

### Prúsatted et les formes osques en atted.

Les parfaits osques comme prúfatted, dadikatted, teremnattens, tribarakattins n'ont pas trouvé jusqu'à présent d'explication satisfaisante. On peut lire dans l'ouvrage de M. de Planta les diverses conjectures qui ont été émises. Aucune n'est convaincante <sup>2</sup>. Je vais donc présenter une explication nouvelle dans une direction qui n'a pas encore été tentée.

Ce qui frappe d'abord, c'est que ces formations de parfaits n'ont d'analogue ni en latin, ni en ombrien. Elles sont particulières au sud de l'Italie. De là le soupçon qu'elles pourraient être empruntées au grec.

Je crois, en effet, que nous avons ici une importation grecque, une adaptation des verbes en αζω. On sait que le ζ, dans les divers dialectes grecs, revêt des formes très variées. Il est représenté par σδ, δδ, τ1. Nous avons, par exemple, γυμνάδδω, άγοράσδω, κατασκευάττω. C'est ce suffixe αζω, devenu ατ1ω, qui s'est introduit, à ce que je crois, dans la conjugaison osque. A

<sup>1</sup> Annales de Bretagne, XIII, 260; Revue celtique, XIII, 486.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> II, p. 342 et suiv. Pour prufata-fed (Corssen), profavot-fed (Schleicher), profa-teded (Kern). Danielsson rapproche les prétérits celtiques en t, Collitz les désinences moyennes en -tai, -thes. Planta pense à une parenté avec le supin. Osthoff croit que le parfait du verbe sta- a servi de modèle. Bartholomæ compare les formes latines amasso, amassim.

ceux qui doutent qu'un suffixe verbal puisse passer d'une langue à une autre, il suffit de rappeler des formes anglaises comme distinguished, vanquished. Il est vrai que la caractéristique a\(\zeta\) ne se trouve pas en grec à tous les verbes Mais, en pareil cas, quand il y a emprunt, l'imitateur va plus loin que son modèle. Le suffixe qui n'existait qu'à certains verbes, l'emprunteur le met partout. C'est ainsi que l'allemand, ayant adopté l'infinitif en ier des verbes français comme changier, espacier, dira non seulement: er changiert, er spaziert, mais encore er resolviert, er absolviert. Probablement l'osque s'était approprié un certain nombre de ces verbes grecs en a\(\zeta\), tels que \(\delta\)ind\(\zeta\), \(\delta\) souim\(\zeta\). Ils ont alors fourni le modèle qui a été indéfiniment multiplié.

Il va sans dire que le parsait simple existe également : prúffed, upsed. Prusatted au lieu de prussed, c'est quelque chose comme le

dorien τιμάζω au lieu de τιμάω.

Nous aurions donc un chapitre à ajouter aux conquêtes de ces verbes en  $\alpha\zeta\omega$ ,  $\iota\zeta\omega$ , dont les lointains dérivés sont encore vivants dans nos langues.

Michel Bréal.

## LE PATOIS DE LA FRANCHE-MONTAGNE

#### ET EN PARTICULIER

# DE DAMPRICHARD (FRANCHE-COMTÉ).

(Suite.)

s opiniātrā «s'opiniâtrer», emprunté au fr. opservā «observer», emprunté au fr. oto «maison, surtout la cuisine» « hospitale. otorizi «autoriser», emprunté au fr. ozā = «oser». ozē = «oiseau».

Ò

- $1 \ \delta = \text{mau, aux}.$
- 2  $\delta$ ,  $\delta t =$  "haut, haute".
- 3  $\delta$  "ail, aulx" = fr. aulx.
- 1 obnett «bénitier» = vfr. eaubénitier.
- 2 öbnéti «poutres obliques dans la charpente d'une maison»; c'est probablement fr. arbalétrier emprunté et corrompu.

òc «quelque chose» <aliquid.

òcròn fr. «cran, entaille» < "increnna.

*òfe* = «enfant».

bgir « récipient à bascule suspendu au-dessus de l'évier et contenant de l'eau pour se laver les mains; on le fait basculer pour faire couler l'eau »; c'est le fr. aiguière emprunté et modifié sous l'influence de boir.

ởỹ m. «pétrin de maçon», — «auge» <alueu.

ol = "aile".

òlétr «arête», cf. MSL, X, 206.

olū "alisier". — "fruit de l'alisier" = vfr. alie.

òlun «alêne», emprunté au fr.

omun = «aumône».

 $\delta n =$  "aune".

ònā = «année».

òpuargèl, cf. fü; origine inconnue.

òrbėlòt «arbalète», emprunté au fr.

lez orbua'd «ouïes, branchies de poisson» = probablement vfr.

òsò «os», — l òsò fregiò «nerf cubital» < \*ossettu.

ðstó = «aussilöl».

òtā «autel» <altare.

òte = «autant».

dir = "autre".

ðtrépā «ailleurs» = fr. autrepart.

*dtuò* = "autour".

δυ = «eau», — l δυ ce dū «eau dormante».

doi = «évier».

đưir « même sens que đợir » < aquaria.

ovuon «avoine»; l'è de la première syllabe fait difficulté et suscite l'hypothèse que ce mot pourrait avoir été emprunté à Mtb.

òzā «hasard», emprunté au fr.

ðždő = «aujourd'hui».

## Ŏ

 $\delta$ ,  $\delta n =$  «en».

**obėta** = "embėter", — "contrarier".

8bèrè «embarras», emprunté au fr.

δbèvā «qui a le visage barbouillé (de confiture ou autre chose)», dérivé de bèv.

**bbénl**ā «poser des tuyaux et les souder ensemble», cf. béné.

ðbibā «imbiber», emprunté au fr.

ðbðlā = «emballer».

86r « framboise », emprunté au suisse, cf. all. himbeere.

öbrèsi = «embrasser», — öbrèsi è lè grös brèsi «donner l'accolade».

öbri «framboisier», dérivé de öbr.

8brü amettre en mouvement, cf. vfr. embruir, esbriver.

ðbüscā «embusquer», emprunté au fr.

**Sousu** «entonnoir», cf. vfr. embus, embout; ce mot serait en fr. \*em-boss-oir formé de bosse (bus) «tonneau» comme en-tonn-oir de tonne.

obuéla «emmêler du fil», remonte peut-être à \*in-botellare et signifierait «entortiller comme des boyaux».

δόμος «baisure du pain» = fr. embouche. Il est très intéressant au point de vue phonétique de remarquer que, tandis que ò devient a devant è (cf. supra braè), μὸ subsiste devant le même è; on peut ajouter à δόμος les exemples cμὸς, mμὸς, pμὸς, etc.

öbuòrla «mettre le collier à une bête de trait», cf. buòré.

öcādrā «encadrer», emprunté au fr.

öcèsi « encaisser», emprunté au fr.

öceni masc. «mauvaise odeur du linge mal lavé», cf. Godefroy enquin «sale (?)»; est-ce "inquinţtu?

öcmuösi «commencer», emprunté au fr. encommencer (Mtb.).

 $\delta cr = \pi \operatorname{encre} n$ .

ocri = "encrier".

öcrònā «faire un cran, échancrer», dérivé de òcròn.

ōcròtā «enterrer le cadavre d'un animal», litt. «mettre dans la crotte».

ōcüvā «mettre dans un tonneau, dans un cuveau» < "in-cupare.
ōcurèği «encourager», emprunté au fr.

ocubr masc. et fém. «chose encombrante», — «personne importune» = fr. encombre.

δεμὸ «encore», — p δεμὸ «pas encore», probablement emprunté au fr.

lez beatre di gnī « sortes de caisses fixées au mur du grenier ou encastrées dans ce mur, où l'on met le blé de différentes qualités » = fr. enchâtre.

öddë «en dedans», sans doute emprunté au fr.

öddó «en dessous» <\*in-de-dossu.

ödfö «en dehors» < in-de-foris.

ödiālā «endiablé», — s ödiālā èprè céch «s'acharner après quelqu'un», cf. diāl.

ödlè = «en delà».

ödòtā = «endetté».

 $\delta dra =$  « endroit ».

ödren «entortiller, tromper»; origine inconnue.

ödreju, -uz «attrapeur», dérivé du précédent.

ödsè = «en deçà».

ödsü = «en dessus».

 $\delta/\bar{a} = \pi \operatorname{enfer} n.$ 

ðfémra «enfumer», cf. fmir, fémir «fumée».

 $\delta f =$  «enfiler».

öfü èn lep «allumer une lampe» < infocare.

```
LE PATOIS DE LA FRANCHE-MONTAGNE.
s öfür = «s'enfuir».
ofusi = "enfoncer".
s öfuinā «se cacher, se faufiler», cf. fr. fouine.
öfuònā = «enfourner».
ōgèğī «engager», emprunté au fr.
ögélā — «engueuler».
ogėnā = «engrener».
ôgėnlā «constipé pour avoir mangé trop de cerises avec leur
  noyau, ou trop de raisins avec leur peau, dérivé de gené
   «noyau».
ògluti «engloutir», emprunté au fr.
ögrési == «engraisser».
s ögrenii «se fàcher» — vir. engrignier.
mò ögyòrgī «mal embouché» = fr. engorgé.
öléti ou òléti «allaiter» < *inlactare.
l omé « le milieu » < in mediu.
omècura et omècura, omècura et omècura « machurer », emprunté au
  fr. emmåchurer (Mtb.).
omeğī == «emmancher».
òmidnā «amidonner, empeser», emprunté an fr.
s onosī « se dit de l'embarras qui se produit dans le canal des ali-
  ments quand on avale avec précipitation un œuf dur, un fruit
  mal mûr, etc. " = vfr. enosser.
s opčūzī «se cacher», cf. pčū.
opèctā « empaqueter», emprunté au fr.
öpèŭ == «empailler».
ôpër èn lễp «allumer une lampe», composé de ô- et de për,
  cf. per.
opila «empiler», emprunté au fr.
opiri «empirer», — «aggraver», emprunté au fr.
opiatr = «emplatre».
öpièn = «employer».
opiet « emplette», emprunté au fr.
opozna = «empoisonner», — «puer».
bpòsi «empocher», emprunté au fr.
oponi « paupière », cf. MSL, VII, 476.
opréta «emprunter», litt. *em-prêter, mélange de emprunter et
  préter.
oprizna «emprisonner», emprunté au fr.
```

opuònit = « empoigner ».

opuòniòt «anse», dérivé du précédent.

örèği = « enragé ».

örèsnā = «enraciner».

örübötā «enrubanné», sans doute dérivé de ribō, emprunté au fr. ösèči «secouer un sac pour l'emplir» < "insaccare.

ősévli = « ensevelir ».

ösuòrselā « ensorceler », emprunté au fr.

ös «enflé», substantif verbal de ösā.

ðšā = «enfler».

de caracit « expression qui désigne le coît adhérent des chiens »

öšòn ou òšòn = «enclume», — l àšòn è öčèpÿā «l'enclume qui sert à entailler».

õšū = «enclos».

ötétā = «entêter (surtout employé au sens primitif de étourdir en portant à la tête)».

ötèsi = «entasser».

on, -ir = "entier, -ière".

 $\delta t \delta dr =$  «entendre».

- 1 őtr préposition = «entre».
- 2 8tr fém. «jante de roue»; c'est sans doute le même mot que le précédent devenu substantif par la chute du substantif qui en dépendait.

ôtrā verbe = «entrer», — fém. = «entrée», — èn ôtrā d šā «trou de serrure».

otre «attirail, remue-ménage, tohu-bohu»; c'est le fr. entrain (Mtb. avec ce sens).

- 1 ovi = «envoyer».
- 2 dot «envier», sém. «envie», emprunté au fr.

oviri masc. «grosse vrille, tarière, foret» < in-virone.

s övödr «s'envelopper» <involvere.

Tovağā «empêcher» < in-wardare, — övöğ «empêche», — nit n t övöğ «personne ne t'empêche». Cette forme övöğ est bien caractéristique au point de vue phonétique, à côté de è vuağ «il garde», qui est analogique; cf. MSL, X, 180.
</p>

övyašò αorgelet», cf. MSL, VIII, 345.

δυμόπο «petit cochon né trois ou quatre mois avant l'hiver»; origine inconnue. P

```
1 pā fém. = "part".
2 pā masc. = "pas".
3 pā fém. = «paix».
pādr = "perdre", — fār è pādr "faire banqueroute", — èn pādr
   «une perte», phénomène bizarre d'un infinitif devenu substan-
   tif féminin.
paltò «paletot», emprunté au fr.
pār = « paire ».
pārč = "perche", — lè pārč è čā "la perche qui sert à serrer le
   foin sur une voiture à échelles ».
pāsiās «patience», emprunté au fr.
pāt = « pâte ».
pātèr masc. «patère», emprunté au fr.
pavuail = "papillon"; l'a de la première syllabe fait difficulté;
   j'ai entendu une fois pèvuaid, mais la première forme est seule
   réellement usitée.
pči «trou» = fr. pertuis.
pčůzi «trouer» = vír. pertuisier.
1 p\dot{e} =  « peau ».
2 pt = "pis", - "pire", - s ò bī pt "c'est bien pis", ou s ò
pépé «grand-père», mot du langage enfantin.
1 pēsā fém. «pas» < passata.</p>
2 pėsā = "passer", — i pės pėču "passe-partout (scie)".
pétür = « pâture ».
1 pè, p = r pas (négation), — pè i «aucun, — è n i ô pè «il
   est en voyage, — p āzī «difficile».
2 p\hat{e} = \alpha par_n, — \hat{e}l \hat{o} tu \hat{d} p\hat{e} k\hat{u} \alpha il vit tout seul, — \hat{e}l \hat{o} tu \hat{d}
  pè lè «elle vit toute seule», — è i o èla d pè lü «il y est allé
   tout seul ».
pècè «paquet», emprunté au fr.
pėči = «partir».
peču = « partout ».
pègès «bécasse»; ce mot paraît avoir été emprunté au fr. et avoir
   subi la transformation bizarre de sa sonore en sourde et de
   sa sourde en sonore; cf. infra pigi.
pèies = «paillasse», — pèies è résu «sommier».
peiesi « paillasson », probablement emprunté au fr.
```

```
pèji = «pays», — «compatriote».

pèji = «payer».

pèjòt «balle d'avoine» = fr. paillette.

pèlä «parler», probablement emprunté au fr.

pèlisēdr «palissandre», emprunté au fr.
```

- 1 pēn, pēn «poutre de charpente» vfr. painne «pièce dans la charpente d'un comble» (La Curne), pēn fretôl «poutre supérieure d'une charpente», lè fôs pēn ou simplement lè fôs «poutre sur laquelle on cloue les lambris».
- 2 lè pên, lè pên «remise pour les voitures»; c'est probablement le mot précédent avec extension de sens : le mot signifiant poutre a désigné toute la charpente, puis la remise qu'elle recouvre.

pèno « panneau (de porte, de boiserie) », emprunté au fr.

pënot ou pënot «perche qui unit les deux trains d'une voiture, perche qui passe sur les deux essieux d'une voiture à échelles, diminutif de 1 pèn, pën.

pèpè « purée, bouillie », cf. vfr. papet « bouillie »; notre mot serait exactement en fr. \*papat (suffixe -attu).

pèpi «papier», emprunté au fr.

pèrā = «parer», — pèrā èvō di pèru «cirer le fil pour coudre, pour tisser».

 $p\dot{e}rci \approx par \dot{a} = 2 p\dot{e}(r) + ci.$ 

pèrèplū « parapluie », emprunté au fr.

pèri, -ir «pareil, -eille» < parariu.

 $per\delta =$  « parent».

pèrüct «coiffeur», c'est le fr. perruquier emprunté.

pèru « cire pour cirer le fil », dérivé de pèra.

 $p\dot{e}\dot{s}i$  « par ici » = 2  $p\dot{e}(r) + si$ :

- 1 pèt = « patte », pèt de lu « branc-ursine, Heracleum Sphondylium L. ».
- 2 pèt «chisson» = italien septentrional patta «chisson», cf. Meyer Lübke, Gröber's Zeitschr., XV, 244.

pètèği «partager», emprunté au fr.

pèt, -ir «chiffonnier», — «déguenillé», dérivé de 2 pèt.

pètrudis «aller et venir continuellement», — «patauger», cf. fr. patrouille.

Maurice Grammont.

(A suivre.)

## RECHERCHES

SUR

# LA SYNTAXE COMPARÉE

### DE L'ARMÉNIEN.

### II. — LES RÈGLES D'ACCORD DE L'ADJECTIF1.

En arménien moderne, l'adjectif ne s'accorde ni en nombre, ni en cas avec le substantif auquel il se rapporte; il reste toujours invariable, à moins qu'il ne soit employé substantivement. L'ancien arménien tend vers cet état; toutefois il était loin de l'avoir atteint et il conserve encore beaucoup de restes de l'état indoeuropéen où l'accord était la règle; seul le genre grammatical, qui n'existe, on le sait, qu'en vertu de l'accord, a disparu dès avant la période historique, sans qu'il en subsiste la moindre trace; mais les anciennes règles d'accord arméniennes en nombre et en cas sont complexes et fuyantes, et, avant d'essayer une explication, il convient d'en préciser les formules dans la mesure du possible.

#### A. Les règles.

Les adjectifs qualificatifs et les adjectifs possessifs ou relatifs ne suivent pas les mêmes règles. Les démonstratifs ont été étudiés dans un précédent article et seront laissés de côté ici.

### 1. - Adjectifs qualificatifs.

Les règles diffèrent suivant que l'adjectif sert d'épithète ou de prédicat.

1 Voir la note du premier article, dans ces Mémoires, X, 2/11.

WÉW. LING. -- VI.

- a. Adjectif épithète.
- 1° Si l'adjectif suit le substantif auquel il se rapporte, il s'accorde en général avec lui en nombre et en cas, ainsi dans l'Évangile:

```
Mt., x, 1 : այստը պղծտը;
— x, 6 : առ ոչխարտն կորուսեալ»;
— xii, 15 : ժողովուրդ» բազում»;
— xii, 32 : Հոգւտյն սրբտյ;
— xii, 45 : այլ այստ չարագոյնտ;
— ացգես այսմիկ չարի.
```

Cet ordre de mots, fréquent dans les traductions des textes sacrés où l'original grec est, autant que possible, rendu en arménien sans aucun déplacement de mots, est sensiblement plus rare dans les textes originaux. Chez les historiens, et en particulier chez ceux dont la langue semble naturelle, comme Elisée ou Lazare de Pharbe, l'adjectif est placé normalement avant le substantif, et ne le suit que s'il est le mot important et doit attirer l'attention d'une manière particulière. Mais alors, la règle est la même que dans l'Évangile, ainsi:

```
L. Ph., xxvii : նախարարացն ամենեցուն;

— : դաւուր» սակաւ»;

— : ըիւրոց մարդկա՝ պատահելոց չարաչար աղևտից;

— : առակ» դիպող» ըստ պատչաձի Հանոլիպելոյի ժամանակին;

— : որպես առն ուսելոյ և տեղեկի.
```

Il se rencontre des exemples où l'adjectif suivant le substantif reste invariable. Tel est le cas pour l'adjectif une ne value et le cas pour l'adjectif suivant le substantif reste invariable. Tel est le cas pour l'adjectif suivant le substantif reste invariable. Tel est le cas pour l'adjectif suivant le substantif reste invariable. Tel est le cas pour l'adjectif suivant le substantif reste invariable. Tel est le cas pour l'adjectif suivant le substantif reste invariable. Tel est le cas pour l'adjectif suivant le substantif reste invariable. Tel est le cas pour l'adjectif suivant le substantif reste invariable. Tel est le cas pour l'adjectif une ne le cas pour l'adjectif suivant le substantif reste invariable. Tel est le cas pour l'adjectif suivant le substantif reste invariable.

Elisée, 11, éd. Johanniseanc, p. 26 : Հրաժանաւ արտածի;

p. 47 : *ի գրանն ար*ջահներ;

M. X., 11, 6 : Հրաժանաց և Հարկաց արտահի.

De même suyrtuh " du père, de la patrie", dans :

Tobie, 1, 9 : *ի զաւակ*ե 4այրենի *իմոյ* (lire *իմն*եր ?), mais on lit :

Op. ap., xxviii, 17 : կրաւնից Հայրենեաց.

On remarquera le contraste de השוף של non fléchi et de שיים fléchi dans :

J., xII, 3 : լիտր մի իւղոյ հարաբետն ամևուէ մեծագնոյ.

Quant aux exemples isolés d'adjectis ordinairement fléchis qui restent invariables, il est difficile d'en apprécier la valeur exacte; en esset, d'une part, la plupart des textes arméniens n'ont pas encore été édités d'une manière vraiment critique; de l'autre,

les manuscrits, postérieurs de plusieurs siècles aux originaux, ne peuvent faire foi quand l'application ou la non-application de la règle tiennent à la présence ou à l'absence d'une seule lettre, et ceci alors que la langue était justement en voie de transformation au point de vue de l'accord. On doit se borner à constater qu'on rencontre parfois des exemples tels que les suivants qui vont contre la règle générale:

```
L., ix, 7: գգործան ափացե;
Op. ap., ix, 39: այրիոն ափացե;
— xvi, 26: գրունոն ափացե;
Eznik¹, iv, i (p. 244): իրրև յորդամ հասարակաց;
Élisée, ii (éd. Joh. p. 33): գոն և դեւ բարի;
— (— p. 38): դատաւոր» սարց 4.
```

2° Si l'adjectif précède le substantif auquel il se rapporte, il reste en général invariable, ainsi dans l'Évangile:

```
Mt., x, 1: բանչկել դանեսայն ցաւս և դանեսայն հիւանողութիւնս;
— x, 31: լաւ էջ ջան գ բաղատ X նարուկս;
— xi, 13: անեսայն աւրենւջ և մարդարեջ;
— xi, 20: բաղատ գաւրութիւնւջ;
— xii, 35: մարդ բարի` ի բարի դանձուց սրտի իւրոյ Հանե զբարիս,
և մարդ չար` ի չար գանձուց սրտի իւրոյ Հանե զչարիս.
```

On a l'adjectif précédant invariable et l'adjectif suivant fléchi dans:

```
Élisée , ւv (éd. Joh., p. 83) ; զմեծամեծ պարդեւ» երկրաւոր».
```

Toutefois cette règle générale est traversée par un assez grand nombre d'exceptions.

a. — Les adjectifs dont la forme de nominatif-accusatif est monosyllabique s'accordent souvent aux cas obliques, ainsi :

```
տիւս : L. vi, 6 : ի միւստան շաբանուն ;
այլ : Mt., xxi, 4 : այլոց մշակաց;
Op. ap., ii, 40 : այլախ բանիա»;
• մեծ : Mt., v, 35 : մեծ է արբայէ ;
M. X., iii, 1 : ի մեծ էն Աղև բաներ է ;
Elisée, v (éd. Joh., p. 104) : մեծ ար զուար Հու թեն ամբ;
նոր : Mt., xxvi, 28 : նորոյ ու իստ է ;
II Cor., iii, 6 : նորոց կտակարանացս;
մի : Eznik, iii, 2 : ի միոջե Ճշմարտեն;
```

Eznik est cité d'après l'édition de Venise, 1826.

```
աջ : Op. ap., 111, 7 : դաջոյ ձեռածէ;
սուրը : Op. ap., 17, 27 : ի վերայ սրբոյ որդ-ոդ բոյ;
յոյն : Op. ap., xv11, 12 : ի յունաց կանածց զգաստեց;
հեն : Fauste Byz., ի հնոց ժամանակաց հետէ;
բաջ : M. X., 111, 9 : բաջ են Վահանայ.
```

Parfois il y a accord en cas, mais non en nombre, ainsi:

```
Mc, v, 42 : զարմացան ժեծա» զարմանալէա»;
Elisée, iv, p. 89 : ժեծա» անարդանա»;
Fauste Byz., iv, 50 : ժեծի ծոփաց.
```

Le contraste de l'accord (en cas seulement) et de l'absence d'accord dans les exemples suivants est significatif :

```
Élisée, ո (éd. Joh., p. 21) : այլով ևս առապ պարգեւաւ բ ;
Fauste Byz., ո, ո, ո 6 : բազում պատուով և մեծա- փառաւ բ .
```

La conservation exceptionnelle de l'accord de l'adjectif précédant le substantif, quand il s'agit de monosyllabes, provient en partie d'une tendance générale de la langue à éviter les formes trop brèves (cf. ces Mémoires, XI, 16). Aussi, au nominatif et à l'accusatif pluriels où l'addition de -kh et de -s ne rendrait pas dissyllabique l'adjectif monosyllabique, l'accord ne s'est-il pas introduit (cf. plus bas, p. 382):

```
Mt., xxi, 36 : այլ ծառայ»;
— xxv, 11 : այլ կուսանան.
```

Et de même au locatif pluriel (identique pour la forme à l'accusatif):

```
Op. ap., ո, 4 : յայլ լեզուս.
```

Même aux cas obliques, l'adjectif monosyllabique précédant le substantif reste souvent sans flexion:

```
L., v, 36 : ի Խոր Հանողևըձէ;
— vi, 26 : «ուսա մարդարեէցն;
Mt., xxvii, 59 : «ուսերե կտաւով»;
II Cor, iii, 14 : 4ին կտակարանացն.
```

L'exemple punp qu'ent quitait (Mt., xxvii, 60) ne saurait être invoqué ici, parce que unp est la forme de locatif normale dans un thème en -n-, et que unp est un thème en -n-. Chez Élisée, As est tantôt fléchi et tantôt non fléchi, sans qu'on puisse saisir une différence de valeur entre les deux emplois. Un bon exemple d'inconséquence est le suivant, d'Agathange:

<sup>1:</sup> դառնայր ի եծ կոտորածեն եծա- յաղժութեամբ.

β. — En second lieu, un adjectif quelconque précédant le substantif peut être fléchi si l'attention est appelée sur lui. C'est ainsi que les noms de nombre ordinaux s'accordent souvent, parce que le nom de nombre est le mot essentiel dans les exemples suivants:

L., III, 1: ի Հինաբետասաններորդի ամ է; Mt., XIV, 25: ի չորրորդում պահում; — XXVI, 17: յառաջնում աւտեր; Eznik, III, 5: ի չորրորդե որդում; — III, 6: յետնոյ Հայհոյութեանն; Ps., XXXII, 2: տաննադետո սաղմոսարանտու.

Ailleurs, la règle générale est appliquée :

Mt., xx, 6 : զժետասաններորդ ժամ⊾.

On rencontre encore l'accord d'un adjectif précédant le substantif dans des exemples tels que ceux-ci :

L., ix, i 2 (récit de la multiplication des pains): զի աստ յա լ Նապատի տեղերը եմը « nous sommes dans un lieu désert» (et par suite, il n'y a rien à manger).

Mt., xxvi, 60: ի բազմաց սուտ վկայիցն (le monosyllabe սուտ qui fait corps avec վկայ reste invariable, tandis que le dissyllabe բազում sur lequel on insiste est fléchi).

J., x, 33 : புயம் நயருக்கு நடிக்கு மடியில் நடிக்கு ஆயரியில் வருடியில் தேருக்கு பிறியில் தெரியில் தெரியில் (le mot essentiel est ici l'adjectif நயரி).

Op. ap., viii, 37 : բոլորով որտի∟ բով « de tout ton cœur»; — xvii, 23 : անժանաև Թի աստուծոյ « au dieu inconnu»;

Eznik, 11, 11 (p. 146 et suiv.,) : ոչ ի չարե ուժերէ պարտ է դգադանոն և գծծիս իմանալ, այլ ի միսջէ բարևոյ արարչէ (toute la phrase repose sur l'opposition de չար et de բարի).

Eznik, 111, 3 : ժերձեցան ի դրունս Ճշժարտի դիտու Թեան « ils ont

approché des portes de la véritable science ».

Eznik, 111, 13 : այլ Թերևո դատարկո աստուածս եՀան յիւրժե և դատարկո աստուածոն ո՜ւմ պիտոլ իցեն.

Il y a peu de compte à tenir des cas où l'adjectif est séparé de son substantif par d'autres mots, car ces constructions semblent, pour la plupart au moins, imitées de constructions étrangères, on a ainsi:

M. X., 111, 4 : որպէս յաստուածայինոն դամնեմը ասացեալ պատմութիւնս.

En somme, l'adjectif précédant le substantif est d'ordinaire

invariable et la conservation de l'accord est une anomalie qu'il y a toujours lieu d'expliquer par des causes particulières.

### b. Adjectif prédicat.

En principe, l'adjectif reste invariable quand il précède immédiatement le verbe, et s'accorde quand il le suit ou qu'il en est séparé:

Mt., xxiii, 27 : արտաջոյ երե-ին գեղեցիկ» և ի ներքոյ լի են ոս կերառը;

II Cor., vi, 11 : բերանը մեր բացետլ են առ ձեզ, կորնԹացիջ, և սիրաջ մեր ընդարձակեալ»;

Eznik, 111, 6: Lephfus L. webquite L. perufu nes abbut at absorbe to celui des deux adjectifs qui ne précède pas immédiatement to s'accorde seul (l'article o est ajouté au premier adjectif seul, ce qui montre qu'ils ne forment pas un groupe; il en est autrement dans l'exemple suivant du même chapitre où, par suite, les deux adjectifs s'accordent: f &pt2mulu ... L. f dunq hair ne parament le suivant d'u);

Laz. Pharb., xxvi : այդ. պատասխանվեր ձեր ի նամակէն զոր ետու բ բերել առ իս` չատ հետի են և ածծնած».

On a de même avec accord :

Ml., x, 16 : եղերուք . . . խորագետ» իրրև զաւմս, և դադա» իրրև զաղաւնիս;

- X, 22 : եղիջիք ատեղետւ» յամենեցունց;
- xv, 14: կոյրջ են՝ կուրաց տատ կերբու;
- xx, 6 : երիտ այլս` զի կային դատարկ»;
- XXIV, 44 : և դուք եղերուք պատրասա»;
- XXVI, 43 : գի ենն այ բ իւրեանց ծահրացետչ»;

ou quand l'ordre des mots est autre :

Eznik, III, 9 : զի մի դատարկ» ինչ յարարածոցն Աստուծոյ իցեն .

Au contraire il n'y a pas d'accord dans :

```
Mt., x, 17 : Վգոյը լընսիջեւը ի մարդ կաներ;
```

- x, 31 : լատ էր բան...;
- xv, 28 : 45 են Հաւատը ըո;
- XVII, 25 : ապատ են որդեքն;
- -- XIX, 11 : աժեներեան բատկան են այդմ բանի;
- · xx1v, 42 : արիտան կացեր;
- J., vi, 65 : դիտէր Յիսուս ի սկզբանւէ՝ տվ են այնուրիկ որ ոչև, Հաւատան;

Toutefois un adjectif précédant immédiatement le verbe peut encore s'accorder s'il attire l'attention :

Mt., x11, 5 : ի շարանա բանակայան ի տածարին պղծեն ղջարանն, և ած երչ են (le fait qu'a ils ne commettent pas de péché» est le fait essentiel).

— XII, 34 : ծնունդ ը իժից, զիանրդ կարիցէը բարի խաւսել` որ չարու էը . քանզի ի յասելուածոյ սրտի խաւսի բերան;

-- XXV, 2 : Հինդն ի նոցանէ չինար» եին և Հինդն իմաստունը;

II Cor., x, 10 : ԹուղԹոս ծահրահունն և սաստիկը, բայց տեսիլ մարմերյ տկար, և բանն արՀամարՀեալ;

Ps., xxxvi, 11: np 44-yr bu unew dunwing bught gliphft «ce sont ceux qui sont doux qui hériteront de la terre»;

Eznik, III, 7 : ոչ միայն եւ Թն աստեղջն 45-այթ-եւ են և այլջն առանց գնացից, այլ ամենեջեան գնայունը;

— III, 12 : չունչքն` Թե վասն զի յ Աստուծոյ էու Թենեն իցեն` ածարարո և անմանո իցեն.

En revanche, un participe suivant le verbe peut rester sans accord s'il a toute sa valeur verbale, ainsi:

Mt., xviii, 13 : *որ չիցե*ն մոջորեալ; — xviii, 20 : *ուր իցեն երկու կամ երե*ք ժողովեալ;

et l'adjectif peut aussi être invariable dans des locutions comme :

Mt., xxII, 8 : Հարսանկըս պատրաստ են, և Հրաւիրեալ ջն չենն արժակ (cf. de même Eznik, IV, 15 : *մի լիցն*ն արժակ); Eznik, IV, 1 (p. 247) : չեն տովոր դժոխը.

Dans les constructions où le prédicat est à l'accusatif, l'accord est le traitement ordinaire si l'adjectif suit le verbe :

Mt., xv, 32 : արձակել պղոսա նաւթիս չկաժիմ;

L., լ, 53 ։ ըվեծատունս արձակեաց ունայն»;

L., լ, ๅև : տալ մեզ առանց երկիւղի, ի ձեռաց Թչնամեաց փը... կետլո;

Eznik, IV, 15 (p. 291) : ոչ զոգիմն կոչէ ապականացու» և մահկա\_ Նացու» այլ զմարմինմն .

Mais il n'y a pas accord dans :

Op. ap., vii, 19 : առևել բեկեցիկ զվանկունա նոցա.

Si l'adjectif précède le verbe, il peut n'y avoir pas accord :

Mt., III, 3 (= L., III, 4) : թարկա արարեք գչաւիդս նորա (de même, Isaïe, xi, 3); mais au contraire Mc, 1, 3 : ուղիդս արարեք գչաւիդս նորա;

Eznik, III, 12 : գկանայս Հատարակաց Համարել .

Mais on rencontre également le sorme fléchie de l'adjectif :

Mt., xxviii, 14 : զձեզ անՀոգ արասցու ը;

Op. ap., xiii, 46 : ոչ արժանվա Համարիք գծև զ կենացն յաւիտե նականաց;

Eznik, ւv, ւ և (p. 279) ։ *զի կատարևալը առնիցէ Վրիստոս զիւթ* աշակ*երտեալ*ու,

Eznik, 1v, 12 (p. 283): պուտելի անասունա սուրբա կոչէ և պչու տելիա պիրծա (ici l'opposition de սուրբ et de պիրծ suffit à expliquer l'accord).

Il convient d'ailleurs de ne pas attacher trop d'importance à ces détails, et des contradictions comme la suivante sont de nature à rendre sceptique sur la valeur de certains textes :

Le plus sage est de s'en tenir à la constatation que la règle générale s'applique au prédicat à l'accusatif, mais sans doute avec moins de rigueur que dans le cas du prédicat au nominatif.

c. Emplois particuliers aux participes.

Quand le participe équivaut pour le sens au verbe d'une proposition, il est invariable, soit qu'il s'agisse de la construction absolue avec sujet au génitif:

Mc, x, 41 : և ըրտերը զայի տասանայն, սկսան բարկանալ ; soit qu'il y ait apposition au sujet de la proposition principale au nominalif :

Mc, x, a : իսկ փարիսեցիքն հատո-դետչ փորձելով Հարցանենն գնա.

Si, au contraire, le participe sert à qualifier le sujet, il s'accorde comme tout adjectif et dans les mêmes conditions :

Mc, xv, 13 : և նոթա դարձնալ աղաղակնին՝ յուղետչ» ի քահա. Նայապետեն.

On voit bien le contraste entre l'emploi adjectival et l'emploi verbal du participe dans :

Op. ap., xvi, 6 : և շրջեցան ընդ ֆրիւգիա..., արդելեալ (empêchés) ի Հոգւոյն որրդ խաւսել զբոնն յլերա 7 բոյց էկաչ (étant venus) առ Միւսեաւ՝ Թեւակոխեին երԹալ ի ԻրեԹանիա.

La connaissance de cette règle permet de discerner certaines nuances de sens assez délicates, ainsi :

Op. ap., xvii, 34: πτων ρ ωπρ ωνήσωμε ή νω ζωιωσωσήν πτινές δὲ ἄνδρες κολληθέντες αὐτῷ ἐπίσ ευσαν η; le traducteur arménien

a compris "qui s'étaient attachés à lui", et non "s'étant attachés".

Op. ap., xv, ¼ : և Հասեալ» յերուսաղեմ, ընկալեալ» . . . (ar-rivés..., reçus...), պատժեցին.. .

Eznik, III, 2: անկետոլ» ի միոջ է Ճչմարտէն` ի բազումն ոտնառևցին (tombés de..., ils ont pris pied...).

Mais, au contraire:

Eznik, III, 16 (p. 232): qh dh... Humhgfin, humble Wh... (parce qu'ils auront cru que...).

### II. - Adjectifs possessifs, relatifs et interrogatifs.

Les adjectifs possessifs s'accordent, en principe, à tous les cas autres que le nominatif et l'accusatif; mais ni le nominatif ni l'accusatif ne sont fléchis. Ainsi, quand le possessif suit le substantif, nominatif et accusatif invariables:

```
Mt., x, 1 : գերկոտասանեսին աշակերտ իտր;
— x, 35 : ընտանի» իտր;
— xii, 2 : աշակերտոն »»;
— xii, 27 : որդիոն չեր;
— xii, 49 : եղբար» իչ;
— xiii, 30 : ի շտեմարանտ իչ;
— xix, 8 : արձակել գկանտը չեր.
```

Il n'y a même pas accord quand, contre l'usage ordinaire, la préposition est répétée devant le possessif, comme elle le scrait devant un démonstratif:

J., xvii. 24 : գի տեսանիցեն զփառմ պին զոր ետուրն ցիս;

ni quand l'attention est appelée sur le possessif :

```
II Cor., 1, 14: ψωρδωίν βερ Ευζε πρωξει և η πι. ρ θερ. Autres cas fléchis:

Mt., x, 10: ψερωψρος βιροως (datif);

— x, 14: ρωίνες Δέρνη ... μπορη Δέρνη;

— x, 22: ψωινι ωίννων βυίος;

— x, 35: β ζωιρε βιρθείς

— x1, 10: ωπωθβ Ερθείνη ερως

— x11, 4: β υδερθωίνεζο βιρνως (locatif);

— xv1, 27: ζωίνη δρεγονωψων βιρούχ;

On a ainsi l'opposition:
```

Mt., xxv, 8 : տու ը մեզ յիւ գոյդ ձևր և, դի աՀա շիջանին լապտերու

Il en est de même quand le possessif précède :

```
Nominatif et accusatif invariables : Mt., XII, 27 : At quinucaps;
```

Autres cas fléchis:

Mt., XIII, 57: Jhepan que unt le jhepan unit;

— xv, 3 : վամե ձերոյ առանդութեան:

- xx, 26 : h &bpn s dhot;

— xxiv, 3 : քոյոյ գալստեսեն;

L., IV, 23 : *ի քոան դաւառ*ի;

J., XVIII, 31 : ըստ ձերոց աւրինացն.

La différence des règles qui s'appliquent aux adjectifs qualificatifs et aux possessifs apparaît dans les exemples suivants :

```
Mt., v, 16 : զգործա յեր բարիա;
Élisée (p. 21, édit. Joh.) : ժերաց արկացաղծական առըրնացա.
```

L'adjectif relatif et interrogatif ne «lequel» obéit aux mêmes règles que l'adjectif possessif; ainsi il n'y a pas accord au nominatif et à l'accusatif:

Eznik, iv, 12 (p. 278): an p պատուիրանա.

Mais il y a accord aux autres cas :
Mt., xxi, 23 : որո՜վ իշխանու Թեամբ առնես գայդ ;

Mt., XXI, 23 : որո՞վ իշխանու Թեամբ առնես գա — XXIV, 42 : յորոան ժամոա;

Le locatif pluriel appelle une observation particulière. On sait que, dans toutes les déclinaisons arméniennes, ce cas est, pour la forme, identique à l'accusatif pluriei; on s'attend donc à trouver

la forme, identique à l'accusatif pluriei; on s'attend donc à trouver l'adjectif possessif invariable, et c'est ce qui arrive souvent en effet, par exemple:

Mt., x, 9 : ի դաւայիս մեր; — xxi, 42 : յաչս Ֆր; L., vii, 39 : ընդւ միտս իտր; J., viii, 24 : ի մեղս մեր մեռամսիցիջ.

J., x, 32 : վամն որո՞յ գործոյ.

Mais ailleurs, le possessif a été mis au locatif singulier, c'est-àdire que le nombre n'est pas marqué, mais que le cas est indiqué; ceci arrive en particulier quand il s'agit de substantifs employés seulement au pluriel:

Mt., vi, 29 : ի փառան իւրաան «dans sa gloire»... De même, Mc, x, 37 : ի փառան բոան;

```
Op. ap., viii, 28: ի կառ.» իւթատ «dans son char»;
Eznik, iv, 1 (p. 248): յաւրբեսող բոտ «dans ta loi»;
Elisée, ii (éd. Joh., p. 19): ի կեսմա իւթատ «dans sa vie»;
Eznik, iv, 1 (p. 249): յարարածա բոտ «dans tes créatures».
```

Cet usage s'explique par une action analogique très simple:

\$\blue{\rho}\$ est nominatif singulier et accusatif singulier; on avait donc
le sentiment que, dans \$\frac{\rho}{\rho}\mu\_n\rho\_{\rho}\$, le substantif pluriel était accompagné d'un possessif au singulier, mais ayant la forme normale
d'accusatif à ce nombre; puisque le locatif a une forme propre
au singulier, il était dès lors naturel d'employer cette forme
au lieu de \$\rho\mu\_n\rho\_{\rho}\$.

#### Remarque sur le pronom relatif.

Comme dans les autres langues indo-européennes, le cas auquel se met le pronom relatif est celui qui est demandé par la construction générale de la phrase; il n'y a donc à considérer que l'accord en nombre avec l'antécédent <sup>1</sup>. À tous les cas autres que le nominatif et l'accusatif, le pronom relatif qui se rapporte à un pluriel est au pluriel:

Mt., x1, 20 : սկսաւ Նախատել գրաղաքան՝ յոր» (locatif) եղեն բագում գաւրուԹիւնք նորա;

— XX, 23 : ոչ է իմ տալ. այլ որոց տուեալ է ի Հաւրէ իմնէ;

— XXIII, 13 : որտյ մտանեն՝ չտայը Թոյլ մտանել ;

II Cor., x11, 17 : வுகிய மாயடிக்குவ் மா கிக்கு ப்படியட்டி நிப்த மாய். ஓக்கும் டி கிக்கு .

Au contraire, le nominatif et l'accusatif ne prennent pas d'ordinaire la marque du pluriel lorsque rien n'appelle l'attention sur le relatif:

Mt., x, 28 : մի երկնչիք յայնցանե որ սպանանեն զմարմին, և գրգի ոչ կարեն սպանանել;

- xi, 8 : որ զփափուկմն զգեցեալ են` ի տունս Թագաւորաց են;
- x1, 23 : եթե ի Սոդոմ եղեալ ենս զաւրութիւնք՝ որ եղեն երեց ;
- XII, 3 : գոր արար ԴաւիԹ, յորժամ քաղցեաւն, և որ ընդ. Նմայն եքն;
  - XIX, 28 : դուք որ եկիք զկնի խմ;
  - XXII, 10 : ժողովեցին զաժենեսեան գոր և գտին;

L., II, 18 : վասն բանիցն գոր խառաեցան ընդ նոսա Հովիութն.

<sup>1</sup> On néglige ici la construction rare, due à une influence iranienne, que l'on rencontre dans l'exemple de Eznik :

т, т (р. 2/16) ; шиыпсблу ме ырыны шрыршблу.

Les deux exemples suivants de Eznik marquent bien la différence de traitement entre le nominatif-accusatif d'une part, et les autres cas de l'autre:

IV, 1 (p. 246) : մի ըստ միոջէ, որ ելանենն ի մարմնոց իւրեանց, արկաներ գնոսա... ի դենեն:

— 6 (p. 258) : որտ, ոգիջն ի մարմնոցն ելանեին՝ արկանէր գնոսա... ի գենեն.

Si l'attention est appelée sur le pronom relatif, celui-ci prend la marque du pluriel même lorsqu'il est au nominatif ou à l'accusatif:

- xvi, 28 : իցեն ովաներ ի սոցանել որ աստո կան, որ» ոչ Ճաշա կեսցեն զվահ վինչեւ... (le contraste de որ et որ» est très net dans cet exemple).
- xx, 9 : իբրեւ եկին որ» զվետասաներորդ ժամուն, առին մէն մի դաՀեկան (il s'agit d'opposer «ceux qui sont de la onzième heure» à tous les autres).
- xxII, 9 : գոր» միանագամ գտանիցեք կոչեցեր ի Հարսանիստ (on notera le contraste avec l'exemple Mt., xxII, 10, cité plus haut, p. 379).

L., vi, 13 : ընտրեաց ի նոցանե երկոտասանա, զոր» և առաջեալս անուանեաց;

Eznik, IV, 10 (p. 273) : տեր ժեր և Հայրն իւր, որ» (lesquels) կարող են առնել գաժենայն...

#### B. Essai d'explication historique.

On voit comment l'état troublé qui vient d'être décrit a naturellement abouti à la règle moderne de l'absence d'accord : l'adjectif prédicat est déjà, la plupart du temps, invariable en ancien arménien; quant à l'adjectif épithète, il n'était d'ordinaire pas fléchi quand il précédait le substantif; or, en arménien moderne, l'adjectif se place toujours avant le substantif. L'ordre fixe des mots rend inutile l'emploi de la flexion dans ce cas particulier, le substantif seul qui termine le groupe recevant la marque du cas, et le lien de l'adjectif avec le substantif étant assez indiqué par la place respective qu'occupent les deux mots. Par ce moyen, il s'est établi en arménien, entre le substantif et l'adjectif, une distinction nette, alors qu'en indo-européen le substantif et l'adjectif ne formaient encore qu'une seule espèce de mots.

Il n'est pas moins aisé d'apercevoir comment la régularité de

l'accord attestée par toutes les anciennes langues indo-européennes a été ébranlée en arménien. La phonétique suffit à elle seule à tout expliquer. En effet, au cas de tous le plus important, au nominatif, le singulier, le pluriel, et l'on peut dire aussi le duel, bien que ce nombre n'existe plus en arménien à l'époque historique, se sont confondus phonétiquement : khun « sommeil » peut représenter indifféremment \*swopnos, \*swopnos (ou \*swopnoi, si la forme pronominale a été étendue aux noms en arménien) et \*swopno(u). Le nominatif pluriel a, il est vrai, reçu un signe -kh, dont l'origine est inconnue; mais il s'agit ici d'une addition secondaire qui a été faite au mot sans en altérer la forme; la seule chose qu'on sache de -kh, signe du pluriel, est que l'addition de cet élément ne comporte jamais celle d'une syllabe entière, et que tout se passe comme si ce -kh n'avait jamais été suivi d'aucune voyelle. Tandis que le -kh indéfini, issu de i.-e. \*kwe (skr. ca, gr. 72; v. M. S. L., X, 269), maintient la voyelle finale du mot précédent, parce que celle-ci, placée devant un mot enclitique, cesse d'être une finale au regard de la phonétique : iw : iwi-kh (de \*iwi: \*iwi-khe), le -kh du pluriel n'exerce aucune action pareille et l'on a l'instrumental pluriel khnov-kh en face de l'instrumental singulier khnov; l'e de \*corekh « quatre », conservé à l'intérieur du mot dans corekh-hariwr « quatre cents», n'est pas maintenu dans la forme vraiment finale corkh. C'est ce que l'on voit aussi dans la flexion verbale où -kh joue le même rôle que dans la flexion nominale : beremkh "nous portons" a le même nombre de syllabes que berem «je porte»; le -y final tombe après -u- à la fin du mot suivant la règle générale dans helu-kh « vous versez » tout comme dans helu "il verse" (cf. alay, alaykh; berē, berēkh; goy, goykh) et comme dans l'adverbe heru. En somme, -kh est un signe de pluriel ajouté après coup à toute forme, soit verbale, soit nominale, qui ne se distingue pas par ailleurs des formes du singulier. On conçoit que cette addition toute mécanique n'ait pas été faite là où le sens n'en imposait pas la nécessité 1 et que, par suite, le prédicat soit resté invariable et de même aussi l'adjectif précédant le substantif. Au nominatif pluriel, l'absence d'accord résulte donc immédiatement de la chute des finales arméniennes et de la nature spéciale du signe du pluriel arménien. Il en est de même à l'instrumental pluriel, ce qui explique la plupart des exemples d'accord en cas seulement, cités ci-dessus, p. 372.

<sup>1</sup> Ainsi le signe du pluriel 🚜 n'a pas été ajouté à l'instrumental dans des cas tels que le suivant :

Il Cor., x, 1 - : «Իյամբ յանւձինա՝ զանձինա չափեն, և ի կյուն լ տեյամբ յանւձինա

Aux autres cas, l'accord pouvait et devait subsister, sauf peutêtre au génitif-datif-ablatif pluriel en - dont l'origine n'est pas claire et où M. Bugge (Lykische studien, I, 74) a supposé, non sans une certaine vraisemblance, un ancien adjectif. Mais il est arrivé en arménien, comme en allemand, que la flexion et l'absence de flexion, propres en principe à certains cas, ont été employées suivant des règles indépendantes de la répartition primitive.

Toutesois l'adjectif possessif et le relatif conservent une trace remarquable de l'état ancien dans le fait que leur nominatif pluriel ne reçoit pas le signe du pluriel; l'accusatif a suivi le nominatif, ici comme partout, par suite du fait que, au singulier, le nominatif et l'accusatif sont identiques. La règle que les adjectifs monosyllabiques sont fléchis aux cas obliques, mais invariables au nominatif et à l'accusatif pluriels, quand ils précèdent le

substantif, s'explique de la même manière.

Par ailleurs, l'adjectif s'accorde ou ne s'accorde pas, suivant des raisons de sens et de position dont le détail a été indiqué cidessus et qui se justifient pour ainsi dire d'elles-mêmes. Il est très naturel, par exemple, que l'adjectif suivant le substantif prenne la marque du cas et du nombre; il est en effet beaucoup plus en évidence que l'adjectif précédant le substantif par cela même que ce dernier ordre est l'ordre habituel en arménien. On conçoit aussi aisément que, dans une langue où l'adjectif tend à rester invariable, on attire l'attention sur lui lorsqu'on lui attribuc une flexion. Les règles d'accord de l'ancien arménien s'expliquent donc bien dans l'ensemble.

La perte totale du genre grammatical est moins explicable. Sans doute, la perte de la notion de genre est un résultat naturel de la perte de l'accord de l'adjectif; car, dire au point de vue indo-européen qu'un mot comme \*poter- «père» est masculin et un mot comme \*mater - « mère » féminin, c'est dire seulement que l'un est accompagné d'un adjectif de la forme \*séno- «vieux», l'autre d'un adjectif de la forme \*sénā- «vieille»: seule, la forme des adjectifs qui se rapportent à un substantif détermine d'une manière essentielle et constante si un mot indo-européen est masculin ou féminin. Dans une langue où l'adjectif reste invariable, comme en persan et déjà en pehlvi, l'absence de genre grammatical n'a donc rien que d'attendu; au surplus, le persan a entièrement confondu les thèmes en -o- et en -ā- et éliminé par là-même le principal moyen de distinction du masculin et du féminin. La situation de l'ancien arménien est toute différente : d'une part l'accord de l'adjectif subsiste en partie; de l'autre l'arménien distingue nettement des thèmes en -o-, -a-, -i-, -u-. Quand un adjectif comme \*séno-, \*sénā- se réduit en arménien à l'unique forme de thème en -o-, hin, génitif hnoy, etc., tandis que, par exemple, mec « grand» est un thème en -a- (génit. meci. instr. mecaw), on ne saurait donc dire que la perte de la notion du genre fùt inévitable en ancien arménien; et même il faut ajouter que le monosyllabe hin a conservé l'accord non seulement s'il est placé après le substantif, mais aussi, assez souvent, s'il est placé avant. Le genre devait disparaître au nominatif et à l'accusatif puisque, à ces deux cas, l'arménien ne distingue pas les diverses sortes de thèmes, mais rien n'en rendait la disparition nécessaire par ailleurs. Rien non plus ne nécessitait la réduction des formes de démonstratifs à celles de l'ancien masculin : na, génit. nora; noyn, génit. norin; etc.

Ce qui achève de rendre le développement arménien tout à fait singulier, c'est que, si elle a perdu le genre, la langue a, au contraire, conservé la déclinaison avec une fidélité presque unique. Exception faite du vocatif, que l'arménien moderne distingue d'ailleurs du nominatif par la place de l'accent, et que l'arménien ancien caractérisait sans doute de la même manière, tous les cas indo-européens ont été conservés nettement distincts les uns des autres; l'ablatif que le letto-slave confond déjà avec le génitif a même reçu au singulier une forme propre dans toutes les déclinaisons. Comme l'arménien a perdu la voyelle et la consonne finales de chaque mot, il n'a pu garder une déclinaison aussi complexe qu'au prix de nombreuses innovations, et c'est précisément l'intensité de ces actions analogiques qui prouve combien puissante était la tendance de la langue à conserver la déclinaison que la plupart des dialectes européens ont tendu au contraire à éliminer peu à peu. En revanche, le genre est devenu le principe essentiel de la flexion nominale dans presque toutes les autres langues indo-européennes; il est par exemple le principe directeur de la déclinaison russe, l'une des plus archaïques qui subsistent aujourd'hui; dans l'anglais, si profondément altéré et qui a si bien perdu tout aspect indo-européen, il subsiste au moins dans l'opposition de he, she et it. En arménien, il a disparu sans nécessité apparente.

Or, le groupe des langues caucasiques du Sud, et notamment le géorgien, qui a une déclinaison très riche, ignore toute distinction de genre grammatical. En l'état actuel des connaissances soit sur la linguistique, soit sur l'histoire, il est impossible de déterminer si de pareilles coïncidences sont ou non fortuites. Toutesois il importe de rappeler que, en arménien moderne, le pluriel reproduit d'une manière remarquable le modèle géorgien; en principe, en effet, le pluriel des noms géorgiens se sorme en ajoutant un suffixe à la sorme du singulier et le nouveau thème ainsi

384 A. MEILLET.

obtenu se fléchit comme le singulier; or, c'est ce que reproduit l'arménien moderne, par exemple, dans le dialecte de Tiflis :

SING.	PLUR.
	_
band	bander
band-i	bander-i
band-iç	bander-iç
band-ov	bander-ov
band-um	bander-um

Ce procédé est tout à fait étranger aux anciennes langues indoeuropéennes, et par là même très caractéristique; on ne doit donc pas considérer comme invraisemblable l'hypothèse de M. Bugge qui attribue au signe du pluriel -er- une origine caucasique (Etruskisch und armenisch, p. 163 et suiv.); le pluriel en -r- ne se trouve, il est vrai, parmi les langues caucasiques du Sud, que dans la langue svane, mais il est sans doute ancien dans le groupe, et c'est une des formes que M. Thomsen retrouve en étrusque (Remarques sur la parenté de la langue étrusque, dans le Bulletin de l'Académie des sciences et des lettres de Danemark, 1899, p. 380). En dépit de l'extrême rareté — au moins apparente — des mots caucasiques dans le vocabulaire arménien 1, il n'est donc pas illégitime de supposer qu'une influence caucasique puisse être en jeu dans la perte du genre et la conservation de la déclinaison. En effet, autre chose est l'influence sur le vocabulaire d'une langue. autre chose l'influence sur la phonétique et sur la flexion. On emprunte des mots à un pays voisin, de civilisation supérieure, auquel on emprunte en même temps certains objets ou certaines idées; on introduit dans sa langue des mots étrangers pris à la langue d'autres hommes qui ont le prestige de la puissance ou qui, pour une raison quelconque, sont à la mode. Mais les changements phonétiques ou morphologiques proviennent de tendances qui agissent à l'insu des sujets parlants, sans que ceux-ci en aient conscience et, à plus forte raison, sans qu'ils le veuillent, malgré leur volonté bien souvent. Le fait qu'une population accepte une langue nouvelle pour elle ne lui donne pas le sentiment intime de la grammaire de cette langue; le bulgare a le vocabulaire slave, mais il n'a plus la déclinaison slave; le créole a le

D'ailleurs l'absence de tout point de contact apparent entre le vocabulaire arménien et les vocabulaires caucasiques s'explique assez par la date très basse à laquelle les langues du Caucase sont connues. Outre les emprunts au sémitique, il existe en arménien un grand nombre de mots d'origine non indo-européenne; on ignore tout à fait, par exemple, d'où sort le nom de nombre hariar «cent»; si ce mot ne ressemble guère au géorg. asi, mingr. oii, svane asir, cela peut tenir à ce que la forme caucasique plus ancienne est inconnue.

vocabulaire français, mais non la conjugaison française. Il est donc possible que les populations caucasiques qui, sous l'influence d'une conquête assez peu ancienne, on le sait, ont accepté la langue indo-européenne qui est devenue l'arménien, aient modifié cette langue suivant leurs tendances propres et en aient conservé ce qu'il leur était facile de s'approprier en éliminant peu à peu ce qui les déconcertait. Là est l'intérêt de l'histoire de l'accord en arménien.

Une autre particularité de l'arménien permet d'entrevoir l'influence d'une langue apparentée aux langues du Caucase. La forme verbale composée du participe en -eal et du verbe « être » qui tient en arménien la place du parfait indo-curopéen est intransitive et passive, parce que le participe en -eal est intransitif et passif; quand il s'agit d'exprimer le parfait d'un verbe transitif, on recourt à la même forme, mais en mettant le sujet au génitif, par exemple:

Luc, 11; 26 : էր ծորա Հրաման առեալ ... մի տեսանել զմաՀ ... « il avait reçu la promesse ... de ne pas voir la mort...»;

- VI. 3 : είης τωθ Ετημένως βέτ απη ωτωρίο Δωνείβ ... πουδέ τοῦτο ἀνέγνωτε δ έποίησεν Δαυείδ...».
- IX, 53: ηξά εη εως ξη τημο εηθως ηξηπικώμηξά «τὸ σρόσονπον αὐτοῦ ἢν σορευόμενον εἰς Ἱερουσαλήμ.
- 1., v, 28 : ամեներին որ ի դերեզմանու կայցեն 39... եկեսցեն արտաքու որոց բարիս դործեալ իցէ՝ ի յարութիւն կենաց, և որոց զչար արարեալ՝ ի յարութիւն դատաստանաց.

Eznik, iv, 10 (p. 273): ωμίν... κη εξίν μυξ և της ωτωτρίως μίνς τος (être) qui n'existe pas et qui n'a rien fait, et ne fait rien π<sup>1</sup>.

Cette construction, inexplicable au point de vue indo-européen, rappelle au contraire le «caractère passif du transitif dans les langues du Caucase» qu'a mis en relief M. Schuchardt dans une étude approfondie, S. W. A. W., CXXXIII (1895). Toutefois on ne saurait rien affirmer, car l'iranien a de son côté développé une construction assez analogue (voir Darmesteter, Études iraniennes, I. p. 226 et suiv.; Geiger, Festgruss an Roth, p. 1 et suiv.), et il n'est pas impossible que la construction arménienne ne soit imitée de la construction iranienne.

Une étude approfondie de l'arménien comparé aux langues caucasiques ferait sans doute découvrir de nouvelles analogies; ainsi on a signalé depuis longtemps la ressemblance des systèmes phonétiques de l'arménien et des langues du Caucase. Il n'est

De là, avec un participe intransitif, quelques exemples comme:

J. XIV, 28: b bb opplebe yho www nepulo 16 mg lp 312-

guère possible maintenant de faire plus que de signaler le problème.

### Note sur le cas particulier des noms de nombre.

Les règles relatives à l'accord des noms de nombre et des noms qu'ils accompagnent présentent certaines particularités curieuses qui ne permettaient pas de les joindre à l'exposé précédent, mais qui ne doivent pas être passées sous silence. On y trouvera la confirmation de quelques-unes des remarques faites plus haut.

Dans l'ensemble, le système des noms de nombre arméniens reproduit d'une manière très fidèle le système indo-européen. Il y a tout d'abord trois noms fléchis : erku «deux», erekh «trois», čorkh (de \*čorekh) «quatre»; le nom de nombre «deux» qui répond à un ancien duel (skr. duvā, gr. δύω, v. sl. duva, etc.) n'a pas le signe du pluriel -kh, que présentent au contraire les deux autres, cf. skr. tráyaḥ et catváraḥ, gr. τρεῖs et τέσσαρεs, v. sl. trije et cetyre, etc. — Avec le nom de nombre «cinq» — qui indique le nombre des doigts de la main — commencent les noms invariables en indo-européen : gr. ωέντε, εξ, etc.; c'est ici que commencent en slave les abstraits : peti, šesti, etc. Les noms correspondants sont d'ordinaire invariables en arménien et, en aucun cas, ne recoivent ni le signe -kh du nominatif pluriel, ni la désinence -s de l'accusatif pluriel. Ils ont seulement, dans quelques cas particuliers, des formes de cas obliques en -iç empruntées à criç «de trois», čoriç «de quatre» (ce dernier formé lui-même d'après le précédent). Cette série s'étend jusqu'à «dix», en arménien comme en indo-européen, et là commencent les noms de nombre composés. — Les dizaines s'exprimaient en indoeuropéen par deux mots fléchis juxtaposés (et par suite, n'ayant qu'un seul ton à eux deux) : deux dizaines, trois dizaines, etc. Ce procédé n'a survécu qu'en germanique et en letto-slave, tandis que dans les autres dialectes l'ancien juxtaposé fournissait un mot un. En arménien, comme en grec et en latin, le nominatif-accusatif neutre s'est fixé à l'état de forme invariable, non fléchie, à l'imitation des noms de nombre de cinq à dix : khsan «vingt», cf. béot. Fixati, att. elkooi, lat. uiginti, zd visaiti — eresun « trente», cf. gr. τριάκοντα, lat. trigintā — kharasun «quarante», cf. gr. τεσσαράκοντα, lat. quadraginta, — visun «cinquante», cf. gr. ωεντήχοντα, dont l'e intérieur (devenu i, puis tombé phonétiquement en arménien : yisun de \*hingisun) se retrouve dans skr. pañcā-cát-, zd pančā-sat- — vathsun « soixante » est tiré immédiatement de \*weks-k,omts et n'a pas trace de voyelle après ks, comme gr. έξηχουτα, lat. sexāgintā — etc. Le nom de nombre «cent», d'origine inconnue, hariwr, ne reçoit pas non plus le signe du pluriel: erekhhariwr « trois cents». On a donc, de « cinq » à « cent», une série de noms invariables qui s'opposent aux trois régulièrement fléchis: erku, erekh et čorkh.

Ces faits une fois posés, on n'aura aucune difficulté à expliquer les règles suivantes portant toutes sur le nombre seul :

I. Près de tout nom de nombre fléchi, le substantif prend la marque du pluriel, soit que le nom de nombre précède, soit qu'il suive, ainsi :

```
Mt., x, 29 : Երկու Ճամղուկ»;
— xii, 40 : գերիս տիւօ և դերիս գիչեր»;
— xxiv, 31 : ի չորից Հողմոց;
Op. ap., xxi, 38 : չորս Հազարօ արօ սիկարեանս;
et :
Mt., xiii, 33 : ի գրիւօ Երիօ;
— xv, 38 : ար» չորը Հազար».
```

II. Près d'un nom de nombre non fléchi, le substantif prend la marque du pluriel, s'il précède le nom de nombre :

```
Mt., xiv, 21 : երև ար» իբրեւ Հիսգ Հազար;
— xvii, 25 : եղբար» և ւթև;
L., i, 24 : ամիս» Հինգ;
— iv, 2 : աւուր» քառասուն;
J. xi, 18 : ասպարիստո» Հնգետասան;
Op. ap., vii, 7 : ամ» չորեջ Հարիւթ.
```

Le substantif reste au contraire en général au singulier s'il suit le nom de nombre :

```
Mt., xiv, 17: ոչ քնչ ունիմը դայց Հինդ Եկտետկ և երկուս ձկունս;
— xiv, 20: երկոսասան տակտուի;
— xvii, 1: յետ վեց տասար;
— xvii, 12: եթե լինիցի մարդոյ Հարիւր ոչիտը...մչ խողուցու գիննսուն և գինն ոչիտըն;
— xviii, 24: դիւր ոտեստրոյ;
— xx, 5: դվեց ծանու և գինն ծանու;
— xxvii, 45: ի վեց ծաֆ;
J. xi, 9: երկոտասան ծան է (noter le singulier) յաւուր;
M. X., ii, 13: երկերիւը տնա.
```

Pour la juxtaposition de la forme du pluriel et de celle du singulier suivant les noms de nombre, on notera :

```
J., 11, 20 : գոտատան և զվեց ան չինեցաև տաձարս այս, և դ.ու. գերի առուրս կանգնե՛ս գոտ.
```

Toutefois, quand le substantif est accompagné d'une détermination, ou déterminé par lui-même, il peut prendre la marque du pluriel :

Mt., xii, 45 : առևու ընդ իւր ևԹև այլ այու չարադոյնո քան զինչն;

— XXV, 1 : Կոնմեն ացի . . . . . տամե կուսանաց, որոց առևալ գլապտերս իւրեանց՝ ելին . . .

— XXVI, 20 : բազմեալ ընդ երկոտասան աշակերտոն «avec les douze disciples»;

--- xxvi, 53 : առելի բան զերկոտասան գունը» Հրելտակաց; Eznik, iv, 7 (p. 259) : յետ քսան և ինն ազգաց այնչափ ոգւոց ի գեկննի տանցելոց.

Les noms de nombre invariables sont parfois fléchis eux-mêmes aux cas autres que le nominatif et l'accusatif. — C'est la règle quand ils sont employés substantivement:

Mt., xvIII, 13: h depuy hibunch le shiph « sur les quatre-vingt-dix-neuf» (on notera que le dernier nom de nombre du groupe est seul fléchi);

-- XX, 17: առ զերկոտասանմ առանձինն.

Quand le nom de nombre est adjectif, il semble qu'il soit fléchi s'il est le mot essentiel; la flexion se rencontre quelquefois quand le nom de nombre précède le substantif :

Mt., xi, i : երկատոսանից աշակերտացն իւրոց;

et plus souvent quand le nom de nombre suit :

Mt., x, 2 : առաբելոցն երկոտասահից;

L., 111, 23 : ամաց իրրև երև մնից;

Op. ap., vii, 3o ։ *ամաց*ն քառանկց;

— 1, 15 : բազմու Թիւն անուանց իրրև Հարիւր և բսանկց (le dernier nom de nombre est seul fléchi, comme ci-dessus).

Elisée, III (éd. Joh., p. 55) : յետ աւուրց բումե և Հեղեր.

Il faut, bien entendu, mettre à part les noms de nombre collectifs, comme trynomentalistic, dans :

Mt., t, 1 : գերկոտասաներին աշակերտոն իւր.

Quoi qu'il en soit de ces menues particularités, on voit que, déjà en arménien ancien, le substantif est dans certains cas au singulier après un nom de nombre, ce qui était destiné à devenir la règle générale en arménien moderne. Cet emploi du singulier après le nom de nombre en arménien ne s'explique directement qu'au nominatif où, comme on l'a vu, le singulier et le pluriel se confondaient phonétiquement, et provient aux autres cas d'une imitation du nominatif; inversement, la marque du plu-

riel est au nominatif une addition postérieure; la complexité des règles provient des diverses actions et réactions des formes les unes sur les autres. Si le détail diffère, la situation d'ensemble s'explique donc par les mêmes faits qui ont servi à expliquer plus haut les règles d'accord de l'adjectif. Il convient d'ajouter que, en géorgien et en pehlvi, les substantifs déterminés par des noms de nombre restent au singulier : ici encore, l'arménien présente un état qui rappelle celui des langues voisines.

A. MEILLET.

#### UNE ANOMALIE INDO-EUROPÉENNE, GREC ἄλλο.

D'après le témoignage de l'indo-iranien, du slave, de l'arménien et du latin, les thèmes en -o- indo-européens signifiant « un, entier, tout » étaient fléchis comme les démonstratifs, sauf au nominatif-accusatif singulier neutre où, à en juger par l'indo-iranien et le latin (les deux autres dialectes ne pouvant rien enscigner ici), ils avaient la forme nominale : skr. ékam, zd ōyum, ōim (c.-à-d. \*aēvəm), lat. ūnum (et sōlum) — skr. viçvam, zd vispəm, v. perse visam, lat. tōtum — skr. sárvam, zd haurum (cf. gr. ὅλον). Dans l'adjectif « autre » à suffixe \*-ye/o- au contraire — et dans celui-ci seul —, la flexion démonstrative s'étend au neutre : skr. anyát, zd anyat, v. perse aniyaš-(ciy), lat. aliud. Cette particularité remonte à l'indo-européen; car, en grec, ἄλλο est le seul neutre en -o d'un adjectif non démonstratif.

Inversement, de l'accord de gr. σότερον, έτερον et de lat. utrum, iterum, alterum il semble résulter que la forme en -at de skr. katarát, yatarát, útarat, anyatarát est empruntée aux démonstratifs.

De même τοιοῦτον, τοσοῦτον, etc., qui sont les seules formes homériques et les anciennes formes attiques (v. Kühner-Blass, Gr. gr., 1, p. 606), sont primitifs: τοιοῦτο, τοσοῦτο, etc., attestés à date plus récente, sont aussi en réalité postérieurs.

A. MEILLET.

## ÉTYMOLOGIES ARMÉNIENNES'.

I. — Un assez grand nombre d'adjectifs composés arméniens, qui, pour le sens, sont des composés possessifs, sont des thèmes en -i-, tandis que les mots simples correspondants sont des thèmes en -o-, -a-, -u-, etc. On a ainsi, par exemple : de thèmes en -o- :

```
xmor (-oy)
                                            an-xmor (-ic)
                                             an-gore (-ic)
        gorc (-oy)
                                             an-sunč (-šnčio, Eznik, III, 6,
        šunč (šnčoy)
                                                mais an incoc, ib, 11)
        oform (-oy)
                                             an-olorm (-ic)
        astuac (astucoy)
                                             an-astuac (-ic)
        tes (-oy)
                                             an-tes (-ic)
        loys (lusoy)
                                             an-loya (-lusic)
                                             an-phorj (-ic)
        phorj (-oy)
        hawat-kh (-oc, . ][
                                             an-hawat (-ic, II
          Cor, 1v, 13)
                                                Cor., iv, 4)
           etc.
de thèmes en -a-:
        phar-kh (-ac)
                                             an-phat (-ic)
de thèmes en -u- :
        mah(-u)
                                             an-mah (-ic)
        xrat(-u)
                                             an-xrat (-ic)
de thèmes en -r-:
        tarr (tarer)
                                             an-tarr (-ic)
de thèmes en -n-:
                                             srb-azan (-ic)
        azn (azin)
```

L'observation qui introduit les Étymologies arméniennes publiées dans ces Mémoires, t. X, p. 274 et suiv., s'applique naturellement aussi à cette série. — Il sera permis de noter à ce propos : 1° qu'il n'est point exact qu'on n'ait aucun mot indo-européen signifiant «sourd» (loco cit., p. 28%); on connaît le rapprochement de skr. badhiráh, v. irl. bodar; — 2° que le rapprochement de arm. ezr et de lit. eté, etc., se trouve déjà cité dans les Armenische studien de De Lagarde, n° 681.

Ces contrastes rappellent immédiatement le type latin :

somnus barba cornu exsomnis imberbis bicornis

le type irlandais (I. F., 1, 69 n.):

adbur

saidbir

et le type zend :

ahura-

āhuiriš

étudiés par M. Brugmann, Grundr., II, p. 123 (et cf. ibid., 265). Il s'agit en dernière analyse d'adjectifs secondaires en \*-ye/o- (type gr. èvved60105), passés aux thèmes en -i- sous l'influence de la forme en -is du nominatif singulier (type lit. betévis, bevaīkis, ne-bylīs, etc.); le zend a encore le génitif āhuiryehe à côté de āhurois. L'arménien a d'ailleurs conservé, dans d'autres cas, le suffixe sous forme thématique, par exemple dans azg «nation»: aylazgi, gén. aylazgwoy «étranger».

Les composés dont le second membre est un nom d'agent verbal appartiennent à la flexion en -a- et sont de tous points comparables au type latin agricola, légirupa, etc., par exemple : bare-sēr « φιλάγαθος», génit. plur. baresiraç, en regard de sirem « j'aime», sēr, gén. siroy « amour» (voir ces Mémoires, IX, 153); on a de même, par suite, çara-xaws, gén. plur. çara-xawsaç, en regard de xawskh, xawsiç « paroles» et de xawsim « je parle».

II. — Arm. bor, génit. boroy, «bourdon, frelon» présente sous forme non redoublée la même racine que le gr. \( \omega \text{eq} \omega \rho \rho \text{δύν} \) et les mots sanskrits (de lexiques) \( bambharah \text{ «abeille», bhambharah «abeille», bhambharah «mouche» et \( bhambharah \text{ambharah (même sens)} \), etc. ont sous forme redoublée; bien que le \( b \) lituanien soit ambigu, il paraît naturel de rapprocher lit. \( bimbalas, \( bimbilas \) «taon», lette \( bimbals, \( bambals \) (sur ces mots, cf. Grammont, \( Dissimilation \) consonantique, 181). L'alternance de \( r, \ l \) et d'une nasale qu'on observe ici a été expliquée complètement par M. Grammont, \( loco \) cit., p. 162 et suiv.. — M. h. a. \( brimmen, \) brummen, et v. h. a. \( bremo, \) all. mod. \( bremse, \) se rattachent sans doute d'une manière plus lointaine \( \text{à} \) la même racine.

La base bh-l- (alternant avec bh-r-), qui a le caractère d'une onomatopée, semble se retrouver dans un grand nombre de mots : en germanique, dans ags. bellan «crier», v. h. a. bellan «aboyer», v. isl. belja «mugir» et, en grec, dans φλοῖσδος, φλύος, φλύαρος, φλήναφος, φληδάω, παφλάζειν; en arménien, dans bolokh

«cri» (?), cf. lit. blúzgu, blebénti, etc.; v. P. Persson, Wurzeler-weiterung, p. 196.

Arm. bar «parole», barbar « voix, langue » appartiennent peutêtre à la même racine. Au point de vue phonétique, il n'y a pas de dissiculté. Quant au sens, il est facile de citer toute une série de cas où des mots signifiant «parler, dire» sont issus de mots signifiant «crier, balbutier, faire du bruit»; ainsi gr. λαλεῖν, "parler", d'abord "émettre des sons inarticulés", cf. lat. lallare, all. lallen, lit. laliti; russe говорить «parler» en regard de v. sl. govoriti « faire du bruit »; russe nóabuts, tch. mluviti, pol. mówić "parler" en regard de v. sl. mluviti "faire du bruit"; skr. bhaşate mil parlen, cf. lit. batsas mvoixn et ags. bellan mcriern (cf. plus haut); v. sl. reka "je dis", cf. lit. rekti "crier"; skr. lapati (voir l'article consacré à ce mot par M. Uhlenbeck dans son Et. wörterb. der altind. spr.); et peut-être lette bildu, bildet « parler », qu'il est pénible de séparer de lit. bildu, bildéti « einen hohlen schall von sich geben " (Kurschat); etc. Du reste, d'une manière générale, les mots signifiant «dire, parler» sont tout particulièrement exposés aux innovations sémantiques : on connaît le singulier développement du sens de lat. fabulare et parabolare dans les langues romanes (esp. hablar, fr. parler); en latin, le verbe dicere appartient à une racine qui signifiait «montrer» (gr. δείχνυμι, etc.); et la racine \*bhā- «dire», attestée par dor. Φāμι, lat. fārī, v. sl. baja, arm. bay, ban «parole», répond à la racine bhā- du skr. bhāmi «je parais», tandis que inversement skr. bhānāmi «je parle» rappelle le gr. Φαίνομαι «je parais». Aussi l'idée de «parler, dire » se trouve-t-elle exprimée d'une manière différente presque dans chaque langue indo-européenne. Ceci une fois reconnu, on ne saurait être choqué de l'origine assignée ci-dessus à arm. bai, barbar.

III. — Dans les mots arméniens issus de l'indo-européen, un g initial devant e (i.-e. e) ou i (i.-e.  $\bar{i}$  ou  $\bar{e}$ ) ne peut représenter autre chose que i.-e. w. En effet, un gh oriental se palatalise devant ces voyelles, ainsi qu'il résulte des exemples connus: jerm = gr.  $\theta \epsilon \rho \mu \delta s$ , jil = v. sl.  $\dot{z}ila$ ,  $i\dot{z}$ , cf. zd  $a\dot{z}i$ -; le fait que la gutturale arménienne répond à une gutturale sans appendice vélaire des dialectes occidentaux ne change rien à ce traitement, comme le montre -alj de \*alghi-, cf. gr.  $\dot{\alpha}\chi\lambda\dot{v}s$  (voir ces Mémoires,  $\chi$ , 279). Le seul exemple qui fasse difficulté est geljkh  $\pi$  glande  $\pi$  que m. Bugge a rapproché de m. 81.  $\dot{z}l\acute{e}za$ , russe m genée. Serbe  $\dot{z}lij\dot{e}zda$   $\pi$  glande  $\pi$ . A part

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Pour le redoublement de r par r, cf. karkarem et les autres exemples cités par M. Adjarian, au cours de son intéressant article sur les mots arméniens à redoublement, dans la revue arménienne Hantes, 1899, p. 232.

le g- initial, ce rapprochement est irréprochable et pour le sens et pour la phonétique; mais, quand un mot se trouve seulement dans deux langues, et surtout dans deux langues connues à basse époque comme le slave et l'arménien, l'existence d'un original indo-européen ne peut jamais être affirmée et il est toujours possible que la coïncidence soit fortuite; à moins de conditions particulières, il faut au moins l'accord de trois dialectes pour qu'une étymologie soit démontrée; l'accord de deux langues peut être intéressant à constater, mais ne permet pas de poser des conclusions certaines. — Néanmoins, pour écarter l'objection phonétique faite à ce rapprochement, M. Hübschmann a émis l'idée qu'en arménien la palatalisation n'est pas poursuivie avec conséquence (I. F. Anz., X, 45). Mais cette inconséquence n'existe pas en fait : le gh oriental est toujours palatalisé en arménien devant voyelle palatale; au contraire, la sonore q ne l'est jamais dans les mêmes conditions: arm. kin «femme » = v. sl. žena; keray « je mangeai », cf. lit. geriù, etc.; la sourde k ne l'est pas davantage, alors même qu'elle devient sonore après n ou r; ainsi dans hing (de \*hinge, cf. hnge-tasan « quinze ») = ωέντε et dans argel « empêchement », cf. ἀρκέω; le ç de ačkh «yeux» sort sans doute non de k devant i, mais de -ksy-, cf. skr. άkst, zd asi et gr. δσσε; de même celui de ču est ky-, à moins qu'il ne soit aussi sky- (voir ces Mémoires, VIII, 296 et suiv.); ce même traitement de -sky- se retrouve dans les verbes en -çi- issus de \*-i-sk-ye-, tels que phax-cim « je fuis » (aor. phaxeay), hangčim «je me repose» (aor. hangeay, abstrait hangi-st), etc. Quant à corkh "quatre", qui est fort obscur, il est au moins invraisemblable qu'il puisse être issu de \*k\*etwor-(cf. ces Mémoires, IX, 158). Le manque de conséquence de la palatalisation arménienne se réduit donc à un manque de parallélisme du traitement de la gutturale aspirée, d'une part, et des autres gutturales, de l'autre. M. Osthoff a reconnu de même que, en celtique, la sonore aspirée est traitée autrement que la sourde ct la sonore simple (I. F., IV, 264 et suiv.).

Ce principe une fois posé, on ne saurait admettre avec M. Hübschmann, loco cit., que gelj «désir» puisse être indistéremment rapproché du grec Θελω (cf. v. sl. želěti, si celui-ci n'est pas parent de βούλομαι: on ne saurait trancher la question) et du lit. pa-velt: seul le rapprochement avec la racine \*wel- est possible; on notera d'ailleurs que cette racine \*wel- est sujette à recevoir divers élargissements: gr. Fελπ-, Fελδ- (pour le sens, cf. lit. viliu «j'espère», viltis « espérance») et lat. uolup-; une forme \*welg<sub>1</sub>h- n'a donc rien de surprenant.

IV. — Dans ceux des composés du nom de nombre «deux» dont le second terme commence par une voyelle, le premier

terme a non pas la forme erku-, mais la forme erki-1: on a en esset erkeam «de deux ans, deux ans» (d'où le dérivé erkemean) et erkewan «doute, soupçon» de \*erki-(h)awan (avec chute de h, normale au premier terme des composés, cf. jern-at « manchot », en regard de hatanem «je coupe»). De même que l'u de erku répond à l'o de skr. duva, v. sl. duva, gr. δύω, l'i de erki répond à l'i qui apparaît au premier terme des composés dans skr. dvi-, lit. dvi-, v. pruss. dwi-, gr. Si-, lat. bi-, ags. twi-. On retrouve donc ici une alternance indo-européenne, et rien ne pouvait confirmer d'une manière plus décisive l'hypothèse que, dans erku, l'élément -ku repose sur \*dwō. Du reste, le traitement k de i.-e. dw en arménien, qui est le traitement attendu a priori (M. S. L., VIII, 160), se retrouve dans un second exemple au moins : melk « mou » (gén. dat. abl. plur. melkic, donc thème en -i-) repose sur \*meldwi-, comme lat. mollis sur \*moldwi- ou \*mldwi-, cf. skr. mrdú-. — On peut aller plus loin. La persistance de l'i de i.-e. \*trins dans l'accusatif pluriel arm. eris « trois » montre que, dans cette forme, la prothèse e est postérieure au début de l'altération qui a eu pour terme l'élimination de la voyelle de la syllabe finale de tout polysyllabe arménien. Dès lors on doit admettre de même que erku représente phonétiquement \*dwo, c'est-à-dire que i.-e. \*dw- initial est représenté en arménien par erk-; et en offet on a erkiwl «crainte», erknçim «je crains» (de \*erkinçim) aor. erkeay en regard de gr. SF é(y)os, SéSF suev, etc., c'est-à-dire que arm. erki- représente ici i.-e. \*dwi- « craindre ».

On serait tenté de conclure de là que, dans les composés à deuxième terme commençant par une consonne, tels que erk-bay « douteux », erk- est non pas erku-, mais erki- : la chose est possible, mais indémontrable. Car tandis que, devant voyelle, on a eream « de trois ans » (d'où eremean), dont eri- répond à skr. tri-, gr. τρι-, etc. (à moins qu'on ne soit simplement en présence d'une forme analogique de erkeam), par ailleurs on a erekh-żani « trident », etc.

Le nom de nombre erkeriwr «deux cents» (de \*erki-hariwr), en regard de erekhhariwr «trois cents», čorekhhariwr «quatre cents», etc., pourrait renfermer \*dwi-; mais il est permis aussi d'y chercher l'ancien duel neutre correspondant à skr. dvé çaté, v. sl. divé sité.

D'une manière générale, les noms de nombre arméniens sont

¹ On notera que i en hiatus ne tombe pas : ji, jioy; mi, mioj. Il en est de même de u : etu «je donnai», tuakh «nous donnames», tueal «ayant donné» — erdnum «je jurc», erdu-ay «je jurai», — lezu «langue», gén. lezui. Par une inconséquence, sans doute accidentelle, M. Hübschmann note le génitif de ji, jioy par i voyelle, et le génitif de ju «œuf», juoy par u consonne: jvoy. Rien ne justifie cette différence de transcription.

d'un archaïsme tout à fait singulier. Par exemple, l'arménien est seul avec le grec à avoir conservé l'opposition du vocalisme prédésinentiel sans e de l'ancien nominatif-accusatif duel neutre khsan « vingt» == béot. Γίκατι (cf. le duel neutre skr. brh-at-i en regard du masculin brh-ánt-ā) et du vocalisme prédésinentiel o (ou o) de l'ancien nominatif-accusatif pluriel neutre eresun, cf. τριάκουτα, (cf. skr. nom. plur. neutre brh-ánt-i et brh-ānt-i); et cette conservation est très précieuse, car elle est, en dehors du sanskrit, à peu près le seul témoignage d'une curieuse alternance vocalique de l'indo-européen.

V. — Arm. matn «doigt» rappelle m. bret. meut, v. gall. mast (devenu bawd) « pouce», qui supposent un ancien \*mato-. M. V. Henry a déjà cité ce rapprochement dans son Lexique étymologique breton (sous medd, p. 200 et suiv.), et il n'y aurait pas lieu d'y revenir si le t arménien n'appelait une remarque 1. On retrouve ici le pendant d'une énigmatique particularité présentée par un autre mot : le traitement t de i.-e. t, au lieu du traitement normal th, est exactement comparable au traitement k issu de i.-e. orient. k, au lieu du traitement normal kh, dans akn «œil», cf. v. sl. oko (voir ces Mémoires, X, p. 269). Dans la mesure où l'on peut faire fond sur le rapprochement proposé, on y trouve la confirmation de l'hypothèse que le k anomal de akn tient à la présence de la nasale qui suit le k, et la seule difficulté grave qui s'oppose à ce que l'on reconnaisse kh pour le seul traitement arménien de i.-e. orient. k est écartée. Outre les altérations connues de la lautverschiebung germanique devant n (voir Kluge, Vorgeschichte, \$ 63, dans Grundr. germ. phil., I2, p. 383), on peut citer comme sait analogue la substitution de  $\tau$  et  $\varkappa$  à  $\theta$  et χ dans gort. τυατών, locr. τέχνα.

Le v. irl. mér «doigt» est aussi difficile à concilier avec arm. matn qu'avec la forme brittonique et doit être laissé de côté, au

moins provisoirement.

VI. — Le préverbe i.-e. \*ni- a conservé sa valeur ancienne dans arm. ni-st «siège», n-stim «je m'assieds», cf. skr. ni-sidati (voir Hübschmann, Arm. gramm., I, 478) et peut-être aussi dans n-zovkh « malédiction » (Osthoff, B. B., XXIV, 179), si ce dernier mot n'est pas un emprunt à l'iranien (o est, dans les emprunts, le représentant régulier de iran. à devant v: dsrov, hrovartak, yovaz, etc.).

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Le même rapprochement a été indiqué d'une manière indépendante par M. Rozwadowski, p. 1 h de la 2° série de ses Quaestiones gramm. a. etym. (Rozprazy de l'Académie de Cracovie, XXVIII), sans explication de la difficulté phonétique. (Note de correction.)

Il est donc légitime de le reconnaître aussi dans les cas suivants où le n- initial seul subsiste :

n-ayel "regarder" en regard de hayel (même sens): pour l'absence de h, cf. z-atanel en regard de hatanel; cf. Patkanean, Journ. Soc. asiat., 1870, vol. II, p. 369;

n-inthem «je prépare, je machine, je mets en œuvre», cf. hinth « matière »:

n-eçuk « soutien, appui »; cf. yenul « s'appuyer », yeç « appuyé ». On ne peut guère soutenir que, dans ces trois cas, n(i)- soit, non plus que dans nist, imité de mots empruntés à l'iranien. Il faut donc reconnaître que le préverbe ni- n'est pas conservé seulement en indo-iranien, mais aussi dans quelques exemples arméniens. Le fait que les exemples sont peu nombreux n'est pas une objection; car le préverbe am- (cf. gr. ἀνα-?) de am-barnam est encore plus isolé et pourtant indiscutable.

L'existence de ni- en letto-slave et en germanique est supposée par les dérivés v. sl. nizu, v. h. a. nida, nidana, nidar. Il est donc permis de croire que lette n'emu «je prends» repose sur un thème \*ni-eme-, cf. lit. imù, prét. emiaŭ, v. sl. jima (de \*jima), itératif jemlja; lat. emo, parf. ēmī; v. irl. air-ema «suscipiat», etc., toutes formes dont la racine est \*em-: nulle part on n'a la moindre trace du groupe -nm- que suppose l'hypothèse « glottogonique » de M. Hirt, Ablaut, \$ 641. On est tenté d'expliquer de même le got. niman, v. h. a. neman, v. isl. nema « prendre », bien que l'absence de y soit embarrassante : les exemples d'absence de y signalés par M. J. Schmidt, Kritik der sonantentheorie, p. 156, ne sont nullement comparables, car, dans tous les cas, ce manque peut être indoeuropéen. Quoi qu'il en soit de cette difficulté, il semble bien que M. J. Schmidt a eu raison de repousser (loco cit.) tout rapprochement de got. niman et de lette n'emu avec gr. νέμω, aussi bien qu'avec skr. námati. Un rapprochement de skr. yam- «tendre» avec la racine \*em- de lat. emo, etc., admis par M. J. Schmidt et aussi, avec réserve, par M. F. de Saussure, M. S. L., VIII, 1/10, n'est pas non plus très séduisant pour le sens; mais on ne voit pas comment expliquer lette jemu, jemt (synonyme de n'emu, n'emt) sans admettre au moins que la racine \*yem- a pu se contaminer avec \*em-. De toute manière, lette n'emu paraît contenir le préverbe \*ni-, fréquent en indo-iranien, présent sans doute en arménien dans quelques cas, et disparu partout ailleurs.

VII. — M. Hübschmann repousse, K. Z., xxxvi, 171 et suiv.. l'idée que l'ancien p indo-iranien ait donné dans les emprunts arméniens d'époque arsacide ar après labiale, c'est-à-dire quand il est représenté en persan moderne par ur. Déduction faite des exemples contestables, le fai tparaît pourtant se présenter dans les

mots suivants (pour le détail des rapprochements, voir Hübschmann, Armenische grammatik) : barš «crinière», pers. buš vard «rose», pers. gul (zd varəbā signifie «plante») — pašt-pan "garde", pers. pust-ban; la forme en -ur- a été empruntée en arménien à l'époque sassanide et le p initial est alors représenté par ph, ce qui dénonce immédiatement le caractère récent de l'emprunt phustipan — enfin -marg, cf. pers. murg «oiseau», dans sira-marg «paon», lora-marg «caille» (à côté de lor, même sens); pour la formation, cf. zd saēno-mərəyo, pers. simurg « aigle ». A ces quatre cas qui sont irréprochables et qui ne semblent pas pouvoir être écartés autrement que par des suppositions arbi-, traires, il faut ajouter arm. varz « massue », cf. pers. gurz; l'ancienne forme iranienne est vazra-, il est vrai; mais c'est sur la forme à transposition \*vrza- que reposent le mot persan moderne et aussi le mot arménien. — Les seuls emprunts anciens où M. Hübschmann puisse signaler le traitement ur (loco cit., p. 172), sont tous des noms propres : Vrkan, Vrken, Venasp et ici le cas peut être tout différent. — Du reste, il ne faudrait pas conclure du traitement arménien ar que, entre r et ur, le persan ait jamais passé par un stade ar. En effet, on sait que l'époque arsacide a été pour le dialecte du haut pays qui a fourni et la langue des inscriptions achéménides et le pehlvi et le persan littéraire une période d'éclipse, et d'ailleurs de divers petits faits on peut conclure que les emprunts arméniens d'époque arsacide proviennent, en partie au moins, de dialectes autres que celui qui est devenu le persan littéraire (voir Revue critique, 1896, I, p. 422). — D'autre part, le traitement ar après labiale, en regard du pers. ur, forme le pendant exact du traitement er après gutturale, en regard du persan ir, dans arm. -kert (de \*-kṛta-), kerp et kerpas. Or on a de même arm. e en regard du pers. i dans veh, cf. pers. bih de vahyah-, et arm. o en regard de pers. u dans mog, pers. mug; etc.: dans ces cas, les mots arméniens ont été empruntés à une date où la voyelle qui n'était plus a n'était pas encore i ou u et était seulement en voie de fermeture. Il est à noter que, dans le nom propre Ισδι-γέρδης, le grec reproduit le vocalisme conservé par arm. Yaz-kert et non celui du persan Yazdegird.

Quant à aiteay "lance" en regard de pers. xist = skr. rstih, le r se trouvant à l'initiale est dans des conditions toutes spéciales et ne va pas contre la formule générale: dans les emprunts de date arsacide, r est rendu en arménien par ar après labiale, c'est-à-dire là où il est en persan ur, et par er après gutturale, c'est-à-dire là où il est en persan ir.

VIII. — L'arménien présente un très grand nombre d'exemples d'un redoublement qui comprend la syllabe radicale du mot tout

entière, y compris la consonne finale; M. Adjarian énumère les mots ainsi formés dans son article de la revue arménienne Hantes, 1899, p. 205 et suiv., type : vaz-vazel, arc-arcel, bekbekel, etc. Les exemples sont en partie récents, mais d'autres sont anciens et ont subi l'action de certaines lois phonétiques arméniennes. M. Adjarian signale lui-même parmi les cas de ce genre le type ks-kic (de \*kic-kic), koš-kočel (de \*koč-kočel), etc.; voir loco cit., p. 233. De même dans hec-ecel, hot-otel, etc. (loco cit., même page), la chute de h intérieur est normale. Il faut enfin ajouter, parmi les cas les plus intéressants, celui des radicaux terminés en ph, dont le ph est représenté par w devant consonne initiale de la racine: thaphel: thaw-thaphel (Luc, x, 11) et, de même šaw-šaphel; le traitement de ph est identique à celui qu'ont subi dans les mêmes conditions i.-e. p (ewthn de \*septn; khun de \*swopnos, ce dernier avec u issu de o + w) et iranien f des mots empruntés (tawth de \*tafta-); de même, devant r, iranien f est représenté en arménien par wh, ainsi : awrhnel « bénir n de \*awhrinel, cf. pers. āfrin; patuhas « punition n de \*patiwhras, ancien iranien \*patifrāsa-; hraparakaw «publiquement», de \*whraparaka- (d'où géorg. urakparakad), dont le premier élément est visiblement iranien fra- et le second \*-pādaka- et qui ne peut être autre chose qu'un emprunt iranien — non encore identifié (cf. pehlvi *pāyak «* degré, sentier » ?).

Le type de redoublement comprenant la consonne finale de la racine est une innovation arménienne. En effet, le type indo-européen qui s'en rapproche le plus, le redoublement des intensifs, comporte répétition de la sonante (i, u, r, l, m, n) de la racine, mais jamais le redoublement d'une occlusive ou d'une sifflante, ainsi : skr. vár-var(t)-ti, vár-vrt-ati — dán-dac-āna- — dé-diş-te, zd duē-dois-t — gr. ωαιφάσσω, ωοιφύσσω, δαιδύσσεσθαι, etc. Dans les racines qui ne comprennent point de sonante après la voyelle, le sanskrit remplace le redoublement d'intensif par le redoublement à voyelle longue des types skr. jā-μar-ti, gr. κω-κύω, ainsi : skr. rd-rapi-ti, ld-lapi-ti. Dans sa liste des intensifs sanskrits, Whitney ne cite qu'un seul exemple divergent : véd. bad-badh-é en regard de ba-badh-e (The roots, verb-forms, p. 232 et suiv.). Quant au grec, les cas comparables se rencontrent tous dans des racines commençant par voyelle, type ἀγαγεῖν, ἐδηδώς, άπαφεῖν, etc. et l'on sait que ce redoublement, dit attique, paralt être une particularité hellénique. En arménien, la distinction très nette que faisait l'indo-européen entre les sonantes y, w, r, l, m, n et les consonnes proprement dites a entièrement disparu; il n'y avait, dès lors, plus de raison pour traiter un radical arménien bek- (cf. skr. bhaj-) autrement qu'un radical soret l'on a formé bek-bekem comme sor-sorem « je bouillonne », sarsur «froid violent», sar-sram «je tremble», — kolkolim «je me lamente, je gémis», etc. Et ainsi l'ancien type d'intensif, qui a disparu presque partout ailleurs, s'est conservé en arménien, s'y est développé et y fournit toute une série de verbes nouveaux.

IX. — Les verbes arméniens en -nu- sont essentiellement primaires; plusieurs se retrouvent exactement dans d'autres dialectes indo-européens, ainsi arnum, z-genum, jernum (voir Brugmann, Grundr., 11, \$642); on a même une adaptation d'un autre thème à nasale dans lnum (de \*li-nu-m, c'est-à-dire \*plē-nu-) en regard de skr. pṛṇḍti. La plupart des verbes de ce type ont un aspect archaïque; aucun n'est un dénominatif et presque tous ceux dont le thème est terminé par une consonne ont un aoriste radical, ainsi jernum, jeray; heljnum « j'étousse, je suis sussoqué », heljay; etc. Bien que beaucoup d'entre eux n'aient encore reçu aucune étymologie, on doit donc admettre qu'ils sont en général très anciens dans la langue, et il doit se cacher là plus d'un radical indo-européen non encore déterminé.

Ainsi harthnum "je saute en arrière, je tressaille", aor. hartheay peut reposer sur un ancien "pṛth- et rappelle v. sl. vüs-pṛṣṇati "se dresser", pṛṣdati (prés. pṛṣdajā) "sauter, trembler", russe upāsyte "sauter": pour la forme du vieux slave, cf. kṛṣṇa, kṛatiti en regard de skr. kṛṇāti. L'opposition de arm. th et de sl. d s'explique soit par l'alternance connue de i.-e. th et dh, soit, si l'on admet le rapprochement de v. sl. pṛṣdati avec m. h. a. sprinze "je saute" (Brugmann, Grundr., II, p. 1001), par une différence d'élargissement: il s'agit en effet d'une racine à élargissements, cf. gr. σατέρ-χ-ω et v. h. a. sprin-g-an (verbe à nasale infixée comme v. sl. pṛṣṇa) — lit. sprústi, etc. (cf. P. Persson, Wurzelerweiterung, p. 169). — Il n'est pas impossible que z-arthnum "je m'éveille", aor. z-artheay, ne soit le même verbe, avec préverbe z-; en effet le correspondant de russe upányte est en serbe pṛṣṇuti se "s'éveiller en sursaut".

X. — L'adjectif arm. sul «court, petit» (gén. abl. dat. plur. slic, donc thème en -i-,) peut être rattaché à la racine de skr. cári-toḥ, cṛṇḍti « il brise», cɨr-ṇḍḥ «brisé» et gr. κλάω, ἔκλασσα, κόλος « mutilé, brisé», κολοβός, inême sens; κολοβός a même fini par signifier à basse époque «court, petit». Le vocalisme radical o, qui seul peut expliquer l'u arménien, n'est peut-être pas celui d'un thème en -i-; il pourrait s'agir d'un ancien thème en \*-yopassé aux thèmes en -i- d'après le nominatif (cf. ci-dessus p. 390), ou même d'un ancien thème en -u-, cf. melk (ci-dessus, p. 394); on comparerait alors le vocalisme de v. h. a. kuoli «kühl», kuoni «kühn», v. isl. kánn «sage, expérimenté» (rac. \*gṛenz- «con-

naître »), gr. μωλύ-ειν, etc.; et on est par là conduit à se demander si le gr. χωλύ-ειν « empêcher », qu'on a depuis longtemps rapproché de χόλος, ne serait pas le plus proche parent de arm. sul.

XI. -- Le ē de tēr «seigneur» devient, suivant la règle générale, i partout où, dans les dérivés et composés, il se trouve n'être plus en syllabe finale, ainsi : tirel «dominer», tiraspan «régicide», etc.; mais on a, par une exception unique, tēruthiwn «domination», tēruni, tērunean, tērunakan «du seigneur». La persistance de ē en cette position est contraire à la règle tout à fait générale qui veut que l'ancien ē issu d'une diphtongue en i (ici -iay-) devienne i en syllabe non finale; d'autre part M. Adjarian a noté, dans un article de la revue arménienne Bazmavêp,, 1898, p. 226, que e n'apparaît pas en principe hors de la dernière syllabe du mot. On attend tiruthiwn, qui se rencontre d'ailleurs dans des textes du moyen âge; ce tiruthiwn a donné teruthiwn, tout comme lizu, lizum ont donné lezu, lezum par suite d'un changement assez énigmatique de i en e devant u de la syllabe suivante (cf. ces Mémoires, VIII, 164 et suiv.); la graphie correcte doit donc être teruthiwn avec e (4) et non teruthiwn avec e (5). Or en effet, d'après une communication due à l'obligeance de M. Adjarian, le mot qui se rencontre une fois dans l'Évangile, Luc, III, 1, est écrit par e (1) et non par ē (4), c'est-à-dire mbput stabil. dans les plus anciens manuscrits en capitale (trefupurfer) de la bibliothèque du monastère d'Etchmiadzin, à savoir 229 (222 du catalogue Karinean) de l'an 989 — 363 de l'an 1053 – 369 (ancien 362) de 1066 - 260 (ancien 253), aussi du xiesiècle à ce qu'il semble; il manque par hasard dans le manuscrit 364 de 1183. M. Adjarian croit aussi qu'on peut lire untipui Phiti dans quelques passages d'un manuscrit en onciale (gussages d'un manuscrit en onciale (gussages) de 1295; mais, dans cette écriture, & et & se ressemblent tellement qu'il ne peut rien affirmer. En tous cas l'accord des anciens manuscrits de l'Evangile est caractéristique. La graphie teruthium par e est postérieure et date du temps où e et ē ont cessé de se distinguer dans la prononciation; le ē provient simplement de l'influence du mot ter et n'a aucune valeur phonétique. Dès lors l'action de u sur un i de la syllabe précédente est démontrée et il est certain que la forme dialectale *lizu*, attestée dès le x1° siècle (ms. n° 8 d'Etchmiadzin, Évangile, Mc, vn, 33 — L. 1, 64), est plus ancienne que la forme classique lezu : l'exemple est d'autant plus curieux que c'est, semble-t-il, le seul cas sûr où l'on ait trouvé jusqu'à présent dans des dialecte modernes une forme plus ancienne que celle de l'arménien classique.

Il résulte de ce qui précède que l'e de eresun «trente» peut être issu d'un ancien i (cf. lat. tri-ginta) aussi bien que de ea; on a

de même \*skisur (de i.-e. \*swēkurā) devenu skesur en regard de m. h. a. swāger c'est-à-dire i.-e. \*swēkros. Dans les dialectes modernes de la plaine de l'Ararat, on dit encore kisur et lizu. Et l'on peut conclure de là que l'ancienne langue écrite représente un dialecte différent de celui qui a donné les dialectes actuels de cette région.

Le participe en -um, qui sert à former le présent et l'imparfait dans ces mêmes dialectes et qui ne se rencontre jamais en arménien classique, pourrait aussi être indo-européen : ber-um serait un ancien participe moyen à rapprocher de v. sl. nes-omü, lit. nēβ-amas.

XII. — Le rapprochement de arm. melr «miel» avec gr. μελι, etc., était déjà enseigné par de Lagarde, M. Hübschmann le reproduit et il ne semble faire doute pour personne. Toutefois, si l'on rend bien compte ainsi du radical du mot, on en laisse la flexion inexpliquée. En effet arm. melr, génit. melu, est un thème en -u- dont l'u se retrouve nettement dans melu, génit. melui «abeille». Or les mots correspondants des autres langues ne présentent rien de pareil. Le thème des mots germanique et grec est \*melit-, gr. μέλι, μέλιτος, d'où le dérivé μέλισσα et, avec un vocalisme radical sans e fort curieux, att. βλίττω; le v. irl. mil, génit. milo est un thème en -i-, ce que confirme le dérivé milis «doux»; enfin lat. mel, mellis est obscur. Mais nulle part il n'y a trace d'un thème en -u- en dehors de l'arménien.

Lu de arm. melu- ne peut donc s'expliquer que par une contamination de \*meli-t- (?) avec le mot panindo-européen \*médhu: skr. mádhu, zd masu, v. sl. medű, v. pruss. meddo, lit. medűs (et midűs), gr. µébv, v. h. a. meto, v. isl. mioðr, irl. mid. Ce mot avait le double sens de «miel» et de «boisson fermentéc fabriquée avec du miel, hydromel» (d'où le sens de «vin», là où le vin a pris la place de l'ancien hydromel); et ce double sens est conservé en indo-iranien et en letto-slave; au contraire, dans les langues où le sens de «miel» est exprimé par le nouveau mot \*meli-t-, c'est-à-dire en grec, en germanique et en celtique, le vieux mot \*médhu a été restreint au sens de «boisson fermentée»; c'est la même restriction de sens qui a dû en entraîner l'é-limination en latin; enfin en arménien, il n'a pas disparu sans laisser sa trace dans la flexion de melr.

A. MEILLET.

# LE PATOIS DE LA FRANCHE-MONTAGNE

#### RT RN PARTICULIER

# DE DAMPRICHARD (FRANCHE-COMTÉ).

(Suite et fin.)

```
pètua «patois», emprunté au fr.
povů «peur» <*pavūre.
pèvüru «peureux, poltron», dérivé du précédent.
pežna - « pardonner ».
pē = "pain", - pē d čivr "chèvreseuille des bois, Lonicera Xylos-
   teon L.», — pë d cucu «oxalide des bois, Oxalis Acetosella L.».
lė pėn «bouts des fils attachés aux ensouples des tisserands » = vfr.
  paines.
penută «faire tourner la voiture en la levant avec la penòt», dérivé
   de pënòt.
për «prendre»; la voyelle nasale fait difficulté, — s për de rézil
   «se quereller», — ind. pr. pro, prenio, prat, imp. prenio, sut.
  perā, subj. preni, imp. prenies, p. passé pri, -iz, p. pr. prenie.
pės = « panse», — «gros ventre».
pēcü — «pansu».
petò «chemise» sort peut-être d'un dirivé de pannus, à savoir
   *pannitettu.
1 pe, pet "laid, laide" = vfr. put, pute.
2 p\dot{e} = \text{``puis (conj.)"}.
peltir «couturière» = fr. pelletière.
èl so l pena «elle sent mauvais (en parlant d'une chambre)» =
  fr. punais.
pėnāz = « punaise ».
p\dot{e}n\dot{e}l =  « prunelle ».
pėni = «punir».
pėpį «peuple», emprunté au fr.
pėpli «peuplier», emprunté au fr.
```

```
s pėrži = «se purger».
pėri = « pourrir ».
perir « carrière de pierres » < petraria.
pet f. «sorbe»; origine inconnue.
petni « sorbier, Sorbus aucuparia L. », dérivé du précédent.
pöği «poucier en peau» < pollicariu.
pos « pouce », probablement emprunté au fr.
1 pi «pis (de vache)», emprunté au fr.
2 pi = "pic (oiseau)", — pi vua "pic-vert", — pi rèmé "pic
   tacheté de blanc et de noir».
pi = "pied", - "pied de table, de lit", - pi d an "pas-d'âne,
   Tussilago Farfara L.», — pī d čè « pied-de-chat (autre plante)».
pic bó «pic (oiseau)», litt. «pique-bois», cf. picā.
pic\bar{u} =  "piquer", — "atteindre le but avec un projectile", —
  pică d statinter au seun, — en genel ce pic e megi «une poule
   qui becquète ».
picò « pic (pioche)», — «épine» = fr. piquet.
picot =  " piquette ".
picnòd «chiquenaude», cf. MSL, X, 133.
pirol «léger duvet», cf. fr. peluche, pluche, éplucher. Notre mot
   sort probablement d'un plus ancien *piūčöl < *plūčöl.
pidi = "pitié", cf. vfr. pide "pitoyable".
pigi « petit de la chèvre »; ce mot paraît avoir été formé sur bique
   comme čėvri «cabri» sur čivr, et avoir subi la transformation
   de sa sonore en sourde et de sa sourde en sonore, comme
   pègès; c'est-à-dire que l'on attend *bici, cf. fr. biquet.
piř = « piège ».
pil =  "pile".
pilā = « piler ».
pili «pilier», emprunté au fr.
pir = "pierre", — dé pir de livr "poids (en fonte, qui ont rem-
   placé les anciens poids en pierre) ».
pirsi « persil », est peut-être emprunté au fr.; quoi qu'il en soit, ce
   mot a subi l'influence de ptr.
pis = «pièce», — lè pis de l'omé «le montant du milieu (d'une
   porte, d'une fenêtre)».
pist = "pisser".
pisò « pissat », serait en fr. *pisset.
pisőlé = « pissenlit».
pitnā = "piétiner", - "faire des petits pas".
 l pitil «troisième petit d'une brebis (elle n'en peut nourrir que
   deux), origine incertaine.
```

```
piv « cône de sapin » <*pipa (?); c'est le mot simple dont fr. pivot
  est un diminutif.
pivā «ricocher», est probablement apparenté au précédent,
   quoique le rapport sémantique de ces deux mots ne soit pas
   clair.
pi = \text{wpin}_n.
pi fó «houx», représente peut-être *pinu-fagu «pin-hêtre».
plğil «pigeon » < *pimbione.
pini =  « peigne ».
plniar «peigneur de chanvre», dérivé de plni au moyen du suffixe
   qui est en fr. -ard, — le piniar sil mu evo ju sli « les peigneurs
   de chanvre sont arrivés avec leurs peignes ».
s plnii = «se peigner».
piniot « espèce de scie » = fr. peignette, - « cardère sauvage, Dip-
   sacus silvestris L.; une espèce voisine, le D. fullonum L., sert à
   carder le drap ».
s pîpā «faire de la toilette, faire la belle» = vfr. pimper.
pis = «pince», — lè pis è bèit lè vi «pince qui sert à donner la
   voie aux scies ».
pist =  "pincer".
pisò «pinceau», emprunté au fr.
pisòt =  "pincette", — "pince à feu".
pia = "pouvoir", cf. MSL, VIII, 332.
piā = « plaie ».
piar =  « plaire ».
piātri «plâtrer un mur», emprunté au fr.
piedi = « plaider », — piedi cecil « embaucher quelqu'un ».
pieze « agreable » = fr. plaisant.
piezi = « plaisir ».
1 piè «pli», substantif verbal de pièii.
2 p_i e^i masc. = "plat".
3 p_i \dot{e}, -\dot{e}t adj. = "plat, -ate".
pièci "bêcher" = fr. piocher; une forme "piòci devait devenir
   *piačī comme *bròč est devenu brač, puis l'a atone devait de-
   venir è comme celui de *pači devenu pèci.
pièco "pioche", serait en fr. *piochet.
pièfil = « plafond », — pièfil è reuvrémő « plafond dont les planches
   se rhabillent l'une sur l'autre».
pièu « plier » = fr. ployer.
pièil «fléau d'une seule pièce » == vfr. ployon «crosse».
pièrò mantelet de femmen; c'est le fr. pierrot emprunté.
```

```
piès = « place ».
```

le pièt bod « sorte de rabot », litt. « plate-bande ».

pièté - « plateau ».

piètin «plaque du foyer» = fr. platine.

piètil « planche épaisse » = vír. platon.

 $pi\bar{e} = \pi plan \pi$ .

pieč = "planche".

pieci = « plancher ».

piècot «planche de maçon pour étendre le mortier sur un mur», diminutif de pièc.

piedr «gémir» = fr. plaindre, — ind. pr. i pie, no pienio, vo piet, imp. pienio, fut. piedrā, subj. pieni, imp. pienies, p. passé pie, piet, p. pr. pienie; — pour le sens cf. ital. piangere, Corneille, Horace, 1045-1046:

Mais votre trop d'amouf pour cet infâme époux Vous donnera bientôt à plaindre conime à nous.

### Médée, 1310 :

Mais (ò nouveau sujet de pleurer et de plaindre)!

1 pien fém. = « plaine ».

2 piến tém. « riflard (rabot) » < plana, — piến è do « riflard à dents ».

3 pien masc. « platane-érable » = fr. plane.

picta = « planter ».

lu ril piete «plantain à feuilles étroites, Plantago lanceolata L.»,
— lu lu piente «plantain à grandes feuilles, Plantago maior L.»;
est-ce le fr. plantain emprunté et corrompu pour sa finale, ou
bien est-ce un mot originairement patois qui serait en fr.
\*plantat?

piebi « publier », cf. ital. piuvicare, v. gén. pluvico.

pieg - pluie - <\*plovia.

piemā «éplucher» = fr. plumer.

pieme «plumet», emprunté au sr., — «pièce où entre le coei bre-

de piemūr «épluchures», cf. piemā.

piena «raboter», dérivé de pien.

di ptè piò «thym, thymus serpillum L.»; origine inconnue.

piovr «pleuvoir» <plovere, — è pio «il pleut», — èl è pio «il a plu».

de piò d da «aiguilles de branches de sapin » — vfr. pillet «dard, aiguillon».

piùcă « cesser »; origine inconnue.

```
1 pid, -dn =  plein, pleine , -lu to b pid  le temps est sombre,
   orageux ».
2 pid = \text{``plomb''}.
piděi = « plonger ».
pidnā «pleurnicher»; origine inconnue.
i plò d bố « une bille de bois » = vfr. pilet < *pilettu.
pnö, -öz «penaud, -aude», probablement emprunté au fr.
pnī = « panier », — pnī èċī « panier qu'on porte sur la hanche en
   bandoulière, cf. MSL, X, 205.
p\delta = \text{wpeu} \, \text{n}.
pók «poulie», probablement emprunté au fr.
pôpr «propre», emprunté au fr.
1 pôté == « poteau ».
2 di pôté « paroi en planches et en lattes recouvertes de chaux »;
   origine inconnue.
p\delta z\tilde{d} f. = "poison".
pò = "pet", — dé pò d čévò "plante jaune poussant dans les
   marécages ».
pò « pieu » < palu.
pôči = « pêcher ».
p\delta l =  regile, — retrou où l'on enfile l \in brac.
pòlā «écobuer <*palāre.
pôlā « pellée », dérivé de pôl.
pòlisèğ «polissage», emprunté au fr.
p \partial l \partial =  " palet (disque de pierre)".
pòlu « pioche à écobuer», cf. pòlā.
pômèl = « paumelle».
pòn «mesentère; en terme de boucherie : toilette » = vfr. panne
pònā «essuyer» = vfr. paner, — i pòn me «essuie-mains».
pònu « mouchoir, serviette », dérivé de pònā.
pòta = « péter ».
pòtis «vessie», cf. Horning, Gröber's Zeitschr, XVIII, p. 226.
pòtisnā «manier salement, patauger»; origine inconnue.
pod «paon», sans doute emprunté aux parlers des environs de
   Mtb.
1 po = "pan".
2 po «paon», emprunté au fr.
p\delta dr =  "pendre".
posa «penser», emprunté au fr.
prā == ~ pré ~.
```

```
prait = "prier", - "adorer".
prālò «petit pré», diminutif de prā, cf. būlò diminutif de bū, —
   lu Prālò « nom de lieu, le point le plus élevé de la commune
   de Damprichard (1,028 mètres)».
prépèra «accommoder», emprunté au fr.
préti « pétrir » < préstire, forme corrompue.
prézür « présure », emprunté au fr.
pr\dot{e} = \text{"près"}.
prèsot «le levier du cergu», est probablement emprunté au fr.
   (pressette), — lè prèsot o fa « petite presse en fer qui tient la
   bille de bois dans la scierie».
primi = « premier ».
le prenie «chaînes qui lient le cheval à la limonière», participe
   présent du verbe per.
prėta = « prêter ».
prevos « pervenche », emprunté au fr.
proj masc. «cheville du joug de la charrue», cf. vfr. prolière.
pri « prix », emprunté au fr.
prizi « priser (prendre une prise) », emprunté au fr.
prizu « prison », emprunté au fr.
pr\dot{o}, -\dot{o}t = \alpha pr\hat{e}t, -\hat{e}te_{n}.
pròği = « prêcher ».
prin = «prune».
primi = «prunier».
průno « pruneau », emprunté au fr.
pru « assez » == fr. prou.
1 pr\bar{u} = \pi proie \pi,
2 prū = "troupe de personnes", — èn grós prū "une grande
   quantité » = vfr. proie.
pt\dot{e}, pt\dot{e}t =  «petit, petite».
ptó « putois », sans doute emprunté au fr.
pii = « plus».
pūrā «pleurer» < * plūrare, cf. ital. piurare, — dlė sos pūrēt « saule
   pleureur».
püs = "puce", — l ārb ē püs "poivre d'eau, Polygonum hydro-
pust «poussin» < pulicinu, cf. Revue des langues romanes, 1898,
   p. 287.
püsnòt «jeune poulette», diminutif du précédent.
pute fém. ~ putain ~, emprunté au fr.
p\bar{u}t\delta = \pi plut\delta t, plus t\delta t_{\pi}.
```

```
p\ddot{u}zt = \pi puiser \pi.
püzrò «puisoir», diminutif du suivant.
püzu = « puisoir ».
pų̃ā = π puer ».
püētu ou piētu — « puanteur ».
pu d čebr «vase de nuit», emprunté au fr.
p\bar{u} = \alpha \operatorname{porc} n, — p\bar{u} d m\bar{a} \alpha \operatorname{cochon} d'Inde n.
půč = « porte ».
pufa « souffler et gronder (en parlant d'un chat en colère) » = fr.
   pouffer.
pūį = " pou ", — pūį bij " pou blanc".
pulò «coq» = fr. poulet, — di rug pulò «Geranium Robertianum
   L. n; cette plante est employée comme remède contre l'érysi-
   pèle, può lu viulè.
pum = "pomme", — pum de tar "pomme de terre".
pumé «pommelé (en parlant d'un bœuf)», dérivé de pum.
pumi = "pommier".
p\bar{u}n =  « peine ».
pupòt « poupée », serait en fr. *poupette.
püpòtā «dorloter», dérivé du précédent.
pūr = "pauvre", — "misérable".
pūrč « corridor » < porticu.
purta fém. «pus, pourriture», remonte sans doute à *putritate,
   avec influence du mot pur «misérable» sur la première syl-
pusò masc. « poussière », — « paillette » < *pulsettu = *pul(ui)settu
   ou pul(vu)settu.
putò « pot », diminutif de pu.
putr f. "pouliche qui n'a pas encore fait de poulain" = vfr.
   poutre ou poultre.
1 p\vec{u} = \pi \text{ poing } \pi.
2 p\vec{u} = \pi \text{ point } \pi, — \pi \text{ point } (\text{ne... pas}) \pi, — \ln p\vec{u} di g\vec{e} \pi le point
   du jour ».
3 pů = «pont», — «échafaudage de maçon».
put = « pointe », — lè put è trèsī « pointe d'acier dont les menui-
   siers, les tailleurs de pierres se servent comme d'un crayon ».
pilti « fil de cordonnier préparé » est probablement le même mot
   que vfr. poinctif, pris substantivement.
pātò «petit pont», diminutif de 3 pā.
pūtü = « pointu ».
1 pya = "poix".
```

```
2 pua = "poil", — de pua d cii "graminées du genre Agrostis
   L. ~.
3 pua =  poids  .
puai masc. «poêle (chambre)», sans doute emprunté au fr.
puar = "poire", — "œil-de-bœuf (en forme de poire)".
puara « paroi, cloison de bois qui sépare deux chambres », em-
   prunté au fr.
puari = r poirier ».
puarozu, -uz == « paresseux, -euse ».
puard « parrain », emprunté au fr.
p_{ij}asil = \alpha poisson \gamma.
puaši = " percer".
puatrò « poitrail », emprunté au fr.
puază = r peser r.
pui! "fi!", d'origine germanique, cf. all. pfui.
puipui « pinson », onomatopée.
può = "pour", - s ò può ta ou s ò può ca " c'est pour toi".
puòca = « porter », — puòca cit « exempter, acquitter », — s puòca
   cit « ne pas vouloir faire », — bi puòca può cécil « bienveillant ».
puòċŧ = π pourtant r.
puòcil "louche", dérivé du mot qui est en franc. poche.
puòni = " poigne".
puònie « poignet », emprunté au fr.
puònit « poignée ».
de puònio d da "aiguilles de branches de sapin", serait en fr.
    poignet, dérivé de poindre «piquer», poignant «piquant».
puòr := « poudre ».
puòrā «poireau», emprunté au fr.
puòrca = « pourquoi ».
puòrcera « chose de peu de valeur », dérivé de pa « porc ».
puòrmòtr « promettre », — « permettre », emprunté au fr.
puòrsedr = "poursuivre", — puòrsedr è lè bzuòni "activer quel-
   qu'un ».
puòstir fem. « matrice d'une truie », serait en fr. *portelière, cf. vfr.
   portière et portoir.
puòint « suspensoir pour les louches et ustensiles de cuisine ana-
   logues», dérivé de puòcil.
້າ puòšniò « un peu», cf. vfr. pochet « peu».
```

1 ra, rad = "roide".

R

```
2 ra masc. - «roi».
1 rā, rār == «rare», probablement savant comme en fr.
2 r\bar{a} «rayon de roue» = fr. rai.
ra^{x} = \pi \operatorname{crêche} \pi < \operatorname{vha}. krippja, avec chute de la consonne ini-
  tiale.
2 ra\check{c} = \pi \operatorname{roche} n.
rāč fém. «feux des enfants, teigne», cf. fr. rache, voir E. Bris-
   saud, Expr. pop. de la méd., p. 228.
radò «roitelet troglodyte» est peut-être un diminutif de ra «roi»;
   mais le suffixe est surprenant.
ran « serrer la mécanique », — lu sebò può ran = fr. -rayer dans
   enrayer.
rāp == «rāpe».
rās «scierie», cf. vfr. resse.
rāst « reste », emprunté au fr.
rāsū masc. «sciure», dérivé de rās.
rāsu «scieur», dérivé de rās.
ratgei masc. « roitelet troglodyte », cf. Mtb. roi-de-guilles.
rāti «radis», emprunté au fr.
ráv == «rave».
rāzā = « raser ».
pua razin « résine », emprunté au fr.
rbifā «repousser durement» = vfr. rebuffer.
rbôlu «requilleur, celui qui renvoie les boules et redresse les
   quilles au jeu de quilles, emprunté au fr.
rbómi «vomir», cf. vfr. abosmer.
rb\ddot{u} =  «rebut».
i m se rbusă le me «je me suis foule le poignet» < repulsare.
rbutā «ajouter, remettre», cf. buta.
rceju « pelle à ordures », serait en fr. recueilloir.
rcėlā = « reculer »
rcelmo = «reculement (d'un harnais)».
rciji «repousser, éconduire, renvoyer, refuser»; c'est le fr. requiller
   (Mtb), dérivé de quille, et signifiant proprement «renvoyer
   les boules, au jeu de quilles ».
rcizòt « petite presse en fer »; origine inconnue.
rcuzür «cicatrice» — fr. recousure.
```

```
rcudür = «reconduire», - «accompagner».
se relăi « changer de vêtements » = fr. rechanger.
rébia « oublier » < *re-ex-blitare (au lieu de *re-oblitare).
s rébrési « retrousser ses manches pour ne pas les mouiller ou les
   salir, - «retrousser ses jupons pour ne pas se crotter,
   dérivé de brè «bras».
récor «concentrer par la cuisson», cf. fr. recuire, provient de
   *re-es-cocere.
récria « appeler de loin » = fr. récrier.
récuri « écurer » = fr. récurer.
récur « sauver, secourir » = vfr. rescoure.
rɨcờ = « réchaud ».
rėdūr «ranger», — s rėdūr «se ranger, se coucher» = fr. ré-
   duire, cf. pour le sens le substantif français réduit.
réféh «badiner»; origine inconnue.
réi «règle», emprunté au fr.
réi « régler », dérivé du précédent.
réla = «râler», - «pleurer en criant».
rélèrği « élargir », serait en fr. *rélarger.
rébligi «rallonger», formé comme le précédent; serait en sr. *ré-
   longer.
rémula «aiguiser», serait en fr. *rémouler.
rémular «aiguiseur», dérivé du précédent, cf. fr. rémouleur.
répādr «déborder», — t fā répādr «tu fais déborder (en versant
   trop d'un liquide), c'est probablement le même mot que fr.
   répandre, avec l'influence de padr « perdre ».
répétā «répéter», emprunté au fr.
répèré masc. «salade de betteraves rouges», emprunté, cf. vfr.
   réparée fém. « poirée ».
èn réprégot « quelque chose qu'on ménage »; origine inconnue.
réprôla « saire le repas de quatre heures », cf. MSL, X. 291.
rerpt masc. « mélange d'orge et d'avoine, avec lequel les anciens
   paysans faisaient leur pain, le pain noir »; origine inconnue.
résota « tressaillir » = fr. ressauter.
réspira « respirer », emprunté au fr.
résû fém. «après-midi», cf. MSL, VIII, 346.
risū == « ressort».
rėja = «racler», — «ramoner une cheminée», —è rib «ils ra-
   clent ».
rété = « râteau ».
réth = « râtelier ».
```

rêtrèmeci « reculer avec effroi » est probablement le mélange de \*rêtrèbeci (vfr. trabucher) et rêtrèmulā.

retremula « reculer avec effroi, avec dégoût », cf. vfr. tramoyer.

rêtrênür sém. «litière»; est-ce un dérivé de êtrê «paille»?

rétrupă « rassembler », — rétrupă  $l \int d$  « ramasser le foin », serait en fr. \*rétrouper, cf. fr. attrouper.

rétrupòt fém. «coin où l'on ramasse quelque chose», dérivé du précédent.

réuni « réunir », emprunté au sr.

s révà «se serrer, se tirer de côté (pour laisser passer une voiture, p. ex.)»; origine inconnue.

rėzi = « raisin ».

réznot « petite prune noire », dérivé de rézī.

rėzösi «mouillé, trempé»; origine inconnue.

rėzū = "raison", — plur. "discussion, dispute".

rè = «rat», — rè budò «sorte de rat ou de mulot qui mange les fruits des jardins»; origine inconnue.

rebugri = « rabougri ».

rèbuòsa «ratatinée (en parlant d'une vicille femme)» < \*re-adbucculata.

" ptè rèrrépi « même sens que " ptè buzbò (terme de mépris)», serait en fr. \*raccroupi.

rècua « rassembler », cf. ècua.

rècuòga «étudier» = fr. raccorder, cf. fr. recorder.

rèdosna «voûté (en parlant d'un vieillard)», cf. do.

rèf « racloire », cf. le suivant.

rèfa « racler avec la rèf ce qui dépasse le bord dans une mesure de capacité » <all. raffen.

s règā «se cabrer, s'obstiner».

règo « mauvais petit bœuf, ordinairement jaune pâle » == fr. ragot.

règot remauvaise petite vache, vache de la plainer, fém. du précédent.

règredi « ragrandir », probablement emprunté au fr.

règu «ragoût», emprunté au fr.

règ = « rage » — lè règ à lu « hellébore fétide, Helleborus fætidus L. ».

rèग्री ल réparer, raccommoder न, cf. èग्री.

rèmci « sandwich de fromage » == fr. ramequin.

*ī bū rèmė «* bœuf tacheté, rayé», dérivé de *rī*.

rèmègi «ramasser», — s rèmègi «s'attrouper» = vfr. ramagier.

rèmès fém. «balai fait de branches de sapin», dérivé de rë.

rèmiòla « flatter, caresser à la manière des chats»; origine inconnue. rèmla « rayé», dérivé de rèmé.

făr rèpè è céct «égaler quelqu'un au jeu, avoir le même nombre de points», cf. vfr. rapeau «renvi au jeu».

rèpid « rapide », emprunté au fr.

rèpiena « caresser à la manière des chats », — rèpiena se ève « lisser ses cheveux », cf. vfr. plener.

rèsèn == « racine ».

rèsèzia «rassasier», emprunté au fr.

rèsobia « rassembler », emprunté au fr.

rèt «souris»; c'est le féminin de rè, — rèt tuòrb ou cuòrb ou fuòrb «loir», cf. MSL, X, 291.

rètèpèsi «rapetasser», emprunté au fr. et désormé.

rètgèi fém. «roitelet», est le même mot que ratgèi où la composition a cessé d'être sentie; l'a n'étant plus tonique est devenu normalement è, et le peuple croit reconnaître maintenant dans la première syllabe de ce vocable le mot rèt «souris».

1 èl ò rèti «il est rétif», cf. MSL, X, 292.

2 lu ren "l'homme qui prend les rats des champs, mulots, taupes, etc. " = fr. ratier.

rètir ou rètur «souricière»; la première forme correspond à fr. ratière, la seconde serait en fr. \*ratoire.

rèvigutà «ravigoter», emprunté au fr.

s rèviză «se souvenir», — èl è bi d lè mémur, è s on o rèviză «il a beaucoup de mémoire, il s'en est souvenu», — i n m o se pè rèviză «je ne me le suis pas rappelé» — fr. raviser.

rėvi = « ravin ».

rèvoda «marchander» == fr. ravauder.

rècodri «chose de peu de valeur», dérivé du précédent.

oni è lè rèvol « perdre son rang, sa fortune, être en décadence», substantif verbal du suivant.

rèvôlā "rabaisser" = fr. ravaler.

rève fém. «lueur»; origine inconnue.

reviona «rabacher, grommeler»; origine inconnue.

rèruone « petit radis », emprunté à Mtb. ravonnet.

rèvionu «rabacheur», dérivé de rèviona.

r\* «rameau» <ramu.

rėž masc. «gros crible»; origine inconnue.

ren « rainette » < rana.

1 re = "rance", — "se dit aussi d'une rave vieille et caverneuse". 2 res sém. «cheville qui tient les échelles d'une voiture»; origine inconnue.

rasil «grateron, Galium Aparine L.», cf. vír. rancon «dard muni de crochets latéraux».

retri «ridé (surtout en parlant d'une pomme)»; origine inconnue; cf. Oudin retry «ridé».

reč = «riche».

rėvir == « rivière ».

roi masc. == « rouille ».

röji = « rouillé ».

röpā «roter», cf. reuper Braune, Gröber's Zeitschrift, XXI, 224.

röpè masc. «rot», dérivé du précédent au moyen du suffixe -attu. rôti «rôtir», emprunté au fr.

rfruònia « ramassé sur soi-même comme quand on a froid » == fr. refrogné.

rgrēlā «ridé» < \*re-gracilatu (?).

rgrėniag «grognon», dérivé du suivant.

se rgrenii «être de mauvaise humeur», cf. vfr. grigne, — è rgreni cè «à rebrousse-poil», — s o tiri è rgreni cè «faire quelque chose malgré soi».

rgūsī «vomir»; origine inconnue.

rǧlgulò «refrain, ritournelle», cf. ǧlgā.

ržonā «contrefaire quelqu'un» = vfr. rejaner < regannare.

rib fém. « pressoir à pommes, — meule du pressoir » = fr. ribe. ribā lu šnòvr « assouplir le chanvre, faire tomber lè durf », cf. rib.

étr ő ribót « être ivre » = fr. pop. ribote.

ridio «rideau», emprunté au fr.

rigă «fatiguer»; origine inconnuc.

rigól «rigole», emprunté au fr.

rită «courir» < vha. ritan.

ritu, -uz «coureur, rouleur, -euse», dérivé du précédent.

riv = "rive", - "bord".

riği «ruminer»; origine inconnuc.

1 risi = "rincer", - "pleuvoir à verse".

2 èn risi «une averse», participe passé pris substantivement du précédent.

riòl masc. «racloire à fumier» = vfr. ruable.

riòlò «tire-braise», diminutif du précédent.

riot ou rijot sém. « soin étendu en petites lignes», dérivé de riga ou de riga (?).

rlėsi «louer, donner en location», cf. lėsi.

```
rlėž masc. = "horloge".
rleğār «horloger», dérivé du précédent.
rlėva = "relever", - èl ön o bī rlėva "il en est bien avancé (iro-
   nique) 🤊 .
rlücā «attrapé, trompé», — èl ò èvü rlücā «il a été attrapé», —
   t ė bī rbūcā «tu es bien avancé (ironique)» — fr. reluqué.
rlür «briller, luire» = fr. reluire.
o të rmësjë «en te remerciant, c.-à-d. merci», généralement cor-
   rompu aujourd'hui en à te rmèsie ou û te rmèsie; emprunté
rmėnā «repousser durement quelqu'un » = fr. remener.
rnā = " renard ".
rnan = « renier ».
rnèğā «vomir» = fr. renarder.
rnès «fausses tetines de la truie»; origine inconnue.
rnišā = "renifler".
è n è pè rnust i mu «il n'a pas répliqué un mot» = fr. renoncer.
rnuòi = ~ grenouille ».
rócii fem. «demi dubi (mesure de capacité)», emprunté, cf. vfr.
   roquille.
èl è gu i bé rôl «ils ont sait une belle vie (péjoratif)» = fr. rôle.
róh «rouleur, vagabond» = fr. roulier.
rôhr «coureuse, rouleuse», fém. du précédent.
rólò «rouleau», serait en  fr. "roulet, —  lu rólò «le rouleau, le
   rond du bois de lit, - di tubac o rôlò « tabac en carotte».
rólòt = «roulette».
rópitr masc. «hydropisie», emprunté au fr. et corrompu.
róta «ôter», serait en fr. *rôter.
rôz «rose». emprunté au fr., — rôz ö bòtů «rose trémière».
rózā «rosée», emprunté au fr.
rozan «arroser», emprunté, cf. vfr. rosoier.
rózaju «arrosoir», dérivé du précédent.
rózi «rosier», emprunté au fr.
rózla «se dit d'un cheval qui a du noir et du blanc, du rouge et
   du blanc, d'un cheval pie »; c'est le sr. roselé emprunté.
roja « manger avidement», cf. vfr. raffer « rafter, enlever tout».
ròs = \pi rosse \pi.
ròsi «rosser», dérivé du précédent.
ròsi == « rehausser ».
ròsò, -òt «roux, rousse»; la première syllabe fait difficulté,
   même en admettant que le mot est emprunté.
```

ròvuònā «ronchonner», même mot que rèvuònā, mais ce dernier est indigène, tandis que ròvuònā est emprunté à Mtb.

rů = « rien ».

robola « dire son sait à quelqu'un » = fr. remballer.

röbrü «remettre en mouvement», cf. öbrü.

robnoù « ajouter une nouvelle quantité d'un liquide dans un tonneau, dans une bouteille, dans un récipient quelconque, cf. buoi.

èn rocultr « une aventure » = fr. rencontre.

rödėsi = « rendurci », - « endurcir, affermir ».

s röfròci «se rafraichir», serait en fr. \*renfraichir.

rögēnā «rengainer», emprunté au fr., — èl ò èvä bī āz de s rögēnā čī lü «il a été bien aise de rentrer, en parlant de quelqu'un qui avait peur».

rogéni ou rocéni « mal lavé et sentant mauvais par le fait (en parlant du linge) », cf. öcéni.

ı röği = «ranger», - «aligner».

2 röği fém. «haie» = fr. rangée.

s röpicā «reprendre bonne mine après une maladie», serait en fr. \*rempiquer, — te t é bi rôpicā vuasi èn busă «tu as bien repris depuis quelque temps».

röpir = «remplir».

rosuanimo «renseignement», emprunté au fr.

rövi = «renvoyer», — «congédier».

i i a futu en turc e me rovos «je lui ai flanqué un revers de main», lit. «je lui ai donné une giste à main \*renverse».

sė rpoza = « se reposer ».

rpreğ «reproche»; notre forme est régulière, c'est le fr. qui est analogique.

rsélu «receleur», emprunté au fr.

rsèrsi «raccommoder, rapetasser», emprunté au fr. (Mtb.) ressarcir <\*re-sarcire.

rseinā fém. « repas du réveillon »; c'est peut-être un dérivé de caenium, -cinium (it. pusigno), soit \*re-caeniare ou \*re-ciniare; \*re-caeniat ou \*re-ciniat auraient donné \*rseni qu'une metathèse inexpliquée aurait changé en \*rsein, d'où un infinitif analogique \*rseinā et un substantif participial rseinā.

rsidr «recevoir», cf. MSL, X, 322.

rsonā cécil « ressembler à quelqu'un » = fr. ressembler.

ršòt = «raclette», - lè ršòt de bulöği, de selī.

rtèta == « retoiter ».

```
417
                LE PATOIS DE LA FRANCHE-MONTAGNE.
rtėni «amodier, prendre en location» = fr. retenir.
rtiri = « retirer ».
rtòcuònā «rapiécer», cf. tòců.
rtodu «refait, trompé, dupé», — èl ò èvu bi rtodu «il a été bien
   attrapé » = fr. retendu.
se rtudr «se retourner», — èl è bi sevu se rtudr «il a bien su se
   retourner (c.-à-d. reprendre l'avantage), — è se rtu «il se
   retend (c.-à-d. il est fier) n = \text{fr. } retordre.
r\bar{u} = \pi roue_n.
rüd «rude, sévère», emprunté au fr.
rüzé «rusé», emprunté au fr.
rilm «rhume», emprunté au fr.
lé rüèl « tes roues de la charrue », diminutif de rū.
rū «raie», — «ruisseau» < riga, cf. fr. -roie dans le nom propre
   Deroie.
ruž = « rouge ».
ruğöl «rougeole», dérivé du précédent.
ruği «ronger, rousiller» <*rodicare.
rugot «prune rouge», — «Mélampyre des champs, Melampyrum
   arvense L., serait en fr. *rougette.
ruit «charron» < rotariu, cf. le nom propre fr. Royer.
rumèri «romarin», emprunté au fr.
rūnö-«nuit tombante»; origine inconnue.
rusti «foutu»; c'est une forme méridionale rousti «rôti» em-
   pruntée, — t é rusti « tu es frit ».
rut = « route », — « troupe » = vsr. route « troupe », — èn gros rut
   «une grande quantité de personnes».
rd = \pi \operatorname{rein} \tau.
a rd == "rond".
rdči «ronfler» = vfr. ronchier.
růdá i bó «écorcer un arbre» < rotundare.
rils! = "roncin".
rdtr = «rompre», - «faire le premier labour», - è s ò rdtü
   "il s'est fait une hernie".
t rường pi "outil qui sert à rogner la corne des chevaux", cf. le
   suivant.
rudnit = « rogner ».
ruòniil «rognon», dérive de 1 ril.
rvenië «avenant, agréable» < reveniante.
```

rvirt - retourner, tourner de nouveau, recommencer - = fr. revirer.

lu rvirò d lè fét « la reprise de la fête patronale, le dimanche suivant », dérivé du précédent.

sė rvodr «se tortiller» < re-volvere.

dé rvon « rebut » = vfr. revanne « criblure, ce que le van sépare du bon grain ».

#### S

```
1 s = «si (conditionnel)», — i m èsetro s i pio «je m'assiérais si je pouvais».
```

2 s,  $s\dot{e} = \pi se$ , soi  $\pi$ .

3 s,  $s\dot{e}$ ,  $st = \alpha \cos \alpha$ ,  $\cot \alpha$ , — st,  $st\dot{e} = \alpha \cot \alpha$ , —  $s\dot{e} = \alpha \cos \alpha$ .

 $sa = \pi \operatorname{soif} \pi$ .

 $s\tilde{a} = \kappa \operatorname{cerf} n$ .

sābi «sable», emprunté au fr.

sači = « sécher ».

sait « faucher » < secare.

saiò «seau» < \*sitettu, — lu saiò trarò «le seau à traire».

sāli «salir», emprunté au fr.

sarp = «serpe».

saš = « cercle ».

satu «faucheur», dérivé de saji.

 $sav = \pi seve \pi$ .

sci « cela », composé de 3 s et ci.

scrè «secret», emprunté au fr.

scur «secouer, agiter» < succutere.

1  $s\dot{e} = \pi ses$ , —  $ces \pi$ , cf. supra 3 s.

2 sé «seau», cf. MSL, VIII, 343.

sédr «cèdre», emprunté au fr.

sėli «tonnelier», cf. MSL, VIII, 343.

sépèrā «séparer», emprunté au fr.

1  $s\dot{e} = \pi sa \pi$ .

2 se = « sac ».

sèbò = «sabot».

sèč fém. «grand sac» <\*sacca.

èn buòn sèci «un bon tas», — «une bonne besogne saite» <\* sac-

sècò «petit sac», diminutif de 2 sè, — di secò di cèrémòtrò «grosse saucisse de carnaval».

èn cebre c so l sègne «une chambre qui sent la malpropreté, le renfermé, le moisi»; c'est à peu près l'équivalent de rogeni. Ce mot a-t-il quelque rapport avec faguenas?

```
sėž = « sage ».
seil «saindoux» < sagimen.
 1 s i = \pi \text{ celles } \pi.
 2 s i = \pi s elle \pi, — \pi chaise \pi.
sèlòt «petite table à casiers où le cordonnier met ses outils», —
   "instrument en bois dont le cantonnier se sert pour recueillir
   la pierre et la porter à bras», diminutif d'un simple perdu *sèl
sèni fém. «marais» = prov. sagno «terrain marécageux».
sėpi = « sapin ».
sèrè masc. «séracé ou caséum un peu acide du lait coagulé spon-
   tanément > < * serattu.
sèrge « presse de menuisier » < * serviante.
sèrmő « serment», emprunté au fr.
sèrpő fém. = «serpent», — cū d sèrpő «corydalis sauvage».
sèrvé « front » = fr. cerveau.
servet può l be d cepu «presse de menuisier»; c'est le fr. servante
   emprunté.
sèrvi « servir », probablement emprunté au fr.
sèrviòt «serviette», emprunté au fr.
sèšā — « sarcier ».
sèsil «mauvaise herbe qu'on sarcle», — «feuilles gourmandes
  qu'on enlève pour faire croître les choux, salades, etc. » < *sar-
  clumen.
sèva «être en sève», dérivé de sav, — «battre une branche de
  frêne ou de saule bien en sève afin de pouvoir détacher l'écorce
  du tronc sans la briser, et en saire ensuite un sifflet».
sèvèt == « savate ».
sevű «sureau» < *sabucu.
sèvua = « savoir », — te sā « tu sais », — i n o sè ro « je n'en sais
  rien, — i n srd i èla «je ne peux pas v aller».
sèvuaiò «espèce de sureau», dérivé de sèvü.
1 se = «sang».
2 se == «saint».
3 🎜 «sans», probablement emprunté au fr.
sebedi «samedi» < *sambatidie qui devait donner *sebeti, mais a
  été influencé comme mardi par les autres jours de la semaine
  qui se terminent tous en -di.
sêdr « cendre », emprunté au fr.
sêdri «cendrier», emprunté au fr.
senit = « saigner ».
sétá = « santé ».
```

```
sētibi "sain, salutaire", emprunté au fr. (Mtb.).
 setur «ceinture», emprunté au fr.
 1 seč == « cloche ».
 2 sec fém. «suie» < * sūdica.
 sécot = « clochette ».
 sėdr «suivre», cf. MSL, X, 322.
 segèi fém. «putain»; origine inconnue.
sėžė «sourd» < * surdellu.
sciò «seuil» <* soliettu.
semter «cimetière», emprunté au fr.
sėrvuaji == « surveiller ».
sevīr = « civière ».
 1 so «ceux», emprunté au fr.
 2 s\ddot{o} = \pi sœur n.
söü «terni» — fr. souillé.
 1 si = \pi \operatorname{cil} \pi.
2 si = \pi si (en réponse) \pi.
3 -si = «-ci», — s pèii si «ce pays-ci».
sī = «scie», — èn sī pèču «passe-partout», — èn sī è razé «petite
   scie pour scier obliquement, pour découper, etc., - èn si è
   ėpi «scie pour faire les tenons».
siguòni «cigogne», emprunté au fr.
sil «ciel», emprunté au fr. ou influencé par le fr.
simèl «semelle», emprunté au fr.
simo «ciment, mastic», emprunté au fr.
siniöl «manivelle» < *ciconiola, cf. vfr. soigniole.
sir = \pi cire \pi.
sirută «siroter», emprunté au fr.
sitr «cidre», probablement emprunté au fr.
sitrudi «citrouille», — «grosse bête (injurieux)», emprunté
   au fr.
i sizė «des ciseaux» = fr. ciseau, — lu sizė d mėsil «ciseau de
   tailleur de pierres ».
sizlò «séséli de montagne, Seseli montanum L.», cf. le suivant.
sizò «cumin, Carum Carvi L., genre de la famille des ombelli-
   fères, à laquelle appartiennent également le cumin et le sé-
   sélin; sans doute emprunté, cf. Sison, Séséli.
s \ddot{l} = \alpha \operatorname{cing} n.
sicet = cinquante.
sig = \pi \operatorname{singe} r.
sina «signer», emprunté au fr.
```

```
siò masc. «hoquet»; origine inconnuc.
i cra bi c siò «je crois bien que si (affirmatif)» < sic + cst.
1 slėzi «cerisier», cf. MSL, X, 181.
2 slézi «peigner le chanvre», dérivé de sli.
slézu «peigneur de chanvre», dérivé de sli.
sli, seli «peigne à chanvre», cf. vfr. ceran, ceris.
sliz «cerise», cf. MSL, X, 181.
smėn ou smėn = «semaine».
snèl = « cenelle ».
snoor «moutarde sauvage, Sinapis arvensis L.»; origine obscure.
1 s \dot{o} = \pi sou \tau.
2 số, sốl «fatigué, -ée»; origine inconnue.
sólā «fatiguer», dérivé du précédent.
sólid «solide», emprunté au fr.
sólida «consolider», dérivé du précédent.
sóm fém. «somme», emprunté au fr.
sóti «appui»; c'est le fr. soutien emprunté.
1 s \hat{o} = \text{«soc (de charrue)}».
2 sò, sač = \alpha sec, sèche \gamma.
1 số fém. = « sel ».
2 so masc. = «saut».
sòc «socle de boiserie», emprunté au fr.
sòlā — « saler ».
solcrut «choucroute», cf. MSL, X, 292.
sòlèd « salade », emprunté au fr.
sòlir = « salière ».
sòlpétr «salpêtre», emprunté au fr.
ğü è lè sòlròt «jouer à la cachette» < * celaretta dérivé de celo, -are.
sòlup fém. «putain»; c'est le fr. salope emprunté.
1 èvua son «avoir sommeil» < sommu.
2 è m sòn «il me semble» = fr. semble.
sòpò «mauvais chemin où l'on est cahoté», cf. vfr. sopper, fr.
   chopper, achopper.
1 sòs fém. = «sauce».
2 sos fém. «saule» < salice, — dle sos gon, rug, biec, vuag «saule
   jaune, rouge, blanc, vert», — sõs pürēt «saule pleureur».
sôtā = "sauter", - "saillir (une jument ou toute autre fémelle)".
sôtré masc. «sauterelle» < * saltarellu.
sòva == «sauver».
sovej = « sauvage ».
sòvů «savon», emprunté au fr.
```

```
sòz == K seize n.
số fém. «côté» = fr. sens, - è tỉ dlè số d sữ pér «il ressemble à
  son père».
sot fém. «sentier» = vfr. sente.
1 soti = « sentir », — i so žnėl « fouille-au-pot ».
2 di soti bu «grande labiée aromatique», emprunté au fr. (Mtb.).
sotu fém. «odeur» = fr. senteur.
srai = "soleil".
sri masc. = « souris ».
sė stā «s'asseoir» < * seditare.
sti = «sentier».
stimülā «stimuler», emprunté au fr.
lu stò dlè čūr «le siège des lieux d'aisances» < *seditettu.
stü, stė, so «celui, celle, ceux», cf. MSL, X, 306.
stüci, stéci, söci « celui-ci ou celui-là, celle-ci ou celle-là, ceux-ci
  ou ceux-là, cf. MSL, X, 306.
stülė, stėlė, sölė «celui-là, celle-là, ceux-là», cf. MSL, X, 306.
stüsi, stėsi, sösi n celui-ci, celle-ci, ceux-cin, cf. MSL, X, 306.
sü «suif», probablement emprunté au fr.
sübi «subir», emprunté au fr.
sücséda «succéder», emprunté au fr.
süfòcā «suffoquer», emprunté au fr.
sür «sûr»: l'r est dû à l'influence du fr.
süsi == « sucer ».
lu sữ, lé sữ «le sien, les siens», cf. MSL, X, 305.
lè sûn, le sûn « la sienne, les siennes », cf. MSL, X, 3o5.
süá = «suer».
se süisidā «se suicider», emprunté au fr.
süu = «sueur».
1 su, sul =  «soûl, -le ».
2 su fém. "hutte à cochons" == vfr. sou.
s\bar{u} = \pi soie \pi.
suci «cela», cf. MSL, X, 306.
sucr masc. «sucre», cf. arabe sokkar.
sucri «sucrier», dérivé du précédent.
sūč = «sorte», - «espèce».
1 sudā «soldat», emprunté au fr.
2 sudā «souder», emprunté au fr.
sudu «marteau à souder», dérivé du précédent,
```

sulā «soulier» < \*subtelare.

sulè = « cela ».

sulòt «erminette de charpentier pour creuser les chéneaux»; origine inconnue.

sulrò masc. «tribune où est l'orgue à l'église», cf. vfr. solier «étage, balcon».

supir = « soupière ».

lè surbot «les menstrues»; origine inconnue.

surf fém. «ablette»; origine inconnue.

susi = « ceci ».

è lè sut «à l'abri » = vfr. soute, soutte.

sutni = «soutenir», - «affirmer quelque chose».

1 st = wson n, adjectif possessif.

2 ő sű «en haut» < in summu.

silbr = « sombre ».

suži «rever, penser = fr. songer.

suaniu, -uz «soigneux, -euse», emprunté au fr.

suata «souhaiter», probablement emprunté au fr.

suë «soin», emprunté au fr.

suòrsi, -ir «sorcier, -ière», emprunté au sr.

## Š

ša «sept», doit le š au nombre précédent šė, — de ša žė «dans 8 jours, la semaine prochaine».

1  $\delta \bar{a} = \pi \operatorname{cl} \dot{e} \eta$ .

2 šā = «clair».

1 šė = «six», par l'intermédiaire de \*sjė.

2 šė «fléau en deux pièces» — vfr. fleau monosyllabe.

šėri «éclairer» < \* clariare.

šèl = « faible ».

šèlait «fléchir», dérivé de šèl.

sèm = « flamme ».

šėmā «flamber» < flammare.

seti «flatter» = vfr. flatir.

 $i\bar{\ell} = \pi \operatorname{flanc}_{7}, -d \, i\bar{\ell} \, \pi \operatorname{de}_{7}$  profil.

*šėnā «* pencher en parlant d'une voiture prête à verser » *< clinare. šėri* = « fleurir ».

ièri agrand drap où l'on met les cendres dans une lessive » = fr. fleurier (Mtb.).

iozi «graine de foin»; origine inconnue.

sic «soul, ivre»; ailleurs on emploie l'expression «joli garçon»

dans le même sens; c'est donc probablement le mot fr. chic emprunté.

s sicā «se mettre de côté, sur une route, pour laisser passer une voiture»; origine inconnue.

šnėj = «chenille».

ini «poussière, balayures, ordures» < canile.

šnovr masc. «chanvre»; origine obscure. Entendu une fois šnobr.

1  $\dot{s}\dot{o} = \alpha \operatorname{clou} \eta$ .

2 šố = «clos», - i ptè šố «un petit enclos».

sòc fém. « poule qui a des petits», cf. MSL, VII, 462.

šòca «glousser» — «faire claquer un fouet», dérivé du précédent.

šðsā «tomber en faiblesse»; origine inconnue.

sotr fém. «crête de coq» < \*clistra.

šöglèz «clef anglaise», c'est-à-dire \*šā öglèz, emprunté au fr.

stā « nettoyer l'écurie, ôter le fumier » = fr. jeter « jeter dehors » (?). stal « fusil de boucher » < all. stall « acier ».

1 štů masc. «déblai», dérivé de štū.

2 štů masc. «essaim», cf. Roquefort chetoire «ruche d'abeilles», Godefroy geton «essaim».

šu = « fleur ».

šucè «pompon, panache», cf. ital. ciocca «touffe de cheveux». šulā «clouer», dérivé de 1 šó.

šulir «instrument à saire les clous», dérivé de 1 so.

1 šulò «petit clou», diminutif de 1 šó.

2 šulò «petit clos», diminutif de 2 šố.

šupnā « pleurnicher », - èn ğenèl šupen ce èl ve far de püsi.

šūr «fermer» = fr. clore, — šū «tais-toi», — suci sõ lu šū «cela sent le renfermé».

šuòs masc. == « soussle », — « haleine » (cs. sr. chercher de circare). šuòsā == « soussler ».

šuòšò = « soufflet ».

l švac «vache sans sexe»; origine inconnue.

T

t, te .. = « lu, le ».

1  $ta = \pi toi \pi$ .

2  $ta = \pi \text{toit} \neg \neg$ .

tā = «tas», — i gró tā «beaucoup».

tāč fém. «poche» < all. tasche.

```
taŭ «pin » < * tēdāriu.
tal = \pi \text{ toile } \gamma.
tår = « terre ».
tārā «gâté, avarié»; c'est le fr. taré emprunté.
tarêtr ou tarêtre d tar «lierre rampant» < terrestre.
tatr fém. «tarte» = vfr. tartre.
1 te = « tes ».
2 té «tel», emprunté au fr., — î té, èn té «un tel, une telle»
témil «témoin», est probablement emprunté au fr., quoiqu'il ait
  la même forme que s'il provenait du vieux fonds.
témuanii «témoigner», emprunté au fr.
tét = « tête ».
thò «mauvais vase de terre, — tesson » < *testettu.
te «tiède», cf. MSL, VIII, 347.
1 t \dot{e} = \kappa \tan n.
2 tè «triton d'eau douce, - salamandre terrestre»; origine in-
  connue.
tec = \pi tache \gamma.
tei, cf. čvirů = fr. taille.
teie masc. « coupant (d'un couteau) » = fr. taillant.
tèmi «tamis», emprunté au fr.
tèpi «tapis», emprunté au fr.
tère « terrain », emprunté au fr.
teri = « tarir ».
tèribi « terrible », emprunté au fr.
tèrin = « terrine ».
teroda == « tarauder ».
tès «pile»; c'est le féminin de ta «tas».
tèiot fém. «clinche ou clenchette d'une serrure à loquet» < *tuc-
  culetta, cf. ital. taccolo.
tėtò «couvreur» <* tectettu.
tèvé « soucoupe de pot de fleurs » < * tabellu.
tève «taon» < tabanu.
l = \pi \tanh n.
tbur «tambour», probablement emprunté au fr.
tebuòrna «tambouriner», probablement emprunté au fr.
tepi = « tampon ».
th = \pi tante \tau.
ulta «tenter», emprunté au fr.
uti fém. «tante», dérivé de tet.
tetur ou totur « couleur, teinture », emprunté au fr.
```

tëtürār ou tötürār «teinturier», dérivé du précédent.

tëtüri ou tötüri « peindre, enluminer », cf. le précédent.

tėmā «déborder» < tumare.

tënot « cuveau » = fr. tinette.

ténur fém. «planche à gâteaux», serait en fr. \*tournoire; c'est une planche sur laquelle on tourne la pâte et on l'étend avec un rouleau.

tërbëlë «turbulent», emprunté au fr.

termuta «champignon frisé». On dit ailleurs en Franche-Comté «torche-mouton».

tėsi « tousser » < lussire.

test masc. (ou test) «blaireau», cf. vfr. taisson.

tic «tic», probablement emprunté au fr.

tiğ «tige», probablement emprunté au fr.

til fém. «file de monceaux de fumier qu'on répand dans un champ»; origine inconnue.

lu tire « la grande poutre d'une charpente » = fr. tirant.

tiri = «tirer», — tiri în oi «crever un œil», — tiri èri «décharger une voiture de foin», — lu tir pua litt. «le tire-poil (jeu qui consiste à se tirer mutuellement les cheveux)», — tir brāz masc. «tire-braise».

tirlir «tirelire», emprunté au fr.

tiròt fém. «tiroir » = fr. tirette, — lè tiròt di büfb «le tiroir du buffet ».

lu tiru fö di fü « l'ouvrier qui tire les pièces du feu (horlogerie) » — fr. tireur.

tiruònia «tirailler», dérivé de tira.

tizen «tisane», emprunté au fr.

tit = « tiller ».

tiò, teiò «tilleul», serait en fr. \*tillet, cf. nom propre Dutillet, — de su d teiò «fleurs de tilleul».

tnai masc. « cuveau » < \* tiniculu.

tni = "tenir", - s tėni "se contenir".

 $t\delta = \pi t\delta t \pi$ .

tódi «taudis», emprunté au fr.

tose « toqué, niais »; origine inconnue.

tòci masc. «pièce, morceau»; c'est la fr. (Mtb.) tacon emprunté, cf. ital. taccone.

tôl = " table ", - tôl è régrédi " table à rallonges ".

1 tôlā « meurtrir » = vfr. taller.

2 tôlā masc. «table de pierre à la cave» < tabulare.

tòlil == « talon ».

tònri = « tannerie».

tonu == « tanneur ».

tòpā «taper, frapper», emprunté au fr., — tòp cũ «tape-cul, — tôt-fait (sorte d'omelette)».

tòpèğ «tapage», emprunté au fr.

tòpò «populage des marais, Caltha palustris L.», dérivé de tòpā; on appelle cette plante ainsi parce que les enfants en font taper les fleurs en les écrasant sur la main.

tòpuai « pétiller, crépiter », dérivé de tòpā.

torp "large patte (des bêtes ou des gens)"; origine inconnue.

lòsi «teter» < \* tittiare.

tòvuaid «bardeau plus fort que les ésèvi et moins que les éson»; origine inconnue.

to = « temps », — de l véi to « autrefois », — lu co to « l'été », — lu bū to « le printemps », — lu dèri to « l'automne ».

 $t\ddot{o}dr =$  "tendre (verbe)".

todu «écorchure ou durillon au coin des ongles» = fr. tendon.

topid masc. « espèce de double peigne qui sert à tenir les fils de la toile tendus »; origine inconnue.

tot = « tente».

tpi fém. = « pépie »; ce mot présente un cas remarquable de dissimilation, cf. Revue des langues romanes, 1898, p. 124; tpi sort de \* pépi, qui provient lui-même, par une assimilation due au sentiment du redoublement, de \* péti.

1 trā masc. « poutre » < trabe.

2 lé trā = « les traits (d'un attelage)».

1 trāji «enjamber, aller vite»; origine inconnue.

2 èn buòn trait «une bonne enjambée», participe passé pris substantivement du précédent.

1 trār masc. «tarière» < taratru.

2 trâr «tirer» = fr. traire, — Î trâ l öi «sorte de mouche à grandes pattes qui passe pour s'attaquer aux yeux et les crever, — libellule», — trâr èn vèc «traire une vache».

trārò, cf. sajò; dérivé de 2 trār.

s tréboci «trébucher», emprunté au fr.

trepesa =« trepasser ».

trést «traverser (en parlant de l'eau qui suinte, d'une graine qui pousse)», cf. vfr. trésir.

trèbeci «trébucher» = vfr. trabucher.

trèmi masc. « blé qui se sème au printemps », cf. vfr. tramine « trèfle ». trèp = « trappe ».

trèpòt «femme grosse et courte», cf. fr. trapu.

trèsi = « tracer » — « biffer ».

trèva = « travers ».

trèveit = « travailler ».

trebac fém. «fils qui tombent du métier des tisserands»; origine inconnue.

trena = « trainer ».

trenèl « loquet »; origine inconnue.

trēspuòcā «transporter», emprunté au fr.

trēsvāzī « transvaser », emprunté au fr.

trėbio masc. « tourbillon » < \*turbillettu.

trėpi «trépied», probablement emprunté au fr.

troï masc. «cheville qu'on enfile au bout de la chaîne qui entre dans le joug » < torculu.

tric « trique », emprunté au fr., — èn tric de pe « un gros morceau de pain ».

trici = « tricher ».

trip fém. «boyau» = fr. tripe.

tripă « marcher sur, fouler aux pieds » = vfr. triper.

tripò = «tripot», — «cuisine», — lu tripò di gnī «sorte d'antichambre du grenier où l'on met toutes sortes de choses».

tripuònit « piétiner », dérivé de tripa.

trist « triste », emprunté au fr.

tritri «fauvette des roseaux», sorte d'onomatopée d'après le cri de l'oiseau.

 $tr\dot{o} = \pi \operatorname{trop} \pi$ .

trò = "trois", — du trò "quelques", — du tròz ò "deux ou trois ans, quelques années".

tròcā «traquer», emprunté au fr.

tròs = «tresse», — «natte de cheveux».

tròsòt « petite tresse », diminutif du précédent, — lè tròsòt de lè culi « le ruban de la quenouille ».

tròz = « treize ».

trö « trident » = vfr. tranc.

trobi masc. « tremble (arbre)», emprunté au fr.

trobja «trembler, chanceler», emprunté au fr.

trop fém. «averse de pluie, — volée de coups», substantif verbal de tropā.

 $tr\delta p\hat{a} = \pi tremper \pi$ .

èn trosi d femi « ce qu'on prend d'un coup avec le tro...

tril «truie», peut-être emprunté au fr., — «putain», — «jeu de la truie»; ce jeu est aussi connu en fr. sous le nom de co-

chonnet et sous celui de goret; à Damprichard il s'appelle aussi lè bòc.

truot fém. «cloporte», animal connu vulgairement sous le nom de cochon de saint Antoine, — truot è cu «asticot», diminutif de trū.

trīrī « chose sans valeur, — saleté », dérivé de trū.

truite, emprunté au fr.

tru  $d \stackrel{\cdot}{c} =$  "trou de chou".

trucă «troquer», emprunté au fr.

trucò « morceau de bois noueux servant de projectile, par exemple pour abattre les fruits à la maraude, cf. vfr. troque, troche (?). trusci « troussequin, emprunté au fr.

truv fém. «capture, trouvaille», substantif verbal de truvā.

truva = « trouver ».

truvai fém. « trouvaille », probablement emprunté au fr.

truz fém. «culot d'une pipe»; origine inconnue.

truznā «gargouiller, en parlant d'une pipe mal nettoyée», dérivé du précédent.

trů = "tronc", — i trů d bố "grande bůche de bois", — l trů di fuò "le derrière du four".

èn truc « grosse bûche de bois » = fr. tronche.

i trūčò «petite bûche de bois» = fr. tronchet.

s trūpā = « se tromper ».

truòit «lacher un vent bruyant», cf. vfr. trouille «pétarade».

tti "tetine de brebis"; le suffixe est obscur; faut-il remonter à "tittile, à "titticulu?

tūtaji = «tutoyer».

thu m. «instrument avec lequel on commence à bròca l čénòvr» (puis on se sert de lè bròc, — et l'on finit par lè regioròt), serait en fr. \*tue-tout.

lu th, lé th «le tien, les tiens», cf. MSL, X, 305.

lè tun, lé tun «la tienne, les tiennes», cf. MSL, X, 305.

tựa == «tuer».

tijé masc. «grande cheminée en bois» = vfr. tuel.

tuiru masc. «latte pour soutenir les tuiles»; origine obscure.

tũờ «tuyau» < \*tudettu.

1 tu fém. «tuf» < tofu. 2 tu, tut = «tout, toute».

1 tu = n taie (d'oreiller) n.

2 tu = rtort r.

tubac «tabac», emprunté au suisse allemand tobac.

tubè «par terre», serait en fr. \*tout-bas.

 $t\bar{u}dr = \pi \text{ tordre } \pi$ .

tujot «taie d'oreiller», dérivé de 1 tu.

tuli « moignon »; origine inconnue.

tupè « toupet (effronterie) », emprunté au sr.

turb «tourbe», emprunté au fr.

turc fém. «giffle», — «bourrelet que les femmes se mettent sur la tête pour porter un fardeau» — fr. torche.

 $td = \pi ton \tau$ .

tilb = a tombe n.

tůbré = «tombereau».

tdr «tendre (adjectif)», cf. MSL, VIII, 339.

tuai fém. «nappe», dérivé de 1 tu.

tuail «grand linge», dérivé du précédent.

 $tu\dot{o} = \pi \text{ tour (dans tous les sens)} \tau$ .

tuòčé «gâteau» < \*tortellu.

tuòci = «toucher».

tuònā == « tonner ».

tuònò «rouleau de bois autour duquel on enroule la corde d'une voiture à échelles» < \*tornettu.

virī lè tuònòl «tourner la charrue au bout d'un champ», dérivé de tuò.

lé tượr coussins sur lesquels repose le joug, dérivé de turc.

tuòré = « taureau ».

tược ở difforme, c'est le fr. tordu emprunté.

tuòrlir «vache qui ne peut plus faire de veau»; origine inconnue.
tuòrmôtā = «tourmenter».

Ü

 $\bar{u} = reuf_{\tau}$ .

ümė « humeur», emprunté au fr.

 $\ddot{u}v\dot{a} = \pi \text{ hiver } \pi.$ 

üzā = «user».

üzèği «faire usage de, se servir de», peut-être emprunté au fr.

ñ

t, tin = «un, une», — èn cëbre tut on ti «une chambre toute en désordre».

Ü

üil «huile», emprunté au fr.

U

1 u, už ou vuž "sale" = vfr. ort, orde.

 $2 u = \pi 0 r \pi.$ 

 $udr = \pi \text{ ordre } n$ .

ui (rare) «oie»; cette forme étant isolée, il est difficile de dire si elle est le représentant de auca ou si elle est empruntée ou refaite.

ujòt «oie», dérivé du précédent.

ur «vent» < aura.

ursenò «orphelin»; la première syllabe est corrompue.

ŭrž = «orge».

us « cri destiné à chasser les chiens » est peut-être d'origine germanique, cf. vha. uz, all. aus.

uvri «ouvrier», probablement emprunté au sr.

ù

a non n, — è i è lato c a n t a va nil y a longtemps qu'on ne t'a vu n. Noter que le verbe qui a pour sujet a est toujours une 3° pl. à désinence -a; c'est une assimilation de la désinence avec le sujet favorisée par le modèle a sa non est n; exemples: a sra non sera n; a vèra non viendra n; a vara non verra n.

dbr = "ombre (du soleil), — ombre (poisson)".

di = "ongle".

địờt «ongle de porc», diminutif du précédent.

ul = "honte".

dtu, -uz = whonteux, -euse ».

 $dz = \text{conze} \tau$ .

Ū

uògür = "ordure".

udidt "oie", diminutif remplaçant le produit de auca.

uòl «ourlet de gâteau» — vir. orle.

uònid = « oignon ».

uòrm = «orme».

tubè «par terre», serait en fr. \*tout-bas.

 $t\bar{u}dr = \pi \text{ tordre } \pi$ .

tujot «taie d'oreiller», dérivé de 1 tu.

tuld « moignon »; origine inconnue.

tupè «toupet (effronterie)», emprunté au sr.

turb «tourbe», emprunté au fr.

turc fém. «giffle», — «bourrelet que les femmes se mettent sur la tête pour porter un fardeau» — fr. torche.

 $td = \pi ton \tau$ .

 $tdb = \alpha tombe \gamma$ .

tůbré = «tombereau».

tur «tendre (adjectif)», cf. MSL, VIII, 339.

tuāi fém. «nappe», dérivé de 1 tū.

tuaid «grand linge», dérivé du précédent.

 $tu\dot{o} = \pi \text{ tour (dans tous les sens)} \pi$ .

tuòce «gâteau» < \*tortellu.

tuòci = "toucher".

tượnā := « lonner ».

tuònò « rouleau de bois autour duquel on enroule la corde d'une voiture à échelles » < \*tornettu.

viri lè tuònòl «tourner la charrue au bout d'un champ», dérivé de tuò.

le tuòrcòt « coussins sur lesquels repose le joug», dérivé de turc. tuòrcil = « torchon».

tuòré = « taureau ».

tuòrğü «difforme»; c'est le fr. tordu emprunté.

tuòrlir «vache qui ne peut plus faire de veau»; origine inconnue. tuòrmôtā = «tourmenter».

Ü

 $\bar{u} = \sigma \operatorname{oeuf}_{\pi}$ .

ümë « humeur », emprunté au fr.

üvā = "hiver".

 $\ddot{u}z\hat{a} = \alpha \operatorname{user} n$ .

üzèği «faire usage de, se servir de», peut-être emprunté au fr.

ñ

i, in = "un, une", — èn cebre tut on il "une chambre toute en désordre".

Ü

üil «huile», emprunté au fr.

U

1 u, ūğ ou vuğ «sale» = vfr. ort, orde.

2  $\tilde{u} = \pi \text{ or } \pi$ .

udr = "ordre".

ui (rare) «oie»; cette forme étant isolée, il est difficile de dire si elle est le représentant de auca ou si elle est empruntée ou refaite.

ujot «oie», dérivé du précédent.

ur «vent» < aura.

ursénò «orphelin»; la première syllabe est corrompue.

ūrģ = « orge ».

us recri destiné à chasser les chiens rest peut-être d'origine germanique, cf. vha. uz, all. aus.

uvri «ouvrier», probablement emprunté au fr.

Ù

"
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

 "

abr = mombre (du soleil), --- ombre (poisson) n.

 $u_i = \pi$  ongle  $\pi$ .

diòt «ongle de porc», diminutif du précédent.

u = "honte".

du, -uz = "honteux, -euse".

 $dz = \text{wonze} \tau$ .

ñ

uògür = « ordure ».

uòiòt roie, diminutif remplaçant le produit de auca.

uol «ourlet de gâteau» = vfr. orle.

uònid = « oignon ».

uòrm = « orme».

 $v\bar{a} = \pi \text{ ver (de toute espèce)} \pi, --\pi \text{ panaris } \pi.$ vān = "verne"; on se sert de ce bois pour la teinture, comme remède contre la gale, etc. vē «veau», cf. MSL, VIII, 343. vėj == « vieux ». vėlā «faire un veau», cf. MSL, VIII, 343. véli f. «clématite sauvage, Clematis vitalba L.», cf. MSL, VIII, 343. vělò «veau», — tvělò d prā «veau né six mois avant l'hiver», cf. *MSL*, VIII, 343. vépròla « repas de 4 heures », cf. répròla. vėsė ∝tonneau » < vascellu. vési fém. «ampoule», emprunté au fr. vėslò «baril» < \*vascellettu. věti = « vêtir ». vėzi = « voisin ». 1 vè «cercueil», cf. MSL, X, 175. 2 vè «gui»; origine obscure. vèč = « vache ». vėja «valoir», cf. MSL, X, 320. vèni = «vigne» — vèni virğ «vigne vierge», emprunté au fr. vèrvèn «verveine», emprunté au fr. vèst «veste», emprunté au fr. vē «vingt», emprunté au fr. velup fém. = « varlope ». 1 vo « vœu », emprunté au fr. 2 vö, vöd = «vide». èn ğemő vözi «jument qui a été saillie et qui ne porte pas»; est-ce vocita? vi,  $viv = \pi vif$ ,  $vive \pi$ , —  $\pi actif \pi$ . 1 vi = "vie", - far lè vi "ètre débauché".

3 vī route ~ < via.

lè vir de lè so "l'anneau de la faux"; c'est probablement le substantif verbal de viri avec allongement de l'i sous l'influence de l'accent tonique et de l'r.

virait «bousiller», dérivé de viri.

viri «tourner», — «tourner à l'aigre (en parlant de certains liquides) = fr. virer, — lu vir bo «crochet qui fait tourner le bois dans la scierie, — virī òtuò « contourner, , — èl è fa sci de i vir tè më « il a fait cela en un tour de main.

t virò « homme changeant», — « bouton de serrure que l'on tourne pour ouvrir», dérivé de viri.

viril « véron (poisson) », emprunté au fr. (Mtb.).

vis masc. «vis», emprunté au fr., — lu vis di bē «vis du banc de menuisier», — t vis è plèca «presse en bois qui sert à plaquer».

 $vi = \alpha vin \pi$ .

vināgr « vinaigre », probablement emprunté au fr.

via «vouloir», cf. MSL, X, 319.

vied = « viande », — dlė vied vyariesi « de la viande gâtée, govyaji »; voir govyaji et vyariesi.

viòt « vrille » < \*vitetta.

viulă «violer», probablement emprunté au fr.

l viule « l'érysipèle »; c'est probablement le fr. violet emprunté.

viulò «violet», probablement emprunté au fr.

viulot «violette», probablement emprunté au fr.

vlėj = « village ».

vni = "venir", - "devenir".

1  $v\dot{o}$ ,  $v\dot{o}z$ ,  $v\dot{o}$ ,  $v\dot{o}z = \text{"vous"}$ .

2  $v\dot{o}$ ,  $v\dot{o}z = \pi vos \pi$ .

vôdr «tourner, contourner avec une voiture» «volvere, — sté n pe pè vôdre di premi có, te reelre «si tu ne peux pas tourner du premier coup, tu reculeras».

1  $v\delta t = \pi \text{ voûte } n$ .

2 vot == «votre».

rötr -= « völre ».

rózaji «voussoyer», dérivé de 1 vó.

vòces «vacance», emprunté au fr.

vời fém. «rampe d'escalier», — pêr vòi «prendre garde» = fr. garde.

volmil « gros monceau de foin formé par la réunion de plusieurs petits tas »; origine inconnue.

ròlò = "valet".

vònā = « vanner».

vònòt fém. « tiercelet » = fr. vannette.

vor = « guère ».

vòro = «vaurien».

vos = "vesce", — vos soveğ "vesce sauvage".

visa = "vesser".

è với ~à verse~, emprunté au fr.

MÉM. LING. - VI.

```
vòv = «veuve».
vòvré « veuf », dérivé de viduus.
v\ddot{v} = \pi \text{ vent } v.
v \ddot{o} = \kappa van v.
võtr = « ventre ».
votrīr « sous-ventrière » = fr. ventrière.
vrā == « vrai ».
vrāi fém. «ellébore»; cette plante se nomme en latin ueratrum;
   notre forme peut représenter *ueraclum.
1 vri == «venin».
2 vri «purin»; origine inconnue.
vrū == «verrue».
ทนี == ๙งแย๖.
vüdī == « vider ».
vulā = "voler".
vule masc. « faucille pour moissonner » = vfr. voulant « espèce de
   serpe ».
vulü = « velu ».
vun = « veine (vaisseau) -, — « veine (chance) -.
vūnit « semer » = vfr. vaigner.
vūr «voir», cf. MSL, X, 322.
vũtĩ «regarder attentivement», — vươi èprè céct «regarder si l'on
   voit quelqu'un , - èl ò bi vutë «il est bien regardant, c'est-à-
   dire bien avare, cf. vfr. voitier.
vårdi «vendredi», cf. MSL, VIII, 339.
 1 vya, vyaž = «vert, verte».
2 di vua «oh ouais!», signe de douleur, d'incrédulité < vha. we.
vuā «voix», emprunté au fr.
vuaci «voilà», composé de vua et de ci.
vuaga = "garder", — vuag butis masc. "sansonnet (oiseau)".
vuaği = « verdir ».
vuagò «sorte de poire très verte» = vfr. verdet.
vuağuti «l'arbre qui produit les vuago», dérivé du précédent.
vuajėjį = « voyage ».
vuait = " veiller ".
vuail «regain» — vir. gain.
vualė = « voilà ».
èn tār è lè vyanöğ « une terre mal exposée, exposée au nord »; on
   dit ailleurs en Franche-Comté dans le même sens «une terre
   à l'hivernage »; c'est probablement la même expression cor-
   rompue.
```

```
vuar = " verre ".
vuarè == « verrat ».
vuaroi = «verrou».
vyaroji = « verrouiller ».
vuarž = « verge ».
vuari = "guérir".
mariè = « verglas ».
vuariest « couvert de verglas », — lu c'mi o tu vuariest « le chemin
  est couvert de verglas, — dlè vied vuaries, cl. vied.
vuarmin == « vermine ».
vuasi = "voici".
vuašā = «verser».
vuat «ouate», emprunté au fr.
mię = «guepe».
vyépîr fém. «guêpier», dérivé du précédent.
vuic fém. «petit pain», cf. all. weck.
vuipėr masc. «vipère», cf. MSL, X, 291.
vuivr — «guivre».
```

vuizö masc. «buse (oiseau de proie connu vulgairement sous le nom de bête aux poules)» < \*wīs-eolu, cf. vha wisala, mha. wisel «belette» (la belette est aussi une bête aux poules).

vuiznă "pousser un cri vif, î peiòn; ce mot provient-il de vocinare?

Dans ce cas on attendrait "vöznā; mais le groupe vu- a pu produire un effet spécial que l'absence d'autres exemples rend difficilement vérifiable; d'autre part le mot vuizo a pu exercer une influence sur ce verbe, parce que le cri du vuizo est précisément un peiò.

vuldr crica, cf. all. winden.

vuòrmėslā «vermoulu (en parlant d'un fruit)»; c'est peut-être une forme corrompue pour \*vuarmėslā, cf. vfr. vermissure.

vuòrpèii «faire tourner une voiture en la levant avec la perche»; origine inconnue.

Z

zėl «zèle», emprunté au fr. zėlā «zélé», emprunté au fr. zį = «zinc».

Ž

inèl, génèl «poule» <\*gamla. inèli «poulailler», dérivé du précédent. žnīvr, žėnivr — «genièvre». žnūį «genou», cf. MSL, VII, 463. ėtr è žnūjū «ėtre à genoux», dérivé du précédent.

### ERRATUM.

Le premier article de ce travail a été fait et a paru en 1891, le dernier en 1900. Durant ces neuf années, nous avons trouvé des documents qui nous manquaient à l'origine et acquis des connaissances qui nous faisaient défaut; c'est ce qui nous a permis de relever dans les derniers articles quelques erreurs que nous avions commises dans les premiers, et de combler aussi quelques lacunes. Le présent erratum est en quelque sorte une table de ces rectifications et de ces additions. Il comprend en outre quelques fautes d'impression qui se sont glissées çà et là. Il renvoie pour le texte au tome et à la page, pour le vocabulaire aux mots:

VII, 463, supprimer la Remarque 2.

- -, 466, 2°, cf. X, 177, Remarque 1, et X, 294, 1°.
- -, 467, 1. 10, lire stabula.
- -, 467, l. 3 du bas, cf. X, 295, l. 1 et suiv.
- -, 469, 1. 2, au lieu de g, lire ğ.
- -, 470, l. 16, au lieu de pertusu, lire pertusiu.
- -, 477, l. 4 et 6, supprimer patronu et matrona; les deux mots sont empruntés, cf. X, 301.

VIII, 58, 1. 25, au lieu de dé dlà, lire déd là.

- —, 319, l. 15, ajouter ici la loi phonétique exposée au mot brölā, XI, 61.
- -, 321, l. 1 du bas, au lieu de grémôl, lire grémôl.
- -, 323, l. 13, au lieu de snkia, lire skina.
- -. 327, l. 11 et 12, supprimer les exemples puard, muarun et voir pour ces mots X, 301.
- —, 328, l. 5 du bas, intercaler ici la loi phonétique exposée au mot brač, XI, 60.
- -, 329, 1. 4, ajouter ici les remarques failes aux mots brus, XI, 62, būčūį, XI, 63.

- VIII. 329, l. 15, cuči, voir la remarque faite au mot būčāi, XI, 63.
- -, 331, l. 21, ajouter ici la remarque faite au mot busò, XI, 63.
- -, 335, l. 2 du bas, ajouter ici la remarque faite au mot būčāj, XI, 63.
- -, 336, l. 5, supprimer l'exemple *rbômi* et voir ce mot, XI, 410.
- —, 339, 1. 9 du bas, voir X, 198, 1. 5 du bas et suivantes.
- -. 342, l. 21, ajouter ici la loi phonétique énoncée au mot brat, XI, 60.
- -, 343, l. 19, ajouter ici la remarque faite au mot èdè, XI, 199.
- X, 173, l. 12 et 7 du bas, au lieu de pien, lire pien.
- -, 175, l. 12, au lieu de ièsu, lire ièsu.
- -, 199, l. 21, au lieu de «voudrait», lire «vaudrait».
- -, 305, l. 10 du bas, au lieu de tün, lire tün.
- Vocabulaire, s. v. cuf, au lieu de «origine inconnue», lire «= fr. mérid. cofo».
- -, au lieu de cumü, lire cumu.
- —, s. v. čècò, au lieu de «origine inconnue», lire «cf. port. cacho «même sens».
- -, s. v. čèpūā, čèpūā, au lieu de «dérivé de čèpū», lire « = vfr. chapler».
- —, au lieu de delaji, lire delaji.
- --. au lieu de depieii, lire depieii.
- -, s. v. frosur, cf. maintenant Revue des Langues romanes, 1899, p. 471.
- -, s. v. grèbes, au lieu de «c'est à l'all.», lire «c'est l'all.».
- -, lai, mettre ce mot à son rang alphabétique, deux lignes plus haut.
- —, au lieu de météri, lire métèri.
- —, s. v. 2 pt, au lieu de bī pū, lire bī pū.
- -, s. v. 1 pén, pen, au lieu de pén, lire pen; au lieu de fretôl, lire frétôl.

Maurice Grammont.

# INDEX.

## GÉNÉRALITÉS.

La probabilité en linguistique, 23. — Les conséquences historiques d'un rapprochement ne doivent pas faire illusion sur sa valeur réelle, 190.

Onomatopée, 96-105, 391, 392.

Causes esthétiques agissant sur les langues; insertions euphoniques, 11; l'analogie permet de donner satisfaction à un sentiment rythmique ou euphonique, 10, 11. — Les mots importants (noms et verbes) qui sont trop courts sont souvent remplacés, 309; de même pour les formes grammaticales très brèves, 16.

Constance des actions analogiques, 16. — Une altération phonétique suffit à empêcher la production de nouvelles formes d'apparence normale (grec, arménien), 7. — Boutures verbales: conjugaisons entières tirées d'une forme quelconque du verbe (grec, lat., franç.) 120, 121.

La langue philosophique est la plus féconde en néologismes, 358.

La déformation sémantique menace toutes les formes vivantes d'une langue, 160. — Anthropomorphisme ordinaire du langage, 125. — Plaisanteries revenant d'âge en âge, 356. — Un fait purement local peut donner lieu à une série de termes tout à fait généraux (lat., franç.), 121, 122: il est souvent impossible à l'étymologiste d'aller au delà d'un verbe à signification générale, parce que l'objet concret dont il est tiré a disparu ou a changé de nom, 119. — De nouveaux perfectionnements d'un art ancien peuvent en faire oublier le nom primitif, 119. — Les substantifs abstraits n'indiquent point par euxmêmes s'ils doivent être entendus au sens actif ou au sens passif, 191. — Restriction de sens, 122. — Les mots signifiant "parler, dire sont tout particulièrement exposés aux innovations-sémantiques, 392; ils ont souvent voulu dire d'abord "crier, balbutier, faire du bruit", 392. — Le goût et la sagesse, 117, 118; l'odorat et l'aversion, 121.

Emprunts d'une langue à l'autre, à distinguer soigneusement des concordances réelles, 190. — Différentes sortes d'emprunts, leurs causes, 384, 385. — Généralisation de suffixes empruntés, 361.

Verbes abstraits, n'indiquant pas par eux-mêmes une action définie et complète; différence avec les verbes normaux et les verbes concrets, 27. Le verbe abstrait en fonction d'auxiliaire, 27-51. Fonction lexicologique du verbe auxiliaire (kazikumük, thusch, maya, mandé, ainu, siamois, nahuatl, persan, ossète, copte, ancien égyptien, turc, wan-

INDEX. 439

dala, bagrimma, ude), 28. A. Sa fonction grammaticale: 1° expression de la voix : français, italien, espagnol, portugais, provençal, sanscrit, romanche, albanais, anglais, allemand, danois, ancien nordique, gothique, frison, slave, lithuanien, breton, bengali, 29; hindoui, huzwaresch, parsi, persan, afghan, hindoustani, mahratte, hindi, ossète, kachari, singalais, birman, tchérémisse, basque, chinois, khassia, siamois, langues dravidiennes, nama, langues américaines, etc., 30; français, haussa, breton, thusch, kunama, khassia, japonais, chinois, birman, annamite, latin, 31; 2° expression du temps: temps absolu, v. égypt. 32, 33; haussa, bagrimma, anglais, langues romanes et slaves, 33; temps relatif : auxiliaire suffixé. Langues indoeuropéennes, auxiliaire «être», 1<sup>re</sup> racine : as, 34, 35; 2<sup>e</sup> racine : bhu, 35; autres auxiliaires: "avoir", 35, 36; "aller", "placer, mettre", 36. Langues chamitiques, 36; langues du Caucase, 36, 37; langues altaïques, langues océaniennes, nuba, 37, singalais, 37, 38, siamois, 38. Auxiliaires préfixés : efik, haussa, mandé, mandingo, woloff, copte, 38; bantou, 38, 39. Auxiliaire préposé analytiquement, 39; temps doublement relatifs: "être, aller, faire", cafre, copte 39; mandchou, 39, 40; hongrois, finnois, langues sémitiques, berbère, kichua, 40; cafre 40, 41; langues dravidiennnes, nuba, aléoute, thibétain; langues indo-européennes: français, français créole d'origine malaisienne, langues romanes, grec moderne, albanais, breton, 41, slave, 41, 42; langues germaniques, pehlvi, persan, français, 42. Le futur, 42, 43; auxiliaire latent, sanscrit, grec, lithuanien, zend, celtique, latin, arménien, 43; langues romanes, 43, 44. Auxiliaire apparent, langues germaniques, grec moderne, albanais, roumain, parlers nègres, langues slaves, persan, cafre, bullom, temné, mandé, haussa, tschentchenze, maya, basque, annamite, chinois, 44; thibétain, barea, sandeh, bedzha, somali, galla, saho, copte, hongrois, finnois, langues américaines, etc., 45. Temps indéterminés; surdétermination, 45; anglais, 45, 46; mandingo, bambara, chinois, nama, bilin, turc, bengali, oriva, breton, 46; 3° expression des modes, langues indoeuropéennes, 46, 47; copte, égyptien, langues ouraliennes, tongouse, büryate, 47, canara, 48. B. Conjugaison périphrastique, indiquant : a. la surdétermination, 48; b. l'interrogation ou la négation (angl.), 48, 49; c. renforcement de l'affirmation (langues celtiques), 49; d. sans but déterminé (basque), 49, 50; e. conjugaison périphrastique avec l'auxiliaire négatif (langues finnoises, etc.), 50. L'auxiliaire périphrastique, de même que l'article, n'exprime pas les concepts; il se contente d'en porter l'expression et d'en décharger le mot principal, 51.

### A. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

Les langues germaniques, celtiques et italiques forment un groupe opposé à beaucoup d'égards aux autres idiomes de même famille, 306. Sonnantes longues, 327-329.

Le ton indo-européen, sources de nos connaissances à ce sujet, 193; son effet sur l'élément consonantique qui le suit immédiatement, en ger-

main, en grec, 194; iranien, 194, 195: dans ces langues, le ton a tendu à favoriser l'assourdissement et à maintenir le caractère sourd d'une consonne immédiatement suivante, 195; le svarita dépendant en sanscrit, 195, 196: l'accent grec, 196. Le ton indo-européen était surtout musical, 197.

Les voyelles de syllabes non frappées de l'accent d'intensité sont exposées à trois sortes d'altérations; elles peuvent: 1° perdre une partie de leur durée, ou s'effacer entièrement (germain, lithuanien): 2° perdre toute articulation propre, et se réduire à une voyelle neutre (allem., franç.), ou se prononcer dans la position d'articulation des phonèmes voisins (vieil irlandais), 165; 3° tendre à se fermer (grec moderne, bulgare, arménien, langues germaniques, 166; langues romanes, 167). L'accent d'intensité, sa définition; il diffère d'une langue à l'autre; tend à allonger les syllabes, 167: effets contradictoires en apparence dans les dialectes du midi de la France et en russe, 168; quelquefois dans une même langue (russe, latin), 169.

Autres cas où une voyelle tend à se fermer, par une sorte d'économie instinctive du souffle : 1° quand elle se nasalise (lithuanien, arménien, persan, anglo-saxon, langues romanes, etc.); inversement, des voyelles se sont ouvertes en se dénasalisant (norois), 170; faits contraires en apparence (franç., zend), venant d'une autre cause : a est une voyelle nasale par sa nature propre, i et u sont des voyelles essentiellement orales, 170, 171; 2° les voyelles longues tendent le plus souvent à se fermer (grec, latin, osque, ombrien, celtique, lithuanien, arménien, bas-allemand), 171; faits contraires tenant à d'autres raisons (norois, celtique, slave), 171, 172.

Échange de r et l, 183.

Rôle capital joué primitivement par les thèmes racines, 312. — Racines dissyllabiques, 301, 319, 321. — Redoublements, 398, 399. — Composition et dérivation, 151. — Élargissements de thèmes racines verbaux de type athématique, 310, 311. — Suffixes secondaires, 297-323; dans les verbes, 299-312; suff. -ā, 300; -i, 307: -eu, 308; -ko, 298, 307: -wo, -no, -ro, 298; -mo, 297, 298; -smo, 313; -t, -to, -tū, 153; -en, 299; -men, 299; -ye, 299-311; -ske, 299, 311, 312; -ne, 307, 311.

O et e à la syllabe prédésinentielle des noms, 12. — Alternance fréquente entre la déclinaison en -o- ou -ā et la déclinaison consonantique, 153. — Anomalie du nom de la femme, 18.

Thèmes en -i dans des composés de sens possessif, dont les simples sont en -o (armén.), 390; cf. lat., irland., zend., 391. — Vocalisme du superlatif, 6, 7. — Terminaisons du nominatif neutre singulier des adjectifs déterminatifs, 389. — Génitif des thèmes pronominaux (sanscrit, grec, armén.), 17. — Noms de nombre, 386, 387, 393-395. — Le nombre "huit" a la forme d'un duel comme dans les langues sémitiques, 78.

Sujet représenté comme agissant, 191, 192; renversement de construction (angl., lat.), 121. — Aspect compliqué de la conjugaison, 268;

INDEX. 441

nécessité d'en rechercher les traits fondamentaux, et d'introduire dans cette étude un peu de chronologie, 269. Le besoin créa les noms des choses, et aussi l'appareil grammatical, en particulier la conjugaison. La pensée n'est point notée complètement; ainsi aucune flexion n'exprime l'interrogation. La notation de la personne n'est pas essentielle, le geste y pouvant suppléer, 269; celle du temps non plus, 120, 270-272. Deux modes sont importants, pour commander et pour annoncer l'accomplissement d'une action, 273. Le verbe se distingue des autres mots, en ce qu'il révèle expressément un état d'âme du sujet parlant, 274. Impératif, subjonctif, optatif (et précatif, injonctif) n'avaient qu'un même rôle avec une certaine gradation, 275. Importance des formules religieuses. Maintien de la forme la plus énergique du commandement, l'impératif; utilisation des autres pour les besoins de la syntaxe (subjonctif: doute, délibération; optatif: vœu, désir, condition), 276. Indicatif; les temps : présent intensif, ou parfait; prétérit, 277; redoublement, signe d'antiquité du parfait. Imparfait, 278; aoriste (grec), 278-280; augment, 279; conjugaison sémitique et conjugaison indo-européenne; les races et les langues, 280, 281. Aspects de l'action, 281. Personnes, 281, 282. Développement des formes verbales, en grec et en sanscrit, 282. La voix moyenne, 282, 283: passif; auxiliaires; annexions au verbe: infinitif, participe, 283. Tout cet agencement, né de besoins élémentaires, s'est perfectionné par les moyens les plus simples, dont la superposition fait tout le merveilleux; remarquable exemple du libre jeu de la pensée humaine, 284.

Subjonctif de l'aoriste signatique (sanscrit, grec, latin, ombrien, osque, irlandais, gallois, breton); souvent employé en fonction de futur (gall., bret., etc.), 267.

La légende d'Aristée et les Sémites, 80, 81.

#### GREC ANCIEN.

Harmonie vocalique, 122. — Vocalisme des verbes en -ye-, 303-305. — u pour o, 117. — Rythme de la langue, 10.

Accentuation, 154; places du ton dans les verbes, 313-315. — Effets de l'accent indo-européen sur le traitement de ρσ; aspirées sourdes après nasales, 194.

xt- = sanscr. ks;  $\chi\theta$ - = sanscr. ks (de \* $g\tilde{z}h$ -), 316, 317. — Échange dialectal de  $\mu$  avec  $\beta$  ou  $\varpi$ , 227.

Composés dont le premier terme est un verbe, 188. — Hypocoristiques féminins en -xxω, 190. — Suff. -δ-, 154; -αδ-, 154-158, 161, 162; -αδο-, 154, 155; -ευε, 153; -ηλοε, 117; -rθοε, 149, 153.

Flexions du mot Sépis, 22. — Génitifs pluriels d'ethniques, en -éwv, 230. — Comparatif en -iov-, 6, 7. — Influence analogique du vocalisme du positif sur celui du superlatif en -io70s, 6. — -£ analogique, 124.

Conjugaison en -μι, 189, 191. — Verbes en -άζω, 360, 361; -ίζω,

361; -άλλω, 304; -έω, 153. — Formes verbales en -κα, 155; d'où des verbes en -κω, -κέω, 120. — Aoriste passif en -η-, 191, 192, 305, 323. — Infinitif -θαι, 151; -έμεναι, 148, 153; participe -όμενος, 147, 148, 153, 161, 162.

Nouveaux noms de vêtements et de couleurs, 189. — Ethniques lyciens hellénisés, 105, 233. — Mots grecs d'origine sémitique, 117-119. Caractère populaire de la langue des Évangiles, 188, 189.

### LANGUES ITALIQUES.

### OSQUE ET OMBRIEN.

F de dh, 149, 151, 152.

Parfaits osques en -atted, 360, 361.

Origine et date de la loi de Bantia, 1-5; son alphabet, 3; orthographe du nom de la ville, 3; antériorité du côté latin, 4; fautes attribuables au graveur, 4; erreur due au traducteur, 5.

#### LATIN.

Harmonie vocalique, 122. — Apophonie, 155. — ā et ē, 24. — Accent d'intensité, ses effets vocaliques, 169.

Consonnes doubles, 186. — Dissimilation consonantique, 147, 148.

Confusion des deux racines = sanscr. da et dha, 23.

Suff. -arius, 128, 129; -ax, 158; -bundus, cundus, 155; -dus, 146. 147, 149, 150, 153; -en-, 149; -er-, 122; -idus, 158; -io-, 149; -ndus, 145-164; -mnus, -mna, 148; -on-, 147, 149; -tas, -tus, 114; -ven-, 149. Boutures verbales, 120.

Conjugaison en -*ère* et en -*ère*, 322, 323. — Imparfait en -*bam*, futur en -*bo*, 155. — Infinitif, 150; gérondif, 149-151, 153, 156, 163, 164; participe en -*undus*, 147, 148.

Constructions de participes, 163. — Prédilection pour les constructions passives, 158.

### LANGUES ROMANES.

#### FRANÇAIS.

Sa clarté le rend préférable à l'allemand comme langue savante. 291.

Altérations volontaires, dans les jurons, 138, 205.

Suff. -ange, 65; -et, 60; -ise, 114, 115; -té, 115. — Boutures verbales, 120, 121.

#### PATOIS DE LA FBANCHE-MONTAGNE.

Vocabulaire: observations préliminaires, 52, 53; lettre A, 54; B, 54-65; C, 66-72, 130, 131; Č, 132-135; D, 135-139; É, 140-144, 198; È, 199-203; È, 203; È, 204; Ö, 204; F, 205-209; G, 209-213; Ğ, 213-215; I, 215; Ī, 215, 216; I, 216; L, 216, 285-287; M, 287-295; N, 295, 296; Ó, 296, 362; Ò, 362, 363; Ö, 363-366; P, 367, 368, 402-409; R, 410-418; S, 418-423; Š, 423, 424; T, 424-430; Ü, 430; Ü, 430; Ü, U, Ü, U, U, U, 431; V, 432-435; Z, 435; Ž, 435, 436; errata, 436, 437.

### PATOIS DE CHÂTBAUMEILLANT.

L et n analogiques propagés par euphonie, 11.

HAUT-BRETON.

Déformations moqueuses, 99.

### LANGUES CELTIOUES.

GAULDIS.

M intervocalique restait intact, 325, 326. Suff. -isia, 115.

#### IRLANDAIS.

Mh de m intervocalique; sa prononciation, 324. Conjugaison; créations analogiques, 329, 330.

GALLOIS.

Accent brittonique, 266, 267.

Orthographe galloise, 259-261, 326.

Sonore + h aboutit à la sourde correspondante, 259.

Imparf. de l'indic. et du subj., 258-267; subj. prés., 266: passif, 266.

Suffixes -taut, -dod, 113; -tit, -tyd, 113, 114.

CORNIQUE.

Suffixes -sys, -ses, 113, 114.

#### BRETON ARMORICAIN.

Notation  $f = \bar{n}v$ , en moyen-breton, 325.

E de a, 108; eu de oe, 95; métathèse vocalique, 95.

- L de r, 108; -m de -n, 111, 112; n de l, 107, 108;  $\bar{n}v$  de m intervocalique, v de b intervocalique, 325; t- de d-, 109; k tombé devant t, d, 116; devant z, 116.
- G ajouté devant z par analogie, 116; t de k après n, par analogie, 112: aspiration analogique, 109; h pour z, par erreur, dans des témoignages sur le dialecte vannetais, 114, 115.

Noms employés adjectivement, 110.

Diminutifs de mots exclamatifs, 98, 105; suff. -ad, -aden, 97; -ik, 98, 100; -is, 113-115; -n-ecg, 116; -oes, -ous, 94; -ous, -us, 92; -tet, -det, 114; -tis, 113-115; -tis analogique pour d-is, 115.

Imparfaits de l'indic. et du subj., 258, 264; futur-subjonctif, 266.

### LANGUES GERMANIQUES.

Effets de l'accent indo-européen : la loi de Verner, 194. Déclinaison faible, 299.

GOTHIQUE.

Déclinaison, 18.
Infinitif, 146.

#### LANGUES LETTO-SLAVES.

### LITHUANIEN.

Vocalisme de la conjugaison en -ja-, 301, 302. Conjugaison, 299; futur, 317-319; participe en -tinas, 148, 153.

### LANGUES SLAVES.

Traitement slave de oi- et ai- indo-européen, 185; ja- initial, 185, 186: palatalisations, 8, 9; ry- et ri-, 179, 180. — Accent, 15, 172.

Dissimilation, 15.

Composition, 186.

Flexion pronominale, 17, 18. — Le nombre «dix» passé en hongrois, 79.

INDEX. 445

#### VIEUX SLAVE.

Sur la classification des manuscrits de l'Évangile: le Marianus. 175-177.

Transcription des sons grecs, 173-175, 177, 178; de ū germanique, 178, 181, 182.

N'avait pas de k mou, 177, 178. — Tendait à confondre r dure et r molle, mais non l dure et l molle, 181.

Suff. -arje-, 182.

Analogie dans la déclinaison, 8, 9.

Vocalisme des présents en -je-, 301. — Verbes en -ati, -èti, 14, 15. — Aoriste en -è-, 305.

Emprunts au germanique, 173; aux dialectes romans, 179.

SERBE.

Intonations, 179, 336-353.

TCHÈQUE.

Quantité vocalique et accent d'intensité, 331-335.

RUSSE.

Prononciation de r, 180.

### LANGUE ARMÉNIENNE.

Forme plus ancienne en arménien moderne que dans la langue classique, 400.

Influences des langues caucasiques, 384-385, 389.

Les groupes initiaux de consonnes sont purement graphiques, en arménien moderne, 16.

G devant e, i, vient de m- indo-européen, 392, 303. — R devient r devant n, 194; r propagé par analogie, 7.

Redoublements, 397-399.

Gén. sg. -oj des noms de parenté dans la langue moderne, 18, 19. — Suff. plur. -kh, 381, 386; -er, -er-, 384. — Gén.-dat.-abl. plur. -ç, 382.

Augment syllabique; augment temporel, 16. — Aoristes monosyllabiques, 16. — Participe en -um, 401. — Passif, 305.

Règles d'accord des adj. qualificatifs, 369-377; des adj. possessifs, relatifs et interrogatifs, 377-379; pronom relatif, 379, 380; essai d'explication historique, 380-386; noms de nombre, 386-389.

### LANGUES INDO-IRANIENNES.

L'indo-iranien est le dialecte indo-européen qui a conservé le plus fidèlement le jeu des formes avec et sans e, 6. — A développé des alternances quantitatives, pour compenser d'anciennes alternances de timbre en indo-européen, 13. — ā et a dans la syllabe prédésinentielle des noms, 12-14.

Analogie dans le vocalisme des formes déclinées, 12-14.

Identité du vocalisme au comparatif primaire en -yas- et au superlatif en -ištha-, 6.

Verbes en -ya-, 305, 306. — Futur en -sya-, 317-319.

#### SANSCRIT.

Son rythme; évite la suite de trois brèves, 10.

Voyelle i, 24.

Confusion des racines da et dha, 23. — Suff. -ana-, 146; -aniya-, 146, 147, 149, 153.

Gén. sg. en -us, leur extension, 19. - Acc. sg., 11-14.

Comparatif, 146; superlatifs, leur accent, 7.

Flexion pronominale, 17.

Aor. védique en -is-, son vocalisme, 319-322. — Infin. -dhyāi, 151-153. — Participes, 10, 150, 153.

Mots d'origine araméenne, 81, 83, 86; mot d'origine grecque, 82.

### ZEND.

Langue morte, fut employée encore à des usages religieux, 19; ces textes récents paraissent contenir des archaïsmes qui ne sauraient inspirer grande confiance. 21.

Génitifs anormaux en -am, datifs en e, nominatifs en a dans l'Avesta récent, 19-21.

# B. — LANGUES SÉMITIQUES.

Demi-dédoublement des racines sémitiques bilitères, 73.

La transmission des mots orientaux aux Grecs s'est faite exclusivement par les Phéniciens, 88.

Hébreu: voir p. 73, 77, 85, 88.

Arabe : voir p. 73, 85.

Araméen: voir p. 73, 77, 78.

### C. - LANGUES DIVERSES.

Influence possible des langues caucasiques sur l'arménien, 383-385, 389. La formation des dizaines en turc, 78, 79.

Lycien: état des travaux sur les inscriptions, 217-222; transcription, 220, 223-228; tableau des consonnes, 227; gutturales, 227, 228; caractère linguistique du lycien, 219-221, 232, 233, 235-237; numismatique, 221, 222; folklore, 221, 230. — Textes, 223, 229, 240, 248-250; texte bilingue, 235. — Nou m intercalé par euphonie. 237. — Déclinaison, 231-238, 241. — Conjugaison, 241, 245, 246. — Lyciens portant deux noms, 257. — Oncle maternel, 234,

Milyen: voir p. 231, 232, 249.

Carien : e et i, 224.

# A. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

### GREC ANCIEN.

d-, dv-, 358. dyayeiv, 398. Αγβάτανα, 227. αγγέλλω, 301, 303. άγγελος, 303. άγείρω, 304. dyxdλη, 356. αγνώς, 153. dyνωτος, 153. άγορασδω, 36ο. Adns, 85. άδμής, 153. **ἀδμη**τος, 153. **ἀείρω**, 3ο4. deθλου, 190. deθλος, 190. άησι, 300. **ἀ**θλ**ε**ύω, 190. ἀθλέω, 190. άθλητής, 190. άθλιος, 190. άθλος, 190. ∙ **ἀχέραιος, 1**19. åx4x0a, 277. άχήρατος, 118, 119. άκμής, 153. dπμητος, 153. άπούω, 3ο3. **ахрато**я, 327. άλεκτρυών, 83. **άλίσχομαι, 311.** άλλο, 38g. άλλος, 190, 354. άμείνων, 354. άμφιτρής, 153. άμφίτρητος, 153. drα-, 396. Ανδροκκώ, 190.

Ανδρόκλεια, 190. άνεμος, 315. ανήρ, ανδρός, 18, 19, 194. **άνθρωπος**, 194. άντηχούντες, 188. ανύτω, 310, 311. ανώνυμος, 117. ἀπάτερθε, 358. άπαζεῖν, 398. άπλατος, 397. ἀπό, 358. ἀπόθεσ7ος, 24. άριγυώς, 153. άρίγνωτος, 153. **ἀρχέω**, 393. ápxos, 316. dржтоs, 316, 317. άρνειός, 313. άρσην, 18, 194. άσπαίρω, 304. ἀσσότερος, 117. ἀσύφηλος, 117-119. άταρ6ήs, 153. ατάρδητος, 153. **дтер**, 358. ἀϋτέω, 105. ἀϋτή, 105. ₫Øes, 310. άφλοισμός, 313. άχλύε, 392.

βάθισ7ος, 6. βαθίων, 6. 7. βαθύς, 6. 7. βαίνω, 3ο 4. βαλεῖν, 3ο 4. βάλλω, 3ο 4.

βάραθρον, 199. βαρ6αρος, 96. βάσιμος, 297. βάσκω, 311. βάσομαι, 304. βατός, 304. **βέбаха, 3**04. βένθος, ή. βέρεθρου, 122. βηρύλλιον, 82. βήσομεν, 267. βήσσα, 75. βλάβη, 191. βλάξ, 327. βλάπ7ω, 3ο3. βληχρός, 327. βλίτίω, 401. βοή, 183. βούλομαι, 393. βούτυρον, 59. βρίζω, 303.

γεύω, 303. γνώσκω, 311. γράμματα, 189. γύαλον, 356. γυμνάδδω, 360. γυμνάε, 154, 157, 169. γυμνήε, 153. γυμνήτηε, 153. γυμνήτηε, 153.

δαιδύσσεσθαι, 398. δαίρω, 304. δακκύλιος, 189. δάκνω, 124. δάος, 25. δασμός, 313. -de, 147, 150. δεδοίχω, 120. δέδορχα, 314, 315. deduws, 189. deies, 189. δείη, 189. deixyopu, 399. deixvús, 310. δειλός, 35g. δειμός, 313. δειράς, 194. δείρω, 304, 308. **čenás**, 154. δέλλω, 304. δέλτα, 77. δέλτος, 77. ðéos, 394. δεσμοί, 23. δεσπότης, 23. dever, 303. Δηράς, 194. **dr**, 394. διδούε, 310. δίεμαι, 120. διέχεια, 358. δικάζω, 361. Διοκκώ, 190. Διόκλεια, 190. စီးဆ်**းမ , 1 2**0. δμώς, 23. δοκέω, 120. δοπιμάζω, 361. δόλιχος, 358. δόμεν, 189. δόμος, 23. δράσσομαι, 3ο3. δρέπ7ω, 304. dpopals, 154, 157. 86, 394.

έδαν, έδην, 304, 314. ἐδλάδην, 191. ἐγείρω, 304. ἐγνω, 308, 311. ἐγρήγορα, 178. ἐδιπδώς, 398. ἐδιπδώς, 308. ἐδικα, 154, 155, 157. ἐδιλόκακος, 188. ἐδηκα, 308, 310. εἶ, 314. εἶδήσω, 267. εἰδήσω, 323. είκοσι, 386. εἴμεν, 189.

δώχοιε, 130.

еiµ, 315. elμ, 271, 314. elπεσκου, 311. Είραφιώτης, 194. εἰρήν, 194. **ε**Ιρομαι, 3ο4. elpw, 304. elpws, 1/17. είσι, 314. είσίθμη, 313. Èx6átava, 227. έχταμεν, 308. ėжών, 312, 357. έλάσσων, 6. έλαφρός, 186. έλάχισίος, 6. ελαχύε, 6. Ėλλάς, 154. Ελλην, 154. έλοιτο, 356, 357. ένδελέχεια, 358. ένδελεχής, 358. ένθουσιασμός, 313. ενίσσω, 303. ėννεά6010s, 3g1. epveds, 154. έντέλεια, 358. έντελέχεια, 357, 358. **₹ξ**, 386. έξήχουτα, 386. έπασσύτερος, 117. έπιπατρόφιον, 189. έπληγην, 192. ėπ7ds, 154. **έρδω**, 3ο3, 3ο8. έρέπ7ομαι, 3ο4. Ερραφεώτης, 194. έρρύην, 193. έρσην, 194. **ἐρυθρόs**, 183. -ės, 310. *ἐσθω*, 310. έσ/ήξω, 120. έσ ράφην, 192. trepor, 389. έτράπην, 192. έτραπου, 192. έτράφην, 192. **έτ**υμος, 297. ἐτύπην, 191. trufa, 314. euyents, 88. *₽*0₩, 303.

έφετμή, 313.

έφθάρην, 304.

έφθαρμαι, 304.

Fείρω, 304. Fέλδομαι, 311, 393. Fέλπομαι, 311, 393. Fέργου, 303, 308. Fέργου, 303

έχέθυμος, 188.

Fιδήσω, 323. Fίκατι, 386, 395. FίσFos, 9.

#, 279.

### 310.

### 150.

### 150.

### 150.

### 150.

### 150.

### 150.

### 150.

### 150.

### 150.

### 150.

### 150.

### 150.

### 150.

### 150.

₽ãxos, 94. **Θαμίζει**, 24. Θάμυρις, 24. Delvai, 146. Selva, 149, 304, 308. Seλω, 393. Θέμεθλα, 24. Θέμις, 22, 23, 26. θέμις, 22. <del>Θεμισχρέων, 23.</del> **⊋र्ध्या**ठी हड , ३३. Deos, 23, 315. **Θερμός**, 392. **≫εσμοί**, 23. **⊋εσμός,** α4. θέσπις, 23. <del>Θέ</del>σσεσθαι, 3ο4. Θέσφατον, 23, 24, 26. **⊋ετός**, 22. **Θημών**, 23. **Θρέομαι, 109. ⇔ρύπ7ω,** 3ο3. **Θρώσχω**, 109. **Θυίω**, 3ο3. 3-ũxos, 24. **⋺**ώμιγξ, 23.

la, 298. IAΩ, 76. Ιάων, 76. Γεροσόλυμα, 76. Ιπτίνος, 317. Ιλλάς, 154. Ιμεν, 314, 315. Ιού, 99, 105. ΙόΦ, 99.

- Sωμός, 23.

**χύρω**, 3ο5.

lσδιγέρδης. 397. lσθι, 23. lσμεν, 31 l, 315. lσζές, 315. lσχάς, 15l. lπε, 315. lώ, 105. lών, 310, 312. lωχμός, 313.

xaiva, 304, 316. καλείν, 122, 183. **χανεῖν.** 304. κανών, 73. χασσύω, 304. κατασκευάτ7ω, 36ο. καταχής, 188. κατηχέω, 188. κεβαλή, 356. **κείρω**, 304. **πείω**, 3ο3. χέχραται, 327. κέλαδος, 154. **κέλλω**, 304. **κεράνυυμι**, 119, 327. κεφαλή, 356. xnpos, 119. **χίρνημι, 119.** κλαυθμός, 313. ×λάω, 399. xλέος, xλέεος, 19. κλέπ/ω, 3οή. אעעאאא, 3oo. **κλίνω**, 300. **κλῦθι**, 311. **κ**λύω, 355. **κλώζω**, 183. **κνίζω**, 3ο3. **χολο**6όε, 399. **χόλος**, 399, 400. πρα66άτιου, 183. хратеро́я, 6, 186. χράτισ7ος, 6. χρατύς, 6, 186. χρέσσων, 6. κρίζω, 3ο3. κρύπ1ω, 3o3. χρώζω, 183. жтаlvw, 304. xtelva, 304, 308, 316.

xuxλds, 154, 157, 161.

κύμβαχος, 356.

**χύμ6η**, 356.

πύμ6οs, 356.

**χύπ/ω**, 3ο3.

χυριαχή, 179.

κύφων-, 11. **χωχύω**, 398. **χω**λύω, 400. χωμήτης, 153. λα6έ, 315. λαβοῦ, 315. λαγγάζω, 125. λαπτίζω, 194. λαλεῖν, 392. Λάμαχος, 188. λαμπάς, 154. λάξ, 194. λαχμός, 124, 313. λάω, 188. λεγόμενος, 157. λείπω, 323. λείπων, 310. λεύσσω, 3ο3. λεωργός, 187, 188.

λίπου, 314. λίπτω, 303. λίσσομαι; 303. λογάς, 154, 157, 162. λογγάζω, 125. λύθρου, 183. Λύκος, 75.

λιπεῖν, 314. λιπήναι, 323.

μαινάς, 154. μαίνεται, 304.

μαίνομαι, 3ο5.

μανήναι, 304, 305.

μαχρός, 7.

μαρμαίρω, 300. μάρτυρ, 355. μάσσω, 303. μασχάλη, 356. μάθυ, 119, 401. μεθύω, 119. μείρομαι, 304. μέλει, 355, 356. μέλι, 81, 401.

μελίπρατος, 153. μέλισσα, 401. μέλλω, 354-356. μεμένηκα, 10. μέμηλε, 355. μέμναμαι, 300.

μελιχράς, 153.

μέμονα, 377. μενετός, 10. μενέω, 10.

μέριμνα, 355. μερισμός, 313. μεταμώλιος, 354. μεταμώνιος, 354. unxiolos, 7 μηνιθμός, 313. μήτηρ, 12. μιχάς, 154, 157, 162. μινύθω, 310. μναίσκω, 300. μυάομαι, 300. μονάς, 154, 157. Μόρμω, 190. μουναδόν, 155. μυγμός, 313. μύλλω, 305. μύρω, 3ο5. μύσσω, 3ο3.. μυχμός, 313. μωλύω, 400.

Naids, 154. valw, 304. ναύκληρος, 199. νάχομαι, νήχομαι, 310. νέμω, 396. νέομαι, 3ο4. véos, 315. νεύω, 3ο3. νέφος, 356. νίζω, 3ο3, 3ο8. Νιουμήα, 189. viovv, 189. νίσομαι, 304. vouds, 154, 157 162 νοσηλός, 117. νυκτώρ, 185. υύμφη, 356. νύσσω, 3ο3.

Ξενοκκώ, 190.

οδάξ, 124. οδυρμός, 313. οδωδα, 121. οιαδόν, 155. οίδα, 314. οίπαδε, 298. οίπεύς, 23. οίομαι, 355. οίσος, 298. οίσος, 314. οίσω, 314. οίπω, 78. ολείζων, 6, 7. όλέχω, 190. όλ**Ιγισ1ος**, 6, 7. δλίγος, 6, 7. όλ**κ**ds, 154. **ὀλολύζω, 183.** δλο», 38g. όλωλα, 278. ópados, 154. όμας, 154. δμόχνιος, 298. όμ**οθυμαδό»,** 155. δμΦαλός, 356. όνομα, 22, 117. **όπω**πα, 277. όργή, 328. δρμος, 3ο4. δρρος, 194. *ορύσσω*, 3ο3. οσμή, 313. δσσε, 393. όσ1ραχου, 185. ούλος, 328. oipá, 194. ούράνιος, 11. ουρανίων-, 11. δφέλλω, 3o4. όφρῦς, 301.

**wayñ**vai, 323. **ω**άλλο-, 189. **≖**24¢áσσω, 398. **wale**, 316. **σ**άλλω, 359. σσάλμη, 87. Πάλμυρα, 87. Παταρέων, 230. <del>σατή</del>ρ, 19. πατρόθεν, 189. **ωαφλάζω**, 391. **σείρω**, 3ο4. **σ**ελάζω, 327. **σ**ελέα, 316. **ω**έλομαι, 35y. **πεμφρηδών,** 391. шенте, 386, 393. **шертихорта**, 386. **πέπειρα**, 299. ωέπληγα, 278. **σέποιθ**α, 120, 278. <del>ωέπων</del>, 299. **σε**ριβάλλω, 3ο4, 322. **σεριηχούντες**, 188. **σεριτέλλομαι,** 30h. <del>шісты</del>, 304, 309. whyrum, 343.

**σ**ῖαρ, 299. wieιρα, 299. **ωιππίζω**, 105. Πισ7όσχενος, 313. **σίων**, 299. **ω**λάτος, 316. **ω**λατύς, 316. **ω**λείω, 3ο/ι. **ωληγή, 192. ωλήθω**, 310. **ωλήσσω**, 35g. 雷λῆτο, 310, 327. **ω**λίσσω, 3ο3. **ω**λοχμός, 313. **συείω**, 304. **σοίμεν**, 189. ωοιΦύσσω, 101, 30**0**, 3q8. σσόλεμος, 316. Πόλιον, 89. ωόλις, 89, 316. **σολίτης**, 153. **σολλά-,** 3ο8. woλύς, 308, 328. **ж**отеров, 389. **w**ούε, **w**οδόε, 19. **σερο**6λής, 153. **ωρό6λητος**, 153. **ω**ροσέχεια, 358. ත් alw, 316. **☎**7₫€, 316. <del>ω</del>7αρμός, 313. **ω**7ελέα, 316. **τε**7έρνα, 313, 316. **∞**/ερόν, 316. ක් ත්ර**යෙ**, 316. **ක**7්ගෙන, 316. **☎**70€ω, 316. wloia, 316. **∞**7όλεμος, 316. æ∕lόλιε, 80, 316. **ω** Ιύρομαι, 3ο5, 315, 316. **ω**7ύσσω, 3ο3, 316. **∞**7υχή, 316. **σ**7ύω, 3ο4.

ρα, 17. ράπ7ω, 303. ρέζω, 118, 303. ρίπ7ω, 303. ριψοχίσδυνος, 188. ρυάς, 154, 157.

**ωλώξ**, 316.

**σ**ύξ, 194.

**ω**7ώσσω, 316.

ρύζω, 3ο3. ρυή, 192. ρωχμός, 313.

Σάκαι, 90. Σaμalas, 89. Σάπφω, 190. σάρπος, 89. σάσσω, 3ο3. σαφής, 118. σείω, 3ο3. σίζω, 3ο3. Σικελία, 169. Σικελός, 169. σκάζω, 3ο3. σκαίρω, 3ο4. σκέλλω, 304. σκέπλομαι, 3n4. σχύζομαι, 3ο3. Σκύθης, 74,75. Σχυθόπολις, 75. σχύλλω, 3ο5. σκύφος, 75. σμάω, σμήν, 310. σμήχω, 310. σοφός, 117-119. σοφώς, 118. σπαίρω, 304. σπείρω, 3ο4. σπέος, 101. σπέρχω, 399. σπήλαιου, 101. σποράς, 154, 157. σ1έλλω, 3ο4. σ7ενάχω, 310. σ7ένω, 30g. σ1ι6ds, 154. σ7ίζω, 3ο3. σ1ροφάς, 154, 157. σίροφή, 193. Συβαρίτης, 153. συνείρω, 3ο4. συνέχεια, 358. συνεχής, 358. συνηχοῦντες, 188. συνωχαδόν, 155. σύρω, 3ο5. σύCαχα . 118. συφαχίζειν, 118. σφάλλω, 3ο4, 3ο5. σχήσω, 307. σχίζω, 301, 303, 305. σχισμός, 313.

ταθήναι, 3ο4. τάνυται, 315.

τύπη, 191.

τύπ/ω, 3ο3.

τε, 381.
Teyedrns, 153.
τεθμός, 313.
τεθνήξω, 120.
τείνω, 149, 304, 30
309, 311, 314.
τείρω, 3ο4.
τειχεσιπλήτα, 358, 3
τέχμαρ, 313.
τέχυς. 395.
τέχτων, 147.
τελαμών, 327.
τέμνω, 311.
τενέω, 10. τέννει, 304, 309.
τέννει, 304, 309.
τεσσαράχοντα, 386.
τέσσαρες, 386.
τιθείμεν, 189.
τιθείς, 310.
τίθεμαι, 314.
τιμάζω, 361.
τιμάω, τιμῶ, 314, 3
τιμῶν, 309.
τιούχα, 189.
τιούχα, 189. τλήμων, 327. τνατών, 395.
τνατών, 395.
τοιούτον, 389.
Toxds, 154.
τόλμη, 327.
тонов. 306.
τοπάζιου, τόπαζος, 88.
τοσούτον, 389.
τρε <b>is</b> , 386.
трі-, 394.
τριάκουτα, 386, 395.
τρίζω, 3ο3.
τροπή, 192.
τροφή, 192.
τροχίλος, 109.
τρύχω, 310.

τύψω, 314. 08, **Táðes**, 154. ύδρηλός, 117. ύπνος, 310. 59**. ὐσ/έρα,** 76. φάεα, 25, 26. Φαίνομαι, 304, 392. *φαμι*, *φημι*, 300, 308, 315, 302. Páos, 25, 26. Φερέπονος, 188. Φέρεσθαι, 151, 159. Φερόμενος, 10. Φέροντα, 155. Φέρτε, 312. Φέρω, 314. Øev, Øv, 99. 61. **Φεύγεσχου,** 311. Φθαίρω, 304. **Φθείρω**, 3ο1, 3ο4. Φθινύθω, 310. Φιλοπκώ, 190. φιλώ, 314. **Φιλῶν**, 309. Φληδάω, 3g1. Φλήναφος, 391. φλοῖσ6ος, 3g1. φλύαξ, 3g1. **Φλύαρος**, 391. φλύος, 3y1. Poitds, 154, 157. Coveús, 19. Poplas, 154, 157. Φορεύς, 153. -Popos, 150. Øóωs, 25, 36.

Φυγάς, 154, 157. Φυγεῖν, 154. Φύρω, 305, 315. Φῦσα, 101. Φυσάω, 101. Φύτλη, 313. Φώγειν, 25. Φῶς, 25.

χαίνω, 186. χαίρω, 3ο4, 3ο6. χαλεπός, 315. xapal, 316, 317. χάσκω, 186. χέζω, 304, 309. χειρί, 194. χερυής, 153. χερνήτης, 153. χέρνη, 194. χερσί, 194. χέω, 199. χθές, 317. χθών, 316, 317. χρεμετίζω, 154. χρέμπ7ομαι, 154, 303. χρόμαδος, 154. χρόμη, 154. χώννυμι, 132.

ψαίρω, 304. ψάω, ψῆν, 310. ψήχω, 310. ψώχω, 310.

ώκυπέτης, 186. ωμοδρώς, 153. ωμόδρωτος, 153. φόν, 185. ωσμός, 313.

### GREC MODERNE.

хреббаті, 189.

Φρίσσω, 3ο3.

### LANGUES ITALIQUES.

### osquk.

dadíkatted, 360. deivast, 267. didest, 267. faamat, 24.

τρύω, 310.

fiisnu, 24. castrid, castrous, 5. profatted, 360, 361. proffed, 361. teremnattens, 360. tríbarakattíns, 360. úpsannam, 122, 151. upsed, 361.

#### OMBRIEN.

fesna-, 24. fust, 267. heris, 306. -pehast, 267.

Bantini, 3.

Bassus, 194.

pihaner, 151.

#### LATIN.

abicere, 329. abluo, 169. accipiter, 199, 186. adferenda, 157. adolenda, 157. adolescendus, 157. ædis, ædes, 24. affatim, 187. aggrediri, 323. agimini, 147, 148. agnus, 185. agricola, 391. agundi, 147. aliquid, 362. aliud, 389. altare, 363. alterum, 389. alumnus, 148. alveus, 362. amassim, 36o. amasso, 360. amicire, 329, 323. anser, 122. antenovissimus, 150. Antias, 153. aperire, 322. apponere, 201. apricus, 203. aprilis, 203. aquarium, 363. arare, 201. arca, 199. arcera, 199. aspicere, 3aa. auca, 129, 431. aodax, 359. aura, 431. auspex, 308. averruncassere, 190. averruncassis, 120. avertere, 194. avicella, 199. avicula, 199. avis, 129.

halbus, 96. balneum, 179.

bi-, 394. bicornis, 391. bigo, 147. bucula, 127, 128. buculus, 198. cacare, 135. сæпа, 416. calabra, 122. calamus, 135. calare, 192, 183. calcare, 134. calicem, 179. calidus, 147, 150. callis, 134. callum, 134. calx, 194. camisia, 86. campus, 133. canabis, 179. candela, 133. canis, 494. capio, 307. capula, 69. carendus, 159. cathedra, 133. Caton-, 11. celare, 421. celeber, 121, 192. celebrare, 191, 199. celebritas, 191, 199. rella, 419. centurion-, 11. cera, 119. cinis, 122. circare, 424. circumeundus, 157. circumtinniendus, 157. clarus, 423. coinquenda, 157. commolenda, 157. compages, 24. comperire, 322. condere, 147.

consecrare, 169.

constituere, 169.
coquo, 309.
credere, 147.
creta, 919.
crucem, 179.
cupa, cuppa, 128, 186,
356.
cupit, 307.
curandus, 161.
currere, 131.
curtus, 195.
custodia, 107.

custodia, 107. damnas, 153. damnatus, 153. dandus, 148. dare, 146, 147, 150, 153. deferunda, 157. delevi, delere, 120. deus, 23. dicere, 392. digitellus, 135. dimidius, 169. dirigere, 169. distennite, 122 dixo, 167. -do, 147, 150, 153. dolendus, 159. domus, 23. donec, 150. donicum, 150. dormire, 139, 311 ducendus, 154. ecce, 215. edendus. 150. edon-, 11. effodiri, 323. ego, 215. emo, 396. endo, 150. eo, is, 306. eorum, 916. erro, 147. erubescendus, 159. ēst, 3og. euntis, 155.

excludere, 169. exsomnis, 391. exsultare, 169. extraneus, 109.

facere, 24, 120, 322. faciendus. 162. lagus, 206. familiaris, 24. famulus, 23, 24, 169. fanum, 24. fari, 392. fas, 22-24, 26. fasti, a4. faxim, 267. faxo, 267. feci, 24, 310. felire, 101. ferendæ, 151, 159. ferendi, 151, 159. feriæ, 24. ferire, 322. fero, 3o6. fert, 312. ferus, 205. festus, 24. fidere, 120. fiducia, 190. finis, 206. fio, 307. firmare, 208. flammare, 423. flexentes, 155. flexuntes , 155. florescendus, 157. focus, 25. fodere, 323. formica, 207. fortis, 35g. fovere, 25. frendo, 148. fricare, 206. fructus, 207. fruendus, 159. frumentum, 209. fu, 99.

gallina, 209, 214, 435, gaudeo, 359, gelu, 169, genius, 298, gero, 147.

fug**e**re, 322.

fulcire, 3aa.

fundere, 192.

fundus, 208.

glomus, 211. gloriandus, 159. gradi, 323. granum, 210, 328. gratus, 328.

habet, 307. haruspex, 330. heri, 317. holus, 169. homo, 299. hospitale, 362. humus, 316.

iens, 155.

ilico, 169.
ille, 199.
imberbis, 391.
imbridus, 150.
implendus, 148.
implere, 310.
inde, 148.
indu, 150.
infestus, 24.
infimus, 297.
infringere, 169.
inicere, 322.
inquies, 153.
inquietus, 153.
insidiandus, 159.

inter, 358.

involvere, 366.

iterum, 38g.

jacere, 120, 322, 323, jam, 213.
jeci, 310.
jocare, 155.
jocundus, 155.
jungo, 300.
Juppiter, 186.
juvencus, 11h.
juventas, 11h.

juventus, 114.

labundus, 156, 157, 159, 161, 162. lactarius, 285. lallare, 392. lamberare, 136, 286. lana, 328. langueo, 125. largiri, 125. largus, 125. lectus, 158, 285.

legendus, 146, 154. 155, 158. legentur, 155. legundus, 157. leguntur, 155. ligare, 216. limus, 106. lixivus, 285. lolium, 286. longus, 125. lubet, 3o5. lucidus, 150. lucubrare, 287. lugendus, 146, 151. lux, 997.

maculare, 288. magida, 287. mamilla, 186. mamma, 186. manere, 10. manifestus, 24. mansues, 153. mansuetus, 153. marcus, 289. mater, 12. matrona, 436. maturare, 290. me, 287. medius, 288, 365. mel, 401. memini, 277. menda, 148. mendax, 148. moles, 294. molinarius, 293. mollis, 394. molo, 397. monstrare, 292. moribundus, 160. moritur, 307. morum, 293. mugire, 322. murus, 293. mustela, aga.

nare, 310.
nascendus, 157.
natalia, 295.
navicularius, 129.
navigandus, 157.
nebula, 169.
nefastus, 24.
non, 296.
nosco, 311.
nostras, 153.

numerus, 325.

obdormisco, 311. obsidendus, 161, 169. obsidio, 161. obtrectare, 169. occipio, 169. occupo, 169. octo, 78. odi, 121. odium, 121. odor, 121. offendo, 149, 311. operire, 322. opulentus, 169. oriri, 322. 148, oriundus, 157, 159-169. ovum, 185.

palatium, 121. pallidus, 149. palus, 406. pannus, 409. pararius, 368. parere, 306, 323. pastorem, 178. patronus, 436. pavere, 316. pavire, 316, 322. pegi, 24. pendo, 311. pereundus, 157, 160. perfidus, 147, 150. perna, 316. pertusus, 436. pes, pedis, 12. pessumdare, 146. petrarium, 403. pinsire, 316. pipa, 10/1. pipilo, 105. pipo, 105. pistorem, 178. placendus, 157. plana, 4o5. planta, 316. plenus, 328. poller, 4o3. porricere, 322. porticus, 408. ровсо, 312. potiri, 322. potiundus, 159. præcox, 200. præter, 358.

progenies, 298. pulsare, 63. pulvis, 122.

quadraginta, 386. quamde, 148. quatere, 322. quattuor, 307. queror, 321. quiesco, 311.

ramus, 413. rana, 413. rapere, 322. recipero, recupero, 169. referundæ, 152. 156, remus, 326. renascendus, 157. reperio, 3o6. repulsare, 410. revolvere, 418. riga, 417. Roma, 189. rota, 417. rotundare, 417. rubicare, 155. rubicundus, 155. ruga, 414. rugire, 322.

> saccus, 418. salire, 322. salix, 491. Samnis, 153. sapere, sapiens, 117, 118. sarire, 322. scala , 141. scelus, 169. scribundus, 157, 161. secare, 418. secundus, 155-157, 159, 161. sedere, 323, 422. senescendus, 157. sepelire, 322. sexaginta, 386. Sicilia, 169. Siculus, 169. similia, 111. sinapis, 179. sincerus, 119. sõlum, 389. somnus, 310, 327, 421. sonitus, 321.

sonui, 321.

soror, 12.

-spicio, 308. spirare, 101. sprevi, spretus, 304. stabulum, 144, 436. stans, 123. stramen, 198. stratus, 328. subjugus, 150. subter, 358. succutere, 418. summus, 423.

tabanus, 4a5. labescendus, 157. tabulare, 426. taratrum, 427. tendo, 149, 311. tepesco, 311. terror, 35g. tofus, 429. togata (Gallia), 75. tondeo, 311. tongeo, 33o. torculum, 428. totum, 38g. trabs, 427. triginta, 386, 400. tristis, 359. tubicinem, 169. tumere, 426. tussire, 426.

uber, 286. unum, 389. unus, 298. ursus, 316. utendus, 159. utrum, 389.

vapulare, 191. vas, 190. vascellum, 43a. vehendus, 146. velim, 311. velle, 323. venire, 322. venumdare, 146. veratrum, 434. versari, 35g. vertumnus, 148. vespa, 179. via, 432. videre, 107, 393. viderim, 267. videro, 267. viduus, 434.

### 456

### LEXIQUE DES MOTS ÉTUDIÉS.

vigilia,	36o.
viginti,	
vincio,	
visere,	
visum,	120.

viverra, 103. vocare, 435. volentes, 155. volumnus, 148. voluntas, 155. volup-, 393. volvendus, 148, 151, 156, 157, 159, 161. vomis, 122. vult, uolt, 311.

### LANGUES ROMANES.

#### ITALIEN.

bagno, 179.
basso, 12/1.
beccaio, 126, 129.
becco, 126.
biavo, 58.
canapa, 179.
Cimella, 327.
ciocca, 424.
estremo, 111.

lago, 285. Lomello, 326. mozzo, 291. narice, 295. patta, 368. piurare, 407. piuvicare, 405. pusigno, 416. scomfitura, 125. simigliare, 111.
smagare, 142.
strambo, 112.
stranare, 111.
strano, 112.
stremo, 111.
taccolo, 425.
taccone, 426.

#### ESPAGNOL.

bajo, 124.	
hablar, 392	
Osma, 326.	

pu, 99. puf, 99. Sasamon, 326. semeja, 111. semejar, 111.

#### PORTUGAIS.

baixo, 194.

magoar, 288.

moiom, ag4.

#### FRANÇAIS.

abandonner, 199.
abattant, 199.
abatteur, 199.
abergier, 199.
abosmer, 410.
about , 199.
accrocheur, 199.
acculer, 199.
achopper, 121.
acul, 199.
ades, 199.
adoucir, 200.
adroit, 137.
afeuler, afuler, 200.
affüter, 200.
agace, 200.
ah fi! 99.
aiguière, 362.
aiguillonner, 1/12.
aiguiser, 1/19.
aifle ₹54.
aius, 1290.

aisance, 54. ainer, 200. alie, 362. amatir, 200. amender, 201. amodiation, 201. amorce, 140. andier, 203. aploier, 201. approcher, 201. approprier, 201. appuyer, 201. aragne, 202. arbalétrier, 362. archal, 201. Argenton, 326. arondelle, 54. artison, 202. astelle, 144. astiquer, 209. atel . 202. atout, 202.

attrouper, 112.
aulx, 362.
autre part, 363.
aval, 203.
avaler, 203.
aveindre, 121.
aveugle, 128.

bachelier, 123.
bacon, 59.
bagage, 55.
baguette, 55.
bailler, 56.
bain, 179.
baissele, 55, 124.
bajoue, 55.
ballutier, 94.
baliste, 55.
balle, 59.
ballon, 55.
banc, 57.

barré, 55. bas. 124. basset, 124. bát, 55. Bataillard, 56. bateau, 55. battoir, 56. batture, 56. baudroyer, 59. baussant, 59. bécasse, 367. bégaud, 57. béguer, 55. belin, 58. hellement, 59. bende, 59. bender, 59. béquer, 55, 59. bercer, 61. berel, 57. berlue, 61. Bernard, 64. bers, 6o. beser, bezer, 57. besson, 59. bête aux poules, 435. beugler, 128. beulier, 57. beurrière, 57. bidet, 57. bille, 56. bique, 57, 127. biquet, 127, 403. bise, 65. biset, 58. blesser, 199. blessir, 58. blette, 58. Bocher, 126. bochier, 126. bock, 58. boiter, 64. bonder, 64. boquet, 127. bot, 58. bouc, 196, 197, 199. boucher, 196, 197, 129. boue, 65. boufard, 59. bouffer, 104. Bouglé, 128. bouille, 65. boul, 63. bouli, 57. bouquet, 61, 63. bourbe, 65.

bourot, 65. bourreau, 126. Boussehots, 64. bouter, 64. boutique, 64. bouvillon, 64. brai, 60. braies de cocu, 59. brailler, 60. branlée, 60. branler, 6a. braque, 61. braquer, 61. braquoire, 61. brast, 62. bredeler, 55. bresche, 6a. brésil, 61. bretonner, 61. brindesingues, 60. brique, 6o. briser, 192. brochette, 61. broquette, 61. brouée, 62. brouiller, 61. brousses, 6a. broutel, 61. brûler, 191. brûlot, 61. bûche, 57. buée, 62. bugne, bigne, 57. busse, 57. butin, 6a.

cabane, 66, 67. cabe, 66. cabine, 66, 67. cafignon, 67. cagne, 67. cagnotte, 67. cailler, 66. caion, 209. calicot, 8o. calmé, 69. Cambray, 396. canne, 67. capendu, 69. carde, 209. caréme-entrant, 67. casse, 67. casset, 67. catéchisme, 188. catéchumène, 188. ceran, 421.

ceris, 421. cerveau, 419. Cévennes, 396. chaaignon, 132. chabrouiller, 134. chaintre, 133. chaire, 139. chalumeau, 135. chancel, 133. changier, 361. chanvre, 179. chapler, 437. .chapuis, 132. chapuiser, 132. char, 139. charevoste, 133. chargeoir, 132. charpir, 141. Chassenon, 326. chassoire, 133. chaufaut, 134. chause, 135. chaut, 134. chauveau, 135. chercher, 424. chetoire, 424. cheval, 134. chevecine, 134. chevetre, 134. chèvre, 127. chevreau, 197. chic, 424. chipoter, 134. choir, 135. chopper, 491. choue, 135. chuchiller, 134. chuchotement, 98. Cimiez, 327. Ciran, 326. ciseau, 490. Clion, 3:16. clore, 494. cocher, 129. cochon, 498. cochonnet, 428. cocue, 72. coigner, 68. coin, 131. coing, 131. cointise, 115. coite, 130. collet, 79. colonnelle, 79. commodités, 68. conferon, 13o.

conjugaison, 282.	dommage, 191.	esserrer, 143.
consentir, 130.	dossière, 138.	essirer, escirer, 143.
coquer, 6g.	doucet, 139.	essone, 143.
coquiner, 69.	douze, 139.	essorer, 144.
cordeau, 131.	drille, 139.	estelon, 144.
cordouanier, 131.	drue, 139.	estordre, 198.
cornéole, 70.	Dutillet, 496.	estrousser, 198.
corner, 189.	duvet, 139.	estrucoise, 198.
cosse, 69.	,,-	élranger, 110.
coucher, 63.	eaubénitier, 36a.	étreignoir, 198.
couic! 103.	écafler, 140.	étrenne, 111.
couinner, 131.	écale, 1/11.	étudier, 198.
couler, 72.	écharpe, 108.	exclure, 143.
coupe, 128.	échauder, 141.	cholate, 140.
coupeur, 68.	écheveau, 141.	faguenas, 418.
courbette, 131.	échine, 141.	farine, 205.
		faséole, 205.
courson, 70.	écœurer, 140.	
courtil, 67.	écrit, 141.	fatiguer, 191.
couver, 130.	embouche, 364.	fauvette, 205.
couverture, 131.	embout, 363.	félir, 101.
Cranton, 326.	embruir, 363.	férir, 207.
crémaillère, 71.	embus, 363.	feulement, 101.
cresson, 70.	emprunter, 365.	fiche, 205.
creuser, 70.	enchâtre, 364.	til, 205.
criquet, 70.	encombre, 364.	filière, 205, 206.
croissir, 70, 213.	engorgé, 365.	hole, 356.
crosse, 71.	engrignier, 365.	flatir, 423.
crouler, 70.	enosser, 365.	fléau, 423.
cruche, 70.	enquin, 364.	flexion, 282.
cuidier, 71.	enrayer, 410.	foignasse, 208.
cuirasse, 71.	entêter, 366.	foine, 208.
cuire, 68.	entonnoir, 363.	foire, 207.
culière, 71.	entrain, 366.	fongier, 208.
culot, 113.	entre, 366.	forces, 14a.
Cusenier, 90.	éplucher, 143, 403.	fou, 206.
cuve, 72, 128.	éprevier, 143.	fouine, 365.
	ergot, 202.	fourneau, 208.
danger, 139.	es, 140.	foutre, 207.
décirer, dessirer, 137.	eshriver, 363.	freler, 207.
déclinaison, 282.	escharder, 141.	frémir, 121.
décombrer, 136.	eschareçon, 141.	froignier, 207.
déconfire, 124.	esclice, 140.	fromage, 209.
décrotter, 136.	esconfire, 194.	fronchaus, 112.
défaire, 136.	escoussour, 140.	froncher, 119.
demandeur, 138.	escouve, 141.	fuir, 207.
dérocher, 137.	escoville, 141.	fumière, 206.
Deroie, 417.	escrusserie, 1/11.	furgier, fourgier, 907.
dès, 138.	escupir, 140.	fusil, 205.
desconfiture, 194.	esgrafigner, 142.	·
destourber, 137.	eslochier, 142.	gageure, 209.
destraper, 137.	espacier, 361.	gagner, 190.
devantier, 139.	esparron, 143.	gain, 434.
dévêtir, 137.	espelue, 143.	galet, 210.
dévorer, 137.	espinoche, espinoiche,	
Dieu vous gart, 209.	143.	garde, 433.
divertir, 138.	esrener, 143.	gargau, 213.
		00,

gatillement, 910. gaupe, 210. geindre, 191. gémir, 191. généreux, 99. geton, 424. gibecier, 213. jollif, 214. giffles, 214. ginguer, 214. giper, 314. giron, 915. glissette, 68. ladre, 18a. godet, goudet, 219. laische, 287. gone, gonelle, 212. goret, 212, 419. gorge, 212. gorin, 212. gouge, 142. gouillart, goliart, 319. goùt, 118. graisse, 211. gravoir, 211. grever, 212. gribouillé, 219. griffer, 142. grigne, 911, 414. liège, 286. grillet, 211, 212. grincer, 212. groise, groisse, 919. gronsonner, 212. grouller, gruler, 212. grumer, 211. guépe, 179. gueule, 310, 313. guille. 209. gule d'August, goule Aoust, 360. gy, 914.

hachette, 199. hale ! 93. barau, harou, haro, hareu, 93. hare! 93. barlou, 93. hein, 203. herberc, 199. hérisson, 204. hydropisie, 415.

if, 286. indiquer, 215.

jabler, 214. jaquette, a 13. jarbe, 213.

jatte, 913. jet, 213. jeter, 424. joindre, 215. jointe, 215. jointure, 215.

joug, 215. journal, 214. juif, 179.

landreux, 986. là où, 286. large, 125. las, 216. laver, 192. lavon, lovon, laon, 287. lécher, 216. lécheur, 216.

lei, 285. Le Mans, 325. Lemenc, 325. lézarde, 285.

Limoges, 325. limon, 286. limonière, 286. Limours, 325.

linceul, 287. livroir, 287. loir, 916. long, 125.

lopin, 287. lutter, a87.

maçon, 290. madapolam, 80. maignin, 289. maintenant, 291. mais, 290.

malandre, 29%. malestraine, 111. mal faire, 292. manicle, 299.

manivelle, 289. marais, 289. maraud, 289. Margot, 289.

margoulette, 989. marier, 289. marteau, 290. maton, 290.

mécanique, 288. menoun, 127.

mer, 288. merle, 291.

mesel, 126. mestier, 289. meule, 293.

miauler, 292. miette, aga. mignot, 299.

minon, aq1. mioche, aga.

mion, 292. mionner, aga.

mirer, ag1. mite, 191. moie, 293.

monde, 293. montagnard, 294. morilleus, 202. motte, 293.

mou, 292. mouchoir, 294. moue, 293.

mouron, 65. mourre, 294. moutier, 292.

Mouzon, 326. mugler, 290.

mugueler, 291. murgier, 290. musser, 290.

nature, 295. Nemours, 325. net, 295.

niau, 296. Nijon, 326. Nimègue, 3a6. Nimes, 325.

necher, 129. noner, 296. nousille, 295. Noyon, 326.

nue, 296. Nyons, 326.

œuvre, 204. oiseau, 129. olive, 296. orbeillon, 363. ordon, 204.

orle, 431. ort, 431. oui, 296.

paillette, 368. paines, 409.

painne, 368. paner, 406. panne, 406. papet, 368. parler, 392. passer, 367. patauger, 95. patrouille, 368. peignette, 4o4. pelletière, 403. peluche, pluche, 4o3. penser, 355. pépie, 497. perruquier, 368. pertuis, 367. pertuisier, 367. pfs! 102. pide, 4o3. pierrot, 404. pigeon, 404. pilet, 406. pillet, 4o5. pimper, 404. pioche, 404. piocher, 404. piquet, 4o3. pissat, 403. pivot, 404. plaindre, 405. plaisant, 404. plane, 4o5. plantain, 405. platine, 4o5. platon, 405. plener, 413. pleuvoir, 4o5. plonger, 143. ployer, 4o4. ployon, 404. plumer, 705. poche, 4og. pochet, 409. poignant, 400. poinctif, 408. poindre, 409. pondre, 120. Pondron, 326. portière, 40g. portoir, 40g. pouffer, 104, 408. poulet, 408. poupée, 4o8. Poussebots, 64. pousse-cailloux, 64. poutre, poultre, 4o8. preter, 365.

proie, 407. retenir, 417. retordre, 417. prolière, 407. proner, 122. revanne, 418. prou, 407. revirer, 417. Prusse, 99. ribe, 414. punais, 403. ribote, 414. put, 403. rôle, 415. ronchier, 417. roselé, 415. quarre, carre, 69. quérir, 70. rosoier, 415. quille, 410. rouge, 417. rouleau, 415. raccorder, 419. roulier, 415. rache, 410. route, 417. racheux, rachoux, 9a. Royer, 417. raffer, 415. ruable, 414. ragot, 412. russe, 99. rai, 410. ramagier, 412. saindoux, 419. ramequin, 412. salope, 421. rancon, 414. sauterelle, 421. rangée, 416. semble, 421. rapeau, 413. sens, 422. ratier, 413. sente, 422. ratière. 413. senteur, 422. ravaler, 413. servante, 419. ravauder, 413. simillance, 111. raviser, 413. simillant, 111. rebuffer, 410. soigniole, 426. rechanger, 411. solier, 423. recorder, 412. sommeil, 327. recousure, 204, 410. songer, 423. récrier, 411. sopper, 491. recueillir, 410. sou, 492. recuire, 411. souillé, 420. récurer, 411. soulier, 492. réduire, 411. soute, soutte, 423. refrogné, 414. soutien, 421. Reims, 326. suschier, 143. rejaner, 414. reluire, 415. taillant, 495. reluguer, 415. taille, 495. remballer, 416. taisson, 496. remener, 415. taller, 426. rémouleur, 411. taper, 427. renarder, 415. taré, 425. rencontre, 416. tartre, 425. renoncer, 415. tendon, 427. répandre, 411. téte, 356.

tilleul, 426.

tinette, 426.

tirant, 426.

tirette, 496.

tireur, 426.

tondre, 120.

torche, 43o.

réparée, 411.

reproche, 416.

rescoure, 411.

ressauter, 411.

ressembler, 416.

retendu, 417.

resse, 410.

tordu, 430. tourbillon, 428. tourner, 19. Tournon, 326. tout bas, 43o. trabucher, 412, 427. traine gainier, 210. traire, 427. tramine, 427. tramoyer, 412. tranc, 428. trapu, 437. travail, 190.

trésir, 427. trésor, 291. tripe, 498. triper, 428. triste, 359. troche, troque, 429. tronche, 429. tronchet, 429. trouille, 429. tuel, 429. tuer, 429.

ventrière, 434. verdet, 434. Vermandois, 325. vermissure, 435. verser, 192. vidange, 65. violet, 433. virer, 432. voitier, 434. voulant, 434.

vannette, 433.

vaigner, 434.

#### BOURGUIGNON.

éplonge, 143.

#### DAUPHINOIS.

piscantino, 105.

#### HAUT-BRETON.

bavoux, 94. chat d'écureuil, chat écu- estomjac, 99. reu, 103.

chat pitois, 103. fou, 101.

grignoux, 92. harzez l'leù, 93. onar-ouar, 96.

#### LANGUEDOCIEN.

coucut, 72.

### LORBAIN.

chertiz, 115.

#### WORVANDEAU.

liartiz, 115.

#### NORMAND.

basse, 123.

#### PATOIS DE FRANCHE-COMTÉ.

chagnon, 13a.

chaillon, 13%.

#### PATOIS DE MONTBÉLIARD.

emmåchurer, 365. encommencer, 364. fleurier, 4:3. frouiller, 61.

gauper, 310. putir, 68. putrot, 68. ravonnel, 413. requiller, 410. ressarcir, 416. roi-de-guilles, 410. tacon, 446.

### PROVENÇAL.

aigrons, 95. arpa, 202. borrel, 65. cabreria, 136.

sagno, 419.

### LANGUES CELTIQUES.

### GAULOIS OU VIEUX CELTIQUE.

Argentomagus, 326.
Camaracus, 326.
Carantomagus, 326.
Cassinomagus, 326.
Cebenna, 326.
Cemenelum, 327.
Kéµµɛvor, 326, 327.
Cenomanni, 325.
Cisomagus, 326.
Claudiomagus, 326.
Dubis, 139.

Dubnorix, 327.
Dumnorix, 327.
lancea, 116.
Laumellum, 326.
Lemincum, 325.
Lemincum, 325.
Lemovices, 325.
limeum, 106.
-magus, 326.
Marcomagus, 325.
Mosomagus, 326.

Nemausus, 325. Nemesa, 326. Noviomagus, 326. Ratomagus, 326. Remi, 326. Rigomagus, 326. Segisamo, 326. Turnomagus, 326. Uxama, 326. Veromandui, 325.

#### IRLANDAIS.

adfet, 329. adib, 329. airema, 396. am, 329. ammi, 329. art, 317. at, 329.

ben, 18. blabarán, 101. bodar, 390.

cruim, 325.

dodfongad, 330. dreán, 109. dreólán, 109. duib, 329.

feoróg, 103. ferg, 328. fetar, 329. fi, 99. fodaimim, 325. fort, 329. fortías, 267. frim, 329.

ibim, 325. indhé, 317. indiu, 317. is, 329. it, 329.

lán, 328.

leamhlacht, 106. lem, 329. lemnacht, 106. let, 329. liobarnach, 106. liobasda, 106. liobhagach, 106.

mér, 395. mid, 401. mil, 401. milis, 401.

melim, 327.

mláith, bláith, 327, 328. mná, 18.

nem, 325. ni, 329.

óac, 114. ointam, 325. óitiu, 114. olann, 329.

pridchimmi, 329.

ro fessur, 267.

saidbir, 391. sam, 325. samail, 325. slibist, 106. sliobraim, 106.

tá, 329. temel, 325. tongu, 330.

# GAÉLIQUE D'ÉCOSSE.

an de, 317. blabaran, 101. dé, 317. dreathann-donn, 109. dreòlan, 109. feòrag, 103.

fich, fuich, fuidh, 99. leamhnad, 106. leamhragan, 106.

liobh, 106. liobhragach, 106. plubair, 101. ubh, 99.

#### GALLOIS.

aball, 325.
amherawdyr, 259.
arhos, 259.
arth, 317.

bach, 124.
bawd, 395.
bei, 262.
bewn, 262.
blawd, 327.
bod, 262.
braban, 101.
byddwn, 262.
bynhac, bynnac, 259.

caffel, 259.
canhoed, 259.
carwn, 258.
catwei, 265.
cerdhwn, 259.
chwih, 104.
chwiban, 104.
chwibanad, 104.
chwifio, 104.
clauarder, 113.
cyfeistedd, 107.
cyfeistyddio, 107.
cynhal, 259.

delhwn, 259.
dryw, 109.
duiutit, duwdid, 113.
duwdod, 113.
dyndid, 113.
dyndod, 113.
dywetwn, dywettwn, 259.

elhwn, 459. ellwng, 116. erchi, 259. estron, 109.

Jach, 99.

ffei, 99. ffi, 99. ffiaidd, 100. ffich, 103. ffûn, 101.

gallu, 259. genhyf, gennyf, 259. glendid, 114. govynhwn, a5g. gwib, 102. gwich, 103. gwichell, 103. gwichial, 103. gwichio, 103. gwichiwr, 103. gwichydd, 103. gwichyll, 103. gwichyn, 103. gwif, 102. gwip, 109. gwiwer, 103. gwybod, a62. gwyl-awst, 36o.

ha!, 99. hach, 99.

ich, 103. ieuenctit, ieuenctyd, 113-115. io, 105. iwbwb, 106.

lladhwn, 259. llawn, 328. llefelin, 106. llefrith, 106. llefrithen, 106. llibystr, 106. llyfelyn, 106. llyfi, 106. llyfrith, 106. llyfrithen, 106.

maut, 395. mich, 103. minheu, minneu, 259. mynhwn, 259.

na, nad, nas, 263.

oni, onid, onis, 263.

pc, pcd, pcs, 163.
pci, 159, 26s, 263.
pib, 104.
piber, 104.
pipennou, 104.
pipian, 105.
pipianu, 105.
pispaur, 106.
pw, 100.
pwflio, 104.

racdam, 116. rodhwn, 259. rothwn, 259.

si, siw, su, 97, 98. siad, suad, 97. sio, suo, 97. sisial, 98.

tymhor, 259.

urdain, udo, 106.

wb, 106. wbwb, 106. wfft, 99.

y ddoe, 317. yslebog, 106. yslebren, 106.

#### CORNIQUE.

denses, 114. densys, 114. deusys, 113. dovses, 11h. hevelepter, 113. leuerid, 106. tewlder, 113. vibonoul, 104.

#### BRETON.

a, 105. abaster, 116. abasteri, 116. ac'h, 99. ac'h-amen, 100. ac'h foëy, 99. ac'hmen, 100. adolecentet, 113. aer-c'hwiber, 104. aer-wiber, 104. ahanen, 100. ah-foui, 99. alamali, 108. allas, 98. allazik, allazeiq, 98. aman, 100. amiabldet, 113. apertis, 115. araous, 92. arbid-, 107. arc'h, 107. arc'heust, arc'host, 106, 107. archuestet, 107. arhuest, 107. aroez, 107. arraw, 92. aruid-, 107. arveset, 107. arvest, 107. arvesti, 107. arvestiad, 107. arvez, 107. aval, 325. ayaoiiic, 105. ayou, 105.

babous, 94.
babouse, 94.
babouse, 94.
baillibousein, 94.
balbein, 95.
balberch, 96.
balbesch, 96.
balboes, balboez, 94-96, 101.
balbousein, 93, 94.
balbouser, -zat, 94,
balbouser, -zat, 93, 94.
balbouza, -zat, 93, 94.
balbouza, -zat, 93, 94.
balbouze, 93, 94.

balibous, 93, 84. balibousach, -sage, 93balibousein, 93-95. balibouser, 94. bàous, y4. baousein, 94. baoüsér, 94. barlobi, 95. barlobiet, 95. basnecg, 116. basq, 116. basqaich, 116. baüous, 94. hauzet, 94. belbi, 95, 96. belbia, 95. belbiach, -byaich, 95. berlobi, 95. beulbes, Beulbes, 95. beurleugueusat, 95. birous, 92. bleud, 327.

breugueusat, 95.

cansortisse, 115. carehèn, 258. carèn, 258. carfèn, 258, 264. chalamaï, 108. chalavari, 108. chalavis, 107. chalpa, 108. chalpis, 108. chalvari, 108. chanavis, 107. chariuari, 108. chelp, 108. chelpeta, 108. chilevari, 108. chilori, 108. chilouri, 108. chinouri, 108. c'houistañ, 105. c'houistantin, 105. choul, 96. chourik, 96, 97. chourika, -kal, -kat, 96. chourikein, 96. chouriquercah, 96. chuchal, 98. chucher, 98. chuchuenn, 98.

chuchuénnicq, 98. chuchuer, 98. chuchumuchu, 98. c'hwiban, 104. clouarder, 113. clouardet, 113. coantis, 115. coenntisse, 115. consortisse, 115. cossteenn, 109. couardis, 115. couartisse, 115. couuetis, 115. craignous, 92. craignus, 92. cut. 98. çutal, czutal, 98. czutell, 98.

deac'h, 317. dichelpañ, 108. dielc'ha, -c'hat, 108. difelc'ha, 108. difelheiñ, 108. diflacqeiñ, 108. diflak, 108. diffancqa, 108. dihelchaff, -chat, 108. dihêlhein, 108. dihelkein, 108. dihostal, 108. dillocater, 116. dirazaff, 116. disflancqet, 108. distrantel, 112. divalbein, 96. divalbouseiñ, 94. divalbouz, 94. divalbouza, -zat, 94. divergondicz, 115. divergontis, 115. diveulbezein, 95. diviruss, 92. dizonestiz, 115. dometic, 325. don, 325. draouennik, 109. dreu, 109. drouc'han, 100. drouhanik, 109. drou-zesped, 116. drou-zivez, 116.

cac'h, gg. ec'h, 99. egzañsour, 116. embreder, 116. embreguet, 116. enchelp, 108. ene, 325. env, 325. eskerb, 108. estern, 110. estlam, 110. esstreinn, 110. estid, 107. estran, 110. estrañjour, 110. estrem, 111. estren, 109-111. estrenua, 111. evann, 325. excidet (euzicdet), 113. extremite, 111.

fac'h, 98-100. fae, 93, 98, 99. faea, 99. faeus, fæus, 93, 99. fah, 98, 99. fe, 98, 99. fec'h, 98-100. fentis, 115. figus, 100. fioun, 100, 101. flabenner, 100. flac, 108. flambeux, 95. flamboues, 95. flanc , 108. flapen, flappen, 100. flapennach, 100. flappenna, 100. flepennat, 100. foai, 98. f**o**e, g8. foci, 98. foi, 98. fortumm, 112. foui, 98. franchis, 114. francq, 114. francqiçz, 114, 115. friandis, 115. friantis, 115. frondicq, 119.

frontt, 112. frount, 112. fuc'h, 101. fucha, 101. fuc'ha, 101, 102. furet, 103. fy, 98-100.

gailhardiz, 115. gaillartisse, 115. galantisse, 115. galous, 92. galus, 92. genelæus, 99. genefaüs, 99. giber, 102. gilivary, 108. glanded, 114. gloan, 329. golloenter, 116. gormantisse, 115. gonigourrer, 96. gourmandis, 115. gouzaff, -zanv, 325. gouzanvann, 325. gragnousein, 92. gragnouss, graignous , 92. grignous, 92. grignousein, 93. grignouzal, 92. gueléüenn, 108. guenehűénn, 108. guiber, 103. guïberou, 102. guïc'hat, 103. guic'her, 102, 103. guifber, 102. güigour, 96, 100. güigoura, -rat, 96. guiñver, 102, 103. guiver, 102, 103. Guybair (Le), 102. gwiban, 104. gwiber, 102. gwibero, 102. gwica, -cat, 103. gwic'h, 100, 103. gwic'ha, 103. gwic'hadennou, 103. gwic'hal, 103. gwic`haran, 103. gwic'her, 102, 103.

gwip, 102. ha!, 99.

gwic'huz, 103.

habascder, 116. habaster, 116. haff, hanv, 325. haio, 105. halpañ, 108. hantisse, 115. harao, 92. har bléye, 93. harp, 108. harpa, 108. harper, 108. hars, 93. hec, 116. heder, 116. hegaratdet, 113. henvel, 325. herlegonn, 95. herp, 108. herpa, 108. herper, 108. heuelebdet, 113. heuelebidigaez, 113. honésstisse, 115. hore, 98. horell!, 98. horribldet, 113. hu, 93. hualao, 92. hudale, 105. hudereah, 106. huluao, 93. huyban, 104, 105. huybanat, 104. huytellat, 104.

iaouankis, 114, 115. inean, 325. instrannet, 110. intaff, intanv, 325. iou, hiou, 105. iou! iou! ou!, 105. iouankis, 114, 115. iouc'hal, 105.

jalvari, 108. jenepruss, 99. jolory, 108. julory, 108.

kik-torr, 116. kitorr, 116. koantik, 103.

labenn, 100, 101. labenna, -nnat, 100, 101. labenner, 100, 101.

fronduss, 113.

frontalité, 112.

frontal, 112.

lan, 110. landreantiz, 115. lein, 110. leun, 328. libistr, 106. libistrenn, 106. libous, 95, 106. libousag', 95. libousein, 95. liboust, 106. libouz, 106. limoes, limous, 106. limoes, liuoes, 94, 106. limouch', 106. limous. 94, 106. limouzéc, 106. livreh, livrih, 106. livriz, 106. lourdis, 115. lourtisse, 115. lybicz, 106. lybouçz, 94, 106.

Marc'harid coant, 103. meut, 395.

neff, nenv, 325. nesaffaelez, 113. nesaffdet, 113. niver, 325.

ourlik, 97. ouroul, 98.

pacience, 113. pacientet, 113. parfetis, 115. pascaf, 116. pastur, 116. paz-iuderez, 105. paz-yud, 105. piben, 104. piepal, 105. pipya, -yal, 105. pistinanz, 108. plapen, 100. pouc'h, 100. pouff, 104. preff, prenv, 325.

qyouc'hal, 105.

rachous, 92.
raczaff. 116.
riboul, 97.
riboula, -lat, 97.
ribouladeg, 97.
roeny, 326.

salavis, 107.
sausnecg, 116.
scrignous, 92.
semeilh, 111.
simillerez, 111.
simillou, 111.
sioaden, 97.
siouaz, 97.
sioul, 97.
sioul-riboulen, 97.
sioul-sibouroun, 97.
sofkonn, 107.

sotis, 115.
stram, 112.
strana, 111.
stranel, 111, 112.
strantal, 112.
strantel, 112.
suta, sutal, 98.

sutella, -llat, 98. suter, 98. suterez, 98.

taul-feucq, 109.
taul-peucq, 109.
teffalder, 113.
tenval, teval, 325.
teualdet, 113.
touleq, 113.
toul-hosstein, 109.
treb, 325.
tref, 325.
troc'han, trouc'han, 109.
tyrandicz, 115.
tyrantis, 115.

uscau, 106.

vaillautis, 115. vufeñ, 104.

wiq, 96.

yaouanctis, youanctisse, 114, 115.
yeuanctiz, 114.
youal, 105, 106.
youanc, yaouanc, 113.
114.
youanctet, yaouanctet,
iaouancdet, 113-115.
youanctisse, 116.
youantis, 114, 116.
yuanktis, 114.
yudaden, 105.
yudal, 105, 106.
yuderez, 105.

# LANGUES GERMANIQUES.

### GOTHIQUE.

agis-, 7.
ains, 298.
aurkje, 181.
aurtigards, 181.
baitrs, 298.
bauhta, 303.
baurd, 181.
bidja, 306.
brahta, 303.
bruhta, 303.

dius, 23.
fairzna, 316.
filu, 328.
fotus, 12.
fruma, 298.
guma, 299.
habaiþ, 307.
hafja, 307.
hairto, hairtins, 12.

diups, 327.

juggs, 114. kuni, 298. magan, 142. mikileid, 322. niman, 396. riqiz-, 7. riqizeip, 322. Ruma, 178. saia, 300. skalja, 141.

speiwan, 321. bahta, 3o3. baim, 18. baurseib mik, 307. baursjo-, 308.

baursus, 307. -binsan, 311. buhta, 303. w**ad**i, 190.

waia, 300. . waurhta, 3o3. waurk, 3o3. waurkjan, 303, 306, 308.

#### VIEUX HAUT-ALLEMAND.

ars, 194.

bellan, 391. binda, 59. bittar, 298. blabbiżon, 101. bremo, 391.

brestan, 62. brūn, 181.

durri, 308.

eiscon, 185, 300, 312.

fiohta, 206. forscon, 312.

gagrim, 154. gestaron, 317. girida, 319. gramizzon, 154.

balon, 183.

hanaf, 179. haram, 315. hinkan, 3o3. hūs, 178.

chirihha, 179. krapfo, 142.

chratto, cratto, cretto, 71. krippja, 410. chrūzi, 179. kuoli, 399.

kuoni, 399.

liggu, 307. marhila, 200.

meto, 401. neman, 396.

nida, 396. nidana, 396. nidar, 396.

pfenning, 182. pfistür, 178.

ritan, 414. Rûma, 178. rūla, 181.

sciuhen, 135. speho, 308. springan, 399. strûz, 181.

tior, 23.

uz, 431.

wē, 434. werc, 308. wirkju, 3o3. wisala, 435.

zuo, 150.

#### MOYEN HAUT-ALLEMAND.

brimmen, 391. brummen, 391. getwās, 23. jú, júch, 105.

jüchezen, 105. kaf, 135. schimpfentiure, 125. sprinze, 399. swäger, 401. wisel, 435.

#### ALLEMAND MODERNE.

absoviert, 361. achten, 78. aus, 431.

ausschen, 355.

branntwein, 60. bremse, 3g1. brübe, 62. brüllen, 61. bube, 62.

changiert, 361.

denken, 33o, 355.

dünken, 355.

eichkätzchen, 103. einpauken, 189. elsterauge, 200. enschumpfieren, 194.

fauchen, fauchzen, 101. first, 207.

grimmen, 212.

handgreiflich, 94. hase, 54.

himbeere, 363.

jauchzen, juchzen, 105. jucken, 216.

kachel, 69. kann, 977. klein, 210. kopf, 356. korn, 328. kratte, krotte, 71. krebs, 211. kricke, 70.

kurz, 125.

### 468

lade, 287. lallen, 392. lang, 125.

leer, 286. leim, 106.

mag, 277. Marmagen, 325. meise, 289. ınilz, 291.

Neumagen, 326. Nims, 326.

ochs, 82.

mus, 293.

LEXIQUE DES MOTS ÉTUDIÉS.

pfui, 99, 409. plappern, 101.

quieken, 103.

raffen, 412. resolviert, 361.

schale, 141. scheu, 135. schimpfen, 124, 125. schumpfentiure, 194. sehen, 355.

spaziert, 361.

sperren, 143. stahl, 424.

storch, 181.

tasche, 494. thun, 146. tobac, 429.

viel, 328.

wallen, 328. weck, 435. weiss, 277, 278. werk, 3o3. wiesel, 74. winden, 435.

zeitwort, 270, 280.

#### SUISSE.

krälle, 71.

krüsch, 70.

luge, 287.

VIEUX SANON.

hlinōn, 300.

#### ANGLO-SAXON.

læssa, 7. tō, 150. tûn, 178. twi-, 3g4. wyrresia, 7. wyrsa, 7.

#### ANGLAIS.

blab, 101. blabber, 101. blubber, 101. deep, 347. distinguished, 361. fie, 99. foh , 99. he , 383.

bellan, 391, 392.

grindan, 148.

hænep, 179.

læresta, 7.

hooping cough, 105. it, 383. long , 195. poh. 100. polecat, 103. puff, 104.

put-in-band, 24. she, 383. slip, 106. slippery, 106. sloven, 106. vanquished, 361. whiff, 104.

#### VIEIL ISLANDAIS.

belja, 391. hampr, 179. hamr, 315.

kenu, 399. miodr, 401. nema, 396.

pugh, 100.

penningr, 184. skakkr, 3o3. sólta, 3o3.

### SUÉDOIS.

fy, 99.

tvi, 99.

### NÉBRLANDAIS.

foei, 99. kennep, 179. Nijmegen, 346.

Nimwegen. 3a6.

### LANGUES LETTO-SLAVES.

### 1. -- LANGUES LETTO-PRUSSIENNES.

#### VIEUX PRUSSIEN.

dwi-, 394. eyswo, 185. gerbt, 183. golimban, 185. meddo, 401. waispattin, 198. wissas, 9.

#### LITHUANIEN.

akmū, akmeūs. 19. apvitkti, 392. ártymas, 297. atimste, 318. ažu, 183, 184. ažusiteydžia, 184. ažuweyzdetoias, 184.

hatsas, 392.
barů, 301.
betévis, 391.
bildu, bildéti, 392.
bimbalas, bimbilas, 391.
birbiù, birpti, 302.
blázgu, 393.
blébénti, 393.
bóju, 300.
bidamas, 310.
buriù, bùrti, 303.
bùs, 318.
búsime, 318, 319.
busius, 317.
búsnie, 318, 319.

czerszkiù, czeřszkti, 309. czirszkiù, cziřszkti, 309.

darosi, daros. 318.
daŭsos, 23.
dèksiu, 317.
dēsti, 300.
dumiù, dùmti, 302.
duosti, duost. 318.
drāsé, 23.
dvesiù, 23.

dvi-, 394.
êdmi, 323.
eīdamas, 310.
esmi, 318.
essus, 318.
ésti, 309.
észkau, 312.
ëszkóti, 300.
evsime, 317.
ező, 390.

gaudžiù, gaūsti, 183.
geriù, gérti, 302, 393.
girdi, gird, 318.
giriù, ghrti, 302.
girtiù, 310.
gnybti, 302.
grébiu, 302.
grindžù, gristi, 302.
gróju, 183.
gulěti, 302, 304.
-guliù, -gulti, 304.
guliù, gutti, 302.
gůdějůs, 310.

i-, 185. imù, 396. iriù, ìrti, 302. isz, iż, 184. iumpi, iump, 318. jùngin, 300.

kalbů, 183. kalů, 301. klúpoju, 310. klykiů, klyktí, 304. krupiůs, 304. kuliů, kůltí, 340. kuriů, 309.

lalūti, 392. láukiu, 303. lēkù, likti, 302. lēpiu, 303. lēžiù, 308. liko, 299.

medus, 401. megs, 318. minėti, 323. mini, 323. minkau, 303. motė, 12. munkiū, 303.

nakti-, 185. negi, neg, 318. nēszamas, 401.

õ, 186. óbůlas, 185. ožís, 185.

pāsakoju, 310. pavelt, 393. pēsziu, 309. pinù, 311. pirmas, 298. plaksite, 3184

puczù, pũsti, 309.

regi, 318. rēkti, 392. rúgiu, rúkti, 302.

sakis, 318. sédi, 323. sédmi, 323. sėju, 300. sesis, 318. sesů, 13. siunczù, siūsti, 302. siúlas, 321. siúli, 301. skeliù , skélti , 302. skiliù, skilti, 302. skiriù, skìrti, 302. skùndżu, 3o3. smir**d**éti, 3o3. smìrd(i), 302. smìrdżu, 303. spiáuju, 304, 321. spiriù, spirti, 302. spleczù, 309. sprústi, 399. srebiù, srépti, 302.

sunkiù, suñkti, 302.
sunti, sunt, 318.
surbiù, suřpti, 302.
sveriù, sveřti, 301.
szaŭkias, 309.
szaukiù, szaŭkti, 301.
sziřmas, 298.

szvilpiù, szvitpti. 309.

szirvas, 298.

tekėti, 323.
tempiù, 311.
tesiù, 311.
tures, 318.
tureti, turet, 318.
turėti, 307.
turi, tur, 318.
tùrime, 318, 319.
turiù, 319.
tvenkiù, 303.
tvirtas, 150.

u-, 185. usz-, 185. uż, 183-185. użteka, 184.

tyriù, tìrti, 30%.

užtiesu, 184. užu, 184. užweyzdetoias, 184. üga, 185. üsis, 185.

vadoju, 190.
vatksmas, 313.
vařsmas, 313.
vědě, 299.
-velmi, 323.
vermiù, vémti, 308.
verczù, 308.
verpiù, 303.
vespiù, 303.
vespiù, 311.
viltis, 311, 398.
visas, 9.

wieszpati, wieszpat, 318.

žēmė, 298. žióju, 15. ž**mogumi,** žmogum, 318. žmu, 299.

#### LETTE.

bildu, bildēt, 3g2. bimbals, bambals, 3g1. jemu, 3g6. kalōt, 183. n'emu, 396. pūšu, 302. skaužu, 303. speru, spert, 304. ūzminu, 10. wiss, g.

#### II. --- LANGUES SLAVES,

#### VIEUX SLAVE.

a, 186. ablůko, 186. afredonů, afedronů, 177. agoda, 186.

baja, 300, 308, 392. banja, 179. běža, 323. bimř, 307. bogatěti, 14. borja, 301. brunatřnů, 181. bůditů, 305. byše, byšasteje, 317. byvaatů, 299. ceta, 177. četyre, 386.

čedo, 177. črůnů, 181. chlěbů, 185. chlujati, 173.

chyzň, 178.

daja, 300, 308. dežda, 300. deždėši, 300. dėją, 308. dívě, sítě, 394. dochůtorů, 173. duchů, 23. důva, 386, 394.

Gavasa, 177. Gavvata, 177. glagolja, 300. gobidař, 177. Golgota, golgosa, volúyota, yellyota, 178. golf, 185. goněti, 14. govoriti, 392. govorů, 183.
grają, 183.
gramota, 182.
graždan-, 11.
grimitů, 323.
grůdů, 181.
yazofilakiją, 178.
yedsimani, yensimani,
178.
yeoně, yeenně, 177.

jablŭko, 185. jadetŭ, 310. jadro, 185. jagne, 185. jagoda, 185. jaje, 185. jasenĭ, 185. jastrębŭ, 185, 186. javě, 185. jazino, 185. jidetŭ , 310. jimamī, 323. jimą, 396. jimětř, 307, 323. jino-, 185. jinŭ, 185. jiskati, 185, 300. jiska, 300, 312. jišta, 300. jišteši, 300. jištetu, 300. ũ-, 8. junakŭ, 8.

kaleži, 179. kašiljati, 15. klikna, 183. kolja, 301. konici, g. koničati, 8, 9, 14. konoplja, 179. kodrantŭ, konŭdratŭ , 177. koristi, 180. krajichŭ, 8. krena, kratiti, 399. krikna, 183. križi, 179. krovati, 182. krŭvi. 298. kryja, 301, 304. kryti, 301. kŭnedzi, 9, 177. k'esar'e, k'esare, 178.

lača, 309.
lakomu, 309.
Lazaru, Lazoru, Lazari,
182.
leža, 307.
litra, 177.
livra, 177.
liža, 308.
luža, 301.

medŭ, 401. melja, 301. miněti, 304, 323. minitŭ, 304, 305, 323. mlěti, 301. mlčtitŭ, 323. mlůviti, 392. moji, 8.

nasmisati se, g. nesomŭ, 401. Nevtalimě, 175. nicī, 8. nizŭ, 396.

mrumurja, 300.

oběštatí, 15. oblěští, 322. obujatí, 15. ocitů, 177. oko, 395. ostrů, 185. oticí, 9. otiče, 8, 9. otičé, 15. otůvěštatí, 15. ovica, 8.

paky, 8. pastyrji, 178. peka, 3og. pero, 316. peti, 386. pěnedzí, 182. pisa, 301, 309. pišta, 15. pitati, 14. pitěją, pitěti, 14, 15. pitomů, 15. piną, 311. pĭsati, 301. plesna, 316. plištati, 15. pljuja, 304, 321. ploskva, 173.

plova, 309.
pluja, pluti, 301, 309.
podražati, 14.
porja, 301.
postů, 173.
predati, 399.
prijajetů, 299.
prosvora, 175.
průtení, 299.
průstů, 299.
průstů, 299.

raspęti, 311.
razuměti, 14.
reką, 392.
ribě, rybě, 180.
ricati, 9.
-rica, 8, 9.
Rimů, 179.
Rumřsků, 181, 182.
růzati, 301.
rvba, 179.

Sarevista, 175. Sarevta, Sarefta, 175, 177. sabota, sobota, 177. sěděti, 323. sěditů, 323. sěją, 300, 308. sěžda, 323. sica, 9. sicego, 8, 9. sicechŭ, 8, 9. sicémi, 8. sicemu, 8. sicĭ, 8, 9. slovo, slovese, 12. sluchů, 311. slušati, 14. smrŭděti, 302. smrŭditŭ, 302, 323. smrůžda, 303. sramŭ, 315. srudicichu, 8. stają, 300. stenati. 301. stenja, 301, 309. strusŭ, 181. săchnati, 301. săchă, 301. sĭdją, 301. sălă, 301. sŭrebro, 181.

sňša, 301.

sŭšetŭ, 307. sŭvčštati, 15. svItitŭ, 323. šestI, 386. šija, 301, 304. šiti, 301.

ta, 18.
taků, 8.
Teofile, 173.
těchů, 18.
těma, 18.
těmi, 18.
těmě, 18.
ti, 18.
tilja, 116ti, 15.
tilja, 15.
tina, 311.
trepešta, 301.
trýe, 386.
tvrůdů, 150.
ty, 18.
tynů, 178.

ustrašati se, 14.

Varaava, Varavva, 177. večerjati, 15.

velită, 323. velja, 323. vede, 323. vedeti, 323. veja, 300. venii, 323. venicati, 14. vestati, 15.

věste, 15. věverica, 103. viděti, 323. viditů, 323. vidomů, 15, 323. Vidsajida, 175.

Vidtiagiė, 175.
Vittleemu, Vittlėomu,
Viθleomu, Viθlemu,
177.
vižda, 323.
vižd, 15, 323.
viša, višja, 9.
višego, 9.
višečhu, 9.
višečhu, 9.
višemi, 9.
višemi, 9.
višemi, 9.

visi , 8 , 9 , 298. vlasfimič , 175 , 177. vlasvimič, 174, 177.
vlíčechů, 8.
vlíče, 8.
vlíků, 181.
vlůna, 181.
vonjati, 15.
vrůčí, 177, 181.
vrůcí, 177, 181.
vrůs-, vuz-, 184.
vůsprenati, 399.

:a, 184. zemlja, 298. zěją, 15. znaja, 308. želaaše, 14. želają, želati, 14, 15. želėją, želėti, 14, 15, 393. želěję, 14. želja, 15. žena, 18, 393. žeti, 3o1. židŭ, 179. žila, 392. živaago, živajego, 199. žĭnja. 301. žinjetu, 3o5. žlěza, 39°.

#### SERBE.

ìskati, 300. jáje, 185. jástrijeb, 185. križ, 179.

njédra, 185. pic'a, 15. pises, 309. pitati, 14. prénuti se, 399. Rīm, 179. rūta, 181. žlijėzda, 392.

#### TCHÈQUE.

církev, 179. jízva, 185. křiž, 179. kořist, 180. mluviti, 392. píce, 15. rákev, 179. veš, 9.

#### HAUT-SORABE.

všon, 9.

#### POLONAIS.

biegę, 3a3. fe, fi, 99. kry, a98. krzyž, 179. Lazař, 18a. mam, 323. mówić, 399. nadro, 185. pie, 99. pica, 15. ptochy, 173. pore, 301. ruta, 181. ryba, 179. Rzym, 179.

wetna, 181. wilk, 181. wszv, g.

wszystek, g.

#### RUSSE.

a, 186. balabolit', 96. herdo, 181. hegú, 323. hežát', 323. vertográd, 181. govorit', 392. górdyj, 181. grámota, 182. dělaju, 310. dělo, 310. želat', 14. železá, 392. žnu, 301. gra, 310.
igraju, 310.
iskáť, 300.
iščú, íščeš, 300.
korýsť, 180.
krováť, 182.
Lázar', 182.
lgu, 301.
Martha, 174.
mólviť, 392.
nědro, 185.
pitáť, 14.
pišeš', 309.
píšča, 15.

prjánut, 399.
ráka, 179.
Rim, 179.
rúta, 181.
rýba, 179.
serebró, 181.
sterch, 181.
tfu, 99.
uměju, 310.
černyj, 181.
ězva, 185.
jaicó, 185.
jástreb, 185.

#### PETIT RUSSIEN.

križ, 179.

## LANGUE ARMÉNIENNE.

azdr, 185. akn, 395. ataykh, 381. -atj, 393. ambarnam, 396. aydor-, 17. aylazgi, 391. aynr, 17. aynor-, 17. aysor-, 17. avr, 18, 19. ayr, 319. aner, 19. anççes, 16. asteay, 397. ackh. 393. arn, 18. 19. aroum, 399. aramb, 18, 19. aranc, 18, 19. arb, 16. arbi, 16. argel, 393. arcarcel, 398. arj, 316. ars, 18. arkh, 18. awrhnel, 398.

bay, ban, 392. bar, 392. barnam, 7. barbar, 392. baresēr, 391. barji, 7. barš, 397. baç, 16. baçi, 16. baççes, 16. bekbekel, 398. bein, beiin, 7. berem, 305, 311, 381. beremkh, 381. berēkh, 381. beri, 16, 311. berim, 3o5. berum , 401. botokh, 391. boř, 391. burn, bran, 7. gain, garin, 7. getj , 393. getjkh, 39s. glux, gəlux, gulux, 16. gluxner, 16. gna, 16.

gnal, 16.

gnasces, 16. gnac, 16. goykh, 381. gorc, 308. grea, 16. greac, 16. grel, 16. gresces, 16.

dainam, 7. darjay, 7. dor-, 17. dsrov, 395. dran, 194. duřn, 194. durkh, 194.

cbaç, 16.
cber, 16.
ed, 308, 310.
cdi, 16.
ezr, 390.
cki, 16.
ekn, 311.
etbayr, etbawr, 18.
ct, 300, 308.
etu, 16.
cwthn, 398.
crduay, 394.

eream, 394.
cresun, 386, 395, 400.
erekh, 386, 387.
erekhkani, 394.
erekhhariwr, 387, 394.
erthal, 195.
eris, 394.
eric, 386.
erkbay, 394.
erkeam, 394.
erkeriwr, 394.
erkewan, 394.
erki-, 394.
erki-, 394.
erki-, 394.
erki-, 394.

zatanel, 396. zarthnum, 399. zgenum, 399. zgeççis, 16. zokhanç, 19.

ēarb., 16. ēr, 17. əntherççis, 16. ənker, 19.

thawthaphel, 398. thacces, 16.

iž, 392. imoy, 17. ištol, 195. iwikh, 381.

lac, 16.
lacces, 16.
learn, lerin, 7.
lezu, 400.
lezui, 394.
lic, 16.
lnum, 399.
lor, 397.
loramarg, 397.
lsem, 311.
lcces, 16.

xawskh, 391. xççes, 16.

kanamb, 18. kanaykh, 18. kanang, 18. karkarem, 392. kag, 16. keaç, 16. keray, 393. kerp, 397. kerpas, 397. -kert, 397. keççes, 16. kin, knoj, 18, 19, 393. kisur, 401. knik, 19.

kaççes, 16.

kotr, 185.

kotkotim, 399. koškočel, 398. kskic, 398. hayel, 396. hayr, hawr, 18. 19.

hangčim, 393.

hatanel, 396. hatanem, 394. harthnum, 399. hariwr, 384, 386. harsin, 12.

harsunkh, 12. harçanem, 312. hececel, 398. hetjay, 399. hetjnum, 399.

hefukh, 381. bin, 383. hing, 393. hiwth, 396. hngetasan, 393.

hototel, 398. hraparakaw, 398. hrovartark, 395.

jeřin, 194. jeřn, 194. jeřnat, 394. jeřkh, 194. jioy, 394. juoy, 394.

-marg, 397.

mardoy, 17.
mayr, mawr, 18.
math, 395.
meth, 394, 399.
meth, 401.
metu, 401.

mec, 383. meroy, 17. mioj, 19, 394. mog, 397. Yazkert, 397. yeç, 396. yeççis, 16. yisun, 386. yovaz, 395.

na, 383. nayel, 396. ner, neroj, 19. neçuk, 396. nzovkh, 395. nist, 395, 396. niwthem, 396. noyn, 383.

nos-, 17. nov-, 17. nora, 17. norin, 17.

noç, 17. nokha, 17. nokhin, 17.

šawšaphel, 398.

oth, 183. oys, 17. oyr, 17. oyc, 17. oykh, 17. otn, 12. oroy, 17.

čaraxaws, 391. čorekhhariwr, 381, 394 čoric, 386. čorkh, 381, 386, 387, 393. ču, 393.

paštpan, 397. patuhas, 398. psak, 16. psakner, 16.

jeray, 7, 399. jernum, 7, 399. jerm, 392. jil. 392.

sarsur, 398, 399. sarsram, 399. sēr, 311. siramarg, 397. sireac-, 16. sirem, 311, 391.

#### LEXIQUE DES MOTS ÉTUDIÉS.

siresces, 16. sireçi, 311. sireçiç, 16. skesur, skesroj, 19, 401. sor-, 17. sorsorem, 398. sut, 399, 400.

vazvazel, 398. vathsun, 386. varz, 397. vard, 397. veh, 397. Všnap, 397. Vrkan, 397. Vrken, 397.

lagr. 19.

tal, taloj, 19. tam, 308. tawth, 398. teteaw, 19. teti, 19. tetwoj, 19. teruthiwn, 400. tēr, tiroj, 19, 400. tēruthiwn, 400. tērunakan, 400. tërunean, 400. tēruni, 400. tikin, tiknoj, 19. tiraspan, 400.

tirel, 400. tiruthiwn, 400. tuakh, 16, 394. tueal, 394.

-r, 17.

çin, 317. cucces, 16.

phaxèim, 393. phuštipan, 397.

-kh, 381. kharasun, 386. kheni, 19. khərwoč, 18.

khoyr, kher, 19, 18, 19. khonovkh, 381.

khsan, 386, 395. khvir, 18. khroj, 18.

khun, 381, 398.

#### LANGUES INDO-IRANIENNES.

#### SANSCRIT.

ákar, 3og. akrapista, 3xo. akramīh, 320. ákṣĩ, 393. ágan, 311. ágām, 314. ághrabbam, 309. agrabhīt, 309, 319, 320. ajaisam, 317. átaksisuh, 319. átan, 308. atārisma, 391. ádāt, 300, 308. ádmi, 309, 310. adhamáh, 197. ádhāt, 308, 310. adhāvista, 390. ádhvanīt, 340. aniti, 391. anya-, 354. anyát, 389. anyatarát, 389. apāvisuh, 340. áprāt, 310. ábravīt, 321. abhārisam, 340. abhiman-, 10. abhimātis, 10. ámanthistām, 321. amanmahi, 10. ámavisnu-, 321. amīsi, a4.

aráni, 91. arámati-, 10. artháyati, 310. ávadhíh, 391. avamīt, 391. avart, 308. avasrem, 319. ávāt, 390. avika, 8. áviş**ta** , 321. ávīḥ , 321. açmanam, 11, 12. ácrot, 311. astaú, 78. aşthavişam, 311. asanisam, 3:10. ástarili, 391. ásthi, asthnás, 185. ásvanīt, 341. ājişulī, 319. ất, 186. ānīt, 321. āmīt, 391. āvis, 185. ācupátvan-, 186.

icháti, 319. itarat, 389. ithá, 315. imáh, 315.

uksan, 8a.

ucháti, 312. úpamātis, 10. uṣāsam, 12. ūrj-, 328. ūrņā, 348. ūrmis, 328.

řksah, 316. rstih, 397.

éka-, 398. ékam, 389. éti, 310. ósati, 3o3.

kaksya, 89. katarát, 389. katithá-, 7. kanisthá-, 7 kapāla-, 356. kúpyati, 307. krnátti, 3gg. kṛtá-, 195. krpam, 195. króças, 183. klóças, 183. kṣaṇiṣṭhāḥ, 320. ksam-, 316.

gáchat, 311. gamistam, 3ao. gir, 301.

gūrtás, 328. grņāti, 183. gnā, 18.

ca, 381. caturthá-, 7. catvárali, 386. cárati, 305. caryáte, 305. chidyáte, 305.

jányus, 19.

járak, 183.

jā, 298, 301. jāgarti, 398. jfhīte, 314. jīrņás, 328. jeşvāti, 317. jóguve, 183. jóṣati, 303. jveṣthá-, jyeṣtha-, 7

tamsati, 311.
tanute, 315.
tarīn, 321, 322.
tigmā-, 298.
trsuh, 307.
trsyati, 307, 308.
trayah, 386.
tri-, 394.

dadárca, 314. dádhati, 300. dá**dhāti** , 300. dándacāna-, 398. dáma-, 23. dárt, 308. davisāņi, 267, 321. davisthám, 7. daçát , 154. daçabhujih, 316. dasmá-, 398. dasrá-, 198. dāman, a3. dnvá, 386, 394. dedicyáte, 300, 309. dédiste, 300, 398. devayáti, 3og. dyumá-, 297. dyáus, divás, 19. drúhyati, 306, 309. dvi-, 394. dvé çaté, 394. dhaksyán, 317. dhāman, 93,

dhấman-, 23, 24. dhấvati, 320. dhāsi, 24. dhiṣánā, 24. dhiṣṇya-, 24. dhiḥ, 301.

naktáblús, 185. nákti-, 185. námati, 396. namasyáti, 299. nácyati, 306. nijānáh, 308. nisīdati, 395. niska-, 86. nīcāt, 8. nīlalohitá-, 183. nudiṣṭhūḥ, 319.

pacalás, 150.

pácāmi, 3og.

pańcacat-, 386.

pati-, 10. pátyate, 3o8. pátyns, 19. papáttha, 10. paplimá, 10. paribhuja, 316. pavista, 320. pacvatás, 150. pácvati, 306, 308-310. pádam, 12. pārsni-, 316. pitár-, 19. piçaná-, 3og. pis-, pinásti, 316. púr. 301. pūrņas, 328. púrva-, 298. prcháti, 314. prajā-, 298. prathāná-, 309, 321. privāyáte, 299. phut-, 101.

bambharah, 391. harbaras, 96. bali, 81. balbalā-karoti, 96. bābhade, 398. bibharti, bibhárti, 314. Buddha-, 85. budhyáte, 305.

badbadhé, 398.

hadhiráh, 390.

brliatí, 395. brhánta, 395. brhánti, 395. brhānti, 305. bháas-, 25. bhaj-, 398. bhánāmi, 3ga. bhambharalī, 391. bháradhyāi, 151, 152. bháramānas, 10. bhárti, 319. bháviva-s, 6. bhámi, 399. bhāsate, 392. bhās, 24, 26. bhāsas-, 25, 26. bhīmá-, 298. bhīrú-, 298. bhuj-, 316. bhūvas-, 6. bhűvistha-, 6. bhári-, 6.

bhűvan, 342.

bhrúh, 3o1.

majjánam, 19. mani-, 81. mandala-, 86. matis, 10. máthati, 391. máthíh, 391. mádhu, 119, 401. man-, 10. manute, 10. mantrávate, 310. manthati, 341. manmahe, 10. mányate, 3o5. marcávati, 3o3. mártiyas, 195. māláram, 13. mṛdú-, 394. ınnāyāt, 300. mriyáte, 307. ınlāti, 327. vatarát, 389. vam-, 396. vācchresthá-, 7. váti, 310. yāvacchrestha-, 7. yúdhyati, 310. yunákti, 300.

raghús, 186.

raçanā, 83.

rāj-, 299.

rājan-, 199. rārapīti, 398. rukmá-, 197. réļhi, 308.

lápati, 392. lálapīti, 398. lúbhyati, 305. lodhá-, 183.

vaksalı, 320. vadişma , 320. vádbīm, 322. vamiti, 3o8. vavodhás-, a4. várvrtati, 398. vácmi, 312. vahaniyas, 146. váti, 300. vādīt, 320. vantá-, 308. vidala-, 74. vidá, 315. vidmá, 315. viç-, 298. vicpáti-, 298. vícva-, g. I visu-, g.

víçvam, 389. víkas, 195. víṣaṇam, 12. víṣāṇam, 13. véda, 278. vaidūrya-, 82.

cáritoh, 309.

rīnah, 399. cúcyati, 301. cúska-, 307. cúsma-, 321. cúsyati, 309. cyenáh, 317. créstha-, 7. créstha-, 7. créstha-, 311. dísyati, 306. clóka-, 311. cvásiti, 321. cvásiti, 321.

sasthá-, 7. sthivati. 321. sákthi, sakthnás, 185. sakhyus, 19. sanisat, 320, 321. sárvam, 389.

sasáttha, 10. sīvyati, 321. suptáh, 310. sedimá, 10. stanihi, 310. stavisyáti, 317. stīrņás, 328. stóṣāṇi, 267. stósi, 317. snāti, 310. spac-, 3o8. spharitva, 391. spharīh, 3a1. smárati, 3o5. smaryáte, 3o5. syūtáh, 321. svanita-, 321. svásār**a**m, 11, 12. svap-, 310. svá**pna**h, 310.

hádati, 309. hánti, 308, 311. hanyáte, 305. haryatás, 150. háryati, 306. hyáḥ, 317.

#### PRACRIT.

velurya, 82.

#### ZEND.

Atare-, 256. Atarečibra, 356. anyat, 389. asi, 393. aži-, 39a. ālare, 356. āļ, 186. āhuiriš, 391. āhuiryehe, 391. āhurēiš, 391. əvərəz-, 320. ōyum, 38g. isaiti, 312. usaiti . 3 12. kərəta-, 195. kəhrpəm, 195. ruma-, 298. xrūra-, 298. všnovīšā, Šeo.

o risa-, 311. čabrušva-, 9. čõrat, 3og. čivīšī, 320. jaiðyeiti, 3o4, 3o6. ainti, 308. lanūra, 87. tiyra-, 298. daēdōišt, 398. darəzayeiti, 3o3. dərəziraba-, 298. dərəzra-, 298. brisata-, 30. brišva-, g. pantanhva-, 9. pančāsat-, 386. paradātam, -tanam, 20. porosaiti, 319. puþrān-, 11.

fraþö, 316. fšaremāt, 315. nask, nosk, 86. maðu, 401. mazga-, 12. mašyō, 195. maþrān-, 10, 11. vaēsmonda, 150. varədā, 397. vasəmī, 319. vāčim, 320. vərəzyeiti, 3o6. vəhrkö, 195. vīsaiti, 386. vīsān-, 11. vīspa-, g. vīspam, 38g. sačna-, 317. รอดิบดีเมอาอาวัต, 397.

## LEXIQUE DES MOTS ÉTUDIÉS.

suxram, 20. spasyeiti, 306. sraēšyeiti, 306. sraota, 311. sraošemna-, 311. Zairica, 8/1. zāviši, 320. zem-, 298, 299, 316. haurum, 389. havanān-, 11. huška-, 307. -hvabdəmna-, 310.

#### VIEUX PERSE.

aiva-, 298. Apriyādiya, 74. aniyas- (čiy), 389. aspa-, 73, 76. kāma-, 309. gaubataiy, 183. xšnāsatiy, 311. frištaka, 84. yātu, yādū, 85. viþ-, 398. visa-, 9. visam, 389. vištāspa-, 76.

#### PEHLVI.

dīk, 317. kām, 309. kāmak, 3og.

pāyak, 398.

#### PERSAN MODERNE.

āfrīn, 398. bih, 397. billour, 82. buš, 397. dī, 317. gāng, 86. gullan, 183. gul, 397. gurz, 397. hugauna, 89. mug, 397. murg, 397. puštban, 397. risten, 83. sīmurg, 397. šarm, 315. xirs, 316. xišt, 397. Yazdegird, 397.

# B. — LANGUES SÉMITIQUES ET CHAMITIQUES.

#### HÉBREU.

abginos, 88.
Abtalion, 89.
Beth-Sean, 74.
dabbeset, 80.
dalt, dalet, 77.
debas, 80.
hagun, 88, 89.

hogen, 88, 89. hogenes, 88, 89. holed, 74. Yahwé, 76. iggeret, 88. Sema'ya, 89. sukkot-banot, go. piṭĕda, 88. souph, 118. qanišqin, go. resen, 83. šĕmōné, 78.

#### PHÉNICIBN.

Sarepta, 89.

#### ASSYRIEN.

agurru, 88. alalu, 91. aspasti, 73. dišpu, 80. dmq, 91. egirtu, 88. ellu, 91. har, 330. kinunu, 74. samanu, 77. sibu, 77. Sarpanīt, 90. tapadu, 88. tinuru, 87. urisu, 73. Zāb, 75.

#### ARABE.

agur, adjur. 88. bily, bilw, 81. billour, 82. tannûr, 87. thaman, 78. djådou, jådou, 85. dibs, 80.
sokkar, 422.
šam', šama', 88.
rabda, 77.
rasan, 83.
rauda, 76.

zàr, 83, 84. zaud, 91. qir, 119. kalah, 80. kanùn, kànùna, 73. Nitùs, 91.

#### SYRIAQUE ET ARAMÉEN.

apharsatkáyé, 84. Apvshi, 225. aspastá, 73. běló, 81. díbša, 80. dínáyé, 84. gabrá, 83. haldubā, 74. huldā, 74. kānun, 73, 74. magalta, 86. mānē, 81. niska, 86. nusha, 86.

Osnapar, 84.
risna, 83.
qiritha, 119.
Tadmor, Tammor, 87.
tanura, 87.
warsted, 73.
zeba, 75.

## ÉTHIOPIEN.

Andés, 85.
'Astar, 85.
ba'ada, 86.
Baras, 85.
bondà, 85, 86.
El, 85.

gěmědjá, 86. gěmědya, 86. inquě, 80. Mahram, 85. šama', 88. tabaraşa, 85. tânikâ, 87. tamaqa, 91. warêzâ, 73. Zando, 85.

## ÉGYPTIEN.

iah, 76.

sabt, 76.

# C. — LANGUES OURALO-ALTAÏQUES.

#### YAKOUTE.

aghis, 79.

sürba, 79.

uon, 78.

#### HONGROIS.

éjczaka, 90. gyöngy, 80. ókör, 82. tenger, 82.

tiz, 79. van, ven, 79.

#### TURC.

an, en, 78, 79, beš, 78, 79, bey, 82, dengiz, 82, doymak, 82, iki, 78, 79. indji, 80. ingā, indjé, 80. kumaš, 86. miš, myš, 78, 79. on, 78, 79. ökūz, 82.

puf, 99. qaiš, 82. qalaï, 80. sekiz, 78, 79. teneke, 87. yigirmä, -mi, 78, 79.

#### MONGOL.

tsak, go.

#### D. — LANGUE LYCIENNE.

A6dais, 239. kasttu. 246. ade, 341. kla, 931. ade, 245. Λέσδος, 236. ago, 940, 941, 945. alaqssa"tra, 937. laMra, 226, 227. Apuvazahi, 225. Artembarès, 221, 242, Masasa, Masasi, 242. · 48. me, a38, a3g, a4a, Monas, 93%. a43, a46. Atonazi, 230, 332. mei, a4a, a43. mene, 938, 949, 944. cbi, 218, 296, 931. mëne, 244. ciyezë, 229. megedune, 338. Cizzapr<sup>n</sup>na, 253, 354, meti, 338, 341-345, 954. 256. mëti, 949, 944. Cuprlli, 299. mey, 243. -ë, 245. Mizrppata, 931. ebe, 241. mluhidaza, 931. ebë, 341. Mutleh, 224. ebehë, 241. Mutlëi, 224. ebëhë, 241. ebehi, a4a. ne, 238-240, 242, 243. ebëho, 241. "turpigaqo, 240. ebeli, 242. ebē"nē, 223, 241. parzza, 295, 953, 954. ebē"ni, 255. σκάταρα, 230. pddë, 231. ëce, 245. pilleºni, 941. ëcuvëmi, 224. Piqe[d]ere, 219. edevčemu, 223. ehbi , 226. Πισᾶς, 239. piyetë, a44. ënë , a46. ënchi, a46-a48. Prdderë, 240. ëni , 346. priyenubeh", a3a. pr"navaqo, 945. Erbbina, 222. esbehi, aa6. pr"navate, as3, esede nevi, 246. 245. esu, 246. pr"navatě, 244, 245. pr<sup>n</sup>nezi, 931. Pttar**a** , 930. hu-, 999.

huvedri, ana.

i, a41, a4a.

icuvazi, 994.

icuvemi , 😦 a 4.

lcuveti , 224. iyonis° , 232.

icezi, aag.

Qadavoti, 232.

pttelezëi, aa4.

pttelezeye, 234.

Πυριβάτους, 227.

Purihimeti, 239.

purihim/etche), 927.

pttarazë, язу, я3о. pttarazi, язу, я3ч.

Qerëi, 222, 251, 254, Qeriga, 229, 230, 251. q"na, 346. q"nahi, 246, 248. q"ta-, 449. q"lavala, 947-950. Q"tlapa, -pi, a/12. Qocbi, 222, 439. qssadrapa, 356. Qudali, 949. Qudara, a44. qu"niyêi , a 23. qu'niyeye, 224. Sbelimi, 245. Sbicaza, 225, 245. se, 243, 246. Σέβεδα, 240. sei, 240, 241, 244. siyêni, 255. s™mati, 231. Σπιγάσα, 1/15. Sppartazi, 230, 249. stolë, 253, 254. sttala, 252-954. sttati, 252-254. surezi, 230, 231. Telebehi, 231. Τερμισσός, 330. Terssigleh, a39. Terzziqle 339. Teththiveibi, 234, 449. ti, 938-940, 949-944. 244. ticencëprë, a3a. tideime, 333. tideimi, 939. Tlavi, aas. tlo"na, 341. triyerë, aag. Tr™mili, a3a.

> Tr<sup>m</sup>miliya, 239. Tr<sup>m</sup>mis", 230-233.

> > 244.

tuvetë, 244.

tuvetu, 246.

tuhes, 228, 931-234,

# LEXIQUE DES MOTS ÉTUDIÉS.

Upaziyë, 239. urebillaha, 247. Utona, 252-254, 257. UzebeëMi, 223, 224, 227. vidranah, 256.

Vah"tezë, 229. vedri, 222, 239, 330. Veh tezi, 229, 230. vizttasppaz", 225. Zisaprana, 255-257.

481

zrppudeine, a54.

# E. — LANGUES DIVERSES.

GÉORGIEN.

urakparakad, 398.

ÉTRUSQUE.

Melerpanta, 227.

netśvis trutnot, 33o.

BASQUE.

fáh, 99.

33

# TABLE DES AUTEURS.

,	Pages.
Arbois de Jubainville (H. d'). — Mélanges celtiques	324
Boissier (Alfred). — Haruspex	<b>33</b> o
Bréal (Michel). — Sur l'origine et la date de la loi osque de Bantia.  Deux mots grecs d'origine sémitique : 1. Σοφός. 2. Ακή-	
Varia: 1. Boutures verbales. 2. Odi, odisse. 3. Celebrare, celeber, celebritas. 4. Le d de fundere. 5. Arcera. 6. Stantes missi. 7. Patois normand: basse "fille". 8. Un \( \xi\$ analogique.	·
9. Schumpfentiure. 10. Longus, largus Étymologies: 1. Affatim. 2. Λεωργός. 3. Κατηχέω.	
4. Formes tanagréennes. 5. Åεθλος. 6. L'aoriste passif grec.	187
Les commencements du verbe	
Étymologies: 1. Quelques dérivés de la racine μεν « penser ». 2. Κυπόλα, κεφαλή. 3. Un vers d'Homère. 4. Εντελέχεια.	
5. Ατερ. 6. Τειχεσιπλήτης. 7. Tristis. 8. Gula Augusti.	
9. Prisatted et les formes osques en atted	354
ERNAULT (É). — Étymologies bretonnes (suite). — 11. Araoux; -ous; rachous; harao, hualao, huluao; har bléye. 12. Balboes, balibous, beulbes, divalbous; belbi; berlobi, barlobiet; balbein, balbe-séh; herlegonn. 13. Chouricqat, sioul-sibouroun; sioul-riboulen; sioaden; ourlik; allazik; czutal; chuchuenn, chuchumuchu. 14. Fi, foi, foei; fac'h, fec'h; fae; genefaüs; jenepruss; ac'h, ac'h-amen, ec'h; figus; pouc'h; fioun. 15. Flapen, plapen, laben. 16. Fuc'ha, fucha. 17. Guiver, guic'her; guiber, guip; guic'hat. 18. Huyban, gwiban; piben; pipya, picpal; c'houstañtin. 19. Iou, ayaoūic, qyouc'hal; yudal. 20. Liuoes, limous; livriz; lybouçz, libistr. 21. Arc'heust, arhuest; arvest, arvez; aroez. 22. Chanavis; chinouri, chalamaī. 23. Dihelchaff, dihelkein; diflancqa, diflacqeiñ; dichelpañ, chelp. 24. Dihostal, toul-hosstein. 25. Drouhanik, draouennik, troc'han. 26. Estren, estran; estrenva. 27. Semeilh, similherez. 28. Strana, stranel; stram; strantal; frontal; frontt. 29. Touleq. 30. Youanctet, yaouanctis, yaouanqiz, youantis; basnecg, heder; egzañsour.	
	92
Fay (Edwin W). — Latin fas, fanum et leurs congénères	22

Gauthiot (Robert). — A propos de la loi de Verner et des effets du ton indo-européen	193 336
GAUTHIOT (R.) et VENDRYES (J.). — Note sur l'accentuation du tchèque	331
Grammont (Maurice). — Le patois de la Franche-Montagne, et en particulier de Damprichard (Franche-Comté) (suite), XV. Vocabulaire: a-curū; cut-étòl; étōdr-lar; lārif-déz óliv; óppè; pètua-è žnūjū, Erratum	40%
GRASSERIE (Raoul DE LA). — Des diverses fonctions des verbes abstraits	<sup>2</sup> 7
Halévy (J.). — Mélanges étymologiques: 1. Urisu. 2. Aspastâ. 3. Kânûn. 4. Hôled, hulda. 5. Seythe, Seythopolis. 6. Hystaspe. 7. IAΩ, IAO. 8. Rauḍa. 9. Δέλτα, δέλτος. 10. Sibu, samunû. 11. Shēmôné. 12. La formation des dizaines en langue turque. 13. Yigirmi, yigirmā. 14. Le turc on, uon en hongrois. 15. Ingu. 16. Qalaī. 17. Dēbaš. 18. Maṇi. 19. Bali. 20. Vaiḍūrya. 21. Ōkūz, ōkōr. 22. Qaiš. 23. Raçanâ. 24. Gabrà. 25. Zâr. 26. Apharsatkûyê. 27. Osnapar. 28. Baras. 29. Zando, Andēs. 30. Boudā. 31. Niṣka, nask, maṇḍala. 32. Gēmēdjā. 33. Tânikâ. 34. Tanūrâ, tannur. 35. Palmyra. 36. Piṭēda, τοπάζιον. 37. Sam', sama'. 38. Agūr, adjūr. 39. Abginos, hagūn, hugenes. h0. Abṭalion. 41. Σάρπος. 42. Σάκαι, sakha, tsak, czak. 43. Qanīšqin. 44. Zand. 45. Damqu, ellu	73
INBERT (J.). — De quelques inscriptions lyciennes (suite)	217
LEBRETON (J.). — L'adjectif verbal latin en -ndus. Étude morphologique et sémantique	145
Meillet (A.). — Notes sur quelques faits de morphologie: 1. Le vocalisme du superlatif indo-européen. 2. Vieux-slave sici, risi. 3. Skr. abhimātis. 4. Les accusatifs skr. áçmānam, svásāram, etc. 5. Sl. želēti, pitēti. 6. Dr. quelques aoristes monosyllabiques en arménien. 7. Le génitif singulier des thèmes pronominaux en arménien. 8. Le génitif en -oj des noms de parenté en arménien moderne 9. Sur quelques formes anomales de thèmes zends en -ă	6
D'un effet de l'accent d'intensité	165
Letto-slavica: A. — Sur l'adaptation de quelques mots étrangers: 1. Vieux-slave vlasvimija. 2. Vieux-slave Rimă. 3. Vieux-slave Lazarji. B. — Étymologies: 1. Vieux-prussien gerbt. 2. Lithuanien ażu, uż. 3. Vieux-slave goli. 4. Vieux-slave jastrębū.	173
Sur les suffixes verbaux secondaires en indo-européen	297
	- 3 /

# TABLE DES AUTEURS.

Recherches sur la syntaxe comparée de l'arménien (suite).	<b>369</b>
Une anomalie indo-européenne, grec άλλο	389
Étymologies arméniennes	3 <b>9</b> 0
REINACH (Théodore). — Boucher	126
Vendrues (J.). — De l'imparfait du subjonctif en moyen-gallois — Voir Gauthiot.	258

# MÉMOIRES

DE LA

# SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

	•					
					-	
		•		•		
					•	
			•			
				•		
		*				
			•			
					•	
				•		
					•	
•						
	•					
•			-			
•						
		•				
				•		

# MÉMOIRES

DE LA

# SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME DOUZIÈME



PARIS (2°)
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR
67, rue de richelieu, au premier
1903



*			

# LISTE DES MEMBRES

DE

# LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

#### AU 21 NOVEMBRE 1903

#### MEMBRES DONATEURS

MM. G.-1. ASCOLI, Prince ALEXANDRE BIBESCO, MICHEL BRÉAL, + JAMES JACKSON.

#### MEMBRES PERPÉTUELS.

MM. Lucien ABBILLE. Alexandre ALEXANDROWSKI. G.-I. ASCOLI. Daniel BARBELENET. J. BAUDOUIN DE COURTENAY. Philippe Berger. Prince Alexandre Bibesco. Alphonse Blanc. F. BONNARDOT. † Alexandre Boutroue. Paul Boyen. Michel Bréal. Sophus Bugge. Ph. COLINET. Georges Cousin. Alexis Delaire. Hartwig Derenbourg. O. DONNER. Edmond Duchesne. Émile Durand-Gréville. † Émile Eggen. Èmile Ernault. Louis FINOT. + Jean Fleury. + Christian GARNIER. Abbé Gonnet. + GOULLET. Giacomo de Gregorio. Émile Guinet. F. HAVERFIELD. Louis HAVET. Victor Henry. Abbe Heriot-Bunoust. † James Jackson. Charles JORET. Jean Kirste. Marquis DE LABORDE.

MM. Henri LARAY. R. P. Jules LEBRETON. Gustave LECOCO. Louis Leger. Abbé Albert Lepitre. A. MEILLET. Paul MeLon. + Demetrios DE MENAGIOS. Paul MEYER. Paul OLTRAMARE. + Gaston Paris. Général Théodore PARMENTIER. Paul Passy. + S. M. Dom Pedro II. MM. Antonio Penapiel. + Charles PLOIX. John Ruys. Maurice Roger. Eugène Rolland. D' ROSAPELLY. R. P. SACLEUX. Ferdinand DE SAUSSURE. A.-H. SAYCE. Gustave Schlumberger. Paul SÉBILLOT. Émile SENART. Edmond Sénéchal. Johan Story. Léopold Sudre. És. Tegnér. . † D' THOLOZAN.
Mile DE TCHERNITZKY. MM. Vilh. Thomsen. Marquis de Vogté. + Edward R. WHARTON. Colonel Wilbois. Ludvig WINNER.

#### LISTE GÉNÉRALE.

#### MM.

- ABEILLE (Lucien), professeur de langue latine au Collège national, professeur de français à l'École supérieure de guerre, Casilla del Correc1162, Buenos-Aires (République Argentine). Élu membre de la Société le 23 mai 1891; membre perpétuel.
- Арам (Lucien), président de Chambre à la Cour d'appel, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 7 février 1885.
- ADJARIAN (Hratchia), ancien élève de l'École pratique des hautes études, couvent arménien, Choucha (Caucase), Russie. Élu membre de la Société le 27 février 1897.
- ALEXANDROWSKI (Alexandre), licencié ès lettres, 94, boulevard de Port-Royal, Paris (V°). Élu membre de la Société le 28 mai 1892; membre perpétuel.
- ANGLADE (Joseph), ancien chargé de cours à la Faculté des lettres de Rennes, Lézignan (Aude).
- Arbois de Jubainville (Marie-Henry d'), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de langues et littératures celtiques au Collège de France, directeur de la Revue celtique, 84, boulevard Montparnasse, Paris (XIV\*). [Adresse de vacances: Jubainville, par Ruppes (Vosges).] Membre de la Société en 1867; vice-président en 1881 et 1882; président en 1883.
- Arrò (Alessandro), professeur au Lycée, 35, Via Santa Chiara, Turin (Italie).

   Élu membre de la Société le 18 janvier 1896.
- Ascoli (Graziadio I.), associé étranger de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres), sénateur du royaume d'Italie, professeur à l'Institut royal, Milan (Italie). Élu membre de la Société le 22 juillet 1876; membre perpétuel, donateur.
- Audouin (Édouard), professeur de philologie et antiquités grecques et latines à l'Université, 14, rue le Cesve, Poitiers (Vienne). — Élu membre de la Société le 23 février 1889.
- 10. AYMONIER (Le commandant Étienne-François), directeur de l'École Coloniale, 2, avenue de l'Observatoire, Paris (VI°). Élu membre de la Société le 4 février 1882; vice-président de 1892 à 1895.
  - Bailly (Anatole), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur honoraire de l'Université, 91, rue Bannier, Orléans (Loiret). Admis dans la Société en 1866.
  - Bally (Charles), privat-docent à l'Université, 4, Boulevard James-Fazy, Genève (Suisse). Élu membre de la Société le 10 mars 1900.
  - BARBELENET (Daniel), professeur au Lycée de Douai, 1, rue du Vieux-Marché-aux-Poulets, Lille (Nord). Élu membre de la Société le 17 décembre 1892; bibliothécaire en 1893; membre perpétuel.
  - BARBIER DE MEYNARD, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France, administrateur de l'École spéciale des langues orientales vivantes, 2, rue de Lille, Paris (VII°). Membre de la Société depuis le 2 février 1884.
  - BARTH (Auguste), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), 10, rue Garancière, Paris (VI)\*. Élu membre de la Société le 10 mars 1873.

- BARTHÉLEMY (Adrien), vice-consul de France, Marache (Syrie septentrionale). — Élu membre de la Société le 16 février 1884.
- BASSET (René), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur de l'École supérieure des Lettres, l'Agha 49, rue Michelet, Mustapha (Alger). Élu membre de la Société le 2 juin 1888.
- Baudisch (Julius), docteur en philosophie, III, 2, Radetzkystrasse, 39, Vienne (Autriche). Élu membre de la Société le 3 décembre 1892.
- BAUDOUIN DE COURTENAY (Prof. D' J.), Ismajlow. p., 5. Rotte, N. 3, L. 9, Saint-Pétersbourg (Russie). Élu membre de la Société le 3 décembre 1881; membre perpétuel.
- BAUER (Alfred), 17, rue Tournefort, Paris (V\*). Élu membre de la Société le 9 janvier 1875.
  - BAUNACK (Johannes), docteur en philosophie, 32, Hospitalstrasse, Leipzig (Saxe). Élu membre de la Société le 26 juin 1880.
  - BELIANE (Alexandre), professeur-adjoint de langue et littérature anglaises à l'Université, 29, rue de Condé, Paris (VI°). Membre de la Société en 1867.
  - Benoist-Lucy (L.), 40, rue Voltaire, Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).

     Élu membre de la Société le 2 février 1901.
  - BERGER (Philippe), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belleslettres), professeur au Collège de France, 19, quai Voltaire, Paris (VII\*).
  - Élu membre de la Société le 1° juin 1872; trésorier depuis le 11 avril 1874 jusqu'au 31 décembre 1891; vice-président en 1890 et en 1891; président en 1892; membre perpétuel.
  - BIANU (Le professeur Jean), bibliothécaire de l'Académie roumaine, 135, calea Victoriei, Bucarest (Roumanie). Élu membre de la Société le 3 mars 1883.
  - Bibesco (Le prince Alexandre), 69, rue de Courcelles, Paris (VIII\*). Élu membre de la Société le 6 juin 1871; vice-président en 1893, président en 1891; membre perpétuel, donateur.
  - BLANC (Alphonse), professeur au Collège, villa Caprice, route d'Agde, Cette (Hérault). Élu membre de la Société le 20 février 1875; membre perpétuel.
  - Bloch (Oscar), agrégé de l'Université, 28, rue du Cardinal-Lemoine (Paris). Blochet (Edgard-Gabriel-Joseph), diplôme de l'École des langues orientales, attaché à la Bibliothèque Nationale, 35, rue de l'Arbalète, Paris (V°).
- Élu membre de la Société le 30 juin 1891.
   Boisaco (Émile), professeur à l'Université de Bruxelles, 14, rue Van Elewijck, Ixelles (Belgique).
   Élu membre de la Société le 13 février 1892.
  - Boissier (Alfred), Le Rivage, par Chambésy, Genève (Suisse). Élu membre de la Société le 1° décembre 1900.
  - Boissier (Marie-Louis-Antoine-Gaston), secrétaire perpétuel de l'Académie française, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur de littérature latine au Collège de France, maître de conférences à l'École normale supérieure, 23, quai Conti, Paris (VI°). Membre de la Société depuis le 8 mai 1869.
  - BONNARDOT (François), archiviste-paléographe, conservateur de la Bibliothèque municipale, les Charmettes, Verdun (Meuse). Admis dans la Société en 1868; vice-président de 1887 à 1889; président en 1890; membre perpétuel.
  - Bossert (A.), inspecteur général honoraire de l'Instruction publique, 51, rue d'Assas, Paris (VI°). Élu membre de la Société le 2 décembre 1882-

- BOUDET (L'abbé H.), curé de Rennes-les-Bains (Aude). Élu membre de la Société le 4 décembre 1897.
- BOVIER-LAPIERRE, professeur honoraire de l'Université, membre de l'Académie des Arts et Belles-Lettres de Mâcon, 2, rue de l'Asile, quartier de Bel-Air, Mâcon (Saône-et-Loire). Présenté pour être membre de la Société le 9 juin 1871; bibliothécaire du 25 mai 1878 au 1<sup>er</sup> janvier 1879.
- BOYER (Paul-Jean-Marie-Gabriel), professeur de langue russe à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 54, rue de Bourgogne, Paris (VII°). Élu membre de la Société le 8 décembre 1888; trésorier de 1892 à 1894; vice-président en 1899 et en 1900; président en 1901; membre perpétuel.
- Bréal (Michel-Jules-Alfred), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), inspecteur général de l'enseignement supérieur, professeur de grammaire comparée au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 87, boulevard Saint-Michel, Paris (V°). Membre de la Société en 1865; secrétaire depuis 1868; membre perpétuel, donateur.
- Brunor (Ferdinand), professeur à la Sorbonne, 4, avenue d'Orléans.
- 40. Bugge (Sophus), associé étranger de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à l'Université, Christiania (Norvège). — Élu membre de la Société le 5 janvier 1878; membre perpétuel.
  - CABATON (Antoine), ancien élève de l'Ecole pratique des hautes études, ancien membre de l'Ecole française d'Extrême-Orient, attaché à la Bibliothèque nationale, 13, rue Malebranche, Paris (V°). Élu membre de la Société le 19 janvier 1901.
  - CANDRÉA, docteur de l'Université de Paris, 119, rue de Grenelle, Paris. Élu membre de la Société le 31 janvier 1903.
  - CART (Théophile), professeur au lycée Henri IV et à l'École des sciences politiques, 12, rue Soufflot, Paris (V°). Élu membre de la Société le 17 décembre 1892; bibliothécaire de 1894 à 1898; trésorier depuis le 1° janvier 1899.
  - CHABANEAU (Camille), professeur honoraire de l'Université, Montpellier (Hérault). Élu membre de la Société le 21 novembre 1868.
  - CHABOT (l'abbé Jean-Baptiste), 47, rue Claude-Bernard, Paris (V°). Élu membre de la Société le 23 février 1895.
  - CHATELAIN, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres).

     Élu membre de la Société le 31 janvier 1903.
  - CHARENCEY (Charles-Félix-Hyacinthe Gounier, comte de), membre du Conseil général de l'Orne, 72, rue de l'Université, Paris (VII°). [Adresse de vacances: Saint-Maurice-les-Charencey (Orne)]. Membre de la Société depuis l'origine et son premier secrétaire; bibliothècaire de 1868 à 1873; vice-président en 1874, 1883 et 1884; président en 1885.
  - CHILOT (Pierre-Paul-Narcisse-Fernand), licencié ès lettres, élève de l'École pratique des hautes études, 11, rue de la République, Saint-Mandé (Seine).

     Élu membre de la Société le 14 janvier 1893; bibliothécaire depuis le 1° janvier 1899.
  - CLARAC, professeur au Lycée Montaigne, rue de l'Yvette, Bourg-la-Reine (Seine). Élu membre de la Société le 30 novembre 1901.
- COLINET (Philémon), professeur à l'Université, Louvain (Belgique). Élu membre de la Société le 25 juin 1892; membre perpétuel.

- COMTE (Charles), professeur au lycée Condorcet, 52, rue d'Amsterdam, Paris (IX°). Élu membre de la Société le 4 février 1882.
- Constans (Léopold-Eugène), professeur à l'Université d'Aix-Marseille, 46, cours Gambetta, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). Élu membre de la Société le 4 juin 1898.
- CORNU (Jules), professeur à l'Université, Graz (Styrie), Autriche. Élu membre de la Société le 19 juillet 1873.
- COUBRONNE (Louis), professeur au lycée, 10, rue de Feltre, Nantes (Loire-Inférieure). Élu membre de la Société le 25 janvier 1879.
- COURANT (Maurice), secrétaire interprète du ministère des affaires étrangères pour les langues chinoise et japonaise, maître de conférences à l'Université de Lyon, professeur près la Chambre de commerce de Lyon, 3, chemin du Chancelier, Ecully (Rhône). Élu membre de la Société le 7 avril 1900.
- Cousin (Georges), maître de conférences à l'Université, 15, rue Saint-Lambert, Nancy (Meurthe-et-Moselle). Élu membre de la Société le 8 février 1890; membre perpétuel.
- CUNY (Albert), agrégé de l'Université, faisant fonction d'administrateur, hôtel Gay-Lussac, rue Gay-Lussac, Paris (V°). Élu membre de la Société le 9 mai 1891.
- David (René), ingénieur, 60, rue des Écoles, Paris (V°). Élu membre de la Société le 18 février 1882.
- DELAIRE (Alexis), 238, boulevard Saint-Germain, Paris (VII°). Élu membre de la Société le 18 novembre 1876; membre perpétuel.
- DELAPLANE (A.), chef de bureau au Ministère des travaux publics, 244, boulevard Saint-Germain, Paris (VII\*). — Admis dans la Société en 1868.
  - Delondre (Gustave), 16, rue Mouton-Duvernet, Paris (XIV\*). Membre de la Société en 1865.
  - DELPHIN (Gaëtan), directeur de la Médersa, Alger (Algérie). Élu membre de la Société le 30 juin 1894.
  - DERENBOURG (Hartwig), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'arabe littéral à l'École spéciale des langues orientales vivantes, directeur d'études pour la langue arabe, l'islamisme et les religions de l'Arabie à l'École pratique des hautes études, professeur honoraire du Séminaire israélite, 30, avenue Henri-Martin, Paris (XVI°). Membre de la Société depuis 1866; secrétaire adjoint de 1866 à 1868; membre perpétuel.
  - DIAMANTARAS (Achille S.), Castelorizo (Turquie d'Asie). Élu membre de la Société le 29 juin 1901.
  - DIANU (Jean N.), licencié ès lettres, diplômé de l'École pratique des hautes études, professeur au séminaire central, Bucarest (Roumanie). Élu membre de la Société le 7 février 1891.
  - Dihigo (D' Juan M.), professeur de littérature grecque à l'Université, 110, San Ignacio, La Havane (Cuba). — Élu membre de la Société le 15 décembre 1894.
  - DONNER (O.), professeur de sanscrit et grammaire comparée à l'Université, Helsingfors (Finlande). — Élu membre de la Société le 19 juin 1869; membre perpétuel.
  - DOTTIN (Henri-Georges), professeur-adjoint à l'Université, 10, rue du Thabor, Rennes (Ille-et-Vilaine). Élu membre de la Société le 6 décembre 1884; bibliothécaire de 1888 à 1891.

- Doutté (Edmond), chargé de cours à l'École supérieure de lettres, boulevard Bru, Mustapha supérieur (Alger). Élu membre de la Société le 24 mars 1900.
- 70. DUCHESNE (Charles-Edmond), agrégé de l'Université, 5, rue Crétet. Élu membre de la Société le 24 février 1900; membre perpétuel.
  - DURAND-GRÉVILLE (Émile-Alix), 174, rue de Grenelle, Paris (VII<sup>\*</sup>) [de janvier à mars] et Bois-Briou, Angers (Maine-et-Loire) [d'avril à décembre]. Élu membre de la Société le 1<sup>er</sup> avril 1882; membre perpétuel.
  - DUTENS (Alfred), 12, rue Clément-Marot, Paris (VIII°). Élu membre de la Société le 19 juillet 1879.
  - DUVAL (Paul-Rubens), professeur de langue et de littérature araméennes au Collège de France, 11, rue de Sontay, Paris (XVI\*). — Élu membre de la Société le 18 février 1882; vice-président en 1885; président en 1886.
  - Épox (Georges), ancien membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, professeur honoraire du lycée Henri IV, 12, rue du Pré-aux-Clercs, Paris (VII\*). Élu membre de la Société le 29 mai 1880.
  - ERNAULT (Émile-Jean-Marie), professeur à l'Université, 2 bis, rue Saint-Maixent Poitiers (Vienne). Élu membre de la Société le 18 décembre 1875; administrateur de 1882 au 24 mai 1884; membre perpétuel.
  - ESTLANDER (Karl-G.), professeur à l'Université, Helsingfors (Finlande). Membre de la Société en 1867.
  - ÉTIENNE (E.), professeur au lycée, chargé de cours à l'Université de Nancy, 79, faubourg Saint-Sébastien, Maxéville, par Nancy (Meurthe-et-Moselle).

     Élu membre de la Société le 6 décembre 1890.
  - FAY (Professor Edwin W.), University of Texas, 2404, University Avenue, Austin(Texas, États-Unis). — Élu membre de la Société le 15 décembre 1894.
  - FÉCAMP (Albert), professeur adjoint à l'Université, bibliothécaire en chef de la Bibliothèque universitaire, 18, rue Pitot, Montpellier (Hérault). — Élu membre de la Société le 13 janvier 1877.
- 80. FERRAND (Gabriel) vice-consul de France, 86, bouleward de Port-Royal, Paris (V°). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1901.
  - Fixor (Louis), directeur-adjoint pour la langue sanscrite à l'École pratique des hautes études, directeur de l'École française d'Extrême-Orient, Hanoï (Indochine), et 28, rue Vauquelin, Paris (V\*). Élu membre de la Société le 25 juin 1892; trésorier de 1895 à 1898; membre perpétuel.
  - FOURNIER (Albert), professeur à l'École supérieure des Lettres, 84, rue Michelet, Mustapha (Alger). Élu membre de la Société le 5 mai 1894.
  - GAIDOZ (Henri), directeur d'études pour les langues et littératures celtiques à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École des sciences politiques, directeur de la revue Mélusine, 22, rue Servandoni, Paris (VI°).

     Membre de la Société en 1867; administrateur de 1870-1871 au 27 janvier 1877; vice-président en 1879 et 1880; président en 1881.
  - Gasc-Desrossés (Alfred), professeur, Bourges (Cher). Élu membre de la Société le 9 mars 1889.
  - GAUDEFROY-DEMOMBYNES (M.), secrétaire-bibliothécaire de l'École spéciale des langues orientales vivantes, 2, rue de Lille, Paris (VII°). Élu membre de la Société le 24 mai 1900.
  - Gauthiot (Robert), professeur au lycée, 31, rue d'Austerlitz, Tourcoing (Nord), et 63, boulevard Saint-Germain, Paris (VI'). Élu membre de la Société le 4 décembre 1897.

- Gellée (Narcisse-Maximilien-Fernand), membre de la Société académique de l'Oise, Mureaumont, par Formerie (Oise). Élu membre de la Société le 29 mai 1897.
- GILLIÉRON (Jules), directeur adjoint pour les langues romanes à l'École pratique des hautes études, 2, place de la République, Levallois-Perret (Seine). Élu membre de la Société le 28 avril 1877.
- GONNET (L'abbé), maison Sainte-Catherine, Écully (Rhône). Élu membre de la Société le 12 juin 1875; membre perpétuel.
- 90. GRAFFIN (Mgr R.), professeur à l'Institut catholique, 47, rue d'Assas, Paris (VI°). Élu membre de la Société le 8 mars 1890.
  - Grammont (Maurice), professeur de grammaire comparée à l'Université, Montpellier (Hérault). — Élu membre de la Société le 14 décembre 1889.
  - GRANDGENT (Charles-H.), professeur à l'Université de Harvard, 107, Walker Street, Cambridge (Massachussets, États-Unis d'Amérique). — Élu membre de la Société le 29 mai 1886.
  - GRASSERIE (Raoul DE LA), docteur en droit, juge au Tribunal, correspondant du Ministère de l'instruction publique, 4, rue de Bourbon, Rennes (Illeet-Vilaine). — Élu membre de la Société le 14 mai 1887.
  - GRÉARD (Octave), membre de l'Institut (Académie française et Académie des sciences morales et politiques), vice-recteur honoraire de l'Académie de Paris, 30, rue du Luxembourg. Membre de la Société depuis le 14 décembre 1889.
  - GRÉGOIRE (Antoine), docteur en philosophie et lettres, professeur à l'Athénée, 3, rue de la Couronne, Huy (Belgique). — Élu membre de la Société le 15 février 1896.
  - GREGORIO (Giacomo DE), professeur à l'Université, 207, Stabile, Palerme (Sicile). Élu membre de la Société le 1<sup>er</sup> décembre 1900; membre perpétuel.
  - GUER (Charles Guerlin DE), docteur ès lettres, professeur directeur d'études (suppléant au collège Chaptal), directeur du Bulletin des Parlers normands, 35, quai de la Tournelle, Paris (V\*). Élu membre de la Société le 2 décembre 1899.
  - Guinet (Émile), place de la Miséricorde, Lyon (Rhône), et au Musée Guimet, avenue d'Iéna, Paris (XVI°). Élu membre de la Société le 22 janvier 1881; membre perpétuel.
  - Gustafsson (Docteur Fridolf-Vladimir), professeur de littérature latine à l'Université, 1, Andreegatan, Helsingfors (Finlande). Élu membre de la Société le 16 mai 1885.
- 100. Halévy (Joseph), directeur d'études pour les langues éthiopienne et himyarite et les langues touraniennes à l'École pratique des hautes études, 26, rue Aumaire, Paris (III\*). Élu membre de la Société le 13 janvier 1872; vice-président en 1886 et 1887; président en 1888.
  - HASDEU (Bogdan-Petriceică), membre de l'Académie roumaine, de la Société littéraire serbe, etc., professeur de philologie comparée à l'Université de Bucarest, directeur général des Archives royales, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, directeur de la revue Columna lui Traiană, rue Mihaiuvodă, Bucarest (Roumanie). Élu membre de la Société le 4 février 1882.
  - HAUVION, château de la Queue-les-Yvelines (Seine-et-Oise). Élu membre de la Société le 20 novembre 1886.
  - HAVERFIELD (F.), professeur à Christ-Church, Oxford (Grande-Bretagne).

- Élu membre de la Société le 18 novembre 1882; membre perpétuel.
- HAVET (Pierre-Antoine-Louis), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de philologie latine au Collège de France, chargé de cours à l'Université, directeur d'études pour la philologie latine à l'École pratique des hautes études, 5, avenue de l'Opéra, Paris (I°). Élu membre de la Société le 20 novembre 1869; secrétaire adjoint de 1870 à 1882; membre perpétuel.
- HENRY (Victor), professeur de sanscrit et grammaire comparée à l'Université de Paris, 95, rue Houdan, Sceaux (Seine). Élu membre de la Société le 22 janvier 1881; membre perpétuel.
- Hériot-Bunoust (L'abbé Étienne-Eugène-Louis). Élu membre de la Société le 19 novembre 1887; membre perpétuel.
- HOLBAN (Michel G.), vice-consul de Roumanie, 2, rue Saint-Léger, Genève, (Suisse), et Mogosasti, par Mihacleni (Roumanie). Élu membre de la Société le 1° décembre 1894.
- HOLLEAUX (Maurice), professeur à l'Université, 9, quai de la Guillotière, Lyon (Rhône). — Élu membre de la Société le 30 avril 1892.
- HUART (Clément-Imbault), consul de France, professeur de persan à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 43, rue Madame, Paris (VI\*). Élu membre de la Société le 24 juin 1899; vice-président en 1901 et en 1902.
- 110. IMBERT (J.), receveur de l'enregistrement et des domaines, Monsol (Rhône) [chemin de fer, Beaujeu]. Élu membre de la Société le 14 décembre 1889.
  - Jeannoy (A.), professeur à l'Université de Toulouse, 4, rue Neuve-Montpensier, Toulouse. — Élu membre de la Société le 6 juin 1903.
  - Job (Léon), docteur ès lettres, professeur au lycée, 2, rue de la Hache, Nancy (Meurthe-et-Moselle). Élu membre de la Société le 21 novembre 1885.
     Joret (Pierre-Louis-Charles-Richard), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur honoraire de l'Université d'Aix-Marseille, 59, rue Madame, Paris (VI°). Élu membre de la Société le 10 janvier 1874; vice-président en 1900 et en 1901; président en 1902; membre perpétuel.
  - KELLER (Otto), professeur à l'Université, 2, Kreuzherrenplatz, Prague (Bohême). Élu membre de la Société le 14 janvier 1893.
  - KERN (H.), professeur de sanscrit à l'Université, 45, Willem-Barenstraat, Utrecht (Pays-Bas). Élu membre de la Société le 15 mars 1873.
  - Kirste (Ferdinand-Otto-Jean), professeur de philologie orientale à l'Université, 4, Jungferngasse, Graz (Styrie). Élu membre de la Société le 7 janvier 1882; membre perpétuel.
  - Kress (Adrien), professeur à l'École alsacienne, 89, avenue d'Orléans, Paris (XIV\*). Élu membre de la Société le 14 décembre 1901.
  - LABORDE (Le marquis Joseph DE), archiviste aux Archives nationales, 25, quai d'Orsay, Paris (VII°). Élu membre de la Société le 29 décembre 1873; membre perpétuel.
  - LAMBERT (Charles-Henri), maître de conférences à l'Université, 10, rue Berlioz, Dijon (Côte-d'Or). Élu membre de la Société le 3 mai 1890.
- LAMOUCHE (Léon), capitaine à l'État-Major particulier du génie, 63, rue Saint-Léonard, Angers (Maine-et-Loire). — Élu membre de la Société le 29 février 1896.

- LARAY (Henri), capitaine d'infanterie de marine en retraite, 1, rue Sainte-Geneviève, Versailles (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 31 mai 1890; membre perpétuel.
- LAURENT, professeur au Collège Stanislas, 9, rue du Mont-Parnasse, Paris (VI°). Élu membre de la Société le 14 avril 1883.
- LEBRETON (Le P. Jules), de la Compagnie de Jésus. docteur ès lettres, Hales Place, Canterbury (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 14 janvier 1899; membre perpétuel.
- LECOCQ (Gustave), 7, rue du Nouveau-Siècle, Lille (Nord).—Élu membre de la Société le 3 mai 1890; membre perpétuel.
- Le Foyer (Henri), 252, rue de Rivoli, Paris (I<sup>er</sup>). Élu membre de la Société le 14 mai 1892.
- LEGER (Louis-Paul), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur honoraire à l'École spéciale des langues orientales vivantes, professeur de langues et littératures slaves au Collège de France, professeur à l'École de guerre, 43, rue de Boulainvilliers, Paris (XVI°). Membre de la Société depuis l'origine; administrateur vice-président de 1866 à 1869; vice-président en 1880 et en 1881; président en 1882; membre perpétuel.
- LEJAY (L'abbé Paul-Antoine-Augustin), professeur à l'Institut catholique, 119, rue du Cherche-Midi, Paris (VI°). Élu membre de la Société le 17 mai 1890; vice-président en 1896 et en 1897; président en 1898.
- LE NESTOUR (Paul), licencié ès lettres, ancien élève de l'École pratique des hautes études, professeur de rhétorique au collège, 3, place du Morbihan, Vannes (Morbihan). Élu membre de la Société le 18 janvier 1896.
- LEPITRE (L'abbé Albert), docteur ès lettres, professeur de grammaire comparée à l'Université catholique, 10, avenue de Noailles, Lyon (Rhône). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1901; membre perpétuel.
- 130. Lévi (Sylvain), professeur de sanscrit au Collège de France, directeur d'études pour la langue sanscrite à l'École pratique des hautes études, 9, rue Guy-de-Labrosse, Paris (V°). Élu membre de la Société le 10 janvier 1885; vice-président en 1891 et en 1892; président en 1893.
  - LISTARD (Le docteur Alexandre), médecin inspecteur des eaux, correspondant de l'Académie de médecine, Plombières (Vosges); et : 3, rue Gay-Lussac, Paris (V). Membre de la Société en 1866; vice-président en 1902.
  - LINDSAY (Prof. W.-M.), The University, Saint-Andrews (Écosse). Élumembre de la Société le 8 juin 1895.
  - LOTH (Joseph), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles lettres), professeur à l'Université, doyen de la Faculté des lettres, 44, faubourg de Redon, Rennes (Ille-et-Vilaine). Élu membre de la Société le 25 mai 1878.
  - MAIGRET (Roger), diplômé de l'École spéciale des langues orientales vivantes, 47, rue Taitbout, Paris (IX°). Élu membre de la Société le 24 février 1900.
  - MARISSIAUX (Paul), professeur au lycée, 19, place de Vainquai, Saint-Omer (Pas-de-Calais). Élu membre de la Société le 1<sup>er</sup> décembre 1894.
  - Maspero (Camille-Charles-Gaston), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de philologie et archéologie égyptiennes au Collège de France, directeur d'études pour la philologie et les antiquités égyptiennes à l'École pratique des hautes études, directeur général du service des antiquités en Égypte, Le Caire (Égypte).

- et 24, avenue de l'Observatoire, Paris (XIV°). Membre de la Société en 1867; vice-président en 1877 et en 1879; président en 1880.
- MEILLET (Antoine), directeur adjoint pour la grammaire comparée et la langue zende à l'École pratique des hautes études, professeur de langue arménienne à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 24, boulevard Saint-Michel, Paris (VI°). Élu membre de la Société le 23 février 1889; membre perpétuel.
- MÉLÈSE (Henri-Gaston), professeur agrégé de l'Université, 5, rue Corneille, Paris (VI°). — Élu membre de la Société le 8 mars 1889.
- MELON (Paul), 24, place Malesherbes, Paris (XVII°). Élu membre de la Société le 19 novembre 1870; membre perpétuel.
- 140. Mendez-Bejarano (Mario), membre du Conseil royal de l'Instruction publique, professeur de littérature à l'Institut, calle de la Luna, 34, pr<sup>ai</sup>, Madrid (Espagne). Élu membre de la Société le 23 avril 1898.
  - MERWART (K.), professor D., professeur à l'Académie Marie-Thérèse et à la Franz Joseph-Realschule, II, Klanggasse, Vienne (Autriche). Élu membre de la Société le 21 juin 1884.
  - MEUNIER (L'abbé J.-M.), ancien élève de l'École pratique des hautes études, licencié ès lettres, professeur à l'Institution Saint-Cyr, Nevers (Nièvre). — Élu membre de la Société le 17 décembre 1898.
  - MEYER (Alphonse), professeur au lycée, agrégé d'allemand, 9, allées de Fénelon, Cahors (Lot). — Élu membre de la Société le 6 février 1875.
  - MEYER (Marie-Paul-Hyacinthe), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de langues et littératures de l'Europe méridionale au Collège de France, directeur de l'École des Chartes, l'un des directeurs de la Romania, 16, avenue de Labourdonnais, Paris (VII\*).
  - Membre de la Société en 1867; membre perpétuel.

    MICHEL, lieutenant de la garde républicaine, caserne Monge, Paris (V°).
  - MICHEL (Charles), professeur à l'Université, 42, avenue Blonden, Liège (Belgique).— Élu membre de la Société le 16 février 1878.
  - Mohl (D<sup>r</sup> F.-Geo.), diplômé de l'École pratique des hautes études, lauréat de l'Institut de France, professeur agrégé de philologie romane à l'Université impériale et royale, professeur à la Cesko-slovanská Akademie obchodní, II, Vyšehrad, 1911, Prague (Bohême). Élu membre de la Société le 21 novembre 1885; administrateur en 1890 et 1891.
  - Monseur (Eugène), professeur à l'Université, 92, rue Traversière, Bruxelles (Belgique). Élu membre de la Société le 9 janvier 1885.
  - MONTMITONNET (Jacques-R.), élève chancelier, drogman du consulat général de France à La Canée (Crète); La Chapelle-de-la-Tour (Isère). [Adresse permanente: 6, rue de Fürstemberg, Paris (VI\*)]. Élu membre de la Société le 2 décembre 1893.
- 450. Mowat (Robert), chef d'escadron d'artillerie en retraite, 10, rue des Feuillantines, Paris (V'). Membre de la Société depuis l'origine; président en 1878.
  - NICOLAS (A.-L.-M.), premier drogman de la légation de France à Téhéran (Perse) [à Paris, 50, rue Pergolèse (XVI°)]. Élu membre de la Société le 27 mai 1902.
  - OLTRANARE (Paul), professeur à l'Université, 32, chemin du Nant, Servette, Genève (Suisse). — Élu membre de la Société le 27 mai 1876; membre perpétuel.

- OSTROFF (Hermann), professeur à l'Université, 25, Mönchhofstrasse, Heidelberg (Grand-Duché de Bade). Élu membre de la Société le 8 juin 1895.
- PARMENTIER (Le général de division Joseph-Charles-Théodore), 5, rue du Cirque, Paris (VIII'). [Adresse de vacances : Malzéville (Meurthe-et-Moselle)]. Élu membre de la Société le 17 mars 1883; vice-président en 1897 et en 1898; président en 1899; membre perpétuel.
- Pascal (Charles), professeur au lycée Janson-de-Sailly, 4, rue de Siam, Paris (XVI\*). Élu membre de la Société le 15 mai 1886.
- Passy (Paul-Édouard), directeur adjoint pour la phonétique générale et comparée à l'École pratique des hautes études, 11, rue de Fontenay, Bourg-la-Reine (Seine). Élu membre de la Société le 17 décembre 1892; membre perpétuel.
- PEÑAFIEL (Docteur Antonio), professeur de médecine et de chirurgie à l'Université, directeur général du Bureau de statistique, Mexico (Mexique).

   Élu membre de la Société le 11 mai 1889; membre perpétuel.
- Pernot (Hubert), licencié ès lettres, répétiteur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 9, rue Galilée, Paris (XVI°). Élu membre de la Société le 1° décembre 1894.
- Pierret (Paul), conservateur du musée égyptien, Palais du Louvre, Paris (I<sup>rr</sup>). Était membre de la Société le 1° février 1870.
- 160. Pognon (Henri), consul de France, Alep (Syrie). Élu membre de la Société le 16 février 1884.
  - PSICHARI (Jean), directeur d'études pour la philologie byzantine à l'École pratique des hautes études, 16, rue Chaptal, Paris (IX). — Élu membre de la Société le 15 février 1884; administrateur de 1885 à 1889; président en 1896.
  - RAMBAUD (Jean-Baptiste-Antoine), capitaine breveté d'artillerie de la marine, 16, avenue de la Bourdonnais, Paris (VII°). Élu membre de la Société le 7 décembre 1895.
  - RAVEAU (Camille), physicien au laboratoire d'essais du Conservatoire des arts et métiers, 2, rue du Sommerard, Paris (V\*). Élu membre de la Société le 3 décembre 1898.
  - REINACH (Salomon), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur-adjoint des musées nationaux, 38, rue de Lisbonne, Paris (VIII'). Élu membre de la Société le 21 février 1880.
  - REINACH (Théodore), docteur ès-lettres, directeur de la Revue des Études grecques, 9, rue Hamelin, Paris. Élu membre de la Société le 14 janvier 1899.
  - Ruys (John), fellow de Jesus College, professeur de celtique à l'Université The Lodgings, Jesus College, ()xford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 9 janvier 1875; membre perpétuel.
  - Roger (Maurice), professeur au lycée Carnot, 2, rue Barye, Paris (XVII°). Élu membre de la Société le 20 mars 1886; membre perpétuel.
  - ROLLAND (Eugène), 5, rue des Chantiers, Paris.
  - ROSAPELLY (Le docteur Marie-Charles-Léopold), ancien interne des hôpitaux, 10, rue de Buci, Paris (VI°). Élu membre de la Société le 27 mai 1876; vice-président en 1898 et en 1899; président en 1900; membre perpétuel.
- 170. Rousselot (L'abbé Pierre-Jean), docteur ès lettres, professeur à l'Institut catholique, directeur du laboratoire de phonétique expérimentale au Collège de France, 23, rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris (V\*). Élu membre de la Société le 17 avril 1886; vice-président en 1894, président en 1895.

- Sabbathier (Paul), agrégé de l'Université, 15, rue du Cardinal-Lemoine, Paris (V°). Élu membre de la Société le 28 décembre 1889.
- Sacleux (Le R. P. Ch.), missionnaire apostolique, 30, rue Lhomond, Paris (V°). Élu membre de la Société le 7 avril 1894; membre perpétuel.
- Sainéan (Lazare), docteur ès lettres, ancien professeur suppléant à l'Université de Bucarest, professeur libre à l'École pratique des hautes études (section des sciences religieuses), 3, rue des Feuillantines, Paris (V°). Élu membre de la Société le 18 mai 1901.
- Sandfeld-Jensen (Kr.), docteur en philosophie, Nordre Frihavnsvej 6, VI, Copenhague O (Danemark). — Élu membre de la Société le 7 mai 1898.
- SAUSSURE (Ferdinand DE), professeur à l'Université, Genève (Suisse). Élu membre de la Société le 13 mai 1876; secrétaire-adjoint de 1883 à 1891; membre perpétuel.
- SAYCE (Archibald-Henry), professeur à l'Université, Oxford (Grande-Bretagne). Élu membre de la Société le 5 janvier 1878; membre perpétuel.
- Schils (L'abbé G.-H.), curé de Fontenoille, par Sainte-Cécile (Belgique).

   Élu membre de la Société le 8 juin 1889.
- SCHLUMBERGER (Gustave-Léon), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), 27, avenue d'Antin, Paris (VIIIs). Membre de la Société depuis le 3 décembre 1881; membre perpétuel.
- SCHRUNEN (Joseph), docteur en philosophie, professeur au collège, 9, Kristoffelstraat, Ruremonde (Pays-Bas). Élu membre de la Société le 5 décembre 1891.
- 180 SÉBILLOT (Paul), directeur de la Revue des Traditions populaires, 80, boulevard Saint-Marcel, Paris (Ve). Élu membre de la Société le 28 avril 1883; membre perpétuel.
  - SENART (Émile), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belleslettres). 18, rue François 1°, Paris (VIII°). [Adresse de vacances: château de la Pelice, près la Ferté-Bernard (Sarthe)]. — Admis dans la Société en 1868; membre perpétuel.
  - Sénéchal (Edmond), inspecteur des finances, 10, boulevard de Bellevue, Draveil (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 16 mai 1885; membre perpétuel.
  - Sépet (Marius), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 2, rue de l'Union, Clamart (Seine). Était membre de la Société le 1° février 1870.
  - Specht (Edouard), 195, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris (VIII°). Membre de la Société depuis 1866.
  - SPELIER (J.-S.), professeur de philologie latine à l'Université, Groningue (Pays-Bas). Élu membre de la Société le 2 février 1878.
  - STOKES (Whitley), associé étranger de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres), ancien membre du Govérnor's Council à Calcutta, Crowne House, Camberley (Angleterre). Élu membre de la Société le 5 novembre 1881.
  - STORM (Johan), professeur à l'Université, Christiania (Norvège). Élu membre de la Société le 23 novembre 1872; membre perpétuel.
  - Sturm (P.-Victor), directeur de l'École industrielle, Esch-sur-l'Alzette (grandduché de Luxembourg). — Élu membre de la Société le 20 février 1875.
  - Score (Léopold-Maurire-Pierre-Timothée), docteur ès lettres, professeur au collège Stanislas, 21, rue d'Assas, Paris (VI°). Élu membre de la Société le 2 avril 1887; membre perpétuel.
- 190. ŠVRLJUGA (Ivan Kr.), Osiek (Croatie). Élu membre de la Société le 17 avril 1880.

- TAVERNEY (Adrien), villa Espérance, Chauderon, Lausanne (Suisse). Élu membre de la Société le 17 mars 1883.
- TCHERNITZKY (M<sup>110</sup> Antoinette DE), chez M<sup>100</sup> Edger, 80, rue des Martyrs, Paris (XVIII°). Élue membre de la Société le 27 avril 1895; membre perpétuel.
- TEGNÉR (Esaias-Henrik-Vilhelm), professeur à l'Université, Lund (Suède). Élu membre de la Société le 17 avril 1875; membre perpétuel.
- THOMAS (Antoine), professeur de littérature française du moyen âge et philologie romane à l'Université, maltre de conférences à l'École pratique des hautes études, 10, rue Léopold-Robert, Paris (XIV\*). Élu membre de la Societé le 25 janvier 1902.
- THOMSEN (Vilhelm), professeur à l'Université, correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres), 150, Gamle Kongevei, Copenhague (Danemark). Élu membre de la Société le 21 mai 1870; membre perpétuel.
- Tourtoulon (Le baron Charles de), 13, rue Roux-Alpheran, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). Élu membre de la Société le 25 avril 1869.
- Vendryes (Joseph-Jean-Baptisle), agrégé de l'Université, chargé de cours à l'Université, 32, rue Bansac, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme) [et 90, rue de Vaugirard, Paris (VI\*)]. — Élu membre de la Société le 21 mai 1898.
- Vogüt (Le marquis Charles-Jean-Melchior de), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), ambassadeur de France, 2, rue Fabert, Paris (VII\*). Membre de la Société depuis le 27 [mars 1879; membre perpétuel.
- Wackernagel (Jakob), professeur à l'Université, Göttingen (Allemagne). Élu membre de la Société le 20 novembre 1886.
- 200. Water, professeur au lycée Condorcet, 105, rue de Miromesnil, Paris (VIII\*).
   Élu membre de la Société le 13 janvier 1872.
  - Wilbois (Le lieutenant-colonel A.), président de la réunion d'instruction des officiers des services des chemins de fer et des étapes, 185, rue de Vaugirard, Paris (XV\*). Élu membre de la Société le 15 avril 1876; membre perpétuel.
  - WIMMER (Ludvig-F.-A.), professeur à l'Université, 9, Norrebrogade, Copenhague (Danemark). Élu membre de la Société le 29 mars 1873; membre perpétuel.
  - WINKLER (D' Heinrich), Gartenhaus 18, Enderstrasse, Breslau (Silésie Prussienne). Élu membre de la Société le 30 novembre 1889.
  - YOURIÉVITCH (Serge), gentilhomme de la Chambre de S. M. l'Empereur de Russie, attaché à l'ambassade de Russie à Paris, secrétaire général de l'Institut psychologique international, 235, boulevard Saint-Germain, l'aris, (VII\*). [Adresser les publications: M. Serge Youriévitch, secrétaire général de l'Institut psychologique international, Hôtel des Sociétés savantes, 28, rue Serpente, Paris (VI\*).] Élu membre de la Société le 25 janvier 1902.
  - ZUBATÝ (Joseph), professeur de sanscrit et grammaire comparée à l'Université, Smíchov, Husova třída, 539, Prague (Bohême). Élu membre de la Société le 19 décembre 1891.
  - ZÜND-BURGUET (Adolphe), maître de conférences à l'Institut catholique, 48, rue de Rome, Paris (VIII°). Élu membre de la Société le 12 juin 1897.

# **MEMBRES**

# ENLEVÉS PAR LA MORT A LA SOCIÉTÉ

- ABBADIE (Antoine-Thomson D'), membre de l'Institut (Académie des Sciences). Membre de la Société depuis l'origine et son premier président. Décédé le 20 mars 1897.
- BACKER (Louis DE), lauréat de l'Institut de France, membre de l'Académie royale de Belgique. Élu membre de la Société le 20 janvier 1894. Décédé en février 1896.
- Baissac (Charles), professeur de rhétorique au collège royal de Port-Louis (Ile Maurice). Élu membre de la Société le 20 juin 1891. Décédé le 3 décembre 1892.
- Baize (Louis), professeur au lycée Condorcet. Élu membre de la Société le 22 janvier 1881; bibliothécaire de 1882 à 1888. Décédé le 6 novembre 1900.
- BARON (Charles), maître de conférences à l'Université de Clermont-Ferrand.
   Élu membre de la Société le 22 janvier 1887. Décédé le 18 janvier 1903.
- BAUDRY (Frédéric), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), administrateur de la bibliothèque Mazarine.— Membre de la Société en 1867; vice-président en 1868; président en 1869. Décédé le 2 janvier 1885.
- Benloew (Louis), ancien doyen de la Faculté des lettres de Dijon. Membre de la Société depuis 1868. Décédé en février 1900.
- Benoist (Louis-Eugène), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de poésie latine à la Faculté des lettres de Paris.— Membre de la Société depuis le 7 mai 1870; président en 1877. Décédé le 22 mai 1887.
- BERGAIGNE (Abel-Henri-Joseph), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur de sanscrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres de Paris. Membre de la Société en 1864; secrétaire adjoint en 1868 et 1869; vice-président de 1873 à 1878; président en 1879. Décédé le 6 août 1888.
- Bezsonov (Pierre), professeur à l'Université de Kharkov (Russie). Élu membre de la Société le 23 novembre 1878. Décès notifié à la Société le 19 décembre 1898.
- BOUCHERIE (A.), chargé du cours de langues romanes à la Faculté des lettres de Montpellier. Élu membre de la Société le 21 novembre 1868. Décès notifié à la Société le 14 avril 1883.

- BOUCHERIE (Adhémar), chef de bataillon en retraite. Élu membre de la Société le 12 mai 1883. Décédé le 7 mars 1903.
- Boutrouz (Alexandre-Antoine), ancien avocat à la Cour d'appel de Paris, ancien agréé au tribunal de commerce de la Seine. Elu membre de la Société le 30 juin 1894; vice-président en 1896; président en 1897. Décédé le 3 février 1899.
- BRUNET DE PRESLE (Wladimir), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de grec moderne à l'École spéciale des langues orientales vivantes. Membre de la Société en 1867; président en 1868. Décédé le 12 septembre 1875.
- CARNEL (L'abbé), aumônier de l'Hôpital militaire de Lille. Élu membre de la Société le 5 décembre 1891. Décédé le 22 mars 1899.
- CARRIÈRE (Auguste), directeur d'études pour les langues hébraïque, chaldaïque et syriaque à l'École pratique des hautes études, professeur de langue arménienne à l'École spéciale des langues orientales vivantes. Élu membre de la Société le 10 février 1873; vice-présidenten 1875 et 1876. Décédé le 25 janvier 1902.
- CHASLES (Philarète), professeur au Collège de France. Élu membre de la Société le 15 février 1873. Décès notifié à la Société le 19 juillet 1873
- Chassang (Marie-Antoine-Alexis), inspecteur général de l'Université. Élu membre de la Société le 12 novembre 1870. Décédé le 8 mars 1888.
- Chodzko (Alexandre), ancien chargé de cours au Collège de France et à l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes. Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 16 janvier 1892.
- DARMESTETER (Arsène), professeur de langue et littérature françaises du moyen âge à la Faculté des lettres de Paris, professeur à l'École normale de jeunes filles de Sèvres. Membre de la Société en 1870. Décèdé le 16 novembre 1888.
- DARMESTETER (James), professeur de langues et littératures de la Perse au Collège de France, directeur d'études pour la langue zende à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la Revue de Paris.

   Élu membre de la Société le 20 décembre 1873; vice-président en 1884, 1885 et 1886; président en 1887. Décédé le 19 octobre 1894.
- DERENBOURG (Joseph), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), correcteur de la typographie orientale à l'Imprimerie nationale, directeur d'études pour l'hébreu talmudique et rabbinique à l'École pratique des hautes études. Membre de la Société depuis le 22 juillet 1871. Décédé le 28 juillet 1895.
- Devic (Marcel), chargé du cours de langue et de littérature arabes à la Faculté des lettres de Montpellier. Élu membre de la Société le 19 février 1876; vice-président en 1878. Décédé en mai 1888.
- DEVILLE (Gustave), ancien membre de l'École française d'Athènes. Membre de la Société en 1867. Décédé en 1868.
- Dinon (Charles), inspecteur général des ponts et chaussées en retraite, délégué général de la Compagnie d'Orléans. — Élu membre de la Société le 26 avril 1873. Décédé le 26 janvier 1882.
- Dipor (Ambroise-Firmin). Admis dans la Société en 1868. Décèdé en 1876. Dosson (Simon-Noèl), professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. Élu membre de la Société le 14 mai 1887. Décèdé le 15 février 1893.
- Duvau (Louis), directeur adjoint pour la grammaire comparée à l'École pratique des hautes études. Élu membre de la Société le 6 décembre

- 1884; administrateur du 1° janvier 1892 à juillet 1903. Décédé le 14 juillet 1903.
- Eggen (Émile), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'éloquence grecque à la Faculté des lettres de Paris. Président de la Société en 1866, 1870-71 et 1876. Décède le 31 août 1885.
- ЕІСИТИЛІ (Gustave d'). Membre de la Société depuis 1867. Décèdé en 1886. Fleury (Jean), lecteur à l'Université impériale de Saint-Pétersbourg. Élu membre de la Société le 21 décembre 1878. Décède en juillet 1894.
- Florent-Lefevre, député. Élu membre de la Société le 29 mars 1873. Décédé en 1887.
- FOURNIER (Eugène), docteur en médecine et ès sciences naturelles.— Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 10 juin 1885.
- GARNIER (Charles-François-Paul-Christian), lauréat de l'Institut (prix Volney, 1898). — Né à Paris le 24 juillet 1872, mort à Paris le 4 septembre 1898. — Inscrit comme membre perpétuel de la Société le 27 mai 1899.
- GEORGIAN (Professeur D' C.-D.) Élu membre de la Société le 21 mars 1875. Décédé en 1888.
- GODEFROY (Frédéric). Élu membre de la Société le 24 mai 1879. Décédé en 1897.
- GOLDSCHMIDT (Siegfried), professeur de sanscrit à l'Université de Strasbourg.—Élu membre de la Société le 8 mai 1869. Décèdé le 31 janvier 1884.
- GOULLET.- Élu membre de la Société le 7 juin 1873. Décédé en 1887.
- GRANDGAGNAGE (Charles), sénateur du royaume de Belgique. Élu membre de la Société le 21 avril 1869.
- Graux (Charles-Henri), maître de conférences de philologie grecque à l'École pratique des hautes études, maître de conférences d'histoire grecque à la Faculté des lettres de Paris, bibliothècaire à la bibliothèque de l'Université, l'un des directeurs de la Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes. Élu membre de la Société le 9 mai 1874. Décédé le 13 janvier 1882.
- GRINBLOT (Paul), ancien consul de France à Ceylan. Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 juin 1870.
- Guievsse (Georges-Eugène), élève de l'École pratique des hautes études.

   Élu membre de la Société le 11 février 1888. Décèdé le 17 mai 1889.
- GUYARD (Stanislas), professeur de langue arabe au Collège de France, maître de conférences de langues arabe et persane à l'École pratique des hautes études, correcteur de la typographie orientale à l'Imprimerie nationale, l'un des directeurs de la Revue Critique d'histoire et de littérature. Élu membre de la Société le 13 avril 1878, vice-président en 1882 et 1883; président en 1884. Décédé le 7 septembre 1884.
- HALLÉGUEN (Docteur).— Élu membre de la Société le 9 juin 1877. Décès notifié à la Société le 5 avril 1879.
- HANUSZ (Jean), professeur agrégé à l'Université de Vienne (Autriche). Élu membre de la Société le 25 juin 1887. Décédé le 26 juillet de la même année.
- HARLEZ (Mgr Charles DE), professeur à l'Université de Louvain. Élu membre de la Société le 18 novembre 1876. Décédé le 14 juillet 1899.
- HATZFELD (Adolphe), professeur au lycée Louis-le-Grand, ancien professeur à la Faculté des lettres de Grenoble. Élu membre de la Société le 1° février 1873. Décédé en octobre 1900.

- HAUVETTE-BESNAULT, directeur d'études honoraire à l'École pratique des hautes études, conservateur adjoint de la bibliothèque de l'Université.

   Membre de la Société depuis 1870. Décédé le 28 juin 1888.
- Heinrich (G.-A.), doyen de la Faculté des lettres de Lyon. Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1887.
- Hervé (Camille). Membre de la Société en 1867. Décédé le 30 août 1878. Hovelacque (Abel), professeur à l'École d'anthropologie. — Élu membre de la Société le 4 décembre 1869. Décédé en février 1896.
- Jackson (James), archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie.

   Élu membre de la Société le 22 juin 1879; donateur. Décédé le 17 juillet 1895.
- JAUBERT (Le comte), membre de l'Institut. Membre de la Société depuis 1868. Décédé le 1° janvier 1875.
- Jozon, député. Présenté pour être membre de la Société dans la séance du 2 décembre 1879. Décès notifié à la Société le 9 juillet 1881.
- JUDAS (Le docteur A.-C.), ancien médecin principal de première classe.

   Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 17 janvier 1873.
- LA BERGE (Camille DE), employé au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, l'un des directeurs de la Revue Critique d'histoire et de littérature. — Élu membre de la Société le 3 décembre 1870. Décédé le 13 mars 1878.
- LACHAISE (L'abbé Romain CZERKAS). Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 26 avril 1873.
- LACOUPERIE (Docteur Albert TERRIEN DE), ancien professeur de philologie indo-chinoise à l'University College de Londres, directeur du Babylonian and Oriental Record. Élu membre de la Société le 9 février 1889. Décédé le 11 octobre 1894.
- Lambrion, professeur à l'Université de Jassy. Élu membre de la Société le 26 mai 1877. Décès notifié à la Société le 17 novembre 1883.
- LENORMANT (Charles-François), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'archéologie près la Bibliothèque nationale. Membre de la Société en. 1867. Décèdé le 9 décembre 1883.
- Le Saint (François), ancien officier. Membre de la Société en 1866. Décèdé en 1867.
- Lévr (B.), inspecteur général de l'instruction publique. Élu membre de la Société le 21 janvier 1871. Décédé le 21 décembre 1881.
- LITTRE (Maximilien-Paul-Émile), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres). Membre de la Société depuis 1868. Décédé en 1881.
- LOEB (Isidore), professeur au Séminaire israélite, professeur libre à l'École pratique des hautes études (section des sciences religieuses). Élu membre de la Société le 19 décembre 1885. Décédé le 2 juin 1892.
- LOTTNER (Le docteur Karl), ancien professeur à Trinity College (Dublin).

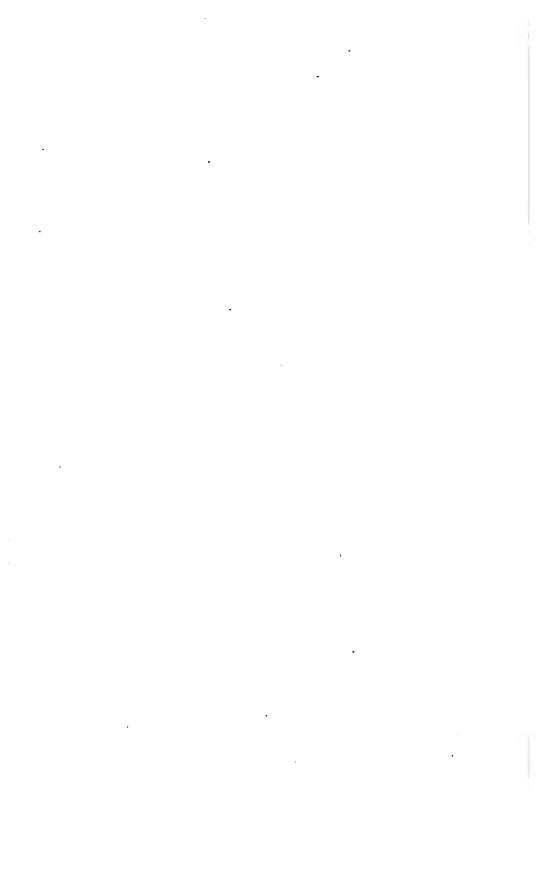
   Membre de la Société en 1867. Décédé le 5 avril 1873.
- Lutostavski (Stanislas), élève de l'Université de Dorpat. Élu membre de la Société le 19 décembre 1885. Décès notifié à la Société le 18 février 1892.
- Malvoisin (Édouard), agrégé de l'Université. Membre de la Société depuis 1865; bibliothécaire du 7 février 1880 au 31 décembre 1881. Décédé le 5 janvier 1895.

- MASSIEU DE CLERVAL. Membre de la Société depuis 1866. Décédé le 18 juin 1896.
- MATHIEU (E.), traducteur aux établissements Schneider. Élu membre de la Société le 8 mars 1890. Décédé le 29 décembre 1897.
- MAURY (Louis-Ferdinand-Alfred), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'histoire et morale au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, ancien directeur des Archives nationales. — Membre de la Société en 1868. Décèdé le 12 février 1892.
- MENAGIOS (Demetrios DE), docteur en droit et en philosophie, attaché au ministère des affaires étangères de Russie. Élu membre de la Société le 10 janvier 1874. Décédé en 1891.
- MERLETTE (Auguste-Nicolas). Élu membre de la Société le 20 novembre 1886. Décédé le 13 mai 1889.
- MEUNIER (Louis-Francis), docteur ès lettres. Membre de la Société en 1866; trésorier de 1872 à sa mort. Décédé le 11 mars 1874.
- MEYER (Maurice), ancien suppléant au Collège de France, ancien professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, inspecteur de l'enseignement primaire. Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1870.
- Moisy(Henri), notaire honoraire, juge honoraire au Tribunal civil de Lisieux.
- Élu membre de la Société le 12 juin 1875. Décédé le 3 novembre 1886. Монталк (J.-W. E. Ротоскі DE), professeur à University Collège, Auckland (Nouvelle-Zélande). — Élu membre de la Société le 18 juin 1898. Décédé le 6 septembre 1901.
- Muir (John), correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres).— Élu membre de la Société le 21 novembre 1868. Décédé le 15 mars 1882.
- Nigoles (O.), professeur au lycée Janson de Sailly. Élu membre de la Société le 13 juillet 1878. Décès notifié à la Société le 22 décembre 1888.
- Pannier (Léopold), attaché à la Bibliothèque nationale.— Était membre de la Société le 1° février 1870. Décès notifié à la Société le 20 novembre 1875.
- Paplonski (J.), directeur de l'Institut des sourds et muets de Varsovie. Élu membre de la Société le 27 février 1869. Décédé le 28 novembre 1885.
- Paris (Gaston-Bruno-Paulin), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de langue et littérature françaises du moyen âge au Collège de France, administrateur du Collège de France, président honoraire et directeur d'études pour la philologie romane à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la Romania. Membre de la Société en 1867; vice-président en 1869, en 1870-1871 et en 1872; président en 1873; membre perpétuel. Décédé le 5 mars 1903.
- Pauli (Carl), docteur en philosophie, professeur au Lycée cantonal, Lugano. Élu membre de la Société le 3 mars 1883. Décédé en août 1901.
- PEDRO II (S. M. dom), empereur du Brésil, associé étranger de l'Institut de France (Académie des Sciences). — Membre de la Société depuis le 12 mai 1877. Décédé le 5 décembre 1891.
- Pellat, doyen de la Faculté de droit de Paris. Était membre de la Société le 1<sup>er</sup> février 1870. Décès notifié à la Société le 18 novembre 1871.
- Pierron (Alexis), ancien professeur au lycée Louis-le-Grand. Admis dans la Société en 1868. Décès notifié à la Société le 7 décembre 1878.
- PLOIX (Charles-Martin), ingénieur hydrographe. Membre de la Société

- en 1867; vice-président en 1873 et en 1888; président en 1874 et en 1889. Décédé le 21 février 1895.
- Ponton d'Amécourt (Le vicomte Gustave de). Membre de la Société en 1866. Décès notifié à la Société le 28 janvier 1888.
- QUEUX DE SAINT-HILAIRE (Le marquis de). Élu membre de la Société le 4 novembre 1882. Décédé en novembre 1889.
- RENAN (Joseph-Ernest), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), administrateur du Collège de France. Membre de la Société depuis l'origine; président en 1867. Décédé le 2 octobre 1892.
- RENIER (Charles-Alphonse-Léon), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'épigraphie et antiquités romaines au Collège de France, président de la section des sciences historiques et philologiques à l'École pratique des hautes études, conservateur de la Bibliothèque de l'Université. Admis dans la Société le 24 avril 1869. Décèdé le 11 juin 1885.
- RIANT (Paul-Édouard DIDIER, comte), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres). Membre de la Société en 1867. Décédé en décembre 1888.
- RICOCHON (Le docteur Jean), conseiller général des Deux-Sèvres. Élu membre de la Société le 21 février 1900. Décédé le 4 mai 1902.
- RIEMANN (Othon), maître de conférences à l'École normale supérieure et à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes. Élu membre de la Société le 3 décembre 1881. Décédé le 16 août 1891.
- RIEUTORD. Élu membre de la Société le 15 mars 1873. Décédé le 14 janvier 1884.
- ROCHEMONTEIX (Frédéric-Joseph-Maxence-René de Chalvet, marquis de), professeur libre à la Faculté des lettres de Paris. Élu membre de la Société le 7 juin 1873; vice-président en 1889 et 1890; président en 1891. Décédé le 30 décembre 1891.
- RONEL (Charles), chef d'escadrons de cavalerie en retraite. Élu membre de la Société le 8 janvier 1881. Décès notifié à la Société le 26 juin 1886.
- Rougé (Le vicomte Emmanuel DE), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France. Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 janvier 1873.
- Rudy (Charles). Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 10 juin 1893.
- Sayous (Édouard), professeur à la Faculté des lettres de Besançon. Élu membre de la Société le 2 mai 1885. Décède le 19 janvier 1898.
- Schœbel (Ch.). Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 8 décembre 1888.
- Seillière (Aimé). Élu membre de la Société le 13 février 1869. Décès notifié à la Société le 19 novembre 1870.
- Tholozan (Le D' Désiré-Joseph), médecin principal de l'armée française, membre correspondant de l'Institut (Académie des Sciences), et de l'Académie de médecine, premier médecin de S. M. le Châh. Élu membre de la Société le 18 avril 1896. Décédé le 30 juillet 1897.
- Thurrot (Prançois-Charles), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), maître de conférences à l'École normale supérieure, l'un des directeurs de la Revue de philologie, de littérature et d'histoire

- anciennes. Admis dans la Société en 1868; vice-président en 1870-71; président en 1872. Décédé le 17 janvier 1882.
- Todo (J. Henthorn), senior fellow, professeur d'hébreu et conservateur de la bibliothèque, à Trinity College(Dublin). Admis dans la Société en 1868. Décédé le 28 juin 1869.
- TOURNIER (Édouard), directeur d'études pour la philologie grecque à l'École pratique des hautes études, maître de conférences à l'École normale supérieure. Membre de la Société depuis l'origine; vice-président en 1872. Décédé le 29 mars 1899.
- Vaïsse (Léon), directeur honoraire de l'École des sourds et muets. Membre de la Société en 1866 ; président en 1875. Décédé le 10 juin 1884.
- Vallentin (Ludovic-Lucien-Mathieu-Florian), substitut du procureur de la République à Montélimar, directeur du Bulletin épigraphique de la Gaule. Élu membre de la Société le 21 janvier 1882. Décès notifié à la Société le 9 juin 1883.
- Van der Vliet (J.), professeur à l'Université d'Utrecht (Pays-Bas). Élu membre de la Société le 11 mars 1893. Décès notifié à la Société le 15 novembre 1902.
- Wharton (Edward-Ross), fellow and lecturer of Jesus College (Oxford). Élu membre de la Société le 7 février 1891. Décédé le 4 juin 1896.





# ÉTYMOLOGIES.

#### LES DOUZE ÉTYMOLOGIES DU VERBE ALLER.

Ces douze étymologies sont énumérées tout au long dans le Dictionnaire latin-roman de Körting. L'auteur nous avertit qu'il passera sous silence les conjectures de pure fantaisie, qui ne lui paraissent pas dignes d'être citées.

- 1. Adnare «s'approcher en nageant». De là annare ou, avec métathèse, andare. L'auteur du dictionnaire fait remarquer avec raison qu'à la rigueur adnare pourrait aboutir au sens «arriver». Mais aller marque un mouvement en général, non pas seulement le mouvement vers un certain lieu. Il ajoute non moins judicieusement qu'une étymologie de ce genre conviendrait surtout pour des insulaires.
- 2. Enare, enatare (Connu, Romania, XVI, 560). C'est la contre-partie du précédent. Un verbe enare signifierait «se sauver à la nage»: mais comment croire qu'un fait relativement rare, et qui ne se présente guère qu'en cas de naufrage ou d'inondation, ait donné un verbe de tous les jours comme celui-ci? Il faut en outre passer sur la difficulté de la voyelle initiale.
- 3. Je laisse provisoirement de côté le n° 3, sur lequel nous reviendrons.
- 4. Aditare (Flechia, Archivio glottologico, III, 166). Cette étymologie, qui s'était déjà présentée à l'esprit de Diez, oblige à
  supposer un intermédiaire anditare, lequel aurait donné antare,
  puis andare. Sans parler du reste, on peut objecter que le fréquentatif itare existait dans l'ancienne langue latine, mais que
  dans le latin impérial il est fort rare.
- 5. Ambitare (Gröber, Miscellanea dédiés à Caix). Même objection que pour le précédent.
  - 6. Addare, forme populaire pour addere (LANGENSIEPEN, dans mém. Line. xii.

l'Archiv de Herrig). Il faudrait d'abord supposer que addere est devenu andere, comme reddere a fait rendere, d'où le français rendre. Mais il resterait à expliquer le passage dans la première conjugaison: fait qui ne s'est produit ni pour reddere, ni pour perdere, ni pour vendere. Il faudrait, en outre, rendre compte du sens: Comment un verbe signifiant « ajouter » arriverait-il au sens « aller »?

- 7. Am(b)dare (Ascoli, Archivio glottologico, VII, 535). Ce verbe, d'ailleurs purement hypothétique, aurait été fait sur le modèle de ambire, et aurait d'abord signifié «mener tout à l'entour». Puis il aurait passé au sens neutre. Nous ne supposons pas que le savant patron de cette étymologie la regarde comme le principal fleuron de sa couronne philologique.
- 8. Nous entrons dans la partie humoristique. Anitare, de anas, anatis « canard ». (Behrens, Zeitschrift für neufranzösische Sprache und Literatur, X, 84). « Aller », ce serait proprement nager comme un canard: les langues romanes étant dérivées du latin rustique, cette expression pittoresque aurait été transportée de l'utile palmipède à l'homme. Il n'est pas impossible, au jugement de M. Körting, que l'auteur de cette trouvaille l'ait prise au sérieux. Nous avons toutefois peine à le croire.
- 9. Allare (Baun, Zeitschrift für romanische Philologie, 11, 592). Le verbe allare, probablement inconnu à mes lecteurs, est un dérivé hypothétique de affero, qui fait au supin allatum et au participe allatus. De ce allatus on aurait tiré un verbe allare, comme de prostratus a été tiré, au témoignage de quelques glossateurs, un verbe prostrare. Objection: allatus signifiant «apporté», allo signifierait «j'apporte» et non «je vais». Ou il faudrait la forme réstéchie: «je m'apporte».
- 10. Vandare (Förster, Romanische Studien, IV, 196). Ce vandare serait une forme secondaire de vadere: en effet, dans un certain dialecte de la Sardaigne, au lieu de andar on dit bandar. Nous aurions ainsi une seule et même origine pour les deux personnes «je vais» et «nous allons». L'auteur du dictionnaire fait suivre d'une réfutation en forme cette conception qui peut être justement qualifiée de hardie: c'est proprement ce qu'on peut appeler «un pont sur l'abime».
- 11. Nous allons maintenant quitter le terrain latin, latin réel ou hypothétique, pour nous engager dans le domaine celtique. Schuchardt (Zeitechrift für romanische Philologie, IV, 126; VI, 423)

fait remarquer qu'il y a en breton une racine el «aller». Cette racine pourrait être l'étymologie cherchée. Mais d'autres celtologues contestent l'existence de cette racine el.

12. Le thème celtique andag (Thurneysen, Kelto-romanisches, p. 31). Ce thème est composé de la particule ande, équivalente au latin inde, et d'un verbe agim «je viens». De andag, dont le g a disperu, vient andar, annar, anar, et d'autre part aular, d'où allar, aller. Que les cinq ou six langues d'origine latine aient été emprunter cet andag, il fallait un celtologue convaincu comme M. Thurneysen pour essayer de nous le persuader. Il a au moins obtenu de M. Körting, à défaut d'une adhésion, cet éloge que sa démonstration est pénétrante, méthodique et sûre (scharsinnige und methodisch sichere Untersuchung).

Il reste à mentionner une treizième explication, qui est celle que M. Körting présente en son propre nom. Elle consiste à mélanger ensemble trois des étymologies précédentes. Nous ne nous arrêterons pas à cet essai de fusion.

Revenons maintenant à l'étymologie n° 3, que nous avions

provisoirement mise à part:

Ambulare. Cette ancienne étymologie, si convenable pour le sens, et qui, en ces derniers temps, a encore été défendue par M. Thomsen, est déclarée inacceptable. « Car jamais, non jamais (nimmermehr), dit M. Körting, ambulare aurait pu donner aller; il aurait donné ambler, qu'il a donné en effet, ainsi que tremulare a donné trembler.»

Des affirmations aussi catégoriques ne se produiraient pas si l'on voulait bien se rappeler que le langage est le résultat d'une collaboration fort multiple, si l'on voulait songer que tous les mots n'entrent pas dans la langue par la même porte, ni au même jour. Pense-t-on que ceux qui ont mis en circulation la forme trembler ont donné un modèle définitif, obligatoire pour tous les mots de structure pareille? Nous retrouvons ici, à l'état latent ou sous-entendu, la théorie d'une nécessité physiologique, d'une loi naturelle: théorie qui peut être vraie pour un certain nombre de cas, mais qui est fausse, et qui ne peut qu'égarer, dans un grand nombre d'autres occasions, où la multiplicité des affluents dialectaux, la différence des époques, la diversité du milieu social, quantité d'autres influences suffisent à expliquer la variété des formes.

Un verbe d'un usage aussi journalier que le verbe ambulare a pu et dû recevoir les empreintes les plus diverses. Il n'est pas étonnant que dans les quatre ou cinq langues romanes il ait pris des aspects très différents. Pareille chose est arrivée dans les dialectes grecs pour les verbes les plus usités, comme ceux qui signifient « aller, venir, penser, vouloir ».

Voici ce qui s'est passé probablement pour le français aller.

Ambulare a donné une forme anler, avec un a nasalisé. L'a s'est ensuite débarrassé du son nasal, comme cela est arrivé pour le français année (que beaucoup de Francs-Comtois prononcent encore an-née), comme cela est arrivé pour aîné (ains né). Il n'y a aucun argument à tirer du verbe ambler: ce verbe, qui désigne une certaine démarche du cheval, et qui n'a jamais été un synonyme d'aller, doit sa forme au substantif amble, dont l'histoire constitue un chapitre à part. On ne doit pas s'étonner de voir la syllabe du milieu complètement supprimée : le français nous a habitués à des raccourcissements plus violents. La contraction paraîtra encore plus naturelle, si l'on se rappelle qu'ambulare faisait partie de la langue officielle militaire. Trois fois par mois, tant fantassins que cavaliers, educebantur ambulatum: hoc enim verbo hoc exercitii genus nominant 1. Le verbe aller a donc été transporté à travers le monde latin par les légions romaines. On pourrait, au besoin, faire remonter la responsabilité des transformations aux diverses nationalités qui servaient à recruter les légions, ainsi que notre confrère, M. Geo. Mohl en donne l'idée et l'exemple dans son livre sur Les origines romanes. Mais il n'est même besoin de chercher si loin : celui qui a une fois prêté l'oreille aux déformations que subissent les mots quand ils sont proférés à voix haute, parmi le bruit des armes et des chevaux, devant le front d'un régiment 2, ne s'étonnera pas de trouver en catalan et en provençal anar au lieu de alar. Quant au d de l'italien et de l'espagnol andar, c'est un de ces d hystérogènes comme nous les avons dans l'allemand spindel venant du vieux haut-allemand spinnala, ou encore dans ahnden, doublet de ahnen. Qu'un d ainsi spontanément sorti d'un n ne soit pas étranger au latin, c'est ce que nous avons montré à différentes reprises sur les verbes comme fundere, tendere, sur les participes présents moyens comme secundus, labundus, sur les gérondifs, comme legendi, legendo, etc.

Nous n'avons donc aucun doute sur ce point que le verbe ambulare est l'ancêtre commun. S'il restait quelque incertitude, elle serait levée par certaines locutions toutes faites. Comment disaiton à Rome: «aller en justice»? — On disait: ambulare in jus.

PLAUTE (Curculio, V, 2, 23): Ambula in jus.

<sup>1</sup> Végèce, I, 27.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Exemples: Cœur de veau = garde à vous! — Arrèche = marche! — Trao = trot! etc.

TÉRENCE (Phormion, V, 8, 43): In jus ambula.

A un voyageur on disait : Bene ambula. Des locutions de ce genre sont un indice qui trompe rarement : on ne voit pas trace ici de aditare ou de adnare.

Il reste à dire un mot sur le sens de cet ambulare. Rönsch avait pensé au nom de nombre ambo et expliquait: « avancer des deux jambes ». Mais, en réalité, nous avons ici le dérivé d'un ancien adverbe: au grec àppl a dû correspondre en latin un adverbe ambe, qui est resté comme préfixe dans amb-ire, ambigere. Pour former le dérivé ambulare, la langue s'est servie du suffixe diminutif, comme elle a fait pour les adjectifs somnolentus, fraudulentus, ou pour former le verbe violare.

Ambulare signifiait donc à l'origine : « faire un tour ».

Ai-je besoin d'ajouter que je suis plein de considération pour les savants dont nous venons de passer en revue les idées? La seule morale que je veuille tirer de ce long exposé est celle-ci:

Composons notre phonétique d'après les faits; cela vaut mieux que d'inventer les faits d'après la phonétique<sup>2</sup>.

#### MORBUS SONTICUS, CAUSA SONTICA.

Dans toutes les langues, il y a telles abréviations pour lesquelles l'étymologie reste impuissante, si elle n'est pas d'avance guidée par la connaissance des choses. De ce nombre sont les deux locutions morbus sonticus et causa sontica, qui faisaient partie de la terminologie juridique dès l'époque de la Loi des XII Tables. Morbus sonticus, c'est. comme le disent les commentateurs, une maladie assez grave pour motiver devant les juges la remise d'une affaire. Causa sontica est la cause qui justifie cette remise.

Dans ces deux expressions, il ne faut pas, ainsi qu'on le fait d'ordinaire, traduire sontica par «grave» ou «violente». Morbus sonticus, c'est la maladie qu'allèguent les sontes, c'est-à-dire les accusés, pour obtenir ajournement du jugement. Par un raccourcissement tout semblable, la cause invoquée s'appelle causa sontica. À l'époque de Verrius Flaccus, ces deux expressions n'étaient plus comprises, puisqu'il dit: «Nonnulli putant morbum sonticum esse qui nocet, quod sontes significant nocentes.»

Si nous voulions chercher dans nos idiomes modernes, nous trouverions des abréviations non moins fortes. Je citerai seulement: l'âge canonique, les vertus théologales, la taille militaire, un ataxique locomoteur, etc.

<sup>1</sup> Sur les dérivés d'adverbes, voir ces Mémoires, I, p. 46.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Deux nouvelles hypothèses ont été émises récemment. Lagrachantz (Journal de Kuhn, XXXVII, p. 175): annulare. — Johannson: ἐνθεῖν, ἐλθεῖν. — De son côté, ambulare est soutenu par Herzus, Archiv, XII, 269.

#### IOVXMENTA.

Ce mot de l'inscription archaïque du Forum a été avec raison expliqué par jumenta. Il nous fournit une forme intéressante pour l'histoire de la langue. En latin comme en grec, certains verbes enrichissaient leur racine d'un s. Comme on a en grec déta, on a en latin auxilium. De la même façon s'explique jouxmenta, qui vient prendre place à côté de juxta.

On remarquera que c'est surtout après les gutturales que cet s s'est conservé. Nous avons pareillement en sanscrit iki «voir», vaki «grandir», en zend vakhih «grandir», rukhih «briller».

Remarquons en finissant que la graphie X n'est pas précisément l'indice d'une haute antiquité. Cette lettre pour exprimer un x a été ajoutée tard à l'alphabet latin, comme l'indique la place qu'elle y occupe; dans les anciens temps, le même son était représenté par deux lettres: KS ou XS (la première lettre équivalant au x grec)<sup>2</sup>.

## Τέχνη.

Les formes comme auxilium, juxta, jouxmentum me suggèrent une conjecture au sujet du verbe latin texere.

James Darmesteter l'a rapproché de la racine sanscrite taki, laquelle signifie « construire » et a donné takian « le constructeur » — grec réntou. Dans un ingénieux et spirituel article, il développe cette idée: « Le verbe texere marque en latin les constructions de la parole... Le texte est une construction de sons, un édifice de mots. Cette métaphore nous vient des poètes de la période d'unité indo-européenne... »<sup>3</sup>.

L'art du tisserand étant au moins aussi ancien que celui du constructeur, il n'y a pas de raisons bien pressantes pour lui enlever le verbe texo. Si, comme on vient de le voir par d'autres exemples, l's est une addition à la racine, nous obtenons un verbe tek «tisser», qui pourrait bien être la base de τέχνη 4. Ainsi Pallas-Athéna, l'habile ouvrière, rentrerait en possession du terme qui a servi à dénommer les arts 4.

¹ On peut encore citer vexillum, qui suppose un primitif vexlum, d'où velum.
² Voir Fassetti, Paleographische Studien, p. 6 et 72. Les Étrusques, n'ayant point le son & dans leur langue, avaient omis cette lettre dans leur alphabet. Les Latins, ayant emprunté leur alphabet aux Etrusques, curent d'abord la même lacune.

Dans ces Mémoires, III, 319.

A Texes et τεόχει», qu'on cité d'ordinaire, me paraissent présenter des difficultés soit pour le sens, soit pour la forme.

#### Αὐθέντης.

Deux gloses d'Hésychius nous montrent le verbe ἐΦίημι dans le sens de «commander, exciter, provoquer».

Εφήκατο· ένετείλατο. Εφήκεν· έξεκαλέσατο. έφωρμήσατο. έπεμψεν.

Ce sens apparaît déjà dans Homère:

Δs έρις έκ τε Θεών έκ τ' ανθρώπων απόλοιτο, Και χόλος, δο 1' εθέηκε πολύθρονά περ χαλεπήναι.

"Utinam contentio a diis et ab hominibus pereat,

«Et ira, que impellit etiam admodum prudentem sevire1.»

Je crois que ceci nous donne la clef d'un vocable qui a maintes fois occupé les étymologistes. Αυθέντης «celui qui agit de son propre mouvement» contient précisement ce même verbe ἴημι. De là le θ. Nous avons ici probablement un mot qui a pris naissance dans la langue judiciaire. L'adjectif αθθεντικός signifiait d'abord: «original, de première main»; appliqué à un manuscrit, il s'opposait à ἀντίγραΦον.

On sait que αὐθέντης, par raccourcissement d'une locution plus complète, désigne celui qui de son propre mouvement met fin à ses jours : αὐτόχειρ, ὁ ἐαυτὸν κτιννύων. Mais il s'emploie aussi dans le sens large : celui qui agit d'après ses propres impulsions : ຝν αὐτεξούσιος, καὶ μὴ ἄλλου, ἀλλ' ἐαυτοῦ ών. Οἱ δὲ νῦν, dit le scoliaste de Thucydide, αὐθέντας τοὺς πυρίους καὶ δεσπότας. C'est en ce sens qu'il est devenu en grec moderne ἀΦέντης « seigneur », d'où les Turcs ont tiré leur effendi.

# Ανεως, άνεω.

Ce mot, sur lequel il existe une savante dissertation de Buttmann<sup>2</sup>, signifie « muet, privé momentanément de la parole». Il se dit des personnes frappées d'étonnement.

On a cru devoir chercher, après l'a privatif, une racine signifiant «parler» ou «crier», comme » pul ou avo. Mais c'est trop souligner le mot : un homme muet d'étonnement est tout simplement pour le peuple un homme stupide. C'est ce que nous montre, entre autres, l'identité de l'allemand dumm et de l'anglais dumb «muet». Je vois donc dans avos un doublet de avous.

<sup>1</sup> Iliade, XVIII, 108.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Lexilogus, II, 1.

La forme véos pour voos est pareille au nom propre homérique Helpoos, qui devient Helpews.

# Αδρότη «nuit, temps où l'on erre».

J'ai bien écrit une centaine de fois ce vers qui fait partie de la première décade des Racines grecques de Port-Royal, car c'est cette première décade qu'on copiait d'habitude, au temps lointain où les pensums pleuvaient, dru comme grêle, sur les malheureux internes du lycée de Metz. Mais c'est seulement depuis peu de jours que je comprends la genèse du même vers.

Αδρότη, variante de άμδρότη «l'Immortelle», est une épithète de la Nuit qui se rencontre une fois dans l'Iliade 1. C'est comme

s'il y avait νύξ άμβροτος ou νύξ άμβροσίη.

D'autre part, ἡμβροτον, ou sans augment temporel ἄμβροτον, est l'aoriste de ἀμαρτάνω «manquer, errer». Lancelot, ou plutôt le guide qu'il a suivi <sup>2</sup>, a amalgamé les deux mots, qui n'avaient rien entre eux de commun. De là ce vers au sens mystérieux.

C'est égal, je suis content de comprendre, après plus d'un

demi-siècle:

Αδρότη «nuit, temps où l'on erre».

#### ALLEMAND: DIE PRITSCHE.

Il y avait, au moyen âge, un jeu appelé la briche, dans lequel le bâton jouait son rôle. Godefroy, dans son Dictionnaire, cite le passage suivant, tiré d'un acte judiciaire, à la date de 1408:

"Aucunes jeunes bachelettes jouoient d'ung jeu appelé la briche, et quant le suppliant et Mahieu Burnel approucherent pres d'eulx, Andrieu d'Azencourt print hors des mains d'une desdites bachelettes le baston, duquel bricher devoit." (Arch., JJ 162, pièce 191.)

C'est le bâton qui s'appelait briche, et qui avait donné son nom au jeu. Sur une estampe du xvii siècle, on voit un homme qui reçoit la bastonnade, et au-dessous on lit: «La punission de

la briche.»

Cette image est reproduite dans une publication consacrée à la Lorraine<sup>3</sup>, où est ajouté ce renseignement: «La briche est aussi le bâton qui sert pour le chanvre.»

Si je ne me trompe, nous avons ici l'origine d'un mot elle-

Voir Butthann, Lexilogus, I, 134.
 La Lorraine, 1 vol. ill., Berger-Levrault, 1886, p. 372.

<sup>1</sup> Blooner ελθη Νύξ αβρότη . . . . , (Il., XIV, 78.)

mand qui a changé de sens, mais qui autrefois était un terme

de jeu : die Pritsche.

Kluge, dans son Dictionnaire 1, rapporte ces deux composés: Britzelmeister, Pritschmeister « die Pritsche führende lustige Person, welche die Ordnung beim Spiele handhabt ». Britzelslahen « Schlage mit der Pritsche ».

Il semble qu'en allemand moderne le mot ait changé de sens. Au lieu de désigner le bâton, il désigne aujourd'hui la planche où s'étend le patient condamné à la schlague. Ces sortes de mutations ne sont pas rares. C'est ainsi que le mot affiche a d'abord signifié la pointe ou l'agrase où l'on suspendait certains objets. C'est ainsi que nervus, après avoir marqué le ners de bœus dont on sustigeait les esclaves, en est venu à signifier la prison.

#### CROULEBARBE.

Il existe à Paris un quartier Crouslebarbe ou Croulebarbe, qui probablement est ainsi dénommé d'après un ancien nom propre d'homme. Il ne faudrait pas chercher ici l'ancien verbe crouller ou crousler qui signifie «secouer, faire tomber», et qui a donné Croulebois. Il se présente un sens plus naturel du moment qu'il s'agit de barbe.

En wallon, croler ou croller signifie «friser, boucler<sup>2</sup>». Croule-

barbe est celui qui frise sa barbe ou la barbe des autres.

Faisons tout de suite un rapprochement qui s'impose. Crousle-barbe est en allemand Bart-Kräusler. Les deux expressions sont identiques. De quel côté est l'emprunt? Je ne doute pas qu'ici la priorité n'appartienne à l'allemand, qui a l'adjectif kraus « crépu ».

P.-S. Depuis que cet article est écrit, j'ai eu quelques renseignements sur *Croulebarbe*. Le nom remonte au moins jusqu'au commencement du xiii siècle. Voici ce qu'on lit chez Jaillot (1775), Recherches sur Paris, IV, 31:

RUE CROULEBARBE. — Elle commence à la rue Mouffetard, près les Gobelins, et aboutit à un moulin appelé ainsi, dont on lui a donné le nom. l'ai lu un accord, ou transaction, du chapitre de S. Marcel, au mois de décembre 1214, pour le moulin de Crollebarbe (Pastoral A, p. 715 et 782; et D, p. 313). Le cartulaire de Sainte-Geneviève, de 1243, indique trois particuliers qui possédaient des vignes à Croulebarbe (fol. 23 et 24); et dans plusieurs déclarations rendues au Domaine, en 1540, il est fait

<sup>2</sup> GRANDGAGEAGE, Dictionnaire wallon.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voir aussi le même dans la Zeitschrift für deutsche Wortforschung, I, 341.

mention du lieu dit les Plantes au Croulebarbe. Le moulin dont je viens de parler est aussi nommé, dans quelques anciens titres, le Moulin de Notre-Dame.

On me fait savoir, d'autre part, que déjà au xviii siècle ce nom avait intrigué les habitants, qui prononçaient indifféremment Coule-barbe, Couille-barbe et Coupe-barbe. On avait même été, paraît-il, jusqu'à inventer la légende d'un ancien moulin à rasoir, qui coupait les barbes. (Édouard Fournier, Variétés historiques et littéraires, II, p. 53). A ajouter aux légendes nées d'une étymologie populaire.

### Τάλαντον «volonté» 1.

Aujourd'hui talent sert à désigner une disposition naturelle, une aptitude. Ne forçons point notre talent. Encourager le talent.

Mais c'est là un sens qui ne remonte pas au delà du xvi siècle et qui a pour unique source la parabole de l'Évangile. Faire valoir son talent. Ensouir son talent.

Pendant tout le moyen âge, comme l'a récemment démontré dans une lumineuse étude M. Fr. d'Ovidio, talent signifie « volonté ». Je lui pardonne de bon talent. Faire une chose de mauvais talent. Il m'est pris talent de vous faire une requête Qui ne sera pas déshonnête. Ils riront lorsque n'en auront talent (Rabelais). Ce sens a duré jusqu'au xvii° siècle: Des hommes atteints de rancune et maltalent (Bayle). Je n'ai aucun maltalent contre M. de Bonnecorse du beau poème qu'il a imaginé contre moi (Boileau).

Encore de nos jours, en provençal, talent s'emploie de cette façon. Seulement il s'est restreint au sens de désir, d'envie, et spécialement « envie de manger ». Mourèn de talent (MISTRAL, Dictionnaire), ce qui ne veut pas dire que le talent nous étouffe, mais que nous mourons de faim.

En italien, talento a gardé cette signification de «volonté»: parmi les différents sens énumérés par le Dictionnaire de la Crusca, les deux premiers sont : 1° voglia «volonté»; 2° maltalento « malveillance».

Le latin du moyen âge reflète sidèlement cette acception. Dans le Testament d'une reine de Navarre (1098) cité par Ducange, on lit: «Si venerit ad aliquam de meas silias in talentum Deo servire et habuerit habitum, Deo devota permaneat.»

On a quelquesois orthographie thalent, ce qui induisait un savant de jadis à tirer le mot du verbe grec Alw. Mais, comme ajoute avec raison Ducange: «Mihi origines linguarum vulgarium a Græca lingua petitæ minus arrident».

<sup>1</sup> Sur la demande de quelques confrères, j'ajoute ici cette étymologie, qui a été communiquée à la Société des Humanistes (janvier-mars 1900).

C'est pourlant au grec, mais par une tout autre voie, que notre vocable va nous ramener.

On chercherait vainement en latin classique rien qui justifie ou qui annonce ce sens de «volonté». Rien non plus dans toute la littérature grecque. Talanton désigne un poids, spécialement un poids d'or ou d'argent et, par suite, une monnaie. Il n'a pas d'autre signification. Il semblerait donc que le changement de sens soit tout moderne. Mais ce serait une erreur, ainsi qu'on va le voir.

Une exception unique se trouve en grec, dans le grec le plus ancien, chez Homère. Dans l'Iliade, au chant XVI (vers 658), Hector livre des combats avec sa vaillance accoutumée, quand tout à coup, sur un avertissement du ciel, il donne le signal de la retraite. Il invite ses compagnons à se retirer, car, dit le poète, il connaissait les volontés sacrées de Zeus.

## Κέκλετο δ' άλλους Τρώας Θευγέμεναι, γνώ γάρ Διὸς ἰρὰ τάλαντα.

Ce τάλαντα a embarrassé tous les commentateurs: on a naturellement pensé aux poids avec lesquels Zeus pèse la destinée des hommes, mais ce serait une expression bien concise et bien forcée, étant donnée surtout la langue si naturelle et si aisée de l'ancienne épopée. Le véritable sens nous est fourni par la comparaison des idiomes modernes. Τάλαντον, on n'en peut douter, avait déjà pris, à l'époque homérique, le sens de «volonté» qui resta dans la langue populaire, qui du grec populaire passa au latin, et qui a seulement émergé à la lumière avec la langue du moyen âge.

Les langues modernes servent ici à interpréter un passage obscur du texte le plus ancien de la littérature grecque.

# Τειγεσιπλήτης.

A l'occasion de ce mot¹, un de mes amis et confrères de la Société de linguistique, M. Barth, me fait observer que si, de nos jours, les vagabonds fréquentent volontiers les fortifications, sans pour cela sortir des murs, il devait en être autrement dans l'antiquité. La véritable place des brigands était aux abords des villes, sur les routes qui y conduisaient. Il faut donc modifier quelque peu l'explication que j'ai donnée: τειχεσιπλήτης, c'est celui qui rôde auprès des murs, προσπελάζων τείχεσι, le brigand de grand chemin, en allemand Wegelagerer.

Michel BREAL.

# L'ACCENTUATION EN TURC OSMANLI.

En présentant à la Société un tirage à part de l'article que je viens de publier dans le Journal asiatique (1xº série, t. XVI, 1900, p. 459) sur trois ouvrages en turc d'Angora imprimés en caractères grecs, je désire attirer son attention sur une particularité linguistique que j'ai délibérément laissée de côté dans cette étude, celle de l'accentuation. Les textes dont j'ai donné la notice sont destinés à ces Grecs orthodoxes d'Asie Mineure qui, placés sous la domination des Turcs seldjouqides depuis le xuº siècle, n'ont pu conserver l'usage de leur langue et ont adopté celle des vainqueurs. Ils parlent le turc, mais l'écrivent avec les caractères grecs, dont la liturgie et les livres de prières ont conservé la connaissance dans les écoles et les familles. L'alphabet arabe, adopté par les Turcs, à la suite de leur conversion à l'islamisme, pour transcrire les sons de leur langue, s'y prête excessivement mal; la riche vocalisation de l'osmanli, notamment, disparaît sous le manteau des trois voyelles de l'arabe. L'alphabet grec est encore plus défectueux; les consonnes b, d, j, h, c, š, les voyelles î, ü, ö, font totalement défaut au grec moderne. Aussi les auteurs de la transcription que j'ai étudiée ont-ils adopté certains palliatifs sous lesquels il est amusant de rechercher et de retrouver les sons de la langue primitive.

Mais, en revanche, le grec possède un accent, et il l'indique dans l'écriture. Pour les Grecs modernes, cet accent ne marque point l'accent tonique, mais l'ictus; c'est aussi ce qu'il indique dans la transcription de nos textes. Ainsi que l'avait déjà fait remarquer Wahrmund (*Praktisches Handbuch der osmanich-türkischen Sprache*, Giessen 1884, 1, l. Theil, p. 28), cet ictus tombe généralement sur la dernière syllabe, tant dans les mots d'origine touranienne que dans ceux empruntés à l'arabe; il n'y a guère d'exception que pour certaines particules enclitiques, telles que lè, ilè, ilan, mi, če (γajét-le, havés-ilen, olmá-ilan, olduňúz-mî, túrk-če) et le verbe substantif affixe: ajaíbtir, olúr-usa, jóq-tur, jó(γ)-ukan.

Il y a aussi, en turc osmanli, un autre accent dont la transcription en grec, dans notre auteur, ne tient en général pas compte, et que je n'ai encore vu signaler nulle part; c'est l'accent d'intensité qui frappe le monosyllabe, racine du verbe, et qui a la propriété d'en allonger la quantité prosodique; c'est même cette propriété qui a permis à la langue turque d'avoir une poésie, c'est-à-dire un langage rythmé. Soient les verbes g'öndermék « envoyer», g'etirmék « apporter», g'ötürmék « emporter», olmék « mourir»; olmáq « être»; l'accent d'intensité persiste à travers les diverses formes verbales: g'önderdím, g'önderirsiníz, g'etirerék, g'ötürdüjünüz, öldükče, olmasîná.

Cet accent d'intensité n'est pas entièrement passé inaperçu des deux auteurs cités plus haut, Séraphin Raqib pour les textes d'Angora en transcription grecque, et Wahrmund pour ceux donnés en transcription latine; mais ils ne l'indiquent pas d'une façon constante. Il est clair que le premier en a eu une aperception assez nette dans des mots tels que wηλμεγεν bilmèjén, κίλμαγιαν gilmaján, δλμασιν ólmasin; mais en revanche, habitué par le grec à ne pas mettre deux accents toniques sur le même mot, il n'a pas rendu l'ictus final. Ce défaut n'existe pas dans Wahrmund, qui va jusqu'à mettre trois accents sur le même mot : bilmejórmusún, añlámajórmusunúz, étmejórsunúz. Bien que cela ne surprenne point trop dans une langue agglutinante, il est certain que ces trois accents n'ont pas la même valeur. Le premier est un accent d'intensité faible qui marque la racine; le second, un accent d'intensité fort qui attire l'attention sur la signification du présent actuel de l'indicatif, le dernier est l'ictus ou temps fort du rythme du mot en lui-même. Il faut ajouter que l'accent du milieu est souvent accompagné d'un accent tonique, c'est-à-dire d'une élévation du diapason de la voix. En réalité il faudrait trois signes différents pour marquer la distribution des temps forts et des temps faibles dans les mots précités.

L'accent de la racine est bien marqué dans les transcriptions bilmejórum, ciqmajórsun, jóntmajórsun, késmejór, jémejóruz, gélmejórum, qómajúñ, sévmemék; quant à sevémemék, le déplacement de l'accent d'intensité est dû à une règle grammaticale; il a pour but d'attirer l'attention de l'interlocuteur sur la signification particulière du négatif potentiel: «ne pas pouvoir aimer». Mais dans la plupart des exemples donnés par Wahrmund, l'accent de la racine n'est pas figuré, bien qu'il existe dans la prononciation. J'estime qu'il y aurait intérêt à le marquer et en même temps à le distinguer des autres en surlignant d'une barre la syllabe radicale: sevmék, qîrdîm, qapdîyîm, anladîmmî.

Cl. HUART.

# DE LA DIFFÉRENCIATION DES PHONÈMES.

Dans son livre sur la Dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes, M. Grammont a établi en quoi consiste d'une manière essentielle la dissimilation. Si un mot phonétique comprend deux fois le même mouvement articulatoire, on observe. dans des cas déterminés, une tendance à supprimer celui de ces deux mouvements qui est exécuté avec le moins d'intensité, ou, d'une manière plus générale, celui qui attire le moins l'attention. Si, par exemple, on a de suite deux syllabes comprenant un phonème dont l'abaissement du voile du palais est un élément essentiel, types anana, amana, anama, amama, etc., le premier de ces deux abaissements est souvent supprimé et, par suite de l'adaptation des mouvements articulatoires restants au système général de la langue, on obtient comme résultat final, par exemple, alana, awana, alama, awama, etc.; ou bien, dans certains cas spéciaux, de la suppression du mouvement articulatoire il résulte suppression totale du phonème dont faisait partie ce mouvement; ainsi, en vieux saxon, la suppression de l'abaissement du voile du palais de n gutturale en syllabe non accentuée a eu pour conséquence la disparition de toute trace de n : kuning donne kunig: il n'y a là rien de plus qu'un cas particulier d'adaptation au système phonétique de la langue dont fait partie le phonème. Les détails varient d'un phonème à l'autre, d'une langue à l'autre; mais les conditions générales restent partout les mêmes, comme l'a reconnu M. Grammont : partout est évilée la répétition d'un mouvement articulatoire qui devait être fait deux sois. Un exemple tout à fait net à ce point de vue est le passage tchèque de ř, c'est-à-dire rž, à ž sous l'influence de r dans žebro (ancien *řebro*, cf. v. sl. *rebro*) et autres exemples anal**ogues** (Gebauer, Hist. mluvnice jaz. českého, I, p. 350). On est donc obligé d'admettre que certaines répétitions de mouvements à l'intérieur d'un mot phonétique font difficulté. Et en effet la dissimilation n'atteint pas également tous les mouvements articulatoires; le mouvement vibratoire de r, la disposition latérale de la langue pour l, l'abaissement du voile du palais pour les nasales y sont tout particulièrement exposés : ce sont les mouvements dont la répétition est le plus souvent omise. Au contraire, la répétition

d'une même occlusive ne paraît faire nulle difficulté dans beau-

coup de langues.

Une fois la nature de la dissimilation ainsi reconnue avec précision, on n'a plus le droit de parler de dissimilation de deux phonèmes en contact immédiat que d'une manière exceptionnelle : en effet, dans un groupe de phonèmes, on sait que la position des organes se modifie seulement en cas de nécessité : n et t sont deux dentales qui, si elles sont isolées, appellent, chacune, une occlusion; mais, dans le groupe -nt-, la langue ne prend qu'une seule fois la position requise, au moment de l'implosion de n, et garde cette position jusqu'à l'explosion de t; dans un cas de ce genre, toute possibilité de dissimilation est exclue a priori. De même, quand il s'agit d'un groupe -mn-, si le voile du palais, après s'être abaissé pour m, ne se relève pas pour s'abaisser à nouveau, — et tel ne semble pas être le cas ordinaire, — il ne saurait y avoir dissimilation. Car la dissimilation consiste à omettre de répéter un mouvement articulatoire; or, dans le groupe, il n'y a pas répétition, mais mouvement unique et maintien des organes en une position donnée.

Si donc amna donne atna (awna, abna), ou si anma donne alma, arma, etc. (voir Grammont, l. c., p. 50 et suiv.), le résultat final de l'altération est identique à celui qu'aurait fourni une dissimilation, mais le procès par lequel le résultat a été obtenu est différent et reste à définir. Ce n'est pas qu'il ne puisse y avoir eu dissimilation dans une partie au moins des exemples cités par M. Grammont; car dans la plupart de ces exemples, le contact des deux consonnes dont la première perd l'un de ses éléments résulte de la chute d'une voyelle qui les séparait d'abord et il est possible, probable même, que le changement a eu lieu avant que toute trace de la voyelle eût disparu, en un temps où il n'y avait pas encore, à proprement parler, groupe de consonnes et où, pour chacune des deux consonnes, tous les mouvements étaient accomplis indépendamment des mouvements faits pour l'autre consonne. Si lat. anima donne dans certaines langues romanes alma ou arma, ce n'est pas nécessairement de anma que sortent alma et arma, ce peut être de an'ma, et alors l'hypothèse d'une dissimilation reste légitime. Mais quand on est en présence d'un véritable groupe de consonnes, il n'en est plus de même et l'on s'en apercoit immédiatement : il peut arriver alors en effet que ce soit le second phonème qui soit altéré; or ce serait directement contraire à la loi XI de M. Grammont s'il s'agissait de dissimilation; et c'est pour cela que M. Grammont a lui-même écarté les faits de ce genre, soit d'une manière expresse, comme pour nn, mm donnant nd, mb (l. c., p. 136 et suiv.), soit tacitement, comme pour slave commun ic, sc donnant it, st en vieux slave.

Quand deux consonnes forment un groupe, la tendance la plus ordinaire est d'assimiler les articulations les unes aux autres; il faut une langue aussi obstinément conservatrice que le lituanien pour maintenir une nasale labiale devant occlusive dentale, dans un mot tel que \( \beta \tinv{im} \tau \tau \). Au contraire, l'assimilation de deux phonèmes à distance est un fait rare; on en peut citer des exemples comme la prononciation populaire \( \tilde{zuik} \) du français \( \tilde{jusque}, \) mais ce phénomène ne joue en somme qu'un rôle insignifiant dans le développement des langues, tandis que la dissimilation à distance est relativement fréquente.

La dissimilation, telle qu'on l'entend d'ordinaire et telle que l'a définie M. Grammont, s'oppose à l'assimilation à distance qui est une rareté; l'altération dont il s'agit maintenant s'oppose au contraire à l'assimilation de deux phonèmes contigus, qui est un fait normal. Cette altération peut se produire quand, pour des causes soit générales soit particulières à une langue, l'assimilation n'a point lieu. Elle a pour effet de rendre les deux phonèmes en contact plus distincts qu'ils ne l'étaient d'abord, en supprimant chez l'un des deux un ou plusieurs des éléments qu'il a en commun avec l'autre; ainsi dans un groupe -mn-, la nasalisation est enlevée à l'une des deux consonnes et l'on obtient -wn- (-bn-) ou -ml-; dans un groupe st, la continuité est enlevée au second phonème du groupe, d'où st. En cas de dissimilation, on évite de répéter deux sois dans le même mot un même mouvement articulatoire; ici, on évite de conserver une même position articulatoire en émettant deux phonèmes consécutifs et l'on différencie par là ces deux phonèmes autant qu'il est possible de le faire dans un groupe. Il semble juste de donner à ce type d'altération le nom de différenciation.

La différence entre la dissimilation et la différenciation est donc d'ordre psychique; et c'est en effet à des faits psychiques inconscients que se ramènent en principe les lois générales des changements phonétiques dont M. Grammont a donné le type dans sa Dissimilation consonantique. M. Rousselot cherche de même dans le système nerveux central l'origine des changements phonétiques (Modifications phonétiques du langage, p. 351). Il est d'ailleurs inutile d'ajouter que la forme de ces changements est déterminée par la disposition des organes de la phonation et par les mouvements articulatoires.

Les exemples de différenciation sont nombreux; sans viser à en énumérer tous les types possibles, il suffira de citer ici quelques-uns des plus clairs pour donner une idée nette du caractère de ces faits et des conditions générales dans lesquelles ils se produisent. Les exemples ont été, à dessein, choisis presque tous parmi les changements phonétiques les mieux établis et les

plus connus; on a pu ainsi éviter beaucoup de discussions philologiques et réduire les références au minimum.

## I. — DIFFÉRENCIATION DE DEUX CONSONNES CONTINUES.

Quand deux continues se suivent et ne peuvent pas s'assimiler de manière à se réduire à une seule, il arrive que le caractère spirant de l'une des deux tende à diminuer et qu'une occlusion tende à se substituer au simple rétrécissement du passage de l'air qui caractérise la continue. Ici, comme partout en phonétique, le terme de l'évolution est souvent beaucoup plus éloigné du point de départ que ne le ferait attendre la simple différenciation à laquelle est dû en principe le changement: la nécessité d'adapter le phonème altéré au système phonétique de la langue dont il fait partie entraîne des changements secondaires très étendus (cf. I. F., X, 63 et suiv.).

1° L'une des deux continues est une sifflante, s ou  $\dot{s}$ , z ou  $\dot{z}$ , et l'autre est une spirante du type f,  $\dot{p}$ ,  $x^1 - b$ , d,  $\gamma$ .

Les sifflantes s, z,  $\dot{s}$ ,  $\dot{z}$  sont des phonèmes essentiellement continus et ne peuvent perdre la continuité sans changer absolument de nature : il n'y a aucun passage direct d'une sifflante à une occlusive. Au contraire, f,  $\phi$ , x — b, d,  $\gamma$  sont les formes que prennent immédiatement les occlusives quand l'occlusion vient à se relâcher. Par suite, dans ces groupes, la sifflante reste intacte et c'est la spirante du type f,  $\phi$ , etc. qui tend à se fermer et à se transformer en occlusive. La position respective de s et de la spirante dans le groupe est indifférente.

En grec moderne,  $\sigma\theta$ ,  $\sigma\chi$  sont devenus st, sk;  $\sigma\varphi$  subsiste, sans doute parce que  $\varphi$  est une labio-dentale et par suite ne se prête plus à la transformation en p; d'ailleurs on a  $\sigma\pi$  de  $\sigma\varphi$  dialectalement (v. Thumb, Handb. d. neugr. spr., p. 13). De même  $\theta\sigma$  donne ts, par exemple  $\kappa d\theta \iota \sigma\varepsilon$  donne  $\kappa \alpha \tau \sigma\varepsilon$ , et  $\kappa \alpha \iota \sigma\iota \mu \sigma$  est prononcé  $k \alpha p s \iota m\sigma$ .

¹ On désigne ici par x la spirante gutturale sourde, comme on a pris l'habitude de le faire dans les transcriptions de l'iranien et de l'arménien et comme il serait bien à désirer qu'on se mit à le faire dans la transcription du slave et des autres langues qui présentent le même phonème. Car la lettre x ne peut être employée en phonétique avec la valeur ks qu'elle a dans l'alphabet latin, puisqu'elle exprime un groupe de consonnes et que l'on indique eu principe un groupe de ce genre par deux lettres. La notation x est de tous points préférable à la notation par le x grec.

En iranien ancien, tandis que à skr. kh, th, ph répondent x, b, f, c'est sk, st, sp qui répondent à skr. skh, sth, sph. — De plus c'est' sp qui, en iranien oriental au moins, répond à skr. çv; l'intermédiaire obligé pour passer de sv- à sp- est évidemment sf (voir I. F., X, 69); en iranien occidental le v assourdi de sv tendait simplement à disparaître, de là v. perse visa en regard de zd vispo, skr. víçvah et pehlvi sak, persan sag en regard de zd spā (= skr. çvā), mède σπάκα (chez Hérodote), afghan spai (Hūbschmann, Persische stud., p. 76). En revanche, fs subsiste, mais là où fs se renverse en sf, comme il arrive dialectalement en persan, ce dernier groupe est immédiatement remplacé par sp; de là pers. xuspidan en regard de pers. xussidan et de zd hvassa-«s'endormir».

En germanique commun, i.-e. sp, st, sk sont représentés par sp, st, sk et non par sf, sp, sx; par exemple v. h.-a. spehōn. — Au contraire ks est bien représenté par xs, mais ce xs (resp. hs) redevient dialectalement ks par différenciation: ainsi, en regard de skr. ukṣán-, on a got. auhsa, v. h.-a. ohso, mais all. mod. ochse; inversement, il peut se produire une assimilation, ainsi quand en vieux saxon wahsan devient wassan dans certains textes relativement récents. — Là où le groupe sp s'est reproduit par suite de circonstances morphologiques, il a été de nouveau éliminé: ags. hilpestu de hilpespu (Sievers, Ags. gr., \$ 201, 6).

En latin, où i.-e. dh donne þ, i.-e. zdh a dû donner sþ, d'où st: lat. hasta en regard de got. gazds (cf. E. Zupitza, K. Z., XXXVI,

233).

En résumé, dans ceux des dialectes indo-européens où les groupes of, oh, ex ont apparu, ils ont été d'ordinaire éliminés, et la spirante est devenue occlusive. L'arménien est isolé avec son sx dans le mot original sxal «faute» (cf. skr. skhalati) et son šx dans de nombreux mots empruntés à l'iranien, par exemple aixarh de xiapra-; de même sph, sans doute issu de i.-e. sph, subsiste dans sphrem. — Mais i.-e. st est représenté par arm. st (ainsi dans steri, asti), alors que th (c'est-à-dire t suivi de souffle après l'explosion) est le représentant normal de i.-e. t; et même on a arm. st en regard de skr. sth dans stuar et peut-être aussi dans oskr «os» si l'on explique ce mot par "osthw-er- avec M. Johansson, B. B. XVIII, 24; ici encore s a différencié la consonne suivante en lui enlevant l'élément qu'il avait en commun avec elle, à savoir l'émission d'un souffle continu. Il n'y a malheureusement pas un seul exemple sûr du traitement de i.-e. sp en arménien; quant à sk, ce groupe a un traitement spécial, c.

Les demi-occlusives slaves du type c,  $\check{c}$  et la sonore correspondante à  $\check{c}$ , le  $\check{j}$  (devenu  $\check{z}$  en slave dès avant l'époque historique) ont subi après s,  $\check{s}$  (resp.  $\check{z}$ ) une altération analogue : le passage

de sc à st s'est produit à l'époque historique et l'on a par exemple Pascé à côté de Pasté 1; le groupe sc qui subsiste encore en russe et en polonais est devenu st (avec t mou) en vieux slave; le même fait a eu lieu en tchèque et ailleurs durant la période historique; de même "zj a donné zd. — Il n'est sans doute pas fortuit que, seul entre les langues romanes, le roumain, qui est en contact avec les langues slaves et en a fortement subi l'influence, transforme sc en st: peste de pisce(m), cf. ital. pesce.

Dans le groupe oriental des langues indo-européennes, où les gutturales non pourvues d'appendice labio-vélaire sont en règle générale représentées par des spirantes ou des sifflantes, les groupes sk, zg, zgh apparaissent sous la forme sk, zg, zgh, sans aucune palatalisation (M.S.L., VIII, 294 et suiv.); tous les exemples contraires sont au moins douteux et, en particulier, il ne semble pas qu'on puisse expliquer skr. ch = zd s autrement que par la forme de indo-iranien ek palatalisée devant voyelle palatale suivant la règle générale (M. S. L., IX, 375 et suiv.). Le traitement oriental k des gutturales non labio-vélaires apparaît aussi devant r (M. S. L., VIII, 297) et, d'après M. F. de Saussure et M. Hirt (B. B. XXIV, 222 et suiv.), devant a. On doit donc admettre que s, z ont empêché les gutturales non labiovélaires de devenir spirantes dans des cas où, sans l'influence de s et z, elles le seraient devenues. Cette action est exactement du même ordre que toutes les précédentes.

# 2° L'une des continues est une nasale et l'autre une spirante.

Le caractère continu des nasales est une conséquence immédiate de leur nasalité même; n et m ne peuvent cesser d'être des continucs qu'en perdant l'abaissement du voile du palais qui est leur élément essentiel. Le phonème différencié est donc la spirante, et les langues où il y a eu différenciation sont en partie les mêmes que dans le cas précédent.

En grec moderne  $\beta$ ,  $\delta$ ,  $\gamma$ , placés après nasale se prononcent b, d, g et ne sont pas des spirantes comme  $\beta$ ,  $\delta$ ,  $\gamma$  initiaux ou intervocaliques.

En zend, c'est nt qui répond à skr. nth, tandis que th est d'ailleurs représenté par þ; on a donc nomin. panta, acc. pantam, mais instr. paþa, cf. skr. pánthāḥ, pánthām, pathā. — De même nd, ng se présentent avec d, g occlusifs en regard du traitement spirant de d, g intervocaliques et même de d, g après r: zanga-, bandāmi, mais darəya-, sarəδa-.

¹ On notera que le locatif Pascé, Pasté «à Pâques» semble supposer un nominatif \*Paska (ancien emprunt au germanique Pāska?) et ne répond pas au nominatif Pascha «Πάσχα».

Autant que les obscurités de la graphie permettent de le reconnaître, d'anciens mbh, ndh, ngh sont représentés en pangermanique par mb, nd, ng, alors que bh, dh, gh ont donné b, d,  $\gamma$ .

Les langues romanes présentent des exemples analogues; voir W. Meyer-Lübke, Gramm. des langues romanes, I, \$ 499.

3° L'une des continues est r ou l, et l'autre est une spirante.

Comme r et l sont essentiellement des continues, c'est la spirante qui subit la différenciation.

L'un des cas les plus remarquables est le traitement de pl et de lb dans les dialectes germaniques. Le voisinage des points d'articulation de l et de p (resp. d) rend malaisée l'émission distincte des deux continues quand elles se suivent immédiatement, et cette succession a été éliminée par divers procédés. La modification de toutes la plus frappante est le déplacement du point d'articulation de la spirante, ainsi quand germ. pl- à l'initiale devient fl-, par exemple v. h.-a. fliohan, v. sax. fliohan, ags. fléon, v. isl. flýja en regard de got. þliuhan : on sait que, d'une manière générale, le point d'articulation des spirantes se déplace beaucoup plus aisément que celui des occlusives, et rien n'est plus naturel; car, soit au point de vue de l'effet acoustique, soit au point de vue du sentiment articulatoire, f,  $\phi$  et x se distinguent moins nettement que les occlusives correspondantes p, t, k; il arrive même que des enfants ne corrigent jamais certaines confusions de ce genre, faites dans le premier apprentissage du langage; on cite, par exemple, un enfant allemand qui prononçait saufröhre pour sauchröhre (Gutzmann, Des kindessprache, p. 22) et un enfant anglais qui prononçait fing pour thing (Zünd-Burguet, dans la Parole, I, p. 14). Toutesois, à l'intérieur du mot, le même déplacement ne se produit pas : pour le groupe -bl-, l'élément dental commun à p et à l est supprimé en vieil islandais régulièrement, en anglo-saxon après brève, parsois aussi en vieux saxon, en regard de got. mapl, on a v. sax. mahal, v. isl. mál, ags. mæl; en anglo-saxon après longue, il y a passage à l'occlusive faible correspondante, qui devient sonore par assimilation, d'où dl : cf. got. nepla et ags. nædl; et c'est ce dernier phénomène qui se produit régulièrement dans les trois mêmes langues pour -lb-, ainsi v. sax. gold, ags. 3old en face de got. gulþ. La variété même des traitements suffit à montrer combien, dans ces groupes, la différenciation s'imposait.

Le groupe dr présente des difficultés analogues; aussi, dans l'Avesta récent où -gr-, -br- sont représentés par -yr-, -wr-, l'ancien -dr- subsiste, par exemple dans sadra-; au contraire, dans -br- où la différence de sonorité distinguait bien les deux élé-

ments du groupe, p subsiste. — En vieux haut-allemand, le t du groupe tr échappe au passage à z exactement comme le t du groupe st : trahan, ottar (v. isl. otr).

En tchèque un ancien cr donne tr (voir les exemples chez Ge-

bauer, Hist. mluvnice jaz. českého, I, 523).

Même en dehors des conditions particulièrement favorables que présentent les cas précédents, r peut différencier une spirante immédiatement suivante. Ainsi M. Dieterich, Untersuchungen (= Byz. arch.. I), p. 282, a réuni toute une série de cas où, dans des dialectes grecs modernes,  $\rho\chi$ ,  $\rho\theta$  sont devenus  $\rho\chi$ ,  $\rho\tau$ , par exemple à Chypre  $\delta\rho\tau\delta s$  de  $\delta\rho\theta\delta s$ . On expliquera de même le changement roman de rv en rb: cf. lat. corvu(m) et roum. corb, ital. corbo, fr. corbeau; dans le cas de lat.  $verv\bar{e}ce(m)$ , la différenciation s'est compliquée d'une assimilation à distance, et l'on a roum. berbec, ital. berbice, fr. brebis (voir W. Meyer-Lübke, bco cit, \$ 499).

## 4° L'une des continues est une sifflante et l'autre est r.

Dans la succession s plus spirante, ou spirante plus s, c'est la sifflante où l'élément continu est le plus important, et la spirante où l'élément articulatoire joue le plus grand rôle, et, par suite, c'est la spirante dont l'articulation est renforcée. Dans la succession s plus r, ou z plus r, c'est au contraire r qui est essentiellement continu et s, z où l'élément articulatoire est relativement important : c'est donc la sissante qui subit la dissérenciation. La différenciation se produit de deux manières: ou bien la sifflante devient une spirante, p ou d, c'est-à-dire qu'elle passe au degré d'occlusion intermédiaire entre les sifflantes et les occlusives; ou bien elle conserve son début sifflant, mais se termine par une occlusive t ou d, de sorte que la sifflante et r sont nettement isolées. Dans les deux cas, il y a une augmentation de l'occlusion, et le rapprochement des deux ordres de faits suffit à indiquer qu'on est en présence d'un phénomène de différenciation analogue à tous les précédents : sans la tendance instinctive à bien distinguer les deux membres du groupe s et r, on ne saurait comprendre comment s et r ont pu développer un t, c'est-àdire un phonème beaucoup plus essentiellement occlusif et que s et que r. Il est à peine utile de dire que, si la différenciation a tendu à développer une occlusion entre s et r, la production d'un t proprement dit est due dans une large mesure à ce que la petite occlusion développée entre s et r a été identifiée au t déjà existant dans la langue.

Le passage de sr à pr a eu lieu en latin, mais il n'y est plus attesté directement; car il y est masqué par une seconde différenciation portant, celle-ci, sur le point d'articulation: dans le groupe þr, qu'il fût issu de sr ou de dhr, le þ a été différencié en f par r qui suit, de même que le þ du groupe initial þl- a été différencié en f par l qui suit dans la plupart des dialectes germaniques; on peut rapprocher de ces faits la représentation arménienne de i.-e. -tr- par -wr-, qui doit reposer sur un ancien -fr-, dans hawr « du père », cf. gr. watpós, et dans arawr « charrue » cf. lat. arātrum, et sans doute aussi de i.-e. -tl- par -wl- dans cnawl « parens », où il paraît naturel de retrouver un suffixe \*-tel-de noms d'agents, cf. v. sl. roditelji, et aussi skr. janitár-, gr. γενέτωρ, lat. genitor. Donc, à l'initiale, sr est représenté par fr en latin, par exemple dans frigus, cf. gr. ρῖγοs, et, à l'intérieur, par br issu de br, suivant les règles connues: functris de \*functris.

L'Avesta présente trois cas de prissu d'un ancien er indo-iranien 1 en regard du traitement normal de sr attesté par ad danta-= skr. dasrá-. Par malheur, on n'a pas encore défini avec précision en quelles conditions le fait se présente. M. Caland, K. Z., XXXIII, 463 a émis l'hypothèse que indo-iran. er donne ad pr en deux situations : à l'initiale (zd praotah- = skr. srótas-, zd sraxti-= skr. sraktí-) et après n (tapra- = skr. tamisra-, cf. lit. timeras); mais, outre que l'hypothèse est arbitraire, il semble bien que er- a donné zd r- aussi à l'initiale, au moins dans zd raosat «il coulait, cf. skr. srávati. L'hypothèse de M. Bartholomae (Grundr. iran. phil., I, 1, \$ 87, p. 36) est plus arbitraire encore. Il n'est sans doute pas fortuit que, dans les trois exemples, le mot comprenne un t et l'on serait tenté de soupçonner que la différenciation a été facilitée par une assimilation à distance, si l'on n'avait, en regard de skr. cátasrah, zd catanro qui présente un t et a pourtant le traitement normal de er.

La différenciation de sr en str a lieu, comme on sait, en germanique, en baltique et en slave; le slave a de même -zdr- de -zr-. Le fait s'est d'ailleurs produit indépendamment dans les trois familles de langues; car, en lituanien, il est seulement dialectal; en regard de skr. srávati, on a v. isl. straumr, v. sl. astrovà, lit. sravà et srové (dial. strové), lette strāwe.

Il est à noter que si ne subit pas, au moins dans les mêmes langues, d'altérations comparables à celles de sr<sup>2</sup>. C'est qu'il n'y

l'Avesta pour udaroprasanam Vd. XVIII., 73. En effet, on a de même anapaxtam et anasaxtam, Vd. XV. 8. On sait d'ailleurs, que p n'existe plus en pehlvi et que le traducteur pehlvi représente p par s dans ses transcriptions : une substitution de s à p de la part des copistes s'explique donc aisément.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Parsois si devient ski, ainsi quand les Slaves sont appelés au moyen âge Sclavi (cf. sur l'anglo-saxon, Sievers, Gramm., \$ 210); mais la naissance du k peut tenir essentiellement à l'articulation latérale de i; c'est ainsi que il est devenu ki en latin, en lituanien, etc., par suite du faractère latéral de i,

a pas autant de parenté entre s et l qu'il y en a entre s et r. En effet la sonore de s, le z, est sujette à devenir r, et ce passage de z à r, le rhotacisme, est un fait tout à sait remarquable : car si au point de vue du point d'articulation comme à celui de la sonorité, z et r sont des phonèmes très voisins, il y a néanmoins entre les deux une différence radicale : l'élément essentiel de z est le caractère sifflant; z est la sonore de s. c'est-à-dire essentiellement une consonne; au contraire r est une sonante, c'està-dire un phonème qui est susceptible de jouer le rôle de consonne, mais qui peut être aussi voyelle, ainsi en sanskrit et dans plusieurs dialectes slaves; les vibrations glottales en font partie intégrante : on ne trouve de r sourd que sous l'influence d'une sourde voisine, et un pareil phonème ne dure pas d'ordinaire, il tend à être remplacé peu à peu par s. On voit que le passage de z à r suppose une transformation radicale du caractère du phonème. C'est ce qui explique qu'il ne se produise qu'en certaines conditions. La plupart du temps, le z qui devient r n'est pas un z ancien dans la langue, comme celui du français actuel ou de l'iranien : c'est un z résultant de la sonorisation récente d'un s, ainsi en latin et dans une partie des dialectes germaniques pour sintervocalique, de même aussi dans le dialecte ionien d'Erétrie (voir G. Meyer, Gr. gr. 3, \$ 228). En sanskrit, -ž final a donné -r, mais c'est que la forme sonore des deux sifflantes et è a été éliminée absolument de la langue, par des procédés d'ailleurs très divers suivant les positions; par exemple, tandis que le - ¿ final donnait la sonante r qui, en sanskrit, s'articulait dans la même région du palais 1, le -z final disparaissait purement et simplement. Quoi qu'il en soit de ces particularités très intéressantes en ellesmêmes, il demeure que z est sujet à passer à r dans certaines conditions favorables, et l'on a même eu en français les premiers commencements d'une transformation inverse de r en z qui a avorté, mais dont il subsiste une ou deux traces isolées (chaise issue de chaire; cf. Grammont, Dissimilation, 140) : il y a donc entre r et la sissante une parenté particulièrement étroite, et il n'en faut pas plus pour justifier la différenciation.

voir Rosapelly dans ces Mémoires, X, 362; toutefois, dans ce cas, il y a une part de différenciation, car les articulations de t et de l sont voisines; cf. Sà donnant

χλ, par exemple dans gr. mod. Φλιδερός • χλιδερός, etc.

<sup>1</sup> M. Fortunatov (K. Z., XXXVI, 7) a, il est vrai, émis des doutes sur le caractère cérébral de r et il n'est pas prouvé, en effet, que r fût une cérébrale dans toutes les régions de l'Inde. Mais la phonétique de r en sanskrit suppose la prononciation indiquée par Pāṇini. Il y a lieu de noter ici en particulier la différenciation (portant sur le point d'articulation) de indo-iran. ér en skr. er dans skr. tieréh en regard de zd tièarō et dans les exemples analogues (Wackernagel, Altisd. gr., I, p. 333), dont on rapprochera naturellement le passage de èr à cr en serbe stokavien: crijep, crèsje, cra, etc.

### 5° L'une des continues est une nasale et l'autre est r.

Les nasales ne sont continues qu'au point de vue nasal; elles comportent dans la bouche une occlusion — la plus faible de toutes les occlusions, comme on sait — suivie d'explosion; r est au contraire une continue essentiellement. Quand il y a différenciation, c'est n, m qui perdent quelque chose de leur caractère de continues. En fait, en vieil islandais, -nnr- donne -đr-, par exemple dans adrer, nominatif pluriel de annarr (ancien \*anbarr); ici n a perdu son caractère de continue nasale et a cessé par là même d'être une sonante; elle est devenue une spirante, c'està-dire une consonne où l'élément articulatoire dépasse en importance l'élément sonantique. Ailleurs -nr-, -mr- donnent -ndr-, -mbr-, ainsi gr. ἀνδρός, μεσημβρίνος, — arm. mod. mandr de manr, - fr. chambre du lat. camera, etc.; ici la nasalité n'a été supprimée qu'à la fin de la consonne et par suite l'explosion est dépourvue de tout élément nasal et donne l'impression de d, b; ce d et ce b viennent naturellement se confondre avec ceux qui existaient déjà dans la langue. Les deux traitements -dr- et -ndrde -nr- sont ainsi assez exactement parallèles aux traitements -br- et -str- de -sr- : dans le premier cas, n conserve son caractère continu, mais est altérée dans toute son étendue; dans l'autre, n se transforme partiellement en occlusive, mais conserve son commencement intact.

# 6° Cas de deux continues différentes, mais de même espèce.

Les principes qui ont permis de prévoir dans les cas précédents laquelle des deux continues devait être altérée ne s'appliquent plus ici puisque les deux continues sont par hypothèse de même espèce. Il convient donc d'envisager les diverses situations qui se présentent.

Quand deux spirantes se suivent, c'est la seconde qui tend à devenir occlusive. Ainsi gr.  $\chi\theta$  donne gr. mod.  $\chi\tau$ , par exemple  $\chi\tau$  se de  $\chi\theta$  s. En germanique, on sait que i.-e. pt, kt sont représentés par ft, kt: got. hkftus, gr.  $\kappa\lambda$   $\ell\pi$   $\ell\eta$  s, — got. nahts, lat. noct-, etc. Il est malheureusement impossible de dire par quelle voie i.-e. pt, kt ont abouti à germ. ft, ht; il y a deux hypothèses possibles: 1° pt, kt ont donné ft, xt et, par suite de la présence de la spirante précédente, t a échappé à la transformation générale des occlusives sourdes en spirantes; 2° pt, kt ont donné fp, xp et ces groupes ont été différenciés en ft, xt (ht). La seconde hypothèse est la plus séduisante; car, d'une part, elle dispense d'admettre une exception quelconque à la loi absolue de la laut-

verschiebung; de l'autre, elle exige une hypothèse accessoire de moins que la première : dans la première hypothèse, en esset obligé d'admettre — sans aucune preuve — une loi spéciale en vertu de laquelle kt, pt sont devenus xt, ft; puis, en second lieu, que, par dissérenciation, le t de xt, ft a échappé à la lautverschiebung; dans la seconde, il sussit de reconnaître une dissérenciation sans plus. Quoi qu'il en soit, en toute hypothèse, il y a eu une dissérenciation.

Le sons dans lequel s'opère la différenciation dans ce cas particulier n'est pas arbitraire. Autant des groupes comme ft, xt sont fréquents, autant la disposition inverse tf, tx est rare et instable là où elle vient à se produire. On rencontre souvent spirante plus occlusive; mais occlusive plus spirante ne subsiste nulle part à la longue. Les groupes de la forme spirante plus occlusive sont si naturels que la différenciation de occlusive plus occlusive s'opère précisément par substitution d'une spirante à la première occlusive. Ainsi, dans le grec moderne qui a déjà fourni tant de beaux exemples de différenciations, les anciens al, xt sont devenus ft, xt; en zend, c'est baxta- qui répond à skr. bhaktá-, en persan, haft qui répond à skr. saptá; le russe kto est prononcé xto dans beaucoup de dialectes et d'autres langues slaves fournissent des exemples analogues.

Le point sur lequel porte la différenciation n'est déterminé dans les deux cas considérés (types x 
ightharpoonup xt et  $kt \longrightarrow xt$ ) ni par la différence de nature des phonèmes, puisque, dans les deux cas, ils appartiennent à la même série, ni par la force particulière de l'explosive puisque, dans l'un des cas, c'est l'explosive qui est atteinte. Le principe est que, dans ceux des groupes de consonnes proprement dites qui comportent une occlusion, le maximum de fermeture tend à se trouver immédiatement avant l'explosion qui termine le groupe; ainsi st est un groupe des plus stables, tandis que ts ne subsiste pas en général; les jeunes enfants qui ne peuvent prononcer ks disent souvent sk à la place, et le latin a en effet renversé l'ancien ps en sp, par exemple dans uespa issu de vopsa (lit. vapsà); de même m. h.-a. wespe a pris la place de v. li.-a. wessa et angl. wasp la place de ags. wæps (cf. Kretschmer, Einleitung in die gesch. der gr. spr., p. 164, n.)1. Le slave, qui avait éliminé le groupe ps en supprimant le p (ainsi dans osa «guépe»), s'est trouvé de nouveau en présence de ce groupe, par chute de i, dans p(i)sati et par suite d'emprunt, dans psalumu, psalmu «ψαλμός»; de là vient que l'un des vieux manuscrits de l'Evangile, le Zographensis, a s'pana, J. xx1, 26; s'pano, L. v11, 27, et J. v111, 17, et

Dans le recueil Entre camarades (Paris, 1901), p. 307, M. Dottin a donné des exemples de ts, cs, ps donnant st, sc, sp en gaélique (note de correction).

s'pa, J. v, 4<sup>1</sup>, au lieu des formes ordinaires p'sana, p'sano, p'sa, et săpalümiskychă, L. xx, 42, au lieu de p'salümiskychă; on cite aussi aspinfă de άψινθος (voir Arch. f. slav. phil. XIII, 344). — Les deux différenciations étudiées ici ne présentent donc qu'un cas particulier d'une tendance générale.

## 7° Cas d'une continue double.

Les consonnes doubles sont celles dont on fait entendre séparément l'implosion et l'explosion (voir Rosapelly, *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 349 et suiv.). Si l'effort fait pour isoler les deux éléments est exagéré, il peut y avoir différenciation. Le cas n'est pas très fréquent, mais c'est à cette action, semble-t-il, qu'il faut rapporter le passage espagnol de nn, mm, ll à nd, mb, ld qu'a étudié M. Grammont, Dissimilation, p. 136 et suiv. Ici encore c'est l'élément final du groupe qui devient occlusif, ce qui tient à ce que les groupes nd, mb, ld sont stables, tandis que les groupes dn, bm, dl ne le sont pas. Dès lors, dans le cas d'une occlusive double, c'est le premier élément, l'élément implosif, qui perd son caractère occlusif : quand on rencontre  $\mu$ 6 de  $\beta\beta$  en grec de basse époque: κάμβαλε de κάββαλε (voir Schulze, K. Z., XXXIII, p. 366 et suiv.; Dieterich, Byz. archiv, I, p. 92 et suiv.), on peut se demander si le changement s'est produit avant ou après la transformation de \( \beta \) en spirante; mais le même fait se retrouve en sémitique, v. Zimmern, Vergl. gramm. der sem. spr., \$ 14 c); et d'ailleurs wa a donné μπ dans Καμπαδοκία de Καππαδοκία, σαμπάζουσιν de σαππάζουσιν (Dieterich, l. c., p. 96); ce curieux changement suppose naturellement une prononciation où le voile du palais était, d'une manière habituelle, mal relevé; l'italien fournit un exemple de ce type de prononciation, voir Josselyn, Prononciation italienne, p. 127 et suiv. Dans le groupe indo-européen u, le premier t a été altéré si bien que le groupe est représenté en iranien et en letto-slave par -st-, en grec par -σ?-; en sanskrit où -tst- donne -tt- (ainsi utthitáh de "utsthitáh), on trouve -tt-, ainsi sattá- en regard de zd hasta-; dans les trois langues occidentales : germanique, celtique et italique, l'altération s'est étendue au groupe tout entier et l'on a -ss-. Dès lors il est peu vraisemblable que -ss- et -šš- aient pu donner phonétiquement -tset -ks- en sanskrit (Brugmann, Grundriss, I2, \$829), et les doutes de M. Bartholomae (Z. D. M. G., L, p. 710 et suiv.) sur le caractère phonétique de ces changements semblent très légitimes.

<sup>1</sup> Le sipisa de l'Assemanianus en regard de s'pa du Zographensis et de pisa du Marianus pourrait bien être l'adaptation d'une graphie s'pa pareille à celle du Zographensis; de même suifati γράφεις, Supr. 39, 20.

Les différenciations portant sur le degré d'occlusion ne sont pas les seules que présentent les consonnes. On a vu, au cours de l'exposition, plusieurs exemples de différenciation portant sur le point d'articulation. Ailleurs encore, la différenciation porte sur la sonorité; il arrive que, dans un groupe composé de sonante plus spirante sonore, la spirante devienne sourde: ainsi, en sicilien, nè de nğ (angelu anàilu), en espagnol, re de rg (spargere esparcer); voir W. Meyer-Lübke, Gr. lang. rom., I, \$ 499. En somme un membre d'un groupe de consonnes peut être altéré par suppression ou altération de l'un des éléments communs là où la langue tend à isoler les deux parties du groupe et non pas à les assimiler l'une à l'autre. Et il suffit de comparer ces différenciations avec les cas de dissimilations qu'a étudiés M. Grammont pour voir que les deux types de faits sont de nature essentiellement distincte et obéissent à des lois de tous points différentes.

## II. - DIFFÉRENCIATION VOCALIQUE.

## 1º Différenciation d'une voyelle par une sonante.

En slave commun, la succession yod plus o a été entièrement éliminée par passage de o à e; sl. jo est devenu je en toutes positions par assimilation de o à j; il n'est resté trace de o que dans les cas où la voyelle était entrée en combinaison avec une sonante suivante, c'esl-à-dire dans les anciennes diphtongues; yon, you ont subsisté sous la forme ja, ju. Le groupe jo n'existe donc plus en slave commun, et il semble que, encore à date historique, beaucoup de Slaves fussent hors d'état de le prononcer; car le nom du fleuve Jourdain, gr. lopdains, qui, comme tous les noms propres grecs, avait été transcrit fidèlement par les premiers traducteurs, est souvent écrit Jerdann dans les manuscrits de textes vieux slaves. Dès lors il est curieux de voir les dialectes slaves restituer par différenciation un groupe jo en diverses circonstances. L'histoire des faits est, dans les grandes lignes, la suivante.

Le groupe jé a été le premier atteint par la différenciation: il passe à ja dès le slave commun et aucun dialecte slave n'a plus un ancien jé en aucun cas. Il n'est pas surprenant que l'altération de jé ait précédé celle de je; la longue é était plus ouverte en slave commun que la brève e (voir en dernier lieu M. S. L., XI, 172), et en ce sens é était plus près de a que e ne l'était de e; c'est ce que la graphie indique déjà, puisque ja est noté par é dans les manuscrits glagolitiques. Une autre circonstance a pu contribuer à faciliter le passage de jé à jā: l'ā du slave commun qui se comporte à tous égards comme la première des voyelles de la série vélaire, e, i, v, opposée à la série palatale é, e, i, i, paraît pour-

tant avoir eu, au moins dans sa première partie, le caractère d'un à plutôt que d'un à; autrement on ne s'expliquerait pas qu'un ancien à slave initial soit toujours devenu ja : javé, jaseni, etc.; l'à slave devait être une sorte de diphtongue àà; l'a se trouvait ainsi plus voisin de é qu'il ne semble au premier abord; et, en effet, sous l'influence de r qui, en vieux slave, tend à ôter aux voyelles voisines leur caractère de voyelles de la série palatale, ré a été remplacé par ra dans quelques exemples du Psalterium sinaiticum, comme pograbaje au lieu de pogrebaje (voir Vondrák Altkirchenslavische gramm., p. 61). - La voyelle & subit aussi l'altération en a après les chuintantes é, c, z : c'est que, en slave, ces chuintantes sont très voisines de j; on sait que i.-e. sy, ky, zy, gy sont devenus en slave s, c, z; la différenciation a été la même après j et après s, c, s parce que la position des organes qui déterminait la différenciation était la même dans tous ces cas; d'ailleurs, comme l'indique parfois la graphie, on prononçait non pas s, mais si, etc., et, à côté de la graphie sa, les manuscrits glagolitiques ont šě, c'est-à-dire šja.

Comme toutes les voyelles prépalatales (é, e, i, i) en slave commun, é était précédé d'une jodisation, c'est-à-dire que la position des organes requise pour la voyelle était préparée pendant l'émission de la consonne précédente; il en résulte que toute consonne qui introduit une voyelle prépalatale étant émise avec des organes prêts à prononcer cette voyelle semble à l'oreille être accompagnée d'un petit yod. Cette prononciation qui s'est maintenue en russe et qui a laissé des traces nettes dans les dialectes occidentaux, surtout en polonais, a disparu de bonne heure dans la plupart des dialectes méridionaux; mais elle y a existé, car le vieux slave, où l'on s'accorde maintenant à reconnaître l'ancien dialecte de la région de Salonique, l'atteste sans aucune ambiguïté. Quand la voyelle commence le mot, le phonème de préparation apparaît à découvert et se fixe sous la forme d'un j; le é initial, qui subsiste dans la plupart des dialectes sans altération particulière, est ainsi devenu ja- en vieux slave, par exemple dans jasti en regard du serbe jesti, polon. jes'c', russe ést', etc.; cette innovation du vieux slave est d'ailleurs remarquable, car d'autre part le vieux slave est précisément seul, avec le bulgare, à réduire le ja- initial du slave commun à a- et à prononcer par exemple azu «je» ce que tous les autres Slaves prononçaient jazzi (d'où ja). En polonais, l'ancien è après consonne est devenu ia lorsque la consonne suivante n'a pas déterminé le maintien de ie : à v. sl. héda répond polon. biada , tandis qu'à béditi répond biedsic'.

La brève e, moins ouverte que é, ne présente pas d'altération qui ait abouti en slave commun. Et même les dialectes où la yodisation a disparu de bonne heure ont conservé e purement et simplement à une scule exception près: sous l'action combinée de c, z précédent et de l finale de syllabe qui suivait (et qui par suite avait sans doute un caractère plus ou moins vélaire), les anciens \*celnu, \*zelbu ont altéré leur e dès le slave commun, si bien qu'on a en serbe clan, en polonais człon, złób, en tchèque clánek (à côté de clen), zlab (à côté de zleb).

Dans les dialectes où la vodisation des consonnes introduisant une voyelle prépalatale a subsisté, e, c'est-à-dire je, tend à devenir jo; les détails du changement varient beaucoup suivant les dialectes (voir lagic', Arch. f. slav. phil., V, 534 et suiv.; Schakhmalov, Izvêstija de la section de langue et littérature russes de l'Académie des sciences de S'-Pétersbourg, I [année 1896], 695 et suiv.); il suffira de citer ici un exemple caractéristique, pol. miód, miodu, en regard de v. sl. medu, medu. On pourrait être tenté d'objecter que, ce passage de je à jo n'ayant lieu que devant consonne dure, il peut y avoir ici assimilation autant que différenciation; mais, en réalité, la différenciation a tendu à se produire en toutes positions; et c'est pour cette raison que, à la finale du mot, e devient toujours o dans les mots comme v. sl. lice, r. licó; un fait plus significatif encore est le suivant : à v. sl. jezero, jedină, etc. répondent en russe ozero, odín, c'est-à-dire que je initial devant consonne molle est représenté par o; au contraire je- subsiste devant consonne dure, ainsi dans jemu; le j initial avant été éliminé devant e par dissimilation, sous l'influence de la vodisation de la syllabe suivante, l'ancienne altération de l'e de je a été mise en évidence et, au lieu de repasser à e, la voyelle a abouti à o (Schakhmatov, l. c., 713). Ainsi plusieurs dialectes slaves, et notamment le polonais et le russe, ont réintroduit par dissérenciation le groupe jo qu'une ancienne assimilation en je avait totalement éliminé. Ces dialectes slaves se trouvent présenter un développement exactement inverse du développement baltique commun : en baltique, un groupe consonne plus j plus e a toujours perdu son j: lit. saldesnis de \*saldjesnis; il y a eu assimilation de j à e; en slave au contraire e a développé une vodisation qui, en polonais, fournit un véritable yod, et cette vodisation a déterminé une différenciation de e en o. On sait que, de même, dans une grande partie des dialectes lituaniens modernes, e précédé de vodisation est prononcé si ouvert qu'il tend à se confondre avec a.

Parallèlement à la différenciation de ye en yo attestée en slave, on rencontre ailleurs une différenciation de wo en we. Ainsi, en latin, uo- initial en syllabe fermée devient ue-: \*uoster donne uester, uormis donne uermis, etc. Un passage beaucoup plus étendu de uo à ue s'est produit plus tard en roman. Le uo (ou plutôt wo) issu de o ouvert latin est devenu ue dans plusieurs dialectes: frioul. muele, esp. muela, v. fr. muele (fr. mod. meule), de \*muola, latin

möla. De même, dans le dialecte arménien d'Akhalçis, où o s'est diphtongué en uo, d'où wo, alewor, devenu \*halevwor, est aujourd'hui halevwer; inorhkh, devenu \*inworkh, est aujourd'hui inwerkh, etc. En petit russe, ō a donné wo, qui aboutit à wi à l'initiale du mot et à i après consonne: le génitif \*orla de orel donne virla, le nominatif bog donne bih: ici la voyelle est allée jusqu'à i, et le w, qui n'existait pas dans la langue, a été éliminé par passage à v à l'initiale, par suppression après consonne.

Dans tous les exemples précédents, la différenciation porte sur le point d'articulation; ailleurs elle porte plutôt sur le degré d'ouverture de la voyelle. C'est ainsi que, en latin, e intérieur après i reste e : hiemis, societas; que o après i ou e fermé reste o : gladiolus, alueolus, et que -os final garde son o après u consonne :

equos.

Souvent les deux types de différenciation se combinent, ou du moins il est malaisé de déterminer auquel des deux on a affairc. Ainsi, en attique, après e et s, l'ancien a long palatalisé issu de l'ā panhellénique, au lieu d'aller se confondre avec η, comme en général α ainsi altéré, est retourné à ā : ὑγιᾶ, ἐνδεᾶ : il y a ici tout à la fois ouverture et déplacement du point d'articulation, dans le sens d'un éloignement de la voyelle précédente plus fermée et jouant par suite le rôle de sonante par rapport à ā palatalisé. La différenciation paraît d'ailleurs beaucoup plus forte sur le papier qu'elle ne l'était dans la réalité; le passage même de ā à η prouve que l'a ionien-attique était, comme l'a français, un a palatal (cf. Schwyzer, Neue jahrbücher, V [1900], p. 247), et non un a ou un à; de même l'a de l'éléen était un à, comme le montre la facilité avec laquelle e passe à a et n à ā dans ce dialecte. Si les Doriens saisaient aux étrangers l'effet de whateidleir, comme on le voit par le célèbre passage des Syracusaines de Théocrite, ce n'est pas seulement parce qu'ils avaient des à en regard de certains n de la zown, mais surtout sans doute parce que leur a, bref ou long, n'était pas un & et était un vrai a ouvert. — En revanche le retour de l'ā altéré à ā après ρ en attique ne résulte pas d'une différenciation; il est bien connu que r tend à ouvrir les voyelles avec lesquelles il est en contact; le fait que τριηρέα donne τριηρή et non \*τριηρά sussit à distinguer l'action de ρ de celle de , et e; le p a exercé sur , une action analogue dans le thessalien πρέννω, en regard de lesb. πρίννω, etc. (voir Hoffmann, Griech. dial., II, p. 320).

En russe, où la voyelle nasale  $\mu$  du slave commun est représentée par  $\mu$  dès le début de la tradition historique, on s'attendrait à trouver i pour représenter  $\rho$ : c'est ainsi que, dans les dialectes lituaniens, où  $\rho$  a donné  $\mu$ , la voyelle nasale  $\rho$  a donné parallèlement i. Or on a  $j\alpha$ : la vodisation de la voyelle prépalatale  $\rho$  a déterminé une forte différenciation, et il en résulte après le j une voyelle plus ouverte que la voyelle attendue et articulée en un autre point. La différenciation explique la rupture du parallélisme. De même en tchèque, où p donne p et où p donne p do

Dans les exemples qui ont été énumérés et dans d'autres encore qui auraient pu l'être également, l'élément i ou u, voyelle ou consonne, a agi sur l'élément suivant, et c'est toujours la voyelle proprement dite, a, e, o, qui a été différenciée. Ce traitement ne tient pas à la position respective des deux éléments, mais au fait que les sonantes i et u, voyelles ou consonnes, sont plus fermées que les voyelles proprement dites, à ce qu'elles sont par suite plus articulées, plus voisines des consonnes. Et en effet, c'est encore la voyelle qui est altérée lorsque la sonante suit au lieu de précéder.

Le passage de la diphtongue ei à oi en vieux français (par exemple rei, roi), le passage correspondant de ou à du, au, eu, dans divers patois de la Suisse romande, le passage de ei, ou (issus de i, ū) à ai, au en allemand et en anglais sont des exemples trop connus et trop clairs pour qu'il y ait lieu d'y insister : ils sont parfaitement démonstratifs. L'arménien semble, il est vrai, présenter l'altération inverse dans le représentant oy de plus ancienues diphtongues eu (par exemple khoyr de \*khe(h)ur, ancien \*swesor), ou (par exemple boyc, cf. skr. bhógah); mais c'est là un résultat brut sur l'histoire et le détail duquel on n'est nullement renseigné et qu'il est par suite impossible d'utiliser.

Il suffit d'une différence de fermeture entre les deux voyelles successives pour qu'une différenciation se produise: αο, αω sont devenus εο, εω dans beaucoup de dialectes grecs, par exemple à Delphes, τιμέων, τιμέωντες (J. Schmidt, Pluralbildungen, 326 et suiv.). En attique on a ā ancien maintenu (ou ionien á revenu

à ā) devant n dans 'āno.

Le fait, très discuté, du passage de lat. ow à aw (dans lauāre, cf. gr. λούω, arm. loganam; cauos, cf. gr. κό(F)οι; cauēre, cf. gr. κο(F)έω) serait un exemple de la différenciation de voyelle par une sonante consonne suivante. En tout cas, o fermé roman est devenu o ouvert devant u dans lat. ōuom: ital. uovo, esp. huevo, v. fr. uef (œuf); voir Meyer-Lübke, Gr. d. l. rom., I, \$ 130; en gascon, ov est devenu av (voir ibid., \$ 200). En lituanien, dans le dialecte de Slonim, près de Grodno, bruvai, żuves, ont donné brivai, żives (Mitt. lit. ges., IV, 168): en lituanien, où il n'y a pas d'o bref, u ne pouvait s'altérer dans le sens de o, mais seulement

dans le sens de i. En afghan, l'ancien ai devient a devant i, au lieu d'aboutir comme d'ordinaire à ē: maz de \*maisa-.

En somme, c'est toujours l'élément le plus fermé, le plus articulé, le plus consonne, si l'on peut dire, qui différencie l'élément vocalique.

## 2º Diphtongaison des voyelles.

On sait que les voyelles ne sont en général pas identiques à elles-mêmes pendant toute leur durée; non seulement la hauteur ct l'intensité varient, parfois d'une manière étendue, pendant l'émission d'une voyelle, mais le timbre peut aussi être modifié: lorsque la variation de timbre est minime, on considère la voyelle comme une; lorsque la variation est grande et que le commencement et la fin sont assimilables à des voyelles de timbre défini, on appelle la voyelle ainsi constituée une diphtongue et on note au, oi, etc. (Rousselot, Modifications phonétiques, p. 251 et suiv.). Entre les voyelles sensiblement unes et les diphtongues nettes, il y a d'ailleurs tous les degrés de transition possibles. La différence d'articulation des deux extrémités des diphtongues tend souvent à diminuer; il y a assimilation, et ainsi par exemple au devient o, ei devient ē, etc. Inversement, la dissérence d'articulation des extrémités d'une voyelle sensiblement une tend souvent à augmenter : il y a différenciation; par exemple un ē devient ei : la fermeture de la partie la plus fermée de la voyelle a été exagérée au point de fournir un véritable i.

Dans la période ancienne de l'histoire des langues indo-européennes, on voit les diphtongues, très nombreuses en indo-européen, disparaître peu à peu par des assimilations : le lituanien même (ou d'une manière plus générale le letto-lituanien), la plus conservatrice des langues indo-européennes à ce point de vue, a remplacé dans des conditions non définies un grand nombre de diphtongues en i par ë, c'est-à-dire iè. Puis, dans une période plus récente, des diphtongues sont créées par différenciation de voyelles simples, soit anciennes, soit résultant de la simplification de diphtongues et, souvent, ne tardent pas d'ailleurs à succomber à une nouvelle assimilation, ou bien subissent de nouvelles différenciations, dont on a vu des exemples plus haut: un phonème qui a une fois commencé de s'altérer, et a par là perdu sa stabilité, peut s'altérer ainsi à l'infini avant de redevenir vraiment fixe.

Les faits sont bien connus. Lat. e et o sermés ont donné dans une grande partie des dialectes romans ei et ou; de même, en anglais moderne, e et o sermés tendent vers ei et ou. Inversement lat. e et o ouverls ont donné presque partout en roman ie et uo.

Le contraste des deux développements est à noter : la partie caractéristique de la voyelle est mise en évidence à la fin, et par suite i, u terminent la nouvelle diphtongue, s'il s'agit de voyelles fermées, et la commencent, s'il s'agit de voyelles ouvertes. Dans le développement de l'allemand et de l'anglais, i et u sont devenus ei, ou : ici les voyelles différenciées étant les plus fermées de toutes, le résultat de la différenciation a été une diphtongue commençant par des voyelles plus ouvertes que i, u. On signale en rhétique une altération toute pareille de i en ei (voir W. Meyer-Lübke, Gr. d. l. rom., I, \$ 32). En letto-lituanien, un ancien o a donné û, c'est-à-dire uo (avec o long), dans des conditions incomplètement déterminées. Dans plusieurs dialectes slaves, notamment en tchèque, o, qui résulte toujours d'un allongement récent (car un ancien ō est en slave a), est devenu uo. En vieil irlandais un ō, issu du celt. eu ou ou, a passé à ua presque dès les plus anciens textes: tuath de "teuta, ruad de "roudos. De même, en afghan, l'iranien commun au devenu o comme en pehlvi a abouti à ua. On a aussi en calabrais puoku comme représentant de lat. paucus (voir Meyer-Lübke, l. c., I, \$ 283). Les diphtongaisons de voyelles simples sont souvent favorisées par les phonèmes voisins : il se joint alors à la différenciation un élément d'assimilation et les cas sont moins nets que les précédents, choisis parmi ceux où l'altération a eu lieu sans aucune influence d'articulations voisines.

Les exemples qui viennent d'être cités sont assez variés et tirés de langues assez diverses pour donner de la différenciation une idée générale. Il ne s'agissait pas ici, bien entendu, d'examiner en détail chacun des cas : pareille étude ne peut être faite avec fruit que dans un examen de la phonétique de chaque langue (cf. M. Grammont, Dissimilation, p. 15 et suiv.); et c'est seulement dans des études particulières qu'on pourrait mettre en relief, ainsi qu'il convient, comment le système phonétique de chaque langue a déterminé en chaque cas la forme spéciale prise par le phonème différencié. L'objet de cet article était tout d'abord de mettre en . évidence la nature propre de la différenciation, qui n'a pas été jusqu'ici distinguée nettement de la dissimilation, et, en second lieu, d'établir que ce type de changements est fréquent et très multiforme. On sait assez quel rôle joue l'assimilation des phonèmes contigus; on ne devra pas perdre de vue désormais que la différenciation des phonèmes contigus n'en joue pas un moindre dans certaines langues; on a vu par exemple combien le grec moderne en présentait de cas. Et tandis que la dissimilation n'atteint que des situations particulières dont on ne rencontre la plupart du temps que peu d'exemples dans une langue donnée, la différenciation se manifeste par des lois phonétiques très générales, qui agissent sur les phonèmes les plus employés de la langue et sont attestées dans un nombre illimité de mots. Si l'attention des linguistes se fixe une fois sur ces faits, on reconnaîtra bien vite quelle en est l'importance.

A. MEILLET.

## Slave pustă gradă Ερμούπολις.

Dans le recueil slave de vies de saints et de sermons connu sous le nom de Suprasliensis, on trouve, p. 110, l. 20, de l'édition de Miklosich, pusta grada, traduisant τῆς Ερμουπόλεως du texte grec (publié Arch. f. sl. phil., XVIII, 122), et de même, p. 111, l. 19, νῦ pustêĕmũ gradẽ naricajeměĕmũ τῆς Ερμουπολιτῶν πόλεως. Le traducteur a donc confondu Ερμου— avec ἐρημο—; c'est dire qu'il avait la prononciation des dialectes grecs septentrionaux. οù ι non accentué tombe et où o non accentué se prononce ou; or le Suprasliensis paraît être du x1° siècle et les traductions du grec qu'il renferme doivent être notablement antérieures au manuscrit; ce témoignage pourra peut-être contribuer à dater l'altération du vocalisme en grec septentrional.

A. MBILLET.

## HARUSPEX,

### NOTE SUPPLÉMENTAIRE.

J'ai à signaler dans mon dernier article une phrase malheureuse, qu'il importe de modifier sans retard puisqu'il s'agit d'une question de la plus haute importance. Je disais : "Har n'ayant pas son équivalent dans les langues sémitiques, sera considéré comme un terme sumérien par l'école sumérisante. » Or, si l'existence de sumérologues est incontestable, il n'en est pas de même du sumérien. Un peuple sumérien ou accadien n'a jamais existé, il n'y a pas davantage de langue sumérienne. Cette théorie funeste, à laquelle se cramponnent de toute leur énergie d'éminents savants, est née à une époque où l'on connaissait mal l'assyrien et où l'on ne possédait qu'un nombre dérisoire de textes archaïques. Basée sur l'a priori et sur l'idée d'inégalité des races<sup>2</sup>, elle ne saurait avoir de caractère scientifique; on a refusé aux Sémites le don de créer, d'inventer une écriture, parce qu'on ne pouvait expliquer le mécanisme ingénieux des caractères cunéiformes, le plus rabbinique peut-être de tous les systèmes hiéroglyphiques qui fût jamais sous le soleil. Quand on aura prouvé l'existence d'un peuple sumérien, on aura trouvé la quadrature du cercle. Autant vaut dire que le peuple sumérien n'a jamais vu le jour sur notre planète. L'on peut espérer cependant que le temps n'est pas éloigné où le cauchemar suméro-accadien se dissipera entièrement. Si l'on peut faire des réserves importantes sur la méthode et certaine manière de présenter les questions de M. Joseph Halévy, il n'en est pas moins absolument certain que nous lui devons une reconnaissance éternelle de nous avoir délivrés d'un monstre effroyable dès l'année 1874. En France, où la science dédaigne les systèmes nuageux, la majorité des assyriologues s'est ralliée à M. Halévy qui, avec un courage et une persévérance admirables, ne cesse de désendre une cause dont je souhaite le triomphe définitif à bref délai.

Mém. Soc. Ling., t. XI, p. 330.
 Voir particulièrement : Essai sur l'inégalité des races humaines, par le comte DE GOBINEAU, 2 volumes, et Die Grundlagen des neunsehnten Jahrhunderts, par Houston Stewart Chamberlain (1899).

Revenons à haruspex pour en analyser d'une manière plus précise le premier élément <sup>1</sup>. Par le mot har, les Sémites de Babylonie désignaient primitivement «l'intérieur d'une chose, les organes intérieurs, c'est-à-dire les viscères, pour lesquels il y a des termes spécifiques, comme kabittu «le foie», libbu «le cœur»; har exprimant l'idée générale du contenu 2 d'un objet, de ce qui est dans l'être vivant. Cette racine est la base du verbe harû, qui signisse «aller à l'intérieur d'une chose, creuser»; le sossé se dit en assyrien hirîtu; puis l'objet qui sert à fouiller le sol, la charrue, et plus spécialement r le soc de la charrue, équivaut à 🛦 🗮 = qiqqinu, syriaque مُمَالًا (Payne Smith, p. 3611 et Brockelmann, p. 335); qiqqinu pour qinqinu est d'un sémitisme indiscutable. de même que toutes les valeurs que possède le signe 🕰 🏥 ; je crois que l'on peut ajouter à celles réunies par Brünnow, mir. mar (Johns, Assyrian Deeds, nº 216, l. 4). La syllabe qin. de qinqinu (qiqqinu) est représentée par d'autres signes en assyrien, entre autres par EII, qui est en relation étroite avec II-, à tel point qu'il paraît en être le gunû. De là à accorder au signe 🗐 les valeurs tuk, tug, duk, dug, il n'y a qu'un pas; l'on peut donc se demander si dans les passages de Gudea B. col. 1v, 1. 3 et Gudea B, col. vii, l. 53, la valeur kin admise par Jensen ne doit pas être écartée et remplacée par dug. Entre A et EII on trouve, en consultant le répertoire de Brünnow, mainte signification commune. Mais l'idée générale que renferme HAR est celle de «creuser, gratter, dessiner» (eséru), puis «appuver fortement, frotter, moudre » (HAR redoublé = tênu), comme l'a bien vu Jensen pour ces derniers cas; usurtu = dessin, bas-relief. L'idée primitive de « l'intérieur d'une chose » se retrouve par conséquent dans haruspex «celui qui examine les viscères». Si dans les textes archaïques nous réussissons, à travers les multiples arabesques, à fixer nos regards sur les points principaux sans nous laisser égarer et distraire par des motifs secondaires, en d'autres termes si nous mettons la main sur les idéogrammes fondamentaux, qui sont reliés les uns aux autres par des expressions conventionnelles, dont aucun système idéographique ne peut se passer et qui soutiennent tout l'édifice linguistique, nous atteindrons des concepts sémitiques absolument purs. La partie vivante de ce vieux langage babylonien est constituée par des idéogrammes, dont nous pouvons suivre pas à pas l'évolution, ou plutôt ce sont des idéophones, comme l'a indiqué Halévy; quant à ces termes conven-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Bien que nous considérions le premier élément de haruspex comme d'origine étrusco-orientale, nous ne méconnaissons pas la valeur des raisons qu'on peut faire valoir en faveur d'une étymologie indo-européenne (sanscrit hirá: cf. F. Solwsen, dans le Journal de Kuhn, t. XXXIV, p. 2).

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Aussi le contenant; cf. hard «vase, récipient».

tionnels, qui maintiennent l'ordre dans ce véritable chaos idéographique, nous n'en avons pas encore la clef, quoique, selon toute probabilité, ce soient aussi à l'origine des idéogrammes transformés de bonne heure par les exigences du phonétisme. Nous voudrions seulement, pour terminer, montrer en deux exemples comment le génie sémitique a présidé à cette création. Lorsque le roi Gudea nous raconte (statue B, col. vi, l. 23) qu'il a fait des excavations dans une montagne de Kimas pour en extraire du cuivre, il se sert de l'expression mu-ni-ba-al; il eût pu dire simplement mu-ni-bal; or la syllabe bal ou plutôt pal a donné naissance au verbe paldšu, qui signifie «creuser», à palû¹ «pieu», palaqu a trancher, pilaqqu a hachen, etc; muni est l'expression conventionnelle, qui indique une forme verbale; nous saurons un jour les raisons qui l'ont fait choisir plutôt qu'une autre. L'important est de constater que pal est sémitique puisqu'il a produit une foule de vocables sémitiques. Dans un autre passage de la même inscription, col. v, l. 50, nous lisons: mu-na-gub-gub; muna, comme muni (mu + na) rentre dans la catégorie de ces expressions conventionnelles, qui n'ont de raison d'être qu'en tant qu'elles sont soudées à des idéogrammes, dans l'association desquels elles puisent des germes vitaux. Gub ou gab est à gabû ce que Har est à harû, ce que Pal est à palû, et signifie primitivement «ce qui se dresse, ce qui s'élève, ce qui est haut»; le verbe gabû בכה «être élevé» exige dans le passage précité une forme II, ou III,, d'où GUB redoublé par analogie avec la conjugaison intensive ou extensive. Il n'y a qu'un Sémite qui pense et conjugue ainsi; il faut lire mu-na-gub-gub et non pas comme Jensen le fait. Les Assyriens paraissent avoir employé les verbes zagdpu et nazdzu, de préférence à gabû; cependant nous connaissons encore si peu le lexique assyro-babylonien, qu'il serait prématuré de conclure au non-emploi de ce dernier terme; mu-na-gub-gub = mil les dressa<sup>3</sup>, il les éleva, comme avait traduit dubitativement Jensen. Les textes d'el-Amarna nous ont révélé un substantif gungubu (gubgubu) que je traduis provisoirement par pendeloque et qui doit son origine au thème gub. Nous n'avons pas la prétention de donner ici une démonstration de la fausseté de la théorie sumérienne; nous avons indiqué quelques points qui nous paraissent militer en saveur de la thèse de M. Halévy. Ce n'est pas ici le lieu de dire plus longuement quels sont les motifs qui nous ont déterminé à fuir le mirage sumérien, à tout jamais.

Une classification méthodique de tous les signes cunéiformes

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> On sait que le supplice du pal était très en honneur en Assyrie.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Et à d'autres.

<sup>3</sup> Litt. : wil mit sur pied n.

et de leurs valeurs serait utile, et peut-être la tenterai-je un jour; le répertoire classique de Brünnow en formerait la base. Quand on aura analysé d'une manière approfondie chaque signe, on constatera et on mesurera l'importance de l'assyrien pour l'étude de la grammaire comparée des langues sémitiques. L'assyrien constitue un anneau si important de la chaîne de ces idiomes qu'on ne peut s'empêcher de sourire lorsqu'on voit des maîtres de la philologie sémitique rendre certains oracles en passant à côté d'une langue qu'ils avouent timidement ne pas connaître. Voici un schéma qu'on pourrait adopter pour la description raisonnée des signes cunéiformes; prenons par exemple le signe

### Signe primitif : Un pied posé.

#### VALEURS SYLLABIQUES PRINCIPALES.

GUB	KIN	KIN, TOM	DU, DI	e <b>tc.</b>
(hauteur, élévation.)	(stabilité, immobilité.)	(mobilité , mouvement.)		
gabû zaqâpu	kánu nezázu ešábu	aláku abálu babálu tabálu	dálu	
gub gu-ub gu-bu ellu šumilu	e <b>t</b> c.	etc.	etc.	

- 1. gabit «être élevé»; ne s'est point encore rencontré dans les documents
- zaqépu «se dresser», souvent employé dans les présages, en parlant des serpents qui se dressent pour mordre.
  - 3. kdnu wetre stable, etc.
  - 4. nazdzu «se tenir debout, être posé», etc.
  - 5. aidbu «demeurer, séjourner».
  - 6. aldku caller, venira.
  - 7. abdlu «apporter».
  - 8. babálu «porter, apporter, produire».
  - 9. tabdlu «emporter».
- 10. ddlu «s'agiter, se mouvoir», et non pas «eine Schlinge nachstellen», Del. H. W., p. 215; a-da-al, Reisner, n° 27, l. 2.
  - 11. kapdeu aplier, repliers.
  - 12. šardsu «se trainer, se glisser, en parlant des reptiles, ramper».
  - 13. magdru «favoriser».
- 1/1. šakánu aplacer, mettren.
- etc., etc.

Il importe avant tout d'être au clair sur la valeur principale des idéogrammes; étant donné un signe dont le nom nous est connu, il est facile de dégager la valeur syllabique fondamentale qui s'y trouve rensermée. Nous pouvons déterminer de cette manière le signe 4.

1. Nom du signe : dúgu;

Valeur syllabique primordiale : dug;

3. Idée générale exprimée : abondance, multitude.

Le nom du signe dûgu nous donne sa valeur syllabique : dug; le sens s'obtient par la comparaison avec l'hébreu; dug est à dagû ce que gub est à gabû et dagû = רנה, qui signifie «être abondant, multiplier». 37 «le poisson» est l'animal abondant par excellence. Rappelons aussi ici que nûnu = poisson, explique le thème 132 = multiplier (Dict. hébreu de Siegfried et Stade). La corrélation qui existe entre les trois signes 4, 🍴 et <, exprimant la même idée d'abondance et de pluralité, est indiquée par la syllabe ha + a. Or la valeur ku (ku-u-a) de 🍴 = nûnu «poisson», recèle une idée analogue. On peut admettre que 🏋 possédait aussi la valeur kum (kuv) et kum est à kamû ce que dug est à dagû; si nous n'avons point encore trouvé dans les textes assyriens un verbe kama = "multiplier, être abondant", nous connaissons en revanche un kamaru ayant cette signification 1. Une preuve plus forte encore de l'existence de ce verbe kamdru réside dans ce fait que l'idéogramme El est à lire kandru dans le répertoire de Brünnow, nº 105432 et qu'il partage avec 🍴 la valeur commune ku. En outre le néo-hébreu כורא, qui correspond au thème kamdru (kavdru) désigne les poissons en général; l'on comprend aisément que le signe primitif était l'image du poisson et qu'il était exprimé par un mot sémitique. Ce que l'on comprend moins, c'est qu'il y ait toute une école de savants qui nient l'origine sémitique de l'écriture cunéisorme; je ne puis, à mon grand regret, donner ici d'autres exemples pour prouver la justesse de la théorie d'Halévy si brillamment appuyée par Guyard, Pognon, Thureau-Dangin et d'autres et répéter après eux que l'école sumérisante a fait sausse route; je crois qu'il est temps de rendre aux Sémites ce qui leur appartient<sup>3</sup>, et d'user de tous les moyens pour lutter contre un dogme qu'il n'est point sisé de déraciner.

#### Alfred Boissing.

<sup>2</sup> S' 267 est à corriger ainsi.

<sup>1</sup> Voir Revue sémitique, 8° année (1900), p. 151, \$ 3.

Malgré tout le respect que j'ai pour la science de M. Lehmann, je dois avouer que sa démonstration du sumérisme est stérile. Les arguments pèchent par la base et il y a de plus quelques inexactitudes. Je n'en veux pour preuve que ce qu'il dit de K 1225 et de elilum, p. 103 et 163 de son livre.

# LATIN VERVEX (VERVIX), IRLANDAIS FERB.

On rapproche d'ordinaire le latin ueruex « mouton » et « brebis » des mots gr. ἀρήν 1 (gort. Γαρήν, hom. - Γρην dans σκολύρρην) et arm. gain, qui signifient tous deux «agneau» et forment un groupe bien défini pour le sens comme pour la forme avec skr. úranal. pehlvi var(r)ak, persan barra; il faut sans doute écarter le skr. ūrņā «laine», qui remonte à "wļnā et se rattache au v. sl. vlūna. lit. vilna, v. ha. wolla, gall. gwlan (cf. Uhlenbeck, Etym. Wtb. d. altind. Spr., p. 32). Ainsi, l'indo-iranien, l'arménien et le grec sont d'accord pour attester un i.-e. \*weren- «agneau», auquel on ne peut en aucun cas rattacher directement le latin ueruex : à la différence du vocalisme radical s'ajoute en effet une différence complète dans la seconde partie du mot. Le celtique offre peut-être un rapprochement plus direct.

A côté du mot ueruex, le latin possédait un diminutif ueruella que Charisius (I, 553 K.) glose par τὸ προδάτιον. L'existence de ces deux mots suppose un thème primitif \*werwo- ou \*werwā-. Veruēr serait à couper ueru-ēc-s, avec un suffixe sur lequel on reviendra plus loin. Or le thème \*werwā- est très régulièrement représenté en irlandais par le mot ferb «vache» (gén. sg. ferba, n. pl. ferba; cf. W. Stokes, B. B., XIX, 76). La différence des sens ne s'oppose pas au rapprochement. On sait combien il est difficile de ramener les divers noms d'animaux ou de plantes à des prototypes identifiables avec précision. En particulier les mots skr. 🚧 « étalon et «taureau», lit. verszis «veau», lat. uerres «verrat» ne se réunissent que sous le concept vague de «mâle»; le nom du «bœuf» (gall. ych, corn. pl. ohan, skr. ukṣā, got. aúhsa, etc.) désigne en irlandais «le cerf» (oss, gén. oiss), soit «bœuf sauvage»; le thème \*gabro- en irlandais désigne à la fois le cheval et la chèvre; enfin. exemple directement comparable au fait en question, à l'irlandais dam "bœuf", répondent en brittonique le gallois dafad "brebis", le breton danvet « mouton », davades « brebis ».

<sup>1</sup> Les mots grecs elpos elpion doivent être écartés (malgré Baugnann, Grdr., I, 2° éd., p. 324); ils n'ont pas de 戶 initial.

On pourrait objecter que le mot ferb est isolé en irlandais; mais il y a une preuve indirecte que le thème \*werwā- «vache» était panceltique, et c'est le nom du taureau qui la fournit dans une certaine mesure.

On considère généralement le latin taurus comme un emprunt au grec ταῦρος; mais il est bien invraisemblable que les Romains. peuple agriculteur par excellence, aient été chercher à l'étranger le nom d'un animal aussi important que le taureau; le nom de la cérémonie antique des suouetaurilia serait alors à demi barbare et présenterait la juxtaposition de deux mots latins et d'un mot grec. Il faut remarquer en outre que le mot se retrouve dans les dialectes italiques (ombr. toru, turuf; osq. ταυρομ). Le seul argument sur lequel on s'appuie pour justifier l'hypothèse d'un emprunt, c'est l'existence en celtique d'un thème \*tarwo-1 (irl. tarb, gall. tarw, bret. taro) qui serait alors le thème primitif. Mais il subsiste de graves difficultés. Les formes slaves (v. sl. turŭ) et haltiques (lit. tauras, v. pr. tauris «buffle») supposent à l'origine une diphtongue -au- et non un groupe -arw-; cela est jusqu'à un certain point confirmé par le germanique (voir Kluge, Etym. Wtb... 6° éd., p. 380). D'autre part le grec ταῦρος s'explique bien par \*tauro-, tandis que l'explication par \*\tapFo- ne va pas sans dissicultés (cf. G. Meyer, Gr., Gr., 3º éd., p. 174, et Brugmann, Gr. Gr., 3° éd., p. 68). Il est donc préférable de poser comme forme ancienne \*tauro-, et le celtique \*tarwo- serait irrégulier. On peut alors l'expliquer aisément par l'influence analogique du mot \*werwā-~vache ~2. Il v aurait eu métathèse de \*tauro- en \*tarwo- par suite d'un de ces phénomènes d'irradiation suffixale, dont il y a dans toutes les langues de si nombreux exemples 3. Le suffixe -woexiste encore en celtique dans le nom du cerf (gall. carw) et dans celui du porc (irl. banb, gall. banw), mais on comprendrait mal que ces mots eussent agi sur \*tauro-; l'influence du nom de la vache est au contraire toute naturelle.

Au point de vue de sa formation, le mot ueruëx est tout à fait isolé en latin (Stolz, Hist. Gramm., p. 524); il n'y a pas de suffixe -ëx, -ëcis. Mais il faut remarquer qu'à côté de ueruëx existe une forme ueruix qui n'est pas nécessairement un doublet phonétique de la première. Il y a en effet un suffixe -i-c- qui a formé une série de noms féminins: cornix « corneille », iunix « génisse », perdix « perdrix », saurix « chouette », et qui s'est étendu par analogie au nom de la femelle en général, mātrix. Veruix pourrait

D'où le finnois tareas (BRUGWANN, Grdr., I, 2º éd., p. 328).

Je dois cette explication à une suggestion de M. Meillet.
 Cf. Виссиани, Rhein. Mus., XLIII., 401, Остногг, Morph. Unters., 11,
 п., et surtout Викал., Еззаі de Sémantique, p. 43 et suiv.

donc être le nom ancien de la brebis. Quel aurait été le masculin correspondant? Le latin possède un suffixe -ec- qui sert à former un certain nombre de noms d'animaux, de plantes, de minéraux : cimex "punaise", ibex "bouquetin", carex "laiche", tlex "yeuse", rūmex «oseille», silex «caillou», etc.; au latin culex « moucheron », correspond en irlandais cuil 1, en gall. cylion (Stokes, Urk. Spr., p. 94). Un mot \*ueruex «mouton» serait donc très régulier; la forme ueruex pourrait être tout simplement une contamination de \*ueruex et de ueruex. On aurait ainsi deux mots distincts : un féminin ueruix (d'où le français brebis fém.) et un masculin \*ueruex, devenu ensuite ucruex (d'où le roumain berbec masc.; cs. Mohl, Les origines romanes, Études sur le lexique du latin vulgaire, p. 91). Le nom du mouton n'est pas le seul pour lequel une dualité de ce genre est attestée : on a en latin un masculin sōrex, d'où l'espagnol sorce, masculin, tandis que le français souris, féminin, suppose \*sorix.

J. Vendryès.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Le mot est attesté dans le *Fled Bricrend*, \$ 98, et M. Henderson, dans son édition de ce texte (p. 182), rapporte que le diminutif cuileag est encore vivant aujourd'hui.

# LES DÉTERMINATIFS

### DANS LES LANGUES SLAVES DU SUD.

La présente note a pour but, d'une part, de faire ressortir la symétrie des dissérentes catégories de mots dérivés des déterminatifs slavons ovu, tu, onu, et si, en serbe et en bulgare, et d'autre part, de préciser les conditions d'emploi des diverses formes de ces mots.

Les exemples cités ont été écrits en caractères latins d'après le système de transcription ordinairement adopté, sous réserve des remarques suivantes :

1. Les mots serbes ont été écrits d'après l'orthographe croate.

2. La voyelle sourde que l'orthographe bulgare usuelle représente tantôt par A et tantôt par a ou a, a été constamment écrite u.

3. La lettre i a été exclusivement employée comme signe de palatalisation de la consonne précédente. Pour représenter l'i consonne, on s'est servi de j.

4. Les lettres é et 6 représentent les diphtongues en et on qui se rencontrent fréquemment dans le dialecte du Rodope.

Ī

Les formes dérivées des déterminatifs slavons ovit, tit, onit et si ont pris dans les deux principales langues slaves du Sud, le serbe et le bulgare, un développement remarquable par son étendue aussi bien que par sa symétrie. Nous trouvons dans ces langues trois séries de mots de diverses natures, articles (dans les dialectes bulgares), pronoms ou adjectifs déterminatifs, adverbes, conjonctions, se correspondant régulièrement, quant à la forme, et se distinguant d'une série à l'autre, par une nuance de signification relative au rapprochement ou à l'éloignement de l'objet ou de l'idée auquel se rapporte le déterminatif, l'adverbe ou la conjonction.

Les différents termes de chaque série ont pour racine l'un des

déterminatifs slavons indiqués ci-dessus. Dans tous les dialectes, la série dérivée de tu fournit les termes d'usage général, ordinaire, n'indiquant pas, par eux-mêmes, une idée spéciale de rapprochement ou d'éloignement. Leur usage correspond à celui des déterminatifs français ce, celui.

La série dérivée de onu comprend les termes qui indiquent le rapport à un objet éloigné, comme en français, ce...-là, celui-là.

L'idée opposée, celle d'un objet plus rapproché, comme en français, ce...-ci, celui-ci, est exprimée dans la région occidentale du domaine slave du Sud, par des termes dérivés de ovü, tandis que dans le dialecte du Rodope, les termes correspondants se rattachent au déterminatif si, en remarquant toutesois que ce mot s'est, quant à sa finale, assimilé à tü, de sorte que les formes du dialecte du Rodope semblent remonter à un type sü.

C'est aux deux extrémités opposées du domaine linguistique qui nous occupe que nous trouvons les trois séries le plus complètement et le plus régulièrement développées, d'une part, dans les pays serbes et dans la partie de la Macédoine limitrophe de ces pays (séries V, T, N), et de l'autre, dans le Rodope (séries S. T, N).

La série V, employée d'une façon plus ou moins régulière dans toute la Macédoine, disparaît complètement dans la Bulgarie proprement dite qui se trouve réduite, à l'exception de l'arrondissement de Rouptchos, appartenant au dialecte du Rodope, aux

deux séries en T et en N.

Le tableau ci-après (p. 46-47) donne la liste des mots formés dans les différentes séries, en serbe, en bulgare macédonien, en

bulgare oriental et dans le dialecte du Rodope.

Nous y voyons, en premier lieu, les déterminatifs proprement dits, dérivés directement des déterminatifs slavons ovü, tü, onü et si. Le déterminatif I, à part les cas obliques du pronom personnel de la 3° pers., n'apparaît plus, dans les dialectes modernes slaves du Sud, qu'à titre auxiliaire pour la formation d'autres déterminatifs. Quant à si, en dehors du dialecte du Rodope, il s'est seulement conservé dans quelques locutions de nature adverbiale, telles que, en serbe, danas "aujourd'hui", nocas "cette nuit", sinoé "hier soir", letos "cet été ou l'été passé", sada "à présent"; en bulgare, dnes "aujourd'hui", zimas "cet hiver", nasam, otsam "en deçà, de ce côté-ci", etc. L'adjectif déterminatif serbe saj, sa, se "ce (-ci)", l'adverbe simo "cii", correspondant respectivement à ovaj et à ovamo, ne sont plus usités actuellement.

La langue des Bulgares de Transylvanie, éteinte depuis un siècle environ, possédait, comme le dialecte du Rodope, un déterminatif dérivé de si. Ex. : na szien-szi szvead (na sien-zi svét).

M. Sb., XIII, p. 209; szien nost (sien nost), id., p. 213, à côté de ton-szi et de on-szi 1.

Parmi ces déterminatifs, les plus remarquables sont les articles à triple forme en usage dans une partie des dialectes macédoniens (Prilep, Dibra, Ohrida, Resen et, exceptionnellement, Monastir) et dans le dialecte du Rodope. Ces dialectes sont seuls, entre tous les idiomes indo-européens, à présenter cette particularité qui est d'autant plus digne d'attention que les langues slaves modernes autres que le bulgare (abstraction faite de certaines constructions dues à l'influence allemande, en slovène et en serbe de Lusace) ignorent complètement l'article, de sorte que nous voyons ce spectacle curieux de deux parlers étroitement apparentés et rapprochés à tous les points de vue, comme le serbe et le macédo-bulgare, occuper, sur une question particulière de grammaire, les deux extrémités opposées de la série indo-européenne, l'un de ces parlers n'ayant pas formé du tout d'article, et l'autre ayant donné à cette partie du discours un développement exceptionnel.

L'arménien, seul, peut être rapproché, à cet égard, des dialectes bulgares considérés. Ce rapprochement est même d'autant plus frappant que les trois formes de l'article arménien ont pour bases les mêmes consonnes que l'article du Rodope (S, D [arm. mod. occid., T], N), et que ces consonnes donnent naissance, comme dans les parlers slaves du Sud, à trois séries parallèles de déterminatifs<sup>2</sup>. Il est vrai que les formes diverses de l'article arménien servent surtout à la distinction des personnes, -s se rapportant à la 1<sup>re</sup> pers. -d (-t), à la 2<sup>e</sup>, -n, à la 3<sup>e</sup>; mais à l'origine de cette distinction nous trouvons les mêmes notions de rapprochement ou d'éloignement que dans les articles bulgares, et nous pourrons voir, dans quelques-uns des exemples cités plus loin, les trois articles bulgares servir aussi, quoique d'une façon exceptionnelle, à désigner les personnes, la 1re pers. étant naturellement considérée comme la plus rapprochée (art. en -s et en -v), et la 3° comme la plus éloignée (art. en -n).

Nous ne pensons pas, cependant, que l'on puisse voir dans cette analogie autre chose qu'une coïncidence fortuite dans l'emploi de termes ayant, d'ailleurs, la même origine.

Voir l'étude de M. MEILLET, Recherches sur la syntaire comparée de l'armé-

nienn, in Mém. de la Soc. de Ling., t. X, p. 2/11.

Les exemples cités dans la présente note sont principalement empruntés, pour les dialectes bulgares, aux différents volumes du Recueil de folklore, science et littérature (Sbornik za Narodni Umotocrenija, Nauka i Knižnina) publié par le Ministère de l'instruction publique de la Principauté (M. Sb.). Les recueils de chants macédoniens auraient pu aussi nous fournir de nombreux exemples, mais il ne nous a pas paru utile de multiplier les citations. Les exemples serbes sont pris dans les Contes et Énigmes populaires (Narodne Pripovijetke i Zagonetke) recueillis par Vuk Stefanović Karadzić.

		SERBE.		
		1 re PORME.	н° Ровик.	3° PORE
Article	ie, la			
Démonstratif	ce, celui	ov-aj	t-aj	en-ej
Pronom personnel	il			o <b>a</b>
	tel	ov-aki	t-aki	oo-aki
Relatif de qualité		ov-akav	t-akav	on-aker
		ov-akov	t-akov	on-akov
Relatif de quantité	tel (sussi grand que)	ov-oliki	t-oliki	oe-eliki
Ad <del>verbe</del> de qualité	ainai	ov-ako	t-ako	on-ako
Adverbe de quantité	tant	ov-oliko	t-oliko	on-olik ,
	'ici, là	01-de	tu , tudi	on-de
Adverbe de lieu		ov-dje	tu-dika	on-dje
		04-950	t-amo	on-deka on-amo
(	d'ici, de là			oda-n-de
Adverbe de temps	maintenant, alors	ov-da	ta-da , tad	on-da
Désignatif	voici , voilà	<b>6-7</b> 0	e-to	e-no
Pronom relatif	qui			
Conjonctions	que			
		}	l	

Observatione. — Pour les pronoms et adjectifs, on s'est borné à indiquer la forme du nom. mas, sing.
On n'a pes mentionné les formes qui ne présentaieut pes d'intérêt su point de vue spéciales

M A CÉDONIEN.		BULGARE ORIENTAL.		DIALECTE DU RODOPE.				
DRM B.	9° PORME.	3° PORME.	1 <sup>re</sup> F.	2° PORME.	3° PORME.	1'* FORME.	2° FORME.	3° forme.
- <b>va</b> , -vo	-(o)t, -ta, -to	-(o)n, -me, -mo		-(ŭ)t, -ta, -to		-(a)s, -sa, -so	-(a), -ta, -to	-a(n), -pa,
	t-oj	on-oj		to-ja to-zi	on-ja on-zi	s-oja	t-oja	n-eje
	to-j	on.		t-oj	on.		t-oj	
e	t-akov	on-akov		t-akŭv t-akŭv-si	on-akŭv-zi	s-akôf	t-akôf	n-akôf
kav	t-olikav t-owkav	os-olikav on-owkav		t-olăk tolke-si				
	t-aka	on-aka		t-aks t-ŭj		s-òj	ьij	n-oj
ko	t-oliko, t-olko	on-oliko		t-olko-va		s-olku-va	t-oiku-va	n-olku-va
	t-owko	on-owko		t-olko-zi				
		on-de		tŭde-va , tŭde-s				
				tuk, tuka				
•	t-emo	ou-amo	07-4M	t-am				
	togoj			toga-va , toga-si				
0-70	e-le, e-lo	e-se , e-no	e-70	e-to				
				koj-to		kutri-su	kutri-ta	kutri-nu
				gde-to		de-su	de-(gde)-tu	de nu
				kolko-to		kolku-sa	kolku-tu	kolku-nu
	1			kak-to		ke-su	kak-tu	ka(k)-nu
	1	•	•	•	'	•	•	•

dese ce travail محمد

Les articles bulgares, au nom. sing. des trois genres, présentent, exactement conservées, les formes des déterminatifs slaves, sauf en ce qui concerne, dans le dialecte du Rodope, la transformation de si en su.

	PREMIÈRE FORME.	DEUXIÈME PORME.	TROISIÈME FORME.
Macédoine	-v, -va, -vo,	-1, -la, -to,	-n, -na, -no.
Rodope	-8, -8a, -80.		

Les formes du pluriel et celles des différents cas, dans les dialectes qui déclinent encore l'article, se rapportent aussi directement à des formes slavonnes, mais notre intention n'est pas d'entrer ici dans le détail des flexions.

L'emploi des trois formes en -v, -t, -n, se présente d'unc façon particulièrement régulière et systématique dans le parler de Prilep et dans celui de Dibra, c'est-à-dire à l'extrémité N. O. de la Macédoine. Il se rencontre encore assez régulièrement dans les parlers d'Ohrida et de la région de Prespa (Resen). A Monastir. on n'en trouve plus que des exemples isolés, et il disparaît dans le reste de la Macédoine où l'on ne rencontre plus que l'article unique en -t.

L'article -s, -t, -n, ainsi que les trois séries correspondantes de déterminatifs, s'emploient, comme on l'a déjà dit, dans la région du Rodope, sur les deux versants de cette chaîne, c'est-à-dire en Bulgarie, dans l'arrondissement de Rouptchos (département de Philippopoli) et en Turquie, dans le canton d'Ahy-Tchélébi (sandjak de Gumurdjina, vilayet d'Andrinople).

La Bulgarie proprement dite n'emploie que l'article -t.

L'article, dans toutes les langues qui le possèdent, n'indiquant qu'une nuance assez faible de détermination (nuance que la plupart des langues anciennes et quelques langues modernes ont pu s'abstenir de marquer), la distinction de nuances secondaires doit nécessairement être très subtile, et l'on comprend qu'une délimitation rigoureuse ne puisse pas toujours être établie entre elles. Néanmoins cette distinction permet, dans certains cas, de donner à la phrase une précision toute spéciale, particulièrement quand diverses formes d'articles se trouvent en opposition entre elles ou en corrélation avec d'autres déterminatifs de la même série.

Comme la valeur des différents articles nous semble devoir être mieux misc en lumière par la comparaison avec les autres déterminatifs, nous citerons ensemble, à la fin de cette étude. les exemples qui se rapportent aux uns et aux autres.

Examinons maintenant les autres catégories de déterminatifs.

Les déterminatifs primitifs ovu, tu, onu se sont augmentés, au masc. sing de la terminaison i, empruntée au déterminatif i qui sert, d'autre part, à caractériser la forme déterminée des adjectifs.

Les formes serbes ovaj, taj, onaj représentent régulièrement ovaï, taï, onaï. Le macédonien ovoj, toj, onoj, pourrait aussi être régulièrement dérivé des types ci-dessus, mais il n'en est pas de même du bulgare oriental toj (-a), Rod. soj (-a), noj (-a), qui a sans doute été influencé (et peut-être est-ce aussi le cas pour le macéd.) par les cas obliques (togo, onogo, etc.). Dans certaines parties de la Macédoine, notamment à Ohrida et à Resen, on trouve des formes en -aj, ovaj, onaj, identiques à celles du serbe, alternant avec les formes en -oj.

En serbe, ov-, t-, on-, peuvent aussi prendre directement la terminaison -i (ovi, ti, oni), à l'imitation des adjectifs qualificatifs à la forme déterminée.

Les formes du fém. et du neutre ainsi que le reste de la déclinaison ne présentent, en serbe, aucune particularité.

En maced. (Prilep, Ohrida, Resen, Monastir) nous avons au fém. sing. taja, ovaă, onaă. Ces deux dernières formes proviennent vraisemblablement de ovaja, onaja 1 qui, ainsi que taja, représenteraient ova-ja, ta-ja, etc., correspondant ainsi aux formes du masc. On trouve d'ailleurs aussi, par exemple à Dibra, la forme ovoja.

Au neutre, nous avons toa, ova, ona. Toa vient évidemment de tova (que nous allons retrouver en bulg. orient.), par suite de la chute de -v- intervocalique, phénomène régulier dans la Macédoine septentrionale (comp. Prilep, diaol = diavol, blaosloil = blagoslovil). Ova et ona doivent être, de même, la contraction de ovoa, onoa pour ovova, onova. Au plur. des trois genres, on trouve tie, ovie, onie, et quelquesois tija.

Dans la partie méridionale de la Macédoine, l'o initial de ov, on, disparaît souvent. Par exemple aux environs de Salonique, u nas udaja (p. na-zi, au lieu de ona-zi) «dans cette chambre», nu-zi djate «cet enfant», Hlerin: voj bete Gospot «celui-ci était le Seigneur (Dieu)»; Voden: va večer «ce soir». On trouve même, dans quelques localités au nord de Salonique, les déterminatifs réduits à une forme invariable, va, pour les trois genres, va dèn «ce jour», va godina «cette année», va dete «cet enfant»<sup>2</sup>.

La chute de l'o initial est constante dans le dialecte du Rodope

La chute de -j- intervocalique n'est pas, comme celle de -v-, régulière dans les dialectes macédoniens. Nous avons cependant relevé dans des textes de Kicava (vilayet de Monastir) et d'Ohrida, odaa «chambre» au lieu de la forme usuelle odaja.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Voir Üblak, Macedonische Studien, p. 96.

où les démonstratifs sont soja, saja, suva, pl. sée; toja, taja, tusa, pl. tée; noja, naja, nuva, pl. née.

Les types primitifs sont: soj, sa, so, sé, modifiés conformément à la phonétique du dialecte en question, et augmentés des suffixes -ja, -va et -e.

Les autres dialectes de la Bulgarie orientale ne connaissent que deux types de déterminatifs, en -t et en -n, le premier s'employant d'une façon générale, et le second étant réservé pour indiquer une idée spéciale d'éloignement. Ces déterminatifs sont toujours accompagnés de suffixes, de la manière suivante :

```
to-zi
          lŭ-Ei
                              pl. te-si (te-va, rarement).
                    10-va
                              pl. ti-ja.
to-ja
          ta-ja
                    tu-j
                              pl. one-zi (one-va, rarement).
on-zi
          onŭ-zi
                    ono-va
                              pl. oni-ja.
OH-j#
          ona-ja
                    onu-j
```

Aucune différence d'emploi ou de signification ne se remarque entre les déterminatifs en -zi et ceux en -ja.

Les formes ci-dessus se rapportent aux mêmes types que celles du dialecte du Rodope : toj, ta, to, tb, on, ona, ono, onb. To-zi est pour toj-zi qui se rencontre aussi, to-ja équivaut à toj-ja; l'à de tù-zi, onù-zi, l'u de tu-j, onu-j, sont des transformations normales de a et de o.

Comme dans toutes les langues indo-européennes, nous trouvons ici un déterminatif jouant le rôle de pronom personnel de la 3° pers. Dans les langues slaves, c'est, d'une façon générale, le déterminatif on qui remplit cette fonction. Il en est ainsi en serbe et dans une partie des dialectes bulgares, notamment dans ceux du bassin de Sofia. Mais le pronom personnel de la 3° pers. en bulgare est proprement toj, qui dans les dialectes orientaux, n'est jamais employé comme démonstratif (dans ce sens, on se sert toujours de to-zi ou to-ja). Les formes du féminin et du pluriel sont alors tja et tije, tje ou tij.

Dans la plupart des dialectes occidentaux (macéd.), en et toj s'emploient concurremment comme pronoms de la 3° pers.

Dans la Macédoine du N.-O., on trouve aussi, quoique asses rarement, ovaj, employé avec le sens d'un pronom personnel. Ohrida: i taka ovaj vikat dželjati (M. Sb., XIII, 94) «et ainsi, il appelle les bourreaux». — Ovaj oit kade mocks-va (M. Sb., XIII, 215) «il se dirige vers l'ours».

Les racines des déterminatifs, accompagnés des suffixes -ak et -olik, -olk (cf. v.-sl. takū, jakū, tolikū, onolikū), ont donné naissance à des pronoms et à des adverbes relatifs de qualité et de

quantité; p. ex. serbe, takav «tel», ovakav «tel (de cette façonci)», onakav «tel (de cette façon-là)». Toliko «tant, autant», ovoliko «tant, autant (que ceci)», onoliko «tant, autant (que cela)».

Le tableau donné plus haut indique suffisamment les différents termes de cette catégorie, et les exemples que nous citerons tout à l'heure en préciseront la signification.

On remarquera la chute de l'o- initial dans certaines formes macédoniennes de la première série (vakov, vaka).

Des adverbes de lieu sont formés d'une façon analogue par l'adjonction, aux trois racines, des terminaisons de ou dje (venant de gde) et amo, am. En serbe, les adverbes en -de sont parsois rensorcés par un second suffixe-ka (oodeka, ondeka) que nous rencontrons aussi en bulgare oriental (tuka, tuk). Remarquez ovam, qui représente exceptionnellement dans la région de Sosia, les formes en -v-.

Avec le suffixe -da, on forme des adverbes de temps (ovda, onda, etc.) dont l'usage ne dépasse guère les limites du domaine serbe, les dialectes bulgares formant ces adverbes d'une manière différente (toga-va, toga-s, toga).

Enfin, dans les désignatifs evo, eto, eno (eve, ete) la racine déterminative joue le rôle de suffixe. Nous remarquerons que, dans ce groupe de mots, la forme en -v- (evo, eve) est, par exception, usitée dans la Bulgarie orientale, spécialement dans la région de Solia.

Ce dernier groupe nous sert de transition pour passer à une nouvelle catégorie, spéciale à la région orientale (y compris le Rodope), et dans laquelle les racines déterminatives fonctionnent exclusivement comme suffixes. Les termes appartenant à cette catégorie diffèrent de ceux qui ont été examinés plus haut, en ce que l'élément déterminatif n'y joue qu'un rôle secondaire, celui de préciser ou d'appuyer l'idée exprimée par la partie principale du mot. Tous ces mots sont des relatifs, pronoms, adverbes ou conjonctions, et le suffixe déterminatif a le plus souvent pour effet d'indiquer ce caractère. Ainsi les mots koj (Bulg. orient.), kutri (Rod.) « qui, lequel », kakvo « quelle chose, quoi », gde, de « où », s'emploient sans suffixe comme interrogatifs ou comme simples adjectifs. Exemples:

Kažete mi s kogo ste, i togava vi kazvam koj ste i vie « Dites-moi avec qui vous êtes, alors je vous dirai qui vous êtes vous-même».

Me molite da vi kazvam kakvo trebva da pravite? « Vous me priez de vous dire ce qu'il faut que vous fassiez?»

Gde ste bili? «Où avez-vous été? — Koga trăgvate? «Quand partez-vous?»

Ils prennent, au contraire, le suffixe dès qu'ils deviennent relatifs :

Koj-to větůr sée, toj bura žene «Celui qui sème le vent récolle la tempête».

Pravete kakvo-to iskate «Faites ce que vous voudrez».

Kūšta-ta gde-to běh «La maison où j'étais». Koga-to běh malük «Quand j'étais petit »<sup>1</sup>.

La même différence se remarque entre zasto «pourquoi» et zasto-to «parce que».

Les parlers de la Bulgarie proprement dite emploient comme suffixe, dans le cas qui nous occupe, la syllabe -to (-tu), tandis que celui du Rodope possède la série complète, -su, -tu, -nu, ce qui nous montre, sans doute possible, que le suffixe bulgare -to a une origine pronominale. Cette observation nous amène à attribuer une origine analogue à un autre suffixe, -va que nous rencontrons aussi dans quelques adverbes, comme toga-va «alors», tūde-va «ici», et dans certains déterminatifs du neutre, to-va, ono-va (voir plus haut). Assez souvent, un adverbe en -va se trouve en corrélation avec une conjonction en -to, tolko-va....kolko-to «aussi....que», koga-to....toga-va «quand...., alors»:

Istina-ta ja znam tolko-va kolko-to i vie « La vérité, je la connais aussi bien que vous ».

E tolko-va dobra kolko-to i hubava «Elle est aussi bonne que belle».

Le sussixe -va pourrait donc se rapporter au déterminatif en -v quoique sa voyelle sinale présente des difficultés d'explication.

Un autre suffixe employé dans des conditions analogues, non seulement dans la Bulgarie orientale, mais aussi dans quelques parlers de la Macédoine, spécialement au S. E. de cette région, est d'une origine plus obscure. C'est le suffixe -zi, souvent abrégé en -s. Nous en avons vu des exemples dans les démonstratifs to-

¹ On peut rapprocher de ces particules le suffixe roumain -a qui s'attache aux adjectifs déterminatifs lorsque ceux-ci deviennent pronoms indépendants ou peuvent être considérés comme tels, en raison de leur place dans la phrase : acela, căruia, altora, atâția, à côté de acel, cărui, altor, atâți. En effet, quoique l'usage de ce suffixe ne soit pas restreint aux pronoms relatifs, c'est surtout dans cette situation qu'on le voit employer.

zi, on-zi; on le trouve également dans des adverbes, tǔde-zi (tǔde-s), toga-zi (toga-s). La forme abrégée en -s a pu donner l'idée de rapporter cette particule au déterminatif si (comme l's des locutions dnes, letos), mais cette hypothèse est inadmissible. Tandis que -s provient régulièrement de -zi, par la chute de la voyelle et la transformation de la consonne sonore devenue finale, en sourde, conformément à une règle générale de la phonétique bulgare, il n'est pas possible de passer de -si à -zi. Nous serions plutôt disposés à voir dans -zi un suffixe créé de toutes pièces sous l'influence du pronom de la 1<sup>re</sup> pers. du sing. azŭ. Ce pronom s'est, en esset, dans certains dialectes, développé en aze et azi, et la même terminaison s'est étendue à d'autres pronoms personnels, ti-ze, ni-ze. (Par exemple à Sofia, Samokov, Pestera, Razlog.) Il ne serait donc pas impossible que le sentiment populaire ait pris cette terminaison -ze, zi, pour un suffixe, et l'ait ajouté ensuite à des mots d'autres catégories.

Contrairement à ce que nous avons remarqué pour le suffixe -to, les syllabes -va et -zi ne sont que des explétifs qui ne modifient ni le sens ni la nature des mots auxquels ils sont joints.

Il en est de même pour -ja, que nous trouvons attaché à certains déterminatifs dans les dialectes orientaux et dans quelques dialectes macédoniens. Cette dernière terminaison, ainsi que -e (je) qui lui correspond au pluriel dans la plupart des dialectes occidentaux (voir plus haut) et que nous retrouvons au pluriel des pronoms personnels nije, vije (dans certains dialectes, on a aussi nija, vija), peut n'être qu'une extension du thème, tendant à donner plus d'importance aux mots en question. On a pris pour cela la voyelle la plus sonore, A, ou bien la voyelle palatale E, appelée par l'i précédent (par exemple dans tie, vije).

Il semble, du reste, que les particules dont il vient d'être parlé, aussi bien celles qui correspondent à une modification dans le sens ou l'emploi du mot auquel elles sont attachées que celles qui ne constituent que de purs explétifs, aient surtout un rôle matériel consistant à allonger le mot principal, à lui donner plus de poids, à le mieux équilibrer par rapport aux autres mots de la phrase. On comprend ainsi que le pronom relatif soit pourvu d'un semblable appendice qui manque au simple adjectif ou au pronom interrogatif, qu'en roumain, le démonstratif placé après son substantif prenne le suffixe -a (acest copil, copilul acesta, «cet enfant»), question d'importance aussi bien que d'équilibre. Il ne paraît donc pas extraordinaire, dans ces conditions, que, à côté de particules empruntées à des mots préexistants, déterminatifs, adverbes, conjonctions, etc., telles que les particules bulgares que nous venons d'examiner, ou que les explétifs -to, -że, etc., qui jalonnent la phrase populaire russe, il s'en trouve qui aient été créés de toutes pièces par l'usage guidé par des considérations d'euphonie 1.

#### II

Nous allons maintenant donner un certain nombre d'exemples précisant les conditions dans lesquelles s'emploient les différentes formes des mots examinés plus haut. Nous emprunterons principalement ces exemples au dialecte bulgare du Rodope, à celui de Prilep (Macédoine sept.) et au serbe, idiomes dans lesquels l'emploi des mots en question est particulièrement régulier.

D'une manière générale, les déterminatifs, adverbes, etc., de la première forme s'emploient pour désigner un objet rapproché de la personne qui parle, ceux de la troisième pour un objet éloigné.

Rodope. Na bélié-n² Dunaf jutide (M.Sb., I, 47) «Il s'en va vers le blanc Danube».

Haidate da va vodja nah mosa-na koliba (M. Sb., I, 47) « Venez, que je vous conduise à ma chaumière». (La personne qui parle se trouve éloignée de sa maison.)

Bunaré-s je dlubok (M.Sb., II'a, 273)<sup>3</sup> "Le puits est profond". (La Samaritaine qui parle était auprès du puits.)

Pris soja pót « Par ce chemin-ci». — F nuva selo « Dans ce village-là».

Prilep. Služajte vano «Écoutez ici».

Bara i TANO, bara i VANO (M.Sb., I, 99) «Il cherche ici, il cherche là».

Ovoj maš što go duržiš ovoz (M.Sb., I, 108) «Cet homme que tu retiens ici».

Ste küsmet da mu vürzim na ovo dete? (M.Sb., I, 110) « Qu'estce que nous lui attribuerons comme destin à cet enfant? »

Za da soberii do ito pes ima vo grado-v (M.Sb., I, 113) « Pour que tu rassembles tout ce qu'il y a en fait de chiens dans la ville (dans cette ville-ci)».

Pour mieux mettre l'article en évidence on l'a séparé par un tiret du nom auquel il est attaché. Dans les noms masculin singulier la voyelle de liaison (-ũ-, -a-, -o-) a été considérée comme faisant partie du nom.

<sup>a</sup> A défaut d'autre indication, la page du M,Sb. est celle de la dernière partie de chaque volume, consacrée aux traditions et à la littérature populaires. Quand des citations sont empruntées à la 1<sup>re</sup> partie, cette particularité est indiquée par la lettre a, placée après le numéro du volume.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voir sur un sujet analogue en roumain, E. Naumans, Die Bildung der Personalpronomina in Rumanischen, dans le 7<sup>er</sup> Jahresbericht des Instituts für Rumanische Sprache, p. 184.

I do neja, on jama dzvezda (M.Sb., I, 28) «Et près d'elle (de la lune), cette étoile brillante».

Gledas ONAL visoka planina (M.Sb., I, 110) "Tu vois cette

haute montagne (là-bas)».

Ovde, onde, po beli drumoi (M.Sb., XI, 116) «Ici, là, sur les routes blanches».

Ohrida. Samovili-te doile hude para-vo (M.Sb., XIII, 182) «Les

Samovilas (fées) s'approchèrent de l'enfant ».

So so onis raboti vo odal-na? (M.Sb., XIII, 182) «Qu'est-ce que c'est que sos affaires (ces objets) dans la chambre (cette chambre là-bas)?»

Recite im na zabi-ne da se zamolčet (M. Sb., XIII, 195) a Dites

aux grenouilles (à ces grenouilles-là) de se taire ».

Ednus, onds, kude Bejbunur (M.Sb., XIII, 199) «Une fois, là-bas, vers Bey-Bounar».

Serbe. Car je od onoga grada (p. 62) «Il est roi de cette ville (-là)».

Misleci kako bi prešao na onu stranu (p. 62) « En pensant com-

ment il passerait de ce côté-là (de l'autre côté)».

Ti ces veceras ovos ostati kod mene (p. 62) "Tu resteras ce soir ici, près de moi".

Ero, nosi svome ocu, opet doci ovano k meni (p. 63) «Voici, porte ceci à ton père et reviens ici vers moi».

ODANDE, upravo otide k bratu (p. 74) «De là, il s'en va di-

rectement vers son frère».

Dans les récits populaires où il est question de la terre, du ciel, de l'enfer, les noms désignant la terre, le monde des vivants, sont presque régulièrement accompagnés de déterminatifs de la 1<sup>re</sup> forme, tandis que ceux qui se rapportent à l'autre monde sont indiqués par des déterminatifs de la 3<sup>e</sup> forme ou, plus rarement, de la 2<sup>e</sup>. En voici quelques exemples:

Rodope. Toj sakani na têe liudie detu rabutêt da hmi zagubi snagi-tê ne zamiô-sa pak duše-tê na žêndama-n (M.Sb., Ia, 147) «Il (Dieu) menace ceux qui travaillent (les jours de fête) de perdre leurs corps sur la terre (sur cette terre) et leurs âmes dans l'enfer».

Gréhovni-té stat da se môcat f KATRANÉ-N (M.Sb., la, 147) «Les pécheurs seront tourmentés dans l'enfer». (Katrant, expression populaire pour désigner l'enfer dans certaines localités du Rodope.)

Kahvo istėse da stori dėvula na nesu-nu? (M.Sb., Ia, 148)

• Qu'est-ce que le diable voulait faire au ciel ?

Otvuri ni BUŽIRĖ-N (M.Sb., IX, 26) «Ouvre-nous le paradis».

Prilep. Ami jas zašto ostanaf—Na zrmia-va da se mačam? (M.Sb., I, 42) « Mais moi, pourquoi restai-je à souffrir sur la terre (sur cette terre)? »

ZEMNIA-VA bila po-golema od NEBO-TO (M.Sb., I, 105) «La

terre était plus grande que le ciel».

Za na ovos vek da mi dait da pominam, i so imanje-to što ke imam, ke se go dobijam i ros vek (M.Sb., I, 107) «En ce monde qu'il (Dieu) me donne de quoi vivre; avec le bien que j'aurai, je gagnerai aussi ce monde-là (la vie future, le paradis)».

I za da poznaiš kakvi luge ima na ovos svet (M.Sb., I, 112)

"Et pour que tu saches quels gens il y a en ce monde y.

Serbe. Kad umre, da je pusta opet na ovas svet (p. 85) «Quand elle mourra, qu'il la renvoie de nouveau dans ce monde (sur la terre)».

A sto sam Boga molila da me salje s onoca sveta... za to mi je sudjeno da dolazim na ovas svet da jedem sa svinjama (p. 86) «Et parce que j'ai prié Dieu de m'envoyer de ce monde-là (de l'autre monde), j'ai été condamnée à venir en ce monde-ci (sur la terre) manger avec les pourceaux».

Otac i mati onoga seljaka kao da su se okovali na ovome svetu (p. 78) «Il semble que le père et la mère de ce paysan aient

été enchaînés à ce monde ».

Outre la notion matérielle du rapprochement, les déterminatifs de la 1<sup>ro</sup> forme servent à indiquer l'objet ou l'idée dont on vient de parler ou dont on va parler aussitôt après, ou bien que l'on a en vue spécialement.

Rodope. Kakva faido ima ut praznīcī-sē? (M.Sb., Ia, 149) « Quelle utilité y a-t-il aux fêtes (à ces fêtes dont on vient de parler? » Kakva faido imai da sa baviš solkuva sahatie na liutiurgija?

(M.Sb., Ia, 149) «Quelle utilité as-tu à passer si longtemps à la messe».

Idi, gliodaj trosa-na rabuta, sasa e rabuta popuska (M.Sb., la, 149) « Va t'occuper de ton travail, celui-ci (c'est-à-dire la célébration des fêtes, les offices religieux) est l'affaire des

popes ».

Dans cette phrase, l'article -na indique l'opposition entre le travail désendu et les occupations pieuses que l'auteur a surtout en vue et auxquelles se rapporte le pronom de la ve sorme saja. De même dans la citation précédente, l'adverbe solkuva «tant», qui s'applique au temps passé à la messe, est aussi à la 1e forme.

Prilep. Go prečekaše so ovis zboroi (M.Sb., I, 92) «Il l'accueillit avec ces mots: (qui suivent immédiatement)».

Ke velit VAKA: "Il parlera ainsi".

Gospot ne istera od rajo-r, ta ne turi vo večna-va muka (M.Sb., I, 97) « Dieu nous a chassés du paradis et nous a plongés dans le tourment éternel (dans ce tourment que nous subissons actuellement)».

Za svvo-v što mi je dojden sega (M.Sb., I, 108) « Pour le jugement qui m'est venu (dont j'ai eu à m'occuper) aujour-d'hui».

EVE, VAKA ti et tvoja-ta rabota (M.Sb., I, 110) «Voici quel est ton travail».

I VAKA mu Gospot progooril (M.Sb., XI, 38) « Et le Seigneur lui parla ainsi».

Serbe. Oras je došao da primi carstvo; ovome ne možemo ništa učiniti (p. 63) « Celui-ci est venu pour recevoir la royauté; nous ne pouvons rien lui (à celui-ci) faire».

Posle toga, 'zena ovoga lovca (p. 66) "Après cela, la femme de ce chasseur (de celui qui fait l'objet du récit)".

Une conséquence naturelle de l'idée d'éloignement et de rapprochement qui constitue la distinction dominante entre les mots dont nous parlons, est de mettre les trois formes en corrélation plus ou moins régulière avec les trois personnes grammaticales, celui qui parle considérant naturellement comme plus rapproché ce qui se rapporte à lui-même (1° personne), et comme plus éloigné ce qui se rapporte à un absent (3° pers.).

Rodope. Sance-su ma buli (M.Sb., I, 32) «Le cœur (mon cœur) me fait mal».

Kôšta-s<sub>A</sub> « la maison », pour notre maison (M.Sb., I, 117). Da bêše znala kutri je so<sub>JA</sub> desu ti duma (M.Sb., XIa, 273) « Si tu savais qui est celui qui te parle ». (C'est J.-C. lui-même qui parle ainsi à la Samaritaine, soja et desu se rapportent ainsi à la 1'° personne.)

Kôrsti gu, pope, KASU mene «Pope, haptise-le (nomme-le) comme moi», répondait une femme du Rodope au prêtre qui lui demandait quel nom elle voulait donner à l'ensant qu'elle apportait au baptême.

Prilep. Da li ne te bendisuat OBANIE-vo moe? (M.Sb., I, 106) « Estce que ma manière de labourer ne te plaît pas? »

Eve, momče, ovos buluk ofci set moi (M.Šb., I, 115) «Vois (voici), mon garçon, ce troupeau de brebis est à moi».

Tara rabota ke ti bidi tvoja (M.Sb., I, 115) «Ce travail sera le tien».

Ohrida. Da ne izvadam ostra-va sabja.

Da ne presecam rrosa-ra glava (M.Sb., II, 113) « Que je ne sorte pas le (mon) sabre tranchant pour te couper la tête».

Jas cuf so vši-vž moi (M.Sb., XIII, 181) «J'entendis de mes oreilles».

Mene it stron-vo ne mi se uplati, ama zosi-vu ugore kake direk mi se napraja. Ko krenaf ruza-va da si fatam ruso-r(r) ne motej da go dosegna (M.Sb., XIII, 181) « Mon cœur ne s'essraya pas, mais mes cheveux se dressèrent (se firent comme une colonne). Quand je levai la main pour prendre mon sez, je ne pus l'atteindre».

L'article bulgare se trouve, dans cet emploi, en concordance avec l'article arménien. Mais il ne faut pas oublier que le rapport des différentes formes de l'article bulgare avec les personnes grammaticales est exceptionnel et n'apparaît que comme un cas particulier de leur signification générale, tandis qu'en arménien, ce rapport constitue la propriété essentielle des articles suffixes.

La symétrie des trois formes dans les différentes espèces de mots, articles, pronoms, adverbes, conjonctions, permet, en faisant nettement ressortir la correspondance ou l'opposition entre les divers termes de la phrase, de donner à celle-ci une grande précision.

C'est surtout le dialecte du Rodope qui sait tirer parti de cette

propriété.

NUVA, DENU pravil Faraon NUGUVA cifutêm-NEM, siga gu pravi hristênêm-TÊM dêvula-T (M.Sb., Ia, 149) «Ce que Pharaon fit alors aux Juiss, le diable le sait maintenant aux Chrétiens»<sup>1</sup>.

Certaines formules populaires de souhait font ressortir, d'une façon particulièrement nette, le rôle des trois formes des déterminatifs.

Karnu e tekla rêka-na pris kamenê-s Nôs da ti têkôt pari-tê f kesjô-ta (M.Sb., Ia, 136).

«Comme la rivière a coulé sur la pierre (cette pierre-ci), qu'ainsi (de cette façon-là) l'argent te coule dans la bourse.»

> Kaksu mi têži kamenê-s f raki-sê Sôs da ti težôt pari-tê f kesiô-ta (M.Sb., Ia, 136).

«Comme me pèse la pierre (cette pierre-ci) dans les mains

<sup>1</sup> On voit que tous les termes se rapportant à l'action passée sont à la 3° forme; ceux qui se rapportent à l'action présente, à la 2°.

(mes mains), qu'ainsi (de cette façon-ci) te pèse l'argent (ton argent) dans la bourse (dans ta bourse)."

Des exemples analogues, mais moins caractéristiques, se rencontrent aussi dans les autres dialectes.

Ohrida. Gledat onas curnokapeco-n lenamu, si-nu onliu okolu nego mu se sinoj (M.Sb., III, 195) "Tu vois, cet homme au bonnet noir, là bas; tous ceux-là, autour de lui, sont ses fils".

Ispovedaj go ova dete-vo šo je nosit riba-va (M.Sb., XIII,

195) « Confesse cet enfant qui porte le poisson ».

Serbe. Kake je meni bilo onu not, had se ko redio, enome se onako (p. 78) « Comme il en était pour moi pendant la nult où quelqu'un est né, ainsi en sera-t-il pour celui-là ».

Nous pensons avoir suffisamment montré, par les exemples qui précèdent, quelle est la valeur spéciale des trois formes des déterminatifs et des autres mots construits sur les mêmes bases, dans les langues slaves du Sud. Il ne convient pas, cependant, de tirer de ces exemples une conclusion trop absolue. La nuance d'expression qui sépare les différentes formes est assez subtile pour être souvent négligée dans la pratique, non seulement en ce qui concerne les articles, mais aussi pour les autres déterminatifs. Ne voyons-nous pas, en français, par exemple, employer d'une façon presque toujours arbitraire, voici et voilà? De même, dans les dialectes qui nous occupent, les termes en -v-, -t-, -n-, paraissent assez souvent employés au hasard. En outre, on peut constater, dans les différentes régions, une tendance à se servir d'une forme de préférence aux autres. Nous avons déjà vu que la Bulgarie orientale avait abandonné complètement les formes en -v- et restreint l'usage de celles en -n- au profit de celles en -t-. En Macédoine, surtout dans la région septentrionale, ce sont, au contraire, les formes en -v- qui paraissent prépondérantes, celles en -n- étant les moins employées. Enfin, le serbe donne la préférence aux termes en -n-. Il n'est pas jusqu'au dialecte du Rodope qui, tout en ayant conservé mieux que les autres le sentiment précis de la valeur propre des trois formes, ne s'écarte quelquefois de la règle. C'est ainsi que nous avons pu constater dans des poésies populaires (entre autres celles citées au M.Sb., I, 26 et 32) l'emploi presque constant de l'article en -n-.

### Léon Lamoueur.

¹ Remarquez dans le parler d'Ohrida l'emploi de l'article concurremment avec un adjectif démonstratif, onas cürnokapeco-n, ova dete-vo, tournure analogue à celle de l'albanais zus dial'-s «ce garçon», et du grec avisò vo wasôi «cet enfant».

# ÅK PĂΣÍA.

On admet sans discussion l'existence de deux mots ἀκρασία; l'un aurait un α radical long, appartiendrait à la famille de κεράννυμι et serait un mot assez rare signifiant «mauvais mélange»; l'autre, largement représenté au contraire, est donné pour une forme postérieure de ἀκράτεια; on le traduit par «incapacité de se gouverner, de se modérer, excès, intempérance, etc.», et naturellement son α radical est surmonté du signe de la brève.

Mais, en fait, un mot comme axparla est une formation tellement aberrante, qu'il y a lieu de se demander si les lexicographes ont des raisons sérieuses d'admettre ce mot, ou bien encore, comment il se fait que les linguistes aient accepté jusqu'ici sans

examen un dérivé aussi anormal de axpatis.

En esset, ἀκράσια ne serait légitime que s'il continuait un thème en -ti-; mais κράσις ne se trouve nulle part. On ne peut penser qu'à une base κρατο- κρατε- (κρατέω) qui sait aboutir à ἀκρατία. Quant à l'adjectif ἀκρατής, il peut former régulièrement un substantis ἀκράτεια ou analogiquement ἀκρατία (cf. ἀμαθία à côté

de ἀμάθεια presque inusité).

D'une manière générale, dans les formations secondaires du suffixe -10- (qu'il ne faut pas confondre avec le vieux suffixe -jo-), l'ionien-attique évite d'assibiler une dentale à la fin d'une base monosyllabique, si celle-ci est conçue comme irréductible; cette base peut indifféremment être identique à une racine indoeuropéenne, ou rensermer un élément suffixal qui n'était plus compris comme tel. Ainsi d'une part, on ne s'étonnera pas de trouver l'assibilation dans les formes : ἀμβρόσιος (ἄμβροτος), Φιλοτήσιος (Φιλότης), ενιαύσιος (ενιαυτός), δημόσιος (δημότης, δήμος), είρεσία (έρέτης, έρέσσω, fut. έρε σω), γερούσιος (γέρων), οὐσία (ων), ωλησίον (ωλη-, α-πλη- τος). Le mot ἀκολασία prouve combien cette formation était schématique. En esset, bien que, pour le sens, ἀχολασία soit le substantif de ἀχόλασΊος, il a été bâti sur la base irréductible χολα- de χολαζω χολα-σω, comme s'il était la continuation de κόλασις. Cf. γυμνάσιον à côté de γυμνασίης. N'oublions pas que le dorien répond par des formes sans assibilation (γερόντιος, ωλατίον, etc.). Il s'agit donc là d'un

fait dialectal qu'il ne faut pas confondre avec l'assibilation panhellène de λύσις etc. D'autre part, nous ne devons pas attendre l'assibilation dans des mots tels que νότιος (νότος), ωόντιος (ωόντος), σπότιος (σπότος), ίσθον (ίσθος), σθρατιά (σθρατός), άελ- $\pi / l\alpha$  (åe $\lambda \pi / l\alpha$ ). (Il est à remarquer que ce dernier verbe n'offre aucun temps à base ελψ-.) Enfin l'assibilation serait tout aussi inattendue dans les dérivés de πράτος avec le suffixe -10-, -ιã-: c'est bien la base χρατ- au delà de laquelle on ne pouvait opérer, et c'est ainsi que nous trouvons d'une part les nombreuses formations en -χρατία, et de l'autre σαγχράτιον. Le comparatif xρείσσων n'était probablement pas rattaché à la même base, et n'a pu influer sur ces dérivations. Axpàala nous apparaît dès lors aussi anormal que le serait "νόσιος, "σχόσιος ou "σουσιος au lieu de ωόντιος. Ou encore : de deux formes presque identiques, άχρισία et άχρασία, la première est légitime parce que, au delà de la base xpit- on percevait la base xpi- grâce à xplvw, tandis que la seconde est anormale, puisque les Grecs ne pouvaient avoir conscience d'une base xpa-.

Il y a à cette règle une exception importante: c'est ωλούσιος en regard de ωλούτος. M. Brugmann (Grdr., 12, \$ 747, p. 662-663) a-t-il raison de mettre ωλούσιος en regard de Φάτις: Φάσις et d'y voir une assibilation panhellène? J'en doute. Mais pour expliquer cette anomalie on peut remarquer d'abord que σλοῦτος et ωλούσιος sont seuls vis-à-vis l'un de l'autre, et n'ont pas à côté d'eux, comme c'est le cas pour axpavia, une série de dérivés qui ait pu décider en faveur du τ plutôt que du σ. Ensuite, comme tout dépend ici de la conception et de cet instinct linguistique simpliste que possède sans le savoir tout individu parlant, il est possible que la métaphore qui est à la base du mot ωλοῦτος (racine \*pleu- «nager») fût restée vivante; des formes comme σλωτός, σλώιμος, σλώσιμος ont pu faciliter ce rapprochement. Ou bien enfin on rattachait, par étymologie populaire, ωλούτος à la racine \*plē- «remplir». (Cf. Curtius, Gr. Etym.5, p. 277.)

Si ἀκρασία est contraire aux lois constantes de la dérivation, a-t-il le droit d'exister? Son existence est-elle dûment attestée?

Supposons que nous n'ayons à notre disposition, pour en décider, que des textes de prose attique, nous serions en droit de prétendre que, dans tous les passages où apparaît ἀκρασία, il faut rétablir la longue. Il va sans dire que le sens du mot en discussion ne fournit aucune preuve en faveur de la dérivation traditionnelle: s'il est généralement opposé à ἐγκράτεια, d'autre part il signifie « intempérance », et le passage de sens que suggère le mot français prouve qu'il n'y a aucune raison pour séparer la forme grecque de κεράννυμι.

Si, au contraire, nous admettons ici l'action de l'étymologie populaire, tout est clair. A force de prendre daparla au sens moral, et de l'opposer à sympatresa, on avait fini par établir un faux rapport entre les deux familles de mots. Rien de plus fréquent que ces rapprochements: qu'on pense seulement aux mots français «souffreteux» et «souffre, «délétère» et «indélébile».

Réservons pour plus tard l'examen de la quantité. Voici quel-

ques passages où éclate le rapport dont nous parlons :

Χεη. Μεποτ., 4, 5, 7: Σούρροσύνης δε τίνι αν Φαίημεν ήτιον ή τῷ ἀκρατεῖ ωροσήκειν; κύτὰ γὰρ δήπου τὰ ἐναντία σωθροσύνης καὶ ἀκρασίας ἔργα ἐσιίν. Id., Symp., VIII, 27: Οὐ γὰρ οϊόντε ωουηρά αὐτὸν [τὸν ἐρασίην] ωοιοῦντα ἀγαθὸν τὸν συνόντα ἀποδεῖζαι, οὐδέ γε ἀναισχυντίαν καὶ ἀκρασίαν ωαρεχόμενον ἐγκρατῆ καὶ αἰδούμενον τὸν ἐρούμενον ωοιῆσαι. Aristt., Rhet., 12: οἱ γὰρ ἀκρατεῖς τοιοῦτοι · ἔσιι δ'ἀκρασία ωερὶ ωώντα ὅσων ὁρέγονται (cl. id., Probl., 3, 15).

Les textes hippocratiques sont d'une grande importance dans la question qui nous occupe. La différence de quantité coïncidant ici avec une différence de timbre, toute confusion devient théoriquement impossible. Je dis «théoriquement», car la tradition manuscrite de cette collection n'est pas de tout repos; toutefois nous pouvons, sans trop grandes chances d'erreur, nous baser sur le texte de Littré, établi après de patientes recherches critiques et avec le souci de fixer les caractères et les limites de l'ionien d'Hippocrate.

D'une part Hippocrate emploie ἄκρητος dans son sens étymologique: d'abord ἄκρητος masc. (avec ou sans οἶνος); puis ἀκρητός legoi ἔμετοι, ἀκρητεσίατη χολή, d'où le composé ἀκρητόχολος!. D'autre part il se sert de ἀκράτεια dans le sens de «faiblesse»: Prorrhet., I, 159 (Littré, v. 5, p. 566): Οἶσι κεφαλαλγίαι καὶ τραχήλου πόνοι, καὶ δλου δέ τις ἀκράτεια τοῦ σώματος τρομώδης, αἰμορραγίαι λύουσι. — Ερίλ., IV, 14 (Littré, v. 5, p. 152): Εν Κρανῶνι, τῷ Νικοσίράτου λειφθείση τεσσαρεσκαιδεκάτη ἔφθασεν αὐτίκα ἀκράτεια τραχήλου καὶ τῶν ἄλλων. — Αρλοτ., V, 16 (Littré, v. 4, p. 536 — Liquides, chap. 1, Littré, v. 6, p. 120): Τὸ Θερμὸν βλάπίει ταῦτα πλεονάκις χρεομένοισι, σαρκῶν ἀκ-

¹ Remarquons, à propos de ce mot, que la forme ἀκρόχολος, qui a le mêmo sens, n'a primitivement rien à faire avec ἀκρος; ἀκρᾶτόχολος a donné d'abord, par syncope, ἀκρᾶχολος, syncope provoqué par la similitude de deux voyelles en syllabes consécutives; puis ἀκρᾶ- a été conçu, par étymologie populaire, comme un thème en -ā- que l'on a transformé en th. en -ō-, et on a compris le rapport entre ἀκρᾶχολος et ἀκρόχολος comme celui qui existait p. ex. entre δυρᾶμάχος et δυροκόπος. Peut-être πικρόχολος a-t-il agi accessoirement dans cette transformation. D'ailleurs l'usage du grec veut que ἀκρος ne soit premier élément d'un adjectif composé que si le second élément est lui-même adjectif : ἀκρόσοφος, ἀκροχλίαρος, etc.

θήλυνσιν, νεύρων ακράτειαν, γνώμης ναρκωσιν, etc. — Dans le passage Prin. coaques, II, 166 (Littré, v. 5, p. 620), identique à Prorrhet., I, 152 cité plus haut, Fœs (p. 145 E) écrivait ακρατίη; Littré a rétabli ακράτεια d'après un manuscrit; ακρατίη

ne semble pas être hippocratique.

Mais, chose curieuse et caractéristique, ces mêmes écrits nous offrent dxpn\sigmaln dans le même sens de «faiblesse». — Prén. coaques, Il, 160 (Littré, v. 5, p. 618): Κεφαλαλγίη μέθ' έδρης και αιδοίων άλγηματος, νωθρότητα και άκρησίην σαρέχει, xal Parrie wapadies. — Aff. internes, ch. 33 (Littré, v. 7, D. 950): Ταχέως καταλεπίθυεται και άκρησίην έχει το σώμα - 3 (Littré, v. 7, p. 260-262) : Εὐθέως οὖν αύτον συρετοί έχουσιν Ισχυροί και καῦμα δξύ, και ύπο τοῦ βάρεος ἀσθενείη και ἀκρησίη τών σκελέων. — Maladies, II, 25 (Littré, v. 7, p. 38-40): ... καὶ συρετός βληχρός έχει, καὶ τοῦ σώματος σαντός έχρησίη καὶ μινύθη (?). — Épid., II, 3, 17 (Littré, v. 5, p. 118): xal των έν κεφαλή al expnolai xal τα έμθυσήματα woifoυσιν (passage obscur, où άκρησίη paraît avoir le même sens que plus haut). Remarquons cependant que dans presque tous les passages où l'on trouve axonoin, certains manuscrits offrent la variante axpaoin 1. Pour un passage (Maladies, II, 8), Littré, v. 7, p. 16, adopte la leçon τοῦ σώματος άχρασίη quoiqu'un manuscrit offre άχρησίη. Αχρασίη se lit sans variante Prén, coaques, II, 368, Maladies, II, 8 med., et III, 3.

Je ne sais si ἀκρασίη est légitime dans ces textes; mais il me paraît certain que ἀκρησίη a existé dans l'ionien d'Hippocrate avec le sens de «faiblesse physique». En effet, on ne concevrait guère que les copistes eussent déformé ἀκρασίη en ἀκρησίη dans un nombre considérable de passages, puisque dans la grécité postérieure, comme nous le verrons, ἀκρασία était d'un emploi général et avait supplanté même les formes en -κράτεια et κρατία. De là à la signification de «faiblesse morale, intempérance», il n'y a qu'un pas, et c'est ce sens que nous avons trouvé chez les auteurs attiques cités plus haut. Les textes d'Hippocrate nous ont donc montré que ἀκρασία appartient à la famille de κεράν-νωμε.

Mais comme nous reconnaissons l'action de l'étymologie po-

<sup>1</sup> Pour d'autres auteurs aussi les manuscrits oscillent perpétuellement entre les formes dxpaola, dxpatla, dxpdteix. Les trois variantes se présentent par exemple pour un passage de Platon (Gorg., p. 525 A) où Stallbaum lit : ὑπο δδουσίας καὶ τρυθῆς καὶ εθρεως καὶ ἀκρατίας τῶν πράξεων ἀσυμμετρίες τε καὶ αἰσχρότητος γέμουσαν τὴν ψυχὴν εἰδον, avec la remarque : «Illud certum, ἀπρασίας ferri nullo pacto posse, quum de homine cupiditatum suarum impotente sermo sit.» Assertion contredite par les passages cités plus haut, p. 6 v. Cf. pour toute cette question, Loreck, Phryn., p. 524, et le Thesaurus, s. v. daposés.

pulaire et le rapprochement instinctif entre axpasía avec la famille de χράτος, on peut se demander si cette action est allée jusqu'à abréger l'a radical de áxpaoía. Il serait difficile de rien décider pour les prosateurs attiques du v° et du 1v° siècle; toutefois l'opposition constante entre άκρασία et έγκράτεια (voir plus haut p. 62) ne paraît admissible que si elle est consacrée par des quantités identiques. En tout cas, axpaola a été abrégé sans nul doute dans la grécité postérieure. Arétée de Cappadoce, qui, au 11° siècle après J.-C., écrivit dans l'ionien d'Hippocrate, ne connaît que ἀκρασίη à l'exclusion de ἀκρησίη, par exemple Morb. ac., II, 11 : γουνάτων άκρασίη, Morb. diut., I. 2 : ἀκρασίη τοῦ σώματος; ibid., I, 4: χειρὸς ἀκρασίη. Que penser du passage Morb. diut., II, 10: ἄκρατον ὑπ' ἀσθενίης? Le grammairien Dracon dit, dans une note du reste assez obscure : ἀκρασία τὸ α βραγύ ἐκ τοῦ κρατῶ· τὸ δε εὐκρασία μακρόν. Enfin l'Anthologie palatine renferme (V, 25) une pièce d'un certain Marcus Argentarius où le mètre garantit la brève de axpaola:

Αλλος ὁ Μηνοφίλα λέγεται σαρά μαχλάδι κόσμος, | άλλος έπεὶ

ωάσης γεύεται άχρασίης, etc.

En résumé, selon nous : 1° ἀκρᾶσία n'est pas phonétique; 3° il est né d'un rapprochement par étymologie populaire avec la famille de κράτος, rapprochement qui a entraîné l'abrègement

de la voyelle radicale.

Ce qui semble encore confirmer cette idée, c'est la fortune considérable que fit plus tard ce type hybride en s'étendant à d'autres formes qui ne connaissaient à la bonne époque que la base -κρατία. Tandis que le comique Alexis intitule encore une de ses pièces Γυναικοκρατία, on lit dans des manuscrits de Plutarque et de Strabon γυναικοκρασία (Plut. De aud. poet. p. 19 F, Cleom. 32, Anton. 10; Strabon, 3, p. 165 = 442). Or ce mot est évidemment le substantif de γυναικοκρατεῖσθαι «être dominé par les femmes, qui se trouve entre autres dans Aristt., Pol., 2, 9, et Diodore, II, 45. Diodore a xeipoxpaola, Suidas, Seatpoκρασία et δχλοκρασία (cf. Lobeck, Phryn., p. 525). Il est difficile de dire, à propos de chaque passage, ce qu'il faut attribuer aux auteurs et ce que l'on doit mettre sur le compte des copistes. Mais il n'est pas douteux que dans la grécité postérieure les formes en -χρασία n'eussent supplanté celles en -χρατία. Comme il est en outre évident que dans ces formes l'a radical était bref et que toute la confusion est partie de ἀκρασία, nous mainteuons la brève dans ce mot, tout en lui refusant une parenté phonétique quelconque avec χράτος.

Mais s'il y a eu faux rapprochement, quel en a été le point de départ? Quels sont, dans les deux familles, les éléments qui se sont les premiers confondus? Car l'opposition habituelle de

dxρασία et de έγκράτεια indique bien plutôt un point d'arrivée, un résultat; ces formes sont trop différentes pour être l'origine du malentendu. C'est comme si, à propos du faux rapprochement entre «recrudescence» et «croître», on prétendait qu'il est né de l'opposition de ces deux termes, alors qu'en réalité c'est le

participe passé « crû » qui a servi de pont.

La consusion est probablement partie des sormes de la famille de περάννυμι qui avaient un τ. Le comparatif de ἄκρᾶτος, suivant l'analogie des thèmes en -es-, avait pris la forme ἀκρατέσ lepos (cf. ἀΦθονέσ Γερερος, ραδιέσ Γερος) et cette forme est même donnée pour spécialement attique. (Mæris: ἀκρατέσθερος ἀτθικῶς: ἀκρατότερος κοινώς.) Ainsi, la quantité réservée, le composé d'άκρατος se confondait avec celui d'ἀκράτης. Il s'agit du premier dans Aristt. Probl., 3, 15 : οίνος κεκραμένος μέν, ακρατέσιερος δέ. Ibid., 3, 3: Οι ακρατέσ ερον σείνοντες η όλως ακρατον μαλλον κραιπαλώσιν. Inversement le thème ἀκράτεσ- devenant premier élément d'un composé a pu donner lieu à une confusion avec le thème ἀκρᾶτο-, puisque dans cette position les thèmes en -esversent habituellement dans la catégorie des thèmes en -o- (cf. τειχομάχος, ήθοποιός, ξιφοκτόνος), de sorte que des formes telles que ἀχρατόσίομος, ἀχρατόφρων, dont nous ne connaissons pas la quantité, peuvent appartenir, de par leur signification, à l'un comme à l'autre des thèmes en question. Dans le Prométhée d'Eschyle on lit au v. 678 : ἄκρᾶτος δργήν Αργος, et au v. 884 : έξω δὲ δρόμου Φέρομαι λύσσης | συεύματι μάργφ, γλώσσης ἀκρα-Tris. Tels sont, croyons-nous, les points de départ de la confusion dont l'opposition entre ἀχρασία et έγχράτεια n'est que le résultat.

Comment expliquer enfin que les linguistes aient accepté sans la contrôler une forme comme ἀκρᾶσία? Ne serait-ce pas que, trop préoccupés de tout ramener à l'unité indo-européenne, ils envisagent les formations postérieures d'un idiome sans se pénétrer suffisamment de l'esprit linguistique inconscient qui les a créées? Ainsi certains grands faits indo-européens se reproduisent, par une sorte d'imitation, dans telle ou telle langue; nous avons vu, par exemple, que la conscience linguistique du Grec avait, comme la conscience primitive, l'idée de la racine irréductible; mais les bases que les Grecs considéraient comme telles ne couvrent pas toujours les racines primitives. Par un procédé analogue, les dialectes d'une même langue étendent parfois à un domaine nouveau telle ou telle loi caractéristique de l'idiome tout entier : ainsi le phénomène panhellène de l'assibilation a eu comme un reflet dans l'assibilation ionienne-attique qui nous a guidé dans l'examen de ἀκρασία; mais cette assibilation postérieure doit être soigneusement séparée du phénomène primitif.

จั

Cette distinction mériterait d'être mieux observée dans les ouvrages de linguistique, car cette confusion entre deux ordres de faits très différents peut donner lieu à des erreurs plus graves que celle que j'ai cru avoir constatée ici.

Genève, juillet 1900.

Ch. BALLY.

### Ainv, λίαν «trop».

Cet adverbe, qui veut dire «beaucoup, grandement», et qui a, de là, passé au sens de «trop», contient en abrégé tout un chapitre d'histoire, car il nous ouvre une échappée sur les plus anciens temps de la civilisation grecque.

A toute époque, en toutes les langues, au lieu d'employer un mot abstrait signifiant « beaucoup », les hommes ont aimé donner à leur idée une forme concrète, en prenant un objet qui éveille l'idée de l'abondance. C'est ainsi qu'en français nous disons « trop », ce qui est une ancienne forme soit, comme je le crois, du mot troupe, soit, comme le suppose le dictionnaire de Hatzfeld, de l'allemand thorp « village. Les nègres de la Martinique, pour exprimer le grand nombre, disent enpile, à cause des piles de coton qu'ils sont habitués à manœuvrer.

C'est une expression du même genre qu'emploient les Grecs. Mais le mot qu'ils ont choisi est λεία «le butin». Il y a eu un temps où ce peuple de hardis marins, tranchons le mot, de corsaires, ne songeait pas à autre chose. Ληίζομαι, qui signifie proprement «piller», est dans Homère un synonyme d'«acquérir». C'est ce même peuple qui avait donné à la déesse Athéné le surnom Αγελείη «qui amène le butin»; dans la pensée populaire, c'était un synonyme de «qui donne l'abondance».

Michel Bréal.

### NOTE

SUR

## L'EXISTENCE, POUR CERTAINS CARACTÈRES CHINOIS,

#### DE DEUX LECTURES

DISTINGUÉES PAR LES FINALES K-N, T-N, P-M.

On peut admettre qu'en principe à un caractère chinois correspond une seule prononciation. Toutesois un très grand nombre de caractères présentent aujourd'hui, et dès les plus anciens textes, plusieurs prononciations distinctes, usitées suivant les emplois divers desdits caractères. Parsois ces prononciations sont essentiellement dissérentes; ainsi:

与 šyak (šŏ) «cuiller»,
piāu (pyāo) «trois étoiles ε, ζ, η de la Grande Ourse»,
mwē (nū) «queue d'oiseau»,
thàn (thàn) «trésor public».

L'histoire de la langue montrera sans doute que, dans la plupart des cas, cette polyphonie vient, soit de la confusion en un seul de caractères primitivement différents, soit de l'extension prise par une prononciation dialectale, soit de quelques autres causes, parmi lesquelles il faut retenir la suivante: variation phonétique correspondant à une modalité d'un sens premier et rappelant la flexion usitée dans d'autres langues: – j šyak (šŏ) « cuiller»; – j čyak (čŏ) « puiser avec une cuiller».

Plus fréquemment, les diverses lectures d'un même caractère sont moins distantes les unes des autres :

www. (lyàn) « plante médicinale »,
hhyām (hyān) « plante médicinale »,
nyām (yān) « plante aquatique »,
wān (wān) « replis d'un serpent »,
hywān (ywān) « marche sinueuse »,
hywan (ywān) « mouvements d'un ver de terre »,

傳 dywān (chwān) a transmettre, dywān (cwān) a ce qui est transmis, 任 nyēm (zēn) a supporter, être digne, nyém (zēn) a fardeau, charge, nwé (ū) a sterculier, arbre, nwé (ú) a résister.

Dans les trois derniers cas, dont il existe de nombreux exemples, la différence réside uniquement dans le ton variable attribué au caractère; remarquer toutefois que la prononciation moderne introduit parfois une aspiration au ton égal et moins souvent aux autres tons (čhwān, čwán).

S'il s'agit seulement des trois premiers tons, 1er égal (haut ou bas), 2e ascendant, 3e descendant, le son du caractère (rendu par la transcription latine) reste le même malgré la dissérence de ton. Lorsque le 4e ton (rentrant) est en question, le son même est modisié, le 4e ton seul et toujours affectant les syllabes ayant eu pour sinale une muetle sourde (k, t, p); cette prononciation ancienne était encore en usage aux vue-ixe siècles; et elle a persisté plus ou moins complètement dans diverses langues du Sud (Canton, Fou-tcheou, etc.) ainsi qu'en annamite, coréen, japonais pour les caractères chinois usités dans ces idiomes. Dans la langue commune ou générale, koān hoá, les sinales sourdes ont toutes disparu, laissant une double trace de leur passage: 1e le ton rentrant, lui-même complètement essacé d'un sur trois des grands dialectes de cette langue; 2e une modification fréquente de la voyelle précédente.

Pour saisir le vrai rapport des lectures des caractères polyphones de cette série (même son; tons 1, 2, 3 contre ton 4), il faut donc prendre, autant que possible, la prononciation ancienne (vu<sup>e</sup>-1x<sup>e</sup> siècles) conservée par le Thang yun et le Koang yun. C'est celle que je mets d'abord, en ajoutant la prononciation moderne entre parenthèses.

#### I. FINALBS K - N.

```
膠 dek (thě, tě) «insecte qui ronge les céréales»,
   dēn (thēn) « serpent fabuleux »,
B# dwek (tŭ) «canal»,
   dwēn (thūn)
                «caverne»,
   dwén (tún) \
冥 miak (mǐ) «couvrir»,
   miān (min) «obscur»,
翼 miak (mǐ)
                « tenture, rideau »,
   mián (min)
掠 lyak (lyŏ)
   lyán (ľyán) { « piller ».
                II. Finales T-N.
   tán (tán) } «ta, nom de femme»,
il tat (tă)
但 tat (tă) waffligén,
   tán (tán) « affliction »,
質 tat (tǎ) «battre de verges»,
   tàn (tàn) «frapper»,
   tán (tán) « natte, corbeille de bambous »,
編 myat (myā) «délicat»,
   miān (myān) « ouate »,
摄 cwat (cwo) « retenir »,
   chwat (chwo) « prendre avec les doigts, extraire ».
    cwān (cwān) «véhicule»,
俊 ciwel (cyŭ)
                  «allumer»,
   ciwén (cyún)
sat (sa) « laisser trainer sa robe»,
    šyān (šān) « beau, bon »,
海 swat (swŏ, šă) «boire»,
    šyàn (šàn) «laver un cheval»,
準 čywat (čwŏ) «nez»,
    čywen (čwen) «niveau, égal»,
肺 čywat (čwŏ) «os malaire»,
    čywēn (čwēn) «diligent»,
選 iywat (iwă) «6 onces d'argent»,
    swan (swan) « compter »,
    siwan (sywan) «choisir»,
| 技 hat (ð) «arrêter»,
    hán (án) « mettre la main sur, comprimer »,
孩 hat (ŏ) ehumide»,
    ḥán (án) «eau chaude».
hat (ö) «obstruer»,
    ḥiān (yān) «yen, nom de famille»,
```

注風 hwet (ŭ) hwén (wén) atenir un objet dans l'eau n. 焼wén (wén) avorton, avortern, hwěn (wěn) amaladen

#### FINALES P-M.

```
{ « globe de l'œil desséché »,
且 khyap (khyǎ)
   khyám (khyán)
謙 ) (khiap (khyā) «content»,
骥() khiām (khyān) «respectueux»,
倡 thap (thǎ) «grossier»,
   thám (thán) «inquiet, agité»,
in nap (nă) «prendre femme»,
   nām (nān) « recevoir, prendre »,
岩 tiap (tyặ) «bien arrangé, élégant»,
   thiām (thyān) « nom de rivière »,
   čyam (čān) «humecter»,
🚘 tiap (tyặ) «épuisé»,
   tiám (tyán) «crouler, se renverser»,
塾 trap (tyḍ) «sous terre»,
   tiám (tyán) « descendre, plonger »,
p占 thiap (thyặ)
                  «goûter»,
   thiām (thyān) Ì
接 ciap (cyặ) ) « prompt, rapide »,
্譽 chap (chă) «s'empresser d'aller»,
    chām (chān) « avant-coureur, avant-garde»,
舊 ḥap (ŏ)
    ḥàm (àn)
庵 ḥap (ŏ) «étable à porcs»,
    ḥām (ān) «hutte, chaumière»,
 器 ḥap (ŏ) «filet»,
    hyàm (yàn) «filet, pêcher»,
 厭 ḥyap (yặ) «réprimer»,
    hyám (yán) « suffire, satiété »,
 🎓 hhyap (hyặ) « contraindre »,
    hhyám (hyán) « mettre obstacle ».
```

Les listes précédentes ne renferment que des caractères ayant chacun, pour le même son, au moins deux tons différents, dont un ton rentrant; elles seraient beaucoup plus longues, si l'on y admettait des caractères différents, composés d'une même pho-

nétique avec des éléments accessoires variables, tels que les suivants :

> 馬 = 乳 kwak (kwŏ) « rempart extérieur », la phonétique 廣 étant souvent kwan, la phonétique 享 étant souvent kwak (kwŏ),

笏 hhwet (hu) "tablette rituelle",

து ந்லும் (ம்ஸ்) «trancher».

滅 swek (sŭ) «rapide»,

t東 swen (sun) « attentif ».

Mais le rôle des phonétiques est capricieux et peu étudié jusqu'ici; il faudrait donc, pour la plupart des cas, instituer une discussion séparée.

Pour me borner au cas où un seul caractère offre plusieurs prononciations distinctes, mais voisines, je dois ajouter que la variation ne consiste pas seulement en une différence de ton et de finale comme dans la série examinée (k-n; t-n; p-m).

Fréquemment, il y a variation autre de finale, variation de voyelle, variation d'initiale, addition ou suppression d'aspiration; ces différents ordres de changements existent soit isolément, soit simultanément (voir les exemples cités plus haut et les suivants):

挺 diàn (thin) "négligent",
diàn (thyàn) "parole outrageante",

高 hhywek (hyū) "nourrir",
hhyéu (hyéu) "animal domestique",

於 čyak (čě) | "sauterelle",
čyá (čá) | "sauterelle",
hyak (yō) | "implorer, invoquer".

## ALPHABET DE TRANSCRIPTION D'APRÈS LES TABLES DU KHANG-HI TSEU-TIEN.

i is erapproche de tch. — if p = f, if c = ts, j = dz. — if c = tch, if c

Finales. k  $\dot{n}$  t n p m  $l^1$ 

Voyelles. I. a au (= a + u) ai (= a + i) a = ea ao

II.  $e \text{ (muet) } i \quad u \text{ (= ou) } eu \text{ (= } e+u) \quad ei \text{ (= } e+i)$   $e \text{ (= è) } i^2 \quad u \text{ (= u)}$ 

Semi-voyelles. y yi i<sup>3</sup> w (— w anglais).

Tons. - égal, 'ascendant, 'descendant, 'rentrant.

Maurice Courant.

<sup>1</sup> l dure slave.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Ressemble à i dur russe.

 $<sup>^3</sup>$  Trois formes distinctes, voisines du j allemand, placées devant voyelles ou semi-voyelle w.

# ÉTYMOLOGIES.

#### LE LATIN INTEREST.

Dans une inscription grecque récemment découverte et publiée par M. Franz Cumont<sup>1</sup>, l'on trouve une expression qui, quoique n'étant pas sans exemple dans la littérature grecque, n'a pas encore été suffisamment expliquée.

L'inscription contient un serment de fidélité à l'empereur Auguste, prêté par les habitants d'une ville d'Asie Mineure.

Ομνύω Δία Γην Ήλιον Θεούς πάντας καὶ πάσας καὶ αὐτὸν Σεδασθον εὐνοήσειν Καίσαρι Σεδασθώι καὶ τοῖς τέκνοις έγγόνοις τε αὐτοῦ πάντα τὸν τοῦ βίου χρόνον καὶ λόγωι καὶ ἔργωι καὶ γνώμηι, Θίλους ἡγούμενος οὐς ἀν ἐκεῖνοι ἡγῶνται, ἐκχθρούς τε νομίζων οὐς ἀν αὐτοὶ κρίνωσιν ὑπέρ τε τῶν τούτοις διαφερόντων μήτε σώματος Φείσεσθαι μήτε ψυχῆς μήτε βίου μήτε τέκνων...

## Ce que M. Cumont traduit:

Je jure par Zeus, la Terre, le Soleil, tous les dieux et déesses et par Auguste lui-même, d'être favorable à César Auguste, à ses enfants et à ses descendants, tout le temps de ma vie, en paroles, en actions et en pensées, considérant comme amis ceux qu'ils considèrent comme tels, et regardant comme ennemis ceux qu'eux-mêmes jugent tels; pour défendre leurs intérêts, (je jure) de n'épargner ni mon corps, ni mon âme, ni ma vie, ni mes enfants...»

Le mot sur lequel je veux appeler l'attention est le mot διαφέροντα, que le traducteur a correctement rendu par intérêts. Mais non seulement intérêts rend le sens de διαφέροντα, il en est la reproduction exacte.

Διαφέρειν signifie proprement «être distant, être dissemblable». Mais, parmi les acceptions secondaires qu'il a prises, se trouve ce sens, en apparence assez éloigné: «être utile, importer». Il en est tout à fait de même pour interesse, qui signifie originairement «être distant, être différent», et dont la forme impersonnelle interest signifie «il importe».

Comment s'est fait le passage d'un sens à l'autre? Deux hypothèses sont possibles. Ou bien on peut supposer que le passage

1	Revue	des	Études	grecques ,	1	901,	p.	27.
---	-------	-----	--------	------------	---	------	----	-----

6

s'est fait d'abord dans la langue des tribunaux. Τὰ διαφέροντα ou τὰ διαφορα ou αὶ διαφοραί, cela peut s'entendre comme les points sur lesquels nous ne sommes pas d'accord avec notre adversaire. Ces mots, après avoir désigné des intérêts contraires, ont pu arriver à signifier simplement «intérêts». La psychologie, au besoin, viendrait à l'appui de la linguistique. Nous ne comprenons et nous ne sentons jamais si bien ce qui nous importe que quand un adversaire ou un rival veut nous le disputer. Il se peut, d'autre part, que l'idée d'intérêt ait été ainsi dénommée d'après la différence que telle ou telle solution produirait dans notre fortune, notre considération, notre sécurité, etc. C'est ainsi que dans un débat nous parlons d'une condition qui n'est pas indifférente.

En latin, le sens a creusé un tel fossé entre les deux mots, que les dictionnaires mettent à des endroits distincts le verbe intersum et l'impersonnel interest. Le premier sens se trouve, par exemple, dans ces phrases: Inter hominem et belluam hoc maxime interest, quod, etc. (Cic. De Off., I, 4.) Triduum non interest ætatis, uter major siet. (Plaute, Bacch., III, 3, 57.) Hoc pater ac dominus interest (Ter., Adelph., I, 1, 51), ce qui répond au grec: τούτφ æατηρ και δεσπότης διαφέρει. L'autre sens: «il importe» se trouve, par exemple, chez Cicéron: Multum interest rei familiaris tuæ, te quamprimum venire. (Fam., IV, 10.) Quid illius interest, quoniam in senatum non venis, ubi sis? (Att., X, 4.) Quis enim est hodie, cujus intersit istam legem manere? (Phil., I, 9.)

On peut se demander si nous avons ici deux expressions similaires, dont la rencontre est due à l'identité de l'esprit humain, ou si le latin interest est un calque du grec διαφέρει. Je ne veux pas trancher la question, qui demanderait un examen approfondi. Mais je ferai remarquer qu'il y avait en latin une particularité s'opposant à ce que la ressemblance devint jamais complète. Le verbe sum ayant perdu dans l'usage son participe présent, interest pouvait bien rappeler διαφέρει, mais il n'y avait rien pour correspondre à τὰ διαφέροντα. Il fallut recourir à des synonymes, tels que commoda, utilitas.

Il semble que les langues dérivées du latin dussent hériter du même embarras. Il n'en est que plus curieux de voir comment elles comblèrent cette lacune. Au participe absent, elles substituèrent, soit l'infinitif interesse, soit la troisième personne interest. « Pour son intérêt » propter suum interesse. Qu'un infinitif soit employé comme substantif abstrait, la chose n'est pas très rare : on peut citer, en français, avoir, pouvoir, devoir, être, plaisir, déplaisir, et plusieurs autres, ce qui n'a rien de surprenant, puisque l'infinitif n'est pas autre chose au fond qu'un substantif abstrait. Mais qu'une troisième personne du singulier joue ce rôle, cela est plus rare et ne peut se concevoir que dans l'hypothèse d'un

terme technique, dont la valeur grammaticale aurait cessé d'être perçue exactement : tels sont de nos jours déficit, accessit, vivat, etc. Quelque chose de semblable a pu se passer plus anciennement pour le mot latin interest. Cependant la formation est bien extraordinaire.

Dans la traduction française de l'inscription précitée, le mot intérêt rend donc littéralement le διαφέροντα grec, plus littéralement que ne pouvait le faire le latin du temps d'Auguste.

P. S. J'en étais là de ma démonstration, quand M. Paul Viollet m'a fait remarquer que nous sommes sans doute en présence d'une fausse orthographe, et que le mot français devrait s'écrire non pas intérêt, mais intérès. De cette manière, le français sera d'accord avec le provençal interesse, le portugais et l'italien interesse, l'espagnol interes.

Je suis tout prêt à donner raison à mon excellent collègue. L'adjectif français *intéressant* perd dès lors ce que sa formation aurait de monstrueux en français.

#### PARRICIDA.

Ce mot a eu récèmment les honneurs d'un commentaire à l'Académie des Inscriptions, par M. d'Arbois de Jubainville<sup>1</sup>, et d'une discussion dans l'Archiv, par M. Édouard Wölfflin<sup>2</sup>. Il ne sera donc pas hors de propos que j'en entretienne la Société de Linguistique.

On avait généralement traduit jusqu'en ces derniers temps parricida par « meurtrier de son père » et parricidium par « meurtre du père ». C'est le sens que lui donnaient aussi les Grecs, qui mettent à la place σατροκτόνος et σατροκτονία. Les doutes sont venus de ce qu'on n'a pas d'autre exemple de tr changé en rr: il aurait fallu, dit-on, patricidium.

En présence de cette difficulté, d'autres étymologies ont été proposées. Paricidium « meurtre d'un égal », de par, paris. Mais, outre que le mot par n'a pas l'air bien latin en ce sens, la quantité s'y oppose, puisque la première syllabe de parricida est longue.

Une autre étymologie a été proposée par Fröhde et se trouve reproduite dans le Grundriss de Brugmann. Le grec wnós, qui veut dire «proche, parent», serait pour wnoós. Ce wnoós, en dorien waoos, a pu avoir en latin un similaire pasus, devenu ensuite parus. Paricidium serait donc le meurtre d'un proche. Il

<sup>1</sup> Séances du 24 et du 31 mai 1901.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Archiv für Lateinische Lexicographie, XII, 171.

est inutile de faire ressortir ce qu'a d'arbitraire cette série d'hypothèses. Il n'y a aucune trace en latin d'un mot latin parus signifiant «proche».

Plus récemment, dans une thèse soutenue à l'Université d'Odessa, M. Lunàk a proposé de voir dans la première partie du composé le verbe parare : ce serait celui qui prépare le meurtre. Mais l'objection tirée de la quantité subsiste, sans

compter que la formation du composé serait étrange.

Je crois qu'il faut revenir à l'ancien sens : « meurtrier du père ». Ce n'est qu'en acceptant ce sens qu'on peut comprendre le texte de loi attribué à Numa : Si qui hominem liberum dolo sciens morti duit, paricidas esto «Si quelqu'un, avec préméditation et par trahison, met à mort un homme libre, qu'il soit parricide». Ce texte est parfaitement clair. Il y avait à Rome un tribunal des quæstores parricidii qui avait connaissance des affaires capitales : celui qui a tué un homme libre est déféré à ce tribunal, comme s'il avait commis un parricide.

Il reste la difficulté de m. Mais il faut prendre garde à deux choses:

1° Le groupe en question fait partie d'un mot de quatre syllabes et, de plus, il est loin de la syllabe accentuée. C'est ainsi que homicidium allège en m son groupe mn, puisque la forme correcte eût été homni-cidium;

2° Parricida est un mot très usité. Il est employé comme terme injurieux, comme invective. Ces sortes de mots s'altèrent plus

vite que les autres.

On sait que le sens de ce vocable s'est généralisé et qu'il s'emploie pour toute espèce de forfaits particulièrement odieux. Il se dit du meurtre d'un frère, d'une sœur, du crime de haute trahison, de sacrilège, etc. Rien n'est plus fréquent qu'une généralisation de ce genre. Le sens du premier terme se perd dans l'ensemble du composé. C'est ainsi qu'on dit vindemia olivarum, quoique le mot vinum apparaisse encore clairement en tête du composé. En français parricide est retourné à un sens plus étroit: néanmoins on appelle parricide celui qui a tué sa mère.

# Πόλεμος.

J'ai montré autrefois dans ces *Mémoires* que *pugna* était un nom postverbal tiré de pugnare, lequel signifiait d'abord «jouer du poing, étant un dérivé de pugnus. De l'idée de «combattre à coups de poing », on est passé ensuite à l'idée de «combattre» en général. Nous disons encore aujourd'hui, en parlant de deux armées, qu'elles en viennent aux mains.

Pareillement je voudrais démontrer aujourd'hui que wódemos

est un proche parent de waλάμη «la main». L'intermédiaire a dû être un verbe σαλαμίζω. Le substantif σόλεμος est postérieur au verbe.

On objectera d'abord la différence des voyelles. Mais nous avons la même différence dans apxw et opxauos. L'a de la désinence n'est probablement pas sans influence sur la voyelle de la première syllabe. Ces deux o, comme il arrive constamment, ont

réagi l'un sur l'autre.

Une autre objection pourra être tirée du sens. Hólemos éveille l'idée d'une lutte généralisée, d'une lutte entre deux peuples. Mais nous voyons que σολεμίζω est employé aussi en parlant d'un combat singulier. Ainsi Nestor raconte qu'il a osé, encore presque enfant, provoquer un adversaire (Ereuthalion) devant qui tout le monde tremblait.

> Οἱ δὲ μάλ' ἐτρόμεον καὶ ἐδείδισαν, οὐδέ τις έτλη: Αλλ' έμε θυμός άνηκε σολυτλήμων σολεμίζειν Θάρσει ώ γενεή δε νεώτατος έσκον απάντων. Καὶ μαχόμην οἱ ἐγὼ, δῶκεν δέ μοι εὖχος Αθήνη¹.

Il en est de même pour σσόλεμος, qui est employé, par exemple, par Ajax provoquant Hector en combat singulier:

Αρχε μάχης ήδε ω Τολέμοιο 2.

On objectera encore que, comme instrument de combat, le poing convient mieux que la main, comme, en effet, ωύξ a donné συκτεύω, συκτίζω, συκταλίζω. Mais ces verbes ayant été réservés pour le pugilat et étant devenus termes techniques, la généralisation s'est portée sur le synonyme, dont le sens étymologique était devenu moins clair.

Il est d'ailleurs probable que les Grecs croyaient sentir dans - πόλεμος un mot de la famille de πόλις et une formation comme

άνεμος.

J'ajouterai, pour finir, que le latin palma me paraît être un mot tiré du grec, emprunt d'ailleurs ancien, puisque nous n'avons pas l'insertion de l'a épenthétique. Hehn tient l'arbre pour primitivement étranger à la Grèce comme à l'Italie.

# Στρατός.

On me permettra un autre retour en arrière à propos du grec σΙρατός.

A la différence des linguistes qui font venir ce mot de la ra-

<sup>1</sup> Riade, VII, 152.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Iliade, VII, 232.

cine star, qui a donné en grec Abpvous et sterno en latin, j'ai pensé à une parenté avec Ae $\lambda \omega^{1}$ . De la facilité à faire permuter en cette famille de mots le  $\rho$  et le  $\lambda$ , je viens de trouver une preuve en grec vulgaire.

Simon Portius, dans sa Grammaire (p. 10, éd. Psichari), cite

la forme σθέρνω «mittere», au lieu de σθέλνω.

Nous retrouvons ici dans une forme que le grammairien condamne d'ailleurs comme mauvaise (nimis corrupte), le  $\rho$  du

grec classique σΊρατός.

Le dérive régulier de σ/ελλω est σ/όλος «expédition». La différence de suffixe et la permutation des liquides ont eu pour effet de rendre σ/ρατός et σ/όλος quelque peu étrangers l'un à l'autre, quoique, en plusieurs de leurs acceptions, ils soient encore synonymes. Tous deux désignaient d'abord une armée en campagne.

## Φύλαξ.

Pour montrer la différence entre le procédé de la dérivation et de la composition, on cite souvent mulierosus et Φιλογύνης. Sans sortir du grec, on pourrait citer Φύλαξ et Φύλαρχος. Tous deux désignaient d'abord le chef de la Φυλή ou tribu<sup>2</sup>. Le second a toujours conservé sa signification de chef militaire; mais le premier, plus ancien, est quelque peu déchu de son rang et est devenu, dès l'époque homérique, un simple soldat, un simple garde..., à moins qu'il n'y faille voir un adjectif survivant à une locution, une abréviation, comme il y en a tant dans la langue militaire. On pourrait alors supposer quelque chose comme : Φρουρολ Φύλακες «les gardiens de la phylè».

#### JUTURNA.

Parmi les divinités dont le nom mal compris a donné licu à une légende, il faut placer la déesse Juturna. Les anciens en rapportaient le nom au verbe juvare. «Lympha Juturna, dit Varron, quæ juvaret; itaque multi ægroti propter id nomen hinc aquam petere solent 3. » Servius dit la même chose : Juturna fons est in Italia saluberrimus... cui nomen a juvando est inditum... De hoc fonte Romam ad omnia sacrificia aqua afferri consueverat 4. »

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voir ces Mémoires, X, 63.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> On trouve -αξ comme suffixe secondaire dans Θαλάμαξ «rameur», de Θάλαμος «banc», τρόφαξ «débauché», de τρυφή «mollesse», etc. — Inutile de dire que je ne crois pas à l'étymologie par le lithuanien zralgyti «espionner», ou par le gothique glaggeus «attentif».

<sup>\*</sup> L. L., V, 71. \* En., XII, 139.

Virgile connaissait cette étymologie : il y fait une allusion, il est vrai assez pâle, quand il montre la déesse Juturna, sœur de Turnus, se désolant de ne pouvoir porter secours à son frère 1.

Mais cette étymologie est impossible, ainsi que beaucoup d'autres proposées par Varron et mises en action par Virgile, attendu que jutor aurait donné au féminin jutrix et non autre chose. Juturna, comme l'avait déjà reconnu Döderlein², est simplement un doublet de diuturna. Telle était l'élasticité de signification de ces anciennes expressions temporelles, que le même adjectif diuturnus voulait dire, à volonté, «qui dure longtemps» et « qui dure toujours »³. La source ainsi dénommée était une source vive qui ne se desséchait point pendant l'été. C'est bien au sens d'éternel que les anciens entendaient le même mot, quand ils racontaient que la nymphe Juturna, ayant été violée par Jupiter, reçut de lui en dédommagement l'immortalité. Virgile, soigneux collectionneur de toutes les traditions, a également accueilli celle-ci. Il fait dire à la nymphe, au moment où elle apprend que Jupiter a résolu la perte de son frère Turnus:

Hæc pro virginitate reponit? Quo vitam dedit æternam? cur mortis adempta est Condicio... Immortalis ego?...

Le culte de cette divinité ayant été transporté du pays albain à Rome, on lui éleva, non loin du Champ de Mars, dans le voisinage de l'Aqua virgo, un temple dont les restes viennent d'être retrouvés 4.

"L'acqua, dit le compte rendu des fouilles, scaturisce limpida e fresca."

Cette récente découverte du sanctuaire de la déesse Juturna, à Rome, donnera quelque à-propos aux lignes qui précèdent.

#### PORTA RATUMENA.

Ainsi s'appelait à Rome une porte faisant partie de l'enceinte de Servius Tullius et située près du mont Capitolin. La légende mettait vaguement le nom en rapport avec l'idée de char ou de roues. On écrivait Ratumenna, Ratumanna, Rutimanna, Rutumanna. Plutarque transcrit Ρατουμένα.

En écartant les légendes fabuleuses qui se sont rattachées à ce nom, l'on pourrait être tenté de voir dans la Porta Ratumena une

Notizie degli Scavi,, 1900, p. 291.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> En., XII, 869. — Les glossaires expliquent le nom par συνεργός, cooperator.

Synonymes, I, 6.
 Pareille incertitude existe pour l'adjectif perennis.

ancienne Porta Rotunda, ce qui nous fournirait un bel exemple à mettre a côté de columna (de colus « quenouille »).

#### FRANÇAIS RENTE.

Le dictionnaire Hatzseld-Darmesteter-Thomas (appelons-le à l'avenir Dictionnaire général, puisque c'est le titre qu'il s'est donné lui-même) dit que le verbe rendre a été influencé en sa conjugaison par le verbe prendre. A la vérité, on ne voit pas beaucoup cette influence. Mais il est un autre verbe que rendre côtoie de près et dont il reproduit exactement toutes les formations. Je veux parler du verbe vendre. Non seulement on a : rendre — vendre, que je rende — que je vende, je rendis — je vendis, que je rendisse — que je vendisse, mais on a rente fait sur le modèle de vente. Ainsi l'insertion de la nasale trouve son explication.

#### TÔT.

L'homme se prend lui-même pour la mesure des choses. Cette vérité, que Pott a autrefois appuyée de nombreux exemples, n'est pas encore assez présente à l'esprit des étymologistes. En cherchant dans le Dictionnaire général le mot français tôt, le même qui entre dans aussitôt, bientôt, je trouve le rapprochement avec le provençal tost, l'italien tosto, mais les auteurs ajoutent : «l'origine est inconnue».

L'étymologie tostus «chaud» ne leur était évidemment pas inconnue. Mais ils trouvaient probablement trop hardie la transition d'une signification à l'autre. Pour leur donner confiance, je veux rappeler ici quelques expressions relatives au temps et qui n'ont pas une origine moins matérielle.

L'adjectif long a l'air d'avoir été créé pour marquer une notion abstraite d'étendue dans la durée ou dans l'espace. C'est pourtant un adjectif qui s'est employé d'abord pour marquer, chez les êtres animés, un état d'indolence ou de langueur. Nous le retrouvons dans le grec λαγγάζω «mollir, faiblir» et dans le latin langueo.

Nous disons: le soir et le matin. Laissons de côté le matin, pour ne considérer que le soir. Le latin serus, avant de signifier «tard», signifiait «lourd, grave, sérieux 1». C'est ainsi que βραδύ (même sens) en est venu à désigner la soirée chez les Grecs d'aujourd'hui.

Chez ces mêmes Grecs, un autre mot pour signifier « tard » est àργός (pour ἀεργός) « lent, tardif, paresseux ». L'adverbe ἀργότε-ρα répond à notre locution « plus tard, dans quelque temps d'ici ».

<sup>1</sup> Voir ces Mémoires, XI.

Le contraire de ἀργότερα est γρήγορα «vivement, tout de suite». Nous avons ici l'ancien grec γρήγορος «éveillé», du verbe ἐγείρω.

J'espère que ces exemples suffiront pour donner au français tôt, à l'italien tosto, l'état civil qui jusqu'à présent lui a été re-

fusé.

#### LATIN POPULATRE.

Le dernier sascicule des Notizie degli Scavi (mars 1901) nous apporte trois nouvelles Tabulæ devotionis 1 où, selon l'usage, sont énumérées les différentes parties du corps vouées aux dieux infernaux. Nous y trouvons, comme formes intéressant la linguistique: bracias «les bras» (deux sois), femus (pour femur), umlicus (deux sois) pour umbilicus, labias pour labia, nervias, merilas (pour medullas? deux sois).

#### ALLEMAND MUND «TUTELLE».

Le bas-latin vadium, qui remplace l'ancien vadimonium, et qui a fourni au gothique son verbe ga-vadjón «promettre», n'est pas le seul terme de droit romain ayant pris place dans la langue juridique des conquérants barbares. Un emprunt curieux est celui du mot manus au sens de «pouvoir, protection».

On sait qu'à Rome l'autorité du mari sur sa femme est fondée sur la conventio in manum. Dirksen définit la manus de cette façon: Potestas mariti in uxorem, quæ matrimonio solemni copulata ei est. Les exemples de cet emploi du mot manus sont nombreux: je me contente de renvoyer à Paul Viollet, Histoire du Droit civil français, p. 287 et 493. Gaius dit: «In potestate quidem et masculi et feminae esse solent, in manum autem feminae tantum conveniunt». Mais d'une façon plus générale, manus signifie: Potestas in omnes qui juri nostro subjecti sunt.

C'est ce manus qui a donné le vieux-haut-allemand munt (féminin), vieux-norrois mund, qui signifie «pouvoir, protection». Le tou d final est une addition de même sorte que dans l'allemand Mond, ou, pour citer des mots d'origine savante, dans l'anglais sound, ancient, peasant, ou dans l'allemand Pergament. Grimm, dans ses Rechtsalterthümer, définit la munt germanique exactement comme les jurisconsultes romains définissent la manus. Des deux côtés, c'est le pouvoir ou le droit de protection du mari sur la femme <sup>2</sup>. Cet ancien mot munt n'est plus en usage dans l'allemand moderne : mais plusieurs expressions juridiques

<sup>1</sup> P. 207. La découverte a été faite à Mentana.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> P. 447. «Die deutsche ehfrau in munti gleicht folglich der röm. uxor in manu; die echte, ein mundium des mannes gründende ehe hat völlig die wirkung der conventio in manum.

extrêmement employées en sont dérivées. Telles sont : Mündel «pupille» (pour Mündling), mündig «majeur, sui juris», Vormund «tuteur».

Les juristes du moyen âge ne s'en sont pas tenus là. Sur munt ou mund ils ont formé mundium, mundiburdium, deux termes qui ont le même sens. En néerlandais, mond-baar, contracté en momber, désigne le tuteur. Anglo-saxon mundbora, vieux-haut-allemand muntboro, moyen-haut-allemand muntbor. En français, mainbour ou mainbourg. L'autorité ainsi exercée s'appelle la mainbourne. Jusqu'au xve siècle, les gouverneurs du duché de Luxembourg portaient le titre de gouverneurs et mambours.

Kluge indique la parenté avec le latin manus; mais il dit: «wahrscheinlich wurzelverwandt». Ce serait faire remonter la parenté jusqu'à la période indo-européenne: mais l'identité est trop absolue, et la notion ainsi exprimée suppose des formes de droit trop arrêtées pour que nous y puissions voir autre chose

qu'un emprunt.

Il me souvient qu'il y a une quinzaine d'années ce rapprochement m'a été proposé avec doute par un jeune docteur en droit dont je regrette d'avoir oublié le nom. La question était nouvelle pour moi : je ne voulus ni approuver ni critiquer. Aujourd'hui que je connais mieux ce que le droit germanique doit au droit romain, je ne doute plus de l'emprunt, et c'est en partie pour restituer son bien à l'auteur qui, je l'espère, se fera connaître, que je fais cette communication.

#### ITALIBN ANDARB.

Notre confrère, le professeur Giacomo de Gregorio, me fait observer qu'en énumérant les douze ou quinze étymologies du verbe français aller 1, j'ai omis celle qu'il a donnée dans son savant recueil Studi glottologici italiani, t. I, p. 37. L'italien andar est rapporté par lui à un verbe latin antedare. Nous donnons volontiers acte à notre éminent collègue et nous profitons de cette occasion pour recommander ce nouveau recueil (Turin, Loescher), qui publie des articles non seulement sur l'italien, mais sur toutes les parties de la philologie des langues romanes.

Michel Brkal.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> XII, p. 1.

## NOTE

SUR

# UN PSAUTIER TURC EN CARACTÈRES GRECS.

Ce psautier, dont la bibliothèque de la Société est redevable à la générosité de M. Achille S. Diamantaras, forme un volume petit in-4° de 282 pages. Il manque le titre et 32 pages, soit quatre feuilles (A à D) du commencement. La rubrique au bas des feuilles, à gauche, Salterio turco, indique qu'il a été imprimé en Italie; il est d'ailleurs revêtu d'un imprimatur en italien qui

va nous fournir quelques indications précieuses :

"Noi riformatorii dello Studio di Padova. Avendo veduto per la Fede di Revisione, ed Approvazione del Pubblico Revisor Dottor Natal dalle Laste, nel Libro intitolato, Tutt'i Salmi, con Caratteri greci, ed in Lingua ottomana MS. non v'esser cosa alcuna contro la Santa Fede Cattolica, e parimente per Attestato del Segretario Nostro, niente contro Principi, e buoni costumi, concediamo Licenza a Niccolò Glichì Stampator di Venezia, che possi essere stampato, osservando gli ordini in materia di Stampe, e presentando le solite Copie alle Pubbliche Librarie di Venezia, e di Padova. — Dat. li 1 Decembre 1782. Andrea Querini Riformator. Nicolo Barbarigo Riformator. Alvise Contarini 2. Cav. Proc. Riformator. — Registrato in Libro a Carte 65. Al Num. 622. Davidde Marchesini Segr. — Adì 4 Decembre 1782. — Reg. al Libro dell' Eccel. Mag. Contro la Bestem. a C. 110. Andrea Sanfermo Segr. »

Cet ouvrage portait, par conséquent, un titre rendu en italien par Tutt'i Salmi, et est sorti des presses de Nicolas Glykys de Janina, imprimeur établi à Venise, le même qui publia plus tard (1806 et 1816) les trois ouvrages du métropolitain d'Ancyre, Séraphin Raqib, qui font l'objet de l'étude que j'ai publiée dans le Journal asiatique (IX° série, t. XVI, 1900, p. 459). En se reportant aux renseignements que m'a fournis M. E. Legrand, professeur à l'École des langues orientales vivantes, on verra que le plus ancien livre de Séraphin Raqib, publié chez Nicolas Glykys remonte à cette même année de 1782 (ses Réponses et conseils ayant été imprimés chez Antonio Bortoli en 1758), et que le

même Séraphin «a aussi traduit en turc et publié à Venise le Psautier (date inconnue)» [ibid., p. 475]. Le don de M. Diamantaras nous permet de combler cette lacune de la bibliographie. Son Psautier est celui que Séraphin Raqîb, qui n'était déjà plus métropolitain d'Ancyre, a fait paraître en 1782 chez Nicolas Glykys de Janina. Je dis que Séraphin n'occupait déjà plus son poste ecclésiastique, parce que les armoiries dont j'ai signalé l'existence dans deux de ses ouvrages portent cette même date de 1782 et la mention: Πρώην Αγχύρας Σεραφείμ, tandis que les deux sceaux reproduits au centre portent celle de 1774, date probable de son intronisation.

Ce volume contient d'abord la traduction des 150 psaumes dits de David (p. 1-236), plus l'hymne de David combattant Goliath (p. 237), 10 hymnes appelées tesbihât (p. 238-260) et extraits également de la Bible, des instructions (vouqouf-nâmè) sur la manière de réciter le psautier pendant l'année (p. 261-162, coquille pour 262), un avertissement aux lecteurs oqouyanlara xapernamè tariki (p. 163, coquille pour 263-270), une table des matières (p. 271-276), une table des psaumes rangés dans l'ordre des

heures où ils doivent être chantés (p. 277-281).

C'est probablement le même ouvrage dont une seconde édition, revue et corrigée, a été imprimée à Constantinople en 1827. Le titre, qui en est donné par J. Th. Zenker (Bibliotheca orientalis, t. I, p. 210, n° 1694), indique bien comme auteur Séraphin d'Adalia, métropolitain d'Ancyre. Le même ouvrage, n° 1692, mentionne un Psautier traduit du grec en turc, sans nom d'auteur, imprimé à Venise en 1810. Bien que le titre ne soit pas identique à celui du n° 1694, ce n'est peut-être qu'une réédition de notre Psautier, tandis que celle de 1827 n'en serait qu'une troisième, refondue. Les courtes indications bibliographiques que j'ai rencontrées ne permettent pas de décider ce point à coup sûr.

Cl. HUART.

## LE LOCATIF TERRAE.

A la liste des adverbes locatifs, on ajoute d'ordinaire terrae<sup>1</sup>. Les exemples que l'on cite appartiennent à la langue des poètes ou à la prose de l'époque impériale. Ces exemples méritent d'être regardés de près. On peut distinguer ceux où terrae signifie « à terre, par terre, et ceux où le mot a le sens de « dans la terre».

## I. Terrae, «à terre, par terre».

Tous les exemples se trouvent dans des œuvres poétiques ou chez des écrivains de la décadence. On ne doit pas mettre sur le même plan ceux qui contiennent un verbe composé et ceux qui contiennent un verbe simple.

# 1. Terrae construit avec un verbe simple.

Avec sterni. Le plus ancien de tous les exemples cités de terrae est :

Ennius, Telamo (Fabulae, 207, L. Müller; Nonius, p. 172, 19, et 504, 4): Strata terrae lauere lacrumis uestem squalam et sordidam.

D'après L. Müller, il s'agit d'Hésione qui pleure son fils, Télamon. Tel est sans doute l'exemple d'Ennius que vise M. Schmalz. L. Müller l'a classé dans son index parmi les emplois du datif. Dans la seconde citation de Nonius, il y a désaccord des manuscrits: un ou deux manuscrits donnent terra, non terrae. Mais il serait contraire à la méthode de préfèrer ici la lectio facilior.

Stace, Thébaide, VII 755: sternuntur terrae.

Autant qu'on peut en juger par les indications de Kohlmann, l'ensemble des manuscrits a terra. Kohlmann se fonde, pour écrire terrae, sur IX, 816 sternere humi, qui ne prouve rien, et sur Virg., Énéide, XI, 87, sur lequel nous reviendrons. A s'en tenir simplement à la tradition du texte, cet exemple de terrae est à effacer. Le fait n'est pas unique, comme nous allons le voir.

Lucain, IV, 647: sternique vetabere terrae.

Ici encore les manuscrits ont terra.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Parmi les plus récents ouvrages généraux, je me borne à citer: Lane, A Latin grammar, 1899, \$ 1339, et Schmalz, dans Stolz u. Schmalz, Lateinische Grammatik, p. 260, Syntax, \$ 99.

Avec figere. Lucain, VII, 486:

Volnera pars optat, pars terrae figere tela Ac puras seruare manus.

La plupart des manuscrits ont terrae; le manuscrit de Montpellier 113 a terra. Si l'on admet terrae, on aura affaire à un datif, comme le prouve II, 114: oscula pollutae fixisse trementia dextrae; cp. Ovide, Mét., III, 24-25, peregrinaeque oscula terrae figit, et Virgile, Géorg., IV, 115, figat humo (non humi) plantas. Il faut ajouter que dans des phrases de ce genre, terrae a un sens un peu différent de celui qu'il présente dans les autres exemples. Car nous ne traduisons pas en français par l'expression adverbiale: «à terre»; mais par un complément circonstanciel vraiment construit et contenant l'article: « sur la terre». En tout état de cause, il faudrait donc ici rejeter l'hypothèse d'un adverbe locatif en latin, à cause du sens particulier de terrae.

Avec iacere. Deux exemples d'une même formule, dans Ovide: 1° Amours, III, 2, 25: sed nimium demissa iacent tibi pallia terrae:

2° Art d'aimer, I, 153: pallia si terrae nimium demissa iacebunt. Ces exemples sont cités souvent à propos du locatif terrae, ainsi Riemann, Syntaxe latine, \$ 66 a, en note. Mais les manuscrits, et aussi les éditions modernes, donnent terra, non terrae.

# 2. Terrae construit avec un verbe composé.

lci les exemples sont un peu plus nombreux. Il faut remarquer qu'ils se trouvent tous en poésie, comme les précédents, ou chez des prosateurs de la décadence. On sait que la construction du datif avec un verbe composé est très libre chez ces auteurs l. Il y a donc lieu de mettre les emplois de terrae au compte de ce datif. On cite les suivants:

Virg., En., XI, 87: sternitur et toto proiectus corpore terrae.

Cet exemple ne peut servir à corriger, comme l'a fait Kohlmann, le passage de la *Thébaïde*. Grammaticalement, le cas de sterni est complètement différent de celui de proici. D'autre part, il est peu naturel de rapporter terrae à sternitur.

Virgile, En., X, 555: deturbat terrae.

On ferait volontiers rentrer cette phrase parmi les datifs de but (type: it clamor caelo).

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Riemann, Syntaxe latine, \$ 43 b, rem. Voir les travaux spéciaux à chaque poète, par ex. Нірки, De casuum syntaxi Lucretiana, Helsingforsiæ, 1896, p. 105 et suiv.; F. Antoine, De casuum syntaxi Vergiliana, Paris, 1882, p. 122 et suiv.

Ovide, Mét., II, 347: terrae procumbere.

Quelques manuscrits ont terra. Pour la même raison que plus haut, terrae, plus rare, est plus vraisemblable.

Ib., V, 122: procubuit terrae.

Lucain, V, 360: procumbite terrae (ou terra).

Apulée, Mét., IX, 37 (p. 215, 15, Vliet): terrae prosternitur; ib. (p. 217, 3): terrae concidit; X, 5 (p. 225, 27): exanimis terrae procumbit.

Capitolin, Maxim., 17: terrae se prosternebat 1.

De toute cette première liste, le seul exemple qui pourrait être probant est celui d'Ennius : strata terrae. Encore avons-nous vu que L. Müller, sans songer d'ailleurs à la difficulté, l'entendait autrement.

## II. — Terrae, «dans la terre»<sup>2</sup>.

Il faut encore mettre à part terrae construit avec un verbe composé. Draeger, du reste, incline à considérer ces emplois comme des datifs et il a raison. Telles sont les deux expressions de Virgile: Géorgiques, II, 290, terrae defigitur arbos; 318, radicem adfigere terrae. La construction est la même que dans Lucr., IV, 1138: cupido adfixum cordi; Virgile, Én., IX, 746: portaeque infigitur hasta; cp. aussi Suét., Iul., 85: caput praefixum hastae<sup>3</sup>.

Il y a un datif de la même espèce dans Virgile, En., XI, 204 et suiv.: corpora partim | multa uirum terrae infodiunt auectaque partim | finitimos tollunt in agros. Mais aliquid terrae infodere a pu sug-

gérer à Lucain l'expression qui va être citée.

On a voulu voir le locatif terrae dans Velleius Paterculus, II, 129, 3 (p. 141, 15, Ellis): serpentem abstrusam terrae. C'est un datif comme dans les exemples qui précèdent et qui vont suivre.

Il reste alors trois passages à discuter:

Lucain, I, 606-607: fulminis ignes... terrae condit.

Condere est un verbe composé, mais on peut se demander si, malgré les parallèles de abdere, indere, etc., les Latins ne le sen-

2 RIEMANN, Rev. critique, 1881, II, 261, n'admottait pas l'existence du lo-

catif terras avec le sens de «dans la terre».

<sup>1</sup> Il faut aussi éliminer de ce groupe un certain nombre d'exemples où le texte terrae, cité traditionnellement par les grammairiens, ne repose sur rien. Ainsi, dans Ovide, Amours, III, 5, 20: cornigerum terra deposuisse caput, l'édition de M. Edwards (Postgate, Corpus poetarum) donne terra sans variante.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Forcellini De Vir cite, v° defigere, comme de Varron: defigere aliquem ruci; son système de référence ne permet pas de vérifier. — Rappelons que inserere suivi du datif se rencontre à toutes les époques.

taient pas comme un verbe simple; cp. abscondere <sup>1</sup>. Le sens de la locution est, en tous cas, tout à fait analogue à celui de infigere terrae. Rien ici encore n'empêche de considérer terrae comme un datif. Lucain construit exclusivement avec le datif tous les verbes composés transitifs, sauf quatre <sup>2</sup>.

Florus, I, 7 (13), 11 (p. 24, 1, Rossbach): quicquid religiosissimi in templis erat partim in doleis defossa terrae recondunt, partim

imposita plaustris secum Veios auferunt.

Mais les manuscrits sont divisés: l'une des sources du texte, représentée par le Palatinus et le Vossianus, a terrae; l'autre, contenue dans le seul Bambergensis, a terra, que préfère M. Rossbach. Defossa terra supprime le problème. Si l'on accepte terrae, on l'expliquera par un datif, car recondere est un composé très net. Il est construit avec le datif dans Ovide, Mét., XII, 477: lateri recondere duro... gladium; cp. Virg., Én., II, 553: lateri abdidit ensem; Vell. Pat., II, 91, 4: abditus carceri<sup>3</sup>.

Cette phrase de Florus offre un intérêt particulier. Elle est la transposition, sous une forme narrative, d'une phrase prêtée par Tite-Live à Camille.

Tite-Live, V, 51, 9: Sacra, in ruina rerum nostrarum, alia terrae celauimus, alia auecta in finitimas urbes amouimus ab hostium oculis.

C'est le seul exemple de cette série que l'on pourrait alléguer en faveur d'un locatif terrae. Mais les considérations qui précèdent font peser un doute sérieux sur la véritable nature de cette forme. Il ne serait pas absurde d'y voir un datif. La construction avait un sens figuré: les Romains ont confié les choses saintes à la terre comme un dépôt dont elle est responsable. Dans cette phrase, de même que dans toutes celles où le datif a une acception figurée, ce qu'il désigne est comme personnissé; on l'intéresse à l'action. Cp. Virg., Én., V, 451: It clamor caelo « le cri va frapper le ciel. va jusqu'au ciel »; le ciel est pour ainsi dire intéressé à l'action, il est l'idée principale; tandis que dans clamor it ad caelum, c'est le cri que l'on considère et qui est l'objet de la pensée 4. Dans Tite-Live, la terre est animée de cette demipersonnisication qui, chez les poètes, donne vie et sentiment aux

<sup>2</sup> Obermeier, Der Sprachgebrauch des M. Annaeus Lucanus, I, p. 37.

D'autres ont fait de caelo un locatif (ablatif); mais cf. G. LANDGRAF, Ar-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> D'après Schmalz, Antibarbarus, v° abscondere, t. I, p. 52, ce mot est très rare à l'époque classique, comme tous les doubles composés. Cependant recondere est fort ancien et fréquent.

On a quelquesois considéré ces sormes comme des ablatiss. Mais la construction ordinaire de condere, abdere, se abdere, est, même à l'époque impériale. l'accusatif avec in; il est plus naturel de ranger ces expressions avec les datiss dépendant de inicere, conferre, inferre, etc. Cf. H. Grorges, De elocutione M. Velleii Paterculi, 57; Landgraph, Archiv für lat. Lexikographie, VIII, 74. Dans Vel. Pat., II, 91, 4, plusieurs éditeurs, notamment M. Ellis, corrigent la leçon traditionnelle en carcere, à tort, je crois.

choses matérielles. Et la construction est bien vraiment poétique. Elle est à ajouter à la liste des expressions et des constructions poétiques relevées dans la première décade par M. Stacey.

Ainsi de tous les exemples cités, deux seulement pourraient contenir le locatif terrae, celui d'Ennius et celui de Tite-Live. Mais, dans les deux cas, la présence d'un datif est possible; elle est même plus vraisemblable, si l'on tient compte du sens particulier et de l'emploi du datif chez les poètes.

L'analogie des phrases: condet humi (Virg., En., X, 558), humi abdiderat (Florus, IV, 12, 31), a pu donner une teinte locative à ces datifs. On ne doit pas oublier que les Latins ignoraient l'existence du locatif. Terrae était pour eux d'abord un datif ou un génitif. S'ils avaient le sentiment que Romae et Lugduni, locatifs, n'étaient pas de même nature que curae, domini, génitifs, des formes dont le caractère adverbial était moins net pouvaient produire sur l'esprit une impression complexe. De même, tels ablatifs, tels datifs recevaient de leur contexte un coloris de locatif. A la limite des emplois distincts d'une même forme, existait une zone commune où se fondaient des aspects variés.

D'autres exemples pourront être retrouvés dans les auteurs. Je n'ai pas eu la prétention d'être complet: dans l'état actuel de notre outillage, elle serait déplacée. Mais les principes d'explication posés ici pourraient s'appliquer aux exemples de terrae encore inconnus, s'il en reste.

En tout cas, la revue que nous venons de faire, prouve que l'on ne doit pas citer le locatif terrae sans un point d'interrogation et que l'on peut légitimement chercher une autre explication dans les phrases où l'on serait tenté de le retrouver.

Paul LEJAY.

chiv für lat. Lexikographie, VIII, 69 et suiv. Cette manie de voir partout des locatifs, locatif de forme ou de sens, disparaît maintenant. Elle est, dans ce cas particulier, au rebours des tendances habituelles et connues du style poétique chez les Latins.

¹ Je ne puis m'empêcher de signaler l'analogie de la phrase de Tite-Live avec celle de Virgile, Én., XI, 204 et suiv., citée plus haut. Avec des idées toutes différentes, même dessin général, même parallélisme, mêmes détails, presque mêmes mots: partim... partim correspond à alia... alia; terras infodiunt, à terrae celauimus; auecta tollunt, à auecta amouimus; finitimos in agros, à in finitimas urbes. Faul-il supposer, sous ces deux phrases, les vers, célèbres alors, mais perdus pour nous, de quelque vieux poète? Riemann, Revue critique, 1881, II, 261, avait décidé de corriger dans Tite-Live terrae en terra: ce qui supprimeit toute singularité grammaticale. D'autre part, différents changements ont été proposés pour les vers de Virgile; Klouček a même supprimé le vers 205. On voit combien il faut être prudent. Les deux textes se défendent mutuellement.

<sup>2</sup> Archiv für lat. Lexikographie, X, 17.

· MÉM. LING. -- XII.

7

# **ESSAI**

# SUR LE JUDÉO-ALLEMAND

ET SPÉCIALEMENT

SUR LE DIALECTE PARLÉ EN VALACHIE.

# PREMIÈRE PARTIE. INTRODUCTION GÉNÉRALE.

I

## CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

1. EXPANSION DU JUDÉO-ALLEMAND. — Chacune des nations avec lesquelles les Juifs furent en contact, ou au milieu desquelles ils vécurent, a laissé dans la vie intellectuelle de ce peuple des traces nombreuses et caractéristiques. Déjà, dans le Talmud, on relève des mots persans, grecs et latins; pendant la domination des Maures en Espagne, les Juifs de cette contrée parlèrent, chantèrent et écrivirent en arabe. Dans tous les pays de l'Europe, on les voit, de même, adopter l'idiome national, le cultiver, s'y attacher jusqu'à le placer, dans leurs affections, à côté de la langue sacrée, et l'emporter avec eux partout où ils sont forcés à chercher un asile.

C'est ainsi que, bannis de l'Espagne, ils transportèrent sa langue en Italie, en Turquie, en Hollande, en Angleterre, en Palestine et dans le nord de l'Afrique, où elle subsiste toujours à côté de l'idiome du pays. Ce parler des Juis espagnols, nommé ladino ou latin, possède une petite littérature religieuse et des documents historiques contenus dans les décisions des rabbins du xv° au xvu° siècle.

En France, la langue nationale était si familière aux docteurs juifs du moyen âge, qu'Arsène Darmesteter a retrouvé dans leurs commentaires des centaines de mots de l'ancien langage, et que les gloses extraites des œuvres de Raschi, le plus illustre de ces commentateurs (1040-1105), ne sont pas sans valeur pour la phonétique du vieux-français.

En Allemagne, de même, les Juiss s'essayèrent de bonne heure dans la littérature nationale, et parmi les minnesaenger du xui siècle figure le Juis Süsskind von Trimberg. Car, en Allemagne surtout, malgré l'oppression qui les écrasait, les Juiss s'attachèrent à la terre natale, s'assimilèrent sa langue, la cultivèrent dans leurs ghetti. Ils s'en servaient à l'église et à l'école, dans les occasions les plus solennelles de leur vie et dans l'intimité du foyer.

Lorsque les Juiss furent bannis des pays allemands, ils emportèrent avec eux, à travers le monde, la langue de l'ancienne patrie, dont ils plantèrent des rameaux, d'un côté à l'est de la France et dans les Pays-Bas, de l'autre, en Pologne, en Lithuanie, en Russie, en Galicie, en Autriche-Hongrie, en Roumanie et en Serbie; en Asie, en Afrique, jusque dans le Nouveau Monde et en Australie.

Deux siècles ne s'étaient pas écoulés depuis leur bannissement des terres allemandes, que les Juiss étaient parvenus à faire de l'idiome germanique un moyen général de communication entre eux, une sorte de lingua franca du judaïsme universel 1.

Il va sans dire que cet idiome, au cours de tant de migrations, s'était altéré, que l'infusion d'éléments hétérogènes l'éloignait de plus en plus de ses origines; mais les Juis surent si bien unifier ses nuances dialectales, qu'ils réussirent à créer un organe de communication unique, dont les variantes étaient partout intelligibles. Or, si l'on tient compte des innombrables dialectes qui, à toutes les époques, ont fait de l'Allemagne une véritable Babel, dont les habitants, suivant Luther, ne s'entendaient plus à vingt-cinq lieues de distance, on ne peut s'empêcher de considérer une semblable unification comme un fait historique de grande importance.

Après l'émancipation intellectuelle du judaïsme par Mendels-sohn, ce parler judéo-allemand fut graduellement remplacé par l'allemand cultivé. Le rôle social qu'il avait été appelé à remplir dans une époque de transition, cessant avec l'époque elle-même, il était fatalement destiné à disparaître devant une civilisation plus avancée. Partout où l'état social des Juiss s'est amélioré, le judéo-allemand s'efface lentement mais sûrement, tandis qu'il se maintient là où leur situation est restée précaire. Déjà, dans

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Arnoid de Harf, à la fin du xv° siècle, dans la description de son voyage à Jérusalem, prévient ses compatriotes de se défier des Juis qui s'y trouvent, parce qu'« ils savent tous l'allemand». Cf. la revue Germania, XIV, 128. Voir aussi Chrysander (ouvrage cité plus loin, p. 27): «Les Juis prétendent que, à l'aide du judéo-allemand, on peut voyager dans le monde entier».

la plupart des contrées de l'Europe orientale, la substitution de la langue nationale au judéo-allemand est un fait accompli, et les jeunes générations ne le connaissent guère que de nom.

Il n'en reste pas moins acquis que, durant plusieurs siècles, le judéo-allemand servit d'organe de communication entre les diverses branches du judaïsme, surtout dans l'Europe orientale, où du reste il a conservé en partie son ancienne vigueur; qu'il possède en propre une littérature religieuse, morale, romanesque, sans compter sa littérature populaire, — proverbes, contes, chansons, — toujours en circulation, et dont certains traits typiques nous surprennent par leur originalité; enfin il a servi à l'expression de la vie intellectuelle et morale d'une longue suite de générations.

Si, à ces titres de considération, on ajoute la valeur du judéoallemand pour la dialectologic allemande, on a lieu d'être surpris que ce parler n'ait point encore attiré l'attention des germanistes. La linguistique moderne, en constatant l'importance des dialectes, a donné l'impulsion à l'étude des parlers populaires, négligée par la génération antérieure. Déjà les différents dialectes tsiganes ont été l'objet d'un examen approfondi par des savants

tels que Pott, Ascoli, et Miklosich, en concentrant dans une vaste synthèse toutes les nuances dialectales de cet idiome abandonné,

lui a élevé un véritable monument linguistique.

Le judéo-allemand reste aujourd'hui aussi négligé que le tsigane fut jadis, et le moment nous semble venu de le soumettre à une enquête sérieuse et méthodique. En reprenant ici un sujet que nous avons esquissé ailleurs 1, nous nous proposons surtout d'inciter à l'étude scientifique d'une langue près de disparaître, et dont la portée sociale égale l'importance linguistique.

2. Caractéristique du judéo-allemand. — Il est indiscutable qu'au moyen âge les Juis parlaient le dialecte des différentes provinces allemandes qu'ils habitaient. Les gloses sporadiques du xiii siècle et celles plus nombreuses des siècles suivants, reproduisent les formes médiévales avec la plus grande correction. Cet état de choses semble avoir duré jusqu'au milieu du xv siècle, où le courant hostile força les Juis à émigrer et à chercher refuge ailleurs. Jusqu'à cette date approximative, il n'a pas existé, croyons-nous, de parler judéo-allemand distinct des dialectes contemporains, c'est-à-dire de parler qui, par l'infusion d'éléments étrangers, ait acquis un aspect particulier.

Bannis les premiers, les Juifs de l'Allemagne du Nord émigrèrent les uns vers la Hollande, les autres vers la Pologne et la

Studiu dialectologic asupra graiului evreo-german, Bucarest, 1889.

Lithuanie, apportant dans ces contrées les dialectes des provinces qu'ils abandonnaient. Dans ces milieux étrangers, leur parler allemand offrant tous les traits distinctifs du groupe souabe, s'assimila, suivant les lieux, des éléments polonais en grand nombre et, en petite quantité, des éléments hollandais. En outre, l'usage continuel de la langue hébraïque dans la pratique du culte familiarisant les Juifs illettrés avec la terminologie religieuse, le judéo-allemand acquit sous cette influence purement littéraire un contingent important de mots hébreux pour l'expression des idées abstraites et morales. Les savants talmudistes de Pologne, appelés à plusieurs reprises comme professeurs et rabbins dans plusieurs communautés d'Allemagne, y introduisirent, par l'enseignement et la prédication, un certain nombre de mots polonais, dont quelques-uns entrèrent définitivement dans le judéo-allemand.

Les Juiss furent bannis de la Bavière en 1450, et de la Styrie, Carinthie et Carniole, en 1496. Le groupe dialectal bavaro-autrichien, avec ses nuances de la Moravie, Carinthie, etc., constitue le fond du parler judéo-allemand répandu en Autriche-Hongrie, en Russie et en Galicie, où l'élément ruthène contribua pour sa part à enrichir son lexique, ainsi que l'élément russe, mais à un moindre degré.

En 1367, Louis I<sup>er</sup>, roi de Hongrie, chassa les Juiss de ses États, ce qui entraîna pour eux une immigration compacte en Valachie sous Dan I<sup>er</sup> (1385-1386). Le parler qu'ils apportèrent dans cette contrée, semble avoir été celui d'une région voisine de la Bohème et de la Carinthie; il présente dans son vocalisme certaines particularités communes aux dialectes de ces provinces avec une physionomie générale conforme à ceux du groupe bavarois. Les émigrations ultérieures de Russie et de Pologne, introduisirent en Roumanie quelques traits locaux avec l'élément polonais-ruthène. Enfin, dans cette dernière contrée, s'ajouta un contingent assez important de mots roumains.

Au milieu de toutes ces migrations, le judéo-allemand conserva une grammaire foncièrement germanique, et son vocabulaire seul accepta des éléments divers qui témoignent des étapes qu'il a parcourues sur le sol étranger.

De ses emprunts linguistiques, l'un des plus importants par son origine, est le contingent hébraïque qui a amené des savants comme Pott à considérer le judéo-allemand comme «une langue mixte»<sup>1</sup>. Bien que la linguistique contemporaine penche de plus en plus vers l'axiome: «Il n'y a pas de langue absolument pure»,

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Einleitung in die allgemeine Sprachwissenschaft dans l'Internationale Zeitschrift de Techmer, vol. 1, p. 1-68.

et réduise ainsi la question, très controversée, à une simple appréciation de degré<sup>1</sup>, on n'a pas assez pris garde à ce que l'élément hébraïque a été traité comme un élément étranger, c'est-à-dire qu'il a été germanisé: au radical hébraïque, on a simplement ajouté des désinences et des préfixes allemands, procédé habituel de dérivation<sup>3</sup>.

Prenons, par exemple, le radical hébraïque saraf « brûler»; en y ajoutant la désinence allemande de l'infinitif, on obtient la forme germanisée sarf-en, qui répond à brenn-en; de même en composition avec des prépositions : ub-sarfen, far-sarfen, tout comme: ab-brennen, ver-brennen, — procédé de simple analogie,

la conjugaison restant purement allemande.

Non seulement le contingent hébraïque n'a en rien entamé la structure interne de notre dialecte, mais c'est justement le contraire qui a eu lieu. Le vocalisme hébraïque tout entier a été radicalement modifié, uniformisé, d'après les nuances dialectales du judéo-allemand; c'est ce dernier qui a imposé sa physionomie, essentiellement allemande, à la langue sacrée du judaïsme, l'organe principal de sa vie religieuse et intellectuelle.

8. NUANGES DIALECTALES DU JUDÉO-ALLEMAND. — Le parler judéo-allemand, répandu de nos jours encore dans une grande partie de l'Europe, ne présente aucune différence fondamentale assez profonde pour l'empêcher d'être intelligible sur toute son étendue, comme c'est le cas pour les dialectes des provinces allemandes; cependant, si les différences ne sont pas profondes, elles sont assez accusées pour laisser discerner dans le judéo-allemand plusieurs nuances dialectales, selon les diverses contrées de son expansion géographique.

En l'absence de toute recherche préalable sur les variétés du judéo-allemand, il est actuellement impossible de donner, même provisoirement, un tableau d'ensemble de ses sous-dialectes. Je n'ai d'ailleurs eu l'occasion de me renseigner que sur les parlers judéo-allemands de Hongrie, de Galicie et de Russie, de Pologne et de Lithuanie. Pour ce qui concerne la Roumanie, et

<sup>3</sup> Grâce au concours bienveillant que m'ont donné les personnes dont les noms suivent : M<sup>10</sup> Dr. Epstein, de Wilna; M<sup>20</sup> Altheim, de Grosswardein; M. Haym Vogel, de Stanislaw et M. Simon Goldbraun, de Kerson; toutes ces personnes so trouvant à Bucarest en 1883, époque où j'ai recueilli ces rensei-

gnements.

<sup>1</sup> V. Schuchardt, Slavo-deutsches und slavo-italjänisches, Graz, 1885, p. 5.
2 Cf. Burtor, Thesaurus grammaticus linguæ sanctæ, p. 649; «Verba hebraica (Hebræo-Germani) corrumpunt et flectant in formam germanicam ut Germani latina disputiren, studiren, conferiren, sic ille er hat's geganvet i. e. ganar, furatus est; man begaselt und beganvet ihn i. e. beraubet und bestilet ihn, a gasal, rapuit, prædatus estn.

spécialement la Valachie, j'ai tiré parti de mes connaissances personnelles.

Je me borne donc aux indications sommaires suivantes que je présente à titre de simple information.

1. Le judéo-allemand, parlé d'un côté en Hongrie, et de l'autre en Roumanie et en Galicie (ainsi qu'en Russie), est caractérisé dans son vocalisme <sup>2</sup> par les particularités suivantes, en comparaison avec le vocalisme du moyen-haut-allemand <sup>3</sup>:

```
\tilde{a} = \tilde{u} : j\tilde{u}r, n\tilde{u}s, t\tilde{u}g \text{ (Jahr, Nase, Tag)};
```

ă = ā: hant, vald (Hand, Wald); en Roumanie, ā = ā: hant, vald;

 $\delta = oi : broid, grois (Brod, gross);$ 

 $\dot{u} = i$ :  $\sin$  (mha.  $\sin$ , nha. Sohn), jid (Jude), il (Schule);

ŭ = i: șîn (mha. sunne, nha. Sonne), štîm (stumm), șîmṛ (mha. summer, nha. Sommer);

ei = ēi : flēiš, klēid, nēin, štēin, vēis (Fleisch, Kleid, nein, Stein, [ich] weiss); en Hongrie, ei = ā : flāš, klād, nān, etc.;

ei (<mha. i) = ā : āṣṇ (mha. isen, nha. Eisen), bāṣṇ (beissen), vāb (Weib), vās (weiss), tsāt (Zeit); en Hongrie, et sporadiquement en Russie, ei = ai : aiṣṇ, baiṣṇ, vaib, etc.;

eu (< mha. iu) = ā: frānt, nān, lât (Freund, neun, Leute); en Hongrie, eu = ai: fraint, nain, lait;

ou = oi: oig' (mha. ouge, nha. Auge), boim, koifn, loifn, toib (Baum, kaufen, laufen, taub); en Hongrie, ou = ā: āg, bām, kāfn, lāfn, tāb;

au (<mha.  $\hat{u}$ ) = ou : boux (mha. bùch, nha. Bauch), hous, toub, mous (Haus, Taube, Maus).

Toutes ces particularités phonétiques se retrouvent dans les dialectes des groupes alaman et bavaro-autrichien : ā = ū est une caractéristique du parler de Gottschee, petit duché de la Carinthie, parler qu'on entend encore dans la vallée du Lesach<sup>4</sup>;

<sup>1</sup> Ma mère (morte en 1888) parlait en perfection le judéo-allemand de Valachie, et c'est pour honorer se mémoire que je me suis engagé dans ce genre de recherches un peu en dehors de mes études spéciales.

<sup>2</sup> Les consonnes restent invariables, ou subissent des modifications sans im-

portance.

\* Schnörn, Wörterbuch der Mundart von Gottschee, 1870.

o=oi, dans les dialectes de la Bohême (Oberplan) et du Tyrol (Pusterthal);  $\bar{u}=\bar{\iota}$ , après avoir passé par le phonème intermédiaire  $\bar{u}$ ; mha.  $ei=\bar{e}$  est plutôt familier au territoire alaman qu'à la Bavière, tandis que  $ei=\bar{a}$  est une confusion avec ei= mha.  $\bar{\iota}$ ; mha.  $\bar{\iota}$  (nha.  $ei)=\bar{a}$ , aujourd'hui une particularité du dialecte bavarois, tout comme eu=ai, qu'on peut aussi constater de bonne heure sur le territoire alaman-souabe; mha. ou (nha. au) =oi, par le phonème intermédiaire o (cf. plus haut), ou  $=\bar{a}$ , comme en souabe; enfin, mha.  $\bar{u}$  (ou nha. au) =ou, comme dans le même dialecte.

2. Le judéo-polonais, qu'on parle en Pologne et dans les villes limitrophes de la Russie, présente les différences phonétiques suivantes en rapport avec celles relevées plus haut:

```
ā=ō: jōr, nōş, tōg;
ō=oi, et surtout au: braud, graus;
ū=ū: būχ, gūt, sūn (Buch, gut, Sohn); ou bien = t (par ū): biχ, git, sīn.
ŭ=ŭ: un, fun, sumr, sune (und, von, Sommer, Sonne);
ē=ai: snai, klai (Schnee, Klee);
ei=ai: flais, gain (gehen), nain, vais;
ei(<t)=ai: aiṣṇ, baisṇ, vaib;</li>
eu=ai: fraint, nain, lait;
au (< ou)=oi: oig², boim, loifṇ, toib;</li>
au(< ū)= ou: hous, toub.</li>
```

Parmi ces particularités, on retrouve :  $\bar{a} = \bar{o}$ , dans presque tous les dialectes allemands;  $\bar{o} = au$ , en souabe;  $\bar{e} = ai$ , dans le même dialecte; les autres équations phonétiques ont été examinées plus haut.

3. Le judéo-lithuanien, parlé en Lithuanie et sporadiquement dans la Russie proprement dite, se rapproche beaucoup du judéo-polonais, pour le traitement des voyelles ā, ū et ŭ; mais il se distingue par une série de particularités, qui dérivent en grande partie de la forme inflexive, ce parler ayant une préférence marquée pour la métaphonie:

```
ō = ē (par σi ou ei): brēd, grēs (cf. en anglais: bread, great);
ei = ēi: flēiš, nēin, vēis (Flaisch, nein, [ich] weiss);
ei (< i) = ai: vaib, vais (blanc);
au = ē (par σi, ēi): ēg', bēm, kēſn, lēſn, tēb;
au (< ū) = οi: bοίχ, mois, toib (Bauch, Maus, taub).
```

Ces formes métaphoniques sont assez fréquentes dans le moyen-

haut-allemand (ex. : koufen et köufen); des formes telles que bēm, kēfen, lēfen, tēb pour Baum, kaufen, laufen, taub, sont familières aux dialectes bavarois 1. Il faut encore ajouter l'incapacité du Juif lithuanien d'articuler la sifflante s, qu'il remplace par s, comme le fait aussi souvent le souabe.

4. Le judéo-allemand proprement dit, répandu (surtout jadis) dans toute l'Allemagne, participe aux variations des dialectes locaux. Il est jusqu'à un certain point le représentant éclectique des particularités dialectales susmentionnées, et son vocalisme peut se résumer ainsi :  $\bar{a}$  :  $\bar{o}$ ,  $\bar{a}$  :  $\bar{a}$ ,  $\bar{o}$  :  $\bar{o}$  ou au,  $\bar{u}$  :  $\bar{u}$ , ei : ai, ei ( $\langle \bar{u} \rangle$ ) : ai, eu : ai, au : au :

Ceci est du moins l'état vocalique qu'on trouve dans les pu-

blications judéo-allemandes imprimées en Allemagne.

5. Pour ce qui concerne les variétés du judéo-allemand qu'on parle en Bohême, en Moravie et en Alsace, je ne puis donner aucune indication précise. Heureusement, le dernier de ces sous-dialectes, le judéo-alsacien, sera prochainement étudié par un maître aussi autorisé que M. Victor Henry.

En résumé, et sous la réserve de ce que je viens d'énoncer, le judéo-allemand présente sur toute l'étendue de son territoire linguistique les transitions phonétiques suivantes, en rapport avec

le vocalisme du moyen-haut-allemand:

 $\bar{a}:\bar{o}$  et  $\bar{u}$ ;  $\bar{a}:\bar{a}$  et  $\bar{a}$ ;  $\bar{e}:\bar{e}$  et  $\bar{a}$ ;  $\bar{e}:\bar{e}i$ ,  $\bar{a}i$  et  $\bar{a}$ ;  $\bar{i}:\bar{a}i$  et  $\bar{a}$ ;  $\bar{i}:\bar{a}i$  et  $\bar{a}$ ;  $\bar{o}:\bar{a}u$ , oi et  $\bar{o}i$ ; ou :  $\bar{a}$ , ou, oi et  $\bar{o}i$ ;  $\bar{u}:\bar{u}$ ,  $\bar{u}$  et  $\bar{i}$ ;  $\bar{u}$  (< nha. au): au, ou et au:

Il est donc permis de conclure que le judéo-allemand n'offre aucune trace du bas-allemand, et que, en dehors du lithuanien (et du polonais) marqué des caractères du souabe, il porte, dans les principaux traits de son vocalisme, le cachet des dialectes du groupe bavarois.

### II

# APERÇU BIBLIOGRAPHIQUE.

Le premier philologue qui accorda quelque attention au judéo-allemand fut le fameux hébraïsant Buxtorf père (1564-1629), auquel sa profonde érudition talmudique valut le titre

1 J. H. Schmeller, Die Mundarten Bayerns grammatisch dargestellt, München, 1821, \$ 177.

de Maître des rabbins. A la fin de son Trésor grammatical<sup>1</sup>, il fait quelques observations sur la grammaire et le vocabulaire du judéo-allemand et reproduit un certain nombre de textes (entre autres le 26° psaume et une sentence talmudique) comme exercices de lecture. Les trois premières pages sont consacrées à l'énumération d'une série de publications imprimées en judéo-allemand, parmi lesquelles se trouve le Maasebuch, « qui continet historias varias et jucundas, ex variis Judæorum libris depromptas, majori tamen parte ex ipso Thalmud».

Nous en reproduisons le passage suivant qui est assez intéressant :

"Habent Judæi et peculiares quasdam loquendi formas, a communi germanice loquendi usu remotas, das dasig pro dasselbig, jüdischen i. e. circumcidere, quomodo Christiani in quibusdam Germaniæ partibus dicunt christen pro baptizare. Ein Belzel pro puella, enk pro euch, quod Poloniæ Judæis familiare; Breylefft pro nuptiæ, quomodo in quibusdam Germaniæ partibus dicunt Braulofft, quasi concursus nuptialis; newert pro nur, solum, tantum; ein Perlich pro Perlein, margarita, ein Fingerlich pro Fingerlein i. e. annulus; leien pro lesen, legere, benschen pro benedeyen, benedicere; oren, orare; einauf pro hinauf, einrab pro herab<sup>2</sup>. n

Les mots cités par Buxtorf, comme « manières de parler propres aux Juiss », sont en partie des archaïsmes ou des provincialismes : dasig « talis, similis », figure dans le vocabulaire de Stieler (1678) et on retrouve le mot dans Lessing et dans Herder; enk, duel archaïque passé au pluriel, persiste en Bavière, Autriche, Tyrol, etc. 3; Breyleft revient dans la Bible de Witzenhausen (Amsterdam, 1677), et répond au hol. bruiloft, mha. brûtlouft, représenté dans les dialectes actuels par la forme franconienne brautlauff, rhénane brulof, saxonne broleft 4; les adverbes einauf et einrab trouvent leurs analogues dans l'autrichien eini (— einhin) pour « hinein », bavarois einin « hinein » 5; newert est le mha. newer, ou niurt; Belzel ou Pilzel est le moyen-français pulcelle (mod. pucelle); les diminutifs Perlich et Fingerlich sont des formes familières aux dialectes actuels 6. Nous remarquons enfin que les mots exprimant des notions religieuses aussi importantes que

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> J. Buxtorf, Thesaurus grammaticus lingue sancte hebraice, Bâle, 1609; 6° édition, 1663, p. 639-669: «Usus et exercitatio lectionis hebreo-germanice».

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Вихтов*в. ор. сіт.*, р. 650.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> FROMMANN, Die deutschen Mundarten, II, 91; III, 359.

<sup>\*</sup> Ibidem, II, 24; III, 273; IV, 194.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Ibidem, 1, 290; III, 174.

<sup>\*</sup> Cf. A. LANDAU, «Le diminutif dans le parler judéo-galicien», dans les Deutsche Mundarten, revue dirigée par Willibald Nagl (Wien, 1876 et suiv.).

«bénir» (bènedicere : benechen), «prier» (orare : oren), «lire (la Sainte-Écriture)» : legere [lejere, d'où leien], ont été em-

pruntés à la terminologie latine et chrétienne.

Après Buxtorf, ce sut Christian Wagenseil, bibliothécaire à Altdorf, très versé dans la littérature théologique et juridique, qui écrivit un ouvrage spécial sur le judéo-allemand<sup>1</sup>. La partie grammaticale de ce livre est sans aucune valeur; les vues émises par l'auteur sur la matière, bien que reproduites à satiété par les écrivains qui le suivirent, sont radicalement erronées. Voici en quels termes Wagenseil s'exprime sur le judéo-allemand:

"Les Juifs n'ont jamais traité aucune langue avec, pourrait-on dire, autant d'impiété que notre allemand, auquel ils ont donné un accent et un sens tout à fait étrangers; ils ont tronqué, perverti, écartelé les mots allemands, en ont inventé d'inconnus, ont mélangé la langue avec une foule innombrable de mots et de locutions hébraïques, tant et si bien, qu'en les écoutant parler allemand, il est impossible, tellement les mots sont inintelligibles, de ne pas croire qu'ils parlent en pur hébreu<sup>2</sup>."

Les particularités relevées dans cette courte notice, — l'accent, la phonétique et les prétendues corruptions ou innovations introduites dans le lexique, — sont communes à tous les dialectes allemands. L'infusion de l'élément hébraïque est un phénomène purement accidentel; non seulement il n'a modifié en rien la physionomie foncièrement allemande du parler judéo-allemand, mais au contraire, ainsi que nous l'avons déjà indiqué et que nous le démontrerons plus loin, un procès inverse a eu lieu.

La chrestomathie est la partie la plus importante de l'ouvrage de Wagenseil; on y voit figurer pour la première fois la légende des Nombres, la chanson de l'Agneau de la Veillée de Pâques, le roman de la Cour du roi Arthus, etc.

Nous arrivons maintenant au livre compact et indigeste de Schudt, bibliothécaire à Francfort, véritable muséum de curiosités, décrites dans le style pédantesque des savants allemands

<sup>1</sup> Chr. J. Wagenseil, Belehrung der jüdisch-teutschen Red- und Schreibart, durch welche alle so des wahren teutschen Lesens kundig, für sich selbsten, innerhalb wenig Stunden, zu sothaner Wissenschaft gelangen können, Königs-

berg , 1699.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Op. cit., p. 7. Le passage vaut la peine d'être cité dans l'original : « Mit keiner Sprache sind die Juden jemals so, wie man zu reden pflegt, lästerlich, als wie mit unserer Tentschen umgegangen, denn sie haben solcher einen ganz fremden Ton und Laut gegeben, die guten teutschen Wörter gestümpelt, geradbrecht, verkehret, neue uns unbekannte erdacht, wie auch unzählig viel hebraische Wörter und Redarten in das Teutsche gemischt, dass solchergestalt, werzsie teutsch reden hört, nicht anders glaubt als sie reden pur lauter hebräisch, indem fast kein einziges Wort verständlich hervorkömmt.»

du commencement du xviir siècle; on y trouve de tout : de omni re scibili et de quibusdam aliis 1 . . .

Sur le judéo-allemand il s'exprime ainsi2:

«Le soi-disant judéo-allemand, ou hébréo-allemand, qui proprement est de l'allemand, mais un allemand passablement grossier et corrompu, mélangé beaucoup de mots hébreux; ... ils (les Juiss) prononcent les mots allemands d'une façon rude et désectueuse : mei Liben pour mein Leben, Mihl pour Mehl, niks pour nichts, aso pour also, mir pour wir, leien pour lesen, Meidlich pour Mägdlein; ou bien ils ajoutent une lettre quelconque, par exemple d aux verbes commençant avec er, tels que derzehlen pour erzehlen, derschrocken pour erschrocken; ou enfin ils inventent des mots tout à fait nouveaux et étrangers à l'allemand, comme Greis, faute; enk pour euch et enker pour euer; breyen, inviter; benschen, bénir, du latin «benedicere»; oren, prier, du latin « oro »; ermeyen pour ergötzen; verflozzen pour überschwemmen; neyert pour aber, etc. »

La prononciation «défectueuse(?) et grossière» des Juiss de Francfort (e=i), Schudt l'aurait retrouvée dans la bouche des Chrétiens de la même ville, s'il s'était donné la peine d'étudier le parler de Francfort caractérisé par « une manière antipathique de prononcer en traînant sur les mots (widerliches Dehnen und Ziehen der Sprache) ». A cet égard, Heine a parsaitement raison d'écrire (Sur Börne): «Ici, à Francfort, se réunit la noble caste des commerçants pour trafiquer et baragouiner (und schachert und mauschelt); car, ce que nous appelons dans l'Allemagne du Nord, mauscheln, ou jargonner, n'est autre chose que la langue usuelle de Francfort, où elle est parlée aussi bien par les incirconcis que par les circoncis.»

Les autres mots cités par Schudt sont purement dialectaux et circulent encore dans les différentes provinces de l'Allemagne : niks (= nichts), aso (= also) et mir (= wir) sont des formes communes aux dialectes actuels; leien, amplisié aussi en lein-en, dérive du latin et non de l'allemand (voir plus haut); le diminutif Meidlich est un cumul dialectal de deux suffixes littéraires (-chen et -lein: Meidl[ein] + ch[en]); le d prosthétique se trouve déjà dans les Nibelungen (derwarp pour erwarb) et persiste sur tout le territoire bavarois<sup>3</sup>. Quant aux mots désignés par Schudt comme «inventés», ce sont des archaïsmes qui survivent dans les dia-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Schudt, Jüdische Merkwürdigkeiten, vorstellende was sich Curienses und Denkwürdiges in den neuern Zeiten bei einigen Jahrhunderten, mit denen in alle vier Theile der Welt, sonderlich durch Teutschland, zestreuten Juden zugetragen, Leipzig et Francfort, 4 vol., 1714-1718.

2 Op. cit., vol. II, p. 283-289.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Cf. Weinhold, Bayrische Grammatik, \$ 234.

lectes: enk, vieux datif-accusatif duel, conservé dans le bavarois, ainsi que le possessif enker (= euer) qui en dérive¹; ermeien est le verbe mha. pour «amuser», tout comme verflössen est le mha. vervlözzen «fortschwemmen, übergiessen»²; neiert est mha. newer (avec les formes secondaires neur, neuert) et plus tard nur; Greis, mot qui persiste encore [grāṣ], est probablement identique avec mha. kreis «Umkreis» (cf. circulus vitiosus), tandis que breien, ou preien, est simplement le verbe français «prier».

La troisième partie de l'ouvrage de Schudt contient des morceaux choisis de littérature, deux élégies : une sur l'expulsion des Juiss de Francsort, l'autre sur l'incendie qui éclata en 1701 dans le ghetto de cette ville; puis deux sarces de *Pourim* : le

drame d'Ahasvérus et la Vente de Joseph par ses frères.

Passant sur le premier essai d'un vocabulaire judéo-allemand par un professeur de philosophie à l'université de Halle<sup>3</sup>, nous nous arrêterons, pour les citer, aux deux publications de Chrysander, lesquelles dénotent, chez leur auteur, une connaissance approfondie du dialecte<sup>4</sup>. Ses observations syntaxiques et étymologiques offrent de l'intérêt. A l'exemple de Buxtorf, il donne dans la seconde de ses publications<sup>5</sup> une liste des impressions en judéo-allemand. Nous reproduisons un spécimen de ses observations phonétiques en omettant ce qui nous semble dénué d'intérêt. D'après lui, le judéo-allemand transforme:

```
a en o : do host's (da hast's), hoben (haben), lossen (lassen),
blosen (blasen) — Isroel (Israel), brocha (beracha), meschores
(meschareth);
   a en e: frägen (fragen), bekent (bekannt), men (man), Entfort
(Antwort) — oulem (olam);
   au en aa : glaab (glaub), aach (auch);
   e en ei : eier (eher), gescheihen (geschehen), leigen (legen),
seien (sehen), steiht (steht);
   ei en ā : ahns (eins), ahner (einer), sahn (sein), Flaasch
(Fleisch), Waazen (Weizen);
   ei en ä : kähn (kein);
   i en e : brengen (bringen);
   o en e : sellen (sollen), wellen (wollen), selches (solches);
   o en u : kummen (kommen), wu (wo);
   ö en ei : neitik (nöthig), beis (bös);
  1 V. GRIMM, Deutsches Wörterbuch, s. v. euer.
  <sup>2</sup> Lexen, Mittelhochdeutsches Wörterbuch, s. v. vervlözzen.
  3 H. J. CALLENBERG, Jüdisch- deutsches Wörterbuch, Halle, 1736.
  4 J. W. CHRYSANDER, Jüdisch- teutsche Grammatik, Leipzig et Wolfenbuttel,
1750, et Unterricht vom Nutzen des Juden-Teutschen, Wolfenbüttel, 1750.
  5 CHRYSANDER, Unterricht vom Nutzen des Juden-Teutschen, p. 9-19.
```

ü en e: stermen (stürmen), werdig (würdig), ferchten (fürchten).

Chrysander appelle "absurdités" (Verkehrtheiten) des particularités dialectales, telles que le changement d'a en o, qui est la caractéristique de tous les dialectes allemands, et la prédilection pour la métaphonie (cf. mha. bekennt, men et antwurt ou entwurt);  $au > \bar{a}$  est un trait particulier au parler souabe  $^1$ ,  $\bar{e} = ei$  domine dans le Böhmerwald, et  $ei = \bar{a}$  sur le territoire arrosé par le Lech<sup>2</sup>. Les autres formes sont plus ou moins isolées : brengen est le factitif de bringen (en hollandais : brengen = bringen), sellen une forme alamane du xiv siècle (sollen > söllen > sellen, pour mha. suln ou söln); la forme selih se trouve déjà dans la version des Psaumes, par Notker (manuscrit du xir siècle), wellen figure en mha. à côté de wollen; enfin les formes métaphoniques : stermen, wërdec et vörhten sont tout aussi familières au moyen-hautallemand.

Nous nous contenterons de mentionner pour mémoire le Vocabulaire anonyme paru à Prague en 1782, qui trahit chez son auteur une certaine familiarité avec son sujet<sup>3</sup>; puis un livre analogue de Bibliophilus, publié dix ans plus tard à Francfort, renfermant çà et là des locutions et des proverbes tirés de la vie même des Juiss<sup>4</sup>.

Après ces deux lexiques, nous aurons à citer la Grammaire judéo-allemande par Selig, laquelle, sans être ni complète ni gründlich, est néanmoins bonne à consulter<sup>5</sup>. L'auteur, qui signe « Lector publicus », est au courant du sujet qu'il traite. Il partage, d'ailleurs, l'ignorance parfaite des dialectes allemands de ses prédécesseurs et successeurs, et cette ignorance l'amène à des observations du genre de celles que nous relevons pages ix et 33:

«Ils (les Juiss) écrivent et prononcent au et u pour a et o, par exemple : Braud pour Brod, Sunne pour Sonne, Summer pour Sommer, Suhn pour Sohn; de même, aa pour ei, comme naa pour nein, Flaasch pour Fleisch... Il faut aussi remarquer que les Juiss, dans leur prononciation, confondent volontiers les voyelles et articulent, par exemple : naa pour nein, aach pour auch, geit pour geht, Kinig pour König, hot pour hat, hoben pour haben;

<sup>1</sup> Schmeller, Die Mundarten Beyerns, \$ 171.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Ibidem, \$ 184 et 236.

<sup>3</sup> Handlexicon der jüdisch-deutschen Sprache, Prague, 1782.

<sup>\*</sup> BIBLIOPHILUS, Jüdischer Sprachmeister oder hebräisch-leutsches Wörterbuch. Francfort et Leipzig, 1792.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> G. Selie, Lehrbuch zur gründlichen Erlernung der jüdisch-deutschen Sprache für Beamte, Gerichtsverwandte, Advocaten und insbesondere für Kaufläute, mit einem vollständigen ebräischen und jüdisch-deutschen Wörterbuch, Leipzig, 1792.

de même, ils écrivent et prononcent mir pour wir, sie pour ihn, nischt pour nicht.»

L'auteur appelle «vicieuses (fehlerhaft) » ces différences phonétiques, sans même soupçonner qu'on les entend pareilles dans la bouche du peuple allemand : ō sonne au à Schwarzbach et à Böhmerwald (Schmeller, \$ 330); les formes sunne, summer, sun et künic sont mha., donc plus normales que les formes actuelles de la langue littéraire.

Au commencement du xix siècle, nous rencontrons le fondateur de la science juive, Zunz, qui a esquissé magistralement, malheureusement avec des contours trop vagues, les éléments complexes du judéo-allemand<sup>1</sup>. Mais, lorsqu'il s'agit de dialectologie, Zunz tombe dans les errements de tous ses devanciers en considérant comme «prononciation et orthographe incorrectes » des formes historiques et normales telles que : gēl (mha. gël, forme qui se trouve encore dans la version de Luther) pour l'analogique «gelb», que l'usage a consacré dans la langue littéraire moderne<sup>2</sup>.

L'ouvrage qui vient ensuite est celui de Rée<sup>3</sup>, qui plaide la cause du judéo-allemand avec beaucoup de sympathie, mais son explication des phénomènes dialectaux est tellement arbitraire, pour ne pas dire absurde, qu'elle nécessite une courte réfutation; et cela d'autant plus que l'auteur s'efforce de présenter ses arguments sous une forme scientifique. Au lieu d'envisager le judéo-allemand comme une évolution naturelle du moyen-haut-allemand, semblable à celle des autres dialectes allemands, Rée y voit une formation originale et indépendante; il essaye d'expliquer ses particularités soit comme des modifications dues aux organes vocaux des Juifs, soit comme des résultantes de leur état social. De la première cause, que nous dirons organique, viendraient les variantes phonétiques de notre dialecte; de la seconde, physionomique, d'après l'auteur, résulteraient l'accentuation et la tournure de la phrase:

"Le Juif de l'Allemagne du Nord modifie presque toutes les voyelles: a long devient o, o long devient au, au devient a, de même que ei; e long se rapproche de ei, ü se prononce comme i et ö comme e; r final diffère tout à fait de r initial : il est volontiers précédé par un a, qui souvent se substitue à la liquide

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Zunz, Die gottesdienstlichen Vorträge der Juden, Berlin, 1832, p. 438-442.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Nous passons sous silence le pamphlet de Stern Feitel Itzig, Lexicon der jüdischen Geschäfts- und Umgangusprache, mit einem Anhang zur Erlernung der Lussnekoudischen Sprache (Munich, 1833): l'auteur y fait de la science une grossière parodie et confond souvent le judéo-allemand avec l'argot des voleurs.

<sup>3</sup> A. Rén, Die Sprachwerhältnisse der heutigen Juden im Interesse der Gegenwart, Hambourg, 1844.

même, par exemple: Hatz pour Herz, Schmatz pour Schmerz. Tout aussi caractéristique que les modifications phonétiques est la mélodie particulière à l'organe juif... Nous soutenons que, dans la prononciation spéciale du judéo-allemand, ainsi que dans la mélodie qui l'accompagne, on ne peut méconnaître le carac-

tère du serf opprimé 1. 7

Or toutes les différences phonétiques signalées par Rée appartiennent en propre au parler souabe, même la vocalisation où la complète disparition de l'r forme un des traits caractéristiques de ce dialecte<sup>2</sup>. En ce qui concerne le chantonnement de la prononciation des Juiss dans leur parler, il n'est pas plus inhérent à la race. L'accent chantant est propre aux dialectes moyensallemands, surtout à ceux des régions montagneuses, dans lesquelles le débit est souvent sourd et inintelligible. Le fondateur de la dialectologie germanique, Schmeller, s'exprime ainsi à cet égard (p. 176 des Dialectes de la Bavière):

"Dans le dialecte parlé sur le territoire de la Nab et du Pegnitz, on est tout d'abord frappé par le chantonnement du débit. En effet, les syllabes finales des mots, ainsi que les mots terminant les phrases, montent d'un ton sur l'échelle musicale; et non seulement les phrases interrogatives, exclamatives ou dubitatives, mais celles affirmatives, comportent une sorte de mélo-

die spéciale aussi difficile à préciser qu'à imiter. »

Cette accentuation dialectale, dans laquelle certains ethnologistes comme Andrée (voir plus loin) ont cru découvrir une particularité inhérente à la race israélite, est tellement propre au gosier allemand pur sang, qu'il s'en débarrasse seulement dans les provinces limitrophes de la France ou de l'Italie, ce qui explique pourquoi la prononciation du tyrolien est plus nette et plus claire que celle du souabe.

Les différentes publications du savant Steinschneider sont une source abondante d'informations sûres, malheureusement disposées avec un tel désordre que la patience de celui qui cherche le fil d'Ariane dans ce labyrinthe se trouve soumise à une difficile

épreuve.

<sup>1</sup> Rée, op. cit., p. 74-86.

<sup>3</sup> Cf. Schuidt, Schwäbisches Wörterbuch, Stuttgart, 1884.

3 STEINSCHNEIDER, Die fremdsprachlichen Elemente im Neuhebräischen und ihre

Benutzung für die Linguistik, Prague, 1845.

Id., Über die Volkslitteratur der Juden, dans l'Archiv für Litteraturgeschichte

de Gosche, vol. II (1870), p. 1-21.

ld., Catalogus librorum hebræorum in Bibliotheca Bodleyana, Berlin, 1852-1860.

Id., Jüdisch-deutsche Litteratur nach einem handschriftlichen Catalog der Oppenheimerischen Bibliothek (in Oxford) mit Zusätzen und Berichtigungen, dans la revue Serapéum, pour les années 1848, 1849, 1864, 1866 et 1869.

C'est par simple conscience de bibliographe que nous enregistrons ici l'article de l'historien Jost sur le judéo-allemand, inséré dans la grande Encyclopédie d'Ersch et Gruber<sup>1</sup>, ainsi que celui du germaniste Hagen sur la littérature populaire du même dialecte<sup>2</sup>. Le premier, en esset, est absolument superficiel; chaque ligne est la reproduction d'une erreur, ce qui doit être d'autant plus regretté, que l'article en question a longtemps servi de source d'érudition sur la matière.

Quant à Hagen, il disserte sur tout, excepté sur son sujet; une seule citation suffira pour faire mesurer la profondeur de ses connaissances dialectologiques:

"Le judéo-allemand est un pêle-mêle et un jargon rappelant d'un côté l'argot bohémien-juif, de l'autre le patois anglicisé des Allemands de l'Amérique du Nord, mais les surpassant quant à la variété des éléments constitutifs et quant à la raillerie de toutes les règles les plus importantes, nécessairement ardues pour les étrangers, de notre langue."

Nous arrivons maintenant au volumineux ouvrage d'Avé-Lallemant, qu'on peut considérer comme le résumé de tout ce qui avait été écrit avant lui sur le judéo-allemand<sup>3</sup>. Son auteur semble dirigé par des considérations plus pratiques que scientifiques; il veut guider dans la lecture des différents caractères hébraïques (carrés, rabbiniques et courants) aussi bien que donner l'intelligence des morceaux choisis, reproduits par Buxtorf, Wagenseil et autres. Dans le vocabulaire, l'auteur a complété et combiné le lexique de Prague avec celui de Selig, en y introduisant un ordre plus rigoureux d'après les radicaux, et des explications concernant les cérémonies rituelles. Malheureusement,

<sup>1</sup> Allgemeine Encyklopädie für Wissenschaften und Künste, vol. XXVII (1851), l'article Juden-Teutsch. Il a été plus tard repris par l'auteur dans son Histoire du judaïsme et de ses sectes (vol. III, 1859, p. 208) où les mêmes erreurs sont présentées sous une forme plus condensée (... «ein allem Geschmack hohnsprechendes Wortgemisch...»).

<sup>2</sup> V. D. HAGEN, Über romantische-und Volks-litteratur der Juden in judischdeutscher Sprache, dans les Sitzungsberichte der Berliner Akademie, Berlin,

1854.

3 Avé-Lallemant, Das deutsche Gaunerthum in seiner social-politischen, litterarischen und linguistischen Ausbildung, Leipzig, 1858-1864: quatre volumes.

— On peut lire avec profit les comptes rendes très détaillés sur cet ouvrage par Steinschneider (Hebraische Bibliographie de 1864-1865) et surtout par Wagner,

dans l'Archiv für neuere Sprachen, vol. XXXIII, p. 197-246.

Le troisième volume de ce grand travail nous intéresse directement : il contient la hibliographie du sujet (p. 198-253), la phonétique et les particularités graphiques (p. 255-325), la morphologie et la syntaxe (p. 353-427), une chrestomathie donnant quelques textes judéo-allemands extraits de la Mischna, du Maasebuch, d'Eulenspiegel et Brandspiegel, du Pourimspiel, etc. (p. 435-537); le quatrième volume (p. 319-513) contient un vocabulaire judéo-allemand pourvu d'un index allemand.

SAPELALBIE BELLOKETE

la seul élément hébraïque du judéo-allemand, et encore dans une quantité exagérée, y est pris en considération, tandis que le fond dialectal est complètement omis.

Les vues émises par l'auteur sont presque toujours inexactes ou exagérées, souvent-contradictoires, à cause de la prolixité de l'exposition. Il croit que le judéo-allemand date de la colonisation des Juiss en Allemagne, et « la preuve la plus décisive, écrit-il, nous est fournie par toute la structure linguistique du judéoallemand, surtout par son vocalisme, lequel, comme on l'entend encore dans la langue journalière, loin d'être une particularité juive, porte au contraire en soi le caractère complet de l'ancienhaut-allemand et de l'ancien-bas-allemand; il nous prouve combien profondément le judaïsme a, dès son apparation sur le sol allemand, pénétré dans la nature et la langue du peuple, comment la merveilleuse ténacité interne, et la souplesse non moins merveilleuse du judaïsme, a conservé avec une sidélité constante le bien acquis, fidélité qui, en diverses accasions, s'est prouvée plus constante, plus durable que celle du peuple allemand luimême » 1,

Avé-Lallemand affirme, mais n'apporte pas la moindre preuve à l'appui de ses assertions. En réalité, notre dialecte ne contient aucune trace de l'ancien-allemand, ni du nord, ni du sud de l'Allemagne. Au contraire, comme dans tous les dialectes allemands actuels, surtout ceux du groupe bavaro-antrichien, l'élément moyen-haut-allemand y est représenté en dose d'autant plus considérable qu'on remonte plus loin dans son évolution historique, ce qui nous donne une base approximative pour fixer la date chronologique du judéo-allemand.

Avé-Lallemant ne montre pas des vues plus nettes sur la structure de notre dialecte. Le judéo-allemand serait, d'après lui², « une langue artificielle, lingua fictitia, une mosaïque linguistique »; ailleurs, il l'appelle : « une juxtaposition violente et contre nature de types linguistiques indo-européens et sémitiques, qui restera à jamais comme un triste monument d'inhumaines persécutions et de dégradation du peuple juif, dégradation aussi profondément imprimée sur le sol de la civilisation et dans la langue allemande que les traces de sang sur un banc de torture » 3.

Ses observations phonétiques ne sont pas toujours judicieuses. Au lieu de voir dans les formes, werdig (würdig), werst (wirst), welln (wollen), entfert (Antwort), des phonétismes dialectaux, Avé-Lallemant parle «d'un usage incertain et arbitraire autant

<sup>1</sup> Op. cit., vol. III, p. 206.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Ibidem, p. 42.

<sup>3</sup> Ibidem, préface.

que faux de l'ayin pour u, i, o et même an1. De la prosthèse habituelle d'un d, il s'autorise à croire qu'elle aurait passé du judéo-allemand dans les dialectes du sud de l'Allemagne, et déduit cette « particularité judéo-allemande » de la particule chaldéenne  $di \dots ^{\frac{1}{2}}$ .

Cependant l'auteur avait entrevu l'importance de notre parler pour la dialectologie allemande et son aspect plus archaïque que celui de la langue littéraire.

L'insuffisance de tous les travaux antérieurs ressort surtout de ce fait que même une œuvre laborieuse comme celle d'Avé-Lallemant ne peut nous fournir qu'une connaissance absolument imparfaite des traits particuliers du judéo-allemand. Il a manqué à ses recherches deux conditions essentielles, et sans lesquelles aucune étude dialectale ne peut être entreprise avec succès : l'intime connaissance pratique du sujet traité et l'expérience acquise du parler vivant. En reconnaissant le sérieux et l'impartialité de l'auteur, nous ne pouvons que regretter, dans l'intérêt même de notre dialecte, son ignorance personnelle du judéoallemand. Mais nous ne pouvons non plus refuser notre gratitude à l'homme qui, avec un amour sincère de la vérité et un rare dévouement pour la science, a fouillé en différents sens un terrain aussi peu cultivé.

Tous les écrits que nous venons d'examiner partagent le préjugé de l'ancienne philologie, de considérer les dialectes comme des formes corrompues et la langue littéraire comme la seule légitime et normale. On prenait ainsi comme fondement de la langue sa cristallisation finale; on substituait l'arbitraire et le caprice de la volonté humaine à la mobilité inconsciente et perpétuelle de la nature. C'était renverser l'ordre réel des choses et juger d'une création de la nature sur son image surfaite par l'homme. Et cela d'autant plus que l'allemand moderne, le neuhochdeutsch, est la résultante artificielle de plusieurs dialectes, une création livresque, qui n'a jamais été parlée par le peuple et nulle part comprise par les classes inférieures de la nation; elle demeure étrangère, si l'on peut s'exprimer ainsi, à la vie, et reste une véritable langue sur le papier — eine papierne Sprache — selon le mot de Heinrich Rückert.

Après le livre d'Avé-Lallemant, nous n'aurons, pendant les vingt ans qui suivirent sa publication, aucun ouvrage de premier ordre à citer. Mentionnons cependant la riche collection de proverbes et d'idiotismes judéo-allemands, de Tendlau<sup>3</sup>; la mono-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Op. cit., vol. III, p. 296. <sup>2</sup> Ibidem. p. 269.

<sup>3</sup> A M. TENDLAU, Sprichwörter und Redensarten deutsch-jüdischer Vorzeit, als

graphie hébraïque de Harkavi¹ sur les mots slaves dans les écrits rabbiniques postérieurs au xur siècle (éléments sporadiques qui ne justifient pas la thèse que les Juifs russes et polonais auraient jadis parlé le paléo slave); ainsi que l'article de Lotze sur la littérature judéo-allemande, ce dernier écrivain est persuadé que l'étude de notre parler serait instructive au point de vue de la langue, de la littérature et de la civilisation².

En 1877, par l'initiative de la Société de géographie russe, une mission scientifique sut envoyée pour explorer le territoire ruthène. La publication spéciale, dirigée par Tchoubinsky, rend compte des recherches ethniques et statistiques saites à cette occasion, et le dernier volume de cet ouvrage monumental<sup>3</sup> traite de la langue et de la statistique des Juiss, des Polonais et d'autres nations non ruthènes.

Les observations linguistiques y sont superficielles : les Juiss ruthènes seraient incapables de prononcer le son russe y; ils remolecant le chet teh par se ils confondent l'e doux, avec le manue.

remplacent le ch et tch par s; ils confondent l's doux, avec le même son dur, etc. Les Juiss de la Lithuanie prononcent summer, besunders, les autres, sümmer, besünders; de même, les uns disent gut. les autres git. Nous y relevons en même temps le caractère bilingue: les Juiss parlent simultanément le ruthène et leur dialecte apporté des provinces allemandes, ce qui explique la quantité d'éléments ruthènes qui l'ont envahi.

Le livre d'Andrée, sur l'ethnographie des Juiss<sup>4</sup>, s'occupe également de notre dialecte, mais l'auteur y reproduit simplement les conclusions d'Avé-Lallemant, dont les dires sont autant de dogmes pour lui. La seule originalité à signaler dans ce chapitre est l'opinion que le judéo-allemand serait « un allemand horriblement corrompu». Les autres indications sont des assertions hasardées revêtues d'une apparence d'érudition<sup>5</sup>.

Le grand ouvrage de Grünbaum, sa Chrestomathie judéo-alle-

Beitrag zur Volks-, Sprach- und Sprichwörterkunde, aufgezeichnet aus dem Munde des Volkes und nach Wort und Sinn erlaütert, Francfort, 1860.

1 A HARKAVI, Die Juden und die slavischen Sprachen, Wilna, 1876 (en hébreu).

2 H. Lotze, Zur jüdisch-deutschen Litteratur, dans l'Archiv für Litteratur-

geschichte de Gosche, vol. I (1869), p. 90-101.

<sup>2</sup> TCHOUBINSKY, Travaux de l'Expédition ethnographico-statistique... Section sud-ouest. Matériaux et Enquêtes, Saint-Pétersbourg, 1872-1877, sept volumes (en russe). — On peut en lire un résumé dans la revue Globus, vol. XXXVII (1880), p. 331-333.

A R. Andrée, Zur Volkskunde der Juden, Bieleseld, 1881,

La brochure de M. Grennald (Über den jüdisch-deutschen Jargon, Budapest. 1876), ainsi que celle de l'auteur anonyme J. H. M. (Sem und Japhet, Die hebräischen Worte der jüdisch-deutschen Umgangssprache, Leipzig, 1881). le dernier d'après le vocabulaire d'Avé-Lallemant, sont dénuées de toute valeur.

mande 1, devait embrasser dans ses deux parties toute la littérature et la linguistique de notre dialecte. Malheureusement, la seconde partie, consacrée à la littérature judéo-allemande dans les pays slaves, de beaucoup la plus importante et la plus difficile, destinée à contenir la traduction des écrits autres qu'hébreux, et surtout la langue vivante elle-même, n'a pas paru. Dans la première, l'auteur reproduit et analyse, avec commentaires philologiques, des fragments de différentes versions de la Bible et d'ouvrages hébreux traduits en allemand, ou imités en judéo-allemand, jusqu'à la fin du xviii siècle. La Chrestomathie s'arrête donc, dans le développement littéraire de notre dialecte, justement à l'époque où commence sa période véritablement vivante; l'auteur en a d'ailleurs exclu toute œuvre originale, qu'il réservait probablement pour la seconde partie de son travail.

Tel qu'il est cependant, l'ouvrage offre le premier essai sérieux d'une étude d'ensemble des productions littéraires du judéo-allemand, pour en faire ressortir l'importance au point de vue de la littérature allemande et du folk-lore en général. Le manque de tout principe dans la transcription, jusqu'à un certain point de méthode dans les explications, et quelque peu d'exclusivisme (l'auteur semble méconnaître ou ignorer les travaux de ses devanciers), diminuent sa valeur aux yeux du linguiste, qui, à cause de l'orthographe littéraire et modernisée, ne peut se former

une idée exacte de la phonétique du dialecte.

A ce dernier ouvrage se rattachent quelques écrits d'ordre secondaire : un article publié peu d'années auparavant par Brüll, dans lequel on trouve des fragments intéressants pour la langue et la littérature judéo-allemandes <sup>2</sup>; l'étude consacrée par Perles aux gloses judéo-allemandes dès le xur siècle <sup>3</sup>; la thèse de doctorat de M. Rosenberg, sur une collection de chants populaires allemands en caractères hébreux, contribution importante « pour la poésie allemande dans la littérature judéo-allemande» tirée d'un manuscrit de la Bodléienne qui contient un drame et cinquantequatre chants en caractères hébreux (dont douze par des auteurs

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> M. Grünbaum, Jüdisch-deutsche Chrestomathie, zugleich ein Beitrag zur Kunde der hebräischen Litteratur, Leipzig, 1882. — Nous en mentionnons les comptes rendus suivants: Litterarisches Centralblatt, de 1882, p. 681 et suiv. (Brüll); Theologisches Litteraturblatt, de la même année, p. 89 et suiv. (Strack); Jüdisches Litteraturblatt, vol. XI, n° 19-20 (Lewin); Anzeiger für das deutsche Alterthum, vol. IX, p. 402-407 (Köhler) et Revue des Études juives, vol. V, p. 142-149 (Neubauer).

A. Baull. Beiträge zur Kenntniss der jüdisch-deutschen Litteratur, dans les Jahrlücher für jüdische Geschichte und Litteratur, vol. III (1877), p. 87-119. L'article contient, entre autres, un glossaire judéo-allemand de l'année 1556.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> J. Perles, Beiträge zur Geschichte der hebräischen und aramäischeh Studien, Munich, 1884.

juis), écrits probablement à Worms entre 1595 et 16051; ensin une publication similaire sur les chants judéo-allemands de la Galicie et de la Russie, éditée par l'Institutum judaicum de Berlin 2.

Naguère, M. Leo Wiener, professeur de langues slaves à l'Université de New-York, a essayé, dans un ouvrage bien écrit et documenté, de caractériser l'évolution littéraire du judéo-allemand dans les pays slaves du Nord pendant le xixº siècle<sup>3</sup>.

Il résulte de cet aperçu bibliographique que le dernier quart du xixº siècle fut plus fécond pour l'étude de notre dialecte, envisagé surtout dans son évolution littéraire. Mais son côté purement linguistique attend toujours le traitement scientifique qui revendiquera pour lui une place dans l'ensemble des dialectes allemands. Jusque-là, les préjugés les plus grossiers continueront à s'étaler au grand jour à ses dépens.

En 1854, Charles Fromann fondant la première revue de dialectologie allemande, en excluait en principe, les parlers, comme le judéo-allemand, — des étrangers et demi-nationalisés demeurant en Allemagne, «qui ont violenté, jusqu'à la désormer, la langue nationale, dont ils se sont servis n'importe où 74. En 1868 cependant, le docteur Hildebrandt, lisant au congrès philologique de Würzbourg, des fragments d'un poème épique judéoallemand du xive siècle, aboutit à cette conclusion : «Les Juiss ont été les porteurs de la civilisation allemande en Orient dans les pays où ils immigrèrent en quittant l'Allemagne » 5.

Depuis de longues années, M. le docteur A. Landau, de Vienne, s'occupe de l'étude du judéo-allemand et spécialement du parler galicien et ruthène. Il a rassemblé de nombreux matériaux pour un glossaire judéo-allemand et pour tout ce qui concerne le folk-lore de ce dialecte. Le peu qu'il a livré à la publicité dénote chez lui une si parfaite connaissance du sujet et de la dialectologie allemande, qu'on déplore l'excès de scrupules qui

<sup>1</sup> F. Roserberg, Über eine Sammlung deutscher Volks-und Gesellschaftslieder in hebräischen Lettern, Braunschweig, 1888. - Dans son ouvrage sur l'Histoire de l'éducation et de la civilisation des Juifs en Allemagne pendant le xiv' et le xr' siècles (Wien, 1888), M. le docteur Güdemann émet quelques idées judicieuses sur le judéo-allemand (p. 292-297) et entrevoit l'influence rétroactive de l'articulation dialectale sur la prononciation de l'hébreu.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> G.-H. Dalman, Judisch-deutsche Volkslieder aus Galizien und Russland, seconde édition, Berlin, 1891. C'est grand dommage que l'éditeur, à l'instar de tous ses prédécesseurs, ait eu recours, dans la reproduction de ces chausons, à une orthographe complètement germanisée.

<sup>3</sup> Leo Wienen, The history of the yiddish literature in the XIX century, New-York , 1899.

K. FROMMANN, Die deutschen Mundarten. Eine Monatsschrift für Dichtung, Forschung und Kritik, Nürnberg, 1854 et suiv. (Cf. vol. I, p. 18.)

Voir la revue Germania, vol. XIV, p. 128.

le fait encore hésiter à aborder le traitement scientifique du judéo-allemand, fût-ce seulement de sa variante galicienne.

Le rôle important joué par ce parler dans la vie sociale des Juis au temps passé, rôle qui se continue parmi les Juis des pays slaves, sera apprécié avec d'autant plus de justice que son étude linguistique sera plus avancée. Ce rôle a été jusqu'aujour-d'hui passé sous silence par les historiens du judaïsme, et l'ignorance la plus prosonde continue à se manifester autour de ce dialecte, même chez ceux dont on serait en droit d'attendre un plus grand sérieux scientifique.

C'est ainsi que le dernier historien des Juiss en Autriche-Hongrie, M. Gerson Wolf, consacrant une page de son livre au judéo-allemand, se borne à répéter les assertions de Zunz, en y ajoutant de son cru que, par l'introduction d'éléments étrangers, « prit naissance une langue qui était tout, excepté allémande » <sup>2</sup>.

L'historien le plus récent de la littérature juive, M. Karpeles, accorde bien tout un chapitre à la littérature judéo-allemande, mais en ce qui concerne le dialecte, il répète simplement les hérésies d'Avé-Lallemant, en les augmentant des siennes<sup>3</sup>.

Le temps nous semble donc venu d'essayer de présenter sous son véritable jour le dialecte judéo-allemand, d'esquisser en des contours rigoureusement précis son aspect linguistique, sa structure grammaticale, les éléments de son lexique et sa littérature assez considérable.

#### Ш

### LA LITTÉRATURE JUDÉO-ALLEMANDE.

Steinschneider énumère, comme ayant été imprimées en judéo-allemand, seulement jusqu'en 1740, trois cent quatre-vingt-cinq publications. Il est clair qu'aujourd'hui, si l'on tient compte de la littérature manuscrite et des écrits de plus en plus nombreux dans les pays où le dialecte est encore usité comme langue parlée, on arrivera facilement à tripler ce chiffre.

Une telle richesse est d'autant plus faite pour nous surprendre, qu'elle s'étend à toutes les branches de la littérature : histoire, éthique, liturgie, exégèse, folk-lore et belles-lettres. Le fond, il

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voir dans la revue dirigée par Willibald Nach, Deutsche Mundarten, Zeitschrift Für Bearbeitung des mundartlichen Materials (Wien, 1896 et suiv.), l'article de M. Landau sur la bibliographie du judéo-allemand (I, 126-132) et surtout son étude sur les diminutifs en judéo-galicien que nous avons cité plus haut.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Dr. Gerson Wolf, Die Juden, Wien, 1883.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> KARPELES, Geschichte der judischen Litteratur, Berlin, 1886. Get ouvrage vient d'être traduit en français.

est vrai, l'emporte souvent sur la forme; raide et bigarré de mots hébreux, comme l'allemand du temps l'était de mots latins et français, le judéo-allemand traîne lourdement ses expressions, et n'est qu'un instrument fort imparfait pour l'enseignement solide et profond des rabbins.

Cette littérature ne semble pas remonter plus haut que le commencement du xv° siècle, date des premières œuvres manuscrites. Pour les impressions, le millésime le plus ancien et le plus authentique est celui de 1507, année dans laquelle le grammairien Élie Levita (1472-1549), professeur d'hébreu du haut clergé italien, publia à Venise l'adaptation en vers judéo-allemands d'un roman anglo-italien, sous le titre de Bovo-Maase. Le style en est assez correct, comme du reste celui de tous les romans que nous

analyserons plus loin.

Le point de départ de cette littérature fut la traduction et le commentaire des livres saints, spécialement en vue des femmes, les hommes étant supposés en état de lire et de comprendre le texte original. Nous verrons même ce but de vulgarisation précisé dans le titre de la plupart de ces versions, qui exercèrent une grande influence sur l'évolution ultérieure du dialecte. Les versions étant littérales, et conservant un grand nombre de mots hébreux, soit à titre de termes consacrés, soit par certaines considérations religieuses, familiarisèrent si bien leurs lecteurs avec la terminologie hébraïque appliquée aux idées morales, que cette terminologie passa insensiblement dans la langue vulgaire judéoallemande.

La plus ancienne version des psaumes en cette langue parut à Venise en 1545<sup>1</sup>, sous la signature du même Elie Levita, et fut suivie d'une autre, Imprimée à Cracovie en 1586 et intitulée : Das Thilim-Buch wol verteitscht in teitscher Sprach, gar schön un bescheidlich - un gar kurzweilig drin zu leien vor waiber un vor maidlich . . .

La première version du Pentateuque est celle de Crémone (1560), publiée une quarantaine d'années après celle de Luther (1523), et due à Jehouda ben Moïse Naphtali. Dans la seconde moitié du siècle suivant parut, en caractères hébreux, une version complète de la Bible, par Joseph Witzenhausen, imprimée à Amsterdam en 1676; elle eut l'honneur d'être insérée dans la Biblia pentapla de 1711, comme «version judéo-allemande» transcrite en caractères allemands, à côté des versions catholique, réformée, luthérienne et hollandaise. Trois ans après à peine, Blitz entreprit une seconde version complète, mais infé-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Sepher Tehilim, da hat ir das Thilim aus loschon hakodesch gemacht in teistcher sprach durch den gelernten man Elia Bachur Aschkenasi Halevi... 5305 (= 1545), Venedig.

rieure, et la concurrence entre ces deux versions jette un jour défavorable sur l'époque et les hommes du temps 1.

Pour faciliter l'intelligence des saintes Écritures, on recourut de bonne heure aux gloses allemandes qu'on trouve déjà sporadiquement, chez les commentateurs tels que Raschi et Eliezer ben Nathan. Les glossaires bibliques, dont le plus ancien manuscrit remonte à 1513, reproduisent souvent les formes les plus pures du moyen-haut-allemand.

On rencontre aussi, vers la même époque, plusieurs adaptations en vers des livres saints. Ces compositions épiques ne sont pas sans intérêt, étant écrites en strophes dites «des Nibelungen» c'est-à-dire dans l'ottava rima. A ce genre appartient une Histoire de David, dont l'auteur serait une femme, Litte de Regensbourg, mais surtout le Livre des Rois (Cracovie, 1584), et Schmul-Buch ou Livre de Samuel (Bâle, 1612). Nous reproduisons de ce dernier ouvrage la strophe suivante comme échantillon de ces compositions poétiques<sup>2</sup>:

David macht drei haufen Und gab ein teil Das ander teil gab er Und den dritten haufen David wolt auch selbert Da wolten in nit lassen "Ir solt daheime" bleiben Denn es ist uns vil besser in Machanaim lant,
Joab in sein hant,
seinem bruder Abischai,
gab er dem held Itai.
in den streit hinein,
di diner sein:
izunt zu der zeit,
wenn ir nit bei uns seit.

"David réunit trois corps d'armée dans le pays de Makhanaïm. — Il en mit un entre les mains de Joab, — l'autre, il le donna à son frère Abichaï — et le troisième, il le confia au héros Itaï. — David voulut lui-même se jeter dans la mêlée, — mais ses soldats n'y voulurent point consentir : — "Restez chez vous pour le moment, — car nous allons mieux quand vous n'êtes pas avec nous."

A côté des versions et explications de la sainte Écriture, les livres édifiants pour les femmes et les jeunes filles occupent

<sup>1</sup> Le passage suivant de la Genèse (XXV, 3h) est ainsi rendu par les trois versions susmentionnées :

Cremone: Es verschmeht Esaw seine erstikeit: Blitz: Also verachtet Esaw sein erstgeburt; Witzenhausen: Un Esaw verschmeht di bechora.

- <sup>2</sup> Il va sans dire que nous conservons telle quelle l'orthographe des textes cités. Quant à la transcription des mots allemands en caractères hébreux, voir le chapitre spécial dans l'appendice du livre de M. le rabbin Güdemann, cité dans notre bibliographie.
  - 3 Mha. daheime azu Hausen.
  - Mha. jezunt «jetzt».

une place importante dans la littérature judéo-allemande. Le plus célèbre est : Tseena Urena, ou (vulgairement) Tsene Werene, c'est-à-dire : «Sortez et regardez (filles de Sion)!» — d'après le Cantique des Cantiques (III, 11), — par Jacob ben Isaac, paru à Bâle en 1622; c'est un commentaire, illustrant d'une manière familière et amusante, à l'aide du Talmud et des écrits rabbiniques, une partie des livres saints (le Pentateuque et les soi-disant cinq Meguiloth).

Jadis, le Tseena Urena était le livre le plus répandu et le plus lu, surtout le samedi; il fut très souvent réédité, vingt-deux fois entre 1622 et 1722 l. Ces éditions répétées sont la meilleure preuve de la grande popularité du livre, devenu la lecture favorite des dames israélites. Elles y trouvaient des exemples d'humilité, de modestie et de douce résignation; de plus, il constituait à peu près l'unique source de morale pour l'éducation de la femme et de la jeune fille d'autrefois, leur offrant le parangon des plus sublimes vertus domestiques, et leur inspirant en même temps la piété et la charité. Le tableau des splendeurs du passé les consolait des souffrances du présent, pendant que leur cœur et leur esprit étaient ravis par ces

> . . . belles traditions antiques . Contes angéliques et légendes, Histoires discrètes de martyrs...

comme dit Heine à propos du délicieux jardin de la Haggada.

Nous en extrayons le récit biblique suivant, afin de donner une idée de ce genre littéraire et de montrer l'intercalation, souvent artificielle, de l'élément hébraïque parmi les mots d'origine allemande (les termes hébraïques sont en italique).

Terach, der vater von Avrom, hat verkouft tselemis. Un Avrom is einmal derbei gestannen un wen einer is gekumen un hat gewolt koufen di awodo soro, da fragt Avrom : wi alt bistu? Da entfert er : fufzig oder sechzig jar; da sagt er wider : du bist nun alt sechzig jar und wilst dich buken zu einem das da ein tag alt ist? Da hat sich derselbiger geschemt un is bescherpo wekgegangen. Ein mal kam eine frau un bracht eine schissel mit semel mehl, un si sagt zu Avrom: Nem das mehl zu korban vor di tselemis. Da nahm Avrom di schissel mit semel mebl un stelt si vor di tselemis; da nahm Avrom einen grossen steken un zubrecht al di tselemis, neiert sein gross pessel lies er stehen un gab im den grossen steken in di hant. Da kam Terach derzu, da sagt er

3 Mha. niurt et newert «nur».

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> La dernière que nous avons sous les yeux est un in-quarto imprimé, en 1875, à Varsovie et Lemberg, en grands caractères et avec des illustrations.

Mha. semel «feines Weizenmehl» (du latin simila).

zu Avrom: wer hat das getan? Da sagt Avrom: eine frau hat gebracht semel mehl zu korban, da haben sich di tselemis mit einander gekrigt; itlicher hat wollen vor essen; da hat das gresste pessel ein steken genumen un hat si ale zubrochen. Da sagt Terach: un haben si den sechel, oder haben si chajis in sich ? Da sagt Avrom: wen si kein sechel haben, warum soln mir si dinen? Da nahm im Terach sein vater un gab im Nimrod in di hant. Da sagt Nimrod zu Avrom: wilstu dich buken zu dem feier, da is es gut, wilstu aber nit, da wil ich dich lassen werfen in das feier. Da hat men Avrom geworfen in das feier, aber got hat im matsel gewesen un er is ganz herausgegangen aus dem feier.

"Théra, père d'Abraham, vendait des idoles. Et Abraham assistait un jour à la vente, lorsqu'un client vint pour en acheter. Abraham lui demanda : "Quel âge avez-vous?" Lui répondit : "Cinquante ou soixante ans». Alors Abraham lui dit encore : "Tu as à présent soixante ans et pourtant tu veux te prosterner devant quelqu'un qui n'a qu'un jour? " Et celui-là eut honte et partit en grande confusion. Une autre fois, vint une femme apportant une terrine pleine de fleur de farine, qui dit à Abraham: "Prends cette farine et offre-la pour moi aux idoles." — Abraham prit la terrine et la plaça devant les idoles; ensuite il prit un grand bâton et cassa toutes les idoles n'en laissant qu'une seule debout, entre les mains de laquelle il mit le grand bâton. Et quand Théra arriva, il demanda : "Qui a fait cela?" Abraham répondit : "Une femme est venue, apportant de la fine fleur de farine, qu'elle a offerte aux idoles; alors celles-ci ont commencé à se quereller, chacune voulant manger la première et la plus grande ayant pris un bâton a brisé toutes les autres.» - Théra demanda encore: "Est-ce qu'elles possèdent l'intelligence et la vie?" — Abraham alors répondit : "Si elles ne possèdent pas l'intelligence, pourquoi faut-il les servir? - Mais Théra se saisit de lui et le livra aux mains de Nemrod; et Nemrod dit à Abraham: «Veux-tu adorer le seu? Si tu consens, c'est bien, mais si tu refuses, je t'y ferai jeter! Et on jeta Abraham dans les flammes, mais Dieu l'ayant préservé, il en sortit sain et sauf."

Ainsi qu'on peut le voir par le texte original, la notion d'idole appartenant à la terminologie religieuse est rendue par le terme biblique: pessel et tselem (litt.: «image») et par l'équivalent talmudique: awodo soro (litt.: «culte étranger»); de même, pour la notion de sacrifice, korban; la locution adverbiale bescherpo «avec honte», est plutôt un terme savant; les deux autres notions, — intelligence et vie, — sont abstraites, tandis que le mot final est formé per la combinaison du participe hébreu avec l'auxiliaire allemand remplaçant la simple notion du verbe correspondant.

<sup>1</sup> Mha. krigen «zanken, streiten».

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Mha. etelich «jeglicher».

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Mha. dienen «aufwarten mit Bezug auf Gottesdienst».

Le livre intitulé Le beau petit livre des femmes, paru à Cracovie en 1577, présente le même fonds religieux et moral : « C'est pourquoi nous avons choisi pour les femmes un joli petit livre,

dans le but d'améliorer leurs corps et leurs âmes » 1.

Tel est également le caractère du Livre de la vie éternelle (Sepher 'Haï Olam) de 1583, en vers, et du soi-disant Miroir des reproches (Brantspiegel) par Moïse de Jérusalem, imprimé à Bâle en 1602, et souvent réédité. L'auteur justifie ainsi le titre de son ouvrage: « J'ai appelé mon livre Miroir des reproches, pour que ceux qui l'achèteront s'y regardent incessamment... »<sup>2</sup>. Le livre est divisé en 68 chapitres et reproduit plusieurs récits et interprétations talmudiques; il y est aussi parlé des devoirs des femmes, l'ouvrage étant spécialement destiné pour elles et pour, ajoute ironiquement l'auteur, «cette classe d'hommes pareils aux femmes et qui ne savent pas lire »<sup>5</sup>.

Un livre du même genre, intitulé Zuchtspiegel et signé par Seligman Ulmo, parut à Francfort en 1680. C'est une collection de moralités et de maximes rimées, recueillies en partie de la bouche du peuple. L'auteur y déplore la décadence morale de

son temps:

Di warheit is gestorben, di frumkeit is verdorben; laster un schand hat genomen überhand, schem un zucht nimant sucht.

Frumkeit un gotes vorcht tragt ni mēr frucht; keiner tut sich schemen tseduke zu nemen, Di schand is gross, di gabe is klein über di moss. Di freintschaft is feintschaft,

un di geselschaft
is mit neid beheft 's:
di briderliche lib'
is ganz trib,
ein gesel ein ēren dib.
Tugent un ēr
begērt nimant mēr;
nor gelt her —
schreit di ganze welt.
Gold un geld —
der es hat is ein held,
den man oben an stelt.
Das is der lauf auf erden:
Ah got, was ver gutes wil daraus
[werden!

"La vérité est morte, — la piété s'est corrompue; — vice et opprobre — l'ont emporté; — réserve et pudeur — par personne ne sont recherchées; — piété et crainte de Dieu — ne portent plus de fruits. —

3 "...Di da seien as weiber un kenen nit leinen.»

Drum haben mir ein schön Frauenbüchlein tun derwelen, Zu breserung den leib und zu zirung der selen.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> "Ich hab geheissen das buch Brandspigel, das sich diselbigen leit koufen zu spigeln stetiglicht drinen."

Mha. schëme «Scham».

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Mha. beheft «besessen».

Personne ne rougit — de recevoir l'aumône. — La honte est grande, — l'offrande mince; — l'amitié est inimitié, — et la société est livrée à la convoitise. — L'amour fraternel est incertain. — Un compagnon est un larron d'honneur. — Vertu et honneur! — personne n'en demande. — Rien que de l'argent, crie le monde entier : — Or et argent! — Celui qui les possède devient le héros — qu'on met à la place d'honneur. — Voilà le cours du monde! — O Dieu, quel bien en résultera-t-il?

La comparaison suivante nous semble heureusement trouvée: «Les grands seigneurs et les belles dames, — on peut les bien servir, mais mal s'y fier; — car leur cœur est semblable à une chambre de bain, — l'un y entre, l'autre en sort » 1.

Une œuvre récente, toujours du même genre, est la traduction abrégée en judéo-allemand, tel qu'il est parlé en Pologne et en Russie, du fameux Sepher Hassidim, ou Livre des Pieux, du xiii siècle. Cette traduction, imprimée à Josefov en 1860, porte comme titre: «Ce livre est extrait du Sepher Hassidim, et nous l'avons transposé en judéo-allemand afin qu'il soit compris par les grands et les petits »<sup>2</sup>.

En voici quelques fragments:

Ein mensch geher zu sein schwer zu derzernen un gering iber zu beten.

Wenn einer varstet nit kein loschon hakodesch un er is ein jere schomajim, er wolt gern varstehen wos er is mispallel, is besser as er sol sein tephilo ton of dem loschon wos er varstet; den di tephilo bedarf as das harz sol varstehen wos es sogt.

Drei sachen hot Hakodesch-boruch-hu beschafen in menschen: oren zu heren, oigen zu sehen, ein zung zu reden. Er hot beschafen finger, as er hert aso ein sach wos men tor es nit heren, aso sol er arein steken a fingen in ör arein, aso wet er schoin uit kenen heren. Ouch hot er beschafen brem zu di oigen: wen er set a schlechte sach, aso sol er zudecken di oigen mit di bremen. Un zu der zung hot er beschafen zwei mouern: dos senen di zen mit di lefzen.

«Un homme doit être lent à la colère et prompt à la réconciliation.

"Quelqu'un qui ne comprend pas la langue sacrée et qui est pieux (litt.: qui craint le ciel), souffre de ne pas entendre ce qu'il dit en priant; alors il est mieux qu'il prie dans la langue qu'il connaît, parce que la prière exige que le cœur comprenne ce que dit la bouche.

Dieu (litt.: que le Saint soit loué!). en créant l'homme, lui a fait don de trois choses : des oreilles pour entendre, des yeux pour voir, une langue pour parler. Mais Dieu a aussi donné à l'homme des doigts,

- 1 «Grosse hern un schene frauen sol man wol dinen un übe! trauen; denn ir herz is as wi ein bad haus; einer get ein, der andere get aus!»
- \* "Dos sepher is arois genumen vun Sepher Hassidim un mir hoben es gestelt of irri-teitsch, bik'de es suln varstehen grois un klein».

3 Mha. geringe "leicht und schnell".

- Mha. turren «dürfen».
- <sup>5</sup> En bavarois bram, pl. bram «Augenbrauen», du mha. brém «Rand».

afin que, si quelque chose de mauvais à entendre est dit à son côté, il puisse boucher ses oreilles avec ses doigts et ne pas entendre; Il a de même pourvu ses yeux de paupières, afin que, s'ils aperçoivent quelque chose de mal, ils puissent aussitôt se couvrir et ne plus voir; et à la langue Il a donné deux barrières, les dents et les lèvres."

La traduction des livres de prières, — Siddour, Tephila, Machsor, Techinnoth, — était encore destinée spécialement aux femmes, car le Talmud et Maïmonide recommandent également l'usage de la langue vulgaire pour ceux qui ne comprennent pas la langue sacrée.

Il ne faudrait cependant pas croire que les traductions bibliques ou liturgiques, avec les écrits populaires de religion et de morale, soient les seules productions de la littérature judéo-allemande; les ouvrages historiques y tiennent une place assez large. Le plus répandu de ces ouvrages est la traduction du Josippon (d'après un pseudo-Josèphe hébreu, rédigé en Italie vers le x° siècle), qui parut pour la première fois à Prague en 1607. C'est une sorte de chronique depuis le commencement du monde jusqu'à la destruction du second temple : les expéditions d'Alexandre le Grand (Alexandros Mokdon, ou Macédonien) y sont narrées en grand détail.

Du même genre est la traduction de l'ouvrage d'Ibn Virga, Le sceptre de Juda (Schebet Yehouda), paru à Amsterdam en 1648, ainsi qu'une autre intitulée Le reste d'Israël (Scheerit Israël), œuvre originale plutôt que traduction, imprimée à Bâle en 1602. Elle retrace les souffrances endurées par les Juiss dans les divers pays qu'ils habitèrent, raconte des auecdotes sur les personnages marquants du judaïsme, reproduit les disputes du moyen âge, etc.

Nous arrivons maintenant à la dernière et plus importante partie de cette littérature, le genre romanesque, qui offre au

folk-lore des parallèles assez curieux.

Les Juis ont dans tous les temps témoigné un penchant particulier pour l'élément légendaire, et, d'après Benfey, c'est par leur intermédiaire que seraient passés la plupart des récits orientaux qui se sont introduits dans les diverses littératures de l'Europe. C'est même cette prédilection pour le romanesque que critique, dans sa préface, l'auteur du fameux Massebuch, dont nous allons nous occuper d'abord:

Drum ir liben manen ' un frauen, leient oft daraus, so wert ir drinen behauen',

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Mha. man fait au pluriel mannon; la forme analogique monnor paraît dès le xv\* siècle.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> En bavarois behauen «genesen»: Schmeller, Bayrisches Wörterbuch, sec. éd., 1, 1607; cf. Frommann, Doutsche Mundarten, VII, 448.

um nit zu leinen aus den Bücher von Kühen 1, un von Ditrick von Bern un Meister Hildabrant? solt ir ach eich nit tun müen. Nun es seien warlich eitel schmitz, si geben eich nit warm noch hitz; ach seien si nit getlich darbei, ir bedarft wol as eich's got verzei. Unsere sphorim schreiben: es is ein sint an ein haus zu leinen an dem heiligen schabbes d'raus.

"C'est pourquoi, chers Messieurs et Dames, Si vous y lisez souvent, vous vous porterez bien. Quant à lire dedans les livres de Fables, Ou les poèmes de Ditrich et d'Hildebrant, Ne vous en donnez pas la peine, Car ils ne sont rien que vanités et frivolités; Ils n'inspirent ni chaleur ni ferveur; Aussi ne sont-ils point de dévotion, Et Dieu aurait à vous le pardonner; Car nos saints Livres le disent expressément : C'est un péché dans une maison, De les lire dans la journée du saint samedi.»

Le premier livre romanesque que nous connaissions est celui d'Elie Lévita, que nous avons cité plus haut, c'est-à-dire l'adaptation en vers de l'histoire également rimée en italien de *Bov*o **d'Antona**, laquelle à son tour était une simple imitation du roman anglais Sir Bevis of Hamdon. La version judéo-allemande parut à Venise en 1507, date que nous avons prise comme point de départ de la littérature en ce dialecte. L'édition de Prague, 1767, que nous avons sous les yeux, porte ce titre: "Bovo-Buch, ou Livre de Boyo. Histoire sage, raisonnable et intelligible du pieux prince et comte de Bovo..... »3.

En voici un spécimen :

Got in himel sol men ebig loben, — seine wunder sol men kunden, - den er is geachpert un derhoben — in vrume leiten munden. — Er geweltigt unten un oben; — sein lob is nit zu grunden , — kein mensch kan es vulenden, — es hot kein drum ' noch enden. — Sein

2 Titre de deux poèmes épiques du moyen âge.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Les fables de Berachja et d'Isaac Sahola furent réunies, en 1555, sous le titre de Kuhbuch.

<sup>3 «</sup> Bovo-buch, das klughaftig, vurnunftlich un vuratendliche geschichtniss Bovo, ein gotsforchtiger ferscht un graf...»

<sup>4</sup> Mha. achper «angeseben». 5 Mha. geweltigen "herrschen".

Mha. grunden «ergründen».
 Mha. drum «Ende».

heiliger namen sol mich sterken, — das mir nit mislingen zu vulenden das dasig werken — mein welschbuch<sup>1</sup> in teitsch zu bringen, — das ich sol es wol merken — un nit felen in keinerlei dingen, — das di leit soln meiner nit lachen, — den vur mich alein tu ich nix machen.

"Il faut éternellement louer Dieu dans le ciél, — et publier ses miracles; — car il est prisé et exalté par la bouche des hommes pieux. — Il règne en bas et en haut; — son éloge est infini, — aucun mortel ne pourrait le parfaire, — il n'a ni fin ni limite. — Puisse son saint nom me conforter! — Que je n'échoue pas en terminant ce livre-ci, — de transcrire mon livre italien en judéo-allemand; — et que je prenne bien attention — à ne commettre aucune faute, — afin que les gens ne se rient pas de moi; — cela non pour ma propre personne, que je considère pour rien."

Mais le plus célèbre des livres de ce genre fut le Maasebuch ou Livre d'histoires, que nous avons déjà nommé, et qui, après avoir d'abord paru à Bâle en 1602, fut plusieurs fois réédité, à courts intervalles, à cause de sa grande popularité? Le titre complet est ainsi conçu: Ein schen Maasebuch (Un beau Livre d'histoires):

Kumt her, ir liben manen un frauen, — un tut das schene Maasebuch anschauen, — das noch nin weil der olam stet — in druk is worden gebracht. — Mit drei hundert un etliche maasim, — di da seien al ous di gemoro gemacht... Drum ir liben frauen, ir hot nun di teitsche bicher al vor; — itzunder hot ir ach di teitsche gemoro: — aso wet ir hoben kol hathoro kulo gor.

"Venez-ci, chers Messieurs et Dames, — et regardez le beau Livre d'histoires — tel que, depuis que le monde existe, — son pareil n'a pas encore été imprimé. — Dedans sont trois cents et quelques histoires. — qui toutes sont extraites de la Guemara... Or, mes chères Dames. — vous possédiez déjà tous les livres allemands, — maintenant vous aurez aussi la Guemara en judéo-allemand... Ainsi vous aurez la Loi tout entière. "

Le livre contient plus de trois cents récits, tirés du Talmud, des écrits rabbiniques ou cabalistiques, et même allemands 6. Le style de ces récits est simple, familier, plein de charme. Les

1 A savoir le roman italien en ottave rime.

Mha. niene «nicht».

<sup>4</sup> Mha. wile «so lange als»: wile diese welt gestet (Lexer).

Mha. iezunt «jetzt».

Nous citons quelques-unes des premières éditions: Amsterdam, 1701; Francfort-sur-Main, 1703; Francfort-sur-Oder, 1704; Berlin, 1709, etc.

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> M. Grünbaum a longuement analysé, dans sa *Chrestomathie* (p. 385-459), quelques-unes de ces histoires, en en indiquant les sources et les parallèles.

mots hébreux qui y sont intercalés ont une grâce avenante qui ajoute à la naïve beauté de ces fables et moralités.

Quant à la vogue de l'ouvrage, en dépit de son prix élevé, elle est attestée par l'auteur dans la préface :

Wilt ir eier zeit mit leienen vertreiben, — aso wil ich eich a schen maase schreiben. — Drum, ir liben frouen, koust ir si behend', — ehe si werden kumen in sremde länd, — in Pehm' un in Reussen un in Polen, — aso wet man si ach tun weidlich' holen — un andern ländern mēr. — Drum koust ir si sēr; — dernoch wet ir sagen: — worum hab ich keins gekoust, — da si seien gewesen in land? — Itzunder welt ich gern eins zalen, — wen ich kente neiert eins bekumen bald. — Drum lasst eich's um ein taler nit sein zu teier, — aso wet eich got behiten vor besen ungeheier.

"Voulez-vous lire pour passer le temps? — Je vais vous écrire de belles histoires. — Or, mes chères Dames, achetez-les vite, — avant qu'elles n'aient émigré en pays étrangers, — en Bohême, en Russie et en Pologne, — où on les achètera, en grand nombre, — et dans d'autres contrées lointaines. — C'est pourquoi il faut vous dépêcher de les acheter, — car ensuite vous direz : — Pourquoi n'en ai-je point acheté, — tandis qu'elles étaient encore dans le pays? — Maintenant je voudrais bien en payer le prix, — si seulement je pouvais m'en procurer un bientôt! — Ne trouvez donc point qu'un thaler est trop cher, — et Dieu vous garde des méchants!"

D'ailleurs, la langue même rend témoignage de la grande popularité de cette œuvre : en judéo-allemand, toute histoire imaginaire porte l'appellatif connu de bube maase, c'est-à-dire fable à la manière de Boyo.

Nous reproduisons ici, à titre de spécimen du Maasebuch, la version suivante qui est une des formes multiples que revêt, dans les différentes littératures, la fameuse légende connue dans le folk-lore sous le nom de Matrone d'Ephèse.

"Les femmes, dit-on, sont légères en pensée et faciles à changer de dessein. Il arriva une fois qu'un homme mourut, et sa femme, pleurant et se lamentant, cria bien haut qu'elle n'oublierait jamais son cher mari. Elle refusa de quitter le cimetière (litt. maison de la vie), et resta gisante sur la terre, à gémir et à sangloter. Cependant, non loin du cimetière, il y avait une potence dressée, et au pied de la potence un homme pour la garder, afin que personne n'enlevât le cadavre qui y était attaché. La peine de mort était édictée par le roi au cas où le corps du pendu serait dérobé. Or, durant la nuit, l'homme qui gardait la potence alla voir la

<sup>1</sup> Mha. behende «schnell».

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Prononciation dialectale pour Böhmen.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Dans le sens de «tüchtig».

veuve inconsolable, et lui ayant parlé, la décida tout de suite à venir demeurer avec lui. Mais pendant qu'ils s'entretenaient, quelqu'un emporta le corps du pendu, et lorsque le gardien revint, il trouva le gibet vide. Alors il tomba en grande affliction, craignant que le roi ne le fit pendre à la potence qu'il avait si mal gardée. Il retourna donc près de la veuve et lui raconta son malheur; mais celle-ci lui dit: "Ne t'effraye pas si fort; retire de la tombe le corps de mon mari, et mets-le à la place de l'autre." Alors, s'aidant mutuellement, ils déterrèrent le mari défunt et le suspendirent au gibet. Voilà comme cette femme, éplorée et désespérée de la perte de son mari, se laissa posséder par l'Esprit du mal (litt. penchant ou instinct mauvais), et persuader par le gardien de la potence; et c'est pourquoi on dit que les femmes sont légères et changeantes, faciles, aussi désolées qu'elles paraissent, à se laisser entraîner par qui veut. Mais nous savons qu'il y a également des femmes pieuses et craignant Dieu, qui seraient incapables de se conduire ainsi."

Qu'on nous permette de reproduire, comme dernier spécimen en prose, l'original de ce morceau, dont la contexture porte le véritable cachet du style populaire:

Man spricht di weiber di haben leichte deos, si seien bald zu überreden, den es geschach ein maase, das ein frau ir man war gestorben. Un si treibt grossen jamer un klagen, un wolt jo ir liben man nit gern vargessen, un lag tag un nacht auf dem bess hachajim, un weint un schri gar jemerlich um iren liben man. Da war einer der war ein schomer bei einem galgen, der hitet das man nimant arab solt nemen vun dem galgen bei lebstraf des melech. Un derselbig galgen der war nit weit gestannen vun dem bess-hachajim, un derselbig schomer der ging bei nacht zu derselbigen frau un redet aso lang mit ir, bis er si überredet, das si bei im lag. In der zeit das er bei ir is gelegen, is einer arab gestolen worden vun den galgen. Un wi er wider zu den galgen kam, aso sach er nix. Da war er sich sehr metsaar, von wegen er fercht sich der melech wert in hengen lassen, derweil er nit recht gebit hot. Da ging er bei di frau un verzelt sein unglik. Da sagt di frau zu im : fercht dich nit aso ser, nem du mein man aus dem kewer, un heng im an di stat. Da ging er hin un zog mit ir selbst dem man aus dem kewer un hengen im an den galgen. Da sicht men wi di frau gar ser gejamert un geweint hot um iren man; noch gleich wol hat si den jetser horo bei sich gehat, das si sich überreden liss vun den schomer. Derhalben spricht man : die weiber haben leichte deos zu überreden, das si einem sein wilen tun, wen si schon traurig seien. Aber doch fint man frume weiber ach, di gotsferchtig senen, die selche sachen nit tunen.

Les autres livres romanesques sont assez nombreux; mais ce sont, pour la plupart, de simples transcriptions d'originaux allemands en caractères hébreux, à l'usage des femmes, des jeunes

<sup>1</sup> Les formes verbales geschach, sach, sicht de ce fragment sont archaiques et répondent aux geschah, sah, sicht de la langue allemande moderne.

gens et des personnes peu instruites. Ils appartiennent donc plutôt à la littérature allemande et ne possèdent aucune valeur linguistique. Telle est, par exemple, une adaptation en vers, par Joseph Witzenhausen, du poème épique: Le chevalier Widuwilt, d'après le Wigalois de Wirnt von Gravenberg, qui parut à Amsterdam, en 1683, sous le titre; Une belle histoire de la cour du roi Arthus. Ce poème ayant joui d'une certaine popularité parmi les Juifs, nous en transcrivons la strophe suivante pour en donner une idée:

Aso zog König Sigale wieder zurück
Mit sein weib un tochter un maiden,
Si wünscht ihm noch gross glück,
Liessen ihn nit gern von sich scheiden;
Si bitten ihr schnur, die schene [Lo]Rel;
Da sie nit solt vermeiden,
Allezeit zu lassen wissen ihr gesund.
Aso zogen si hin zu derselbig stund<sup>2</sup>.

Un grand nombre d'autres écrits du même genre sont tirés de sources diverses; nous allons citer les plus connus:

Histoire rare et merveilleuse de Til Ulespiègle, fils de paysan, né dans le pays de Brunswick<sup>3</sup>: — Tout le monde connaît les facéties de ce bouffon populaire;

Le livre des vieux sages 4, une resonte du «Kalila Wedimna»,

nom syriaque du recueil de sables indiennes Pantchatantra;

Barlaam et Josaphat, sous le titre hébraïque de «Benha-Melech we ha-Nasir», ou Prince et Derviche;

Les sept Sages 5, imprimé pour la première fois à Amsterdam,

en 1674;

Histoire de Fortunatus, avec sa bourse et son chapeau magique 6, qui parut à Francfort, en 1696;

Fleur et Blanchesteur, imprimé à Offenbach, en 1714; Histoire du chevalier Sigismond et de Madeleine<sup>8</sup>, en 1717; Puis des fragments des Gesta Romanorum, tels que Kaiser Oc-

tavianus, Diocletianus, etc.

Parmi les chants populaires, nous indiquerons, comme l'un

1 Ein schen Maase von König Artus Hof, 1683.

- <sup>2</sup> Ces vers se rapprochent trop de la forme littéraire pour avoir besoin d'être traduits.
- <sup>3</sup> Wunderparlich un selzame Historie Til Eulenspigels, eines pauern son, pürtig aus dem land zu Braunschweig (comme manuscrit déjà en 1600).

Das Buch der Alten Weisen (en manuscrit).

5 Siben weisen Meister, 1674.

· Geschichte des Fortunatus mit seinem Sechel un Wünschhütlein, 1696.

<sup>7</sup> Libschaft von Florus un Blankfler, 1714.

Historie von Ritter Sigmund un Magdalena (en vers), 1717.

des plus anciens, celui qui se rapporte au siège de la ville de Magdebourg:

Maideburg, halt dich feste, Du wol gebautes haus, Dir kume vil fraumde geste, Di weln dich treiben aus...

Ou encore celle-ci, à propos du bannissement des Juiss de Francsort : « Une belle chanson, jolie et discrète pour les semmes et les jeunes filles. »

"Je veux narrer la puissance de Dieu, — ses miracles et ses grands signes, — sa force et son œuvre; — et comment nous fûmes abandonnés par lui. — Dans toutes les courses errantes, et dans tous les pays, — j'en appellerai à lui, — je publierai

son nom — en vérité et non en mensonge 1. »

Certains poèmes bibliques comme la Vente de Joseph par ses frères, le Combat de David avec Goliath, l'Histoire d'Esther<sup>2</sup>, furent arrangés en drames pour être représentés le soir de la fête du Pourim et, pour cette raison, reçurent le nom de Purimspiel. Quelques-uns sont imités des Weinachtspiele ou Noëls, et sont écrits dans le style francisé alors en vogue en Allemagne. La première version d'un Purimspiel ou Ahasveruspiel date de l'année 1708, et nous a été conservée par Schudt<sup>3</sup>.

Le judéo-allemand est plein de vivacité et de piquant, il s'adapte merveilleusement au genre comique ou burlesque. C'est dans cette langue qu'Isaac Eichel (mort en 1804) écrivit à Berlin sa comédie satirique Rabbi Henoch, ou Qu'en faut-il faire? qui serait,

dit-on, un chef-d'œuvre.

La littérature judéo-allemande continue à être cultivée dans les pays slaves, surtout en Pologne et en Russie; elle y remplit son rôle social, de rendre les biensaits de la civilisation accessibles aux masses ignorantes, et sert aux Juiss savants de ces contrées pour ouvrir la voie à une résorme sociale. A ce point de vue, la satire de Linietski, Der jidische Vorpessach (l'Avant-Pâques

1 «Ein schen lid, hibsch un bescheidlich, fer weiber un maidlich :

Ich wil derzelen gots sterk,
Seine wunder un zeichen di grossen,
Sein krast un ach seine werk,
Wie er uns hat verlossen.
An ale sart un in ale lant
Wil ich ouf in bezeigen,
Sein namen wil ich tun bekant
Mit der warheit un wil nit leigen...

3 Schudt, Judische Merkwurdigkeiten, vol. III, p. 202-225 et 226-327.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Mechirath Joseph, Francsort, 1708. — Action vom Kenig David un Goliath dem Philister, Hanau, s. a. — Acta Esther Ahasverus, Prague, 1720.

juive), parue à Varsovie en 1881, peut être considérée comme un chef-d'œuvre de spirituelle ironie. L'auteur y raille avec finesse les aberrations de la secte piétiste des Hassidim, et censure avec beaucoup de bon sens l'état des communautés juives de la Pologne et de la Volhynie. La vie des Juiss polonais et l'éducation déplorable que reçoivent leurs enfants, font l'objet d'une autre satire non moins importante, Le jeune homme polonais (« Das poilische Jingel »), parue à Odessa en 1875.

Parmi les nouvelles originales, nous mentionnerons Le Conscrit juif ("Der jidische Rekrut") et Le Bandeau ("Das Sterntichl"), qui sont des peintures saisissantes et prises sur le vif de la vie

sociale des Juiss dans les petites villes de la Russie.

Nous ne dirons rien des poètes populaires, dont quelques-uns pourtant ont acquis une grande notoriété <sup>1</sup>, ni des productions théâtrales en judéo-allemand <sup>2</sup>, non plus de sa littérature courante, composée d'une infinité de livres de colportage, débités par des bouquinistes ambulants, sous le nom collectif de Jargon-Literatur. Quant à la littérature traditionnelle en judéo-allemand, et spécialement du folk-lore judéo-valaque, nous nous réservons d'en parler et d'en donner quelques spécimens à la fin de la seconde partie de ce travail.

### IV

## LES ÉLÉMENTS DU LEXIQUE.

L'étude des couches ethniques qui se sont graduellement superposées dans la vie historique d'un peuple, offre un réel et très grand intérêt. Chacune de ces couches représente une époque sociale, une transformation de milieu, une révolution dans les destinées de cette nation. Et lorsque les circonstances ont forcé un peuple comme celui des Juiss à errer sur la surface du monde, et à transporter par delà mers et montagnes, avec son capital intellectuel, les langues de ses persécuteurs, les éléments linguistiques introduits successivement dans son lexique deviennent autant de témoins sûrs du séjour plus ou moins prolongé sur tel ou tel sol étranger et de l'itinéraire suivi dans les diverses migrations; par eux, la vie intérieure et extérieure, avec ses multiples manifestations, passe devant nos yeux comme un kaléidoscope; tous les sentiments, toutes les pensées du ghetto, s'y trouvent stéréotypés en des expressions caractéristiques.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> C'est le principal sujet du livre intéressant de M. Léon Wiener, déjà cité.

<sup>2</sup> C'est ainsi que M. Abr. Goldfaden, originaire de Volhynie, poète distingué et fondateur d'un théâtre populaire en Roumanie, a écrit plusieurs pièces originales en judéo-allemand.

Ces éléments n'ont pas tous une égale importance pour le lexique judéo-allemand; tel ou tel n'a fait qu'effleurer le dialecte, ou y laisser des traces partielles et rares. C'est ainsi que l'élément roman (latin, italien, français) y est très peu représenté, moins que dans les dialectes allemands actuels 1.

Le latin, bien que l'organe d'un culte étranger, a prêté à notre dialecte une série de termes religieux, à savoir : benschen (prononcé aussi bentén), du latin benedicere, au sens de «bénir » et de «prier après le repas»; \*oren «prier »², du latin orare, remplacé ailleurs par davenen (probablement du mot hébreu daf « page », litt. « tourner les pages du texte sacré »); leien, amplifié leienen (et prononcé lainn ou leinn), au sens de «lire » en général et spécialement «lire l'Écriture sainte »³, dérive probablement du latin legere, prononcé lejere 4; sandek, nom donné au parrain qui tient l'enfant pendant la circoncision, du bas-latin syndicus, de même que trop, intonation chantante à la récitation du texte sacré 5, vient du bas-latin tropus « versiculus cantationis » (Du Cange); pen « plume », du latin penna, qu'on trouve déjà dans le glossaire judéo-allemand de 1556, et qui est aujourd'hui encore très employé 6; et d'autres emprunts plus rares et de moindre importance 7.

<sup>1</sup> Le plattdeutsch, par exemple, a pris au français un grand nombre de mots pour des notions indispensables: c'lòr (couleur), butelgen (houteille), vernin (venin), armāi (armée), etc. Cf. Frommann, Deutsche Mundarten, II, 135 et 313.

<sup>2</sup> Les mots pourvus d'un astérisque sont inconnus à la branche orientale du judéo-allemand. Cf. Livre de la vie éternelle, de 1583 (ap. Grünbaum, Chrestomathie, p. 255), relativement aux règles à observer dans la synagogue pendant la prière:

In der Schul soltu nit reden oder heren schmuos di man seit,

Un nit tun hit dich di weil man leit:

Sitzen bei dir di da weln reden mit dir von andern sachen,

As hastu noch vil oren solstu dich machen.

<sup>3</sup> Les deux sens se trouvent réunis dans le passage suivant de la version de Blitz (Isaïe, xxix, 11): Drum is eich leit ale weissagung geworden, als di worten eines versigelten buches, welches man gibt an einem der leienen kan... oder man gibt es an einem der nit leienen kan um zu sagen : loie doch dises, un er sagt, ich kan nit leienen...

<sup>4</sup> Cf. Grünbaum, p. 373 (il s'agit de sciences dans lesquelles Maimonide était passé maître): «Die kunst um vun ein reden abzuscheiden das ware vun das unware durch das verstand, die wert geheissen beloschen latina: dialec-

tica oder lojican.

5 HRINK, Jehuda Halevy :

Diesen echten alten Text Recitierte auch der Knabe In der uralt hergebrachten Singsangweise, Tropp geheissen...

Version moderne (1863) des Praumes, en judéo-polonais (Ps. XLII, a : Mein sung is wi di pen sun a genīten [mha. geniet versahren»] echreiber).

7 Tels, par exemple, "nitel "noëln, de natalie; "plangenen "spleurer", de plangere, etc.

On cite, comme venant de l'italien, le mot \*sargenes «linceul n (it. sargano «drap grossier pour les voitures»), et de l'espagnol le nom du mets favori des Juis, — schalet ou schalent (prononcé aussi téolent et téulnt), — tant célébré par Heine 1, et qui répondrait à escalento, c'est-à-dire «plat réchaussé».

Plusieurs mots français tels que: \*preien « inviter », de « prier »; \*plett de « billet »; \*piltsel « vierge », du vieux-fr. « pulcelle » (remplacé ailleurs par le mot hébreu b'sula, prononcé bsile), etc., passèrent du judéo-alsacien dans le judéo-allemand des pays allemands.

De toutes les langues romanes, le roumain a fourni le contingent le plus important au judéo-allemand parlé dans les provinces danubiennes. Le nombre des Juis habitant ce pays et leur long séjour (plus de cinq siècles) expliquent l'action plus intense de cet élément roman.

Nous remarquons d'abord quelques accommodations phonétiques, telles que la réduction en o de la diphtongue spécialement roumaine oa (cf. tomne = toamnă) et la résolution des syllabes roumaines că et gă en ke et ge.

Une seule particule roumaine réussit à pénétrer dans le même parler : chiar « même », qui figure dans la locution très populaire s'skiar (= es is[t]chiar), au sens de « comment donc!».

Les verbes roumains ont tous subi la germanisation habituelle : a scăpa «échapper», devient skāp-en, et les désinences allemandes l'accompagnent à tous les temps et modes; ainsi : ix skāpe, di skāpest, er skāpet, geskāpet, etc. (= ich skap-e, du skap-est, er skap-et, ge-skap-et).

Des mots importants se sont introduits dans le judéo-roumain: tels que tômne — toamnă «automne», nepôt «neveu», diminutif nepot-ek-el, avec la juxtaposition de deux suffixes, polonais et allemand (cf. kod-ke-le de kode — coadă «queue»); de même tseràn (ailleurs bouer — Bauer), du roumain tăran «paysan», avec le pluriel métaphonique tserèn-er.

Quelques termes botaniques: parúmb « maïs » (ailleurs kukuruts) du roumain porumb; pèpene, de pepene « melon »; strugr (pl. strugres), de strugur « raisin »; masline « olive » (= māslinā), kože « pelure » (= coajā) et semintse « semence » (= semintā), etc.; puis des noms d'animaux tels que: čore « corneille » (= cioarā), ailleurs vrone (= pol. wrona); maimuts « singe » (= maimutā), ailleurs l'équivalent semi-littéraire aff; broske « grenouille » (= broascā), ailleurs le slave žabe, etc.

Enfin une série de mots très usuels : kántr « balance » (= cân-tár), à côté de vūg (= Wage); drēm « drachme » (= dram), forme

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Heine, Prinzessin Sabbat: Schalet, schöner Götterfunken... Schalet ist des wahren Gottes koscheres Ambrosia...

métaphonique; gerle « rivière » (= gârlă); xân « auberge » (= han), avec le diminutif xendl (= hān-d-l); magazie « grenier »; pardè « rideau » (= perdea), à côté de firhang (= Vorhang); pòkîre « poix » (= păcură), ailleurs doit (russe dögoti); potkòve « fer à cheval » (= potcoavă); tavàn « plafond » (= tavàn), à côté de stelje (du ruthène stelya), etc. ¹.

Quant à l'élément hollandais, son influence a été très restreinte et tout à fait locale. Le seul mot dérivé de cet idiome qu'on rencontre assez souvent dans les livres imprimés à Amsterdam, et qui a aussi réussi à se répandre dans le dialecte de l'Allemagne, est \*breileft «noce», du hollandais bruiloft; mais il faut observer que le mot existe également dans les différents dialectes locaux et que le judéo-allemand, à côté de lui, possède pour la même notion le terme hébraïque chassuna (xásîne), généralement usité. L'opinion de M. Grünberg, que l'élément hollandais primerait, comme importance, l'élément polonais, est une assertion dénuée de tout fondement.

Nous allons maintenant passer à l'examen circonstancié des éléments linguistiques qui forment les véritables bases du lexique judéo-allemand: l'élément allemand, fond même du dialecte; l'élément hébraïque, le plus considérable comme nombre et comme importance des ingrédients étrangers; enfin l'élément polonais, moins répandu que les deux premiers, mais assez bien représenté.

ÉLÉMENT ALLEMAND. — L'allemand, autant celui du moyen âge que celui des dialectes, constitue, avons-nous dit, le fond du lexique judéo-allemand. La grammaire de ce dialecte est exclusivement allemande, et tous les autres ingrédients étrangers. — l'élément hébraïque le premier, — ont été radicalement germanisés. En anglais seulement on retrouve un fond national primant d'aussi haut toutes les influences extérieures. Le judéo-allemand s'est montré, sous ce rapport, plus persistant conservateur du caractère national que l'allemand lui-même, dans lequel les éléments étrangers ont subi des changements moins importants.

C'est, en esset, un phénomène linguistique curieux à examiner, que celui du remplacement graduel de l'antique et sonore prononciation de la langue hébraïque par les disférentes prononciations provinciales, sourdes et assombries, des parlers locaux adoptés par les Juiss; puis de voir comment ces prononciations vulgaires, parties d'en bas, des classes inférieures, se sont lentement et insensiblement introduites dans les écoles et les

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> La plupart des mots cités se trouvent dans les deux Chroniques de Psantir (Chronique de Roumanie, Jassy, 1871, et Histoire de Roumanie relativement aux Juise, Lamberg, 1873), écrites en judéo-roumain et destinées aux classes illettrées de la société juive, en Valachie et surtout en Moldavie.

sphères savantes du judaïsme, et comment enfin elles persistent en grande partie de nos jours. Ce fait aurait pu ouvrir les yeux à ceux qui voulaient voir dans le judéo-allemand une corruption sémitique, ou le type d'une langue mixte.

Dans cette partie de notre étude, nous nous occuperons des mots, comme représentants de notions, et non comme de simples groupes phonétiques. Nous aurons donc à établir en quoi le lexique de notre parler diffère de celui de la langue littéraire, et à spécifier ainsi le caractère médiéval et dialectal du judéo-allemand.

Nous relèverons d'abord une série de mots allemands relatifs

au culte et aux cérémonies religieuses.

Schule (sil), dans le sens de «synagogue», qu'on trouve encore dans la version de Luther<sup>1</sup>; Ducange rapporte que les Juiss d'Avignon appelaient aussi Escole leur synagogue;

Jahrzeit (jurtsāt), pour «anniversaire de la mort», mot disparu

de la langue littéraire, mais conservé dans les dialectes;

Jüdischen (jidisn) «circoncire», litt. «rendre juif»: cf. allemand dialectal christen, pour «baptiser»;

Kvater (kvåtr) « parrain » (pour une circoncision), et Unterfirer (intrfirr) « parrain » (pour un mariage), ont gardé les termes allemands: Gevatter et Unterführer « Braut und Bräutigamführer ».

Si le mot lernen s'est restreint à l'enseignement religieux, la cause en est historique: toute la science était alors concentrée chez les Juiss dans la Bible et le Talmud, tandis que la littéra-

ture profane était ignorée ou honnie.

On reproche généralement au judéo-allemand d'avoir donné à beaucoup de mots allemands des acceptions étrangères à la langue allemande; ce reproche est trop souvent fondé sur une connaissance incomplète de l'évolution historique du dialecte. En dehors des cas assez rares, dans lesquels des circonstances d'ordre social ou intime ont changé le sens d'un mot, — et un changement de cette nature est une véritable acquisition pour la langue, — notre parler a, nous ne le saurions trop répéter, gardé plus fidèlement que l'allemand moderne les acceptions du moyenhaut-allemand, ou de ses dialectes<sup>2</sup>. Par conséquent, dans le

Luca, IV, 6: Und er kam gen Nazareth... und gieng in die Şchule am Sabbathtage.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Il a même gardé des formules archaïques dont le sens échappe à première vue. En voici un exemple : la formule mha. pour souhaiter la bienvenue, Gote unde mir willekommen, ou Sit mir gote willekommen, s'est abrégée en alaman en gottikam, godikem, skolkuom (Frommann, III, 345), tout comme le bavarois résume dans son laconique Tsajiskristus la phrase courante «Gelobt sei Jesus Christus!» (Schmeller, 172); eh bien, la formule stéréotype de ci-dessus est journellement répétée par la Juive à l'arrivée d'une de ses connaissances : \*s Kots! (Kotz = Gott) kim! c'est-à-dire «Sei Gott willkommen», sans nullement en connaître le sens.

domaine sémantique non plus, nous ne pouvons prendre la langue cultivée comme terme de comparaison, attendu que la langue littéraire, à cause des rapides transformations sociales, tend constamment à renouveler le sens des mots, tandis que les dialectes, pour des causes diamétralement opposées, conservent avec plus ou moins de persistance les anciennes acceptions.

Nous établirons donc, comme règle générale, qu'en dehors des cas d'analogie conformes aux tendances générales du langage, les sens des mots du judéo-allemand, qui ne se retrouvent pas dans la langue littéraire, sont purement et simplement des restes du moyen âge, des archaïsmes, qui peuvent encore aujourd'hui se retrouver dans les dialectes allemands. C'est ainsi que, suivant la voie de l'analogie, le judéo-allemand a remplacé le verbe herrschen «régner» (de Herr) par celui de kinigen, avec le même sens (de Kinig — König), tout comme l'anglais to king. Si le verbe krigen possède, en judéo-allemand, l'acception de «quereller, disputer», inconnue à la langue littéraire, c'est parce que le mot avait le même sens en moyen-haut-allemand¹: il le gardait dans la version de Luther (remplacé plus tard par zanken), et la forme réciproque, sich kriegen — zanken, circule encore dans les dialectes de la Bavière et du Tyrol¹.

Comme tous les dialectes allemands, le judéo-allemand possède un stock de mots du moyen-haut-allemand qui n'existent plus dans la langue littéraire: à côté de darsen (= [be]dürsen), il a turen (tūrn) «être permis», du mha. turren (ich, er tar) «oser», mot qui se trouvait encore dans la version de Luther, mais qui y a été, depuis, incorrectement remplacé par «dürsen».

Ce caractère moyen-haut-allemand sera surtout mis en relief dans la seconde partie de ce travail, consacrée à la phonétique. Nous nous bornons ici au vocabulaire médiéval pour en citer quelques spécimens.

Antplexen «révéler, découvrir», du mha. entblecken «sichtbar machen»;

Ends «vague, flot», du mha. ende «Flut»;

FARFLEIZEN «inonder», du mha. vervlözzen «übergiessen»;

FARSCHART «étourdi», du mha. verschart «zerstreut»;

FARTSUKEN "emporter la rapine", du mha. verzucken "schnell hinwegnehmen";

FARTUMELN «étourdir», du mha. vertumeln «betäuben»;

GEWELTIGEN «régner», du mha. geweltigen «überwältigen»;

Logel «sac», du mha. logel «Fässchen»;

HOFERDIK "orgueilleux", du mha. hoffertic "hoffartig, stolz";

<sup>1</sup> Frommann, Mundarten, III, 130.

Massa «fardeau», du mha. masse «Last»;

Palaz «temple, palais, demeure», du mha. palas «Palast, Wohnung»;

Schallen « pousser des cris d'allégresse », du mha. schallen « jubeln »;

Schwechen «profaner», du mha. (ver)schwechen «herabsetzen, beschimpsen, verderben», etc.

Pour confirmer l'existence de ces archaïsmes, nous reproduisons les passages suivants, tirés de la version la plus récente des Psaumes en judéo-polonais (de 1863).

Ps. XVIII, 16: es senen gesehen geworn di tifenis vun wasser un es hoben sich antplekt (= aufgedekt) di obgrunten vun der welt; XCVIII, 2: var di velker in di oigen hot er antplekt sein gerechtikeit...; CXIX, 18: antplek meine oigen as ich sol sehen wunder vun dein Thora.

Ps. XLII, 8: ale deine enden (= Fluthen) und deine walen (Wellen) senen ariber gegangen iber mir; XCIII, 4: di starken enden vun jam; CVII, 25: er hot nor a sog geton un hot ofgestelt ein sturmwind und

dos hot hoich of gehoiben seine enden.

Ps. LXIX, 3: ich bin arein gekumen in tifenis vun wasser un der

strom hot mich varsleizt (= überschwommen).....

Ps. XVIII, 15: arois geschikt hot er seine feilen un hot sei vartumelt (= verwirrt); XXXIX, 7: nor wi a soten geit arum der mensch, nor of gor nischt machen sei on tumel (= Unruhe); LX, 6: du host uns

ongetrunken mit wein vun vartumlung (= Taumel).

Ps. XVII, 12: er gleicht wi ein leib (Löwe) wos gelust zu vartzuken (= der des Raubes begehret); XXII, 15: wie a leib wos vartzukt (= reissender Löwe) un schreit; CIV, 21: die lemperten schreien zu vartzuken (= nach dem Raube) un beten vun got seir speis; CXXIV, 6: geloibt is got wos er hot uns nit awek gegeben var a vartzukung (= Raub) zu seiere zener (Zähne).

Ps. VIII, 7: du host im gemacht gewelligen (= herrschen) iber di

werk vun dein hent; XIX, 14: sei soln nit geweltigen iber mir.

Ps. X, 4: der roscho mit sein hoferdiken (= stolzen) ponim meint, er wet nit forschen, es is nito kein got; CXL, 6: bahalten hoben hoferdike (= hoffartige) leit a netz far mir un strik.

Ps. LVI, 9: leig meine treren in dein logel (= Sack); CXIX, 83: wen

ich bin geworn wi ein logel in roich.

Ps. LXVI, 11: du host uns areingebracht in ein gesenknis, du host

arof geleigt schwere masso (= Last) of unsere lenden.

Ps. V, 8: ich wil mich buken akegen dein heiligen palaz (= Tempel) mit forcht var dir; XI, 4: got in sein heiligen palaz, got wos in himel is sein stul; XXVIII, 2: wen ich hoib of meine hent zu dein heiligen palaz; XLV, 17: sei kumen on in palaz (= Palast); LXIX, 26: seir palaz (= Wohnung) sol wern wist un in seiere gezelten sol nit sein kein einwoiner.

<sup>1</sup> Mha. gezelt «Zelt».

Ps. XCV, 1: lomer schallen (= frohlocken) zu dem fels vun unser hilf; LXV, 14: sei schallen (= jauchzen) ouch singen sei; XXXIII, 3: spilt schein (schön) mit schallung; XLVII, 6: got is geworn derhoiben

bei schallung . . . . .

Ps. LXXIV, 7: sei hoben varbrent in feier dein bes-hamikdosch, bis in der erd hoben sei varschwecht (= entweiht) dem gezelt vun dein nomen; LXXXIX, 32: wen sei weln varschwechen meine gesetz, un meine mitswos weln sei nit hiten; ib 41: du host varschwecht zu der erd sein kroin....

Le judéo-allemand possède de même un nombre considérable de mots dialectaux ou provinciaux tels que :

GOIDER «goître», bavarois goder «Gurgel, Schlund» (du mha. goder, id.);

Grabeln «tâtonner»; — bav. grabbeln «greisen, tasten»;

Gragern «faire du bruit»; — tyrol. gragela «lärmend und zankend reden», souabe grageln «streiten»<sup>2</sup>;

GRATSCHEN «gratter»; — bav., souabe et francon. grätschen

«ertappen», silésien gratschen «kratzen³»; Іккист «du moins»; — francon. et mha. ēckert «nur, bloss»;

Knetschen (knětěn) «écraser»;—bav. knötechen « quetschen »;

Lekuch (lēkix) «patisserie»; — bav. lekuch (du mha. lebkuche et lekuche «Zuckerbrod»);

MESCH "laiton"; — souabe mosch et moss (du mha. messe "Messing");

MILTER (milty) "auge"; bav.-autrich. molter (du mha. muolter et

multer « Mulde »);

Parschoin « personnage » (plutôt ironique); — autrich. et bav. parschon « Person »;

Pregen «griller»; — bav. bregeln (du mha. pregeln «braten»); Pugasche «foule»; — tyrol. bugaschi «Gesindel» (du français

«bagage»);

Schretele "incube"; — dial. schretel "Kobold, Wichtlein" ou schretele "incubus" (du mha. schretel, de schrat "Waldteufel");

Walgern «rouler»; — bav. et silésien walgern «rollen» (du mha. walgern = walgen «wälzen»), etc.4.

Dans le vocabulaire d'un dialecte, comparé à celui de la langue littéraire, on peut distinguer trois procédés généraux qui se retrouvent dans tous les parlers populaires : le triage, parmi des synonymes, d'un terme unique pour exprimer l'idée respective;

3 Ibid., I, 348; IV, 169.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Forme abrégée de lossen mir et qui répond à la locution littéraire lasset uns...

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Frommann, Mundarton, III, 301.

<sup>\*</sup> Tous les mots que nous venons de citer sont samiliers au judéo-valaque.

l'importance donnée à l'expressivité dans les conceptions du peuple; enfin les recours fréquents à des diminutifs pour exprimer

le sens des formes primitives.

La langue littéraire a tiré des différents dialectes une riche moisson de termes synonymes, qu'elle utilise avec un sentiment esthétique tout particulier; elle emploie tel terme en poésie, tel autre en prose, un troisième dans le style familier, un quatrième dans le style vulgaire, etc.; les dialectes n'ont que faire de cette richesse apparente, de ce luxe raffiné, et se contentent de l'indispensable: Aar et Adler, Born et Brunnen, beginnen et anfangen, billig et wohlfeil, Fittich et Flügel, Haupt et Kopf, Athem et Odem, Lippe et Lesze, etc., seront représentés par une seule expression, sans qu'il en résulte un grand dommage pour le lexique du dialecte. Ou bien les deux synonymes deviennent indépendants par une différenciation logique, comme reden et sprechen: le second s'est limité en judéo-allemand à la récitation des formules magiques (cf. mha. sprēchen « wovon abwendig machen »).

Le peuple s'efforce partout de revêtir ses idées de formes expressives matérielles et palpables. C'est à cette tendance que les dialectes doivent leur véritable originalité et elle est une inépuisable source de rajeunissement pour les langues littéraires. Le vocabulaire de chaque dialecte doit être analysé à ce point de vue, si on veut y surprendre les conceptions originales, les idées sur lesquelles l'attention du peuple s'est fixée. Quelques unes de ces conceptions peuvent être anciennes, et par conséquent communes à différents dialectes; d'autres, créations plus ou moins modernes, sont propres à une manière spéciale de voir et d'ap-

précier le monde extérieur.

Nous réunissons plus loin, dans une liste qui sera complétée dans le glossaire annexé à cette étude, un certain nombre de mots dialectaux qui sont autrement représentés dans la langue littéraire 1.

ABEND = AUF DER NACHT (of dr naxt), mais aussi uvņt, surtout dans la formule de salut:  $gitn \bar{u}vnt = guten \ Abend$ ; cf. Ps. Lv., 18: ich ruf zu got un got wet mir helfen, owent un fri morgen un in mitten tog tracht ich un sifz...

ANBETEN = BUCKEN (biken): mha. būcken "neigen"; cf. Ps. LXXII, 11: es weln sich buken zu Im ale kinigen; LXXXI, 10: es sol nit sein bei dir ein obgot un du solst dich nit buken zu ein fremden got.

Anpangen = Anheben (unhēbn): cf. francon. anheben "beginnen", autrich.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Les mots suivis par l'indication du volume et de la page se réfèrent à la revue de Frommann, Die deutschen Mundarten, Nürnberg, 1854-1877, sept volumes; les mots moyen-haut-allemands sont pris de Lexer, Mittelhochdeut-sches Wörterbuch, Leipzig, 1872-1878, trois volumes. Les citations des psaumes ont été faites d'après la version judéo-polonaise mentionnée plus haut.

onhöben « anfangen » (1, 60; 11, 185); Luther: wenn der Mensch auf höret, so muss er anheben; Hölty: und die Grabgesänge heben an (Grimm).

Anziehen = Anthun (untin): cf. tyrol. anthun «sich ankleiden», francon. anthun «das Gewand anlegen» (1, 60); Luther (Deuteron. 25, 5): ein Mann soll nicht Weiberkleider anthun; Göthe: in Sammet und in Seide war er nun angethan (Grimm).

Arzt = Doctor (doktr), comme dans les autres dialectes; de la le verbe

doktrn «se soigner»: bav. doktern «Medicin nehmen».

AUGENBRAUE = BREM : bav. bram, pl. brām (de Bram « bord », mha. brēm); cf. Ps. xi, 5 : seine oigen sehen, seine brēmen pruven di menschen: LXXVII, 3 : du halst zu di brēmen vun meine oigen.

AUSBREITEN = SPREITEN (\*sprēitņ): mha. spreiten «ausbreiten, überdecken», angl. spread, probablement en rapport avec Spreu «balle (de blé)», d'où varspreien ou zuspreien «zerstreuen»; cf. Ps. xviii, 15: arois geschikt hot er seine feilen un hot sei varspreit; xx, 15: un es hoben sich zuspreit ale meine beiner.

Bach = Trich  $(td\chi)$ ; cf. Ps. 1, 3; er is gleich wi a boim wos is geflanzt of teichen-wasser; cxxxvii. 1: bei di teichen vun Bowel dorten senen mir gesessen un geweint, as mir hoben sich dermant an Tsion.

Beginnen = Anheben; voir anfangen.

Bereiten = Greiten (greiten): mha. gereiten w sich zurecht machen, rüsten w; cf. Ps. xxIII, 5: di greitst far mir dem tisch; Lxv, 11: do host ongegreit seier korn.

Betauber = Dill (dil), d'où dillen «betauben» : bav. dill « verwirrt»; cf. Ps. Lxxvi, 8 : sei senen geworn fardilt, di harte herzer; Lxxvii, 5 : ich bin fardilt un kon nit reden...

BETTTUCH = LEILACH (lālex): mha. līlach, de līn-lach « Leinenzeug », bav. leilich; mot employé encore per Heine:

Der Nebel, der das Schlachtfeld bedeckt Als wie ein weisses *Leilich*, Zerfloss almählich...

BUCKEL = HÖCKER (hoiker): mha. hocker, id.

Denn = warum  $(v\bar{u}r_n)$ : cf. Ps. xxxvui, 5: nischt is mer gesund in meine beiner..., worum meine sind  $(S\bar{u}nde)$  senen mir beiner kop.

DICHT = GEDECHT: mha. gediht "häusig", bav. gedicht "dicht": cf. Ps. x, 9: wi a leib (Löwe) in sein gedechten weldl; xviii, 13: vun di gedechten wolken.

EITER = MATERIE: mha. matërje id., en tyrol. matëri (IV, 2).

Erfahren = gewahr verden (gevür vern).

ERGREIFEN = DERGREICHEN (drgrāxn): ergreifen + erreichen; cf. Ps. vII, 6: sol nochjogen mein feind meine seil (Seele) un sol ir dergreichen; xL, 13: es hoben mich dergreicht meine sind un ich ken nit mer sehen.

Erinnern = Ermannen (dṛmânn): souabe dermuna (vii, 390); mha. ermanen «erinnern», comme dans le «Pauvre Iwein»:

Do wart sin herze des ermant, Wie er sin ere und sin lant Hete verlorn und sin wip...

cf. Ps. xxii, 28: sei weln sich dermanen un weln sich umkären zu got ale

vun der welt; Lyxviii, 35 : wen er hot sei derschlogen, hoben sei hoin gesucht un hoben wider a mol geforscht got, un hoben sich nt as got is seiere starkeit...

CHER = FOCHER  $(fo\chi r)$ : dial. focher «ventilabrum», siles. fochern

ern » (iv, 168).

IND = LUGER: déjà en 1488, luoger (Perles); mha. lugen «lauern»; . v, g: got, fir mich in deine gerechtikeit vun wegen meine *lugers*; : er wet zurikgeben dos beis (Bose) zu meine luger; Liv, 3 : es mich varschlingen meine lugers den gazen tog... Voir lauern. LSEN = STEIN (štēin); cf. Ps. LXXI, 3; worun mein stein un mein

g bistu...

uss = Teich (tax); voir Bach.

йнятиск — Амвецяян (unbāsņ); bav. id., d'où aussi *Imbiss.* 

BAREN = GEWINNEN: mha. (ein kint) gewinnen «zeugen».

NÜGEN = KLECKEN: mba. id., bav. klecken «ausreichen».

висит = виситрияти : mha. *rëhtvertiq: «* gerecht, rechtschaffen »; r, Hiob, 9, 2: dass ein Mensch nicht rechfertig bestehen mag gegen cf. Ps. xxxII, 11: singt ir al wos ir seit retchfartig in harzen... SCHWIND = GACH (gech, gich): mha. gach «schnell», francon. gacho); cf. Ps. c11, 4: in dem tog wos ich ruf, entser mir gich... stern = nechten (nextn): mha. nehten «gestern Abend» (avec ce

léjà dans les Nibelungen), litt. «vergangene Nacht», vieux datif add, aujourd'hui répandu dans l'Allemagne du Nord et du Centre : achten, souabe nahti «gestern» (11, 180; IV, 36); cf. le grec tsacoέπφέρι (< έσπέρι) «hier», c.-à-d. έσπέρα = έχθές, et le slave mhierm, de večeru msoirm (d'où en judéo-allem, večere mdinerm);

STERN == BJUNECHTEN (ēinneχίη).

unden = grundpestigen : mha. gruntvestigen id.; cf. Ps. Lxv, 7: s er grundfestigt di berg mit sein koach; LxxvIII, 69: wi di erd wos

si gegrundfestigt of eibig (ewig)...

SEN = PRIND HABEN (fant kubn): locution formée analogiquement s lieb haben = lieben; chez Luther, elle a le même sens que la lofeind sein "hassen"; Luca, 19, 14: seine Bürger aber waren ihm cf. Ps. v. 6: du host seind ale wos ton umrecht...

ASTELLEN = VEBRICHTEN (farextu): mba. verrichten «in Ordnung

mr. rte = gezelt : mha. gezëlt id.; cf. Ps. xvi, i : got, wer mog woinen n gezelt? wer mog ruhen of dein heiligen barg?

 $\mathbf{Annishhod} = \mathbf{Bockshorn} (\mathbf{boksrn}).$ 

PER = Kneiper (knapr): cf. Kneiper « Tauchergans », nd. knieper ht¬ (Grimm).

CHE = Kloster (kloistr).

RB = Kober (koibr): mha. kober «Korb, Tasche».

мкнит = Krenk : mha. *krenke* a aussi le sens de «Krankheit» : schwere krenk... bav. krenke «Kränklichkeit», francon. aux ende Main "épilepsie" (III, 120); cf. Ps. xLI, 9: a krenk wos is nit ı heilen is in īm arein gegossen...

us = Reif (reif).

BL = KAULE (koul): en Silésie [Fleisch]kaule «Kloss als Speise», à e *kige «* Sobbathspeise ».

Kümmern = harren (hārn).

KUTSCHER = ANTREIBER (untrabr).

Lächeln = schmeicheln (šmēixin): cf. anglais smile; Ps. xxxvi, 3: si schmeichelt zu Im in seine oigen...

LAGER = GELEGER: mha. et bav. id.; cf. Ps. xxxvi, 5: umrecht tracht er of sein geleger...

LAST = MASSE: mha. masse, id. (cf. plus haut).

LAUERN = LUGEN: cf. Ps. x, 8: er setzt sich in der lugung vun derfer... seine oigen lugen of dem oruman; LVI, 7: sei versamlen sich, sei lugen, sei hīten meine trit. Voir plus haut Feind.

Lehren = Lernen (lērnn) réunit les deux sens comme en mha. et dans

les dialectes allemands actuels.

LEIGHT = GERING (gring') : mha. geringe «leicht und schnell» ; la langue littéraire n'a gardé que le sens figuré.

METZGER = HACKER: mha. (vleisch) hacker.

MITTAG = WARMES: mha. warmuos (warm muos) « cibi ex oleribus -. autr. woarmas « Frühstück » (v, 107); bav. woremes « Frühstück » Bayrisches Wörterbuch, 1, 292 et 847.

Munde = Maul (moul): mha. mul a aussi le sens de « Mund »: das

blut im ran über mul und über bart (Lexer).

NIEMALS = KEINMAL (kēinmūl): platīd. keinmol (1, 508): cf. Ps. xvi, 5: wer es tut asoi falt kein mol nit anider.

OFT = VIBL MAL (fil mūl); cf. Ps. LXXVIII, 40: wi vīl mol hoben sei im wider gespenigt...?

OHBIM = VETTER (fetr): mha. vetter "Vatersbruder".

Ohrfeige = Patsch (d'où le verbe patschen), onomatopée commune aux dialectes et qui se trouve encore dans Goethe (Goetz v. Berlinchingen III, 11: Und wenn ihr seht dass sie mich angreisen, so fallt ungesäumt in die Seiten. Wir wollen sie patschen); Ps. xlvII, 1: ale velker, patscht mit di hent.. cf. Flaska (fläsk'), id., mha. vlasche « Maulschelle », autr. flaska, id.; une onomatopée identique est Boch (cf. pochen) pour Faustschlag.

PFLUG = ACKER (akr), importante métonymie.

PLAUDERN = PLAUSCHEN (ploušn): bav. plauschen "schwatzen" (iv, 333). Rātsel = Reteniss (rētenis): mha. retnuss "Rätsel"; Ps. LXXVIII, 2: ich wil ofenen mit gleicheniss rēid mein moul, ich wil ousreiden retenissen vun varzeiten.

RAUPE = ABFRESSER (ubfresr): die Raupen fressen alle Blätter ab (Grimm); cf. Ps. LXXVIII, 46: er hot obgegeben zu dem obfresser seier frucht; cv, 35: er hot geheissen un der heischreck (Heuschrecke) is gekumen un der obfresser gor on a zol,

RIECHEN = SCHMECKEN: mha. smecken "riechen, dusten", de même dans les parlers alaman et bavarois; cf. Ps. cvi, 7: a nos hoben sei un kenen nit schmeken.

Rund = Keulig (kālexik: Keule + ig, Keule étant un doublet de Kugel); voir plus haut.

SCHÄDEL = TOTER KOPF (tõitṛkop); mha. toter kopf « calvaria », plattd. dotnkopp (11, 27).

SCHAUEN = GUCKEN (kiken): mha. kieken, hol. kiken, a pénétré dans les dialectes mitteldeutsch et de là en oberdeutsch, et a banni presque dans

tes langues nordiques le verbe «schaueu»: cf. Ps. LXVI, 7: seine ougen kuken of di velker; LXXXIV, 11: un gerechtikeit kukt arois vun himel: cII, 20: er hot arobgekukt vun sein heiliger hoichkeit; got hot vun himel sich zugekukt zu der erd.

SCHENKEL = DIECH (dīx): bav. et silés. diech «Keule am Geflügel»

( == mha. diech "Oberschenkel").

Schimpfen = Sudeln (sidln): mha. sudelen "beschmutzen"; cf. Ps. xxxv, 15: sei hoben gesidelt un nit antschwigen geworn; Lv, 13: nit a feind sidelt mich, wos ich wolt vartrogen...

Schnecken = versuchen (farsīxn): mha. versuchen «kosten».

Schmerz = wehtag (vētik): mha. wetac "Leiden"; cf. Ps. xxxvi, 19: mein weitog steit stendig akegen mir: Lxvni, 7: a zitternis hot sei ongenumen dorten, a weitog wi vun a gewinerin.

Schmetterling = Sommervögelein (simrfegele): westfal. sumerfugl(iv, 77).

SCHMUTZIG = KOTHIG (koitik').

Schulter = Achsel (aks!).

Schürze - Vortuch (fartix): bav. fürtig ~ Schürze » (1v, 455).

Schwanger (sein) = tragen (trügn): mha. trägen «tragen im Mutter-leibe».

Sclave = Knecht: de même chez Luther (Genèse, xl., 17: der hebräische Knecht (Joseph) den du uns herein gebracht hast...).

STOCKWERK = GARN (gūrn): mha. gaden, bav. gaden et garn (Schmeller, 871); cf. Ps. civ, 4: der wos macht vun wasser baltens (Balken) far seine goren; ib. 13: er macht ontrinken berg vun seine gorens arob.

Stossen = stüppen (štîpņ): mha. stupen - stacheln, antreiben, weg-stossen -.

STRUMPF = Socke (sok): mha. socke "Strumpf".

Suppe = Jauche (joux): cf. le polonais jucha "jus" (dimin. juszka); le sens péjoratif ("jus de fiente") date du xvi siècle: " es bedeutet im xv Jh., wo es sich zuerst landschaftlich nachweisen lässt, sowie in xvi, nur Brühe, Suppe " (Grimm, s. v. Jauche).

TANNE = TENNENBAUM (temploim): mha. tanboum "Tanne".

TASTEN TAPPEN (tâpų): cf. Ps. cxvt, 7: seiere hent sei kenen nit

tapen . . .

TAUSCHEN = BEI TEN (bātņ): mha. biuten "tauschen, handeln", bav. benten "verteilen"; cf. Ps. xLvi, 3: wen di erd wert varbiten un wen barg fallen arein...; cii, 27: sei ale weln wi a kleid zufoulen, wi a kleid beitst du sei iber un sei weln sich obbeiten.

TROMMEL = PAUKE (pouk).

UBERALL = UN UND UN (imidîm): mha. ummedumme ~ überall ~, en Carinthie umadum ~ ringsum ~ (1v, 244, 548).

ÜBERLEGEN = KLÄREN (klērņ): mha. klaeren «klar machen»: cf. Ps. XIII, 3: bis wanen wel ich alz klēren etsos in mein seil (Seele)?

Uhr — Seiger (, ēiger): mha. seiger « Uhr », primitivement « Sand-, Wasser-Uhr », d'où aussi le polonais zegar.

VATER -- TATE (tâte): bav. tatta, tyrol. tate, etc.

Verbergen — Behalten (bahâlin): mhd. behalten « verwahren »; cf. Ps. xvi, 8: hit mich wi di schwarzapel vun oig, in dem soten vun deine sligel solst mich bahalten; xix, 8: keiner nit ken sich bahalten far ir hitz.

verwandter – Freund (frant): de même en Tyrol, Hesse, Bavière

MÉM. LING. - XII.

(Schmeller, 1, 614); ailleurs aussi la notion de ~ parent ~ est rendue par celle d'~ ami ».

WARUM = FÜR WAS? (far vus?).

Wasche = Gerat (gret): bav. gerait « Zeug ».

ZIMMER — STUBE  $(\tilde{s}\tilde{t}ib)$ : mha. stube ~kleines Wohnhaus », tyrol. id. (iv. 2).

ZÜBNEN = BÖSERN (bēṣṛn): inha. boesern ~schlechter werden, ärgern~;

bav. bosern "zornig sein".

ZUSAMMEN = IN EINEM (inēinm): mha. in ein «zusammen»; cf. Ps. xiv, 3: ale in einem senen sei vardorben; xxvi, 4: ich bin nit gesessen in einem mit falsche menschen.

Zuspeise = Zunüse (tsimis): mha. zuomüese «Zuspeise», souabe Zimmes id.: chez Elie Levita: zumis «légume» (= Gemüse).

Lazare Sainéan.

(A suivre.)

# À PROPOS DES INITIALES LATINES.

On sait l'extrème importance de la disposition des mots dans la versification latine archaïque, en particulier dans la portion de vers qui suit la coupe principale. Ainsi, il peut sembler à première vue indifférent, au point de vue métrique, qu'une succession de cinq longues soit répartie d'une manière quelconque entre les mots qui les forment : il n'en est rien, et si, dans le second hémistiche d'un vers trochaïque ou ïambique, ces mots sont l'un un spondée \_\_\_, l'autre un molosse \_\_\_, ils doivent se présenter dans cet ordre \_\_\_, \_\_\_, et non inversement. Ce qui est vrai des groupes de deux ou trois longues est vrai aussi de leur monnaie, et à supposer que la structure générale du vers permette de faire succéder indifféremment les longues et les brèves de cette saçon, ou-ouo-ou de cette autre ouo-ou-, deux mots ouet occo- ne pourront se présenter que dans cet ordre co-, ouce, et non inversement. Ces règles sont en relation étroite avec des observances métriques que ce n'est pas le lieu de rappeler. Nous les examinerons ici à un point de vue différent 1.

La question est traitée au point de vue métrique dans HAVET-DUVAU, Cours élémentaire de métrique grecque et latine, 4° éd., \$\$ 267 et suiv., spécialement \$ 276.

Si l'on compare quelques exemples, pris au hasard, de groupements licites (type ——, ———, et sa monnaie) avec ce que donneraient les mêmes groupes renversés, on constate que le résultat de l'observance que nous venons de rappeler est de doubler le nombre des coïncidences de l'initiale du mot et du temps marqué du vers. Dans le tableau ci-dessous, les syllabes frappées du temps marqué sont en caractères gras:

FORMES LICITES.

tecum coniunctus mores meliores ludo fidicinio tabulis exscriptos merito meditabar iussit dimidium FORMES ILLIGITES.

coniunctus tecum meliores mores fldicinio ludo exscriptos tabulis meditabar merito dimidium iussit

Cette coïncidence du temps marqué du vers et de l'initiale du mot dans les seuls groupements licites est, sans aucun doute, un fait dont il convient de tenir compte dans l'étude de la nature spéciale des initiales latines. Non que nous voulions en conclure que les initiales latines aient eu, à l'époque de Plaute, une intensité propre, comparable à celle qu'acquérait accessoirement toute syllabe frappée du temps marqué; mais leur caractère propre était tel que la coïncidence de l'ictus et de l'initiale était en quelque mesure recherchée par les poètes.

Ce n'est pas ici le lieu de traiter la question infiniment complexe et obscure de la qualité propre des initiales latines. Rappelons seulement que, dans le développement postérieur du latin, et d'une façon très nette, en particulier, dans le gallo-roman, les syllabes initiales non accentuées, c'est-à-dire, au point de vue roman, non frappées de l'ictus du mot, ont un sort différent à la fois de celui des syllabes toniques (fortes) et des syllabes atones (faibles) non initiales. Elles ont, dans une certaine mesure, échappé aux altérations qu'ont subies les premières, et aux affaiblissements qu'ont subies les secondes : c'est-à-dire qu'elles apparaissent moins comme ayant été prononcées avec plus d'intensité (l'intensité est une cause fréquente d'altération du timbre), qu'articulées avec plus de netteté que les non-initiales. De là, par exemple, les doublements de consonnes, à l'initiale, en italien, étudiés autrefois par M. H. Schuchardt (Romania, t. VI, p. 593).

Une telle qualité de l'initiale, sans être exactement l'intensité, est plus compatible avec l'ictus qu'avec la dépression rythmique; de là une certaine propension à faire tomber l'ictus sur les initiales. Mais toute la versification de Plaute contredit l'hypothèse d'une intensité propre aux syllabes initiales, à cette époque.

Il est à peine besoin de faire remarquer que la recherche de

l'allitération, à titre d'ornement accessoire de la versification archaïque, rentre dans le même ordre de faits. L'allitération, fréquente chez Plaute, se retrouve à un plus haut degré dans le vers saturnien. D'autre part, dans ce dernier système de versification, une observance essentielle, la règle de Korsch, a pour résultat d'amener le retour des initiales non sous le temps marqué, — si l'on admet que le saturnien soit véritablement un vers ïambique, — mais, du moins, à des places régulières:

consol, censor, aidilis in., fin.; — in.

et non, ce qui serait conforme à l'ordre de la prose, mais contraire à la règle de Korsch :

aidilis, consol, censor in., m., fin.: - in., fin.; - in.

Louis Duvau.

### $\lambda$ propos de ἄεθλον<sup>1</sup>.

Dans l'un des derniers fascicules du Journal de Kuhn (XXXVII, p. 405). M. Zupitza reprend pour son compte le rapprochement proposé par Georges Curtius entre le grec ἄεθλον et le gothique wadi "gage". Il déclare avec une certaine solennité que le rapprochement fait partie du "fonds inaliénable de l'étymologie gréco-allemande" (gehört zum eisernen bestande der griechischen wie nicht minder der deutschen etymologie).

Pour M. Zupitza, ni la différence du seus, ni les difficultés de phonétique ne sont un empôchement... Mais une affirmation, si catégorique qu'elle soit, ne peut tenir lieu de démonstration. Entre le bas latin vadium, origine du gothique wadi, et le grec žeblos, il n'y a aucune espèce d'affinité. Ce « fonds inaliénable de l'étymologie gréco-germanique» a besoin d'une revision sévère et exempte de parti pris : il contient un certain nombre de valeurs n'ayant plus cours.

Michel Bréal.

<sup>1</sup> Voir ces Mémoires, VI, 130.

### NOTES

SUR

### LA TRANSCRIPTION ARABICO-MALGACHE

D'APRÈS

#### LES MANUSCRITS ANTAIMORONA.

L'islamisation des tribus maritimes de Madagascar n'a pas laissé de traces profondes. J'ai indiqué dans mes Musulmans à Madagascar et aux îles Comores l'itinéraire probable des migrations arabes, l'époque très incertaine de leur arrivée dans la grande île africaine, l'accueil fait aux prétendus envoyés du Calife de la Mecque 2 par les tribus de la côte orientale, et les causes nombreuses et-diverses de l'échec des propagateurs de l'Islàm. Les Malgaches n'ont retenu du Qorân que les formules pieuses analogues aux invocations propitiatoires du culte indigène; le sikidy s'est augmenté du l'alphabet à langue, plus particulièrement les dialectes des provinces maritimes, s'est enrichie d'un certain nombre de mots arabes ; enfin, l'usage de l'alphabet arabe, employé d'abord par les ombiasy 6 et les mpisi-

1 Paris, in-8°, 1° partie, 1891; 2° partie, 1893; la troisième partie, actuellement sous presse, paraîtra au commencement de 1902.

<sup>2</sup> Cf. mes Musulmans à Madagascar et aux îles Comores, 2° partie, p. 63-68, et Flacourt, Histoire de la grande isle Madagascar, Paris, 1661, in-8°, p. 17-18. Flacourt, qui a décrit avec un soin scrupuleux les mœurs et les usages des Antanosy et des tribus voisines, est un guide peu sur en ce qui concerne la date et les circonstances de leur islamisation. Il accepte, par exemple, les conséquences d'une légende qui fixe au commencement du xvi° siècle l'arrivée d'une mission arabe envoyée par le Califfe de la Mecque. Nous savons, au contraire, que les Khalifes ne résidaient plus à la Mekke depuis la fin du vu° siècle et que le Khalifet fut anéanti par les Mongols en 1258. Cf. à ce sujet l'article de M. René Basset sur les brochures malgaches de M. Max Leclerc (Bulletin de la Société de géographie de l'Est, 1888, 2° et 3° trimestres, p. 336; Nancy).

3 Art de la divination.

\* Litt.: la science du sable, géomancie. Cf. mes Musulmans à Madagascar et aux des Comores, 11 partie, p. 73-100.

<sup>5</sup> J'en donne la liste complète dans la 3° partie de mes Musulmans à Mada-gascar.

Sorciers.

NÉW. LING. -- AII.

1 1

kidy pour la divination et la confection des amulettes, s'est généralisé chez les peuplades des côtes sud-orientale et nord-occidentale. Ce sont des marques évidentes de contact prolongé, mais non d'influence prépondérante; elles dénotent un effort de propagande soutenu et témoignent d'un insuccès inhabituel à la pénétration islamique. Le Malgache s'assimile volontiers les mœurs, les croyances et les méthodes étrangères qui ne doivent pas modifier sensiblement son état physique et moral. Sa philosophie tient tout entière dans le proverbe : mamy ny aina. «La vie est douce telle que nous ont appris à la vivre nos ancêtres. Les dieux bienfaisants fertilisent la terre, fécondent les troupeaux, gardent les villages et protègent le foyer. Que Andriamanitra 2 soit béni de sa paternelle sollicitude! Nos offrandes à Angatra 3 apaisent sa colère et sa soif de deuil et de sang. » Cette profession de foi naive et simpliste exclut toute volonté d'un relèvement social, tout désir de changement progressiste, toute recherche d'un avenir différent du présent. L'innovation ne l'attire pas, si elle a pour résultat de contraindre à une besogne assidue ce travailleur intermittent; de rendre vertueux et sobre ce Polynésien léger, sans morale et amant de l'alcool; de convertir à un dogme sévère comme l'Islam ou élevé comme la foi chrétienne cet épicurien sceptique, fidèle aux seules dévotions utilitaires, qui ne prie que le dieu du mal, pour se préserver de ses maléfices. Les tribus musulmanes n'ont en somme conservé que la lettre du Qoran. si je puis ainsi dire. La littérature indigène était seulement orale pendant la période antéislamique malgache. La langue écrite date des migrations arabes; elle en est le principal et presque l'unique souvenir.

L'alphabet arabe — d'une langue sémitique flexionnelle — a dû subir d'importantes modifications phonétiques pour transcrire, inexactement encore, les consonances malgaches — d'une langue polynésienne agglutinative. — J'ai indiqué dans une précédente étude <sup>5</sup> l'équivalence des lettres spéciales aux deux langues; je vais les rappeler en y ajoutant les transcriptions nouvelles du créole français en caractères arabes.

I se prononce a. Il est employé quelquesois comme consonnevoyelle, souvent comme voyelle simple au lieu du fath'a, souvent aussi comme lettre d'appui de la consonne précédente déjà voca-

<sup>1</sup> Devins; ceux qui devinent l'avenir par la pratique du Sikidy.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Litt. : Andriana, le prince; manitra, parfumé, odoriférant. C'est le génie du bien.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Le génie du mal.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Antéislamique doit s'entendre : avant l'introduction de l'Islam à Mada-

Les Musulmans à Madagascar, 1<sup>re</sup> et 3° parties, passim.

lisée par le fath'a; enfin, comme signe nul, sans valeur phonétique ni orthographique. Exemples:

```
afara 2, derrière;
      akory, comment;
C3.
          1 i, un;
         avou , vous;
C.
         J alé, allez;
C.
        پایا zaza, enfant;
M.
        بابا baba, père;
      viavy, femme; وياوي
M. .
       mifoha, se lever;
       ج آا loranzi, l'orange;
M. اطلط العلم talata, mardi;
         الًا الله la, il n'y a pas;
C.
    ; zoli, joli, bon جُوْالِيْ
      soté, sortez.
C.
```

e prononce b comme en français et en arabe. Exemples :

1 M. indique les mots malgaches.

3 C. indique les mots créoles. J'en donne l'étymologie dans la traduction du vocabulaire créole-antaimorona.

Nous avons employé pour le créole une transcription française se rapprochant le plus possible du mot français dont il provient.

L'alphabet européen usité à Madagascar a été introduit par les missionnaires anglais de la Société de Londres, qui ont ouvert la première école européenne à Tananarive vers 1820. Les lettres c, q, u, w et x n'existent pas en malgache; o se prononce ou, et j, dz; i final s'écrit y. Nous avons indiqué la chuintante par , le son gn par n tildé et ng, comme dans l'allemand engel, par n. Ces trois consonances sont particulières aux dialectes des provinces et n'existent pas en antimerina ou hova.

se prononce généralement &, rarement t et quelquesois s. Exemples :

M. تى tsy, ne pas;

M. 🔀 tsara, bon;

M. تكُوّ tiako, j'aime:

C. تَمُوْدِيْ samoudi, samedi;

C. مُرْتِ marsé, marchez.

ne s'écrit pas en malgache. La double consonne te se transcrit par , comme on vient de le voir dans les exemples précédents.

z se prononce quelquesois z, généralement dz pour la transcription du j malgache, jamais dj comme en arabe. Cette dernière consonance n'existe pas en malgache. Exemples:

- M. izam-bazaha, noms de nombre français;
- ozouzou, onze; وُذُجُوٌ
- coua, oie; جُوَّ
- M. سُوْجُوّ sonjo, plante comestible;
- M. Mojanga, ville importante de la côte nord-ouest'.

z se prononce comme h dans hauteur. Cette aspirée arabe spéciale ne se rencontre que dans les mots arabes passés en malgache. Exemples:

M. اللَّهُ alahady, dimanche<sup>2</sup>;

M. غَمْدُ Mohamado, le prophète Moh'ammed '.

 $\dot{z}$  n'existe pas en malgache. Il se prononce k dans les mots d'origine arabe où cette lettre s'est conservée.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Improprement appelé *Majunga*. Cette inexplicable orthographe a présalu et est devenue officielle.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> De l'arabe الاحد.

<sup>3</sup> De l'arabe عند.

### Exemples:

M. اللَّخْشِيُ alakaminy, jeudi ';

خارجا karija, terme de géomancie?.

s'écrit s pour le différencier du s. Il se prononce d comme en français et en arabe. Exemples :

- C. لِيْدِيْ lidi, lundi;
- C. ş di, deux:
  C. ş j adiva, devant;
- M. مُدُن mandoa, vomir:
- M. Isi adala, fou.

 $\dot{s}$  se prononce j(dz) et quelquefois z. Exemples :

- M. Jii manjaka, régner;
- C. نِيْدِيْ dzidi, jeudi;
- C. اُسِذِي asizé, asseyez-vous.
- se prononce r comme en arabe et dans l'italien ricord Exemples:
  - C.
  - ri, riz; مکریدی *makarid*i, mercredi:
  - ېرٽير darira, derrière; C.
  - toura, trois; C.
  - فريْ fary, canne à sucre; M.
  - 🚧 maro, beaucoup; M.
  - mahery, fort. M.

el-Kharidjah.

De l'arabe الميس.
 De l'arabe المرابع en dehors, sortant. Karija, qui est usité seulement comme terme de géomancie, représente la xu' figure du الرما 'Otbat' متبة المارجة, علم الرما 'Otbat'

- j se prononce z. Cette lettre se rencontre surtout dans les mois arabes passés en malgache. Exemples :
  - M. ازُبَانَا azobana ¹, nom du 16° jour du mois;
  - M. زُهُو zohora, terme de divination \*;
  - M. خور zahitra, radeau de bambous.

se prononce s comme en arabe et en français dans son. sage. Exemples:

- C. نونع disiman, doucement;
- C. سُوْسِي soci, sorcier;
- C. سيسى sisi, six;
- M. وسر voasary, orange;
- M. ساسر sasatra, fatigué;
- M. سَاهَى sahaza, suffisant.

se prononce ch (s) comme en français et en arabe. Cette consonance n'existe que dans les dialectes provinciaux qui emploient souvent la chuintante au lieu de la sifflante antimerina<sup>3</sup>. Exemples:

- M. مُشِيّن mașina, salé. Antimerina : masina;
- M. ښې وي بنوې, neuf. Antimerina : sivy ;
- G. دشي dipi, dix ';
- C. جمشي dimanei, dimanche.
- De l'arabe البانة ez-zoubânat.
- <sup>2</sup> De l'arabe ومرة Vénus.
- 3 Nous employons la dénomination antimerina, au lieu de hova, qui a été improprement adoptée. Hova est un nom de caste qui n'a jamais désigné, chez les indigènes, les habitants de l'Imerina ou ce qui est particulier à cette province.
- Les créoles emploient fréquemment la chuintante au lieu de la sifflante française et réciproquement. Exemples :

PRANÇAIS. CRÉOLE.

chou sou (légume)

sou chou (mottnaie)

chien sien

s'écrit جي, pour le différencier du بح, et se prononce s, comme dans signe, somme. Il n'est guère usité que dans les mots d'origine arabe. Exemples:

se prononce d comme dans date, dire. Il ne se rencontre également que dans les mots arabes passés en malgache. Exemple:

se prononce de façons très différentes: tantôt a comme dans ami, arbre; tantôt n comme dans neutre, nom; quelquefois comme l'n sourd de an, on; n, dans les dialectes provinciaux, comme dans règne, châtaigne; et même ng comme dans angle, ongle. Le son arabe du r n'existe pas en malgache. Exemples:

```
M. عَنَاهُ anakavy 3, sœur;
M. غَنَاهُ analahy 4, frère:
C. غُناهِي nou, nous;
M. براه ny, le, la les;
C. غُناهُ vitiman, vite;
C. غُناهُ disiman, doucement;
M. براه mahareñy 5, entendre dire;
M. براه mareñina, sourd;
M. براه العرب avango 6.
```

غ. dont la prononciation arabe n'existe pas en malgache, se

الصَّرُفة De l'arabe الصَّرُفة.

De l'arabe صنكون.
 Litt.: l'enfant femelle (de mêmes parents).

Litt.: l'enfant male (de memes parents).

Expression provinciale correspondant au mahare antimerina.
 Voir ce même mot dans le vocabulaire créole-antainnorona.

prononce généralement g dur ou ng, comme dans gare, langage, et quelquefois k. Exemples :

- غيرٌ gidro, espèce de maki :
- غَاغَ gaga, étonné;
- M. غيشي gişy, oie;
- tonga, venir; طُوْغَ
- mitsangana, se tenir debout;
- M. غُرُيُ mangaika, défier:
- M. الْعَفْب alakafora 1, 15° jour du mois.

ن se prononce f comme en français et en arabe. Exemples :

- fi, fille;
- C. تری /or, fort:
- C. ¿ faille, sans force:
- M. فر fary, canne à sucre;
- M. فك falo, parties sexuelles de la femme;
- M. مِغْهَا mifoha, se lever.

 $\ddot{\mathbf{s}}$  se prononce k. Cette lettre ne se rencontre que dans les mots d'origine arabe. Exemples :

- : kadimo, ancien تُدِمُ
- M. الْقَلِب alakaliby, 18° jour du mois 3:
- M. اَلَقُوْس alakaosy, 9° mois 4:
- نَّ taraiky, 13° figure du sikidy 5 بَارِيْق
- M. الْعَقَرُك alakarabo, 8° mois °;
- الَّذِيُّ alakamaro, terme de géomancie 3.
- lel-ghaft, trois petites étoiles dans la constellation de la Balance. الغَفُرِ el-ghaft, trois petites
- <sup>1</sup> De l'arabe قديم qdim. <sup>3</sup> De l'arabe القلب el-qalb, le cœur.
- \* De l'arabe القوس el-Qous, le Sagittaire.
- De l'arabe ورين tariq, la voie, le chemin
   De l'arabe العلم العلم el-'Aqrab, le Scorpion.
   De l'arabe القر el-Qamar, la lune.

d se prononce k comme en arabe et en français. Exemples :

- C. Ž coco, coq;
- C. کَطِیْ kati, quatre;
- C. کِني kizi, quinze; M. اُکُمُ akoho, poule;
- M. فلك malaka, prendre:
- M. مُك maka, prendre.

J se prononce l comme en français et en arabe. Exemples :

- اً alé, allez; C.
- C. , li, lui;
- C. لَطِّرُ la téra, la terre;
- M. Wehilahy, homme;
- M. نکن lakana, pirogue.
- M. Ná mahalala, savoir.

re se prononce m comme en français et en arabe. Exemples :

- C. had monte, montez;
- C. mémou, même;
- C. يُوْم zomé, homme: M. مُهِفُ mahefa, pouvoir:
- M. مامي mamy, doux.

es se prononce n comme en français et en arabe. Exemples :

- C. نون nef, neuf';
- C. ¿Ś cana, canard;
- ن na, il v a:

est un curieux exemple de و est un curieux exemple de نوف ا ordre, le kesra.

M. mena, rouge;

M. مَانِيْنُو maneno, produire un son.

### s se prononce h comme dans hauteur, hâte. Exemples :

- C. مُهُوَّكِي mahoki, manioc;
- C. loho, là-haut;
- M. ناهي ما nahita, il a vu;
- aloha, devant: M.
- تا laha . si. . M.

#### , se prononce tantôt ou et o comme dans outre et orgue; tantôt v. Exemples :

- , dou, du جُوْ
- C. بى bifou, bœuf;
- C. مُويًا moua, moi;
- , do, donc جُوْ
- , vou, vous;
- vitini, vingt et un; وطِن
- M. وَدِيٌ vady, épouse;
- M. وَسُوِ voasary, orange;
- M. نُنُو nono, sein:
- hova, nom de caste.

### se prononce i et z. Exemples :

- C. لِيْدِيْ lidi, lundi;
- C. چيّجي dzidi, jeudi;
- M. رَيْشِيْ toiṣy, il n'y a pas;
   M. طِيْ ياكُو tiako, j'aime;
- cariko, haricot; يارِكُوْ

Le p malgache se transcrit par un & avec deux techdid, ou un techdid et le même signe au-dessous. Exemples:

Le, avec l'un des tanouin, ou un techdid et le même signe audessous, un fath'a et un kesra, un techdid et un fath'a ou un kesra ou un dhamma, se prononce dr ou tr. Exemples:

```
יסיי vorondro, patate;
M.
        . $ andro, jour;
M.
           mandry, dormir;
M.
    Antaivandrika, nom d'une tribu de la côte orientale;
       mitondra, apporter; مِيْطُورَ
M.
           تر trano, maison;
M.
            " tratra, poitrine;
M.
         مُجرَ hoditra, peau;
M.
       tokoatry 1, entièrement;
M.
          الور lavitra, loin; تروناً trozona, baleine.
M.
M.
```

Chaque consonne malgache est suivie de sa voyelle. La tran-

<sup>1</sup> Forme provinciale de l'antimerina tokoa.

scription des voyelles et diphtongues malgaches par les consonnes-voyelles et voyelles arabes est très variable.

I. Consonne vocalisée par un fath'a, un dhamma ou un kesra. Exemples:

II. Consonne vocalisée par un fath'a, dhamma ou kesra suivie de la consonne-voyelle du même ordre rendue muette par un soukoun. Exemples:

<sup>1</sup> Litt. : (oiseau) qui a les yeux rouges.

III. a est quelquesois transcrit ¿ ¿ et même s et ¿. Exemples:

### IV. I initial ou final est quelquefois muet. Exemples:

M. مَنَفَّعُها manam-panahy, intelligent.

V. A cet emploi spécial de la consonne-voyelle arabe, s'ajoutent des exemples de 1 muet, même vocalisé, dans le corps d'un mot:

¹ De l'arabe 🚁 el-djouma'ah.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> La forme complète est : ity lahy, voici.

ع De l'arabe الجلاعاء eth-thaldthd.

Nous n'avons noté qu'un seul cas de , muet suivant une voyelle d'un autre ordre :

m et n des doubles-consonnes et combinaisons de lettres suivantes : mb, mp, nd, ndr, ng, nk, nt, ntr, nts, ne se transcrivent pas en caractères arabes. Exemples :

Les prépositions ny, any, iny, sous leur forme apocopée n, an, in (m, am, im devant un b ou un p); la finale na, sous sa forme également apocopée n ou m, ne se transcrivent pas. Exemples:

¹ Cf. dans l'appendice de la troisième partie de mes Musulmans à Madagas-ear, la note sur ce cas spécial de complément indirect.

Le manuscrit arabico-malgache d'où sont tirés la plupart des exemples précédents, contient des orthographes différentes pour un même mot. Exemples:

<sup>1</sup> Litt.: (nombreuse mortalité comme) les cadavres de sauterelles (quand un vol est détruit dans les champs où il s'est abattu).

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Litt. : terre de tombeaux.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Forme provinciale de l'antimerina izaho.

La lecture des manuscrits arabico-malgaches est malaisée et décevante. La transcription d'une langue par un alphabet étranger qui rend inexactement ses consonances, constitue déjà une difficulté grande pour le déchiffrement de ces documents. L'orthographe variable et irrégulière des écrivains antaimorona dans le même texte, la même page et quelquesois la même ligne, est un autre sujet d'incertitude pour le lecteur. Ces manuscrits tiennent du rébus et de l'énigme, les plus déconcertants qui puissent être proposés à la patience et à la sagacité d'un orientaliste. Les auteurs musulmans malgaches ne savent pas l'arabe et n'ont qu'une connaissance très imparfaite de son alphabet. A l'exception de quelques consonnes simples communes aux deux langues, les lettres arabes — emphatiques, aspirées, gutturales, consonnes-voyelles et voyelles - n'ont pas de valeur conventionnelle absolue et immuable. Je viens d'indiquer l'équivalence de ces lettres en malgache; mais des exemples tirés des manuscrits en ma possession confirment et infirment en même temps ces constatations. Il n'y a en somme — ce sera la conclusion négative de cette note et de mes précédents travaux sur cette littérature spéciale — pas d'orthographe arabico-malgache. Ramasinoro, Ratsirinambahoaky et les autres écrivains antaimorona avec lesquels j'ai été en relations personnelles pendant plusieurs années, emploient indifféremment pour Zahitra, par exemple, les orthographes suivantes:

### I. Forme يَهْرُ et ses variantes:

يَهِرُ	ؽؘۿؚڒؙ	يَاهِرُ	يُأهِرُ
يهر	ؽؙۿؚڔٞ	يَاهرَ	يُ <b>اهِ</b> رُ
يھر بھر	ؽؙۿڗۣ	ؽٵۿڗ	ڲۘٲۿؚڗۜ
يَهِيْرٌ.	ؽؚڡؚؽڔ	يَاهِيْرُ	ۑۘٳؘۿؚێڒۘ
يَهِبْرُ	ؽؘڡؚؽ۠ڔٛ	ؽٳۿؚؽ۠ڔؚۘ	ڲؘٳؘۿؚؽ۠ڔؘ
ؽۿؚؽڗ	ؽؘۿؚؽڗۣ	ؽٵۿؚؽڗۣ	<i>ؼ</i> ٲ <b>ڡؚ</b> ؽڗ
ؽۿؚۑ۫۠ۯ	ؽۿؚؠ۠ۯؙ	ؽٳۿؚؠۣ۫ۯؙ	يَاهِيْرُ
ؽڡؚۑ۫ۯ	ڲۿؚؠٚۯؚ	ؽؖٵۿؚۑٛڔؘ	يَاهِيْرِ
ؽۿؚۑ۠ڗ	ؽۿۭؠۣ۫ڗ	ؽٵۿؚۑٞڗۣ	ڲٳۿؙؚؿ۠ڗۣؖ
ؽۅؙۿڒۘ	ڲڎؙؚۿڒ	ؽؗٷۿێڗؙ	ڝ <b>ؘٷۿ</b> ێڒۘ
يُوُهِرَ	يَوُهِرُ	ؠۅؙۿؚؽ۫ڔؚۘ	ۑؘۘۅؙۿؚێڔؘؚ
ؽٷۿڗۣ	ڲۘۯۿؚڗۣ	ؽۘٷۿؚؽڗۣ	ؼ <b>ؙۯ</b> ۿؚؽڗۣ
ؽۘۅؙۿۑ۠ۯ	ڲۘٷۿۑ۠ڒؙ	يُيُاهِرُ	ڲؘؽؙٵۿؚڒ
ؽۘٷۿؽڔٛ	ڲ <b>ۯڡؚ</b> ۑ۫ۯؚ	ؽڲٵۿؚڔؚٙ	ؽۘؠؙؙڵۿؚڔؚۘ
ؽؘۅؙۿؚۑ۠ڗۣ	ڲۨۘڎؙۿؚۑٛڗۣ	ؽێؙٵۿؚڗ	ؽۘؠؙٳۿؚڗۣ
ؽێٵڡؚێۯ	ؽۣؽٵۿؚؽڕؙ	ؽؙؽٵۿؚؠۣ۠ۯ	ڲؙؽؙٵۿؚؠۣ۫ڒؙ
ؽێٵۿؚێڔؘ	ؽؗؽٵۿؚؽ۫ڔؚۘ	ڹۘؽٵۿؚؠۣ۫ۯؚ	ؽؘؽؙٳۿؚؠۣ۫۫ۯؚ
ؽێؙٳۿؚێڗۣ	ؽؙؽؙٳۿؚێڗۣؖ	ؽؽؘٳۿؚۑٞڗۣ	ڲؘؽڵۿؚؠ۫ۜڗۣ

# 11. Forme 🕳 et ses variantes:

جَوِرُ	<del>ک</del> ھڑ	جاهِر	جآهِرُ
جَهِرَ	جُهِرَ	جَاهِرِ	جَآهِرِ
جَهِرُ جَهِرِّ	ڃ <del>َھ</del> ڙ جھڙ	جَاهِرَ	<del>عَ</del> اهِرُ
ڪهيڙ	جُمِيْرُ	<b>ڄاهِ</b> ٽيرُ	ڿۘٲۿؚؽۯ
جَهِيْرَ	جَهِيْرَ	ڄاهِيْرُ	جَاهِيْرِ
جَهِيْرٍ	ڿڡؚ۠ؽڔ ڿڡؚؽڗۜ	<b>ڄاهِي</b> ڙ	ڿؘٲۿؚؽڗ
جَهِيٰرَ	جَهِيْرُ	جَاهِيْرُ	ڿؘٲۿؚۑ۠ڒؙ
جَهِيْرُ	جُهِيْزِ	<b>جاهي</b> رَ	ڿؘٲۿؚۑٛۯؚ
جَهِيْڗۣ	ڿۿؠ۠ڗۣ	ِ جَاهِيْ <u>ت</u> َ	ڿؘٲۿؚؠ۠ڗ
جُوَهِرَ	جُوُهِرُ	ٚۘۘجُو <b>ٞڡ</b> ؚؽڔۘ	ڿۘۯۿؚۑڒۘ
<del>جُ</del> وْجِرَ	جُوْهِرَ	جُوُهِيْرِ	ڿۘۘۯۿێڔۘۯ
جَوُهِڗۣ	ڿۘۏۿڗۣ	ؘۘۘۘۘۘۘۘۘۘۘڂؙؙؙۅڡؽڗ	جَ رَهِيْرٌ
جُوْهِيْرُ	ڿۘۅ۫ۿؚۑ۫ۯؙ	جَيًاهِر	جَيّاهِرٌ
جُوْهِيْرِ	ڿؘڎۿؚۑ۠ۯؚ	جَيًاهِرَ	ڿۘؽؘٳۿؚڔؘؚ
جُوْهِيْ رِ	ڿؘۯؙۿؠ۠ڗۣ	جُيًاهِرٍّ	جُيَّاهِرِّ
جَيُاهِيْرُ	جُيَاهِيْرُ	جَيَاهِيْرُ	ڿۘؽؘٳۿؚۑ۠ۯؙ
جَيًاهِيْرِ	جُيُّاهِيرُ	جُيَّاهِيْرِ	جَيَّاهِيْرَ
جُيَّاهِيْرِ	ڿؘؽؙٳۿؚؠ۫ڗۣۜ	جُيًاهِيْڗۣ	ڿۘڲٵۿؚؠۣ۠ڗۣۜ

# ill. Forme خُهِرٌ et ses variantes:

<b>دُ</b> هِرُ	ۮؘٲۿؚڒۘ	ۮؘڡؚؽڗۘ	ۮؘٲۿؚؽۯ
ۮؘۿؚڔؘ	ۮؘٲۿؚڔؘ	ۮؘڡؚؽڔۘٛ	ۮؘٲۿؚؽۯؚ
ۮؘڡؚڗۘ	ۮؘٲۿؚڗۣ	ۮؘڡؚؽڗۣۘ	ۮؘٲۿؚؽڗۣۘ

ۮؘۿؚۑ۫ڒؙ	ۮؘٲڡؚؠ۫ڕؙ	ۮؘۅؙڡؚۯ	ۮؘٷڡؚؽڒ
ۮؘۿؚۑٛۯؚ	ۮؘٲۿؚۑ۫ڔؘؚ	ۘۮؘ <b>ۯڡ</b> ؚڔؘ	ۮؘٷڡؚؽڔۘ
ۮؘڡؚۑ۫ڗۣ	ۮؘٲۿؚۑ۠ڎۣ	ۮؘۯڡؚڗۘ	ۮؘۯڡؚؽڗ
ۮؘۯڡؚۑ۠ۯ	<b>ۮؘؽۜٵۿؚ</b> ڒ	ڬؘؽٵۿؚؽ۠ڒۘ	ۮؘؽؙٳۿؚۑ۠ۯ
ۮؘۅؙۿؚؽڔٞ	ۮؘؽؙٳۿؚڔۘ	ۮؘؽؙٳۿؚؽ۠ڔۘ	ۮؘؽؙٳۿؚؠۣ۫ۯ
ۮؘۅؙڡؚؠ۠ڗ	ۮؘؽؙڵڡؚڗۘ	ۮؘؽؙٳۿؚێڗۣۜ	ۮؘؽؙٵۿؚؠٛڗۣۜ

### IV. Forme et ses variantes:

زَهِرَ	<u>زاھِڙ</u>	زهِيْرُ	ز <i>اھ</i> ِيْرُ
زَهِرَ	زآھِرَ	ۯڡؚؽڕؘ	ۯؘٲڡؚؽڔؘ
ڒؘڡؚڗ	<i>ڒٲۿؚ</i> ڗۣ	ૢૺૡૣ૾૾ૡૻ	ۯؘٲۿؚؽڗۜ
ڒؘۿؚۑ۫ڒ	زَآهِيْرٌ	زُدُهِرَ	ز <b>ُو</b> هِيْرُ
زَهِيْ زَ	زَاهِيْزِ	ر <b>َو</b> ْهِرَ	ڒؙۯڡؚؽڔۘ
ڒؘۿؚۑ۠ڗۣۜ	ڒؘٲۿؚۑ۫ڗۣۘ	زُ <b>دُ</b> هِڗۣ	ڒؘٷڡؚؽڗۣ
ر زوهِيْ	ۯڲٳۿؚۯ	زَيُّاهِيْرُ	زَيَاهِيْرَ
ڒؘڎڡؚؽ	زَيُاهِرَ	ڒؽؙٲۿؚؽڔۘ	زُيُّاهِيْرُ
ڔ ڒ <b>ۮ</b> ڡؚ۠ۑڗ	્ટે <b>ં</b> શ્ર	ڒૢૺٵۿؚؽڗۣۜ	ۯؘۑۘٵۿؚؠ۫ڗۣۜ

Zahitra peut ainsi se transcrire:

et ses variantes : 72 formes; et ses variantes : 72 formes; et ses variantes : 36 formes; et ses variantes : 36 formes.

Ces deux cent seize transcriptions différentes d'une racine trisyllabique sont particulières aux mots commençant par un z. Les racines trisyllabiques commençant par b, d, f, g, l, m, r, s, v, peuvent se transcrire de soixante-douze façons; par h ( $\mathbb{Z}$ ,  $\mathbb{S}$ ), n ( $\mathbb{Z}$ ,  $\mathbb{S}$ ),  $\mathbb{Z}$ ),  $\mathbb{Z}$  ( $\mathbb{Z}$ ),  $\mathbb{Z}$ ),  $\mathbb{Z}$  ( $\mathbb{Z}$ ),  $\mathbb{Z}$ ), de cent

quarante-quatre façons; par tr(j, j, j), de cent dix-huit façons; et par dr(j, j, j, j), de cent quarante-quatre façons différentes. Toutes ces transcriptions peuvent être usitées. Les Antaimorona, auxquels je les ai soumises en ce qui concerne zahitra, m'en ont confirmé la correction; tous ont lu sans hésitation zahitra sous chacune de ses deux cent seize formes. Je dois ajouter cependant que les quatre-vingt-dix-neuf formes suivantes sont très rarement employées 1:

يَاُهِرُ	ۑۘٲۿؚؽ۠ڒؙ	يُاهِيْرُ
ڲۘۅؙۿڒ	ڮؙڒڡؽڒۘ	ڲؗٲۿؚؠ۠ڒؙ
يُيُاهِرُ	يياهير	ۑؠؙٳۿؠ۠ڒؙ
يُيُاهِرُ	ؽڲٳۿؚێڒۘ	ؽێٵۿؚۑ۠ڒؙ
جَٱهِرَ	ڿۘٲۿؚێڒۘ	ڿؘٲۿؚۑ۫ڒؙ
جَوُهِرُ	جَرُهِيْرُ	ڿؘڎؙۿؚۑ۠ڒؙ
جُيُاهِرُ	جَيَاهِيْرُ	ڿؘؽؙٳۿؚۑ۫ڒؙ
ۮؘۅؙۿؚڒ	ۮؘۅڡؽۯ	ۮؘۅؙۿؚۑ۫ڒؙ
ۮؘؽۜٵۿؚڒۘ	ۮؗێٵڡؚؽ۠ڒۘ	ۮؘؽؙٵۿؚۑۨۯؙ
ز <b>ُو</b> هِرُ	ڒؗٷڡؚێڒۘ	ڒؘڰڡؠ۫ڒۘ
زَيُّاهِرُ	ڒؘؽٵۿؚؽ۠ڒۘ	ڒؘؽۜٵۿؚۑ۠ڒؙ

Les soixante-trois formes qui suivent sont usitées quelquefois :

ۑؙۿؚڒۘ	ڲۿێڒۘ	ۑۘۿؠ۠ڒؙ
ؽۅؙۿؚڒۘ	ؽٷڡؚؽ۠ڒ	ؽۅ۠ۿؠ۫ڒ
جَهِرُ	جَهِيْرُ	جُهِيْرُ
٠ جُوُهِرُ	<i>ۘ</i> ۘجُۅؙڡؚێڒ	ڄؘٷۿؽ۠ڒؙ
جَيَّاهِرُ	<b>جَيَّاهِ</b> يْرُ	جَيًاهِيْرُ
<b>ۮ</b> ؘٲۿؚڗ	ۮؘٲ <b>ڡؚ</b> ؽ۫ڒۘ	ۮٚٲۿؚۑٛۯ
زَاهِرُ	زَاهِيْرً	ڒ ۯ <b>ؙ</b> ڰؚۑٛڒ

<sup>1</sup> Chaque forme, par les modifications de la finale ;, ,, ,, doit être comptée pour trois.

Ces cinquante-quatre dernières formes sont les transcriptions habituelles, consacrées par l'usage:

يَهِرُ	ؽۿؚێڒؙ	ؠؘۿؚۑ۠ۯؙ
يَاهِرُ	ؽٳۿؚێڒۘ	ؽٳۿؚۑ۠ڒؙ
جَهِرُ	جَهِيْرُ	جَهِيْرُ
<u>ڄاهِرُ</u>	جَا <b>مِ</b> يْرُ	جَا <b>هِ</b> يْ رُ
ۮؘڡؚۯ	ۮؘڡؚؽ۠ڒۘ	ۮؘڡؚؽ۫ڒؙ
زَهِرَ	ڒؘۿؚؽڒۘ	ڒؘۿؚۑ۠ۯؙ

Zahitra peut donc se transcrire de cinquante-quatre façons particulièrement intelligibles, correctes et usitées. Ĉe fait exceptionnel, probablement et heureusement unique dans la linguistique orientale, est la résultante de causes extraphilologiques. Les Malgaches de la période antéislamique n'étaient vraisemblablement constitués qu'en clans. Les confédérations païennes du sud-est de la grande île africaine conservaient encore dans une certaine mesure, au moment de la conquête française, la marque de ce morcellement social qui est à l'origine des grandes tribus dont l'histoire a pu être reconstituée. Les clans vivaient à l'écart les uns des autres, séparés par d'immenses espaces de forêts impénétrables, de terre inculte et déserte, de marais aux miasmes mortels; par les chaînes de cette mer de montagnes, de cette terre tourmentée comme l'Océan qui la baigne pendant la saison des cyclones; par ces ruisseaux de l'hivernage de juin devenant torrents infranchissables pendant les pluies de l'été austral; séparés par leurs dieux ennemis, leurs fady 1; par les intérêts divergents de leurs mpisikidy et de leurs mpamosavy<sup>2</sup>; par la paix armée ou l'état de guerre pour la conservation d'une embouchure de rivière, d'un arpent de terre à rizière, de quelques bœufs ou d'un esclave fugitif. Vers le xº siècle de notre ère<sup>3</sup>, l'alliance des clans

<sup>1</sup> Choses défendues. C'est le tabou polynésien.

Faiseurs d'amulettes, sorciers.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Cette date, purement approximative, est prise entre les deux dates extrémes de 750 et 1500, Les Arabes seraient, d'après Maçoudi, arrivés dans les Comores au milieu du viii\* siècle; et les premiers découvreurs européens de la côte orientale de Madagascar y ont constaté à la fin du xv\* siècle l'existence de musulmans malgaches. L'absence de documents portant dates soit dans les historiens et géographes orientaux ou occidentaux, soit dans les traditions locales, ne nous permet pas d'être plus affirmatif à ce sujet. Cf. mes Musulmans à Madagascar, 3° partie.

pour ou contre la migration arabe, crée la tribu. Le groupement des indigènes islamisés donne naissance aux tribus des Antaimorona du bassin du Matitanana 1, des Antambahoaka de la province de Mananjara, des Antanosy de Fort-Dauphin. Les clans maritimes païens dont le territoire est enclavé entre celui des Antaimorona et celui des Antanosy, se fédérèrent pour lutter victorieusement contre l'expansion, pacifique ou brutale, de l'influence arabe. Menacés par les propagateurs de l'Islâm et leurs prosélytes indigènes, les chefs de bandes s'unissent pour sauvegarder leur indépendance et le culte ancestral de Zanahary et Angatra. Ainsi se fondent, pour ne citer que les plus importantes, les consédérations Zafisorona de la province de Mahamanina, Antaifasy de Farafangana<sup>2</sup>, Antaimananivo du bassin du Mananivo, Antaisaka du bassin de Mananara, Masianaka et Antaimanambondro du bassin de ces deux fleuves. Mais l'influence arabe n'est pas longtemps prépondérante. Les Antaimorona, moins zélés pour la foi nouvelle que les Bantous de la côte orientale d'Afrique, de Zanzibar et des Comores, se détachent de l'Islâm. Les rigoureuses prescriptions du Qorân bouleversent trop profondément la vie de ce peuple léger, intempérant et sceptique. Allah est un maître exigeant et sévère dont la bonté et la miséricorde ne sont pas comparables à celles de Zanahary, dont la colère est plus redoutable que celle d'Angatra. Ce culte apporté par des gens venus d'au delà de la mer 3 les a intéressés comme les intéressera plus tard le christianisme, mais à un degré moindre que ces œuvres de sorciers occidentaux, le fusil à répétition ou le phonographe. Il y a chez le Malgache que nous voulons initier à nos systèmes religieux ou familiariser avec les produits de l'industrie moderne, ce sentiment complexe de l'enfant terrisié par le diable sortant automatiquement de sa boîte, et attiré per son jouet dont l'ingéniosité l'amuse. L'attrait de la nouveauté philosophique ou industrielle n'est cependant pas de longue durée. Les enfants et les peuples primitifs sont semblables; leur jeune intelligence per coit superficiellement; l'empreinte légère ne dure pas et s'ef-

L'influence de l'Islâm ne fut jamais considérable, pour les raisons que j'ai déjà dites. Peut-être s'est-elle exercée profondément pendant une courte période; elle disparut alors avec ceux qui l'avaient acceptée. La religion et les mœurs indigènes n'en ont, en effet, subi aucune modification appréciable. Le père Luiz

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Cf. mes Notes sur la région comprise entre les rivières Mananjara et Isvibola, avec une carte détaillée des tribus et clans de cette partie de la côte orientale (Bull. de la Soc. de géog. de Paris, 1<sup>er</sup> trimestre 1896).

Également appelé Ambahy.

<sup>3</sup> Traduction littérale de l'expression malgache désignant les étrangers.

Marianno 1 et Flacourt 2 attribuent l'hostilité dont ils furent victimes aux menées de ceux d'Anossi et ceux de Matatane 3, c'est-àdire aux sentiments antichrétiens inspirés par les Arabes aux Antaimorona et aux Antanosy. L'assertion est inexacte : ces tribus, à l'instigation de leurs sorciers, défendaient uniquement leur territoire contre les découvreurs portugais et l'occupation française. Les ody 4 en caractères arabes lancés contre les étrangers ne contenaient aucun appel au djihdd<sup>5</sup>; c'étaient de simples amulettes qui devaient arrêter les envahisseurs et rendre leurs armes inoffensives. Ceux d'Anossi et de Matatane voulaient conserver leur indépendance qu'ils sentaient menacée par ces vazaha dont la religion et la nationalité leur étaient inconnues.

Sur cette côte orientale de Mananjary à Fort-Dauphin, longue de près de cinq cents kilomètres, que j'ai parcourue à plusieurs reprises pendant quarante mois de résidence à Mananjary, il n'existe aucun vestige d'établissement arabe. Je n'y ai rencontré et il ne m'a été signalé par les indigènes qu'une longue fréquentation avait rendus confiants, ni ruines de mosquées, de bains, de tombeaux ou de monuments commémoratifs, ni inscription lapidaire. Il n'y eut donc jamais, dans cette région, de centre musulman qu'auraient indiqué les édifices spéciaux dont j'ai vainement recherché les ruines. Le souvenir d'une ancienne ville arabe entièrement disparue se serait certainement conservé dans les légendes historiques qui nous sont parvenues ou dans celles que Flacourt a si minutieusement reproduites. Les lovan-tsofma 6 du xvu siècle auraient mentionné une période de suprématie ou . de civilisation étrangères, si l'établissement des Arabes avait eu l'un de ces caractères. Notre théorie, pour revenir après ces constatations nécessaires à l'objet spécial de ce travail, est confirmée par l'absence d'orthographe arabico-malgache. Les exemples que j'en ai donnés et qui sont communs à l'écriture de toutes les tribus islamisées, démontrent qu'aucune règle de transcription n'a été établie, puis répandue par l'école, c'est-à-dire que l'influence arabe ne fut jamais assez forte pour user de ce merveilleux agent d'expansion coloniale : l'enseignement scolaire. La medereale qui, dans des circonstances identiques, a créé à Zanzibar et aux îles Comores une orthographe arabico-bantou, aurait

<sup>1</sup> Exploração portugueza de Madagascar em 1613. Relação da jornada e descobrimento de S. Lourenço que o Vice Rei da India D. Jeronymo de Azevedo mandon fazer por Paulo Rodrigues Da Costa, capitão e descobridor. Boletim da Sociedade de Geographia de Lisboa, 7º seria, nº 5, passim. Lisbonne, 1887.

Loc. cit., chap. viit, p. 20.
 Transcription phonétique des noms Anosy et Matitanana.

<sup>\*</sup> Amulette, charme préservatif.

<sup>5</sup> Guerre sainte des Musulmans contre les Chrétiens.

Litt. : héritage de l'oreille, légendes transmises oralement.

eu à Madagascar des résultats semblables. L'islamisation des Antambahoaka, Antaimorona et Antanosy par des migrations différentes, l'introduction simultanée de l'alphabet arabe dans plusieurs ports isolés l'un de l'autre, auraient pu saire adopter par ces tribus une transcription particulière à chacune d'elles, mais unisorme sur le même territoire. Les exemples précédents de l'extrême irrégularité de la transcription se rencontrent au contraire chez les Antanosy, Antaimorona et Antambahoaka. Il me semble donc permis d'en déduire que la medersak n'a jamais existé sur la côte orientale1, qu'il n'y a donc pas eu de programme d'instruction dont nous pourrions constater les effets dans l'orthographe des manuscrits anciens et modernes. Les Malgaches ont utilisé cet alphabet étranger sans aucune connaissance de la valeur exacte des lettres arabes, sans maîtres ni plan méthodique nécessaires en si délicate matière. Une transformation linguistique aussi importante que l'adoption d'un système graphique, effectuée dans ces conditions défavorables, ne pouvait produire qu'une langue écrite d'une rare imperfection. Une racine trisyllabique peut ainsi s'écrire de deux cent seize façons différentes, dont cinquante-quatre sont particulièrement correctes.

Les variantes des manuscrits arabico-malgaches, que j'étudie depuis quinze ans, sont si nombreuses et si diverses que j'ai seulement indiqué les plus usitées. Le cadre de cette note et des exigences de carrière ne me permettent pas d'y insister davantage; je reviendrai sur ce sujet dans une de mes prochaines publications.

Le texte arabico-malgache qu'on trouvera plus loin, est extrait de mon manuscrit n° 3 dont j'ai donné une courte et incomplète description dans mes Musulmans à Madagascar et aux îles Comores 2. Cette étude de lexicographie créole-antaimorona est écrite sur des feuillets imprimés provenant d'une bible malgache. Les lettres arabes d'une calligraphie moyenne, grandes et appuyées, se détachent assez nettement sur les caractères d'imprimerie. Malgré de nombreuses taches et quelques déchirures, la lecture en est relativement aisée. La page de o m. 22 sur o m. 15 contient de 13 à

<sup>1</sup> Les voyageurs anciens et modernes signalent l'existence d'écoles arabes en pays musulman malgache. Le terme est impropre; il s'agit seulement de classes primaires où les enfants apprennent à écrire l'alphabet arabico-malgache. Le maître d'école est un indigène pauvre et illettré qui garde les enfants plus qu'il ne les instruit.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Première partie, p. 65.

à 6 lignes. Chaque mot est séparé du suivant par un signe spécial. Le créole et le malgache se suivent sans interruption, celui-ci traduisant celui-là.

L'auteur, Ratsirinambahoaky, est un Antaimorona du clan moble des Anakara. Malgré sa qualité de sorcier d'illustre origine, il fréquentait assidûment chez les commerçants créoles de l'île de la Réunion et de l'île Maurice, installés à Matitanana et Ambohabe 1. Les quelques mots usuels et les expressions familières qu'il a retenus sont assez fidèlement rapportés et transcrits. L'écriture de ce petit vocabulaire créole en caractères arabes est certainement l'une des conséquences les plus imprévues de l'islamisation des Antaimorona. Il m'a semblé utile de la signaler aux orientalistes,

Ity lahy ny volam-bazaha 2 nataoko zaho Ratsirinambahoaky :

Voici le vocabulaire (antaimorona-) français que j'ai fait, moi. Ratsirinambaboaky <sup>3</sup>:

- <sup>1</sup> Petit village sur la rive gauche de l'embouchure du Matitanana.
- <sup>2</sup> Vazaka, nom générique désignant les peuples étrangers.
- Ra, particule; tsirina pour tsirihina, que l'on regarde, qui est regardé; rahoahy, par les sujets, le peuple; (l'homme important) que le peuple regarde.
  Forme créole du français du riz.
  - Du français manioc.
  - Du français patate.
  - 7 Abréviation du créole songe.
  - <sup>8</sup> Plante comestible.
- Un grand nombre de mots français commençant par une voyelle ou un h muet sont passés en créole augmentés d'un z prosthétique. Ce z représente l's final de l'article les ou des qui a été joint au substantif sous sa forme phonétique z. Exemples : les hommes, lé zome; les œufs, lé zom; des oies, di zoi ou di zons; des habits, di zabi. zariko est soumis à cette règle bien que l'h initial soit aspiré en français.
  - 10 Litt. : le grand (légume) à trois grains.
  - 11 Asouri est un exemple de la chuintante française devenue sifflante en créole.

رَيْدِيْ dimansi, بَمْشِيْ alahady ', dimanche;
الكَّذِنِيْ lidi ', الكَّذِنِيْ alatsinainy ', hundi;
الكَّذِنِيْ maridi ', المَلْكِلُو talata ', mardi;
المَلْكِلُو makaridi, الكَّرْبِيْ alarobiu ', mercredi;
المَلْكِثُونِيْ dzidi ', المَلْكِثُونِيْ alakamişy ', jeudi;
المَلْكُونِيْ vadaradi للمَّاسِيْقِ المَلْكِثِيْ مِيْلُ مِنْ بَعْدُونِيْ عَلَى مُعْدُونِيْ مَلْكُونِيْ مِوْلِكُونِيْ مِوْلِكُونِيْ مِوْلِكُونِيْ مِوْلِكُونِيْ مَلْكُونِيْ مِوْلِكُونِيْ مِوْلِكُونِيْ مِوْلِكُونِيْ مِوْلِكُونِيْ وَوَالْعَكُونِيْ مَلْكُونِيْ مِوْلِكُونِيْ وَوَالْعَكُونِيْ مَلْكُونِيْ وَوَالْعَكُونِيْ وَوَالْعَكُونِيْ وَوَالْعَكُونِيْ مَلْكُونِيْ وَوَالْعَكُونِيْ وَالْعَكُونِيْ وَالْعَكُونِيْ وَالْعَكُونِيْ وَالْعَكُونِيْ وَالْعَكُونِيْ وَالْعَكُونِيْ وَالْعَكُونِيْ وَالْعَلَى وَالْعَلَى وَالْعَلَى وَلِيْكُونِيْ وَلَاعِكُونِيْ وَلِيْكُونِيْ وَلَاعِكُونِيْ وَلَاعِكُونِيْ وَلَاعِكُونِيْ وَلَاعِكُونِيْ وَلَاعِكُونِيْ وَلَاعِكُونِيْ وَلَاعِكُونِيْ وَلِكُونِيْ وَلَاعِكُونِيْ وَلَاعِكُونِيْ وَلِيْكُونِيْ وَلِيْكُونِيْ وَلَاعِكُونِيْ وَلِيْكُونِيْ وَلِيْكُونِيْ وَلِيْكُونِيْ وَلِيْكُونِيْ وَلَاعِكُونِيْ وَلِيْكُونِيْ وَلِيْكُونِيْكُونِيْكُونِيْكُونِيْكُونِيْكُونِيْكُونِيْكُونِيْكُونِيْك

<sup>1</sup> De l'arabe الاحد *el-ah'ad*.

<sup>2</sup> La nasale sourde française ne se retrouve généralement pas en créole. La forme lidi pour lundi est beaucoup plus usitée que dimansi pour dimanche.

<sup>3</sup> De l'arabe الاثنين *el-ethn*in.

Le créole comme en malgache, sauf les cas de doubles consonnes, la consonne est toujours suivie de sa voyelle. Maridi pour mardi ; makaridi pour mercradi.

• De l'arabe الثلاثاء eth-thaldthd.

- De l'arabe الاربعاء el-arba'd.
- 7 La forme zidi ést également usitée.

5 De l'arabe گمیس el-khamis.

- De l'arabe [ el-djouma'a.
- 10 La diphtongue française eu et la voyelle e muet sont ordinairement transformées en é ouvert, a ou ou. Exemples : di zef, des œufs; lère, l'heure; samoudi, samedi; vadaradi, vendredi.

السبت sə-sebt.

- <sup>13</sup> Kilouzi vient peut-être du malgache kilonyy, caillou bien poli. Un certain nombre de mots malgaches sont passés en créole par suite des relations anciennes et suivies entre Madagascar et les îles de la Réunion et Maurice. La plupart des esclaves employés dans les propriétés sucrières de ces deux colonies provenaient de la côte orientale de la grande île voisine.
  - Litt. : le (légume) à trois grains rouges.

14 Du français devant vous.

- <sup>16</sup> Du français derrière.
- 16 Du français dans le milieu. Les voyelle et diphtongue finales muettes de le et milieu sont supprimées et la nasale finale de dan est vocalisée en i pour corriger ce son français que les créoles s'assimilent mal.

17 Prononciation créole de l'expression populaire : Eh! chose, là-bas!

<sup>18</sup> Litt.: Eh! écoute mes paroles. Volana est la forme provinciale de teny antimerina. اَهُوْ ، aviki li أَهُوْ ، [Fol. 2 r°.] وَكِيْلِ mivolana ami-n'azy roa aho, je parle avec lui ?;

وَكِيْتُ aviki toua ، مِيْ وَالاَّعَ امِيْنَ جِ يَهُوْ mivolana amin'azy zaho, je parle avec lui, à lui;

akory anao, comment اكُوْرِيْ هَنَوْ ، coco di à vi mémo أكُد أو مِيْمُوْ

anao mahareñy, avez-vous entendu dire? هَنَوْ مَهَارِع ، d vou ta أَوْ طِأَا

a vou ta pa '، هَنَوْ تَهَارِع a nao tsy mahareñy, n'avez-vous pas entendu dire?

مِيْكُو اَبُوْنِيْ هُنَوْ . \* alé loho monté اَلِ لَهُوْ مُطِ mtākārā ambony anao, مِيْكُو مُطِ vous. montez en haut!

mizotsoa 10 ambany anao, descendez بِجُوْتُوْيًا أَبُوْنِيْ هَنَوْ . adisa أَ دِ تَأ en bas, yous!

anao mahalala? savez-vous? هُنَوْ مَهَلَلَ ? a vou coné do 11

ne savez-vous pas? اَوَ كُوْنِيْ نَقِّيَ دُوْ عَلَلَ ؟ ne savez-vous pas?

1 Du français avec lui.

2 Litt.: je parle avec lui (et nous sommes) deux (à parler). La phrase malgache est défectueuse et ambiguë.

3 Du français avec toi. Le créole n'est pas exactement traduit par la phrase

malgache suivante.

<sup>4</sup> Du français Coco dit à vous-même, c'est-à-dire Coco vous dit. Coco est un terme d'intimité et de tendresse, qui s'applique généralement à une femme (cf. les expressions françaises de maman à bébé: mon coco, ma cocotte). La chanson populaire suivante, que je transcris phonétiquement, est intitulée Coco:

toua zou toua ni mo dimanda ou ou na di pa vi ou na di pas no Goco done si pa done li.

«Pendant trois jours et trois nuits je vous ai demandé (de m'aimer) — vous ne dites pas : oui; vous ne dites pas : non — Coco ne sait pas si elle se donnera ou ne se donnera pas.» La chanson commence sur le temps faible et se chante sur un mouvement de habanera. Chaque temps fort est ponctué par le chanteur d'un coup de tam-tam.

5 Coco di a vi memo akory anao, Coco vous dit : comment allez-vous? La phrase malgache est la suite de la phrase créole, au lieu d'en être la traduction.

• Du français a vous (vous) ta (tu as); avez-vous (entendu).

<sup>7</sup> N'avez-vous pas (entendu).

\* Du français allez là-haut, montez.

Du français descendre.

16 Impératif du verbe mizotso; en antimerina, midina.

11 Du français vous connai(ssez) donc?

12 Du français rous ne connai(ssez) donc pas?

na pa coné pa vou '؟ يَهَيَّ جَهَلَا na pa coné pa vou '؟ يَعَكُنِقُورِ tey mahay, tey mahalala?

anao nakita? avez- هَنَوْ نَاهِيْ جَالًا ? a vou na tourouvé أَوْ نَ طُوْرُدِي anao nakita? avez-

anao tsy nahita ? n'avez- هُنَوْ تِيْ نَاهِطُوْ ? na pa tourouvé أَنَّيَ طُوْرُدِيْ anao tsy nahita? n'avez-

يْ جِ طُوْ na pa vi di tou ' تِيَهِيْطِوَ طُوْكُوْارِ ' na pa vi di tou ' تِيَهِيْطِوَ طُوْكُوْارِ ' tsy nahita tokoatry ', je ne l'ai pas vu du tout;

si comi ça °. بُكَن شِكِيْ bokany șiky ', assez;

تَعْطَىٰ وَ الْمُرَاكُ نَعْكَبُبُو touroubouka \* na pa capabou \*, وَ [Fol. 9 v\*.] وَ الْمُرُدُّ لَا الْمُرُدُّ لَا الله tay fantatra be laha maro loatra 1\*, ignorant, qui n'a pas une connaissance suffisante, incapable d'accomplir ce qu'il entreprend ou ce qu'il prétend faire;

parilé vou, مِيْوُالاَّعُ هَنُو parilé vou, مِيْوُالاَّعُ هَنُو parilé vou, مِيْوُالاَّعُ

يَاهُوْ مِلَيَ اَمِنُوْ , mo di vou '', يَاهُوْ مِلَيَ اَمِنُوْ zaho milaza aminao, je vous dis (que...);

يَاهُوْ مَعُطَى انَوُ ، moa dimandé a vou '3 , يَاهُوْ مَعُطَى انَوُ ، zaho manontany anao, je vous demande (de . . .);

يَاهُوْ مَلَكَ نَوْ ,moa bani zouan المُو مَلَكَ نَوْ ,zaho malaka mao, je vais vous chercher:

- 1 La répétition du pa après le verbe est très peu usitée en créole. La forme babituelle est : vou na pa coné ? ne savez-vous pas ?
  - <sup>2</sup> Du français avez-vous trouvé?
  - <sup>3</sup> N'avez-vous pas trouvé?
  - 1 (Je) n'ai pas vu du tout.
  - Forme provinciale de l'antimerina tokoa.
  - . C'est comme ça; il n'y a pas autre chose à faire.
  - <sup>7</sup> Expressions provinciales.
  - \* L'origine et la signification de touroubouka me sont inconnues.
  - Touroubouka (?) n'est pas capable (de faire quoi que ce soit).
- 16 Litt.: qui ne sait pas beaucoup ni beaucoup trop. Idiotisme malgache correspondant à notre expression populaire: qui ne sait ni A ni B, et qui désigne un ignorant, un pauvre d'esprit, un impuissant.
  - 11 Mivolana est la forme provinciale de l'antimerina miteny.
  - 12 Moi (je) dis à vous.
  - 13 Moi (je) demande à vous.
  - 14 Je n'ai pu trouver de traduction ou d'étymologie de bani zonan.

يافخني كَن سوم moa pal a vou! بافخني كَن zaho mangaika anao, je vous

الاَ لَيَعَ alé lazan², مَجِهَن إِرَيْ هَنَوْ mandehana iroy anao³, va-t'en الاَ لَيَعَ

anao volako ', (c'est) à vous que je parle;

بشِل biṣili ', مَنكُعُهُا tsy manankanahy ', inintelligent, maladroit;

" مَنكُعُ بِهِ مُنكُعُ بِهِ أَمْ اللَّهُ إِنْ اللَّهُ اللّ

zome ', لَلْمِ lehilahy, homme ;

jamou 10, وياو viavy, femme;

يَانكُلُوهِا , zanaka lehilahy, enfant mâle, garçon;

¿zanaka vavy, petite fille يَانَكَ وَيَاو ," pitijî قَيْطِفِيْ

vitiman 13, مَلْكِسَى حَوْنَة malakisa anao, vite, dépêchez-vous:

جِسِمَعُ disiman '', کَلُكِ هَنْوُ ka '' malaky anao, doucement, n'allez pas vite;

<sup>1</sup> Moi (je) parle à vous. Les formes pal et palé, pour parle et parler, sont plus correctes que parilé qui est très rarement unité. Les créoles ne prononcent généralement pas la lettre r. Pal a la signification spéciale, indiquée par la traduction malgache de défier, menacer.

<sup>2</sup> Peut-être de allez, les gens. Ce dernier mot est encore usité dans les expressions: bone zan, mauvé zan (bonnes gens, mauvaises gens) pour bon homme,

méchant homme.

- 3 La phrase malgache est incorrecte. Il faudrait : mandehana anareo roalahy, allez-vous-en tous deux. Mandehana iroy anao peut cependant se traduire : es-t'en, toi là-bas, mais ne correspondrait pas au pluriel que me semble indiquer lazan.
  - A vous-même (je parle).

Voir la note 18, p. 166. Du français imbécile.

7 Litt.: qui n'a pas d'intelligence. Manankanaky est un barbarisme pour manam-panaky (manana fanaky). La forme hanaky, qui aurait donné manankanaky, n'existe ni en antaimoroua ni dans d'autres dialectes.

Du français futé.

- Voir la note 9, p. 165; komme.
- 10 Femme.
- 11 Garçon.
- 12 Petite fille.
- <sup>13</sup> Vitement pour vite. Celui-là est fréquemment employé dans l'argot militaire et maritime.
  - 14 Doucement.
- <sup>15</sup> Ka est probablement pour koa, aussi. La construction habituelle exigerait qu'il soit renvoyé à la fin de la phrase : malaky anao ka, allez vite, vous aussi. Cette traduction ne correspondant pas au créole, il est plus vraisemblable que ka a été mis par erreur pour aza, ne pas.

مُهِرِ وَطِلًا , il est fort, de forte constitu-

لَغَيْ li faille ، تَهُفَرُهَا tsy mahefa raha, qui n'est pas capable (de faire) quelque chose, incapable (physiquement ou moralement);

پرشي pareși ', وَلَ vaka, paresseux, maladroit;

لْبُو li bon', عَ teara, bon, il est bon;

رت ( na pa bo ', [Fol. 3 r°. رت ( ratsy, mauvais, méchant, qui n'est as bon;

مُون na fati', فَرَت fa ratsy, parce qu'il est mauvais;

pi ، مُنتع mantsiny, qui pue, sent mauvais;

mpamosavy be, grand sorcier; عُرُ سُوْسِيْ

أَطِرُ la tera أَبِ المَارِ la tera أَطِرُ إِنْ tany, la terre;

يُعَهُر bo zé 11, يُعَهُر zanahary, Dieu, le Créateur.

اَدِ عِ سَ<del>بُعُهُ</del>ا .

. Ary ny isam-bazaha :

Voici les noms de nombre des Français :

) i, un 13;

ې di, deux;

Le toura, trois;

Lui (est) fort.

Litt. : fort quant à son corps. Mahery vatā est une construction identique au modes dutes grec. Vatā est la forme provinciale de l'antimerina vatana.

<sup>3</sup> Du français faillir. Faille se dit plus particulièrement de la faiblesse physique: malade, souffreteux, sans vigueur.

A Paresseux. La diphtongue muette finale est devenue i en créole.

\* Il (est) bon.

6 (Qui) n'est pas bon, mauvais, méchant.

- <sup>7</sup> Na fati n'est pas créole. نَعْطَيْ فَرَتِ pourrait se transcrire en malgache : na(ha)faty fa ratsy, (ce remède, ce poison l') a tué parce qu'il était mauseis, dangereux.
  - 8 (Qui) pue,
  - Grand sorcier.
  - 16 La terre.
  - 11 Bon Dieu.
- 12 Ratsirinambahoaky n'a pas donné la traduction malgache des noms de nombre.

أي kati, quatre; ې غ cinqi, cinq; چېسې sisi, six; يط set, sept; houti, huit; هُطِئْ nef, neuf; ; diși ; dix جشِيْ ozouzou, onze; خيو douzou, douze; إن direzi, treize; طري لَطُمُ katozou, quatorze; کِي kizi, quinze; سيي sizi, seize; إ diséti, dix-sept جسطي جيوي dizouiti, dix-huit; جنب dinefi, dix-neuf; roapolo, vingt; زَا فَعْلَ avia, أَوْيَا vitini, vingt et un; vi toura, vingt-trois; viti kati, vingt-quatre; viti siki, vingt-cinq; viti sisi, vingt-six; وطِشِيْسِيْ viti seti, vingt-sept; وط وط وط وط وط وط viti neft, vingt-neuf; telopolo, trente. طِلُقُلُ taranti, طُرُط

```
يُّ di boua ', جُبُو kazo, du bois:
  poulé, أَكُمْ akoko, poule;
  coco أكفر من عكث akoholahy 3, coq:
  [Fol. 3 v°.] جيدي dindi ', وُرُ تِكُجُ vorontsiloza ', diudon ;
  zona ، غِبْشِي giny 7, oie;
  ; gana ' vaventy, gros canard كَن وَوَيْطِ ،' cana bata كَن بَطِأ
  أَوْرِي , kane '', فَرِيْ fary, canne à sucre;
  ين أنتنا الي hizi11, شِبُو nimbo 12, vêtement, linge;
  يُوْ bifou 13, رَسُو عُبِ rason' 14 omby, un bœuf;
   salé 15, هن شرك salé 15, هن مثل علا salé 15, هن شرك إ
  ny ray, le père; إع رَيْ papa فَوَقَوَ
  mamā, ع ريني ny reny, la mère:
  mașia 16, عَنَكُو anakavy 17, sœur;
  anakavin-dreny 10, taute: عَنكُو تَع anakavin-dreny
  analahin-dreny 21, oncle: عُنكُهي زيّني
  1 Du bois.
  2 Coq.
  3 Litt. : Poule male.
  Dinde.
  <sup>5</sup> Litt. : l'oiseau qui ne porte pas malheur, ou qui ne cause pas de perte
( Cargent à ceux qui l'élèvent).
  • Oie. Voir la note 9, p. 165.
  De l'anglais geese.
  * Canard bâtard (?). Peut-être le canard de grosse taille dit canard muet ou
de Manille.

    Plus usité sous sa forme redoublée ganagana.

 10 Canne (à sucre).
 11 Linge.
  12 Simbo est l'équivalent du lamba antimerina.
  " Litt. : une tête de basuf. L'arabe رأس tête, est passé en malgache sous la
forme raso.
  15 (Viande) salée.
  16 Ma sæur.
  17 Anakavy est la forme provinciale de l'antimerina anabavy.
  18 De tante.
  19 Litt. : sœur de la mère.
 10 Oncle.
```

21 Litt. : frère de la mère.

lu case ', وَّ trano, maison;

ِ لَهُ اللهُ الله

ناه: جُوَّالَكِي sara, bon, joli; جُوَّالَكِي

vousary, orange: الرج

ny vady, l'épouse: ع وَجِيْ , madamou s

نُوُوْ, ع نُنُوْ ny nono, le sein, les mamelles:

بَعْطُوْ ، totoṣe عَ فَكُوْ ، y falo, parties sexuelles de la semme;

mitsoha "! sortez, retirez-vous; مِيْ تَوْهَا , cdré إِدِرِيْ

io avango \*; أَوْ أَدْعُ , la mèmou أَلْيَكُوْ

soté do °, هَانُو [Fol. h r°.] مُوطِا جُوْ micilana anao, sortez donc! écartez-vous! mettez-vous à l'écart!

" midöböhā anao أَسِدِي اَوُ asizė "a rou, مِيْجُبِهُنَوْ midöböhā anao أَسِدِيْ

مَتَعَنَا هَنَوْ ، dibonte a von 12, مِتَعَنَا هَنَوْ mitsängūnā anao! tenez-vous de-bout, tenez-vous droit!

marse a vou 13, مُرْدَّوُ mănděhānă unao! marchez, vous: allez-vous-en!

- <sup>1</sup> Expression coloniale pour la maison.
- <sup>2</sup> La = il n'y a (pas).
- <sup>3</sup> Joli, j et g don's français deviennent z en créole, comme le  $\overline{z}$  arabe devient z et dz en malgache.
  - L'orange.
  - 5 Madame.
- Edré n'est pas créole. اِدِرِيْ مِنْ تُوْهَا edre! mitsoha sont deux mots malgaches signifiant : eh! retirez-vous.
  - <sup>7</sup> Là m**ém**e, à cet endroit même.
- Arango est intraduisible. Je ne connais pas ce mot que ne donne aucun dictionnaire.
  - 9 (Mais) sortez donc.

1º Asseyez-vous. Asizé vient de chaise et signifie exactement asseyez-rous sur sur chaise. Cette précision est nécessaire dans un pays où on s'assoit généralement par terre.

" Restez, ne partez pas. Midoboha anao ne traduit pas exactement asizé a vou. Les deux phrases sont cependant identiques et expriment l'idée de retenir en le priant de s'asseoir, le visiteur qui s'était levé pour prendre congé.

12 Debout, vous.

<sup>13</sup> Marchez, cous. Marsi est un nouvel exemple de chuintante française devenue siffante en créole. :diaso anao aho, atlends-moi جِياسِنُوْ أَهُوْ aspère ' moua أَسُوقْيْرُ مُوْيًا

تن وياوي , ma pera أمشير يناوي , zaza viavy, petite fille 3,

tiako طِيْ يَاكُوْ هَنُوْ ، mo lème a vou, moua cotan vou مُول مَوْ مُو كَوْطِأًا وُ anao, je vous aime;

ny lataky ', le membre viril; عُوْعُوْطِيْ

ي مِيْلِلِ ، guerné vo bré bizé مِيْلِ مِيْلِ بِرِدِيْ guerné vo bré bizé مِيْلِ وَ بِرِ بِرِدِيْ

, mandry, dormir جُرُمِي شر dormi بُرُمِي

أوي lévé, مغهًا bévé, لوي mifoha, se lever;

li souaré 8, عَل أَ li souaré 8 لَنْتَى رُ

la zourouné 10, أَرُكُونَ androandro 11, le jour;

tiako anao, tiako anao, je تِكُوْ هُنُطِيٌ كُنُوْ , bia colan 13 بِيَّا كُطُوٍّ vous aime:

mivalo aminao, je مِهَلَ امِنُوْ ,mona fou la ti a vou ، مُنَ فُوْ لَطِيْ اَ وُ vous demande pardon, je me repens (de ce que j'ai fait de mal contre)

via vini المكتار , malaka tsara, prenez bien;

, do redi 15, مهت کِلکل mahitsy kelikely, (remettez) droit, redressez un peu;

- 1 Attenda-moi. Aspère vient du français espérer, qui a conservé le sens d'attendre en argot maritime.
  - <sup>3</sup> Ma sœur.
  - 3 Litt. : enfant femelle.
  - Moi je vous aime; moi je suis content de vous (aimer).
  - Lataka en antimerina.
- <sup>6</sup> Je n'ai pas pu rétablir le sens de ces mots créoles qui ont dù être mal transcrits par Ratsirinambahoaky.
- <sup>7</sup> Litt. : le coîter. L'emploi du verbe comme substantif, en le faisant précéder de l'article, est exceptionnel en malgache.
  - <sup>8</sup> Le soir, la soirée.
  - Alina, en antimerina.
  - 10 La journée.
- 11 La forme simple andro est plus ordinairement employée. Androandre signifierait le petit jour ou le crépuscule.
- (Je suis) bien content (de vous aimer).
   Moi je l'ai dit à vous, je rous l'ai dit. La traduction malgache ne correspond pas au texte créole.
- 14 Venez venez. Ce redoublement est fréquent en créole. La traduction malgache a un sens tout différent.
  - 15 (Mettez) donc roide.

مُلْدِ maladi, مُكْدِ marary ', malade;

la fiévo?, مَرِكُدِرُ mari-koditra, qui a des frissons;

ny mandoa, vomir; وَمِيَّا

مُكَرِ شَطِمَوُ maladi satouma ', آرُ رَرَّ marary tratra, malade de la poitrine, de l'estomac;

مَكْدِ لِوَطَعَ marary am-po, malade du ventre, malade du cœur';

مَكَدِ كُرِنِي marary lamosina, malade des reins, du dos;

مَكْدِ كِيًا , maladi li da , مُكْدِ وَيَا , marary vazana , mal aux dents.

Gabriel FERRAND.

<sup>1</sup> De l'arabe مريض.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> La fièvre.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Litt. : qui a la peau tiède.

Malade de l'estomac.

Malade du ventre.

La première traduction se rapporte au texte créole, la seconde au texte malgache.

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> Malade des reins.

Malade des dents.

Litt. : malade des molaires.

### **ESSAI**

### SUR LE JUDÉO-ALLEMAND

ET SPÉCIALEMENT

SUR LE DIALECTE PARLÉ EN VALACHIE.

(SUITE.)

# PREMIÈRE PARTIE. INTRODUCTION GÉNÉRALE.

Une autre ressource dont dispose la langue populaire pour enrichir son lexique, est l'emploi des diminutifs à la place des mots primitifs. C'est un procédé fécond qui permet de revenir à des formes connues et de leur donner une nouvelle application logique. En voilà une série d'exemples:

BLEISTIFT = Schreibpendl (šrābpendl): pen « plume », avec intercalation d'un d dans le groupe n + l, litt. « petite plume à écrire »;

Bretze — Beugel (bēigl): Beuge « courbure », litt. « petit pain recourbé »; en silésien bēgl « Ring von Sommelteig » ( = mha. böugelin);

Bube = Jüngel (jingl) : Junge;

CRUCIFIX = JÖSEL (joist): Jesu « Jésus », litt. « petite image de Jésus ».

DUCATEN = RANDL (rendl): Rand(ducaten), c. à-d. ducat aux marges entières;

FEDERMESSER = Messerl: Messer « couteau »;

Hügel = Bergl (bārgl): Berg « montagne »;

Kārig = Steige (stagl): Steige " Stall für Kleinvich ";

KANNE = KOCHERL: kochen "bouillir", tandis que KANN (kan) prit le sens de "seau";

Kinn = Bard (berdl) : Bart « barbe »;

Ring = Fingerlein (fingerl): Finger « doigt »;

Sessel = Bankel (benkl): Bank " banc ";

ZÜNDHÖLZCHEN = Schwebel : Schwebel \* soufre », forme archaïque et dialectale pour Schwefel.

Enfin nous touchons en passant aux transitions logiques des verbes composés avec des prépositions, transitions curieuses qui diffèrent de celles de la langue littéraire. C'est ainsi que:

Abdanken (ubdanken) a le sens exclusif de « mourir », employé plutôt ironiquement; cf. à Henneberg odank « bei der Nachtwache die letzte Stunde abrufen » (Fromann, vII, 129) et Abdankung « Leichenrede » (Grimm);

Abgenommen (ugenemn) « paralysé »; cf. mha. benëmen « der Sache berauben »;

Abrichten (ubreχtη) dans le sens de « verrichten »;

Absprechen (ubiprexu) « réciter une formule magique », c.-à-d. « verbis adimere » (Grimm);

Anmachen (unmaxn), qui répond, quant au sens, au mha. since gemaches tuon « faire ses besoins »; cf. bav. tuen, id. (Fromann, iv., 455);

Anstossen (unitoisn) « saisir une allusion »: mha. anstoz « Angrisson, en allemand moderne « leise oder hart aurühren », aussi au figuré, etc.

2. ÉLÉMENT HÉBRAÏQUE. — La langue hébraïque, après l'allemand, a fourni au judéo-allemand le contingent le plus remarquable de son lexique. La dose de cet ingrédient a été souvent exagérée, et lui-même traité peu scientifiquement¹; on a juxtaposé des mots vraiment populaires avec des termes techniques dont la circulation n'avait pas dépassé le cercle restreint d'un petit nombre de savants, et on ne s'est pas préoccupé de rechercher si tel ou tel mot hébreu possédait ou non des équivalents en allemand². Quoi qu'il en soit, il est certain que l'élément hébraïque est richement représenté dans le dialecte.

A quelles circonstances est-on redevable de cette influence?

En premier lieu au culte, célébré exclusivement en hébreu. Presque la moitié du contingent hébraïque que nous spécifierons plus loin, se rattachant à des cérémonies rituelles de la synagogue, doit directement à la religion son introduction dans le lexique judéo-allemand. Le recours à la langue sacrée, pour les termes de cette catégorie, était, du reste, d'une nécessité évidente, puisqu'ils désignent des idées et des choses particulières au monde hébraïque; d'autres se rapportent plus ou moins direc-

<sup>2</sup> C'est ainsi que, dans le vocabulaire dressé par Avé-Lallemant, la lettre A compte 88 mots hébreux, dont seulement une vingtaine sont vraiment popu-

laires, tandis que le reste appartient en propre au lexique hébraïque.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Ce qui contribuait encore à la confusion, c'était l'écriture rabbinique courante dont on revêtait le judéo-allemand: cette écriture, qui masquait, pour ainsi dire, le caractère foncièrement germanique de notre parler, ne remonte pas au delà du xvıı siècle (comme l'a remarqué Steinschneider).

tement à la vie religieuse, et la forme hébraïque leur prête une

plus grande solennité.

Un autre facteur important contribua, pour une aussi large part, à enrichir le dialecte d'un nombre considérable de mots hébreux : nous voulons parler des versions populaires de la Bible, du Talmud, des écrits rabbiniques, de la littérature néo-hébraïque — que nous avons étudiées plus haut, — versions dans lesquelles les idées morales sont énoncées seulement en langue hébraïque, parce qu'il était tout naturel de recourir encore à la langue sacrée, source de la vie intellectuelle du judaïsme. Ces livres de vulgarisation rendirent si familiers aux lecteurs et surtout aux lectrices, pour lesquelles ils étaient spécialement faits, les termes hébreux comme expressions des notions abstraites, qu'ils devinrent bientôt d'un usage courant dans la langue journalière. Et cette terminologie s'accroissait au fur et à mesure que les Juiss, repoussés de la société chrétienne, s'en isolaient davantage, et que les persécutions exercées contre eux prenaient un caractère plus acharné 1.

Nous constatons donc dans l'examen de l'élément hébraïque un double courant diamétralement opposé: de haut en bas, des savants au peuple, pour l'introduction d'un grand nombre de mots hébreux; et inversement, de bas en haut, des classes inférieures aux cercles savants de la société juive, pour la transformation radicale (phonétique, grammaticale et logique) de l'élément hébraïque tout entier, transformation accomplie par le

peuple.

Une partie de cette nomenclature a été introduite dans le vocabulaire de l'allemand littéraire, et un plus grand nombre de mots dans le lexique des dialectes locaux. Nous allons en relever quelques-uns<sup>2</sup>:

Kapores (en hébreu kappora «expiation»), spécialement l'expiation symbolisée par le sacrifice d'un coq la veille du Grand-Pardon, acquit dans l'allemand populaire le sens d'«ablmé, ruiné» (cf. Hebel: wir gehen, wir gehen kapores!);

Koscher «licite, légitime», employé par Heine (Romancero, 210) et le verbe usuel schächten «tuer (d'après le rite juif)», ainsi que Schächter «celui qui tue le bétail (pour les Juifs)», tous les deux dérivés de schochet (=Schächter);

<sup>2</sup> Cf. A. Kretschmar, Allgemeines Fremdwörterbuch, mit einem Anhang ent-

haltend die jüdisch-deutschen Ansdrücke, Leipzig, 1882.

<sup>1</sup> Nous nous bornons à citer les deux exemples suivants: Dans les vieux glossaires bibliques (Prague, 1581 et Gracovie, 1604) on trouve encore les archaïsmes nachpur (mha. nachgebūr, nha. Nachbar) et mon (= mha. mēns, nha. Mond), qui furent après remplacés par les équivalents hébraïques schochen (sun) et le wono (levune).

Mausche, articulation dialectale juive de Mosche « Moïse », désigne ironiquement le Juif (Hebel: Mausche, weist du nicht, dass uns die Zeit vergeht?... jetzt dacht der Jude...); de là le diminutif Mauschel, employé dans le même sens par Heine et Hebel, en même temps que Mauschelei « Mauchelsprache », c'està-dire baragouinage, et manscheln « wie ein Mauschel sprechen », parler le judéo-allemand et, par extension, prononcer une langue d'une manière vulgaire ou inintelligible;

Schacher «trafic » de socher «commerçant », appliqué d'abord au petit trafic du fripier juif, puis généralisé (cf. Heine, Über Börne: frommer Schacher! scheinheiliger Verrath am Vaterlande), d'où le verbe schachern, au propre et au figuré;

Schiksel, jeune fille, de schiktse, employé par Freytag (Soll

und Haben, III, 130);

Schlemihl, malchanceux, le héros célébré par Heine et popula-

risé par la fameuse allégorie de Chamisso;

Schmus, profit (Hebel: was ihr ihn wohlfeiler bekommt, ist euer Schmuhs), de schmuos «nouvelle, bavardage», comme le composé Geschmus «Gerede» (Freytag, Soil und Hoben, II, 90: das Geschrei und das Geschmuse) et schmusen «s'insinuer» (en judéo-allemand smisn «causer, bavarder»); en franconien, schmuse signifie «parler comme un juif» (Fromann, II, 466);

Schofel, vil, ordinaire, employé par Bürger (Schofelwaare « mar-

chandise de mauvaise qualité»).

De même, les termes non moins populaires: betuches « discrètement, sournoisement », de betuches « doucement » (cf. Hebel: und ging ganz ruhig und betuches in sein Bett); dalles, ruine (en hébreu « misère »), d'un usage général dans les dialectes; gansen, voler (en tapinois), agripper; makkes, coups, raclée; meschugge, fou; moos, argent; plête, évasion; schote, bébête; zores, querelle (en hébreu «chagrin») — tous, termes partout connus.

Il faut encore signaler que l'élément hébraïque entré dans le judéo-allemand ne dérive pas directement de l'hébreu biblique, mais de son évolution ultérieure, telle qu'elle se présente dans le Talmud et dans la littérature rabbinique. C'est pourquoi ces emprunts ont généralement un sens étranger à la langue sacrée, et correspondant à celui des livres talmudiques; certains ne figurent même pas dans la Bible et sont des formations originales, c'està-dire des créations araméennes ou néo-hébraïques.

La plupart de ces termes judéo-allemands, tels que kapoeres, kosjer, schachern, sikker, sjofel, smous, etc., ont même passé en hollandais. Voir Jante Winkel, dans le Grundriss der germanischen Philologie de Paul (Strasbourg, 1891), vol. I, p. 716.

Voici quelques spécimens des emprunts de la première et de la deuxième catégorie:

- a) taan possède dans la Bible le sens matériel de «charger», mais dans le Talmud celui figuré de «charger d'une faute, accuser et défendre», d'où taano «objection, argument» et le judécallemand an-taanen «discuter»; minhog signifie dans la Bible «la conduite d'une charrette», mais dans le Talmud il acquit l'acception métaphorique de «coutume» spécialement religieuse; tsaar « petit» dans la Bible, mais «douleur, chagrin» dans le Talmud; tselem «image» dans la Bible et «croix» en néo-hébreux; teschuwa a le sens biblique «retour» et le sens talmudique «pénitence».
- b) Le terme biblique moed «fête» fut remplacé par le talmudique jom tow, litt. jour bon, et c'est exclusivement le dernier qui figure en judéo-allemand; de même, les mots bibliques negew, sud, et jam, occident (litt. du côté de la mer) furent supplantés par les mots talmudiques dorom et maariw; awero, litt. action de fouler, dans le Talmud «péché» (= transgression de la loi); tsedoko (litt. justice, piété), dans le Talmud «charité, aumône»; dallus, misère, est exclusivement talmudique, comme t'fisso, prison, est post-talmudique.

L'élément hébraïque a subi, sous l'influence du fond allemand de notre dialecte, une véritable métamorphose en ce sens que sa physionomie a pris un caractère qui n'a plus ricn de sémitique. Cette transformation a été opérée par une triple action : par la prononciation, par l'accentuation et par les suffixes.

Nous allons analyser successivement chacun de ces trois facteurs qui ont également contribué à métamorphoser la langue hébraïque dans la bouche des Juifs de l'Allemagne, d'où elle s'est

répandue ailleurs.

Résultat d'une sorte d'analogie inconsciente, la germanisation de la prononciation hébraïque fut définitivement consacrée par le temps, et elle eut cette conséquence historique, de créer un schisme apparent entre les deux fractions du judaïsme européen — Juis polonais (plus exactement allemands), et Juis portugais (plus exactement espagnols), — schisme qui a pour point de départ et de maintien des différences de prononciation.

L'harmonicuse tonalité de la langue espagnole a fait garder la prononciation claire et sonore de la langue hébraïque telle qu'elle devait résonner aux jours de gloire, tandis que les sons sourds et assombris des dialectes allemands, leur phonétisme compliqué, ont contribué à altérer la forme des mots hébreux, et à substi-

tuer à une prononciation pleine d'harmonie et d'ampleur, une autre presque confuse et resserrée comme les anciens ghetti où elle prit naissance.

L'origine de cette altération de la prononciation est restée jusqu'ici inconnue aux orientalistes qui s'en sont occupés. Nous nous contenterons, à cet égard, de citer un sémitisant autorisé, M. Stade, qui s'exprime ainsi¹: «Les Juifs polonais et allemands diffèrent en ce qui concerne la prononciation des voyelles ainsi que nous l'avons établi ('=ā, '=ō, "=ē, '=ū); outre qu'ils prononcent kamets (=ā) comme ō, ils prononcent souvent aussi cholem (=ō) comme au, tsere (=ē) comme ai, kibbouts (=ū) comme  $\bar{u}$ . Leur prononciation de l'a comme o se fonde sur l'ancienne tradition palestinienne  $^2$ ; leur prononciation de l'ō et de l'ē est une diphtongaison moderne qui se montre également en syriaque... la prononciation de  $\bar{u}$  comme  $\bar{u}$  est tout aussi obscure que la fausse accentuation de l'hébreu dans la bouche des mêmes gens.»

Pour rendre plus évident le parallélisme constant entre la prononciation des dialectes, du judéo-allemand et de l'hébreu, nous les résumons toutes les trois dans le tableau synoptique suivant :

### DIALECTES ALLEMANDS.

- ā : ō, sur tout le territoire alamano-bavarois et dans presque tous les autres dialectes allemands : blösen, nōs, sögen, tōg = blasen, Nase, sagen, Tag (Schmeller, Mundarten Bayerns, \$ 110).
- ā: ā, on Carinthie: fūne, nūme, spūne = Fahne, Name, Span (Lexer, Kārntisches Wörterbuch, préf. VIII).
- e: ai, dans le Böhmerwald, etc.: klai, schnai, i gai = Klee, Schnee, ich gehe (Schmeller, \$ 184).
- ō: au, dans le Böhmerwald, etc.: braud, grauss, hauch, klauster = Bröd, gröss, höch, Klöster (Schmeller, \$330).

### JUDÉO-ALLEMAND.

- ā:ō, dans toutes les variétés dialectales d'Allemagne, Pologne, Lithuanie, etc.
- ā: ū, en Hongrie, Roumanie et Russie: blūṣṇ, nūs, ṣūgṇ, tūg.
- ē: ai, dans le judéo-polonais: schnai, gai, etc.
- ē : ēi, partout ailleurs:schnēi, gēi, etc.
- o au, en Alle-magne et sporadiquement en Pologne.

#### HÉBREU.

- ā: ō, cette prononciation est partout familière aux soi-disant Juiss allemands: bochur, b'rocho, lewono = bāchur, beracha, lewana, etc.
- d: ū, chez les Juiss hongrois, roumains, russes: būxr, brūxe, levūne.
- õ: ai, chez les Juis polonais: alainu, laavosainu = alõinu, laabothõnu.
- ē:ēi, partout ailleurs.
- ö: au, chez tous les Juis allemands: chauschech, haulech, kauach, aurech, auscher = chöiech, hölech, köach, örech, öier.
- ¹ Stade, Lehrbuch der hebräischen Grammatik, Leipzig, 1879, vol. 1, p. 41.
  ² Ibidem, \$ 35 : «Les inventeurs des points-voyelles articulaient déjà sourdement l'à comme à ou à, ce qui s'ensuit aussi de l'emploi du même signe peur à et de beaucoup d'autres laits grammaticaux.»

### DIALECTES ALLEMANDS.

ō: ou, dans quelques endroits du territoire bavarois: broud, grouss, houch (Schmeller, \$336).

õ: oi, sporadiquement en Suisee, Tyrol et Souabe: toit, noit, groiss, loiss, woil = tõt, Not, gross, loss, wohl (Weinhold, Aleman. Grammatik, \$98).

ŭ: ū ou i: les dialectes affectionnent la métaphonie telle que ūns, ūnter, ūm = uns, unter, um (Schmeller, \$ 368); en Tyrol: dinn, hitt, ins, inser = dūnn, Hut, uns, unser (Frommann II, 18). En mha. les deux formes coexistent simultanément: dunne et dūnne, unde et ūndo (Grimm, Gram. I, 282).

### JUDÉO-ALLEMAND.

ō:ou, sporadiquement en Allemagne.

5:0i, presque partout, en dehors de l'Allemagne et de la Lithuanie : boidm, boign, floi = Boden, Bogen, Floh, etc.

ti: ti ou i, partout excepté en Pologne, en Lithuanie et dans quelques provinces allemandes: sun ou sin, kümen ou kimn, züng ou tsing, Sonne, kommen, Zunge.

#### HÉBREU.

õ: ou, speradiquement en Allemagne: oulem, soune, schoute = ölam, sõne, šõte.

ō: oi, en Hongrie, Roumanie, Galicie et Russie: zoides, koidu, moire = chōdes, kōdem, mōra, etc.

ü: i ou i, en Hongrie, Roumanie, etc. gedillo ou gedille, segillo ou s'gille = gedullah, segullah.

Pour que ce tableau soit complet, il faudrait y ajouter l'assombrissement des voyelles brèves, et leur assourdissement dans les syllabes finales, conséquences directes de la même influence, et nous pourrions alors nous faire une idée des ravages exercés par les gosiers allemands sur les sons de la langue hébraïque. Le parallélisme parfait établi ci-dessus poursuit pas à pas les différentes évolutions de cette influence et confirme combien est fragile l'assertion qui attribue ces différences phonétiques à des traditions antiques (cf. ci-dessus la citation de Stade).

On pourrait même encore ajouter aux considérations de fait que nous venons d'exposer, le caractère sporadique de ces différences. La diphtongue au, par exemple, primitivement sémitique, s'est contractée en o dès la période historique; comment se faitil alors, que ce son soit revenu à son point de départ? et par quel miracle s'entend-il ainsi, seulement dans la bouche d'une

petite fraction de Juis allemands?

En effet, tandis que les Juiss espagnols prononcent correctement s, les Juiss d'Allemagne et de Pologne, prononcent su, d'autres ou, et les Juiss de Hongrie, de Galicie et de Russie oi. Comment pourrait-on expliquer ces variantes locales, autrement que comme nuances phonétiques dues aux parlers des différentes provinces? Ceux qui désendent une prononciation telle que Mausche pour Mosche, loin d'être autorisés par n'importe quel argument historique, ne font, au contraire, que sanctionner une prononciation provinciale et transitoire des sons hébreux, et con-

tribuent ainsi à perpétuer un système phonétique absolument opposé à l'esprit de la langue hébraïque. Il est curieux de voir les adversaires les plus déclarés du judéo-allemand ne se faire aucun scrupule de maintenir une prononciation hébraïque uniquement due aux influences locales du dialecte; et encore, n'insisterions-nous pas ainsi si cette prononciation était générale au sein du judaïsme et si elle ne continuait pas à diviser les Juifs soi-disant allemands, des Juifs soi-disant portugais. Aujourd'hui que les Juifs ont partout abandonné définitivement les parlers qu'ils avaient importés d'ailleurs, pour se servir exclusivement de la langue nationale, il serait grandement temps de renverser la barrière artificielle élevée dans des temps de triste mémoire et de rendre ainsi à la langue hébraïque son antique sonorité.

L'accentuation incorrecte de la langue hébraïque — et cela encore seulement chez les Juis allemands — résulte également de l'action directe des dialectes allemands. En hébreu, l'accent ne peut figurer que sur les deux dernières syllabes, mais surtout sur la dernière, tandis que l'accent germanique ne tombe jamais sur la dernière syllabe. C'est ainsi que les premiers mots de la Genèse sont accentués par les Juis allemands : berèsis bóro, ou berèsis búre, et par les Juis portugais : bereschith bará... 1.

Mais ce qui, par-dessus tout, prouve la germanisation de l'élément hébraïque dans le judéo-allemand, c'est le nombre considérable de suffixes qu'on y trouve joints aux radicaux de cet élément et qui contribuent à lui donner un aspect hybride. Ceci met précisément en relief l'énorme puissance d'action de la forme linguistique qui est parvenue à maîtriser une matière aussi rebelle, et à lui imprimer son cachet propre. Voici les principaux de ces suffixes:

I. Verbaux, en -en ou -n, attachés tantôt à des verbes et tantôt à des noms hébreux tels que :

Chanf-en «flatter» (de chanaf, id.), cholesch-en «s'évanouir» (de chalai, id.), cholem-en «rêver» (de chalom «rêve»), gașl-en « exercer le brigandage» (de gașal «piller»), get-n « divorcer» (de get « divorce»), maser-n « dénoncer» (de masar, id.), pēger-n « crever» (de peger « cadavre»), etc.;

Ou avec le même suffixe, doublé: chosm-en-en «signer» (de chasam, id.), ganw-en-en «voler» (de ganav id.), harg-en-en «tuer» (de horeg «assassin»), jarsch-en-en «hériter» (de jores «héritier»), etc.;

¹ Cf. les noms propres bibliques: Abrahám, Aschér, Barúch, Davíd, Israél, Sch'lómo — qui sonnent dans la bouche des Juifs allemands comme: Avróhom (Avrūm), Oscher (Uār), Bórech (Būręx), Dówed (Dúvid), Jisróel (Jisrūl), Schlaume (Slöimę).

Ou bien le même suffixe est ajouté aux mots hébreux précédés d'une préposition alternande telle que ein (ān), ver (far), aus (ous), an (un): an-taan-en « argumenter », répondant analogiquement à ein-wend-en; far-chidesch-en « s'étonner », d'après ver-wunder-n; far-sam-en « empoisonner », d'après ver-gift-en; un-schikker-n « s'enivrer », d'après an-trink-en, etc.

Mais, le plus souvent, la notion verbale est rendue par la juxtaposition du participe hébraïque et de l'auxiliaire allemand sein: c'est ainsi que chosched sein signifie « soupçonner » (litt.: « être soupçonnant »), mappil sein « avorter », mechaje sein « se ranimer », mekane sein « envier », metsaar sein « se chagriner », mochel sein « pardonner », nokem sein « se venger », etc.

## II. Suffixes nominaux attachés :

- a) A des substantifs tels que -schaft : almune-schaft « veuvage »;
  -keit : aşus-kēit « insolence », miskēit « laideur », et le diminutif
  -el : schiks-el « jeune fille »;
- b) A des adjectifs, tels que -isch : balbat-isch «bourgeois», behēm-isch «bestial», ou dialectal -dik (= -ig) : schabbes-dik «de sabbat», chēn-(ev)-dik «gracieux», emes-dik «véritable», etc.

C'est à peine si on pourrait parler d'une influence en sens inverse, c'est-à-dire des suffixes hébreux attachés à des mots allemands ou non hébraïques. Nous citons à cet égard les exemples suivants qui restent tout à fait isolés : les pluriels à forme hébraïque, tels que nar-ōnim (de Narr; cf. simon, pl. simonim) et doct-orim, sont plutôt pris ironiquement ; le mot polonais kaptsen « pauvre » fait au pluriel kapts-onim et au féminin kaptsen-te, d'après la flexion hébraïque; l'adverbe bescheinparlich (besanprlix) « probablement » est composé de la préposition hébraïque be « dans » et la forme dialectale allemande scheinparlich, qui se trouve dans Hans Sachs, et répond à un compromis : scheinbar+(wahr-schein)lich, dans la langue littéraire moderne.

Nous allons maintenant spécifier les emprunts hébreux d'un usage courant et général, partout où l'on parle encore le judéo-allemand, en les classant d'après l'ordre des idées qu'ils représentent<sup>2</sup>.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Le suffixe hébraïque a probablement été attiré par assonance comme dans le proverbe judéo-allemand: Chassonim sind Naronim (Tendlau, op. cit., nº 821).

Les mots hébreux qui suivent sont transcrits tels que les prononcent les Juiss allemands, car c'est sous cette forme qu'ils se sont introduits en judéo-allemand; nous avons ajouté en parenthèses les variantes de prononciation sous-dislectale (hongroise, roumaine, galicienne, etc.).

- A. Sphère religieuse, dont les restes multiples accompagnent le Juif de la naissance à la mort; cette nomenclature hébraïque embrasse donc toutes les phases de sa vie.
- 1. Le Calendrier: les noms de mois et le terme qui désigne le mois: chodesch (xoides), litt.: «nouvelle lune», ainsi que les expressions pour «heure» et «seconde»: schoo (su) et rega (rēge); la lune, à cause des cérémonies qui s'y rattachent, porte le nom hébraïque de lewono (levune), litt.: «la blanche».

Les jours de la semaine ont des noms allemands, excepté, bien entendu, le samedi : schabbos (šābēs), auquel se réfèrent une série de termes religieux. Chaque fête, jomtow (jontev), possède de même une quantité de termes spéciaux, dont plusieurs figureront dans le glossaire annexé à cette étude.

2. La Communauté: son organisation spéciale, kehillo, ses membres, kohol (kūl) — de là le verbe caractéristique kūl-en « prendre part ou se mèler dans les affaires publiques » — et ses institutions, dont la plus importante, la Synagogue, dispose de toute une nomenclature hébraïque, comme une autre institution non moins importante, l'École, avec laquelle d'ailleurs elle se confond (le mot allemand Schul servant, nous l'avons vu, à désigner l'une et l'autre).

Comme la juridiction religieuse et même civile incombait aux rabbins, il n'est pas étonnant que beaucoup de termes juridiques soient d'origine hébraïque: tels que mischpot (mîspet) «procès», paskenen «juger», tsewoo (tsevue) «testament», joresch (joires) «héritier», etc.

A quel point l'esprit du peuple juif a été profondément pénétré par ses rites religieux, et quel écho puissant les discussions des écoles rabbiniques ont eu dans sa vie journalière, on le voit par ce fait important au point de vue social, que la plupart des termes spéciaux de la scolastique juive ont franchi le mur de l'Académie rabbinique, pour s'introduire, se généraliser dans la vie ordinaire; que des mots techniques du ressort de la dialectique, d'abord circonscrits dans les limites des discussions savantes, se sont vulgarisés au point de devenir familiers au dernier homme du peuple.

Les expressions éminemment populaires qui remontent à cette origine savante peuvent être réparties en deux classes :

a) Des termes de logique, tels que: hetter « concession », ikkor « fondement, chose essentielle », taano « argument, objection » (de là le verbe taano « argumenter, controverser, disputer »), teruts « prétexte », etc

- b) Surtout une foule de particules propres à la dialectique, telles que ad'rabbe « a fortiori », awade « positivement », afillu (afili) « même si », bifrat « spécialement », bekitsor « brièvement », chuts (xîts) « excepté », dawko « absolument », d'haino « c'est-à-dire », efschor « peut-être », haklal « en somme », halewaï « soit! », kidēi « afin que », kimeat « à peine », k'lomer « pour ainsi dire » (amplifié vulgairement en : klomersch, klomperscht et klomperschten), ködem (koidm) « avant », lehaches « à dessein », mikolsch'ken « d'autant plus », poschut (putit) « purement et simplement », tēkef « immédiatement », tomar (tomr) « si », tomid (tumid) « toujours ».
- 3. La famille, dont le nom hébraïque, mischpocho (mispuxe), semble plus solennel que le mot correspondant Ramilie (famèlje); les appellations hébraïques pour la jeune fille nekewo et b'sūla (nekēve et bsile) sont empreintes du même caractère religieux, ainsi que tout ce qui se rapporte à cet ordre d'idées: knas «fiançailles» (litt.: «amende», au cas d'une dissolution), kalla(kále) «la fiancée», chosson (xūsņ) «le fiancé», chossune (xāsene) «mariage», etc.

Quelques termes relatifs à la mort : le linceul (tachrichim), les funérailles (lewaje), le cimetière (bes-olam), la tombe

(kewer), etc.

B. Sphère intellectuelle: presque toutes les expressions des idées abstraites ont été tirées de l'hébreu, qui est remarquablement riche à ce point de vue. Nous en relevons quelques-unes qui n'ont pas d'équivalents allemands l. Telles sont: tsores (tsures) «chagrins», jessurim (jestrim) «peines» (litt.: «châtiments»), awero (nevère) «péché», mitswo «action vertueuse», nedowo (nedūve) «aumône», t'schuwo (tive) «pénitence», tsedoko «charité», emes «vérité», chochmo (xoxme) «sagesse», masol (márl) «chance, sort» (litt.: «planète»), chēn «grâce», cholom (xulem) «rêve», kowed (kwed) «honneur», min «genre, sorte», sach «foule, grande quantité», taam «sens, goût», etc.

Le commerce a pris à l'hébreu une partie de sa nomenclature: socher (soixr) « négociant », schore (sxotre) « marchandise », masse-umattan (masematin) « affaire, négoce » (litt.: « prendre et donner »), matbëa « monnaie », oraw (oirev) « garant », parnosso (parnūse) « subsistance », rewucho « intérêt », jerid « foire », keren (kērņ) « capital », etc.

Des mots caractéristiques et intéressants au point de vue de la civilisation, en tant qu'ils reslètent les rapports du monde chré-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> La plupart des autres trouveront leur place dans le Glossire.

tien avec le Ghetto. Tels sont: bilbul (bilb!) « fausse accusation, calomnie » (litt.: « confusion »), gesera (gesēre) « persécution », chag (xoge) « fête chrétienne », gallach (gdlex) « prêtre catholique » (litt.: « tonsuré ») et prêtre chrétien en général, goi « non-Juif, Chrétien », gollus (gūles) « exil, c'est-à-dire le séjour en dehors de la Palestine », nessech (nēsīx) « vin illicite » (litt.: « vin du sacrifice qu'on défendait de goûter »), porets (purîts) « gentilhomme, noble » (litt.: « brigand »), roscho (ruse) « tyran », schekets (segits) « garçon non juif » (litt.: « dégoût »), au fém. schiktse, d'où la forme dialectale allemande Schicksel.

Quelques-unes de ces expressions sont surtout curieuses, en ce qu'elles représentent différentes couches de civilisation. Ainsi, apikores, du grec ἐπικουραΐος, signifiait primitivement «épicurien » ou «adepte de la philosophie matérialiste », puis, d'une manière générale, «homme adonné à la débauche». Une fois transporté sur le sol de la Judée, ce mot prit différentes acceptions d'après les courants intellectuels : d'abord celle d'a athée ou librepenseur, c'est-à-dire adversaire de la doctrine traditionnelle : celui qui parle avec mépris de la Loi, en disant : ce livre! ces rabbins!, selon la définition du Talmud. Plus tard, ce nom désigna l'hérétique, le renégat, ou l'adversaire non moins redoutable du dogmatisme pharisien, et s'identifia ainsi avec min, l'hérétique par excellence, dont les idées inspiraient tant d'effroi, qu'un docteur talmudique déclare que «le rouleau de la Loi écrit par un min doit être brûlé...» Enfin, le mot apikores devint une épithète lancée à la face des rêveurs de réformes et d'innovations par les représentants du hassidisme. Aujourd'hui, ce mot n'exprime plus qu'une ironie légère.

D'autres expressions viennent d'une conception originale ou typique : tels le thaumaturge ou le cabaliste, baal sem (litt.: "maître du nom de Dieu"), désignant ceux qui, avec l'aide de noms sacrés (semos), peuvent donner la vie à un automate, golem (geilm) ou homunculus¹ (litt.: "matière inerte"); la décence, la politesse et le respect se résument dans derech-erets (drxērīts), proprement "usage du pays"; l'ignorant ou l'illettré est désigné par la métaphore am-hoorets (amhuurets) litt.: "peuple campagnard"; l'écho s'appelle "fille de la voix" (bas-kol); un querel-

¹ On raconte que le fameux Rabbi Lœb de Prague avait à son service un golom, ou gaome, de ce genre. Un vendredi soir, il partit à la synagogue, en oubliant de lui retirer la femille de papier portant le nom divin qui lui donnait la vie; celui-ci, toujours remuant, entreprit alors d'enlever et de descendre le toit de la maison de son maître. Avisé du danger, Rabbi Lœb interrompit aussitôt les prières et, quittant la synagogue, courut chez lui, où il se hâte d'ôter au golom le talisman sacré; incontinent, ce dernier redevint matière inerte, et tomba raide à terre. Cf. la ballade de Gœthe «L'apprenti sorcier».

leur ou fansaron est surnomé sambatjon, d'après le fleuve immense qui, selon la légende, lance du sable et des pierres sans relâche, excepté le samedi, jour où il repose (d'où son nom). Puis, des euphémismes tels que saggi-nehor (saginur) «l'aveugle» (litt.: «riche de lumière, le lumineux»: cf. git-oig', c'est-à-dire guter Auge = it. mal' occhio, et nin-gite, c'est-à-dire nicht guter, pour diable), etc.; ensin d'autres mots hébreux ont subi, dans le judéo-allemand, de curieuses dégradations sémantiques, comme, par exemple, chos chech (χοικέχ) « obscurité», sinissant par signifier «un désordre complet»; de même hekdisch (litt.: « maison sainte»), c'est-à-dire « hôpital», lequel, du sens primitif d'« hospice pour les pauvres et les mendiants», acquit celui de « baraque pleine de saleté et d'humidité», à cause de l'état déplorable où se trouvaient ces établissements chez les Juiss.

Nous remarquons, en finissant, que le vocabulaire hébraïque n'a pas seul été mis à contribution par le judéo-allemand, mais que ce dernier s'est emparé de locutions et de formules toutes faites: telles les périphrases pour le nom de Dieu<sup>1</sup>, les formules préservatives ou de salut<sup>2</sup>, enfin les jurons...<sup>3</sup>.

3. Élément slave, et spécialement polonais. — Les mots slaves se rencontrent chez les écrivains juis dès le moyen age, mais tout à fait sporadiquement. M. Harkavi a recueilli un grand nombre de ces gloses judéo-slaves, devenues plus fréquentes au commencement du xvi° siècle, époque à laquelle un nombre considérable de mots polonais s'introduisirent dans le parler judéo-allemand, importé naguère en Pologne. Quelques-uns de ces mots, comme les particules tak, choc, surent de bonne heure adoptés également par les Juis d'Allemagne, qui les reçurent des maîtres et des rabbins venus de Pologne.

Des langues slaves, le polonais est le plus richement représenté dans notre dialecte, et de très bonne heure exerça sur lui une influence sensible; le ruthène, et surtout le russe, fournirent plus tard leur contingent de mots, mais très peu de ces mots parvinrent à franchir les frontières de leurs pays. Ces deux dernières influences étant donc à peu près localisées, l'une en Russie, l'autre en Galicie, nous nous bornerons, à cause du ca-

¹ Cl. Hukodesch boruch hu (hakoidešborzi) «que le Saint soit loué!» Haschem jisborech (hašemjisburez) «puisse son nom être loué!» Ribbono schel ōlam (ribōine šel oilem) «le Maître du monde...»

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Cf. chas wecholilo! (χås vexulile!) (litt.: «préservé et défendu») et chas wescholom (lit.: «préservation et paix»), c.-à-d. «que Dieu nous préserve!»; im jirtse haschem (mêrtseiem) «si Dieu le veut!»; scholom alechem (sulem aléxm) (litt.: «paix avec vous! salut!»); boruch habo (burix hâbe), «que celui qui arrive soit béni!», c.-à-d. «soyez le bionvenu!»

<sup>3</sup> Cf. missa meschunne (mise mesine!) «mort soudaine! apoplexie!»

ractère général de cette introduction, à les signaler en passant, pour insister sur l'élément polonais, devenu en quelque sorte partie intégrante du vocabulaire judéo-allemand.

L'élément polonais a subi dans son vocalisme, tout comme l'élément hébreu, les changements phonétiques qui dominent dans notre dialecte et qui peuvent être ainsi résumés :

dans notre dialecte et qui peuvent etre aiusi resumes

ă = a : babe «grand'mère», du polonais baba «vieille, sagefemme»; kaptsen «pauvre», de kapcan, id.;

 $\delta(\langle a \rangle = \hat{u} : vilex "valaque", woloch; güln "raser", golić;$ 

ō = oi : koiš « panier », kosz; koimņ « cheminée », komin; ploit « haie », plot;

u = ī, et ŭ = î : kilik' « coup de poing », kulak; tîtīn « tabac », tytuń; kipę « monceau », kupa; pidl « boîte », pudló; piške « boîte », puszka...

Puis l'assourdissement des syllabes finales : blote « boue », bloto; kvîtke « fleur », kwiatka, etc.; on pourrait y ajouter la tendance à simplifier des groupes consonantiques : dz, rz et skl, qui se réduisent à z (s), r et kl:  $s\bar{e}de$  « grand-père », dziad (vieux-slave  $d\bar{e}d\bar{u}$ );  $kl\bar{e}d$  « boutique », sklad; enfin quelques accommodations, telles que  $\dot{e}$  (= ts) et sz (=  $\dot{s}$ ) assimilés à  $\ddot{e}$ :  $\chi o \ddot{e} e$  « quoique »,  $cho\acute{e}$ , etc.

En ce qui concerne l'accent, le mot simple, directement dérivé du polonais, le porte sur la première syllabe, dans les mots dissyllabes ou trisyllabes, tandis que la position de l'accent polonais est ordinairement sur la pénultième. Ce changement d'intonation s'opéra sous l'influence allemande, et sera noté, plus loin, dans tous les mots trisyllabes, pour les distinguer des mots russes ou ruthènes qui ont gardé l'accent originel, par suite de leur introduction plus tardive dans la langue.

Un certain nombre de suffixes nominaux polonais se sont généralisés en judéo-allemand, en s'attachant à des radicaux d'autre origine. Nous en citons les suivants:

-Acz (augmentatif, péjoratif): pîskač « bouche large », de pyskać (de pysk « museau »); puis analogiquement: jingač « gars » (jing = jung); fonf-ač « nasillard » (= roum. fomf, id.);

-AK (avec la même fonction): prostak "bêta", de prostak

"rustre" (de prosty "simple");

-KA (désinence du féminin): rîndar et rîndarke « fermier ou fermière de boissons », de arendarz; drab « vaurien » et fém. drabke, de drabka, id.; puis analogiquement: šnadyke (= Schneiderin).

-KA (diminutif): safe «armoire», de szafa; puis safke, et surtout safkale, en juxtaposant le suffixe polonais au suffixe identique al-

14

lemand; cf. analogiquement : kodkele \* petite queue » (du roum. coadă);

-cia (diminutif): babetse «petite vieille», babeia; cf, analogiquement le nom propre 'Hantse (de l'hébreu 'Hanna «Anne»);

-ATY (formant des adjectifs) : smark-ate « morveux » (de smark);

vulexate «valaque» (ironiquement), de woloch;

-OWATY, -EWATY, plutôt ironique (avec la même fonction): horbovâte « bossu », ruthène horbovâty (= pol. garbaty); pîsk-evâte « aux lèvres pendantes » (cf. plus haut, pîskač); puis analogiquement : frântsevâte « en français » (ironiquement : cf. pol. francowaty « syphilitique »); fomfevâte, à peu près le même sens que fomfač;

-owka (nominal): kaptsen-îvke «pauvreté», de kapcan;

-NIO (diminutif): sēde-niu, répondant à dziadunio, et babe-niu à babunia; cf. analogiquement : goteniu, mameniu, tâteniu;

-NY et -NIK (formant des adjectifs) : nidnik', de nudny; cf. analogiquement : ilimeşal-nik' « malchanceux » (de i'limaşol), etc.

-ski (avec la même fonction) : bābske «de vieille femme», de babski, etc.

Les prépositions allemandes : ab (ub), an (un), auf (of), aus (ous), ver (far), zer (tsi, tsî) entrent souvent en composition avec des verbes polonais : ub-xapp, un-xapp, ous-xapp, far-xapp, de chapać; de même : far-blondsp (cf. ver-irren), de bladzić; tsi-ričp « commencer à pleurer », ryczeć, etc.

Nous relevons, parmi les suffixes verbaux, le -za : şa-diiņ, «étouffer» (russe za-duiiti); cf. analogiquement şa-terşmu «ren-

verser, (compromis de za + thürmen), etc.

Mais ce sont surtout les particules polonaises qui, à cause de leur nombre et de leur expansion, méritent toute notre attention; elles font ressortir l'importance de cet ingrédient dans l'ensemble des éléments qui ont constitué le judéo-allemand.

Voilà les plus usitées de ces particules : d'abord, l'enclitique že, prononcé je ou tche : šlust-če (c'est-à-dire schlast + že) « dormez donc », vūže (=was+že) « quoi donc? »; puis : abt « asin que » = aby; as ou až « jusqu'à ce que, tant que » = aż (cs. as di vest tsitm aż); xoče « quoique » = choć(ie); d'où aussi xošbe « quand même » = choćby; tsī¹ « ou » (= czy : tsī jo tsī nēn « oui ou non »), i « et » = i (cs. ī ēx ī dī); jakòs « seulement, du moins » = jakos « un peu », et jakož « en esset »; na « tiens » = na! (cs. na dr, pl. nat ax), ni « pas, ni » = ni (cs. le proverbe ni bè ni mè ni kikeriki « absolument personne »); no « eh bien! » = no; nū et nūže « or, donc » = nu et

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Cf. le nom du jeu populaire tsimtsigrūt (tsi im tsi grut = czy un czy gerade), c.-à-d. «au pair et impair».

muže; ot « voici, voilà » = ot; take « ainsi, donc » = tak; sāres « aussitôt, à l'instant » = zaraz « immédiatement ».

Nous avons, dans cette liste, omis à dessein une particule très caractéristique, éminemment populaire et partout répandue, sur l'origine de laquelle on a émis les étymologies les plus diverses : c'est l'interjection nebich ou nèbix, qui sort involontairement de la bouche du Juif toutes les fois qu'on fait appel à ses sympathies, mais sans qu'il s'agisse d'un grand malheur.

Cette exclamation, qui a pénétré aussi dans l'allemand littéraire<sup>1</sup>, n'est autre chose que le polonais niebog (ruthène neboh), ayant le sens de «pauvre», épithète qui désigne dans toutes les

langues la pitié ou la compassion.

La grammaire slave n'a presque pas laissé de trace dans le judéo-allemand: l'emploi de sich pour toutes les personnes, et cela surtout dans les pays slaves<sup>2</sup>, et la construction du comparatif avec von au lieu de als<sup>3</sup>, — voilà tout ce qu'on pourrait relever à cet égard<sup>4</sup>.

C'est à peine encore si on peut parler d'une influence sémantique du slave sur les mots allemands de notre dialecte: krim (krumm), par exemple, dans le sens d'« injuste » (litt.: « tordu »), en rapport avec le russe krivoj « courbe, injuste », d'où krivda « injustice », qui semble avoir influencé le sens du mot allemand correspondant.

Pour nous faire une idée sommaire des notions représentées par les emprunts polonais, il suffit de parcourir, dans la plus récente version des Psaumes en judéo-polonais, les passages où ils se trouvent disséminés. Il en ressort que ces emprunts sont en petit nombre, comparés à l'élément hébraïque, et que, presque tous, ils désignent des objets matériels.

¹ JELLINEK, Der jüdische Stamm in nichtjüdischen Sprichwörtern, 2° série, p. 84, cite le proverbe: «nebbig, sagt Goethe n comme assez répandu.

<sup>3</sup> Cf. ich setz sich = ich setze mich, ti sich nor a rir = rühre dich nur, ich hab sich farkilt = ich hab mich erkältet; cf. Ps. xxxvv, 14: hit dein zung vun schlechts un deine lippen vun zu reiden falschkeit; ker sich ob vun schlechts un tü gut...; Ps. xxxvv, 7: ich will sich dermanen on mein gesang bei nacht; ib., zvii, 5: ich leig sich zwischen brenendike schlangen...

Cf. en polonais: kocham się «ich liebe mich (= sich)» et kocham swojego

brata «ich liebe meinen (=seinen) Bruder...»

\* Exemple: er is jinger fin mir = er ist junger als ich; cf. en pol.: bo-

gatazy od Krezusa «reicher als (= von) Krösus».

<sup>4</sup> Une construction telle que «wir haben sich angekleidet» est familière aussi aux Allemands qui vivent au milieu des Slaves. Voir, sur ces questions délicates, le travail de Schuchardt, Slavo-Deutsches und Slavo-Italianisches, 1885, p. 105 et 118.

• Cf. Ps. LXXXIX, 33: do wel ich bestrofen mit a rut seier sind un mit plogen seir farkrimung (= Missethat)... et cv1, 6: mir hoben gesindigt gleich

mit unsere Eltern, mir hoben farkrimt un geton beis (Böses)...

\* Sepher Tehillim, nei farteitscht of jidisch, Wien, 1863.

Les mots slaves cités dans cette version répondent aux verbes polonais: biadzić «errer», chapać «happer, saisir» (les autres: gryzati «ronger», korčiti «crisper, contracter», dremati «sommeiller», trjasti «secouer», sont russes); aux substantifs: fala «flot», królik «roitelet», lempart «léopard», larum «alarme», pastuch «pâtre», pasza «pâture», patoka «miel vierge», praca «travail», smola «poix», stado «troupeau», strona «corde», wieřba «saule» (plevy «balles de blé», et stepi «désert», sont russes); à l'adjectif podły «bas, chétif, mesquin», et à l'adverbe tak «ainsi».

La terminologie slave, spécialement polonaise, qui est devenue d'un usage plus général en Roumanie et dans les pays slaves,

embrasse les catégories suivantes :

Parenté: sēide (sēde) « grand-père », ailleurs remplacé par harle (diminutif de Herr), du polonais dziad (simplifié en zad, d'où, par métaphonie et l'allongement de la voyelle, la forme zēde); babe (bābe) « grand'mère » (ailleurs fraule, de Frau), de baba « vieille » (babka « grand'mère »); bračik' « petit frère », désignation exclusivement ironique pour le terme général brīde (= Bruder), de la forme diminutive de brat « frère » (Cf. aussi le terme de caresse liube « bien-aimé », de luby).

Parties du corps: pîsk' « museau », de pysk (avec les formes secondaires pîskač et pîskevate « bavard »); vontsîs « moustaches », de wosy; plētse « dos », de plecy; pîpîk' « nombril », du russe pupok, polonais pepek (le dernier, pempik', signifie en judéo-polonais « trapu »); kiške « boyau, boudin », de kiszka, et şodik (şūdik'), le

derrière, de zadek.

Habitation: stelje «plasond», d'une forme ruthène stelja (du verbe stlati ou stelju «étendre»); kobrets «tapis», de kobierzec; klämke «loquet», de klamka; tsvok «clou», de ćwiek; kernîtse « puits», de kiernica; ploit «haie», de plot; koimņ «cheminée (= komin); prípečik «siège auprès du poèle» (= przypiecek), etc.

Alimentation: vèčere « souper », de wieczera; koileč « pain blanc » (= kolacz); bilke « brioche », du ruthène bulka; hàliške « boulette » (= galuszka); juške « sauce noire » (= juszka); lokšņ « nouilles » (= slave lokša), pòvidl « suc de prunes cuites » (= powidla); kåre

"café" (= kawa), etc.

Habillement: gatis «caleçons», de gatki (d'où aussi le bavarois Gatihosen); kolnr «collet», de kolnierz (= allem. Koller); jipe «jaquette fourrée» (= jupa), kasten «justaucorps» (= kastan); jármike «calotte» (= jarmulka); kapelič «chapeau», de kapelusz (= italien capellucio); kième «bonnet» (= kuczma), etc.

Noms d'animaux: bik' « taureau » (= byk); tsap « bouc » (= cap); barn « bélier » (= baran); skûpe « jument » (= szkapa); lošik' « poulain », du russe lošadka; tsouk « chienne » (= suka); hîndik' « dindon » (= indyk) et hindičke « dinde » (= indyczka); kûčy « canard »

(= kaczor) et kačke «canne» (= kaczka); páve «paon» (= paw); vrone «corneille» (= wrona); žábe «grenouille» (= žaba); jáščerke «lézard» (= jaszczurka); lempart «léopard» (= lampart); pjouke

« sangsue (= pijawka); soibl « zibeline » (= sobol).

Noms de plantes: kvîtke «fleur», du polonais kwiatka (mais le verbe tsvītņ «fleurir», vient du ruthène cvětati); berik' «betterave», de burak (du latin borrago); tsîbole «oignon» (=cybula); xrēn «raifort», du slave hrēnŭ (cf. allemand dialectal krēn, du mha. krēn «Meerrettig»); ígerke «concombre», du polonais ogórka (de là aussi le bavarois agurke «melone»); pètrîške «persil» (= pietruska); ròžînke «raisin sec» (= rodzenki); dembņ(boim) «chêne» (= deb); sosne «sapin» (= sosna); tîtin «tabac» (= tytuń), etc.

Noms de minéraux : bruštin «succin», du polonais bursztyn (= allem. Bernstein); doit «goudron» (= russe degoti); sirke

« souffre » (= siarka); smole « poix » (= smola).

Noms de métiers : kotler « chaudronnier » (= kotlarz); pasemanik' « passementier (= pasomanek), stoler « menuisier (= stolurz); smikler « fabricant de boutons », de szmukler (= allem. Schmucker), etc.

Enfin une liste de substantifs très usuels, d'adjectifs exprimant surtout des qualités défavorables, et de verbes assez nombreux, pourrait compléter cet aperçu des emprunts faits au polonais par le judéo-allemand. Ils trouveront leur place dans le glossaire qui terminera cette étude.

## APPENDICE.

I

### NOMS PROPRES.

Dans tous les temps, les Juis ont adopté, comme noms personnels, les appellations des peuples indigènes. L'antiquité, le moyen âge et les temps modernes ont tour à tour laissé des traces dans cette nomenclature. Elle forme ainsi un pendant intéressant à leur histoire et surtout au parler, qui est l'objet de cette étude <sup>1</sup>.

Sous la domination grecque, avant Hérode (37 a. Chr.), les Juiss portaient les noms d'Antigonus, Aristobulus, et surtout

Notre source est ici la monographie consacrée aux noms des Juiss par Zunz, Gesammelte Schriften, vol. II, p. 1-83. Nous ne faisons qu'effleurer le sujet dans ses rapports avec le judéo-allemand.

d'Alexander (plusieurs membres de la famille hasmonéenne ont reçu ce nom), qui s'est maintenu sous les formes hypocoristiques : Sander et Sender (=Sänder; cf. it. Sandro).

Sous les Romains, ils s'appelaient Apella (mentionné par Horace, dans une de ses satires), Agrippa, etc., et les femmes: Berenice, Drusilla, etc.

Pendant le moyen âge et dans l'Europe méridionale ou en France, nous rencontrons comme noms d'hommes: Astruc, Benedict (Benoît), Duran, Kalonymos, Majo, Senior, Vidal, etc., et comme noms de femmes: Bella, Blanca, Bruna, Dolza, Estella (= Esther, qui est persan), Flora, Formosa, Gracia (= 'Hanna, Anne), Palomba, Regina, Speranza.

Et principalement en Aliemagne: Anschel (Anselm), Phoebus, conservé sous les formes Feiwisch (Fāviš) et Feiwel (Fāvi), Gumprecht (1206), conservé encore sous la forme Gimprech, Salkind (1327), Selig, Süsskind (1218), Wolf (1453), etc.; puis des noms de femmes: Blume (1252: cf. Flora), Freude (1338; = Simcha), Gnendl, Golde (x1° siècle, à Worms), Gütel (1335), Mindl (1466) et Mina (1146), Perl (1389), Reine, Réisel (= Therese), Schönel (1295; cf. Bella et Formosa), Selde (aha. salida «bonheur»), etc.

La plupart de ces noms allemands de femmes se sont conservés jusqu'à nos jours: Blime, Frêde, Golde, Gitl, Mindl, Pêrl, Rêşl, Schëndl, Selde, auxquels nous ajoutons: Bēle (= Bella), Brāne (= cf. Bruna); Fêige (cf. Vögele), Frîme (= arch. Frummet), Gele (= Gelle), Mirl (= Merl, de Maria), Pesl (= Bessl, de Bès, abrév. d'Élisabeth), Rāxl (= Reichel), Schifre (ébr. = Bella), Sprintse (= Speranza), Sisl (= Süssel), Toube (cf. Palomba), Trāne (Treine = Catherine), Tsīrl (= Zierl; cf. Formosa), Jente (cf. Gente: 1290), etc., et les trois suivants, d'origine slave: Tscharne (Czarna = Bruna), Dobrisch (cf. Dobrizel 1242 = Gitl), Slâte (Zloto = Golde).

Ce sont surtout les femmes qui ont le mieux gardé les anciens noms. Quant aux hommes, nous remarquons d'abord que les noms si fréquents d'animaux (tels que Bär, Fischel, Fuchs, Hirsch, Löb, Wolf) se rencontrent aussi souvent chez les Hébreux, chez les Germains et les Slaves. Ensuite, les noms bibliques ont produit, comme partout ailleurs, différentes formes hypocoristiques; nous en citons les suivants, la plupart dérivés de la forme européenne du nom hébreu:

Eliezer : Leiser (Lēṣṛ);

Isaac: Eisik (Asik'; cf. angl. Eisek) et Itsik, le dernier étant une réduction de la forme hébraïque Jitsxok (= Jischak);

Jacob : Jäkel (Jēkl) et Jokel (Jūkl), à côté de Jankel, selon l'articulation dialectale (Jankef = Jakov);

Joseph : Josl et Joske; Jeschaja : Schaje; Nathan : Nūte;

Salomon : Salman (Salmen);

Samuel: Sanwel (Sanv!), à côté de Schmelke, diminutif slave tiré de la forme hébraïque Schmu'l.

En ce qui concerne, ensin, les noms de samille, les Juis allemands ne les ont adoptés qu'à la suite de l'édit de l'empereur Joseph II, qui, en 1784, en rendit l'adoption obligatoire. Les procédés suivis à cet égard par les employés de l'état civil autrichien étaient de nature arbitraire et même santaisiste. C'est de cette époque que datent tous ces noms curieux empruntés tantôt à la botanique 1, tantôt à la minéralogie 2, etc., et qui, à cause de leur caractère artisiciel et pour ainsi dire anecdotique, sortent du cadre de cette étude.

## H

# ÉLÉMENTS HÉBREUX DANS L'ARGOT ALLEMAND.

Les mots hébreux du rothwälsch dérivent d'une tout autre source que la langue sacrée. Ils y ont pénétré par l'intermédiaire du judéo-allemand parlé par les individus juis affiliés aux bandes de voleurs. Le fait que l'argot français, italien, anglais, etc., n'en contient presque aucune trace, — le judéo-allemand étant comme inconnu à ces différents pays, — est une preuve assez péremptoire de ce que nous venons d'avancer. D'ailleurs, la forme même des mots hébreux dans le rothwälsch, qui est celle du judéo-allemand, achève de nous édifier sur la source directe de ses emprunts.

Quant aux changements sémantiques de ces emprunts, ils ne diffèrent pas essentiellement de procédés métaphoriques, familiers aux différents argots européens.

Voici, d'après l'ouvrage si connu d'Avé-Lallemant, la liste des mots hébreux (ou plus correctement : judéo-allemands), les plus usités par les argotiers allemands<sup>5</sup>:

Bocher (jeune homme, étudiant), employé qui comprend l'argot;

<sup>1</sup> Cf. Apfelbaum, Dattelbaum, Kästenbaum, Pomeranz, Rosenbaum, etc. <sup>2</sup> Cf. Diamant (et Diamantberg), Goldenberg, Goldenthal et Goldstein, Silbermann et Silberstein; puis Grünberg, Rothenberg, Weinberg, etc.

3 Avé-Lallemant, Das deutsche Gaunerthum, vol. II, p. 515-625. Cf. ibid., III, 166 et 196, où les vues de l'auteur sur la filière de ces emprunts nous semblent tantôt exagérées et tantôt inexactes. Nous ajoutons entre parenthèses le sens des mots en judéo-allemand pour rendre sensible la valeur des métaphores argotiques.

Challe (brioche, surtout du samedi), vol au choix : eine challe backen, voler à moitié, c'est-à-dire au choix.

Chassene (mariage), effraction ou attaque de brigands;

Chochem (sage), voleur; de là chochemer loschen, argot (litt. langue des sages); cf. plus bas lamden.

Chole (malade), attrapé (cf. en argot français: malade = prisonnier): trefe chole (impure et malade), pris en flagrant délit avec les outils;

Chossen (fiancé), dupe; cf. plus bas kalle;

Emes (vrai), rendez-vous des voleurs, c'est-à-dire leur véritable réunion;

Ganev, voleur, ainsi que les dérivés: ganefte, voleuse, ganewn, voler, et genewe, vol;

Gemore (Talmud) — lehren, apprendre à vivre;

Goi (non juif), bourgeois, c'est-à-dire non voleur;

Jontef (fête), ensemble des instruments dont se servent les voleurs; cf. plus bas purim;

Kalle (fiancée), foire, c'est-à-dire la maîtresse du voleur, laquelle lui procure tous les avantages; cf. plus haut chossen;

Kappore (expiation) — machen, assassiner;

Kille (communauté), l'assemblée des voleurs;

Koscher (licite), non suspect, qui n'a sur soi ni outils ni objets volés; cf. plus haut chole;

Ksiwe (contrat de mariage), passeport, correspondance entre voleurs;

Landen (savant), voleur habile ou dupe qui s'est éclairée et cherche à gâter leurs affaires; cf. plus haut chochem;

Lewono (lune), orifice des serrures; Massematen (affaire), vol, objet volé;

Mauschel (petit Moïse, nom ironique donné aux Juiss), président du tribunal ou chef de police;

Mischpoche (famille), bande de voleurs ou préfecture de police; Purim (la fête de Pourim), ensemble des outils des voleurs; cf. plus haut jontef;

Rebbemausche (Rabbi Moïse), barre de fer à briser les murailles et les serrures (cf. en français : monseigneur, pince à effraction);

Schiwe (les sept jours de deuil qu'on passe assis par terre) sitzen, être arrêté ou soumis à l'interrogatoire;

Schocher (bohémien ou nègre), prêtre catholique.

Lazare Sainéan.

(A suivre.)

# MÉLANGES ÉTYMOLOGIQUES.

## Měrguěz.

> Monte, ô puits! Chantez lui! Puits creusé par les princes, Percé par les nobles du peuple, Avec leurs bâtons de commandement, Avec les bâtons qui leur servent d'appui!

Naturellement, ce même bâton de commandement qui, par une sorte de magnétisme sympathique, pouvait faire remonter des profondeurs l'eau bienfaisante, devenait souvent, soit par l'autorité de la contume, ou par le simple caprice de celui qui le maniait, un instrument de supplice et de mort pour l'accusé plus ou moins coupable; de là le sens général de frapper, surtout avec une lance; d'autre part, la conception de «appui mobile» réside visiblement dans 2717 rágzât «les poteaux de la porte».

Nous avons qualifié ci-dessus le groupe rgz « creuser, percer » comme une racine éthiopienne. Dans les autres langues sémitiques, c'est l'idée d'un mouvement violent, d'une forte émotion ou irritation, qui s'y rattache ordinairement : héb.-aram. רָנֵוּ , מָנוֹ , מֹנוֹ , רֹנָוֹ , רֹנְוֹ , רֹנָוֹ , רֹנָוֹ , רֹנָוֹ , רֹנָוֹ , רֹנְוֹ , רֹנִוֹ , רֹנִי , רֹנְוֹ , רֹנְוֹ , רֹנִי , רֹנְוֹ , רֹנִי , רֹנְוֹ , רֹנִי , רֹנִי , רֹנִי , רֹנִי , רְנִי , רֹנִי , רְנִי , רֹנִי , רֹנִי , רְנִי , רֹנִי , רְנִי , רֹנִי , רְנִי , רֹנִי , רְנִי , רְנִי

" peine, tourment, colère ». D'autre part, l'idée de l'appui est exprimée en araméen par le trilittère assez analogue רְּיָּשְׁ מְּחָרְ, surtout à la 5° forme verbale; cf. Daniel, ווו, 28: די הִתְרְתָּצוּ עֲלוֹהִי sur lequel ils sont appuyés ». En raison des mutations très particulières à l'éthiopien entre les consonnes douces et dures, relativement aux idiomes asiatiques, l'identité de ces deux racines n'est pas impossible. En tout cas, leur connexion avec l'hébreu מָבְּיִם, רָבִּים, רָבִּים, רָבִּים, reste encore obscure.

## Eltěqê.

C'est le nom d'une ancienne ville judéenne située près d'Accaron ('Eqron עַקרון), dans la plaine philistéenne (Josué, xix, 44). L'emplacement exact de cette localité n'a pas encore pu être déterminé, par suite de la disparition de tout écho, dans l'onomastique moderne, de la topographie palestinienne. La signification de ce nom, écrit en hébreu אלתקה, n'a jamais été mise au clair, attendu qu'il permet une double analyse : dérivation d'une racine inconnue אל-תקה ltq, la division אל-תקה, dont le premier élément serait El « dieu » et le second une contraction de la racine inusitée חקי ou תקי. Mais l'existence du nom divin dans ce terme semble devoir être écartée, à cause de la forme altaqu, sous laquelle cette localité est mentionnée dans les inscriptions de Sennachérib. Il est certain, en tout cas, que les Assyriens ne se sont pas doutés que ce fût un nom théophore : dans ce cas, ils auraient transcrit Iltagû. Nous sommes donc obligés de nous arrêter à la première manière de voir. Mais, si le sens primitif de לתק nous échappe, le vrai moyen de comprendre le mot intégral אַלְחָקָה nous a été offert par les Assyriens à leur insu, car l'assyro-babylonien possède un mot eltequ qui désigne une plante aquatique, une espèce de roseau. Une complainte sur la mort de Tammouz-Adonis qualifie la divine victime de «roseau qui dans le parterre ne boit pas d'eau (eltequ ša ina musarî mê la istû)». Le roseau a encore fourni notoirement le nom de la ville galiléenne de Cana, où eut lieu le fameux miracle de la transformation de l'eau en vin. קנה « roseau » a même fait fortune en Grèce et s'est répandu de là en latin et dans les langues romanes. L'intérieur de la Judée a aussi une ville homophone avec celle de la Philistée. Elle est écrite אַלְתַּקוֹ Eltegon, avec un suffixe de dérivation. Si la forme assyrienne n'attestait pas le contraire, on aura pu regarder cette dernière orthographe comme plus primitive que אַלְתָּקָה. Quant à la terminaison é de l'hébreu Eltegé, en face de la transcription assyrienne Altaga, il faut, je pense, y voir la simplification de la diphtongue adjectivale ai en  $\hat{e}$ ; le sens reste toujours «lieu de roseaux». En assyrien, où tous les noms se terminent en u, la combinaison  $\hat{e}u$ , iu, se fond régulièrement en  $\hat{u}$  long.

## Neşîbîn.

La ville de Nesibis, dans la Mésopotamie septentrionale, est mentionnée dans les inscriptions assyriennes sous la forme Nasibina. En syriaque, la vocalisation est נָצִיבֶין Něṣibin. C'est un pluriel de Něpiba געיבא. En hébreu, נעיב, de געיב "placer», désigne particulièrement le préfet ou le gouverneur d'une région, et l'importance stratégique de cette cité étant donnée, le nom indiquerait la qualité de chef-lieu, siège de la direction centrale. D'autre part, on peut songer au phénicien נצב neșib «stèle». La désignation par «stèle» pourrait faire allusion au caractère particulièrement religieux de la ville et au grand nombre de stèles votives qu'on y consacrait aux divinités locales. Toutes ces interprétations sont strictement possibles; je présère toutesois m'arrêter au sens de « plante », qui est propre à l'araméen נציבא; le territoire de Nesibis, très abondant en eau, produit de riches moissons et une grande quantité de plantes. Cette appellation appartient donc à la catégorie des noms expliqués dans l'article précédent.

## Siglag.

Ville judéenne du Sud-Ouest, située aux confins de la Philistée. L'orthographe ancienne est אָקלָג, en pause אָקלָג (Josué, xv, 31; I, Samuel, xxII, 5); les Chroniques écrivent אָיַקלג, avec un f long et les Septante vocalisent Σικελέγ. Voilà un quadrilittère bien singulier, dont la liquide occupe une position qui empêche d'y voir une insertion euphonique ou parasite. J'ignore si une étymologie acceptable a jamais été proposée pour ce terme; au moins, je n'en trouve aucune dans les dictionnaires que j'ai consultés. Je crois qu'au lieu d'un quadrilittère nous avons en réalité un nom composé de deux éléments : צק-עלג. Le premier est tantôt un nom de lieu consistant en un haut pic de montagne, d'où on précipitait le bouc émissaire (T. B. Yoma, p. 66 b), tantôt un nom commun pour « pic, montagne élevée et abrupte » (ibid., Baba Měşi'd, p. xcm b). Pour le second élément, on compare aisément l'arabe 🔏 «dattes de mauvaise qualité». L'ensemble : «montagne aux עוני הר הברול dattes de basse qualité » rappelle comme analogie les ציני הר » petites dattes maigres du mont du fer », nom d'une montagne de la Judée méridionale (ibid., Sukka, 29 b).

## Sépher סַפֵּר «livre».

Les anciens livres des Assyro-Babyloniens se composaient d'un certain nombre de tablettes d'argile coordonnées qui en formaient les pages. Pour reconnaître la suite, on mettait à la dernière ligne la première ligne de la tablette suivante. La fin contenait une souscription offrant le nom du roi qui l'a fait faire et parfois aussi le nom de l'auteur. En Phénicie, l'alphabet fut inventé au xv° ou au xvı° siècle, et dès lors les livres ont dû prendre naissance, surtout dans la ville religieuse de Byblos, où s'opéra pour la première fois la fusion du culte d'Isis l'Egyptienne avec la déesse locale Ba'alat Gebal בעלת נכר, en babylonien Bélit Gubli. Les Byblites faisaient venir d'Egypte le papyrus fait d'une plante du Nil et le fournissaient aux peuples grecs, aussi bien sous forme de livres que comme matière à écrire. Aussi est-il qu'en grec le mot qui désigne le livre : βίβλος, ou mieux βύβλος, rappelle simplement le lieu de provenance, savoir la ville de Búblos. En phénicien même, comme en hébreu, le livre se disait , sépher, siphr. L'histoire de ce mot ne manque pas d'intérêt. Le babylonien fait usage de ce nom sipru «œuvre, missive, annonce», de saparu «envoyer, annoncer». En éthiopien, safara signifie «annoncer une quantité, compter, mesurer, mais c'est aussi le sens de l'hébreu saphar ספר, tandis que la seconde forme מפר sappêr, a pris la nuance de «raconter, annoncer». L'idée primitive d'envoyer se réfléchit encore dans l'arabe 🗯 «voyager». Enfin l'araméen, qui emploie couramment le verbe age «écrire», restreint le sens de פַפַרָא saphra, à la marge blanche du livre, pour lequel il se sert du terme בְּחַבֵּא kětaba, qui est probablement le type de l'arabe کتاب, kitâb. De son côté, le même groupe, vocalisé مور , sephar, signifie «confin, frontière», ce qui équivaut à peu près à la conception de « marge » conservée en araméen. On peut y voir un reflet de l'idée de mesure, qui est si saillante en éthiopien.

# Šåqal, saqal.

A l'hébreu שָׁקֵל « peser », répond l'arabe שִׁקֵל et l'araméen אַחָר « peser, être lourd, pesant ». Parmi les dérivés, contentons-nous de mentionner מְשָׁקָל » poids », et שֶׁקֶל « sicle », poids fondamental des évaluations monétaires dans l'antiquité. La dentalisation de la chuintante en araméen n'est apparue que vers l'époque perse; tous les textes antérieurs offrent שְׁקֵל, comme en hébreu et en assyrien. Il n'y a aucune raison pour supposer qu'il en fût

autrement dans les langues du Sud, savoir en arabe et en sabéen ancien. L'éthiopien, qui montre régulièrement une sifflante simple en face du th arabe, emploie le verbe saqala dans le sens de « pendre, suspendre »; de là masqal « suspension, croix ». Mais, à côté de שקל «peser», l'hébreu possède un verbe סקל sâqal, dont la signification est «jeter des pierres, lapider»; comment réconcilier ces deux conceptions? Evidemment au moyen de cette considération que les pierres constituaient les poids dans la société primitive. Et en effet le mot אָכן «pierre» a, dans le langage juridique le sens de « poids »; le législateur du Pentateuque défend d'avoir « pierre et pierre, êpha et èpha » (לאיהיה לך אכן ואכן איפה ואיפה. Deutéronome, xxv, 13-14), c'est-à-dire «deux poids (l'un pour vendre, l'autre pour acheter) et deux mesures ». J'incline à v joindre l'arabe سقل, écrit plus fréquemment سقل «lisser, faire» briller n : c'est l'idée de frotter avec une pierre qui me semble y dominer. C'est à cette conception que me paraît se rattacher le mot difficile צקלן "besace, sac frotte, use " (II, Rois, 1v, 42). Plus curieux encore est l'araméen אָפָע šegal « prendre », dont le sens primitif semble être «remuer quelque chose de lourd». Son synonyme נמל offre une intéressante analogie sémantique, car, en ancien hébreu, il signifie «charger, accepter un fardeau», tandis qu'en néo-hébreu il exprime l'idée de « prendre ».

# Sullâm, Šallêb, sâlâph, šâlaph.

Voilà quatre racines presque homophones; cependant leurs significations respectives: «échelle», «attacher», «dévier», «tirer», semblent bien différer entre elles. Tàchons d'en trouver la filière sémantique. Le mot sullâm סַלָּם (aram. סולמא; ar. בולמא) « échelle» n'a pas donné de verbe particulier, mais je crois qu'on peut le rapprocher de salléb we joindre, relier, attacher étroitement», qui produit l'hébreu שֵלְבִים «joints, jointures», et le phénicien שלכם, qui désigne probablement les extrémités du corps jointes aux cuisses, les jambes. Cette conception fondamentale explique à la fois l'arabe sulamû and rles os des doigts net l'araméen seliba (שליבא) «degré, marche d'une échelle» (שליבות הסולם, Sabbat, p. 60). Puis, à la même idée de relier, joindre, se rapporte encore l'hébreu sallèph קלַף «pervertir, rendre tortueux, c'est-à-dire embrouiller les marches et par suite faire obliquer la marche. Enfin, en qualité d'instrument qui sert à monter, le groupe consonantique slm, qui représente l'échelle, a comme parallèle le groupe analogue slph שֵלָף « monter (en parlant des plantes), faire remonter l'épée de la gaine, dégainer, et « aller en avant, précéder ». Toutefois la conception de « tirer de son côté », qui réside dans cette dernière signification, s'est cristallisée dans salaba شكب « ravir, piller, dépouiller ».

Şalîb.

La croix est désignée en arabe par saltb عُلَيب (pl. عُلَيب) et صلبان), vocable qui signifie en même temps : «dur, fort, constant». Comme ces adjectifs ne paraissent avoir aucune connexion avec la croix, on considère unanimement la forme salth dans ce sens comme une copie de l'araméen אַלִיכָא ਫ਼ੈਟੀibd «croix», dont le verbe צַלְב șelab signifie « prendre ». S'il en était ainsi, nous aurions une formation analogue à l'éthiopien masqal «croix», qui vient de saqala «prendre». Cependant je suis loin d'être convaincu. Il se pourrait que l'arabe منكب «pendre, crucifier» fût aussi ancien que l'araméen selab. Tâchons de donner quelque consistance à cette hypothèse, en partant de conception de dureté et de sorce qui est, d'après l'avis de tout le monde, soncièrement arabe. Evidemment, une abstraction de ce genre doit reposer sur quelque objet concret qui soit matériellement dur et fort. C'est une condition ad minimum. La satisfaction serait complète si l'objet, dur et fort en soi, avait par surcroît la faculté de rendre solide et fort celui qui le possède. Or, si je ne m'abuse, la racine arabe slb satisfait amplement à cette exigence indubitablement excessive; nous le constatons par deux faits assez remarquables. Les substantiss صَالِب مَكُب désignent tous les trois la partie du dos qui contient les vertèbres, surtout les lombes ou reins. Or, chez les Sémites comme par ailleurs, la force de l'individu, homme ou animal, est considérée comme ayant son siège précisément dans cette partie du corps. Job, en parlant du bœuf sauvage (Béhémoth) dit : «Voici, il a sa force dans ses reins» (הנה נא כחו במחניו, Job, xL, 16). De même en arabe : מُדֹים «lombes, reins» et مُتِين ,مُتْن «fort, dur». Cette physiologie générale nous eût autorisés à supposer le même sens concret pour l'adjectif arabe saltb, qui exprime exactement les mêmes significations. Par un hasard favorable, l'hypothèse est inutile, car les mots solb, salab, salib cités ci-dessus sont effectivement des ex-صلب pressions courantes pour «lombes, reins». Les équivalents et متر, ont encore en commun le sens de «terre dure et rugueusen; leur accord est donc aussi parfait que possible.

Un pas de plus et nous serons sur les traces de la croix. C'est la conception de « dur » qui nous mènera directement à notre but. Dans la région lombaire, la seule partie dure et solide consiste dans l'épine dorsale emmanchée dans l'os couché horizontalement que l'on appelle l'os ischion ou sacrum. Cette dernière appellation lui vient précisément de la forme de croix qu'il affecte. En allemand, cet os se dit «os de la croix» (Kreuzknochen) et la région lombaire (Lenden) s'appelle populairement «la croix» (das Kreuz). Pourquoi? Évidemment parce que la force des reins est censée dépendre de la solidité de l'os crucial ou ischion, et les glossaires donnent pour loxls le sens de «reins»; or loxis, comme loxlò «hanche», vient de loxus «force, puissance», d'où aussi loxupos «fort, robuste, ferme, durable».

Avions-nous tort d'avancer plus haut que l'arabe salib serait plutôt apte à expliquer l'araméen sĕlibâ?

# Šálôm, šalêm, šalêw.

Rien de plus fréquent que le terme hébreu salom שֵלוֹם «paix, salut " qui revient en araméen avec la vocalisation selâm, selâmâ (שַׁלְמֵא, שָׁלְם) et en arabe et en éthiopien sous la forme salâm שבה, 143. Comme adjectif, שלום se constate dans le passage : "Il a tendu les mains contre ceux qui sont en paix avec lui» (שלח ידיו בשלפיו, Psaumes, Lv, 21) et probablement aussi dans אנכי שַּלְמֵי אמוני ישראל (II, Samuel, xx, 19) «je suis parmi les paisibles fidèles d'Israël ». Le verbe שלם «être, rester en paix» ne se trouve que dans Job, ix, 4 et xxii, 21, et le participe שלם «celui qui est en paix avec quelqu'un» apparaît une fois dans Psaumes, vii, 5. D'où est tirée l'idée de la paix? C'est l'adjectif plus usité שלם qui nous l'indiquera, car, en signifiant d'abord entier, complet, intégral, indemne, puis «intègre, parfait, accompli», il nous ramène en mémoire au sabéen salam " « pierre». C'est donc la pierre intacte et immobile, au moins en apparence, qui fait naître les abstractions, en partie physiques, en partie morales: intégralité, santé, perfection, repos, salut, et d'autres nuances analogues. Dans les voies verbales dérivées, on a en hébreu שלם «accomplir un vœu (נדר), payer une dette»; השלם «faire la paix», forme à laquelle l'araméen ajoute la signification de "achever, terminer", pendant que l'arabe en a fait son terme religieux par excellence en lui appliquant le sens de se remettre avec entière confiance entre les mains de Dieu, conception qui exprime admirablement le mot caractéristique اِسْلَام islâm.

Je mentionne pour mémoire le terme tsagdm \$75 «gauche,

main gauche » qui correspond au sémitique général simdl מבּגל (ar.), semol מְבָּלְא (héb.), semall מְבָּלְא (aram.). La sissante emphatique forte: ts en face de s, s des autres idiomes est due au voisinage de la palatale g. Cette palatale même se serait-elle substituée à l'ancien l final réfugié dans l'intérieur du mot en vertu du jeu de la métathèse qui joue un rôle très fréquent dans les racines sémitiques; ainsi: simal, samal, salam, tsagam.

# Yaphò, Yafô.

La ville maritime de Jaffa porte en hébreu le nom de *Yapho* וַפּוּ. Si on ne connaissait que cette forme seule, on serait tenté de croire qu'il y a chute d'un n final et que pour indiquer un habitant de cette ville, il fallait dire Yaphoni יפוני «Yaphonite», à l'instar de גלוני Gilonite», dérivé de Gilo נילן (II, Samuel, xv. 12). Mais ce point de vue est contrarié par la forme grecque  $I \acute{o} \pi \pi \eta$  qui présente un  $\acute{e}$  comme voyelle finale. Il y a plus, l'existence de cette voyelle est confirmée par deux inscriptions phéniciennes offrant l'orthographe יפי avec un yod final qui ne peut représenter que les voyelles douces é, i. Pour l'interprétation, la vocalisation  $I \delta \pi \pi \eta$  rend un réel service, car elle fait aussitôt penser à la forme pausale hébraïque yophî יפי qui, au cours de la phrase, sonne yĕphî יפר Le mythe concernant l'abandon d'Ariadné sur l'emplacement de cette localité me semble dû en partie à la connaissance de la signification en cause. Par contre, la transcription yapho est déjà attestée pour le xve siècle avant l'ère vulgaire par les lettres d'El-Amarna qui écrivent régulièrement yapi. Telle était donc la prononciation locale courante avant l'invasion des tribus hébraïques en Palestine. Comment donc réconcilier ces vocalisations si divergentes yapho et Iopé? Pendant longtemps l'énigme me paraissait insoluble. Une idée m'est toutefois venue depuis quelques jours et je vais la communiquer en qualité d'une première tentative dans le but d'apporter la lumière. Je pars comme de droit de la forme la plus archaïque יפו ydphô, dans laquelle je vois la contraction de l'adjectif primitif יפו yphew devenu plus tard יפה beau», parce que le w final s'était adouci en y. Un exemple analogue nous est donné par l'inscription de Mèsa' qui écrit וישבות «et il opprima», au lieu du plus récent וישבה. Ce yaphew prononcé avec l'accent tonique sur la première syllabe, sonna dans la prononciation phénicienne aux époques anciennes yaphew, puis plus tard yaphé, et celle-ci a donné le Ió $\pi\pi n$  grec. L'orthographe tardive a naturellement suivi cette évolution en écrivant יפו au lieu de יפו.

## Akko (Acco).

Le nom populaire français de cette ville palestinienne est Saint-Jean-d'Acre. Le phénomène que j'ai signalé au sujet de Jaffa se renouvelle ici. La transcription biblique offre 'Akkô (Accr) עכו celle des lettres d'El-Amarna porte Akkû, tandis que la forme grecque est Axxn et est l'image de l'orthographe phénicienne עכי avec un yod final. L'énigme relative à la voyelle finale se complique ici de l'obscurité qui plane sur l'origine du nom. Je doute qu'on doive ajouter une importance quelconque à la forme apocopée עך qui figure dans une inscription phénicienne. Ces sortes d'abréviations semblent néanmoins plus naturelles pour le yod radical que pour le *yod* suffixe de dérivation. Dans ce cas, il faudrait renoncer à l'idée que j'ai émise ailleurs de faire venir ענך de la racine ענך "former un défilé étroit » qui a donné naissance au nom de ville חענה Ta'anak (Josué, xv11, 11). Il serait nécessaire d'admettre le caractère radical des trois consonnes עכו. Alors la transition de w en yod serait le résultat d'un adoucissement postérieur. La racine עכי ,עכו pourrait ne pas différer beaucoup du néo-hébreu צכב «empêcher, arrêter »; en arabe signifie «nœud, lien ». Tout cela peut faire allusion soit à la configuration du sol, soit à l'état des tribus qui ont composé les premiers habitants. Quant à l'abréviation עך, elle a ses analogues dans בני construire, produire, produire, את «frère», de אחו «rallier», מרו habit», de מדו, etc.

A l'époque grecque, ce nom a été transcrit Âxn, bien que la désignation courante fût Ptolémaïs. Les mythographes éclectiques inventèrent une fable pour rattacher Héraclès à ces parages. Le héros piqué par l'hydre de Lerne aurait reçu l'avis d'un oracle lui recommandant d'aller chercher sur les bords d'un fleuve, en Orient, une plante semblable à l'hydre, qui appliquée aux plaies les guérirait aussitôt. Je vois là une combinaison d'étymologie purement grecque, basée sur l'homophonie de àxn « pointe » et Exis « vipère ».

## Guĕnfal.

En éthiopien la brique se dit ארב. guenfal; le verbe 1744 ganfala qui en dérive signifie « faire des briques ». Sommesnous en présence d'un vrai quadrilittère ננפל gnfl? Je ne le pense
pas. Il est permis de regarder le n comme une insertion euphonique et de s'arrêter à une racine gfl, סבו qui me semble se rapprocher singulièrement du néo-hébreu et araméen gabal, gebal
(בְבַל , בָבַל) dans le sens de « pétrir ». On dit couramment dans le
Talmud מבולין את העיכה « on pétrit la pâte du pain ». L'éthiopien

a un f au lieu de 3, mutation très fréquente dans les langues sémitiques. Le nom ندל désigne la chaussée qui entoure le parterre des plantes et qu'il est permis de fouler (מקום דריסת האדם). Kil'aim, chap. 111). Il se peut que le sens de fouler soit déjà dans le verbe גבל «pétrir», employé tout d'abord pour la fabrication des briques, travail qui consiste à souler l'argile jusqu'à ce qu'elle soit entièrement saturée d'eau. Le foulage a également lieu en pétrissant le pain où la farine imbibée d'eau diminue d'étendue pour former une pâte cohésive. Une considération semble correborer cette manière de voir. En assyrien, le verbe labans, qui signifie «faire des briques», exprime aussi le sens de «baisser». Tous les dieux baissent la tête (mot à mot: «le visage» devant la déesse litar (appa ulabbinu). L'hébreu emploie également le verbe לבנים .pl. לבנים, ass. bi-laban pour la fabrication des briques (לבנים, pl. לבנים, ass. bibittu, pl. libndtu), mais il lui donne encore le sens de « être blanc». On suppose communément que cette conception de la blancheur est empruntée à la couleur de la brique crue qui est moins rouge que la brique cuite. L'obstacle vient de l'arabe laban (نَبُون) qui désigne le lait, surtout le lait écrémé; et le lait est certainement plus apte à faire naître l'idée de la blancheur que la brique crue. Le rapport sémantique entre laban « fouler, baisser » et laban « être blanc» ne se saisit pas facilement, et cependant un lien doit exister entre eux, témoin l'éthiopien sa'dd, 204 «blanc» qui rappelle manifestement l'hébreu צער «pas» et צער **marche**r, fouler ». Nous signalons cette difficulté sans pouvoir la résoudre. Il nous manque visiblement un anneau dans la chaîne du développement sémantique de ces significations.

# Khadaga.

Une racine khdg n'existe qu'en éthiopien seul, où 127 khadaga signifie «laisser, abandonner, répudier». Quelques auteurs modernes ont cherché à la classer parmi les mots empruntés par le gueez aux idiomes kouchites de l'Afrique. A ma connaissance, il n'existe pas un seul exemple d'un verbe kouchite qui soit entré dans le lexique éthiopien. On n'y constate qu'un certain nombre de noms propres et de noms communs de cette provenance. Je suis plutôt incliné à y voir une transformation phonétique de l'hébréo-arabe hadala Jac, hadal han, qui signifient, le premier « dévier », le second « cesser, abandonner ». L'unique difficulté réside dans le changement de l'l en g; je suis cependant à même de fournir un exemple certain, bien qu'il soit encore plus compliqué.

## Adyâm.

Le mot éthiopien pour « confins, régions, contrées » est he adyam, forme pluriel qui suppose un singulier, inusité actuellement, ke daym, également inconnu dans ce sens aux autres langues sémitiques. J'estime pouvoir le rapprocher de la racine arabe pouvoir de rapprocher de la racine arabe pouvoir de rapprocher de la racine arabe pouvoir le rapprocher de la racin

## Ιlφ.

L'arabe 'ilg عِلْمِ (pl. عِلْمَة , أَقَلاج , عُلُوج ) désigne le Barbare qui se rallie aux Arabes, par conséquent: le rallié, le prosélyte. Le verbe 🚣 «avoir le dessus, vaincre» ne rend pas entièrement compte de la signification du nom, étant donné que tent individu vaincu n'est pas nécessairement d'extraction barbare. Quand on on fait intervenir l'hébreu 'illég עלֵל " bègue, qui bégaye », la chose devient considérablement plus limpide: le Barbare parle mal la langue de ceux à qui il se rallie; il s'embrouille, semble balbutier ou bégayer. En réfléchissant, on s'aperçoit cependant que cette nouvelle lumière a l'inconvénient de laisser à l'arrière-plan l'idée de lutte et de victoire qui fait le fond du verbe; ce sont là des actes matériels et violents qu'il ne semble pas possible de réduire à de simples efforts faits par l'étranger pour s'approprier le maniement facile et élégant de la langue de ses nouveaux compatriotes. Puis, dans ce cas, la victoire après la lutte, s'il est permis de se servir ici de cette expression, non seulement se passe dans l'individu lui-même sans s'affecter de l'état des autres, mais produit précisément l'effet contraire du bégayement précédent, puisque l'étranger parle alors correctement la langue en cause. En un mot , entre l'arabe 'ilg « barbare + et l'hébreu illég il y a une connexion indubitable, mais le sens fondamental de vaincre exige encore une explication. Il faut faire intervenir l'éthiopien pour combler cette lacune. En gueez le mot 'ilgât 6274, forme féminine d'un ancien 'îlg da 7, désigne tout particulièrement le membre viril ou phallus, que les Éthiopiens avaient l'habitude de couper à l'ennemi tué afin de le porter en trophée, habitude qui n'a été abolie que depuis peu de temps. Cette coutume existait aussi en Egypte et chez les Hébreux à l'époque de la première royauté. David reçoit la

fille de Saul au prix de cent phallus philistins. Tellement la conception de bravoure et de distinction était attachée à ce terme qu'il est devenu un représentant ordinaire de glorification (héb. נאוה, grec אמעֹתחשמ, Deutéronome, xxxIII, 29). Singulièrement typique est la phrase suivante: « Permets-moi de tuer cet infâme (=Satan) dépourvu de phallus » (おやする:Λうውに: 川木A(す: 6874). Job Ludolf qui cite déjà ce passage supposait que l'éthiopien 'ilg pouvait venir de l'arabe & "vaincre"; c'est le contraire qui répond à la réalité de l'évolution historique; l'exhibition du trophée sanglant précède nécessairement la glorification de la victoire dûment constatée. La gradation sémantique peut donc être établie comme il suit . 1° 6877 «organe viril dépouillé»; 2° ملج « vaincre», dépouiller l'organe viril de l'ennemi tué; 3° علم « barbare vaincu et rallié à la nationalité arabe»; 4° 627 " objet de glorification », au propre : « trophée phallique»; 5° par métaphore : אַלֵּגַע nbègue», au propre: «celui à qui il manque un des organes de la parole». On le voit, le sens de organe, de spécial qu'il était, a fini par être appliqué aux moyens glottiques. C'est une transformation dont l'hébreu semble avoir conservé une parfaite conscience, car l'équivalent périphrastique de על est ערל שפתים, expression qu'on traduit communément par «incirconcis de lèvres». L'interprétation est très exacte au point de vue purement israélite qui a adopté la coutume religieuse de la circoncision; dans la conception générale des Sémites primitifs, l'adjectif ערל qui vient de ערלה organe (mâle) sujet à être dépouillé par le vainqueur, signifiait : « privé d'un organe de lèvres, c'est-à-dire de prononciation » et par conséquent « celui qui parle avec difficulté ou d'une manière imparfaite».

### 'Am.

La plupart des langues sémitiques n'ont qu'un seul terme pour désigner la durée de douze mois, c'est-à-dire de l'année: héb. אַדָּרָה, phén. אַדָּרָה, (שְּרָהְא (pour אַדָּה,), ass. śatu, éth. const. śanat, terme qui vient de la racine שׁני «changer». S'agit-il du changement de la température suivant les saisons, ou au moins du froid et de la chaleur? La chose est assez probable. Parmi les langues du Sud, le même mot sous forme de אַרָּה, אַבָּה au tieu de śin, est également en usage. L'arabe possède encore un autre mot pour désigner l'année, savoir âm هِذَ الْفِلْمُانِيةُ وَالْمُوْلِيُّ عُلِيَّ الْمُعْلِيِّةُ وَالْمُوْلِيِّةُ لَا لَّا اللّٰهُ وَالْمُوْلِيِّةُ وَالْمُوْلِيِّةُ لَا لَٰهُ اللّٰهُ وَالْمُوْلِيِّةُ وَالْمُوْلِيِّةُ لَا لَٰهُ اللّٰهُ وَاللّٰهُ وَاللّٰهُ

traire me semble conserver encore le moyen de comparaison désiré. Cette langue fait usage d'un mot analogue vocalisé avec ô, pp 'ôm dans le sens de «arbre haut» et de «verger, forêt de grands arbres». Le pluriel hopp répond à l'hébreu אַשַּרִים répond à l'hébreu אַשַּרִים robis sacrés des divinités païennes». On est donc induit à conclure que c'est le phénomène de la grande végétation qui successivement se dépouille et se revêt de sa verdure qui a déterminé la conception de l'année périodique. Dès lors, l'idée de changement qui prédomine dans ce mot sémitique presque général doit aussi se rapporter à la végétation plutôt qu'à l'état climatérique, trop variable, même au cours d'une même saison, en Orient.

## Piţaka, dâbado.

On peut regarder comme un fait définitivement établi que l'écriture proprement indienne, la brahmalipi, est redevable à sa devancière, dite kharosthi, outre un certain nombre de consonnes, de la presque totalité de son système de la désignation des voyelles. Ce fait a pour conséquence inévitable l'origine postalexandrine des livres estimés les plus vieux de l'Inde, y compris les Védas et les Brahmanas. Dès lors; l'origine, étrangère des mots sanscrits dipi «écriture», phalaka «tablette» et pitaku, qu'on traduit communément par «boîte à livre» s'imposait à tout esprit non prévenu par la tradition hindoue. La philologie comparée n'a pas tardé à confirmer ce sentiment. On a reconnu du premier coup que dipi était emprunté au perse dipi qui vient lui-même du babylonien dippu «tablette, chose écrite, écriture». Pour les deux derniers mots, leurs formes grecques frappaient également le regard le moins exercé et je n'ai pas eu grand'peine à identifier phalaka avec ωλάξ (ωλακός, ωλάκα) «plaque, tablette de pierre » et pitaka avec wirláxiov « feuillet de tablette à écrire, table ou index d'un livre». Je n'ai rien à ajouter en ce qui concerne l'étymologie de phalaka, mais, malgré l'identité formelle de ωιτ/άκιον avec piţaka je me deman e à présent si ce dernier mot ne répond pas plutôt au grec ωτύξ, ωτυχός «feuillet de tablettes pliantes». Cette origine me semble rendre mieux compte de la composition avec le nom de nombre dans le terme technique bouddhiste tripitaka qui rappelle la composition grecque analogue διπτυχής, δίπτυχος «plié en deux» d'où τά δίπτυχα «registres, diptyques»; on a de même des triptyques et des tétraptyques. N'oublions pas que les Indiens écrivaient anciennement sur de la toile comprimée qui se prêtait facilement au pliage, et cette circonstance s'adapte très bien à wruy/ qui signisie proprement «pan d'une étosse qui se plie sur elle-même». Si cette signification de pitaka est réelle, elle contribuerait à se

faire une idée plus claire en ce qui concerne le mot débade par lequel on désigne ordinairement la boîte dans laquelle on enferme le manuscrit. Ce mot qui par la double présence du de cérébral trahit suffisamment une origine étrangère, pourrait bien être le latin librarium qui a absolument le même sens. En passant par la Perse, le mot latin, transformé en rabaro, contraction de rabraro, pouvait facilement s'hindouiser en débado. Qu'il me soit permis de rappeler enfin que le sanscrit nièta synonyme de mandala de même que son correspondant zend nask sont également de provenance étrangère et ne sont autre chose que l'araméen אסני מוֹנִי mègiltà « plié en rond, rouleau », de אסני rouler».

## Le suffixe turc lym, lim.

Les verbes turcs forment la deuxième personne de l'impératif par le radical seul : bag « regarde », ver « donne », de bagmag « regarder», vermek «donner». Au pluriel, on dit au contraire : bagalym "regardons, voyons", verelim "donnons"; on attend: bagmyr et vermiz. Le suffixe alym, elim est donc doublement irrégulier, d'abord par l'intervention de la syllabe al, el, ensuite par l'omission de l'indice du pluriel. Je crois pouvoir expliquer ce phénomène par la réaction de deux analogies différentes. Je vois dans la voyelle e, e l'indice du jussif ou conjonctif : baga-im « pour que je regarde», vere-im «pour que je donne», primitivement: «à regarder je suis», «à donner je suis». Quant à lym, lim, on peut le considérer comme étant contracté de ly-im, li-im où li est le suffixe de dérivation si connu dans les noms turcs et marquant l'idée d'appartenance et de possession: at-ly «cavalier» de at «cheval», bey-li «ce qui appartient au Bey». Pour ce qui est de l'omission du pluriel, elle est amenée par le fait que le singulier baq, ver manque de tout indice de personne et de nombre; on a donc présumé que la marque du nombre n'était pas indispensable. La forme entière: bagalym, verelim est donc à analyser: bag-aly-im == « regarder-à appartenant-je suis » == « il nous appartient de regarder», *ver-e-li-im* --- «donner-à-appartenant-je suis» ---«il nous appartient de donner».

# Qarin, qarn «ventre, matrice».

Ce mot turc, écrit قاريق, a pour seconde voyelle un i (y) très bref, qui est à peine sensible. Dans le mot composé قاردهای «frère», qui signifie littéralement «compagnon de ventre, de matrice», l'usage populaire laisse même tomber le », afin d'al-

léger le groupe consonnantique end et on prononce quedas au lieu de garadai. En étudiant, l'an passé, la formation des noms de nombre turco-sinnois, une hypothèse qui touche à ce mot s'était présentée à mon esprit, que je n'ai pas suivie jusqu'au bout. I'v reviens aujourd'hui. A ma connaissance, l'étymologie du numéral hongrois pour «trois», három, harm reste encore une énigme insoluble. Tout ce qu'on sait, c'est que la forme magyare correspond au finnois kolme, qui désigne le même nom de nombre; mais la question n'en est guère plus avancée, puisque le finnois ne semble pas fournir le moyen de faire comprendre la raison d'être de cette désignation. Je me suis donc demandé si le turc garn, dont la similitude à la forme hongroise harm est assez frappante, peut être utilisé dans le but de combler, du moins provisoirement, cette regrettable lacune. En réfléchissant, j'ai pensé qu'un essai dans cet ordre d'idées peut dans tous les cas être tenté, car une hypothèse, même erronée, pourvu qu'on la présente sous les réserves nécessaires, peut servir parfois à trouver la solution vainement cherchée jusqu'alors. Donc, en admettant que le turc garn est atténué de garm, le nombre trois sinno-hongrois kolme, karm, partant du sens matériel de «ventre, matrice, aurait pris le sens abstrait de «ce qui comprend, contient, et, en effet, le nombre «trois» contient en lui les deux nombres précédents «un » et «deux ». Cette combinaison des plus petites quantités numérales inaugure convenablement le système des combinaisons plus considérables, qui apparaît dans la série suivante, où figurent les nombres finno-assyriens kûti (mag. hat) « six », kakdesan « huit » et ikdeksen « neuf », qui offrent respectivement les combinaisons d'addition et de soustraction : 1 + 5. 10 - 2, 10 - 1, ainsi que je l'ai établi dans l'étude précitée. En ture également, les nombres quatre, huit et neuf sont dus à des combinations analogues: 1+3, 10-2, 10-1.

### Alma.

La pomme se dit en turc alma avec l'accent tonique à la dernière syllabe selon la règle générale. Ce mot existe aussi en hongrois dans le même sens, mais ayant l'accent tonique à la première syllabe, ce qui est aussi conforme à l'accentuation habituelle de cette langue. On admet communément que le alma magyar a été emprunté au turc. Je crois pouvoir rendre vraisemblable que le mot en question appartient à l'ancien vocabulaire commun à toute la race turco-finnoise. D'abord, il me semble certain que alma constitue l'abréviation d'une forme pleine et antérieure alman. Cela résulte selon moi du nom du héros national des Kirgiz (qara-qyrqyz), Alman-bet « figure de pomme »,

dans lequel l'n final de alman doit être radical et non pas l'abréviation de l'indice du génitif ning, car dans ce cas on aurait nécessairement alman(ing)besi. S'il en est ainsi, il y a lieu de rapprocher le nom finnois de la pomme, savoir omena, et l'on voit aussitôt que le o de ce mot présente une contraction de al, ce qui offre une forme primitive almena, où l'on distingue avec une grande probabilité la composition d'un radical al suivi du suffixe de dérivation man, men, qui est très fréquemment employé dans ces langnes; cf. t. orman «forêt», degirmen « moulin». Le radical al ne doit probablement pas être séparé de l'élément al qui entre dans altyn ou altan (mongol) «or» et qui se trouve isolé (?) dans ala (pour algha?) « bariolé de taches brillantes». On peut résumer le résultat général en disant que le nom de la pomme dans les langues turco-finnoises vient de la conception relative à sa couleur multiforme et en partie brillante.

# Tangry «dieu, ciel»; tengiz, dengiz «mer».

Dans le turc osmanly, le mot arabe allah est aujourd'hui presque exclusivement usité pour désigner le vrai dieu; cependant l'ancien mot turc tangry n'est pas tout à fait oublié. Pour le sens, on rapproche avec assez de vraisemblance le mot tang, dang (طاك) « aurore » avec la tendance à voir dans tangry la contraction de tangyeri «lieu où l'aurore commence à paraître». Mais à cela il y a une sérieuse disficulté, car tang-yeri est en plein usage sans la moindre contraction. La circonstance que le mot yoqary يوقاري «le haut», dont la racine est sans aucun doute you (cf. yequi « colline, montée »), se prononce en turc oriental yoqarghi, mot à mot : «ce qui (ghi = ki) est haut», m'induit à considérer tangry comme la contraction de tangarghi «ce qui brille comme l'aurore». Selon cette manière de voir, tanghar serait le présent du verbe, employé aussi comme adjectif. Cette explication permettra également de comprendre le mot tengiz, dengiz (prononciation atténuée : deniz) « mer », dont la forme ancienne tengiz est prouvée par l'emprunt hongrois tenger, qui est antérieur à la propagation du zétacisme dans le turc occidental. Tengiz, ou platôt tenger, est «la vaste nappe du liquide brillant». Dans les langues sémitiques, on aperçoit aussi un fait analogue en ce qui concerne le mot nahar, nahr «fleuve, océan», qui vient de nahar ~briller ».

J. HALÉVY.

## I. v. 18L. gaukr, LIT. geguże.

Le nom du « coucou » est en baltique: lit. geguié, lette dieguie, v. pruss. geguse; lit. gega et gegë ne sauraient passer pour les primitifs dont geguie scrait le diminutif; tout au contraire, ces mots ont été tirés de geguże, que l'usage fréquent du suffixe de diminutifs -użć engagcait à couper geg-uże; gega, gege ne sont donc pas des hypocoristiques, conime le croit M. Leskien, Bildung, p. 199 et 265, mais des primitifs donnés après coup à une forme prise pour un diminutif et qui d'ailleurs ne sont pas arrivés à supplanter geguië; cette formation serait assez ancienne si finn. kāki « coucou » devait être tenu pour emprunté au baltique, mais M. V. Thomsen, Beröringer, p. 172, tient l'emprunt pour douteux et käki peut fort bien être original en finnois. Quoi qu'il en soit de la date, l'extension de gega, gegé est due à ce que le lituanien n'ayant pas de type défini de redoublement, le redoublement de geguże n'était pas nettement apparent; or le nom du « coucou » subit en général les changements nécessaires pour que le redoublement y devienne bien sensible (voir Grammont, *Revue* des langues romanes, XLIV, 132 et suiv.); gegé est, à cet égard, plus satisfaisant que geguże.

Le mot slave correspondant au mot baltique est attesté sous des formes très divergentes que cite Miklosich, Etym. wört., 407, à l'article "žegŭzulja, et qui, tout altérées qu'elles soient pour la plupart, permettent de remonter à "žegŭz- = lit. geguż-; la plus nette de toutes est v. tch. žezhule (au lieu de "žehzule, Gebauer, Hist. mluvnice, 1, 549); pol. gżegżołka (pour "żegzołka) et r. зе́гзица (pour "żegzica) ont subi des assimilations de la consonne initiale à la consonne intérieure; le żegozulinŭ «τῆς σελευκίδος», d'un texte russe du xvi° siècle, cité par Sreznevskij, матеріалы, n'est pas clair de tout point.

Le mot baltique et slave ainsi établi et reconnu depuis longtemps (Fick, Et. wört., 113, 554) aurait dû être rapproché déjà de son synonyme germanique: v. isl. gaukr, ags. géac, v. h.-a. gouh, qui n'en diffère que par le vocalisme et l'absence de redoublement; pour la forme du redoublement, cf. v. pruss. gegalis petit plongeon v Voc.; pour la coexistence de formes redoublées et non redoublées, cf. lat. cicinia: dial. conea (à Préneste, Plaute, Truc., 691)<sup>1</sup> en regard de got. hana «coq», v. h.-a. huon, etc. M. Uhlenbeck, Arkiv for nord. fil., XV, 151, n'a été empêché d'apercevoir cette étymologie évidente que parce qu'il tenait lit. geguit pour un diminutif de gegt.

Il faut encore citer lit. guiutys « cigogne» (Leskien, Bildung, p. 575) et l'interjection gui gui dont, d'après Kurszat, on se

sert en Lituanie pour appeler les oies.

Tous ces mots représentent la forme élargie \*ghug<sub>1</sub>- d'un ancien \*ghū-, conservé dans skr. ghūkaḥ «hibou», qu'on a en effet rapproché de v. isl. gaukr, etc. Pour le développement du sens on comparera les noms du «coucou» dans la plupart des autres langues indo-européennes; skr. kokiláḥ, lat. cuculus, v. sl. kukavica, gr. κόκκυξ, irl. cúach, tous tirés de \*ku- «crier, faire entendre un bruit» (cf. Grammont, l. c.). L'élargissement g<sub>1</sub> répond exactement au j du skr. kūjati et guājati «il murmure» (cf. gr. γογγύζω), en regard de kauti, kokavīti, kokuyate et de jóguve, cf. aussi gr. τρύζω et τρῦγών «tourterelle», en regard de lat. turtur.

L'existence d'une sorte de racine i. e. \*ghŭ- « faire entendre un bruit », qu'on est ainsi conduit à admettre, n'a rien que de na-

turel et aurait pu presque être prévue a priori.

On a en effet avec k: skr. kauti, v. sl. kujati, arm. khukh «oleναγμός», gr. κωκύω (cf. lit. kaŭkti, etc.); avec g, skr. jógure, gr. yoos et Bon, v. h.-a. kūma «plainte», gikewen «appeler»; \*ghucomplète la série; on ne saurait dire si g représente \*g ou \*gh dans v. sl. govorŭ « Βόρυ6ος, Βρύλλος », lit. gauti « hurler » [?] et, avec élargissement, gausti, gaudžiù « pleurer », irl. guth « voix ». La sonante u fournit donc avec les trois gutturales sourde, sonore et sonore-aspirée une série complète de mots indiquant des bruits : il est naturellement impossible de déterminer quelle nuance précise exprimait chacune des trois formes. Cette série à sonante « est parallèle aux séries à sonante r ou l qui sont bien connues et dont il suffira de citer pour chaque racine un exemple caractéristique: v. sl. kričati et kliknati, v. h.-a. crājan (skr. grņdti) et gr. γλαύξ «chouette», skr. ghargarah et got. galan, gr. χίχλη, κιχλίζω (le g de v. sl. glagolŭ est ambigu), cf. P. Persson, Wurzelerweiterung, 194 et suiv. D'une manière générale, les mots indiquant des bruits forment des séries qui mériteraient une étude approfondie.

Ainsi v. isl. gaukr, lit. gegužē, sl. \*žegŭz-, loin d'être isolés, rentrent dans un grand groupe bien défini de mots expressifs. Mais ils sont seuls dans le type \*ghŭ- à présenter l'élargissement  $g_1$  et à signifier «coucou» et présentent par suite un exemple de

¹ Il est difficile de croire, malgré les graphies épigraphiques de Préneste Deumius et Ptronio, que cônea soit une forme de cicônia, avec chute de Γi de la première syllabe.

coïncidence de vocabulaire entre le germanique et le letto-slave; toutefois cette coïncidence est strictement limitée à l'élément radical du mot et ne saurait par suite être considérée comme tendant à préciser en aucune mesure une parenté particulière du letto-slave et du germanique.

## II. SUR LE TIMBRE DE LA VOYELLE DU REDOUBLEMENT EN INDO-EUROPÉEN.

Le redoublement affecte, en indo-européen, deux formes bien différentes, suivant que la consonne initiale de la racine est suivie seulement d'une voyelle, comme dans skr. jaghána, v. irl. ro gegon, ce qui est le cas ordinaire, ou d'une voyelle et de la sonante qui suit la voyelle de la racine, comme dans skr. jánghanti, ce qui arrive seulement dans les verbes intensifs et dans quelques noms. On peut nommer le premier redoublement normal et le second redoublement intensif.

## 1° Du timbre de la voyelle dans le redoublement normal.

Pour autant que la voyelle n'est pas déterminée par la sonante de la racine, comme il arrive en indo-iranien et en latin dans les racines en i et en u, type skr.  $tutud\acute{e} = lat. tutud\acute{e}$ , la voyelle est toujours e au parfait : skr. jaghána, v. irl. ro gegon, gr. μέμονα, got. haihald, saiso. Au présent et à l'aoriste on rencontre tantôt e, ainsi dans skr. dádhāmi, zd dasāmi, lit. dēst(i) (et v. sl. dežda), v. h.-a. teta; tantôt i, ainsi dans skr. tişthāmi, zd histāmi, lat. sisto. Quelques verbes ont en védique à la fois des formes en a (de i.-e. e) et des formes en i : d'une part sisaksi, sisakti, sisaktu, sisakta, de l'autre saccati (3º pers.), saccata, et, avec voyelle thématique, sáccati, etc.; d'une part vivașți, et de l'autre vavákși; ailleurs la différence de voyelle a été utilisée pour marquer une différence de sens: jáhāti signifie «il abandonne», jíhīte «il part»; ápaptat est l'aoriste de pátati, apipatat l'aoriste de patáyati. Le grec, en héritant des deux types en e et en i, a spécialisé l'un à l'aoriste, l'autre au présent, si bien qu'il a τίθημι en regard de skr. dádhāmi, etc. et σεφνεῖν en regard de véd. jíghnate, skr. class. jaghnant-, zd jagnāṭ. Quoi qu'il en soit de la répartition des types en e et en i au présent et à l'aoriste indo-européens, il est curieux que la voyelle soit toujours e ou i et jamais une voyelle grave comme o ou u.

Dans les noms on retrouve exactement la même particularité: gr. τέτανος, ἔποψ, ἐδωδή, γίγαρτον, lat. fiber, cicomia, skr. cícuḥ, v. pruss. gegalis, lit. bēbrus, etc. Partout où il y a opposition vocalique entre le redoublement et la syllabe radicale, le redouble-

ment a e ou i. Les exceptions sont rares et comportent des explications particulières: l'u de χύχλος est une altération d'un ancien e sous l'influence de vélaires voisines, cf. skr. cakrá-, ags. hwéol, lit. kāklas; l'o du v. sl. popelü «cendre» (dans l'Évangile), tch. popel, pol. popiol en regard de l'e de pepelü, russe néneux, serbe pèpeo est dù à l'influence des autres formes de la racine qui toutes ont o: poléti, planati, pakti, plameni; si popelü est la forme ancienne, on pourra voir dans po- le préverbe connu, et l'e de pepelü serait dù à ce que l'on aurait pris po- pour un redoublement et à ce que l'on aurait altéré le timbre de la voyelle en conséquence.

Il résulte de là que, en principe, la voyelle du redoublement tend à être plus aiguë que la voyelle radicale: gr. μέμονα, μέμαμεν; skr. bibharti; gr. γίγνομαι, γίγνεται, etc. Ce n'est pas le résultat d'un hasard, mais un cas particulier d'une tendance générale bien définie : Diez (Zeitschr. f. d. wiss. d. spr., III [1851], p. 399 et suiv., reproduit dans les Kleine arbeiten, éditées par Breymann) et Pott (Doppelung [Lemberg, 1862], p. 65 et suiv.) ont montré et M. Grammont (Revue des langues romanes, XLIV, 100 et 146; cf. aussi W. Meyer-Lübke, Einleit. in d. stud. d. rom. sprachwiss., p. 79) a rappelé récemment que, dans les onomatopées ct mots expressifs qui ont une opposition de deux voyelles, la première est la moins grave : fr. tic-tac, zig-zag, pif paf pouf, patati patata, de bric et de broc, lette wiršu waršu, milan. flice flace fluce, flipp flopp flupp (Salvioni, Fonetica del dialetto di Milano, p. 295), etc. Cette tendance est croisée par une autre à mettre d'abord la voyelle la moins fermée : c'est à cette seconde tendance qu'est dû l'ordre de lat. tux tax (Plaute, Persa, 264), all. puf paf. La seconde tendance ne joue aucun rôle dans le redoublement indo-européen qui doit, au contraire, à la première le timbre aigu caractéristique de sa voyelle.

### 2º Redoublement intensif.

Le redoublement intensif n'est bien conservé qu'en sanskrit où le timbre des voyelles e, o et a est impossible à déterminer directement, et par suite le vocalisme en est fort mal connu. La palatale initiale de skr. carkarmi, cākaçīmi, jóguve, jánghanti, gâth. carkarmahī ferait, au premier abord, supposer le timbre e pour la voyelle de redoublement; mais cette palatale peut être analogique de parfaits comme jaghana, de présents comme jighnáte, jaghnant-, zd jagnāṭ, et par suite n'a aucune valeur probante. Dans le type à redoublement dissyllabique qui, grâce à sa forme fortement divergente, a échappé à l'analogie, la gutturale est répétée: kánikran: , ganīganti, ghánighnat: l'a du redoublement intensif ne représente donc pas e, mais reproduit le vocalisme o de la syllabe

radicale; et en effet le slave a glagolja; russe τοροτόρητь = tch. trátořit; etc. En grec on trouve πορΦύρω, μορμύρω, μοιμύλλω¹, ποιΦύσσω et aussi κωκύω, avec le timbre o, et, devant une syllabe radicale renfermant un α, γαργαίρω, παμΦαίνω, παιΦάσσω, δαιδάλλω, etc.; ici encore le vocalisme du redoublement est rapproché de celui de la syllabe radicale. Le slave présente à cet égard un exemple instructif: de la racine qui a fourni au sanskrit mṛnāti, mṛnāti «il met en pièces», il a deux formes d'un intensif signifiant «ronger»: l'une v. russe moromrati, conservée dans un texte du xv° siècle (v. Sreznevskij, Ματερίαλι, s. v.), a conservé le redoublement en o, mais l'autre v. sl. izmrūmīratū (Suprasliensis, 173, 27) a un redoublement sans autre élément vocalique que la sonante, d'après la syllabe radicale; on peut citer de même: lat. murmurāre, v. h.-a. murmulōn, serbe mimlati, arm. mīrmīral « murmurer».

Les noms se comportent de même; le sanskrit a karkarih, karkari «sorte d'instrument de musique», gargarah (sens analogue au précédent) et ghargharah «bruit» (à côté de ghurghurah); le slave présente de même russe nouvent «cloche», v. sl. glagolă «βημα», tch. plápol «flamme», v. sl. praporů «clochette» (serbe praporac), v. russe poropor, tch. prapor «drapeau». Pour la plupart de ces exemples on peut, il est vrai, se demander si skr. a, sl. o y représentent i.-e. o ou i.-e. a; mais au moins pour tch. plápol, de la racine \*pel- " brûler " (v. sl. popelă " cendre ", etc.), il s'agit sûrement de o; et c'est aussi o que présente gr. τονθρύς: n est ici une forme dissimilée de r, et, on peut l'ajouter, la forme de dissimilation qui semble normale en indo-européen dans un groupe de la forme r + consonne + r (cas de la loi XII de Grammont, Dissimilation conson.); lat cancer, cancri; skr. kankani «ornement à clochettes (de \*kankrni); gr. δένδρον (cf. sur ce mot, Osthoff, Etymologische parerga, l, 142 et suiv.), ωεμφρηδών. Le redoublement des nasales et le vocalisme o se retrouvent dans γόγγυλος; pour la forme, cf. lit. kaňkalas «clochette»; russe nýnoza, s. kúkolj, pol. kakol «nielle», etc.

Le redoublement intensif ne se distingue donc pas du redoublement normal seulement par la présence de la sonante; il faut aussi tenir compte du vocalisme: la tendance à employer dans la syllabe de redoublement le même vocalisme que dans la syllabe radicale est exactement inverse de la tendance, caractéristique du redoublement normal, à opposer la voyelle aiguë de la première

Pour ce type de redoublement d'intensif avec i, cf. lette paipala, lit. pepala «caille» en regard de v. pr. penpalo (Voc.), russe népeneau, etc. (voir Leskien, Bildung d. nomina, p. 201); lit. gaïgalas «canard mâle», lette gaïgalis «plongeon» en regard de v. pruss. gegalis «petit plongeon» (Voc.) et r. rórous; lit. vaïveras, raïveris en regard de vovere, lette wāwere «écurcuil».

syllabe à une voyelle plus grave de la suivante. Et ceci se conçoit: le redoublement normal est avant tout un procédé grammatical et avait par suite un vocalisme propre bien défini; au contraire le redoublement intensif qui a une forte valeur significative devait présenter une répétition réclle des éléments radicaux: de là viennent et la répétition de la sonante et la reproduction du vocalisme de la racine.

## III. GOTIQUE awistr.

On s'accorde à voir dans got. awistr «ault » (et dans les correspondants anglo-saxons de ce mot) et dans v. h.-a. ewist «bergerie» des composés dont le premier terme est i.-e. \*owi- «brebis»; mais sur la nature du second terme les opinions varient; Pott, M. Bezzenberger (K. Z., XXII, 278), M. Schulze (K. Z., XXIX, 270), J. Schmidt (Pluralbild., 346), M. Kluge (Vorgesch. d. altgerm. dial., \$ 280, dans la 2º édition du Grundriss de M. Paul), M. Hirt (Ablaut, \$ 57) voient dans le -sta- de v. h.-a. ewist le correspondant du second terme skr. -stha- de go-sthah «étable», mais got. awistr est moins clair; M. Bezzenberger (K. Z., XXII, 276) y cherchait la racine \*ster- et posait \*owi-stro-. Pour ne pas séparer got. awistr de v. h.-a. ewist, M. Osthoff (K. Z., XXIII, 316 et suiv.) a supposé qu'il y avait une haplologie de "owi-westo- et \*owi-westro- en \*owesto-, \*owestro-, et reconnaît dans les seconds termes des parents de v. h.-a. wist « séjour »; cette hypothèse ingénieuse a été souvent reproduite depuis. A l'article awistr de son dictionnaire étymologique gotique, M. Uhlenbeck signale l'explication de Pott et celle de M. Osthoff, sans prendre parti; M. Brugmann, Grundr., 12, \$ 706 b et 988, indique aussi les deux possibilités. Enfin M. von Grienberger, dans ses Untersuch. z. got. wortkunde (S. W. A. W., CXLII, 39), songe, assez malheureusement, à la racine du got. sitan, etc. — Deux points sont à retenir :

1° M. Osthoff a eu évidemment raison de ne pas séparer got. awistr et v. h.-a. ewist.

2° Le rapprochement de v. h.-a. ewi-st et de skr. go-ṣihāḥ, excellent pour la forme, est de beaucoup le meilleur pour le sens et paraît établi d'une façon définitive, comme le constate M. Osthoff, Etymologische parerga, I, 130; la racine \*sthā- fournit en effet aux diverses langues indo-européennes toute une série de mots indiquant l'endroit où l'on fait séjourner les troupeaux et. par extension, le troupeau lui-même: lat. stabulum, cf. tch. stádlo; zd aspō-, uštrō-, gavō-stāna- «étable à chevaux, à chameaux, à bœuſs ». cſ. skr. açvasthāna-, etc., et serbe stân «local où l'on trait les brebis l'été»; v. sl. stado «ἀγέλη, ποίμνη, ποίμνιον», russe stádo, serbe stàdo, tch. stádo et v. isl. stód, ags. stód, v. h.-a. stuot «troupeau de chevaux» (le lette stāds a un tout autre sens: «plante»); lit.

stône «stalle d'écurie à cheval»; serbe stàja «étable». D'une manière plus générale la racine fournit des mots qui indiquent l'endroit où l'on se fixe pour un temps plus ou moins long, ainsi gr. σ αθμός (on notera par exemple hom. κατὰ σ αθμὸν σοιμνήιον, Β 470); v. sl. stanŭ, skr. sthánam, zd stānəm, v. perse stānam. — L'explication de v. h.-a. ewist par owi-stho-s'impose donc.

Dès lors got. awistr doit être \*owi-sth(s)ro-; le suffixe est à rapprocher de celui de gr. Espā; la seule question est de savoir si l'on doit poser i.-e. \*owi-sthro- ou \*owi-sthoro-; M. Hirt (Ablaut, \$ 57) part de \*owisthro-, mais \*owisthero- est tout aussi admissible; car il résulte immédiatement de la théorie des racines dissyllabiques établie par le Mémoire de M. F. de Saussure, que, en syllabe intérieure du mot, a tombe en germanique (cf. Hirt, loco cit., \$ 146) et en effet on ne rencontre de représentants pangermaniques de i.-e. a qu'en première syllabe, sous la forme a, ainsi dans got. stabs, ou en syllabe qui, à date très ancienne, était encore finale dans une partie au moins de la flexion, sous la forme u, ainsi dans got. miluks «lait», v. sax. miluk, v. isl. miolk, cf. gr. γαλα (?) et v. sl. mléko, russe plur. monóam 1; v. h.-a. anut «canard», v. isl. ond, cf. lat. anas et lit. antis. Outre les formes de racines dissyllabiques comme v. h.-a. chind, etc., la chute de a en syllabe intérieure explique par exemple got. standan, issu d'un élargissement par le suffixe secondaire \*-te- (cf. gr. ἀνύ-τω) d'un thème à nasale \*sthənā- \*sthənə-, cf. v. sl. stana (sur arm. stanam, etc., v. Hübschmann, Arm. gramm., I, 492; sur gr. σίανω G. Meyer, Gr. gr.3, 585). De même got. frasts «τέχνον» ne saurait être mieux expliqué que par \*pro-so-ti-, cf. saian; on rapprochera pour le sens gall. hîl « proles » en regard de irl. sil « semence » et de gall. had « semence » et, pour l'emploi de \* pro-, lat. progenies, skr. prajah.

# IV. BANSKRIT jánima, jánma.

Dans une langue dont le rythme est quantitatif, une succession de plusieurs brèves équivaut à peu près à ce qu'est une succession de syllabes complètement inaccentuées dans une langue qui a un accent d'intensité: il en résulte une suspension du rythme qu'on tend à éviter; M. F. de Saussure a mis le fait en pleine évidence dans son article des Mélanges Graux sur une Loi rythmique de la langue grecque; le sanskrit, dont le principe rythmique est

¹ Comme l'a indiqué M. Jagić, dans son Archie, VIII, 156 et XI, 308 et suiv., le v. sl. mlčko, r. moλοκό, s. mlijėko, tch. mlėko n'est pas emprunté au germanique \*meluk- (féminin). L'opposition de la sourde sl. k et de la sonore g (germ. k), à la fin d'un thème consonantique \*meluk-, est comparable par exemple à celle de v. sl. desgt-: gr. δεκάδ-.

le même que celui du grec, présente naturellement des phénomènes parallèles à ceux qu'a signalés M. F. de Saussure, et l'on doit même s'attendre à ce qu'il en offre davantage, car, dans la métrique védique, une simple succession de deux brèves tend déjà à équivaloir à longue plus brève, au lieu que, en grec, c'est seulement ou qui peut équivaloir à ou; voir Leumann, Gurupigākaumudī, p. 13 et suiv.; Wackernagel, Altind. gramm., I, p. 310 et suiv.; Meillet, M. S. L., XI, 10 et suiv.; Bloomfield, J. A. O. S., XXI, 11, p. 51 et suiv.

Un cas, jusqu'à présent non signalé, mérite d'être particulièrement étudié, car le parallélisme des faits grecs et sanskrits y est bien visible, c'est celui des noms en \*-men-: on observe en effet que le a final des racines dissyllabiques manque souvent devant ce suffixe. Le védique a ainsi jánma : jánima; bhárma : bháriman-; pátma (cf. patitáh); darmán-: dáriman; d'où, par analogie, dans des racines non dissyllabiques, dháriman : dharmán-; sáriman : (vi-)sarmán-; l'idée émise par M. Hirt, Ablaut, \$802, que la forme sans a serait issue de formes munies de préverbes, ainsi bhárma d'après prábharma, etc., est entièrement arbitraire et ne repose sur aucun fait positif. A bhárma, le grec répond par Φέρμα, tandis que bháriman- a son correspondant en v. sl. bréme, r. 6epéna, s. brême, tch. břímě (pour d'autres formes dissyllabiques de cette racine, cf. skr. bharitram, gr. Φαρέτρα, lat. prae-fericulum; gr. έχ-Φρήσω; v. sl. brěžda, r. берёжая, s. brěda); à darmin- le grec répond par δέρμα; à -tárman-, par τέρμα. Dans les formes grecques comme Φέρματος, etc., aussi bien que dans les formes sanskrites comme jánmanah, etc., l'omission du représentant de a permet d'éviter les successions de trois brèves; elle reconnaît donc essentiellement une cause phonétique. Mais c'est l'analogie qui a fourni le point de départ : le a final des racines dissyllabiques n'est jamais représenté devant suffixe ou désinence commençant par une voyelle; jánma a donc la forme jan- de la racine d'après jának ct δέρμα la forme δερ- d'après δέρω; le triomphe de la forme nouvelle sans a sur l'ancienne a été déterminé par les exigences du rythme, qui apparaît ainsi comme la cause essentielle de l'élimination de »; le nominatif skr. jánima, le locatif jániman, le nominatif pluriel jánimāni, qui étaient possibles (la finale ne comptant pas en principe pour le rythme au moins à la pause), sont attestés dans le Rg-veda, tandis que jánma présente non seulement les formes attendues jánmanah, jánmane, mais aussi jánma et jánman, qui ne faisaient difficulté que dans certaines positions syntactiques, et même janmani; en composition on rencontre toujours, conformément à ce qu'on doit attendre, la forme janman-: svájanman-, sujánman-, etc.; avec janiman- on aurait ici une accumulation de brèves à tous les cas.

M. Hirt (Ablaut, \$802) considère la chute de a dans skr. jánma, gr. δέρμα, comme un fait phonétique de date indo-européenne : i.-e. a serait tombé là où le mot dont il faisait partie devenait enclitique. Mais cette hypothèse d'une chute de a dans les enclitiques est toute gratuite. L'i.-e. a, c'est-à-dire le phonème qui joue par rapport à  $\bar{a}$ ,  $\bar{e}$ ,  $\bar{o}$  le même rôle que i, u, r, l, m, n par rapport à ci, eu, er, el, em, en, doit être bien distingué de la voyelle réduite , qui apparaît à côté de e dans des cas tels que lat. quattuor, sl. \*čityr-, ou arm. tasn, sl. \*diset- (r. три-дцать, etc.), v. h.-a. (dri-)zug, etc.; ce n'est en aucune manière un « šva » destiné à faciliter la prononciation d'un groupe de consonnes, mais, ainsi que l'a reconnu M. F. de Saussure, un élément du mot aussi réel que les sonantes i, u, r, l, m, n. Il n'est sujet à tomber, en indoeuropéen, que dans un cas bien défini : quand il est devant voyelle; de là l'opposition de skr. janitā, gr. γενετήρ, lat. genitor et de skr. jánah, gr. yévos, lat. genus, de skr. brávi-ti et bruv-ánti, etc.; les autres chutes de a sont dialectales et non indo-européennes.

On sait en effet que a en syllabe intérieure tombe en germanique et en letto-slave : le caractère dialectal de la chute de a en letto-slave est universellement reconnu depuis le bel article de M. F. de Saussure (M. S. L., VIII, 434 et suiv.); l'arménien n'a pas trace sûre de a en syllabe intérieure, et la chute de a semble attestée clairement par dustr, cf. skr. duhitā, grec Θυγάτηρ; (dr-)andkh, cf. skr. ātāḥ, zd aiθyā (et lat. antae de \*anatai); armukn, cf. skr. wmáh, serbe ramo; gelmn, cf. skr. úrna, lit. vilna, serbe vuna, lat. lana, v. irl. olann, v. gall. gulan. Enfin, dans la même position, a tombe en iranien, comme le montrent gâth. dugadā, cf. skr. duhitá; zd draono, cf. skr. drávinah; zd mraoiti, cf. skr. bráviti, etc.; des exemples allégués contre cette règle par M. Bartholomae , I. F. , VII, 58 et suiv., pas un n'est sûr : tous sont plus ou moins obscurs et aucun ne renferme un i qui représente certainement un a indoeuropéen (cf. Hirt, Ablaut, \$ 144); en revanche, dans aucune des racines où i.-e. » est certain, on ne trouve i en syllabe intérieure en iranien. M. Bartholomae (loco cit., p. 52 et suiv.) est embarrassé par le groupe intérieur de gâth. dugodā, zd duyda: si la chute de s est proprement iranienne, il attendrait \*duxtā; mais, quelle que soit la date à laquelle sonore aspirée plus sourde a commencé à donner un groupe sonore plus sonore aspirée, où, par exemple, gh + t a commencé à donner gdh, il est certain que ce traitement était encore en pleine vigueur à l'époque indo-iranienne; rien n'empêche d'admettre qu'il a pu se produire dans \*dhughətā après la chute iranienne de ə intérieur; il est vrai que, en syllabes initiale et finale du mot, a donne i à la fois dans les dialectes indiens et iraniens, mais il ne résulte pas de là que o intérieur n'a pu avoir en iranien un sort dissérent de celui de a

intérieur dans l'Inde et identique à celui de s intérieur en arménien, en letto-slave et en germanique : le développement indépendant des dialectes indiens et iraniens a abouti sur ce point, comme sur plus d'un autre, à des résultats distincts. L'hypothèse présentée ici suppose que la chute de s intérieur est antérieure à la confusion iranienne des sonores et des sonores aspirées, ce qui ne fait aucune difficulté; le fait même que cette chute se retrouve dans plusieurs dialectes indo-européens, géographiquement voisins, mais très différents, indique en effet qu'elle doit remonter à une date extrêmement ancienne.

Dans l'Inde, contrairement à ce qui se passe en iranien, on n'observe aucune chute phonétique de i.-e. »; ainsi le sanskrit a partout l'i de pitár-, tandis que l'iranien a, à côté de pitar-, un thème ptar-, issu de formes où \*pəter- formait groupe avec un autre mot et où, par suite, » se trouvait en syllabe intérieure (cf. véd. dyais pita, lat. Iuppiter). On a vu comment peut s'expliquer le type jánma. Les autres cas où manque un » attendu s'expliquent de même par des actions analogiques dont les exigences du rythme

quantitatif ont déterminé le succès.

Le plus remarquable est skr. dadmáh, dadmási, etc., et dadhmáh, dadhmási, etc.; l'absence de a est régulière dans une série de formes : 3º plur. act. et moy. dádhati, dádhate; 1º et 3º sing. moy. dadhé, optat. dadhttá, etc., et pouvait s'étendre de là par analogie à dadhmáh, dadhmási, etc. Or on voit immédiatement que ces formes permettaient d'éviter les suites de trois brèves qu'on aurait dans \*dadhimasi, \*dadhitana, et surtout là où il y a un augment. comme dans \*adadhitam, ou un préverbe, comme dans \*nidadhita. Ici, comme dans le cas de jánma, c'est le rythme qui a déterminé la victoire de la forme nouvelle sur l'ancienne; l'analogie a été un moyen plutôt qu'une cause vraiment efficiente. C'est de même le rythme qui a déterminé à l'origine la substitution d'un i analogique à l'i phonétique dans des formes verbales comme punimal, punimási (en regard du substantif pavitram), mimihi (en regard de mitva), braviti (en regard de zd mraoiti), etc. (cf. Wackernagel, Altind. gramm., I, \$ 18, p. 19 et suiv.). — La substitution de -tta-, -tti- à \*-dita-, \*-diti- dans véd. devá-ttah «donné par les dieux », bhága-ttih « don de bonheur », etc. est plus surprenante : on conçoit pourtant que, dans un temps où l'i se conservait encore là où le rythme n'en exigeait pas l'omission, où l'on disait par exemple \*dadimah : dadmasi, on ait eu de même \*ditah : devá-ttah; l'influence de la forme du présent, qu'on est amené ainsi à reconnaître, se traduit d'autre part d'une manière certaine par la formation du participe dattáh, et ne peut, par suite, être tenue pour invraisemblable.

Le véd. savya-sthár- «le combattant qui est à gauche» peut ré-

223

sulter d'une haplologie et serait alors pour \*savyasthātár-, qui est la forme attendue, car le suffixe \*-ter- est d'ordinaire précédé du degré e dans l'élément présuffixal; sthâtar- et sthātár- sont d'ailleurs attestés dans le Rg-veda. Le lat. caele-stis, que cite M. Brugmann, Grundr., 1², \$ 706 b, p. 636, s'explique aussi bien par \*-sth-yoque par \*-sth-ti- si l'on tient à y chercher la racine \*sthā-, ce qui ne s'impose nullement; le suffixe \*-yo- aurait été remplacé par -i-sous l'influence du nominatif -is, comme dans exsomnis, etc. (cf. M. S. L., XI, 390 et suiv.); quant à terrestris, terrester, le plus probable est que l'élément -tri- représente -tr-, -ter- du suffixe marquant opposition (gr. -τερο-), suivi de -i- (-yo-): l'opposition de pedester, equester est instructive à cet égard (cf. Stolz, Hist. gramm., I, 503).

Le rapprochement de skr. strí « "emme » et de \*sē- « semer » a été souvent reproduit : il est absurde pour le sens. D'ailleurs \*sē- « semer » n'est pas attesté en indo-iranien, et ne se trouve pas en dehors du slave, du baltique, du germanique, du celtique et de l'italique (voir Osthoff, Etymologische parerga, I, 197 et suiv.; la coupe, en tout cas purement hypothétique, de gr. ἄκασ τος en ἄκα-σ-τος, qu'admet M. Osthoff, ibid., 195 et suiv., supposerait une chute de » qui n'a pu avoir lieu).

M. Bartholomae, I. F., VII, 54, donne encore comme exemples d'absence de s en sanskrit nar-, en regard de gr. ἀνέρ-, et stár-, en regard de gr. ἀσ1έρ-; mais il n'y a ici aucune preuve que l'a grec répond à l'i.-e. s, puisqu'on n'a ni l'i indo-iranien ni l'alternance

avec une voyelle longue.

Il n'y a donc aucun cas où un o formant l'élément vocalique d'une syllabe indo-européenne et placé devant une consonne autre que y soit tombé par suite d'une action purement phonétique, soit en indo-européen, soit dans le développement propre du sans-krit. L'interprétation proposée ici du type skr. jánma est, par suite, la seule admissible.

# V. v. H.-A. rūm, SKR. urúḥ, v. SL. ravinŭ.

On rapproche d'ordinaire, d'une part, skr. urûḥ « large » (comp. váriyān), váriman- « largeur », úraḥ « poitrine » (cf. zd varō, même sens), várivaḥ « espace, liberté, air » de gr. εὐρύε, et, d'autre part, zd ravo « espace étendu, où l'on est au large » de lat. rūs, irl. róe « campagne plane» (Fick-Stokes, Etym. wört., II¹, 235), v. h.-a. rūm; le zd \*ruma Yt, XVII, 12, que citait M. Osthoff, Morph. untersuch., IV, 126, n'existe plus dans l'édition Geldner où on lit raom « léger »; le gr. ρῦμός ne peut être que \*wrūmos ou \*srūmos et n'a rien à faire ici. A la seconde série de mots on ne peut guère ne pas rattacher le slave commun \*ořvino- (avec or- intoné doux) « plan, uni, égal »: v. sl. ravinŭ « loros, wesouvés »,

serbe rávan, russe ро́венъ, pol. równy, et russe рове́сный « de même

âgen; cf. v. pruss. arwis «vrain.

Si l'on réunit ainsi skr. urúh et v. h.-a. 1 um, on y apercoit un rapport exactement comparable à celui de skr. cvácurah : cracrûh, lat. socer : socrus, et des autres cas analogues (voir Brugmann, Grundr., 12, 260 et suiv., et Wackernagel, Altind. gramm., I, \$ 184, p. 206 et suiv.). Le degré sans e de la racine \*were- peut se présenter sous trois formes : "werz-, "urz- ou "wrz-; dans le premier cas, il n'y a pas de difficulté et la forme subsiste : c'est ce qui est conservé en effet dans zd vouru- et varo; le skr. uruh a pu perdre un v initial, comme úranah, etc. (Osthoff, Morph. untersuch., IV, x, n. 1; Brugmann, Gru.dr., 12, \$ 327, p. 301 et suiv.; Wackernagel, Altind. gramm., I, \$ 228), mais peut aussi représenter un ancien \*urus avec la forme vocalique de la sonante : c'est le second des trois cas possibles, et le zend a en effet wruyapahe Yt, VIII, 8, — urvāpahe (var. urvyāpahe) Yt, V, 49, urvāpānhō Yt, X, 14 "aux larges eaux" (?); le féminin skr. wri est en tout cas tiré du masculin urúh; si l'on part de "wrú-, le féminin devrait en effet être \*urvi, et si l'on part de \*uru-, il devrait être "urivi (cf. pṛthivi); urvi est fait sur uruh comme pṛthvi sur prthúh. Dans le troisième cas, celui de \*wrz-, il se produit une métathèse, et "wro- devient "rwo-, d'où "rū-, ce qu'on trouve en effet dans v. h.a. rum, et du degré vocalique sans e ainsi obtenu a été tiré un nouveau degré e, \*rew(s)-, qui apparaît dans zd ravo.

Ainsi que le remarque, avec pleine raison, M. Brugmann (loco cit.), la métathèse de wr n'a lieu qu'à l'initiale du mot ou après consonne; le letto-slave \*arw- (sl. \*orvino-, v. pruss. arwis) ne représente donc pas une forme régulière d'une abase » \*enveren-, telle que la pose M. Hirt, Ablaut, \$ 665, pour expliquer εὐρύς, et l'on est conduit à recourir pour le mot letto-slave et, par suite, pour le gr. evous à une prothèse de date indo-européenne. Du reste, sans faire ici une critique de la théorie des «bases», qui ne peut être abordée d'une manière incidente et à propos d'un mot isolé, il importe d'affirmer la réalité des prothèses indo-européennes; cette réalité se dénonce par un détail qu'a déjà signalé, avec sa pénétration ordinaire, M. F. de Saussure, Mémoire, p. 280 et suiv., et dont la force probante n'a néanmoins pas été appréciée à sa juste valeur; la voyelle a, qui ne figure pas dans les alternances vocaliques de l'intérieur du mot et qui ne joue, à l'intérieur d'un élément morphologique, aucun rôle vocalique défini, se rencontre au contraire très souvent à l'initiale des racines, dans des types tels que :

\*weg- (lat. uegëre): \*aug- (lat. augëre);

or, si la voyelle a était capable de jouer le rôle d'un élément

d'alternance vocalique, elle figurerait à l'intérieur du mot aussi bien qu'à l'initiale. Comme il y a eu une prothèse a, il a pu y avoir aussi, sans doute, une prothèse e et une prothèse o; en fait, l'e de gr. έλευθ- (fut. έλεύσομαι, parf. έληλουθα) ne saurait être ancien; car, quoi qu'on puisse penser de la théorie des bases polysyllabiques pour le préindo-européen, c'est un fait certain et indiscuté que, sous la forme où les éléments morphologiques indo-européens sont attestés historiquement, aucun d'eux ne contient jamais deux e ou deux éléments jouant le rôle de e : on a \*ters- dans lat. terreo et gr. ἔτερσεν, \*tres- dans skr. trásati, gr. έτρεσε, nulle part \*teres-; on a \*g,eno-dans skr. janita, gr. γενετήρ, lat. genitor et \*g, nē-, resp. \*g, nō-, dans skr. jāātih, gr. γνήσιος, γνωτός, got. knops, nulle part \*g, enē- ou \*g, enō-, et ainsi dans tous les cas; donc, dans ελεύσομαι et εληλουθα, l'e initial ne peut être considéré que comme une prothèse. Sans la théorie de la prothèse on n'arrivera pas non plus aisément à rendre compte de la famille de \*wā- «être vide», si claire aussitôt cette hypothèse admise : lat. uānus et uāstus, irl. fáss, v. h.-a. wuosti; degré sans e : skr. undh (et peut-être arm. unayn), got. wans; formes à prothèse c, gr. edvis, ou a, gr. avoios, got. aubs (ou aubeis?), v. h.-a. odi, etc.

Contrairement à l'opinion émise par M. F. de Saussure dans le Mémoire, M. Hübschmann et, depuis, M. Hirt, Ablaut, \$ 754 et suiv., ont soutenu, il est vrai, que a joue, dans le vocalisme indo-européen, un rôle moins important sans doute que celui de c, mais de même espèce; et si l'on se place, comme M. Hirt, au point de vue des origines du vocalisme indo-européen, cette manière de voir est peut-être soutenable; mais, si l'on ne considère dans le vocalisme que les alternances définies qui jouent un rôle en morphologie — ce qui est le seul point de vue vraiment scientisique, — on ne saurait l'admettre. Il n'y a en esset d'autres alternances régulièrement employées dans la morphologie indo-européenne que celles de e, o, zéro, ou celles de  $\bar{a}$  ( $\bar{e}$ ,  $\bar{o}$ ),  $\bar{e}$ ,  $\bar{e}$ , qui sont parallèles à e + sonante (i, u, r, l, m, n), o + sonante, sonante sans e, comme l'a montré M. F. de Saussure; la voyelle à ne figure dans aucune alternance morphologique définie. M. Hirt, loco cit., n'avait à citer qu'un nombre infiniment restreint d'exemples de l'alternance a : zéro; ce nombre se réduit encore si l'on élimine les cas, douteux a priori, où a, étant initial, est suspect d'être une prothèse, comme gr. ailo, ilapos, car la possibilité de pareilles prothèses est, d'une manière générale, au-dessus de toute contestation. Le rapprochement de skr. yájati «il sacrifie» et de gr. άζομαι «j'ai un respect religieux pour» est très peu satisfaisant pour le sens et a été écarté, avec raison, par M. Kretschmer, Einleitung, 81; il est en tout cas incertain par le fait seul qu'il ne

s'étend pas au delà de deux langues non immédiatement voisincs. Si l'on admet que Payeiv « manger » est apparenté à skr. bhájati « il partage », ce qui est possible sans être évident, rien n'empéche de voir dans l'a de Payelv une voyelle réduite de même nature que l'a de waτάνη et l'a de lat. patère en regard de l'e de gr. ἐπέτασα et du lit. petys «épaule»; d'ailleurs l'arménien a e dans bekanem «je brise» en regard de skr. bhanákti «il brise», qui ne saurait être séparé de bhájati « il partage». La voyelle a semble jouer un rôle comparable à celui de e dans la racine de v. sl. suchă «sec»: sŭchna, lit. saŭsas : susù, zd anhaoismna- ne séchant pas n : huika-« sec», mais il se trouve que la seule langue qui atteste l'a, le grec, n'a pas d'alternance : ணos n'est pas accompagné d'une forme sans α et il est permis de se demander si l'α n'y est pas une innovation hellénique due à l'influence de quelque mot voisin. Si, dans un ou deux noms racines, on observe une alternance  $\bar{a}$ :  $\bar{d}$ , c'est par imitation de l'alternance  $\bar{o}$ : o,  $\bar{e}$ : e qui se trouvait entre le nominatif et l'accusatif, par exemple gr. -ns, -s(h)a, ou -ws, -o(h)a (-ω); on a ainsi skr. násā: instr. nasā, lat. nārēs, lit. nósis et v. sl. nosŭ; de même lit. oż-ŷs «bouc» et δβ-ka «chèvre», v. pruss. wosux et wosee, v. sl. azino « peau » sont des dérivés secondaires d'un thème racine \*ag,- qui a reçu par analogie un nominatif \* ag,-s; skr. ajáh, ajá remontent à "ag,os, "ag,a, dérivés de "ag,-. Il n'y a donc pas un exemple valable d'à jouant le rôle de voyelle dans une alternance sûrement indo-européenne.

Dès lors, la théorie des prothèses doit être maintenue telle que l'a posée M. F. de Saussure, et rien ne s'oppose à ce que la voyelle initiale de grec eupés, d'une part, de sl. commun \*orvinu, v. pruss. arwis, de l'autre, soit aussi une prothèse. Par suite, \*wers- peut très bien être la forme essentielle de la racine des mots étudiés dans cette note.

### VI. GR. Súo.

La forme du nom de nombre «deux», commune aux divers dialectes grecs, δύο (δύω n'est, ce semble, sûrement attesté que chez Homère), n'a pas reçu d'explication satisfaisante, comme le constate G. Meyer, Gr. gramm. 3, \$ 398, p. 495. On a supposé que, dans δύο, le grec aurait généralisé une forme abrégée, soit du masculin δύω = skr. d(u)vå, zd d(u)va (dissyllabique, comme le montre l'à; cf. Yt, V, 131), v. sl. dũva, lit. dù, soit d'un féminin-neutre, non attesté, "δύοι = skr. d(u)vé, zd duye (dissyllabique, Yt, VIII, 11), v. sl. dĩvé, lit. dvì (voir en dernier lieu H. Hirt. dans I. F., XII, 238 et suiv.). Les deux hypothèses ont le même défaut : elles supposent un type de fixation de doublet syntactique dont il serait permis de contester la possibilité et dont, en tout cas, il n'y a pas un seul autre exemple : ἀμφω n'a

pas de doublet \*ἀμφο et le lesb. ὀκτό en regard de ὀκτώ peut être analogique de l'ancien doublet δύω: δύο.

Si la forme du est si malaisée à expliquer en grec, c'est peutêtre qu'elle est indo-européenne. En fait, à côté de erku «deux» (de i.-e. \*dwo, voir M.S.L., XI, 393 et suiv., et Hübschmann, 1. F., XI, Anz., p. 60), l'arménien a erko-tasan «douze», dont l'o ne peut en aucun cas représenter un ancien o long, et le latin a duo et duodecim, duodeni, etc., aussi avec o; le zend dvadasa "douze" et dvadasa- "douzième" ne prouve absolument rien, car l'addition d'un mot ou d'un élément de dérivation produit dans la langue de l'Avesta de nombreux abrègements (voir Jackson, Avesta gramm., \$16 et suiv.; Bartholomae, Grundr, iran. phil., I, 1, p. 293 et suiv.); le neutre got. twa est ambigu; l'o de sl. dvogubă « double » (en dehors du vieux slave proprement dit) est celui du premier terme des composés slaves, et l'on sait assez que le nom de nombre «deux» a \*dwi- pour forme de premier terme des composés en indo-européen. De même les formes arméniennes et latines ne sauraient passer pour probantes : l'arménien est attesté trop tard et sous une forme trop altérée pour qu'on ait le droit d'affirmer absolument que l'o de erkotasan ne résulterait pas d'un abrègement arménien : l'absence de tout exemple comparable peut être fortuite; l'o de lat. duodêni peut résulter de l'influence de duo, où l'o s'explique par l'action de la loi des mots ïambiques; toutefois l'accord de gr. δύο, d'arm. erko- et de lat. duŏ- reste frappant, car, jusqu'à preuve du contraire, l'explication la plus simple de arm. erko- est un ancien \*dwo- et, si l'on peut rendre compte du lat. duo par la loi des mots ïambiques (voir Vendryes, Recherches sur l'histoire et les effets de l'intensité initiale en latin, p. 84), la brève de duodecim, duodent ne peut être expliquée directement, et on ne voit pas pourquoi \*duodecim, \*duodeni n'auraient pas subsisté. L'existence d'un i.-e. \*duwo, \*dwo est donc sinon certaine, du moins très plausible.

D'autre part, malgré la perfection des concordances, l'accord de skr.  $d(u)v\acute{e}$ , zd duye, v. sl.  $div\acute{e}$ , lit.  $dv\acute{i}$ , ne prouve pas qu'il y ait jamais eu un féminin et neutre i.-e. \*duwoi ou \*duwai, car chacun des dialectes en question a pu très aisément créer de pareilles formes de féminin et de neutre en regard de skr.  $d(u)v\emph{d}$ , zd  $dv\emph{a}$ , v. sl.  $d\emph{u}v\emph{a}$ , lit.  $d\emph{u}$ , qui avaient l'aspect de masculins tout à fait réguliers. Or l'accord de plusieurs dialectes ne prouve pour l'indo-européen qu'autant qu'il ne peut pas résulter de développements parallèles de chacun d'eux.

Si même skr.  $d(u)v\acute{e}$ , etc. remontaient à l'indo-européen, il n'en résulte pas que δύο soit récent, car le type de skr. duvé et les formes correspondantes à δύο ne se rencontrent pas dans les mêmes dialectes : on peut donc avoir affaire à des différences dialectales

indo-européennes. — D'ailleurs, M. Hirt n'a nullement réussi à établir que δύο ait été anciennement réservé au féminin et au neutre; en effet, il constate que, chez Homère, δίω est masculin dans 69 exemples, féminin dans 10, neutre dans 5, et duo masculin dans 21 exemples, féminin dans 8, neutre dans 13, et cette statistique est au premier abord assez frappante; mais, pour l'obtenir, M. Hirt a négligé tous les exemples de Súa élidé en Sú; si on les ajoute, comme on doit le faire, on constate que δυ était masculin 20 fois (E 272; O 79; K 224; M 127, 171, 421, 447; N 198, 236;  $\Pi$  218;  $\Sigma$  157, 579;  $\Omega$  233, 473;  $\gamma$  424;  $\zeta$  63;  $\times$  117;  $\mu$  154;  $\xi$  74; 085), féminin 6 fois ( $\Gamma$  143;  $\alpha$  331;  $\delta$  128;  $\zeta_{18}$ ;  $\varpi_{425}$ ;  $\sigma_{207}$ ), neutre 1 fois  $(\xi_{94})$ ; au total, Sio est donc masculin 41 fois, féminin 14 et neutre 14 : la proportion particulièrement sorte de Súw au masculin, Súo au séminin et au neutre reste sensible, mais devient trop faible pour rien prouver, surtout si l'on note que  $-\omega$  avait l'aspect d'une finale de masculin.

En résumé, la forme d'o peut être indo-européenne, et l'on n'en saurait déterminer d'une manière sûre l'emploi ancien. Le plus prudent est donc, au moins provisoirement, de ne pas cherchen à l'ornliques en grace.

cher à l'expliquer en grec.

## VII. D'UNE ANOMALIE DE LA QUANTITÉ EN LITUANIEN OCCIDENTAL.

La règle générale que, en lituanien occidental, e et a accentués sont toujours longs, sauf dans la syllabe finale du mot, ne comporte à proprement parler qu'une exception: l'e et l'a des infinitifs tels que nèsti et ràsti, où ces voyelles sont suivies d'une consonne, est toujours bref, quoique accentué, et il en est de même de toutes les formes du système de l'infinitif où e et a sont en syllabe fermée, c'est-à-dire de toutes, à part celles du prétérit: nēse, rādo. Cette quantité brève, aisée à reconnaître par l'oreille, a été constatée par tous ceux qui ont examiné le groupe des dialectes occidentaux, et notamment par Schleicher, Kurszat, M. Brugmann (dans ses textes de Godlewa), M. Jaunys (dans llouerbacchi ybard, p. 117 et suiv.); M. Gauthiot l'a enregistrée dans ses expériences (voir la Parole, II [1900], p. 151).

M. Obelaitis (cité par M. Zubatý, I.F., V, Anz., 272), suivi par M. Lorentz (Arch. f. sl. phil., XIX, 344, n.) et par M. Jaunys (loco cit.), a proposé d'expliquer cette anomalie par un déplacement d'accent : lit. nèβti aurait d'abord été accentué sur la finale, comme sl. nesti (r. uecrú, s. nèsti); le recul d'accent serait postérieur à l'allongement de e et a par l'accent. Cette seconde supposition est toute gratuite et faite pour les besoins de la cause; on ne saurait en effet rapprocher le cas de \*patis, donnant pàts «luimême», car, par suite de son emploi comme mot accessoire,

\*patis a perdu la voyelle de sa syllabe finale, en un temps où i subsistait dans les substantifs, et l'a est traité comme une voyelle de syllabe finale, Mais, sans insister sur ce point, il suffira pour écarter l'explication, de constater que l'accentuation de l'infinitif slave ne prouve rien à l'égard du lituanien, car l'infinitif lituanien n'est pas identique à l'infinitif slave. L'i de sl. nesti est une ancienne longue du slave commun et repose sur une plus ancienne diphtongue, intonée rude: l'accentuation sur la finale provient précisément du glissement de l'accent de la présuffixale douce sur la tranche rude qui suit (voir Mém. Soc. Ling., XI, 345 et suiv.); le sl. -ti représente le datif \*-tai d'un thème en -t-. L'i de lit. neßti est au contraire une ancienne brève, comme l'a déjà conclu M. F. de Saussure (I. F., VI, Anz., 161) de la loi qu'il a découverte; d'ailleurs, M. Gauthiot a montré depuis lors qu'une ancienne longue en syllabe finale ne se confond pas avec une ancienne brève (voir la Parole, II [1900], p. 154 et suiv.); or l'i final des infinitifs tombe, exactement comme la brève ancienne de la 3º personne esti ou du pronom si1: le -ti de l'infinitif lituanien représente le locatif \*-ti d'un thème en -t-.

Si l'on met à part le type gerèsnis, que M. Jaunys signale à Veljon (loco cit., p. 118), mais qui n'est pas commun à tous les dialectes du lituanien occidental, car Kurszat accentue gerèsnis, et qui s'explique sans doute par quelque particularité du parler de Veljon, les exemples de lit. occidental è et à à l'intérieur du mot sont seulement apparents; il s'agit d'une ancienne finale dans le cas des préverbes comme pà-imu, prà-dedu, àt-imu, etc., et dans celui des adjectifs composés, comme geràs-is; en effet, il est bien connu, d'une part, que la flexion de geràsis est constituée par la simple juxtaposition d'un adjectif accentué et d'un démonstratif enclitique, et de l'autre que le préverbe et le verbe étaient d'abord deux mots distincts et qui n'étaient même pas nécessairement placés côte à côte : en lituanien, les enclitiques mi, ti, si, s'intercalent encore entre le préverbe et le verbe, tout de même qu'entre la négation ne et le verbe.

L'e de nèsti a donc la quantité d'une voyelle de syllabe finale, et c'est d'une voyelle de syllabe finale qu'il faut partir pour en expliquer la brévité: à l'infinitif nesti, l'e bref doit être analogique de formes où l'e se trouvait en syllabe finale; on notera d'ailleurs que, à Veljon, à côté de kjèpti, kjèpsiu, kjèpk, on a la longue dans kjāptas, kjābdinu (Jaunys, loco cit.). Les formes du système de l'infinitif qui peuvent avoir fourni une brève sont au nombre de deux: la troisième personne du futur et la deuxième personne du singulier de l'impératif.

<sup>1</sup> Voir la note à la fin de l'article.

Dans les dialectes modernes et déjà dans les anciens textes, dès le début de la tradition, la troisième personne du futur n'a pas de voyelle finale; l'e de nès était donc un e de syllabe finale; de ce que i apparaît devant le réfléchi, par exemple dans sesis, M. Bezzenberger, dans ses Beiträge, XXVI, 178, conclut qu'il y a eu autrefois un i final à cette 3° personne; mais cet i n'est pas plus nécessairement ancien que celui qui s'intercale entre la finale du participe en -damas et le réfléchi dans des formes telles que klausdamasis, qui sont ordinaires chez Szyrwid (cf. Schleicher, Gramm., p. 233 et suiv.); cet e bref de la 3° personne du futur, très caractéristique, a pu s'étendre aux autres personnes, d'où nèβiu, nèβi, et de même ràsiu, ràsi, d'après ràs. Du coup, on s'explique peutêtre la dérogation apparente à la loi de de Saussure présentée par nèsiu, nèsi, et ràsiu, ràsi : dans ces mots, e et à intérieurs n'étaient pas intonés et, par là même, les conditions d'action de la loi n'étaient pas réalisées, puisque la tranche accentuée n'était pas douce; dans les dialectes orientaux où la quantité propre et par suite aussi l'intonation de la voyelle accentuée ont subsisté, la loi de de Saussure est appliquée, et ces dialectes, qui ont à la 3° personne keps (prononcé kjaps), ont à la première kepsiù (prononcé kjapsjù), en regard de kepsiu de Kurszat. M. F. de Saussure constate, il est vrai, que brève accentuée plus rude est traitée exactement comme longue douce plus rude (I.F., VI, Anz., 161, n. 3), mais sa remarque s'applique seulement au cas d'une brève finale demeurée finale; ainsi, nè auga devient ne auga; elle ne s'applique pas nécessairement à une brève finale devenue intérieure. — D'ailleurs, l'abrégement de la voyelle de la syllabe présuffixale à la 3° personne du futur n'est pas propre au cas du type nèß, kèps, ràs; Schleicher, Gramm., p. 228, signalait déjà l'opposition de ársiu et àrs; M. Brugmann note à Godlewa bus. lis, ris, gis, de bút, lýt, rýt, gýt (Lit. volkslieder u. märchen. p. 315); enfin M. Baranowski signale lit. oriental augs, Bauks. galās, turēs, gedos, pyks, rēks, dūks, avec perte d'une more et changement d'intonation, et sakis, pùs, dzus (de sakýti, púti, disti) avec perte de deux mores. La brève occidentale de nès, kèps, ràs n'a donc rien d'inattendu.

Dans les formes d'impératif comme nèpki et ràski, les voyelles et a sont encore en syllabe finale, car ici -ki est une particule enclitique ajoutée à l'impératif, de même que -r dans arm. mi berer «ne porte pas» ou dir «pose». La forme verbale est \*nep. \*rad : elle se termine par une consonne; l'i qu'on rencontre dans la vieille forme souvent citée vedi, et dont la chute à date ancienne (ved, gelb, etc., chez Dauksza; allayd dans le catéchisme de Ledesma) dénonce la brévité primitive, n'en fait pas partie intégrante; c'est sans doute une autre particule enclitique ou,

plus exactement, c'est le même -i qui a servi à élargir \*k\*e (cf. skr. ca, gr. re, lat. que) et en a fait ki; on a de même lit. gi et v. sl. -ži (dans ji-ži «qui» du Zographensis), en regard de v. sl. že = skr. ha; la différence entre vedi et vèski tient donc simplement à la présence de l'enclitique \*ke entre l'impératif ved et l'enclitique i. Devant la particule enclitique -ki, e et a accentués restent brefs exactement comme l'a accentué de geràs-is devant le démonstratif enclitique (1)is; l'addition d'un enclitique ne donne pas à l'accent la faculté d'allonger une brève de syllabe finale, tandis qu'elle maintient le timbre et sans doute aussi la quantité des anciennes longues; l'a de geràsis a un traitement de finale, alors que l'o de geróji a un traitement de syllabe intérieure. — Il n'y a pas lieu d'examiner ici en détail quelle est l'origine des formes "neß, "ved, \*rad; il convient néanmoins de noter que, ces formes appartenant au système de l'infinitif, il n'est pas légitime de chercher à les expliquer en partant du présent; ce sont des impératifs aoristes, tout comme les impératifs arméniens non prohibitifs; on ne trouvera pas surprenant que l'impératif se soit fixé sous la forme de l'aoriste, si l'on songe à la fréquence de l'emploi de l'impératif aoriste en grec, et au cas, plus caractéristique encore, de l'arménien, où seul l'impératif aoriste a subsisté en proposition positive et où l'impératif présent est toujours prohibitif; il ne saurait naturellement s'agir que d'aoristes athématiques : on a ici un nouveau témoignage qui atteste la place immense tenue en indoeuropéen par les thèmes racines non pourvus de la voyelle dite thématique (cf. Mém. Soc. Ling., XI, 312). Si téméraire que paraisse l'hypothèse de la conservation en lituanien d'un tel archaïsme, il ne semble pas qu'aucune autre explication rende compte d'une manière satisfaisante des impératifs nèβ-ki, ràs-ki, lesquels ne présentent pas la moindre trace d'une voyelle finale quelconque devant l'enclitique -ki.

Les troisièmes personnes de futur nè\(\theta\), ràs, et les deuxièmes personnes d'impératif, nè\(\theta\)-ki, ràs-ki, une fois données, les autres formes à e ou a accentué bref s'expliquent aisément par analogie. Les formes les plus universellement atteintes par l'analogie sont tout d'abord les autres personnes du futur: kèps s'opposant à kēpa d'une manière très caractéristique, \*kèpsiù a été de même opposé à \*kēpû (devenu plus tard kepù, après action des lois de de Saussure et de Leskien); l'infinitif, où e et a étaient en syllabe fermée comme au futur et à l'impératif et où, de plus, l'i de la caractéristique -ti était très bref (cet -i manque très souvent dès les plus anciens textes), a reçu également l'e (resp. a) bref: l'opposition de è et è produite par l'analogie a paru caractériser nettement les deux systèmes bien distincts de l'infinitif et du présent et, comme en tant d'autres cas, la forme nouvelle caractéristique l'a emporté

sur la forme ancienne moins significative. — Le supin a subi le même traitement; on notera d'ailleurs que le conditionnel n'était pas anciennement accentué sur le radical et par suite avait e (resp. a) bref; cette accentuation s'observe encore dans les dialectes orientaux: M. Baranowski, dans Anykszczū szilelys, accentue tartum et dans la lettre citée Ostlit. texte, I, atsigstu. On a vu plus haut que les formes où e (resp. a) était nettement en syllabe intérieure devant finale bien conservée et en dehors de l'influence immédiate du futur, de l'impératif et de l'infinitif, ont parfois conservé la quantité normale de la voyelle accentuée et que, à Veljon, M. Jaunys signale kjäptas, kjäbdinu. En syllabe ouverte. la brève de kèps et kèpki n'a jamais pu prendre pied et par suite, au prétérit, qui pourtant se rattache au système de l'infinitif, on ne trouve que kēpē. — L'importance du rôle joué par l'analogie dans toute cette histoire n'a rien qui doive surprendre : les actions analogiques sont pour beaucoup dans les changements d'accentuation et de vocalisme que présente le verbe lituanien : dans une période antédialectale, le type mobile a été entièrement éliminé au profit du type immobile, comme l'a indiqué M. F. de Saussure, I. F. VI, Anz., 159 et suiv.; kepiaŭ, kepei, sont accentués sur la finale simplement d'après kepù, kepì; kvépti a reçu l'é du prétérit krépé, alors que, en revanche, l'é de kvépé, qui devrait normalement être rude, comme celui de tvere par exemple, est devenu doux d'après l'è de \*kvěpti. L'action particulière du futur sur le système de l'infinitif est illustrée par le fait qu'un futur comme mèksie, de mezgù (issu de \*mesksiu par dissimilation de sks en ks; loi xii de M. Grammont, Dissimilation consonantique, p. 60 et suiv.), a entraîné un infinitif mèksti au lieu de \*meskti. Le rôle attribué ici à l'analogie est donc exactement conforme à ce qu'on constate en général dans l'histoire de la conjugaison lituanienne.

Si l'on admet l'explication proposée, l'unique exception importante aux principes généraux de la quantité dans les dialectes lituaniens occidentaux disparaît : les brèves accentuées intérieures qu'on rencontre ne sont en réalité que des brèves accentuées de syllabes finales accidentellement transportées à l'intérieur du mot.

NOTE SUR LES ENCLITIQUES LIT. mi, ti, si.

Les accusatifs et datifs enclitiques lit. mi, ti, si ne sauraient être identifiés à v. sl. mi, ti, si, gr.  $\mu$ oı,  $\sigma$ oı,  $\sigma$ oı, skr. me, te, prākr. se, comme on le fait d'ordinaire. En effet :

1° Leur i final est un véritable i bref, et non un i issu d'un ancien ë rude; dès les plus anciens textes, on trouve m, t, s, à côlé de mi, ti, si, et aujourd'hui, partout où cet i est final, il s'est réduit à s: sukûs, en regard de pasisuku.

2° Les formes telles que mataüs(i) avec conservation de l'accent sur la diphtongue au intonée douce supposent, d'après la loi de de Saussure, que l'i final ne sort pas d'une ancienne diphtongue intonée rude.

3° Le vieux prussien a si dans les résléchis datunsi Ench. 33 et grikisi Ench. 24; or, en vieux prussien, où la diphtongue ai ne donne jamais ē (jē), le passage de ai final à i paraît exclu et, en fait, c'est asmai qui représente toujours l'ancien \*esmai, lit. esmi; le v. pr. si est donc un ancien si avec i bref ou long.

Le fait que lit. mi, ti, si étaient tout aussi bien employés comme accusatifs que comme datifs et que si forme le verbe réfléchi exactement comme l'accusatif se en slave, suffirait d'ailleurs à indiquer que ces formes ne sont pas identiques au génitif-datif enclitique indo-européen "moi, "toi, "soi; car ce génitif-datif n'a été employé en qualité d'accusatif ni en grec, ni en slave, ni en iranien; si l'on admet les exemples, d'ailleurs discutables, d'emploi de me et te comme accusatifs dans quelques passages du Rg-veda, signalés par M. Pischel et admis, avec réserve, par M. Delbrück, Altind. synt., p. 205, il n'en résulte rien pour l'indo-européen, ni pour le lituanien, car cet emploi accidentel s'explique en sanskrit même par la valeur des pluriels nah et vah, qui sont à la fois accusatifs, génitifs et datifs.

L'i de mi, ti, si doit être tenu pour une particule, la même sans doute qui apparaît à l'impératif ved-i et ves-k-i, et dans la particule g-i. Et en effet, on trouve aussi en grec des datifs lesb. ἄμμι, ὕμμι, ἄσΦι; un accusatif cypr. μι; la particule -ιν ou -ιν est plus ordinaire en grec : datifs lesb. ἄμμιν, ὅμμιν; hom. τείν; dor. έμίν, τίν, Γιν, etc., et accusatifs : dor., lesb. τιν et sans doute aussi έίν; on notera l'opposition curieuse de ι tonique long dans ion. att. ήμῖν, ὑμῖν, et de ι atone bref dans ion. att. ήμιν, ὖμιν. La particule i a de même une forme longue bien attestée dans ούτοσ-t, à côté de ούτοσ-tν<sup>1</sup>. De la comparaison du lituanien et du grec il ressort que, devant les particules "t et "in, les pronoms atones accusatifs \*me, \*te, \*se et génitifs-datifs \*moi, toi, soi se réduisaient à m, s, t, car gr. retv et étv sont \*reF-lv, \*éF-lv. L'addition de "t ou "tn à des pronoms personnels est exactement comparable à l'addition de \*ge dans got. mi-k, bu-k, si-k, ou de \*om (ou \*am) dans skr. tv-ám, túbhy-am, par exemple : on voit que cette addition de particules aux pronoms personnels était un fait normal en indo-européen.

<sup>1</sup> La différence d'accentuation de ήμῖν et de οὐτοσίν provient de ce que -ῖν dans ἡμῖν est une ancienne forme tonique, tandis que -ἶν dans οὐτοσίν est un ancien enclitique devenu tonique en grec seulement; cf. ποδῶν et ἐκποδών (Hirt, Akzent, p. 63; Streitberg, I. F., VI, 340).

## VIII. L'ACCUSATIF SINGULIER DE L'ANCIEN ARMÉNIEN.

Dans toutes les déclinaisons de l'ancien arménien, sauf celles des pronoms personnels es et du, le nominatif et l'accusatif singuliers n'ont qu'une seule et même forme. Dans les thèmes consonantiques tels que hayr «père» ou harsn «bru, fiancée», cette confusion est sûrement secondaire et ne peut s'expliquer directement. Dans les anciens neutres confondus avec les anciens masculins ou féminins, puisque l'arménien n'a plus trace de genres, l'identité du nominatif et de l'accusatif est de date indoeuropéenne. Mais, sur les thèmes masculins ou féminins en -o-, -ā-, -i- et -u- de l'indo-européen, représentés en arménien par les thèmes en -o-, -a- (gén. sing. -i), -i-, -u-, il a été fait deux hypothèses:

1° M. Hübschmann admet que le nominatif \*mptos et l'accusatif \*mpton l ont abouti tous les deux à mard et, par suite, que la confusion est phonétique et de même pour les autres thèmes

vocaliques (Arm. stud., I, 88);

2° M. Osthoff et M. Brugmann (Grundr., II, 547) enseignent au contraire que le son nasal de l'accusatif aurait dû se conserver et, par suite, que mard est une forme de nominatif étendue à

l'accusatif par analogie.

La raison sur laquelle se fondent M. Osthoff et M. Brugmann pour repousser l'opinion de M. Hübschmann est que la nasale finale a subsisté dans ewihn «sept», inn «neuf», tasn «dix». Cet argument a été écarté par l'observation que, seule, la nasale voyelle finale subsistait, — on a en effet de même oin =  $\varpi \delta \delta \alpha$ . etc. —, mais que nulle part on ne trouve de nasale finale répondant à gr.  $-o\nu$ ,  $-\bar{\alpha}\nu$ ,  $-i\nu$ ,  $-\nu\nu$  (M. S. L., VIII, 157). On ne saurait citer ici khan «que» en regard du lat. quam, car il s'agit d'un monosyllabe, ce qui est un cas à part : en français où les nasales finales de tous les polysyllabes latins ont disparu comme dans les autres langues romanes, lat. rem est représenté par rien.

M. Osthoff est revenu récemment sur la question à la sin d'un intéressant article des Sprachwissenschaftliche abhandlungen, éditées à Buda-Pest par M. Lukas von Patrubány, vol. II, p. 90 et suiv. [dans le 4º fascicule de ce volume, qui a paru à part] et a défendu son hypothèse par des arguments nouveaux. Il convient donc de reprendre l'ensemble de la question.

Pour établir qu'une nasale finale, second élément de diph-

¹ Comme la nasale finale est représentée par n dans tous les cas où elle subsiste en arménien : tasn, otn, khon, etc., il est légitime de poser ici avec s finale toutes les formes préhistoriques destinées à expliquer l'arménien, que qu'on puisse penser de la prononciation de la nasale finale en indo-européen.

tongue, a pu se conserver, on pourrait invoquer le fait que r s'est maintenu daus les mêmes conditions, à en juger par hayr, cunr, etc., mais l'évolution des nasales comporte des accidents tels qu'il n'y a rien de certain à conclure de cette analyse. Seules des preuves de fait seront concluantes. — Or on doit noter immédiatement que, à part les traces que M. Osthoff croit reconnaître dans quelques noms, il ne reste rien de \*-on, \*-ān, etc. en aucun cas; la première personne secondaire, soit à l'imparfait, soit à l'aoriste, a une désinence -i (berei, beri) qui est d'origine obscure et n'a nulle part le moindre reste de la nasale finale indo-euro-péenne, même dans les verbes les plus anomaux.

Une objection essentielle se dresse contre l'hypothèse de M. Osthoff: l'arménien ne confond jamais les formes casuelles, à moins que l'altération phonétique n'en détermine nécessairement la confusion; il a en fait conservé des formes propres à tous les cas indo-européens, sauf le vocatif; la distinction du nominatif et de l'accusatif est parfaitement nette au singulier dans les pronoms personnels; au pluriel dans tous les noms quels qu'ils soient. Admettre que l'arménien, après avoir possédé un accusatif "mardu distinct du nominatif mard, a éliminé la forme d'accusatif et l'a remplacée par celle du nominatif, c'est supposer une action analogique qui aurait cu lieu en un sens directement contraire à tout l'ensemble de l'évolution de la déclinaison en arménien.

Suivant M. Osthoff, c'est sous l'influence des anciens neutres que le nominatif et l'accusatif se seraient confondus; mais il est. étrange que l'influence du neutre, si puissante au singulier d'après ce savant, ait été nulle au pluriel. On répond que le neutre n'avait pas au pluriel de forme propre et que comme l'a montré J. Schmidt, les formes de nominatif-accusatif pluriel neutre ne sont que des collectifs; mais, même en acceptant dans son entier la doctrine de J. Schmidt, il n'en résulte pour l'arménien aucune conséquence: les formes de nominatif-accusatif pluriel neutre ont pu être en indo-européen des collectifs, mais, dès avant les plus anciens textes de chaque dialecte historiquement attesté, elles sont incorporées à la flexion; le seul fait que le nominatif et l'accusatif y ont une seule et même forme suffit précisément à les distinguer des collectifs : Zuya est un nominatif-accusatif pluriel neutre, tandis que Φρᾶτρία est un nominatif et Φρατρίαν un accusatif de collectif féminin.

Si peu vraisemblable a priori que soit le recours à l'analogie pour expliquer la confusion des formes de l'accusatif et du nominatif, on devrait cependant essayer de le justifier si les faits de détail invoqués par M. Osthoff l'imposaient. Mais tel n'est pas le cas.

M. Osthoff suppose qu'un certain nombre de thèmes en -n- ar-

méniens tels que durn «porte» sont d'anciens thèmes neutres en -o-; la finale \*-on du nominatif-accusatif singulier serait représentée par arm. -n, et cette finale -n du nominatif-accusatif aurait entraîné le passage du mot à la flexion des thèmes en -n-:

duin par exemple serait issu de \*dhuron.

Une objection toute théorique, mais grave, se présente immédiatement: M. Osthoff indique lui-même que ceux des mots arméniens qui remontent le plus sûrement à d'anciens neutres n'ont pas subi ce traitement : het «trace» répond à padám, gr. ωέδον; gorc «œuvre» à gr. Fέργον, v. h.-a. werc (avec un autre vocalisme); or on ne voit pas pourquoi het aurait suivi l'analogie des masculins tandis que duin passait aux thèmes en -n-. Là où de pareilles divergences se produisent, ce ne peut être sans cause spéciale; quand, par exemple, dans des langues qui, comme le français ou le persan, ont d'abord possédé, puis perdu la distinction du cas sujet et du cas régime et ont généralisé le cas régime, quelques noms de personnes conservent trace des deux cas ou généralisent le cas sujet, ceci provient de l'importance toute particulière de cette distinction pour les noms de personnes et aussi de l'emploi du cas sujet comme vocatif : en arménien même, la forme du nominatif sert aussi d'accusatif dans hayr « père », mayr « mère », elbayr «frère», dustr «fille», taygr «beau-frère», khoyr «sœur», tandis que ce sont les accusatifs otn «pied», jein «main», etc. qui servent de nominatifs. L'arménien présenterait au contraire dans les neutres une différence de traitement à laquelle on ne voit aucune raison.

Ceci posé, si l'on examine en détail les mots en question, on voit qu'ils admettent d'autres explications que celles soutenues

par M. Osthoff.

1° duin «porte» présente, comme otn et jein, la particularité de n'être thème en -n- qu'au singulier; le pluriel est durkh, durs, etc. (Hübschmann, I.F., IV, 115); ceci indique déjà que duin est, comme oin et jein, un ancien thème consonantique et que la forme duin représente un accusatif \*dhurn. Il est vrai que \*dhum n'est pas une forme indo-européenne; d'une part, l'accusatif devait avoir un thème \*dhwor-, avec le vocalisme o que présente le lat. fores, de l'autre, M. Osthoff a bien montré que \*dhwer- n'a pas eu de singulier en indo-européen et a toujours été employé au pluriel: véd. dúrah, v. sl. dviri, lit. dùrys, v. h.-a. turi, lat. fores. Mais entre l'arménien du v° siècle après J-C. et l'indoeuropéen, il y a un long espace de temps durant lequel la langue a subi toute sorte de changements : or le vocalisme de l'accusatif pluriel s'étend déjà au nominatif véd. dúraḥ; un singulier dvár apparait dès l'Atharva-veda et les Brahmanas; de même en slave, le traducteur de l'Evangile ne connaissait sans doute que le pluriel

doiri, mais les copistes des plus anciens manuscrits mettent déjà le singulier: l'Assemanianus a doiri, J. X., 7 et 9 et de même aussi l'Évangile de Sava, J. X., 9. Rien ne s'oppose donc à ce que l'on pose \*dhurn comme forme sur laquelle repose immédiatement durn, quoi qu'il en soit d'ailleurs de l'antiquité indo-européenne de cette forme, et durn ne doit nullement être identifié au neutre got. daur. On notera d'ailleurs qu'au pluriel où le thème en -n-ne s'est pas étendu, la flexion n'est pas celle des thèmes en -o-, mais celle des thèmes en -a-: gén. dat. abl. drac, instr. drawkh;

2° En ce qui concerne jukn (cf. gr. lχθῦs, lit. żuvis), mukn, armukn, on a sûrement affaire à un suffixe secondaire -k- (ou -g-?) dont on retrouve l'équivalent dans la forme masculine (et non pas neutre) v. pruss. suckis (Voc.), acc. plur. suckans (Ench.). Le suffixe-k-existe à la fois sous forme thématique et sous forme athématique (v. Brugmann, I.F., IX, 367); le grec par exemple a Γιέραξ et (Γ)ιέρακος (Solmsen, Untersuchungen, 149). Il est donc au moins aussi légitime, pour expliquer les trois mots en question, de partir d'un accusatif masculin ou féminin \*-kn (ou de \*-gn) que du nominatif-accusatif neutre \*-kon (ou \*-gon);

3° Le singulier akn représente sans doute un arménien plus ancien \*akn, qu'il s'agisse d'un ancien thème neutre en -n- ou de l'accusatif de l'ancien thème racine neutre (si nettement conservé dans le duel slave oči) qui serait passé au masculin (cf. J. Schmidt, Pluralbild., 388 et suiv.). Le mot unkn de formation très obscure suit à tous égards le modèle de akn et n'appelle pas

d'observations particulières;

4° L'arm. durgn ne répond d'une manière précise à aucune forme indo-européenne connue; khirtn n'est de même tiré de \*swidron par M. Osthoff, l. c., p. 123 et suiv., qu'à l'aide d'une série d'hypothèses; il reste parfaitement licite de poser une ancienne forme arménienne d'accusatif \*swidrn issue d'un thème \*swider-, d'où sortiraient aussi gr. lòpώs et lette swidrs. De même matn «doigt» peut être issu de \*mātn aussi bien que de \*māton; on y peut aussi voir un ancien thème en -n-. Mais d'aucune manière on ne saurait tirer de conclusions certaines de formes dont les primitifs sont purement hypothétiques;

5° Les deux mots les plus embarrassants sont amain «été» et jmein «hiver»; les langues autres que l'arménien indiquent, il est vrai, le genre neutre pour les primitifs; mais d'un autre côté la forme \*g<sub>1</sub>himeron posée pour expliquer jmein ne trouve d'appui nulle part. Même en partant de neutres indo-européens, il reste légitime de tenir la nasale finale de amain et de jmein pour le reste de la désinence d'accusatif; il suffit pour cela d'admettre que le neutre a cessé de bonne heure d'avoir des formes propres en arménien, et cette hypothèse n'a rien que de très plausible

indo-européeune.

On le voit, il n'y a pas de cas où l'explication de -n finale par \*-on s'impose, et où elle soit plus qu'une pure hypothèse. Et. comme cette explication est en désaccord avec tout ce que l'on sait des tendances générales de l'arménien, on doit la repousser et s'en tenir à la doctrine la plus simple et la plus naturelle: \*-os et \*-on, \*-ā et \*-ān, \*-is et \*-in, \*-us et \* un sont entièrement tombés à la fin des polysyllabes arméniens et il en est résulté mécaniquement une confusion des formes du nominatif et de l'accusatif, qui n'a d'ailleurs pas eu pour conséquence une confusion des deux cas; car le nominatif et l'accusatif ont des formes bien distinctes au singulier dans le pronom personnel et au pluriel dans toutes les déclinaisons. La chute de \*-on a eu en même temps pour conséquence la perte de la caractéristique de la 1 " pers

secondaire dans la conjugaison, et c'est ce qui fait que l'arménien présente ici au lieu de \*(e)ber, qui répondrait phonétiquement à EQEPOV, une forme nouvelle, beri. On doit donc maintenir la conclusion: une nasale finale de mot n'a subsisté en arménien dans les polysyllabes qu'autant qu'elle représentait une nasale voyelle

A. MRILLET.

# ÉTYMOLOGIES.

# Αριθμός.

Les philosophes parlent souvent de l'harmonie des nombres; mais, ce qu'ils ne disent pas, c'est que le terme grec qui désigne le nombre signifie déjà par lui-même «harmonie».

Aριθμόs, dont la forme plus courte est ἀρθμόs, appartient à la même racine d'où viennent ἀρμονία et ἀρμόζω. L'esprit rude est inorganique. Au sujet de l'insertion d'un ι, comparer σχάρι-

φος et σκαρφίου.

En quelle acception spéciale le mot a-t-il été d'abord employé? Certaines harmonies numériques ont pu frapper l'esprit philosophique des contemporains de Thalès. Sans penser aux hautes spéculations mathématiques ou astronomiques, on peut encore songer à certaines correspondances de multiples et de sous-multiples. On pourrait aussi penser à quelque chose de plus concret : à la danse, par exemple, qui ne saurait se passer de nombre, ou encore à la vie militaire, puisque les Grecs parlent déjà des ἀριθμολ τακτικοί. Quoi qu'il en soit, le mot a paru bon, car il est resté, et il a pénétré dans le langage de tous les peuples civilisés.

Il s'y est rencontré avec un autre mot grec, presque semblable d'aspect, mais d'origine différente, ρυθμός, le rythme. Ici, le genre de métaphore n'est pas douteux. C'est à la régularité du flot que nous devons le nom du rythme, que ce soit le bruit monotone de la mer, ou la cadence toujours égale d'une eau courante.

# Δέμας.

Déjà dans la langue homérique, certains termes pronominaux sont, à l'occasion, remplacés par des mots d'origine substantive. Tel est le cas du mot δέμας, qui désigne le corps humain, et que nous trouvons jouant le rôle d'un adverbe signifiant «comme, de même que»:

Δε οί μεν μάρναντο, δέμας συρός αίθομένοιο.

Ainsi ils combattaient (ou plutôt ils se consumaient) à la façon d'un feu dévorant 2.

lliade, XI, 595.

<sup>1</sup> V. Curtius, Grundzüge, nº 488.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Je crois que ce μαρναντο doit être rapporté, non à μαρναμαι, mais à μαραίνω.

Hésychius explique δέμας par μορΦη, ίδέα, τρόπος. Le mot est formé de δέμω «bâtir» et signifie littéralement «structure».

Nous avons ici le pendant par anticipation de l'anglais like, qui est un substantif signifiant «corps», substantif resté, comme on sait, en allemand sous la forme Leiche «corps, cadavre». Il a donné en anglais l'adverbe like et en allemand gleich.

# Αρίζηλος.

Les dictionnaires traduisent àpilnos par quem valde æmulamur, valde æmulandus. Mais, comme l'ajoute l'édition moderne de Henri Estienne, nullus exstat hujus significationis testis. Dans Homère, àpilnos a le sens de clarus, soit au propre, soit au figuré. En parlant d'un météore qui, la nuit, court à travers le ciel:

ἀρίζηλοι δέ οἱ αὐγαὶ Φαίνονται ၹολλοῖσι μετ' άσΊρασι νυκτὸς ἀμολγῷ. Iliade, XXII, 27.

En parlant du son de la trompette :

Δε δ' ότ' ἀριζήλη Φωνή, ότε τ' ίαχε σάλπιγξ... lliade, XVIII, 219.

Sur le bouclier d'Achille, Pallas et Arès sont représentés :

Καλώ και μεγάλω σύν τεύχεσιν, ώσ7ε θεώ τερ. Αμφίε άριζηλω.

Riade, XVIII, 519.

Ce sens se retrouve chez Hésiode, οù άριζηλον est opposé à άδηλον.

Υεία δ' άρίζηλου μινύθει καὶ άδηλου άξξει.

Op., 6.

D'après ces passages, qu'il serait possible de multiplier, je suis porté à croire que le mot ζήλος est venu prendre la place d'un autre. Comme il s'agit de lumière, on pense naturellement à δήλος. Il reste à trouver la raison de cette substitution. Je crois que la raison, c'était le besoin d'avoir une longue dans la seconde syllabe. Je suppose en effet que la forme primitive était ἀείδηλος, avec ἀεί dans le sens de « tout à fait » !.

# Μάτην «vainement».

<sup>1</sup> Sur ce sens de del, voir Revue des études grecques, 1902.

à la réalité. Mais je crois qu'on en peut donner une étymologie plus satisfaisante.

Je propose de rattacher cet adverbe au verbe μαίνομαι. Ce qui se fait en vain est considéré comme une chose faite follement. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est le verbe ματάω, qui s'emploie au sens de «aller follement, s'égarer». Pandaros, dans l'Iliade, s'adressant à Énée, lui dit de conduire lui-même son attelage, de peur que ses chevaux, pris de crainte, ne s'emballent et ne veuillent les entraîner loin du champ de bataille:

Μή τω μέν δείσαντε ματήσετον, οὐδ' ἐθέλητον Εκφερέμεν σολέμοιο 1.

Ce verbe ματάω suppose un substantif μάτη « égarement », dont μάτην est l'accusatif.

Pour la sagesse populaire, faire une chose inutile ou être fou, c'est tout un: Ulysse, qui ensemence le sable de la mer, en est l'exemple typique.

Ãψ.

L'adverbe grec αὖ, dont le sens primitif est «en arrière», d'où il a passé au sens «de nouveau», a un congénère dont on n'a pas encore songé à le rapprocher. Je veux parler de l'adverbe άψ, qui a exactement les mêmes sens. En grec moderne, nous voyons βασιλεύω; qui fait à l'aoriste ἐβασίλεψα. C'est ce qu'a fait αὖ en s'enrichissant du même s qu'on a dans ἐξ, ἀμφίς, μέχρις.

Cet adverbe av est resté dans avois. Comme le langage ne recule nullement devant les pléonasmes, on trouve indifféremment chez les poètes avois av et au avois.

#### Κατά

Le grec moderne emploie  $d\pi'$   $\tau d$  comme synonyme de  $d\pi d$ . Je citerai comme exemple ce vers de la traduction de l'Iliade, de Pallis (I, 356):

γιατί μοῦ τῆρε κι' έχει τη νιά μου, καὶ μονάχος του την ἄρπαξ' ἀπ' τὰ μένα.

Il emploie pareillement διά τά en place du simple διά, πρὸς τά en place du simple πρός. D'autre part, à côté de μετά, on a le simple μέ.

Il est impossible de souhaiter une plus complète confirmation de l'étymologie qui rapproche le latin cum de κατά<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> V, 233. Voir ces *Mémoires*, VIII, 476; X, 404.

# Ėγγύς.

On rattache habituellement les adverbes grees έγγύς, έγγύθι, έγγύθεν à la racine angh «serrer», la même qui a donné le verbe άγχω «étrangler». A l'appui de cette étymologie, on peut citer l'adverbe ἀγχοῦ et l'adjectif ἀγχότερος, qui expriment, comme ἐγγύς, une idée de proximité. Mais la différence des voyelles peut suggérer des doutes. Une objection plus grave vient de l'adverbe μεσηγύς «au milieu», lequel a bien l'air d'ètre formé comme ἐγγύς.

Je suis porté à voir dans cette syllabe yus un ancien locatif yuol, venant du même radical yu qui a donné yusov « membre».

γύαλον «articulation» et γυμνός «nu».

A cette étymologie, et en manière de confirmation, je vais tout de suite joindre le latin comminus.

## Comminus, eminus.

Le substantif latin manus fait à l'ablatif pluriel manubus ou manibus. Mais, à côté de cette forme, il a dû exister anciennement un ablatif pluriel manūs, pareil à l'ablatif ombrien berus (= latin verubus). On a dû dire en vieux latin manus ferire, manus rem gerere. Cet ablatif, faisant l'impression d'un adverbe, donna naissance au composé comminus, où le préfixe cum sert uniquement à renforcer le sens. C'est ainsi qu'à côté de pluries on a compluries.

A son tour, comminus fit créer eminus. Cf. έκποδών, qui a fait

créer έμποδών.

L'u a été abrégé comme s'il s'agissait d'un adverbe sur le modèle de minus ou protinus.

#### Cum maxime.

Je crois qu'il faut expliquer de la même façon la locution cum maxime, dans laquelle on suppose ordinairement une ellipse. Aulu-Gelle<sup>2</sup>, d'après l'historien Claudius Quadrigarius, cite cum prime. Manlius . . . cujus operam . . . cum prime fortem . . respublica sensit.

Cette locution cum maxime n'était déjà plus comprise au temps de Cicéron. C'est ce qui lui fait dire, en vrai puriste : Domus celebratur ita ut cum maxime.

2 XVII, 2.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Bréal, Tables Eugubines, p. 3/19. De Planta, II, p. 164.

# Αντικρύς.

Une formation analogue à έγγύs est ἀντικρύ ou ἀντικρύs. Dans la seconde partie, je reconnais, avec les anciens, le substantif κάρα τ tète. Dans le s final on peut voir, soit le signe d'un ancien neutre, soit le même s qu'on a dans μέχρις, à côté de μέχρι, dans άτρέμας, à côté de ἀτρέμα. En ce qui concerne les voyelles, comparer le rapport de διαπρύσιον avec πέρα.

Le Troyen Paris, invité à renvoyer Hélène, dit que jamais il n'y consentira, et qu'au besoin il déclarera ouvertement son refus

aux Troyens:

Αὐτὰρ ἐγὰ Τρώεσσι μεθ' Ιπποδάμοις ἀγορεύσω· Αντικρὰ δ' ἀπό Θημι, γυναῖκα μὲν οὐκ ἀποδώσω.

Αντικρύ peut se traduire littéralement en français : «je leur dirai en face».

### Vicissim.

La formation de ce mot, qui a récemment occupé M. Brug-

mann 1, me paraît assez claire.

A côté de l'ablatif vicibus, il a dù y avoir une forme \*viccis, comme on a mæniis, iliis, pocmatis. A ce viceis est venu se joindre le suffixe adverbial -tim. Viceis-tim est devenu vicissim, comme le superlatif \*doctis-timus est devenu doctissimus.

### Sacer.

Un mot d'une importance capitale dans les langues de l'Italie, qui y a produit d'innombrables dérivés et qui a fourni au vocabulaire religieux quelques-uns de ses termes les plus relevés, est l'adjectif sacer. Je me contente de rappeler le verbe sacro, avec ses composés consecro, obsecro, exsecror; il y faut joindre sacramentum, avec le substantif si archaïque sacerdos et le composé sacrificium. A la même racine, il faut encore rapporter le verbe sancio, le participe sanctus et le nom du dieu Sancus. En présence de cette fécondité, on est surpris de constater que rien, ni en grec ni dans les autres langues indo-européennes, ne vient y correspondre. Les mots qu'on a voulu rapprocher, comme dyios, ont une tout autre origine. Au contraire, si l'on consulte les dialectes italiques, comme l'osque et l'ombrien, les mots de même souche abondent: je citerai seulement en osque le substantif neutre

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Indogermanische Forschungen, XII.

sakaraklum «sanctuaire», en pelignien le substantif sacaraciriz

«prêtresse», en ombrien l'adjectif sacris.

Nous sommes dès lors amené à supposer une origine italique, mais extraaryenne. Précisément, en étrusque, on découvre quelques traces dans cette direction. On a d'abord chez Fabretti (n° 1649) l'inscription tumulaire suivante:

LA CHECI : AV

ce qui veut dire : Lartia Gnaevia Auli [filia | Sacriae nata ].

Si nous consultons maintenant la inomie d'Agram, nous trouvons quantité de fois sur ses bandelettes la syllabe sac au commencement d'un mot: sacnicla, sacnicn, sacnisa, sacnicleri sacnicstres. Une fois on a sancve. Il est vrai que nous ignorons le sens de tous ces mots. Mais le voisinage de flere «statue», de hinou «ombre, mânes», donne de la vraisemblance à l'interprétation que nous conjecturons: «sacré». D'autres indices, on le sait, donnent à penser que le texte écrit sur ces bandelettes était un rituel.

Notre conclusion, il est vrai encore hypothétique, est donc que sacer est un mot emprunté par le latin à l'Étrurie. Je vois, au moment de finir cet article, que c'était aussi, il y a trois siècles,

l'idée de Jules Scaliger.

# Αοσσητήρ «qui porte secours».

Aοσοητήρ, dans Homère et chez les poètes qui se servent de la langue de l'épopée, est « celui qui vient à la rescousse ». Les dictionnaires le traduisent par « auxiliator, opitulator ». Hésychius le commente par βοηθός. Il donne aussi les formes δοσητήρ, ἐοσοητήρ, qu'il explique par ἐπίκουρος, τιμωρὸς, et il ajoute : ἀντὶ τοῦ ἀοσοητήρ.

Le sens n'est donc pas douteux : c'est «celui qui vient au secours 1 ». Quant à la forme, on voit qu'il s'agit d'un nom verbal

venant d'un verbe ἀοσσέω ou ἀοσσάω.

Les avis se séparent quand on passe à la question d'origine. Les anciens n'ont pas été chercher bien loin. Il y a, en grec, un mot  $\delta\sigma\sigma\alpha$ , qui signifie entre autres choses «voix, bruit». Ils en

' Iliade, XV, 254 :

Τὸν δ αὖτε προσέειπεν άναξ έπάεργος Απόλλων · Θάρσει νῦν· τοῖόν τοι ἀσσσητῆρα Κρονίων Εξ ίδης προέηκε

Cf. XV, 735; XXII, 333, Od., IV, 165.

ont conclu que c'est celui qui vient au secours, même sans être appelé: δ ανευ δσσης και κληδόνος βοηθών αὐτομάτως. Mais cette interprétation a le tort de devoir être trop aidée et complétée : si ἀοσσητήρ vient de ὄσσα «la voix», il ne peut signifier qu'une chose: «celui qui ne donne pas de la voix, celui qui ne crie pas ». L'idée de secours, qui est l'essentiel, serait sous-entendue.

Les explications des modernes ne sont guère plus satisfaisantes. Curtius pense à la racine  $\xi\pi$  ou  $\sigma\varepsilon\pi$ , qui veut dire «suivre, accompagner. Aooontho serait donc le compagnon. Le sens, quoique un peu faible, serait acceptable, mais on a de la peine à comprendre comment έπομαι est arrivé à donner une forme aussi compliquée 1.

Düntzer<sup>2</sup> propose la racine δθ «pousser», qu'il rapproche du sanscrit vadh «tuer». On aurait un substantif \*ἄοσσος (pour ἄοθjos), d'où ἀοσσέω. Mais la langue homérique ne connaît que la forme ώθέω.

L'explication que nous allons proposer a le mérite d'être conforme au sens βonθόs donné par les anciens et réclamé par le texte d'Homère; et, en outre, cette explication très simple aura l'avantage de nous mettre sur la voie d'un fait de phonétique qui n'avait pas encore été relevé.

J'explique ἀοσσητήρ comme équivalant à αὐξητήρ, du verbe αὐξέω «augmenter, secourir». Le changement de αυ en αο n'a rien d'extraordinaire: Gustave Meyer mentionne au devenu ao dans αὸτοί (Mycale), dans ταοτα (Samos), dans Ναόλοχον (pour Ναύλογου) à Priène, etc. Les deux sons au et ao devaient être

fort voisins.

Ce qui est plus rare ou, du moins, ce qui a été moins observé jusqu'à présent, c'est le changement de  $\xi$  en  $\sigma\sigma$ . Les langues romanes en offrent de nombreux exemples : italien Alessandro, sessanta; français cuisse, cssieu, etc. Mais des exemples tirés du grec, on n'en avait encore recueilli, quoique l'alternance de ξύν et σύν, de διξός et δισσός montrât assez le voisinage des deux prononciations.

Aοσσητήρ est donc un proche parent du latin auxilium et du français auxiliaire. On ne peut s'empêcher d'admirer la sidélité du texte homérique qui, ayant emprunté ce mot à quelque dialecte, nous l'a transmis si exactement. Dans certaines prononciations du Midi, αὐξητήρ deviendrait encore aujourd'hui, comme

au temps d'Homère, ἀοσσητήρ.

Voici par quel détour. La racine sac, qui a donné επομαι en grec, donne sequi en latin. De sequi vient socius, qui, transporté en grec, ferait "sok-io, d'où \*oooos. Brugmann, Grundriss, II, p. 117. On oublie que pour le grec il fau-

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Journal de Kuhn, XVI, p. 95.

J'ajouterai, pour finir, que le verbe ἀοσσέω « porter secours » se rencontre une fois dans une idylle de Moschus (IV, 110) : τῷ μὲν ἀοσσῆσαι λελιημένος...

On peut donc conjecturer pour l'une et l'autre expression une

origine dorienne.

# Είχοσινήριτα.

C'est Achille, au moment de tuer Hector, qui entre autres paroles d'orgueil et de colère, lance cet adjectif qu'il vient probablement de créer, car nous avons affaire à un ἀπαξ είρη-μένον.

"Non: quand on m'apporterait comme rançon dix fois et

vingt fois autant...»

Oύδ' εί κεν δεκάκις τε καὶ είκοσινήριτ' ἄποινα Στήσωσι...

Devant ce sesquipedale, les interprètes sont demeurés embarrassés. On voyait bien le nom de nombre « vingt »: mais on avait peine à distinguer de quoi était formée la seconde partie.

Les anciens pensaient y voir le verbe ¿ρίζω « se disputer », et voici comment ils en expliquaient la présence. « Vingt fois autant », c'est une estimation. Or toute estimation est voisine de dispute (ἕρις)... Nous ne nous arrêterons pas à discuter cet

ingénieux commentaire.

C'est aussi le verbe  $\varepsilon\rho$ i $\zeta\omega$  que reconnaît Döderlein: mais il suppose un adjectif  $\nu\eta\rho\iota\tau\sigma\sigma$  (pour  $\nu\eta+\varepsilon\rho(\zeta\omega)$  « dont on ne peut disputer, incomparable, immense, infini». Malheureusement il n'existe aucun exemple de cet adjectif  $\nu\eta\rho\iota\tau\sigma\sigma$ . Duentzer propose le substantif  $\nu\eta\rho\sigma\sigma$  « amas », dont l'existence n'est pas moins problématique, car j'en ai vainement cherché la trace dans les dictionnaires.

Les linguistes modernes ont tort de ne pas lire les scoliastes grecs qui, bien que trop subtils, pourraient quelquesois leur donner d'utiles avis. Ainsi il est dit expressément que le » appartient à είχοσι».

Παραφυλακτέον ότι ο είκοσιν άριθμος είς ν καταλήξας συνετέθη. το γάρ ν τοῦ είκοσίν έσλι.

Avant de continuer et de dire comment il convient, selon nous, d'expliquer ce composé, nous demandons la permission de faire passer sous les yeux du lecteur un certain nombre de mois en nons. On verra tout à l'heure que ce n'est pas une digression. L'adjectif elnocumons viendra prendre sa place au milieu d'une série bien connue.

Mounions. Solitaire. On a, par exemple: μουνίρης βίος, μουνί-

ρης δίαιτα. Hérodien est l'auteur d'un traité Περλ μονήρους λέξεως «De dictione singulari».

 $A\mu\varphi\eta\rho\eta s$ . Euripide (Ion, 1128) applique cet adjectif au territoire sacré qui, des deux côtés, doit protéger le sanctuaire du dieu.

Σύ μεν νυν, τέκνον, αμφήρεις μένων Σκηνάς ανίση.

Le Dictionnaire de Henri Estienne cite, en outre, ἀμφήρες σΊδμα — ἀμφοτέραις γνάθοις ἐσθίον, et ἀμφήρης αὐλός — ἐκατέραις χερσὶ κατεχόμενος.

Διήρης. Une maison à deux étages. Un siège à deux places. Un vêtement double.

Τριήρης. La trière étant une galère à trois rangs de rames, on a souvent expliqué le second terme de ce composé comme venant de ἐρέσσω « ramer ». C'était peut-être l'impression que le mot faisait déjà aux anciens. On a de même pour « navire à un , à deux , à sept, à dix , à trente rangs de rames » les expressions ἐνήρης, διήρης, ἐπλήρης, δεκήρης, τριακοντήρης. Mais si plausible que paraisse cette étymologie, je crois que ce serait une erreur. Τριήρης n'appartient pas nécessairement à la marine. C'était, par exemple, le nom d'une certaine espèce de vase à boire. Hésychius: ἔξω τῆς νεὼς καὶ ρυτόν τι ἔκπωμα.

Il faut donc expliquer -ηρης par quelque chose de plus général que l'idée de ramer. Il est naturel de penser à ἀραρίσκω, verbe extrêmement ancien, qui se retrouve dans toute la famille, et qui signifie «arranger, adapter». Il a dû exister anciennement un substantif neutre ἄρος signifiant «agencement». Τριήρης est un navire à triple agencement. Le sens de cet ἄρος, qui est entré en divers composés, a naturellement pâli: on n'en sent pas plus la signification dans μονήρης, διήρης, qu'on ne sent celle d'un mot signifiant «pli» dans le latin simplex, duplex, ou d'un mot signifiant «compartiment» dans l'allemand einfach, maunigfach.

Pour revenir maintenant au composé homérique, un adjectif εἰκοσινήρης signifie « vingtuple». De là le poète a tiré un adjectif εἰκοσινήριτος. Le suffixe est le même que dans λήϊτος venant de λαός.

Les composés en  $-\eta\rho\eta s$  ayant cédé la place aux composés en  $-\pi\lambda\alpha\sigma\iota os$  ou en  $-\pi\iota v\chi os$ , l'adjectif homérique, sans cesser d'être intelligible, a peu à peu perdu sa transparence grammaticale.

¹ Nous n'avons mentionné que les composés dont le premier terme est un nom de nombre. Si nous en avions cité d'autres, la présence du verbe dρα-ρίσκω deviendrait plus sensible. Je rappelle l'adverbe dpinpss qui signifie « étroitement»:

### FRANÇAIS REMUGLE.

Ce mot, qui a déjà occupé la Société de Linguistique <sup>1</sup>, éveille la curiosité par son aspect étrange.

Donnons d'abord ce qu'en dit Arsène Darmesteter :

"Remugle. Composé de re et du mot mugle, normand mucre, humide, moisi, d'origine inconnue."

Ainsi s'exprime le Dictionnaire général. Il ne hasarde pas d'éty-

mologie.

Le mot paraît venir de loin, car il se retrouve en grec moderne:

μοῦχλα, «moisissure», μουχλιάζω, «moisi». μούχλιασμα, «moisissure».

Il y a peut-être lieu de rapprocher, d'autre part, l'allemand munkeln, minkeln a sentir mauvais ».

Par le passage, si fréquent dans le parler populaire, d'un organe à l'autre, munkeln s'est dit ensuite dans le sens de «faire sombre» et dans celui de «parler à voix basse, chuchoter. conspirer». Kluge en rapproche la première partie de Meuchel-mord « meurtre par trabison».

#### LA GIRONDE.

A ceux qui doutent encore que secundus soit exactement le grec ἐπόμενος, ou que alendus et alumnus soient sortis d'une seule et mème forme, je m'en vais présenter une identité de nature tellement tangible qu'elle entraînera, je l'espère, leur conviction.

Tout le monde sait que Garumna, la Garonne, devient à un certain moment la Gironde, anciennement la Géronde. A moins de croire qu'elle ait changé subitement de nom, force est bien d'admettre que nous avons ici une simple différence dialectale. C'est tout juste ce qui s'est passé pour alumnus et alundus, alendus.

M. Longnon me signale l'Aronde, affluent de l'Oise, appelée Aronna dans la Vie de S. Amand, évêque de Maastricht, et la ville espagnole de Girone, qui est Gironde dans le français des Chansons de gestes.

Michel Bréal.

<sup>1</sup> Tome I, Bullet., p. cx.

## ANCIEN FRANÇAIS NUITRE.

Parmi les animaux monstrueux contre lesquels a à lutter l'armée d'Alexandre le Grand, dans un épisode curieux du roman-français de Lambert le Tort, il y en a deux dont les noms se trouvent réunis dans le premier hémistiche d'un vers alexandrin (c'est le cas, ou jamais, d'employer l'expression de vers alexandrin) qui se lit ainsi dans l'édition publiée en 1846 par Michelant, p. 286:

## Li caon et les mutes, qui iscent don costal.

Il n'y a pas lieu de s'appesantir sur le premier de ces noms. Je ne sais d'où est venue à Michelant l'idée étrange de traduire caon par « cancre». J'ai comparé les leçons des 15 manuscrits de la Bibliothèque nationale et de la bibliothèque de l'Arsenal: 5 donnent coan, 3 choan, 1 chouan, 1 choant, 1 couant, 1 caon, 1 canor, 1 thoon, 1 hua. Il s'agit sûrement de l'oiseau de nuit qu'on appelle encore chouan, chavan, chavon, chaon, etc., dans nos provinces de l'Ouest, c'est-à-dire du hibou. Ce mot, quelle que soit son origine antérieure, figure déjà sous la forme latinisée cavannus dans les Instructiones de l'évêque de Lyon, Eucherius (Saint Eucher), mort en 450, et dans des textes un peu postérieurs 1.

Michelant n'a guère été plus heureux avec le second des animaux mentionnés par Lambert le Tort; mais il faut avouer qu'ici l'identification offrait de plus sérieuses difficultés. Voici les leçons, extraordinairement divergentes, des 15 manuscrits visés plus haut:

les guivres (franç. 368, 790, 24365); les grues (franç. 1635, 15094, 25517);

Les textes sont groupés dans Holden, Altceltischer Sprachschatz, s. v°. C'est par distraction que cavannus est marqué d'un astérisque, comme si c'était une forme hypothétique, dans le Latein-rom. Wörterbuch de M. Korting, 2° éd., n° 2039. — On considère ordinairement le français chat-huant comme une altération de chouan due à une étymologie populaire, mais sans grande raison. Dans chat-huant il y a huant, participe pris adjectivement du verbe huer, par lequel on exprime le cri du hibou, et chat, désignation appliquée au hibou non seulement parce que cet oiseau fait la chasse aux souris, mais parce que sa tête, surmontée d'aigrettes qui simulent des oreilles, rappelle celle du chat (Rolland, Faune populaire, II, 51).

```
li vautor (franç. 789);
les mutes (franç. 786);
les mitres (franç. 791);
les nutres, peut-être mitres (Arsenal, 3472);
les muystres (franç. 787);
li murdre (franç. 792);
li mutre (franç. 375);
li mitres (franç. 1375);
limmitre (franç. 24366);
li mistres (franç. 15095).
```

Michelant a traduit par «gros rats, surmulots»; cette traduction est seproduite par Godefroy, qui se contente de donner la leçon les mutes de l'édition Michelant; elle est certainement erronée. L'auteur du roman d'Alexandre a bien entendu désigner par ce mot énigmatique des oiseaux analogues aux hiboux, car dans le développement qui suit, li choan sont seuls expressément nommés, ce qui porte à croire que ce qui est dit des uns doit valoir pour les autres. A priori, il est vraisemblable que si le poète a employé deux mots, c'est qu'il voulait embrasser les deux variétés d'oiseaux de nuit que le peuple distingue ordinairement, encore aujourd'hui: d'une part, les oiseaux à aigrettes; de l'autre, les oiseaux sans aigrettes. Nous traduirons exactement sa pensée en disant: les hiboux et les chouettes.

En présence d'un mot qui leur était inconnu, beaucoup de scribes ont altéré arbitrairement le texte qu'ils avaient sous les yeux et y ont introduit, qui des guivres (vipères), qui des grues, qui des vautours. Rien de tout cela ne saurait convenir. La vraie leçon se cache sous les autres graphies, en apparence inintelligibles, que nous avons énumérées plus haut. Je crois qu'il faut lire: les nuitres.

C'est en vain qu'on chercherait le substantif féminin muire dans l'énorme dictionnaire de l'ancienne langue française que nous devons à la patience admirable de Frédéric Godefroy, dictionnaire dans lequel il y a cependant moins de lacunes que de définitions défectueuses. Si je n'avais pour y réclamer l'inscription du mot nuitre que ce passage du roman d'Alexandre, on pourrait trouver ma requête téméraire, et m'objecter que les dictionnaires ne doivent pas se fonder sur les conjectures de la critique verbale. Mais j'ai mieux que cela. Le hasard m'a fait rencontrer la phrase suivante dans le dictionnaire de Littré, à l'historique du mot auvent: « Faiz sui ansint comme la nuitre en l'auvent de la meson». Littré a tiré ce passage d'un manuscrit de la Bibliothéque Mazarine, n° 258, f° 120; ce manuscrit est un psautier de la fin du xin° siècle, et le texte français est la traduction

du verset 7 du psaume 101 : «Factus sum sicut nycticorax in domicilio<sup>1</sup>».

Il est clair que nuitre se rattache au latin noctua «chouette»; mais de quelle facon? Phonétiquement, noctua a pu se réduire à \*nocta, comme fatua à \*fata : de \*nocta, le français aurait fait nuite, et il est possible que cette forme ait réellement existé et soit représentée par la leçon mutes de notre manuscrit 786. En tout cas, noctua, "nocta survit aujourd'hui dans le provençal nuecho « engoulevent, mot enregistré par Mistral et que M. Rolland signale comme particulièrement usité dans la région de Toulon<sup>2</sup>. A côté de noctua, le latin vulgaire a créé un nouveau mot avec le suffixe-ulus, à savoir \*noctula. Bien que ce mot n'ait pas été relevé dans les textes antiques, il est trop clairement attesté par l'italien nottola et par des formes variées de nos patois méridionaux, dont on trouvera la liste soit dans Mistral à l'article nichoulo, soit dans Rolland, Faune pop., II, 41, pour qu'on puisse douter de son existence. L'ancien français nuitre représente régulièrement \*noctula, comme chartre, forme secondaire de charte, représente chartula 3.

#### A. THOMAS.

<sup>2</sup> Faune popul., II, 328.

¹ Voir sur ce manuscrit Samuel Berger, La Bible française au moyen âge, p. 71; on y trouve précisément la phrase citée par Littré, mais sans aucune remarque.

<sup>3</sup> A l'article noctua, Körting ne mentionne que l'italien nottola. M. Meyer-Lübke suppose que l'I de l'italien et du provençal est due à une épenthèse (Gramm. des lang. rom., trad. franç., I, p. 451). M. l'abbé Devaux a fort bien expliqué, à mon sens, le dauphinois nyétola, en le rapportant au type latin noctula (Langus vulg. du Dauphiné sept., p. 218); il n'y a aucune raison sérieuse pour ne pas tirer également de noctula l'italien nottola et l'ancien français nuitre.

## ÉTUDES

# D'ÉTYMOLOGIE BRETONNE.

## I. ABIL, 'N IM ABILAN.

1. A l'époque du moyen-breton, le Catholicon traduit abil par "abile", lat. habilis; au mot coezaff il a (éd. b): habil da coezaff "habile à choir", c'est-à-dire sujet à tomber, cf. dans l'édition a (de 1499) nep en nem laes da coezaff alies "qui sabuche souuent".

D'après les contextes, abil peut se traduire (homme) "habile, à l'esprit subtil", Poèmes bretons du moy. âge, 235; abill (dieux) "sages" ou "puissants", S' Barbe, 316; (gens) "experts, adroits" (dans leur métier de bourreaux) B., 578; abil (ils le battaient) "diligemment, avec zèle", Grand Mystère de Jésus, 123; (demeurer) "zélé, attaché" (à la doctrine de l'Église), S' Nonne, 581, (le rite qui est) "régulier", ou "sagement adopté" (dans l'Église), N., 605; (soyons) "diligents, actifs", B., 69. Dans tous ces passages, le mot forme une rime intérieure en il, et plusieurs fois sans doute il a été choisi surtout pour cette raison.

2. En breton moderne, le P. Grégoire donne: abyl "habile, qui a de l'esprit, de la science, de la capacité"; "habile, adroit"; abylaat, participe abyleët "devenir habile"; abylded "habileté, science, capacité"; "habileté, adresse"; abilded "capacité, habileté"; il n'emploie pas ces mots pour traduire "habile, expéditif,

diligent»; «habileté, diligence».

En vannetais, il a habyl « savant »; habylded « science. doctrine». Dans le même dialecte, Châlons donne abilan « (le) plus habile». bout en habilan « exceller, être meilleur »; Châl. ms, habil « sage». habilté « sagesse »; et le Dictionnaire de l'A., abile « habile », enn dut habile « les savants », abiladd, part. -leitt « devenir habile », abiltædd, masc. « habileté »; habile « capable, savant », (ne prononcez point l'h); habiletaitt « capacité, habileté », (ne prononcez ni l'h ni l'e). On lit abil (Dieu) « sage », Choæs, 27, habil « instruit » (dans la loi de Dieu), 41, en abillan doctoret « les maîtres les plus savants », 150; er huéèn ag er faus abiltæd « l'arbre de la fausse science». Guerzenneu ... Guillome, 52. Le Celtic Hexapla traduit, p. 49. « (des colliers travaillés) de la main d'un excellent ouvrier», guet

en déourn ur vechérour a-bil, par suite de je ne sais quelle décomposition arbitraire (il faudrait, d'ailleurs, ag ur mechérour ou get déourn ur m.). On dit aujourd'hui abil «instruit, sage, habile»; abilat «devenir instruit», etc.; abilted fém., «science, sagesse, habileté».

Dans l'Avis da lecteur en tête d'une Vie de Saint Yves, Bué sant ar voan (sic!), manuscrit en 207 pages, que j'ai vu à Kersot et qui doit dater du commencement du xviii siècle , Conan, né à Kérity et habitant Trédrez, dit: Je suis âgé de 60 ans, «et encore je me risque à rimer en breton», a hoas nem abilan de riman en bresonec.

Cette expression existe actuellement en Goello: 'n im abilañ d'ober eun dra «se risquer à faire une chose»; on dit aussi ober i abil «faire l'entreprenant, se faire fort de; bavarder»; abil e « il est trop entreprenant, hasardeux, pas assez prudent» (Kersot près Paimpol, etc.).

En petit Tréguier, abil e signifie: «il est instruit, savant»; vri abil «nez habile» désigne «un fureteur, un curieux importun»; bed e vri abil are «il est encore venu sourrer son nez ici!».

3. En disant que abyl s'est pris aussi pour « expéditif, diligent », comme on le voit par le mot français habile, Bullet a touché assez juste, par hasard; sauf, bien entendu, que le mot a passé du français au breton, et non inversement.

En vieux franç., La Curne de Sainte-Palaye explique habile, habille par «propre, suffisant»; «dispos, agile»; «fortifié»; Godefroy, abille «dispos, apte à agir, expéditif» (Complément, v. habile); habilement, habillement «aisément, promptement».

Le Dictionnaire de l'Académie donne, dans sa 1<sup>re</sup> édition (1694): Ilabile. « Propre à . . . Plus ordinairement Capable, intelligent, adroit, sçavant . . . Il signific aussi quelquesois Expéditif, diligent. Il est habile mangeur. Allez viste tous deux et revencz, on verra lequel est le plus habile ».

La 6° édition (1835) change ainsi cette dernière partie: «Il se dit populairement pour Diligent, expéditif. Ce copiste est habile, il aura bientôt écrit ce mémoire». L'édition suivante, la dernière parue (1879) fait disparaître toute restriction: «Il se dit aussi pour Diligent, expéditif. Ce copiste est habile, il aura bientôt écrit ce mémoire». C'est donc parler français, — jusqu'à nouvel ordre, — que de dire: «Scudéri était un écrivain beaucoup plus habile que Boileau»!

Littré dit que le sens propre du mot habile est «dispos, apte à agir, expéditif»; après un exemple imité de celui de l'Académie.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Ce n'est pas un mystère dramatique, mais une sorte de long cantique.

"Ce copiste est habile, il aura bientôt fini", il en cite un de Molière, Tartufe, v, 4:

> Mais demain, du matin, il vous faut être habile A vider de céans jusqu'au moindre ustensile,

et ajoute : «Adverbialement. Habile, habile! dépêchez-vous».

Le Dictionnaire franco-allemand de Sachs-Villatte regarde cette dernière expression comme rare et peu usitée, de même que l'acception emsig, fleissig, hurtig, dont il donne comme exemple le proverbe « habile comme l'oiseau de saint Luc », hurtig wie ein bleiern Vögelein. Je crois qu'en effet habile pour « diligent, expéditif » n'est plus qu'un archaïsme, resté dans quelques parlers provinciaux. Cf. Jaubert, Glossaire du centre de la France, 2° éd., v. abile, habile; Edmont, Lexique saint-polois, 55, Fertiault, Dictionnaire du langage populaire verduno-chalonnais, 220, etc. Bien que le Glossaire du patois poitevin de Lalanne n'en parle pas, à Poitiers les bonnes femmes du marché disent à une cliente matinale: « Vous êtes habile aujourd'hui! »

Le Grand Dictionnaire universel du x1x° siècle, de Larousse, ne connaît point ce sens, pas plus que son Supplément. Il manque même au Lexique de la langue de Molière, de Ch.-L. Livet, 1895-1897. Le Dictionnaire général le confond avec « propre à », dans le passage de Tartuse¹.

Tout ceci montre combien est délicate la tâche du lexicographe, et combien il a besoin d'être un «copiste habile», dans tous les sens du mot<sup>2</sup>.

II. PBUR, PUR; PBR-, PAR-; -HET, -OC'H, -HAFF; GET A; UN; LBÜRI; RUN; LBUB; URZ; BURC'HAT; URLA; K PARGUL.

1. Abil étant le premier adjectif d'emploi courant que présente l'ordre alphabétique, le Catholicon indique les formes accessoires:

abiloch «plus habile» (éd. a, de 1499; de même dans Cb, de date inconnue, mais probablement pas plus ancienne; Rev. cell., I, 395);

an abilaff «le plus habile», Cb; Cc (éd. de 1522, Rev. celt., I,

396);

pur abilaff « très habile », Ca, peur abillaff, Cms (copie inachevée, de date inconnue, Rev. celt., I, 395);

ent abil "habilement", Ca, Cb; ent abiloch "plus habilement", Ca, Cb; ent abilaff "très habilement", Cb, Cc;

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> L'édition classique de cette pièce par E. Boully, Paris 1885, qui a beau-coup de notes sur la langue, ne dit rien à ce propos.

<sup>2</sup> Cf. Rev. celt., XXII, 69-74, etc.

ent purabilaff «très habilement», Ca (et non ent pur abilaff, comme on lit dans la réédition de Le Men, et Rev. celt., I, 396); ent peur abilhaff, C ms.

- 2. Ce qu'il y a de remarquable d'abord dans ce plus ancien résumé des degrés de comparaison en breton, c'est que l'exclamatif en-(h)et y brille par son absence. Si l'auteur eût été Vannetais, il aurait sans nul doute ajouté \*abilhet, \*abillet ou \*abilet combien habile!, ce qui ne veut pas dire que cette formation ait été et soit restée propre au dialecte de Vannes. Cf. mon Glossaire moyen-breton, 2° éd., 268-276, 535-546; Zeitschrift für celtische Philologie, III, 304-307; Rev. celt., XXII, 386, etc.
- 3. Notons aussi que le comparatif abiloch n'a pas la variante en -hoch, analogique du superlatif, et qui devait prévaloir plus tard; l'analogie inverse se montre dans abilaff, à côté de abillaff, abilhaff. Cf. Rev. celt., XXII, 371-374.
- 4. L'auteur semble s'être embrouillé dans les différents superlatifs; la question est, en effet, plus complexe qu'en français.

"Très habile" pouvait se rendre de bien des façons; cf. en breton moderne abyl bras, abyl meurbed, forz abyl "habilissime", Grég., van. abile brass, l'A. Peur ou pur abil(h)aff devait être moins usité et plus fort que "peur ou "pur abil: "de beaucoup le plus habile" ou "le plus habilement"; car ent n'est pas nécessaire à l'expression de l'adverbe: cf. peur garv "très durement", J., 129; peur hegar "très doucement", N., 454; pur buhan "bien vite", B., 49; pur rez "bien exactement", 521, etc.

Je ne vois pas d'autre exemple moy.-bret. de peur, pur avec une forme de superlatif; mais la langue moderne a peurliesa, peurvuia «le plus souvent, la plupart du temps», voir Gloss., 483. Le mod. peur-liessoc'h «bien plus souvent», cité ibid., est rare et ne sussit pas à poser un moy.-bret. \*peur abiloch «bien plus habile».

Peur avec un adjectif au positif est fréquent en moy.-bret., mais devient ensuite peu commun. On lit: peur diligeant « très diligent », Doctrinal, 175, dans une traduction archaïque ou archaïsante de l'hymne O filii et filiæ; peur-zu (cheveux) « noirs de jais » Barzaz Breiz, 235.

La langue moderne ne connaît guère que peurbadus «perpétuel», Gr. de padus «durable», peurguetqet «surtout», en haut Léon, Gr., qui paraît formé de "quetquent «tout d'abord», et doit être ancien; persoun «abondant», pinvidik persoun « très riche», de sounn «abondant», Troude. Les autres composés de peur-, per-, quelquesois par-, sont des verbes comme peuracheui «achever complètement», peurhada « achever de semer», Maunoir; des participes: peurechuet, Gr., ou des adjectifs de même sens: peurachu, id., ou des noms, pour la plupart 1 tirés de ces verbes: peûr-achu « achèvement complet »; peur-ober, peur-oberidiguez, id., peur-ober, pl. you « chef d'œuvre », Gr., voir Gloss., 478, 484. Ces verbes composés sont très nombreux en Léon (peûr-) et en Tréguier (per-). Grég. donne aussi des exemples de per- en Vannes, au mot achever, mais non pas au mot finir; ne les trouvant point par ailleurs en ce dialecte, je soup-conne qu'il les a suppléés d'après les autres. Il lui est arrivé de faire un mélange inverse dans gad a fæçzounyou « que de façons », imitation léonaise du van. gued a fæçzonyëu, cf. Zeitschr. f. celt. Philol., Ill. 304-307; sur d'autres erreurs dont sa compétence réelle en vannetais ne l'a pas préservé, on peut voir Rev. celt., XXII, 71-7h.

En bret. moy., pur ne se trouve que devant des adjectifs (pouvant être pris adverbialement). On lit encore pur isel « très bas», dans un cantique du Doctrinal, p. 155; mais cette forme semble avoir péri d'assez bonne heure, quoiqu'on lise dans le Catechis de 1807, pur satisfiet « (avoir) entièrement satisfait» (et purvuia, qui peut s'expliquer par une assimilation).

5. Pel. s'est trompé en conjecturant pour peur «dans les anciens écrits, le sens de «presque». Une méprise semblable se trouve Chansons et Danses des Bretons, p. 167, où peur dizantet est traduit « à peu près édentée (les dents cassées) ». Pel. a eu tort également de dire : « Il n'est plus usité que dans quelques mots empruntés et corrompus du françois, tels que Peürachevi, parachever, dont le nouv. Diction. dit Peür, en composition, est pour Par 2. " Sa décomposition de petirhada en \*peu-r-hada « cesser la semence », est aussi des plus malheureuses. L'auteur du Supplément aux dictionnaires bretons (Landerneau, 1872) l'a critiquée p. 22, où il dit de Le Gonidec: «Jamais, dans son pays natal, il n'a entendu prononcer peurober. Il a pu entendre, très rarement parober, presque toujours perober. Le préfixe per, ou par, ou bar, commun au latin, ... exprime l'idée d'achèvement, et peut se mettre, au besoin, devant tous les mots bretons. » Bar est ici un intrus, amené par la réminiscence du bret. bar « comble ». L'expression « tous les mots » doit se restreindre aux verbes; cf. p. 72: « achever de ruiner », perrivina, pergass; «de démolir», perziscar, perzispenn; p. 102.

2 Roussel ms, n'a pas cet article peur; en dehors de peurhada, il donne :

apeur achevi, peur ober, parachever ».

<sup>1</sup> Peurbrézégen f. « péroraison », mot ajouté par H. de la Villemarqué au Dict. bret.-franç. de Le Gonidec, mais qui se trouvait dans son Dict. franç.-bret., paraît être de fabrication savante (M. du Rusquec donne aussi peurbrezege, pérorer; peurbrezeger, m. pl. ien, péroreur). Pervadelez, perfection, Suppl. aux Dict., 95, peurvadelez, Moal, 383, de madelez, bonté, semble une innovation artificielle d'après peurbadelez, éternité.

«de payer » perbaea, «de réparer», perrapari; perzonjed (quand

j'ai) bien résléchi, 99, etc.

Grégoire, après avoir donné six verbes formés de peur., s. v. achever, ajoute : «Et ainsi . . . d'une infinité de composés des verbes, et de peur, qui est le per des Latins, en perficere «par-faire», perlegere «achever de lire», etc.; au mot finir, il en donne d'autres, suivis d'un etc., et de la remarque : «Ce peur, se met ainsi devant presque tous les verbes lorsqu'il s'agit de finir entièrement.» Le Gonidec donne plusieurs exemples de peûr-; ce sont tous des verbes. Cf. peur-vouzaret «complètement assourdi», Moal 54; peurfripa e vadou «achever de manger son bien», collection Penguern II, 256; perlonket «complètement englouti (par la terre)» 171, etc.

6. J'ai admis au Dictionnaire étymologique qui suit mon édition de S<sup>te</sup>-Barbe, cf. Rev. celt., XIX, 195, que le bret. peur vient d'une confusion entre le lat. per, franç. par, et le bret. moy. pur.

M. Loth, Les mots latins dans les langues brittoniques, 200, regarde peur comme une variante phonétique de pur non accentué, et compare eun, eur, «un », de un; il ne mentionne d'ailleurs que la composition avec un adjectif, comme en gall. pur dda «vraiment bon », et en cornique (pur dhiogel « très sûrement »).

M. Henry, Lexique étym. des termes les plus usuels du breton moderne, 222, regarde peur-comme la forme atone de pur « purement. beaucoup, très », ayant pris devant les verbes le sens de per-dans perficere; ce serait un « double emprunt latin »; pour eu de u, il

compare leûri «envoyer».

M. Zimmer, Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, XXXVI, 435, admet l'explication phonétique donnée par M. Loth, en l'étendant expressément au peûr moderne de Le Gonidec; de plus, il explique l'ancien irl. cirdub «très noir» par un emprunt à un vieux brittonique \*purdub = moy.-gall. purdu, id.; cette étymologie est combattue par M. Stokes, ibid., XXXVII, 255.

7. Le savant auteur des Keltische Studien revient sur les mots en question, ibid., 539, 540; c'est le dernier travail d'ensemble

qui leur ait été consacré.

Il fait d'abord remarquer qu'en gall. moderne pur est le préfixe qui exprime d'ordinaire le superlatif absolu des adjectifs : pur ddrwg « très mauvais »; de même que pour « trop » on emploie rhy-, en irl. ro-. Ce pur paraît déjà en moyen-gallois, principalement avec des adjectifs donnant l'idée d'une couleur, pour rehausser l'intensité de cette couleur. L'auteur renvoie là-dessus à la Grammatica celtica. 2° éd., 892; — où l'on trouve une tout autre chose, savoir : que la couleur intense est notée par glew « penetrans, intensivus, fortis, et la couleur simple, non mélangée, par pur; ainsi glewdu = «admodum niger, (equus), et purgock, purdu «mere ruber, niger, par opposition aux composés comme melyngoch (puer) «flavoruber, i. e. flavo capillo, rubra facie,; gwineudu (equus) «fusconiger,; cf. v. irl. dubglass, gl. caeruleus.

Ce pur, ajoute M. Zimmer, sert aussi de particule intensive en cornique. C'est un adjectif signifiant «pur», d'origine latine, et commun aux trois idiomes brittoniques. Comme particule intensive il apparaît en moy.-bret. dans l'exemple isolé pur isel « très bas, Gloss. moy.-bret., 517. — Je n'ai pas cité ceci comme appartenant sûrement au moyen-breton, mais comme se trouvant dans le Doctrinal de 1628. L'emploi de pur comme adverbe intensif est beaucoup moins isolé au xvie siècle qu'au xviie : pour la première période j'en avais cité sept exemples, Dict. étymologique du bret. moyen, 359. En voici deux autres : Huy so . . . benniquet pur « vous êtes tout à fait bénie », Poèmes bret., 12; Denunciaff pur a guere « il annonça complètement », 46. Le premier a une rime finale en ur; dans le second, la rime interne avec la 1<sup>re</sup> syllabe de guere, c'est-à-dire gueure, prouve qu'il faut prononcer denunciaff peur. Ces deux passages confirment l'expression e poursiff peur des Nouelou, qui n'a pas survécu dans la langue moderne, et dont on n'a point cité d'équivalent en dehors du breton (le gall. dit avec un participe pur garedig).

M. Zimmer continue en expliquant encore peur de pur comme un changement semblable à celui de un «un» (unus) en eum (quidam). — Il n'y a pas besoin d'astérisque à un, qui est abondamment attesté, et qui existe encore; c'est eun, au contraire, qui manque avant l'époque moderne. On ne trouve alors qu'une variante vocalique de un: c'est on, que les rimes indiquent aussi quelquefois; il y a de plus des exemples de onan pour unan (Dict.

étym., 397).

Ensin, remarque M. Zimmer, la particule intensive pour adjectifs est devenue habituellement en moyen-breton, et régulièrement en breton moderne une particule verbale; peûr marque l'achèvement, l'accomplissement de l'action (suivent les exemples de Le Gonidec, et une résérence au Gloss. moy.-bret., 483). Ainsi ober veut dire « saire», gréat « sait», mais peûr-ober « achever, finir, terminer», et peûr-c'hréat « accompli, achevé». Le développement de la particule adjective celtique ro-, qui est devenue particule verbale, semble à l'auteur tout à sait parallèle à celui de la particule adjective brittonique pur- dans le gall. pur ddrwg, bret. pur isel, peûr-abilass l'auteur que l'histoire de la seconde peut très

<sup>1</sup> L'accent est ici une inadvertance : le moyen-bret. n'emploie ce signe que comme abréviation d'un n suivant.

bien appuyer la vraisemblance de l'autre. — A la remarque présentée sur cette comparaison, par M. Thurneysen (même Zeitschrift, XXXVII, 59), on peut en ajouter d'autres. Il y a une forte exagération à dire que l'emploi de peur comme particule verbale est habituel en moyen-breton; je n'en vois que les trois exemples cités plus haut, dont l'un appartient aux Nouelou, et dont l'autre concerne un participe; peur, pur paraît là comme un adverbe quelconque, à une place différente de celle que la langue moderne donnerait à peûr, qu'elle ne songerait guère d'ailleurs à employer. L'auteur s'est mépris aussi, ce semble, en considérant le changement d'emploi de peur comme la suite d'une évolution spontanée et naturelle. L'influence indirecte du latin per- me paraît nécessaire pour expliquer les faits du breton moderne.

8. Essayons maintenant de nous rendre compte de l'histoire

de pur, peur, per-, par-.

Les deux premiers paraissent seuls en moy.-bret., en tant qu'éléments distincts. Ils se mettent avant des adjectifs pour en renforcer le sens. Ces adjectifs peuvent être employés adverbialement, avec ou sans ent.

Pur et peur pouvaient aussi modifier un verbe en se plaçant après; cf. v. franç. en pure «absolument»? Le seul exemple directement assuré, denunciass pur, est écrit par u, et prononcé par eu. En l'absence d'un adjectif ainsi traité, il y a lieu de regarder benniguet pur comme étant surtout un verbe; et la langue moderne n'ayant rien comme poursiss peur, on peut tenir l'expression des Nouelou pour ancienne. Du reste, le langage de ces noëls a été fort peu modernisé, et seulement, semble-t-il, dans sa forme phonétique.

Le bret. moderne n'a gardé, non plus, ni la prononciation pur, ni le libre usage de peur devant un adjectif. Peurliesa, peurvuia, peurgedked sont des restes de la formation ancienne. Le dernier doit conserver, dans son second terme, un vieil adverbe. Peurvuia est en trécorois pervuan, ce qui donne une troisième variante per-; de même dans perfoun. Nous laissons de côté peur-

badus, qui se rattache plutôt à la formation des verbes.

9. Le bret. moy. pur, = cornique et gall. pur, est comme ad-

jectif le lat. purus, et comme adverbe le lat. pure.

Peur en est-il une variante? La comparaison du bret. un, eun ne le prouve point; on a vu que eun est uniquement moderne. Quant à leûri «envoyer», moy.-bret. leuzriff, il répond bien plutôt en irlandais à laaim «j'envoie» qu'à imluad «agitation»; voir mes Notes d'étymologie bretonne, p. 49, 50 (n° 30).

Un changement semblable est admis, Lexique, 236, pour le moy.-bret. reûn «colline», de run = \*roinos, allem. rain. Mais rein, qui n'a même pas l'aspect graphique d'un mot moy.-bret., est exclusivement moderne; la forme antérieure run est souvent attestée, cf. Gloss., 587, et existe encore (comme un «un»). Roussel ms. a run «colline, hauteur, terrain élevé, et dont la montée est facile».

Leue «veau» est aussi purement moderne pour lue; le «vicux Dictionnaire» où Pel. dit avoir lu leüe ne remontait pas au moy.-bret. (Rel ms. donne « lue v : leue veau . . . pl. leuou, leou lueou; ar cheine peuri a lard al leuou changement de pâturage engraisse les veaux»).

Il y a cependant avant le xvn° siècle des exemples de l'alternance d'eu et u; cf. Gloss., 163, où j'ai cité aussi pur, peur. Mais dans la plupart des cas, c'est u qui vient de cu; et parmi ceux où le rapport des sons paraît inverse, il n'y en a pas un seul dont le vocalisme originaire soit exactement celui de pur = lat. purê.

Ce qui s'en rapproche le plus, c'est vrz et eurz «ordre», mod. urz, van. urh Gr., etc., eurs tréc. de 1741, Chrestom., 349, etc., Gloss., 733. Il y a là un u brittonique (gall. urdd, du lat. ördo). Que les deux consonnes qui suivent puissent être la cause de son ancien changement en eu, c'est ce qu'indique surtout le moy.bret. eurchat «grogner comme les pourceaux», mod. eurc'hat, urza Gr., vrza, id. Maun., urzérez «grognement, cris de pourceaux» Gr., urcha, urha, urza «hurler, gronder, mugir», Pel. (Ref ms. a, à la place, urla, urli «hurler, gronder, mugir», du franç. hurler).

En somme, le changement de pur en peur, sans être conforme à la phonétique habituelle du moy.-breton, n'est pas à rejeter absolument: par exemple \*peur-zu de \*pur-zu «très noir» serait semblable à eurz de urz. Peut-être la forme peur a-t-elle été appuyée par meur, qui s'employait de même: meur claf «très malade», J. 203 b. On peut penser aussi à une inflence romane: cf. morvandeau peur «pur» (haut-bret. leune «lune», etc.). A Beuzec-Cap-Sizun, la nasalisation a lieu dans pënrvuya, bien que l'eu oral reste à peurliesa et peurober, Annales de Bretagne, XVII. 158.

Quant à per- dans pervuan, personn, il doit sa voyelle au préfixe verbal per-, par-, qui a, je crois, une origine toute dissérente: franç. per-, par-.

10. Cela résulte d'abord du fait que pur- ne s'emploie devant les verbes ni en bret. d'aucune époque, ni dans les autres idiomes brittoniques.

Remarquons ensuite que peur- ne reçoit cet emploi qu'en bre-

ton moderne, où il y a les variantes per- et par-, que le préfixe adjectif pur- n'avait point. Constatons aussi que le moy.-bret. avait déjà emprunté au franç. des composés de cette sorte, qui ont servi de modèles aux autres : perdurabl «perdurable» qui a donné lieu plus tard à peurbadus (la forme de ce dernier n'aurait pas été impossible en moy.-bret.; mais c'est sans doute l'association du préfixe latin qui lui a communiqué un sens plutôt verbal, «qui dure jusqu'au bout, toujours»); parasomet (rester) « abattu », du v. fr. parassomer, parasomer « accabler; affliger complètement»; parfont « profond», du v. fr. id.

- 11. Le moy.-bret. avait emprunté aussi les expressions françaises par force (avec force) et par tout « partout ». Elles ont donné lieu plus tard à ces pléonasmes: van. dre barforh « par force », Gr., Gloss., 460; tréc. en partout, e partout « partout », 302. Cf. van. larein palcule « dire par cœur » l'A., et disquet... é parcul « appris par cœur », Mis merh pé mis sant Jojeb, Vannes 1891, p. 19, de \*par kur = par cœur (Gloss., 572, etc.). A paldidreu « transverselement » cité Gloss., 484, comparez par-didreuz « de part en part », Suppl. aux dict., 94. Notons aussi pardinach, pardistach, par-goay « par-goi, ou pardi, sorte de serment bur-lesque », Gr.
- 12. Dans un passage en prose du *Doctrinal*, p. 29, paraît un emprunt important : parachevet = parachevé, achevé entièrement. On le trouve aussi en van. : paracheùein Châl. Le P. Maunoir donne au préfixe une autre forme : peuracheui; de même Grég., peurachui, auquel il a donné, s. v. accomplir, un pendant vannetais pérachiv.

Un autre exemple de par-, en van. est parsouillein, par lequel Châl. ms. rend «farsouiller». Palsouidre «foudre» l'A. est le correspondant vannetais de parsoeltr id. Gr., cf. parsinsoeltr id., noms extraits de parsoultra «foudroyer, mettre en nille morceaux», cf. dissoultra, sinsoultra, disparsinsoultra id. Gr., verbes qui renchérissent à qui mieux mieux sur le simple soultra, etc., Gloss., 237, 484.

L'imitation de composés français est très claire, entre autres, dans peur-birvi a parbouillir, peurchaçzeal a parchasser, finir la chasse, peur-redecq a parcourir, peurfournicza a parfournir, Gr., il n'y a point de raison pour ne pas ajouter peur-ober, part. peurc'hræt a parfaire, ibid. Le vieux français avait beaucoup de

MÉM. LING. - XII.

La mutation manque; irrégularité rare, confirmée par le participe peurbercet, mais on prononce en petit Tréguier pervirveign. H. de la Villemarqué a ajouté au Dict. bret.-fr. de Le Gon. peur kiñkla «chamarrer, charger d'ornements», qu'il avait mieux écrit peur giñkla au Dict. fr.-bret.

mots comme parperdre, partuer, parpoursievre, etc.; aux vers comme Ains que cist mos fust bien perdis, ou Quant il ont pardit coula, répond l'expression des chansons bretonnes, 'Oa ket e c'hir peurlavaret. Les patois qui avoisinent le breton ont encore bien des formations du même genre. Ainsi peurfin, (la) fin, Gloss., 484 = la parfin, centre de la France, Jaubert; ar peur-zorn «fin du battage», ibid. = haut-breton la parbatte, etc.

On trouve aussi dans les parlers romans la préposition différente por-, pur-, pour- : bas-Valais pourbatre « donner les derniers coups de fléau sur le grain », Gilliéron, Patois de la commune de Vionnaz, 170, v. fr., porbatu « battu de toutes ses forces », purchargir « charger complètement» (en bret. peurgarga, pergargan), etc. Nous disons encore poursendre, non sans en sentir l'archaïsme.

Le peur- verbal breton ne peut venir phonétiquement de perni de par-; il a dù subir l'influence de peurliesa, etc.

#### III. RUSBR.

Le moy.-bret. a un mot ruset «rusé», par lequel on a expliqué jusqu'ici le passage des Poèmes bret., 235:

Ne gueus a nep stil quen abil ve, Na quen ruset diouz an beure.

H. de la Villemarqué a traduit : «Il n'est homme, si habile fât-il en tout genre, ou si avisé de naissance...» (qui pût distinguer les morts entre eux). Mais le second vers n'a pas de rime intérieure, ce qui, dans le poème en question (La vie de l'homme), est une preuve certaine de corruption; cf. Rev. cek.. XIII, 231, 232, 239, 240.

Le remède le plus simple consiste à lire :

Na quen ruser diouz an beure;

ce qui suffit, les noms d'agents en er pouvant se prononcer -eur.

Le premier vers est trop long d'une syllabe; ne gueus, variante ne deus, devait se prononcer n'eus, comme aujourd'hui. Le sens littéral paraît être «Il n'y a (personne), si habile qu'il soit en aucun genre, et si fureteur dès le matin<sup>1</sup>». Le mot serait, pour la forme, identique au petit trécorois ruser «celui qui traîne, qui est longtemps malade»; mais son sens pouvait être aussi bien

L'association des idées «matineux» et «rusé, plus malin qu'un autre», rappelle des boutades bien connues, du P. Hardouin et d'B. de Girardin. Un exemple plus vulgaire se trouve dans le journal setirique Polichinelle, du 20 mars 1909, p. 1; il s'agit d'une pièce de monnaie avalée par un avare et qui résiste à toutes les médications : «Bour lui vaire rentre de l'archest, vant se lefer te ponne heure».

« celui qui se glisse, qui rôde, qui cherche à tromper », etc., voir Gloss. 587.

## IV. BOBDER LARG; MEURZLARGIEZ; SEYNTÈS.

1. Le bret. moy. boeder dans boeder larg, var. boeder larc "large en viande", lat. dapsilis, Cath., est expliqué par M. Stokes, Rev. cell., I, 398, comme formé de boed "nourriture", avec une préposition er employée comme suffixe; l'auteur compare le gaulois bratu-de. Les mêmes rapprochements sont appuyés par lui, Celtic declension, 53, de deux autres formes brittoniques: v. bret. tuhen uhel gl. locus alt[us] in quo, qui serait à lire lech-en uhel (loco in alto), et cornique cnes-en "in skin".

Toutes ces explications sont combattues, Rev. celt., VII, 109, 110, où je propose de voir dans boeder larg l'équivalent de « bon nourrisseur» ou « bon nourricier»; dans tuhenuhel, tu hen uhel « lignée ancienne (et) noble»; dans knesen ha fays (tu es guéri...) « peau et face». Ma conviction sur ces points n'a pu que s'affermir, quand M. Stokes m'a fait l'amitié de m'envoyer un exemplaire de sa seconde édition de Celtic declension, où le passage correspondant (p. 63 = p. 125 du tome XI des Beitræge de Bezzenberger) était barré de sa main.

Mais voici que tout est remis en question par le même savant, dans son Archiv für celtische Lexikographie, I, 108, où il dit: «In knes-en... we seem to have a postposition, as in Br. boed-er larg». Suivent deux exemples nouveaux, en irlandais, et le gaul. brātu-de.

Laissant de côté ces derniers, pour demeurer sur le terrain brittonique, je remarque d'abord que le maître n'a pas reproduit son ancienne hypothèse sur tuhen-, de sorte qu'il ne reste que deux cas isolés, l'un en cornique, l'autre en breton.

2. En ce qui concerne le premier, je crois encore que l'ancienne traduction de M. Stokes pour ty yv sawys cler ha tek knesen ha fays « thou art healed, clear and fair, skin and face », a pour elle toutes les probabilités. Des expressions de ce genre sont fréquentes dans les langues brittoniques; cf., par exemple, aman coff ha quein ez breiniz « ici j'ai pourri, ventre et dos », N., 117. La difficulté consiste en ce qu'on ne trouve par ailleurs que knes, kneys « corps » = gall. cnawd « chair »; mais le suffixe en est assez répandu pour qu'on l'admette ici; c'est ainsi que le même texte cornique étudié par M. Stokes emploie indifféremment denerou et denerenneu « deniers ».

Quand même il y aurait des raisons qui m'échappent, pour en juger autrement, la question n'est pas nécessairement liée à celle du bret. moy. boeder larg, expression toute différente.

3. L'étymologie boed-er larg « viande-en large » a été suggérée par la combinaison du français « large en viande » et du gaul. Bratoude, décomposé en Bratoude. Mais la réunion des deux rapprochements est fort peu vraisemblable : si boeder larg était un archaïsme, pourquoi n'aurait on pas gardé \*boeder hael? Si c'est un gallicisme, pourquoi pas tout simplement \*larg en boet?

C'est bien un gallicisme; seulement il ne répond pas à "large en viande", mais à une locution voisine : "large viandier". Celle-ci était au moins aussi usitée que l'autre. Godefroy traduit viandier, viendier, par "celui qui donne, qui procure de la nourriture, homme hospitalier, généreux", avec ces exemples : "Donierre e larges viandiers"; "ne plus large viandier ne gent plus honuree"; "meillur viendier"; "grant viender". On peut ajouter le passage de Thomas de Kent, publié par M. P. Meyer, Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge, 1, 219; la traduction un peu différente donnée p. 336 "larges vianders..., qui vit largement" ne semble pas nécessaire; voici le contexte:

Li reis sit aporter chargié d'or cent somers; Alexandre les done... N'i out nul k'en volsist n'en donast volentiers... Kar em poet los conquerre par doner ses deners, Surketut se li hom est larges vianders.

Sur Alexandre considéré comme le type idéal de la générosité du seigneur féodal, cf. ibid., II, 372-376; Romania, xxvi, 453, 455, 456.

4. Le rapport entre les expressions françaises «large en viandeet «large viandier» se retrouve entre les deux noms bretons du
mardi gras. L'un, le van. moderne mærh-el-lartt, signifie littéralement «le mardi du gras»; l'autre, dont on a déjà en moy.-bret.
les variantes dialectales : léonais, meurzlargiez, -gez; trécorois,
Marlargiez, -gez, -ge; vannetais, Merlardez, van. mod. malarde,
tréc. malarje, etc., reproduit littéralement le vieux franç. «le
mardi lardier(s)»; voir L'Épenthèse des liquides en bret., \$ 17, p. 14;
Notes d'étym. bret., p. 54, n° 35, \$ 2. On avait commencé par
voir une terminaison celtique dans la sinale du second mot bretou; il est tout entier pris au français, tandis que boed-er est une
adaptation de viand-ier.

On n'est pas obligé d'expliquer par le bret. meurz toutes les formes de meurzlargiez, car le v. franç. avait aussi l'expression dinarlarder (God., v. dimars).

Pour le rapport des finales, cf. seyntès «lacet plat, fait de fil. ou ruban de fil., « tresse de fil., seintès « padou, sorte de ruban...

à l'île de Batz et à Roscoff, selon Grég., du v. franç., saintier (d'argent, à lacets de soie), = « tige de métal à laquelle s'attachaient les signets destinés à marquer les pages d'un livre »; voir Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 1896, 410-418; Romania, xxvi, 478, 479 (où seyntér est une faute d'impression); Gloss. 125, etc.

### V. BREUR MAGER, HOAR-VAGUÈ.

1. Le correspondant breton de «nourrisseur, nourricier» est mager. Le Cathol. traduit maguer « nourrisseur », lat. nutritor. Tad magueur, van. tad maguér, tad magour «père nourricier», Gr. etc., imité sans doute de l'expression française, a donné lieu à son tour à breur mager «frère de lait», litt. «frère nourricier», Barzaz Breiz, éd. de 1867, p. 163-169, Gwerziou Breiz-Izel, I, 436, 438, 440, 444; on dit en petit Tréguier breur mager, plur. breudeur mager; et c'hoar mager « sœur de lait ». Cette locution curieuse a été omise par tous les dictionnaires bretons, jusqu'à ce que H. de la Villemarqué l'ait ajoutée à la seconde édition de Le Gonidec (1850) : breûr-mager, plur. breûdeûr-mager. Troude donne aussi le fém. c'hoar-mager. On trouve, avant 1850, breuzrleaz, breuzr-læz, fém. hoar-leaz, hoar-læz, van. hoër-leah, hoër-læh, Gr., breûr-léaz, pl. breûdeûr-léaz, f. c'hoar-léaz, pl. c'hoarézed-léaz, Gon., brêre leah l'A., etc., traduction du franç. frère de lait, sœur de lait. Le gall. chwaer laeth, donné par Evans dans son dictionnaire anglais-gallois, ne se trouve plus dans le dictionnaire gall.angl.; il n'a pas reproduit non plus l'expression voisine brawd cydlaeth.

Mager reste invariable, non seulement au pluriel et au féminin de breur-mager, mais aussi dans tadeu-maguérr, plur. de tatt-maguérr « père nourricier » l'A.; il joue donc le rôle d'un adjectif signifiant « qui a eu la même nourrice » ou, de façon plus générale, « qui a rapport à la nourrice ». On peut voir d'autres em-

plois de -er comme adjectif, Gloss., 265, 652, etc.

L'absence de mutation de l'm, dans c'hoar-mager, tient à la prédominance de la forme masculine, régulière dans tade et breur-mager. En français, «père nourricier» doit s'interpréter comme un masculin tiré de «mère nourrice», au point de vue de l'enfant que celle-ci allaite; comme inversement «madame la préfette» vient de «monsieur le préfet». En réalité, «père nourricier» est une expression ambiguë; mais peu de langues jouissent du privilège du russe, qui distingue l'inspectrice, inspektrisa, de «la femme de l'inspecteur», inspektoréa, etc.

Je ne sais si le breton a fait breur mager directement sur tad mager, ou sur un français \*frère nourricier, qui ne serait pas aussi étrange que enfant nourricier, dans la phrase de Bouchet citée par Godefroy: « Ces Lacedemoniennes accoustumoient leurs enfants nourriciers a manger indifferemment de toutes viandes».

En tout cas, breur mager est une innovation : les autres langues celtiques n'en ont pas l'équivalent, et le breton lui-même a commencé par exprimer autrement la même idée.

- 2. On a dû dire tout d'abord comalt = v. irl. comalte id., de \*com-al-t-io-s «élevé ensemble». Ce mot se trouve dans le v. bret. Comaltear = «qui aime son frère de lait» (ou «son camarade d'éducation»), cf. Comnitear = «qui aime son cousin»; gall. cyfaille, cyfaille «ami, compagnon», voir Urkelt. Sprachsch., 87. On sait que les anciens Irlandais avaient l'habitude de faire élever les enfants en dehors de leur famille. Cf. le Bulletin critique du 5 oct. 1897, p. 534.
- 3. Un composé semblable, spécialement brittonique, se montre dans le v. gall. cimmaithuress, gl. collactea. M. Loth y a vu, Vocabulaire vieux-breton, 72, le suffixe d'agent -ur; le mot reviendrait à un gall. moderne \*cym-maethwr-es, qu'appuie en effet cydfaethwr « nourri ensemble, commensal ». Je crois plus probable que -maithur- est à lire ici par u, et répond au moy.-bret. maezur, mezur, mod. mezur, van. méhur « nourrir », Ztschr. f. celt. Philol., II, 508.
- 4. Le breton a un composé de la même racine, prise au sens abstrait : c'est hoar-vaguè «sœur de lait», Gr., de \*maguez «éducation», formé comme le moy.-bret. lavarez «dire, parole», gall. llaferydd, Ztschr. f. celt. Philol., II, 498. Cf. gall. chwaer faeth, angl. foster-sister, elc.

## VI. FALL, PBLLBLL, FALL-GALOUNI, FALLONY; FBLL, PBLONY.

1. Le Lexique explique le bret. fall « mauvais » comme un emprunt au français ancien fel « félon, pervers ». M. Loth avait dit, M. lat., 166, que fall « mauvais, faible, malade » vient probablement du v. fr. fal, fel « pervers, cruel », en ajoutant que « cependant » le cornique fall « faute, manque » vient du lat. falla.

Combattant une autre étymologie, que son auteur a certainement abandonnée depuis, je partais du sens de «faible» et comparais le franç. failli, Rev. celt., VII, 43. C'est encore mon avis.

2. Ce sens, attesté comme l'autre en breton moy., existe encore, spécialement en Tréguier; et, ce qui est une garantie d'ancienneté, il n'est pas inconnu au vannetais: Châl. traduit fal « mauvais, méchant, faible, malingre ».

Le passage de "faible" à "mauvais" est connu par l'histoire du franç. chétif (poitevin chti, ital. cattivo "mauvais"); cf. méchant, proprement "malchanceux, malheureux" (sens resté en haut-breton); misérable, etc.

Quant à la sorme, sall serait régulièrement un adjectif tiré de sallet, participe de sellell « désaillir, saillir, du lat. \*fallire; voir Gloss. v. ac'hubi; cf. eur vioc'h nevez hal « une vache qui a vêlé récemment» Trd à côté du van. ur veuoh alét « vache qui a vêlé», Châl., etc. Il est donc très près de sailli.

- 3. Cette affinité se trahit, entre autres, dans l'expression fall-galouni, v. n., «manquer de courage» Trd, fallgalouni a ran o welet va buez ken n'am beuz heuz ouz-in va unan, Mil. ms. (le cœur me manque en voyant ma vie, tellement que j'ai horreur de moimême), fall-galouni, Moal 85, falgaloni Suppl. aux dict. br. 80, 99, qui répond au languedocien cor-fali, cor-falhi «défaillir, s'évanouir», Mistr.; cf. v. franç. «personnes de cœur failli», «n'aiiez cuer mauvais ne fali», «tous... degoutes et faillis de cœur», God., etc.
- 4. La locution singulière val 'vel eur c'hi « faible comme un chien », très usitée en petit trécorois, doit aussi être imitée du français populaire failli chien, qu'on trouve souvent (écrite, je crois, fahi chien) comme terme d'injure, dans la bouche d'un marin mis en scène par Jacques Arago, Voyage autour du monde.
- 5. Une autre raison de séparer fall du v. franç. fel, c'est que celui-ci a passé au bret. moy. sous la forme fell « méchant, félon, odieux»; on y distingue aussi fellony « félonie », de fallony « méchanceté », bien que le premier mot ait pu aider à la dérivation de l'autre (cf. Gloss. 521).
- VII. IN-, IM-, EN-; INSKWIZAB, INKREDAB, IMPARFET, IMPOSUBDED, IMPUNISSET, INVALIDACU, ENFIN, ANPIN.
- 1. Le préfixe négatif in-s'emploie en petit Tréguier dans quelques formations comme inskwizab «infatigable», eur bugel in-kouskab «un enfant qu'on ne peut pas endormir»; inkredab «incroyable». Ce sont des imitations du français. Incredabl se trouve en moy.-bret., mais au sens «d'incrédule».
- 2. Il y avait dès cette époque plusieurs composés de in- ou im- pris au français, en même temps que les simples correspondants; entre autres:

impacient «impatient», impacientet «impatience», cf. impatientet

D 90 (le moy.-bret. avait aussi dipacient, dipaciantet, = van. dibatiantt, dibatiantætt m. l'A.; cf. dibassianti «s'impatienter» Suppl.

aux dict. bret. 88);

imparset "imparsait"; j'ai traduit (Dict. étym.) ce mot par "incrédule" dans le passage J 213 b; c'est plutôt "qui n'est pas sérieux, qui parle sans raison", cs. dibarsed "badin, peu sérieux", dibarsed "inconstant" Gr., dibarset "inattentis" Suppl. aux dict. bret. (de l'abbé Roudaut) 88, Moal, "léger, étourdi" Bali 203, un den dibarset "un éventé" Châl. ms., dibarseded "absence d'esprit, distraction" Gr., dibarsection "manque d'attention" B. er s., XIV (dibarsedd "imparsait", dibarsedd, van. dibarsection "impersection" Gr., dibarsection l'A., pl. eu B. er s. 5, etc.);

impossibl «impossible», tréc. imposub; Grég., qui évite ces composés de in-, donne pourtant impoçub, van. id. «impossible», avec un proverbe contenant ce mot; impoçubilitez, imposubded

"impossibilité"; l'A. porte dibossible "impossible";

inconvenabl « inconvenant » de convenabl « convenable »; inlegitim « illégitime », inlicit, illicit « illicite »; inraesonabl « déraisonnable », = inrenabl « détestable, intolérable » (Gloss. 334, 568).

On ne trouve pas le simple de insoluble « insoluble », insortable « non sortable, non convenable », et ( dans les Nouelou) incompre-

hensibl «incompréhensible», etc.

Ce dernier a tout l'air d'un emprunt individuel. On dit en petit Trég. inkonprenab = incomprenabl dans le Catechis de 1807, p. 43; dans celui de 1817, p. 124; chanson sur les allumettes chimiques, p. 1, etc., cf. digomprenapl, digomprenus, Gr., -nabl Catech. de 1807, p. 42, 43, -nable B. er s. 9, etc.

- 3. Le Doctrinal a immortel «immortel», p. 33, 164; immortalité «immortalité», 45. Grég. donne immortal et immortalded, ce dernier se lit Bue sant. Genovefa, 23.
  - 4. Voici d'autres mots du Doctrinal: impunisset «impunis », 98 (dibunis id., dibuniz «impunité», Gr.); insanset «insensé», 114, insenset, 90; increet «incréé», 47; infaticabl «infatigable», 180 (difatigapl, difatigus, Gr.); incommoditéou «incommodités», 121.
- 5. On voit que quelques-uns de ces composés sont plus ou moins bretonisés. En voici un autre exemple, en petit Tréguier : invalide, vieux, infirme »; invalidach « état d'un infirme ».
- 6. Notons aussi que la prononciation actuelle est im- et in- et non en. C'est ce qu'indiquent aussi les graphies du P. Grégoire, qui distingue les voyelles nasales en les saisant suivre de n.

7. Cependant la prononciation actuelle du français in-devant consonne avait déjà pénétré en breton du temps de Grégoire. A côté de infinit «infini» (moy.-bret. id.), infinitez «infinité», il donne: «infinité, multitude innombrable Un niver infinit... Van. un enfin». Il est vrai que ceci peut être pris à Châlons qui a un enfin a dut «une grande multitude», et que ce dernier pouvait avoir en vue la prononciation française de en-, c'est-à-dire an, cf. anfin brass, m. «multitude» l'A., et hors de Vannes un anfin a dud «une infinité de personnes» Suppl. aux dict. bret. 48, eunn anfin a dud Moal 305.

Mais l'exactitude de la variante enfin est appuyée par le moybret. endifferant « indifférent », endiuisibl « indivisible », où en- ne

peut guère être que le son actuel du franç. in-.

8. Le vieux breton ne montre pas encore ce préfixe latin in-. Les autres langues celtiques ne l'ont pas emprunté non plus; sauf de rares exceptions comme infinit «infinitif», in- privatif est en vieil irlandais une variante du celtique an-.

VIII. IMPAR, AMPAR, DISPAR, DIBIR, DIZAMPIR, DIS.

1. D'après ce qui précède, on attend impar comme correspondant du franç. impair.

Le mot se trouve en csiet, au sens de «sans pair, sans égal»; on lit impar (courage) «sans égal». Trajedi Moyses (à la suite de Trajedi Jacob, Morlaix 1850), p. 169; an amitier impar «l'amitié sans égale» (que je sens pour vous), La vie du patriarche Jacob, ms. de 1832 (voir Gloss., 17), p. 31, ympart (bonté) «sans égale». 83. A ces documents trécorois se joint un témoignage d'origine léonaise: une note de Milin, dont je ne puis lire le commencement, sinit par «impar voir ampar».

2. Ampar «impair» est donné comme suranné par Troude. Il existait en moy.-bret. M. Loth le regarde, Mots lat., 115, comme descendant du lat. imparem, de même que le gall. amhar, id., orthographié actuellement anmhar par fausse étymologie d'après le préfixe négatif an- (la Grammatica celtica, 2° éd., p. 894, explique ainsi le bret. moy. ampar). Mais à la page 132, M. Loth se demande si le breton ampar n'est pas un emprunt français, parce qu'il peut représenter la prononciation de impair dans le dialecte de Cornouaille, ou même de Tréguier ou de Léon.

La prononciation littérale de ampar a pu exister, mais on n'aurait pas transcrit autrement \*anpar. Ce dernier était possible en moy.-bret., cf. antier, entier, du franç. entier, etc. Se mêlant à dispar «impair», van. id. Gr., Châl., dissparr l'A., il a donné en

trécorois dizanpar, qui veut dire «impair», et aussi « dépareillé»; par exemple dans l'expression Boto dizanpar, 'nann bop voar (ou unan deuz di voar «chaussures dépareillées, chacune d'une foire différente» (à Trévérec on dit: unan deuz Janjakes hag unan deuz Lannom « une de Saint-Jacques et une de Lanvollon»). Dispar avait en moy.-bret. les deux sens de « non par» (impair) et « sans égal, sans pareil», d'où disparhat « deseparer». Cf. dispar « inégal..., dissemblable», disparein « dépareiller», Châl., dispar « différent», dissparein, dissparat « dépareiller, déparier» dissparage « différence» l'A., eur votez dibarez ou mieux dibarezet — heb he farez (chaussure dépareillée) Mil. ms., dibareza ur votez « déparier un sabot» Suppl. aux dict. bret., 80; dibar « sans égal », Miz Mari, 233. Voir n° IX, 5.

3. Dispar, que l'analogie a enrichi d'une syllabe dans le trécorois dizanpar, a été, d'autre part, abrégé en dis par le dialecte de Léon : war ann diz « aux heures impaires », Troude, var ans dis J. Moal; diz int «ils sont impairs», c'hoari diz pe bar «jouer à pair ou impair, Mil. ms., etc.; ce dis a aussi le sens de dispar (sans égal) «extraordinaire, incomparable», etc., voir Mém. Soc. Ling., X, 327-329, où cela est expliqué par la locution \*c'hoari par pe dis pour c'hoari par pe dispar. La différence signalée p. 328 entre dis et le franç. non, qui n'a ce sens que dans «pair ou non " (provençal par o noun Mistr.), n'est pas si exacte pour l'espagnol non, qui a développé des emplois semblables au premier de dis : ser nones y no llegar à tres «être impair et ne pas aller jusqu'à trois » (= n'être qu'un); quedar de non ou estar de nones «rester ou être dépareillé», la finale du pluriel vient de ce qu'on dit jugar à pares y nones, à pares o à nones (portugais jugar pares e nones).

Le rapport du breton et de l'espagnol est si frappant qu'on ne songerait pas à le mettre sur le compte du hasard, si les deux langues étaient limitrophes. Il est pourtant difficile de faire autrement, tant qu'on n'aura pas constaté d'intermédiaire probable.

# IX. An-, Am-; Anhun; Anfin; Angredi, Amgredi; Ampar; Ampartie; Angabol, Antrugar, Anguo, Ankouat.

1. Le préfixe négatif an-, d'où en v. bret. anscantocion (poissons) «sans écailles», anguo gl. inequalitatem, avait déjà perdu sa vitalité en moy.-bret. En dehors de la famille de ancouffhat «oublier», qui seule survit encore, il gardait antrugar «impitoyable» et anaes, anes «malaise». On peut ajouter \*anhun, à cause du van. anhune m. par lequel Cillart traduit «insomnie» et «réveil». avant de donner pour l'un dioussque, pour l'autre dihune, dioussque, dioussque, antre dihune, dioussque, pour l'autre dihune, dioussque, l'autre dihune,

que; ce devait être de son temps un archaïsme peu répandu, mais rien n'autorise à le suspecter.

2. H de la Villemarqué a ajouté au Dict. bret.-franç. de Le Gonidec anvâb f. «stérile» et anvâbad f. «stérilité»; mais par sa citation, on voit qu'il s'agit du mot du Vocabulaire cornique anuabat.

Une forme voisine, amvâb a été ajoutée aussi avec renvoi à anvâb, et signature abrégée H. V. Cette dernière mention manque au Dict. franç.-bret. qui porte amvâb « stérile, en parlant d'une femme », après trois autres traductions. Mais Le Gonidec n'ayant pas employé le mot dans sa Bibl, il est probable qu'il vient, dans les deux cas, de H. de la Villemarqué. Celui-ci l'aura regardé comme une forme moderne de anvâb, parce que le préfixe am- est beaucoup plus fréquent.

M. du Rusquec donne aussi amvab « stérile »; il a dû le prendre au Dict. de Le Gonidec. Sa critique est, du reste, bien souvent en défaut : il donne comme synonyme le dicofrit du Cartulaire de Redon, qui veut dire en réalité «sans contribution», parce qu'une décomposition fantastique lui fait voir là le mot kof « ventre »!

- 3. Troude donne comme anciens: angevir «menteur»; anlaouen, avlaouen «qui n'est pas gai ni content»; anners «débile,
  sans force»; anvad «mauvais»; anvir «le même que angevir».
  Rien de cela n'existe dans aucun texte breton: ce sont des mots
  gallois plus ou moins estropiés: anghywir «injuste»; anllawen,
  aflawen; annerth «débilité»; anfad; anwir «menteur». Les mots
  bretons correspondants sont: dilaouen, Gloss. 157; dyners «faible»,
  172; divat, Dict. étym., v. dimat, cf. «divat qui n'a pas de bonté,
  qui n'est pas bon» Rel ms., divad «âpre d'humeur», divad «violent, véhément», Gr., etc.; diguir «infidèle, cruel, sans droit»,
  Dict. étym., diwir (cœur) «faux», Barz. Br. 22.
- 4. L'expression diveza-andivez traduite «avant-dernier», Barz. Br., 8, a bien peu de chances d'être exacte.
- 5. Le Supplément aux dictionnaires bret. traite an-comme un préfixe négatif vivant, p. 48; mais cela tient aux idées théoriques de l'auteur, qui regardait les privatifs in, an, am, comme « originairement la même particule», et obéissait à diverses suggestions étymologiques. Il ne distingue pas graphiquement ande añ-. Nous avons vu, n° VII, 7, son anfin « infinité (de gens)». Il donne encore:

anjust ou amjust «injuste, dont on doit se désier»; amjustis «in-

justice». La première forme peut être théorique; Moal n'a que amjust. On lit injust «injustement», G. B. I., 1, 524;

anzesc ou anzesc «qui apprend dissicilement». C'est le van. un anzesqu' «un hobereau», Châl. ms.; l'n, s'il existe, est une transformation de m. Cf. Gloss. 25; Zeitschr. f. celt. Philol., 1, 46;

angredig ou amgredig «incrédule, désiant». L'auteur ne donne que l'm, p. 89: «Incrédulité. Amcredurez, (un Tregaur), amgredi. An discredi». Les mots qui suivent amcredurez indiquent que la source a été «un Trécorois». Amcredi et discredi sont proprement des infinitifs. Moal a : amgredik adj. «incrédule, qui croit difficilement»; amgredi «incrédulité». On lit amcredul «incrédule». Aviel, 1819, IV, 8, cf. Gloss., 24; amgred (sans traduction), et ailleurs angred m. «hésitation, irrésolution, incertitude, doute». angredi v. n. «hésiter, balancer, être en suspens, irrésolu», Mil. ms. L'm paraît antérieur à l'n: même en partant de \*an-credie on eût abouti à \*añkredig et non ang-, cf. añkou «la mort», etc. Incredul se trouve dans Buez eur payanès en em græt belec, chez J. Haslé, p. 5, col. 1; inkredul, Kanaouennou santel, 1842, p. 73, etc.; cf. n° VII, 1;

ampar «sans pareil, adroit, habile»; cf. p. 73: ampar «adroit». ampartiz «adresse». Il y a eu confusion, dans l'esprit de l'auteur, entre dispar, impar ou \*añpar «sans pareil», voir n° VIII, et ampart « corpulent » Maun., «(personne) accomplie, parfaite», Gr., ampart e pep labour « fort à toute espèce de travail», Bleuniou-Breiz 1862, p. 36, etc.; c'est à ce dernier qu'appartient ampartie « activité, adresse, taille avantageuse», Kanaou. sant. I, etc.

Les autres mots donnés par Roudaut sont composés de am-, sans variantes par an-.

6. M. Stokes, Urkelt. Sprachsch. 11-13, distingue en bret. deux an- privatis: l'un de an-, = grec à-, àv-, lat. in-, etc.; l'aupre de \*ana-, peut-être aussi \*anas-, comparé avec doute, soit à ărev. ăvis, v. h.-allem. ânu, mod. ohne, soit à v. h.-a. fona, auj. von.

Au premier an- est rapporté le v. bret. \*angabael latinisé en angabalum dans «sine angabalo», Rev. celt., VII, 240. Mais ce passage porte angabolum, sine angabolo, et c'est la leçon du Cartulaire de Redon 12, confirmée par M. Loth, Chrestomathie bretonne, 106. Cet o est un obstacle de plus à l'identification du second élément dans an-gabol- et dans le v. bret. ad-gabael, gl. occupanda, = gall. adafael, v. irl. athgabail «saisie». Les deux mots diffèrent nécessairement par le suffixe, cf. Ztschr. f. celt. Philol., II, 517.

La syllabe an- avait été regardée aussi comme négative par M. d'Arbois de Jubainville, Rev. celt., VII, 240, où sine angabolo est expliqué « sans absence de prise de possession, sans privation

de saisine, c'est-à-dire avec saisine ». M. Loth y voit, au contraire, une particule intensive, et rend angabol(o) par «saisie, reprise».

D'après une opinion plus ancienne, an serait l'article, et -gabol un mot d'origine saxonne : «an gabolo, le gabol»; «gabol, census, tributum, reditus; ex saxonico gafol vel gafel, nostris etiam gaule», Cartul. de Redon, 751, 752 (index onomasticus).

Ce dernier point, qui ferait de -gabol un parent du franç. gabelle, d'où le bret. mod. gabell m. id., gabellour pl. yen «gabelleur», Gr., mériterait d'être discuté avec une compétence juri-

dique qui me manque.

Il serait étrange que deux composés techniques de sens contraire, adgabael et angabol, sussent ainsi dissérents par la terminaison. L'expression raine angabolor comprise rans absence-degabolr, pour ravec gabolr, est une tournure peu naturelle, et qui paraît isolée. An ne doit pas être l'article, qui n'a rien à faire après le mot rans r, et qui était alors en ou in. Ce peut être la préposition bretonne an-, usitée en composition (et qui n'a pas toujours un sens intensis), ou bien un élément germanique comme dans l'allemand Angabe.

L'exemple douteux de angabol peut se remplacer par le moy.bret. antrugar « impitoyable », = gall. annhrugar, irl. étrócar.

Aux mots gaulois qu'on a expliqués par an-privatif, Urkelt. Spr. 11, est venu se joindre dernièrement anm(atu) du calendrier de Coligny, mot opposé à matu, cf. Ztschr. f. celt. Phil., II, 525, 527.

7. Cet an-suffirait, à la rigueur, à expliquer toutes les formes bretonnes, puisque cette langue ne présente pas d'exemple d'adoucissement de la consonne qui suit le préfixe. Mais on n'est pas obligé de séparer à ce point l'armoricain de ses parents les plus proches. Il y a tout lieu de croire que anguo est écrit étymologiquement, d'après le simple guo, mais que l'on prononçait anwo.

Ceci a été expliqué par M. Stokes comme un composé incomplet de an-avec un mot comme \*guostatid = gall. gwastadcdd #égalité, cf. bret. goustad, gwestad # doucement, tranquillement, d'où moy.-br. goustadic (coup) # modéré, voir Gloss., 289, 308; Rev. celt., XIX, 209. M. Loth, regardant anguo comme complet, assimile guo à l'irl. fó #égal. Je ne suis pas sûr que ce dernier existe en tant que mot distinct de fó # bon #: le seul exemple qu'on en ait cité, fó liomsa mo laighead où O'Clery glose fó par cuma, ne suffit pas à le prouver. La traduction # my weakness is indifferent to me, Rev. celt., IV, 420, revient à: Je prends en bonne part ma saiblesse, je ne la trouve pas mauvaise.

Je m'en tiens donc à la première explication, par \*anguo-statid, et je crois que le g était purement graphique, comme dans le moy.-bret. digoar et dioar « dessus », diguir et diuir (mal écrit diuin, avec rime en ir, P 111), « perfide »; cf. gall. anwastadedd, anwastadrwydd « inégalité, irrégularité ».

8. Ce qui n'est pour le breton qu'une conjecture, par suite de la disparition de an- privatif, est un fait pour le cornique et le gallois: à côté de an-, ces langues ont eu un préfixe équivalent an'-, qui suppose primitivement une voyelle finale. Ainsi anuabat et anfad ne peuvent venir de an-m-. De même pour les mots gallois anlan, anfyn de an + glan et myn, qu'un accident typographique a fait attribuer au breton, Urkelt. Spr. 13. Il faut, cependant, réserver l'hypothèse d'une perturbation analogique, qui a pu faire subdiviser un primitif unique an- en an- et an'-; par exemple, l'influence d'un autre mot ana- et an- = grec dra- et dr-, admis par M. Stokes comme préfixe intensif celtique.

Le v. irl. ne paraît pas présenter d'exemple sûr de an'-: anchrist "impie, antéchrist" a une variante ancrist dans le même texte (gloses de Wurzbourg), et son premier élément n'est pas nécessairement un "ana- négatif celtique. Plus tard l'irl. a an'-, et même ana-; de même le gaélique d'Écosse, où an'- et ana- sont aussi intensifs (Macbain, 14, 15). L'un au moins de ces -a pourrait bien être une innovation analogique. M. Macbain identifie le gaél. anacreidimh "incrédulité" avec le v. irl. ancretem, ce qui n'est pas sans difficulté.

Ce v. irl. ne peut venir phonétiquement de an-c-, ce qui eût donné éc-; mais n'aurait-on pas étendu par analogie le domaine légitime de an-, régulier, entre autres, devant une voyelle?

- 9. La famille du bret. añkounac'haat, añkouat, etc. «oublier», Urk. Spr. 13, Rev. Celt., XXI, 145, 146, a, en dehors du brittonique, une affinité spéciale avec le gaél. anacuimhnich «oublier, négliger», anacuimhneach «oublieux, négligent», anacuimhne «oubli, négligence» (à côté de diochuimhn, irl. diochuimhne «oubli», etc., gall. digosio et anghosio «oublier»).
- 10. L'explication du bret. encres « chagrin » par un composé = an- et creis « milieu (cœur) » n'est pas possible, cf. Rev. celt., XIX, 331, 332. Il semble pourtant contenir une variante insolite de an-, cf. cornique ancres « inquiétude ».
- 11. Le bret. am-, dont on a vu des exemples au paragraphe 3, a pour source principale le gaul. ambi-, mais il a pu quelquesois remplacer an dans d'anciens composés; cf. Gloss., 23-28; Rev. celt., XVI, 320, 321.

### X. AMDOR, ANDOR.

Le préfixe am- est devenu an- dans amdor, andor m. « abri en général », mont enn andor « se mettre à l'abri » Trd., amdoren f. pl.-nou « paravent, meuble pour s'abriter » du Rusquec, Gloss., 25. Mil. ms. cite: en eun andor kloz « en un abri resserré, clos », de Combeau; il faut entendre andor, de même dans ces notes sur l'article de Troude: (Andor s. m.) « et f. pl. andoriou, lieu à couvert des incommodités du temps. Adv. andor eo ama. Kac'her en andor, bas, homme qui a peur d'avoir le moindre mal, qui ne met sa peine à rien et qui recherche partout ses aises même pour ch...». C'est l'équivalent exact du provençal cago-à-l'abri « qui aime à prendre ses aises, poltron », Mistr.

Ce changement d'am- en an- ne doit pas être de nature phonétique; il y a eu assimilation au présixe an-, qui est fréquent dans les emprunts français.

## XI. ANGRÂYET, KRAPET, DIANGRAUI.

Dans les arrondissements de Lannion et de Guingamp angravet signifie « très avare ». La variante fournie par une note des ms. Penguern, « tud ingravat qui regardent de près et ne donnent pas » appuie l'explication par engraff, engravi « graver » Gr., donnée Gloss. 211, 212, cf. engraffa, engravi « buriner », engraffotter pl. -ouërou « burin » Gr.

Voici deux passages qui intéressent l'histoire du mot : le premier montre en trécorois le verbe lui-même avec la prononciation an-; le second est un exemple de l'association d'idées qui a prévalu dans son participe devenu adjectif :

...en em angravo dounnoc'h er speret, Fanch Coz 2, = «(ce que l'on comprend) se gravera plus profondément dans l'esprit»;

ar biçzouni...'zo henhi kraset doun, Barzounegou var drubarderez Jusas 282 (voir Gloss., 39) = « l'avarice est dans son cœur gravée prosondément ».

Krafet n'a pas d'ordinaire ce sens; il veut dire « gratté », cf. Gloss., 130.

Engravi, que Grég. n'admet pas au sens figuré de «graver (dans son cœur)», est le v. franç. engraver «graver». Grég. donne le composé diangravi, part. -avet «dégrader quelqu'un de la prêtrise».

XII. DI-, DIS-; DB-, DBS-; DISPRINER, DICOMBIT, DICOFRIT, DISHBAUL,
DISMBGAYÇ, ESPAR, DISMANTO.

1. Le préfixe de sens négatif ou séparatif di-, dis-, répandu dans tous les dialectes actuels, est amplement représenté en breton moyen.

En v. bret., di- est assez fréquent; il n'en est pas de même de dis-. On trouve ce dernier dans dispriner, qui glose « depretiatur» dans «Filius in [e]clesia adlatus seruus est endem (lisez eiusdem) « nisi depretiatur»; c'est-à-dire, je pense, eximitur pretio: « à moins qu'il ne soit délivré (du servage) à prix d'argent» de dis- et priner, mod. prener « on achète».

Dans le Cartulaire de Landévennec, on lit au x11° siècle in disconbicione (elerna), au x11° in discumbitione, les parties anciennes portent in dicumbitione C'est le v. bret. dicombit, dicomit « sans participation », dans le Cartulaire de Redon in dicombito, Chrestom., 124; cf. bret. moy. dicomboe, discomboe « entièrement »? Gloss., 177, mod. digenvez « étranger », etc., 168, Rev. cell., XXII, 76.

Le cornique et le gallois ont également di- et dis-, mais cette

dernière forme est bien plus rare.

Nous ne la rencontrons pas dans les idiomes gaéliques; le v. irl. a dí-, mod. dí-, dío-, l'écossais di-.

Le gaulois présente une particule di-, avec voyelle de quantité inconnue : Bugius, Dibugius; divertomu, etc. On peut l'assimiler au di- néo-celtique et au lat. dē-, Urkelt. Spr., 143.

2. De même que ce dernier, di est employé comme préposition au sens du franç. de, en v. gall. (di, de, Rev. celt., XI, 204-206) = v. irl. di, de, irl. mod. de. M. Machain regarde le celt. di-, lat. dē, comme venant de \*dvē, cas de \*dvō «deux», ce qui est douteux.

M. Loth, Chrestom., 123, cite ces deux passages du Cartulaire de Redon: «sine censu, sine tributo et sine cofrito ulli homini»; «in alode comparato, dicofrito et sine ulla renda»; et remarque que « di joue ici en réalité le rôle de préposition plutôt que de préfixe ». J'aimerais mieux voir dans dicofrito, soit un adjectif signifiant « exempt de contribution », soit une abréviation de \*in dicofrito, expression adverbiale analogue à in dicombito, dans le mênie cartulaire. La préposition qui rendait alors l'idée de privation était hep, comme aujourd'hui. Le bret. n'a pas pour di- privatif de constructions aussi libres que le gallois, qui dit, par exemple, di droi un ol "not to be turned back", di gred ha bedydd "sans foi et [sans] baptême ». Là même où il paraît s'en rapprocher, les faits s'expliquent mieux autrement : dizale bientôt, sans retard Mil. ms., Bali 95 = immédiatement; pet. tréc. divadin «sans blague, plaisanterie à part » = sérieusement, digoañn sans souper (gall. digwynos) = lat. incenatus, etc. Les expressions galloises ne paraissent pas elles-mêmes bien anciennes.

3. Quant au brittonique dis-, la Grammatica celtica, 2º éd., 895, y soupçonne un emprunt au latin dis-.

- M. Loth admet, M. lat. 114, un dis-brittonique indépendant; Sans doute, le lat. dis-aurait dû donner en gall. dys-; mais dispeut bien être dans cette langue un mélange du celt. di- et du lat. dis-: es. diblygu à côté de displygu adéployer, bret. moy. displegaff id., mod. displega Maun., etc., van. dibléguein l'A., lat, displicare. On doit cependant tenir compte du préfixe latin et celtique ex-, dont la consonne donnait lieu à un s brittonique, dans certaines conditions. On reconnaît généralement qu'une combinaison \*latine dē-ex- a concouru avec dis- à la formation des composés français de des-.
- A. Les premiers exemples de dis- en bret. nous montrent cette forme devant p et c<sup>1</sup>; cf. gall. dispur et dibur «impur», bret. dibur, Gr.; disgudd et digudd «non caché, découvert», moy.-bret. dyscus, van, diguh «franc, ouvert», Rev. celt., XIX, 199; corniqua dyscomfortys et dygonfortys «affaibli», bret, moy. disconfortaff «désoler», mod. disconfort, digonfort «sans consolation», Gr.; dyscrygyg «incredule», bret. discredic, Gloss., 178, gall. digred; discrysy «ne pas croire», bret. discredi «soupçonner, se défier», discred «soupçon», Rel ms., Gloss., 158, cf. lat. discredere, et disconvenire, displicere, etc.
- 5. Une autre consonne qui suit dis- dans les trois langues est l: bret. moy. disliu «pâle, sans couleur», mod. disliu, diliu, cornique disliu, gall. disliw, diliw; cf. bret. moy. et mod. disleal «dérloyal» (cornique dislaian «infidèle»), ital. disleale, bas lat. \*dislegalis,
- 6. On ne trouve h- en gall. que dans dishaul « sans soleil », disheulo « abriter du soleil »; en bret. moy. disheul, disheaul « ombrage », disheaulyass « ombrager », en pet. tréc. diehaol « abri du soleil », etc., Gloss., 179; disheaul, van. dichaul, Gr., diseol Bali, 192; dicheolia « abriter », Trub., 45, dicheolin Miz Mari, 73, au fig. discheolin « désendre (contre la chaleur des passions) », 34; disheolien s. ombre », se dit... d'un lieu déterminé et resserré: An dudiusa disheolien E kreiz bruskoadik eur ganien « le plus agréable ombrage au milieu du bosquet d'un vallon (Combeau) », Mil. ms. Le moy.-bret. a déjà d'autres mots de ce genre, comme dishaval à côté de dihauall « différent », Gloss., 180, etc.
- 7. Les composés gallois avec initiale b., m- et t- sont très reres, ou douteux. Je ne puis citer que disbar et disar « saus co-

<sup>1</sup> Il n'est pas impossible que discumbitio soit une fantaisie individuelle due à la réminiscence du lat. discumbere.

lère. Sur dismannu (et difannu) « disparaître », voir § 16; distal « sans valeur », cf. didal « sans payement », doit avoir subi l'influence de cys-tal « d'égale valeur ». Ils manquent pour les autres sons dont nous n'avons pas parlé, entre autres pour toutes les voyelles.

Le cornique a aussi dis- devant (g)w-: diswrey, dizurey, diswruthyl, dizuruthyl, etc. « défaire, détruire ». Dans dyscrasiis = « dis-

gracié, le g est renforcé; cf. nº XIV, 8.

8. Les mots bretons de provenance latine ou française ont souvent di- pour de-, cf. Rev. celt., XIV, 319, 320, Gloss., 152. Cependant de- se trouve aussi dès l'époque du moyen-breton. Cf. dereglet « déréglé», D 61, 180; déloyal « déloyal», Mo. ms., 175 (cf. Gloss., 17); van. goude bout pet... defancet à repasseign dré di Hérode « après qu'on leur eut défendu de repasser par chez Hérode», Histoer... J. C., 1818, p. 20, du v. franç. deffenser « défendre» (diffansein «interdire, défendre», Châl. ms.), etc.

Des- existait aussi en moy-bret.: desesperifu « désespérer », van. désésspérein l'A. (disespereiñ, -rout Gr.) id., desespèr et disespèr « désespoir », Gr., désésspoire et disansspoire l'A., moy.-br. disesper. Gloss., 152, 178; — desordonet « désordonné », van. desordreu et disordreu « désordres », Gloss., 152, Buhé er s., 692, dizordreu, 20; léon. disordreni « désordonner », Gr., moy.-bret. disordren « désordonné », mod. id. Gr., Mo. ms., 211; — desheritaff et disheritaff « déshériter », Gloss., 179.

Cf. desoboissanç « désobéissance », Aviel 1819, I, 199, mais diaboïçzanz, disoboïçzanz, van. diobeïçzanz, Gr., diaboeissance f. l'A.; adj. moy.-bret. dioboissant, mod. disobeissant D, 60, disoboissant. Alm. du P. Gérard, 50, diaboïçz, disoboïçz, van. diobeïçzant, Gr., diaboeissantt l'A.; diaboïçza, disoboïçza, van. diobeïçzeiñ « désobéir ».

Gr., diaboeicein l'A.

- 9. Le changement contraire de di- en de- est très rare. On lit degare « excuse », Æl mad, Morlaix, 1836, p. 83 = digare, diare. En van., malgré la conservation d'anciens de- illatifs = gall. dy-, devenus ailleurs di- (Gloss., 148), le français peut être mis directement en cause dans la plupart des cas: delezet « laissé, dèlaissé », Choæs, 211 (dilézet Guerz. Guill., 45, inf. dilézel, 59), cf. délausquet « vous abandonnez », Choæs, 178 (part. dilausquet Guerz. Guill., 33, 102, Buhé er s., 162, etc.); déseh « il se dessèche », L. el lab., 82 (disséhein « sécher de douleur », Choæs, 211. cf. 210, etc.); denah « il refuse, dénie », Guerz. Guill., 102, etc.
- 10. Dans les composés avec des prépositions, comme a. ouz. oar, qui sont exclusivement celtiques, la forme dis- ne paraît

à aucune époque de la langue, sauf le cas où la préposition n'est plus reconnaissable, voir Gloss., v. diaznayout (dianaveet n'inconnum, B. ar s., 18, ar pez 20 dianaoudeka n'es qui est le moins bien connum, Combeau, dans Mil. ms., mais dishanaoudec n'ingratm, Miz Mari, 249, van. dizanaudigeh n'ingratitude, méconnaissancem, Châl., petit trée. disannve n'inconnu, étrangerm, Rev. celt., IV, 151, etc.). Cepandant on dit en Trég. dizarben n'aller à la rencontre (d'une bête échappée) n, léon. diarben.

11. Devant une voyelle, le bret. moy. n'a dis-, en dehors des emprunts, que dans disaren, variante de diaeren a déliera, auquel on peut ajonter disanc dianc alibre, dégagén, Rev. celt., XIX, 332.

Les exemples plus récents ne sont pas très nombreux; en dehors de disunyani «désunir», disunyanyez « désunion», disunyan « en discorde», Gr., etc., qui étaient exposés à l'influence du français, on peut citer: Disahellet «éhanché», diahellet «(charrette) dont l'essieu est rompu», diahelle sans essieu», Gr., diael Trd;

Disarat « terser, donner un troisième labour à la terre», Gr., dizarat Trd, dizara Gon. de arat «biner, donner le second labour» Gr., pet. tréc. dizarat « retourner la terre déjà labouréan; cf. léon. diaraden f. pl. ou «désagglomération, déroulement, achever de raconter longuement n, diaradenat f. id., diaradenna v. a. rdésagglomérer, dérouler, terminer, Mil. ms., cf. araden f. « trace longue de quelque chose que ce soit, agglomération, enchaînement, roulement, en araden veneziou am beuz da dremen «j'ai un long enchaînement de montagnes à passer; un seul sillonn, en araden am beuz great er park-se a j'ai fait un sillon dans ce champn; aradennad f. « toute chose prolongée et longue comme un sillon fait à la charrue; une grande quantité, en aradennad istoriou am euz displeget d'ezho e je leur ai conté une foule d'histoires»; aradenna v. a. et q. « garrer longtemps, être prolixe, diffus»; peu usité, Mil. ms., aradennad série Suppl. aux dict. 102, un aradennad menezou «une chaine de montagues», 57;

Dizeoni gôter l'écumen, Trd., dionnénni, Gr., etc., Gloss., 157;

dizizilia « démembrer », Trd.;

Dizahounet "qui n'a plus peur, rassuré", Trub., 26, dizaoun

esans peurn, Trd., cf. gall. diofn esans peurn;

Pet. tréc. dizanvein «déloger», moy.-br. dianhezet «(il est) partin; mod. diannez «sans meuble», Gon.; gall. diannedd «sans logement»;

Le Men a imprimé diacren; cette faute (corrigée pourtant aux errata) a donné lieu au diakren de Trd. La traduction «payer», qu'on trouve aussi dans mon Dict. étym., ne doit pas être exacte, diaeren ne répond au latin solvere qu'au sens de «délier», cf. Gloss., 159.

Pet. tréc. dizawelin « se mettre à l'abri du vent », Rev. celt., IV, 151, cf. diavela « enlever un sort, désensorceler », Trub., 146; « désinfecter », Trd; diavela, diaveli « empêcher le vent d'incommoder » Gr., diavela er javedad a reaz gant J. « il donna un soufflet bien appliqué à J. » Mil ms.; il faut ajouter diavelat v. a. « voir par avance, prévoir, juger par anticipation », diavel et diavelet s. m. pl. ou « prévision, vue des choses futures », ibid., mots que Milin. a écrits par w parce qu'il les rattachait à gwelet « voir », mais qui doivent répondre au franç. « éventer »; diavelouer m. « paravent », diavel « sans vent » Trd;

Van. disasscorne, disæssquerne « sans os », disasscornein « désosser » l'A., moy.-br. Diascorn Gloss., 161, mod. diascorn, diæsqern « sans os », diascourna, diascorni, van. diascornein « désosser », Gr.;

Van. diseucinein «désergoter», Châl. ms., disivinein «dessoler, ôter la sole d'un cheval, sans toucher à la corne du sabot» l'A., léon., disjvina Gr.

12. Même ceux d'origine française, comme: pet. tréc. diza plet « incommode, difficile à manier, en grand Trég. et Goello « désavantageux, d'un mauvais rendement, — disegal « inégal », Gr., disingal « non proportionné, Suppl. aux dict., 97, disegalded, disegalder « inégalité, Gr., etc., sont loin d'être en majorité.

On peut citer au contraire bien des mots d'origines diverses,

Gr.; comme:

Van. diamhalein « déballer », diamharrassein « débarrasser », diamharquein « débarquer », Châl. ms., léon. diamharqi Gr.; dialigein « désagencer » l'A., etc.;

Diangaji « dégager », Avanturiou, 43, diangach « libre, sans engagement », Rimou, 42, Aviel, 1819, I, 212; diarolli « désen-

rôler, Gr., diarrollein l'A.;

Diarc'hanta « désargenter (un objet) », Gr., diargandein l'A., diarc'hanted « (cet achat l'a)-privé de ses fonds », Suppl. aux dict., 96;

Diassur « non assuré, incertain (d'être sauvé)», Bah, 256;

Diamezek «sans voisin, désert, abandonné», enn diamezeka hentchou «dans les chemins les plus déserts» (Comb.), Mil. ms., cf. Gloss., 155;

Dianken «tranquille, sans inquiétude», Trub., 239, dihanken «(un être) impassible», 74, en em zihankenia «se tirer de peine», 57;

Dienkrez «sans inquiétude», Nik., 139, dihênkrez «sans re-

pentir, endurci (dans son crime), Trub., 51;

Dienterri «déterrer», Gr., diinteerrein «désenterrer», diincom-

brein «débarrasser (désencombrer)» l'A.;

Diostiza "perdre les pratiques", Suppl. aux dict., 9 h, diuz "qui n'use pas (d'an dillad, ses habits)", 60, etc.

Dans beaucoup de cas, dis- devant voyelle a une variante di-, même dans les mots d'origine française: disabusi, dia- « désbuser », disaccordi, dia- « désaccorder », disaprouï, diaprouff, van. diaproueiñ « désapprouver », disarma, diarmi « désarmer », Gr., diarmein l'A., disarm, diarm « sans armes », Gr., diarme l'A.; disaly, pl. ou « dissuasion », disalya « dissuader », Gr., dizalia paëa tailhou « détourner de payer les impôts », Trub., 211, en disalias « il le dissuada », B. ar s., 18, disalliein « déconseiller », dialliein « dissuader », Châl. ms., part. dialéet, v. divertir; disalyer pl. - yérien « celui qui dissuade », Gr.; dienouï, dienoï « désennuyer » Gr., diannaiein l'A., dizenoui Trd, pet. tréc. dizannuiein, voir Mélusine, v. 308, etc.

Les composés de di- dont le second terme est étranger manquent souvent, au contraire, de variantes dis-; particulièrement quand l'influence française n'a pu s'exercer de façon continue. Ainsi ac'hubi, du lat. occupare, a donné diéübi, diabui «débarrasser», Gloss., 16, 155, diaub «endroit qui n'est point embarrassé de trop de choses», diaubi «débarrasser un endroit, un lieu, ôter ce qui pouvait gêner», Rel ms. (entre diere et dieren); pa vezo dieub ann daol «quand la table sera débarrassée» (cette expression est de Plabennec), Mil. ms.; dieub «dégagé», Suppl. aux dict., 80; dieübed «débarrassé», Trub., 258, dieübet, 265; plus tard, un emprunt au français a donné disocup et diocup «désoccupé», Gr.

Le mot fort employé diéz «malaisé», moy.-bret. diaes, est un ancien hybride comme son vieux synonyme anaes; il n'a pas d'équivalent en dis-, répondant à l'angl. disease, v. franç. desaise, cf. cornique deses, deseys. L'anglais fournit bien d'autres points de comparaison; n'ayant pas de préfixe di- vivant, il a généralisé l'emploi d'un dis- qui ne peut être que d'origine romane. Le v. franç. employait aussi quelquesois la forme dis-.

- 13. Le bret. n'a presque jamais dis-devant d ou r, comme dans l'angl. disdain, disregard. Je ne vois, pour y, que disyalc'ha «débourser», Gr., disialc'ha, Trd.
- 14. Trois composés irlandais et gallois de \*di-, \*dē-, regardés comme remontant au vieux celtique, Urkelt. Spr., 143, Bezzenb. Beitr., XXI, 128, ont des correspondants bretons:

Moy.-br. dianaff «sans désaut, sans tache» = gall. dianaf, v. irl. dianim;

Moy.-br. diboell «furie, délire», mod. diboel «rage», Gloss., 162, diboell, pl. ou «rage, fureur, dérèglement, libertinage», diboell, van. id. «déréglé», Gr., dibouile «inconstant» l'A., etc., gall. dibwyll «insensé», irl. dichiall;

Moy.-br. dyners "faible, sans force", mod. dinera, van. dinera, Gloss., 172, gall. dinerth, id., irl. dinert "faiblesse".

On peut citer, entre autres rapports du même genre:

Moy.-br. dicuff "san's pitie, qui n'est pas doux", gall. des, v. irl. dichoim "immites" = "dictimos;

Moy.-br. dihaffal "sans pareil", dihatuall "dissemblable", gall. dihafal "incomparable", cf. v. irl. disamulatifar, gl. dissimulat.

Cf. Gloss., v. diloh, dimeulus.

15. Nulte part nous ne trouvons, en pareil cas, d's-constant après di-, shul dans la famille de dûmeganç « déshonneur, honte», Rel ms., qui, bien que se rencontrant seulement en bret moderne, doit être ancienne; voir Gloss., 181, Bezenb. Beitr., XXIII, 51. Mais le cornique seul a nússi s: dismigo, 'dysmigy "se défler, soupçonner ». L'irl. dimicih « déshonneur, mépris», mod. dimiliccin « mépris, 'reproche », O'Reilly — "di-mic-; le gall. dirmygu « mépriser », dirmig, dirmig « mépris », présente uite autre varlêté inattendue. On peut y soupçonner un mélange de "difyg-avec "diermyg-, cf. ermygu « üdorer, révérer », 'ermyg « vis-pect, honneur ».

Le bret. dismeg- serait-il de même un compromis entre diseget "esmeg-, de l'ancienne particule ex-, cf. cornouaillais espar «sin-

gulier, extraordinaire, Gloss., 222?

16. L'absence de mutation de l'm dans dismeg est à remarquer, en regard du v de disveuli « blâmer », Gloss., 171. On peut comparer dismant « défait, déliguré comme un malade l'anguissant », cornou. dismanto r bara « gaspiller le pain », Épenthèse des liquides, 38, gall. dyma ddismant echrydus ar vara « ici on gaspille terriblement le pain », dismannu, dismanu « disparatire ». Mais il est probable qu'ici dis- est pour le dys-intensif (brêt. moy. et mod. mann « rien »).

XIII. DEGOUTET, DIGOUTET, DIC'HOUTET, DIOUTET; DIC'HOUT; DIUOUST; DIGIZA; KIZ; DIBOURSAN, DIVOULSAN; DIBOUILHA.

- 1. Di- adoucit régulièrement une consonne musible soivante. Le moy.-bret. présente souvent aussi la lettre radicale, par orthographe étymologique: digoulmaff, digolmaffet dicoulmaff « dénotier », mod. digoulma, van. diglommeiñ Gr., -ein l'A., cornique degelmy, van. diglymu, digylymu.
- 2. L'hésitation n'est pas seulement orthographique, dans certains mots d'origine française. Ainsi en bret. moderne, à côté de

degoatet — Aegoate Mo. ms. 223, degoutas n'il dégoates B. ar s. 27, on trouve l'infinitif digouta 23, avec préfixe breton, et dichouta, van. dioutein Gr., dioutein Chal., diousstein l'A. id., dichout n'eservice) dégoatant, répugnant n El 103, et même diudust n'insipiden Ch. ms., avec v analogique, cf. devout na savoir n, Gloss. 11, etc., mots complètement bretonisés.

On dit en petit Treg. degizañ et dic'hizañ, dic'hijañ « deguiser »; le moy.-bret. diguisass est une sorme interméditire, = mod. diguiza, van. diguizeiñ Gr., diguisein l'A. (Châl. ms. a deguisein

%contrelaire »).

3. Le simple existe en breton dans ces deux cas: tréc. gout regotit, van. gousse l'A.; moy.-br. guis «goise, laçon». Mais il arrive aussi que le simple manque plus ou moins complètement: diroba «dérober, voler» Mil. ms., moy.-br. dirobaff. Cela n'empêche pas toujours la mutation, si elle est possible: digoncertet «déconcerté» Av. 1819, 1, 203; van. diorgein «dégorger» l'A., Châl. (cf. Gloss., 280); un deen libr', un deen divarrass' (l'étude des mathématiques requiert) un homme tout à soi Châl. ms., v. Vequérir, — Trunç. débarrassé; pet. trêc. diboursañ et divoulsañ «dé-bourser».

Dibech «dépêcher, se dépêcher» Gr., vient de ce mot franç., et non de peich, pich « piège» Gr., qui a peut-être la même origine.

- 4. Une analyse plus clairement fausse est supposée par dibouilla « dépouiller », libouille pl. ou « dépouille » Gr., le type roman étant de spoliare; bien que le Vocabulaire du Haut-Maine, du comte de Montesson, 3° éd., 1899, regarde dépouiller comme composé de pouiller « habifler ». M. Dottin, Gloss. des parlers du Bas-Maine, donne : pouiller « revêtir », pouillement « vêtement complet ». Le P. Grégoire a déjà pouiller « vêtir un habit ». Ce mot a été extrait de dépouiller, sous l'influence peut-être de pouillerie, que Grégoire explique « lieu où on met les habits des pauvres dans un hôpital », mais qui vient réellement de pou, cf. marseillais pesouiero « pouillerie, pouillis, lieu où il y a des poux; endroît habité par des mendiants, mauvaise auberge », Mistral, etc.; la traduction bretonne, lastèrez se rattache de même à lastez « vermine ».
- 5. Une conséquence de l'alternance de digizan et dic'hizun, c'est qu'à côté de giz = guise, on a une variante kiz, que supposerait digizan si c'était une formation purement bretonne, et qui existait des le moy.-bret. (quis).

Le k est même donné seul par Le Pelletier dans dikisa « désigurer, déguiser », en-em-dikisa « se déguiser »; Rel ms. n'a également que dikisa, en em dikisa. Mais les détails où entre Le Pelletier montrent qu'il était influencé par cette idée, qu'on écrivait autrefois dicquis le mot que lui-même note pour cette raison dikis « diforme, désiguré, déguisé; étrange, déréglé, démesuré, énorme». Or de deux autres citations saites par lui-même, il résulte que le moy.-bret. écrivait cet adjectif par un g (il a transcrit dyguys et dighis, cs. Gloss., 169). En parlant de dicquis, il avait très probablement en vue le passage donné par lui, s. v. mic, où il rend dycquys par « extraordinaire », traduction d'ailleurs peu admissible, voir Gloss., 191.

- 6. La distinction des emprunts et des mots d'origine celtique ne peut pas rester toujours sentie par les Bretons; c'est une cause d'incertitude pour ces sortes de mutations. Une autre est l'échange fréquent de di- et dis-.
- XIV. DISOLO, DISUYNCALL, DISGUBLY, DISGROABT, DISGLAU, DIZOLBBIN, DISOLFI, DISGWALC'HI, GOLFAZ, DISGWAR, DIZORBIN, DISSCRUNIBIN, DISCROIGNBNT.
- 1. Après dis-, l'initiale ne se trouve adoucie en moy.-bret. que dans disolo « découvrir, découvert », dissolo, disoloet « découvert », mod. disolo, disoloët Gr., tréc. dizolo id., disolo, disolei, van. disolo disoleiñ « découvrir » Gr., dizoléin, dizolo Châl., et disuyncall « récalcitrer, frapper du pied comme le cheval », mod. disvincqa, -qal « regimber », disvyncqa, -qal « ruer », -qadenn « ruade », disvincq « regimbement », marc'h disvyncqer « cheval qui rue » Gr. Je ne connais pas d'autre exemple ancien de dis- devant (g)»-
- 2. On peut cependant comparer le cas singulier du moy.-br. disguely guen « bâiller», notation saussement étymologique de \*disveligen, métathèse pour dislevi gen (attesté depuis le P. Maunoir). Le gall. dylysu gên montre le préfixe do-; le bret. a, soit do-s- gall. dys-, soit dis- par consusion avec di- (cf. Gloss., 178, 179¹).

Au lieu de l'article Dislevighen, et Dislevihen de Le Pelletier,

Roussel ms. porte, entre diskiant et dislonca:

Disclavi «bâiller, ouvrir la bouche par assoupissement»;

Disglavi yen « oscitare », dislevighen;

Disc'hlavi, disglavi «se mettre à couvert de la pluie, passer la pluie à couvert»;

Beza en disc'hlao «n'être pas sous la pluie»; Aman eo disc'hlao «il ne tombe pas de pluie ici».

Ces lignes doivent être prises, je crois, moins pour un garant sérieux de l'existence des prononciations disclavi et disglavi yen,

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Le Lexique admet une étymologie populaire par lés «lieue», qui me semble loin d'être probable.

que comme l'essai inavoué d'une absurde étymologie, de dislevighen par disc'hlavi (on peut comparer une association contraire d'idées, dans la phrase populaire sur un nez retroussé: «Il pleut dedans»). La préoccupation étymologique de l'auteur se trahit encore par les syllabes ihen qu'il a jetées machinalement en marge de la dernière ligne citée (velléité de rapprochement avec le mot qu'il écrit ien «froid»?).

3. Il faut ajouter aussi en moy.-bret trois verbes où gwr-était devenu grw-, ce qui est resté intact, et un mot où gl vient de gwl-:

Disgroaet « défait », etc.; disgruyat « découdre »; disgruizyaff

« arracher », disgruizyennet « déshérité »;

Disglau « essauue de maison, 1. cindula ».

Ce sont, d'ailleurs, les seuls exemples anciens de dis- suivi de g.

4. La langue moderne n'a aucune hésitation pour disolo, dizolo. Un cas semblable est le van. dizolhein «essonger», dizolheit «délavé, essongé» Châl., disolheit guet er glaü «(la terre est bien dégraissée et) délavée par les eaux» Châl. ms. v. dégraisser, dizolhein «essanger» l'A., disholhein, disolhein «essanger, tremper et laver le linge pour le mettre à la lessive» Gr., haut-cornouaillais dizolc'hô, de guëlc'hi, goëlc'hi, van. golhein «laver» moy.-bret. guelchiff, part. golchet. Le premier h de disholhein doit être une addition orthographique.

Une forme de ce verbe en Léon ou en basse Cornouaille se cache, si je ne me trompe, dans disolfi, part. disolfet «pleurer» Grég. (l'auteur écrit autrement diçzolvi «dissoudre», diçzolvet, diçzolf «dissous», auquel on pourrait penser aussi). Sur l'échange de c'h et f, on peut voir Gloss., 377, 378; Notes d'étym. 22, 23. Le moy.-bret. golfaz «battoir», mod. golvez Maun., colvaz pl. you et colvizyer, golfaz pl. you, golfez pl. you Gr., golvez, golvaz, pl. golvizi, golvezier Pel., golvez pl. golveziou, golvizi, golvezier Rel ms., pet. tréc. golvas f. pl. golvajo, vient de "golc'h-vaz, cf. Ztschr. f. celt. Philol., I, 243.

5. Par ailleurs le bret. moderne a, pour dis + gw, plusieurs traitements différents.

Le Gon. donne disgwinka et diswinka «ruer»; Troude, diswinka et disgwinka, disgwinkal, en préférant la seconde prononciation comme «plus conforme au génie de la langue, ce mot n'étant pas composé». Il entend par là sans doute que dis- ne change pas le sens du simple gwinka, ce qui ne serait pas une raison; d'ailleurs cela n'est vrai que partiellement. Dis- n'exprime pas ici une néga-

tion, mais une différenciation : pet. tréc. gwignqual ha de

ruer à plusieurs reprises, de côté et d'autre ».

Mil. ms. donne en haut Léon disgwalc'hi « laver le linge b c'est une formation voisine de dizolhein, disolfi. Cf. di « insatiable, vorace », disgwalc'h a galoun (de cœue ins dans Combeau, Mil. ms., divoalc'h, divoalc'hus Gr.

Grég. a aussi : disvél « obscurité », disvèll » lieu caché, lieu en disvel « dans l'obscurité », en disvèll » en cachette »; divelle sible »; Le Gon. : diswél m. « ténèbres, obscurités », et disg « eaché, secret, invisible; s. m. lieu caché, lieu secret » diswel et mieux disgwel : en disgwel » en cachette »; disgwel lieu caché ».

Voici d'autres exemples :

disvea, divea, van. diveciá « détordre» Gr., disgwéa, dive disgwea, divea Trd.; dive., dive « détors, qui n'est pas tor disgwe, dive Trd.; à S'-Clet dizwéañ « riposter»;

disvir " infidèle " Gr., disgwir " faux, inexact ", disgwir

fidèle, déloyal a Gon.;

disgwar adroit, sans courbure, disgwara redresser était courbé? Pel. v. gwar; digoār adroit, le contraire ators, digoāra et dihoāra adresser, rendre droit? Pel., dischoar adroit sans courbure, disgwara redresser était courbé, équarrir, aligner, Rel ms. v. gwar; dihoar adroit, équarrir le contraire de goar ators, tortu, voûté, dihora, digoara aredresser, décourber, dichoara aé rendre droit; ne vezo biquen calvez mat an ini ne oar dischoacelui qui ne sait pas équarrir le bois ne sera jamais bo pentier, (cette phrase est évidemment un distique proverms.; disgwar adroit, qui n'est pas courbe, disgwara are rendre droit. Gou.;

dizware a sans abri a, pet. Trég.;

disc'houlou "obscurité a Gr. (peut-être fait d'après an

On voit que les principaux représentants modernes de gw-sont : disw-, disgw-, disc'hw-; diw-, dic'hw-, digw-; nier, s'il n'est pas purement orthographique, est dû à l'in de disgw-sur diw-.

6. Dis-+-g(w)r- ou -g(w)l- peuvent donner dans la moderne disgrw-, disgl- comme en bret, may. (\$ 3), ma des formes différentes:

Disc'hreet a délait a Gr., discrocitt VA.; disgraen s. f. a

(Combeau) Mil. ms.;

Disgriet a déconsu a Mana., disc hryat, disc hruyat, van. d disourgein a décondre » Gr., disouriein, -riatt l'A., disouriet, d id., dizouri, disouriadur « découture » Châl., pet. tréc. dizwri « décousu », van. dissroui, disouri l'A., etc.;

Disgrizienna « déraciner » Maun., disc'hrizyenna, disc'hruizyenna, disc'hrizya, van. dihouryenneiñ, tréc. disc'hryennañ, disouryennañ Gr., diouriennein l'A., Châl.;

Disc'hlao, disglao, lec'h disglavec, van. dilaŭ «abri à couvert de la pluie » Gr., dislau m. l'A., disglava, disc'hlavi, van. dilaŭeiñ, dihlaŭeiñ «se mettre à l'abri de la pluie », disc'hlavyer, pl. ou «parapluie » Gr., disslaouerr m. pl. -ouerion l'A.

7. Ce dernier mot n'est pas tout à fait dans le cas des autres; le breton n'ayant gardé aucune trace du premier w du gall. gwlaw « pluie », disglau peut passer pour un exemple du traitement ancien du g simple.

Cf. van. disronnein « démailloter, déplier, dérouler » Châl.; dissronnein « dérouler, développer » l'A.; Châl. ms. a (avec dishrounein, disrounein et digrounein, cf. v. debaler), une variante diourronnein, comme si gronnein avait subi l'analogie des mots venant de gwr-; on peut comparer dic'houlaza, tréc. -zañ, van. dihoulaheiñ « délatter » Gr., dioulahein l'A.

Ceci montre qu'après dis-le g peut rester ou dévenir c'h, h, ou disparaître. Cf. van. dizorein « réchausser le sour » l'A., pet. tréc. disôreign eur poser « saire bouillir de l'eau avec des herbes vertes, etc., dans une marmite (en sonte), avant de s'en servir pour la première sois », de gorein « chausser»; disc'hlac'hare « il consolait » Kant. Z. V. 29, dic'hlac'har « console! » Miz. Mari 223; un dislan, ur ster dislanniet « débordement de rivière », dislan deur « dégorgement d'eaux », dislan en deur « déluge », dillan « inondation », dillaniein « inonder », linsat deur dilan « ragas d'eau » Châl. ms., voir Gloss. 257, 745, etc.

8. Un autre traitement moderne de g après dis-consiste à le rensorcer en k: van. discreyneiñ «égrener» Gr., discreinein Châl., disscruniein, disscreinnein l'A., voir Gloss. 605, cf. n° XII, 7.

Cf. discroignent "ils grinçaient (ho dent des dents)" Nouelou, 553, disgrogna-e-zent "montrer ses dents, en riant, ou en menaçant et grondant, comme font les chiens" Pel., disgrogna e zent id., disgrougnal "montrer ses dents" Rel ms.; diskrougna v. a. "montrer les dents en menaçant"; diskrougner he zend ou he rastell "homme à menaces ridicules", parfois ce mot a le sens de "rieur qui montre les dents" Mil. ms. Il doit y avoir là mélange de deux mots: moy.-br. scrignaf, scrihnal "grincer (des dents)", tréc. skrignañ, etc. Gloss., 615, 616, cf. skrignein e hrant get er blijadur ou dès "ils rient de plaisir" Buléon, Hist. sañt. 126, et mod. groignal "grogner" Gr., groign "action de grogner" Nl. 553. Moal donne

disgrougnal et skrignal « montrer les dents (parlant de chiens)», p. 209. On lit he zend diskrignet « grinçant des dents », Trub. 55.

# XV. SCRUNIBIN; SCLOBBET; BANVA, DIBAVA; HBLLET; ARC'HENNA; HAMPEBIN.

1. Un équivalent de disscruniein est scruniein Châl., qui n'en vient pas phonétiquement. C'est une aphérèse, savorisée par le franç. e(s)grainer.

Cf. van. schoeret é «(la jument) a pouliné», à côté de digloereis

"éclore" Gloss., 605, disselorein l'A.

2. La suppression de di- peut avoir lieu dans d'autres conditions (Rev. cell., XXII, 76-78):

Van. forhein « priver, sevrer », de diforhein « séparer »;

Rañva, rañvat « sérancer », de dirañva « égrener »; diranva ou dirava al lin « ôter la graine de la tige du lin » Rol ma,;

Van. hellet d'er séhet « mort de soif », de dihelhet « essoufflé ».

On peut ajouter arc'henna «à l'île de Batz, signifie: tirer soulier et bas, c'est-à-dire aller pieds nus» Mil. ms., de diarc'hen, diarc'henna « déchausser», diarc'hen « déchaussé, qui a les pieds et les jambes nues» Rat ms.

Cf. en franç. plumer, etc.; Gloss., 109, 101.

3. Le sens du mot ainsi extrait peut aussi être contraire à celui du composé: van. hamprein en esquen dihampret « remettre un os disloqué», de diamprein, divambrein « démembrer », Rev. cell., XXII, 77.

É. ERNAULT.

# ÉTYMOLOGIES.

## Οφείλω.

A côté du verbe δφείλω, le grec nous présente un verbe δφέλλω dont les dictionnaires font habituellement un article séparé. Qu'il faille voir là deux formes d'un seul et même verbe, c'est ce qu'aucun linguiste ne mettra en doute. La différence est la même qu'entre κτείνω et κτέννω, entre Φθείρω et Φθέρρω. L'embarras commence seulement quand on passe au sens. En effet, δφέλλω signifie « augmenter, accroître, profiter»; δφείλω signifie « devoir, être endetté». L'écart de signification est grand : je ne crois pas qu'il ait été expliqué jusqu'à présent.

Buttmann et Bensey supposent une ellipse. On aurait dit d'abord χρειος δΦέλλειν «nourrir une dette». Puis, χρειος ayant été sousentendu, le verbe, prenant pour lui la valeur de la locution en-

tière, aurait signifié «devoir».

Admettons, si vous voulez, que l'explication est ingénieuse : mais j'ose dire qu'elle n'a rien de convaincant. Peut-être, à observer les différents emplois du verbe, en trouverons-nous une meilleure.

Comme les deux savants que nous venons de nommer, c'est de l'idée «augmenter, accroître, profiter», que nous partirons. Ce sens, nous le trouvons, par exemple, chez Homère, en parlant d'un cheval de course dont l'ardeur augmente à mesure qu'il approche du but:

δφέλλετο γάρ μένος ή ύ

Homère emploie le même mot dans un récit où il est question d'une maison dont les biens s'accroissaient rapidement.

αίψα δὲ οίκος ὀΘέλλετο 2.

Il s'emploie aussi d'une augmentation de peine et de travail. Agamemnon avait offert un sacrifice à Zeus, mais le dieu, tout en acceptant le présent, augmente le poids peu enviable de l'épreuve:

λλλ' όγε δέπτο μεν Ιρά, πόνον δ' άμεγαρτον όφελλεν.

1 11., XXIII, 524.

<sup>2</sup> Od., XIV, 233.

ném. Ling. — XII.

C'est encore τόνος «la peine, la disgrâce, le malheur», qu'on trouve avec εφέλλειν à un autre endroit de l'Iliade (XVI, 646).

Les commentaires expliquent dans ces vers δφελλεν par ηύξανεν.

Citons encore le vers où il est dit que Jupiter élève les uns, abaisse les autres.

Ζεύς δε τιμήν άνδρεσσιν όφελλει τε μινύθει τε 1.

Jusqu'à présent, rien n'annonce l'idée d'une dette ou d'un devoir. Mais nous allons la voir paraître en considérant un certain nombre de locutions où figure notre verbe.

Αίθε (on είθε) ἄφελες. Ως ἄφελες. On simplement ὅφελον.

Ulysse, débarqué avec ses richesses sur une terre inconnue, s'écrie qu'il aurait eu profit à rester chez les Phéaciens :

Ηή δὲ χρήματα ωολλά Θέρω τάδε; ωή τε καὶ αὐτὸς Ηλάζομαι; αἰθ' ὁΘελον μεῖναι ωαρά Φαιήκεσσιν.

llélène, faisant un retour sur sa destinée, se soumet à la volonté des dieux. Mais elle aurait gagné à être la femme d'un meilleur époux.

Αύταρ έπει τάδε γ' ώδε θεοί κακά τεκμήραντο, Ανδρός έπειτ' ωφελλον άμείνονος είναι άκοιτις.

Quelques vers plus haut, c'est à son mari qu'Hélène applique le même verbe. Comme il s'est éloigné un peu rapidement du chainp de bataille, elle lui dit qu'il aurait mieux fait d'y laisser sa vie:

> Ηλυθες έκ πολέμου — ώς ώφελες αὐτόθ' όλέσθαι, Ανδρί δαμείς κρατερώ, ός έμος πρότερος πόσις ήεν.

A ce même l'aris, Hector n'épargne pas les reproches :

Αίθ' δφελες άγουδς τ' έμεναι άγαμός τ' άπολέσθαι '.

Il aurait mieux valu pour toi, lui dit-il, ne pas venir au monde ou mourir sans avoir connu l'hymen.

Le regret, quand il est porté à son plus haut point, fait dire aux hommes, comme on vient de le voir, qu'il eût été préférable pour eux de n'être pas nés: ως μη ωφελλε τεκέσθαι 3. Et ailleurs: Τω μη γείνασθαι δφελλον 1. Encore aujourd'hui nous ne sommes pas surpris d'entendre dire: «Il aurait mieux volu pour moi n'être jamais venu au monde.»

<sup>1 /1.,</sup> XX, 242.

<sup>· //., 111, 4</sup>o.

<sup>3</sup> *II.*, XXII. 481.

<sup>4</sup> Od., VIII, 319.

C'est surtout après coup, et instruits par l'expérience, que les hommes reconnaissent quel eût été leur intérêt, ce qu'ils auraient eu profit à faire.

Antiloque, vainqueur dans les jeux, s'adresse à son concurrent malheureux, et lui dit qu'il aurait eu avantage à mettre les dieux de son côté:

άλλ' ώφελεν άθανάτοισιν Εύχεσθαι....

11., XXIII, 546.

Protée fait la même réponse à Ulysse. Son intérêt eût été de ne point s'embarquer sans offrir un sacrifice à Zeus et aux autres dieux :

> Αλλά μάλ' ώφελλες Διί τ' άλλοισίν τε Seοῖσιν Ρέξας ἰερὰ κάλ' ἀναβαινέμεν.

Par quelques-uns de ces exemples, le lecteur a déjà pu voir comment δΦέλλω est en train de changer de signification. Ce que nous aurions eu intérét à faire, c'est ce que nous aurions dû faire. C'est d'abord le devoir considéré au seul point de vue du profit : mais peu à peu, l'idée se généralisant et s'élevant, c'est le devoir au point de vue de l'obligation morale.

Ménélas, étant la cause première de la guerre, devait être parmi les chess le premier à la fatigue.

Νύν δφελεν κατά σάντας άριστηας σονέεσθαι 1.

Jupiter, n'ayant accordé à Achille qu'une vie si courte, devait au moins lui accorder une vie glorieuse.

Τιμήν σέρ μοι όφελλεν Ολύμπιος έγγυαλίξαι .

Puis, par une restriction du sens, de l'idée générale du devoir on est passé à l'idée particulière de la dette. En ce sens il a donné δφείλημα, δφειλή, δφειλέτης. Seulement, comme on avait deux formes pour le verbe, δφείλω a élé préféré pour exprimer ce dernier sens : il s'est peu à peu séparé de δφέλλω, et le souvenir de leur commune origine s'est perdu. Il est inutile de citer des exemples : les inscriptions en fournissent en grand nombre. Δεχαπλάσιον δφειλέτω... Ην τις δφείλων γ' έξαρνῆται... Την προϊκα δφείλειν ἐπ' ἐννέα δδολοῖς, etc.

Ceci rappelle par certains côtés l'évolution des sens du verbe allemand dürsen, comme l'a donnée M. de Saussure dans ces Mémoires. Des deux parts, on en peut tirer une leçon de morale

¹ *II.*, X, 117.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Il., I, 353.

en même temps que de sémantique: outre un remarquable exemple de bifurcation des sens, on y trouve la preuve que l'idée de l'intérêt, suffisamment épurée, peut conduire à la notion du devoir.

Une observation pour finir. Les dictionnaires, qui traduisent εφελον par «plût à Dieu, plût au ciel que», donnent bien le sens général de la locution, mais nous laissent dans une complète ignorance sur son origine. Ils traduisent, mais ils n'expliquent pas.

#### Ηλιχίη.

Dans la langue d'Homère, à côté de mots qui nous reportent aux temps les plus anciens, on en trouve d'autres qui révèlent déjà une organisation régulière, pareille à celle de nos sociétés modernes.

De ce nombre est le mot ilizia «âge».

Priam, témoin du traitement indigne qu'Achille fait subir au cadavre d'Hector, s'écrie qu'il veut aller supplier cet homme cruel, s'il n'aura pas quelque respect pour l'âge et quelque pilié pour la vieillesse.

Λίσσωμ' άνέρα τοῦτον άτάσθαλον, όδριμοεργόν, Ην ωως ήλικίην αίδέσσεται ήδ' έλεήση Γήρας.

(II., XXII, 419.)

Quelle est l'origine de ce mot?

Hλικία est un substantif dérivé du pronom πλίκος, lequel est de la même famille que τηλίκος et τηλίκος. A la base de ces mots, il faut supposer sans doute d'anciens pronoms τηλις, τήλις, τήλις, lesquels ont été allongés du suffixe adjectif κος; nous les retrouvons sans cette addition dans les pronoms latins talis et qualis.

Hλίπος correspond, pour le sens comme pour la forme, au latin qualis. Il marque la similitude d'une façon générale, qu'il s'agisse de l'aspect extérieur, de l'air du visage, de la stature, ou de quelque autre attribut du corps ou de l'esprit. Il marque en par-

ticulier la similitude de l'àge.

En ce sens, il est plus sréquemment employé sous la forme ἢλιξ. Platon, dans le Phèdre, cite un proverbe équivalant au latin: par pari gaudet. Ηλικα τέρπειν τὸν ἢλικα. Il donne ailleurs la gradation suivante: ὁμοίους, ὁμοεθνεῖς, πολίτας, ἢλικας, συγγενεῖς.

C'est ce nalicos ou naix qui a donné le substantif naix qui, pour le procédé de formation, peut être comparé aux mots français qualité, quantité. Il s'est spécialisé dans le sens d'âge, ce qui,

en soi, n'a rien d'étonnant. C'est ainsi qu'en français qualité est devenu un synonyme de noblesse. Mais ce que nous voulons faire remarquer, c'est qu'une expression de ce genre, pour arriver à cette signification spéciale, suppose une terminologie déjà arrêtée et précise.

Il est vrai que chez Homère hauin ne se trouve qu'une seule fois, et dans un passage qu'on a des raisons de considérer comme n'étant pas des plus anciens. Il n'en est pas moins curieux de trouver dans Homère un mot qui sent déjà sa langue adminis-

trative 1.

## Ηρίον.

Parmi les nombreuses particularités qui assignent au XXIII° chant de l'Iliade, où sont décrites les funérailles de Patrocle, une date relativement récente, il faut compter la présence du mot πρώϊου pour désigner un tombeau. Non seulement l'expression ne se retrouve en aucun autre endroit des poèmes homériques, mais la forme sous laquelle elle se présente a quelque chose de moderne. Ce n'est pas πρώϊου, ni πρῷου, ni προῖου (forme béotienne); c'est πρίου.

Κάδ δ' άρ' ἐπ' ἀκτῆς βάλλου ἐπισχερώ, ἐνθ' ἄρ' Αχιλλεὺς Φράσσατο Πατρόκλω μέγα ήρίου, ήδὲ οἶ αὐτῷ.

La résolution en i de la diphtongue, ainsi que l'absence d'aspiration, ont fait que les commentateurs alexandrins pensèrent à ἔρα « la terre». Mais c'est bien d'un heroum qu'il s'agit.

#### L'ADJECTIF HUS ET SES COMPOSÉS.

De l'adjectif #0s «bon», il est resté dans la langue deux composés qu'on n'a pas reconnus complètement jusqu'à présent.

1° ένηθε ou ένηθε. Ce composé n'est plus employé qu'au génitif ένηθος et à l'accusatif ένηθα. Les scoliastes l'interprètent par σύφρων, άγαθός.

Δε φάτο γήθησεν δε πολύτλας δῖος Οδυσσευς, Χαίρων ούνεχ' έταῖρον ένηέα λεῦσσ` ἐν ἀγῶνι.

(Od., VIII, 200.)

Cf. Iliade, XIX, 342; XXIV, 422; XV, 138; Odyssée, I, 393. Quelques éditeurs d'Homère ont voulu identifier le génitif énos avec la forme pronominale éoso. Je crois inutile d'entrer

<sup>&#</sup>x27; Il est d'ailleurs possible que dans ሕλιξ nous ayons, comme dans plusieurs autres mots d'origine pronominale, le confluent des thèmes pronominaux sa et

dans cette discussion, pour laquelle je renvoie à un article de Buttmann<sup>1</sup>.

Quant à l'étymologie, des explications assez bizarres ont été présentées. On a pensé au substantif ἀἐτας «amant», ou bien on a rapproché προσηνής «favorable». Cependant le composé ἐνηθε ou ἐνηθε est parsaitement régulier, étant sormé comme ἔνθερμος, ἐγχρατής.

2° ωρηθε, ωρηεία, ωρηθ. La déclinaison complète existe. On a, par exemple, l'accusatif ωραθν, le génitif pluriel ωραθον. Au sujet de l'élision de l'o du préfixe ωρο, comparer ωρηνής, ωράν.

De ωρηθε, le dialecte dorien a fait ωραθε. Puis, au moyen du suffixe 10, il en a tiré l'adjectif ωρα-10-5, ωραθος, qui a passé dans la langue générale et qui a donné ωραθτης «la douceur».

C'est ainsi que dans ces mots si usités subsiste l'adjectif homérique vios. Il faut donc renoncer à l'étymologie sanscrite pri «réjouir».

Michel BREAL.

1 Lexilogus, 1, 86.

# ÉTUDES

# D'ÉTYMOLOGIE BRETONNE.

(SUITE.)

XVI. DIPORCH, DIFORCH; DIFOCH; DIRATKONT, DIGOURS,

1. Le bret. a trois mots voisins de forme et de sens : diforc'h,

diforch, difoc'h.

Le premier seul se trouve en bret. moyen. On consondait alors graphiquement c'h et ch, mais à désaut de variantes propres à ch (comme chy-, chi-, j), les rimes peuvent nous renseigner sur la

prononciation.

Diforch rimait anciennement, 1° en orc'h: diforch diouz morchet (je ne puis) «sortir d'inquiétude», J. 192, cf. P. 154; 2° en orf: eneff ha corff pan difforchas, P. 92 «quand son âme se sépara de son corps», litt. «quand elle se sépara, àme et corps» (la traduction «quand elle partit en corps et en âme», Poèmes bretons, p. 37, est inconciliable avec la suite du texte et avec sa source latine, p. 136-140); 3° en oc'h, P. 204:

Dren levenez a quemersoch En ho coff glan pan en santsoch Ouz queflusqui ha treiff en och, Hac ez voe nau mis hcp difforch.

H. de la Villemarqué a traduit : «Par la joie que vous prites à le sentir tressaillir et tourner dans votre chaste sein, et que vous eûtes neuf mois, sans accident.»

L'auteur de ce texte n'était pas plus scrupuleux sur la qualité que sur la place des rimes intérieures : levenez, quemers-och; glan pan en san-tsoch; questusqui[f] ha treisf en och; aussi n'y a-t-il pas à poser, pour rimer à mis, une variante hypothétique \*disforch. Pour les finales, il était plus exact; au point de vue des consonnes, il n'y a dans son poème qu'une faute : c'est levenez bras rimant à soulace, P. 214. Mais je crois que bras ici remplace acc, erreur amenée par an ioae bras à la strophe suivante.

Faut-il donc admettre qu'il ait voulu employer un autre mot en

oc'h, \*diffoch? Non: le moderne difoc'h est trop loin pour le sens. Il a simplement admis par exception une rime finale inexacte, du moins dans la prononciation courante (cf. Epenth., \$ 17, 18). C'est ainsi qu'on trouve, dans un autre poème qui peut être du même auteur, aer rimant en el, P. 65; cf. Rev. celt., XXI, 141.

2. Le sens général de ce radical diforch en moy. bret. est « sé-

paration, division».

Le P. Maunoir donne difforc'h diouz vr crouadur «avorter», acception qui rappelle le passage de P. 204, cf. Grégoire : diforc'h divar bugale «avorter»; lacqût da diforc'h «faire avorter»; diforc'h «avorter, parlant d'une bête»; diforc'hidiguez, diforc'hidiguez divar bugale «avortement, fausse couche»; Pel. et Rel ms.: difforc'h «avortement»; difforc'ha «avorter»; Pel. : difforc'hidiguez diforc'h «la jument avorte»; Le Gon.: diforc'h m. «avortement, surtout des animaux»; diforc'ha, diforc'h «avorter»; diforc'hidigez, f., «avortement».

Cet auteur traduit aussi diforc'ha, diforc'h « dissoudre, décomposer», et diforc'hidigez « dissolution, décomposition». Il a pu prendre cela à Grég., qui donne : diforc'ha « diviser, partager», (avec un exemple); diforc'hidiguez « divisibilité»; diforc'hidiguez a zimizy « divorce, dissolution entière du mariage»; diforc'hapl « divisible»; diforc'hted, pl. ou « division». Cela a tout l'air d'archaïsmes.

en Léon.

Le dialecte de Vannes fait, au contraire, un grand usage de ce sens général : diforhein « distinguer, discerner, trier, séparer, mettre à part » Chàl., bas van. diforc'h Loth; difforhein, difforh « distinguer, mettre à part, détacher (des soldats) », difforh, m. « distinction, exception », l'A., etc., mais non de l'acception spéciale du léonais, bien que Grég. donne en van. diforhein « faire de fausses couches », et Troude : diforc'hein, v. a. « avorter ».

L'origine de cette samille est "dis-furcare, cs. lat. bifurcus; ital., bifurcarsi « bifurquer ». Le Lexique voit dans le léon. diforc'h « avortement », un « euphémisme grossier », = « désourchement, violent écartement des jambes », ce qui est peu probable. Diforc'h - exprimait aussi en moy.-bret. d'autres séparations sâcheuses, comme diforch diouch an seiz « schisme »; diforchidigaez a dimiziff « divorce »; c'est cette nuance qui a prévalu en Léon, tandis que le vannetais maintenait l'acception primitive « mettre à part », et admettuit même l'idée savorable qui peut en résulter, comme dans le sranç. distinguer : un doctor, mestr' er reral, unan disorhét é « c'est un chien au grand collier », Châl. ms.; hi e zou en dissorbage en hani en dès hi engehented « she is the choice one of her that bare her ». Celt. Hexapla, vi, 9.

3. Grég. donne encore : diforc'h « perdre sa forme », van. diforheiñ (avec renvoi à « fausse couche »); diforc'h « défigurer, contrefait, difforme »; et Gon. : diforc'h « difforme, laid, contrefait, défiguré, mal fait »; diforc'hted, m. « difformité, laideur, état d'une personne contrefaite ». Le Lexique assimile ce second diforc'h « difforme » au moy.-bret. difurm, du franç. difforme avec contamination de diforc'h « avortement ».

Le moy.-bret. avait aussi difform «difforme», Gloss., 167, mais ce mot est complètement distinct des deux diforc'h. Quant au second de ceux-ci, bien qu'il ait subi l'influence du premier, il en

était aussi tout différent.

4. C'est ce que prouve Grég. lui-même; car il a aussi diforgea « défigurer », van. diforgeiñ; et diforch « contrefait; malicieux »; « difforme », van. id.; diforchted « difformité », et van. diforget « défiguré ». Pel. donne difforch « vilain, mal-bâti, mal-otru », en ajoutant qu'« il est peu en usage »; Rel ms.: difforch, par ch français « mal fait, mal bâti, vilain, malotru »; Troude: diforch, diforj « laid, difforme (parl. des personnes) »; « déformé (parl. des objets, comme les chapeaux, etc.) ». M. F. Vallée m'apprend qu'on dit marc'h diforch « cheval qui n'a pas une jolic forme »; labour diforch « travail mal réussi ».

En van., on trouve: diforge «difforme, rebours, mal bâti» Chât., diforch' «(homme) contresait; rebours»; ho diforch «(voilà un habit qui) vous engonce trop»; disforchet «désiguré»; disforchet é «qu'il est désiguré», Ch. ms.; disforge «informe; contresait, disgracié (à gorff ou à isspritt de corps ou d'esprit); malotru, impertinent; impertinemment»; disforge «dissorme; maniéré»; geste disforge «contorsion», guir disforge «barbarisme», deviss disforge «coq-à-l'âne»; disforgein «désigurer; dissorme, rendre ou être dissorme»; disorgeadur, m. «dissormité»; dissorgeadur «impertinence» l'A.

Pel. regarde difforch comme corrompu de diforc'h «avortement», ce qui n'a rien de convaincant. Cependant la même association d'idées a produit un esset inverse dans Châl. ms., qui traduit «avortement»: difforch' ur c'hrouadur; «avorter»: difforgein; «avorton»: un dra difforch'. Cette dernière expression veut dire en réalité: «une chose difforme».

5. Grég. donne comme suranné forh « forme, figure », qu'il a sans doute extrait de son van. diforheiñ « perdre sa forme ».

Troude donne aussi comme "ancien" forch, s. m. "forme, figure extérieure". Cependant Milin a changé l'indication du genre de ce nom, et ajouté: "mine, façon, composition, contenance, maintien, manière, travail, cérémonie, règle, modèle".

- M. Vallée m'en a fourni cet exemple. ar bern kolo a zo gancomp war e forch «nous sommes en train de confectionner le tas de paille, de lui donner sa forme». C'est donc un mot réel, identique au moy.-bret. forg «forge», mais influencé, pour le sens, par diforj, diforch, qui en est composé. Il en est de même du verbe employé dans ne lar netra a sort a forch «il ne dit rien à propos» Ch. ms. v. discourir, litt. «rien de ce qui convient» (diforch signifiant «qui ne convient pas»). Mil. ms. a: forcha v. a. «façonner, former, figurer, faire, forger, travailler, régler, modeler»; M. Vallée m'a appris que ce verbe est usité en Léon au sens de «conformer, donner sa disposition, sa forme». C'est le moy. bret. for giaff «fabriquer, créer».
- 6. Diforget, diforj est proprement « mal forgé »; pour l'emploi péjoratif de di-, on peut comparer tréc. tud dirañkoñt « gens de mauvaise rencontre, qu'il ne fait pas bon rencontrer au coin d'un bois »; van. digours « contretemps » Châl., « fin de non-recevoir », me faïet en dés guet un digours « il m'a payé d'une fin de non-recevoir » Ch. ms., voir n° XVIII, 7; digueniquein « mésoffrir » l'A., Suppl., etc.
- 7. Mil. ms. donne: disoc'h, disoc'het, « débraillé, essaré, désait»; en den disoc'h ou disoc'het eo « c'est un houme sans tournure et débraillé» (Île de Batz); disoc'her (Î. de B.) « un désaiseur si l'on pouvait le dire»; disoc'ha « tirer, arracher, allonger», disoc'het adj. « qui n'a pas de ventre, qui est tout en longueur, en parlant d'un homme; mince, long et en désordre, mal habillé». On dit en bas Léon disoc'h « dissorme, mal arrangé» (Vallée).

Phonétiquement, ces mots ne concordent ni avec diforc'h, ni avec diforch. Il est possible qu'ils contiennent le même élément que taul-foc'h «bourrade», variante de taul-focq, taul-feucq, de taul-peucq Gr., etc., voir Rev. celt., XIV, 278, 279; Gloss., 472; cf. peuka «bourrer», peuk, taol peuk, bleukad m. «bourrade, coup de pointe» Moal. M. Kluge, Etym. Wörterb. der deutschen Spr.. 5° éd., suppose dans l'allem. pochen une onomatopée germanique puk, buhh.

8. Eur Vari forc'h « une femme sans ordre, une souillon » Trd., se rattache directement à forc'h « fourche », cf. en bas Tréguier gwisket evel eur forc'h (fille) « habillée comme une fourche » (Vallée).

## XVII. DIVELERT, SKRULF, DISGURLC'HI, DIC'HOLC'HET.

1. « Divelfet (Î. de Batz) disparu, hors de la vue, perdu». Cette note de Mil. ms. n'est accompagnée d'aucune explication étymo-

logique; il ny a pas à s'en plaindre, c'est une garantie de plus de l'exactitude du renseignement. Mais l'orthographe bretonne de Le Gonidec, que Milin suivait malgré son aversion pour cet auteur, phonétique pour tout le reste, ne l'est pas en ce qui concerne le son v: quand celui-ci vient de (g)u, (g)w, elle l'écrit w (cf. n° XII, 11). La graphie divelset exclut donc l'explication du mot par di+guel-.

Il n'y a pourtant rien de plus naturel ici que la comparaison du léon. guelet « voir », tréc. gwelet. D'après ce qu'on a vu plus haut (n° XIV, 4, 5) sur disolfi — disgwalc'hi, divelfet peut représenter un ancien \* diwelc'het, cf. la vieille glose guelch « aspectum », gall. mod.

gwylch «apparence», etc., Notes d'étym., 72.

Pel. a précisément digwelc'hi « examiner ». Mais c'est là, d'après lui, le sens figuré d'un verbe qu'il traduit d'abord « laver, rincer », et qu'il n'écrit qu'une fois (à l'article gwalc'h). Re ms. porte : gwalch « lavage ou lavoir »; gwalchi « laver, purifier par l'eau »; disguelc'hi « relaver, repasser à l'eau »; disguelchet gat an tan. Cette dernière expression, non traduite, veut dire littéralement « relaver avec le feu, repasser par le feu ». C'est une variante de disolfi, disgwalc'hi. La forme donnée par Pel., nécessairement inexacte, doit se corriger, non en diwelc'hi, mais en disgwelc'hi. Le sens d'« examiner » ne dérive pas ici d'« inspecter », mais d'« éprouver, mettre à l'épreuve ». Il est possible que le préfixe vienne de do-s-: cf. gall. dyolchi « rincer », auquel peut répondre le verbe van. dans dic'holc'het é en doüar guet er glaü « l'eau a emporté toute la graisse de cette terre » Ch. ms., v. graisse.

- 2. Guelf m. «gueule, bouche», donné par Troude comme suranné, je ne sais d'après quelle source, doit être une variante du moy.-br. guest, mod. gueol Maun., gueaul pl. you «gueule», guéol «grande bouche» Gr., géol m. pl. iou «gueule» Gon., geol Trd., gueol Ch. ms., d'où guéaulad pl. ou «gueulée» Gr., géoliad, géoliad, géolhad (lh mouillé) m. Gon.¹, gueolat Ch. ms., geolad, «goulée» Trd., cf. Gloss., 296, et (pour la métathèse), 647, 648. Le sens s'oppose à un rapprochement avec divelset.
- 3. Un autre rapport qui se présente est celui de skeulf « (yeux) effarés », skelfa « regarder avec frayeur », en Cornouaille, sclon

¹ Géôl, géôlhad, géoliad sont dans la seconde édition seulement du dict. bret.fr., où ils ont dù être ajoutés par H. de la Villemarqué. Le dict. franç.-bret. a
géôl, géôliad, géoliad, avec un exemple du premier visiblement emprunté à
Grég.; Le Gon. n'a pas employé le mot au passage correspondant de sa Bibl
(Juges, XIV, 8). Bien que M. du Rusquec donne aussi geol, géoliad, on peut
se demander si l'initiale ge- n'est pas due à une mauvaise interprétation de
l'ancien gue-, où l'u a été prononcé.

Trd., skoelf « hagard » Suppl. aux dict. bret., 87, scuelfed « effaré 82, en haut Léon skoelfet, à Morlaix id., « (yeux) hagards, (gens) effarés » (Vallée), qui proviendrait de \*s-guelc'h, comme le moy-bret. An sculcher, Gloss. 619? Pour le vocalisme, cf. skoerj et skerj, skerch adj. et adv. « hagard, effronté, effrontément, avec trouble, crainte, frayeur, épouvanté, effrayé » Mil. ms., voir Gloss., 613, et Rev. celt., XIX, 199, 209. Mais cette explication est loin de s'imposer. Le Suppl. de Roudaut donne scalf à côté de scuelf « (yeux) étincelants de fureur », p. 83, ce qui ne semble pas ancien; Moal n'a que skeulf, p. 251. Troude cite de skelfa une variante skelta, qui suggérerait à l'origine skel- « écarquiller, écarter », cf. σκέλος? Mais ceci peut être le résultat de quelque analogie récente.

#### XVIII. Dyscurlu, discrab, discubz, digouvia, digoc'hen, diskraf.

1. La mutation faible n'a de raison d'être, après dis-, que l'influence analogique de di-

Nous avons vu qu'en moy.-bret. elle ne se montre que devant gw-. L'initiale gw- est, d'ailleurs, dans un cas particulier: sa mutation w est l'ancienne forme radicale, dont gw- est un renforcement initial, rélativement récent. Dizolo, disolo peut être formé directement de dis- et de l'ancien \*wolo, devenu ensuite g(w)olo.

2. En bret. moderne, comme nous l'avons vu, l'affaiblissement se montre après dis- pour g, mais il n'est point constant; on trouve aussi dis-gw-, peut-être par l'influence de dis-g-.

Il arrive même que le g se renforce en k: disscreinnein, disscru-

niein «égrener» l'A. (n° XIV, 8).

- 3. Le moy.-bret. dyscurlu « fétide, en décomposition », vient de grullu, qui « en Cornw. est du bled noirci interieurement que lon dit en françois bled foudré v : et du » Ral ms.; celui-ci tient à l'argot franç. grelu « blé », Rev. celt., XV, 336, Gloss., 178, 296. J'ai soupçonné ici un représentant de dos-, parce que le sens n'a rien de négatif; mais ce composé devant être relativement récent. il est préférable d'y voir la particule dis-, avec le même emploi que dans dizec'h « desséché » Gon., Trd., dizeac'h Trub. 47, etc.
- 4. Le k reste intact. On trouve quelques indications contraires chez Pel. et Rel ms., mais elles ont été inspirées par l'orthographe galloise:

Disglairia ou discleria « déclarer », gall. disgleirio Pel., disclerria,

discleria, disglairia, Rol ms.;

Disgrab « anémone ; démangeaison, grattelle ; manière de saluer

d'un paysan, qui se gratte la tête d'une main, après l'avoir découverte de l'autre » Pel.; disgrab, avec la dernière de ces explications, puis la première; la seconde est restée au bout de la plume de l'auteur, mais on voit qu'il a laissé de la place pour la mettre avant les autres; disgraba « gratter » Pel.; discrab, discrabérez, discrabadur « action de gratter », discrabat « gratter, parlant des poules, des chats et des chiens », scrabat an douar id. Gr., disscrabellatt « gratter, parl. des chiens », disscrabélladurr « action de gratter » l'A., etc., cf. Gloss., 614;

Disgregui, discregui « démordre, décrocher, lâcher prise » Rel ms.,

le mot manque chez Pel.

Pel. écrit disgulia ou disculia « montrer, déclarer, expliquer », parce qu'il rapproche ce mot du gall. cûl « maigre », ce qui, d'ailteurs, est fort peu admissible, cf. Gloss., 178; Rel ms. a disgulia, disculia, disculi « déceler, déclarer ».

5. Ni Pel. ni R<sup>d</sup> ms. n'ont de forme comme disguezet « montré », disguezer « on montre » qu'on trouve très rarement en moy.-bret., Gloss. 152. Il est possible que ce soient des fautes d'impression pour disquez-, cf. disquezas « il montra », Nl. 39. En tout cas, cela ne peut appuyer l'hypothèse d'un changement de dis-k- en dis-g-: la variante fréquente descuez « montrer », aujourd'hui deskeuz « il montre », à Braspartz, confirmée par le gall. dysgwyddo « démontrer », prouve que la particule initiale est do-. Je m'en tiens donc à l'analyse \*do-skei-, cf. v. irl. sciam « beauté », v. h. a. scinan « briller, se montrer », etc., Rev. celt., XIX, 199.

L'explication du *Lexique*, par dis- et moy.-bret. goez « vue » (ou plutôt « forme »), ne reud compte ni de des-, ni du k presque constant; on peut objecter aussi l'absence de variantes sans gutturale, sauf en cornique; cf. n° XIV, 1, 5; Rev. celt., XXIII, 25 g.

6. On trouvera des exemples de l'alternance de di- et dis- devant des gutturales, Gloss., 156, 157, 177, 178. En voici quelques autres:

Van. diguh «(cœur) franc, moy.-br. dyscus, Rev. celt., XIX, 199; digargue, disscargue m. «décharge», digarguein «décharger», disscarguein «décharger un homme réputé criminel», digargour, disscargour «déchargeur» l'A., digarg «assouvir» (leur rage) Choæs 67; digrissquein «décroître» l'A., discresquein Ch. ms.;

Dicouantis, digoantis «cruel», dizcoantys «(lieu) obscur» Nl.

(Dict. étym.);

Van. digampeiñ, discampeiñ, léon. discampa « décamper »; digoëffa, discoëffa, van. digoëffeiñ « décoisser »; digonteiñ, léon. discounta « décompter, déduire »; digordennein, léon. disqordenna « décorder », Gr.;

Digaloun « sans cœur; découragement » Gr., tréc. et gall. digalon « sans cœur »; diskalon kaer « bien découragé », Kroaz ar Vretoned, 4 mai 1902, p. 1, col. 2; discalonnein « décourager » Châl. sus.;

Digemenn, diskemenn "décommander" Trd., disqemenn, van.

-nneiñ « contremander » Gr.;

Diglosa, disclosa, van. digloseiñ « déclore » Gr., diglosa « écosser » Trd., « se dit à l'île de Batz dans le sens de skigna » [répandre, éparpiller], « ailleurs... diglosa patates éplucher des pommes de terre » Mil. ms., moy.-br. diglocet « (fève ) écossée », Gloss., 167;

Van. digouyein, léon. digouffya, discouvya, discouffya, « déconvier, congédier honnêtement», Gr.; digouvia, v. a., « renvoyer, éloigner, révoquer une invitation», digoufia, « congédier, renvoyer»; « désinviter, inviter à s'en aller, à se retirer», mezuz co beza digoufiet euz a douez tud vad, « il est honteux d'être invité à s'en aller du milieu de braves et bonnes gens »; digouvi, s. m., pl. ou, « renvoi, congé, rappel d'une invitation, éloignement», digoufi id. Mil. ms.; van. digouviein « déprier, rebuter » Châl.;

Digonfortt, «iuconsolable» l'A., digonfort, Trd., digonfort, disconfort, van. disconfort Gr.; van. digonfortein, disconfortein « désoler», Gr.; van. digonsol, « inconsolable, abattu », Voyage mist., 155,

léon. disconsol, digonsolapl, Gr.;

Digoc'hen, « sans écorce », Milin a barré cette explication de Troude; il a laissé la suivante : « se dit... d'un ciel sans nuage». et ajouté : « et parsois aussi des yeux pour marquer qu'ils sont clairvoyants : Doue a zo digoc'hen he zaoulagad a wel enn amc'houlou evel er sklerijen » (Dieu, dont les yeux sont clairs, voit dans les ténèbres comme dans la lumière); « plusieurs disent diskoc'hen, an noz a ioa digoc'hen ou diskoc'hen la nuit était sereine et sans nuage ». Il dit aussi que diskoc'hen et digoc'hen s'emploient indiféremment en Léon, et ajoute à l'art. digoc'henna de Trd.: « tirer le voile qui couvre les yeux... au physique et au moral »; Gr. a digoc'henna « dégrossir» (un bois, un marbre, etc.);

Digraf, adj. « (homme) qui n'a pas d'ordre dans ses affaires,

Trd., diskraf, « qui tient à peine cousu », Mil. ms.;

Moy.-br. digrougraff « dépendre », mod. discrouga, Gr., diskrouga, Trd.; diskrouger « dépendeur », diskrouger anduill « dépendeur d'anduilles, un homme grand, mal bâti, à long cou », Mil. ms.;

Digroguein « démordre » l'A.; discregui, van. discroguein, Gr.; diskrog eo ar c'hrok « il n'y a rien au croc», diskrog ha laosk eo war

he drantell "il tient à peine sur ses jambes", Mil. ms.;

Diguempenn « indisciplinable, impoli, malotru; qui est sans ordre », Gr., digempenn « malpropre, mal habillé, impoli; (bois) raboteux », Trd.; diskempenn en haut Léon, digempen en bas Léon et Plougastel, er c'hrek diskempenn eo « c'est une femme sale et sans ordre », Mil. ms.; diskempen « (péché) odicux » Trub. 225,

-penn « (se tenir) de façon inconvenante» 231; van. digampeen « raboteux, âpre, pervers, méchant » Châl., etc.

7. Il y a pourtant beaucoup de cas où l'une des deux variantes manque; c'est le plus souvent celle en dis. On dit, par exemple, toujours en pet. Trég. digrèvan unan benak « tirer les cheveux à quelqu'un », digrèvet « échevelé »; ne ket digoulzet « il n'est pas trop tard encore »; eun dén digoulzet dë vale « celui qui se promène à une heure indue », cf. ne voa quet digoulset « ce n'était pas trop tard », B. sant Gen., 27, etc., et n° XVI, 6.

#### XIX. DISKADA, BIEVR, BRUBR.

- 1. La traduction anglaise (par Williams) du vocabulaire breton du P. Maunoir, insérée dans l'Archæologia Britannica de Lhuyd, Oxford, 1707, porte (p. 201): « Disquda, to put off hatred ». Mais le texte est: « discuda, defaire une haie ». L'interprète a pris ce dernier mot pour « haine »! Il est coutumier de pareilles bévues, cf. Gloss., XVIII.
- 2. Bullet, dans son Dictionnaire celtique (Dijon, 1754), explique dicuda (pour discuda, saute d'impression que l'ordre alphabétique permet de corriger) « couper une haye », en ajoutant : « eud signisse donc haye ». La conséquence n'est pas rigoureuse : d'après ce que nous avons vu, on pourrait poser encore \*scud ou \*gud.
- 3. Le P. Grégoire a : « couper une haïe », discuda, part. discudet; Le Gonidec : « couper ou arracher une haie », diskuda; Troude : diskuda, v. a. en Cornouaille « couper une haie ».

Que de fois l'historien de la langue est forcé de se contenter de témoignages moins nombreux, ou de moindre qualité! Cependant, sa défiance naturelle étant éveillée ici par le silence de tout autre document, il constatera d'abord que Le Gon. n'a donné au verbe en question qu'un certificat de complaisance, car dans son autre dictionnaire (breton-français), il avait déclaré ne le connaître que par le P. Grégoire.

4. Troude avait omis diskuda dans ses deux premiers dictionnaires (français-bretons); ne l'aurait-il pas pris ensuite à Le Gon. (ou à Grég.), en le nationalisant cornouaillais par manière d'acquit, pour la simple raison qu'il ne le connaissait pas en Léon? On peut voir, Rev. cell., XV, 365, un cas où Troude a enrichi d'office le dialecte de Vannes, par suite d'un raisonnement de même force. Mais la finale de diskuda ne permettait pas de l'attribuer au vannetais.

5. Grég. a énuméré, dans sa Préface, les ouvrages dont il s'est servi et dont plusieurs ont péri depuis; mais le plan de son dictionnaire ne comprend pas l'indication de la source pour chaque mot qu'il ne connaissait point par lui-même. Il se contente de distinguer sous le nom d'alias, ou mots d'autrefois, ceux qu'il a tirés de documents anciens, avec d'autres qui sont réellement gallois ou qui n'ont eu d'existence que dans ses rêves d'étymologiste sans critique. Par un accident qui, d'ailleurs, n'est pas très fréquent, il arrive que certains alias ne sont pas signalés comme tels. Cf. Gloss., XI-XXIV.

Parmi ses sources appartenant au xvii° siècle, se trouvent le Nomenclator, dont un exemplaire, peut-être unique, existe à la Bibliothèque nationale, et le livre du P. Maunoir, qui est un peu moins rare. Les termes qu'il leur a empruntés font partic de sa nomenclature courante, et non de ses alias.

6. Pour nous rendre compte de la façon dont il a utilisé le Nomenclator, étudions ses deux articles biévre et castor (cf. Rev. celt., XIV, 317):

"biévre, animal amphibie, qui est une espèce de Castor. Byeuzr. p. byeuzred. avancq. p. avancqed. " — "castor, animal

amphibie. Byeuzr. avancq. voyez biévre. »

Il a pensé à une prononciation bieuzr, sans quoi il aurait ajoulé quelque explication, comme à l'art. frere: «Breuzr. p. breuzdeur. (le z dans ce mot ne se prononce pas, mais il s'écrit, pour prononcer plus longue la syllabe...)»; cf. v. tremblement, frisson. En réalité, le z de breuzr est un archaïsme graphique, et celui de breuzdeur, une fantaisie étymologique; du moins, nous sommes mis en garde contre une lecture littérale. L'auteur nous eût de même prévenus charitablement, s'il avait su que byeuzr est une cacographie; ou plutôt il l'eût lui-même rectifiée en bievr.

Il n'y a, en esset, aucune bonne raison d'admettre la réalité de cette sorme byeuzr. Grég. l'a prise telle quelle au Nom., p. 45, où elle traduit « siber, canis ponticus » et le franç. « bieure ». Mais comme on trouve, pages 28 et 47 du même ouvrage, le nom de la chèvre écrit gauzr, qu'il saut certainement prononcer gavr ou gasr, on doit de même regarder byeuzr comme représentant bier ou biesr, emprunt au sranç. bièvre. Il y a là de simples sautes d'impression; si le mot avait été répété, il paraîtrait aussi sous sa sorme régulière, \*bieusr, comme on lit gausric, gausr bihan

« chevrette », p. 31, cf. leufr « livre », 1, 2, plur. leufrou, 131, queufren,

"partie", 2, leufran "lévrier" 30, etc.

Ni Pel., ni Le Gon., n'ont ce mot; Troude ne le donne que dans son dictionnaire bret.-franç.: « Bieuzr, s. m., Bièvre, castor, animaux; pl. edn; p. 734, il le fait prononcer en une syllabe et rimer (seul) en euzr. Tout ceci provient du P. Grég.

Bieuzr est donné aussi avec trop de confiance dans la Grammatica celtica, 2° éd. 1075; dans les Origines indo-européennes de Pictet, 2° édit., I, 558, et même regardé comme celtique, Urkelt. Sprachsch., 167. La forme réelle bievr, ou biefr, a une diphtongue

clairement française 1.

Quoique ce cas malheureux soit exceptionnel, il sussit à prouver que Grégoire ne s'est pas toujours servi de ses sources modernes avec une critique sussisante, et qu'il était homme à se laisser induire en erreur par des sautes d'impression.

C'est ce qui lui est arrivé, je crois, pour le discuda du P. Maunoir.

- 7. Chez celui-ci, le mot n'est pas à son ordre alphabétique, mais après les initiales disp. C'est ce qui a suggéré à Williams la lecture disquda; correction insuffisante, l'auteur écrivant ailleurs cette syllabe avec un c, par exemple dans disculia. Il faut donc que d ait remplacé accidentellement une voyelle. Cette voyelle était, soit e, soit plutôt ae. Cela donne disquaea, qui n'a, d'ailleurs, rien de surprenant: c'est le contraire de quaea «faire une haie», que le P. Maun. a également.
- 8. Ce disquaea est, du reste, connu et admis de tous, même des auteurs qui en ont accepté la variante indue.

Williams fait suivre disquda de cet article: « Disqueaff, To break down a hedge. Quill. » C'est sans doute le Catholicon c, publié aux frais d'Yves Quillevere.

Le P. Grég., avant "Couper une haie. Discuda. pr. discudet", a ceci: "Faire quelque passage dans une haie, la degarnir mal-à-propos dans quelque endroit. Disquëëa. pr. disqueët. Van. disquëëiñ. disqueat ppr. et". Il semble ainsi introduire une nuance entre les synonymes disquëa et discuda.

Troude a les trois articles : diskaea; diskeat, diskeiat; diskuda.

On peut voir, Épenthèse des liquides, p. 6, 7 (\$ 5), d'autres exemples de cet esprit par trop conciliant, qui fait admettre pêlemêle le vrai et le faux en lexicographie, même lorsqu'il s'agit

MÉM. LING. - III.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Bien qu'il n'en soit pas de même du v. bret. beuer gl. fiber, découvert par M. Stokes (.4cademy, 17 janv. 1891, p. 64, col. 3) = cornique befer, je doute que ceci reproduise un celtique \*bebros: ce peut être un emprunt germanique, qui n'a pas pénétré en gallois.

d'expressions relativement faciles à vérifier, ayant trait à des idées tout à fait familières au peuple.

Les plus accommodants, ce sont les plus habiles,

je veux dire les plus expéditifs; mais que leur succession scientifique est lourde, et pénible à liquider!

- XX. DIGOUNNA; CHAS, CHACH, DICHASSOUR, CHASSAL, CHASSBAL, FORCAS, FOURGAÇE; CHAJEU; KIOZEN; MIL-GAST; CANTMIL DIFY; HENFEL-MIL, SAKRE MIL; MILENDALL; KOUN, DOURGOUN, KIKOUN; KIESA, KIEZA; KOUNNAR, DIGOUNNAR.
- 1. Mil. ms. donne digounna v. n. « avoir une faim canine, être dévoré par la faim ». L'étymologie suggérée par la première explication est juste : le mot dérive de koun, ancien pluriel de ki « chien », qui a été supplanté par chas. Voir \$ 16, 19.
- 2. Le moy.-bret. avait con (coun, quon), et chace, chace (Gloss. 103); ce dernier ne se trouve que deux fois, dont l'une N., 290, avec le sens originaire de « meute ». Cf. Rev. celt., VI, 411, où l'expression trécoroise chass-de-Dieu « suisse, bedeau, massier » serait mieux écrite chas-dë-Dië (ce dernier mot en deux syllabes; l'accent tonique du composé est sur l'i).

Le Nomenclator n'a que le plur. chaçe (p. 30), et Maun. que chas.

Red ms. a: ki pl. chass; kidour «loutre, chien d'eau»; il donne coun «chiens» comme inusité, mais ajoute : dourgoun «chien d'eau, loutre»; dourgoun «petit enfant trapu ou noué»; et par ailleurs dourghi «loutre, chien d'eau»; dourgoun «homme inhumain, cruel, dur et violent».

Pel. dit s. v. ki, que chass est "plus usité et abusif" à la place du plur. "ancien, véritable et moins usité " coûn; v. coun, qu'il l'a entendu seulement dans bara-coun " pain des chiens", et comme singulier dans dour-goun " loutre" " au lieu duquel on dit plus souvent ki doûr"; il donne dourghi et ki-doûr " chien d'eau, loutre", ajoutant que " dourgoun, qui devroit être le pluriel se dit seulement au singulier"; cependant on lit à l'article dourghi " loutre": " quelques-uns disent ki-dour... Le plur. est Dourgoun, de Dour, de Ki et Coun. On donne ce nom à un homme inhumain, cruel, dur et violent".

Grég. donne: « Chien... Qy. p. chacz, qun, qon. (qon... n'a plus d'usage que pour dire, bara-qon, pain pour les chiens... dour-gon, loutre ou chien d'eau; et dans quelque chanson, comme: deut da vellet coanta lozn en deus bet boëd ar c'hon.)» — « Chien d'eau douce, loutre. Dourgon. p. dourgoned. dourqy. p. dour-

chaçz. qydour. p. chaçz-dour. Van. qy-déür. p. chaçz-déür. n Le fragment de chanson cité par Grég. veut dire littéralement «venez voir quelle jolie bête a eu la nourriture des chiens »; il peut remonter au moy.-bret., cf. Rev. celt., XVI, 175. L'application exacte du passage est, d'ailleurs, loin d'être claire; on pourrait entendre aussi «venez voir quelle jolie bête a eue le pendard », cf. § 3.

Le Catholicon a et b porte dourqui, dourgon « loutre ». J'ai regardé ce dernier mot comme un pluriel; il est bien possible qu'il ne le soit que par la forme, car ce n'est pas l'habitude du Ca-

tholicon de faire suivre un mot breton de son pluriel.

3. Le Gon. ajoute à bara kounn « pain des chiens », l'expression injurieuse boéd ar c'hounn! (puisses-tu devenir) la pâture des chiens! Cf. Sauvé, Rev. celt., V, 187.

Cf. encore fanulgon, matricaire, à l'île de Batz, Trd, = senouil

de chiens, Gloss. 233.

Troude explique kikoun m. « nom ironique donné aux peaussiers, aux pelletiers » par kik koun « chair de chiens », sur quoi Mil. ms. remarque : « c'est aussi bien : chien des chiens, ki-koun »; la première interprétation est la plus vraisemblable, \*kik koun serait formé exactement comme kik moc'h lard, = « viande de porcs ».

- 4. Le van. ne montre aucune trace de con. Châl. donne chasse «chiens», chass'deure « loutres»; Châl. ms. chass, chass'; l'A. chasse, chasse-deure. On lit chas Choæs 191; châss Guerz. Guill. 44, Vocab., 1846, p. 22; châs Hist. sant. 1896, p. 53; chaj En Est, 1897, p. 38, etc. Chaj vient de chach, plus usité, tiré lui-même de chas 1 par assimilation; cf. chache m. «chasse» (t. de marine), chachein « donner la chasse à (un vaisseau)», chache-peurerion m. « chasse-coquin ou chasse-gueux» l'A.
- 5. Un équivalent français de ces deux mots est «chasse chien», selon Châl. ms. après avoir expliqué «bastonnier» par un deen a zougu'ur vah en un Ilis (un homme qui porte un bâton dans une église), il ajoute : dichassour, ce qui revient au même (= \*échien-neur).
- 6. Chas-si "chenil", Barz. Br. 176 (en coruou.), chasi m. pl. ez, H. V. dans les dict. de Gon., avec explication par ti " maison ", a tout l'air d'une imitation artificielle du gall. cyndy.
- <sup>1</sup> De même er chajeu la traverse du tisserand, En Est 60, plur. de \*chaj = chāss « terme de tissage, traverse soutenue par des barres où s'engrave le peigne et servant à frapper la duite qui traverse la chaîne pour le tissu», Dottin, Gloss. des parlers du Bas-Maine.

- 7. Ch. ms. donne chassal lounet «chasser aux bêtes», chassein clugeri «chasser les perdrix», chassal «chasser, mettre dehors»; on lit chasséeign Hist. a vuhe J.-C., 1818, p. 194. Ce verbe ne paraît en moy.-bret. que dans les Nouelou: chasseal «expulser», port. chacceet: il est probable que chacc «deboutter» Cb doit se lire cacc, cf. Gloss. 90, du v. fr. casser, variante de chasser (Loth, M. lat., 145.)
- 8. Le v. bret. forcas gl. fugere, lisez figere (cervos), autre découverte de M. Stokes (Academy, 2 oct. 1886, p. 228, col. 2), doit être composé de ce mot avec le v. franç. for- (lat. foris), et avoir un sens voisin du lat. agitare. L's n'est pas surprenant à cette époque (1x° ou x° siècle) où c représentait le son k en toute situation. A défaut du bret. moy., nous pouvons comparer le moderne fourgaçz « agitation », fourgaçzi « agiter » Gr., déjà expliqué de la même façon, Epenth., 29, 30. Les rapprochements indiqués pour fourgas dans le Lexique sont loin d'avoir la même vraisemblance.
- 9. Le Catholicon ne donne pas le pluriel de quiic « petit chien »; Grég. a qyicq pl. chaçzigou; et au fém. qyesicq, pl. qyesedigou.

10. Sur le v. br. cunnaret «rage», moy.-br. connar, conar, mod. kounar, konar, on peut voir Gloss., 545, 546. De là ar gounnicq

"nargue" Gr., cf. Notes d'étym. 96.

Les mots kounherz m. pl. ou « chasse avec des chiens », kounherze « chasser, giboyer », part. kounharzet (Léon), kouner, kounner « giboyeur, grand chasseur », que H. de la Vill. a ajoutés aux deux dictionnaires de Le Gon., sont de pures illusions, produites par des étymologies fausses et par la réminiscence du moy.-bret. guinhezr « veneur ». Dans le dict. franç.-bret., l'auteur n'avait donné kounherz que comme ancien, c'est-à-dire comme l'ancêtre supposé de châs-herz « non usité », dont serait venue « par abus » la forme réelle châsé. Kouner, puis kounner, est aussi représenté comme devenu « par abus » gwiner, gwénaer.

11. La désuétude qui a atteint con, koun «chiens», et partiellement aussi koun «mémoire» tient peut-être à une homonymie sàcheuse, cf. Κρυπτάδια, III, 271, 272.

Le langage des environs du bourg de Batz (Loire-Inférieure), a remplacé kon et chas par kihicir, par imitation du nom des

chats; voir Ztschr. f. celt. Philol., I, 235.

12. On dit en haut Léon: eur c'hi eo war al labour «(c'est un chien au travail); il travaille ferme»; ne ket ki «il n'est pas bon

travailleur» (ce qui fait contraste avec l'expression du petit Tréguier val 'vel eur c'hi, voir VI, 4). De là kia oc'h al labour «être dur au travail» Mil. ms., etc., voir Gloss. 554.

- 13. Châl. ms. donne quiés «chienne», pl. guïezi, guïezet, cs. Gloss. 385. Une forme plus inattendue est ar guiozen, qui est employée au singulier, de même que eur guiez, dans les Fables de Goësbriand, Morlaix, 1836, p. 9. Moal a le plur. kiezenned, moins irrégulier; mais M. Vallée m'apprend qu'en haut Léon on prononce kiozenned. Le tréc. melon jaune de melen, Gloss. 491, n'offre qu'un terme de comparaison assez éloigné. Plus isolée encore est la variante -us pour ce même suffixe de féminin, dans peneugus, mercuriale, plante, Pel., Rel ms., = penneguès f. Gr., pennégez Gon., pennegez, quelques-uns disent peneugus Trd., pennégez Liégard, Flore de Bretagne, 144, cf. Gloss., 478.
- 14. L'expression mil-gast «double putain» Gr. est-elle identique au gall. milast, miliast «chienne de chasse», conservant ainsi la trace d'un ancien emploi de gast pour «chienne»? Non, malgré l'apparence. Milgi, pl. milgoun «lévrier», milgiez pl. ed "levrette", ont été ajoutés par H. de la Villemarqué aux dict. de Le Gon. d'après le gall. milgi, pl. milgwn. Cette addition est de même nature que celle de gwadgi (dict. fr.-bret.), gwadki (dict. bret.fr.), pl. gwadkoun, "en Galles gwaedgi", "limier", sauf que la langue qui l'a suggérée n'était pas citée. Troude n'a aucun de ces mots dans son premier dict. franç.-bret.; dans le second, il a milgi, pl. milgoun «lévrier», sans observation, et milgiez «levrelte, avec l'abréviation «C. p.», qui veut dire (p. xxxII): «Chants populaires de H. de la Villemarqué». C'est peu exact, le Barz. Br. n'ayant pas le masc. milgi, mais son équivalent réel ki-red, p. 176, 177, 182; c'est du moins un indice de la provenance du renseignement. Dans son dict. bret.-fr., Troude regarde milgi comme un composé = « mille chiens », « comme pour dire qu'un lévrier en vaut mille à la course, et déclare qu'« on le trouve dans les poésies du vi° siècle, allusion à une autre publication de H. de la Villemarqué, Les bardes bretons, poèmes du vi siècle (textes gallois). Moal a milgi «chien de course», milgi pl. milgoun «limier» avec une parenthèse («qui vaut mille chiens; nom poétique») montrant qu'il prend ceci au dernier dict. de Troude.

Milgi, mot gallois, n'a rien à faire avec « mille », voir Urkelt. Spr., 213.

Quant à mil-gast, son premier élément diffère de celui du gall. milast. C'est un composé de mil «mille»; cf. en franç. double p., triple sot; mille-langues m. «bavard», mot populaire, G. Dele-

salle, bas-Maine millegoule «grand bavard», Dottin; voir Gloss., 417. Cf. me ez cantefy, me az cantdify, me az cantmil dify, sél «je t'en défie, non pas une fois, mais cent fois» Gr. Moal explique, p. 70, henvel-mil « très semblable» par «semblable mille (fois)», cf. Mém. Soc. Ling., X, 328; mais Mil. ms. donne sakre mil eo oc'h he dad «il est le portrait vivant de son père, il ressemble en tout à son père», ce qui peut faire supposer à l'origine une sorte de juron: \*henvel, sakre mil...leo oc'h e dad (suggéré d'abord par l'expression c'est li tout pácré, restée en Haut-Maine, etc.?) Dans le centre de la France, dit Jaubert, sacré-gueux, s'emploie à tout propos: «Sacré-gueux! que v'là de biaux blés!». Cf. Kpunládia, VI, 56; VIII, 297.

Un autre composé de mil est milendall m. pl. ou «labyrinthe» Mil ms., — mil hend-dall « mille chemins aveugles » (sans issue).

15. Mil. ms. donne kieza « v. n. chienner, faire de petits chiens », qui pourrait dériver d'un pluriel \*kiez, cf. kelina « mettre bas, parl. des chiennes, chattes, etc. », de kelin plur. de kolen « petit d'un quadrupède » (on dit aussi kolenni Trd, du sing.; Grég. a qolenni et qelina « chienner »). Kieza peut aussi s'entendre « faire acte de chienne (pleine) », mais la formation paraît isolée.

Kiesa «v. n. courir la chienne, on l'applique aussi aux hommes de mœurs lubriques » Mil. ms., vient du fém. kiez, avec une terminaison différente, = \*-ha(g); on attendrait en outre la finale du plur. (\*kiezeta). Cf. Rev. celt., XXII, 387.

- 16. Il est possible que le préfixe de digounna vienne de do-, et que le mot soit analogue au franç. alouvi, de loup. Voir \$ 1, 19.
- 17. En van., l'A. hésite entre gonarein et conarein «enrager», mais ses exemples se rapportent à la première forme : a laqua de onarein (qui fait enrager), gonarétt «forcené», etc. Il donne seulement gonare m. pl.-reu «rage», gonaruss «enrageant». Châl. ne connaît, au contraire, que le vrai radical : connarein «enrager», part. connarét; et Châl. ms. connar «rage», qui connaret «chien enragé».
- 18. Le composé digonnar « corne de cerf sauvage », digonnar « chasse-rage ou passe-rage » Gr., digonnar « plante simple, que l'on croit avoir la vertu de guérir de la rage » Pel., a une variante sans d, qui paraît seule dans le Nom. : an igounnar « mortaux-chiens » 86, an igounar, an igonnar Gr. Cela n'arrive guère qu'à un autre composé de di-, désignant également une plante : an inammen « bouillon », l. verbascum, candela regia Nom. 94, an jnammen « bouillon » Gr., inam « aron, plante, on se sert de la racine pour

faire de l'empois n R<sup>d</sup> ms., cf. Pel., inam m. « bouillon » (-gwenn blanc, molène, -dú noir), inamen f. (-wenn, -zû) un pied de cette plante Gon., inam « gouet, molène » Trd, inamen Mil. ms., de dinam pur, sans tache (Gloss., 331, 332).

Des variantes plus isolées encore sont : nigounar Pel., cf. Gloss., 446, 447, et ligounar « plante qui entre dans le remède contre la rage » Rel ms., Pel. Ceci rappelle n initial pour l, Gloss.,

356, et l prothétique, Epenth., 49, 50.

Rel ms. porte: "digouinar, digourach, qui n'a pas de courage, poltron", ce qui doit être une erreur: digounnar pourrait signifier tout au plus "sans fureur, sans colère". L'auteur pensait sans doute au nom de plante, et voulait le laisser sans traduction; il aurait dû, comme il fait en pareil cas, laisser le reste de la ligne en blanc, entre ce mot et digourach.

19. Milin a employé digounnar autrement, dans eunn naoun digounnar « (les damnés souffrent) une faim atroce», Sonjit er-vad, 1869, p. 138; ici di- a le sens intensif, peut-être sous l'influence de digounna.

# XXI. DIC'HAOUI, DIC'HLUDA, DIGLUDA, DIC'HALLOUD, DIC'HEN, DIC'HENED, DIGENED, DIGOUSKET, DIGROSET.

- 1. Certaines irrégularités dans le traitement des gutturales après di-sont purement orthographiques, surtout en bret. moy. (cf. n° XIII). Il faut y rattacher dikemmeri «exercer l'hospitalité dans sa maison», dikis « difforme, défiguré», dikisa « défigurer, déguiser» Pel., pour lesquels l'auteur cite des formes anciennes. Son explication du premier mot se ressent aussi de ce qu'il veut y voir un composé de ti « maison». R<sup>d</sup> ms. écrit mieux dighemmeret ou digemmeret « accueillir, recevoir», etc., dighemer mat « bon accueil, bonne réception», mais il n'a que dikisa, en em dikisa, et en outre dikiga « décharner», à la place où Pel. donne seulement la forme vannetaise exacte dighighein. Tous deux ont, à tort, dikempen « malpropre, mal en ordre, mal bâti, difforme», sous kempen; = diguempen « malotru» Gr., etc. (n° XVIII, 6).
- 2. Pel. écrit digaoui « dédommager », Red ms. « dic'haoui ou digaoui »; dihaoui « dédommager, réparer le tort, lemensonge, l'imposture »; dihaou « qui ne fait pas tort, qui ne ment pas »; Grég. n'a, avec raison, que dic'haoui « dédommager », dic'haouidiguez « dédommagement ».
- 3. L'influence française peut expliquer l'hésitation entre digluda et dic'hluda, dic'hludenna, van. digludenneiñ « dégluer » Gr.,

et même entre hem dic'hargadenna et le van. him zigargatenneiñ «s'égosiller » Gr., um zigargateennein, um zigargusseennein l'A.

4. La mutation faible du g est omise en toute circonstance dans quelques variétés vannetaises, comme en Tréguier celle du d. De là diguellétt m. «impuissance», diguelloudéc «impuissant», diguellett de voutt, diguellédiguiah, diguelloudiguiah f. «impossibilité» l'A., à côté du van. dihalloud «impuissant», léon. dic'halloud, -us, -ecq id., dic'halloud, -ez «impuissance» Gr., cf. Gloss., 167.

5. Sur digluda et par abus dic'hluda «sortir du juchoir», on

peut voir Notes d'étym. 44, 45.

Grég. donne dic'hen « difforme», dic'hened « disgracié de la nature; difformité»; Le Gon. dic'hén, dic'héned « sans beauté, laid», dic'hénédi « rendre ou devenir laid, difforme»; Troude dic'hen, dic'hened et digened « laid»; dic'henedi et digenedi « devenir laid»; on lit dic'henet « laid» Miz Mari 103. Le moy.-br. a toujours quenet « beauté»; de même Maun.; Grég. donne qened, van. qened, qined, mais hep guened « sans beauté»; Gon. kéned et géned, f.; Châl. quénèt, quinêt. Troude préfère kened à gened, en s'appuyant sur l'usage; Mil. ms. le contredit expressément. Le k se retrouve seul hors du breton: gall. cain « beau», v. gall. cein, cf. Gloss., 546.

Le van. présente aussi un mot différent, mais d'aspect voisin, donné par Châl. ms., v. estre sous les deux formes guenet et guenek: en natur' en des reit er guenet demp « la nature nous a donné l'être»; men gueneh, guenet « mon être », deliein arer endeuout berpet dirac en deulagat en iseldet es ur gueneh « on doit toujours avoir présente la bassesse de son être »; cf. v. est, où « mon estre » est traduit men guenett (l'avant-dernière lettre est peu lisible), avec cette réflexion: « pourroit-on pas dire natur' ». Il est probable que l'u était muet, et que la racine est celle du gall. gen « vie », geni « naissance », cf. Loth, éd. de Châl. 101. On peut supposer que dic'hened « disgracié de la nature » est un ancien composé de ce guenet, que la disparition du simple a fait influencer par le sens de quenet.

6. Châl. donne digousq «insommie», digousquein «réveiller», mais aussi diousquein «éveiller», part. diousquét; Châl. ms., digousquein «découcher», dic'housquet «éveiller», diousquein «se réveiller»; l'A., diousquein, diousque «réveiller», dioussque «éveillé; réveil»; dioussque m. «insomnie». La forme régulière, par g, se trouve seule hors de Vannes: moy.-br. digousquet «desdormir», mod. «éveiller» Maun., digousket «éveiller, réveiller», digousk «réveille-toi, ouvre les yeux, sois attentif, prends garde à toi» Rel ms., ne oan ket evit digousket «je ne pouvais m'empêcher de

dormir, Suppl. aux dict., 82, digousk «éveillé», Trub., 43, etc. L'autre est de beaucoup la plus usitée en van. : dihousq «réveilletoi», Guerz. Guill., 14, pe zihousquein «quand je m'éveillerai», Choæs, 144, dihousquet hou speret «réveillez vos esprits», 183, cf. 122; dihousquet «éveillé» Celt. Hex. V, 2, etc., bien que le simple soit parteut kousket «dormir». Cf. Gloss., 660, 661.

- 7. Sur l'aspiration insolite du k dans le van. dihostale «souffler, parl. de la respiration» l'A., de kosten «côte», on peut voir Mém. Soc. Ling., XI, 108, 109.
- 8. On lit eur spillen dic'horset « une épingle sans tête », Rimou, 19. La forme ordinaire est digroset, de cross en Léon «la tête d'une épingle, ou plutôt d'une épine naturelle, qui étant arrachée par force d'une branche, ressemble assez à une crosse à jouer, selon Pel., qui ajoute qu'« on se sert encore quelquesois d'épines, au lieu d'épingles »; il a aussi cross « bâton courbé, crosse à jouer, houlette de berger, crossa «jouer à la crosse». Rel ms. donne : cross, gross «bâton courbé par un bout, crosse à jouer, crosse à jouer, houlette de berger, crossat «jouer à la crosse»; cross an escop «la crosse de l'évêque»; cross, en Léon «la tête d'une épingle ». Grég. écrit crocz pl. ou « crosse, bâton crochu pour jouer à la crosse; crosse d'évêque ou d'abbé; crosse de fusil »; et (van. id. pl. ēu) « houlette de berger»; croçzal, van. id. et croçzeiñ « crosser, jouer à la crosse», croçzer pl. -éryen, van. croçzour, pl. yon, yan «crosseur »; Le Gon., kros m. pl. ou «tête, gros bout (d'épingle) »; Trd. id. et en cornou. kroz, kros, m. «houlette; bâton crochu pour jouer à la crosse »; l'A., crosse f. « crosse », hoari er grosse « crosse-. ment (jeu de la crosse) »; Châl., crosse bugul « houlette », crossét «crochu»; Châl. ms. crossein, crossetal «crosser». On dit en Léon kros, m. «tête d'épingle», en Trég. krôs.

Le moy.-bret. n'a que la forme adoucie: grocc « crosse de uesque », grocc an buguel « crosse de pasteur », grocc mortez « patoil ou pestel, l. pilus, pistillus, tribulus » C a; groce, groce mortez C ms. Ce dernier est donné en bret. mod., par Grég. comme synonyme de mortez: groçzmortez, pl. you « mortier, vaisseau propre à piler », ar groçzmortez hac ar pilouër « le mortier et le pilon ». L'italien a aussi à la fois croccia et gruccia « béquille ». On pourrait soupconner en breton une influence analogique du mot gros « gros »: guërza é groçz « vendre en gros », Gr., groz e arvez « impoli », Suppl. aux dict., 88; dic'hroza « ébaucher » 82, « polir » 96, petit tréc. dic'hrosañ lin « commencer à nettoyer le lin », cf. franç. dégrossir.

É. ERNAULT.

# CONTRIBUTION À LA THÉORIE DU Z VOYELLE.

M. Thurneysen (K. Z., 30, 351 et suiv.) a émis l'idée que l'i. e. a connu un z voyelle, qui a abouti en sanscrit, en grec et en latin à une voyelle longue (scr. ē, lat. ɛ, gr. ī et après labiales v). Cette théorie, déjà auparavant, semble avoir été admise tacitement par M. Wackernagel (K. Z., 29, 125 et suiv.), puisque selon lui (εννεά)χίλοι suppose une base \*χσλο-, forme faible de \*χεσλο-. Une partie des exemples sur lesquels s'appuie M. Thurneysen ont un caractère très séduisant (par exemple, scr. bhrjjáti = Φρύγω = lat. /rigo). Si cette hypothèse a été battue en brèche de différents côtés (v. en particulier Walde, K. Z., 34, 525 et suiv.), c'est surtout, croyons-nous, à cause de la portée trop générale que semble lui attribuer son auteur, et parce que les conditions particulières qui permettent la vocalisation de z n'ont pu jusqu'à présent être déterminées. Mon but n'est pas de formuler une loi précise sur les origines du z, mais seulement de noter quelques étymologies grecques et latines qui me semblent prouver son existence et qui pourront fournir un appoint à une question que je n'ai pas la prétention de résoudre. Un point cependant paraît à peu près acquis, c'est que z, en se vocalisant, ne s'est pas directement transformé en une voyelle longue, comme semble l'admettre M. Thurneysen, mais le son sifflant a d'abord développé devant lui un élément vocalique; ensuite les groupes -iz- et (en grec) -uz- ont été traités comme dans les cas où z était consonne dès l'origine. Par exemple -zn- a dû passer à -izn-; de là, d'une part, en latin -in-, et d'autre part, en grec, -- (-- uvv-) qui s'est probablement maintenu en éolien, tandis qu'il a passé à -w- $(-\bar{\nu}\nu)$  dans les autres dialectes. Je vois maintenant que M. Walde avait déjà expliqué la chose d'une façon analogue. (K. Z., 34, 525). J'aurai l'occasion de revenir sur ce point; d'autres détails, d'un caractère plus spécial, trouveront naturellement leur place dans la discussion des étymologies qui suivent.

## Ζύμη.

Zύμη est généralement rapproché de lat. jūs et de scr. yūşa-. Mais il n'y a qu'un rapport très artificiel entre l'idée de « sauce » et celle de « levain ». Au contraire, la fermentation évoque

naturellement l'image de l'eau qui bout et, en fait, il suffit de citer latin fermentum « levain » en regard de fervère « bouillir » et de rappeler que v. h. a jesan « fermenter » — ζέω « bouillir », pour montrer de quelle manière on peut arriver à l'étymologie de ζύμη. Ζύμη est inséparable de ζέω. Le grec classique conservait bien vivant encore le souvenir de cette affinité, puisque Platon (Tim., p. 66 B), cherchant un nom pour ce qu'il appelle τὸ την γεώδη οὐσίαν δμοῦ κινεῖσθαι καὶ αἴρεσθαι, définit ce phénomène indifféremment par les termes ζύμωσις et ζέσις.

L'explication phonétique du mot est simple. La racine \*jes- à l'état faible, jointe au suffixe -mā- a créé un primitif \*jsmā devenu, par la vocalisation de s \*jzmā- et finalement en grec \*ζυzμā et ζύμη. Pour le degré zéro devant le suffixe -mā-, cf. ἀῦτμη (: ἄετ-μα), loμή σύνεσις Hesych. (: εἰδώς), etc. Ζύμη est intéressant par le timbre de sa première voyelle. L'aboutissement normal de z en grec est ī, et M. Thurneysen n'admet v que lorsqu'une labiale précède z. Ici, au contraire, nous avons un exemple du timbre v dû à une labiale suivant z, et plus bas nous aurons l'occasion de constater encore une fois ce fait.

#### LATIN Crinis.

Si s est susceptible de se vocaliser, on s'attend à ce qu'il le fasse dans les mêmes conditions que jwrlmn. Or, lorsque deux phonèmes de cette série se suivent immédiatement dans la même syllabe devant consonne, c'est le premier qui a la sonction consonantique, et le second la fonction vocalique; les cas du genre de scr. caturbhyas et got. fidurdogs sont très rares et inexpliqués. Mais s (z), au point de vue de la vocalisation, semble tantôt obéir, tantôt échapper à cette loi. De là une alternance dont nous rencontrerons plusieurs exemples au cours de cette étude. On peut d'abord citer Φρύγω en regard de scr. bhrjjáti. En effet Φρύγω peut très bien représenter un primitif \*bhrzg,o devenu en grec \*φρυεγω, parce que très probablement cette langue a fait disparaître devant g, avec allongement compensatoire, le son z, quelle que fût sa provenance; de sorte que le groupe historique -σy- ne remonte pas à -zg- (cf. Φρύγανον: lit. bruzgaï "broussailles" et pour le traitement phonétique, Walde, K. Z., 34, 524). Mais s'il en est ainsi, Φρύγω suppose un groupe -rz-, et scr. bhrjjáti un groupe -rz-, quelle que soit du reste la cause de ce double traitement. Si M. Thurneysen a raison d'identifier la base de xpībi avec celle de hordeum, on constate encore la présence de -rz- dans le premier, et de -rz dans le second.

Le latin crinis nous offre un nouvel exemple de ce fait. Je crois en effet que ce mot, par suite d'un passage postérieur à la flexion en -i-, cache un ancien \*crino-s. Celui-ci a dû être primitivement un adjectif de relation signifiant «de la tête», et c'est par l'ellipse d'un substantif comme pilus qu'il a fini par prendre le sens de «cheveu», absolument comme aënum, par l'ellipse de vas, a fini par signifier « vase d'airain ». Crinis serait alors le pendant de capillus, ancien adjectif qui continue sans doute le thème capit. quelle que soit l'explication que comporte la finale -illus. Si donc \*crino- renferme le vieux mot i.e. pour «tête», on pourrait, au point de vue des sons, l'identifier avec gr. -κράνον (dans κιονόχρανον «chapiteau», σοτίχρανον «oreiller» Théocr., etc.) ou avec son doublet κάρηνον(= \*καρασνον), tout deux reposant sur un thème i. e. \*k, reno-. Mais au point de vue de la dérivation, \*crino- n'est pas identique à ces deux mots grecs. En effet, \*crinoest formé avec le suffixe -no- des adjectifs de relation; au contraire, χάρην-ο-ν et -κραν-ο-ν ont été, dès l'origine, des dérivés substantifs dans lesquels le suffixe -o- s'est ajouté au thème des cas obliques \*k, rsn- (cf. scr. gén. cirşnds), de sorte qu'ici -n- est au fond désinentiel. Mais le pendant absolu de \*crino- se trouve dans la glose d'Hesychius κάραννος κεκρύφαλος, κρήδεμνον : π ἔριφος: ή ζημία. Κάραννος=\*k, rsno-s, le suffixe est -no-; car le sens adjectif du mot est nettement caractérisé; ce sens est «relatif à la tête, et «pourvu de cornes»; seule, l'ellipse de substantifs appropriés peut lui donner les diverses acceptions indiquées dans la glose.

Ainsi crinis (avec -rz-): xápavvos (avec -rs-) =  $\varphi \rho \dot{\nu} \gamma \omega$ : bhrjjáti. Remarquons enfin que le  $\bar{r}$  long de la base  $k_1\bar{r}s$ - n'est pas un obstacle pour l'explication de crinis: car pourquoi - $\bar{r}z$ - n'aurait-il pas été susceptible, comme - $\bar{r}z$ -, de passer la fonction vocalique au z, ce qui n'aurait d'autre conséquence que de faire naître un  $\bar{z}$  long  $(-r\bar{z}$ - pour - $\bar{r}z$ -)? Lt à son tour ce  $\bar{z}$  long (dans les cas speradiques où il a ainsi pris naissance) devait, en latin, devant liquide ou nasale, donner le même résultat que z bref, vu que, dans cette position, le résidu vocalique de z bref est toujours lié à un allongement (allongement compensatoire de la chute du son sifflant).

Un mot, en passant, sur le latin crista, parce qu'il est peut-

¹ C'est par un semblable transport de la fonction vocalique d'un phonème à un autre voisin que j'explique gr. κρήμνημι, κρημνός, en regard de κριμάννυμι. L'η de κρημ- est panhellène (Pindare, P. 4, 25 κρημνάντων). La racine \*k,remō- devrait avoir, au degré zéro, \*k,r-m̄-, grec \*πρμα-. Mais le grec n'admettant pas un pereil groupe de consonnes, a donné à r la fonction vocalique de m̄ ainsi que la quantité longue. D'où la forme faible κρημ- = \*k,r-m-. Il est permis de croire que l'η panhellène de κρημ- est dù à ce que la racine forte κρεμα- offrait dans la même position une voyelle du timbre e. Enfin la longue η a pu se maintenir parce que le groupe -μν- n'abrège pas une voyelle précédente (cf. σ?ρωμνή, ωλήμνη).

être parent de crīnis. D'un autre côté, crista est inséparable du v. h. a. hurst «aigrette». Comme ce dernier équivaut à i. e. \*k<sub>1</sub>rsti-(avec -r-), on est en droit de poser pour crista un prototype k<sub>1</sub>rztā-(avec -z-). Il y aurait donc entre ces deux mots la même alternance -rz-: -rz- déjà signalée et que nous retrouverons plus bas. Seulement il faut admettre que, dans le mot latin, -z- se trouvant devant t n'a pas pu éliminer le son sifflant. Toutefois ce point du traitement de z est encore trop mal connu pour que nous puissions sérieusement insister.

#### 

Le rapprochement de ὕλη et de silva est une de ces étymologies qu'on ne se résigne jamais à abandonner, et qui ne cessent d'être tour à tour attaquées et défendues. Je trouve cette question abordée une sois de plus dans le travail de M. Niedermann : Ē und Ĭ im Lateinischen; l'auteur renonce à comparer le mot latin à ὕλη pour le rapprocher de ἔλος. Dès l'antiquité, on mettait ἔλος en rapport avec le nom de ville Velia, 'Ελέα, de sorte qu'une objection semblerait se dégager d'un prototype \*welos que l'on a posé en effet (cf. Curtius, Grdz. p. 360). Mais la sorme cypriote du mot écarte définitivement l'hypothèse du digamma. On lit en effet dans l'inscription d'Idalion (Cauer Delectus p. 304, 9): i.to.i | e.le.i=ἐν τῷ ἔλει, à côté de i.to.i...we.te.i=ἐν τῷ ἔτει (ibid., p. 304, 1). Dès lors, on peut identifier ἔλος avec scr. sáras, c'est-à-dire entrer dans la vue générale indiquée par M. Niedermann pour l'explication de silva.

Ce n'est pas la différence entre le sens ordinaire de Elos « marais » et celui de silva qui peut empêcher d'établir une parenté entre les deux mots. Les références citées par M. Niedermann le prouvent. Je ne reproduis que la note de Suidas, parce qu'elle montre bien le sens complexe et probablement primitif du grec ελος, et aussi parce qu'elle contient trois mots dont la présence dans cette glose n'est peut-être pas un pur accident; j'essayerai en tous cas de montrer qu'ils sont construits sur la même base, bien qu'on n'ait pas l'habitude de les rapprocher : ἔλος · δίυλον δάσος, ή ύδατος Ιλύς έπικεχυμένου σηλού και βαθείας ύλης ή σαπύρου ή καλάμου, έκφυομένης άελ τοῦ σηλοῦ καλ ύπερανεσίηχυίας τοῦ ὕδατος. Si c'est là le sens originaire du mot \*selos- \*seles-, il estadmissible que, par un phénomène de spécialisation sémantique, les différentes langues aient attaché à ce mot ou à ses dérivés les sens particuliers de «marais» (scr. sáras, gr. ελος), de "fourré, forêt " (lat. silva) et même de "limon, boue" (gr. ίλύς, v. plus bas).

M. Niedermann fait de silva un dérivé de \*selos (ελος) au

moyen du suffixe -wā-, soit \*selswā; ce serait un ancien adjectif de relation devenu substantif (cf. arvum). Le passage de e à i s'expliquerait par la présence de trois consonnes consécutives après e, comme dans gilvus = lit. gelsvas. Nous reviendrons plus tard sur les particularités de ce prototype; en tout cas le rapprochement de silva avec élos semble être, de toutes les étymologies proposées jusqu'ici, la plus solide au double point de vue phonétique et sémantique.

Mais, loin de renoncer, comme le fait M. Niedermann, à comparer silva et ὅλη, nous croyons que ἕλοs est le chaînon intermé-

diaire capable de relier ces deux mots énigmatiques.

Supposons d'abord que silva remonte, comme le veut M. Niedermann, à \*selswā. Cette forme devait porter l'accent sur sa première syllabe. Mais cet accent a pu se déplacer à différents cas de la flexion, et, par la chute de l'e radical, créer une forme faible \*slswd-.

C'est là le thème primitif auquel nous croyons pouvoir rame-

ner Ϋλη.

Tout d'abord la double dégradation d'une base \*seles- dans le dérivé \*slswā- ne doit pas nous retenir. Les cas analogues ne manquent pas. On peut citer par exemple scr. cirs-d-m, gr. xópon  $(= {}^*k_1\bar{r}s-o-, {}^*k_1\bar{r}s\bar{a}-)$  en regard de gr. xépas; gr.  $\lambda \dot{\nu}\chi vos$   $(= {}^*luks-no-s)$  à côté de scr. rócas-; lit. rusvas «roux»  $(= {}^*rudks-vo-s)$  à côté de grec épeu $\theta os$ , lit. tímsras «alezan»  $(= {}^*t\bar{v}s-ro-s)$  dérivé du thème \*temes- (scr. támas). Enfin on trouve un parallélisme presque complet entre l'état vocalique de \*seles-: \*selswā-: \*slswā d'une part et celui de  $\lambda e\iota \mu \dot{\omega} \nu$ :  $\lambda \iota \mu \dot{\nu} vos$ :  $\lambda \iota \mu \nu - \eta$  d'autre part. (v. Appendice I).

Dans υλη, la quantité et le timbre de la première voyelle, obscurs au premier abord, trouvent tous deux, selon nous, une ex-

plication satisfaisante dans un primitif \*slswā-.

1. La quantité longue de  $v\lambda\eta$  est pandialectale. D'où provient cette longue? Si nous admettons qu'elle est uniquement le résultat d'un allongement compensatoire (nous verrons plus bas que ce n'est pas le cas), il est facile de voir que seul le groupe -lsw- (à la différence de -lw- supposé autrefois à cause de silva) pouvait créer cet allongement pandialectal. Il n'est pas inutile d'insister sur cette différence de traitement. Dans le groupe -lw- le digamma n'a produit un allongement qu'en dorien et en ionien, tandis que l'attique (et très probablement l'éolien d'Asie) ont simplement laissé tomber le F sans compensation. Au contraire, dans le groupe -lsw-, l'éolien a assimilé l's à l'l (cf. lesbien \(\mu\nu\nu\nu\sigma\sigma\), et tous les autres dialectes, y compris l'attique, ont allongé la voyelle précédente; cet allongement ne dépend pas de la présence du w dans le groupe.

2. Quant au timbre, le traitement ordinaire d'une base \*slswa

(c'est-à-dire vocalisation de l'1 et chute de l's en grec) serait impuissant à l'expliquer. Le résultat serait en effet \*άλα \*ήλη. Mais si nous admettons que s a pu se vocaliser et qu'un groupe primitif sl + cons., dans des conditions que nous ne pouvons déterminer, est devenu tantôt st tantôt zt, le thème originaire (et du reste théorique) \*slswā aboutit à deux formes phonétiques : 1° slswā; 2° \*zlswā, et c'est la seconde qui seule, crovons-nous, peut expliquer υλη. Nous tâcherons tout à l'heure de justifier plus sérieusement l'existence de \*zlswā à côté de \*slswā; mais examinons premièrement comment le grec sera amené à traiter la forme avec z. — Tout d'abord, d'après ce que nous avons admis plus haut p. 314, -zl- a dû aboutir successivement à -izl- (-uzl-), éolien ιλλ-(-υλλ-), dorien attique -ῖλ- (-ῦλ-); en d'autres termes, si un primitil \*zlswā donne en éolien \*μλλα (non attesté) let dans les autres dialectes δλα δλη, ce traitement est attribuable à la fois à la présence de z et à celle du groupe -lew- (v. p. 318). Le timbre de la première syllabe de ύλη devient, dès lors, plus facilement explicable. Sans doute l'aboutissement normal de z est i. Mais M. Thurneysen a montré qu'une labiale précédant z peut teinter cet i en v. Nous avons essayé plus haut, à propos de ζύμη, de montrer qu'une labiale qui suit z peut amener le même résultat; et c'est là aussi, selon nous, l'origine de l'ū de υλη. Lorsque le groupe -lew- s'est réduit conformément aux lois du grec, le F a labialisé la voyelle précédente. Ce phénomène est comparable, dans une certaine mesure, à celui qui a créé le timbre υ dans des mots comme νύξ, ὄνυξ, etc.: l'élément labial de K2, ne pouvant se développer normalement, s'est déchargé sur la voyelle précédente.

Comme la justification d'un prototype \*zlswā- dépend en partie de celui qu'on posera pour le latin silva, il est nécessaire de

revenir une dernière fois sur ce mot.

Jusqu'ici nous avons admis avec M. Niedermann que silva remonte à \*sels-wā. Dans ce cas τλη et silva ne sont pas phonétiquement identiques. Le premier est une sorme saible du second, et l'identité n'existe qu'au point de vue morphologique, en ce sens que tous deux peuvent avoir appartenu à un seul et même paradigme, — et alors la différence dans l'état radical tient au déplacement de l'accent dans l'intérieur de la flexion primitive (par exemple nominatif \*sélswā, génitif \*slswās donnant \*zlswās). Cependant je prétends que silva et von peuvent être phonétiquement identiques, et que silva suppose, non pas "selswā, mais "slswā devenu, cette fois, \*s/swā. Ici, ce n'est plus le prototype qui fait difsiculté, mais c'est sa relation avec la forme du latin historique. Un primitif \*slswā doit aboutir à \*solva \*sulva. Ni l'une ni l'autre de ces formes ne sont attestées; mais silva peut très bien représenter un ancien \*sulva. On sait que i et u latins, dans le voisinage de labiales, se rencontraient dans un son intermédiaire, et cela non seulement en syllabe médiale, mais aussi en syllabe initiale (Brugmann, Grdr. 12 \$ 102, 1 p. 107 + \$ 244, 4 p. 224). Mais, dans cette dernière position, il semble que i ait triomphé de bonne heure (cf. fimus, liber, liber, limpha), tandis qu'en syllabe médiale la fluctuation a persisté à l'époque classique. Ainsi, puisqu'on ne trouve, par exemple, jamais \*lūber, il n'est pas beaucoup plus étonnant de ne jamais rencontrer \*sulva. La graphie sylva, qui se lit quelquesois, ne peut guère être un souvenir de l'ancien son intermédiaire. Elle doit plutôt provenir d'un rapprochement savant avec υλη, de même que l'orthographe lympha a été influencée par νύμΦη.

Le groupe -ul-, représentant de l'I, peut être préitalique, si l'on admet la théorie exposée par Brugmann Grdr. 12 \$ 499, p. 453-455, d'après laquelle r et I, dans le voisinage de labiales et de vélaires, auraient abouti, déjà en i. e., à ur, ul. Si, au contraire, -ul- de silva est issu de -ol- = I, ce passage de -ol- en -ul-prouve indirectement, comme du reste toute cette étude le suppose, que le -v- de silva était consonne dès l'origine, et que la diérèse silua qu'on rencontre dans Horace (Carm. 1, 23, 4. Epod. 13, 2) est artificielle et postérieure. En effet, comme le prouve l'o de volvere et solvere, la loi qui changeait le latin -ol- en -ul- devant consonne avait cessé d'agir à l'époque où -ŏlu- devenait -olv-, de sorte que \*solua en serait resté à \*solva, comme voluo, soluo se sont arrêtés à volvo, solvo.

Comparons maintenant les deux thèmes primitis \*slswā-\*zlswā-1. L'alternance sl-: zl- rappelle jusqu'à un certain point

le double traitement de rs + cons. (rz: rs). Et puis au commen-

<sup>1</sup> Cette forme avec z se retrouverait-elle dans lat. ulva «herbe des marais»?

cement du mot devant liquide ou nasale le grec semble admettre la vocalisation de s- dans des positions où un phonème de la série j w r l m n aurait la fonction consonantique. Ainsi non seulement on trouve en grec sm- (μία, μώνυχες) et sm- (ἀμα, ἀμόθεν), mais zm- zn- zl- doit à son tour être admis puisque lves (avec zn-) est probablement de la famille de νεῦρον (avec sn-), que Ἰμερος (avec zm-, = scr. smará-s «amour») doit être rattaché à μέριμνα, lat. memor (avec sm-) et que ἰλύς repose, selon toute vraisemblance, sur zlsu-, groupe de sons tout voisin de zlswā- = υλη (voir plus bas).

Telles sont les raisons qui me font penser 1° que υλη est pareut de ελος, parent lui-même de silva, 2° que υλη et silva reposent sur un thème primitif identique \*slswā, devenu d'une part

en grec \*zlswā, d'autre part en latin \*slswā.

[Un cas assez différent de double traitement de s, et que je cite ici sans vouloir établir un rapport avec ce qui précède, est celui où un groupe sō + cons. représente l'état saible d'une racine à voyelle longue. Dans cette position, s (comme j w r l m n!), tantôt reste consonne, tantôt se vocalise et absorbe le ō. C'est ainsi du moins que je me représente la relation entre scr. tdhatē, gr. tôvs (\*zdh-, avec z long?), et scr. sídhyati, sádhiṣ(sōdh-) [forme forte dans scr. sādhú-s, sádhatē]. Pour montrer que ceci n'est pas spécial à s, on peut établir les proportions suivantes: tdhatē, tôvs: sidhyati, sádhiṣ-: sādhú-s = scr. sôda-s «bouillon»: svádati: svādu-s = lit. írklas «rame» (\(\bar{t}-\)): latin ratis (rō-): v. h. a. ruodar. (rō-).]

A deux reprises déjà, nous avons rencontré le mot iλύs. C'est un des mots que M. Thurneysen cite pour exemplifier sa théorie du z, en posant un primitif \*zlū-; car il le rattache, comme on le fait généralement, à la famille de λῦμα, λύθρον, λύμη, lat, pollucre, lustrum, etc.... (base \*slū-). Gependant, au point de vue sémantique, cette étymologie laisse à désirer : tous les mots cités plus haut emportent l'idée de «souillure» c'est-àdire qu'ils ont un sens 1° abstrait, 2° nettement péjoratif. Au contraire, iλύs a une signification concrète et on chercherait vainement dans l'emploi de ce substantif la moindre nuance dépréciative. C'est par exemple le mot iliés qu'emploie Hérodote pour désigner le limon du Nil qui féconde l'Egypte. La note de Suidas (voir p. 317) met tλύs dans son entourage naturel, et, en plaçant côte à côte, dans la même description, les trois termes Elos, ίλός, ὖλη, elle semble presque inviter à établir entre eux un lien étymologique. Il me paraît donc probable que la forme primitive de iλύs a été \*zlsū-s. Ainsi, sans serrer de trop près les termes de la comparaison, on peut dire qu'il y a entre ἐλύς (\*zlsu-s) et υλη (zlawā) à peu près le même rapport qu'entre wελεχυς

et \*ωελεκ Fov>πελεκκον. Dans \*zloū-s le groupe -ls- ne s'est pas conservé; la forme ion. att. le montre réduit à -λ- avec allongement compensatoire de la chute de s devenu z. Cette transformation  $-\lambda \sigma - > \lambda z - > \Delta \lambda$  peut s'expliquer de deux manières: 1° ou bien il faut admettre avec M. Wackernagel (K. Z. 29, 129 sqq.) que c'est là le traitement régulier d'un groupe -ls- en grec lorsque l'accent du mot ne se trouve pas sur la syllabe précédant immédiatement; 2° ou bien on peut supposer qu'à certains cas de la flexion l'u, en se consonantifiant devant une voyelle désinentielle, a créé le groupe -lew-, qui a été traité comme dans ϋλη (voir p. 318).

Quant au timbre de la première syllabe de ilús, il est bien celui qu'on attend comme résultat de z; l'u de la seconde syllabe était, au moins à plusieurs cas de la flexion primitive, en fonction de voyelle, et par conséquent ne pouvait, comme dans υλη, labialiser la première voyelle. Bien plus, l'u voyelle devait avoir une action diamétralement opposée à celle du w : à supposer que les cas obliques (avec zlsw-), eussent produit en grec une base υλ- comme dans υλη, cette base ne pouvait subsister au nominatif (avec zlsū-), parce que le grec évite d'avoir deux voyelles du timbre u dans deux syllabes consécutives. Ainsi "υλύς (s'il a existé), devait passer à ίλύς, comme \*Φῦτυ \*Φῦτυμα (de la famille de Φίω, latin sutuo) ont passé à Φῖτυ, Φίτυμα.

Πέδιλον.

Πέδιλον (lesb. σεδιλλον) signifie uniquement «sandale, chaussure ». Mais on sait avec quelle facilité s'établit un rapport entre les différents sens que voici : 1º pied; 2º plante du pied; 3° semelle, chaussure; 4° base, fondement; 5° sol. J'insiste particulièrement sur la relation entre 3° et 4° pour poser que αίδιλου, malgré son unique sens, peut être parent d'un mot signifiant "base, fondement". C'est ainsi que lat. solea "sandale, chaussure, a aussi, suivant Festus (p. 242, 141), le sens de rseuil, sorte de planchern; que solum «soln peut signifier «semelle»; que lit. kurpé «soulier» ne peut être séparé de gr. κρηπίς, lequel, outre le sens de «chaussure», a aussi ceux de «fondement d'une construction, construction au bord de la mer ou d'un fleuve, quai, digue ».

Je crois, d'une part, que wédidor repose sur pedslom, devenu \*pcdzlom. Il est probable que, à l'exemple de tous les mots étudiés plus haut, il cache le neutre d'un ancien adjectif de relation signifiant "qui a rapport au pied", ou "qui touche au sol", ou

encore « qui sert de base ».

Dans \*pedslom, le suffixe était -slo-, ou bien -lo-, si l'on admet

l'existence d'un thème \*pedes-. Celui-ci peut être déduit de l'adjectif wedenos qu'on lit chez Théophraste (H. P., 1, 8, 1; c'est du moins la leçon de quelques manuscrits) et dans la glose d'Hesychius wedanos ταπεινός, wedenos; ce thème est encore à la base de wédenon, qu'Eustathe, p. 179, 24, atteste avoir existé à côté de wédinon.

D'autre part, wébidou me semble être identique au latin pila. Je ne parle pas, cela va sans dire, de pila « mortier à piler », car celui-là remonte à "pinslā. Quant à l'autre, il signifie « pilier », mais aussi « assise de pierre, base de colonne, digue, jetée ». Hébidou et pila réunis donnent les différents sens de xonnis.

Pila est donc un adjectif de relation cachant un primitif \*pedslā. Seulement, dans le mot latin, l's ne s'est pas, comme en grec, vocalisé; e a passé à i, probablement parce qu'il était suivi d'un groupe de trois consonnes, comme dans gilous pour \*gelswos, pinna pour \*petsna, etc. (voir Niedermann, É et I im Lateinischen init. et p. 114). Remarquons en passant que vitulus, que M. Niedermann fait remonter à \*wetslos pour exemplifier sa thèse, ne peut représenter un semblable primitif, qui aboutirait à \*vilus, comme \*pedslā aboutit à pila.

Pourquoi, dans \*pedslo-, \*pedsla-, s est-il resté consonne sur le sol italique, tandis qu'il s'est vocalisé en grec? Je ne saurais que répondre; mais cette alternance dsl: dzl est analogue à celle que nous avons plusieurs fois rencontrée entre -rs- et -rz-. Et, après tout, pourquoi le grec ὀνομαίνω suppose-t-il -mnj-, alors que le gothique namnjan repose sur -mnj-? Cf. δαπάνη et lat. damnum.

#### Ελινύω.

Eλινύω «s'arrêter en route, se reposer, hésiter, etc.», suppose un ancien \*ελίνυμι, que je fais remonter à \*elzneumi, ce qui permet de poser une racine \*els-. Celle-ci se retrouve à l'état faible (soit \*\foralle-\c) dans lit. ilsti «se fatiguer», c'est-à-dire «se ralentir, s'arrêter»; ilsetis «se reposer»; ātilsis «repos». On peut encore admettre que, dans ελίνύω, ε- est prothétique, de sorte que (ε)λίνύω serait, lui aussi, construit sur la racine faible, et serait à ilsti, etc., comme \( \foralle \) est à \( \foralle \) s, alternance plusieurs fois observée (cf. particulièrement ερίνδε ci-après). La forme ελιννύω, qui se lit quelquefois, semble être éolienne et devoir son double -νν-au traitement éolien du \( \foralle \).

### Ėρīνόs.

On sait que le même nom d'arbre a souvent désigné des essences différentes. Onyés « chêne à glands comestibles » est le

latin fāgus «hètre»; δξύη «hêtre» répond à v. h. a. asc «frène», et latin fraxinus «frène», au lit. béržas, all. Birke «bouleau». Ainsi, malgré la différence de sens, ἐρῖνός, ἐρῖνεός «figuier sauvage» peut être comparé au latin ornus «orne, frêne sauvage». Ornus peut être équivalent à \*orznos pour \*rzno-s, de même que, au point de vue phonétique, alnus «aune» est pour \*alzno-s (lit. elksnis). Dans ἐρῖνός, τ représente z; la base \*erzn-du grec peut, à la rigueur, être en ablaut avec le rzn-du latin; mais il est plus probable que le ε- de ἐρῖνός (comme celui de ἐλινόω; voir plus haut) est prothétique, et les deux mots reposent sur un primitif rsn-, devenu en grec rzn- et en latin rzn-, conformément à cette alternance dont nous avons surpris déjà plusieurs exemples.

Si épivos se rattache à ornus, il faut renoncer, cela va sans dire, à comparer le mot latin au slave jasens (Brughann, Grdr., 1<sup>2</sup>, p. 772), en établissant un primitif "oseno-s (cf. en dernier lieu Stolz, I. F., 13, 102). On sait du reste, en tenant compte du traitement ordinaire d'un semblable groupe (par exemple "posino > pōno), à quelles difficultés on se heurte quand on veut concilier ornus avec un prototype "oseno-s. (Voir la critique de la théorie de M. Stolz dans le beau travail de M. J. Vendryes: Recherches sur l'histoire et les effets de l'intensité initiale en latin, p. 179).

#### Πύννος, δπύω, βινέω.

C'est avec l'orthographe -νν- qu'est transmise la glose d'Hesychius σύννος · δ σρωκτός (ms. σύννος · δ τρῶκτος), et c'est sur cette base que l'on opère généralement pour la discussion de ce mot. Il semble donc que la correction de Mor. Schmidt (συνός) soit arbitraire, et cependant on ne peut d'emblée la rejeter. En effet, cette glose a un rapport évident avec deux autres que voici : 1° συνιάζειν · σεραίνειν \*ως άρραίνειν, sans variante de ms.; \*συννιάζειν troublerait l'ordre alphabétique; σεραίνειν a le sens obscène pour lequel il suffit de renvoyer aux lexiques et à la glose 2°. — 2° σουνιάζειν · σαιδικοῖς χρῆσθαι· σούνιω γὰρ ὁ δακτύλιος. Il est, dès lors, probable que, si σύννος est réellement transmis avec l'orthographe voulue par le lexicographe, le grec (dans d'autres dialectes) a du moins connu les formes déduit du double -νν- de σύννος, probablement éolien.

La coexistence des formes wūvos et wúvvos infirme l'étymologie proposée par M. Brugmann (Grdr., 12, 752), d'après laquelle wúvvos représente \*putsnos (cf. scr. putau « nates », m. h. a. out « cunnus »). Car, suivant M. Brugmann lui-même, -tsn- doit aboutir en grec à un groupe -vv- pandialectal.

Huvos remonte, selon moi, à \*pzno-s. Le timbre v est dù à la

labiale précédant z, et le double -νν- de la forme σύννος est un nouvel exemple du traitement éclien de z. Quant à \*pz-, il est le degré zéro de la base \*pes- (scr. pas- ¬région pubienne»); il est donc en ablaut avec σέος = scr. pásas (cf. σόσθη, lit. pyzda); mais il est surtout en rapport direct avec lat. pēnis (pour \*pesnis). De mème que crinis, pēnis montre un passage postérieur à la flexion en -i- et représente un primitif \*pes-no-s. Comme crinis, \*pes-no-s et \*pz-no-s ont été à l'origine des adjectifs de relation formés sur la base \*pes-, et c'est cette fonction qui explique les sens un peu différents qu'ont pris ces mots en grec et en latin. On peut encore rendre compte de cette différence en rappelant qu'elle se montre aussi dans les formes étymologiquement parentes scr. putau et m. h. a. vut, et en signalant la double explication qu'Hesychius donne du mot χυσός (χυσός · ή συγή : ἡ γυναιχεῖον αἰδοῖον).

C'est pour la même raison qu'on pourrait peut-être rapprocher σῦνή de σῦνός, en posant un prototype \*pṛgṇā-. Sans doute, le suffixe resterait à expliquer; mais on sait quelle variété de finales on rencontre dans les mots de ce genre; et celle-ci n'est guère plus étonnante que celle du grec σόσθη (lit. pyzda). Remarquons encore que σῦνίζειν a le même sens que συνιά-ζειν («paedicari»).

Le lit. pisti «coire cum muliere» appartient, lui aussi, à cette famille et renferme la base \*pes- au degré zéro, quelle que soit l'explication du timbre i. La formation et le sens de ce mot rappellent vivement le grec δπίω, dans lequel δ- est probablement copulatif (indo-européen \*sm-), comme dans hom. δτριχας, δπατρος, δψον. Cette explication suppose que δπύω est une formation secondaire, reposant sur quelque thème nominal composé, de même que ἀοσσέω «aider» remonte à un substantif ou adjectif perdu \*ἄοσσος = \*sm-sok, jo-s « aide, compagnon». Οπύω se ramènerait alors à \*smpzjō, tout comme χρίω, suivant M. Thurneysen, équivaut à \*g, hrzjō (scr. gharṣati). Quant à la forme homérique δπυίω, on peut y voir un éolisme de la nature du lesbien Φυίω.

Il est vrai que  $\delta\pi\omega$  est souvent mis en rapport avec le latin uxor. Ce rapprochement provoque plusieurs objections : la base commune des deux mots ne peut être dans ce cas que " $uk_2$ -; or la représentation grecque de ce groupe devant voyelle peut être  $\omega$ - ou  $i\pi$ -, mais non pas  $\delta\pi$ - (v. appendice 11). En outre, les deux éléments -s- et -r- de uxor pourraient-ils être tous les deux suffixaux dans un nom de parenté? Je me demande si uxor ne se rattache pas plutôt, par sa base " $uk_1$ s-, au lit. usvis "beau-père". Primitivement, au dire de Schleicher (lexique du usvis), le lit. désignait par ce mot uniquement le père de l'épouse, et c'est par une extension postérieure qu'il a pris un sens plus

large. sz peut représenter -k<sub>1</sub>\*-, comme dans aszis, taszýti, etc..., et -vis = \*-vjo-s ou \*-vio-s, suffixe fréquent des noms de parenté indirecte (cf. scr. bhrátrvya-m «cousin», pitrvya-s «oncle paternel», gr. ωατρυιός «parâtre», μητρυιά «marâtre»)<sup>1</sup>.

Dans Homère, δπυίω désigne toujours l'union légitime de l'homme et de la femme dans le mariage; mais il dissère de γαμέω, ou plutôt de γεγαμηπέναι, en ce qu'il est dépourvu de tout caractère poétique; il a la précision sèche des termes juridiques. C'est bien ce que montre le passage de Plutarque Sol. chap. 20: Ατοπος δὲ καὶ γελοῖος δοκεῖ ὁ τῆ ἐπικλήρω διδούς, ἀν ὁ κρατῶν καὶ κύριος γεγονὼς κατὰ τὸν νόμον αὐτὸς μὴ δυνατὸς ἢ πλησιάζειν, ὑπὸ τῶν ἔγγισῖα τοῦ ἀνδρὸς ὁπύεσθαι. — Si bien que l'usage homérique paraît avoir ici spécialisé plutôt que conservé le sens primitis. Mæris (p. 278) dit que ὀπύειν est la forme att. correspondant au συγγίγνεσθαι de la κοινή. Ajoutons enfin que le mot a une acception simplement obscène dans nombre de passages de Lucien et que, dans son Alex. Pseud. 50, il désigne même l'amour contre nature, tout comme πῦνιαζειν.

Le traitement syntactique du verbe (δπύειν γυναϊκα, δπύεσθαι άνδρί) doit être considéré comme postérieur, et il est plus que probable que la construction identique de γαμέω a ici servi de modèle.

Enfin, Sivéw me paraît inséparable de cette famille. Le rapprochement qu'on a fait avec  $\beta l\alpha$  n'a pas de valeur; le peuple n'opère pas sur des abstractions pour former des mots de ce genre. Pour le sens, βινέω est identique au lit. pisti (voir p. 325). Le primitif (\*pznéjo selon moi) fait de ce verbe un dérivé du thème nominal "pesno-, "pzno-, que nous connaissons par lat. pēnis et gr. wūνός (cf. encore pour le sens wυνιάζειν). Les difficultés apparentes que présente l'explication de Sivéw concernent plutôt son rapport avec wuvos que son identité avec un prototype princjo. La labiale initiale n'a pas teinté en v le timbre du z; mais cette influence des labiales environnant le z ne semble pas être absolue; on trouve en effet ξμερος (voir p. 321) en regard de ζύμπ (p. 314), Fρīνόs en regard de βρῦχάομαι (v. Thurneysen, loco cit.). Quant au passage de \*p à \beta devant z, il a un remarquable parallèle dans βδέω=\*pzdéjō en ablaut avec lat. pēdō (=\*pezdō); il s'agit dans ce cas d'un z consonne : mais, d'autre part, Bles est identique au lit. bezdżù, où e- n'a pu se développer qu'après l'adoucissement de p en b, ce qui revient à dire que, très probablement, nous sommes en présence d'un z voyelle. Cet exemple est si frappant qu'il est permis de croire que régulière-

¹ Prim. \*pōtrwio-s \*mātrwiā; le groupe -trw- a été traité comme -paw- dans homérique dμπνυε «il reprit son souffle». W a passé par -uw- avant de devenir ».

ment une occlusive forte devient douce devant z; alors, il faudrait admettre que la conservation de la forte (dans wuvós, etc...) est due à l'analogie des formes fortes où l'occlusive est suivie d'une voyelle.

#### Μίσγω, μίγνυμι.

En face des difficultés toujours nouvelles que l'on rencontre à vouloir faire entrer ces deux mots dans la famille de \*meik<sub>1</sub>- (scr. miçra-s, lat. misceo, lit. maiszýti, etc.), le mieux est, semble-t-il, d'adopter l'idée de M. Wackernagel, qui renonce à l'étymologie traditionnelle pour rattacher μίσγω et sa famille à la racine \*mezg<sub>1</sub> « plonger » (K. Z., 33, 39). M. Osthoff avait dejà signalé (M. Ü., 4, 34, 1) les analogies frappantes qu'offrent, dans Homère, les sens de μίγνυμι et de δύω, et son idée de faire de δύσγω (Hes. δύσγω ἀποδύω) une formation analogique sur μίσγω, a beaucoup de vraisemblance. D'un autre côté, il est impossible de nier l'existence de la racine \*meik<sub>1</sub>- en grec, ni une influence de cette racine dans la formation des mots qui nous occupent, notamment dans la flexion de μίγνυμι (cf. μείξω, ξμειξα, συμμεικτόs, toutes formes

attestées par les inscriptions attiques).

Mais il est caractéristique qu'une base \*\(\pu\end{array}\)- ne se présente nulle part; elle serait à peu près incompatible avec un primitif \*mezg-. Et maintenant, quelle a pu être l'origine de cette pénétration réciproque des deux racines \*meik1- et \*mezg1-? M. Wackernagel admet qu'un primitif \*mezg, δ est devenu μίσγω sous l'influence de \* $\mu$ ıx $\sigma$ x $\omega$ , ou bien que  $\mu$ 1 $\sigma$ y $\omega$  = \*m1-m2g- $\bar{o}$ . Mais d'abord un i. e. \*mezg,ō n'aurait pu aboutir en grec ni à \*μέσγω ni à μίστω, puisque très probablement, le grec a fait disparaître z devant g avec allongement compensatoire (cf. Φρύγω. Φρύγανον, p. 315). D'autre part, on ne voit pas bien comment une forme \*mi-mzg-ō aurait pu inviter à établir un rapprochement avec \*meik,-. — Deux conditions ont probablement contribué à confondre ces deux familles : 1° \*mzg-, forme faible de \*mezg- a dû aboutir à μιγ- (ou à la rigueur à \*μυγ-, sous l'influence de la labiale qui précède z). C'est sur cette forme faible qu'a été régulièrement construit μίγ-νυ-μι. (Si nous admettons \*μῦγ- comme continuation régulière de \*mzg-, \*μύγνυμι devait, par la loi grecque de dissimilation, aboutir à μέγνυμι, comme \*φῦτυ est devenu  $\varphi i \tau v$ . Miy- aura été ensuite propagé à toutes les formes de la flexion.) C'est sans doute cette base  $\mu i \gamma$ - qui aura offert le premier point de contact avec l'autre racine meik, -: mik, -. - 2° La comparaison du latin miscère, du v.h.a. miscan et probablement du lit. sumisztù paraît établir que le présent inchoatif, \*mik,sk, δ (rac. meik, -) était i. e. Ör, à son tour, μίσγω fait immédiatement l'impression de renfermer le suffixe -sk,e-, comme

ωάσχω; mais de même que pour ωάσχω, ce n'est pas seulement une apparence: μίσγω remonte à un protohellène μίγσκω basé sur la racine \*mezg,- à l'état \*mzg,-. \*Μιγσκω est devenu phoné tiquement \*μίγεγω puis μίεγω (écrit μίσγω), de la même manière que \*(σ) Φαγ-σκανον (parent de σΦαγ ή, etc.) a passé à \*Φαγεγανον puis à φάzγανον (écrit φάσγανον) et que \*λιγ-σκος «bêche» (parent de lat. ligo, même sens) est devenu \*λιγεγος λίεγος (λίσyos). C'est la coexistence de ces deux formes si voisines, μιγσκω et "μιχσχω, qui a dû être la seconde cause, et probablement la plus décisive, des échanges qui se sont produits entre la famille de \*meik,- et celle de \*mezg,-. On peut encore y ajouter l'appoint de formes comme μικτός, μίζις, où les gutturales g, et k, étaient traitées d'une façon identique, ce qui réduisait la différence entre les deux racines à une question de quantité vocalique, d'autant moins importante ici que dans la grande majorité des formes, s se trouvait suivi de deux consonnes. A ce point de vue, il est intéressant de noter la coexistence de μίγμα et de μίγμα.

Quand à l'ablaut quantitatif  $\mu i \gamma -: \mu i \gamma - (\ell \mu i \gamma \eta v, \mu i \gamma \delta \alpha, \mu i \gamma \delta \alpha)$ , il est postérieur; ici encore la racine parente, avec sa forme faible  ${}^*mik_1$ -, a joué son rôle dans la création de  $\mu i \gamma$ -. En outre, il faut remarquer que le même ablaut i:i s'observe dans une famille de mots où l'i long remonte, selon M. Thurneysen, à i: il s'agit de  $\tau \rho i \beta \omega$  (=  ${}^*trig_2 o$ , cf. got.  $\rho riskan = i$ . e.  ${}^*trezg_2 o$ ), qui a à côté de lui un aoriste passif  $\rho riskan = i$ . e.  ${}^*trezg_2 o$ , qui a à côté de lui un aoriste passif  $\rho riskan = i$ . e.  ${}^*trezg_2 o$ , qui a à côté de lui un aoriste passif  $\rho riskan = i$ . e.  ${}^*trezg_2 o$ , qui a à côté de lui un aoriste passif  $\rho riskan = i$ . e.  ${}^*trezg_2 o$ , qui a à côté de lui un aoriste passif  $\rho riskan = i$ . Or ici, une fois de plus,  $\rho riskan = i$  remonte selon moi à  $\rho riskan = i$  est en ablaut avec v. h. a.  $\rho riskan = i$  en avec v. h. a.  $\rho riskan = i$  en avec v. h. a.  $\rho riskan = i$  en avec v. h. a.  $\rho riskan = i$  en avec v. h. a.  $\rho riskan = i$  en avec v. h. a.  $\rho riskan = i$  en avec v. h. a.  $\rho riskan = i$  en avec v. h. a.  $\rho riskan = i$  en avec v. h. a.  $\rho riskan = i$  en avec v. h. a.

### Ρίζα.

L's de ce mot est incompatible avec l'hypothèse d'un r qu'on s'attendrait cependant à retrouver ici, puisque le germanique \*wurti- (got. waúrts) repose sur un i. e. \*wrd-. Je suppose dans ρίζα la présence d'un z. Il est bon de rappeler tout d'abord que ce phonème n'a pas abouti directement à -i-, mais qu'il s'est développé d'abord en -iz-, groupe dans lequel z a été traité absolument comme le z originaire. Par exemple, un groupe -zd-a donné successivement -izd-, et en gr. -ιζ-. C'est ainsi que M. Walde K. Z., 34, 525, a ramené χθιζός «d'hier» (cf. χθες) à un protohellène \*χθιζόρ-s, devenu ensuite \*χθικόρ-s, χθιζός. Quelque chose d'analogue a dû se passer dans ρίζα, sauf qu'ici le z n'est pas issu d'un son transmis par l'i. e., mais réside dans la vocalisation d'un z créé par le grec. En effet, dans la base

\*wrdja, -dj- est devenu -zd-, puis dans -rzd- -r- a passé sa fonction vocalique au z suivant (cf. lat. crinis = \*krzno- pour \*krzno-, p. 316) et c'est ainsi que \*wrdja est devenu \*wrzda, puis \*wrzda, •wrizda et enfin Fρίζα.

Cette explication de pla aurait pour principal intérêt de montrer que la valeur protohellène du ζ (venu de δj) est bien zδ, comme le prouve aussi έρδω = \*Γεργίω devenu \*Γερδίω puis \*Fepz&, où z n'a pu disparaître que parce qu'il était entre le  $\rho$ et le S.

#### APPENDICE I.

#### Τέμπη : ταπεινός : τάφρος.

Τέμπεα, τέμπη (τά), outre qu'il désigne le lieu géographique connu, signifie en général «vallées fertiles et boisées». Son sens primitif est celui de «dépression, enfoncement ». Τέμπεα correspond exactement au latin tempora «tempes», littéralement «dépressions» latérales du front.

De même que le grec a créé, à côté de wévôos, βévôos etc., des formes - wáθos, βάθos, de même τέμποs a pu donner naissance à un substantif \*τάπος (thème ταπες-). Ce mot n'est pas attesté, mais il se trouve dans l'adj. ταπεινός (= ταπεσνος), construit sur τάπος de la même façon que δρεινός (= δρεσνός) est formé sur δρος.

Enfin le même τέμπος a pu, dans un dérivé nominal avec le suffixe -ro-, subir une double dégradation vocalique, comme \*temes- «ténèbres» dans le lit. timeras = "timero-s; de la sorte on obtient timpero-s qui, d'après les lois du grec, a donné τάφρος. (Cf. έφθός = \*έπσιος, λύχros = \*λυκσνος, de Saussure, M. S. L., VII, go et suiv.) Τάφρος aurait donc pu figurer plus haut, p. 318 parmi les exemples de double dégradation vocalique propres à expliquer le rapport de \*selos et de son dérivé \*slswā (= ύλη et silva).

On réunit souvent τάθρος à la famille de Θάπλω par l'établissement d'un primitif \*dhōbbhro-s : étymologie improbable, car τάφρος ne signifie nullement «fosse pour l'inhumation» et n'a rien à faire avec la sépulture; des locutions comme τύμβου τάφρος Eur. Hec. 900, ne prouvent rien.

#### APPENDICE II.

A propos de δπύω (p. 325), j'ai rappelé que le groupe i. e. "uk,- donnait en grec soit -υx- soit -ιπ- (Brugmann, K. Z., 25, 306). On sait en effet qu'à côté de ζυγόν, λευκός, etc., on rencontre έειπον = scr. úvōcam et lπνός = got. auhns «fourneau».

Mais il serait plus intéressant eucore de surprendre cette alternance dans des couples de mots grecs formés sur une même base. Les étymologies qui suivent présentent deux exemples de ce fait phonétique.

M. de Saussure M. S. L., 7, 78, a indiqué que λευγαλέος et λοιγός sont parents entre eux et (malgré le lit. liga) inséparables de scr.

roga-s «maladie» etc. (rac. \*leug.-).

Mais, d'autre part, je crois que λοιγ- est un compromis entre λενγ- et \*λοιβ-; or ce second état phonétique attendu pour le grec (λοιβ-) se cache dans λοιμός «peste». Certains passages homériques donnent à penser que λοιγός, avant de prendre un sens plus général, signifiait «peste, épidémie» tout comme λοιμός. Ainsi dans le premier livre de l'Iliade, Achille, en parlant de la peste envoyée par Apollon, dit(v. 61):

Εί δη όμου πόλεμός τε δαμά και λοιμός 'Αχαιούς.

et un peu plus bas (66-67):

... αΙ πέν τους άρνων πνίσης αίγων τε τελείων ('Απόλλων) βούλεται άντικους ήμιν άπο λοιγον άμωναι.

Aοιμόs est pour "λοιβμόs, "λοιμμόs; car, d'après une loi établie par M. Wackernagel (K. Z., 30, 293 et suiv.), le double  $-\mu\mu$ - issu en grec de la rencontre d'une labiale et d'un  $\mu$  se réduit à un seul  $-\mu$ - après voyelle longue ou diphtongue. M. Wackernagel admet bien que  $\lambda οιμόs =$  "λοιβμόs, mais il rattache ce mot à  $\lambda εl6ω$ , qui ne peut guère s'accorder avec le sens de toute cette famille de  $\lambda οιγόs$ , etc. Si, d'autre part, on hésitait à admettre que le groupe -g, -g aboutit à grec  $-\beta \mu$ -,  $-\mu \mu$ -, il suffit de rappeler  $\delta \mu \mu \alpha$ , pour "ok, m.

2. Λαυκανία et λαιμός ont des sens identiques («gorge, gosier»). Si la base du premier est \*lauk<sub>2</sub>- et non pas \*lauk<sub>1</sub>-, l'autre peut très bien représenter un ancien \*λαιπμος, traité conformément à la loi formulée à propos de λοιμός. Cette base \*lauk<sub>2</sub>- se retrouve dans les mots lit. 1° liaūkos «glandes du cou», chez le cochon; 2° paliáukis «fanon du cou» chez les bêtes à cornes, 3° palaūkis (même sens). La fluctuation iau-au paraît jusqu'à présent sans conséquence. Cette signification très spéciale des mots lit. semble se retrouver pour le grec dans la glose d'Hesychius: λαυκανία τὸ ἀπηρτημένον τοῦ γαργαρεῶνος, (λαιμός, φάρυγξ).

CH. BALLY.

Genève, mars 1902.

Du reste actuellement M. de Saussure admet une parenté de ligit avec lit. pālēgis, paligÿs «alitement» spécialement en parlant des femmes en couches, mots parents eux-mêmes de grec λέχος «lit», λεχώ «femme en couches», etc.

#### LE MOT «SAINT»

#### DANS LES IDIOMES BALKANIQUES.

On retrouve en roumain et en albanais des formes du mot «saint» directement dérivées du latin sanctus, vulgaire, santus: d'un côté sâ, sân et sânt (cf. italien san et santo), de l'autre, šâ, sân et sânt. On dit, par exemple, en roumain: sâ-Medru «saint Démétrius», sân-Petru «saint Pierre», et sânta-Maria «sainte Marie», répondant aux locutions albanaises: sâ-Mitră «octobre» (en macédo-roumain sămădrean), sân-Ândré « décembre» (comme en dacoroumain Ândreá, litt. mois de saint André), et sânda Mărí.

Il n'y a, à cet égard, qu'une seule remarque à faire, c'est qu'en roumain les formes latines, abrégées ou complètes, se sont conservées presque exclusivement devant les noms propres des saints: sân-Georgiu, sân-Nicoară «Nicolas», sân-Toader «Tudor», sân-Vasii «Basile», etc.

En dehors de cet usage limité, le mot « saint » est généralement rendu, dans le langage populaire, par sfint, tiré du vieux slave svētŭ, avec le même sens. Cette épithète, d'origine slave, a cependant considérablement élargi sa sphère sémantique, en s'appliquant à des noms représentant des idées qui ne sont rien moins que saintes. Ainsi on dit couramment:

O ssintă de bătaie, une solide (litt. sainte) raclée 1;

O sfintă frică, une peur bleue (litt. sainte);

O sfintă ploaie, une pluie torrentielle (litt. sainte).

Dans ces locutions, le mot sfint a une valeur purement intensive et rappelle l'acception païenne du mot slave : fort, puissant<sup>2</sup>.

Voici quelques exemples de ces curieuses associations d'idées. Dans un conte valaque : «Ce que j'ai souffert? ils m'ont roué de coups, m'ont donné une solide (litt. sainte) raclée par-dessus le marché....»<sup>3</sup>.

La formule finale d'un des contes d'Ispiresco: «Plein un dé

<sup>2</sup> Voir Miklosich, Die christliche Terminologie der slavischen Sprachen, Wien, 1875.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> De là le sens familier du verbe a sfinți pe cineva, «le rosser», litt. le sanctifier, comme, en espagnol, santiguar, «faire le signe de la croix», signifie aussi, dans le style familier, rouer de coupe.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Calendarul basmelor, 1882, p. 58 : ...mi aŭ tras și o sfintă de bătaie...

de soupe et une sainte fourgonnade, (c'est-à-dire de grands coups de fourgon), pour ceux qui ont la langue trop longue 1 ».

Du même auteur, dans ses Récits d'un vieillard avisé: « Ils s'assirent sur le rivage, pour faire un saint (c'est à dire copieux) repas<sup>2</sup>».

Il est intéressant de constater un procédé analogue en grec moderne, où le mot Deós, «Dieu», sert aussi à rensorcer la signification du mot avec lequel il entre en composition; c'est ainsi que Deόστραδος signifie complètement (litt. divinement) aveugle; Θεοσχότινος, «extrêmement obscur»; Θεότρελλος, «fou à lier....»; puis avec des substantifs comme: Θεογούροννο, «cochon énorme» (litt. divin), à Zacynthe; Θεόσπιτο, «maison très grande» (litt. divine), à Cythère, etc.

M. Bernhard Schmidt, qui mentionne ces locutions 3, remarque qu'une construction semblable est tout à fait inconnue en grec ancien. Rapproché des locutions roumaines citées plus haut, cet emploi de Θεός, associé surtout à des qualificatifs défavorables, pourrait jeter quelque lumière sur le sort ultérieur de ce mot, rappelant en quelque sorte la dégradation de son synonyme δαίμων, devenu le nom du diable dans les langues modernes.

Nous mentionnous encore qu'en français le mot saint entre quelquesois en combinaison avec de prétendus noms de saints désignant autant de désauts; ainsi : il a le mal saint Acaire (il est acariâtre); il a le mal saint Avertin (il a mauvaise tête), etc. Mais il s'agit ici de simples jeux de mots, qui se rapprochent des expressions analogues, telle, en roumain, sfintu Așteaptă, saint Attends-moi, signifiant un jour qui n'arrivera jamais (cs. en français Saint Jamais); telle, en espagnol, santo Mocarro, «saiut Morve», jugar al santo Mocarro, «jouer à saint Morve», c'est-àdire se moquer de quelqu'un, le maltraiter (cs. à santo tapado, «furtivement», mot à mot, à saint cache-cache).

Observons, à cette occasion, le double sens du latin sacer, « consacré aux dieux », en même temps que « maudit », et du mot français sacré, lequel, surtout dans le langage bas, s'ajoute, pour les renforcer, aux injures et aux imprécations : sacré Dieu (plus souvent sacredieu), sacré animal, sacré coquin.... (d'où encore la forme abrégée cré! comme exclamation populaire, avec le même sens).

En roumain, nous n'avons pas épuisé les applications du mot « saint », et il nous reste trois cas à relever :

### I. Cet adjectif, à l'instar de l'hébreu kadosch, est non seule-

<sup>1</sup> Ispiresco, Basme, p. 159: ... s'o sfintă de cociorbă...

<sup>1</sup> Ispiresco, Poveștile Unchiașului sfittos, p. 64 : ... să i tragă o sfiută de mancare.

<sup>3</sup> B. Schmidt, Das Leben der Neugriechen, Leipzig, 1871, p. 29.

ment un qualificatif, mais le nom même de Dieu; de là deux locutions populaires qu'on rencontre souvent dans les contes: l'a furat Sfintul, « Dieu (litt. le Saint) l'a enlevé », c'est-à-dire il s'est endormi; et l'a uitat Sfintul, « Dieu (litt. le Saint) l'a oublié », c'est-à-dire il est resté éveillé !.

- 2. La même épithète est encore appliquée aux mauvais csprits et aux démons, pour éviter de prononcer leurs véritables noms; c'est ainsi que les *lele*, les fées qui paralysent dans les incantations, sont appelées les Saintes (cf. Euménides pour Erinnyes); on dit de même la sainte Mort.
- 3. Enfin, et nous insistons sur ce point, le nom du soleil, en roumain, est toujours accompagné de l'épithète de saint, surtout dans les chansons populaires; en voici quelques exemples puisés dans les recueils des différentes provinces roumaines.

Dans un noël valaque 2:

Jeune fille la tresse sur le dos, Brillante comme le saint soleil.

Dans une chanson transylvaine 3:

Le matin, à la frascheur, Quand se lève le saint soleil.

Dans une ballade bucovine 4:

Je n'irai pas à l'église, Avant d'y appeler Saint soleil comme parrain Et sainte lune comme marraine.

Le paysan roumain a, en effet, une vénération particulière pour le soleil, il se découvre à son lever et considère comme un péché mortel de jeter des ordures à la face de l'astre du jour.

Cette épithète de saint, inséparable du soleil dans les traditions du peuple roumain, explique le sens du verbe roumain asfintesc, litt. se sanctifier, devenir saint, appliqué au coucher du soleil, comme dans une doina transylvaine<sup>5</sup>:

> Épris de toi, Même le saint soleil, Lorsqu'il te regarde, S'arrête et ne se couche (litt. ne se sanctifie) plus;

<sup>1</sup> Teodoresco, Poesii populare, p. 61.

Pompiliu, Balade, p. 78 («Voina»).
 Marian, Possii poporane, I, 156 («Le Roi et sa sœur»).

<sup>5</sup> Jarnik et Barseanu, Doine, p. 15.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voir, pour ces deux locutions, notre Semasiologia limbei române, Bucarest, 1887, p. 123.

ou encore dans une ballade valaque 1, dont le sujet est l'amour du soleil pour Chicorée, la reine des fleurs (cf. Hélios et Clytia):

Lorsque je me lèverai, Elle se réjouira; Lorsque je me coucherai (litt. sanctifierai), Elle pâlira....

De même le substantif asfințit, litt. sanctification, désignant l'occident où se couche le soleil; par exemple, dans la ballade moldave 2:

Lui, on l'a emmuré
Dans l'autel à l'orient (răsărit),
Elle, sous le porche, à l'occident (asfințit)...

Toute une page du folk-lore est contenue dans ces deux expressions : le coucher du soleil, conçu comme une sanctification, et l'occident, comme une région sacrée, sont des croyances primitives effacées par le christianisme, qui a transporté ce caractère de sainteté à l'orient.

C'est un fait connu que toutes les religions ont placé la demeure des morts à l'occident (cf. l'île des Bienheureux, les Champs-Elysées), ou dans un monde souterrain (cf. Hadès). Se coucher, en parlant du soleil, c'est pour lui plonger dans la région sacrée de l'occident, ou descendre dans la demeure souterraine des morts, dans laquelle l'astre du jour vient régner pendant qu'il laisse la terre dans les ténèbres. Le coucher du soleil n'est donc pas sa mort apparente, mais bien son entrée dans une vie nouvelle qu'il mène dans un autre monde, le prolongement de son règne terrestre au delà du monde des vivants.

C'est cette croyance encore que reflètent les expressions grecques modernes pour le coucher du soleil :

έβασίλευσε ὁ ήλιος, «le soleil s'est couché» (litt. est devenu roi); τὸ βασίλεμα του τοῦ ήλίου, «le coucher» (litt. le règne du soleil); ὁ βασιλεμένος ήλιος, «le soleil couchant» (litt. régnant).

Les Albanais, pour la même notion, disent : dile perdudone<sup>3</sup>, le soleil s'est couché, mot à mot, il est devenu dieu.

Chez les Grecs modernes, le soleil couché est ainsi représenté comme régnant, tandis que les traditions roumaines et albanaises le représentent comme sanctifié ou divinisé.

Nous avons donc ici une série de faits linguistiques étroitement

liés aux croyances populaires.

Lazare Sainéan.

<sup>1</sup> Teodoresco, p. 459.

<sup>2</sup> Alexandri, Poesii populare, p. 21.

Le verbe albanais perdadone dérive de perdadi « Dieu ».

# UN TEXTE ARABE EN DIALECTE ORANAIS.

Le texte qui suit a été recueilli de la bouche de M. Ahmed ben Abderrahman (aḥmed ben sabderraḥmān), originaire de Saint-Denisdu-Sig, mais habitant Oran depuis son enfance; sa prononciation est celle de la moyenne des Oranais. On n'a pas craint de noter toutes les particularités de la prononciation, dont une partie sont certainement individuelles, bien moins toutesois qu'on ne serait tenté de le supposer. Autant on doit éviter, dans la confection d'une grammaire, de tomber dans l'excès à cet égard et d'ériger en règles générales des cas particuliers, autant on doit reproduire minutieusement tous les détails, même ceux qui se rapportent à des variations individuelles, lorsqu'on donne un texte, qui est un document et ne comporte pas de généralisations. On verra cependant qu'en ce qui concerne la notation des voyelles, par exemple, nous sommes encore restés en deçà des auteurs allemands pour la représentation intégrale des sons; mais il n'est plus possible de continuer, comme l'ont fait jusqu'ici les auteurs algériens, à étudier les dialectes africains avec les trois voyelles de l'alphabet arabe ou avec les transcriptions rudimentaires qui ont encore cours chez nous. Nous savons d'ailleurs que M. Marçais prépare une grammaire du dialecte tlemcénien suivant les véritables principes scientifiques: ce sera le premier pas fait dans la voie que nous ont tracée au Maroc, en Tunisie et à Tripoli, les linguistes allemands, Socin, Stumme, Fischer, Lüderitz, etc., dans les remarquables travaux auxquels nous nous référons constamment.

Nous avons négligé l'accentuation qui répond ici aux règles fixées par Stumme et Fischer; l'accent est en général peu sensible et dans certains cas, comme dans quelques mots formés de deux longues, c'est à peine si on le perçoit.

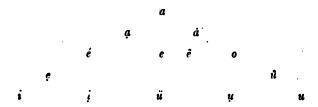
Nous avons adopté pour la transcription des sons le système suivant, dans lequel nous nous sommes inspirés de la classification de Muller <sup>1</sup>.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Fr. Müllen, Grundriss der Sprachwissenschaft, I, Vienne, 1877, p. 140 à 149.

CLASSIFICATION DES CONSONNES EMPLOTÉES DANS LES DIALECTES VULGAIRES DU MAGHRIB.

	EXPLOSIVES.	SIVES.		SPI	SPIRANTES.		ES.	.8	.8	
DESIGNATIONS DES GROUPES DE CONSONNES.	PORTES.	DOUCES.	CONSONNES- BIPHTONGUES DR MÜLLER.	CONSONNES- DIPRIONGUES DE MÜLLER.	PORTES. DOUCES.	DOUCES.	LKEMBLÉI	riónide	NVSVLES	OBSKR VATIONS.
			Fortes. Douces.	Douces.						
Profondes					<b>-e</b> x	•				
Antérieures		•							_	Les sons $q, \dot{g}, \dot{k}, \dot{\tau}, k$ et $g$ peuvent se combiner avec le son $m: a, \dot{r}, \dot{k}, \dot{\tau}, k$ et
Profondes	6	·po			÷×	٠.	16.		·g	8.
Antérienres	'n	<b>b</b> 0			×			_ `	_	Le k et le g sont souvent mouillés :
								~		Le son l'est une l'palato-gutturale,
Palatales	,i	٠.,			***	· _	r!		ug.	du j ordinaire il faut placer le j empha-
Linguales	***	75.								tique, $\tilde{I}$ , signalé par Socin et Stumme.
Palato-dentales	•	·B.				20			٤,	
Alvéolaires (em- phatiques)	~1	تع	0	*01	Ų.	144				i
Dentales   Cérébrales							L	~		La consonne l'est quelquefois un peu mouillée : l.
Pures	•	8	8	~	•	**			E	Les consonnes $n$ et $b$ se combinent souvent avec le $w$ : $n$ et $b$ .
Labio-dentales			•		~` ~	9		_	~	La spirante è est intermédiaire entre
Labiales	a	9			8	,,		~ •	E	b et v.

## RELATION DES VOYELLES EMPLOYÉES DANS LES DIALECTES MAGHRIBINS.



- a == a pur, comme dans dår, כוֹר.
- $\dot{\epsilon} = \dot{\epsilon}$  français, comme dans  $k\dot{\epsilon}s$ , کاس
- entre é et i, comme dans kér, خير, ou entre e et i, comme dans left, شبت.
- i = i pur, comme dans bir, بير.
- i = entre i et ü, comme dans milt, ملت.
- u français, comme ikrûn (chez les juis marocains), سخون
- ب = voisin du précédent et employé concurremment avec lui; p. ex. dans Yakûb, يعفوب (chez certains juis marocains).
- u = u allemand ou français, comme dans ikûn, يكون.
- u = entre u et o, comme dans yiqtil, يفتل.
- o = o français, comme dans labio ألابيض.
- d = entre a et o, comme dans baqq, بق.
- خ = même son, mais plus sourd, comme dans seqsa, سفسى.
- e = e muet français, comme dans fhem,

I

#### TEXTE ARABE.

## هم يبعه أنّايربو فهن

أنَّايربو فين كان بوء سلصان أنَّايربو فين والع بالصياء منين عشي للغابه يقيم بيها مدة خستاشن يوم منين يفضب غيال حق جيبه يفوّه بيه حتى يوصل فواج بوء يضلفه يتعرج عليه السلطان من بعد يرجع للغابه يصيد واهم النسار هو يصيد هتى دركه الخبر موت بوه جا. واحد فال له بوط رجة الله عليه سفصى أشكون ألس رجع به موضعه سلطان فال له أشكون الني هو عافب بوي ليه المشمر كان مخلوع منين بوء مان من وراه جاوبه المرسول عيّما هو أيّم سلكان أنايرفال الهج لله منين رجع عين هيرمن واهم أشركمل الغيبة خستاشن يوم جاب غزال كالعامة ضلفه فعام عبد الاكب عبد كان باغي يغدره عرضه باش يتعشى معه حلى ليه ما نتعشى شي الله لخلى غير عاونو بجعوة الخير هرج آناير مشق لجارة عنج أمّه صو كان بالدروج عازب من بعد زيعه له عبه فال ليه نبغى نعضى لط بنتى اءًا تغبل تروَّج معما البشير هشم و فبلعا منَّه السلصان زيعِك للفاض و المعادى متحوا على بنت السلطان التاير بو فهن من بعد ءاروا العرس مرحوا كامل الناس البعض من الناس يضبّل و البعض يغيث والبعض يفتل والبعض يبندر والبعض يفسب والناس الأهرين متفسهين البعض يلعبوا موق الخيل و لخلوا الماروء و النساء يزغرضوا على الحاب الخيل و البعض يلعبوا في الرحبة شق ساكر و شق مسكر و البعض من النساء يرفصوا و عجموا و الناس مفسهة جوایه متی واحم ما عابی بالآخر جات العرس حسبه شعمین او

فلافه السلطان أرسل الآتاين عنوه للوار قال للوزرآء نفبل منكبم بالأمر انتاعي تفتلوا ٱنَّاير بو فهن الوزرَّاء ما بغوا شق عليه على خاضر خدموا مع بوة في حياته و افوا ملحه عنم العرب يقولوا ما نغورط شق على خاضم ملحط سبق به كرشق نرجعوا للخريجة الاكن فالواله نعضوا لم تمبير زيبف الناير بجيب لم العوية الهومانيه عودة شايب عينه سلطان بالء الحيرة منين جاء عنده أناير نصف عبد فال له جب في العودة العلانية الكن بعيدة و العول في الصريق آنآير عبَّ للصِّه و \$ار العوين و مشق يتهشِّي مع الصَّريق حتى وصل هي واهد الغابة حاب تعبان راقد في وسم الضريق و الضريق ضيّق تسهى عند العرب مرية أتّاير ما حاب إشي منين يبون كان عنده فالب سدّر داره به موم التعبان منين مضن صاب ريفه ضيّب فال اشكون ما لحني عليه امان الله تعالى غير يبين روهه ما نصلكه شي بان ليه فال ليه انت الله مالحتنى جاوبه نعم الكن رانس ما شي عليم سبّه خاجه الكن رانع خايم يفتلونى فال له التعبان نعضى لـ تجریب اءا کان انت آنغبنت فس شویه به النار نکون عند و آجعل البحور مع التجريب بفّاه على هير و مشى زايد مع الضريق هنى وصل للبلاء ألِّي مِيما العودة عليّ في راسه كيماش يحير اءا يصيب البشاشرة يلعبوا يصنت ليعوم باش يعجروا على العودة من بعد منين يشوى النسا رائدين لليّام يتبعهم خبية ما سهع شق حتى والو من بعم جار حيلة مشق عدم يصوءي جقَّاق قال ليه نبغيم تحقَّ لي معتول وهب و برجه نفرة فال له امليح تكلي معه بي العيهة هسبة اربعه جورو بين الذهب و البُجرة و تكلم معه في البرعة بمرنط و خسه سولي منين هرج ضرّح كيسه بيما ميه سلطاني اليوم الثانى ولن باش يشوى المعتول الها كمل كان ما كمل شع كملية كيسه فيها ميه سلضانق ضيّحها بالعانق اليوم الثالث كذالط الهوم الرابع صاب المعتول كهل منين بغى عنيج عيضت عليه المعودية

فالت له آلم كيسانط الل كنت صيّحتهم سابق جاوبها انا ما عسمي شق حتق کیسه فالت لیه أروّح معق مشق في جريها حتق هوين للغم سفصته كمايرة معوتم ضيعت كيساتم في بالق باغق تشرى بعم تجبير رجلها بما يضوع فالت علاش بط صوغت رانا مخزونين حتى واهم ما شا فنا نعمروا الَّي نبغو بما ينصم لينصم الَّي في مفصور في للعودة قال له اليعودي غدا يكون السوق صباح لا بدَّ تربع بي يعط شلقه حضب و انا رانس نجبرط فعامس بي السوق فُل لى خلّصنى بي الدراهم الَّى كان بوى يسالهم لط بي حياته نفول لط اذا ما نعرفط ما نعرى بوط ابعا تخبط في حدى يشوفونا الحرس يجونا فعام السلطان يسفصينا رانى نجعى انا الاول من بعع تكلّم انت فُرْ له نبغی خلی لی و نسایحه رانی لحلی لیا لاکن کونی بصیم اذا منيز لحلى به الغبلة ما شق مراجى به الغبلة مراجى ننعن لط العوءة اشرمن جعه بيعا مربوضة ءاروا كما همروا بيناتهم منين وصلوا فعام السلطان البعودي هدر هو الاول بسبب صب الشلفة نصُف السلصان الآنّاير عالاش تحرب هذا الهمّي نصُف ليه بوي كان يساله خس ميه جورو لاكن انكرني بيصا لحلي لي في الفسلة ولا زياءة حكموا على البعودي بالحلى حلى البعودي و مشوا الزوج مع بعضهم بعض من بعج نصى الليل أنّاير خضل باش مضون العبورة جاب بي يجه جهر و منين عضل الحوس كانوا بيه بالزاب العساسة لاكن فاس شوية غنور مع نصيب انتاع التعبان بي وسف المجمر سكروا العسَّاسة جهوعين عيم واين راكم يا القوم حتى واحم ما جاوب ش زاج للعودة و بما تحرجز في الحميم ألَّى في كرعين العودة عنى السلصان سهع تفرفيت الحجيد فضن و زفى واين راكم يا الفوم كانوا واجدين فدامه سفصاهم منين خخل هذا الرجل فالوا له ما نعمي عافيهم السلطان و الخاين سرّحه من بعد اليلة اللثانية عاود رجع كاوله مرة عدل عدر زاج للعوءة حابعا غيرثم عدل عنع السلصان

حتى لعراشه صابه غابط بي النعاس سلّم عليه و رجع للعودة ضلفها سهعته بنت السلطان عيضت على العساسة حكموا أتاير بغوا يفتلوه فالت ليهم صلعوه عندى انا نفتله كها فتل بوى منير صلعوه عندها حابت آلايرازين منعا بي الشبوب و بي الحروي أمرت على الخواج محجووا بيرو يعمروه فارمغل العران منين كملوا وملاوه فار لغت على خاج فاستها بي وسف البير احترفت قالت ليصم رانس حرفت الله فعل بوى آمنوها من بعد مدّ على الله دارن العوين و فامت روحها جيع ما تحتاج من الماكلة و من العدة اليوم الرابع ركبت موق عود و آنادر ركب موق العودة الروحانية و بداوا يداقوا بي ناس البلاء غلبوع منين غلبوع فالوا لعم اءا تغبلوا اليصوءى العلانس يكون عليكم أمير قالوا فبلنا ركب المؤَّد في الصو معه و بها يشول اسهعوا يا الحاب البلاء اليصوءي المغاق هو أمير من بعم صمّ آنّايس و بنت السلطن بداوا يهشوا مع الضيئ حتى صابوا زوج الضيق معتر فين واحجة فيعا الخيرالأخرى فيعا الشرمعنق ضريق الخيرصي العامية و ضيق الشرصى العول بنت السلطان كانت تعمى الضيق جهوعين عندها كتاب يتسهى الانجار منين وصلوا عند الضرق المبترفين خبرن أناير فالليها انا نبعي ضريق العول مشوا معسا حتى وصلوا في واهم الموضع صابوا فيه مراة رافبية يسهوها العارس البيض في فصرها و ترقّب من الضافي حتى شافت زوج فرسان لعت عليهم رجعوا عندها سفصتهم كيماش ما تعرموني شي انا المارس البيض جيع ألى يعون على فصى نزلَّعِه فال ليصا أنَّايس جيمي مجصوبه حتى انا عنم روهى نلتم نعقم ونحاق عيم له بالى انت غيم مراة يا عجبه بغيتى تغلبيني و أنا نحوس الليل بكلفه من بعد تضارب معما بالسيوى غلبها ضيِّعها بي الزَّرض بشعا السيب سكّرها منين فضنت فالت ليه انا مرتط فال ليها فبلت اجّاها معه بجاوا يهشوا سأيرين مع الضريق حسبه نهن ايام حدى وجهوا فهامصم

زوج الضرق معترفين كالعاءة نضفت له بنت شايب عينه قالت له اءًا تبغى صريق العاميه خُمُ الهنى و اءًا تبغى صريق الصول مُمُعُ اليسري جاوبها انا نحوس غير على المول جاز مع اليسي حتى صاب فوامه عبد يسقوه بابا مرزوق العبد منين شابعيم زفس بالجعد آتايس ما خام شم منّه یا عجبه کیماش انت عبع تنباع و تنشری غیب بالعول و بغيت تعقشني انا ألي ضعنت بالله العاللت انسا السي ضعنت مدينت العول و في راسى من بعد ضلب منه العبد يستنى ثلث ايام باش يغوم روهه من بعد ثلت ايام تضاربوا بالسيوم حتى فرعت النار بيناتهم مثل الصوان العبع منين شاخ بها ينتري الحور الصغار ويضب بعم آثاير منين تواضا العبد ضبه آنايس بقعا السكين سكرة منين عضن فالله انا عنهم شرصه من خمومه والمَّاكُ معه منين فرَّبوا للوصول المه ينه بني الخباب في ساحه الموينة عمّل في الخبا العبع و العارس الأبيض و بنت شايب عينه و اللى غيم العودة بي يده يفود بيصا حتى شابوه الناس مشوا اعماوا عمّه ولع خوط راه جاء و جاب معه العودة أنده اكاب النوبة مسوا للفعوة بالصبر و الغوايك و القوم تلعب حتى و صلوا فهام عهد شاجه و شابى العوجة الهوهانيت و لا زياجة أنّاير منين ضلامت الضلهة مشى غيم و هده به الليل دخر الى خزنهم برّ حتى واحد ما شابه ش منین صبح الحال كل مراة جارها به بیت بعا بعراشعا مفيوم ولغى على بنت عه قال ليما الصباح نبغى تصيّب الفصوة للبارس الابیض و العاشیه تصیبی الاتای لبنت شایب عینه و تفولی لعم صباح الخير كاملين و انت سكونتط به الخنزانة مع الخنجم و العبيع صدة كالبيتط بصا على خير بوط من بعد عام واحد النصار بوعا زيعِ أمعا باش ترقب عليها حابت العبع فعام الباب مهن جاهل شامي فيها شومته جعشت عهرها ما شا مت عبع كصخاط فال ليعا واشت بغيتى قالت له بغيت نشوني بنتى لغى لصا عليها

شامِتها ما عرمِتها شق بفت تبكق وبنتها تبكي خبرتها بألَّى كان رجعت خبرن بوها السلطان بوا خلي كوالط كالمرة الأولى نفسله اءًا فتله ربى عين على السياس فال ليهم البله اعرضوا انّايس يتعشق معكم الكن جيروا له المسايكرة باش يسكر قالوا له امليح عرضوه جه منين بها ياكل ضاح سكران هاروه به السنهوق منين فيب الكجر أمروا السيامة الجوة للغابة باش يفتلوه منين وصلوا في الرحبة الَّق يفتلوهُ فِيها حلوا السندوق هي مرَّجوه حصَّوه به الأرح كؤلط سكران واحد منصم بغى يفتله و الثانى ما بغى شى قال له خير بوء ما ننسوء شق جبر كيماش نجيهوا فالله نحموا شابير به النارو نصّيّهوا له عينيه و نصّلفوه عشق يعوم في الغابة حسى يلفاك حوش ياكله أتَّعِفوا بيناتهم خاروا كما فالوا منسن ضيَّهوا له عينيه قال ليعم علاش غورتوني قالوا له عيَّط غورط الكن احزَّ ما بغينا شق علق فتلط ضلقوه بلا عينين و مشوا منين جاوا به الضيق ضبوا هله ونحوها و الهم الَّق يضاح منها واروه في جعبه و آجُوهُ لَحَّيه شرب الذم برج قلبه في باله جمَّه نرجعوا الآنَّ إير وَشَتَ صرا به منين صُلقُوه مشق هاع به الغابة يتعكّر واهم النعاز فيل عليه المقيل عضش صاب شجرة رفع تحتما منين نام وقب عليه تراس فال له لوكان تنوص تعلس الورق انعاع هذه الشجرة تفلع منها وتهضغ وتدير لعينظ يرجعوا خضر وتشوي خيرمن بكهي والخا كان تقلع منها ترميها معط يصلح للدهان اءًا ترمق ورفع به وسلم الشكوة تهجع غير الدهان منين فإف من النعاس بدا يتجتب وجد النجرة فلع منها وار لعينيه الحرّ بصرة بوا يشوى و فال الحمو لله الُّق وَجَّر وَصَابِ كَأَلُّق مَا وَجَّر شِي قُلْع كَوَالَطْ مَنِ الشَّجَرَةِ وَ وَارَهُ فِي فلونته و مشق مع الضريق حتى حاب جوار فجامه ضلب ضيب ربس بي همه صغية مولاتها عجوز مسكينه عقلته فرهت به بات عنى الصباح الكبور وارت الحليب في الشكوة و خرجت عافيها

الضيى فاس ورقة في الشكوة امتلات عمان المجوز صابت عمان بالزام فالت عنا الرجل بيه البركة خبرت الناس بي كال يوم يكيه واحد لخهته يعض له مهوه مخاص شكاوى واحد النصار السلصان زيعِمُ للرعيِّة جيع الَّى هو فارس جي علا عندي راني باغي نواقي الآاير بوفين وناهم نساه عينوا العرسان و عينوا ولم الحجوز كاللا نصف الضبي قال ليصم انا تهشى بي موضع ولا المجوز ركب على عودة ضعيعة و السرج مقصّع و ركب براولو وصد مع القوم منيز وصل فعام العار صاب العبع فعام الباب العبع عمى أنايرو ما عمى شي عينيه ضلع فال للعارس الأبيض الصعة صعة أتايرو العينير ما شو عينيه فالله عندي تجيب نفيس له تقاهدة و ختجراءا كان قضب التقاحت و وسما و ضلق العنجر الاير بصفته واءًا كان قضب الخنجر افتله منير فاست له قصب التباهة قالت له أناير فال لما والا حكله العبع بدل كسوته و سرج على الرومانية وركبت العارس الأبيص و معما بنت شايب عينه و العبد بابا مزوق و بداوا بدافوا هتى مضوا جيع القوم بفى غيرعه ضهبه أناير بالسبى شقّه على زوج من بعد الناس نصروا أنّاير سلصان ع موضع باباه يوم الجنازة انتاع عهد لاكن كان شابيرة أخضر سعدت عليه الناس وكثر المال عنم الرعية و زاء بنق الجوامع و جعل في كل جامع صومعه للموتن والجوامع مفسهين البعض لاحاب الوحة و البعص هراية العلم ضعرت البركة للعلاحة و العتم للقناءيز لل بداً تكون ليعم تضلابيه تهت

#### II

### TRANSCRIPTION EN CARACTÈRES LATINS.

#### korrîfat enndyer bû gêrn.

ennâyer (1) bû gern kận bûh sultân. ennâyer bû gern wâlas beççiyâda. mnein (2) yemši leli'âba igim (3) sîha muddet kemstâsasen (4) yeum. mnein yeg Leb (5) ruzal hayy ijibah (6) ig uwwed (7) fih hatta yauçal guddâm bûh yêttalgah, yétferrej salih essultan. men basad yerjas leli'dba içayyed. wdhad (8) ennhar huwwa içayyed hatta derkah elkber (9) meut bûh. jâ wâḥād, ġậl (10) lạh : «bûk, raḥmat allâh zalih» seqsah(11) škûn(12) elli(13) rjas(14) fî meusaah sultan, gal leih(15): «škûn elli huwwa sageb bûya (16)?» — liyyah (17) elisîr kan maklûas mnein bûh mât men urâh? jaubah el mersûl: «sammek huwwa 'lli sultan ». ennayer gal : « elhamdu lillah (18); mnein erjas (19) sammi, keir (20) men wahad akern. kemmel el reiba kemstaasen yeum. jáb ruzál kilsáda. tálgah guddám sammah, láken sammah kán bári iřadrah (2 1 ). sar§ah bůš yetasašša masah hle/ leih : «Må ntasašša (2 2) ši, allah iklef. reir sawenni bdaswet elkeir n krej ennayer, mša ldarah sand ummah. huwwa kan bla zwaj, sazeb (23) men basad zeifet (24) lah sammah, gal lejh: «nebri nasti lek (25) benti ida (26) tegbel tezzłwwe; mazahan. Elistr ehsem u qbelha mennuh, essultan zeifet lelgasi u Imfâta, fettehu (27) zala bent essultân lenndyer bû gêrn. men basad daru (28) lers (29), farhu kamel (30) ennas, elbasas men ennas itébbel (31) u lbazás irayyét (32) u lbazás igellél u lbazás ibender (33) u lbasas igesseb u nnas elukrîn metgesmîn (34), elbasas yelasabu feug el keil u yéklu (35) lbarûd u nnsa izerrertu (36) sala châb elkeil u lbazá§ yalázabu ferrahba ši (37) sáker u ši msakker (38), u lbazá§ men ennsa irejsu (39) u yémdhu (40) u nnậs maisma (41) jwâyéh hatta wahad ma sabi (42) blaker. fật elsers hasbet chahrîn (43) au (44) blậta. « nêqbel menkum bel samr entasi (49) tůqqůtlu (50) 'nnayer bû gern ». el wazdra ma brdu (51) ši salîh, sala kdtêr (52) kedmu masa (53) bûh fi hydiah u daqu melha (54). sand el sarab igiúlu : «ma nairadrek ši sala kater melhak sbeq fi keršin nerjasu lelkorrifa (55). Låken gålu lah : «nasatu lek tedbîr (56): zeifet ennayer ijib (57) lek elsaudat erreuhaniya (58), saudat šäyeb (59) sainah, sultan blad elhaira (60)? mnein já sandah ennáyer, entég sammah, éál lah (61): «jib (62) liyya laaudat elfuidniya. laken basida u lheul fettrig (63). n enndyer sammed leççodda u dậr elsawîn u mša. yétmešša masa ttrîje hatta uçêl fi wâhăd

elraba çab basban raged fi west ettrig, u tirlg Siyyeq (64), tsemma əand eləarab mrîra, enndyer ma çâb ši mnein ifût. k**ận əandah** qåleb (65) sukkur. dậrah fi fum ebbasbân. mnein fiên câb rîqah (66) tayyeb. gál: «škûn elli målahni (67), salih amån allåhi (68) tasåla. reir (69) ibéyyen rûha ma néhhélkah sin ban leih. gal leih: «enta lli malahinin. jaubah : «nasam, laken gruk (70) rani masi sala sebbet hája, láken ráni káif(71) yűggűtlűnin égél lah ebbasbán : «nasati lek (72) tejrîb (73) ida kûn (74) enta nerbent (75), qîs swiya fennûr, nkûn sandek u ejăsal elbukûr masa ttejrîb» beqqâh sala keir (76) u ruwwah (77) mɨd zdid masa tɨrig hatta uçél lelblad elli fiha lsauda. kemmem fi rásah kifás idír, ida içib elisásra(78) yalásabu, iççennet leihum báš ihadru (79) sala lsauda. men basad, mnein išúf ennsa raihin lelhammam itebbasahum (80) kifiatén (81), ma smas si hatta wâlu (82). men bazad dậr hila, mið sand ihûdi deġġặġ (83), ġặl leik: «nebřík eddigg (84) li mestůl (85) dhéb u brîma (86) nogra (87). gel lah : «amlih (88)» tkellem masah selqima hasbet arbasa duru bein eddhéb u lyujra(89) u tkellem masah felbrîma befrânk u kamsa sûldi (90). mnein krej tayyah kisa fiha mist sultani (91). elyeum ebblni (92) welld bật itul elmeftul ida kmel. kận ma kmel ti, tâyyah kisa fîha mişt sultani, tayyahha belədni. elyeum ebbaleb kaddlik (93), çab elmestûl kmel. mnein brû yûkrej (94) sûyyetet salîk el ihûdiya, gêlet lah : « åk kîsâtek elli kunt tâyyahthum sậbêq. » jāwebhâ : « ana ma sandi ši hatta kîsan gelet lejh: «arwah (95) mazayan. mšå fi jorreth**d hatta** heydet lellarem. ségsatah : «kiddira dasaytek? tayyaht kisatek , fi bdli bậri tešri bihum tedbîr». rdjelha (96) bdå itīwwêr. gậlet lạh : «əaldi tůwwéřt? rána makzûnîn, hatta wáhăd má šáfna, nahadru (97) lli nebru (98)» bdå ihder lejhum elli fi maqçûdah lelsauda kál lah elihûdi: « erda (99) ikûn essûg (100) çbah, la budda (101) terfed fidek (102) šálga (103) htéb u ana ráni nejjébrek guddámi fessúg gúl (104) li: «kallaçni feddraham elli kan bûya isalhum lek fi hydtah (105)», ngûl leh ana : «ma nasaref bûk» ebda tekbêt fiya hatta isûfûna(106) lheráç (107) yéddûna guddậm essultán, iségsîna. ráni (108) nedzi (109) ana liwwel. men basad étkellem enta, gûl lah : «nebri yahlef ! u nsamha (110)». rani nahlef lek, laken kûnek (111) fahim: ana mnein nahlef fel qëhla ma si murddi fel qëbla, murddi nensat lek elsauda. 😅 men jîha (1 1 2) fiha merbûţa », dâru kima hadru beinathum (1 1 3), mnein waçlu guddam essultan hder huwwa luwwel bisabab (114) gerb essalga. entêq essultan lenndyer: «zaldê (115) tûfrûb had eddemmi», entêq leih: «bûya kận (1 1 6) isâlah kams miya dûrû , lAken enkerni fîha. yahlef lî felqêbla wa lâ ziyâda(117)». hakmu sal'lihûdi(118) belhalf. hlef lihûdi u mêdu lezzey) (1 1 9) masa basaδhum basaδ men basad nûç (1 20) ellil ennayer dkel bật ikwen (121) elsauda. Jậb fidah mêjmêr u mnein edkel lelhauch kậnu sih bezzáf elaasedsa; laken qds swiya bkûr masnaçib entaza (122) bbazban fi west elmejmer. sakru lzassasa mejmioîn (123), payyêt : «wain rêkum ya qaum?» hatta wêhăd ma jêubek

ši. záj (124) lelsauda, u bdå iharhazz (125) felhedid elli fi kersain (126) elsauda hatta ssultan smas tgergib (127) elhedid. sten u zga: «wain rakum ya lagum!» kanu uajdin guddamah. seqsahum: «mnein edkel had errajel? » galu lah : «ma nasarf » saqebhum essultan u lkdyin (128) serreha. men basad ellil (129) ebbaniya saud (130) erjas kiuwwala merratin (131). dkel; bekker, zaj lelsauda. cabha reir Gemma (132). dkel sand essultan lefrásah çábah ráybét fennasas. sellek zalîh (133) u rjaz lelzauda, ţlêġha, semzat bent essulţân, zayyĕţêt zala laassása. hakmu 'nnayer. brûu yûqqûtkîh. gâlet leihum : «tâlleaûh zandi, ana nûqqûtlah kima qtel bûyan. mnein tallezûh zandha, çabet ennayer zian (134) menha feisebûb u felhirûf (135). samret sala lkuddam ihafru bir u isammeruh nar mebel elferran (136), mnein kemmělu u mmeláwah nár, elitat sala kadem, qasetha fi west elbir. ahtårget (137), galet leihum : «rani haragt elli qtel bûya» samnûha, men basad muddet belb iyyam daret el sawin u gamet rûha jmîsă ma tahtaj men elmákla u men elsadda. elyeum errábas rekbet seug saud u 'nnáyer rkeb feug el saudat erreuhaniya u başu idağğu fennas elblad (138). relbûhum. mnein relbûhum gâlu lhum : «ida teqqeblu lihûdi lfûlâni, ikûn zalejkum "amîr" gâlu : «qbelna" (139) rkeb elmu"adden (140) feççûmaza (141) u bdå igûl : « essemzu (142), ya çhab elblad, elihûdi ddeggag huwwa samîr n. men basad çodd (143) ennayer u bent essultân. bdau yétmessu masa ttriğ hatia çâbu zeuj ettrûğ (144) mestêrgîn (1/15), wâhda fîha lkeir, lukra fîha sserr. masana trîg elkeir hiyya ladfya u trîg essêr hiyya lheul. bent essultan kanet taaarêf ettrûg mejmûsin, sandha kidb isemma (146) lenjefar (147). mnein waçlu sand ettrûg elmeftergin, kebberet ennayer, gal leiha : « ana nebri trig elheul ». midu mazaha hatta waçlu fi wahad elmeusaz çabu sih mra raqbiyya (148), isemmûha lfâres elabios (149), fi qçarha (150) u tréggéb men ettági hatta šáfet zeuj sersán, eliát saleihum. rejasu sandha. segsethum: «kifåš ma tavarfûni ši. ana lfåres elabios, jmîva 'll' ifût vala qāçri nzéllēfah (151)», gal leiha 'nnayer : «dîrî méjhûdek (152) hatt' ana sand rûhi; enneffem (153) endaggek u ndagg reirek; si bali enti (154) reir mra. ya zajaba (155), breiti terrelbini u ana nhawwes (156) ellil bkelka (157), men basad essåreb masaha bessyuf. rlebha tayyahha fi laar begf esseif (158) sakkerha (159). mnein fainet, galet leih : « ana mertek ». eddaha masah. bdau yetmessu sairin masa ttrig hasbet bemen iyyam hatta wajdu guddamhum zeuj ettrûg mestergin kiladda. netget lah bent sayeb aainah; galet lah: «ida tebri trig eləáfya, kud léimna u ida tebri tríg elheul, kúd (160) léisran jáwebha: «ana nhawwes reir sala lheul». Jaz masa leisra hatta çâb guddamah aabd, isemmûh baba merzûg (161). el aabd mnein safhum zgâ beljehed (162). ennayer ma kaf mennah : « ya sajaba kifai enta sabd, tenbas u tenera (163) reir belful, u brit eddehheeni, ana 'lli tasant blad elfalat, ana 'lli tasant mdinet elheul u qumt rasin. men basad tleb mennah elsabd yestenna (164) belb iyyam bas igam ruha, men basad

beld iyyam eddarbu bessyaf hatta garasat en nar beinathum mebel eçcũwwan (165), el sabd mnein sắt (166) bdd iuntur (167) fessojur (168) eēçûrar u yûfrûb bihum enndyer. mnein tudta (169) lsabd fêrbak ennayer begif essekkin. sakkërah. mnein eften, gal lah: «ana sabdek». chêrretah men kdûdah u ddah mazah. mnein gerrebu lelwuçûl (170) elmdina, bnå lkbå fi såhet (171) el mdina. dekkel felkbå laabd u ljåres elabiof u bent sayeb sainah u dda reir elsauda si dah, iguwwed siha hatta safûh ennas; midu, salmu sammah: «weld kûk rah ja u jab masah el saudan. endah (172) çhâb enneuba. mɨdu ladwah bettebel u brûwdit u lġeum telsab hatta wáçlu ġuddậm sammah. idfah u ið elsauda wa la ziyada. ennayer mnein Slamet (173) eSSelma mia reir wahdah fellil, dekkel elli kzenhum barra, hatta wahad ma safah ii. mnein eçbah elhal, kull emra darha fi beit biha befrasha megyûm (174), u elra zalu bent zammah gal leiha: «çbah nebrîk ettayyebî laahwa lelfares elabios u ladšiya ttayyebi latay elbent sayeb sainah, u teali lhum : «cbah elkeir » kamlin u enti sukkuntek (175) felkuzana maza lkdem u laabid. hadi hiyya kafeitek biha (176) sala keir bûk ». men adm wahad ennhar bûha zeiset umha bas tergeb saleiha. çabet elsabd guddam elbab. men dakel saf fiha seuftah (177). dehset. zummerha (178) ma šáfet sabd kihádah. gál leiha : «wašta (179) břejti». galet lah : breit nöuf bentin elra lha zaleiha (180). šafetha ma zarfethá ši. byát tebki u bentha tebki. kabběretha belli kán. rejazat. kabbě ret bûha ssultân. bdå yahlef kadâlih kilmerra leula : «nûqqûtlah ida qåtlah rebbi (181)». sayyêt sala ssiyyês, gêl leihum: « ellila asarên nndyer yétasésa masakum, láken diru lah elmseikra bás yasker», gálu lạh : «amlih». sar bûh, jâ. mnein bdâ yâkul táh sakrân (182). dậr úh fi sandûğ. mnein gerreb elfêjer (183) "amru sslyyefa eddawah lelidba bậš yrggütlüh. muein wáçlu ferrahba'lli yrggütlüh fiha hallu'ssendig, karrējûh, hāttûh fî 'loarð kadálik sékrán (184). wáhad menhum brá yüqqütlah u 'θθάni ma bra si. gạl lah: «keir bûh ma nensûh si. debber kifậš endîrû». ġậl lạh : «enhammu šąbir fenn**ar u njayyĕru** lạh zainîh u nettalgûh yemsi ihûm felraba hatta yalqah heus (185) yakûlạh (186)» ettậfqu beináthum. dậru kima gálu. mnein tâyyĕru lạh zainîh gâl lejhum : «zalậš rdertûni?» gâlu lạh : «zammek redrek, låken hna (187) ma breina ši sala gatlek ». tělýuh bla zainín u midu. mnein jau fettrig Serbu hajla, debhuha u ddem (188) elli itah menha. dậrûh fi jasaba (189) u ddawah Isammah. šrêb (190) eddem, bred gêlbah (191), fi bâlah demmah. nerjasu lenndyer, wasta çrâ (192) bik. mnein têlijûh mid hâyem feli aba yétzakker (193). wahad ennhar geyyél salîh elmgil (194), satêš, çâb šejra. rged tahtha. mnejn nam ûqêf əalih terrậs (195), gậl lạh : «lûkân tnûð tetlémmes elurêg entasa (196) hậd eššejra, tegilas menha u têmběř (197) u ddîr elsaïník, irejasu (198) kû ger u tsûf kejr men bekri u ida kận teglar menhâ terfedah masak yaçlah leddhan; ida termi uarga fi west essukwa terjasa rejreddhan. mnein fåg men ennasås bdå iteftef. ûjed essejra, glas menha, dår elsai-

nîh. enhell baçrah. bdå isûf u gal : «elhamdu lillahi, elli wedder û çak kelli ma wedder ši. glaz kadâlik men essejra u dậr ah fi gélmûntah (199) u mid masa ttrig hatta çab guddamah d'iwwar. tleb Seif rebbi fi keima çrîra, mulậtha sajûz meskina (200). dekkelatah. sarhat bih. bật hatta leçbah, elsajûz dậret elhlib feisiukwa u karjet. zaģebha δδeif qas u warga seisiikwa. milát dhận. elsajūz çâbet dhận bezzậf, gâlet: «hâd errajel sih elbaraka " (200 bis), kabbèret ennas, fi kull yeum yéddih wahad elkeimtah, yimkus lah. semmuh makkas skawi. wahad ennhar essultan zeifet lerrasiya : « jamis elli huwwa fares iji rda sandi, rani bari (201) ndậgg dâr ennâyer bû gêrn n nâkûd ensậh n. sayyĕnu lfersân u sayyenu weld elsajûz kadâlik. enteq esseif, gal leihum : « ana nemši fi meusus weld elsajūz, erkeb sala sauda sasisa u sseri mģēttas u rkeb berrauli (202) u codd masa læeum. mnein aucel guddam eddar çâb elsabd guddâm el bâb : el sabd saref ennâyer u ma saref si sainîh. tlas, gál lelfáres elabios: « eccifa cifet ennayer u lsainín ma ši sainíh ». ġậlet lạh : «sandi tejríb. engîs lạh etteffâḥa u lkānjer. ida kận ġδêb etteffåha u dessha u etleg elkanjer (203), ennayer bostah, u ida kan g Seb elkanjer, oggatlah n. mnein gaset lah, g Seb etteffaha. galet lah : «ennayer», gal lha: «wah» (204) dekkëlah elsabd, beddél kessutah u serej sala rreuhaniya u rekbet elfares elabios u masaha bent sayeb əainah u ləabd bậba merzûğ u ebddu iddiğu hatta mêδδdu jamîs elgeum. bad reir zammah. Serbah ennayer besseif, saqqah zala zeuj. men ba∍ad ennds naçru enndyer sultan fi meu§aə bậbậh yeum eljandza ntaza zammah. låken kan sabirah ekδer. sazadet zalih ennas u kθer elmál sand errasiya u zád bná ljwámas u ejsal fi kull jámas çeumasa lelmwédden u ljwamas mugësmîn elbasaf leççhab etlûha u lbasaf lûgrayet elselm. Sahret elbaraka lelfellaha u lfeth lelgnadiz, la budda tkûn lejhum tatêllâbiyyet (205). temmet.

#### NOTES DE LA TRANSCRIPTION.

(1) Enndyer ou enndir (la prononciation est flottante), c'est-à-dire «Janvier». Les noms latins des mois sont encore en usage dans l'Afrique du Nord, où l'usage de l'année julienne est loin d'avoir disparu. Mais on ne s'en sert plus que pour les travaux de la terre, les phénomènes naturels périodiques et les létes d'origine païenne qui reviennent à chaque saison (cf. Lippeat, in Mittheil. d. Sem. f. Or. Spr., Jahrg. II, 2' Abth., Westasiat. St., p. 252). Cet usage s'est également maintenu au Touât (Robles, Reise durch Marokko, 1 vol., Bremen, 1868, p. 948; de la Martinière et Lacroix, Documents sur le Nord-Ouest africain, t. III, p. 235) et au Maroc (Foucauld, Reconnaiseau du Maroc, 1 vol., Paris, 1888, p. 169, n. 1; Houdas, Le Maroc de 1631 à 1812, p. 166; Quedenfeldt, Eintheilung und Verbreitung der Berbevölkerung in Marokko, in Verhandl. Anthrop. Gesellsch., 1889, p. 117, n. 3). En arabe algérien, la forme courante du mot janvier est yennér, j. La forme de notre texte se retrouve dans Delphin, Recueil de Textes pour l'étude de l'arabe parlé,

1 vol., Paris-Alger, 1891, p. 143 : يشربوها بي المخلط حواجج متاع العاكهة يشربوها بي المخلط حواجج متاع العاكهة Seulement le rédacteur écrit ennayer avec un J الناير يعني بي راس العام comme s'il s'agissait du mot المر précédé de l'article (c'est ainsi que les Arabes etc.; cf. Mar- التبن pour التبن pour التبن pour الدوي pour والدي celin Beaussien, Dictionnaire arabe-français, 2º éd. rev. par Machuel, Alger, 1884, non terminé, p. xxi de la preface). Au Maroc, il existe une sete du 1er janvier qui s'est conservée chez certaines tribus (yennair); cf. à ce sujet, Mouliéras, Le Maroc inconnu, II, 1 vol., 1899, p. 519. Semblable fête et portant le même nom (innar) a élé signalée par Masquenar, Documents historiques recueillis dans l'Aurès, in Rev. Afr., XXI° année, n° 122, mars-avril 1877, p. 115. De plus, à notre sête de Noël correspond, dans l'Aurès, une sête dite Bou Ini, ce que Masqueray (loco cit.) rapporte à bonus annus, mais que Mercier (Le chaouia de l'Aurès, Paris, 1896, p. 38) rapporte à midh bou yini la fête du piquet. Les deux étymologies, du reste, ne s'excluent peut-être pas nécessairement. «Janvier» en chaouia se dit «jennar» (Mercier, loco cit.); en kabyle «innaîr» (Beleassem ben Sedira, Cours de langue kabyle, Alger, 1887. p. ccx1); en chelha (šelha) «innäir» (Stunne, Handb. d. schilhischen v. Tazerwalt, Leipzig, 1899, p. 108).

(a) Mnein vient de مُن ابين. Son emploi est général dans le dialecte oranais pour signifier «lorsque» qui, dans le dialecte algérien se rend par ky, عبي La particule mnein se retrouve dans le dialecte tripolitain sous les formes «menen, menin, mnin, menein, mein» (Stunne, Tripolitanische-tunisische Beet id., Marchen und Gedichte من ايس et id., Marchen und Gedichte aus der Stadt Tripolis in Nordafrika, Leipzig, 1898, p. 283 et in gloss., s. v.). Elle n'est pas usuelle à Tunis.

(3) En dialecte tripolitain gam, igum est un verbe inchoatif et le mot employé pour dire «se lever» est nad, inud, très usité aussi en oranais (ade, inúž), tandis que le verbe gám, igém signifie à Tripoli «lever, garder» (Stunns, March. u. God. aus d. St. Trip., in gloss., s. v.).

(4) Le s est souvent très faible et même disparaît couramment : kemetéi. Le t est bien emphatique : c'est à tort que les manuels algériens d'arabe vulgaire mettent un t ordinaire. Il en est de même en tunisien (cf. Stunne, Grammetik des tunisischen Arabisch, Leipzig, 1896, p. 125) et en marocain (cf. Fiscuss, Marokkanische Sprichwörter, in Mitth. d. Sem. f. Orient. Spr., Abth. II. Westasiat. St., 1898, p. 41 du t. à p., contrairement à l'orthographe inexacte de LERCHUNDI, Vocabulario español-arabigo d. dial. de Marruecos, s. v. a quinces, p. 662, et de Donbay, Grammat. ling. mauro-arabica juxta vernaculi idiomatis usum, Vindobonæ, 1800). La même particularité a lieu pour tous les noms de nombre de 11 à 19. — Lorsque ces noms sont suivis du nom de l'objet compté, ils prennent un n final, comme dans notre texte. Cette particularité est générale en Algéric; Stumme (Gramm. d. tun. Ar., p. 125) donne la même règle pour le dialecte tunisien. Dans ce cas, le nom de l'objet compté reste sans annexion apparente avec le nom de nombre. En marocain, au contraire, d'après Fischen, Marok. Spr., loco cit., l'annexion est rendue apparente, soit par la présence de l'article : kametat lemkahla «quinze fusils», soit par l'interposition de la particule d'annexion d : kamstat d lemkahel, mais dans les deux cas il n'y a pas d'n finale au nom de nombre. En dialecte tripolitain, l'annexion est manifestée par l'article et le nom de nombre n'a pas d'a finale : kamçıdi eladın aquinze ansı (Stunne, Märch. u. Ged. St. Trip., p. 275). L'annexion du nom de l'objet compté au nom de nombre au moyen d'une particule n'est pas spéciale au cas d'un nombre de 11 à 19 : en dialecte marocain, elle peut être employée avec tous les nombres et elle est seule régulière au singulier avec les nombres de 1 à 10 : tménya derrujal «huit hommes»; tmania rajel "quatre-vingts hommes" (Fischen, loco cit.). Quelque chose d'analogue se rencontre dans notre dialecte; blaba ntas luled «trois enfants», cf. Delphin, Textes

pour l'étude de l'arabe parlé, p. 137, l. 3; p. 163, l. 11; p. 175, l. 6 peut avoir un caractère متاح peut avoir un caractère partitif: il est vrai qu'il y a toutes les transitions entre la fonction annective et la fonction partitive. En kabyle, à partir de 10 les nombres se mettent aussi au génitif : «Acherin girgazen وعشرين كيركازن (cf. René Basser, Manuel de langue kabyle, Paris, 1887, p. 71). Dans un grand nombre de dialectes berbères, principalement les plus altérés, l'annexion du nom de l'objet compté au nom de nombre se fait par l'intermédiaire de la particule n (voir infra, p. 369, n. 196). Il en est ainsi, par exemple, dans les dialectes du Sud oranais (René Basset, Notes de linguistique berbère, IIIº série, Paris, 1886, p. 74), dans le chaouia de l'Aurès (Mercier, Le chaouia de l'Aurès, Paris, 1896, p. 36) où l'n devient parsois m, dans le dialecte du Djebel Nesousa en Tripolitaine (DE CA-LASSANTI-MOTTLINSKI, Le Djebel Nefousa, fasc. I, Paris, 1898, p. 33), dans celui du Rif au Maroc, où l'n devient n (Moulitras, Le Maroc inconnu, I, Paris, p. 159, l. 23), dans le chelha du Tazeroualt (Stumme, Handb. d. Schil. v. Taz., p. 103), etc. — On pourrait donc être tenté de supposer que l'n de kematdin qui ne se montre que dans des cas où ni l'article ni aucune particule ne rendent manifeste l'annexion du nom de l'objet compté n'est autre que la particule berbère ayant passé dans l'arabe vulgaire. Mais il est plus simple d'y voir simplement une altération du , de . La présence, en Algérie, d'une forme kemsisser à côté de kemsisse est en saveur de cette dernière hypothèse (cpr «jametaxar dar» in Lenchundi, Vocab., loco cit.). Toutesois cette explication n'est pas susceptible, comme celle de l'n berbère, d'être étendue à des cas du genre de l'expression quaddain huwa (Stunne, Gramm. d. tun. ar., p. 120). Stumme admet dans ce dernier cas que l'n est un reste de la nounnation littérale, de même que dans ainia «qu'est-ce?» (loco cit.) ou dans kifénnék «comment vas-tu ?» (id., p. 130). Nöldeke, en ce qui concerne la première de ces deux expressions, appuie cette explication de sa haute autorité (C. R. des Tun. Märch. u. Ged. de Stunne, in W.Z.K.M., VIII, 1894, p. 263), et Nallino pense de même (NALLINO, Osservazioni sul dial. arabo di Tunisi sec. la gramm. dello Stumme, in L'Oriente, t. II, 1895-1896, paru en 1897, p. 12, n. 4 du 1. à p.). Il faut avouer que les comparaisons instituées par Nöldeke avec l'arabe d'Orient dans la n. 3 du passage précité ne permettent guère de parler d'influence berbère à propos de ces dernières locutions, bien que la persistance de la nounnation soit dans les dialectes maghribins quelque chose de très exceptionnel.

et فبض ,On dit aussi, du reste فبض On dit aussi, du reste فبض (Beaussier, Dict., s. v. et une note intéressante de Fischer, Zum Wortton im Marokkanischen, in Mitth. d. Sem. f. Or. Spr., Jahrg. 11, 2º Abth., Westas. St., 1899, p. 278). En ce qui concerne le dialecte oranais, voir dans Delpein, Textes pour l'étude de l'arabe parlé, p. 138, l. 4 et 6, l'emploi de la forme régolière نغبض à côté de la métathèse فطبة. Les métathèses sont fréquentes en arabe vulgaire, comme dans toutes les langues sémitiques (Houdas, Précis de grammairs arabe, Paris, 1897, p. 161, ne semble pas leur accorder une grande importance). Elles le sont particulièrement en dialecte oranais. On trouvera une liste de métathèses courantes dans Machuel, 2° édit. non terminée du Dict. de Braussier, p. xxvii de la Préf. Il faut mettre à part, à cause de leur constance, les permutations entre sifflantes et chuintantes, et celles qui ont lieu entre l et pour نعل به pour بعن pour نعل, qui est général, ou لعن pour نعل (Moulinas, Le Maroc inconnu, II, Paris, 1899, p. 616, n. 11), etc. Certaines de ces métathèses sont universelles, comme جبذ pour جنب qui est employé exclusivement dans tout le Maghrib, y compris le désert libyque (cf., p. ex., Harthann, Lieder der Li-دشش pour منت byschen Wüste, p. 66). Une métathèse plus singulière est دشش pour منت المعالمة والمعالمة والمعالمة المعالمة المعالمعالمة المعالمة المعالمة المعالمة المعالمة المعالمة المعالمة الم «commencer à marcher» (Cherbonneau, Observations sur le dialecte arabe de l'Algérie, in Rev. Afr., XIII année, n° 76, juillet 1869, p. 291). La poésie

amène aussi, pour les besoins de la rime, des déplacements remarquables, p. ex. ביבוע pour ביבוע «il se dissipe» (Sonneck, Six chansons arabes en dialecte maghrébin, in Journ. asiat., IX° série, t. XIV, n° 2, sept.-oct. 1899, p. 227, v. 37, et p. 235, n. ). Les métathèses sont tout aussi fréquentes en berbère qu'en arabe vulgaire. Voir René Basser, Étude sur les dialectes berbères, Paris, 1894, p. 71.

(6) A Oran et aux environs, le suffixe caractéristique de la 3° pers. masc. sing. est universellement ah. C'est un caractère bédouin qui se retrouve au sud de l'Algérie et dans le dialecte tripolitain (Stumme, Mārch. u. Ged. St. Trip., p. 269). Dans les autres dialectes, ce suffixe est u, mais en poésie, il peut devenir a (cf. Stumme, Tunisische Mārchen und Gedichte, Leipzig, 1893, l,

p. xv).

(7) igūwwed a le sens de «conduire», tandis qu'avec la prononciation régulière, ce verbe prendrait en dialecte vulgaire, la signification de «faire le proxénète», qūwwed. Pour une raison analogue, le pluriel de qdīd, בּוֹב, dans la langue vulgaire est qiyydd, בּוֹב, et non quwwdd, בּוֹב, comme en arabe régulier, car le mot quwwdd se trouverait presque identique, dans la prononciation, avec qawwād, בּוֹב, parce que ce mot est en même temps la première personne du singulier du verbe (בּבָב, hwa, qui, en dialecte marocain, signifie «cohabiter avec une femme» (cf. Stunne, Gr. d. tun. arab., in gl. s. v. «hdwy»). Il est à remarquer qu'au participe présent, ce verbe a partout le sens d'aimpuissant» (cf. Braussien, Dict., s. v.). La différence du q et du è sert souvent à marquer dans la langue vulgaire une différence de sens. Par exemple et 🍕, «puiler» et «cavalerie»; المُورِد على « voisinage» et « outre»; وَمَا عَلَى « « piler» et « percer de l'épée, combattre»; هما والمورد « citadelle» et « flûte»; حرب و المورد « citadelle» et « flûte»; حرب المورد « citadelle» et « flûte»; حرب و المورد « citadelle» et « flûte»; « citadelle» et « citade

(8) L'emploi de , avec un nom en annexion est général en Algérie pour exprimer l'article indéterminé. Nallino (Osserv. s. dial. ar. di Tun., p. 13) fait bien remarquer qu'il résulte implicitement des travaux de Stumme sur le dislecte tunisien que wahad ainsi employé est au moins rare dans ce dialecte. En oranais, wahad reste indéterminé, quels que soient le genre et le nombre du substantif qui le suit : wahad errajel, wahad elmra ou lemra, wahad ennegra, «un homme», «une femme», «des chrétiens» (cf. Delphin, Textes pour l'ét.

de l'ar. parlé, p. 125, n. 1).

(9) Il faudrait derkah kber meut büh, sans article à kber, mais cette faute de langage, assez répandue à Oran, est commise souvent par l'indigène qui a sourni ce texte. Voir à ce sujet, infra, p. 364, n. 138.

(10) Alors que le 6 donne aux voyelles le son emphatique et ne tolère pas l'imdla, celle-ci est au contraire courante avec le 5, ainsi que l'a fort bien re-

marqué Stunne, Tripolitanische-Tunisische Beduinenlieder, p. 17.

(11) Segsa minterrogern est une altération de استفتى: il à plus rarement le sens de meller voirn (voir Mouliéras, Légendes et contes merveilleux de la grande Kabylie, t. 1, fasc. Il, 1894, p. 122, n. 42). La chute du t préformatif de la X° forme s'observe encore dans le verbe shaqq, de استفنى «avoir besoin» (cf. Hoddes, Préc. de gr. ar., p. 145), en dialecte marocain, dans le verbe sans, de استأنى «s'habituer» (Fischer, Marokk. Spriche., p. 44), en tunisien, dans le verbe skayil upenser» (Stunne, Gramm. d. tun. arab., p. 34). A côté de shaqq, la forme sthaqq a persisté, p. ex. en tunisien (Stunne, op. laud., in gloss., s. v., p. 163); elle est devenue tshaqq en marocain (Fischer, op. laud., p. 43). Dans ce dernier dialecte d'ailleurs, le paradigme استبعب remplace le paradigme régulier استجعب المعارفة و المعارفة المعارف

Ged. aus der St. Trip., in gloss., s. v., p. 301). Il est à remarquer, en effet, que les verbes qui signifient demander, prennent le sens de « mendier» : on emploie très bien dans cette acception les verbes tlèb, —the et sâl, —the et sâl,

(12) Stumme fait venir ikūn ou aikūn de l'interrogatif شا et de مرات المستافة و d'être (Gr. d. tun. ar., in gl., s. v., p. 160) et Nöldeke (W. Z. K. M., VIII, 1894, p. 267) de المراب المراب

(13) Dérivé évidemment de الذي (Nöldere, W. Z. K. M., VIII, 1894, p. 263, n. 1). Machuel (2° éd., Beaussier, préf., p. xii, n. 2) le fait venir du chaldéen: c'est une hypothèse inutile. Toutes les langues sémitiques ont, dans la série de leurs pronoms démonstratifs, d'où, suivant un procédé général dans la formation des langues, proviennent leurs relatifs, un groupe du z et du al (cf. Zimmer, Vergleichende Grammatik der semitischen Sprachen, 1 vol., Berlin,

1898, p. 70).

(14) Voir infra, p. 370, n. 198.

(15) On dit à Oran lah ou leih, mais cette dernière prononciation est plus particulière aux Arabes des tribus des environs.

(16) Voir infra, p. 362, p. 116.

li,ennahu, wil; elc.

- (19) Remarquer la voyelle d'euphonie. C'est courant dans tous les dialectes maghribins. Cf. Stumme, Tun. Märch. u. Ged., XXXIII, l. 4 d'en b.
- (20) Ge peut être ici le lieu de noter l'expression intéressante keir alléh, cà, qui se prend en Algérie, dans le sens de «beaucoup, en grand nombre» et que les Kabyles abrègent en kella (Moulians, Lég. et contes mere. de la gr. Kab., t. I, fasc. I, 1893, p. 11, n. 92, et p. 28, n. 112). Le mot keir est souvent prononcé kér.
- (21) Forme ne rentrant pas dans la règle développée plus loin (infra, p. 393) à cause de la présence de la lettre r.
- (32) Le préfixe n à la 1° p. sg. de l'aoriste est caractéristique des dialectes du Maghrib. Il se trouve déjà dans les documents les plus anciens (x11° siècle) que nous possédions sur ces dialectes (voir la note de Nolderr, in W. Z. K. M., VIII, 1894, p. 251, n. 1). On doit d'ailleurs, en cette occasion comme en bien d'autres, entendre le mot maghrib dans le sens le plus large. C'est ainsi que les habitants d'Alevandrie disent bnaftkir π je pensen pour baftkir (Harmann, Lied. d. Lib. Wūste, p. 8, n. 1). Cette n semble s'être développée par analogie avec celle de la 1° p. pl., de même que celle-ci a pris un ş final par analogie avec les 2° et 3° p. pl., de même que celle-ci a pris un ş final par analogie avec les 2° et 3° p. pl. i juit pour lil. Il est vrai que ce ş final s'il y a un suffixe : nûqqūtlūh. Cet u long ne se rencontre guère : on dit plutôt nûqqūtlu que nûqqūtlu; mais il reparatte s'il y a un suffixe : nûqqūtlūh. Cet u long ne se rencontre sons les langues sémitiques anciennes, non plus que l'n à la 1° p. sg., mais on sait qu'en araméen l'n est l'affixe de la 3° p., sans que cette singularité ait encore été expliquée d'une façon satisfaisante.
- (23) C'est le mot courant pour dire «célibataire». De là sazzdb, qui, dans les pays kharedjites, a le sens de «religieux, reclus» : les sazzdbs, en berbère isazzdben, sont les douze clercs principaux de chacune des communautés abidites du Mzab; le célibat leur était imposé (Masquanay, Chronique d'Abou Zekaria, 1 vol., Alger, 1879, p. 130, n., et p. 254, n.; et de Calassanti-Motylinski, Guerrara depuis sa fondation, 1 vol., Alger, 1885, p. 23-29). Le même mot est employé en ce sens en Tripolitaine (de Calassanti-Motalussi, Le Djebel Nefousa, fasc. 1, 1898, p. 42, et fasc, 11-111, 1899, p. 73). Au féminin, le mot «tidzzebt» a le sens de «jeune fille, vierge» (ld., op. laud., fasc. 1111, p. 67, n. 8). A Tlemcen, on se sert d'un mot d'origine turque, zbentút, qui désignait un corps de troupe dont les soldats étaient tous célibataires, au temps de la domination turque.
- (24) Extrêmement employé dans la province d'Oran, comme Cherbonnesu l'a déjà fait remarquer (Cherbonneau, Observations sur le dialecte arabe de l'Algérie, loco cit., p. 307), avec le sens de «envoyer chercher». A Constantine. من ايس نبوح : d'après Cherbonneau, il s'emploie dans l'expression suivante j'ai beau faire, il me renvoie aux calendes grecques». On voit qoc يسيبط بئ notre auteur l'orthographie seifet. A Alger, il est prononcé ceifet (Brikasse BEN SEDIEL, Petit dictionnaire arabe-français de la langue parlée en Algérie. Alger, 188a, s. v., p. 285). Sur la côte ouest du Maroc, on prononce sign (FISCHER, Z. Wortton im Marokk., loco cit., p. 281, n. 4). Ce verbe, totalement inconnu en Égypte, est employé jusque dans le désert libyque sous la forme سبب (« tiefit », in Hartmann, Lied. d. Lib. Wuete, p. 18, nº 3, str. 7, v. 2, et p. 41, n.). A Oran, on prononce un véritable z emphatique : le : familier aux Berbères est du reste souvent transcrit par le chez les Arabes. C'est ainsi, par exemple, que les historiens arabes écrivent lour Apile, nom de la ville que nous appelons «Arzile» sur la côte atlantique du Maror (Mouliéras, Maroc inconnu, II, Oran, 1899, p. 603, n. 1).
- (عقلي) On emploie très bien aussi le double accusatif après عولية): astini lkitáb. On emploie aussi la préposition وي devant le nom de l'objet douné; par exemple, Delphin, Textes pour l'étude de l'arabe parlé, p. 311, 1. 4 d'es

bas : فات لروحي لية راة يعطيني بي هذا الدراهم; wje me dis en moi-même : pourquoi me donne-t-il cet argent?».

(26) En dialecte oranais, 131 s'emploie aussi hien devant l'aoriste que devant le parsait; on prononce encore ida et ila. Sur cette dernière sorme, voir Not-DEEE, W. Z. K. M., 1894, t. VIII, p. 266, n. 4, et les références données par STURME, Trip.-tun. Beduinenlied, in gl., s. v., p. 135. Sur la forme ila, avec mouillure de l'I, voir en outre HARTMANN, Lied. d. Lib. Wuste, p. 237, n. 3 et p. 239, n. 1.

(27) بقم «réciter la fâtiḥa», cf. Delphin, Textes pour l'étude de l'arabe parlé, p. 334. L'action de réciter une formule s'exprime en général par la deuxième السلام : dire» سلّم ; «رجة الله عليه prononcer le رحم : dire» سلّم ; «prononcer le «بسم الله الرحق» (cf. Delphin, op. laud., p. 298). La même action s'exprime encore par un quadrilitère, par exemple le verbe ومحمل «dire à quelqu'un : «واش حالك ، c'est-à-dire souhaiter le honjour (cf. Cherronneau, Observations sur l'origine et la formation du langage africain, in Revue africaine, XII° année, n° 67, janvier 1868, p. 77).

(28) dir, idir يحير, a les deux sens de «placer» et de «faire, agir». Il est extrêmement répandu dans le dialecte oranais et est pris dans les acceptions les plus diverses dérivant du second sens, un peu comme notre verbe rfairen dans le langage familier. Il y en a des exemples nombreux dans les الحر فاوقة : Textes pour l'étude de l'arabe parlé, de Delphin, par exerople, p. 11 : «الحر فاوقة "etc. Cf. Stumus, رُوح متاع الاولاد يديروا العيدان»: p. 263 : «يديروا المزراق

Trip.-tun. Beduinenlied, in gl., s. v., p. 140.

est proprement la sête qui a lieu à l'occasion d'un mariage, mais on étend cette appellation aux fêtes qui ont lieu à propos de la circoncision, de la naissance, de la première coupe de cheveux, etc..... L'administration

algérienne désigne ces fêtes par l'expression de «fêtes ers».

- (30) On dit plus volontiers en dialecte oranais kâmel ennâs que kul ennâs. Ce mot peut aussi se placer après le substantif auquel il est adjoint, comme يهتر كرشه : en arobe régulier. Par exemple, dans Dalphin, Textes, p. 56 كلم il remplit son ventre entièrement». Un emploie aussi fréquemment le حامل inot gde ג', par exemple Delphin, Textes, p. 298; מון endistança tous» (cf. Quedenfeldt, Einth. n. Verlr. d. Berberbevölk. in Marokko, in Zeitselr. f. Ethnol., Gabrg. 1889, p. 191 et n. 2). On se sert aussi beaucoup à Oran du participe بجموع , par exemple : الناس مجموعيين, dans le sens de جيعهم, en arabe littéral.
- (31) Remarquer dans ce passage l'emploi de la deuxième forme pour signifier ~jouer d'un instrument».
- (32) "Jouer de la rdita". Fischen, Zum Wortton im Marokk., loco cit., p. 284, n. 18, donne la prononciation reta, pl. ryét, rétat et rydti. Notre texte donne en outre le pluriel rawdit. Comp. l'espagnol gaita.
- (33) "Jouer du bendair". Ce dernier mot se prononce clairement avec une diphtongue, presque bendair. Cf. Delphin, Textes, p. 262. Hantmann, Lied. d. lib. Wüste, p. 85, donne la forme bendar. Cf. l'espagnol pandero.
- (34) C'est plutôt peut-être la Ve forme, dont le techdid a disparu, qu'un exemple de la forme en t à sens passif dont il est question plus loin (p. 366, n. 163) et qui ne s'emploie guère à Oran.
- (35) Mot à mot : « vider la poudre», c'est-à dire « vider le fusil de sa poudre». Cf. DELPHIN, Textes, p. 233; l. 4 d'en bas, et surtout p. 255, l. 4 d'en bas:

et la glose de la page 257. , ويخلوا البارود يعني العايد (36) On prononce même izzerrertu, en vertu de la loi générale qui a été formulée.

(37) C'est-à-dire : «les uns terrassés, les autres vainqueurs». L'emploi de si dans ce sens est fréquent. Cf., par exemple, Delphin, Textes, p. 308, 1. 6 d'en

الناس: من الناس: «et une partie des gens.....». Pour à répété, qui répond à notre «qui... qui...», cf. Idem, p. 309, l. 3 d'en bas: واندهنا الزوايل شي منّا يضرب بالمحاط وشي ينغز بالمنغاز والبهايم شي منهم يهندز وشي يسيرول «Nous pressions nos bêtes, les uns les frappaient avec une baguette, les autres les piquaient avec un aiguillon; les unes trottaient, les autres allaient au pas, d'autres galopaient, d'autres allaient à l'amble».

(38) Prononcé ici avec w au lieu d'un w. Cf. infra, p. 388.

(39) Le participe saker a ici le sens de rétourdi, terrassén et masker a celui de rqui terrasse, victorieuxn. Toutelois il importe de remarquer qu'an lieu d'être pris comme participe présent (عُمَرُمُ), le mot masker est habituellement pris comme participe passé (عُمَرُمُ) avec le sens de rivre, étourdi, sans connaissancen. Comme le remarque justement Houdas, Précis de grammaire arabe, p. 149, ce: participes actif et passif ne se distinguent pas dans le langage; quand l'un est usité, l'autre ne l'est pas, et c'est le plus souvent le participe passif qui est employé.

(40) La réunion d'un groupe de trois consonnes sans voyelle ou sans une sorte de *ševa* est rare dans notre dialecte. Elle paraît plus commune en marcain et en tunisien, à en juger par les textes de Fischer et de Stumme.

(h1) L'adjectif se rapportant à un pluriel se met volontiers au féminin singulier; mais c'est plus fréquent avec les noms désignant des objets inanimés qu'avec les autres. Cf. Stunne, Gram. d. tun. arab., p. 152; Jolly, Poésie moderne chez les nomades algériens, in Revue africaine, LIV année nº 238-239, 3° et h° trim. 1900, p. 285-286.

(42) يعبى, «faire attention», manque dans Beaussier.

(43) C'est ici le duel qui s'emploie dans notre dialecte dans les mêmes conditions que Stunnz, Gramm. d. lun. ar., p. 74, a précisées pour le dialecte tunisien. Il est peu employé dans les dialectes des tribus mal arabisées qui donnent parfois au singulier le sens du duel. Cf. Mouliéras, Maroc inconnu, p. 615, n. 8 bis.

(44) Particule d'arabe littéral. On dit habituellement ulla ou weille. La même forme existe en geez (Nöldere, W. Z. K. M., VIII, 1894, p. 266, n. 2)

(45) C'est une quatrième forme: ces formes sont très rares. Stumme ne les mentionne pas en tunisien. Voir p. 354, n. 25, et infra, p. 356, n. 47. Cf. NotDEKE, W. Z. K. M., VIII, 1891, p. 259, et n. 2.

(46) Litt.: «chez lui, à sa maison», pléonasme. Dans le dialecte de Tripoli, ddr signifie toujours «chambre» et il n'est employé dans le sens de «maison» qu'en poésie. A Alger, ddr signifie «maison» et «chambre» se dit bû. Ce dernier mot chez les Bédouins a le sens de tente. (Cf. Stunne, March. u. Ged. St. Trip., p. 292, 298.) Sur les rapports de المراج , ddr, et de بير, bû, cf. Talcott Williams, The spoken arabic of North Morocco, in Beitr. zur Assyriol. u. semit. Sprachwiss., v. III, 1898, p. 579 et note.

(47) Le verbe والمبار, avec la préposition ارسل, signifie «envoyer dire à quelqu'un».

(48) Mon conteur arabe prononce ainsi, avec le deuxième a long et accentue. L'accentuation des mots de cette forme a été l'objet d'un débat entre Fiscasa. Marokkanische Sprichwörter, in Mitth. d. Sem. f. Orient. Sprachen, lahrg. l. 2° Abth., West asiat. St., 1898, p. 10 du tirage à part et f. arg. II, 1899. 2° Abth., Zum Wortton im Marokkanischen, p. 275 et suiv., et Lübsburg, id.. Sprüchwörter aus Marokko, p. 2 et n. 1.

(49) Sur ce mot, voir infra, p. 369, n. 196.

(50) La voyelle du préfixe de l'imparfait est toujours semblable, sinon ideatique, à celle de la deuxième radicale qui est ici reportée sur la première: notre texte renferme de nombreux exemples de ce cas de l'harmonie vocalique. Nallino, s'appuyant sur les nombreux exemples donnés par Stumme dans se

grammaire de l'arabe tunisien, a cherché à donner des règles précises à ce sujet (Osservazioni sul dial. ar. d. Tun., p. 6-7 du tirage à part), règles qui n'ont pas du reste la prétention d'être absolues. Les préfixes vocalisés en i, si nombreux dans les exemples de Stumme, sont relativement rares dans notre dialecte. Nallino, loco cit., rappelle à ce sujet que Barrs, Zur vergl. sem. Gramm., II, in Z.D. M. G., t. XLVIII, 1894, p. 4 et suiv., a montré que dans les langues sémitiques primitives, le préfixe de l'imparfait etait ji (yi, suivant notre transcription). Cf. ZIMMERN, Vergl. Gramm. d. semit. Spr., Berlin, 1898, p. 102, anm. 5. Des exemples de préfixes de l'imparfait vocalisés en — ou en 2 sont nombreux dans les commentaires du Coran. Cf. Nōldeke, W. Z. K. M., VIII, 1894, p. 258, n. 3.

- (51) La voyelle longue du verbe défectueux en & se conserve toujours à la 3° pers. plur. en dialecte oranais, de même qu'à la 3° pers. sing. fém. Cf. Delphin, Textes pour l'étude de l'arabe parlé, 137, l. 2 d'en bas: בּעֹלוּ, 138, l. 7: בּעֹלוּ, mɨdu, in. p., l. 6 d'en bas: وَلَّرَا, welldu, etc. Il en est de même en tunisien (Studde, Gr. d. tun. ar., p. 19); mais en tripolitain, la voyelle 3° radicale disparait à la 3° pers. plur.; Studde, Mārch. u. Ged. St. Trip., p. 236: «ɨrü, lgü, bdű», tandis qu'en oranais on dit: «ਜ்ru, lqūu, bddu». On sait qu'en arabe vulgaire il n'y a guère qu'un verbe défectueux en p. laul., p. 34, l. 6 et 35, n. 5, donne le verbe dbd, idbū, «marcher comme un homme malade» (المحبوب السيا سقحال البيد).
- un homme maladen (يحبو يعني يخشي بالسيا سقحال المريض). (5a) sala kálér «parce que». Stumme, Gr. d. tun. ar., p. 14a: sakkáler. Вернін, Textes pour l'ét. de l'ar. p., p. 35a, n. 13o, donne dans le même sens la singulière expression جباهشي معنى علىخاطرهي.
- (53) co, masa, devient souvent dans l'ouest de l'Afrique du Nord comme en araméen et en hébreu (Cf. Machuel, Préface de la 2° édition de Beausier, p. εχνιπ; Ταισττ Williams, The sp. arab. of North Morocco, loco cit., p. 571; A. Socin u. H. Stumme, Der arabische Dialekt der Houwara des Wād Sās in Marokko, in Abh. d. philol.-hist. Cl. d. Kōn. Sāchsischen Ges. d. Wiss., t. XV, n. 1, 1894, p. 14-15, n. k.)
- (54) Contraction pour melhah: il n'y a pas d'imala avec la lettre z. Sur les différentes prononciations du mot de en dialecte marocain, voir Fischen, Zum Wortten im Marokkanischen, loco cit., p. 284, n. 19.
- (56) A côté de ce nom d'action de la ll' forme, il faut mentionner la forme שלבים commo étant très employée dans le dialecte oranais : elle paraît, d'après Stumme, assez peu fréquente en tunisien (Gramm. d. tun. Ar., p. 61). En oranais : tijdl «délain, tethdr «circoncision», etc. Cf. Delphin, Textes p. l'ét. de l'ar. p., p. 255, l. 9 d'en bas : تعراج; p. 259, l. 1 : تعرال ; p. 260: l. 5 d'en bas : تعرال ; p. 261, l. 7 : تعرال ; p. 279, l. 7 d'en bas : تعرال ; p. 303, l. 6 : الحرال . La forme المنافذة والمنافذة والمنافذة

(57) Ellipse habituelle avec le verbe zei/êt : «Envoie dire à Ennâyer de t'apporter....».

(58) C'est-à-dire : «fille d'un génie et d'une jument». Beaussier donne

. رواحن .plur , روحانية

(59) هاب عينه (a). littéralement «l'homme aux yeux blanchissants, grisonnants». Comparez les noms suivants qui figurent au Vocabulaire destiné à fixer en français la transcription des noms indigènes, établi en vertu de l'arrêté de M. le Gouverneur général de l'Algérie, du 27 mars 1891, p. 92: Chaib-Rassou, سايب الذولي (sic pour عالية); p. 93: Chaibal-dekéne, سايب الذولي Chaibel-dekéne; هايب الذولي Chaibel-dekéne; هايب الذولي c'est-à-dire: «l'homme à la tête, au menton, au bras grisonnants»; p. 97: Chehbelaine, شهب العين a voe le même sens que عليه أي المنابعة والعين الدولة عليه العين منابعة والعين الدولة عليه والعين الدولة عليه والعين الدولة عليه العين العربية العين العربية العين العربية والمنابعة والمنابع

, «le pays du danger». عيرة a d'habitude le sens d'«inquiétude», embarras». Cf. Sonneck, Six chansons arabes en dia!. maghr., in Journ. asiat., IX série, t. XIII, n° 3, mai-juin 1899, p. 478, v. 10: الى ماجاك في بي الديرة

«celui qui n'est pas vonu à toi dans l'embarras, quitte-le».

(61) «Son oncle parla, et lui dit». Remarquer le pléonasme.

(62) La chute des lettres faibles dans les verbes n'a généralement pas lieu en arabe vulgaire; on dit: qul, kud, qum, jtb, ztd, dir, etc. Cf. Stumes, Tum. March, u. Ged., Leipzig, 1803. Einleit., p. xxx. Cf. infra, p. 403.

March. u. Ged., Leipzig, 1893, Einleit., p. xxx. Cf. infra, p. 403.

(63) Les Arabes appellent nos routes bien empierrées triq menjura, littéralement achemin rabolé». Cf. Delpein, Textes pour l'ét. de l'ar. parlé, p. 310,

l. 4, et p. 335, n. 33.

(65) «Un pain de sucre». Qules J. qui signifie «moule, forme (de chaussure)» et semble venir du grec καλόπους «forme en bois des cordonniers». Cf. Dozt, s. v.; Stumme, Gramm. d. tun. arab., vocab., s. v.; Vollers, in Z. D. M. G., t. L., 1896, p. 334. Ce mot se retrouve en syriaque, en arménien, en turc, en persan, en pehlvi. L'opinion qui le fait venir du grec n'est pas admise par tous les orientalistes. Cf. Siegm. Frienkel, Die aramāischen Fremdwörter, Leyde, 1886, p. 256; F. Müller, W. Z. K. M., t. V., 1896, p. 263. Voir ce mot employé dans un proverbe arabe bien connu, in Lüderitz, Sprüchw. aus Marokko, in Mitth. Sem. f. or. Spr., Jahrg. II, 2 Abth., p. 27; et dans la Poésie moderne des nomades algériens de Jolly, in Rev. Afr., LV, 1901, p. 221-

- - 4

(66) Avec le q ou في dur. Beaussier donne seulement وي rig. (67) مالح «donner le sel à quelqu'un, en signe d'hospitalité».

(68) Avec deux l'nettement gutturales. Cf. infra.

Sens (CHERBONNEAU, Obs. s. le dial. ar. de l'Alg., in Rev. Afr., XIII° ann., n° 76,

ann. 1869, p. 294).

- (70) C'est à peu près ainsi que l'on prononce dans le dialecte oranais; cette expression est une de celles dont la prononciation varie le plus en Algérie: ¿rik, drük, dèrwek, drüq, dèrwèq, etc., et dans la petite Kabylie droukâti et même dloûkâti (Dourté, Excursion dans la région forestière du cap Bougarone, in Bull. Soc. géogr. Oran, XX° ann., t. XVII, fasc. LXXIII, avril-juin 1897, p. 231). Pour le ¿rik d'Oran, voir Delbein, Recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé, Paris-Alger, 1891, p. vi. A Tunis on dit tauwa et au Maroc dâba. Cette dernière expression est employée à Alger, mais par les juis seulement: les Maures disent dérwek.
- (71) On pourrait dire aussi: rani kaif la yüqqütlüni, ce qui est proprement notre «je crains qu'ils ne me tuent». Mais rani kaif ma yüqqütlüni si voudrait dire: eje crains qu'ils ne me tuent pas». Sur cet emploi de la particule négative après les verbes «metuendi et cavendi», voir Stunne, Gramm. d. tun. ar., p. 143, et Fischen, Marokk. Sprichw., p. 27.

(72) Lek ou lik indifféremment.

(73) Littéralement: «expérience, pierre de touche, critère», mais dans les

contes tejrib a le sens de «talisman».

- (7h) Même sens que likkin. Cf. Strunn, Trip.-Tun. Bed.-Lied., gloss. 149. Cpr. Houns, Précis de grammaire arabe, Paris, 1897, p. 57. Remarquer que contrairement à la règle posée dans ce passage; ida kin est ici suivi du parfait.
- (75) Remarquer cette métathèse, pour raison d'euphonie. C'est ici le verbe انفين
- (ربق على خير (76), à la deuxième forme signifie : «dire à quelqu'un بغير على خير. C'est une autre application de la remarque faite supra, p. 350, n. 27, au sujet de l'emploi de la deuxième forme pour exprimer l'usage des formules religieuses ou cérémonielles. Cf. p. ex., Dalphin, Textes, p. 316, l. 8.

(78) Pluriel de fffr, إيهير ou إيهير. Ce mot semble être d'origine berbère,

mais on ne sait à quelle racine le rattacher.

(79) Mot à mot: «il écoutait eux, avec quoi (quelles paroles) ils parlaient touchant la jument», c'est-à-dire: «il écoutait ce qu'ils disaient de la jument».

(80) Notre dialecte aime les formes dans lesquelles il y a des redoublements et à cause de cela, préfère souvent la deuxième forme des verbes à la première.

Cf. supra, p. 359, n. 77, et infra, p. 402.

(81) Terme circonstanciel d'état emprunté à l'arabe littéral. Quelques mots en t sont d'usage courant en arabe vulgaire: المحلة «jamais», المحلة «également», et surtout Cels «toujours» (cf. Machuel, Dict. arab.-franc., 1884, préface, p. xi-xii). A côté de daiman, on trouve dans tous les dialectes dima ou dima, que Stumme, dans ses Tunisische Märchen, p. xx, pensait dérivé de la forme littérale. Vollers n'est pas de cet avis (Z. D. M. G., t. I, 1896, p. 332). Cette étymologie serait plus probable en ce qui concerne les deux autres exemples de Stumme (loco cit.), haqqu et zasmd, qui viendraient de Lise et Ci., Märch. u. Ged. a. d. St. Trip., p. 299.

(82) Wâlu signifie «rien». Ici hatta wâlu est une sorte de pléonasme. Ce mot vient-il de ولو et quand bien même, . . . . . » avec une négation sous-entendue comme suite à cette expression conditionnelle? Comparer l'expression ydlu, in Stunne, Trip.-Tun. Bed.-Lied., p. 133, 153. En tous cas, and est employé dans toute l'Algérie (Houdas, Précia, p. 76), mais nulle part avec autant de fréquence que dans l'Oranais. Usité aussi au Maroc. Cf. Fiscasa, Mar. Sprichw., p. 27.

(83) «Bijoutier», synonyme de صياغ; très usité en oranais. Manque dans

BEAUSSIER et Dozy.

(84) Contraction pour تحق, par euplionie. Stumme a indiqué avec soin dans ses grammaires toutes ces contractions, totalement négligées par nos gram-

maires algériennes d'arabe parlé.

مبتل est un mot bédouin. Comparer مبتول est un mot bédouin. dans A. Socia et H. Stunne, D. arab. Dialect d. Houwara, in Abh. d. philhist. Cl. d. königl. Sächs. Ges. d. Wiss., XV, nº 1, Leipzig, 1894, p. 56, em, avec le même sons de «bague».

(86) Notre conteur dit indifféremment brîma ou kiiça. Le premier mot est plus général que le second qui est plus spécialement bédouin. Cf. Stunns, March. u. Ged. a. d. St. Trip., s. v., p. 296, et la référence à Веля авзя вы Sedina, Dict. fr.-ar.; Delphin, Textes, p. 268, l. 8. La différence entre et مبتول est que le premier est une bague sans chaton (baja, بوجة,), tandis que le second en a un.

(87) Sur nogra en arabe et en berbère, voir René Basser, Les noms des métaux et des couleurs, in Mém. Soc. Ling. Paris, 1895, p g et 10, n. 1 du t.

(88) On dit encore: fiha keir «c'est bien». Au Maroc, on emploie partout l'expression wak, waka, wakka dans le même sens. Il n'y a guère de doute que ce soit une abréviation de رخيب. Cf. Socin et Stunne, D. Dial. d. Housers, p. 40, cu, avec la référence à Meakin. On ne peut pas s'empêcher d'en rapprocher le yaki du dialecte tripolitain indiqué par Stunns, March. u. Ged. a. d. St. Trip., p. 317, qui signific tantôt «bien!» comme waka et tantôt «vraiment!n. En tunisien, il n'a que ce dernier sens (Stoume, Gr. d. tun. sr.); j'ajouterai que, dans cette dernière acception, il est répandu en Algérie ct, à ce point de vue, l'étymologie qu'en donne Stumme (de یا اخی «ò mon frère») est la plus vraisemblable. Mais dans le sens de «bien!», on le rapprocherait plutôt de l'expression marocaine (?).

(89) Il est extremement fréquent dans les dialectes maghribins que le hamza

se change en i. Voir infra, p. 384, n. 1.

(90) súldi est le latin solidus «sol, sou». Les noms de monnaie ont toujours passé d'une langue dans une autre avec la plus grande facilité. P. ex. comparer فرش et maravédi, سكة et obolos, مرابطون et obolos, بالوس et opaxuos, درهم et groschen, etc. غوش بغرش ، څوش (ووش ) غروش بغرش ، څوش (ووش ) et groschen, etc. (و و ) Monnaie d'or arabe dont le taux a varié suivant les époques de 6 à

12 francs (cf. Braussirs, s. v.). La plupart des colliers de femme arabe sont

encore composés de ces pièces.

(92) Le mot ôdni est aussi employé adverbialement pour dire «aussi» (33 pour ثانيا). Il en est de même à Alger; à Tripoli (Stunne, March. u. Ged. a. d. St. Trip., p. 281 et s. v., p. 293); au Maroc (Lenghund), Focabulario espanol-arabigo, Tanger, 1892, p. 766, s. v. «tambier»). Pour Tunis, Stumme ne donne pas Odni: on dit couramment zāda (Stunne, Gr. d. t. ar., p. 142). Socia et Stunne, D. arab. Dial. d. Houwara, r, donnent l'expression curieuse zattani qui réunit les deux mots.

(93) Expression d'arabe littéral, fréquente dans le langage.

(94) "Quand il fut sur le point de sortir....". Le verbe bra signifie ##tre sur le point de . . . . . ». P. ex. : kận bải i mút «il était sur le point de mourir-. Cf. Delphin, Textes, p. 130, l. 6. Voir infra, p. 409.

- (95) (95), on considère habituellement cette expression oranaise, mais avant tout algéroise, comme une IV forme dont l'impératif est seul usité (Beaussier, s. v.); cette explication n'est peut-être pas très vraisemblable Le tripolitain possède rah, dans le même sens de «viens ici!» (Stunne, Trip.-Tun. Bed-Lied., s. v., p. 141), tandis que rôh, rūh, à Alger, signifie au contraire «va-t'en». En marocain, ce mot a son sens classique de «s'en aller le soir». Cf. Jolly, Pessie moderne des nomades du Sud algérien, in Rev. Afr., LV, 1901, p. 221, le mot
- (96) La forme rjel est réservée au mot رجْل «pied». Quant à رَجُل , l'arabe vulgaire suivant notre règle générale (p. 393) ne pouvant tolérer deux brèves de suite, il est devenu rdiel pour ne pas se confondre avec le premier.

de suite, il est devenu rdjel pour ne pas se confondre avec le premier.'

(97) Dans un cas pareil, les deux premières syllabes tendent à devenir des longnes: on peut dire d'ailleurs nahhadru, conformément à notre loi générale. Pour dire «parler», ce verbe est le plus fréquent en oranais; à Alger, thellem est plus usité. Au Maroc, c'est surtout dwa, idwi qui est courant. Sur ce dernier mot, qui se retrouve aussi à Tripoli, voir Stunne, March. u. Ged. a. d. St.

Trip., s. v., p. 298-299 et les références données.

(98) Telle est la forme usuelle en oranais; il est est de même en tripolitain où l'on dit yeëru et non yèriu (Stumme, Mārch. u. Ged. a. d. St. Trip., p. 236). A Tunis, c'est la forme avec un i qui prévaut aussi (Stumme, Gr. d. t. ar., p. 18) de même qu'à Tanger (Lūdentz, Sprāchw. a. Marokko, passim), et à Alger (Machuel, Méthode pour l'étude de l'arabe parlé, 3° édit., 1880, p. 123 et n. 1). Mais, dans leurs textes, Stumme et Socia donnent la forme sans i (Socia et Stumme, D. ar. dial. d. Hauwāra, p. 11). Il en est de même dans Delphin (Textes, passim). La forme sans i paraît donc être un caractère bédouin.

(99) Alif cuphonique, comme dans amlih.

est devenu au Maroc, dans la bouche des Espagnols, soco. Sur l'étymologie de ce mot et ses relations avec فدين اع وفاق , voir Tal-cott Williams, The spoken Arabic of Marocco, in Beitr. zur Assyriol. u. semit. Spracker., vol. III, Leipzig, 1898, p. 582, n.

(101) Expression d'arabe littéral. On dit aussi lábedd qui est plus vulgaire.

Cf. Fischen, Marok Sprichw., p. 39.

(102) Crase pour . Cf. Stunne, Tun. Märch. und God., XXXII, l. 13 (fidi pour fidi).

(103) "Branche, éclat de bois, baton". Manque dans Braussien. Cf. infra,

p. 369, n. 193.

- (104) Cf. la note 62 de la page 358, supra. Sonneck, Six chansons arabes en dial. maghr., in Journ. asiat., juillet-août 1899, p. 155, n. v. 109, avait déjà fait cette observation en ce qui concerne les verbes concaves. Mais elle n'est pas exacte en dialecte oranais pour les verbes défectueux.
- (105) Sur علي et les mots à terminaison analogue en arabe vulgaire et sur la façon dont certaines formes comme عشاء sont rapportées à cette forme بمياة , voir Fischen, Marokk. Spriche., p. 37-38.
- (106) Le deuxième u serait bref s'il terminait le mot (iii); mais le suffixe en détermine l'allongement.

رمرس Prononcé avec un ص, bien que la racine régulière soit حرس.

(108) Le conteur prend le présent pour donner plus de vivacité au discours (حكاية).

(109) Avec le sens de ندى.

(110) Parsois l'h finale se sent un peu : nsdmhah.

(111) Emploi remarquable du nom d'action كون, accompagné des suffixes pour remplacer le verbe.

(112) L'allongement de la voyelle dans ces mots est constant; la chute d'une radicale n'étant pas comprise, les indigènes appliquent d'instinct une sorte de

théorie de la trilitérité et rétablissent une longue comme s'il s'agissait d'une racine concave. Cf. Stumme, Märch. m. Ged. a. der Stadt Trip., p. 219.

(113) Sur cette forme, voir Nöldeke, W. Z. K. M., VIII, 1894, p. 264,

n. 3, et Fischer, Marokk. Spriche., p. 45, n. 1.

(114) Allongement de la deuxième voyelle, pour éviter deux brèves de suite.

(116) A Tlemcen, on dit bwa ou ba «mon père». En tripolitain, l'si (Stuhme, Ged. u. Mārch. a. d. St. Trip., p. 200). Les bédouins de Tunisie disent boi, d'après Stuhme, Neue tunisische Sammlungen, in Zeitschr. f. afrik. u. ocean. Spr., Bd II, p. 141, sub ج., qui fait remarquer qu'ils emploient aussi boi pour bû, par cet amour des diminutifs qui est un caractère bédouin très connu (Delphin, Textes, p. 200, n. r: العرب يصعروا; Stuhme, Trip.-Tun. Bed. Lied., p. 72, n. a; Jolly, Poésie moderne chez les nomades algériens, in Rev. Afr., h's année, n° 238-239, 3° et 4° trim. 1900, p. 295, n. b). Au Maroc, on trouve abbwa, ummwa employés pour «le frère ainé» et «la sœur ainée» (Socin et Stuhme, D. arab. dial. d. Houwāra, p. 28, n.) et Fischen donne bbāh pour »¿ (Marokk. Sprichw., n° 40).

(117) Expression d'arabe littéral. Cf. supra, p. 353, n. 18.

(118) Élision courante. Cf. Sonneck, Six chansons arabes en dial. maghr., in Journ. asiat., 9° série, t. XIII, n° 3, mai-juin 1899, p. 483, n. v. 1.

(119) Forme curicuse pour الزوج. C'est ici le lieu de rappeler la fréquence de l'incorporation de l'article dans certaines syllabes, p. ex. lanjaç apoiren pour elanjde, au Maroc lingde, mots que l'on considère comme primitifs et auxquels on rajoute l'article : ellanjde, ellingde. De même, ellefaa, de lefaa pour On entend, du reste, aussi dire lefaa pour ellesa, comme le sait remarquer Fischer, Marokk. Sprichw., nº 28, qui a donné une note fort complète à ce sujet. Cette forme lefaa explique l'extraordinaire méprise relevée par Mou-LIERAS, Maroc inconnu, Paris, 1899, p. 545, chez Drummond HAY, Le Maroc et ses trib. nom., trad. fr., Paris, 1844, qui explique ce mot en disant que la vipère est appelée du nom de la lettre e parce qu'elle a cette forme quand elle s'élance sur sa victime! Machuel, Préface, p. xx1, qui a signalé aussi etre nom- تلقى etre nom- و a curieuse forme و « etre nommé agha» venant du mot الانحا auquel l'article s'était soudé. Stunne, Tun. March. u. Ged., p. xx, a signalé incidemment l'extrême fréquence de cette soudure dans les cas de mots étrangers modernes introduits en arabe; il cite langår «gare», landûl «landau». On a, à Alger, des expressions comme lahûla mécolen, lûtir ou plus souvent nûtir mhôteln, lûci mhuissiern, etc. C'est un fait bien connu que, dans le marocain surtout, l'article perd son alif initial et s'accole étroitement au mot. Voir, à ce sujet, la note de Fischer, Marokk. Sprichw., n° 1. Cela est remarquable surtout dans les noms propres; ainsi legiat, labyaina, noms de tribus marocaines. Pour les noms d'hommes, c'est un fait général : labiod, lahmar, lahdar, etc. Cf. A. Socia, Die arab. Eigennamen in Algier, in Z. D. M. G., LIII, p. 476.

(120) Ce mot se prononce nûc, nûce, nûce et même, mais plus rarement bien que plus régulièrement, ncêf. Cf. Moulians, Lég. merv. de la gr. Kab.,

- (121) C'est le verbe وَهُونِ , dans lequel le , est resté fort. Cherbonneau, Observ. sur le dial. ar. de l'Alg., in Rev. Afr., 13° année, n° 76, juill. 1869, p. 297, a signalé cette forme un des premiers.

(199) Voir p. 359, n. 96.

(193) Voir supra, p. 355, n. 30.

- (124) Voir supra, p. 351, n. 5. Stumme signale encore la forme zâz. Dans le dialecte tripolitain, zâz et jaz ont le sens de مخل «entrer». Il en est de même à Tunis (Tun.-Trip. Bed.-Lied., p. 137, 142, s. v.).
- (125) Avec redoublement de la consonne finale. On reconnaît là la tendance générale du dialecte à l'emphase et à l'alourdissement.
- (126) Sur le mot ez , voir Kamppunnen, Stud. d. arab. Beduinendial. Innerafrikas, in Mitth. d. Sem. f. orient. Sprach. zu Berlin, Iahrg. II, Abth. II, Westasiat. St., 1899, p. 219. Le duel est fréquent dans notre dialecte. On sait qu'il v a certains pays où il est tout à fait inconnu (cf. Mouliéaas, Maroc inconnu, II, p. 615, n. 8 bis).
- (127) Sur ces sortes de verbes-onomatopées quadrilitères, voir Сивавоннели, Obs. s. le dial. ar. d'Alg., in Rev. Afr., 13° année, n° 76, juillet 1869, p. 305. A la même racine se rattache le mot לפשים, connu surtout au pluriel פעולה, et qui désignait les grosses castagnettes en fer des nègres. Sur les mots ainsi terminés en u, terminaison fréquente au Soudan, dans le Sahara occidental voir Камрерничев, op. laud., p. 205, note. Cf. באלם, autre instrument de musique (sorte de tambour), Cherbonneau, Déf. lexic. de plus. mots du lang. de l'Afr. septr., in Journ. asiat., 4° sér., t. XIII, 1849, p. 69. Sur فرفب Delphin, Textes, p. 294, n. 1.
- (128) Le و fori signalé supra, p. 363, n. 121, disparaît donc ici, sans quoi on devrait avoir خاون , kdwin.
- (129) lei pour lilet, sans doute à cause de l'euphonie, afin d'éviter lilet el-
- (130) Verbe itératif. Dans d'autres dialectes on emploie, pour indiquer la répétition, ple transformé en particule invariable, comme le signale STUNME, Mārch. u. Ged. a. d. St. Trip., p. 308, s. v. Cf. Noldeke, in W. Z. K. M., 1894, t. VIII, p. 266, n. 5. A propos de saud, il faut remarquer combien les verbes concaves sont fréquemment employés à la 3° forme en arabe parlé.
- (131) Expression d'arabe littéral, dont le narrateur, quoique illettré, croit devoir émailler son discours.
- (132) A Tunis, on prononce femma, par exagération du . Voir le premier mot des Tun. Märch. u. Ged. de Stumme, p. 3.
- a ici le sens de ملك علية (133) أن فجم a ici le sens de ملك علية (133) ه سلك علية (133) «le tua». Comparer l'expression française «faire son compte à quelqu'un».
  - (134) L'alif initial disparaît presque toujours dans notre dialecte, comme en

général en Algérie. Il en est de même à Tunis (Stunne, Tun. Gramm., p. 61). NOLLINO, Osservazioni sul dial. ar. di Tunisi, in L'Oriente, 1897, t. Il, a déjà fait remarquer que l'alif du comparatif n'existait pas à Tunis et au Maroc (p. 9, n. 3 du t. à p.).

(135) Ici «les traits du visage».

(136) Cf. le latin furnus et le grec Φοῦρνος. Voir le mot employé dans un proverbe de Luderitz, Sprāchw. aus Marokko, XIV. Le mot le plus vulgaire es! δώδ. Cf. Fischen, Marokk. Sprichw., p. 40, n. 2.

(137) L'emphase s'étend jusqu'au 🕳, devenu 💪, à cause du ġ provenant

d'un j.

יט au lieu de ולאלגע au lieu de וליאלגע n'est pas très rare, en particulier chez notre conteur. On pourrait, à la rigueur, dans le cas présent, considérer l'article de الناس comme un simple redoublement du o, une de ces redondances si fréquentes dans notre dialecte. mais il y en a d'autres exemples dans la conversation courante. Il est bien curieur que la même faute se retrouve dans Pedro de Alcala, où Kampfimeyer l'a signalée dans son intéressante dissertation sur la particule ou (Kampfimeyer l'a signalée dans son intéressante dissertation sur la particule ou (Kampfimeyer l'a signalée dans son intéressante dissertation sur la particule ou (Kampfimeyer l'a signalée dans son intéressante dissertation sur la particule ou (Kampfimeyer l'a signalée dans son intéressante dissertation sur la particule ou (Kampfimeyer l'a signalée dans son intéressante dissertation sur la particule ou (Kampfimeyer l'a signalée dans son intéressante dissertation sur la particule ou (Kampfimeyer l'a signalée dans son intéressante dissertation sur la particule ou (Kampfimeyer l'a signalée dans son intéressante dissertation sur la particule ou (Kampfimeyer l'a signalée dans son intéressante dissertation sur la particule ou (Kampfimeyer l'a signalée dans son intéressante dans Pedro de Alcala, où Kampfimeyer l'a signalée dans son intéressante dans Pedro de Alcala, où Kampfimeyer l'a signalée dans son intéressante dans Pedro de Alcala, où Kampfimeyer l'a signalée dans son intéressante dans le conversation courante. Il est bien dans l'accure qu'il s'est en quelque sorte sou de l'accure d'autres fois que le mot déterminé par l'annexion prend l'article, mais c'est parce qu'il s'est en quelque sorte soudé aver son complément. Ainsi on dit elbnddem, particule d'autres fois que le mot déterminé par l'annexion prend l'article, mais c'est parce qu'il s'est en quelque sorte sou d'autres fois qu'il s'est en qu'il s'es

(139) Exemple du parfait pour le présent.

(140) Le narrateur donne ici, par affectation, la prononciation littérale. (141) Sur ce mot, voir Fr. Schwally, Lex. St., in Z. D. M. G., LII, 1898, p. 143-146.

(1/12) Intéressante déformation bien caractéristique des tendances géné-

rales de la phonétique du maghribin.

- (143) «S'en aller», très employée en oranais. En tripolitain veut dire «se contenter», et le verbe ظهر est employé dans le sens du de notre texte (Sтиник, March. u. Ged. a. d. St. Trip., 305, 306 s. v.)
- (144) Les dialectes du Maghrib réduisent les pluriels comme کُتُب , طُرُن , الله (144) Les dialectes du Maghrib réduisent les pluriels comme کُنْف , الله بُن أله بُن , الله بُن , الله بُ

(145) L'emphase s'étend du g sur le t et le transforme en t. (146) Forme littéraire (passif) entrée dans le langage courant.

(147) A Tlemcen, on prononce leifâr, et on croit qu'il s'agit d'une sorte de livre mystérieux où l'avenir est écrit. Doit-on rattacher cette expression au mot

بعبر, livre de l'arabe littéral?

(148) «Courageuse». Pourrait encore se traduire par «qui épie»; mais la première interprétation est préférable. Dans les sens qui se rapportent à la signification de «guetter, attendre», le & donne un g et dans les autres un q.

Cf. supra, p. 352, n. 7.

(149) Chez les Jbála du Maroc, d'après Talcott Williams, The spok. Ar. of N. Morocco, in Beitr. z. Assyr. s. sem. Spracker., III, 1898, p. 584, ايمطر ماه e sens de حليات "lait". Dans toute l'Algérie, on emploie biod, ايمطر pour désigner du «charbon», fhem, معلى, par antiphrase euphémistique, parce que le charbon est noir, et qu'il est inauvais de parler des choses noires. Cf. Ernest Mencien, in Bull. archéol. Com. Trav. hist. et scient., 1891, 2° partie, p. 248 et suiv., sur ces sorles d'expressions. De l'emploi de معلى pour dire معلى, il faut rapprocher celui معلى «léger», pour désigner le plomb رصاص, parce que celui-ci est «lourd», tarchéol. des idées défavorables et probablement surtout parce que صاص désigne aussi les balles de plomb, et

que ce dernier est le métal meurtrier par excellence. Cf. l'iscura, Marokk. Sprichw., 18, n. 1., avec des références auxquelles on peut joindre celles de TALCOTT WILLIAMS, op. laud., p. 577, n. . L'exemple le plus connu de toutes ces locutions euphémistiques est celui de adfiya, عابيت, qui signifie «paix», et qui est employé pour remplacer le mot ndr, نار «seu», parce que ce dernier mot sert aussi à désigner le seu de l'enser. Voir cependant l'observation saite contre Mercier par T. Williams, loco cit. Mercier cite encore سلامة, qui veut qui voit clair», pour désigner la fièvre, et باصه «qui voit clair», pour dire «aveugle». On dit plus souvent encore بصير, bcir. (Cf. Stunne, Märch. u. Ged. a. d. St. Trip., 291, s. v.). Le mot sama, عمى «aveugle» est considéré comme tout à fait grossier; si on ne se sert pas de l'euphémisme beir on emploie un des mois drir (on drir), ضرير, ou hfif كبيب. Dans le même ordre d'idees, on peut employé pour dire «pourquoi», annonçant ainsi à l'interlocuteur خير que l'on n'attend qu'une bonne réponse; dans d'autres dialectes, dit Stumme, veut dire «non» (Stunne, op. land, 297, s. v.). L'antiphrase peut d'autres fois n'avoir pas une raison d'euphémie, p. ex. دتبوس, pour dire «épingle» (KAMPTPHETER, Stud. d. arab. Beduimodial. Innerafr., p. 217). Enfin l'euphémisme souvent n'amène aucune antithèse : il y a des mots impolis et des mots polis, ces derniers le plus souvent parce que la racine d'où ils sont tirés éveille une idée agréable. Ainsi جَبِّب pour dire «rascr» est grossier, le mot poli est partout . Cf. Fiscuen, Hirb. u. Stichwaffen u. Messer im heut. Mar., in Mitth. d. Sem. f. Or. Spr. z. Berl., Jahrg. Il, Abth. II, West asiat. St., 1899, p. 8, n. 1 du tirage à part.

(150) C'est le quer des Orientaux; dans le désert libyque gaer. Sur cette dernière forme et sa signification, cf. Навтилуя, Lieder der lybischen Wüste, Leipzig, 1899, p. 42 et 43. Le nom arabe de l'île de Pantellaria viendrait de cette racine (Sкуродо, Sugli elementi arabi nel dial. et nella toponom. dell' is d. Pan-

tellania, in St. glottol. ital. de Giacomo de Gregorio, II, p. 2225).

«couper la tête. Manque dans Beaussier qui donne seulement رَّبِي «tête de mouton parée pour manger». Cf. Sonneck. Six chansons, etc., in Journ. asiat., 9° série, XIV, juillet-août 1899, p. 146. n. v. 76.

(152) Ne serait-ce pas un gallicisme? «Fais tes efforts pour....?? Cela

nous semble probable.

(153) C'est le plus souvent cette deuxième forme qui est employée pour le

verbe «pouvoir».

(154) Dans plusieurs dialectes, à Tlemcen, à Tunis, enti se dit enta. Cf. Stume, Gr. d. t. ar., 130. Nous avons signalé plus haut la forme en i pour la deuxième personne du masculin singulier du parfait.

(155) Cf. sajáib in Stunne, Gr. d. t. ar., 1hg. Une des interjections les plus répandues dans les dialectes à caractère bédouin est l'expression: ba, ba, ba...

Cf. bāba in Harthann, Lieder der libyschen Wüste, p. 89, n. v. 7.

בתה dans les dialectes algériens avec בבה signifie «chercher» (p. ex. Delphin, Textes, 138, l. 7) et seul «se promener». Le verbe בניב est d'un arabe plus relevé; on sait cependant que, dans la langue classique, il n'a que le sens d'«être éloigné»; mais on l'emploie couramment dans le sens de «se promener à la campagne, se distraire». (Ce dernier mot français a évolué dans le même sens que בנים.). Cherbonnea: a signalé la forme curicuse "בנים, «rechercher les distractions», (Observ. s. l. dial. ar. de l'Alg., in Rev. Afr., XIII' année, n° 76, juillet 1869, p. 313). En tripolitain, «se promener» se dit علم المعاشة, qui ne signifie pas «chercher». Pour ce dernier mot, Stumme donne lâd, », dahama, qui ne signifie pas «chercher». Pour ce dernier mot, Stumme donne lâd, « (March. u. Ged. a. d. St. Trip., p. 298 et 314, s. v.). En tunicien, il donne dûles (Gr. d. tun. ar., 1165, s. v.) « pour se promener»; en marocain, ces mots sont inconnus, on se sert de la V° forme

(157) La Ferula communis L., grande ombellifère à fleurs jaunes dont la

tige fistuleuse est extrêmement légère et ne saurait être qu'une canne inoffensive; c'est à quoi fait allusion notre texte. Voir Fischen, Zum Wortton im Marokk., p. 285, l. 8 d'en bas, pour les références qu'il donne incidemment sur le klek; on peut y ajouter LECLERG, Kachef er-roumouz, Paris, 1874, p. 199; Foundau, Essai de catalogue des noms arabes et berbères de quelques plantes, arbustes et arbres sahariens, Paris, 1896, p. 25 s. v. «kellekh»; Wrissgraden, Études géographiques sur le Maroc, 1. La province de Chaouia, in «La Geographie», p. 441.

(158) Sur ce mot, voir Talcott Williams, The sp. ar. of N. Morocco, p. 580,

et Fischen, Hieb. und Stichwaff. im heut. Mar., p. 6 du tir. à part.

(159) «Il l'étourdit, la jeta à terre sans connaissance.» Cf. supra, p. 356,

(160) A propos du verbe kḍa, yákuḍ, المنظف voir une note intéressante de Fischer sur les formes de ce verbe en marocain (Zum Wortten im Me-

rokk.: p. 279) avec nombreuses références.

(161) On donne aux esclaves comme à tous les nouveaux convertis des noms qui soient de bon augure, et les nègres continuent à s'en servir. De là, la prédominance chez eux de noms comme celui qui fait l'objet de cette note. Sociv. Die ar. Eigenn. in Algier, in Z. D. M. G., Lill Bd., 1899, p. 485, commentant le Vocabulaire destipé à fixer la transcription en français des noms des indigènes. Alger, 1891, remarque en particulier la grande variété de noms propres tirés de la racine زازقی, Rezaiguia رزایشیم, Rezazgui رزازقی, Rezgae, Rezguech رزایشی, Rezguech رزقش, Rezguech رزقی, Rezgui رزقی, Rezig Rezkatlab رزونی, Rezzik رزفی, Rezzik رزفی, Rezzoug رزفی, Rezzoug رزفی, Rezoug دیروی Rezzik رزفی الله Cela n'a de comparable que le nombre, beaucoup plus élevé encore, des moms tirés de la racine 🛶 . Cf. encore id., p. 500.

(162) Sur jhed ou jëhad en ce sens, voir Fischen, Zum Wortton in Marokk.,

p. 283 (vigueur, force, synonyme de ¿).

(163) La VII forme, dans notre dialecte, sert exclusivement à exprimer le passif. Ce sens passif, qu'elle a aussi en arabe littéral, est du reste secondaire. et dans les langues sémitiques le sens primitif est un sens réflectif (en araméen, ces formes n'existent pas). Cf. ZIMMERN, Vergl. Gramm. d. semit. Sprach., Leipzig, 1898, p. 90. A Tunis où la VIIº forme est inconnue, on se sert d'une forme spéciale, «T-form» de Stumme ou forme en T, dont cet auteur a donné le paradigme tqraç, yitqraç «être pincé», qui est, comme on le voit, caractérisé par une grande brièveté. Le participe n'est pas employé, on se sert du participe de la l' forme. Cf. Stunne, Gr. d. tun. ar., p. 32-35. Cette forme, sur laquelle on a beaucoup discuté, est à peu près inusitée dans le dialecte oranais, où on ne connaît, comme nous venons de le dire, pour le passif que la VII° forme. Il en est ainsi dans le tripolitain étudié par Strums (March. u. Ged. a. d. St. Trip., 243). Au contraire, elle est répandue à Constantine, à Alger, et même à Tlemcen : itekteb wil est écrit nou wil peut être écritn; itedfas wil est payé, il peut être donné en payement, (en parlant d'une pièce de monnaie, par exemple); itazmel wil se fait, il est fait, il est faisable». On voit que la triple consonne du paradigme de Stumme n'est pas conservée; mais alors il arrive, à l'aoriste surtout, qu'on redouble le t conformément à notre loi générale et par analogie avec des formes comme yûqqûtlu wils tuent», si nombreuses dans le présent texte. On dit alors: ittekteb ou yéttekteb; had essi tterma acela est renversé, cela se renverse, cela peut se jeter». Le parfait paraît en Algérie moins employé que l'aoriste; cependant on dit : etteirit "j'ai été vendu", avec redoublement, suivant notre loi générale. La forme en T ne manque pas non plus au Maroc. Cf. p. ex. Social et Stunne, D. ar. Dial. d. Houwara, p. 38, cn. C'est Cherbonneau (in Journ. asiat., 1852, 1er sem., p. 379, et 1861, p. 9; in Rec. Afr., XIII ann., 1869, p. 292-293), et Gorguos (Cours d'arabe rulgaire, Paris, 1857, p. 167) qui ont signalé cette forme que Stumme a scientifiquement reconnue le premier comme étant une forme spéciale. Cherbonneau, remarquant le redoublement du 🛥 que nous avons signalé, y voyait une altération de la VIII° forme classique, et Gorguos de la V° forme. Cette dernière opinion n'est pas sontenable. Sonneck, Six chansons en arabe maghrébin, in Journ. asiat., 9° série, sept.-oct. 1899, p. 255, rapportant ces deux opinions, reconnaît après Stumme qu'il y a là une forme spéciale. Nallino observe avec raison (Osserv. sul dialetto arabo di Tunisi, in L'Oriente, 1897, p. 8-9 du t. à p.) que dans les langues sémitiques le t est aussi souvent un préfixe qu'un infixe. Cf. Zimmern, op. laud., p. 89. Il n'est donc pas besoin de supposer un transfert du t. Peut-être enfin, tout en se préoccupant de chercher à cette forme une parenté avec les formes arabes, ne serait-il pas mauvais d'y chercher une influence berbère? De même qu'à côté des formes arabes en n qui servent à exprimer le passif, le berbère nous offre une forme en m (Basset, Et. sur les dial. berb., Paris, 1894, p. 140), de même à côté des formes réfléchies et passives en t des langues sémitiques, le berbère possède une forme à préfixe tu ou θu qui exprime uniquement le passif (BASSET, op. laud., 141). Cette forme est très répandue en chaouia (Mencien, Chaouia de l'Aurès, Paris, 1896, p. 27).

d. t. ar., 24, qui y voit une combinaison de la IIe et de la Xe forme. Nallino, Osser. sul dial. ar. di Tunisi, ne trouve pas complètement satisfaisante cette manière d'expliquer le redoublement du v. L'exemple de سقة, manifestement venu de la forme استقام, et cité par Stonne, Gr. d. tun. ar., s. v., 178, et March. im Ged. a. d. St. Trip., s. v., p. 303, est cependant en faveur de cette hypothèse: mais il faut avouer que le processus de cette évolution n'est pas

encore bien défini. Cf. Fischen, Mar. Sprichw., p. 44.

(165) Voir صوان dans Driebin, Textes, p. 316, l. 7 d'en bas, et p. 316, n. 1. (166) «Se mettre en colère». Manque dans Beaussier, qui donne la deuxième forme شروط «flamber».

(167) "Arracher une plante". Cf. Delphin, Textes, 105, l. 2.

et réciproquement, sont continuelles dans les dialectes. Voir p. 386.

- ou à la racine أَطَاطًا Il y a de bonnes raisons des deux côtés. Nous inclinerions à la première solution, ce serait une VI forme comme ترامى «se jeter par terre». En tous cas, le premier t n'est pas emphatique. Dans Steume, Trip.-Tun. Bed.-Lied., s. v., 145, طاطا a le sens de «s'envoler».
- (170) Est-ce encore une annexion vicieuse, comme supra, p. 364, n. 138, ou bien n'est-ce que la répétition de la particule J avec élimination de l'article à medina à cause de l'absence des 17 Les deux hypothèses sont permises; la seconde nous paraît plus plausible.

terrain vague situé aux abords d'une ville et où l'on campe». (172) Exemple d'une IV° forme en langage vulgaire. Cf. un peu plus loin

eçbah qui est l'arabe أصبح.

(173) "Quand vient la nuit". Cf. dans Delehin, Textes, p. 52, l. 3, et p. 53, n. ": באט ובלום ולבין. Nous citons cette expression parce qu'on y voit employée la même forme de verbe (באט que dans notre texte. Gerbonneau, Observ. sur l'orig. et la format. du dial. afr., in Rev. Afr., XII' ann., janv. 1868, n° 67, p. 75-76, a, le premier, étudié ces verbes avec quelques détails. Cf. le même, Obs. sur le dial. de l'Alg., in Rev. Afr., XIII' ann., juillet 1869, n° 76, p. 292. Voir la liste donnée par ce savant et celle de Stunne, Gr. d. tun. ar., p. 31. (Cf. Nallino, Oss. s. dial. ar. d. Tun., p. 9). Cette forme manque en tripolitain (Stunne, Märch. u. Ged. a. d. St. Trip., p. 245), mais elle nous semble beaucoup plus répandue dans les dialectes algériens que ne le dit Houdas, Préc. de gr. arabe, p. 1/15. On a beaucoup discuté pour savoir si on devait la ramener à la IX' ou à la XI' forme (Sonneck

Six chansons en dial. maghr., in Journ. asiat., 9° série, t. XIV, n° 1, juilletaoût 1899, p. 155, n. 119), mais cette discussion, à vrai dire, nous semble

un peu oiseuse.

- (174) Le participe passif des verbes concaves se forme régulièrement en arabe vulgaire, la deuxième radicale devenant forte et restant toujours un & Ex.: מבנים, etc. Cf. Stunne, Gr. d. tun. ar., 17; Märch. u. Ged. a. d. St. Trip., 235; Belkassen ben Sedina, Cours prat. de l. ar., Alger, 1891, p. 185. Machuel, Méth. p. l'ét. de l'ar. parlé, 3° éd., Alger, 1880, p. 154. a méconnu cette règle, et Houdas, Précis de gr. ar., p. 135, l'a omise. Mocliéras, Lèg. de la gr. Kab., I, p. 292, n. 273, avait déjà relevé cette inexectitude.
- (175) Remarquer le redoublement du k, conformément à nos principes ginéraux. Mis pour سكّنى, par analogie avec les mots en  $\ddot{\nu}$ .

مكاباة Sous-entendez un mot comme مكاباة.

i signifie ici «lancer un regard», comme غزر ou, daus les dialectes orientaux شاب (Stumme, Trip.- Tum. Bed.-Lied., s. v. p. 143, et Märch. u. Gol. a. d. St. Trip., s. v. p. 303).

(178) Remarquer le redoublement. Cette expression est très connue dans

tous les dialectes maghribins pour dire «jamais».

(179) C'est l'interrogation la plus fréquente dans le dialecte oransis, p. cs. Delphin, Textes, 21, l. 7 d'en bas; 34, l. 3, l. 9; 58, l. 9; 137, l. dern., etc. Houdas, Précis, p. 75, voit dans le ta une syllabe de renforcement. Il faut, d'autre part, prendre en considération Socia et Stunne, D. ar. dial. Houvaira, p. 56, ei, qui signalent dans le dialecte qu'ils étudient más lorsque l'interlocuteur est masculin, másâta s'il est féminin. En Oranais, et dans le reste de l'Algérie, cette distinction n'existe pas.

(180) Le premier ha se rapporte à la mère, le second à la sille.

(181) «Si Dieu a décidé qu'il mourrait.»

(182) On dit souvent aussi, à Oran, sakrân.

(183) Sur les noms des différents instants de la journée en arabe vulgaire et particulièrement aux environs d'Oran, voir Delpein, Textes, p. 333, 355.

(184) Troisième prononciation usitée à Oran.

(185) Sur ce mot, très usité dans toute l'Afrique du Nord, voir Stunne, Gr. d. tun. ar., p. 83; Trip.-Tun. Bed.-Lied., s. v. p. 53, et March. u. Ged. a. d. St. Trip., s. v. p. 316.

de l'arabe vulgaire, voir Nallino, Oss. sul.

dial. d. T., p. 8, n. 2, et les références qu'il indique.

(187) Cette for ne vulgaire de ahna n'aurait-elle pas été formée sous l'influence de la première forme ana? Cette hypothèse, émise par Nölderk, in W.Z. K.M., VIII, 1894, p. 264, n. 4, est très vraisemblable pour qui connaît l'importance des procédés analogiques dans les transformations de l'arabe africain. Sur l'analogie dans les personnes de la conjugaison, analogie à laquelle nous avons l'éjà fait allusion p. 354, n. 22, cf. Fiscaer, Marokk. Spriche., p. 31. Les pronoms personnels sont souvent remplacés dans le langage par d'autres formes plus lourdes, andya, entáya, huma, entáma, l'awwa, hiyya, pour ana, enta, lum, entum, luwa, hiya. Sur l'addition d'un ya, cf. Cherbonnell. Obs. sur le dial. ar. de l'Alg., in Rev. Afr., XIII, 1869, p. 292.

(188) Cpr. fumm abouthen, yedd amainn. Le vulgaire restitue au mot une

forme trilitère.

(189) lci «un tube en roseau».

(190) A propos de cette racine, notons ici la remarque de Harthann, Lied. d. lyb. Wüste, p. 156, qui dit que le mot seréb est le mot général au Maghrib pour dire «de l'eau». Le sens le plus habituel nous a toujours paru être «vin» sans exclure celui de «boisson». Sans doute l'arabe du désert lyhique differe sur ce point du nôtre.

(191) Cf. sur cette expression, DRLPHIN, Textes, p. 57.

(199) Probablement métathèse de cdr, peut-être sous l'influence de tra «arriver, avoir lieu» (rég. طراً) qui est employé dans les dialectes de l'Afrique du Nord (Cf. Socin et Stunne, D. ar. Dial. d. Houwāra, p. 33, bv.; Верны et Grin, Poésie et musique arabes, p. 3; Cherbonneau, Déf. lexicogr. de pl. mots, etc., in Journ. asiat, 4° sér., 13, 1849, p. 538, s. v. بَراح.

(193) «Se servir d'un bâton» באני. Cpr. le verbe באני, avec le même sens dans Delphin, Textes, p. 29. Cf. dans le même ouvrage les différentes espèces de bâtons avec leurs noms dans les dialectes de l'Oranie, p. 102. On pourrait y ajouter شلكة (voir supra, p. 361, n. 103; خيزوانة, mot venu du persan; خرواطة) est un bâton court que l'on lance (Делени, Textes, 362; cl. زرواطة dans Socin et Stunne, D. arab. Dial. d. Houwara, p. 26, au: زروطة dans Tai-COTT WILLIAMS, The sp. arab. of N. Mor., 884; cpr. le verbe (Енденвоннеми, Observ., etc., Rev. Afr., XIII, 1869, р. 306); ошьст ошьствененые се Сонен Solal, Mots usuels de la langue arabe, Alger, 1897, p. 142), etc.

(194) Sur ce mot, cf. Delphin, Textes, 63. Sur l'expression فيل عليم المغير,

cpr. Delphin, Textes: عليه الغرب, p. 30, l. 5. (195) Sur terras, voir Stunne, Trip. Tun. Bed.-Lied., s. v., p. 136. Du sens de «piéton» rapprocher le sens du mot تيرس ters, indiqué par Beaussier, s. v., et que de récents explorateurs au Maroc ont fait connaître comme désignant des terres noires et réputées très fertiles, particulièrement dans les Chaouia.

(196) Le mot entasa et ses différentes modifications bien connues est régulier dans notre dialecte pour former l'annexion. C'est, du reste, un mot ancien dans les dialectes, car on a des témoignages qu'il était déjà employé au AII siècle de notre ère. Cf. Noldeke, W. Z. K. M., VIII, 1894, p. 264, n. 1, et la référence donnée. On le retrouve même dans des ouvrages à style peu soigné comme le ناريخ السودان (Lippeat, Mitth. d. Som. f. Or. Spr., Jahrg. II. Abth. II, West asiat. St., p. 251-251). Dans notre dialecte il s'accorde avec le nom qui le précède, sém. entásat, pl. entásas. Il est ainsi dans les Textes de Delр. 307, L. 5, L. 28; p. 311, l. dern.; p. 314, l. 8; p. 322, l. 7, l. 10, etc.; ونتاوع, p. 309, l. 7 d'en bas; p. 314, l. 9, etc. Масникь. Présace, x11, n. 1, semble avoir confondu cette déclinaison avec les altérations du mot : elle se retrouve cependant en tripolitain; cf. Stunne, March. u. Ged. a. d. St. Trip., p. 268; elle manque à Tunis, à Alger, mais n'est pas absente des dialectes marocains (voir Social et Stunne, D. ar. Dial. d. Houwara, la première ligne du texte). A Alger, on emploie beaucoup diydl, dydl, il en est de même à Tanger (Lüderitz, Sprüchw. a. Marokka, 3, 1. 6); la particule di est très employée dans la petite Kabylie et dans le nord de la Tunisie, et d'après Rholfs, au Maroc : cf. Luciani, Les Ouled Athia de l'Oued Zhour. in Rev. Afr., XXXIII, 1899, n° 195, p. 307-308; SONNECK, Six chansons, etc., in Journ. asiat., 9° sér., t. XIV, 1899, p. 154; Doutté, Excursion dans la région forestière du cap Bougarme, in Bull. soc. géog. Oran, 20° ann., t. XVII, fasc. LXXIII, 1897, p. 231; le même, même périodique, t. XIX, fasc. LXXX. 1899, p. 10 du t. à p.; Ruoles, Mein Erster Aufenthalt in Marokko, Bremen; KAMPFFMEYER, Südarabisches, in Z.D. M. G., 1900, LIV, p. 625, où l'on trouvers la plus intéressante dissertation sur di et ses relations avec les relatifs et les démonstratifs. A Alger, les juis se servent de di et non de mtasa. Dans la petite Kabylie on emploie fréquemment elli (Doutté, loco cit.). Dans toute l'étendue du Maroc, on se sert du s comme particule annective. Cf. de Fou-CAULD, Reconnaissance au Maroc, Paris, 1898, 11; Lüderitz, op. laud., XLV et passim et les Proverbes marocains de Fischen, passim Nous avons signalé plus haut l'emploi d'un n d'annexion (supra, p. 351, n. 4) dans certains dislectes des Jbála, d'après Mouliéras. C'est certainement là une influence berbère, car nous retrouvons l'n d'annexion en risain (Basser, Et. s. les dial. berb. du Rif marocain, p. 95; dans un texte donné par Moulitras, Maroc inconnu, I, 159, on trouve in, en); en touareg (Obs. sur la gr. touareg, publié par Basset et Gaudefroy Demombynes, p. 48); en dialecte du Djebel Nesousa (pr. Mottlinski, Djebel Nesousa, p. 15); en chaouia (Mercier, Le Chaouia de P.Auria, p. 9); dans l'Ouarsenis (René Basset, Étude sur la Zenatia de l'Ouarsenis, p. 51); en mozabite (R. Basset, Étude sur la zenatia du Mzab, p. 51); dans les dialectes du Touât, du Gonrara et des quour oranais (René Basset, Notes de lexicographie berbère, in Journ. asiat., Ill' sér., 1886, p. 26, et IV sér., p. 35), et ensin Stumme, Gramm. d. Schil., n° 92. On sait d'autre part que l's est aussi la particule annective en haoussa.

(197) Sur ce mot, voir Fischen, Zum Wortton im Marokkanischen, p. 280. (198) Signifie couramment «devenir, redevenir». Cf. supra, p. 353, n. 14. Cf. Lippert, in Mitt. d. Sem. f. Orient. Spr., Jahrg. II, Aht. II, West and

St., p. 252.

(199) Sur ЗАСК, срг. Stumme, Märch. und Ged. a. d. St. Trip., et les références données. Cf. aussi Камрримечев, St. d. arab. Beduinendial Innerafrikas, p. 219, u° 83 (et 216, même n°). C'est le capuchon du burnous (sur l'étymo-

logie de برنوس, voir Vollers. in Z. D. M. G., Ll, p. 312).

(200) Voir dans Delphin, Textes: 285, loute une série de synonymes signifiant «pauvre». Cpr. (פולש, Stumme, Trip. Tun. Bed.-Lied., 142; סלבים, סלבים, מלבם (avec le sens de «parasile», Lüdenitz, Sprüchw. a. Marokko, xlvi et lxxiv; كاليال, Mouliéras, Lég. Gde Kab., II, p. 14, n. 140; مشرار, Eidenschen et Cohen-Solal, Mots usuels, p. 159.

(200 bis) אול בּל ני baraka Mahu fik, qui sert à remercier, qui est extrémement employé au Maroc, où l'on dit du reste baraka pour «asses». On rencontre plus rarement brek. Cf. Stumm, Gr. d. tun. ar., p. 160, s. v.

(201) Uf. supra, p. 360, n. 94 (بافيموت). Cpr. Delphin, Textes, 34, l. 9; 180, l. 3; 316, l. 7, etc.; et Eidenschenk et Cohen Solal, Mots usuels, p. 111 (بغيموت).

(202) بالورا «par derrière». Cf. merraoula من الركول de Machuel, Préface, exviii, et مراود dans les Textes de Delphin, p. 42, l. 9; p. 113, l. 7, et (مرولا) p. 52, l. 6.

(203) Sur خنجر, voir Fischer, Marokh. Spricher., 6.

(204) Wah, eth, eyydh et diverses interjections voisines servant à dire « oui», mais sont peu polies : l'expression polie est nasam. Dans le sud du Maroc, on entend souveut l'interjection éyyés, prononcée presque exactement comme le yes anglais, et qui est pour سَوْءَ , c'est-à-dire : « Oui, Monsieur», le سِ étant l'abréviation de سِيْدِي. Les Arabes grossiers traduisent très souvent leur affirmation par un clappement de langue contre le palais, tandis qu'une sorte de sifflement bref et aspiré, produit par la langue contre les dents et souvent répété, traduit la négation.

(205) «Des tolba». Plus souvent ce mot est pris dans un sens péjoratif. C'est une forme alourdie d'un paradigme בשלש, formé évidemment sous l'influence berbère et que Cherbonneau a signalé un des premiers (Carasonneau, Obs. sur le dial. ar. de l'Alg., in Rev. Afr., XIII° ann., 76, juillet 1869. p. 189). A Tlemcen, à Alger, on prononce taslémêt, tahrémit, à Oran, taslémityset, tahrémiyyet, aurani en ens péjoratif, בשלשש « acanaillerie, canailler. Ch. encere Cherbonneau, Journ. asiat., 4° sér., t. XIII, 1849, p. 140, et Rev. Afr., p. 73. Cette forme existe aussi en marocain (ביבון בשל dans les Spruckæ. a. Mar. de Fiscuer, 1), et dans D. ar. Dial. d. Houwara de Socia et Stune, tahárámiyé sans t final; ترغوبية, chez le nomades du Sud algérien (Jour, Poésie chez les

Edmond Dourré.

(A suivre.)

nomades algériens, in Rev. Afr., LlV, 1900, p. 284).

## DEUX MOTS ALSACIENS.

#### I. BLOTZBRUDER.

Ce mot qui, autresois en Alsace, désignait le «frère lai» et qui revient souvent dans les écrits de Geiler et de Murner, a été expliqué de dissérentes saçons. Dans blotz, Frisch a vu un «coutelas»; Scherz et Zarnke l'ont considéré comme une réduction de blotern (on appelait communément de ce nom la lues venerea que les blotzbrüder soignaient dans un hôpital spécial à Strashourg, dans le bloterhus). Grimm l'a rattaché à plotz, plætzlich, à cause de l'empressement de ces srères à porter secours. Enfin Ch. Schmidt l'a expliqué par blodern (du lat. blaterare), pensant à la saçon machinale dont les srères récitaient des prières aux enterrements. A notre avis, blotzbruder serait une corruption de oblatusbruder.

En France, le frère lai s'est nommé oblat dès le xie siècle (v. Dict. de Trévoux); en Allemagne, dans le Sud du moins, oblatus a eu le même emploi (v. Westenrieder, Glossarium germanico-latinum vocum obsoletarum primi et medii aevi).

#### II. GÆNSBL.

Le dictionnaire du dialecte alsacien que publient MM. Martin et Lienhart donne un terme curieux dont se servent les Strasbourgeois pour désigner un certain morceau de veau (la noix): gānsel. Or gānsel est le diminutif de gans et signifie oison. Pris dans le sens figuré de «noix de veau», gānsel est en réalité une réduction du composé kalbsgānsel qui a figuré dans le lexique strasbourgeois de Ch. Schmidt (1896) et dont la traduction littérale est : oison de veau.

On se demande ce que l'oie vient saire dans un morceau de viande, et l'on a l'impression d'une étymologie populaire. L'examen des termes kaibsscheibe et oberschale du haut-allemand ne nous donne aucune solution; si, au contraire, nous rapprochons le terme strasbourgeois du fr. noix de veau, il apparaît que nous avons affaire ici à une erreur de traduction due à la même cause que la sorme vicieuse «avoir des évralgies». Etant donné le groupe une noix de veau, nous aurons, en esset, une prononciation identique à celle de une oie de veau, vu la disposition des Alsaciens illettrés à appliquer au français la règle de suppression des con-

sonnes doubles, absolue dans leur dialecte. En vertu de cette règle, nous avons tt=t, nn=n, et même simplification là où une syncope mettra en contact deux consonnes semblables; donc une noi = unnoi (pour nous) et unoi (pour l'Alsacien illettré). On devait avoir kalbsgans par traduction littérale; mais l'Alsacien dit gänsel parce qu'il préfère les diminutifs.

E. CLARAC.

## UN TEXTE ARABE

## EN DIALECTE ORANAIS.

(SUITE.)

### III

## TRADUCTION FRANÇAISE.

HISTOIRE DE JANVIER, «L'HOMME À LA CORNE»1.

Janvier, l'homme à la corne<sup>2</sup>, avait un père qui était sultan. Janvier était amateur de chasse : lorsqu'il partait pour la brousse, il y restait une quinzaine de jours. Quand il avait pris une gazelle, il la ramenait en la poussant devant lui jusque chez son père, et il la làchait pour que le sultan s'amusàt à la regarder. Puis il retournait chasser dans la brousse. Un jour qu'il chassait, il apprit la mort de son père. Quelqu'un vint qui lui dit : « Que la miséricorde de Dieu soit sur ton père » Janvier demanda qui était devenu sultan en disant : « A qui donc revient la succession de mon père? » Pourquoi en effet l'enfant était-il exclu quand son père venait de mourir? « C'est ton oncle, répondit le messager, qui est maintenant sultan. » — « Louange à Dieu, dit Janvier, il vaut mieux que ce soit mon oncle qu'un autre. » Il compléta ses quinze jours de brousse et rapporta une gazelle comme d'habitude. Mais son oncle voulait lui faire une traitrise : il le pria à diner 4 avec

'Le conte n'est pas pur; il est panaché et bâti avec ces éléments divers que Hahn appelle des formules. Je dois une partie, et la meilleure des notes que je donne ici à l'obligeance de M. René Basset, directeur de l'École supérieure des lettres d'Alger, Nous avons abandonné dans cette traduction toute transcription rationnelle : c'est ainsi que nous écrivons kebla pour gel·la, raita pour râiţa, etc.

<sup>2</sup> Če surnom singulier est au moins rare dans la réalité. Sur le nom de Janvier, voir supra, p. 349, n. 1. D'après une note de Bel (la Djazya, Journ. asiat., 9° série, t. XX, sept.-oct. 1902, p. 188) sur le sens de 6, Bou Guern

pourrait signifier «homme courageux».

<sup>3</sup> Formule employée quand on parle d'un mort chez les musulmans.

<sup>4</sup> Houdas, dans une note de sa traduction française du Tarikh-es-Soudan, Paris, 1900, p. 32, fait, à propos d'une situation analogue, une remarque juste et intéressante : c'est qu'en invitant un ennemi à manger avec soi, un musulman pense pour toujours s'assurer sa neutralité. Cf. infra, p. 375, n. 3. Ce

MÉM. LING. - XII.

lui. « Je ne puis dîner avec vous, je vous remercie, je vous pric seulement de ne pas m'oublier dans vos prières. » Puis il sortit et revint à la maison chez sa mère. Il n'avait point de femme, était célibataire.

Dans la suite, son oncle l'envoya chercher et lui dit: «Je veux te donner ma fille si tu consens à l'épouser.» L'enfant eut honte de refuser et accepta. Le sultan envoya prévenir les mustis et les cadis qui prononcèrent la fâtiha pour marier la fille du souverain à Janvier, l'homme à la corne. Puis on fit la noce , tous les habitants se réjouirent: il y avait des gens qui jouaient du tebel , d'autres de la raüa , d'autres du guella 5, d'autres du bendair , d'autres de la slûte 7; et le reste de la soule était éparpillé, les uns saisant la fantasia à cheval et déchargeant leurs armes à seu, pen-

pourrait être ici le but de l'oncle, plutôt que celui de se débarrasser de son neveu, qui lui est prêté par notre narrateur. Le fait qu'il cherche ensuite à lui donner sa fille corrobore cette interprétation et montre qu'il essayait plutôt de se concilier un compétiteur éventuel que de s'en débarrasser.

La récitation de la fattha ou première sourate du Coran est généralement considérée comme une formalité essentielle du mariage. En réalité, il n'en est rien, le mariage étant, en pur droit musulman, un contrat civil, valable par le seul consentement des deux parties.

<sup>2</sup> Tous les détails qui suivent, comme celui qui fait l'objet de la note précédente, ne font évidemment pas partie du conte : ils ne sont qu'un développement ajouté par le narrateur.

3 Le tébel est habituellement un tambour que l'on frappe d'un côté avec les doigts, et de l'autre avec une baguette. Mais, au reste, ce mot a un sens asser général et désigne, suivant les régions, plusieurs formes du même instrument.

<sup>4</sup> La raita est une sorte de clarinette à sept trous et à grand pavillen. Elle est décrite en détail par Delphin et Guin, Notes s. l. poésis et la mus. ar., 1886, p. 47.

Le guellal est un cylindre en terre; à l'une de ses ouvertures est tendue une poau avec chanterelle; on le frappe avec la main. Voir Delphin et Guis. op. laud., p. 39. Cf. Delphin, Textes, p. 243.

Le bendau est un large cerceau en bois-sur lequel est tendue une peau de chèvre. Voir Delphin et Guin, op. laud., p. 37. Cf. Delphin, Textes, p. 242.

La flûte dont il s'agit ici, ou guesba, est un simple roseau percé de cinq

trous. Voir Driphin et Guin, op. laud., p. 44 et suiv. Cf. Driphin, Textes, p. 44.

Les Européens désignent sous ce nom ce que les Arabes appellent le sjeu des chevaux » : ceux-ci n'emploient le mot fantasia que pour signifier : caprice. dédain, orgueil, parade, présomption... Cf. Sonneck, Six chansons arabes, in Journ. asiat., 9° sér., t. XIII, n° 3, mai-juin 1899, p. 520, n. 8; Delprin, Textes, p. 233. Le mot existe aussi en berbère. Cf. Moulièras, Lég. et conten merv. de la Gr. Kabylie, 1, 444, n. 180. La fantasia est trop connue pour que nous la décrivions ici; il y a certaines tribus où l'amour de ce jeu est poussé jusqu'à la passion, en particulier au Maroc: «L'affaire importante ici n'est point le trafic, c'est le jeu des chevaux; tout cavalier des Aît Bou Zid ost tenu de venir chaque dimanche (jour de marché) y prendre part; une amende de dix francs punit les manquants. (Dr. Foucauld, Recomaissance au Maroc, 1888, p. 71.)» Les tribus de montagnards ou celles qui ont peu de chevaux font la fantasia à pied, avec le suil seulement. Cf. à ce sujet Quedentella. Binth. und Verbreit. d. Berberhevolle. in Marokko, in Verhandl. d. anthrop. Gesellsch...

dant que les femmes applaudissaient de leurs cris les cavaliers, d'autres jouant à la rahba 2, tantôt vaincus, tantôt vainqueurs; des femmes dansaient et chantaient, et tout le monde se répaudait de côté et d'autre, sans que chacun prit garde à son voisin.

Deux ou trois mois après la noce, le sultan envoya chercher Janvier chez lui et dit à ses vizirs : « Je vous laisse libres de tuer, par mon ordre. Janvier l'homme à la corne. » Les vizirs ne voulurent point parce qu'ils avaient servi le père de Janvier pendant sa vie, et qu'ils avaient partagé le sel de sa table 3. Car chez les Arabes on dit : «Je ne te trahirai pas, puisque ton sel est encore dans mon ventre. Revenons à notre histoire. Les vizirs, toutefois, lui répondirent : « Nous allons te donner un conseil : envoie Janvier te chercher la jument fille des génies qui appartient à OEil-gris, le sultan du pays de l'épouvante.» Quand Janvier arriva, son oncle lui dit : « Va me chercher la jument des génies, qui est telle et telle. Seulement, je te préviens que c'est loin et qu'il y a du danger en route 4.7

Janvier se prépara au départ, fit ses provisions et partit. Il marcha son chemin jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans une forêt où il trouva un dragon qui dormait sur le milieu du chemin : or le chemin était étroit, c'était ce qu'on appelle chez les Arabes une mrira. Janvier ne trouva pas de place pour passer. Il avait avec lui un pain de sucre : il le mit dans la bouche du dragon. Quand celui-ci se réveilla, il trouva que sa salive avait bon goût.

Berlin, 1889, p. 119. A comparer les combats singuliers, décrits par Fournau, chez les Touareg, dans Mon neuvième voyage au Sahara et au pays touareg, in

Bull. Soc. Géogr., Paris, 7° sér., t. XIX, 2° trim. 1898, p. 236.

1 Il s'agit de ces cris bien connus, aigus et discontinus, que les femmes poussent en guise d'applaudissements ou d'encouragements. A l'Immeen et dans d'autres villes, on les appelle oucloud (welwel), mais le nom général est zerarit (zerdrit). Il y a des cas où ils sont employés en signe de bon augure. Ainsi Hartmann rapporte que, dans le désert libyque, quand une jument a un petit, on lui pousse dans l'oreille de ces sortes de cris, pendant qu'on lui tire des coups de seu sur la tête (Hartmann, Lieder d. libysch. Wüste, 1889, p. 93,

<sup>2</sup> La rabba est un jeu qui consiste à se combattre uniquement avec les pieds, en se mettant à quatre pattes. On trouvera à ce sujet des détails dans Delphix, Textes, p. 237. Nous saisissons ici l'occasion d'annoncer que ce livre, qui contient de précieuses informations sur les mœurs et coutumes des indigênes de l'Afrique du Nord, sera bientôt traduit et deviendra accessible aux ethnographes

et aux folkloristes.

3 C'est là une croyance universelle. On voit que l'oncle ne veut pas ordonner

directement le meurtre. Cela confirme ce que nous disons p. 373, n. 4.

<sup>4</sup> L'obligation d'aller chercher cette jument merveilleuse rentre dans la catégorie des épreuves imposées à divers titres aux héros, depuis les travaux d'Hercule jusqu'aux divers contes de tous les pays, mais les différentes versions slaves, scandinaves, etc.... où il est question de l'enlèvement d'un cheval dissèrent beaucoup du conte arabe dans ses détails. (if. ce mot روحانية, dans Villor, Mosurs et coutumes, p. 209.

"Qui donc m'a fait partager sa nourriture? dit-il. Que la sauvegarde du Très Haut soit sur lui; il n'a qu'à se montrer, je me lui serai pas de mal." Notre héros se montra, et le dragon lui dit: "C'est toi qui m'as donné à manger?" — "Oui, répondit Janvier, mais je voyage en ce moment dans un but que je crains de ne pouvoir atteindre, j'ai peur que l'on ne me tue." — "Je vais te donner un talisman dit le dragon: quand tu seras ennuyé, jettes-en un peu dans le seu, je serai près de toi; et ne manque pas d'y joindre des parsums à brûler". Janvier lui dit adieu, partit et continua son chemin jusqu'au pays où se trouvait la jument.

Il se mit à réfléchir à ce qu'il allait faire. Quand il voyait des enfants qui jouaient, il les écoutait pour entendre ce qu'ils pourraient dire touchant la jument; puis, quand il voyait des femmes qui s'en allaient au bain, il les suivait sans en avoir l'air; mais il n'apprit rien de cette façon. Alors il eut recours à un stratagème; il se rendit chez un orsevre juis et lui dit : «Je voudrais que tu me fisses une bague d'or et un anneau d'argent. » -- « Bien », dit le juif. Ils tombèrent d'accord pour le prix de la bague à quatre douros, tant pour l'or que pour la façon, et ils s'accordèrent pour l'anneau à vingt-cinq sous. Quand il sortit, Janvier laissa tomber une bourse de cent sultanis d'or. Le jour suivant, il revint voir si la bague était finie. Elle n'était pas terminée. Il laissa encore tomber, toujours exprès, une bourse de cent sultanis d'or, et de même le troisième jour, où il trouva la bague finie. Mais, quand il fut pour sortir, la juive l'appela et lui dit : « Prends les bourses que tu as fait tomber ». — « Je n'ai laissé tomber aucune bourse ». - "Viens avec moi", lui dit-elle. Il marcha sur ses traces et la suivit jusque dans la cave. Là, elle lui demanda: « Quelle aventure est la tienne? tu as laissé tomber ces bourses, pour moi c'est que tu veux qu'elles soient le prix d'un conseil »3. Son mari commença à se fâcher: « Qu'as-tu à crier? lui dit-elle, nous sommes enfermés, personne ne nous a vus, nous parlons de ce qui nous plaît. 7 Alors Janvier commença à leur exposer quel était son but touchant la jument. Le juis lui dit : « Demain matin.

Le verbe employé est ici le verbe «malah», qui signifie «partager son sel avec quelqu'un», ce qui obligeait le dragon à la bienveillance (cf. p. 375, n. 3 et p. 373, n. 4). Ce verbe existe en kabyle (Moulians, Lég. Gr. Kab., II, 30, n° 29).

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Les musulmans de l'Afrique du Nord se servent de plusieurs espèces de parfums à brûler, parmi lesquels le plus fréquent est le benjoin. Cf. à ce sujet Lüderitz, Sprüchw. aus Marokko, in Mitt. d. S. f. Orient., Jahrg. II, 2° Alth., 1899, p. 4.

<sup>3</sup> Cf. un détail analogue dans un conte des Kabyles du B. Jennad : Mocuinas, Légendes et contes merceilleux de la Grande Kabylie, fasc. 1. Paris, 1893. in-8°, conte 3. Histoire d'Ahmed, le fils du charbonnier, p. 54-56 : il c'agil encore d'un conseil donné par un juif et sa femme.

c'est e marché, ne manque pas de porter dans ta main une baguette, je te trouverai devant moi dans le marché, et tu me diras: "Paye-moi la somme que tu devais à feu mon père". Je te répondrai: "Je ne connais pas ton père". Mets-toi alors à me battre jusqu'à ce que la garde nous voie et nous conduise devant le sultan qui nous interrogera. Je me plaindrai le premier, tu parleras après moi, et tu diras au sultan: "Je demande qu'il me jure qu'il ne me doit rien et je le laisserai". Je jurerai, mais sache me comprendre: "quand je prononcerai le serment qui doit être fait du côté de la kebla", ce n'est pas la kebla vers laquelle je me tournerai, je chercherai à te montrer de quel côté se trouve l'endroit où est attachée la jument."

Ils firent ainsi qu'ils étaient convenus. Lorsqu'ils arrivèrent devant le sultan, le juif se plaignit le premier d'avoir été frappé à coups de bâton; le sultan dit à Janvier: «Pourquoi frappes-tu ce tributaire??» — «Il doit à mon père, dit Janvier, cinq cents douros, mais il nie sa dette; qu'il jure devant la kebla, et ce sera fini. » Le juif fut condamné à prêter serment et jura, puis ils sortirent tous les deux ensemble.

La moitić de la nuit étant écoulée, Janvier entra pour voler la jument: il avait dans sa main un fourneau. Lorsqu'il pénétra dans l'enceinte, il y avait beaucoup de gardiens, mais il n'eut qu'à jeter quelques parfums à brûler dans le fourneau avec un peu de ce que lui avait donné le dragon, et les gardiens s'assoupirent aussitôt. Il eut beau crier: «Où êtes-vous, ò gens?» Personne ne lui répondit; il passa à la jument et se mit à scier les fers qui étaient à ses pieds. Mais le sultan entendit le grincement du fer, il se réveilla et cria: «Où êtes-vous, ò gens?» Ils parurent devant lui et il leur demanda: «Quand est entré cet homme?» Ils répondirent qu'ils n'en savaient rien. Le sultan les punit et relàcha le voleur<sup>3</sup>.

Cependant, la nuit suivante, Janvier revint comme la première sois : il entra, brûla ses parsums, alla chercher la jument, mais il trouva qu'elle était ailleurs. Il pénétra chez le sultan, alla jusqu'à son lit et le trouva plongé dans le plus prosond sommeil : il lui coupa la tête et revint à la jument qu'il délia. Mais la sille du sultan l'entendit et appela les gardiens qui se saisirent de lui.

La kebla est la direction de la Mecque : c'est de ce côté qu'un se tourne pour prier et pour jurer.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Le tributaire (dimmi) est le juif ou le chrétien qui vit en pays musulman; le droit musulman lui fait une position spéciale, que caractérise surtout l'obligation de payer un impôt de capitation spécial, appelé djiziya. Les idolatres, au contraire, ne peuvent séjourner en pays musulman sans opter entre la conversion ou la mort.

<sup>3</sup> Remarquer ce trait : presque partout, en pays arabe, le voleur adroit est considéré.

Ils voulaient le tuer, mais elle leur dit : « Faites-le monter chez moi, c'est moi qui le tuerai comme il a tué mon père». Quand on l'eut monté chez elle, elle le trouva plus beau qu'elle pour la jeunesse du visage et la perfection des traits. Elle ordonna à ses serviteurs de creuser une fosse et de la remplir de feu à la manière d'un four; quand ils eurent terminé et rempli la fosse de feu, elle appela une négresse et la jeta au milieu. Lorsque celle-ci fut consumée, la fille du sultan dit à ses gens : « J'ai brûlé l'assassin de mon père», et ils la crurent.

Au hout d'un délai de trois jours, elle fit des provisions et se pourvut de tout ce qui était nécessaire comme nourriture et comme équipement. Le quatrième jour, elle monta sur un cheval, et Janvier monta sur la jument, fille des génies, puis ils commencèrent à combattre les gens du pays et les réduisirent. Quand ils les eurent vaincus, ils leur dirent: «Si vous acceptez d'être commandés par le juif un tel, vous aurez la paix»; ils répondirent: «Nous acceptons». Alors le muezzin monta en haut du minaret et se mit à proclamer: «Entendez, ô gens du pays, c'est le juif un

tel, l'orfèvre, qui est votre émir 1 ».

Ensuite Janvier et la fille du sultan partirent et marchèrent leur chemin jusqu'au jour où ils trouvèrent deux routes divergentes : l'une était la route du bien, l'autre était la route du mal, c'est-à-dire la route de la sécurité et la route du danger. La fille du sultan connaissait tous les chemins; elle avait sur ce sujet un livre qui s'appelle Lendjefar; quand ils arrivèrent à ce carrefour, elle en avertit Janvier qui lui dit : «Je choisis le chemin du danger». Ils suivirent donc ce chemin jusqu'à ce qu'ils sussent arrivés à un endroit où ils trouvèrent une femme guerrière que l'on appelait le Cavalier blanc, se tenant dans son château et surveillant de sa fenêtre les alentours. Dès qu'elle vit deux cavaliers, elle les interpella. Ils revinrent vers elle, et elle leur demanda: "Comment vous ne me connaissez pas? je suis le Cavalier blanc, quiconque passe par mon château, je lui coupe la tête n<sup>2</sup>. Janvier lui répondit : «Fais donc tous tes essorts, car je suis prêt, je puis te combattre et en combattre d'autres que toi. Pour moi, tu n'es pas une femme : ô surprise, tu espères me vaincre, moi qui me promène la nuit avec une simple canne de

1 Il y a plusieurs pays de l'Afrique du Nord où des traditions prédient que le pays sera gouverné par un juif.

La femme qui défie les héros se retrouve dans «La Tueuse de héros» (المهدات de Djondala, telle que Kosegarten l'a extraite de la «Vic des héros de la guerre sainte» (سيرة المهامدين), d'après le manuscrit de Gotha (Chrestomathia arabica, p. 9 seq., traduit en allemand par Wolf, à la suite de Bidpai's Buch des Weisen, Stuttgart, 1839, 2 vol. in-12, t. 11, p. 155-175).

férule 1? » Aussitôt ils se mirent à se combattre avec leurs sabres. Janvier fut le plus fort, il la renversa par terre, rien qu'avec le dos de la lame du sabre et l'étourdit. Lorsqu'elle s'éveilla, elle lui dit : «Je suis ta femme», et il l'emmena avec lui.

Ils se mirent à suivre leur chemin encore pendant une huitaine de jours, et ils trouvèrent de nouveau devant eux deux routes. La fille d'Œil-Gris lui dit: «Si tu veux le chemin de la paix, prends à droite; si tu veux le chemin de la terreur, prends à gauche ». Il répondit : «Je ne marche jamais qu'avec le danger», et il suivit le chemin de gauche jusqu'à ce qu'il eût trouvé un nègre que l'on appelait Baba-Merzoug. Le nègre, dès qu'il les vit, se mit à pousser des cris violents, mais Janvier n'eut pas peur de lui : « O surprise, toi un esclave que l'on achète tout simplement avec des fèves, tu voudrais m'esfrayer, moi qui ai parcouru le pays des déserts, moi qui ai conquis la ville de l'épouvante et qui n'ai point faibli?» Alors le nègre lui demanda un délai de trois jours pour se préparer. Les trois jours écoulés, ils se battirent au sabre avec une violence telle que le seu jaillissait des lames comme les étincelles d'une pierre à fusil. Le nègre, lorsqu'il fut dans le feu de l'action, se mit à arracher des jeunes arbres pour en frapper Janvier, mais au moment où il se baissait, celui-ci le frappa avec le dos de son sabre et l'étourdit. Lorsqu'il reprit ses sens, il lui dit : «Je suis ton esclave». Il le marqua sur les joues et l'emmena avec lui.

Lorsqu'ils arrivèrent à la ville de Janvier, celui-ci dressa sa tente dans les faubourgs; il y fit entrer le nègre et le Cavalier blanc, et la sille d'OEil-Gris, et il n'emmena avec lui que la jument qu'il conduisait en main pour que les gens la vissent. Ils allèrent avertir l'oncle que son neveu était revenu et ramenait avec lui la jument. Le sultan envoya au-devant de Janvier des musiciens pour le chercher et l'accompagner avec le tebel et la raïta pendant que le goum faisait la fantasia jusqu'à ce qu'il fût arrivé chez son oncle. L'oncle regarda son neveu, regarda la jument et ce su tout.

Quand les ténèbres furent arrivées, Janvier s'en alla dans la nuit et fit entrer dans la ville ceux qu'il avait fait camper dehors sans que personne le vit. Lorsque le matin fut venu, il mit chacune de ses nouvelles femmes dans une chambre pourvue d'un lit, puis il appela sa cousine (sa première femme) et lui dit : «Le matin tu prépareras le café au Cavalier blanc, et le soir tu feras du thé pour la fille d'OEil-Gris; tu leur diras bonjour à tous (respectueusement), et quant à toi, ta place sera à la cuisine avec les esclaves : c'est la récompense que je t'octroie pour le bien que m'a fait ton père. »

Au bout d'un an le sultan envoya visiter sa fille par sa mère

<sup>&#</sup>x27; Voir p. 366, n. 157.

pour voir quelle était sa situation. Elle trouva le nègre près de la porte. De l'intérieur, il lança sur elle son regard, et elle prit peur, car jamais de sa vie elle n'avait vu de nègre comme celui-là. « ()ue veux-tu, lui dit-il? » — «Je voudrais voir ma fille.» Il la lui appela: elle la vit et eut peine à la reconnaître; elle se mit à pleurer, et sa fille pleurait aussi en lui racontant ce qui s'était passé. Elle revint informer le sultan qui se prit à jurer comme la première fois: «Je le tucrai si Dieu a décidé de son sort.» Il appela ses conscillers politiques et leur dit: «Ce soir priez Janvier à dîner avec vous, mais donnez-lui des substances enivrantes pour qu'il s'endorme». Ils répondirent: «C'est bien», invitèrent Janvier qui répondit à leur invitation; mais dès qu'il commença à manger, il tomba endormi. Ils le mirent dans une caisse et quand vint l'aurore, ils donnèrent l'ordre aux bourreaux de l'emmener dans la forèt pour le tuer.

Quand les bourreaux arrivèrent dans la forêt où ils devaient le faire périr, ils ouvrirent la caisse, sortirent la victime et l'étendirent sur la terre, ainsi endormie. L'un d'eux voulait le tuer, et l'autre ne voulait pas : «Il vaut mieux, dit ce dernier, que nous n'oubliions pas le bien que nous a fait son père; cherche comment nous pourrions faire ». L'autre dit : «Faisons rougir un éperon dans le feu, nous lui crèverons les veux, et nous le làcherons dans la forêt où il restera errant jusqu'à ce que quelque bête féroce le dévore ». Ils s'entendirent ainsi et sirent comme ils avaient dit. Lorsqu'ils lui crevèrent les yeux, Janvier leur dit : "Pourquoi m'avez-vous trahi? " - "C'est ton oncle qui t'a trahi mais nous, nous n'avons pas voulu te tuer. » Ils le lâchèrent sans yeux et partirent. Le long du chemin ils tirèrent une perdrix, l'égorgèrent et mirent dans un roseau le sang qui coulait de son cou, puis ils portèrent cela à l'oncle de Janvier. Le sultan but ce sang, son cœur en sut rafratchi, il pensait que c'était le sang de son neveu.

Revenons à Janvier et à ses aventures : lorsqu'il fut làché, il alla errant dans la forêt et tâtonnant avec un bâton. Un jour, à l'heure de la sieste, souffrant de la soif, il rencontra un arbre sous lequel il se reposa. Pendant son sommeil, il vit en songe un piéton qui s'arrêta devant lui et lui dit : « Quand tu te lèveras, tâte les feuilles de cet arbre, arraches-en, mâche-les et applique-les à tes yeux, ceux-ci deviendront verts et tu verras mieux qu'auparavant. En outre, arraches-en d'autres pour les emporter avec toi, car elles conviennent à la fabrication du beurre; si tu jettes une feuille au milieu de l'outre, elle se remplira entièrement de beurre 1. » Quand il sortit de son sommeil, il chercha à tâtons, trouva l'arbre, en arracha des feuilles qu'il appliqua sur

<sup>1</sup> Sur les herbes qui ont la propriété de faire augmenter le heurre dans le lait, voir un passage de Moulléans, Lég. mer. Gr. Kab., I, 152, et la note a.

ses yeux: la vue lui revint 1, il se prit à regarder et dit: «Louange à Dieu, celui qui retrouve ce qu'il a perdu est comme celui qui n'avait rien perdu». Il arracha encore des feuilles de l'arbre et les mit dans son capuchon, puis il marcha son chemin jusqu'au moment où il trouva devant lui un douar.

Il demanda l'hospitalité, comme hôte de Dieu<sup>2</sup>, dans une petite tente dont une pauvre vieille était la propriétaire; elle le lit entrer, et se réjouit d'avoir un hôte. Il y passa la nuit jusqu'au matin; à ce moment, la vieille mit du lait dans l'outre et sortit; derrière elle, son hôte jeta une de ses feuilles dans l'outre qui se remplit de beurre. La vieille, en trouvant beaucoup de beurre, dit: «Cet homme porte avec lui une bénédiction<sup>3</sup>». Elle en informa les gens, et chaque jour l'un d'eux l'emmenait dans sa tente faire du beurre pour lui, au point qu'on l'appela: «Celui qui bat le beurre dans les outres».

Or, un jour, le sultan envoya dire à ses sujets: « Que tous ceux qui possèdent une monture viennent me trouver demain, je veux combattre la maison de Janvier, l'homme à la corne, et m'emparer de ses femmes». On appela tous les cavaliers, y compris le fils de la vieille, mais son hôte leur dit: « J'irai à la place du fils de la vieille». Il enfourcha une jument chétive et dont la selle était en lambeaux, et il monta à l'envers, puis partit avec le goum.

Quand il arriva devant sa maison, il trouva le nègre devant la porte : l'esclave reconnut Janvier, mais ne reconnut pas ses yeux. Il monta dire au Gavalier blanc : «C'est bien Janvier luimême, mais les yeux ne sont pas ses yeux». — «J'ai, lui dit-elle, un moyen de le reconnaître; je vais lui jeter une pomme et un

<sup>2</sup> "Hôte de Dieu." On ne peut refuser l'hospitalité de trois nuits au voyageur qui se présente à ce titre.

<sup>1</sup> La vue rendue par les seuilles se trouve dans un conte directement allemand de la Renaissance (1519), Schimpf und Erust, par Pauli (chap. 464): un serviteur à qui son maître a crevé les yeux entend des diables parler d'une plante qui rend la vue. Dans un conte sarikoli (à l'ouest du plateau de Pamir), un homme aveuglé par un ami apprend d'un loup, d'un ours et d'un renard que près d'une caverne il y a un arbre et une fontaine qui rendent la vue : il en profite pour lui et guérit la fille du roi devenue aveugle (Journ. of the asiat. Soc. of Bengal, t. XLV, part. 1, n° 2, p. 180). C'est encore par les feuilles d'un arbre que dans un conte kabyle recueilli par Rivière (Contes pop. de la Kab. du Jurjura, Paris, 1882, in-18, p. 35), un homme de hien, aveuglé par un méchant compagnon, recouvre la vue. Dans aucun de ces contes, il n'est question d'yeux verts, et tous se rattachent à un autre type de contes, dont l'histoire d'Abou Nyout et Abou Nyoutin, dans les Mille et une Nuits offre le meilleur exemple : il s'agit de l'histoire del'homme trahi par son ami, échappé grâce à des événements extraordinaires au travers desquels le traître succombe. Cf. Cosquin, Contes populaires de Lorraine, Paris, s. d., a vol. in-8°, t. 1, conte 7, Les deux soldats de 1689, et notes p. 84-94, et t. II, p. 353.

<sup>3</sup> C'est-à-dire que c'est un homme pieux auquel Dieu a accordé une parcelle de pouvoir surnaturel.

poignard!: s'il piend la pomme et la met de côté en laissant le poignard, c'est Janvier Iui-même; mais s'il prend le poignard, tue-le». Quand elle lui jeta les deux objets, il prit la pomme, elle lui dit: «Janvier!» Il répondit: «Oui». L'esclave le fit entrer, il changea de vêtements et sella la jument fille des génies, tandis que le Cavalier blanc, la fille d'Œil-Gris et le nègre Baba-Merzoug montaient aussi à cheval; puis ils se mirent à combattre jusqu'à ce qu'ils eussent mis en pièces le goum tout entier. Il ne resta que l'oncle, mais Janvier le frappa de son sabre et le fendit en deux.

Alors les gens reconnurent Janvier comme sultan à la place de son père le jour même de l'enterrement de son oncle. Janvier eut les éperons verts<sup>2</sup>, les gens furent heureux sous son règne, ses sujets étaient dans l'aisance; il se mit à construire des mosquées dont chacune avait un minaret pour le muezzin; les unes étaient destinées aux jeunes gens qui apprennent le Coran, les autres aux étudiants qui recherchent les sciences; la bénédiction se répandit parmi les cultivateurs, et Dieu ouvrit ses voies aux élèves qui devenaient tous des savants. L'histoire est finie.

### IV

# QUELQUES OBSERVATIONS DE PHONÉTIQUE ET DE GRAMMAIRE.

#### \$ 17.

Le tableau des consonnes et des voyelles employées dans les dialectes maghribins, que nous avons donné au début de ce mémoire, appelle quelques observations<sup>3</sup>.

<sup>2</sup> Tout ce développement final est du narrateur musulman et ne fait naturellement pas partie du conte. « Avoir les éperons verts» se dit du chef, du voyageur, de l'hôte qui apportent avec eux un temps favorable aux cultures.

¹ Cf. sur la pomme comme emblème, Galtier, La pomme de la fécondité, Revue des traditions populaires, t. XIV, Paris, 1899, in-8°, p. 65-71; Galbor, La réquisition d'amour et le symbolisme de la pomme, Annuaire de l'École des hautes études, Paris, 1909, in-8°, p. 5-33. Cf. aussi les exemples rassemblés par A. de Gubernatie, La Mythologie des plantes (Paris, 1882, 2 vol. in-8°, t. 11, p. 300-306), en faisant les plus grandes réserves sur les conclusions qu'en tire cet auteur.

<sup>3</sup> Nous renvoyons une fois pour toutes, en ca qui concerne les permutations de consonnes en berbère, aux Études sur les dial. berb. de M. René Basset, Paris, 1894, in-8°, que nous aurions dû citer à chaque ligne. — Voir encore, sur différentes altérations des lettres classiques dans l'arabe vulgaire, Delphin, Textes, p. 199.

q (ar. ف). Parmentier (Mém. Soc. Ling., t. IX, iv fasc,, p. 332) a fait remarquer avec raison que ce n'est pas à proprement parler une lettre emphatique; cependant, à l'instar des emphatiques, elle donne toujours à la voyelle qui la suit et à celle qui la précède un son se rapprochant de l'o; comme les emphatiques encore, elle n'admet pas l'imala sur la voyelle qu'elle commande. Il n'est pas rare de trouver le q transformé en k, surtout chez les juiss (cf. Delphin, Textes, p. 199, l. 8; Socia, D. ar. Eigennam. Alg., Z.D.M.G., 1899, III, 478; STUMME, Neue tun. Samml., p. 142, s. v. شك.). Dans la portion de la Petite Kabylie qui est de langue arabe, on observe le remplacement du q par le y (Luciavi, Les Ouled Athia de l'Oued Zhour, in Rev. Afr., 33° année, nº 195, 4° trim. 1889, p. 296; comparer la transformation du g [ provenant du q] en y chez les Chaouia de l'Aurès, dans Mencien, Chaouia, p. 3, n. 4). Mais la transformation la plus curieuse est celle du q en h ou plutôt en une sorte de hamza : elle est générale chez tous les jui's du nord de l'Afrique, et se rencontre çà et là chez les musulmans en Algérie et en Tunisie; enfin elle est extrêmement répandue chez ceux du nord du Maroc, où on appelle celui qui a ce désaut de langue gérwat (Fischen, Hieb- und Stichwaff., in Mitth. d. Sem. f. or. Spr., p. 2 du tir. à p.; MACHUBL, Préface. p. xxIII; DELPHIN, Textes, p 191, l. 2 d'en bas; Houdas, Précis, р. 13; Талсотт, The spok. arab. of N.-Morocco, in Beitr. z. Assyr. und sem. Spr., III, 1898, p. 569; KAMPFFMEYER, Beitr. z. Dialect. d. Arab., in W.Z.K.M., XIII, p. 246, n.; Moulieras, Maroc inconnu. II, p. 142, 201, 374, n. 1). Dans notre dialecte oranais, le q se maintient ou se transforme en  $\dot{q}$ , comme nous allons le voir 1.

k (ar. 4). Cette lettre reste toujours fixe dans notre dialecte. Les juifs d'Alger la prononcent parfois comme un hamza, ainsi qu'ils font du q; ils disent : retebt lu briya «je lui ai écrit une lettre». Il en est de même dans le nord du Maroc (Fiscura, loc. cit.). La transformation la plus fréquente du k dans nos dialectes est son altération en è dont il sera question plus loin.

g et g (ar. 3, 5, 2). Il semble qu'il y ait dans l'Afrique du Nord deux g durs, l'un plus guttural, l'autre plus palatal, le premier provenant du q ou du r, le deuxième du j ou du k. Il ne nous a pas été donné de vérisier d'une saçon précise et certaine cette dualité, mais nous trouvons que nos inductions concordent avec les observations de Socia, Zum arab. Dial. v. Marokko, qui

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Sur la transformation du q en g et en , dans les langues sémitiques, voir Zimmern, Vergl. Gramm. d. sem. Spr., p. 22.

figure ces deux g (cf. Stumme, Trip.-Tun. Bed.-Lied., p. 14, n. 1). C'est ce qui nous a déterminé à représenter le premier par g, et le second par g. En tout cas, dans notre dialecte, la transformation du q en g est caractéristique : il est connu que c'est une habitude de prononciation bédouine; cette lettre ne subit en oranais aucune autre transformation, et le g provient toujours d'elle, le g n'existant pas. Dans le Sud, le g provient couramment de la transformation du r; c'était un des arguments de Dumast, dans son amusant pamphlet contre la transcription du غ par l'r français (Dunast, Lettre sur la véritable prononciation du غ, in Journ. asiat., 1857, p. 11). Même dans le Tell, le r devient parfois presque un  $\dot{m{g}}$ , en particulier devant un  $m{r}$ , par exemple dans *rördb* «corbeau» (presque *gördb*). Le g provenant du j est excessivement fréquent au Maroc, ce qui a répandu chez ces occidentaux sa transcription arabe par un 👼. Le g provenant du k paraît fort rare (cf. Stumme, Tun. Märch. u. Ged., p. xvII, et Gramm. d. tun. arab., s. v. geddes). Dans tous les cas qui précèdent, le  $\dot{g}$  ou le g sont des lettres secondaires : il n'en est pas de même en berbère, où cette lettre semble au contraire avoir été primitive, tandis que le q était dérivé (Basset, Dial. berb., p. 39 et suiv., 46 et suiv.). Naturellement, il y a eu postérieurement action et réaction des deux langues l'une sur l'autre, ce qui rend la question délicate.

• (même caractère en arabe). C'est une lettre rare en arabe vulgaire; mais, comme on a vu, elle est souvent bien conservée dans notre dialecte (p. 347, l. 19; p. 345, l. 30). Elle y a seulement une tendance à se transformer en ¿; par exemple, el adla, au lieu d'el alla «l'instrument»; cette tendance s'observe dans tous les dialectes du nord de l'Afrique, où l'on prononce généralement: el quradn « le Coran », in šas Allah « s'il plaît à Dieu » (cf. Machust, Préface, xx1; Houdas, Târîkh es-Soûdân, p. 280, n. 2; Stunne, Märch. St. Trip., p. 201). La transformation du en h est encore extrèmement fréquente : shel de "i, à Tunis; zher de "i, en Kabylie (Stumme, Gr. d. tun. ar., p. 169; Moulieras, Légendes Grande Kabylie, 1, 477, n° 18; cf. Fischer, Marokk. Sprichu., p. 37; Machuel, *Préface*, xx1), de même que celle en y (Machuel, Préface, XXII; CHERBONNEAU, in Rev. afr., XIII, p. 292)1.

h (ar. 7). C'est une lettre très solide et qui ne subit guère de transformation. Elle est, ainsi que le 2, peu compatible avec le

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Sur les diverses transformations du , en tunisien, voir Stenne, Tun. March. u. Ged., p. xvii, n. 4; dans les langues sémiliques, Zinnen, Vergl. Gr. d. sem. Spr., p. 20 et 21. Cf. in Delphix, Textes, mibild pour مَا خُوف , p. 360; in Stunne, Gr. d. t. Ar., middib pour مُؤَدِّبً, gloss., s. r., p. 180.

- son i, et lorsqu'elle commence un mot, elle entraîne souvent avec elle la formation d'une sorte d'a, ce qui a amené M. Delphin, dans ses ouvrages, à la transcrire souvent par ah (cf. Stunne, Tun. Mārch. u. Ged., I, xxix, l. 2 à 7).
- A (ar. s). Ne subit aucune altération fréquente. Souvent secondaire et provenant, comme nous l'avons dit, du hamza.
- 2 (ar. ¿). Il est bien guttural dans notre dialecte. Dans les villes comme Tlemcen, Fez, il est souvent extrêmement faible. Comme le h, il est peu compatible avec le son i dans les dialectes vulgaires (cf. Mouliéals, Maroc inconnu, II, 202). Il a presque toujours un a comme «voyelle d'appui».
- r (ar. ¿). Nous avons à nous excuser de cette transcription, qui nous expose aux spirituelles railleries de Dumast, loc. cit., lequel tenait, et non sans raisons, pour la transcription par gh. Nous nous sommes décidé pour le r, parce que le ¿, tel qu'il est prononcé par nos musulmans, représente exactement l'r grasseyé français, comme le prononcent, par exemple, les Parisiens et les Marseillais 1. Le r ne subit aucune altération dans notre dialecte, sauf devant le r, cas dans lequel il prend un son qui se rapproche du g, comme nous l'avons dit plus haut. Quant aux altérations du r en k ou en s, ce sont des curiosités linguistiques (Stumme, Gramm. d. tun. ar., p. 164, s. v. hsel; Hartmann, Lied. d. lib. Wüste, p. 239, et notes de la page 51 à la page 235).
  - k (ar. ¿). Il n'y a rien de spécial à dire sur cette lettre.
- χ (pas de caractère arabe équivalent). C'est le χ grec, à peu de chose près : il existe chez un certain nombre de populations berbères et chez les Arabes qui les avoisinent (Basser, *Dial. berb.* p. 52).
- c' (pas d'équivalent en arabe; on le représente souvent par 2, que d'autres emploient pour transcrire le g). Cette articulation est universellement répandue chez les juiss de l'Afrique du Nord, qui prononcent ainsi le k(2). Il n'existe pas dans notre dialecte, sauf pour certains mots étrangers, par exemple bnic «variété de sorgho» (Delphin, Textes, p. 347). Cette transformation est régulière dans l'arabe de certaines régions de la Petite Kabylie (Luciani, loc. cit., p. 309). On retrouve çà et là le c dans le dialecte

Il a été répondu, très brièvement, mais judicieusement, dans la Rev. Afr., II, p. 79, à l'article de Dumast.

commun, mais généralement dans des onomatopées: Сневвохмели (Rev. Afr., XIII, 302 et 304) donne čakčak «faire un bruit de crécelle» et autres mots analogues; on trouve aussi dans le Dictionnaire de Beaussier de nombreux exemples de cette articulation (par exemple کلوزة ,کرکب, etc...). A Tlemcen, on entend čerčig «renverser de l'eau, salir», čakčáh «chauffeur de bains», čenčen «résonner, cliqueter», etc....

- š (ar. a). Cette lettre et les autres chuintantes j et j, lorsqu'elles rencontrent les sifflantes s et z, permutent souvent avec celles-ci, ou s'assimilent à elles, ou se les assimilent. Chez les juifs, le š devient s, le j et le j deviennent z, et réciproquement. Sur le rapport de toutes ces lettres entre elles, voir Stumme, Trip-Tun. Bed.-Lied., 17 et n. 34, p. 18; et encore Machuel, Préface, xxiv; Stumme, Tun. Märch. u. Ged., xxi-xxii; Gr. d. tun. Ar., p. 167, 168, 180 (s. v. mizlis); Cherbonneau, in Rev. afr., XIII, 291; Mouliéras, Manuel, 5, et Maroc inconnu, II, p. 143, n. 2; etc. . . . .
- j (ar. z). Cette lettre n'éprouve aucun changement dans notre dialecte, sauf des métathèses du genre de celles auxquelles nous venons de faire allusion : zéj pour jéz par exemple. Le changement de j en y est signalé par Stumme dans un dialecte à caractère bédouin comme le nôtre : nous ne l'avons pas observé dans l'oranais (Stumme, Märch. u. Ged. Trip., p. 202, avec renvoi à Vollers).
- j (pas de caractère arabe correspondant). Le j remplace le j en Tunisie et au Maroc (de Foucauld, Reconnaissance, p. 2; Nalling, Oss. sul Dial. d. Tun., p. 4; Sonneck, Six chansons arabes; Fischer, Marokk. Sprichw.). Cependant on entend le j aussi au Maroc (Fischer, Hieb. u. Stichwaff, p. 2 du tir. à p.). Le j, qui n'existe pas en oranais, est une lettre solaire, tandis que le j est une lettre lunaire.
- j (pas de caractère arabe correspondant). Signalé par Stumme dans les dialectes berbères du Maroc (*Handb. d. schilhischen v. Tazerwalt*, p. 8). C'est un j emphatique.
- t (ar.  $\omega$ ). Cette lettre est pure dans notre dialecte; il n'en est pas de même dans beaucoup de régions où, comme nous l'indiquerons dans un moment, elle est remplacée par le t. Le général Parmentier est peut-être influencé par la fréquence de cette substitution lorsqu'il pense que le  $\omega$  arabe ne correspond pas à notre t et qu'il faut rapporter celui-ci au  $\omega$  (t), qui est cependant

unc emphatique tout à fait inconnue à notre langue. Il reste pourtant acquis que le t pur est bien moins répandu dans l'Afrique du Nord qu'on ne s'y attendrait (voir général Parmentier, loc. cit).

- d (ar. >). Il n'y a pas de remarque spéciale à faire sur cette lettre.
- t (pas de caractère arabe correspondant). Remplace le t dans beaucoup de régions, surtout dans les villes : il est classique dans le dialecte tlemcénien et universel au Maroc. On peut le comparer à un z allemand très affaibli (cf. W. Τλιζοττ, The spok. ar. of N. Morokko, loc. cit., p. 569).
- d (pas de caractère arabe correspondant). Dans notre texte, il remplace le  $\delta$  quand celui-ci n'est pas confondu avec le d.
- t et d (pas de caractères arabes correspondants) sont surtout fréquents en berbère (René BASSET, Dial. berb., p. 19-21). C'est ici le cas de mentionner le k, le g, le l, qui se rencontrent çà ct là dans l'Afrique du Nord. Aucune lettre mouillée ne se trouve dans notre dialecte.
- θ (ar. Φ). Il se rapproche du th anglais dur ou du θ grec; il est fréquent dans notre dialecte, mais parfois confondu avec le t comme dans toute l'Algérie. Dans les pays où on le prononce avec vigueur, il s'altère souvent en f comme à Tunis: femma pour θemma «là-bas» (cf. les textes tunisiens de Stumme et Delphin, Textes, p. 199-200, prem. et dern. l.; Machuel, Préface, xvi; Talcott, Spok. ar. N.-Morocco, loc. cit., p. 568). On sait qu'en russe le caractère grec θ (th) représente le f.
- S (ar. s). The anglais doux ou S grec. Il est rare de l'entendre pur; il en est ainsi pourtant à Tunis (cf. Stumms, Gr. d. t. Ar.). Il est généralement prononcé d ou d. Les lettrés eux-mêmes ne distinguent pas toujours le s du s, et c'est pour eux une source d'erreurs dans la rédaction.
- t (ar. b). Cette lettre est souvent confondue avec le t par les Arabes (Stumms, Märch. St. Trip., p. 203; Trip.-Tun. Bed.-Lied., p. 15, n. 30; Fischer, Z. Wortton im Ar., in Mitth. Sem. Or. Sprach., 1899, West-Asiat. St., p. 277, Aum. 2, etc....). Dans notre dialecte, le t devient souvent t, mais le t ne devient guère t.
  - d (ar. ض). C'est un d emphatique; il n'existe pas dans notre

dialecte, où il est remplacé par le &. Ces deux sons, du reste, sont perpétuellement confondus par les Arabes : on entend plutôt le d dans les villes, et le & dans les campagnes. Le d est général au Maroc, pour prononcer le ض et le أخ.

- $oldsymbol{ heta}$  (ar.  $oldsymbol{\omega}$ ). C'est le  $oldsymbol{th}$  anglais dur très emphatique tel que l'a décrit Wallin, Ub. d. Laute d. Arab., in Z.D.M.G., XII, 1858. p. 626. Il représente, croit-on, le & classique. Nous ne l'avons pas, quant à nous, entendu prononcer en Algérie et au Maroc, et nous ne l'inscrivons dans notre tableau que sur la foi de Stumme, qui déclare que c'est à cette lettre qu'il faut rattacher la prononet le ظ et le ض Tunis. En Algérie, le ظ et le ظ et le ض jours confondus et que les lettrés n'arrivent même pas toujours à distinguer, sont prononcés soit d, soit d. Au Maroc, ils sont prononcés en général d. Dans ces deux pays, les lettrés quand ils lisent, donnent, autant que j'ai pu l'observer, au 🐞 le son de 🦸 et au 🕹 celui de &. Toutesois je ne saurais affirmer qu'il n'y en a pas qui prononcent le  $\theta$ . (Sur toute cette question, encore obscure, voir Stumme, Tun. Märch. u. Ged., I, p. xviii, et Nat-LINO, Oss. sul dial. ar, di Tunisi, p. 4 du t. à p., et les références données.)
- § (pas de caractère correspondant en arabe). C'est le th anglais doux emphatique qui, dans notre dialecte, est la prononciation régulière du ف et du ف.
- s (ar. س). Nous n'avons pas d'autres remarques à présenter que celles que nous avons faites plus haut en parlant des chuintantes. Voir infra, sub ç.
  - z (ar. j). Mêmes remarques que pour s.
- r (ar. co). Ce son et celui de l's sont continuellement confondus par les Arabes (cf. Stumme, Gr. d. tun. ar., index, p. 168, s. v. ; Tun. Märch. u. Ged., XIX; Trip.-Tun. Bed.-Lied., 15, n. 30; Vollers, in Z.D.M.G., 1896, p. 329-330). Il faut signaler. en dehors toutefois du dialecte que nous étudions, les permutations du ç et du z. (Voir des exemples dans Cherbonneau, in Rev. afr., XIII, 291; Machuel, Préface, xvIII; René Basset, Les noms des métaux et des couleurs en berbère, Paris, 1895, p. 8-9.)
- z (pas de caractère correspondant en arabe). C'est un z emphatique; il est souvent très net dans certains mots de notre texte comme zeifet (voir supra, n° 24 de la transcription). Ce son est assez répandu chez les Berbères. Il y aurait lieu de rechercher si

dans les exemples de transformation du ç en z, auxquels nous venons de renvoyer, la transformation ne se fait pas en z plutôt qu'en z, les auteurs n'ayant guère jusqu'ici songé à séparer ces deux consonnes.

p (pas de caractère correspondant en arabe). Il est excessivement rare; on ne l'a signalé qu'en zenâga (René Basset, Dial. berb., p. 4), en rifain (Mouliéras, Maroc inconnu, I, n. 4), chez les Arabes de Tétouan, dont le dialecte est extrêmement altéré et doit être très curieux à étudier (Mouliéras, Maroc inconnu, II, 202 [menpitch]). Il existe à l'état sporadique en Algérie, principalement dans les noms venus de l'étranger.

b (ar.  $\varphi$ ). Dans certaines régions, il devient spirant : c'est alors le b.

b (pas de caractère correspondant en arabe). C'est un b spirant intermédiaire entre le b et le v; il est répandu dans le Rif (Quedenfeldt, op. laud., p. 192, n. 2) et dans le sud du Maroc, où nous l'avons observé.

 $f(ar. \phi)$ . Aucune remarque spéciale.

w (ar. ). Il disparaît presque toujours quand il doit être dépourvu de voyelle et se transforme en voyelle longue, et souvent en i. Cependant Stumme a signalé une solidité relative du w et du y en tunisien (Tun.  $M\ddot{a}rch.$  u. Ged., I, xxv). Le w, chez les Berbères surtout, se combine facilement avec les sons q,  $\dot{g}$ , k,  $\dot{r}$ , k, b et n. Nous représentons alors cette nouvelle articulation par q,  $\dot{g}$ ,  $\dot{k}$ ,  $\dot{r}$ ,  $\dot{k}$ ,  $\dot{b}$  et  $\dot{n}$  (cf. Stunne, Gr. d. schil., 8;  $M\ddot{a}rchen$  St. Trip., 202 et 212).

m (ar. p). Rien de particulier dans notre dialecte. Sur la permutation de m avec b, voir Machubl, *Préface*, xv1; avec n, Hartmann, Lied. d. lib. Wüste, p. 107 (denir), et Fischer, Marokk. Sprichw., p. 22 du t. à p., n. 2.

n (ar.  $\omega$ ). Sa permutation avec l est classique: sfila, rælem, ji-læli, pour sfina, rælem, jilæni, etc... (cf. Fischer, op. laud., p. 4 du t. à p., n. 1; Hartmann, op. laud., p. 58, etc...), mais peu fréquente dans notre dialecte.

n (pas de caractère arabe correspondant). Chez les Berbères seulement, à notre connaissance. C'est un n mouillé.

я (pas de caractère arabe correspondant). C'est la lettre espauém. Ling. — XII. 98

INPRIMERIE BATIORALE.

gnole, le gn français, le nh portugais. Fréquent chez les Berbères (René Basset, Dial. berb., 39; Mouliéras, Maroc inconnu, I, p. 159, n. 3).

- n (pas de caractère arabe correspondant). Combinaison de g et de n. « Ce son, disent pittoresquement ceux qui l'ont entendu chez les Chaouia de l'Aurès, où il est classique, ressemble à un grognement de cochon. » Il est en outre signalé en zenâgs et dans le dialecte de Ghât (René Basser, Dial. berb., 49).
- r (pas de caractère arabe correspondant). C'est l'r de la luette: nous ne l'avons pas positivement observé nous-même dans le nord de l'Afrique, mais il doit y exister. En tous cas, nous faisons toutes réserves et le mentionnons pour mémoire.
- r (pas de caractère arabe correspondant). C'est un r palatal: il se produit nécessairement au voisinage des emphatiques, par exemple rirat, de صراط, Les Arabes le distinguent du reste très bien (الراء المائية). Beaucoup de Marocains prononcent un r qui oscille entre r et y.
- r (ar. ). L'r arabe est un r fait avec la pointe de la langue; aussi est-il parfois voisin de l et permute-t-il avec lui (cf. Del-phix, Textes, p. 200, l. 3).
- l (ar. J). Cette lettre permute très souvent avec n, exemple : adměnůwěl pour אול (cf. à ce sujet Fischer, Marokk. Spricht., p. 19, n. 2; Stumme, Tun. Märch. u. Ged., I, p. xix-xx; Ghebonneau, in Rev. afr., XIII, 291; Machuel, Préface, xx; Talcott, The sp. ar. of N.-Mor., loc. cit., p. 568-569). Cette confusion est fréquemment commise par les Kabyles qui parlent arabe, et c'est un sujet de plaisanteries et de calembours pour les Arabes.
- L (pas de caractère arabe correspondant). C'est un l palatal, non guttural comme l chez les Slaves. Les Arabes exagèrent surtout l'emphase de ce son dans le mot allah et dans quelques expressions comme ya lass « à Dieu doux l ». D'après le tajuid, on ne doit prononcer l'l avec le testim que quand la finale du mot précédent est un satha et non un kesra; il y a testim dans huma llah et non dans bismi llah. L'l s'entend encore bien dans in idra llah et au voisinage des emphatiques et du q : tqëlleq «ètre inquiet» (cs. Stumme, Tun. Märch. u. Ged., XX, et Delphin, Textes. 10).

Nous avons adopté une gamme de quatorze voyelles; on pour

rait en augmenter le nombre indéfiniment, mais sans grand profit, semble-t-il. Les voyelles du côté gauche de notre triangle sont sous l'influence de l'imdla, qui est caractéristique dans  $\varphi$  et è; les voyelles du côté droit sont sous l'influence de l'emphase : à, o, û se produisent surtout au voisinage des lettres emphatiques. Les sons  $\ddot{u}$  et u sont très rares; nous les avons entendus dans l'arabe des juifs du sud du Maroc (Mogador, par exemple) et dans le berbère de Figuig; le dernier est en outre signalé dans le dialecte berbère du Tafilelt (René Basset, Dial. berb., p. 1).

Nous représentons les diphtongues de la manière suivante : au, ci... Elles sont fréquentes dans notre dialecte, ce qui est peutêtre un caractère bédouin. (Sur au et ai, cf. Stunns, Tun. Märch. u. Ged., I, xxvii.)

La nasalisation d'une voyelle s'indique par le tilde, sans préjudice de l'n qui peut suivre ou non. Ex.: kānjer (p. 347, l. 17), zonq, etc. Elles sont peu nombreuses dans notre dialecte: elles ne plaisent pas aux Arabes (cf. Sonneck, Six chansons, in Journ. asiat., 1. XIV, juill.-août 1899, p. 155; Stumme, Tun. Märch. u. Ged., XX, 27).

#### \$ 2.

Il ressort de l'énumération qui précède que le dialecte oranais est peu altéré au point de vue phonétique : et en effet, à cet égard, il s'éloigne moins de l'arabe régulier que les dialectes des villes ou des populations montagnardes et voisines des Berbères. Ce n'est pas là que se trouve l'originalité de notre dialecte : elle réside surtout dans la structure syllabique, c'est-à-dire dans un mode particulier d'agencement des consonnes et des voyelles qui est tout à fait étranger à l'arabe littéral, mais qui paraît universel dans l'Afrique du Nord; toutefois il n'est nulle part plus complètement réalisé que dans notre dialecte et dans les dialectes bédouins analogues 1.

On sait que les langues européennes se modifient surtout par la prédominance de l'accent au détriment des sons voisins qui se contractent et disparaissent; il n'en est pas de même dans les langues sémitiques où l'accent est peu développé et où les consonnes sont d'une très grande fixité <sup>2</sup>. C'est dans le peu de solidité des voyelles et en particulier dans la fragilité des brèves que

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Sur la structure syllabique en arabe vulgaire, v. Houdas, *Précis*, 25; Fischen, *Marokk. Sprichw.*, p. 18 du t. à p.; Stunne, *Trip.-Tun. Bed.-Lied.*, p. 18.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> RENAN, Hist. gén. langues sém., p. 427; cf. Stunne, Mārch. a. d. St. Trip., p. 221; Tun. Mārch. u. Ged., xxxiv; Fischen, Mar. Sprichw., au début; id., Z. Wortton im Marokk., loc. cit., Ludenitz, Spruchw. aus Mar., loc. cit.

résident, au point de vue qui nous occupe, les seules causes d'altération.

Pour nous circonscrire à notre dialecte, voici les lois qui nous paraissent commander ce que nous appelons la structure syllabique.

- 1° La brève d'une syllabe ouverte tend à disparaître (Cpr. Stunus, Tun. Märch. u. Ged., p. xxx-xxxi). Ainsi خبير devient kbir.
- 2° La brève finale et le tanwin disparaissent et la consonne finale est ainsi rattachée à la syllabe précédente. Celle-ci devient une syllabe fermée. C'est un fait général, non seulement en arabe. mais dans les autres langues sémitiques (Zimmenn, Vergl. Gramm., p. 46). Ainsi الْكُنّاكُ devient el ktâb et non el kitâbu.
- 3° La voyelle longue finale s'abrège!. On dit el qâdi et non d qâdi, de إِثَانَانِ qâlu et non qâli de إِثَانَانِ naturellement, si l'on ajoute une lettre, l'u redevient long : qâdih « son cadi » et qâlih, « ils l'ont dit », pour فَالْوَة et فَالْوَة , avec chute de la brève finale, conformément à la deuxième règle. Cette loi paraît presque absolue dans notre dialecte. Mouliéras l'a du reste formulée dans son Manuel algérien, p. 140, sans faire de restrictions. Il résulte de l'examen des textes tunisiens donnés par Stumme, que la loi ne serait pas générale en Tunisie. Nous verrons toujours du reste le dialecte tunisien se rapprocher davantage des dialectes orientaux que ne le font les dialectes algériens et marocains. Sur l'abréviation de la longue finale dans les langues sémitiques, cf. Zimmen, Vergl. Gramm., p. 50. Parfois la longue finale disparaît entièrement : elwad pour الروادي , alors que l'Orient a gardé wadi.
- 4° Les triples consonnes doivent être évitées autant que possible; alors que d'autres dialectes les admettent très bien, par exemple le tunisien (Stumme, Tun. Märch. u. Ged., xxx1, l. 14-15; xxx11, l. 3-4; xxx11, dernière ligne), l'oranais les admet difficilement. Il dit meskina et non mskina, irêbţu et non yêrbţu, etc. Toutefois il y a des exceptions, comme nous allons le voir.

Si l'on applique simultanément ces quatre lois, on verra que tous les mots se ramèneront à des successions de syllabes longues ouvertes ou fermées, et on sera conduit à formuler la règle pre-

<sup>1</sup> Le 3 compte comme une longue et s'abrège en a; mais naturellement, s'il a un suffixe, le t reparait.

tique suivante pour la prononciation arabe des mots dans notre dialecte :

Les consonnes d'un mot, en commençant par la dernière, doivent être, alternativement, vocalisées brièvement et dépourvues de voyelles. Si, en remontant ainsi, on rencontre une voyelle longue primitive, on la maintient, et l'on continue à appliquer la règle en remontant, comme si elle était elle-même une finale.

Quelques exemples vont éclaireir tout de suite la règle, dont l'application n'offre aucune difficulté puisque les règles 2 et 3 permettent de déterminer comment doit se comporter la dernière voyelle, et que la grammaire et le vocabulaire classique indiquent quelles sont les voyelles longues.

ARABE

LITTÉRAL.	TRANSCRIPTION.	TRADUCTION.	DIALECTE OBANAIS <sup>1</sup> .
-	qabrun	tombeau	q bo r
فبري	qabrî	mon tombeau	qo b ri
فَبْرُك	qab <del>ru</del> ka	ton tombeau	qo b re k
فَبْرُنَا	qabrunA	notre tombeau	q bê r na
مَقْبَرُةً	maqbaratun	cimetière	m qå b ra
مَغْبَرَكِي	maqbaratî	mon cimetière	má q bê r ti
مَغْبَرُتُنا	maqbaratund	notre cimetière	m qà bre t na
کُتُب	kataba	il a écrit	k te b
كُتُبُهُ	katabahu	il l'a écrit	ke t bạ h
كۡتُبْتُهُ	katabtuhu	je ľai écrit	k te b tạ h
مُكْتَبُ	maktabun	bureau (où l'on écrit)	me k te b
مُكْتَبِى	maktabî	mon bureau	m ke t bi
<i>,</i>	maktabunâ	notre bureau	me k te b na

On voit les dissérences énormes qu'il y a entre cette prononciation et la prononciation classique; l'inobservation de ces règles révèle tout de suite au musulman quelqu'un qui n'est pas samilier

<sup>1</sup> Les consonnes sont séparées pour montrer celles qui sont vocalisées et celles qui ne le sont pas.

avec la langue orale. Leur inconsciente application conduit les indigènes à des altérations bizarres. C'est ainsi que la forme mqdbra. probablement jugée peu euphonique à cause de sa double consonne initiale, est habituellement remplacée par la forme mdqqdbra, qui en arabe régulier serait une monstruosité; on dit ainsi mdqqdbretna «notre cimetière», meddersa «médersa», et c'est de beaucoup la forme la plus usitée. Elle répond rigoureusement à notre règle mà q qà b ra, mà q qà b re t na, me d de r sa. Ce redoublement est aussi amené par la nécessité d'éviter l'accumulation de trois consonnes (4° loi). Ex.: elmdersa, avec l'article, serait dur, on dit : elmeddersa, où il n'y a plus de triple consonne.

Les Marocains ont résolu le problème autrement, par l'incorporation de l'article, bien connue dans leurs dialectes; ils disent lemqûbra, lemdersa. Mais cette autre solution du problème euphonique répond absolument à nos règles et en est une intéressante confirmation:

# (e) I me d de r sa

le m de r sa

Voici maintenant des exemples contenant des voyelles longues; ils n'offrent aucune difficulté.

	TRANSCRIPTION.	TRADUCTION.	DIALECTE ORANIS.
کارتگ	kâtibun	secrétaire	kậ te b
كَاتِبُكَ	kâtibuka	ton secrétaire	kâ t be k
كَاتِبُكُمْ	kâtibukum	votre secrétaire	kå te b kum
مَكَايِبُ	makātibu	des bureaux	m kd te b
	makâtibuka		m kå t be k
تكاتبننا	takâtabnâ	nous nous sommes écrit	t kå te b na
نتنكائب	natakiitabu	nous nous écrirons	ne tkå tbu!

Les règles que nous venons d'exposer n'ont d'ailleurs rien d'absolu, même dans le dialecte que nous étudions. En effet ce dialecte admet parfois des groupes de triples consonnes principalement avec les lettres r, l, s,  $\varphi$ , et dans ce cas les mots sont encore plus raccourcis par rapport à l'arabe littéral. En voici des

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> En arabe vulgaire, on considère les trois personnes du pluriel comme toutes terminées en 1<sub>2</sub>. Cf. infra, p. 403.

exemples, dans lesquels on verra en outre que, si la triple consonne arrive à être trop dure, on l'évite:

ARABE Littéral.	TRANSCRIPTION.	TRADUCTION.	DIALECTE ORANAIS.
ره درس	darsun	leçon	de r s
دُرْسنا درسنا	darsunâ	notre leçon	ders na
ۻؚۯڛؙة	dirsatun	une dent molaire	de r sa
	<u>dirsatuka</u>		de r s tek
ۻ <sup>ۯ</sup> ڛۘؾۿا	dirsatuhâ	sa dent (à elle)	der set ha
مُدْرَسُة	madrasatun	collège	med der sa
مُدْرُسْتِي	madrasatî •	mon collège	med der sti
مُدْرِسُتُنا	madrasatunâ	notre collège	med der set na¹
مُنْصُبُة مُنْصُبُة	mançabatun	emploi	ma n ç ba
مَنْصَبِيْي	mançabati	mon emploi	ma n çe b ti
مُنْصُبَتُنَا	mançabatund	notre emploi	manç be t na
مَنَاصِبُنَا	manāçibuna	nos emplois	m ind se b na

Ces quelques exemples permettent de voir que, malgré des exceptions nombreuses, le principe subsiste dans sa généralité. Dans le dialecte oranais, il s'applique avec beaucoup de régularité; dans le tunisien, d'après les textes de Stumme, il comporte infiniment plus d'exceptions, mais néanmoins il nous paraît représenter la tendance de l'évolution générale de la langue dans l'Afrique du Nord.

Au Maroc, il donne également la clef de la plupart des prononciations; il se vérifie dans les textes des Houwara de Socin et Stumme.

Il est intéressant d'appliquer la théorie à la conjugaison :

ARABE Littéral.	TRANSCRIPTION.	TRADUCTION.	DIALECTE ORANAIS.
فَتَلْتَ	qat <b>alt</b> a	tu as tué	q te l t
فُتُلُ	qatala	il a tué	g te l

Plus fréquent en oranais que mdersa, mdersti, mdersetna.

ARABE Littéral.	TRANSCRIPTION.	TRADUCTION.	DIALECTE ORANAIS.
فُتُلُتُ	qatalat	elle a tué	që t le t
فَتُلْتُمُ	qataltum	vous avez tué	q te l tu
فتكلوا	q <b>a</b> talû	ils ont tué	qē t lu
عرر افتل	aqtulu	je tuerai	niqtil
رور ت <b>ف</b> تل	taqtulu	tu tueras	tũ q tũ l
ي يفتل	yaqtulu	il tuera	yù q tì l
نَفْتُلُ	naqtulu	nous tuerons	nů q qů t lu
تَغْتُلُونَ	taqtulûna	vous tuerez .	tử q qử t lu
يَغْتُلُونَ	yaqtulûna	ils tueront	yû qqû t lu
رور افتل	uqtul	tue	(û) q tî l
رهر افتلوا	uqtulû	tuez	(û)q qû t lu
ئ <sub>ىد د</sub> ر افتلك	<b>a</b> qtuluka	je te tucrai	nû qqû tlek
أفتله	uqtulhu	tue-le	(i) q qi t lạ h
رور <b>اف</b> تلها	uqtulhå	tue-la	(û) q tu l ha

Il y a deux remarques à faire: la première concerne qtelt « tu as tué», qui d'après notre règle devrait s'écrire qètlet; mais il faut remarquer que dans ce cas il y aurait confusion avec la 3° pers. fém. sing. qètlet (مُعَلَّفُ) « elle a tué», aussi a-t-on gardé, afin d'éviter cette confusion, une forme rapprochée de l'arabe littéral (مُعَلَّفُ), pour la 2° pers. masc. sing. (et la 1° du reste qui en oranais ne se distingue pas de la 2°). La deuxième remarque porte sur l'étrange redoublement de la première radicale du verbe qui se rencontre dans des formes comme nuqquitlu, ûqquitlu, ûqquitlah, analogues à celles de meddersa, meqqabra, que nous avons déjà signalées. Assurément à côté de ces formes on trouve nquitlu, quitlu, quitlah, mais notre dialecte préfère de beaucoup les premières, qui se rencontrent du reste avec plus ou moins de fréquence suivant les dialectes dans toute l'Afrique du Nord 1.

<sup>1</sup> Sonneck, Six chansons arabes, in Journ. asiat., 9° série, t. XIV, n° 1,

L'étude de ces lois de la structure syllabique, poursuivie à fond et avec plus d'autorité et d'expérience, donnerait à notre avis l'explication de bien des anomalies. Citons-en quelques-unes seulement. On dit tfekk «tu devines», tqûl «tu dis», sans voyelle au préfixe, tandis qu'habituellement le préfixe en prend une, plus ou moins variable, teméi «tu vas», tûdrûb «tu frappes»; la raison de cette différence est évidente 1:

Des formes comme kebbërëtu « elle l'a informé », ont une tendance en vertu de principes précités à s'abréger en kebbertu, mais n'y arrivent pas, car il y aurait alors confusion avec la 1<sup>m</sup> et la 2<sup>e</sup> personne et cela signifierait aussi « je l'ai informé » ou « tu l'as informé », mais qêrrèbu « ils se sont approchés » s'abrège en qêrrbu et keddèbu « ils ont menti » en kedbu (Stunus, Tun. Märch. u. Ged., xxv; Märch. St. Trip., 240). De même dans notre texte (supra, 348, 1.32) yâkulah « il le mange » devient yâkülah et tend à devenir yâkülah.

Les formes qbor 2, qtel, avec sokoun sur la première radicale, s'expliquent facilement et sans qu'il soit besoin de recourir à l'araméen, dont la conjugaison ressemble tant à celle de l'arabe vulgaire (cf. Zimmern, 43, II, 45 c et le chap. du verbe). Il suffit de remarquer que l'araméen et l'arabe vulgaire sont tous les deux des langues vieilles et usées, que les mêmes causes ont pu produire les mêmes effets. Cette absence de voyelles sur la première radicale explique aussi l'apparition d'un e euphonique devant beaucoup de mots: erkeb, entêq (cf. notre texte, p. 345, l. 37; emdersa, remarqué par Hartmann, in Lied. d. lib. Wüste, p. 241). Des particules comme bi avec prennent ou ne prennent pas de voyelle suivant les besoins de l'agencement des syllabes: begf essif «avec le dos du sabre» (supra, p. 347, l. 36), hūwwa bṛfluh « c'est lui-même». Des formes comme estenna « attendre» dans leur dérivation confirment la règle. Elle peut aussi expli-

juillet-août 1899. p. 141, n. 6, cite un cas de redoublement de la première radicale d'un verbe. Mais il l'explique seulement par l'amour des redoublements, explication qui, sans être suffisante, n'est pas du reste contradictoire avec la nôtre (voir infra, p. 399-400).

<sup>1</sup> Sur les voyelles des préfixes, cf. Nallino, Oss. s. dial. di Tun., p. 6 et suiv.

Cpr. Houdas, Précis, p. 91.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> La plupart des noms formés de trois consonnes ont cette forme dans notre dialecte, mais il y a de nombreuses exceptions, surtout lorsqu'une de ces lettres est une liquide: kelb, qêlb, ders, etc. Les exceptions sont encore bien plus nombreuses en tunisien, d'après les travaux de Stumme. En général, on suit d'Orient en Occident la transformation de qâçr en qçâr, de qâbr en qbâr, qbor, de serj en srej, srej, de berd même en bred.....

quer en partie l'incorporation de l'article au mot, classique au Maroc, fréquente en Algérie : lessés au lieu de el asés (Cf. Sonneck, Six chansons, in Journ. asiat., IX° série, t. XIII, n° 3, maijuin 1899, p. 520). Kampffmeyer étudiant le préfixe é, ka dans l'arabe vulgaire du x11° siècle d'après le divan d'Ibn Quzmân, remarque que le ka devant l'imparfait est très souvent suivi du techdid, ex.: كَنْسُالٌ, ce qui répond absolument à nos constructions syllabiques de l'oranais 1:

## kan nas sal

Ainsi s'expliquent encore des formes de noms propres comme bellemjâhed, pour bou l'mejâhed, afin de faire disparaître le me bref (Socia, Die ar. Eigenn. in Algier, in Z.D.M.G., 1899, t. Lill, p. 477); des formes comme ellegir pour el getr ou el getr (Stume, Märch. u. Ged. Trip., p. 210); ainsi s'explique enfin ce singulier prénom de Mhammed<sup>2</sup>, si répandu dans toute l'Afrique du Nord, plus fréquent que Mohammed dans certaines régions, et qui n'est autre que ce dernier nom prononcé à la mode maghribine. Comme il est employé concurremment avec la forme classique Mohammed, les lettrés se sont trouvés dans l'obligation de l'écrire dans leurs lettres, dans leurs actes, dans leur jugements: mais, ne le comprenant pas, trouvant trop barbare de mettre un sokoûn sur la première voyelle, ils ont imaginé de l'écrire Mahammed, ce qui ne répond nullement à la prononciation, car on ne dit jamais mahammed, mais toujours mhammed.

# m ha m me d

et ils écrivent dans les actes pour distinguer les deux noms على الفتى et بالفتى. La forme Mahammed d'ailleurs, qu'ils ont ainsi inventée n'a même pas le mérite d'être arabe. Le Vocabulaire destiné à fixer la transcription en français des noms indigènes, qui fait loi en Algérie, suit naturellement les errements arabes, écrit «Mahammed» et renonce à l'ancienne transcription administrative de «M'hammed» qui, bien que bizarre, ne dénaturait pas la prononciation indigène.

La disparition des brèves et le redoublement secondaire de certaines consonnes ne sont pas les seuls procédés qu'emploie l'arabe vulgaire pour amener les mots au type syllabique que nous avons cherché à schématiser dans la mesure du possible : il faut

<sup>1</sup> KAMPPPMEYER, Beitr. z. Dialoctol. d. Arab., I. Das Marokk. Part. ks, in W. Z. K. M., XIII, Heft I, p. 2 et 5.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> En Kabylie, il est usuel d'appeler le premier de ses enfants Mohammed et le suivant Mhammed, ce qui est souvent une cause de confusion pour les Européens.

y ajouter un procédé contraire, assez fréquent, qui consiste en l'allongement de certaines brèves 1. Ex.:

ARABE Littéral.	TRANSCRIPTION.	TRADUCTION. DI LLEG	DILLECTE ORANAIS.	
رُجُلُ	rajulun	« homme »	rå je l²	
ولي ولي	waliyyun <sup>3</sup>	π saint »	wā li	
	ulama »u ¹		<b>əu</b> lâ ma	
أمنآء	umanasu <sup>3</sup>	«homme de confiance»	u må na	
كُبَارْآء	kubara su 6	¬ notable ¬	k bû ra	

\$ 3.

La disparition des brèves, avec ses conséquences que nous venons d'exposer, peut être considérée comme une des formes du principe de moindre action par lequel s'altèrent toutes les langues. Les consonnes s'affaiblissent, et la plupart des altérations que nous avons signalées plus haut (p. 382 à p. 391) doivent être rangées parmi les conséquences du principe de moindre action : telles le changement de  $\hat{q}$  en  $\hat{e}$ , en  $\hat{k}$ ; celui de k en  $\hat{c}$ , de ten t, etc... Même sans changer de nature, les consonnes sont prononcées avec plus de douceur dans les dialectes usés comme ceux de certaines villes que dans les dialectes sahariens par exemple. Entre le d'un Saharien du sud du Maroc et celui d'un Tlemcénien ou d'un habitant de Fez, il y a une distance véritablement extraordinaire. Les voyelles ne s'adoucissent pas avec moins de facilité; mais, ce qu'il y a de particulier dans l'arabe vulgaire, c'est que la prononciation des brèves devient tellement indistincte et flottante qu'elles semblent toutes tendre

1 Sur l'allongement des brèves de l'arabe littéral dans l'intérieur des mots, Cf. Zimmenn, op. laud., 51 b, spécialement ligne 5 d'en bas.

Le double y final disparait toujours en arabe pour faire place à y unique.

1 Le hamza final disparait toujours en arabe parlé.

<sup>5</sup> Voir dans Sonneck, Six chansons, ميشومة, in Journ. asiat., XIII, maijuin 1899, p. 500, v. 51; ميدوم, ميسوم, idem, XIV, sept.-oct. 1899, p. 235. <sup>6</sup> Il faudrait y ajouter des contractions comme okkul, akkul, pour el kull

<sup>\*</sup> La forme rjel suivant l'autre procédé existe aussi, mais elle traduit المرة pied». L'arabe vulgaire a ainsi utilisé ses deux procédés de transformation pour éviter une confusion.

Il faudrait y ajouter des contractions comme okkul, akkul, pour el kull LUI (Stunde, Märch. St. Trip., 274); ou celle de men en me et en m, usuelle dans notre dialecte (cf. Fischer, Marokk. Sprichw., p. 22 du tir. à p.; Sonneck. op. laud., loc. cit., mai-juin 1899, p. 484); guttelha de பிம் பிம் (Stunde, Märch. St. Trip., 271, avant-dernière ligne), etc....

vers l'e muet et que les observateurs les plus exercés, ceux mêmes dont l'oreille est la plus fine, éprouvent de grandes difficultés à les noter (cf. Stunne, Tun. Märch. u. Ged., I, xxvIII). Pour ce qui est des voyelles longues, un des adoucissements les plus remarquables et les plus connus est celui de l'a en a et en é, connu sous le nom d'imala. L'imala est bien marquée dans notre dialecte; Stumme l'a trouvée très développée à Tripoli; elle est aussi bien caractérisée à Tunis; elle l'est moins dans le dialecte algérien (cf. Stunne, Märch. St. Trip., 215; Tun. Märch. u. Ged., I, xxviii; Nallino, op. laud., 5; sur l'imdla en général, Zimmern, Vergl. Gramm. d. sem. Spr., p. 49, 1). Parsois l'arabe vulgaire distingue les significations distinctes d'un même mot par la présence ou l'absence de l'imala : dar «maison», dar «il a fait, il a placé». C'est un procédé analogue à celui que nous avons déjà signalé p. 352, n. 7 et p. 364 n. 148. Une autre manifestation du principe de moindre action réside dans le changement des diphtongues en longues (Zimmern, op. laud., 52, 25 a). En particulier, dans notre dialecte, la syllabe mau au commencement d'un mot provenant d'une racine assimilée se change souvent en mû et plus souvent en mî : mîzûna de مُوْزونة, mawzûna (cf. Del-PHIN, Textes, p. 314, l. 7; p. 315, l. 10; EIDENSCHENK et COHRN-Solal, Mots usuels de la langue arabe, p. 127; Stumme, Trip.-Tun. Bed.-Lied., 153; Märch. St. Trip., 234; mais dans le Maroc on dit mûzûna); el mîlûd (nom propre) de آلْتُوْلُوُدُ ce nom et ses analogues, Socin, op. laud., loc. cit., p. 486); mais on dit mûlûd pour la fête de la nativité du Prophète. En tout cas, la diphtongue disparaît. — C'est encore au principe de moindre action qu'il faut rapporter une foule de contractions que nos grammaires algériennes ne mentionnent pas; par exemple eδδdrbu «ils combattirent» (p. 348, l. 1 de notre texte; cf. Stunne, Tun. Märch. u. Ged., I, xxiii, xxiv); ennejjem pour nenejjem (p. 347, 1. 32 de notre texte; cf. Stunnk, op. laud., p. 19, n. 1); etc... Notre dialecte ne manque pas d'opérer ces contractions euphoniques (cf. Sonneck, Six chansons, in Journ. asiat., 9° série, t. XIV, sept.-oct. 1899, p. 234, 255; t. XIII, mai-juin 1899, p. 484, 520; Delphin, Textes, 291, l. 3 d'en bas). La plupart des métathèses dont nous avons signalé la fréquence p. 351, n. 5, sont inspirées par le désir d'adoucir les sons. Enfin certaines formes de l'arabe littéral trop rudes sont absolument proscrites, comme la III<sup>e</sup> forme des verbes sourds : si on l'emploie, on dédouble la radicale doublée. Ex. : ranen « contredire », et non rann, de غلق.

A côté de la tendance à l'affaiblissement des sons, if existe, dans notre dialecte et dans tous ceux d'ailleurs de l'Afrique du Nord, une tendance à l'emphase et à l'alourdissement, sans que

nous puissions nous flatter d'expliquer cette contradiction : il devra nous suffire de la constater. Qu'elle soit contraire à la première, cela ne fait aucun doute : les consonnes emphatiques, par exemple, n'admettent jamais l'imdla de la voyelle qui les accompagne: imdla et teskim «emphase» semblent presque deux termes contraires. La transformation de t en t n'est pas rare, mais, ce qui est plus intéressant, c'est la présence très fréquente de vovelles à prononciation emphatique (a, o, u, è) sans qu'il y ait de consonne véritablement emphatique, par exemple dans notre texte: tůwwêr, ihdêr, nejjebrek, šálga, etc... Naturellement, dans ce cas, la consonne elle-même tend peu à peu vers le tessim. Une remarque qu'on a souvent faite, c'est que, quand les Arabes empruntent un mot à une langue étrangère, ils traduisent des consonnes ordinaires par des consonnes emphatiques. Ainsi : fecyan «officier»; francic «français»; galfat «calfater» (Stumme, Gr. d. tun. Ar., 37); bûliciya «police» (id., s. v.); qobtan «capitaine»; garabila « carabine » 1; ctampa « presse » (Stunne, Tun. Märch., 71, n. 1). Ce fait à peu près général a servi d'argument au général Parmentier (op. laud.) pour établir la similitude du t français et du t arabe: mais il faudrait, dans ce cas, admettre que le q arabe correspond au k français et le ç à l's, ce qui est manifestement impossible. On pourrait y voir une manifestation de la tendance emphatique que nous signalons, mais il nous paraît préférable d'y voir, conformément à ce que pense M. René Basset, un fait tout psychologique, la tendance qu'ont les individus à exagérer la prononciation des mots qu'ils empruntent à une langue étrangère : les deux explications ne sont du reste pas contradictoires. La même exagération emphatique s'observe sur les transcriptions de κοιτών (Fischer, Marokk. Sprickw., p. 7, 8); النون de κανών; etc... On en trouvera une série d'exemples dans Kachef er-roumoûz d'Abd er-rezzag ed-djezairy, trad. par D' L. Leclerc, Paris, 1874, no 735, 737, 742, 768, etc... (cf. encore R. BASSET, Noms berb. des pl., 5, et spéc. 10, n. 2, et toutes les traductions arabes du grec).

Une autre tendance des dialectes vulgaires du Maghrib, que l'on peut rattacher à la tendance à l'emphase, au moins au point de vue psychologique, c'est la tendance à l'alourdissement, l'amour des formes lourdes, massives. Tous les auteurs<sup>2</sup> qui ont écrit à

Dans un texte de Hartmann, בין מינגר (Lieb. Wüste, p. 177). "On peut citer parmi les derniers, Stumme, Märch. St. Trip., 209, \$ 1 h a; Sormee, Six chansons arabes, in Journ. asiat., 9° série, t. XIV, n° 1, juilletaoût 1899, p. 141, n. 6; Jour, Poésie moderne chez les nomades algériens, in Rec. afr., 45° année, p. 221. Mais ce dernier cite quelques exemples qui, curieux d'ailleurs par eux-mêmes, peuvent s'expliquer autrement que par la tendance à l'alourdissement.

ce sujet ont signalé cette prédilection pour l'emploi de paraigmes lourds, peu usités dans l'arabe littéral, comme نغير: bêttik «melon», qêddid «morceau de viande», dêllîla «ombrelle», ctc...; ou مَعَّدِل, comme debbûs «bâton à tête lourde», bekkûs « muet », hallif « porc », etc. . . ; ou فعّال, comme ukkál « mangeur », zokkáz "báton", etc... (cf. Stumme, Gr. d. tun. ar., p. 55-56). Ces paradigmes sont surtout très usités dans les noms propres : le vocabulaire officiel en fournit d'innombrables exemples, que Socin a commentés dans son mémoire à ce sujet (Die arabischen Eigennamen in Algier, in Z.D.M.G., t. LIII, 1899, p. 471-500). "« Jějdimi « bavard بناكي: Il faut encore signaler des formes comme بناكي: qějdimi « bavard akda سكوتى " « mkdzni « cavalier attaché à l'administration » كنازني "silencieux", signalées depuis longtemps par Cherbonneau (Rev. afr., XII, 70 et suiv.; XIII, 90). Comme pour l'emphase, nous voyons souvent les lettres simples des mots empruntés à une langue étrangère se doubler en passant dans l'arabe : par exemple bessit, de l'espagnol « peseta » (Delphin, Textes, 193). La réduplication des lettres à l'intérieur des mots, que nous avons signalée à propos de la structure syllabique, est conforme à cet amour des formes lourdes et très commune dans notre dialecte, par exemple dans notre texte: sukkuntek «ta résidence»; kessûtah «son vêtement »; këttertein « deux fois »; essemsu « écoutez »; mennah « de lui »; summerha « jamais de sa vie»; huwwa «lui»; hiyya « elle » 1; dilwadr "douar, cercle de tentes", etc... L'abondance des quadrilittères en arabe vulgaire doit être rattachée à la tendance qui nous occupe; Cherbonneau a fort bien mis cela en lumière (Rev. afr., XII, 72 et suiv.; comparer Machuel. Préface, p. xxxIII).

L'arabe vulgaire tend en général à simplifier tout ce qu'il y a de compliqué dans le mécanisme de la langue arabe et il y arrive par le procédé bien connu qui consiste à assimiler des formes peu différentes; c'est ce que l'on a appelé le principe d'analogie. Il nous semble que l'on peut ranger sous la dépendance de ce principe les assimilations de voyelles dont l'ensemble est habituellement désigné sous le nom d'harmonie vocalique. C'est en vertu de l'harmonie vocalique que les voyelles voisines les unes des autres prennent des sons qui sont aussi phonétiquement voisins. Nulle part dans l'arabe vulgaire l'harmonie vocalique n'est plus sensible que dans la manière dont la voyelle du préfixe de l'imparfait s'accorde avec celle de la troisième radicale, et cela est très sensible dans notre texte, p. ex. yégéèb «il prend», yétélgah «il le làche», naqqûtlah «je le tuerai», etc... (Sur l'harmonie vocalique, voir Stumme, Tun. Märch. u. Ged.,

<sup>1</sup> Humma pour hûma, in Steune, Märch. St. Trip., 168.

xxviii, l. 3; Märch. St. Trip., 202, 217 et spéc. dans l'imparfait, p. 229.) L'harmonie vocalique se montre encore dans notre texte pour toutes les formes : tedbir « conseil », tejrib « talisman », *šērrēt* « marquer de cicatrices », *yālqāh* « il le rencontrera », uqqutlah «tue-le», etc... — Des applications plus directes du principe d'analogie se manifestent dans ce que nous appellerons le sens de la trilittéralité; lorsque, par suite d'un accident, la forme trilittère du mot n'est plus apparente, le vulgaire la rétablit : il ne dit pas هُرُ , qul «dis»; شُبْ , suf «vois»; زدٌ , zid «continue», mais bien qûl, šûf, zîd; il ne dit pas صِبُعَة, çifa «description », mais bien cifa (cf. notre texte, p. 349, l. 15); les mots de la forme je "faucon", se "oued", ne sont plus compris par lui : il en fait les trilittères wad, baz, auxquels il donne le même pluriel qu'à sâr «rat», bâb «porte», etc....; wîdân et non audiya, أَوْدِيَة, bîzân et non buzât, بَرَاة, comme biban et firân. Ainsi, ayant laissé tomber le ب de نُصْبُر, il en fait nûc et non et les ramène فعُلُ et les ramène à la forme بُعُولُ, qu'il comprend mieux : mdûn «villes», sfûn «navires», ktûb «livres», au lieu de mudun, مُمُنَّى, sufun, سُبُغِيَّ , sufun, مُنْتُنَ kutub, کُتُنْج, seuls pluriels réguliers; ainsi, encore, il ramène les formes en الماية à des formes en تا : ḥdya (حاية) pour le classique « modestie » (cpr. Fischer, Marokk. Sprichw., p. 37 du t. à p.); ainsi, enfin, il crée des trilittères secondaires pour éviter des formes qui lui semblent trop compliquées : tkel, بكل pour (כוב בוני) (Delphin, Textes, p. 282), rettah pour التككر (cf. Stumme, Gr. dict. tun.-ar., gloss., s. v.); il régularise la conjugaison en terminant invariablement toutes les personnes du pluriel par u; il trouve que les deux premières personnes dissèrent trop, et, pour faire ressembler nahnu « nous » à à ana « moi » U, il le transforme en ahna (cf. supra, p. 398, l. 187), établissant ainsi une analogie de son entre chacun des pronoms au singulier et au pluriel 1.

Telles sont, nous semble-t-il, les différentes influences sous lesquelles s'altère l'arabe vulgaire; il faudrait y ajouter les tendances analytiques qui modifient la grammaire et la syntaxe, mais c'est là un champ de recherches encore relativement peu exploré et qui nous est encore trop peu connu pour que nous nous y hasardions aujourd'hui. Il faudrait signaler la disparition des

<sup>1</sup> Cf. le syriaque honan et l'égyptien ihna (Zimmenn, Vergl. Gramm., p. 55-56).

formes qui ne se distinguent que par la vocalisation 1, comme le passif qui, on le sait, existait cependant encore en andalousien; l'apparition de la fameuse particule **ka, c**onfirmative du futur en marocain, et dont l'origine et le processus d'accolement au verbe ressemblent tant à ce qu'a signalé M. M. Bréal pour l'augment e ou n de l'aoriste et de l'imparsait grecs<sup>2</sup>; puis la particule b de l'égyptien, pour le même usage et l'emploi dans le même but, par les Arabes du Maghrib, du verbe bra, بغي, et peut-être de رأى; les transformations du verbe رأى, qui arrive à servir de verbe «être» et prend diverses autres significations 4; les verbes devenus auxiliaires pour indiquer le futur<sup>5</sup>; les participes pris adverbialement dans le même sens 6; l'abandon de certaines formes du verbe et la fréquence de quelques autres 7. Il faudrait étudier à fond certaines questions difficiles comme celle des phrases con-

<sup>1</sup> Suivant le proverbe des étudiants qui ne savent pas mettre les voyelles

finales : اجزم تسلم « mets le soukoun, tu seras sauvé».

<sup>2</sup> M. Bréal, Les commencements du verbe, in Mem. Soc. Ling., t. XI, 11° fasc., p. 279; sur ka, voir la dissertation de Kampssmeyer déjà citée; Fischen, Marokk. Sprichw., p. 17; Lubbaitz, Sprüchw., loc. cit., Lxxvii (ابنى avec بغي). Cpr. l'emploi de kif, de kifma, de kima en dialecte algérien et tunisien (cf. Stunn, Gr. d. tun.-ar., 142, l. 7 d'en bas). A Alger, kima ktebt lu veut dire «il vient de lui écrire» et rah ktebt lu «il lui a écrit». Cf. Kamppumeren, op. laud., 227-228 et 23g.

<sup>3</sup> Cf. Kampffmeter, Die arab. Verbalpartikeln b (m), Marburg, 1900, en part. p. 7 et 30 (b en marocain) et p. 7-8 (pour bra); Soc.-Stunne, D. ar. Dial. d. Houwdra, loc. cit., p. 11 (boimult ail va mourira; bunnimi aje vais aller»); sur aba, ما, et l'expression fréquente à Alger de ma bái «il ne veut pasn, cf. Stunne, Märch. St. Trip., p. 200; Trip.-tun. Bed. Lied., gloss., s. c.

\* Cf. Machuel, Préf., XIII; Nallino, op. laud., p. 7-8; Kampppheyen, Prefer ka, loc. cit., p. 231, 233; Mouliénas, Lég. Gr. Kab., II, 226, n. 9.

· habb en tunisien indique le futur comme I will en anglais (Stunna, Tua. March. u. God., et passim; cf. Nallino, op. laud., 13). rdh joue le même rôle

en égyptien (Kampppmayan, op. laud., 13)

o mási dans toute l'Afrique du Nord; riddi surtout à l'Ouest (Delpuin, Textes, p. 116, l. 2; Fischen, Marokh. Sprichw., p. 17, n. 2); sair en maltais (Kamperивтва, Verbalpartikel b, p. 53). Il faut rapporter l'emploi de tous ces auxiliaires au désir de mettre un peu d'ordre dans la consusion sémitique des temps, confusion qui, du reste, existe à l'origine de toutes les langues (M. BRÉAL, op.

laud., loc. cit., p. 270-271, 277, 279; cf Machubl., Préf., xiv).

<sup>7</sup> Une des plus employées est la deuxième forme, à laquelle tous nos manuels donnent régulièrement le sens de faire saire, sens secondaire, qui masque aux yeux des étudiants sa véritable origine. La répétition d'une radicale, qui caractérise cette forme, est évidemment la dernière survivance d'une répétition de la racine qui était faite pour donner plus d'énergie à l'affirmation exprimée par le verbe. Et, en effet, le sens courant de la deuxième forme est le renforcement de l'action marquée par la première : tebbas pour thas «suivre», nejjem pour njem «pouvoir», ou sa répétition, hedder «murmurer, parler confusément», de hder «parler» (هذر), etc... De là à l'action de faire faire, il y a la transition de l'assirmation énergique au commandement, et c'est peu de chose. C'est par un procédé analogue qu'on dit la la pour donner plus de force à la négation ditionnelles, par exemple 1. Tout cela sort du cadre de ce très modeste essai et dépasse les bornes de nos capacités. Nous nous estimerions satisfait de pouvoir contribuer à répandre parmi les arabisants algériens le goût de l'étude scientifique de l'arabe; sans mépriser la pratique de la langue par la simple fréquentation des musulmans, base indispensable de toute autre étude, n'est-il pas permis d'estimer davantage celui qui à cette connaissance joint celle du mécanisme intime de l'idiome vulgaire? Cette dernière étude seule peut lui permettre de pénétrer profondément le génie de la langue vulgaire et d'éviter des défauts qui, malgré la plus longue pratique, dépareront toujours son discours aux yeux de la masse illettrée : par exemple les fautes contre la structure syllabique, qu'aucun Européen n'évite entièrement. Nous serions heureux, en conséquence, de voir nos arabisants adopter les procédés modernes de transcription, seuls capables de faire faire des progrès à la science, et sortir du conservatisme facile dont l'ignorance aime à se masquer; nous sommes bien décidé, quant à nous, à faire pour cela notre possible dans l'enseignement qui nous a été consié 2. On ne comprend pas que, tandis que l'étude du berbère a été scientifiquement et brillamment menée

la. Dans les langues aryennes, ce que les hellénistes appellent un parfait à sens de présent est une affirmation plus énergique que le simple présent, et ces form es renferment un redoublement, vestige de la répétition primitive de la racine : δπωπα «je vois», μέμονα «je pense» (cf. M. Βαέλι, op. laud., loc. cit., p. 277 et suiv.). En arabe, il est connu que le parfait a souvent le sens d'un présent énergique. Cf., par exemple, qbělna «nous avons accepté», pour dire «nous aceptons», dans notre texte, p. 347, l. 19. La forme brît, pour dire «je veux», est plus énergique que nebri.

Cf. KAMPPPMEYER, Præfix ka, loc. cit., p. 14, n. 1.

<sup>2</sup> Les ressources bibliographiques d'Alger étant assez restreintes, nous nous excusons de ne pas avoir cité trois ouvrages qui n'ont pas été à notre disposition : Socia, Z. arab. Dial. v. Marokko, Leipzig, 1893; Lerchundi, Rudimentos de l'arabe vulgare, Madrid, et MEAKIN, An introduction to the arab. of Morocco, Londres, 1891; enfin nous n'avons pas cité non plus, sauf une seule sois le travail remarquable de M. Bel sur la Djàziya, paru récemment dans le Journ. aviat., et qui renserme quelques indications confirmant plusieurs de nos remarques grammaticales; ce travail en effet a paru pendant l'impression des pages précédentes. — Nous devons aussi expliquer pourquoi nous ne présentons pas de conclusions assignant à notre dialecte une position relativement aux autres dialectes de l'Afrique du Nord et résumant les caractères qui le séparent de ceux-ci. La raison en est simple : c'est qu'il n'existe encore en Algérie aucun texte étudié scientifiquement; on manque donc totalement de points de comparaison. Nous devons nous contenter de répéter que le dialecte oranais a, non pas un caractère citadin, mais un caractère bédouin : il se rapproche du tripolitain de Stumme, mais ressemble moins au houwarien de Socin et Stumme, seuls dialectes bédouins connus jusqu'ici dans l'Afrique du Nord. Il s'éloigne au contraire énormément du tunisien étudié par Stumme : la grammaire tlemcénienne de M. Marçais va apporter un nouvel élément de comparaison. Mais tant qu'une vaste enquête n'aura pas été instituée en Algérie avec discipline, tout classification des dialectes arabes est impossible.

en Algérie par une phalange d'hommes éminents, en tête desquels il faut placer le général Hanoteau et au premier rang de qui est actuellement M. René Basset, l'étude des dialectes arabes soit restée honteusement stationnaire 1.

Mustapha, novembre 1902.

Edmond Dourré.

Note ajoutée pendant l'impression: La grammaire tleucénienne de M. Marçus vient de paraître (mars 1903) et constitue le premier monument sérieux que les arabisants français aient consacré à l'étude des dialectes du Maghrib. On y trouvera plusieurs des remarques que nous avons faites ici, longuement développées et exposées avec une parfaite discipline scientifique et une érudition étendue.

# RECHERCHES

SUR

# LA SYNTAXE COMPARÉE

# DE L'ARMÉNIEN.

## III. - BMPLOI DES CAS.

L'ancien arménien distingue encore nettement par la forme sept des huit cas indo-européens : nominatif, accusatif, génitif, datif, ablatif, locatif et instrumental. Sans doute chaque nom n'a pas au singulier et au pluriel sept formes distinctes, mais les confusions, très fréquentes, ne sont pas les mêmes dans les divers types, ni les mêmes au singulier qu'au pluriel; par exemple le nominatif et l'accusatif n'ont jamais au singulier qu'une scule et même forme, sauf dans les pronoms personnels, mais les deux cas sont toujours distincts au pluriel; l'ablatif est identique au génitif-datif au singulier des thèmes en -o- et au pluriel de tous les thèmes, mais il a une forme propre au singulier de tous les noms autres que les substantiss et adjectis thèmes en -o-; etc. Bien que la flexion qui présente le plus de formes distinctes, celle de es bu " moi " (au nominatif), n'en ait que six, l'accusatif et le locatif étant également is þu, on a donc le droit de dire qu'il y a sept cas en arménien, et l'arménien se trouve ainsi être l'unc des langues où il est le plus facile d'étudier l'emploi des cas indocuropéens, puisqu'il les présente tous encore bien distincts; une simple confrontation des pages 200-400 du premier volume de la Vergleichende syntax de M. Delbrück, d'une part, et des exemples donnés ci-dessous, de l'autre, permet de reconnaître en quoi l'arménien a conservé les emplois indo-européens, sans qu'il y ait licu d'insister autrement; en revanche les innovations de l'arménien ont été signalées avec quelques détails.

Seul, le vocatif n'a jamais de forme propre et est toujours confondu avec un autre cas, le nominatif-accusatif; la confusion résulte immédiatement des lois phonétiques : à skr. svápnaḥ, svápnam et svápna l'arménien ne peut répondre que par khun em.h; il ne s'est produit aucune réaction tendant à restaurer un vocatif distinct du nominatif-accusatif : on n'en saurait être surpris si l'on note que, dès le principe, le vocatif était identique au nominatif, au singulier dans les neutres, au pluriel et au duel dans

tous les mots, et que le vocatif a été éliminé dans des langues qui ont conservé une aussi riche déclinaison que le russe. Et l'on ne saurait négliger de signaler la coîncidence que les langues caucasiques du sud n'ont pas de vocatif.

Le traducteur de l'Evangile, embarrassé par l'absence du vocatif dans sa langue, a transcrit les vocatifs grecs des noms propres à la deuxième déclinaison, alors que partout ailleurs il fléchit suivant les paradigmes arméniens les mots empruntés (très souvent sous la forme du nominatif): L. 1, 3, 13-t-neple « Gesquien (ct de même Act. 1, 1); J. xiv, 9, Φρηρωμέ «Φίλιππε», en regard de Фիդիպպոս; J. x1, 43, Ղաղարև « Λάζαρε» en regard de Ղազարա (ordinairement au nominatif) et Junum (ordinairement à l'accusatif); L. xxII, 34, ¶ t mpt «Πέτρε», en regard de ¶ t mpuu (mais Петреп, Act., x, 14); Act. x, 3 et 31, Yanibijk « Κορνήλιε». Ces transcriptions de formes grecques détonnent au milieu de l'arménien très pur de la traduction du Nouveau Testament : le traducteur a évidemment répugné à traduire un vocatif  $\Pi \epsilon \tau \rho \epsilon$  par la transcription  $\P \epsilon \omega \rho \sigma \sigma$  du nominatif grec. — Néanmoins Repumnu sert régulièrement de vocatif, par exemple Mt., xxvi, 68, et la traduction des Actes des Apôtres a de manuel «Φησίε», xxvi, 25.

Dans l'ensemble, les emplois des cas sont restés ce qu'ils étaient en indo-européen, sauf des restrictions dont la plus considérable

est la perte totale de l'emploi partitif du génitif.

La plus grave innovation consiste dans l'usage étendu qui est fait des prépositions : elle n'a rien qui caractérise l'arménien, car on observe le même fait dans la plupart des autres langues indo-européennes; mais elle y est particulièrement remarquable par l'importance qu'elle a prise : même l'accusatif complément direct reçoit, dans certaines conditions, une préposition. Les prépositions arméniennes, pour la plupart très brèves, et en partie dépourvues de voyelle, ainsi z q, ç y, y J, font d'ailleurs corps avec le mot qu'elles déterminent. Cette circonstance a conduit les grammairiens arméniens à distinguer des cas qui n'ont pas d'existence grammaticale; ainsi un narratif qui est en réalité un ablatif avec préposition 42, ou un circonférentiel դրանիւ, qui est en réalité un instrumental avec cette même préposition q z. Les seuls cas dont il y ait lieu de tenir compte ici sont ceux qui sont caractérisés par des formes propres de la flexion nominale.

Toutesois les prépositions arméniennes ont pris un caractère un peu dissérent des prépositions des autres langues, comme le montre la répétition qui a lieu dans certains cas: la préposition placée devant un substantif est sujette à être répétée devant une détermination de ce substantif. La répétition est de règle avec la forme longue du démonstratif placée après le substantif, ainsi L. 11, 1, ετος ωι πιρούν ετος ωρυπορή κέν ταις ήμεραις έχείναις». Par ailleurs, elle est facultative et sert à insister sur un lien qui, autrement, ne serait pas assez marqué: L. xxII, 3, 1 8 n. q. w 1 4 σρε με με το καλούμενον Ισκαριώ-Tnv»; L. 1, 4, գի ծանիցես պրանիցն որոց աչակերտեցար զՃչվար-····· βριτ « ίνα επιγνώς σερί ων κατηχήθης λόγων την άσφάλειανη; L. 11, 6, ημητρίο μερ ημοιηρωίνμη «τον υίον αὐτης τον σρωτότοχον»; L. 11, 19, ημιθειιμή ημωίου ημησουρί « σάντα τά βήματα ταύτα»; L. III, 16, դայ զաևրագոյն քան գիս, զորոյ չեմ μω ωμών μωπίως ημωι τομι «ξρχεται ο ίσχυροτερος μου, οδ ούχ είμι ίχανος λύσαι τον ίμαντα των ύποδημάτων αὐτοῦ». La répétition des prépositions fournit un moyen élégant d'exprimer ce que le français indique par «celui», ainsi Elisée (édit. Venise, 1838), p. 8, l. 1 : ենաա յաշխարհն Հայոց և ի վրացն և յլկուանից «il est arrivé dans le pays des Arméniens, dans celui des Géorgiens et dans celui des Albanais»: la reprise de / suffit pour rappeler le mot way burgs. — On rencontre hors de l'arménien des cas de répétition de la préposition, ainsi en zend, Yasna, 1x, 1: hāvanīm ā ratūm ā "au moment du ratu hāvanya" (cf. Bartholomæ, Altiranisches wörterbuch, sous le mot a), et en ombrien, tabl. VI a 46: ocrem Fisiem «in monte Fisio» (cf. von Planta, Gramm. d. osk. umbr. dial., II, 441), mais nulle part la répétition des prépositions n'est aussi fréquente, ni n'a un rôle aussi nettement défini qu'en arménien.

En arménien moderne, ces prépositions ont à peu près entièrement disparu (cf. Karst, Hist. gramm. d. Kilikischarm., \$312); un cas qui, en arménien ancien, était constamment précédé d'une préposition, l'ablatif, s'emploie maintenant seul; la forme casuelle a donc pris une valeur plus grande que celle qu'on observe dans les plus anciennes langues indo-européennes: le védique et le grec ancien; ceci tient sans doute à ce que ce cas est exprimé en arménien moderne d'une manière très claire par une désinence toujours la même aux deux nombres et dans toutes les flexions, -t en arménien occidental, -tg en arménien oriental.

D'une manière générale, la très forte signification des divers cas en arménien moderne tient évidemment à la présence d'une marque à peu près constante pour chacun, et surtout au fait que, le pluriel ayant son signe propre, -Lp- ou -LLp-, les cas ont en principe la même désinence au singulier et au pluriel. Dès lors la marque du cas se trouvait avoir le même caractère de constance et de clarté qu'une préposition. Et ce fait est d'autant plus significatif que les démonstratifs, possessifs et adjectifs

quelconques qui précèdent le substantif demeurent rigoureusement invariables; le cas est marqué une seule sois pour tout le groupe : on dit win the purpuration « de cette grande ville » avec -t indiquant l'ablatif, exactement comme de figure une seule sois dans la traduction française. La flexion arménienne moderne a donc dévié d'une manière essentielle du type indo-européen, et, bien qu'étant la continuation directe de la flexion indo-européenne, elle représente un type linguistique tout autre, dont la ressemblance avec le type caucasique du Sud est frappante.

Le nominatif n'appelle aucune observation : il a conservé sans

changement les emplois indo-européens.

## GÉNITIF.

Le génitif indo-européen avait deux fonctions assez distinctes: c'est le cas auquel est mis le complément d'un substantif, et c'est celui qui indique le tout dont on prend une partie; on peut distinguer ainsi le génitif adnominal et le génitif partitif. Or, si l'emploi adnominal a subsisté en arménien, l'emploi partitif a au contraire à peu près entièrement disparu. Les tours comme L. v. 3, hill humaning « els en ton wholwn, ou ibid., 17, h fanis ພາລາຂອງ « ຂັນ μιᾶ τῶν ἡμερῶν » sont exceptionnels et suspects d'être ralqués du grec. Et ailleurs en effet le génitif est remplacé par l'ablatif avec 🖡 ainsi Mt. xxv, 40, միում լեղբարցա յայսոցիկ « էթ՝ το των των άδελφωνη, ou ibid., xxvi, 14, de με με μποιωνωίτερο « els των δώδεκα, ou ibid., 51, if nite jujuguint np... «els των...». ou L. 1, 16, պրապրումն յորդուրցն խորայելի « աշλλούς τών υίων Ισραήλη, etc. Par suite, on ne saurait s'attendre à trouver en arménien aucun des emplois du génitif indo-européen qui se rattachent au génitif partitif: c'est dire qu'on ne rencontre aucun génitif servant de complément à un verbe comme il y en a tant en indo-iranien, en grec, en slave, en baltique, etc. Le génitif est devenu un cas purement adnominal; c'est la plus grave des restrictions d'emploi qu'ait subies une forme casuelle indo-européenne en arménien.

En revanche, toute la variété des emplois du génitif adnominal s'est maintenue : le génitif marque uniquement le fait qu'un substantif détermine un autre substantif, et le sens particulier ne ressort que de la signification propre des deux substantifs et du contexte; ainsi, L. 1, 5, 4 fiu tinque « sa femme », withele tinque « τὸ δυομα αὐτῆς»; L. 11, 44, wente they saitumque « πμέρας δόδυ»; Gen. xxiv, 53 = Ex. 111, 22, withele neutro to the wither pour aport apyupà καὶ χρυσᾶ», etc. Un même substantif peut fort bien recevoir deux compléments au génitif, exprimant chacun

une relation différente, ainsi L. 11, 2, p դատաւորու թեան ասորւոց Τρερβάλειμη «ήγεμονεύοντος της Συρίας Κυρηνίου», οù l'un des génitifs exprime ce qu'indiquerait le sujet d'un verbe supposé n manus apti, et l'autre, ce qu'indiquerait le complément. Le génitif servant de prédicat n'est qu'une extension, déjà indo-européenne, de l'usage précédent, ainsi dans L. vi, 32, g'hu, junps 4 Δέρ « τοία ύμιν χάρις έσλίν; »; L. VIII, 28, ηρ' μισι μα μα «τί έμοι χαι σοί;»; L. VII, 41, երկու պարտապանը եին ուրումե φηρωμακη κούο χρεοφειλέται ήσαν δανισί τινίη; L. VIII, 18. վ կայեմ վամե Նորա` եթե գործըն իւր չարութեան են « μαρτυρώ անρὶ αὐτοῦ ὅτι τὰ ἔργα αὐτοῦ σονηρά ἐσθιν». — L. XVII, 27, Αμώμημ առևեր և արանց լիներ «έγάμουν, έγαμίζοντο»; et c'est encore un véritable prédicat que celui qui indique le prix dans Mt., x, 29, երկու Χιιχηπιίμε η ωίτημ θηνή վωχωνιβίο «δύο σθρουθία άσσαρίου σωλείται». - L'infinitif, étant un substantif régulièrement décliné, admet un complément au génitif, qui vaut le sujet d'une proposition à forme personnelle, ainsi L., 1, 8, p emsainquitaile

τιπριμικέν τῷ ἱερατεύειν αὐτόν».

Le génitif n'est en général accompagné d'aucune des prépositions proprement dites, telles que p, g, q, pum. Toutefois pun. avec le génitif signifie «à la place de»: III Rois, xxII, 51, թագաւորեաց <u>Զովլամ որդի նորա ընդ նորա «έδασίλευσεν Ιωράμ</u> υίδε αύτου άντ' αύτου η; Mt. v, 38, ωξι ρίες ωξωίε և ωσωλι ρίες ωωωνίωυ «δφθαλμόν άντι δφθαλμού και δδόντα άντι δδόντος»; Mt. xvII, 26, տացես նոցա ընդ իմ և ընդ քո «δδε αύτοῖε άντὶ έμοῦ καὶ σοῦ»; on voit que le génitif arménien répond ici à un génitif grec; le skr. ánti est un pur adverbe (Delbrück, Vergl. synt., I. p. 740): cet emploi de ren avec le génitif est l'un des témoignages qui appuient le plus fortement le rapprochement de plug. et du grec dutt, etc. (cf. ci-dessous, p. 429). Le génitif avec pluq. était d'ailleurs si peu conforme à l'ensemble de l'usage arménien qu'on trouve dans le même sens le datif (ou le locatif?): Mt. xvi, 26, գի և տացէ մարդ փրկանո ընդ անձին իւրում «τί δώσει ά»θρωπος ανταλλαγμα της ψυχης αὐτοῦ; »; mais d'autre part on lit en un autre sens l'emploi suivant du génitif (ou datif?): L. v, 36, μίνη ζίνη εμβωμωίνη «τῷ σαλαιῷ οὐ συμφωνήσει». On lit aussi: L. xxII, 19: ωπ βιλη βρωσωμβ «είς την έμην αναμνησιν» (et de même I Cor. x1, 24, 25), emploi très embarrassant et obscur.

Le génitif est au contraire de règle avec toutes les locutions prépositionnelles créées en arménien même et qui sont des formes de substantifs fixées, ainsi 16 m « après » (littéralement « sur la trace den), L. v, 27, μενα μήπηρος αμετά ταῦτα η ; ρ 46,9 « εu milieu den, afire aprèsn, duri a cause den, memmen ahors

den, unugh «devant», h ψεμως «sur, contre» (noter L. xxi, 10: unq σωη η ψεμως «έθνος έπ' έθνος»), unulug «sans», etc. Aujourd'hui encore, le génitif est régulièrement conservé dans ce type d'emploi, ainsi: arm. occ. η μιωινώς Αφ «dans la poche».

L'arménien n'a pas de cas absolu à proprement parler; là où le grec a le génitif absolu, il emploie des propositions subordonnées; ainsi : L. v11 , 24 , և իրրև գնացին Հրեշտակը ՅովՀաննու, μημικ μικική «άπελθοντων δε των άγγελων Ιωάννου, ήρξατο λέγεινη; ou L. VIII, 23, & Affing a. truncle fit h party to diacon " The όντων δὲ αὐτῶν ἀΦύπνωσεν». En revanche on lit le génitif en regard du nominatif grec dans des tours tels que ceux-ci: L. viii, 54, հ. Նորա Հանեալ գամենեսին արտաքս, կալաւ գձեռանէ նորա «αὐτὸς δε εκβαλών έξω σσάντας και κρατήσας...»; L. VIII, 7. և ընդ նակես բուսեալ փչոցն՝ հեղմուցին գնա «xal συν Φυείσαι ai ακανθαι απέπνιξαν αὐτό»; il est malaisé de voir pourquoi le génitif se trouve ici, alors que le nominatif figure dans d'autres phrases exactement pareilles: L. VII, 20, #46-will war him weels ωμεί « σαραγενόμενοι δε σρός αὐτὸν οι άνδρες είπαν»; L. VIII, 33, κιμως ημερού μωπικεί ιδικού ο μπορωθίο κεξελθόντα δε τά δαιμόνια ἀπὸ τοῦ ἀνθρώπου εἰσῆλθον els τοὺς χοίρους». Cet emploi singulier du génitif ne saurait être séparé du tour impersonnel du type L. 11, 26, to require spendide until a vait reçu le décret, étudié dans ces Mémoires, XI, 385; voir une tentative d'explication dans A. Meillet, Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique, \$ 98, p. 97. — Ces emplois curieux ont disparu de l'arménien moderne.

Le génitif n'est pas complément d'un adjectif; toutesois on lit avec upsuip « digne»: L. x, 7, upsuip t d'unio duple. p.p. « άξιος ο έργάτης τοῦ μισθοῦ αὐτοῦ», en regard du datif: Mt. x, 10, upsuip t δ' μισθοῦ μισθοῦ μισθοῦ κάτοῦ», en regard du datif: Mt. x, τροφῆς αὐτοῦ»; le génitif rappelle immédiatement le génitif gree avec άξιος et le génitif latin avec dignus; la substitution du datif au génitif qu'on observe dans l'exemple cité montre bien à quel

point ce génitif semblait anomal en arménien.

Un autre emploi tout à fait isolé est celui du génitif répété des noms exprimant le temps: L. 11, 41, 4 εμβωρξι διωτηχέν τημω ωθρ με με με με παλ έπορεύοντο οἱ γονεῖς αὐτοῦ κατὶ ετος εἰς ἰερουσαλήμη. Comme, dans ces expressions, il ne figure aucun mot à flexion de démonstratif, on ne saurait affirmer qu'il s'agisse du génitif: les substantifs n'ont, on le sait, qu'une scule et même forme pour le datif et le génitif; or, d'autre part, la seule langue indo-européenne qui, d'après M. Delbrück, Vergl. synt., III, p. 142 et suiv., semble présenter ce tour, l'indo-iranien, a le locatif: skr. māsímāsi «chaque mois», dharahaḥ «chaque jour»; le génitif: vástorvastoh «chaque matin», ou exception-

nellement le datif : divédive «chaque jour» (à côté du locatif dyavidyavi, qui, pour ce mot, est beaucoup moins ordinaire); on a souvent contesté que divédive soit un datif (voir en dernier lieu Delbrück, Vergl. synt., I. p. 303, et la note), mais un locatif divé n'existe nulle part ailleurs, et divé est le datif ordinaire de dyauh. Comme on trouve water, water, «chaque mois» (par exemple l Paralipom., xxvII, 1), qui peut être datif ou génitif, mais non locatif, le choix semble devoir être circonscrit en arménien entre le génitif et le datif, mais on ne voit pas le moyen de décider entre les deux, puisque la comparaison même du sanskrit laisse subsister les deux possibilités. — Les répétitions de mots de ce type jouent un grand rôle en arménien, comme en sanskrit védique, ainsi: L. vIII, 4, pum punquema punquema «κατά σόλιν»; L. x, 1, ωκωρέως ψίποω Ερήπει Ερήπει «άπεσ ειλεν αύτους άνα δύο »; L. XXI, 11: μ ωτημι ωτημι «κατά τόmous, et elles se sont maintenues jusqu'en arménien moderne : 4mph 4mph "goutte par goutte", etc.

### DATIF.

Les exemples suivants, pris presque au hasard, montreront la souplesse et la variété des emplois du datif qui tous se ramenent sans dishculté au sens général du cas : L. 1, 2, nguytu யாயிருக்குள் சிர «xabàs குapébogav நியிரு; ibid., 11, காக்டக்குயா τιστα «ἄΦθη αὐτῷ»; ibid., 13. 4μι ρα δτισμ ελ η αρη μ κ ή γυνή σου γεννήσει υίον σοι»; ibid., 27, ξημι μωκικη εως ωπίκ « σαρθένον έμνησιευμένην ανδρί»; ibid., 49, ωρωρ βιλ Δεδωσίδυ «έποίησεν μοι μεγάλα»; ibid., 68 , յայց ել մեկ և արար փրկու Թիւն ժողովրդ եաև μι μπι. σ « έπεσκέψατο και έποίησεν λύτρωσιν τῷ λαῷ αὐτοῦ »; ibid., 73, զերդումն գոր երդուաւ Էբրահամու հաւր մերում «δρχον δν ώμοσεν σρός Αβραάμ τον σατέρα ήμων»; 11, 12, 4 ωρι τις ωτιωή Δί η «χαὶ τοῦτο ύμῖν τὸ σημεῖον »; ibid., 1 li, φωπ. μ ] μυπικ δη « δόξα  $\Theta$ εῷη; ibid., 15, tegalg alt q «ἐγνώρισεν ἡμῖνη; L. VII, q, ap  $L_p$ ົນມີເມ ພູພພກາເ ພຊະພັນ ຕໍ່ວິຣ ກິ່ນ ແບ້ງ ຄັ້ນງ ເມືອດ ; Mt. XXVII, 31, ພຊະກະເຊກັນ "ισίω ηριρ ζωίνη Εράλι « ένέδυσαν αύτον τὰ Ιμάτια αύτοῦ»; L. 1x, 35, η είναι με εινηπείες καὐτοῦ ἀχούετε » (c'est-à-dire «écoutez-le en vue de lui obéir, cf. Delbrück, Vergl. synt., I, \$ 132), etc.

Dans les diverses langues, le datif se trouve rarement construit avec une préposition; l'arménien n'a qu'une seule préposition qui puisse être suivie du datif, c'est pum « suivant, selon », et, en ce sens, pum répond exactement au v. sl. po avec le datif: L. 11, 24, pum mumgh [η] μ « κατὰ τὸ εἰρημένον », cf. v. sl. po recenumu; ibid., 39, pum με μβιωσία βλεμπία « κατὰ τὸν νόμον κυρίου », cf. v. sl. po zakonu gospodinju; IV. 16, pum un an an an an an an archive firm la part τὸ εἰωθὸς αὐτῷ», cf. v. sl. po obyčaju svojemu. Sur pun, cf. l'exemple douteux cité p. 411.

Comme dans les autres langues, le datif sert régulièrement de complément à certains verbes: le sens du cas est au fond toujours le même, mais l'usage est fixé, au lieu que les verbes précédemment cités peuvent être accompagnés de cas autres que le datif, en particulier de l'accusatif. On a ainsi, avec Jumb, "nuire". L. 18, 35, ης βίες εξτιωνικώς τιδω «μηδέν βλάψαν αὐτόν» (cf. lat. nocere alicui); avec munule commander avec force, L. 1x, 43. πωπωλεως ωμπηδι μηδημ «έπετίμησεν τῷ συνεύματι τῷ ἀκαθάρτω». (cf. v. sl. zaprěti duchovi nečistumu); wazwytanny ke «guider». L. vi. 39. Μθο μωρής τ' μηρ ματρί ωπωθυση τις κμήτι δύναται τυφλός τυφλον δδηγείν; »; ωρρές « dominer», Ps. xvIII, 14, ωщω Pt », ωρρωιηθώ βωλ «ἐὰν μή μου κατακυριεύσωσι»; de même κιρω "dominer", I Cor. vii, 4, 4/2 diapiting permed no holet "if your τοῦ ίδίου σώματος οὐκ έξουσιάζει» (cf. Delbrück, Vergl. synt. \$ 133); Հեացանդել «se soumettre à» (et aussi l'adjectif *Տեացահց* ສ soumis à ກ), L. VIII, 25, ຽນພງພຽງ ຄົນ ແຕ່ພ ແບກແຂວບ່ວຍຕະນາ ແຕ່ກຸລິສ (cf. Delbrück, l. c., \$ 132); Swilliam (croire, J. 17, 21. Sun mumu fil « wiolevé por ; whom , «se conformer à », L. 1x, 41. ωδιτωμημε d' aleq « ἀνέξομαι ύμῶν»; δισώνες « ressembler à », Μί.. XVIII, 93, Խմանեցաւ . . . առն Թագաւորի «ώμοιώθη . . . ἀνθρώπφ βασιλείτη, et l'adjectif reside « semblable à », L. vii, 3 i , « L'a pyth Նոնմիսաույցը . Նոհան են մանկաւոյ «Շնու թնան» Ծևուու; Եևուոն բնատ waidiois, cf. lat. similis alicui; avec կարաւտահայ «avoir besoin den, L. XXII, 35, Apple furnichinguize fifte a un tivos volephoate; "; avec guishubung « désirer », Deutéron., xxi, 11, guibhungha boin « ενθυμηθής αυτής»; η η η η είνοι pitié», L. xvi, 24. η η η η είνου μιλ « ελέησου με» (sur ces derniers exemples, cf. Delbrück, l. c.. \$ 131). Il serait intéressant, au point de vue de la grammaire arménienne, de relever tous les verbes qui se construisent ainsi régulièrement avec le datif, mais cette étude ne serait pas à sa place ici.

Comme le génitif, le datif peut servir de prédicat, ainsi L. 1, 26, εμημερ ..... πρητ. Γ ωίνητω Ερ ημαμρερ « σόλιν ..... Η ἔνομα Ναζαρέθ» (cf. Delbrück, l. c., § 135).

Il n'y a pas de datif complément d'un substantif; là même où le gree aurait pu suggérer cet emploi, il est évité, ainsi L. 1, 5,

κέγενετο ... . lepeús τις ... . καὶ γυνὰ αὐτῷ ἐκ τῶν Δυγατέρων Ααρών». Cet usage du datif, dont on trouvera de nombreux exemples chez Delbrück, l. c., \$ 146, se rattache assez aisément à la valeur générale du cas, mais il y a de grandes chances pour que, là où il se présente en fait, il soit une simple conséquence de l'existence d'une forme atone commune au génitif et au datif dans le pronoun personnel: skr. me, te, v. sl. mi, ti, si, gr. μοι, τοι, Foi. L'arménien, qui n'a pas trace de cette forme atone, n'a pas non plus de datif adnominal.

Dans la mesure où l'arménien a des propositions infinitives, le sujet de ces propositions est ordinairement au datif, ainsi J. 111, Q, ηρω ρη Δωρθρωρη Δ΄ μελές « σως δύναται ταῦτα γενέσθαι; »; J. X7111, 14, μως & ωπω βρακα Δεπωίνες «συμφέρει ένα άνθρωπον άποθανείνη; L. XIX, 14, ոչ կաժիմը Թադաւորել դմա κού θελομεν τούτον βασιλεύσαι» (l'accusatif, ibid., 27, mp not hundle fin afin μωτωιαρει «τούς μη θελήσαντάς με βασιλεῦσαι», est suspect d'èlre ուս hellénisme); L. x1, 1, ուսա մեպ յաղաւ Թո կալ, որպես Յով Հանωζω πειιημη ωχωψε ητοιομόν με η καθώς δίδαξον ήμας στροσεύχεσθαι καθώς καὶ Ιωάννης εδίδαξεν τοὺς μαθητὰς αὐτοῦ »; dans ce dernier exemple les datifs de et wzwiftenwag doivent passer pour les sujets de propositions infinitives, car neuneguleby se construit avec l'accusatif. Originairement, le datif n'était sans doute employé que là où il était justifié par le sens, ainsi dans pur t value « il est bon pour lui», mais il s'est créé un véritable type de propositions infinitives avec sujet au datif. Le slave présente, on le sait, un emploi tout pareil du datif, par exemple: L. vi, 6: 4744 ... dinuble γ holin « έγένετο είσελθείν αύτον», cf. v. sl. bystů . . . viniti jemu; mais l'emploi résulte dans les deux langues d'un développement indépendant, d'ailleurs aisé à expliquer, et qui n'appelle aucune observation; en effet l'infinitif est une forme récente dans les diverses langues indo-européennes où il existe, et, par suite, la proposition infinitive est une création assurément postérieure à l'époque indo-européenne. C'est ce qui fait qu'elle a des aspects différents suivant les langues.

#### ABLATIF.

L'ablatif a souvent une forme commune avec d'autres cas : au pluriel, il ne se distingue jamais du datif et du génitif; au singulier, il a une forme propre dans toutes les flexions. sauf les thèmes en -n-. Il est presque constamment précédé d'une préposition: d'ordinaire  $p_{n,J}$ , parfois  $q_{n,J}$ , et, dans quelques cas particuliers  $p_{n,J}$ , et pum. L'ablatif sans préposition n'a sub-

sisté que dans quelques tours, dont les principaux sont les deux suivants:

- 1° Devant & suivi du même substantif à l'accusatif :
- L. x, 7, Il finships with the man " " " p) perabalvere et oixlas els oixlavn;
- L. 1, 50, wqqwg jwqqu «eis yeveas xai yeveas» (litt. -de génération en génération»).
- 2° Quand il s'agit d'un pronom personnel employé avec valeur réfléchie:
- J. xix, 6, առեջ զդա ի ձեզ, և ձեղէն Հաներ ի խաչ «prenez-le, et, vous-mêmes, crucifiez-le».

Elisée (édit. Venise, 1838), p. 50, l. 20, bu frattu uzur p mbuh

«je l'ai vu par moi-même de mes yeux».

Avec ρόη, on ne rencontre l'ablatif qu'au sens de «du côté de»: Mc xvi, 5, rumte ρίνη ωριξ ξηημίνης «il était assis du côté droit»; Mt. xxv, 41, πρ ρίνη ωζεξελ ερέν «ceux qui sont à gauche». — Avec ρινω, les exemples sont aussi limités à un seul tour: Il Pierre, 11, 8, ωι ρ ρινω ωι με «ήμεραν εξήμερα»; Eznik, 1v, 1 (p. 246), ερ ρινω ερεξ «l'un après l'autre». — Avec q, les exemples sont plus nombreux, sans être variés; le sens est d'ordinaire «au sujet de»: L. 11, 38, ρινιιτρ φυδινός «έλαλει σερλ αὐτοῦ» (pour l'ablatif, cf. lat. de avec l'ablatif et gr. σερλ αντοῦν (pour l'ablatif, cf. lat. de avec l'ablatif et gr. σερλ αντοῦν (pour l'ablatif, cf. lat. de avec l'ablatif et gr. σερλ αντοῦν (pour l'ablatif, cf. lat. de avec l'ablatif et gr. σερλ αντοῦν (pour l'ablatif, cf. lat. de avec l'ablatif et gr. σερλ αντοῦν (pour l'ablatif); on trouve aussi L. viii, 54, ξωρινι φιδικοῦν το μολογεῖτο αὐτοῦν, et L. 11, 38, φηςωνωρρ φωνωνων «ἀνθων μολογεῖτο τῷ Θερῦν.

Normalement, l'ablatif est précédé de la préposition A, là même où d'autres langues ont l'ablatif sans préposition. Exemples de l'ablatif avec 🗗 indiquant le point de départ au sens propre : L. 1, 38, 4 wag / radiubly ζριβοριαμία κάπηλθεν άπ' αὐτης ὁ άγγεdos»; L. 1, 15, անդատին յորովայնե մասը իւրոյ «έτι έκ κοιdias μητρός αὐτοῦ»; L. 1, 2, β υկγρωίις «ἀπ' ἀρχής»; L. 1, 35, «ρ διιωθιέτησε է μετι «τὸ γεννώμενον έκ σοῦ»; et, avec des adverbes. L. 18, 13, μ μως ω μως μ υπώνης «ἀπέσλη ἀπ'αὐτοῦ»; L. 111, 6, ης βως μωρή ζωπή ζη ή ιπωωίζω «ού μαχράν ἀπέχοντος ἀπό τῆς οίxlasn; L. v, 3, h http.e.i h guidaelt κάπο της yηςn. Entre beaucoup d'emplois intéressants de l'ablatif avec &, tous dérivés naturellement de la valeur générale de ce cas, on notera les suivants: complément d'un verbe passif quand il s'agit d'une personne, L. 11, 21, np 4ης by buy ξp h ζpb; multu «τὸ κληθέν ὑπό τοῦ ἀγγέλου» (l'exemple L. vt, 44, իւրաբանչիւր ծառ ի պազոյ իւրակ մանայի a un caractère tout différent, comme le montre l'original grec: « ἔχασθον δένδρον έχ τοῦ Ιδίου χαρποῦ γινώσχεται»); expression

du tout dont on prend une partie, L. 1v, 27, ոչ ուբ ի նոցանե ແ ວບໍ່ວີຂໄຮ ແບ້ງພັນ ກ (cf. lat. nullus ex eis); expression de la cause avec préposition wa., L. viii, 6, wa h չդոյէ υիւ βη «διά τὸ μή ἔχειν lxμάδα »; complément de verbes divers, ainsi: L. vi, 18, ε μρι μιτι η διδωδιζ «ήλθον ακούσαι αύτου»; L. VI, 29, θρωρητηση η υσωυς և ηχωμρίο «και του χιτώνα μη κωλύσης»; L. 1x, 61, ζρωθωρει ρωνεί ρίθις κάποτάξασθαι τοις είς τον οίκον μου»; L. v, 15, ρος μει β ζριώνη πιθευς μιρεώνη « Θεραπεύεσθαι άπὸ των άσθενειών αύτων η; L. VI, 30, ω Μειωριή πρ μίνη ης ή εξε ιπ πι μ « σαντί αίτοῦντί σε δίδου»; L. x, 21, ծածկեցեր դայո յիմաստևոց «ἀπέχρυψας ταύτα ἀπὸ σοφών»; L. XIX, 21, Ερβυβέρ ρεξι «έφοβούμην σε η (le complément de Εμβιζει est régulièrement à l'ablatif, comme celui de skr. bháyate et de v. sl. bojitu se «il craint»); tous ces exemples et les exemples analogues qu'on pourrait citer répondent exactement à ceux de l'ablatif sans préposition qu'énumère M. Delbrück, Vergl. synt., I, \$82 et suiv.

En arménien moderne, où les prépositions ne sont plus employées, l'ablatif apparaît seul et sans préposition; c'est simplement une conséquence de l'élimination générale des prépositions signalée ci-dessus, p. 409, et il ne faudrait pas chercher dans cet emploi un reste de l'ablatif indo-européen libre (cf. A. Mcepiанцъ, Зтоды по арм. діалектологій, II, р. 143 et suiv.). Les exemples suivants de l'arménien occidental montreront à quel point l'ablatif moderne a conservé intacte sa valeur originelle : n. up na tre Հեռանալ «s'éloigner de l'école»; մանուկներէն փառարանուեցաւ «il a été glorifié par les enfants»; איף לי «de nouveau»; אין אין מילין կուցես բանվել «que veux-tu de moi?»; ան օրեն իվեր «depuis ce jour»; «Էկու մի բթեն բոնել «prendre quelqu'un par le nez» (cf. arm. class. ընտ avec l'ablatif); ը. վերջիններէն էր « A. était des derniers, wy 4ngulti «du côté droit»; fuhite ip jupinus «je crains la femme, etc. Pour se rendre compte de l'exacte conservation de l'ablatif, il suffit de rechercher dans la traduction de la Bible en arménien moderne de Constantinople les passages qui correspondent aux passages cités ci-dessus, par ex.: L. xix, 21, 4r վախետայի բեպմէ «je te craignais». — Un emploi tout à fait remarquable est celui de l'ablatif près d'un adjectif pour indiquer le · comparatif: ptqut wetel dt., ou simplement ptqut dt. nplus grand que toin, 4545 web, h "plus d'un"; commun aujourd'hui à tout le domaine arménien, cet usage est absolument inconnu à l'arménien classique, et M. Karst, Hist. gramm. d. Kilikischarm., \$ 436, n'en signale même pas d'exemple au moyen âge : on doit donc admettre que cet emploi indo-européen (v. Delbrück, Vergl. synt., I, \$ 92), après avoir disparu en arménien, y a été restauré, ce qui montre qu'il sort naturellement de la valeur propre de l'ablatif. Comme l'ablatif sans préposition, ce n'est pas la

conservation d'un état très ancien, mais une innovation, fort remarquable d'ailleurs.

#### LOCATIF.

Bien qu'il n'ait une forme propre que dans les seuls mots en -i -b, thèmes en -a- -w-, du type teli wtyle, génit. dat. tetwoy wtyle, instr. teleaw wtyle. loc. telwof wtyle. le locatif est en arménien un cas bien distinct de tous les autres, car sa forme est confondue tantôt avec celle de l'accusatif — au singulier dans les thèmes en -o- -w-, dans le mot yle giwl «village» (génit. datif ytyle, loc. yle, ainsi f depula ple, « dans notre village», Eznik, 1, 25), et dans les pronoms personnels; au pluriel dans tous les noms —, tantôt avec celle du datif — au singulier, dans tous les noms réguliers autres que les thèmes en -o- -w- et cette opposition suffit à marquer précisément le locatif: pour établir que, dans une phrase donnée, un datif-locatif est bien un locatif et non un datif, il sussit de montrer que, dans le même tour, la forme d'accusalis-locatif est employée consormément au principe de la répartition posé ci-dessus.

Le locatif ne se rencontre jamais sans préposition, et la préposition qui le précède est le plus souvent i p; son emploi est exactement le même que celui du même cas en indo-iranien et en baltique, c'est-à-dire qu'il sert à indiquer le lieu ou le temps où une chose se fait, avec les sens figurés qui se rattachent à ce

sens général :

L. 11, 8, ζαιζικο μέτι η φιρωνής ημήριη μασμεθείας ε ποιμένες πσαν έν τῆ χώρα τῆ αὐτῆ ἀγραυλοῦντες»; L. 1, 79, μεμιμε αραγή η μασμερι ζαικό το κάτι (ράναι τοῖς ἐν σκότει καὶ σκιά Θανάτου καθημένιος»; L. χ. 13, γ μαρμε το καθημένιος καὶ σποδῷ καθήμενοι» (μαρμα et είπμης sont thèmes en -0-, -α-); L. 111, 1, μημε .... η μαρμα ων κέγενετο .... ἐν τῆ ἐρήμω» (locatif avec l'adverbe μέτη, servant d'article); L. 1ν, 2. λ ας μέτρ λ ας μαρμ η μαρμαμές κούκ ἔφαγεν οὐδὲ ἔπιεν ἐν ταῖς ἡμέραις ἐκείναις»; mais ibid., 16, μείτι ... η μαρμαμένει μαρμαμένει κείσῆλθεν ... ἐν τῆ ἡμέρα τῶν σαδδάτων εἰς τὴν συναγωγήν»; L. ν11, 25, αρ γ Αμφτρίο τρικό το τη μετικοί εν ἰματισμῷ ἐνδόξω καὶ τρυφῆ ὑπάρχοντες».

L. 1, 26, 30 set the Hydroger was a key το μην το έκτο απεσίαλη»; on notera que white wie est la forme ordinairement comployée au locatif; le génitif-datif de whe est parfois whiteh, mais plus ordinairement which (voir la revue Banasêr, I, 144 et suiv.).

L. Ι, 14, μωσηκ. Δε | δύνη των διαρω βιδια ωυηθέν « ΕΙΟλλοί επί τῆ γενέσει αὐτοῦ χαρήσονται».

L. 11, 42, չերաել նացայի թրուսացեմ բատ սովորա Թևան տաշենա

4 hampt que ac pou le manu un plu, iliung βfuncu siniunchi ... « ἀναβαινόντων αὐτῶν κατὰ τὸ ἔθος τῆς ἐορτῆς, καὶ τελειωσάντων τὰς ἡμέρας, ἐν τῷ ὑποσθρέφειν αὐτοὺς ὑπέμεινεν Ἰησοῦς ὁ πεαῖς ...»; les infinitifs, qui sont en arménica des substantifs déclinés d'après le type en -o- (c'est-à-dire comme que ) sont ici au locatif; ce tour est tout à fait usuel.

Mais on trouve aussi le locatif avec d'autres prépositions : avec un au sens de «près de » dans les exemples tels que :

Gen. xIII, 18, ετιωμεμως «κατώκησε σαρά την δρύν».

L. 1, 56, ε μω η η ωρρωσων το « έμεινε Μαριάμ σύν αὐτην; ου L. ν, 1, μωρ ων καμέρι « ην έσθως καρά την λίμνην»; et L. νιι, 38, μωρ με ων καρά τους κόδας αὐτοῦν.

et avec ging au sens de « avec » (anciennement « près de ») dans des exemples tels que:

J. x, 6, full the boun  $\alpha$  élales autois, et J.  $x_{11}$ , 29: full the  $\alpha$  cut  $\alpha$  leal  $\alpha$  lead  $\alpha$  autois  $\alpha$  elales  $\alpha$ .

L. 1, 58, Δεδ ωρωρ Stp ησησησίστε βιλί με μυτ υδω, ε βισηωρβισ το έλεος αὐτοῦ μετ αὐτῆς, καὶ συνέχαιρον αὐτῆς; et ibid., 72: ωπωτ ησημοίστε βικ μυτ 4μμα θη « σοιῆ σαι έλεος μετὰ τῶν σατέρων ήμῶν».

L. 11, 36, με μετά ανδρός η.

L. 11, 46: ωπιτη τως τως τως καθιζόμενον εν μέσφ των διδασκαλων».

C'est aussi un locatif qu'on trouve dans l'emploi isolé suivant avec q :

L. IV, 11, η ερεμε ζωρητα εχωρή ερωίν επ « μπ σοτε σροσκόψης σρός λίθον τὸν σόδα σου».

L. x1, 53, quadiun the supplied in a ils étaient frappés de honten; car on lit que unit supplied a frapper contre terren, par exemple Élisée, p. 54, l. 9 (édit. Venise, 1838), et que sert de locatif à que mon a soln, bien que ce mot fasse que unin, au génitif-ablatif (cf. p shop de punc en regard de p st. 9);

On doit de même supposer un locatif avec μων «selon» dans:

Μt. xvi, 27, ζωννητιμής με μων μυτικής μου φορώνος εκάσθο κατά την πράξιν αὐτοῦ».

On voit mal pour quoi les noms de lieux en -m transcrits du grec ont un locatif singulier identique à leur accusatif, alors que leur génitif-datif singulier est en -μ; ainsi L. x, 13, † Stuppe & μ Πρη εξινή του καὶ Σιδῶνιν (cf. le datif Speremp, ibid., 14); Mt. 11, 19, ερεεξη βρημωνια «Φαίνεται . . . . . ἐν Αἰγύπτων. Il n'en est pas de même pour les noms de personnes, car on lit: Act. xv, 25, μια υρρεγμα αλρ' μίας βρωπιωρων & μίας η τουν τοις άγαπητοῖς ήμῶν Βαρνάδα καὶ Παύλων.

Dans les dialectes orientaux, c'est-à-dire dans ceux qui sont

voisins de la région où sont parlées les langues caucasiques du Sud à riche flexion casuelle, le locatif a reçu la marque propre et constante qui lui manquait en arménien classique; la désinence est -nul, empruntée aux démonstratifs, aux interrogatifs et indéfinis et à quelques adjectifs. Le mot v. arm. # «un » a pour génitif spon et pour datif spon ou spon , mais spon ne sert pas ordinairement de locatif — du moins dans la traduction de l'Evangile, car on lit chez Elisée, II (édit. Johannisean, p. 42; édit. Venise, 1838, p. 34) *ի միոց վայրի* —, et par suite *ֆում* semblait en une certaine mesure caractériser le datif-locatif. Aussi. dès l'arménien classique le plus rigoureux, celui de la traduction été transportée au locatif d'un petit groupe d'adjectifs dont la flexion est en -w-, les ordinaux en -npg.: lorsque l'ordinal en -npg suit son substantif au locatif, il a son locatif normal en -4: L. 1, 59, μωτητή ητ θερηρημή « έν τῆ ήμερα τῆ δγδόη», mais lorsqu'il précède et qu'il devrait, suivant la règle générale, n'être pas néchi (ce qui arrive en esset, J. 18, 52, jk. Pubpapa Jamine «ώραν εβδόμην»), il a parfois d'après ωπωρρω « premier», génit. wamping, dat.-loc. wampined, un locatif en -ned, ainsi Mt. xiv. 25: h suppoper and applicant a tetapth Quianin. Le locatif en -all est déjà employé normalement avec des substantifs quelconques dans la langue spéciale des anciennes traductions philosophiques, concurrement avec un locatif en -mo qui n'a pas survécu. — Les dialectes occidentaux expriment la notion du locatif à l'aide de 459 et ont perdu ce cas en tant qu'élément de la flexion, mais, du moins, 45 lui-même est un ancien locatif.

## INSTRUMENTAL.

L'instrumental est, de tous les cas arméniens, le seul qui ne soit jamais confondu avec un autre pour la forme et qui ait toujours une caractéristique propre. Il a conservé d'une manière très nette tous les emplois indo-européens.

Au sens propre d'accompagnement, il est d'ordinaire précisé par une détermination spéciale du sens, comme dans les autres langues; cette détermination est ζωνη τρά placé après le mot déterminé (comme tenus, uersus en latin), ainsi L. 11, 5, Ψωρτ δων ζωνη τρά «σύν Μαριάμ».. Là où le sens est nettement marqué par le contexte, ζωνη τρά peut manquer, ainsi : Με 111, 7, εξήμητω ωχωήτερμωνως μέτριμε κό Ιησούς μετά τῶν μαθητῶν αὐτοῦν; Αct. x, 1, ωρρ δη τρ. .... 2 .... εμητ τοῦ οἰκρ αὐτοῦν; Εlisée, p. 57, l. 2 (édit. Venise, 1838), χωνηνων μημηνίκε μετημένει με μαμριμήτερ, μια ρων με με μαμριμήτερ με μαμριμήτερ, με μαμριμήτερ, με μαμριμήτερ, με μαμριμήτερ με μαμριμήτερ, με μαμριμήτερ με μαμριμήτερ μετρων με μαμριμήτερ με μαμριμήτερ, με μαμριμήτερ με μαμριμήτερ μετρων μ

natici l'emploi étudié par M. Delbrück, Vergl. synt., I, S 104.

L'instrumental sans préposition indique avec quel instrument se fait une action, de quelle manière, par quel moyen, etc., ainsi: L. 1, 3, գ Հետ երթեալ եի ամենայնի Ճշմարտութեամբ (ἀχρι-6வ்s, c'est-à-dire «avec vérité»); L. 1, 18, p'ட டிரியையூற் முயுர «κατά τί γνώσομαι τοῦτο;»; L. 1, 44, μωημη βυδωιη «ἐσκίρτησεν» (il a sauté en se réjouissant); L. 1, 51, ωρωρ φωιραι θ μ. ω μωσμως βιρηψ (έν βραχίονι αύτοῦ «avec son bras»); L. 1, 70, hum ubgune phemiund uppny «διά σθόματος τών άγίων»; L. 1, 75, պայտել գնա սրբուβեամբ և արդարուβեամբ (εν δσιότητι χαί δικαιοσύνη); L. 1, 80, ωδέρ և φωιρωλωμή ζηφική (συεύματι); L. 11, 51, զարդանայր իմաստու Թեամբ և Հասակաւ և չնորհաւը « արջκοπτεν τη σοφία και ηλικία και χάριτι»; L. 111, 16, bu σημοιάσ ηλίη ροπή «έγω μεν ύδατι βαπτίζω υμάς»; L. 14, 4, n, ζωηρι միայն կեզգէ մարդ, այլ ամենայն բանիւ Πստուծոյ «ούχ επ' άρτω μόνω ζήσεται ὁ άνθρωπος»; L. VI, 38, υπήρυ εμφη πρη εμφέρ μοφλουμή 16 η «δ΄ μέτρος μετρείτε αντιμετρηθήσεται ύμίν»; L. VIII, 47, Είμ η πημική «τρέμουσα πλθεν». Ces quelques exemples donnent un aperçu suffisant de l'emploi normal de l'instrumental en arménien. A titre de cas particuliers intéressants, il est utile de signaler l'instrumental de la chose complément d'un verbe passif: L. VIII, 37, ωζρι Μεδωι σωφθωμό βω « Φόβφ μεγάλφ συνείχοντο»; l'instrumental complément des mots qui signifient «emplir» : L. 1, 53, դ քաղըևալը լորյը բարու Թեամե « աջւսասեւայ εξέπλησεν άγαθῶν η;  $\mathbf{L}$ .  $\mathbf{1}$ ,  $\mathbf{67}$ , μυως ζαφική υμμκή «ἐπλήσθη ωνεύματος dy loun; L. v, 26, if byth with κέπλησθησαν φόθουη (cf. Delbrück, Vergl. synt., \$ 114); l'instrumental indiquant le chemin par où l'on passe : Mt. xxi, 32, եկն Քով Հաններ ՃանապարՀա . ιωρη ιωρης β ωτω « ήλθεν Ιωάννης εν όδῷ δικαιοσύνης η (le texte vieux slave a ici aussi, d'après le Marianus : patemi pravedunomu, cf. Delbrück, loc. cit., § 108); l'instrumental indiquant la durée : Act. XIII, 30, beforegue wenepap pundue « 600 étal nuépas αλείους», et aussi J. xII, 1, վեց աւուրբ յառած քան դգատիկն եկն « τρὸ εξ ημερών τοῦ τασχα ηλθεν» (Delbrück, loc. cit., \$ 109); l'instrumental descriptif: Mc v, 4 2 , զարմացան մե ծաև գարմանալեաև ջ « ἐξέσλησαν ἐχσλάσει μεγάλη» (passage suspect d'être calqué sur le grec). On voit qu'il n'y a pas de limites précises entre tous les emplois qui viennent d'être énumérés.

L'instrumental sans préposition peut servir de prédicat, ainsi L. 17, 32, βεβιωτια Εθ Εωιζα Ερ μωτίτι τιπρω « ἐν ἐξουσία ἢν ὁ λόγος αὐτοῦ » (le elave a : sử vlastija bè slovo ego); Ps. xxxviii, 6, μωφαν επ. βερ η μωτικτιμο μι « το αλαισίας εθου τας ήμερας μου »; Rom. 1, 18, απρ. η αχιδιωρωπι βετι ωτιβρωτικι θε ωιζα πιτιβι « τοῦν την ἀληθειαν ἐν

άδικία κατεχόντων»; Rom. viii, 8, πρ σωριώπηθυ 65 Νουπαιδη, Հաձոյ լինել ոչ կարեն ։ Բայց դուբ ոչ էր մարանով , այլ Հոգուսվ «οί έν σαρκὶ όντες Θεῷ ἀρέσαι οὐ δύνανται. Υμεῖς δὲ οὐκ ἐσθὲ έν σαρχὶ ἀλλὰ έν συεύματι»; Eznik, ιν, 8 (édit. Venise, p. 265), կերպարանաւ ըն ասեն գիայն և գմայն, և ոչ Ճչմարտութեամբ «ils disent que la croix et la mort sont des figures et non pas une vérité» (littéralement « en figures et non pas en vérité»). En un sens très général, cet emploi de l'instrumental rappelle l'emploi de l'instrumental prédicat du lituanien et des dialectes slaves du Nord (v. Delbrück, Vergl. synt., 1, \$ 122): le caractère tout à fait différent de ce dernier emploi provient sans doute d'une influence finnoise; en effet il est impossible de ne pas rapprocher des tours baltiques et slaves l'usage fait du translatif sinnois dans Mt. xv, 28, ja hänen tyttärensä tuli sillä hetkellä terveeksi «xal lάθη (littéralement en finnois: «est devenue saine» tuli terveeksi) ή Ουγάτηρ αὐτης ἀπὸ της ώρας exelves, et de l'essif finnois dans Mt. xv. 31, kansa ihmetteli koska he näkivät .... raajarikot terυτικά πτον δηλον θαυμάσαι βλέποντας .... χυλλούς ύγιείς π (voir Miklosich, Vergl. gramm., 1v, 742); et l'on ne saurait voir là une coïncidence fortuite, car l'indo-iranien et l'arménien n'ont pas développé l'emploi de l'instrumental prédicat dans le même sens que le baltique et le slave; en slave même, les dialectes du Sud ignorent presque entièrement cet usage, comme l'a montré M. Jagić, Beitr, z. slav. synt., 1, \$ 29 et suiv., et par suite le vicux slave de l'Évangile n'en a pas d'exemples à proprement parler 1; le Suprasliensis a déjà quelques exemples, mais la langue du texte de ce manuscrit est bien différente de celle de l'Evangile, et dans ce texte même la valeur propre de l'instrumental reste bien visible partout, ainsi: Supr. 293, 9, spitaja bladinica ne vuzuva bladniceją nu ženoją « elle qui était une prostituée, il ne l'a pas appelée (du nom de) prostituée, mais (du nom de) femme. L'instrumental prédicat résulterait donc d'un développement parallèle, mais indépendant, en arménien, en slave du Nord et en lituanien; en slave du Nord et en lituanien, le résultat a été à peu près le même, sans doute parce que des hommes de langue sinnoise mèlés aux hommes de langue slave et de langue lituanienne, et adoptant la langue de ceux-ci, y ont

L'exemple unique de Mc 1x, 43 est suspect par son isolement même, et, en le citant (Vergl. synt., 1, p. 267), M. Delbrück a indiqué certains doutes; la construction de la phrase le rend très discutable, car l'instrumental malemostija fait pendant au datif jimgštju: debrše ti estă malemostija vă životă rimiti. nežodi obě racě jimgštju jiti vă γεοης παλόν έστθυ σε αυλλόν είσελθεῖν εἰς τὴν ζωήν, ἡ τὰς δύο χεῖρας έχοντα ἀπελθεῖν εἰς τὴν γέεννανη; la forme féminine malemostija de l'instrumental suggère l'hypothèse que le sens littéral servit navec vafirmitén, et non pas ministruen.

introduit quelque chose de leur sentiment linguistique; l'arménien, soumis à d'autres influences, présente une évolution toute différente de ce même emploi.

D'une manière générale, l'instrumental n'est employé qu'avec peu de prépositions : en arménien, outre Հանդերմ déjà signalé qui n'est pas une préposition proprement dite, on rencontre seulement : պ , թեղ et առ. Avec l'instrumental , բեղ signifie «sous» : L. vii, 6, չեմ բառական եթե բնդ յարկառ իմով մտանիցես «ovx lxavós είμι ἵνα ύπὸ τὴν σθέγην μου εἰσελθης», cf. lit. àß nevertas esmi kad po māno stógu paeitumbei; Mt. viii, 9, wife de feliumτιπε θ κωνώς «έγω άνθρωπός είμι ύπο έξουσίαν». cl. v. sl. azŭ člověků jesmi podů vladykoja; avec úpa «sous», le védique a encore trace de l'instrumental dans úpa dhármabhih «suivant la règle». - L'instrumental avec q a déjà été étudié dans ces Mémoires, IX, 54; la difficulté phonétique opposée par M. Hübschmann, Arm. gramm., I, p. 446, au rapprochement avec v. sl. za semble pouvoir être résolue par la remarque que , serait l'altération d'un ancien & devant consonne (A. Meillet, Esquisse d'une grammaire comp. de l'arm., \$ 14, 1, p. 16 et suiv.); or le sl. za s'emploie avec l'instrumental. — Enfin un avec l'instrumental signifie « près de » : Mt. xiii, 2, ամենայն ժողովուրդն կայր առ Հովեցերբն « το δίχλος έπι του αίγιαλου είσθηκει»; L. VIII, 5, 4μ μρ ωθήμις μα Διθυμαμηζικό μέν έπεσεν παρά την όδονη; L. IV, 27, ωπ β-ημυτρι δωρφωρτρι κέπὶ Ελισαίου τοῦ στροφήτου» (c.-à-d. «du temps du prophète Élisée»), aucune préposition de la samille de ωρο, ωαρα, ωερι, etc., à laquelle appartient évidemment wa, ne se construit avec l'instrumental en indo-iranien ou en letto-slave; le datif qu'on trouve avec gr. παρα en un sens exactement identique à celui de un avec l'instrumental pourrait représenter un ancien instrumental; en tout cas l'emploi est à rapprocher des emplois locaux signalés par M. Delbrück, Vergl. synt., I, \$ 108.

L'arménien moderne a si bien conservé l'instrumental que l'on y pourrait illustrer tout l'essentiel de l'emploi de la manière la plus claire, ainsi en arménien occidental: que un un product est-il? n; qui un de vêtements n; p'us qui un de quelle couleur est-il? n; que us producte de petits yeux n; usu quand un pour cette raison n; quant le grat u plein de fruit n; du dividuelle « dans le temps (autrefois) n, etc.

#### ACCUSATIF.

En ce qui concerne l'accusatif, on peut dire que l'arménien n'a rien perdu ni rien innové d'essentiel par rapport aux emplois indo-européens.

On met à l'accusatif le complément d'un verbe transitif, ainsi: L. 1, 13, μτι με... δτιμή μετη πρη ή « ή γυνή σου ... γεννήσει υλόν σοι», et naturellement aussi le prédicat qui se rapporte à un accusatif: L. 1, 53, η μετωπιτία ωρτωμένωμη πιτιωρία « πλουτούντας εξαπέσθειλεν κενούς» (la préposition η qu'on trouve ici sera discutée plus bas, p. 425). De plus, un complément qui limite et détermine le sens verbal est mis à l'accusatif, alors même que le verbe est intransitif ou passif: L. 11, 9, κριμένων κριμένη μετιτή «Εφοδήθησαν φόδον μέγαν»; l'emploi n'est pas imité du grec, car des exemples tout pareils se retrouvent dans les textes originaux: Élisée (édit. Venise, 1838), p. 8, l. 4, κριβωί η μη χωίν χωίνωμωρς «aller ce chemin».

L'accusatif marque en indo-iranien le terme d'un mouvement; aucune préposition n'était nécessaire, et cet emploi ne différait pas essentiellement du précédent; l'arménien a toujours en ce sens une préposition: μ «dans», L. 1, 23, գետաց μ տուն μιμ «ἀπῆλθεν εἰς τὸν οἶκον αὐτοῦ»; g «vers», L. 1, 30, ωνέ των «εἶπεν αὐτῆ»; ου ωπ. «vers, à», L. 1, 26, ωπ. ωμ μμων. ... ωπ. μημ «ἀπεσίαλη ... ωρὸς ωαρθένον»; L. 1ν, 43, εξευ εξευ ωπ. των «πλθον ξως αὐτοῦ».

La durée est régulièrement indiquée par l'accusatif: L. 1, 56. b μως ... ωθρω μερω «ἔμεινεν ... μῆνας τρεῖς»; L. ΧΙΙΙ. 8. μας ητω ωρω ων κω «ἄφες αὐτὴν καὶ τοῦτο τὸ ἔτος»; pour l'extension dans l'espace, les exemples sont plus rares et moius clairs. On peut citer peut-être L. 11, ¼4, κηθω μερω ων πιε θης κωνωμωρς «ἦλθον ήμερας ὁδόν». Avec la préposition μως «le long de, à travers», cet emploi est au contraire fréquent: L. 1, 65, μως ωπευωρω μεπωματών ... μωσιαθήν «ἐν δλη τῆ δρεινῆ ... διελαλεῖτο»; L. ΧΙ. 

51, ψηρηνιωθης μους ων τοῦ οἴκου»; de même, avec valeur figurée, 
Μt. ΧΙΧ, 10: κθε ωρημεν βυς ψωσια τῆς γυναικός».

L'accusatif dit de relation est une chose surtout hellénique. et l'arménien n'en a presque pas trace. Le cas du mot ωναιν « nom-dans des tours comme L. 1, 5, μωζωνωμ καθ ωναιν Ωμεμτων « lepeús τις δνόματι Ζαχαρίας » est à part : l'emploi correspondant se retrouve en sanskrit, en iranien et en grec, voir Delbrück, Vergl. synt., I, \$ 185, et en dernier lieu, Foy, I. F., XII, p. 172 et suiv.; il s'agit ici d'un cas tout particulier et qui ne permet aucune conclusion générale. Les adjectifs employés adverbialement, comme dans L. vii, 43, πιηρη η ωναιτιμών, « δρθώς έκρινας » rentrent au fond dans le cas des accusatifs ordinaires : « tu as jugé (un jugement) droit ».

Les exemples suivants d'accusatifs avec q se laissent malaisément ramener à un principe général : Mt. x, 41, que para le la laissent malaisément ramener à un principe général : Mt. x, 41, que para la laissent malaisément ramener à un principe général : Mt. x, 41, que para la laissent malaisément ramener à un principe général : Mt. x, 41, que para la laissent malaisément ramener à un principe général : Mt. x, 41, que para la laisse que la laisse q

υτωριωρέ μων τι τωριωρέ «ὁ δεχόμενος προΦήτην εἰς ὅνομα προΦήτου»; Μι. ΧΙ, 2, ωπω είνως ἡ ձἰκι ως ωψέρωμα ἡ ιρης «πέμνας διὰ τῶν μαθητῶν αὐτοῦ»; L. ΙΧ, 50, ἡ ձἰρ ψης ἡ κ κ ὑπὲρ ὑμῶν ἐστιν»; L. ΧΙ, 17, ωπω τι μωσων μων μων διαμερισθεῖσα ἐΦ' ἐαντήν»; L. Ι, 42, ἡ ձωίν μωρίρ ωπων ψέρως «ἀνεΦώνησεν πραυγή μεγαλη»; Moïse Khor., ΙΙ, 13, ωως μερι είς πια «il dit en sa langue»; cí. le type gr. εἰς δύναμιν, εἰς χαλόν, etc., et lat. mirum in modum.

L'innovation la plus remarquable de l'arménien pour l'accusatif est l'emploi de la préposition 🧸 devant tout accusatif déterminé qui n'est pas déjà précédé d'une autre préposition, c'està-dire devant les pronoms, les noms propres, les substantifs accompagnés de l'article, d'un démonstratif ou d'un possessif, ou ayant simplement une valeur déterminée sans que cette détermination soit marquée par aucun signe; ainsi L. 1, 34, yujp ng η μωτων «ἄνδρα οὐ γινώσκω», la préposition q est employée, et le sens est, pour le traducteur, «je ne connais pas le mâle»; on voit que q apparaît là même où le grec n'a pas d'article; L. 11, 37, պայտեր գրայդ և գրերեկ «λατρεύουσα νύκτα καὶ ήμέραν» (on voit que l'accusatif exprimant le durée admet également l'emploi de 4). Cet emploi de la préposition 4, dont l'origine est assez obscure (cf. ces Mémoires, IX, 53), a pour effet de caractériser l'accusatif, dont la forme se confond au singulier avec celle du nominatif dans tous les noms autres que les pronoms personnels. Mais il est certain qu'il ne s'agit pas ici d'un préfixe q distinct de la préposition, et la valeur de détermination est chose secondaire; après مناسع ou محمل ou ماسم indiquant comparaison, y suivi de l'accusatif est régulièrement employé là même où il n'y a pas la moindre détermination de sens, ainsi L. 1x, 23, ng quy dep աւելի քան պՀինգ նկանակ և պերկուս ձկունս «ούχ είσιν ήμιν σλείον ή άρτοι σέντε και ίχθύες δύο»; L. x, 3, ωκωρευ φάκα μερι η μωπ βω β κ μημηση « ἀποσθέλλω ύμᾶς ώς ἄρνας (des agneaux) έν μέσω λύκων η.

L'arménien moderne a conservé tous les anciens usages de l'accusatif; et, comme les prépositions ont disparu, il se trouve que l'accusatif sans préposition indique le terme du mouvement, ainsi malle quantum « retourner à la maison »; la langue est ainsi revenue à l'usage indo-européen.

#### APPOSITION.

L'apposition joue en arménien un rôle relativement grand, et les exemples suivants méritent quelque attention:

Mt. x, 42, որ արματας τ δηνίτ β φατρομώνου συμοσων του σοτήριον βνα των μικρών τούτων σοτήριον

ψυχροῦπ; aujourd'hui encore ce tour est régulier : arm. occid.

சுமடம் செ தாட்ட «un verre d'eau».

L. VII, 44, gundburgh fibit for a colpapels woods the yuvaixan, littéralement en arménien «s'étant tourné vers la femme, du côtén; la préposition porte à la fois sur 452 et sur

L'Evangile ne présente ce type qu'au nominatif-accusatif, mais

dans l'Ancien Testament, on lit à l'instrumental:

Sagesse, 1, 1, dimiliant θε male uponte « έν άπλοτητι καρδίας»; et souvent à l'ablatif, avec ou sans répétition de la préposition &:

Genèse, VI, 7, μερευως εριες «ἀπὸ προσώπου σεάσης τῆς Yñsn;

Ps. xx, 11, μησητης με είνητημων καπό υίων ανθρώπων»; ou chez les auteurs:

Eznik, 11, 3, *ի մարդ-կանել Հնարողութենել* «de l'art des hommes ».

Elisée (édit. Venise, 1838), p. 48, 6 : " ա ժենայի կողմանց յայես-

րկեն կայաց «de tous les côtés du pays des Arméniens».

Même dans les textes où il apparaît, cet usage n'exclut pas l'emploi du génitif, par exemple Ex. xxv1, 26, f haquitale fançais ъኤ «du côté de la tombe».

## REMARQUES SUR LE PRONOM RELATIP.

Lorsqu'un relatif comme ne signifie « celui qui, ce qui » ( c'està-dire lorsque l'antécédent n'est pas exprimé), il appartient en réalité aux deux propositions qu'il rejoint, ainsi Mt. x, 40. ընդունի զձեց՝ գիս ընդունի «qui vous reçoit me reçoit»; là où. comme dans cet exemple, le cas est le même dans les deux propositions, il n'y a aucune difficulté; mais il arrive aussi que le cas soit différent; alors, si le cas demandé par la proposition relative est le nominatif ou l'accusatif, et le cas demandé par la principale un cas oblique quelconque, le relatif est mis à ce dernier cas; ainsi:

L. 1, 79, betch intended to be member a contract to the contra έν σχότει . . . χαθημένοις» (datif au lieu du nominatif);

 ${f L.}$   ${f IX},$   ${f 36},$   ${f n_2}$  in Late  ${f p_2}$  in the contraction  ${f correction}$  in the contraction  ${f correction}$  in the correction  ${f correction}$  is a correction of  ${f correction}$  in the correction  ${f correction}$  in the correction  ${f correction}$  is a correction of  ${f correction}$  in the correction  ${f correction}$  is a correction of  ${f correction}$  in the correction  ${f correction}$ δευλ ἀπηγγειλαν ... οὐδεν ὧν έώρακαν η (ablatif au lieu de l'accusatif); cf. got. ni gataihun . . . ni waiht bizei gasehwun;

 ${f L}.$  XXIII,  ${f 41},$  արժանի որոց գործեցաջ առնումը դՀատուցուm z«άξια ων επράξαμεν απολαμθάνομεν» (genitif-datif au lieu de

l'accusatif).

Rom. 1, 6, மகிம்ப் நாட்ட வந்த டி. டி. டி. வி. காவ்க் காவ்க்க சி. Pώμη»; on traduira «à vous tous ceux qui êtes à Rome» (datif au lieu du nominatif).

On trouve aussi l'accusatif au lieu du nominatif:

L. XXIV, 33, φωρίι στητήθως ηθετιωμώντο և μητα ρίνη υπιωρίι ερι «εθρον ήθροισμένους τούς ένδεκα και τούς σύν αὐτοῖς».

On sait que pareil tour est usuel en grec, et le texte grec de deux des exemples cités ici en fournit de bons spécimens; le grec est même allé plus loin dans cette voie, car il substitue souvent à un accusatif le cas de l'antécédent exprimé, par exemple, pour citer un exemple dialectal, dans une inscription de Mitylène (Hoffmann, Griech. dialekte, II, n° 85 [p. 62 et suiv.], l. 18, ras euvolas de Exolori, et l. 32, ênd tal euvolai de Exel.

Le germanique présente exactement le même tour que l'arménien avec les mêmes limites, v. Delbrück, Vergl. synt., III, \$ 175 et suiv. Et le fait arménien montre clairement que la raison invoquée par M. Delbrück pour justifier cette construction n'est pas valable. En effet M. Delbrück attribue la construction gotique Il Tim. 111, 14, wisais in baimei galaisides buk « µéve év ols ξμαθες» au lieu de in paim poei à un désir d'éviter la répétition du même thème þa-; or, en arménien ou en grec, le thème du relatif est tout autre que ceux des démonstratifs, et pourtant on rencontre exactement la même construction; la tendance à éviter la répétition d'un même thème n'est donc pas la cause essentielle. — En réalité, il n'y a rien à justifier ici; ce tour peut surprendre le logicien ou le grammairien puriste qui cherche des propositions complètes, mais, au point de vue psychologique, il n'est qu'une extension naturelle de l'emploi du relatif signifiant «celui qui» et appartenant par là même à deux propositions; là où le cas à exprimer n'est pas le même dans les deux, on exprime seulement celui des deux cas qui, étant le plus important pour le sens et se laissant le moins aisément suppléer, attire l'attention du sujet parlant. Dans une phrase comme : il le dit à qui veut l'entendre, où à qui équivaut à arm. apac. J, gr. &, got. bammei, il ne manque rien qu'un sujet formel, et, quant à l'origine, on conçoit bien qu'un sujet parlant qui dit : il sait qui parle, il sait qui il admire, soit aussi conduit à dire: il sait à qui il parle, il sait chez qui il va, etc. Ce développement est naturel et s'est produit indépendamment en grec, en germanique et en arménien; car à en juger par les faits homériques, védiques et avestiques, l'usage indo-européen était tout différent (v. Delbrück, Vergl. synt., III, \$ 136; Brugmann, Griech. gramm.<sup>3</sup>, \$ 638).

#### CONCLUSION.

De ce qui précède, il résulte que l'arménien n'a pas seulement conservé presque tous les cas indo-européens, mais qu'il leur a aussi maintenu une valeur à peu près exactement pareille à celle qu'ils ont en indo-iranien, en grec, en slave, etc. Et si, comme dans les autres dialectes, les cas ont été déterminés par des prépositions à un certain moment du développement de la langue, représenté par l'arménien classique, du moins, contrairement à ce qu'on observe le plus souvent ailleurs, ce sont les prépositions qui, après avoir joué un grand rôle, ont finalement disparu dans la langue moderne, tandis que les cas ont encore leur pleine valeur: de toutes les langues indo-européennes vivantes, l'arménien est de beaucoup celle où l'emploi des cas se laisse le mieux observer, et, à cet égard, le lituanien même ne saurait lui être égalé.

A. MEILLET.

## ÉTYMOLOGIES ARMÉNIENNES'.

I. En signalant les diverses étymologies de la préposition and qui ont été proposées, M. Hübschmann, Arm. gramm., I, 447, fait observer que les rapprochements, satisfaisants pour le sens, avec gr. ἀντί, skr. ádhi et adháh, got. and, etc., font des difficultés au point de vue phonétique. Comme on l'a noté ci-dessus, p. 411, le rapprochement du gr. ἀντί et de l'arm. ənd, avec le génitif, au sens de «à la place de » est très frappant; car le génitif ne se construit en principe avec aucune préposition, et la préposition gr. ἀντι n'est suivie du génitif que parce qu'elle est le locatif, devenu adverbe et préposition à date relativement récente, d'un substantif dont on a d'autres formes, notamment en grec l'accusatif ἄντα (v. Thurneysen, Arch. f. lat. lexicogr., XIII, 28). Dans ses autres emplois, and est plutôt à rapprocher de skr. ádhi «sur» et de skr. adháh «sous», etc.; les sens sont trop variés pour qu'une origine unique de md soit probable. Mais partout la difficulté phonétique est la même: on attend \*and et non and; la solution est aussi partout la même; dans les mots inaccentués, qui jouent dans la phrase un rôle accessoire, auxiliaire, et qui, par suite, sont dans la prononciation joints à un mot précédent ou suivant, il se produit des altérations et des réductions dont les mots accentués, qui occupent les places essentielles de la phrase, ne présentent pas l'équivalent. Ainsi quoique la voyelle o ne tombe jamais d'une manière générale dans les mots principaux de la phrase, la forme inaccentuée de la négation arm. oč est ¿: and est à \*and ce que ¿ est à o¿; la seule différence est que l'ancien \*and n'est pas conservé, parce qu'il n'était jamais accentué et indépendant de tout autre mot.

Le rapprochement, très séduisant pour le sens, de arm. ç « vers » et de skr. áccha, suppose une réduction non moins forte : comme skr. áccha, arm. ç ne se construit qu'avec l'accusatif et ne sert jamais de préverbe; et en effet skr. áccha est sans doute formé comme gr. écle, lat. usque, v. sl. jette, d'une sorte d'adverbe ou de préposition \*ets, \*ats, et d'une particule \*k\*e, jouant un rôle analogue à celui de lit. gi dans nű-g(i), etc.

La seule des prépositions proprement dites de l'arménien qui ait conservé une voyelle devant consonne est ar « près de, à »

<sup>1</sup> Voir ces Mémoires, X, 274, et XI, 390.

(inséparable de ara) « devant »), cf. skr. purá, purá, gr. σαρὰ, got. faur, irl. ar; mais ici la conservation était inévitable puisque l'arménien n'admet pas r ou r à l'initiale, et que, si a était tombé, une voyelle prothétique en aurait dû prendre la place.

- II. Arm. andundkh, génit. andndoç «ἄθυσσος» a l'aspect d'un composé de an- et d'un thème non attesté "dundo- « fond », comme on peut l'inférer de la comparaison avec gr. ά-βυσσος, v. sl. be:duna, all. ab-grund, etc. Les deux rapprochements indo-européens auxquels on peut songer pour expliquer \*dundo- sont tous les deux défectueux, celui avec lat. fundus, irl. bonn (et skr. budhuáh, gr. συθμήν, ags. botm) explique -undo-, mais non le d initial; celui avec v. sl. duno « fond », lit. dugnas (de \*dubnas, cf. lit. dubùs, got. diups, gall. dwsu « prosond ») explique le du- initial, mais non la fin du thème. Il y a donc eu sans doute contamination de "bhundho- « fond » et de "dhubno- « profond »; au point de vue du sens au moins, il est possible que le v. sl. duno ait aussi subi l'influence de \*bhudhno- «fond » (skr. budhnáh «fond, sol», zd bunō). — Si l'on admet cette explication, on doit tenir bun "fond" pour un emprunt à l'iranien (v. Hübschmann, Arm. gramm., I, 123 et 430), car il en résulte que l'arménien a eu une forme correspondant à celle de lat. fundus et non une forme correspondant à celle de skr. budhnáh.
- III. M. Hübschmann, Arm. gramm., I, 468, met en doute le rapprochement de arm. hawt (génit. plur. hawtiç « troupeau ») et de gr. wõu parce que la finale -ti- de hawt reste inexpliquée; mais hawt est à wõu ce que lat. pecud- est à pecu-; l'i de arm. -ti- peut s'expliquer de plusieurs manières; il peut y avoir eu passage d'un ancien thème consonantique aux thèmes en -i- comme dans othe « pieds », génit. plur. otiç, cf. gr. wódes; il est possible aussi qu'il s'agisse d'un ancien dérivé en \*-yō-. Le suffixe secondaire -d-qu'on rencontre dans ce mot est le même que celui de gr. déxa-d-, aull-d-, etc. La coïncidence de arm. haw-t et de lat. pecu-d- est caractéristique, car -d- est rare après les thèmes en -u-.
- IV. Le second terme du composé geta-moyn « enfoncé dans le fleuve, noyé dans le fleuve, ne se trouve pas isolément en arménien, et ce composé lui-même est évidemment un vieux mot, de bonne heure en voie de disparition, car le dictionnaire de Venise n'en cite que deux exemples, l'un chez Élisée, p. 64. l. 4, de l'édition de Venise 1838, l'autre dans la traduction de Saint Jean Chrysostome, tous deux par conséquent dans des textes de la date la plus ancienne. On est tenté de rapprocher-moyn « plongé dans » de v. sl. myti « laver », lette mant » plonger,

nager», lit. máudyti « baigner», v. pruss. aumūsnan « abwaschung». (Ench.), et skr. mátram « urine», gr. μύδος « humidité», etc.

V. Le «pouce» se distingue de tous les autres doigts par sa torce et sa grosseur d'une manière assez remarquable pour devoir son nom à cette particularité; v. h. a. damo, ags. púma, v. isl. pumall en fournissent un exemple bien connu. De même arm. boyth «pouce» (génitif plur. buthae) présente la même racine que skr. bhūriḥ «abondant, fort», compar. bhūvīyān, v. h. a. buro-(lang) « très (long)», etc. Le vocalisme radical du mot arménien était sans doute o, comme dans gr. Φόρτος, βροντή, v. sl. pato « entrave», césta « place»; lit. trártas « clôture», βlaītas « pente», sosta « trône»; etc.; on partirait de \*bhow(s)-ta-.

Un autre mot arménien de même famille, qui rappelle de près le sens de skr. bhárih «abondant, nombreux», est boyl (génit. plur. bulie) « troupe, foule»; la forme est tout à fait compa-

rable à celle de got. uf-bauljan «gonfler».

VI. Le rapprochement de erko-tasan «douze» et de gr. S.O., proposé par M. Bugge, I. F., I, 457, et reproduit dans ces Mémoires, XII, 227, est appuyé encore par le fait que le sanskrit a un dérivé dva-ká- «qui va par paire», où dva- ne peut reposer que sur un i.-e. \*d(u)wo-. M. Solmsen rapproche aussi de ce dérivé sanskrit un mot germanique dialectal P.B.S.B., XXVII, 354 et suiv.

A. MEILLET.

## ÉTUDES

## D'ÉTYMOLOGIE BRETONNE.

(SUITE.)

XXII. ADIBU, ADIU, ADBO, ADIB, ADA; DRVV, DIVI; BD, YT; SBLAOUIT, SBLAOUET; KLBFOT, KLBFET; PENEVIT, PANEVERT; GASTO; JAO; OLI-FRES; LORENTI; DENBDEAC'H; LABRETUS; BISKOULUS; DIANVI; DIBE-DOUP, DIBEDON; DIGABIN.

1. Le français adieu se montre en moyen-breton comme interjection dans la Vie de sainte Nonne; le Mirouer de la Mort a, 1° 3, l'expression ez lauaro à dieu, il dira adieu.

Adieu compte pour deux syllabes, N 139, 728, 1077, et pour

trois au vers 1075 : adi-eu ma m-am estlamet...

Une autre variante paraît indiquée par le v. 1077 : adieu dichuy..., qui aura une seconde rime intérieure si l'on pronouce adiu dihuy.

La forme adiu se lit, du reste, v. 1074, en même temps qu'une autre, adeo: Adeo adiu ma mab Devy... Mais il se trouve que sa présence inattendue est plutôt génante. Il est impossible de scander

## Adeo adiu ma mab Devy,

car une rime intérieure, à la 2° syll., n'est pas suffisante, cf. Revue celtique, XIII, 228-241. Une correction s'impose, du moins pour la prononciation. Faut-il entendre Adiu adeo, ou Adeo adeo?

Une troisième solution, qui me paraît préférable, consiste à lire:

## Adeo adiu ma mab Divy.

Ce nom, que les indications scéniques en latin écrivent Dauidagius, n'a dans le texte breton que les formes Davy et (bien plus souvent) Devy, toutes deux confirmées par la rime:

> Aet omp abaff allas Davy (v. 1740); Ha da comps en breff oz Devy (v. 1730).

' J'écris à pour u consonne; c'est la notation la plus pratique d'un son qu'il est essentiel de distinguer en dialecte de Vannes; par exemple dans marst mort, en une syllabe, ailleurs marw, marv, mar (1 syll.) et maro (2 syll.), jamais maru.

Mais le manuscrit plus récent que Luzel avait bien voulu me communiquer porte constamment Diui ou Diuy. Cf. cornouaillais Sant-Divi « Saint-Divy», Barzaz Breiz 446, et les autres nons de lieu Lotivy, Brandivy (voir Loth, Chrestomathie bretonne, 201). En breton moderne, le P. Grégoire de Rostrenen traduit « David, nom d'homme»: David, Devy, Deoüy; mais Le Gonidec a Dévi, Divi, et G. Moal (Supplément... au Dictionnaire ... français-breton du Colonel A. Troude, Landerneau, 1890, p. 13): David, Devi, Divi, Deoui. L'existence de Divi en bret. moy. n'aurait d'ailleurs rien de surprenant: cf. query et quiri « tu aimeras », meruy et mirvy « tu mourras », elly et hilly « tu pourras », etc.

2. La répétition d'un même mot sous deux formes divergentes, adeo adiu n'est pas non plus chose inconnue par ailleurs. Cf. N 1908:

Dalet ed yt e queffridy . . .

où ed est l'équivalent de yt «allez»; vannetais guerso zou «il y a longtemps», én ingorto «en attendant» beta bedig er gospereu «jusqu'aux vêpres», etc., Glossaire moy.-bret., 2° éd., 301, 302.

Il y a deux exemples du procédé dans cette formule initiale de conteur, usitée en Léon :

#### Selaouit holl ha selaouet Hag e klefot hag e klefet

«Écoutez tous et écoutez, et vous entendrez et vous entendrez ». Nous trouvons ici la recherche d'un esset comique, ce qui n'a pas lieu dans les cas précédents. De même, dans le proverbe cornouaillais cité Krenn-lavariou war ar miziou, Saint-Brieuc, 1900, p. 25:

#### Penevit ha panevert, E oa dimet Jilbert

lequel «se dit à ceux qui insistent longuement sur les causes qui ont sait échouer une assaire quelconque». Littéralement: «n'était et n'était (sans ceci et sans cela), Gilbert était marié». Les deux sormes ne sont pas tout à sait les mêmes. La locution pa ne ve «si (ce) n'était» (cs. van. kenevé id., kenevé oñ «sans moi», etc.) a été influencée, d'un côté par nemet, nemert «siuon», d'où penamet, panevert, de l'autre par evit «pour», d'où penevit, quasi pa ne ve vit = «si ce n'était pour». Mais on n'a plus conscience de ces compositions, et on peut ajouter le mot e «il est, c'est», à des expressions appartenant à l'une ou à l'autre série. Voir Rev. celt., X1, 476; Gloss., 458; cs. ar c'horf na zerviche deza da netra he lagat... penevide an ene «l'œil du corps ne lui servirait à rien. n'était son âme» Feiz ha Breiz, du 25 sept. 1880, p. 319, etc.

3. Parfois même on ne se contente pas des variantes que la langue fournit pourtant assez libéralement, et on en invente de

nouvelles, par plaisanterie.

Ainsi l'on dit en petit Tréguier gisti ha gasto « des gens débauchés, de la clique», en donnant à gisti « semmes de mauvaise vie» un synonyme gasto qui n'a d'emploi que dans cette locution; il est vrai qu'il est appuyé par le verbe gastaoui et son dérivé gastaouër, van. gastaour « putassier » Gr.

Une autre expression du haut Tréguier, jeu ha jao «du bruit, du tumulte», doit contenir, avec le frauç. jeu, une déformation arbitraire du même mot (sous l'influence de jabadao «gavotte»,

mot surtout cornouaillais?) — Cf. Mélusine, IV, 496.

4. Voici deux exemples d'un fait semblable dans une publication semi-populaire, les Rimou ha goulennou evit an eureujou, Morlaix, chez Ledan, p. 42:

A bep tu dre he daou gostez, N'en deus nemet olives hac olifres, Dindan an treid evit pave, N'en deus nemet lorenti ha lore.

"De tout côté, des deux parties (de la salle) il n'y a que des olives et des olives; sous les pieds, en guise de pavé, il n'y a que lauriers et lauriers ». Olifres est une variante de olives imaginée pour la circonstance, de même que lorenti un dérivé fantaisiste de lore.

Les formules magiques contre les maladies procèdent assez souvent de la même façon: denedeo, denedeac'h (de denedeo «dartre maligne»); laerez laeretus, biskoul biskoulus (de laerez «voleuse», biskoul «panaris», mot féminin); anvi, dianvi (de anvi «envie, tache sur le corps»), Rev. celt., VI, 69, 71, 75. Cf. cette formule berrichonne contre la forçure «effort de muscles, tour de reins»): Forçure, reforçure, je te force et reforce! (Laisnel de la Salle, Le Berry, Croyances et légendes, Paris, Maisonneuve, 1900, p. 375).

Cela peut être regardé comme l'extension, à des mots réels et de sens précis, d'une liberté toute naturelle pour les termes arbitraires et vagues, qui abondent dans les formulettes enfantines, comme dibedoup! et dibedon! avec rimes assorties, Revue celt., V, 157, pour représenter le bruit d'un cheval qui galope, ou la

secousse ressentie par son cavalier.

5. Il peut même arriver qu'en pareil cas le mot estropié pour la rime ne soit pas précédé de sa forme ordinaire, mais accompagné d'un contexte qui aide à le comprendre : dishouarn ha digabin «(poulain) sans fer et sans bride», liev. cell., V, 159, au lieu de digabestr.

V. Hugo s'est amusé un jour à prendre la même licence dans le distique fameux :

Il aurait volontiers écrit sur son chapum : C'est moi qui suis Guillot, berger de cet album '.

- 6. Le mot à dieu (2 syll.) M3 rime à ezneu «il connaît», beu «vivant», et teu «il se tait», ce qui peut faire supposer une prononciation adiev.
- 7. Le Doctrinal de 1628 porte adiu, p. 140; Adiu «(un) adieu», 172. Le dictionnaire français-vannetais de l'A. donne adihuë, adiu; celui de Châlons (ms.): «adieu», a deu, a diu; «un adieu», adieu.

En Léon, le P. Grégoire donne adeo; on trouve adie (en 1860, voir Gloss. 18, cf. 5, n° 2); adieu (Rev. celt., XXIII, 233).

8. Grég. ajoute que les petits enfants disent ada. Le Gonidec n'a que cette forme enfantine, avec l'expression déomb ada «allons nous promener». Troude ne donne aussi que ada. Ce mot est très connu en Tréguier.

Il se retrouve, également comme terme enfantin, dans le l'asde-Calais: ăda «adieu, au revoir», Edmont, Lexique saint-polois. On sait que le langage des bébés affectionne le retour des mêmes sons; de là l'assimilation vocalique des deux syllabes.

Avait-elle déjà lieu en moyen-breton? On ne peut pas le prouver : nous ne savons même rien sur le langage des petits Bretons de cette époque<sup>2</sup>.

# XXIII. ALOUBI, HALOUPET, ARLOUPET; BERLOBI, BARLOBI, LOBERDEIN, LORBEIN.

1. Grégoire donne aloubi, « usurper, s'emparer injustement du bien d'autrui, avec exemple de ce verbe actif; aloubèr, pl. -èryen « usurpateur, f. -berès, pl. -beresel; aloubérez « usurpation ». Le Dict. bret.-franç. de Le Gonidec (1821) porte aloubi, v. n. « empiéter, usurper, s'emparer, par violence ou par ruse, d'un bien qui appartient à un autre, avec un exemple de aloubi war « empiéter sur, et un autre où le verbe est au passif; alouber « celui qui empiète, usurpateur, aloubérez m. « empiétement, usurpation.». Dans le Dict. franç.-bret. (1847), l'auteur ajoute

1 Richard Lesclide, Propos de table de Victor Hugo, 4º éd., p. 294.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> L'histoire du franç. «adieu» dans le domaine germanique ne manque pas d'intérêt. Selon M. F. Kluer. Etym. Wærterb. der deutschen Sprache, 5° éd., le moyen haut-allemand en a fait adé et aldé; on trouve en 1616 ade et adieu; ade, regardé par Lessing comme enfantin, a été adopté par la poésie.

pour aloubi le sens d'a envahir, et H. de la Villemarqué celui d'a accaparer, alouber accapareur. Moal traduit ausurpition: aloubi C. T. subst. m., Le Supplément aux Dict. bretons, Landerneau, 1872, donne aloubeur arapace, p. 99, alloubeur 72. Aloubi figure dans Ar feiz hag ar vro, 1847, p. 389, parmi les mots qui ne sont pas entendus de tous les Bretons; il est glosé par usurpi. Mil. ms. cite deux vers de Combeau qui contiennent ce verbe au passif. Goulven Morvan a écrit, Kenteliou hag historiou a skuer vad, p. 315: ho aloubi pe ho c'has d'ar gouelet as'en emparer ou les couler, (il s'agit de vaisseaux attaqués par les corsaires).

En petit Tréguier, on dit aloupet, haloupet « gourmand, glouton »; bean aloupet war eun dra « manger une chose gloutonnement ». Le vannetais emploie arloupein, v. a. « envahir, s'emparer de »; arloupet « acharné, âpre, gourmand ». On lit en cornouaillais koz arloup « vieil accapareur », Bleuniou-Breiz, Quimperlé, 1862,

p. 176 (2° éd. 1888, p. 148).

2. Aloubi était regardé comme celtique par Le Gonidec, qui

ne l'a point fait précéder d'un astérisque.

M. d'Arbois de Jubainville l'a expliqué en 1881, Études grammaticales sur les langues celtiques, 1, 23, comme «composé de la préposition a, de, et du vieux français rober, comparez dérober»;

de même M. V. Henry, Lexique étym. (1900).

J'ai donné, au n° 23 du Bulletin de la Soc. de Ling., 1883, p. civ, cf. lxxv, une autre étymologie, par «le vieux français allouvi (Godefroy), en certains patois encore alloubi, acharné (comme un loup)»; voir aussi l'Épenthèse des liquides en bret., p. 16, et Revue critique, 17 sept. 1900, p. 220 (sur la réputation du loup comme mangeur, cf. E. Rolland, Faune populaire, I, 115). Je me suis aperçu après coup que le même rapprochement avait été présenté, sous une forme différente, par Honnorat, Dictionn. provençal-français, Digne, 1846: aloubit, alouvit « affamé, insatiable, avide » y est tiré de loup, ou «du bas-breton aloubir» (sic!) « empiéter, usurper».

M. du Rusquec, Dict. franç.-bret. (3° fasc., 1884, s. v. empiétement), rapporte la décomposition en a- et rober, et ajoute : « peul

aussi venir de all «autre», foupi «enlever».

Enfin M. Loth a écrit en 1901, Rev. celt., XXII, 332, 333: «Aloubi est le français alober, «se moquer de, duper». Le breton aloubi a, en effet, le sens de «s'emparer par violence ou ruse».

3. Les mots bretons qui tiennent clairement au français rober ne montrent, à ma connaissance, ni l, ni ou, ni p: moyen-bret. rober «voleur», dirobaff «dérober», dirober «dérobeur»; moderne roba, diroba, van. dirobeiñ «dérober, voler, faire un larcin»; robères.

dirobèrez, pl. ou, van. dirobereah «larcin fait par force et par effraction», Gr., etc.

- 4. Je ne sais si foupi existe ou a existé; en tout cas, \*allfoupi, formation très suspecte en elle-même, n'eût pas donné facilement aloubi.
- 5. Je ne puis dire non plus jusqu'à quel point Le Gonidec a eu raison d'introduire la «ruse» (en même temps, d'ailleurs, que la «force») dans la définition antérieure d'aloubi. Mais le sens habituel du mot rappelle beaucoup plus le procédé du loup que celui du renard. Cf. poitevin aloubi, aloubri «affamé, gourmand»; loubatia «louveteau»; au fig., «une personne qui ne pense qu'à elle »; louberie « avarice », abbé Lalanne; bas-limousin oloupi, v. a., «s'emporter brusquement contre quelqu'un, lui dire des paroles dures, le poursuivre avec des paroles outrageantes, Béronie; provençal loup, louba, adj. (loub, loube) « avide, d'une avarice sordide, Honnorat; «homme rapace, sordidement avare, Mistral. En vieux français', La Curne de Sainte-Palaye, éd. Fabre, 1875-1882, donne : allouvi «affamé, acharné». Proprement, « affamé comme un loup; acharné à la proie; acharné au travail, etc.; s'allouvir «s'acharner, 1. Tout ceci se distingue de alober par la voyelle, par la faculté d'avoir p au lieu de b, et par le sens; tous traits convenant également au breton *aloubet, alou*pet, etc., qui ne signifie jamais « se moquer de ».
- 6. Godefroy traduit delober, delobber « maltraiter, insulter». Mais cela doit provenir de La Curne, qui a delobbé « maltraité, insulté », avec un exemple :

Ainsi serai-je (serieme, God.) regardez Des medisans et delobez,

où le sens paraît être «insulté, maltraité en paroles».

7. J'ai trouvé aussi un texte français où le radical de alober a la voyelle ou; le voici : «Lorsque Tapalœil... entra dans l'église, il fut abaloubé par la foule qui s'y pressait. Jamais il n'avait vu tant de monde ». (Jean des Tourelles, Tous d'après nature! Paris, 1898, p. 129). Abaloubé est une variante de abalobé qui (avec abafointé, baba, etc.) traduit «étonné», dans le Dictionnaire français-argot de G. Delesalle.

31

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Cf. l'autre composé enloubi «fasciné», en gascon, parce que «le loup est considéré comme l'animal possédant au plus haut degré le pouvoir de fasciner» (Mélusine, 1V, 187).

- 8. Du côté du breton, je ne vois qu'une forme qu'on puisse invoquer en faveur d'alober. C'est helofi, qui se trouve dans le Dictionnaire de Coëtanlem, écrit sous la Révolution. S'il a été bien observé, et qu'il soit une variante d'aloubi, ce qui n'est pas sûr, il est d'accord avec alober pour la voyelle o, mais non pour la consonne ff, qui viendrait mieux du v de alouvir.
- 9. Les mots bretons qui se rattachent réellement à la famille d'alober ont, au physique comme au moral, un aspect tout différent d'aloubi. Ce sont :

Van. berlobi, barlobi « délire, rêverie », mal expliqué, Mém. Soc. Ling., XI, 95; cf. blaisois aberlobir, v. a. « causer dans le cerveau un ébranlement qui en trouble les fonctions, étourdir »: « Je l'ai aberlobi d'un coup de poing », « ce tambour m'aberlobit »; aberlobi, s. m., « qui agit sans réflexion, tête éventée » (A. Тывашт); vendòmois éberlober « ébaubir, ahurir, ébahir » (P. Martellière, avec une citation de abarlobé); voir Épenthèse, 18, 19; cf. aussi debèlòbé « distraire », débèlòbmā « distraction » en haut-breton d'Ille-et-Vilaine (Dottin et Langouët, Glossaire du parler de Pléchâtel, 1901); et van. loberdein « enjôler », loberdour « enjôleur »; lorbein « corrompre, suborner, séduire »; lorbour « séducteur », etc., Épenth., 36.

Le vieux franç. alober «duper» vit toujours dans le Bas-Maine. On n'en a pas cité de variante se rapprochant davantage d'aloubi.

L'étymologie de celui-ci par le franç. alloubi me semble donc encore solide.

## XXIV. LOMBER, LOUMBER, LOUBER.

Aloubi n'est pas, en breton, le seul dérivé roman de lupus. En laissant de côté la question de louff (Gloss., 375), il faut ajouter lomber, louber «lucarne», Pel., etc., gall. llwfer. voir Notes d'étym. bret., 28.

J'avais comparé d'abord le bret. lufr «éclat», Gloss., 373,

379; mais il ne concorde pas pour la voyelle.

Le Lexique compare le v. franç. lombre « nombril »; outre la difficulté du sens, cette étymologie suppose que l'm est tombé dans louber et llw/cr, ce qui n'est guère admissible.

La ressemblance de l'espagnol lumbrera « lucarne » est purement spécieuse, pour le même motif, et parce que ce mot (= lumière) exigerait un emprunt plus ou moins direct à l'espagnol même.

Reste le vieux français loubier, que Godefroy n'a pu traduire. Le passage qu'il cite suggère le sens de «lucarne». Or le mot existe encore à Poitiers avec la même signification. Godefroy a, du reste, noté lovier, lover, m. «lucarne», qui en sont des variantes. Cf. encore: gascon loubeu «lucarne», Honnorat; loubèu, loubèt «petite lucarne», Mistr.; languedocien loup «lucarne», Honn.; loup, loub, gascon lout, «loup; lucarne d'un toit»; langued. loubo, louvo, louo «louve; lucarne»; rouergat loubet, louet «petit loup; fuie, lucarne», Mistr.; gorjo-de-loup f., «lucarne d'un toit» (sans indication de dialecte), Mistr.

#### XXV. LOUP.

On lit en cornouaillais ounner loup «génisse galeuse», Bleun. Br., 176; de là l'article de Troude, qui ne devait pas connaître le mot autrement. En Goello, loup veut dire «humide, moite»; l'expression est connue aussi en petit Tréguier, mais y passe pour peu élégante.

Je soupçonne qu'elle est parente du lyonnais et dauphinois loupa f., « argile, terre grasse, terre adhérente»; par extension, « toute matière coagulée ». N. du Puitspelu attribue à ce mot une origine celtique : cornique loob « vase, limon visqueux ».

Le breton peut bien venir de quelque forme romane : cf. wallon loupein «caché, concentré, dissimulé, lourd, pesant» (Remacle, 2° éd.), etc.

## XXVI. LISBN, LISA, LIZADBR, LIZBNNA, DILIZA.

1. Pel. donne: «Lis Sing. Lisen, selon M. Roussel, est l'humeur grasse, qui est sur le poisson, sur la chair et autres choses qui commencent à se corrompre. On le dit aussi en Léon et en Cornwaille. Lisa, se corrompre par humiditén; et au mot lizen « plien: «Lizen peut aussi être le sing. de Lis, Lisen, qui sonne Lizen, humidité grasse, mais d'autres poissons ont cette humiditén.

Roussel ms. porte: «Lis, Lisen, humeur grasse, qui est sur le poisson, sur la chair et autres choses qui commencent a se corrompre. Lisa se corrompre par humidité »; «Lisen, vapeur qui rend l'orizon grasse» (sic), et «Lisen, vapeur, exhalaison qui sort au tems de chaleur, de la terre».

Le Gon. a: lizen, f. «humeur grasse qui se voit sur le poisson, sur la chair, lorsqu'ils commencent à se corrompre»; liza, v. n. «se corrompre par l'humidité, se couvrir d'une humeur grasse, en parlant du poisson et de la chair qui se corrompent».

Troude fait prononcer le verbe lisa et liza; il donne : lis, mieux lisen, f. «humeur grasse.... sur la viande et sur le poisson...»; lisen, f. «vapeur ou brouillard qui rend le sol gras et glissant».

M. F. Vallée m'a appris qu'en Haute-Cornouaille *lizader* (pour

lizadur) désigne «les viscosités qui se déposent sur les pierres dans les rivières ou eaux stagnantes»; d'où diliza «enlever ce dépôt», comme le font les laveuses, en frottant la pierre visqueuse avec du sable. En bas-Léon on dit lizenn «temps brumeux»; lizenna «être couvert, humide», en parl. du temps.

2. Pel. et Le Gon. comparent ces mots à leiz «humide». Je les

ai rattachés à lizen « plie », Gloss., 361.

Mais ils sont inséparables du béarnais lisé, m. «sorte de substance blanchâtre sur les viandes éventées, écume blanche sur le vin qui commence à tourner»; cf. dans l'Aveyron, lio, t. «espèce d'écume blanche qui se remarque sur le vin qui est sur le point de tourner». M. Horning, qui cite ces mots romans, Zeitschrift für romanische Philologie, XXV, 50 h, les rattache à la même origine celtique que le franç. lie, lise, enliser (cf. Gloss., 360, v. lec'hit); l's viendrait de d'(\*ligida, \*ligda). Cf. Romania. xxx, 60 h.

Les mots bretons lisen, lisa, doivent être d'origine romane. Cf. encore lisé « recouvert de boue, de dépôt d'alluvion » : un pré lisé, Jaubert, Gloss, du Centre de la France, etc.

#### XXVII. BOUTA, BOUTOU.

Grég. donne bouta «devenir rance, rancir»; beza boutet «ètre rance»; c'huëz ar boutet, ou blas ar boutet, a so gad ar c'hicq sall-må «ce lard sent le rance»; boutadur «rancissure»; de même Le Gon. et Troude, qui font ce dernier mot masculin.

Le Lexique regarde bouta comme une variante altérée de pat «âcre, sauvage», et ajoute en note: «Peut-être par euphémisme,

d'après m[oy.-]br. boutaff empr[unt] fr. bouter ».

La première explication a contre elle la phonétique. La seconde, irréprochable à cet égard, est confirmée, dans sa partie essentielle, par l'existence de bouter, au même sens, en français ancien et moderne.

Godefroy donne au participe de bouter, « en parlant du vin, qui pousse au gras »: vin... cras ou bouté; « en parlant du pain,

mal sabriqué »: pain conrée qui ne soit bouteis.

En français du Centre, Jaubert explique bouter: « fermenter. Se dit non seulement Du vin, comme dans le français actuel, mais aussi de certains fruits, et même de toute substance qui a éprouvé un commencement de décomposition» (Cf. son Supplément, p. 25).

L'abbé Lalanne donne en poitevin bouté « (vin) troublé » et ajoute : « Dans le Berry bouté se dit non seulement du vin, mais encore du bois qui a épropré un componement de décomposition.

bois qui a éprouvé un commencement de décomposition ».

Le breton a simplement pris cette acception au français. Je doute que, même en cette dernière langue, elle soit due à un euphémisme; cf. «pousser au gras».

Dans le trécorois patates boutet «pommes de terre germées»; cf. boutou «les germes», le sens est celui de bouta «germer, saire bouture, pousser comme une plante».

#### XXVIII. BOBBIN.

Un radical lob- se trouve en Bas-Maine dans lober, lobasser « laisser aller la tête en sommeillant», Dottin; le même auteur signale, d'autre part, jober « s'assoupir en remuant la tête».

Une troisième variante peut être le vieux franç. hober «re-

muer, qu'on tire du germain (Kærting, n° 4610).

Il est difficile de séparer, des deux premiers mots surtout, le van. bobein « chopper », « sommeiller », Châl. ms. (cf. Grég. : « chop-

per de la tête, sommeiller legèrement»).

Il y a d'autres exemples d'assimilations semblables : van. bibonig et libonig "émouleur", etc., Gloss., 472. Dans bobein, le fait a pu être amené par la tendance à une sorte d'onomatopée; cf. franç. dodiner, etc.

## XXIX. BEUVIN, NEÛRR, BALEEK.

1. J'ai indiqué, Notes d'étym. bret., 90, 91, la possibilité d'une influence analogique du mot neuñvi, neuï «nager», sur beuzi, beuï «se noyer», d'où viendraient le tréc. beuvin, et la formation de beûer dans le proverbe :

#### Eun neûer kaer, Eur beûer kaer;

littéralement «un beau nageur, un beau noyeur».

Voici d'autres exemples de l'association populaire de ces deux racines : bea 'ntre beui ha neui (être entre se noyer et nager), rester de condition médiocre, à Pleubian; tréc. entre beun ha neun (entre nage et noyade), «entre deux eaux»; red eo neun pe beui (il faut nager ou se noyer), «la situation est critique, il faut s'en tirer ou périr».

N'y aurait-il pas aussi, dans la restriction du sens du lat.

necare à «noyer», quelque influence de natare?

2. Beûer «celui qui se noie» est un néologisme inspiré par neûer, et qui ne s'emploie que dans cette circonstance. Cette hardie et heureuse concision n'est pas rare dans les proverbes bretons. En voici un de Haute-Cornouaille :

> Pask glock Est baleek

litt. «Pâques pluvieux, août promeneux»; ce qui signifie : «si Pâques est pluvieux, l'août le sera aussi; de là, pour les moissonneurs, bien des allées et venues».

### XXX. BRECH, BREIG, BRECHA, BREJA; BRESSA, BRES, BRAS.

1. En Tréguier et Goello, brech veut dire « fèlure », brecha « fèler; fendre, endommager » : brechet 'm euz ar poud « j'ai fèlé la cruche ». On prononce aussi breja (en Léon, notamment à Pleyben, brècha « fèler, fendre un peu »). A Coadout, brech a le sens de dispute : sevel a rez brech entree « il s'éleva une dispute entre eux ».

C'est le moy.-bret. breig, que les contextes engagent à traduire «faute, défaut, sujet de reproche»; cf. mon édition du Mystère de

sainte Barbe, p. 151, 235, 402; Rev. celt., XI, 356.

Ce mot, qui rime en ej, ech, vient du français brèche. Pour des traitements semblables de ch final, cf. moy.-bret. cog « coche (de flèche)», etc.

2. On dit aussi en Trég. bresa «fèler, fendiller»; mais c'est par confusion avec un autre mot, le léonais bresa «fouler, piétiner»: cf. bresa «froisser, fouler, piétiner», Moal, 277; «fouler, presser, accabler», Mil. ms.; en Basse-Cornouaille, à Plougastel «endommager (les récoltes, en les foulant)», etc., voir Gloss., 81; bres f. «piétinement» (en Léon), Mil. ms.

Cf. aussi léon. bres m. « pâte pour faire des crêpes », Mil. ms.,

van. *bras* m.?

## XXXI. C'HONTEL, KONTEBIEZENNAOU.

En petit Trég., on dit: ober c'hoñtel « faire du bruit, du tapage, gêner par sa turbulence», en parlant d'un enfant; chomet trañkil, mabeq, ret ket c'hoñtel « restez tranquille, garçon, ne remuez pas tant»; te rés 'me' ober c'hoñtel ouzign « tu ne fais que m'agacer»; héme zo machin vall a ra c'hoñtel « c'est un petit coquin qui m'ennuie».

A Plounévez Moedec et Coadout, on dit : emañ ar bugel oc'h ober c'hoñtel deuz al labourerien «l'enfant gêne les ouvriers »; kementse a rei c'hoñtel dioute «cela leur fera mal »; ze 'ra c'hoñtel deus ma daoulagad «cela me fait mal aux yeux»; an avel a ra c'hoñtel deu: an avalo «le vent fait tort aux pommes, les endommage».

Ce mot c'hontel est une simplification de (a)r c'hontrel, litt. « le contraire ». Il est remarquable que les deux r aient si complètement disparu dans cette locution spéciale, bien que ces faits ne soient point isolés.

Le second est assez fréquent, cf. Epenthèse 30; un autre exemple se trouve dans un mot voisin de kontrel, c'est le cornouaillais kontebiezennaou « finasseries, tromperies »; kontebiezer « homme peu

droit en affaires, cauteleux, du franc. contre-biais.

Pour l'autre, cf. c'hoari c'hillou «jouer aux quilles», à côté de kill pl. ou Rel ms., pet. tréc. c'hoari c'hilho id., c'hoari c'harto z jouer aux cartes». Grég. écrit c'hoari r c'hilhou, c'hoari r c'hartou; voir aussi Épenthèse 14, 15.

C'hontel est ainsi devenu un mot différent de kontrel.

\*Ober ar c'hontrol aurait-il été à l'origine un synonyme du franç. «faire le diable», cf. gall. cythraul?

#### XXXI bis. c'houibus; kotatibus.

1. La forme radicale a disparu dans un mot qui doit avoir une histoire semblable: c'houibus. Grég. dit que l'argent s'appelle burlesquement « lousou. c'houibus »; Mil. ms. porte: « C'houibus. Lousou c'houibus, argent ». Ce dernier témoignage paraît être indépendant du premier, qu'il faudrait corriger, en conséquence, en lousou c'houibus, pour 'lousou ar c'houibus « la plante du quibus ».

Delesalle attribue au langage familier le franç. quibus «argent», qui figure au Dictionnaire d'argot de Rigaud; en patois lyonnais «avoir du quibus», vieux franç. des quibus; voir Éveillé,

Glossaire saintongeais, etc.

2. Un autre emprunt bizarre au latin est kotatibus «pique-nique», mot cornouaillais, selon Troude, et que Mil. ms. regarde comme «très douteux». Cf. Haut-Maine, cotatibi, quotatibi, cotativi, m. «écot, quote-part», de Montesson (qui cite une explication par quota tibi); Bas-Maine, kotatibi, Dottin.

## XXXII. DALZOUC'HI; SOUC'HI, SOUC'H; BOUC'H, BOUKIN.

1. Dalzouc'hi m'a été signalé par M. l'abbé Biler comme signisiant «émousser», en Goello. Ce mot appartient à la famille de souc'ha «émousser, rendre obtus; s'arrêter (dans un discours), rester court», Rel ms., voir Notes d'étym. bret., 23; léon. souc'h «émoussé, hébété», hennez a jom da zouc'hi dirag an distera tra «il reste hébété devant la moindre chose» (Breuriez Vreiz).

Peut-être avait-il, à l'origine, une parenté étroite avec le cornique talsoch, gl. hebes. Mais on a dû rapporter instinctivement sa première syllabe à l'adjectif dall «aveugle», qui s'applique aussi à un couteau mal aiguisé, qui ne coupe pas.

2. Nous avons là deux exemples de l'application d'une même épithète à des accidents fâcheux s'attaquant à des facultés diverses, comme en grec τυφλός, κωφός, anglais dull, etc. Un autre fait du même genre se trouve dans l'adj. bouc'h et son verbe, bouc'ha. On dit, en petit Trég., eur goñtel vouc'h «un couteau émoussé»; chomed e bouc'h «il est resté sans savoir que dire»; ailleurs, en Trég., bouc'het e bet 'n e brezegen «il est demeuré court dans son sermon».

On dit encore: bouc'h oa an ed da droc'hañ er park-ze, rak kals a yeot oa en o mesk «le blé était dissicile à couper dans ce champ, parce qu'il était tout mêlé d'herbes (qui émoussaient la saucille)»; bouc'h e an hent hirie «le chemin est lourd, sangeux, peu commode aux voitures, aujourd'hui». Cf. aussi en petit Trég., beañ bouc'h «être perdu, pris (proprement en termes de jeu de cartes); dur (en parlant du pain)»; bouc'heed «devenu plus rigide (du temps)», Rev. celt., IV, 149.

On ne peut guère séparer ces expressions de penn-bouc'h «sournois, homme taciturne, qui semble toujours de mauvaise humeur», litt. «tête de bouc»; cf. penn-boukin, id., qui se dit aussi de quelqu'un qui a une grosse tête, et qui vient évidemment du franç. bouquin. Voir Rev. celt., XIV, 271; XV, 353.

## XXXIII. FENTORI, DIFENTORI.

M. F. Vallée m'a appris qu'en Haute-Cornouaille on dit fenturi "abattre, affaiblir", et plus souvent son composé, difenturi "déscrivrer, dessoûler". Ce doit être un dérivé de "fentur "faiblesse", du v. franç. fainture "feinte, fiction"; a sa finture "à sa fantaisie", God.; pour les sens, cf. l'anglais faint "faible, abattu".

#### XXXIV. KABIBZ.

Troude donne, Nouveau dictionnaire pratique français et breton, de 1869: «Sautez au collet de cet homme, lammit oc'h kabiez ann den-ze, C[ornouaillais]»; «ils le saisirent au collet, kregi a rejont enn he gabiez»; ce qui manque à son Dictionnaire français et celto-breton de 1842. Son Nouveau Dictionnaire pratique breton-français (1876) porte: «Kabiez. Ce mot, dont la signification m'est inconnue, s'emploie dans la phrase suivante: Kregi e kabiez eun den, prendre une personne au collet.» Sur quoi Milin a noté: (kabiez) «s. f. pl. ou, collet. Lammit gant kabies Fanch, sautez au collet de François».

Je ne sais si l'auteur de cette remarque avait une raison positive d'attribuer le genre féminin à kabiez, ce qui ferait avec l'article \*ar gabiez. En tout cas, kabiez paraît être pour \*gabriez, et venir de nœud-gabriet, que M. Delboulle explique ainsi dans son Glossaire de la vallée d'Hyères: « Nœud de la gorge. S'en donner jusqu'au nœud-gabriet, manger jusqu'à s'en faire crever, comme disent les paysans; d'après une légende qui raconte qu'Adam, voulant rentrer dans le paradis terrestre, fut renversé par l'archange Gabriel et se sit au cou cette saillie. (V. Le Héricher) ». Cf. son Supplément, p. 34: « Nœud-gordien, n. m. — Même sens que nœud-gabriet. Voilà comme les mots historiques sont dénaturés à la campagne et ailleurs».

L'l de ce nom propre manque en normand et en picard : Gabrié, La Monnoye écrit Gabriai. Quant à l'r, il tombe dans la forme Gabi (Cto Jaubert, Gloss. du centre de la France, 2° éd.). Le P. Grégoire donne en breton Gabryel, Grabyel, fém. Gabryela; diminutif Gabryelicq, Gabicq, fém. Gabryelaïcq, Gabicq, et J. Moal, Suppl. au Dict. de Troude, p. 14: Gabriel; Biel (Léon), Bi; Gab (Trég.), dim. Gabik (Trég.); fém. Gabriela, Biela.

#### XXXV. LABR.

J'ai signalé en 1880 (Rev. celt., IV, 160), l'expression de Trévérec (petit Tréguier) 'mañ 'laer gañd ar golo « il y a un voleur à la chandelle», sans l'expliquer autrement; en quoi j'ai cu tort, car cette locution, usuelle en haut-breton, n'est donnée ni dans le Dictionnaire de l'Académie (7° éd., 1879), ni dans le Complément de 1876, ni dans les recueils de Hatzfeld, Sachs-Villatte, etc.

Elle n'est pourtant pas spéciale à la Bretagne, comme le prouve ce passage de Gustave Rivet, Victor Hugo chez lui (Paris, Maurice Dreysous), p. 222:

«Une bougie versait à flots la cire sur la table. A ce propos, Victor Hugo raconta ce souvenir :

"Un soir, je causais avec Louis-Philippe. Tout à coup il se lève, en disant : "Un voleur!" Je me retourne vivement; et le roi, riant de ma surprise, va à une bougie qui fondait comme celle-ci, et l'éteint; puis, me montrant la mèche fumeuse, sur les stalactites de cire : "Comment, vous, académicien, vous ne savez pas que cela s'appelle un voleur?"

Tout cela ne donnant pas de définition précise, je propose celle-ci: un voleur est « une sorte d'encrassement qui, survenant à la mèche d'une chandelle ou d'une bougie, en fait couler le suif ou la cire». Le bret. laer est une traduction exacte du mot fran-

çais.

### XXXVI. PÂN, B PÂN, A-BAN.

Les Barzounegou var drubarderez Jusas, Morlaix, 1847 (cf. Gloss., 39), contiennent un verbe pân dans pân a rha en ho harz «il s'arrête à leur abri (sous les branches d'un palmier)», p. 6; et plus souvent la locution e pân: an êen e pân a c'hortos he c'her « le ciel attentif, en suspens, attend sa parole», 9; Gabriel c'hoas e pân dirac trôn an Aotrou « Gabriel encore en extase devant le tròne du Scigneur», 11; en hem lakât e-pân « (Dieu a voulu) se cacher (dans les âmes)», 70.

Un autre texte, écrit dans un breton moins aventureux. An ene christen e bali an eé, Landerneau (1860), cf. Gloss. 5, confirme l'existence du mot, qu'il emploie dans une locution du même genre: choum a-ban da zellet ouz ar mor braz « rester en contemplation devant l'Océan», p. 194; ... a choume a-ban arped var e vaz, da zelled ouz an Ee « il restait appuyé sur son bâton, absorbé dans la contemplation du ciel», 217; ac i troed da zellet outo a-ban « elle était tournée vers eux et les contemplait», 247.

E pân est, je crois, le terme maritime français en panne, employé au figuré; a-ban en est une imitation bretonne.

# XXXVII. PARLANT, PARLANTEIV, PARLANTAL, PARLOÜER, PARLANTOUÉRR.

La famille du français parler n'est représentée en moy.-bret. que par le mot parlamant «parlement». La langue moderne l'a gardé: parlamand, pl. -nchou «parlement, cour souveraine», van. parlemant, pl. ëu Gr., parlemantt, m. pl. -nteu l'A.; parlamanter, pl. -téryen «parlementaire, qui tient pour le parlement contre le Roi d'Angleterre, en tems de troubles» Gr., parlemantér m. pl. -terion l'A. Mais, par ailleurs, celle-ci ajoute toujours à parlun suffixe -ant, sauf dans parlouër pl. ou «parloir (de religieuses)» Gr., encore l'A. ne donne-t-il que parlantouérr, m. pl. -érieu: parlant «parler», P. Maunoir, Grég., hem barlant, van. parlantein, parlandal «parlementer» Gr., parlantein, parlandal «parlementer» Gr., parlantein, parlandal «parlementer» l'A.; ar parland «le parler, la parole, le discours», parlanter, pl. -éryen «parleur» Gr. On voit que cette addition est commune au léonais et au vannetais, ce qui en fait présumer l'ancienneté.

Il est remarquable qu'on la retrouve dans le Pas-de-Calais : le Lexique saint-polois, de M. Edmont, donne, p. 305 (sous une autre forme graphique) parlantage «action de parler, conversation, pourparlers»; parlanter « parler». Cf. Gloss., 479.

#### XXXVIII. PBZ, A-BBZ, A-BBH, PBBBZ; FBLPBNN.

1. Le bret. pez = « pièce » est d'origine celtique, mais il ne s'ensuit pas que tous ses emplois se soient développés indépendamment de ses correspondants romans. Voici plusieurs sens qui

paraissent dus à cette dernière influence.

Mil ms. donne eur pes-ki «un énorme chien»; eur pes pikol ki bihan «un très gros petit chien». On dit en Trég. eur pes ki «un gros chien», péjo tud «des hommes énormes» (litt. «des pièces d'hommes»); eur pez piqol dén «un homme très grand». Cf. l'italien pezzo d'asino «gros âne». Grégoire emploie de la même façon le mot felpen «morceau», dans ar picqol-felpenn-laqqepod-bras-ze, litt. «cet énorme morceau de grand gaillard», v. geant.

Le composé pebez, litt. «quelle pièce » a encore quelquesois en moy.-bret. le sens de «quelle chose», «quoi», qui est celui du gallois pa beth: ne gon... pebez so hoaruezet «je ne sais ce qui est arrivé » N. 527. Celui de «quel» en général (qualis) : compset huy... piu viont y... na pebez tut ez reputat « dites qui ils furent, et pour quelles gens on les prenait», B. 112, est resté admis par . le P. Grégoire: pe dên, pebez dên ou pe seurd dên, eo hennez? «quel homme est-ce la? n Dictionn., 770; pe bez? pe seurd? van. pe bch? pe sord? "quel?" pebez levr a lennid-hu? "quel livre lisez-vous?" Grammaire, 69. De même Le Gonidec, Gramm., 1807, p. 217; ct en van. Châl. ms. : peh, pebeh, pe peh leur' e lennet u? «quel livre lisez-vous?" Mais l'emploi exclamatif ou admiratif de pebez (quantus) est devenu plus fréquent que l'autre. La Grammatica celtica, 2º éd., 401, ne parle pas de ce sens, qu'on pourrait admettre dans son exemple de la Vie de sainte Nonne : Sellet . . . pebez ancquen so dan den man Na pebez tan (mal imprimé sellet pebet anquen; l'ancienne édition même est correcte), traduit « videte quae afflictio sit huic viro et qui ignis». Un passage plus concluant se trouve dans le même texte, où il a été jusqu'ici méconnu.

Ce sont les vers 1188 et suiv. (Rev. celt., VIII, 430):

Ha pedomp Devy don diffenn Ha deomp gant youl de goulenn Pebez prendenn so disquennet Da Devy hon em supliomp Dezaff heb (lisez peb) vn guer discleriomp.

J'ai traduit : «Et prions Devy de nous défendre Et venons avec zèle lui demander Quel fléau est descendu. Recommandons-nous à Devy, Expliquons-lui tout cela». Le Gonidec avait compris de même : «Allons de bon cœur lui demander quel fléau est descendu sur nos troupeaux». Mais au lieu de de goulenn, il faudrait, en ce cas, da goulenn outaff; le sens n'est guère conciliable, non plus, avec le dernier vers cité. Je crois donc qu'il faut ponctuer:

Ha deomp gant youl de goulenn. Pebez prendenn so disquennet!

c'est-à-dire: « Et venons avec zèle le réclamer (lui demander son secours). Quel fléau s'est abattu sur nous! » On peut citer encore B. 752: Pebez faczon a sotony... Vue « quelle espèce de sottise ce serait! » Cf. 734, etc.

- Le P. Maunoir n'admet pour pebez que le sens exclamatif: pebez sotoni, «quelle sottise!» Il en est de même de Troude (Dict. franç.-bret., 741, etc.); et pour le trécorois, de Hingaut, Gramm., 196; pour le vannetais, de MM. Guillevic et Le Goff, Gramm., 79, où pebéh, pebéh ur sont indiqués comme plus emphatiques que péh, péh ur. Tout ceci peut être regardé comme un progrès du sens roman de pez sur celui de son correspondant celtique. Cf. Gloss., 468, 469.
- 2. C'est aussi à l'influence française que j'attribuerais les expressions enn he bez «entier, complet» (Le Gon., Dict. franç.bret.); enn he bez «en un scul morceau, tout entier», poaza meot a bez "cuire des moutons entiers", Trd., enn he bez pikoll ema "il est dans son entier, Mil. ms.; a-bez. adv., « en entier, tout d'une pièce, Trd.; «en grand, en masse, en bloc», Mil. ms.; van. er bed abéh e vou changet «le monde entier sera changé», Guerzenneu... Guillome, Vannes, 1857, p. 12; ér bed abéh «dans le monde entier», 176; abéh gloëstret, abéh losquet «(cœur) entièrement voué (à Jésus), entièrement brûlé, 17; en Drindèd abéh « la Trinité entière », 166; abéh-caër « entièrement », 1; abéh caër, 9; a beh kaer, Livr el labourer, 212, etc. L'expression française correspondante a été employée par la comtesse de Ségur dans *L*a sœur de Gribouille : «va chercher les robes en pièce»; «le paquet des robes en pièce, p. 83; «elle a gardé deux robes en pièce que je lui avais données à faire, 86, cf. 84; ce qui donne lieu à un quiproquo expliqué page 88 : «Elle m'a dit : «Va chercher «dans l'armoire les robes en pièce de M<sup>me</sup> Grébu. Moi je com-«prends que des robes en pièce sont des robes en pièces... en "morceaux... Je prends les robes les plus déchirées, les plus en « pièces, comme elle l'avait dit elle-même ». Le breton échappe à cet inconvénient de la confusion phonétique du singulier et du pluriel; cf. Guerz. Guill., 133: Mar dér a torrein en Hosti A béhieu, Jesus e zou é peb hani... Ne vern quet pèd e gommuni, Receu e krant Jesus a béh é peb Hosti.
  - 3. On lit dans les Soniou Breiz-Izel de Luzel et A. Le Braz,

II, 5: « Eur pez fall (une mauvaise pièce) est le qualificatif généralement appliqué aux filles dévergondées. C'est une des injures les plus familières au vocabulaire breton ». Il s'agit ici surtout du trécorois. Gwall-bez se trouve Barz. Br. 478, en cornouaillais, au sens de « méchante femme ». Troude donne au masc. gwall-bez « mauvais garnement ». Ce doit être une imitation du franç. familier, cf. à Pléchâtel màwvèz pyés « méchante femme » (Dottin et Langouët); L. Rigaud donne, dans son Dict. d'argot moderne, bonne pièce « mauvais sujet, par ironie ». — Voir n° 53.

## XXXIX. SABATUR, SABATURET, SABATUET, SABATUSET.

D. Le Pelletier dit que «Sabatur est en Léon la Blessure faite aux pieds par une chaussure incommode. On en fait le verbe Sabatura peu ou point usité, sinon en son participe passif Sabaturet et Sabatuset, qui est aussi en usage en Tréguer, et se disent d'un piéton qui a les pieds blessez par sa chaussure. En Cornwaille ce mot marque un mal qui vient aux pieds des bêtes par l'humidité du lieu où elles couchent la nuit; au moins, c'est l'opinion des Villageois. Davies n'a pas fait mention de ce mot, que je ne croi pas Breton; mais François fait de Sabot ou de Savate, vieux soulier, et incommode à marcher».

Roussel ms. porte: «Sabatur, Blessure faite au pied par une chaussure incomode. En Corn., ce mot marque un mal qui vient aux pieds des bêtes par l'humidité du lieu ou elles couchent la nuit; c'est l'opinion des villageois».

Troude donne sabaturet T. C. «qui a mal aux pieds parce que sa chaussure est défectueuse»; et (animal) «qui a mal aux pieds

pour cause d'humidité ».

Milin a barré l'r de ce mot et ajouté: « Sabatui. Sabatuet oa och he gwelet ken dibalamour he c'have enn he doare » (c'est-à-dire: « Il fut frappé à son aspect, tant il lui trouvait des façons insouciantes »); « Sabatuzi v. n. ètre accablé de douleur, devenir triste, tomber d'accablement — être ensorcelé (voir Barz. Breiz) ». Ce dernier trait doit être une réminiscence vague du Barzaz Breiz, p. 59, où on lit en cornouaillais: eunn hunvre Am sapeduaz beteg re « un rêve qui me troubla au delà de tout ». On dit à Lannion zabatuet « très étonné ».

On lit dans l'Almanach de Léon et de Cornouaille pour 1877, p. 45 : evantion da zabatui « bruits faux et alarmants ».

J'ai admis la comparaison du franç. sabot et savate, Gloss., 589. Je crois aujourd'hui que, s'ils sont pour quelque chose dans ces mots bretons, ce ne peut être que dans la transformation de la première syllabe, mais que l'origine est le français solbatu. solbature. Ce nom rend compte de sabaturet; sabatui, sabatuet dérivent

de solbatu, comme forbuet Gr., van. forbuett l'A. de fourbu; cf. dans l'argot trécorois de la Roche-Derrien vañduiñ «vendre», de vendu, etc., Gloss., 571. Dans sabatuset, sabatuzi, il y a peut-être transformation de l'ancienne dentale finale; cf. sollobatut «bétail qui, ayant trop marché ou marché contre son habitude dans un terrain dur et pierreux, a les pieds blessés ou sensibles au toucher » (dans les Landes; de Métivier cité par M. E. Rolland, Faune populaire, V, 22). Cf. bret.-moy. vertuz et vertu « vertu »; privez « privé, secret », etc. (Notes d'étym. bret., 57, 58).

Le rapport de sabatu- à solbatu- rappelle celui du franç. capendu à court pendu; mais c'est ce dernier qui paraît une altération de

l'autre, d'après le Dict. général.

#### XL. SIVOUPLEO.

Ce mot est usité en petit Tréguier, ordinairement avec l'addition de tout, pour dire « manières affectées, politesses exagérées, façons ». C'est le pluriel d'un nom inusité tiré de l'expression s'i[l] vous plaît, ou peut-être si vous plaît, cf. v. franç. si Dieu plait, angl. if you please? La formation rappelle celle du franç. simagrées, de si m'agrée. Sur la chute complète du t, cf., Gloss., 497.

XLI. SOURINGU, SOURINED, SOULING, SOURIVELLO, SOL, SOUL.

1. Le P. Grégoire donne sourin pl. ou, ed, «charpente, bois propre à la construction de maisons, de bateaux, de navires; solive, chevron, et aussi du merrain en général»; sourin pl. ou «solive, pièce de merrain qui se pose de travers sur les pourres pour soutenir les planches»; sourinou déro, sourined déro «solives de chênes; sourin verr, sourinieg pl.-nouïgou «soliveau, solive courte ou faible»; sourina part. -net «faire des solives ou les mettre en œuvre»; sourineq «plein de solives».

La première édition de Le Gonidec donne sans astérisques, comme mots celtiques: sourin m. pl. ou «toutes sortes de bois de charpente...; poutre, solive, plançon»; sourina v. a. et n. «faire une charpente; placer des poutres, des solives». Troude a sourin m. pl. ou «chevron, poutre; sourina v. a. «mettre des poutres,

des chevrons ».

M. du Rusquec traduit «solive»: sourin f. pl. ou, qu'il compare au franç. sou[r]dre, lat. surgere, van. souren, léon. soursen « source»; et «soliveau»: sourinik f. pl. sourounigou. Ce dernier est à changer en sourinigou ou sourinouigou. Sur le genre, on peut remarquer que l'expression sourin verr («solive courte», de berr) du P. Grég. suppose aussi le féminin. Le van. souren « source» me paraît fort sujet à caution; quant à l'étymologie, elle est insoutenable.

2. Le Lexique en propose une autre par une base celt. \*stur-, cf. gr. \sigma laupos \pi poteau \pi, lat. in-staurare \pi \text{edifier} \pi, etc., de la racine sta, d'où aussi le bret. sounn \pi droit, d'aplomb, ferme \pi.

J'ai indiqué comme présérable, Revue critique, XXXIV, 223, un emprunt au v. franç. soulin, solin, solin « rez-de-chaussée », etc., picard seulin « poutre. solive », franç. solin « intervalle entre les solives ». Ceci est confirmé par le bas-trécorois soulino « poutres transversales sous le toit », qui a gardé l'l; on dit dans le même dialecte sourivello « solives », qui se rattache au franç. soliveau. avec le changement d'l en r, qui se présente dans sourin.

C'est la présence d'une autre liquide, l ou n, qui a grandement contribué à faire altérer l'l de soulino dans sourinou; il n'y a pas trace du même échange dans les formes plus simples sol pl. you «petite poutre ou poutre médiocre, sommier», haut cornouaillais sol pl. yau «poutre» Grég., sol, soûl «plancher d'une maison» Pel., sol «poutre, solive, soliveau», dans le Nouv. Dictionn., selon Pel.; sol, soul «plancher d'une maison», sol-ti «premier élage de maison», Rel ms., etc.; voir Gloss., 632, 633. Kærting (n° 8862 et 8863) rattache solive au lat. solum.

### XLII. ANTIER, ANTERIN, ANTRIN, ANTELIN.

Voici un autre exemple de transformation de liquide sous l'influence d'un n suivant.

Le bret. moy. antier « entier » est resté à la langue moderne (tréc. antier, anqier), surtout dans l'expression (récente) marc'h antier = cheval antier. Moal dit qu'à Saint-Pol-de-Léon on emploie marc'h antier et antierad (p. 250).

Grég. donne un autre dérivé: marc'h anterin, qui est aussi ancien (dans des emplois différents). Il a encore: anterin « entier, qui a toutes les parties qu'il doit avoir »; anterin, anterin èn e ompinion « entier, qui veut résolument ce qu'il veut »; anterina un dra « remettre une chose en son entier », anterina, van. -nein « entériner, rendre entier et parfait, vérifier; entériner (une grâce) »; anterinança « entérinement (d'une requête); entière perfection, intégrité (d'une confession) »; cf. Gloss., 32.

Le dict. de l'A., qui n'approuve pas l'emprunt (cornouaillais selon lui) des mots français entériner, entérinance, traduit en van. « total » : antelin, antiérr; et « entier » : antelin. Aujourd'hui anterin subsiste sous deux formes divergentes : à Coadout, antrin « expéditif, laborieux, diligent »; à Saint-Nicolas-du-Pélem (Cornouaille), antelin : plac'h antelin « fille qui se lève de bonne heure, éveillée, active, prompte, vive, adroite».

#### XLIII. ARMANAGO, HIRBORT, BURBOURT.

1. Une autre circonstance favorise la confusion entre l et r; c'est la présence d'une consonne suivant immédiatement.

On dit à Coadout ober armanago «faire des almanachs» pour «passer son temps à des bagatelles»; l'I reste en petit Tréguier, où l'on crie:

Almanako néve Dë gas re gos dë vale!

« Almanachs nouveaux, pour envoyer promener les anciens (pour les remplacer)».

Il est fort possible, d'ailleurs, que la phonétique bretonne ne soit pour rien dans cette forme : cf. armouna à Pléchâtel, Dottin et Langouët, Glossaire du parler de Pléchâtel (canton de Bain, Ille-et-Vilaine), etc.

2. Voici un exemple plus celtique. Le moy.-bret. elboet, moderne ilboëd «faim» Gr., gall. ellbwyd, est devenu hirboet, hir bouet, etc., dans des textes trécorois, Gloss., 206; l'h est dù à une décomposition par hir «long», bouet «nourriture».

D'autre part, elboet a donné eurbouet « faim, appétit », en Goello: arri 'm euz eurboet « je commence à avoir saim ». Et, comme on a cru voir dans la première syllabe le mot eur, « un », on dit également: dare oan da goueañ gañd ar bouet « j'étais près de tomber d'inanition » (littéralement « avec la nourriture »!) au lieu de gañd an eurbouet. Cs. Gloss., 324.

# XLIV. ALVABAIN, DIVAHIGN, DIVAIGN, MAIGN, MAGN; MIGN, MIGNET, MIGNERES; MIGNA, MOIGNA.

- 1. Le haut-cornouaillais alvahain «lourdaud» a, au contraire, l pour r; il vient de \*ar-vac'hagn. C'est le contraire du van. divahign «qui n'est point estropié» l'A. On prononce à Coadout divaign «sain, qui n'est pas infirme». Cf. léon. divahan, Barz. Br., 424.
- 2. La même contraction a lieu dans le simple maign, sur lequel Mil. ms. a ces trois notes:
- "Maign, mot qui s'ajoute aux adj. diot et foll pour exprimer le superlatif absolu. Il s'ajoute aussi aux subst. En den maign war er marc'h paign, "un sot à pendre sur un cheval mal bâti, une bête sur un animal".
- «Magn ou maign, adj. homme d'une simplicité qui approche de l'idiotisme.»

« Mign, être càlin, faire l'enfant, le doucereux pour être càliné, caressé, aimé; faire le simple, l'idiot, jouer à l'enfant. Mign a quelque rapport avec maign qui marque un degré de plus, vu l'âge du sujet ». Ceci remplace l'article migna de Troude, qui est barré.

Moal donne sot-magn «très sot, très bête, grand benêt»,

p. 70, 141, 473.

Magn est une variante de mac'hagn «estropié» que donne Trd; on dit de même en Trég. magnet pour mac'hagnet « estropié », moy.-bret. mahaingnaff "blesser", van. mahigneim "estropier, blesser, mutiler, du v. franç. méhaignier.

- 3. Mign est tout différent. Milin a voulu dire que ce mot (exprime l'idée d'être) câlin, etc., car ce ne peut guère être un verbe. Il se rattache à mignon « ami », van. mignomein « caresser » Gloss., 4 1 6; mignounyaich, mignounaich, van. mignonnaich « mignardise, flatterie, caresse, Gr., etc. M. l'abbé Caer, recteur de Gouezec, m'apprend qu'on dit en haut-Léon eun den mignet « quelqu'un qui agit en ensant gâtén; migneres «gâterien.
- 4. Migna paraît aussi être autre que mign, au moins pour l'origine. Troude, tout en le faisant masculin, l'explique : « terme enfantin pour dire tantine, bonne amien; Moal de même, p. 114 et 486, ce qui doit être copié de Troude.

Troude lui-même renvoie de moigna s. (Ouessant), qu'il ne traduit pas, à migna. Le Gonidec avait aussi renvoyé de mogna à migna «f. Terme dont les enfants se servent pour nommer et caresser leurs tantes. Pl. mignaed. D'autres prononcent mogna ».

Pel. dit: "Migna, selon M. Roussel, est un terme dont les pctits enfans se servent pour nommer et caresser leurs tantes... il siguifie proprement Bonne Amie; ce qui l'approche de Mignon...» Red ms. n'a que cette phrase incomplète : «Migna, terme dont les cnfans se servent pour nommer et caresser.»

Le P. Grég. avait donné comme synonyme de moëreb : moigna «tante», à Ouessant; moigna gompès, pl. moignaëd compès "propre tante"; moigna, pl. moignaed "tante, cousine germaine du père ou de la mère»; moigna goz «grande tante»; Ouessant et bas-Léon moignaicg, pl. moignaigou « jeune tante ».

Ce mot paraît d'origine germanique : cf. angl. moyen monc,

allem. muhme «tante», v. nor. mona «mère», etc.

## XLV. PAIGN; PARPAGN.

1. Le mot paign, que nous venons de voir dans une expression rimée, est ainsi expliqué par Mil. ms. : « Er marc'h paign, un

IMPRIMERIE TATIONALE.

cheval qui a une maladie de pieds qui les rend gros et lourds. L'origine est le franç. peigne, nom de cette maladie du cheval.

2. Tout différent est parpagn «sot», terme d'injure employé par M. Y. Le Moal (Dir-na-dor) dans Marivonik, et usité, comme

il me l'a appris, à Coadout.

C'est un sens figuré de parpaign, pl. ou, ur mæn parpaign, pl. mein parpaign « parpain, pierre qui traverse toute l'épaisseur d'un mur, et qui fait face des deux côtés » Gr., parpagn, m., Moal, 374, petit-tréc. id., du franç.

### XLVI. QUEVÆTT, KIÙED, KIÙEDBIN.

1. Nous sommes redevables au P. Grégoire de la première mention connue du vannetais qeved, pl. éü, qu'il fait synonyme de qeguilyad, pl. éü « quenouillée ». Il renvoie au mot « poupée », mais à cet article il ne parle pas du dialecte de Vannes.

Le dict. de l'A. traduit « poupée de lin » : quevætt, pl. -ædeu. f. Châlons n'a pas ce mot; son dict. ms. rend « poupée de lin »

quequeliat lin.

Le Gon. l'écrit kéved m., mais il a dû suppléer arbitrairement l'indication du genre, qui manque chez Grég. Troude a keved. kevet m., sans doute d'après Le Gon.

On dit à Baud kiùed pl. eu «quenouillée d'étoupe»; kiùedein

« préparer la quenouillée ».

2. M. Henry, Lexique, 65, voit dans kéved un emprunt au v. fr. eschevete «échevette», en prononciation normande.

M. Loth a objecté, Rev. celt., XXII, 335, l'invraisemblance d'une suppression de es-, et la différence des sens. Il penche à voir dans keved un brittonique \*com-et (v. gall. etem «fil»).

Je crois que keved est inséparable du v. franç. couet, signalé par M. Delboulle, Romania, XXXI, 374, parmi les mots « obscurs et rares », avec cet exemple du xvi° siècle : «Rhea... avec sa ceinture lia la nef, et tant facilement la tira à terre, comme se tire le lin du couet de la poupée pour filer à la quenouille ».

Ce mot existe encore en provençal: M. Mistral donne «couct (cat. cuet) m. Poupée d'étoupe», et rapproche l'expression co de canebe « poupée de chanvre »; il donne par ailleurs co, couco, niçois covo, etc. « queue; torsade de cheveux usitée dans la coiffure des paysannes de Nice».

Cf. encore: «couet m. (l. cauda) m. mèche de cheveux. Dans tout le Poitou» (abbé Lalanne); «petite queue» dans le Haut-Maine (de Montesson); kwe m. «petite queue, mèche de poil ou de cheveux»; «partie de la silasse qui sert à saire la poignée»;

« écheveau de coton employé par les tisserands », Dottin, Gloss. des parlers du Bas-Maine français couette fém. « petite queue », mot très familier, selon Littré; couette de cheveux « Haarlöckchen an den Schläsen und hinten am Halse », expression populaire (Sachs-Villatte, Supplément), etc.

Un semblable rapport de sens se trouve dans stéc'henn lin ou canab « poupée, portion préparée de lin, ou de chanvre, suffisante pour une quenouillée » Gr., van. stuhænn « tresse (de cheveux) »,

etc., voir Notes d'étym. bret., nº 9.

Quant au côté phonétique de la question, nous avons vu des formes romanes du mot "queue" qui présentent un v (couvo, covo); cf. caura, cuva dans la Suisse romande (cité par de Chambure, Gloss. du Morvan). Le vocalisme de kevét pour "kouvét ou "kovét n'a rien d'étonnant en vannetais; cf. quemune "commun" l'A., du moy.-bret. commun, etc.

#### XLVII. SURPRIS-4-MIS.

Cette expression se lit dans une chanson trécoroise assez connue, Disput nevez savet etre daou zen iaouank divoar benn eun dimezi, sur feuille volante, imprimée à Lannion chez la veuve Le Goslic, et signée : Pierre Raison.

Le troisième vers du septième quatrain est :

C'hui zo deut surpris-a-mis d'am goulen, den iaouank;

c'est-à-dire, comme l'indique le contexte : « Vous êtes venu à l'improviste me demander (en mariage), jeune homme ».

C'est le v. franç. cipricimi «aussitôt», de ci pris, ci mis, comme l'a vu Henri Estienne, qui l'expliquait littéralement: «In hoc loco captus, et in eodem suspensus» (God.). Les patois français l'ont conservé moins complètement: haut-Maine, à pressimi «vitement»; bas-Maine, pressimi «précipité, prochain»; tourangeau, précimis «en hâte, précipité» (voir Ant. Thomas, Mélanges d'éty-mologie française, 119, 120). Le breton a altéré la première syllabe d'après le français sur (cf. Rev. celt., XXI, 146, 147).

Un u se trouve, mais à une autre place, dans la forme poitevinc de 1662: venguiu tout pris su mis (La mizaille a Tami. p. 38); l'auteur, Drouhet, a glosé pris su mis par «bien prestement» (A. Richard, Les œuvres de Jean Drouhet, Poitiers, 1878,

p. 112, 52).

XLVIII. TINT, TINTA, TINTAL, TINTAN, TINTBIN, TINT-ORELL.

1. D. Le Pelletier a les deux articles suivants :

« Tint est commun en Basse-Cornwaille, pour dire un Chan-

tier, soit pour l'attelier des charpentiers, soit pour placer des tonneaux dans le cellier. Plur. Tintou. Tinta se dit au sens de placer, par exemple, un tonneau, une pièce de bois, pour la travailler, une boule, ou pierre pour la pousser sans obstacle : et c'est un terme des jeunes gens, qui jouent à la crosse. Tinta est proprement poser sur le chantier...

"Tinta, outre la signification marquée ci-dessus,... a encorc celle d'élever, lever, hausser; ce qui revient assez à la même action: et selon d'autres, mettre sur une élévation, en sorte que la chose mise soit prête à tomber: ce que M. Roussel appliquoit à la situation où est la bille, lorsqu'il ne faut qu'un coup de crosse, pour la faire partir. C'est donc mettre en état de chanceler: ce qui me fournit la pensée que Tinter une cloche, est l'ébranler; mais il se diroit mieux à cet égard du son rendu par la cloche tintée, lequel son est Tint..."

Il dit, de plus, à l'article horell «boule ou bille de bois, cu pierre qui sert au jeu de la crosse» : «M. Roussel qui écrit Orell, m'a appris que Tint-orell marque tout ce qui est prêt à tomber : et ajoûte que ces deux paroles signifient coup pour ébranler».

Voici ce que porte Roussel ms. :

"Tint, un chantier, soit pour l'attelier des charpentiers, soit pour placer des tonneaux dans le cellier.

"Tinta, placer un tonneau, une pièce de bois, sur le chantier pour la travailler, une boule ou pierre pour la pousser sans obstacle, mettre, poser, placer sur le chantier.

"Tinta, élever, lever, hausser, mettre sur une elevation en sorte que la chose soit prête à tomber.

« Tinta, tinter, tintal ar c'loc'h tinter la cloche. Lebranler de maniere que le batant ne frape que dun côté.

« Tint, tinnitus, le son rendu par la cloche tintée ».

Le P. Grégoire donne : tint, pl. ou «étançon, étai, appui»; tinta «étançonner, étayer».

Le Gonidec donne comme cornouaillais tint, m. pl. ou "étai, étançon, appui, chantier, chevalet"; tinta, v. a. "étayer, étançonner, placer une pièce de bois sur un chantier pour la travailler, placer un tonneau dans une cave; fixer un madrier sur son épaisseur".

H. de la Villemarqué a ajouté à la seconde édition de Le Gon. le corn. tinté ez, m. «étayement, action d'étayer ou état de ce qui est étayé», qui se trouve, sans son nom, dans le Dict. franç.-bret. du même auteur.

Troude cite comme cornouaillais tint, m. «étai, étançon»; tinta «étançonner»; et sans indication de dialecte: tint, m. «chantier de charpentier, de marchand de vin»; tinta «placer sur un chantier de charpentier ou de marchand de vin»; tintal. v. n.

"tinter, parlant d'une cloche ". Mil. ms. donne à tint cet exemple: Eno ez euz epad ar bloaz er variken win war an tint ("là il y a toute l'année une barrique de vin sur le chantier"). Il ajoute à tint: "tintement de cloches"; à tinta: "tinter les cloches d'une paroisse". On lit kleier... O tintal eun Angelus (des cloches tintant un angélus), Barzaz Taldir, Paris, 1903, p. 199.

En van., Châl. ms. a tintein «tinter», tintadur «tintement». On dit en petit Trég. tintañ «vaciller, en particulier d'une personne somnolente, dont la tête chancelle de temps en temps»,

et tintañ ra 'c'hloc'h « la cloche tinte ».

En Léon on prononce plutôt de même sans nasale, comme me l'apprend M. F. Vallée: tint, pl. ou «étai, support; partic d'une charrue»; tinta «étayer».

2. La première étymologie de tinta «poser sur le chantier» est celle de Pel., qui rapproche le mot du grec τίθημι «poser,

placer». Aujourd'hui elle n'a pas besoin de réfutation.

La dernière est celle du *Lexique*, qui regarde tint «étai, chantier», comme un emprunt au lat. tentum «tente, (objet) tendu». Celle-ci ne rend pas compte de l'i, qui est constant; elle sou-

lève aussi d'autres objections, au point de vue du sens.

G. Milin a ajouté à son exemple de tint «chantier»: «fr. tinte, chantier de futailles». C'est une bonne idée, de demander d'abord au français l'origine d'un mot breton qui manque aux autres laugues celtiques. Je ne sais si la forme tinte est bien exacle; Littré ne donne que tin, m.: 1° terme de marine «morceau de bois de peu de longueur, sorte de billot employé en le mettant à plat pour servir de support à une pièce de construction que l'on travaille, ou spécialement, à la quille d'un navire en construction, afin de l'exhausser au-dessus de sa cale»; 2° «pièce de bois qui soutient les tonneaux dans une cave». Mais le verbe est tinter: en terme de marine «appuyer, assujettir avec des tins. Tinter la quille d'un navire», Littré.

Littré, qui n'a d'historique pour aucun de ces mots, tire le premier du lat. tignum, et donne à l'autre un synonyme non reçu par l'Académie, attinter, t. de mar. «établir un objet quelconque avec des tins, qui sont des pièces de bois horizontales un peu inclinées dans le sens de la longueur. On dit de préférence

tinter ».

3. Jal, dans son Glossaire nautique, n'a pas ces verbes. Sur tin, il cite Guillet en 1678, et compare «l'allemand Tingel, donné seulement par Röding (1796)... la pièce de bois de remplissage nommée... Grain d'orge. Le Tingel est lui-même un petit billot de bois... Dans l'ancien français on voit... Tinel... Tygnel,

Tinau, Tineul. avec le sens de bâton..., Il ajoute que tin peut venir de la même source, qu'il croit être le lat. tignum, et qu'en bas-breton tin (en terme de marine) se dit tint.

Larousse admet aussi tignum comme étymologie de tin; il donne du verbe un exemple qui montre le rapport naturel de ses deux emplois : « tinter des caisses, des tonneaux dans l'entrepont ».

Selon Scheler, «tin, aussi tein», terme de marine, vient probablement de tignum; mais il ajoute que «le dérivé tinter... serait. dans ce cas, librement formé, sans respect de l'étymologie».

Le Complément de Godefroy donne cependant à tin «chantier pour des tonneaux» cet unique exemple de 1465 : «huit escuz le tonneau prins sur les tintz».

Le Lateinisch-romanisches Wærterbuch de M. Kærting (2° éd., 1901) ne parle pas de ces mots.

4. Sans en traiter directement, M. Ant. Thomas touche à leur histoire, Mélanges d'étymologie française, 157, 158; il montre que le v. franç. tingle. aujourd'hui tringle, d'après Furetière, «règle de bois longue et étroite qui sert à boucher quelques ouvertures de portes... etc.; piece de marrein... qui sert à couvrir les joints des planches d'un bateau, ne vient pas du lat. tignulum, mais plutôt du néerlandais tengel, tingel «tringle, cale, garniture de bois mince entre des pierres de charpente qui ne se touchent pas comme il faut, qui a donné aussi à l'allemand tingel, et paraît un dérivé germanique du thème tanga. tangia «serrer, lier, (Fick).

Il semble donc que le v. franç. tintz est à séparer de tignum et aussi de tina, «tine», d'où tinel «baquet, cuve; barre de bois que deux hommes portent sur l'épaule et à laquelle sont fixés des chaînes et des crochels pour porter des tonneaux pleins», et «gros bâton hoché par les deux bouts, dont les porteurs d'eau se servent pour suspendre et porter leurs seaux sur l'épaule»; tinet «levier, bâton ayant deux chaînes avec crochets et servant à transporter des tonneaux, des seaux, des tines», God.; mot resté en Flandre, etc.

5. Il est difficile de séparer de la famille de tintz le languedocien tind, tindou, tenou, tindoul, gascon tindoul, rouergat tendoul, m. «chantier, pièce de bois sur laquelle on assied le tonneau—; gascon s'atinda, s'entinda « s'équilibrer, se fixer » (Mistral).

L'auteur rapproche ces noms du langued. dindo, drindrol «balancement, mouvement du berceau», etc., et ces verbes de gascon atinda, entinda «parer, ajuster; arranger, organiser»; espagnol entintar «teindre».

Sans voir là l'origine des termes en question, on peut ad-

mettre que ces mots ont influé sur leur histoire. Le v. franç. atinter, atteinter, attincter, etc. «ajuster, disposer; parer, orner, équiper», que l'Académie admet encore : «atinter... parer, orner avec affectation. Il est vieux», ne serait-il pas cause de la dérivation de tin-ter? Et le d de tindou, s'atinda, ne serait-il pas dû aux onomatopées du balancement, qui emploient indifféremment t ou d : langued. tintouna, tindouna, limousin dindouna «dodiner, dorloter», etc. Mistr.?

6. De l'idée d'« assujettir, mettre en équilibre », on a pu passer, dans le breton tinta, à celle de « être en équilibre instable, chanceler, vaciller ». Mais je crois plus probable que ces dernières acceptions viennent d'une sorte d'onomatopée, comme dans beaucoup de mots du Midi: cf. langued. tinta, tinda « pencher, incliner »; tintouna, tindouna, atintoula, limousin dindóuna « dodiner, dorloter »; bas-limousin atinta « décanter, pencher un vase pour faire écouler le liquide qu'il contient »; lim. tintourla, tintoula, gasc. doundoureja « dodiner, dodeliner, balancer, bercer dans ses bras; chanceler, vaciller » (Mistr.); ital. tentennare « remuer, agiter; vaciller, chanceler »; stare in tentenna « branler, chanceler, pencher, n'être pas solide », etc.

Cette onomatopée pouvait facilement se mêler à celle du son

de la cloche, qui tinte quand son battant est agité.

## XLIX. TINTA, TINTEMARREIN; DIÑSAL, DIÑSBIÑ; DITIRINAT, TITIRIN; TITIRIK; TIKAL.

1. Le bret. tinta « tinter » doit être d'origine française; cf. tyntamarr pl. ou « tintamarre », van. tintemarre m. id., tintemarrein « tintamarrer », tintamarein « pester » l'A., etc.

Une imitation purement bretonne du même son se trouve dans dinsal, van. dinsein «tinter, ne laisser frapper une cloche que d'un côté», dinset èn deus ar c'hloc'h «la cloche a tinté», dinserez van. dinsereh «tintement» Gr., dinserez m. Trd; van. dinsein «tinter» Châl., l'A., dinsereah m. pl. eu «tintement» l'A.; Châl. ms. porte drinsein. On dit aujourd'hui dinsein.

Cf. angl. tink, tinkle, tingle, etc.

2. On peut ajouter: ditirinat v. n. « sonner comme les petites cloches » Trd, titirin m. « tintement fréquent et répété d'une cloche, bruit aigu et éclatant », titirina v. a. et n. « sonner à coups répétés », Mil. ms.; le même auteur a employé ditirinat he ourouller « faire sonner sa sonnette », dans la première fable des Marvaillou grac'h-koz; titirik, « nom que les enfants donnent à la perdrix et au grillon », Mil. ms.; l'auteur rapproche ce mot du sanscrit titiris « francolin », tiré aussi du cri de l'oiscau.

- 3. Une forme plus simple est tikal a pépier, piailler, comme les oiseaux et les ensants » (Trég. et Goello).
  - L. PINSOUNICQ, PINSIN; PINT, PINTEK, PINTER, PINTEREK, PINTERIGOU, TINT, TINTER; PINTA; KUEIN-KUEIN.
- 1. Le Nomenclator de 1633 traduit, p. 39, «pinson»: vr pinsounicq, vr goluennicq. Ce dernier mot est vague, et veut dire simplement «un petit passereau». Cependant Ch. de la Touche donne golven «pinson», en breton de Belle-Ile-en-Mer (E. Rolland, Faune populaire, II, 177). Cf. mon Gloss. moy.-bret., 2° éd., 278.

L'autre est le diminutif de \*pinsoun, pris au franç. pinson. Pel. dit que, sauf dans le bas-Léon, l'oiseau se nomme, en breton comme en français, pinson.

2. Nous ne connaissons pas directement le nom de cet oiseau en moyen-breton, mais on peut en trouver une trace dans la Création du monde, mystère dont la composition doit remonter à cette époque, car il y a des preuves qu'il était d'abord rimé intérieurement. L'abbé Bernard l'a publié (Revue celt., t. IX et suiv.) d'après un manuscrit de 1825, avec quelques variantes d'un autre de 1760. Cette édition est loin d'être satissaisante, et les lexicographes auraient tort de s'y sier.

Ainsi les vers 285 et 286 :

Te a so mat, hanvat natur, Te a so jentil ha bel ha fur,

contiennent deux mots qui n'ont jamais existé, hanvat et bel, traduits « très bon » et « beau »; le premier reparaît v. 289:

Hanvat oun en natur, assur, ha pur ha net

avec la même traduction. Le manuscrit Le Jean, daté de 1795, porte :

Te so mat hannat a natur Te so gentil abil ha fur

et

Hannat on en natur assur ha pur ha net;

hannat est le moy.-bret. aznat, trécorois haenat «évident, évidemment» et abil = franç. «habile», est une des anciennes rimes intérieures heureusement conservées.

Le nombre de celles-ci n'est pas considérable dans l'épisode des noms donnés par Adam aux animaux et aux plantes; cependant il en reste assez pour prouver l'ancienneté de cette partie, très intéressante par ses nomenclatures; par exemple (v. 543, 544):

An austruch hac ar grue hac ar griffon cruel, Ar iar-dour, so mui quen a so ret da henvoel;

dans le ms. Le Jean:

An outruch hac an gruc hac ar griffon cruel A jer dour so mun quen a so ret da henvel

où gruc, lisez gru rime à cru-el et quen à hen-vel. Il y a parsois peu à saire pour remettre des rimes intérieures régulières; ainsi (ms. Le Jean, v. 521 et 530 de Bernard):

Me. a hano ar goulm (lisez an dube) a so loen dereat; Ar sparfel hac an scoul (lisez An scoul hac an sparfel) hac an tursunelet.

L'éditeur n'a pas vu que les vers allaient par quatrains, division régulièrement indiquée dans le ms. Le Jean; celui-ci donne, dans un passage remanié:

Ar goucouc an aiglet hac yve ar faisan Ar born busuc ar sing budor ha halebran

« le coucou, les aigles et aussi le faisan, l'éborgneur de vers, le cygne; butor et halbran ».

L'édition Bernard n'a que le second vers (550), sous cette

forme:

Ar boru-buric, ar sign, budor hac al levren

et avec cette traduction incroyable : «le rouge-gorge, le cygne, le butor et la cigogne»!

Les vers 525, 526:

Ar vran hac ar piquet, ar pabor ar gueguin, Ar voualc'h, ar golven, hac ive ar pincin

traduits «le corbeau, la pie, le bouvreuil, le geai, le merle, le moineau, le pinson, sont dans le ms. Le Jean:

Ar vran hac ar piquet ar pap aour ar guiguin Ar voelch hac ar golven hac yve ar pinnin.

Ils paraissent anciens; on peut les rétablir ainsi :

An marchbran hac an pic, an pap aour, an quiguin, An mouelch han gueluin hac iuez an pinsin.

Cette forme piusin paraît une variété de pinson, pinsoun-icq, inspirée par l'onomatopée (cf. § 6). M. Y. Le Moal m'apprend

qu'elle existe à Coadout, où on la dit des personnes, comme en léon. pabor et en franç. «c'est un merle!»

3. Pel. donne en bas-Léon tint « pinson », pl. tintet, mot qu'il suppose être une onomatopée du cri de l'oiseau. Rel ms. n'a que tint.

Grég. a pintèr, pl. pintéred, et pint, pl. pintet.

Le dict. bret-franç. de Le Gonidec renvoie de tint à pint; là il a pint m. pl. ed; pinter, et tint, et regarde tout cela comme une onomatopée. Sa seconde édition écrit inversement tint, pint, et à ce dernier pint, pinter, tint. Son dict. franç.-bret. donne pint m. pl. ed, pinter m. pl. ed, tint m. pl. ed, tinter m. pl. ed.

Troude a pint m. pl. ed; Mil. ms. ajoute: tint id.; pinta v. n. mourir; et mpinta v. n. a pris du nom de l'oiseau pint la signification de mourir. Pinta gant ar goanv mourir de froid comme

les oiseaux en hiver».

- M. E. Rolland, Faune pop., II, donne en bret. pint d'après Taslé, p. 175; pintek en bret. de Lorient, p. 176. Ce dernier doit être proprement un diminutif, comme pinterek en vannetais de Guidel, et le plur. pinterigou en haut-cornouaillais, traduit «pinsons», Barzaz Breiz, 473.
- 4. Quant à la terminaison de pint-cr, j'ai supposé, Gloss., 478, qu'elle venait d'un autre nom d'oiseau, comme linerigou «petits linots», Barz. Br., 473, canaber « chardonneret», Gr. (van. canaber, id. Ch. ms.; l'A. donne chardonnette m., pl. eu).

On peut observer, à ce propos, que les Vannetais appellent le pinson coarhaer, Ch. ms., koraer m., Livr el labourer, 24, aujourd'lui koarhaér, mot formé de koarh «chanvre», comme canaber de

canab; cf. Gloss., 95, 368, 402, 522.

Cependant il est tout aussi possible que pinter soit une formation indépendante des noms d'oiseaux tirés d'une plante qu'ils affectionnent, et vienne d'un verbe \*pinta « crier comme le pinson ». Cf. dans les Deux-Sèvres pinseur, picard pinchaire « pinson », Faune pop., II, 176, lorrain pincher, lyonnais quincher « crier d'une voix aigrè », 177, etc.; Sachs-Villatte donne en franç. tinter qu'il traduit en allemand pinken « (von der Stimme gewisser Vōgel, z. B. von der Kohl- (Pink-) Meise ».) Ceci rappelle le tiāter « pinson » de Le Gon., et le verbe tikal signalé au numéro précédent.

5. Pour l'autre sens attesté du verbe pinta « mourir comme le pinson, en hiver », on peut comparer ce que dit Buffon: « Les pinsons ne s'en vont pas tous en automne; il y en a toujours un assez bon nombre qui restent l'hiver avec nous... jamais on ne les entend chanter dans cette saison, à moins qu'il n'y ait de beaux jours...; le reste du temps, ils se cachent dans des haies

fourrées, sur des chênes qui n'ont pas encore perdu leurs feuilles, sur des arbres toujours verts, quelquefois même dans des trous de rocher, où ils meurent lorsque la saison est trop rude».

Le pinson d'Ardennes s'appelle dans les Deux-Sèvres pinson d'hirer parce que, dit M. Rolland, «pendant les grands froids de l'hiver, cet oiseau descend dans les plaines»; une autre variété, le pinson des neiges, « habite les hautes montagnes des Alpes, dans le voisinage des neiges et des glaces» (Faune pop., II, 186).

Le nom slave de cet oiscau, russe zjáblik, polonais zieba, bulgare zeba, etc., tient au v. sl. zeba «frigere», russe zjáblyj «gelé», zjábkij «frileux», etc.; cf. Miklosich, Etym. Wörterb. der slaw. Sprachen, 401.

6. D. Le Pelletier et Le Gonidec regardaient tint, pint, etc. comme une onomatopée. M. Roland se prononce dans le même sens, Faune pop., II, 174, 175: «Son cri de rappel, qu'il fait entendre fréquemment, lui a fait donner les noms suivants: quinquin, Normandie... quienquien, Bayeux... qui-qui, Savoie... toin, touin, m. Centre... pint, breton... tint, breton... Cf. spink, pink, augl. dial... pin-pin, gallic... finty, hongrois... Il y a dissemblance dans la manière de rendre le cri du pinson. Cette anarchie caractérise la véritable onomatopée». Et il cite, entre autres syllabes de même origine auxquelles on a joint divers suffixes: pinnk, kinnk, tinnk, frinnk, grinnk, pint, pouie, couie, etc.

Cf. encore E. Alix, L'esprit de nos bites, Paris, 1890, p. 352: "Le pinson émet dans ses migrations la syllabe yack, yack. Dans la joie, il jette le cri: fink. Dans la colère, il répète avec rapidité: fink-fink-fink. Pour exprimer la tendresse ou le chagrin, il dit: trif-trif, etc., Magaud d'Aubusson, Revue des Revues, XXXIII, 415; Bréal, ibid., 630, 631, etc.

Au normand quinquin, etc., il faut ajouter le vannetais de Sarzeau kucin-kucin m., Rev. celt., III, 59.

- 7. M. Thurneysen, Keltoromanisches, 73, 74, regarde, au contraire, le bret. pint comme altéré de \*pink. gallois pinc, diminutif pincyn, et celui-ci comme d'origine germanique, de même que son synonyme ysbincyn, et le franç. pinson, ital. pincione, etc. Le Lexique adopte cette explication.
- 8. Je l'ai combattue, Gloss.. 478, en rappelant l'espagnol pintacilgo. pintadillo «chardonneret» (de «peint», comme pintade, cf. σοικιλίς).
- 9. Je pense aujourd'hui qu'il vaut mieux revenir à l'onomatopée, si bien défendue par M. Rolland, cf. id., p. 175 : «Cette

syllabe pinnk est celle qui rend le mieux, je crois, le cri de l'oiseaun; et il cite: «son cri d'appel est fink, ou pink (Brehm); «kin kin, ou pin pin, tel est le cri habituel du pinson» (Blaze).

Cf. aussi grec σπίγγος, σπίνος, σπίζα «pinson», σπίζω «gazouiller», etc. — Voir le suiv.

#### LI. FRINGAL, VRIGNQAL; FRINGOTIFF, PRINGOLI.

1. Le bret. moy. a fringal « gambader ». Pel., qui en cite plusieurs exemples, donne pour la langue moderne « Fringa. Et par abus Fringal, Divertir, réjouir. En em-fringa, se divertir en gambadant, en sautant, en dansant ».

Rel ms. porte «fringa, fringal, sauter, danser, gambader, divertir[,] réjouir, fringuer. Ne ket nep a fring a zebr an harinket ce n'est pas celui qui gambade, qui mange les harangs. frink-foar

un friguant, sautilleur».

Le P. Maunoir a fringal «se donner du bon temps»; le P. Grég. fringal «fringuer, frétiller, sauter, danser», ur fringuer, pl. -éryen «un jeune fringant, qui se donne du bon temps»; fringuére: «action de fringuer», fringus «(cheval, garçon) fringant»: fringuericq «celui qui gambade», fém. fringueresicq. Le Gon. écrit fringa, et «par abus» fringal «sauter, gambader, fringuer, se divertir»; fringer «celui qui aime à sauter», etc., fém. fringérez; fringérez m. action de sauter, etc.

En van., Châl. donne fringal «fringuer, sautiller», Châl. ms. id., l'A. fringuale «fringuer», fringuein, fringual «gambader, gambiller», fringuereah, m. «action de fringuer», fringuadeenn, f. pl. eu «gambade», fringuss «fringant».

Troude distingue fringal « caracoler, gambader, se donner du bon temps », de frinkal « regimber », il a fringadenn, f. pl. ou « gambade »; frink-foar, m. « qui se plast à aller aux soires pour saire le beau ».

On lit fring, frinkig «fringant», Suppl. aux dict. bret., 86, frinkig «alerte», 73, frinkik «éveillé», Moal; on dit en tréc. vreing, id., et à Paimpol vrigngal «frapper du pied». M. Loth donne (en Léon) fringal «fringuer, sautiller», éd. de Châl. 37.

Il n'est pas nécessaire de séparer des formes qui ont g celles en k, q; cependant ces dernières peuvent être dues à l'influence de gwinqal « regimber ». Cf. Rev. celt., XIX, 325-327; Notes d'étym. bret. 73.

L'étymologie celtique suggérée par M. Thurneysen, Keltoromanisches 99, cf. 85, 86, n'a plus de vraisemblance. Fringal vient du franç. fringuer (cf. Gloss. 246).

2. Un mot voisin est fringotiff, par lequel le Nomenclator rend

« fringotter», et qu'il fait suivre de fredounif (p. 214). Châl. ns. a de même fringotein « fredonner».

Le P. Maun. n'a que fringoli «fredonner»; de même D. Le Pelletier, qui rattache ce mot à fringa, par une explication qui se trouve aussi dans Rel ms.: «gambader en chantant, donner toute liberté à sa voix... ». Le Gon., dans son premier dictionnaire, n'a également que fringol, m. pl. iou, « fredon, roulade»; fringoler «celui qui fredonne, qui fait des roulades»; fringoli, v. n. «fredonner, faire des fredons, des roulades». Mais son dictionnaire franç.-bret. porte fringol, fringot, m. pl. ou, (avec exemple de fringolou), fringolerez, m. pl. ou «fredon»; fringoli, fringoti «fredonner, la seconde édition du dict. bret.-franç. a fringol, fringot, pl. iou (avec ex. de fringoliou) «fredon»; fringoli ou fringoti « fredonner ». Le P. Grég. donne : fringol, pl. ou, fringolérez, pl. -erezou, fringotérez, pl. ou « fredon »; fringoli, fringoti « fredonner, ; fringoler, fringoter, pl. yen «fredonneur»; fringolus, fringotus " (voix) qui fredonne". Troude n'a que fringol, etc.; de même M. du Rusquec, qui donne fringolérez m. pl. iou « roulade ».

On lit dans Buez santez Genovefa, Lannion, 1864, p. 31: Al lapouczet... a dalc'h da fringoli « là les oiseaux ne cessent de gazouiller».

Pictet, Origines indo-européennes, 2° édit., I, 610, voit dans friñgol, friñgoli, une onomatopée voisine de celle qui a donné lieu au lat. fringilla « pinson ». Je crois que friñgoli et friñgoti sont pris au français. Cf. v. franç. fringotter, frigotter « crier comme le pinson »; fringotes « fredon (de la flûte) », God.; provençal fringouta, fringoula « frétiller », Mistr., etc. (Kærting, n° 3993).

# LII. TIGNOL, TIGNOLIC.

Le Dictionnaire de l'A. traduit en vannetais par tignole m., pl. -leu les mots «esquif, gondole, nacelle, pirogue», et, au supplément, «filadiere»; ce suppl. a aussi le diminutif tignolic m. pl. -igueu. «acon». Le Vocabulaire vannetais de 1863 donne tignol «plate» (en terme de marine), p. 10, et un tignol «une nacelle», 52 (id., p. 56, dans l'édition de 1846). Ce mot est inconnu des autres dialectes.

Le Dictionnaire national de Bescherelle ainé, 4° éd., Paris, 1856, et le Complément du dict. de l'Académie, Paris, 1876, donnent : tignol m. « petit bateau employé dans le Morbihan pour pêcher à la fouane ». Larousse a le même article, sauf que dans sa définition il a substitué à « dans le Morbihan » les mots moins précis « sur les côtes de Bretagne ».

J.-Ch. Laveaux, Nouveau dict. de la langue franç., Paris, 1820, avait donné tignolle f. « petit bateau dont on se sert dans le Mor-

bihan pour pêcher avec la fouaner. M. Ant. Thomas cite, Romania, xxx1, 430, tignole d'après le Dict. franç.-all. de Mozin (1812).

Ni Littré ni Jal n'offrent rien de semblable.

C'est une variante de tillolle s. « petit bateau très léger, terminé en pointe à ses extrémités, pour pêcher dans les endroits où il y a très peu d'eau », Littré. Celui-ci donne aussi tillotte; le Complément de l'Acad. a tillotte ou tillote s. Ces mots manquent aussi à Jal.

La dérivation en -olle est assurée, d'ailleurs, par le béarnais tiholo, tilholo f. «petit bateau de pêche très léger et terminé en pointe à ses extrémités, canot », tihoulié, tilhoulè «canotier, batelier, pêcheur », à Bayonne, selon M. Mistral, qui compare le franç. tille «petit tillac ». M. K. Kemua, Der Begriff «Schiff » im Franzæsischen, Marbourg, 1901, p. 78, signale tillolle comme plus rare que tillotte, qu'il propose de tirer du v. fr. tillot « tilleul ». M. A. Thomas regarde les formes avec t comme de « simples coquilles typographiques » 1.

Le v. franç. tillole, teillole et tignolle f. « pied-de-biche, cric ou moussile servant à tendre l'arbalète» God. a une histoire phonétique analogue, s'il n'est pas le même mot. Cf. aussi tignoler « v. n. mesurer les distances au jeu de canettes», en vendômois, P. Mar-

tellière?

Le van. présente un traitement tout semblable de lh dans fignol = filhol « filleul », Gloss., 238, mais il a pu prendre cette forme à une variété romane, comme tignol. C'est à peu près l'inverse de van. orlemantt = ornement, Glos. 453, ce qui n'est pas non plus nécessairement une dissimilation bretonne : cf. limousin garlimen = provençal garnimen (A. Thomas, Étym. limousines. dans la Revue des parlers populaires).

# LIII. TORPEZ, TORBÉSS.

l'el. donne tawlpez, sing. tawlpezen, pl. tawlpezennou « Fiente de cheval, bouze de bœuf, ou de vache désséchée au soleil, pour faire du feu, selon la coûtume du pays, où le bois manque. On donne encore ce nom à la farine, qui a été humide et comprimée. et qui se tire par motes »; il décompose le mot en taxl « jet », pez ou pès « pièce ». Il a encore torpez « Motes composées de bouzes de vache, et d'écorces de lin ou de chanvre, et desséchées au soleil pour en faire du feu. On le dit aussi de toutes autres motes propres à cet usage; et même de la farine, que l'humidité et le tems ont renduë comme des motes. . . M. Roussel, de qui j'ai

L'article Tillottes de l'Encyclopédie (1765) peut laisser des doutes à cel égard. Les deux formes tillolle et tillotte rappellent barquerolle et barquerotte.

appris ce mot usité en Léon, vouloit que le François Tourbe en vint ». Et après avoir comparé en gall. torpell «massula», talp «massa», il essaye une composition par tôr «terre» ou torr «fracture» et pez «pièce, fragment», en ajoutant que c'est peut-être le même mot que tawlpez.

Roussel ms. porte : « Tawlpez v : glaouat », qu'il explique exactement comme Pel., avec la même étymologie; et « Torpez v : glaouat », avec les deux premières phrases de Pel. (en ajoutant » ou

sans écorces » après « chanvre »).

Le Gon. renvoie de tolpez à torpez, m., sing. torpézen, tolpézen, pl. torpézennou, torpez. Troude, au contraire, prélère tolpez. Au commencement de cet article tolpez, torpez, Mil. ms ajoute: « est une espèce de grosse galette cuite sur la poële »; et à la sin : « le mot tolpez est de Santec, annexe de Roscoss.

L'A. donne en van. torbéss f. « tourbe ».

J'ai expliqué ces mots, Gloss., 677, comme venant de la même origine germanique que le franç. tourbe.

M. Henry, Lexique, 267, dit que torpez pourrait être un com-

posé de type ancien, \*taouarc'h-péz.

Mais ceci ne peut pas s'appliquer au van. torbéss, le correspondant de péz dans ce dialecte étant péh. Et l'on ne voit rien qui engage à séparer torbéss de torpez, etc. Le p se retrouve dans des formes romanes : cf. tourpe « motte faite avec la tannée qu'on retire des cuves où l'on met les cuirs», Dict. rouchi-français, 2° éd., 1826. Je crois que les mots bretons sont empruntés au français. Torbéss représente régulièrement le pluriel v. franç. torbes, cf. Rev. celt., VI, 388, 389.

# LIV. TOUDOUS; PBNN-DOSSEC.

Le P. Grégoire donne à toudous freilh le sens de «garniture de cuir qu'on met sur le manche et sur la gaule du fléau». Troude a en cornouaillais toudous freilh m. «garniture en cuir du fléau».

Ce mot est d'origine française, et identique à toudou, tedou me manche de fléau à battre le blé n (mal impr. le lait), en Rouergue; toudos m. «bout d'un balain, à Toulouse; (prov.) tadosso f. «gros bout d'une chose, comme d'un bâton ou d'une massuen, Mistr. Cf. poitevin toulé, toulot m. «manche de fléau à battre le grainn, en 1758 «toullos à battre blén, abbé Lalanne; blaisois tou m. «le manche du fléau à battre le grainn, A. Thibault (qui le tire du lat. telum).

La dernière partie de toudou, tadosso, serait-elle le franç. dos? Elle peut se trouver dans le van. penn-dossée, bah penn-dossée ou penn-doussée « massue », Gloss., 1177, = (bâton) à bout rensié?

# LV. PRUFA, FUC'HAL.

M. l'abbé Biler m'a appris l'expression trécoroise peusa « soussele de colère », en parlant d'un chat. On imite le même son d'une autre saçon dans le léonais fuc'ha, cs. Mém. Soc. Ling., XI, 101, 102, en haut-Léon fuc'hal. Peusa rappelle en sranç. pousser, bousser, et aussi le néologisme teus-teus. Cs. Notes d'étym. bret., nºs 53, 69.

É. ERNAULT.

# INDEX.

# GÉNÉRALITÉS.

Le langage est le résultat de collaborations multiples et variées, 3. — Les faits linguistiques pouvant se reproduire, il importe d'en observer la chronologie, 65.

Faits psychiques, 16. — Le peuple s'efforce de revêtir ses idées de formes expressives matérielles et palpables, 133.

Langage des enfants, 435.

Onomatopées, 298, 441, 459-461, 463-465, 468; leur vocalisme, 216.

Sémantique : désignations communes à des choses ou à des personnes voisines, 9, 265; volonté, 11; différence, intérêt, 73-75; augmenter, profiter, intérêt, devoir, 289-292; tort, 191; pugilat, guerre, 76, 77; chef, garde, 78; sentiments humains prêtés aux choses, 80, 81; déviations de sens dans les verbes composés, 177, dans l'argot, 195, 196; euphémisme, 188; charger, prendre, 201; blanc, 206; vaincre, mutiler, organe, 208; pli, tablette, écriture, 209; brillant, 212; harmonie, 239; chose inutile, folie, 241; matineux, rusé, 262; malheureux, méchant, 266, 267; gravé, avare, 275; qualité, âge, noblesse, 292, 293; séparer, diviser, déchirer, avorter, distinguer, 296, 297; forger, former, convenir, 297, 298; chien, 267, 306-311; loup, 436-439; pinson, 462, 463; bouillir, fermenter, 314, 315; souillure, 321; saint, 331-334; pouce, 431; pousser. 440, 441; pièce, 447-449; queue, quenouillée, tresse, 454, 455; animaux et plantes, 40, 323, 324; défauts, 444; beaucoup, 66; généralisation de sens, 76; ellipse, 316.

Étymologie populaire, 62-65, 283, 284, 371, 443, 444, 452; légendes nées d'une étymologie populaire, 10.

Irradiation suffixale, 41. — Diminutifs, 176.

Phonétique, doit être fondée sur des faits solides, 5. — Abréviations rendant l'étymologie impuissante, sans une connaissance préalable des choses, 5. — Termes injurieux, s'altèrent plus vite que les autres, 76. — Déformation des mots dans les commandements militaires, 4. — Verbes d'un usage fréquent, altérés de diverses façons : "aller" (langues romanes), 3; "aller, venir, penser, vouloir" (grec), 4. — Mots inaccentués, sujets à des altérations spéciales, 429. — Tendance à exagérer la prononciation des mots étrangers, 401.

Évolution phonétique, 17. — Différenciation, 16-34; sa différence avec la dissimilation est d'ordre psychique, 16; différenciation de deux consonnes continues, 17-27; différenciation vocalique, 27-33. — Dissimilation, 14-16; en quoi elle consiste essentiellement, 14; n'a lieu qu'exceptionnellement dans deux phonèmes en contact immédiat, 15. — Assimilation, 16, 21, 33. — Voyelles et diphtongues, 32, 33. — Groupes de consonnes, 15, 16. — Occlusives, 17; spirantes, 17, 20; sifflantes, 17, 21; nasales, 19, 24. — Rhotacisme, 23. — Str de sr (germanique, baltique et slave), 22, 24; skl de sl, kl de tl, 22, 23.

x, transcription commode de la spirante gutturale sourde, 17.

# A. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

Alternances vocaliques en morphologie, 225, 226. — Voyelle a, 224-226; 2, 221-223; r, l, 320; vocalisation de j, w, r, l, m, n, s, 315, 321; z voyelle, 314-329; prothèse, 224, 225. — Groupe u, 26. — Dissimilation de r, 217.

Répétition de mots différenciés, 433-435. — Répétition d'un nom exprimant le temps, au locatif, génitif et datif (indo-iranien), 412, 413; au génitif ou datif? (arménien), 412, 413. — Redoublement, 405; voyelles du redoublement normal, 215, 216; du redoublement intensif, 216-218.

Génitif, 410; ablatif, 417; instrumental, 420, 422; accusatif, 423-425.

Pronom relatif, 426, 427. — Addition de particules aux pronoms personnels, 233.

L'infinitif est récent, 415.

Prépositions, leur répétion (arménien, zend, ombrien), 40g.

Racines dissyllabiques, 219, 220. — Thèmes racines sans voyelle thématique, 231.

Suffixes -n-, -no-, 316; -to-, 431; -vio-, 326.

#### GREC ANCIEN.

Vocalisme, 77; α, 3ο. — Accent, 233.

Assibilation, 60, 61; assibilation panhellène et assibilation ionienne-attique, 65, 66. — ζ protohellène = z3, 329. — μ6 de ββ, μπ de ωπ, 26.

Confusion de thèmes en es- et en o-, 65.

Suffixes -αξ, 78; -10-, 60, 61; -1το-, 247; -μψ, 315; -τερο-, 223.

#### GREC MODERNE.

Grec moderne servant à interpréter un texte homérique (Il., XVI, 658), 11.

Accent, 12. —  $\beta$ ,  $\delta$ ,  $\gamma$ , 19.

ρχ, ρτ de ρχ, ρθ, 21. — στ, σχ de σθ, σχ; σφ gardé; σπ de σφ, dialectalement; τσ de Sσ, 17. — χτ de χθ, 24. — φτ, χτ de π7, κτ, 25.

# LANGUES ITALIQUES.

#### LATIN.

Initiales, 138-140. — i et u, 320. — d bystérogène après n (lat., italien, espagnol), 4. — La lettre X, 17.

st de \*zdh, 18. — fr, br de \*Pr, sr, 21, 22.

Datif, 88, 89; ablatif, 88, 89; plur. 243; locatif, 85-89.

Diminutifs, 5. — Suffixes -ex, 40-42; -ix, 41, 42.

Latin populaire, 81.

# LANGUES ROMANES.

#### ROUMAIN.

Influence sur le judéo-allemand des provinces danubiennes, 127, 128. st de sc, 19.

ESPAGNOL.

nd, mb, ld de nn, mm, ll, 26.

PRANÇAIS.

Mots passés au plattdeutsch, 126.

# LANGUES CELTIQUES.

GAÉLIQUE.

st, sc, sp de ts, cs, ps, 25.

CORNIQUE.

Suff. -en, 263.

## BRETON ARMORICAIN.

Notation & pour & consonne, 432.

u et eu, 259, 260. — f et c'h, 285, 295, 299. — lh et gn, 466. — r et l, 296, 451, 452. — Chute de d initial, 310, 311; de r, 443.

Comparatif -oc'h; superlatif -(h)aff; exclamatif -(h)et, 255.

Suff. -er, -eur, 269, 264, 265.

# LANGUES GERMANIQUES.

Traitement germanique de sp, st, sk, ks, 18. — ft, ht, de pt, kt, 2h, 25. — ft de pl, 20, 22. — mb, nd, ng; b, d,  $\gamma$ , 20.

#### VIEUX HAUT-ALLEMAND.

T reste dans tr, st, 21.

### MOYEN HAUT-ALLEMAND.

Source importante du judéo-allemand, 128-138, 176, 177.

#### ALLEMAND MODERNE.

Onomatopée, 138.

Dentale hystérogène après n, 4.

#### VIBIL ISLANDAIS.

-dr- de -nnr-, 24.

# LANGUES LETTO-SLAVES.

#### LITHUANIEN.

Caractère conservateur de cette langue, 16, 32.

Analogie dans le verbe, 232; impératif, 230, 231; participe en -damas, 230.

Une anomalie de la quantité, en lithuanien occidental (infinitif), 228-232.

Suff. -użė, 213.

## SLAVE.

Vocalisme, 27, 28, 30, 31. — c, č, j après s, š, ž, 18, 19. — str de sr, -zdr- de -zr-, 22. — it, st de ič, sc, 15.

Datif, 415.

Déterminatifs dans les langues slaves du Sud, 43-59; tableau, 46, 47.

# BULGARE.

Déterminatifs, 43-48, 50-52, 54-59.

# SERBE.

Déterminatifs, 43, 44, 46, 49-51, 54-59. — cr de čr, 23.

# TCHÈQUE.

ž de ř, sous l'influence de z, 15. — tř de čř, 21.

# LANGUE ARMÉNIENNE.

-wr- de \*-fr-, -tr-; -wl- de \*-fl-, -tl-, 22. — sx, sx, sph, st, th, c, 18.

Cas indo-européens fidèlement conservés en ancien arménien, 407, 428; cas nouveaux admis à tort par les grammairiens, 408. — Vocatif manque, 407, 408; vocatifs grecs transcrits, 408. — Importance prise par les prépositions, 408; elles peuvent se répéter, 409; ont disparu à peu près de l'arménien moderne, 409; les désinences casuelles jouent le même rôle que les prépositions, 409, 410. — Emplois du génitif, 410-413; du datif, 413, 415; ablatif, 409, 415-418; locatif, 418-420; instrumental, 420-423; accusatif, 234-238; 423-425. — Apposition, 425, 426. — La flexion moderne a dévié du type indo-européen, et, bien qu'elle le continue directement, représente un autre type linguistique, voisin de celui des langues caucasiques, 410.

Articles, comparaison avec le slave, 45, 58.

Pronom relatif, 426, 427.

Impératif, 231.

### LANGUES INDO-IRANIENNES.

sk, zg, zgh; k, 19.

BANSCRIT.

Écriture, 209.

Rythme, 219, 220, 222. — r, 23.

#### ZEND.

Correspondents iraniens de skh, sth, sph, çv sanscr., 18. nt; p; nd, ng, 19; -yr-, -wr-, -dr-, -pr-, 20; pr de sr, 22.

# B. — LANGUES SÉMITIQUES ET CHAMITIQUES.

Sémitique et sumérien ou accadien, 35, 37, 39.

Schéma pour la description raisonnée des signes cunéiformes, 38, 39. Noms de nombre assyriens, 211.

### HÉBREU.

Prononciations modernes, 180-183. — Noms propres des Juiss, 193-195.

Judéo-allemand, son expansion, 90-92; sa caractéristique, 92-94: nuances dialectales, 94-97; bibliographie, 97-111; littérature, 111-125; éléments du lexique, 125-138; allemand, 128-138, 176, 177; hébraïque, 177-188; slave, surtout polonais, 188-193. — Eléments hébreux ou judéo-allemands dans l'argot allemand, 195, 196.

#### ARABE.

Alphabet arabe appliqué au turc, 12; au malgache, 141-175.

Dialecte oranais; prononciation, 336, 337; texte, 338-344; transcription, 345-349; notes, 349-370; métathèse, 351, 352, 369; mélange de l'arabe littéral, dans la conversation, 331, 353, 364, etc.; accent, 356; noms propres, 358, 366; diminutifs, 362; article soudé, 362; euphémisme, 352, 364, 365; gallicisme, 365; influence berbère, 367, 369; mots grossiers et mots polis, 365, 370, etc.; traduction du texte, 373-382; observations de phonétique, 383-391; structure syllabique, 391-399; vocalisme, 399, 400; emphase, 400-402; simplification analogique, 402, 403; harmonie vocalique, 402, 403. — Racines trilittères et quadrilittères, 402, 403. — Conjugaison, 404, 405. — Dialectes, 405, 406.

#### ÉTHIOPIEN.

Phonétique, 203, 204.

# C. — LANGUES OURALO-ALTAÏQUES.

#### FINNOIS.

Influence de sa déclinaison sur le lithuanien et les dialectes slaves du Nord, 422.

Noms de nombre, 211.

#### LANGUES TATARES.

#### TURC.

Mal écrit en caractères arabes; encore plus mal en lettres grecques, 12.

— Psautier en lettres grecques, 83, 84.

Accents divers, 12, 13. — Poésie, 13.

Noms de nombre, 211.

Suff. -alym, -elim, ·ly, -li, 210; -man, -men, 212.

# D. — LANGUES DE L'EXTRÊME-ORIENT.

# CHINOIS.

Caractères ayant plusieurs prononciations, 67-71; causes multiples de cette polyphonic, 66, 67; finales k-à, 68-69; t-n, 69, 70; p-m, 70; variations diverses, 71. — Transcription, 71, 72.

# E. -- LANGUES DIVERSES.

### MALGACHE.

Sa transcription en caractères arabes, 141-175; elle est très inexacte, 156-161.

# LEXIQUE DES MOTS ÉTUDIÉS.

# A. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

### GREC ANCIEN.

άμαθία, 60.

d-, dr-, 272. ἀδρότη, 8. άθυσσος, 430. Αγελείη, 66. dysos, 243. άγχότερος, 949. άγχοῦ, 242. dγχω, 242. dεθλον, 140. å**si, 2**40. ἀελπ7ία, 61. dέξω, 6. **ἀε**τμα, 315. **άζομαι, 225.** ἀήρ, 31. aldw, 225. dtras, 294. dxaolos, 223. dxis, 205. Аххи, 205. ἀχολασία, 60. ἀχόλασ1ος, 6o. ἀκρασία, 60-65. άκρασή, 63, 64. dxρdτεια, 60, 62, 63. dντιχρυς, 243. ακρατέσ1ερος, 65. ακρατής, 60, 65. **αχρατος**, 65. άχρατόσ Ιομος, 65. **ἀχρατόΦρων**, 65. αχρησίη, 63, 64. άχρητέσθερος, 62. dxpntos, 62. άχρητόχολος, 62. άχρισία, 61. dxpos, 62. άχρόσοφος, 62. ἀχρόχολος, 62. άμα, 321. άμάθεια, 60.

άμβρόσιος, 60. άμβρότη, 8. άμδροτος, 60. dppi, 233. άμμιν, 233. άμιθεν, 321. άμπουε, 326. άμφήρης, 247.  $d\mu\varphi i$ , 5. άμφίε, 241. άμφω, 226. dva-, 274. ἀνδρός, 24. dveμos, 77. ἀνέρος, 223. dνευ, 272. ďνεω, 7. drews, 7. dvis, 272. drovs, 7. dvta, 429. dril, 428. άντικρύ, 243. άνύτω, 219. ἀοσσέω, 246, 325. dοσσητήρ, 244, 245. adroi, 245. dπλητος, 60. άραρίσκω, 247. άρήν, 319. ἀρθμός, 239. άρίζηλος, 240. άριθμός, 239. άρμόζω, 239. άρμονία, 239. **ἀρχω**, 77. ασίέρος, 223.

dσφι, 233.

ἀτρέμα, 243. άτρέμας, 943. að, 241. αὐθέντης, 7. αύθεντικός, 7. αδθιε, 241. αθλίε, 43o. avos, 226. adoios, 225. άντμή, 315. dy, 241. distos, 26.

βdθos, 329. βδέω, 326. βένθος, 329. βla, 326. βίδλος, 200. βινέω, 326. Bori, 214. βρίννια, 319. βρουτή, 431. βρυχάομαι, 326. βύ6λος, 200. Βύδλος, 200.

γάλα, 219. γαμέω, 326. γαργαίρω, 217. γενετήρ, 221, 225. γενέτωρ, 22. γένος, 991. γερόντιος, 60. γερούσιος, 60. γίγαρτου, 215. γίγνεται, 216. γίγνομαι, 216. γλαύξ, 914. γνήσιος, 225. y www.ds, 225.

έλήλουθα, 225.

γογγόζω, 214. γόγγυλος, 217. γόος, 214. γρήγορος, 81. γύαλος, 242. γυμσασίτε, 60. γυμσασίτε, 60. γυμσας, 242. γυσαικοκρασία, 64. γυσαικοκρασία, 64. γυσαικοκρατία, 64.

δαιδάλλω, 217. δαίμων, 332. δαπάνη, 323. dexás, 219, 430. δέμας, 239, 240. δέμω, 240. δένδρον, 217. δέρμα, 220, 221. δέρω, 220. δήλος, 240. δημόσιος, 60. διαπρύσιου, 243. διαφέρει», 73-75. διήρης, 247. διξός, 245. δlπ/υχα, 209. δισσός, 245. δραχμή, 36ο. 860, 226-228, 431. δύω, 226-228.

έγγύθεν, 242. έγγύθι, 242. έγγός, 242, 243. έγχράτεια, 61, 62, 64, 65. έγχρατής, 294. έδρα, 219. έδωδή, 215. termov, 329. ėños, 293. elðús, 315. elxooir, 246. είχοσινήριτα, 246, 247. ėiv, 233. zipeola, 60. elpion, 40. eipos, 40. έκποδών, 233, 242. έχφρήσω, 220. Ελέα, 317.

έλεύσομαι, 225.

έλιννόω, 323. έλινύω, 323,324. έλος, 317, 318, 321. εμίγην, 328. έμί», 933. έμποδών, 242. ėvdea, 30. tenéos, 293, 294. ėrθεῖν, 5. ένθερμος, 294. ένιαύσιος, 60. έννεάχιλοι, 314. ₹**ξ**, 241. Łoło, 293. *ἐοσσητή*ρ, **2**44. έ<del>πέτ</del>ασα, 226. έπνίγην, 3a8. **ё**жоµаг, **э**45. έπόμενος, 248. €x04, 215. **ἔρα, 2**93. έρδω, 329. έρέσσω, 60, 247. *ἐρέτης* , 60. έρευθος, 318. έρίζω, 246. iphoes, 247. έρινεός, 324. έρινός, 323, 324. Ερμούπολις, 34. *€01€*, 429. -éσ1εροs, 65. **t**071, 17. έτερσεν, 225. έτρεσε, 225. έτρί6ην, 328. **ะ**งับเร, 225. εὐρύε, 223, 224, 226. έφερον, 238. έφθός, 32g. έφեημι, 7. **έχις, 2**05.

Faphr, to.
Fépyor, 236.
Fiépat, 237.
Fir, 233.
Foi, 232, 415.
Fplla, 329.
Fpiros, 326.

ζέω, 315. ζήλος, 240. ζυγά, 235. ζυγόν, 329. ζύμη, 314, 315, 319, 326.

ήλικία, 292, 293.

ήλίκος, 292.

ἤλιξ, 292, 293.

ήμδροτου, 8.

ἡμῖν, ἤμιν, 233.

-ήρυς, 246, 247.

ἡρίου, 293.

ἡρώῖου, 293.

ἡδς, 293, 294.

⇒αλάμαξ, 78. ⇒άπ7ω, 32g. ⇒εατροκρασία, 6h. ⇒έλω, 10. ⇒υγάτηρ. 221. ⇒υραμάχος, 62. ⇒υροκόπος, 62.

ίδρώς, 237.

ἱδρώς, 237.

ἡμ, 7.

ἰδαρός, 225.

ἰδύς, 321.

ἰλύς, 317, 321, 322.

ἴμερος, 321, 326.

Ἰνες, 321.

ἰδππη, 204.

ἰπνός, 329.

ἰσμή, 315.

ἰσμία, 303.

ἰσχύς, 203.

ἰχθύς, 203.

ἰχθύς, 237.

xd66ale, 26. καλόπους, 358. χανών, 401. Kannadoxia, 26. **χάρα, 243.** ndparros, 316. **κάρηνον, 316.** хата, 241. κεράννυμι, 60, 61, 63, 65. **χέρας**, 318. πιονόπρανον, 316. x/2/2m, 214. **χιχλίζω**, 214. πλέπ/ης, 94. zoéw, 31. χοιτών, 401. xóxxuE, 214.

**χολάζω**, 6ο.

μάτην, 240, 241.

μείξω, 327.

μέμαμεν, 916.

xóos, 31. μέμονα, 215, 216, 405. οθείλημα, 201. χόρση, 318. μέριμνα, 391. όθείλω, 28g-2g2. οφέλλω, 28g-2g2. храчоч, 316. μεσηγύς, 242. -xpaola, 64. μεσημβρίνος, 24. δφελον, 200-202. -χρατέω, 6ο. μέχρι, 243. όχλοχρασία, 64. -xpatla, 61, 64. dor, 325. μέχρις, 241, 243. πράτος, 61, 64. μηννός, 318. xpelaawy, 61. μητρυιά, 326. σαγκράτιου, 61. χρεμάννυμι, 316. μ, 233. wattos, 329. χρέννω, 3ο. μία, 391. wardorpiens, 328. μιγάς, 328. wau¢doow, 217. χρήμνημι, 316. **ω**αλάμη, 77. **χρημνός**, 316. μίγδα, 328. σαλαμίζω, 77. xpn#ls, 322, 323. μέγμα, 328. **σαμΦαίνω**, 217. **χριθή**, 315. μῖγμα, 328. *πρίννω*, 3ο. μίγνυμι, 327. wannd Covors, 26. κρίνω, 61. шитов, 328. wapd, 423, 430. μῖξιε, 328. κτείνω, 28g. <del>ω</del>άσχω, 328. œατάνη, 226. **χτέννω, 289.** μίσγω, 327, 328. χύχλος, 216. μοι, 232, 415. πατρός, 22. μοιμύλλω, 217. χυσός, 325. **υ**ατρυιός, 326. χωχύω, 214, 217. μονήρης, 246, 247. wedards, 323. æέδειλον, 323. xwQds, 444. μορμύρω, 217. **ωεδειν**ός, 323. μύδος, 431. **ωέδιλλον**, 322. λαγγάζω, 8ο. μώνυχες, 321. ωέδιλον, 322, 323. λαιμός, 330. λαός, 247. Ναόλοχον, 245. æéðov, 326. λαυ**κανία, 330.** νεῦρον, 321. Heipoos, Heipews, 8. λεία, 66. voos, 8. σέλεχχου, 322. λείδω, 33ο. νότιος, 61. σεέλεκυς, 391. λειμών, 318. νύμφη, 320. σεμφρηδών, 117. λευγαλέος, 330. νύξ, 31q. wένθος, 329. λευκός, 329. wéos, 325. λέχος, 33ο. λεχώ, 33ο. ξύν, 245. **σ**έρα, 243. wepi, 416, 423. ¿-, 325. λη**ίζομαι**, 66. **σε**φνεῖν, 215. ∂6ολόε, 36o. λήϊτου, 247. wnós, 75. λίαν, λίην, 66. ό**κτώ, όκτό, 227**. σικρόχολος, 62. λιμένος, 318. δμμα, 33ο. च्चारीर्वप्राठ५, **३०३**, ५०1. λίμνη, 318. dvopalve, 323. πλάξ, 20g. λίσγος, 328. όνυξ, 319. -**ω**λάσιος, 247. λοιγός, 330. δξύη, 324. **ω**λατίου, 60. λοιμός, 330. δπατρος, 325. **σ**ολήμ**νη**, 316. ∂πνίω, 325, 326. λούω, 31. πλησίου, 60. λύθρου, 321. ∂πύω, 325, 326, 32g. **ω**λούσιος, 61. λῦμα, 391. όπωπα, 405. **ω**λοῦτος, 61. λύμη, 321. όρεινός, 329. **σλώσιμ**ος, 61. λύσις, 61. δρος, 32g. **ω**λωτός, 61. λύχνος, 318, 329. ww/yw, 328. δρχαμος, 77. ₩/£, 326. όσσα, 244, 245. ₩όδα, 234. μαίνομαι, 941. όσσητήρ, 244. ότριχας, 325. ₩08es, 430. μαίομαι, 240. ούσία, 6ο. μάρναντο, 239. <del>ಆಂಕೆಎ್,</del> 233. ματάω, 941. ούτοσί, 233. woixidle, 463.

ούτοσίν, 233.

όφειλή, 291.

όφειλέτης, 291.

σοιφύσσω, 217.

ωόλεμος, 76, 77. ωόλις, 77.

# LEXIQUE DES MOTS ÉTUDIÉS.

σολύρρην, 40, 31g. ₩Ó₽TIOS, 61. **π**ορφύρω, 217. **ω**όσθη, 325. ωστίπρανον, 3ι6. **Βουνιάζειν, 324. ωούνιον**, 324. ₩ράν, 294. **z**pãos, 294. **ωραύς, 294. πρηνής**, 294. **ωρη**ός, 294. πρό, 294, 423. τροσηνής, 294. ชี้/บุงท์, 209. ໝໃບχόs, 20g. -α/υχος, 247. <del>συ</del>γή, 325. συγίζει», 325. **πυθμήν, 430.** συχτεύω, 77. wurder, 324-326. σύννος, 324-3**27**. σύξ, 77. σῶῦ, 43ο.

ρίζος, 22. ρίζα, 328, 329. ρυθμός, 239. ρυμός, 223.

σπάριφος, 23g. σπαρφίον, 23g. σπέλος, 300. σπότιος, 61. σοι, 232. σπίγγος, 464. σπίζα, 464. σπίγος, 464.

τάλαυτου, 10, 11. таота, 245. ταπεινός, 329. ταῦρος, 41. τάφρος, 329. те, 231. τet», 233. τειχεσιπλήτης, 11. τειχομάχος, 65. τεχεί», 6. τέχτων, 6. τέμπεα, τέμπη, 319. τέρμα, 220. τέτανος, 215. τεύχει», 6. τέχνη, 6. τίθημι, 215, 457. τίθησι, 17. τίθητι, 17. τιμέων, 31. τίν, 233. тог, 415. τουθρύς, 217. τρίδω, 328. τριήρη, 30. τριήρης, 247. τρυγών, 214.

τρύζω, 214. τρύφαξ, 78. τυφλός, 444.

ύγιᾶ, 30. ὅλα, 319. ὅλη, 317-322, 329. Ťλλος, 319. ὑμῖν, ὅμυν, 233. ὑμμι, 233. ὑμμιν, 233.

φαγεῖν, 226. **Φαρέτρα**, 220. Фасуанон, 328. Odois, 61. Φάτις, 61. Çέρμα, 220. **Φέρματος**, 220. Çnyos, 323. *¢θείρω, ¢θέρρω, 289. <b>Cιλοτήσιος*, 60. Фіти, Заа, За7. Çίτυμα, 399. *<u>¢</u>όρτος, 431. Φρατρία*, 235. *<u>Cρύγασου, 315, 327.</u>* **φρύγω, 314-316, 327.** Quíw, 325. φύλαξ, 78. φύλαρχος, 78. φύω, 322.

χειροπρασία, 64. χθές, 328. χθίζός, 328. χρίω, 325.

ώθέω, 245.

#### GREC MODERNE.

ἀπ' τά, 241.
ἀργός, 80.
ἀργότερα, 80, 81.
ἀφέντης, 7.
βασίλεμα, 334.
βραδύ, 80.
γρήγορα, 81.
ἀι τά, 241.

έδασίλεψα, 241. ἐπφέρι, 135. Θεογούρουνο, 332. Θεός, 332. Θεοσαότινος, 332. Θεόσπιτο, 332. Θεόσηραδος, 333. Θεόσηραδος, 333. κάτσε, 17. καύσιμο, 17. μέ, 241. μοῦχλα, 248. δρτός, 31. πρὸς τά, 241. σ7έρνω, 78. χλιδερός, 23. χτές, 24.

# LANGUES ITALIQUES.

OSQUE.

sakaraklum, 224.

ταυρομ, 41.

OMBRIEN.

berus, 242.

sacris, 244.

, 244.

sacaracirix, 244.

LATIN.

PELIGNIEN.

addere, 1, 2. aenum, 316. alendus, 248. allatus, 2. alnus, 324. alumnus, 948. alveolus, 3o. amb- 5. ambire, 2. ambo, 5. ambulare, 3-5. anas, 2, 219. anima, 15. annus, 5. antæ, 221. aratrum, 22. arvum, 318. augere, 224. auxilium, 6, 945.

benedicere, 126. bifurcus, 296. blaterare, 371. borrago, 193. bracias, 81.

cælestis, 223.
camera, 24.
cancer, 217.
canna, 198.
capillus, 316.
caput, 316.
carex, 42.
cauda, 454.
cavere, 31.
cavos, 31.
ciconia, 213, 215.
cimex, 42.
columna, 80.
colus, 80.

comminus, 942.
conea, 213, 214.
consecro, 243.
cornix, 41.
corvus, 21.
crinis, 315-317, 325,
329.
crista, 316,
cuculus, 214.
culex, 42.
cum, 241, 242.
cum maxime, 242.
cum prime, 243.

de, 276, 416. dis-, 276, 277. disconvenire, 277. discumbere, 277. discumbere, 277. displicare, 277. diuturnus, 79. doctissimus, 243. duo, 227. duodecim, 227. duodeni, 227. duplex, 247.

damnum, 323. Dcumius, 214.

eminus, 242.
equester, 223.
equos, 30.
ex-, 277.
exsecror, 243.
exsomnis, 223.

fagus, 324. fatua, 251. femus, 81. fermentum, 315. fiber, 215. fimus, 320. fores, 236. foris, 308. fraudulentus, 5. fraxinus, 324. frigo, 314. frigus, 22. fringilla, 465. fundus, 430. fundere, 4. fundus, 430. funebris, 22. furnus, 364. futuere, 322.

toru, turuf, 41.

Garumna, 248. genitor, 22, 321, 225. genus, 221. gilvus, 318, 323. gladiolus, 30.

haruspex, 35-39. hasta, 18. hiemis, 30. homicidium, 76. hordeum, 315. humi, 89.

ibex, 42.
ilex, 42.
iliis, 243.
impar, 269.
in-, 272.
inde, 3.
instaurare, 451.
interesse, 73-75.
itare, 1.
IOVXMENTA, 6.

jumenta, 6.

junix, 41.
Juppiler, 222.
jus, 314.
Juturna, 78, 79.
juvare, 78, 79.
juxta, 6.

labias, 81.
labundus, 4.
lana, 221.
langueo, 80.
lavare, 31.
legendi, legendo, 4.
legere, 126.
liber, 320.
librarium, 210.
ligo, 328.
limpha, 320.
lupus, 438.
lympha, 320.

manus, 81, 82, 242.
matrix, 41.
memor, 321.
merilas, 81.
minus, 242.
miscere, 327.
meniis, 243.
mola, 30.
murmurare, 217.

nare, 1.
nares, 226.
natalis, 126.
natare, 441.
necare, 441.
nervias, 81.
nervias, 9.
noctua, 250, 251.
nox, 24.

obsecro, 243. occupare, 281. orare, 126. ordo, 260. ornus, 324. ovum, 31.

palma, 77.
par, 75.
parare, 76.
parricida, 75, 76.
patere, 226.
pecus, 130.
pedere, 326.
pedester, 223.
penis, 325, 326.

penna, 126. per-, 257, 25g. perdix, 41. pila, 323. pinna, 323. piscis, 19. plangere, 126. poematis, 243. polluere, 321. ponere, 324. præfericulum, 220. progenies, 219. prostratus, 2. protinus, 242. Ptronio, 214. pugna, 76. pugnare, 76. pugnus, 76. pure, 259, 260. purus, 259.

qualis, 293. quam, 234. quattuor, 221. que, 231.

ratis, 321.
Ratumena, 79, 80.
reddere, 2.
rem, 234.
rotunda, 80.
rumex, 42.
rus, 223.

sacer, 243, 244, 332. sacerdos, 243. sacramentum, 243. sacrare, 243. sacrificium, 243. sancire, 243. sanctus, 243, 331. Sancus, 243. saurix, 41. Sclavi, 22. secundus, 4, 248. sequi, 245. serus, 8o. silex, 42. silua, 320. silva, 317-321, 329. simplex, 247. sisto, 215. socer, 224. societas, 3o. socius, 245. socrus, 224. solea, 322.

solidus, 360.
solum, 322, 451.
solvere, 320.
somnolentus, 5.
sontes, 5.
sorex, 42.
stabulum, 218.
sterno, 78.
suovetaurilia, 41.
sylva, 320.
syndicus, 126.

talentum, 10. talis, 292. taurus, 41. telum , 467. tempora, 329. tendere, 4. tentum, 457. terræ, 85-89. terrere, 225. terrestris, 223. texere, 6. tignum, 457, 458. tina, 458. tostus, 80. tropus, 126. turtur, 214. tvtudi, 215. tux tax, 216.

ulva, 320. umlicus, 81. usque, 429. uxor, 325.

vadere, 2. vadimonium, 81. vanus, 225. vastus, 225. vegere, 224. Velia, 317. velum, 6. vermis, 29. verres, 4o. vervella, 40. vervex, 40-42. vervix, 41, 42. vespa, 25. vester, ag. vexillum, 6. vicissim, 243. vindemia olivarum, 76. violare, 5. vitulus, 323. volvere, 320.

## LANGUES ROMANES.

#### ROUMAIN.

-a, 52, 53.asfințesc, 333. assintit, 334. berbec, 21, 42. chiar, 127.

coadă, 190. corb, 21. pešte, 19. sa, san, sant, 331. s4-Medru, 331.

san-Petru, 331. santa-Maria, 331. slint, 331-333. ssintu Aşteaptă, 332. Sfintul, 333.

# ITALIEN.

Alessandro, 245. ančilu (sicil.), 27. andare, 1-4, 82. berbice, 21. biforcarsi, 296. cappelluccio, 192. cattivo, 267. corbo, 21. croccia, 313. disleale, 277.

flice flace fluce (milan.), pezzo, 447. 216. flipp flopp flupp (milan.), 216. gruccia, 313. interesse, 75. maitalento, 10. muele (frioul.), 29. nottola, 251. pesce, 19.

pincione, 463. puoku (calabr.), 33. san, santo, 331. sargano, 127, sessanta, 245. talento, 10. tentenna, 459. tosto, 80, 81. uovo, 31.

#### **BSPAGNOL.**

entintar, 458. escalento, 127. esparcer, 27. gaita, 355. Girone, 248. buevo, 31.

interes, 75. lumbrera, 438. muela, 29. non, nones, 270. pandero, 355. peseta, 402.

pintacilgo, 463. pintadillo, 463. santiguar, 331. santo Mocarro, 332. santo tapado, 33a. sorce, 49.

### PORTUGAIS.

interesse, 75.

nones, 270.

# PRANÇAIS.

abalobé, abaloubé, 437. Aronde, 248. accessit, 75. Acre (Saint-Jean 205. affiche, 9. ainé, 4. alexandrin, 249. aller, 1-4. allouvi, alouvi, 436. allouvir, 437, 438. alober, 436-438. amble, 4. ambler, 3, 4. année, 4.

Arzile, 354. d'), ataxique locomoteur, 5. atinter, 459. attinter, 457. auxiliaire, 245. avoir, 74.

310, barquerolle, 466. barquerotte, 466. bièvre, 304, **305**. billet, 127. bouffer, 468. bouquin, 444. bouter, 440, 441.

brebis, 21, 42. brèche, 44s. briche, 8.

calfater, 401. canonique, 5. capendu, 450. capitaine, 401. carabine, 401. casser, 308. chaire, 23. chaise, 23. chambre, 24. chapeau, 435. chartre, 251.

chasser, 308. chat-huant, 249. chétif, 267. chien, 267. chouan, 249. cipricimi, 455. coan, 249. compte, 363. contre-biais, 443. corbeau, 21. coucou, 213, 214. couet, 454. couette de cheveux, 455. Couille-barbe, 10. Coule-barbe, 10. Coupe-barbe, 10. cré, 332. Crollebarbe, 9. Croulebarbe, 9, 10. Croulebois. 9. cuisse, 245.

débarrassé, 283. de bric et de broc, 216. deffenser, 278. délicit, 75. dégrossir, 313. délétère, 62. delobber, 437. déplaisir, 74. dépouiller, 283. des-, 277. desaise, 281. devoir, 74, 291, 292. différence, 74. difforme, 297. dimarlarder, 264. dis-, 281. distinguer, 296. dodiner, 441. dos, 467. double, 30g.

école, 362.
égrainer, 288.
engraver, 275.
enliser, 440.
en pure, 259.
entérinance, 451.
entériner, 451.
entier, 269.
épicurien, 187.
eschevete, 454.
essieu, 245.
être, 74.

failli, 266, 267.
fainture, 444.
fal, 266.
fel, 266, 267.
for-, 308.
forçure, reforçure, 434.
forubu, 450.
français, 401.
frigotter, 465.
fringotter, 465.
fringuer, 464.

gabelle, 273. Gabi, 445. Gabriel, 445. garel à vous! 4. gare, 362. Garonne, 248. Géronde, 248. Gironde, 248.

habile, 253, 254, 306. hober, 441. hôtel, 362. huissier, 362. hurler, 260.

impair, 269. in-, 267-269. indélébile, 62. indifférent, 74. intéressant, 75. intérét, 73-75, 292.

Jaffa, 204. jusque, 16.

lait, 265.
landau, 362.
large, 263, 264.
lie, 440.
lise, 440.
lise, 440.
lombre, 438.
long, 80.
loubier, 438.
loup, 310, 436, 437.
lovier, lover, 438.
lumière, 438.

main, 76, 77. maltalent, 10. maravédis, 360. marche! 4. mardi lardier, 264. méchant, 267. méhaignier, 453. merle, 462. militaire, 5. mille-langues, 309. misérable, 267. muele, meule, 29.

névralgie, 371. noix de veau, 371. non, 270. nourricier, 265, 266. nuitre, 249-251.

oblat, 371.
officier, 401.
organe, 208.
ornement, 466.

panne, 446. par-, 260-26s. parachevé, a61. parassomer, 261. parbeuillir, 261. pardi, 261. pardit, 262. parfin, 262. parfont, 261. par-goi, 261. parler, 446. parpain, 454. parperdre, 262. parricide, 76. patati patata, 216. peigne, 454. per-, 260. perdurable, 261. pièce, 448, 449. pif paf pouf, 216. pile, 66. pinson, 440, 463. pintade, 463. plaisir, 74. plumer, 288. poing, 77. police, 401. porbatu, 262. pouffer, 468. pouiller, 283. pouillerie, 283. pourfendre, 262. pouvoir, 74. prendre, 80. préfette, 265. prier, 127.

pulcelle, 197.

# 484

qualité, 292, 293. qui, 427.

recrudescence, 65. rei, roi, 31.

remugle, 248. rendre, a, 80. rente, 80. rien, 234.

quibus, 443.

rober, 436.

sabot, 449. sacré, 332.

sacré-gueux, 310. saint, 33a.

saint Acaire, 332. saint Avertin, 332. saintier, 265. saint Jamais, 332.

savate, 449. sequin, 36o. zicle, 200.

s'il vous plait, 450. simagrées, 450.

soir, 80. solbatu, 449, 45o.

aberlobir, 438.

armouna, 452.

débèlòbé, 438.

loupa, 439.

à pressimi, 455. chāss, 307.

cotativi, 443. jober, 441.

LEXIQUE DES MOTS ÉTUDIÉS.

solbature, 449. solive, 451. soliveau, 451.

sou, 36o. souffreteux, 62.

souffrir, 62. soulin, solin, 451. sourdre, 45o.

souris, 42. sur, 455.

talent, 10. tein, 458. terre, 86. teuf-teuf, 468.

texte, 6. thalent, 10.

théologale, 5. tic-tac, 216.

tignol, 465. tignolle, tignole, 465,

466. tille, 466. tillole, teillole, 466.

tillot, 466.

tillotte, tillote, 466.

tin, 457, 458.

BLAISOIS.

tou, 467.

HAUT-BRETON.

leune, 160. parbatte, 262.

DAUPHINOIS.

nyétola, 251.

LORRAIN.

pincher, 46a.

LYONNAIS.

quincher, 462.

PARLERS DU MAINE.

kwe, 454. lobasser, 441. lober, 441.

millegoule, 310.

tinel, 457, 458. tinet, 458. tingle, 458. tinter, 457-459, 46s.

tintz, 458. torbes, 467. tot, 80, 81.

tourbe, 467. trembler, 3. tringle, 458. triple, 309. trop, 66. trol ! 4. troupe, 66.

uef, œuf, 31.

vendre, 80. vendu, 450. vente, 8o. viandier, 264. vivat, 75. voleur, 445.

zig-zag, 216.

pácré, 310. quotatibi, 443.

# LEXIQUE DES MOTS ÉTUDIÉS.

#### MORVANDBAU.

peur, 260.

#### NORMAND.

Gabrié, 445. mucre, 248. nœud-gabriet, 445. nœud-gordien, 445. quinquin, 463.

PICARD.

pinchaire, 462.

#### POITEVIN.

aloubi, 437. chti, 267. couet, 454.

loubatia, 437. louberie, 437. loubier, 438.

garlimen, 466.

pris su mis, 455. toulé, toulo, 467.

### PROVENÇAL, PARLERS DU MIDI.

aloubit, 436. alouvit, 436. anar, 4. atinda, 458, 459. cago-à-l'abri, 275. co, 454. co de canebe, 454. cor-falhi, 267. couet, 454. couo, 454. couvo, 454, 455. covo, 454, 455. dindónna, 459. doundoureja, 459. enloubi, 437. fringoula, 465. fringouta, 465.

garnimen, 466. gorjo-de-loup, 439. interesse, 75. lio, 44o. lisè, 44o. loub, 439. louba, 437. loubet, 43g. loubeu, 439. loubo, 439. loup, 437, 439. lout, 439. louvo, 439. noun, 270. nuecho, 251. pesouiero, 283.

sollobatut, 450. tadosso, 467. ialènt, 10. tedou, 467. tiholo, tilholo, 466. tilhoulè, tihoulié, 466. tind, 458, 459. tinda, 459. tindou, tindoul, 458, 45q. tindouna, 459. tinta, 459. tintouna, 459. tost, 8o. toudos, 467. toudou, 467.

ROUCHI.

tourpe, 467.

SAINT-POLOIS.

adā, 435.

parlantage, 446.

parlanter, 446.

TOURANGBAU.

précimis, 455.

BAS-VALAIS.

pourbatre, 262.

# VENDÔMOIS.

abarlobé, 438.

éberlober, 438.

tignoler. 466.

#### WALLON.

croler, croller, 9.

loupe**in, 43**9.

# CRÉOLE DE MADAGASCAR.

Voir 143-151, 153, 165-175.

# ARGOT FRANÇAIS.

abasointé, 437.

baba, 437.

grelu, 300.

# LANGUES CELTIQUES.

## GAULOIS OU VIEUX CELTIQUE.

ambi-, 274. ande-, 3. anm(atu), 273. βρατουδε, 263, 264. di-, 276. Dibugius, 276. divertomu, 276. ex-, 277, 282. matu, 273.

## IRLANDAIS.

agim, 3. an-, 274. ana-, 274. anchrist, ancrist, 274. ancretem, 274. ar, 43o. athgabail, 272. banb, 41. bonn, 43o. círdub, 257 comalte, 266. cúach, 214. cuil, 42. cuileag, 42. dam, 40. di, de, 276.

dí-, dio-, 276. díanim, 281. díchíall, 281. dichoim, 282. dimhiccin, 282. dímicin, 282. dinert, 282. diochuimhne, 274. disamlathar, 282. dubglass, 258. étróčar, 273. fáss, 225. ferb, 40, 41. fó, 273. gabr, 4o. guth, 214.

imluad, \$59.
in-, 269.
infinit, 269.
laaim, 259.
olann, 221.
oss, 40.
ro-, 258.
róe, 233.
ro gegon, 215.
ruad, 33.
scíam, 301.
síl, 219.
tarb, 41.
tuath, 33.

## GAÉLIQUE D'ÉCOSSE.

an-, 274. ana-, 274. anacreidimh, 274. anacuimhne, 274. anacuimhnich, 274. di-, 276. diochuimhn, 174.

#### GALLOIS.

adafael , 272. amhar, 269. an-, 271, 274. anfad, **271, 274.** anfyn, 274. anghofio, **27**4. anghywir, 271. anlan, 274. anmhar, 269. annhrugar, 273. banw, 41. cain, 319. carw, 41. cein, 312. chwaer faeth, s66. cimmaithuress, 266. cnawd, 263. cydfaethwr, 266. cyfaill, 266. cyfaillt, 266. cylion, 42. cyndy, 307. cystal, 278. cythraul, 443. dafad, 40. di, de, 276. di-, 276. dianaf, 281. diannedd, 279. diblygu, 277. dibur, 977. dibwyll, 281. didal, 278. di droi yn ol, 276. difannu, 278. difer, 277. digalon, 302.

digofio, 274. digred, 277. di gred a bedydd, 276. digu, 282. digudd, 277. digwynos, 276. dihafal, 289. diliw, 277. dinerth, 282. diofn, 279. dirmygu, 282. dis-, 276, 282. disbar, 277. disgudd, 277. dishaul, 277. dishculo, 277. disliw, 277. dismannu, 278, 282. dismant, 282. displygu, 277. dispur, 277. distal, 278. dwfn, 43o. dy-, 278, 284, 300, 301. dylyfu gên, 284. dyolchi, 299. dys-, 282, 284. diglymu, digylymu, 28s. dysgwyddo, 301.

ellbwyd, 452. ermyg, 282. etem, 454. geni, 312. glew, 257, 258. gulan, 221. gwoedgi, 309. gwastadedd, 273. gwian, 40. gwlaw, 287. gwylch, 299. had, 219. hîl, 219. llaeth, 265. llaferydd, 266. llwfer, 438. milast, miliast, 309. milgi, 3og. pa beth, 447. pinc, 463. pincyn, 463. pur, 257-259. pordu, 258. talp, 467. tarw, 41. torpell, 467. urdd, 260. ych , 4o. ysbincyn, 463.

### CORNIQUE.

an-, 274. ancres, 274. anuabat, 271, 274. befer, **305**. degelmy, 282. denerennou. 263. deseys, 281. di-, dis-, 276. discrysy, 277.

dislaian, 277. disliu, 277. dismigo, 282. dygonfortys, 277. dyscomfortys, 277. dyscrasiis, 278. dyscrygyc, 277. dysmegy, 282. diswrey, 278.

diswruthyl, 278. fall, 266. knesen, 263. loob, 439. ohan, 4o. pur, 257, 25g. talsoch, 443.

#### BRETON.

a, 436. -a, 31v. a-ban, 446. abéh, 448. a-bez, 448. abil, 259-254, 460. abilañ ('n im), 252, 253. abilat, 952, 953. acc, 295. ac'hubi, 281. ada, 435. adeo, 432, 435.

adeo adiu, 433. adgabael, 272, 273. adie, 435. adieu, 432, 4**3**5. adiu, 432, 435. alét, 267. all, 436, 437. almanako, 452. aloubi, 435-438. aloupet, haloupet, 436, 437. alvahain, 452.

am-, 271, 272, 274, 275. amc'houlou, 486. amcredul, 272. amdor, 275. amgred, 279. amgredi, 272. amgredig, 272. amjust, 271, 272. empar, 269, 279. ampart, 272. ampartiz, 271.

bouc'ha, 444.

amzesc, 272. an, 273. an-, 270-274. an-, 275. anaes, 270, 281. ancouffhat, 270. andor, 275. anfin, 269, 271. angabol-, 272, 273. añgrávet, 275. anguo, 270, 273. anhune, 270. ankou, 272. ankouat, 274. ankounac'haat, 274. anscantocion, 270. antelin, 451. anterin, 451. anterina, 451. anterinançz, 451. antier, anqier, 269, 451. antierad, 451. antrin, 451. antrugar, 270, 273. anvi, dianvi, 434. araden, 279. aradenna, 279. aradennad, 279. arat, 279. arc'henna, 288. ar gounnicq, 308. arloup, 436. arloupein, 436. armanago, 452. aznat, 460.

baleek, 442. bar, 256. barlobi, 438. berlobi, 438. beta bedig, 433. beuer, 441. beuï, 441. beuviñ, 441. beuzi, 441. bever, 3o5. Bi, 445. bibonig, 441. Biel, 445. Biela, 445. biskoul biskoulus, 434. bleukad, 298. bobein, 441. boeder larg, 263, 264. born busuc, 461. bouc'h, 444.

bouc'heed, 444. bouet, 45a. bouta, 44o. boutadur, 440. boutet, 440, 441. boutou, 441. bras, 295, 442. brech, 449. brecha, 442. breig, 442. breja, 442. bres, 44a. bresa, 442. breudeur, 3o4. breuzr, 304. byeuzr, 304, 305.

cacc, 308.

canab. 469.

canaber, 462.

cantdify, 310.

cantefy, 310.
cant mil dify, 310.

chace, 306, 307.

chach, 307. chachein, 307. chaçz-dour, 307. chaçzigou, 308. chaj, 307. chajeu, 307. chardonnette, 462. chas, 306, 307. chas-dē-Diē, 306. chásé, 308. chassal, 308. chasséeign, 308. c'hoar-mager, 265. c'hontel, 442, 443. c'houibus, 443. cog, 44a. Comaltcar, 266. commun, 455. Comnitcar, 266. con, 306, 308. connar, 308, 310. coun, 306. creis, 274.

dall, 444.
dalzouc'hi, 443.
danvad, 40.
Davy, 432.
de-, 278.
defancet, 278.
degare, 278.

degoutet, 283. délausquet, 278. delezet, 278. déloyal, 278. denah, 278. denedeac'h. denedeo, 434. dereglet, 278. des-, 278. descuez, 301. déseh, 278. desespèr, 278. desesperifu, 278. desheritaff, 278. deskeuz, 301. desoboissanç, 278. desordonet, 278. desordren, 278. devout, 283. Devy, 432, 433. di-, dis-, 271, 275-288, 298-303, 310**-3**13. diaboicz, 278. diabui, 281. diabusi, 281. diaccordi, disaccordi, 281. diaeren, 279. diaes, 281. diæsqern, 280. diahellet, 279. dialigein, 280. dialliein, 981. diambalein, 280. diambarqi, 280. diambarrassein, 280. diamezek, 180. dianaff, 281. dianaoudeka, 279. dianaveet, 279. dianc, 279. diangach, 280. diangagi, 280. diañgraui, 275.

dianhezet, 279.

diannaiein, 281.

dianken, 280.

diannez, 279.

diaprouff, 281.

diaraden, 279.

diarben, 279.

diaradenat, 279.

diaradenna, 279.

diarc'hanta, 280.

diarc'henna, 288.

degizañ, 283.

diarmi, 281. diarolli, 280. diascorn, 280. diassur, 280. diaub, 281. diaubi, 281. diavela, 280. diaveli, 280. diavelouer, 280. diawel, 280. diawelat, 280. diawelet, 280. dibar, 270. dibarez, 270. dibareza, 270. dibarfecion, 268. dibarfeded, 268. dibarfet, 268. dibassianti, 268. dibatiantt, 268. dibech, 283. dibedon! 434 dibedoup! 434. diblégein, 277. diboell, 281. dibossible, 268. dibouile, 281. diboüilh, 283. diboüilha, 283. diboursan, 283. dibunis, dibuniz, 268. dibur, 277. dic'halloud, 312. dichaol, 277. dic'haoui, 311. dic'hargadenna, 312. dichassour, 307. dic'hen, 312. dic'hened, 312. dicheolin, 277. dic'hijañ, 283. dic'hlac'har, 287. dic'hludenna, 311. dic'hoara, 286. dic'holc'het, 299. dic'horset, 313. dic'houlaza, 287. dic'housquet, 312. dic'hout, 283. dic'houta, 283. dic'hrosañ, 313. dic'hroza, 313. dicofrit, 271, 276. dicombit, 276. dicomboe, 276. dicuff, a82.

diçzolf, 285. diçzolvi, 285. dienkrez, 280. dienoui, 281. dieñterri, 280. dieub, 281. diéübi, \$81. difatigapi, 268. difatigus, 268. difenturi, 444. diffansein, 278. difforchetet, 297. difforgein, 297. disoc'h, 298. difoc'ha, 298. difoc'het, 298. diforch, 297, 298. diforc'h, 295-298. diforgea, 297. diforget, 297, 298. diforhein, 288, 296, 297. diforj, 297, 298. difurm, 297. digabin, 434. digaloun, 302. digampeen, 302. digampeiñ, 301. digarg, 301. digargateennein, 312. digargusseennein, 312. digemenn, 302. digempenn, 302, 311. digened, 312. digenvez, 276. dighemer, 311. dighighein, 311. digloereiñ, 288. diglommein, 282. diglosa, 302. digluda, 311, 312. digoann, 276. digoantis, 301. digoar, 274. digoc'hen, 302. digoc'henna, 302. digoëffeiñ, 301. digomprenus, 268. digoncertet, 283. digonfort, 277, 302. digonnar, 310. digonsol, 302. digonteiñ, 3o1. digordonnein, 3oı. digoufi, 302. digoulia, 302.

digoulmaff, 282. digoulzet, 3o3. digounna, 306, 311. digounnar, 311. digourach, 311. digours, 298. digousk, 312, 313. digousket, 312. digouta, 283. digouvi, 302. digoüyeiñ, 302. digraf, 302. digrèvan, 3o3. digrissquein, 301. digroguein, 302. digroset, 313. digrougaff, 302. diguellétt, 312. digueniguein, 298. diguh, 277, 301. diguir, 271, 274. diguiscin, 283. dihamprein, 288. dihaou, 311. dihauall, 277, 282. dihelhét, 288. dihlaüeiñ, 287. dihoar, 286. dihostale, 313. dihousquet, 313. diincombrein, 980. dilan, 287. dilaü, 287. dilausquet, 278. dilézel, 278. diliv, 277. dillan, 287. dinerz, 282. diñsal, 459. diñsein, 459. dioar, 274. dioboissant, 278. diocup, 281. dionnénni, 279. diorgein , 283. diostiza, 280. dioulahein, 287. diouriennein, 287. diourronnein, 287. diousquein, 312. diousstein, 283. dïoutein, 283. dirañkoñt, 298. dirañva, 288. dirobaff, 283, 436. dirobèrez, 437. dis, 270. dis-, voir di-. disabusi, 281. disaeren, 279. disæssquerne, 280. disahellet, 279. disalya, 281. disanc, 279. disañnve, 279. disansspoire, 278. disaproui, 281. disarm, 281. disasscome, 280. discalonnein, 802. discampa, 301. disc'hlac'hare, 287. disc'idao, 284, 287. disc'hlavi, 284, 285. disc'hlavyer, 287. disc'hoara, 286. disc'houlou, 186. disc'hræt, **286**. disc'hruizyénna, 287. disc'hruyat, 186. discleria, 300. disclosa, 309. discoëffa, 301. discomboe, 276. disconfort, 302. disconfortaff, -teiñ, -77, 302. disconsol, 302. discounta, 301. discouvya, 309. discred, 200, 301. discred, 277. discredic, 277. discregui, 301, 302. discreinein, 287. discresquein, 301. discroignent, 287. discrouga, 302. disculia, 301. discumbit-, 276, 277. disegal, 280. disesperout, 278. disfoultra, 281. disglao, disglan, 98), disglava, 287. di-glavec, 287. disgraen, 286. disgriet, 286.

disgrizienna, 287.

disgroaet, 285. disgrogna, 287. disgrougnal, 288. disgruizyaff, 285. disgruyat, 285. disguelc'hi, 299. disguely guen, 284. disgwalc'h, 286. disgwalc'hi, 186, 199. disgwar, 286. disgwara, 186. disgwel, 286. disgwiñka, 285. disgwirion, 286. dishanaoudec, 279. dishaval, 277. disheaul, \$77. disheolien, 277. disheritaff, 278. disivinein, 280. diskalon, 302. diskempenn, 302. diskoc'hen, 302. diskraf, 302. diskrignet, 188. diskrog, 302. diskrouger, 302. diskrougna, 287. diskrougner, 287. dislan, 987. dislanniet, 187. dislau, 287. dislcal, 277. dislevi gen, 284, 285. disliv, 277. dismaūt, 289. dismanto, 282. dismeganç, 282. disobeissant, 278. disocup, 281. disolfi, 285, 286, 299. disolo, 284, 285, 300. disordreni, 278. disouriein, 286. dispar, 269, 270. disparfinfoultra, 261. disparein, 270. disparhat, 270. displegaff, 277. dispriner, 276. disqemennciñ, 304. disqordenna, 301. disquaea, 303-305. disque**zas**, 301. disronnein, 287. disscargue, 301.

dissclorein, 288. disscruniein, 287, 288. disséhein, 278. disslaouérr, 287. dissparage, 270. dissroeitt, 286. dissroui, 287. disunvani, 279. disve, 286. disvea, 286. disvel, 286. disveuli, 282. disvincqal, diwinka, 284, 285. disvir, 286. ditirinat, 459. diuz, 280. divadin, 276. divahign, 452. divaign, 452. diuarrass', 283. divat, 271. dive, 286. divea, 286. divelfet, ag8, agg. divellus, 286. Divi, 433. divoalc'h, 286. divoalc'hus, 286. divoulsan, 283. divoust, 283. diwignqal, 286. diz, 270. dizahoùnet, 279. dizale, 276. dizanaudigeh, 279. dizañpar, 270. dizañplet, 180. dizanvein, 279. dizaoun, 279. dizarat, 179. dizarben, 279. dizavel, 280. dizawelin, 280. dizcoantys, 301. dizec'h, 300. dizenoui, 281. dizeoni, 279. dizialc'ha, 281. dizizilia, 279. dizolc'hò, 285. dizolhein, 285, 283. dizolo, 284, 285, 300. dizordren, 278. dizorein, 287.

dizouri, 287.
dizware, 286.
dizwéañ, 286.
dizwri, 287.
do-, 284.
dourgin, 306, 307.
dourgon, dourgoun, 306, 307.
dycquys, 284.
dyscurlu, 300.
dyscus, 277, 301.

ed yt, 433. -el-, 3. elboet, 459. elly, 4**33**. encres, 274. endifferant, #69. endiuisibl, 269. eñlin, **269.** eñgraffa, 275. engraffi, 275. engraffouer, 175. én ingorto, 433. ent, 255, **2**59. espar, 282. eun, 257-259. curbouct, 452. eurc'hat, 260. eurz, 260. eus, 262.

evit, 433.

fall, 266, 267. fallet, 267. fallgalouni, 267. fallony, 267. fanulgon, 307. fell, 267. fellony, 267. felpen, 447. fenturi, 444. fignol, 466. filhol, 466. finfoultra, 261. forbuet, 45o. forcas, 308. forch, 297, 298. forc'h, 298. forcha, 298. forgiaff, 298. forh, 297. forhein, #88. foultra, 261. fourgaçz, 308. fringal, 464, 465. fringoli, 465. fringotein, 465. fringotiff, 464. frinkal, 464. frink-foar, 464. frinkig, 464. fuc'ha, fuc'hal, 468.

Gab, 445.

gabell, 273.

Gabik , 445. Gabryel, 445. Gabryelaïcq, 445. gast, 3og. gastaoui, 434. gaufr, 3o4. gisti ha gasto, 434. goez, 301. golfaz, 285. golo, 300. golvas, a85. golven, 460. goluennicq, 46o. golvez, 285. gonarein, 310. gorein, 287. gousste, 283. goustadic, 273. gout, 283. Grabyel, 445. groce, gross, 313. groçzmortez, 313. groignal, 287. gronnein, 287. gros, groz, 313. gruliu, 3on. guéaulad, 299. gued a, 256. guell, 299. guēlc'hi, 🛊 85. guened, 312.

-ha, 310. habil, 252. haenat, 460. hal, 267. hampreiñ, 288.

gueneh, 31**2.** guenet, 312.

gueol, 299. guerso zou, 433.

guis, 283.

guinhe**z**r, 308.

gwall-bez, 449.

gwingal, 464.

gwelet, 280, 299.

hannat, 46o. hellet, 288. henvel-mil, 310. hep, 276. hilly, 433. hirboet, 452. hoar-vaguè, 266. igounnar, 310. ilboëd, 4**52.** illicit, 268. im-, 267-**26**9. immortal, -tel, 268. immortalded, 268. impacient, 267. impar, 269. imparfet, 268. imposub, 268. imposubded, 268. impunisset, 268. in-, 267-269, 271. inam, inammen, 310, 311. inconvenabl, 268. incredabl, 267. incredul, 272. increet, 268. infinit, 269. infinitez, 269. ingravat, 275. inkonprenab, 168. inkouskab, 267. inlegitim, 268. inlicit, 268. inraesonabl, 268. inrenabl, 268. insanset, 268. inskwizab, 267. insolubl, 268. insortabl, 268.

jabadao, 434. Jañjakes, 270. jeu ha jao, 434.

invalidach, 268.

invalit, 268.

kabiez, 444, 445. kac'her en andor, 275. karto, 443. kclina, 310. kenevé, 433. ki, 306, 308, 309. kia, 309. kidour, 306, 307.

kiesa, 310. kiez, 310. kieza 310. kihieir, 308. kik moc'h, 307. kikoun, 307. killou, 443. kiozenned. 309. ki-red, 3og. kiùed, 454. kiùedein, 454. klefot, klefet, 433. koarh, 462. koarhaer, 469. kolenni, 310. kontebiezennaou, 443. koñtebiezer, 443. kontrel, 443. kosten, 313. kotatibus, 443. koun, 307, 308. kounar, 308. kousket, 313. krafet, 275. kuein-kuein, 463.

laer, 445. laerez laeretus, 434. lastérez, 283. lastez, 283. lavarez, 266. leaz, 265. leiz, 44o. léd, 284. leue, 260. leùri, 257, 259. leuzriff, 259. leufr, 3o5. libonig, 441. ligounar, 311. linerigou, 462. lisa, 43g. liza, 43g. lizader, 439. lizen, 439, 44o. lizenna, 440. loberdeip, 438. lomber, 438. lorbein, 438. lorenti ha lore, 434. louff, 438. loumber, 438. loup, 43g. lue, 260. lufr, 438.

mac'hagn, 453. mærh-el-lartt, 264. maezur, 266. mager, 265, 266. magnet, 453. magour, 265. mahaingnaff, 453. maign, magn, 452, 453. malarde, 264. malarje, 264. mann, 282. Marlarge, 264. maro, marw, 432. marù, 432. méhur, 266. melen, 30g. melon, 30g. Merlardez, 264. meruy, mirvy, 433. meur, 260. meurzlargiez, 264. mign, 453. migna, 453. migneres, 453. mignet, 453. mignon, 453. mignonnein, 453. mil, 309. milendall, 310. mil-gast, 309. moelc'h, 461. moigna, mogna, 453. moignaïcq, 453.

nemet, nemert, 433. neûer, 441. neuñvi, neuñ, 441. nigounar, 311.

olives ac olifres, 434. onan, 258. orlemantt, 466.

pabor, 462.
paign, 453.
palcule, 261.
paldidreu, 261.
paln, 446.
panevert, 433.
par-, 255, 256, 259262.
paracheuein, 261.
parachevet, 261.
parachevet, 261.
paradidreuz, 261.
par-didreuz, 261.
par-didreuz, 261.
par-didreuz, 261.

pardistac'h, 261. parfinfoeltr, 261. parsoeltr, 261. parfont, 261. par force, 261. parfouillein, 261. parfouitra, 261. par-goay, 261. parlamand, 446. parland, 446. parlandal, 446. parlant, 446. parlantale, 446. parlantein, 446. parlanter, 446. parlantouérr, 446. parlouër, 446. parpagn, parpaign, 454. par tout, 261. pebéh, 447, 448. pebez, 447, 448. péh, 467 peich, pich, 283. peneugus, 309. penevide, 433. penevit, 433. penn-bouc'h, 444. penn-boukin, 444. penn-dossec, 467. penn-doussec, 467. pennegez, 309. per-, 255-257, 259-26s. perdurabl, 261. perfoun, 255, 259, 260. perober, 256. pervirveign, 261. pervuañ, 259, 260. pes ki, 447. peufa, 468. peuk, 298. peuka, 298. petr-, 255-262. peur abillaff, 254, 255, 258. peuracheui, 255, 261. peurachu, 956. peurbadelez, 256. peurbadus, 255, 259, 261. peur-birvi, 261. peur-c'hréat, peurc'hræt, 258, 261. peurechuet, 256. peurfin, 262. peurgarga, 262. peurguelquet, 255.

peurhada, 255, 256. peurlavaret, 262. peurliesa, 255, 259, 260, 262. peur-liessoc'h, 255. peurober, 256, 258, 260, peurvuia, 255, 259, 260. peur-zorn, 262. pez, 447-449, 466, 467. pez fall, 449. pinsin, 461, 462. pinson, 460, 461. pinsounicq, 460, 461. pint, 462, 463. pinta, 462. pintek, 462. pinter, 462. pinterek, 462. pigol, 447. prener, 276. privez, 450. pur, 255-261. purabilaff, 254, 255, 258. purvuïa, 256. pût, 440.

qeved, 454, 455.
quaea, 305.
quemune, 455.
quenet, 312.
query, quiri, 433.
quiés, 309.
quiic, 308.
quinét, 312.
quis, 283.
qyesìcq, 308.

ranvat, 288. reûn, 260. rober, 436. run, 260. ruzer, 262, 263.

sahatuet, 44g. sabatur, 449. sabaturet, 449. sabatuzet, 449, 450. sakre mil, 310. scalf, 300. scloeret, 288. scrabat, 301. scruniein, 288. scuelf, 300. scuelfed, 300. sculcher (An), 300. seintès, 264. selaouit, selaouet, 433. sivouplèo tout, 45o. skelfa, 299, 300. skelta, 300. skerj, skerch, 300. skeulf, 299, 300. skoelf, 300. skoelfet, 300. skoerj, 300. skrignañ, 287, 288. sol, 451. souc'h, 443. souc'ha, 443. souc'hi, 443. soûl, 451. soulino, 451. sounn, 451. sourin, 450, 451. sourivello, 451. soursen, 45o. stec'henn, 455. stuhænn, 455. surpris-a-mis, 455.

tad mager, 265.

taouarc'h, 467. taro, 41. taul-feucq, 298. taul-foc'h, 298. taul-focq, 298. taul-pencq, 298. tawlpez, 466, 467. ti, 307, 311. tignol, 465, 466. tignolic, 465. tikal, 460, 462. tint, 455-458, 462, tinta, 456, 457, 459. tintal, 456. tintañ, 457. tintein, 457. tintemarre, 459. tinter, 46s. tint-orell, 456. titirik, 45g. titirina, 459. tolpez, 467. torbéss, 467. torpez, 466, 467. toudous, 467. tuhen uhel, 263.

un, 957-260. urla, 260. urli, 260. urz, 260. urza, 260.

vañduiñ, 450. vertu, 450. vertuz, 450. vreinq, 464. vrignqal, 464.

zabatuet, 449.

# LANGUES GERMANIQUES.

## GOTHIQUE.

and, 429.
aúhns, 329.
aúhns, 18, 40.
auþs, auþeis? 225.
awistr, 218, 219.
daúr, 237.
diups, 430.
faur, 430.

fidurdogs, 315. frasts, 219. gazds, 18. galan, 214. gawadjón, 81. glaggwu-, 78. gulp, 20. haihald, 215. hana, 214. hliftus, 24. knobs, 225. mabl, 20. mik, 233. miluks, 219. nahts, 24. namnjan, 323.

# 494

saian, 219. saiso, 215. sik, 233. sitan, 218. standan, 219.

# LEXIQUE DES MOTS ÉTUDIÉS.

staps, 219. twa, 227. bliuhan, 20. briskan, 328. buk, 233. ufbauljan, 431. wadi, 140. wans, 225. wants, 328.

#### VIEUX HAUT-ALLEMAND.

ānu, 272.
anut, 219.
asc, 32h.
burolang, 431.
drīzug, 221.
dūmo, 431.
ewist, 218, 219.
fliohan, 20.
fnaskazzan, 328.
fona, 272.
vut, 324, 325.
gikewen, 21h.
gouh, 213.

adé, 435.

ald4, 435.

huon, 214. rūm, 223, 294. burst, 317. ruodar, 391. jesan, 315. scīnan, 301. chind, 219. spehön, 18. crājan, 214. stuot, 218. kūma, 214. teta, 215. miscan, 397. turi, 236. munt, 81. wefsa, 25. muntboro, 82. werc, 236. murmulön, 117. wist, 218. ōdi, 225. wolla, 4o. ohso, 18. wuosti, 225.

# MOYEN HAUT-ALLEMAND.

krēn, 193. muntbor, 82.

kraus, 9.

ottar, 21.

wespe, s5.

#### ALLEMAND MODERNE.

abgrund, 43o. ade, 435. agurke, 193. ahnden, 4. ahnen, 4. angabe, 278. Bartkräusler, g. bernstein, 193. birke, 324. britzel-, 9. dumm, 7. dürfen, 291. einfach, 247. gatihosen, 192. gleich, 240. groschen, 36o. koller, 192.

kreis, 207. kreuz, 203. kreuzknochen, 203. leiche, 240. mannigfach, \$47. meuchelmord, \$48. minkeln, 248. mond, 81. muhme, 453. mund, 81, 82. mûndel, 82. mündig, 82. munkeln, 248. nebbig, 191. ochse, 18. obne, 272.

pergament, 81.
pinken, 462.
plætzlich, 371.
pochen, 298.
pritsche, 8, 9.
puf paf, 216.
rain, 260.
sauchröhre, 20.
schneider, 193.
schneider, 189.
sich, 191.
spindel, 4.
tingel, 457, 458.
von, 272.
vormund, 82.

#### ALSACIEN.

blotzbruder, 371.

gänsel, 371, 372.

kalbsgänsel, 371

# VIBUX SAXON.

fliohan, 20. gold, 20. kunig, 14. mahal, 20. miluk, 919. thorp, 66.

wahsan, wassan, 18.

#### ANGLO-SAXON.

botın,	43o.
fléon,	
géac ,	913.

hilpestu, 18. hweol, 216. mæl, 20.

mundbora, 82. þúma, 431. wæps, 25.

#### ANGLAIS.

ancient, 81.
dis-, 281.
disdain, 281.
disease, 281.
disregard, 281.
dull , 444.
dսmb, <i>7</i> .

faint, 444. foster-sister, 266. like, 240. mone, 453. peasant, 81. pink, 463. sound, 81.

spink, 463. thing, 20. tingle , 459. tink, 45g. tinkle, 459. wasp, 25.

#### VIELL ISLANDAIS.

adrer, 24.
annarr, 94.
flýja, so.
pankr. 913. 914.

mál, 20. miolk , 219. otr, 21. ond, 219.

stóð, 218. straumr, 22. bumall, 431.

# NÉBRLANDAIS.

bruiloft, 128.

mondbaar, momber, 8s. tengel, tingel, 458.

# LANGUES LETTO-SLAVES.

# I. --- LANGUES LETTO-PRUSSIENNES.

## VIEUX PRUSSIEN.

arwis, 224, 236.
asmai, 233.
ausmūsnan, 431.
dātunsi, 233.
grīkisi, 233.

gegalis, 213, 215, 217. suckis, 237. geguse, 213. penpalo, 217. si, 233. suckans, 237.

tauris, 41. wosee, 226. wosux, 226.

### LITHUANIEN.

ántis, 219.
àrs, 23o.
ársiu, 230.
aszls, 326.
ātilsis, 323.
àlimu, 229.
atlayd, 230.
alsiystű, 232.
aiigs, 230.
bēbrus, 215.
bérzas, 394.

bezdżù, 326. brivai, 31. bruzgai, 315. bùs, 23o. dēst(i), 215. dù, 226, 227. dubùs, 43o. dùgnas, 43o. dűks, 230. dùrys, 236. dvì, 226, 227. dżùs, 23o. elksnis, 324. esmì, 233. ēsti, 229. gaigalas, 217. galas, 230. gaudžiù, 214. gaūsti, 214. gauti, 914. gega, gege, 213, 214. geguże, 213, 214.

# LEXIQUE DES MOTS ÉTUDIÉS.

gelb, 23o. gelsvas, 318. geràsis, 229, 231. gerèsnis, geresnis, 229. geróji, 231. gëdos, 230. gi, 231, 233, 429. gìs, 230. gùż gùż, 214. gużutys, 214. -i, 230, 231. ilsētis, 323. ilsti, 393. irklas, 391. kāklas, 216. kañkalas, 217. kaŭkti, 214. kepa, 231. kêpé, 232. kepeĭ, 232. kepì, 232. kepiaũ, 232. kèpki, 232. kẽps, 230. kèps, 231, 232. kepsiù, kèpsiu, 230. kepù, 231, 232. ki, 231. -ki, 230. kjābdinu, 232. kjāptas, 229, 232. kjèpti, 229. klausdamasis, 230. kurpė, 322. kvěpė, 232. kvēpti, 232. liaŭkos, 33o. ligà, 33o. lls, 230. m, 232.

maiszýti, 327. mataus(i), 233. máudyti, 431. mèksiu, 232. mèksti, 232. mezgù, 232. mi, 229, 232, 233. ne, 229. ne áuga, 230. nèsz, 230, 231. nēszė, 228. nėsziu, 230. nėszki, 230, 231. nėszti, 228, 229. nósis, 226. nűg(i), 429. ószka, 226. ożys, 226. pàimu, 229. palaükis, 33o. pālėgis, 33o. paliáukis, 33o. paligys, 33o. pasisuku, 232. pàts, 228. petys, 226. pepala, 217. pisti, 325, 326. pràdedu, 229. pùs, 230. pyks, 230. pyzda, 325. rãdo, 228. ràs, 230, 231. ràsiu, 230. ráski, 230, 231. ràsti, 228. rėks, 230. ris, 230. rùsvas, 318.

s. 232. sakis, 230. saldesnis, 29. sausas, 226. sesis, 230. si, 229, 232, 233 sosta, 431. sravà, 29. srovė, 22. stónė, 219. strovė, 22. sukús, 232. sumisztù, 327. susù, 226. szaùks. 230. szimtas, 16. szlaītas, 431. t, 232. tartùm, 232. tauras, 41. taszýti, 326. ti, 229, 232, 233. timsras, 22, 318, 319. turės, 230. tvártas, 431. tvěrė, 232. űszvis, 325. vaĭveras, 217. vapsà, 25. vedi, ved, 230, 231, 233. verszis, 4o. vèski, 231, 233. vilna, 40, 221. voverè, 217. žives, 31. żuvis, 237. žvilgeti, 78.

#### LETTE.

dzeguze, 213. gaigalis, 217. maut, 430.

paipala, 217. stāds, 218. strāwe, 22. swidrs, 237. wāwere, 217. wiršu waršu, 216.

### II. -- LANGUES SLAVES.

#### VIEUX SLAVE.

aspinfŭ, 26. azĭno, 226. azŭ, 28. bezdŭna, 430. běda, 28. běditi, 28. brěme, 220. brěžda, 220. cěsta, 431. deset-, 219. dežda, 215. dřvě, 226, 227.

dŭno, 43o. dŭva, 226, 227. dvĭri, 236, 237. dvĭrĭ, 237. dvogubŭ, 227. glagolja, 217. glagolŭ, 214, 217. govorŭ, 214. izmrůmiratů, 217. jakŭ, 5o. jasenĭ, jasenŭ, 28, 324. jasti, 28. javě, 28. jedinŭ, 29. Jerdanŭ, 27. ješte, 429. jezero, 29. jižĭ, 231. kliknati, 214. kričati, 214. kujati, 214. kukavica, 214. lice, 29.

mi, 232, 415. mlěko, 219. myti, 43o. nesti, 228, 229. nosŭ, 226. oči, ±37. onolikă, 5o. onŭ, 43, 44, 49. osa, 25. ostrovů, 22. ovă, 43, 44, 4g. paliti, 216. Pasce, 19. Pastě, 19. pato, 431. pepelŭ, 216. planati, 216. po, 414. pograbaje, 28. poleti, 216. popelŭ, 216, 217. praporŭ, 217. psalŭmŭ, 25. psati, 25. pustŭ gradŭ, 34.

ravĭnŭ, 223. rebro, 15. roditeljī, 22. sę, 233. si, 232, 415. sĭ, 43, 44, 48, 53. s'pa, 26. s'pana, 25. stado, 218. stana, 219. stanŭ, 219. suchŭ, 226. súchną, 226. supalumiskychu, 26. sŭ√ati, 26. svelŭ, 331. takŭ, 5o. ti, 232, 415. tolikŭ, 5o. turŭ, 41. tă, 43, 44, 49. vlŭna, 40. zębą, 463. že, 231. -žĭ, 231.

#### BULGARE.

azŭ, 53. dnes, 44, 53. nasam, 44.

medu, 29.

medŭ, 29.

otsam, 44. s, 52, 53. zeba, 463. -zi, 52, 53. zimas, 44.

#### SERBE.

brèda, 220. brème, 220. člán, 29. danas, 44. jesti, 28. kúkolj, 217. letos, 44, 53. mlijèko, 219. mrmlati, 217. nesti, 228. nocas, 44. pepeo, 216. praporac, 217. ramo, 221. ravan, 224. sada, 44. saj, 44. simo, 44. sinoć, 44. stádo, 218. stája, 219. stan, 218. vúna, 221.

# MACÉDONIBN.

Voir 45, 47-50, 52, 53, 59.

# TCHBQUB.

břímě, 220. článek, 29. člen, 29. mléko, 219. plápol, 217. popel, 216. prapor, 217. řebro, 15. stádlo, 218. stádo, 218. trátořiti, 217. žebro, 15. žezbule, 213. žlab, 29. žleb, 29.

#### POLONAIS.

biada, 28. biedzić, 28. człon, 29. gżegżołka, 213. jeść, 28. kąkol, 217. miód, 29. miodu, 29. popiol, 216. równy, 224. zięba, 463. źlób, 29.

#### RUSSE.

berēžaja, 220. berémja, 220. gógoľ, 217. jemú, 29. žegozulind, 213. zégzica, 213. zjábkij, 463. zjábkij, 463. zjábly, 463. inspektorsa, 265. inspektorsa, 265. kólokol, 217. kto, 25. kukol', 217. licó, 29. molóki, 219. molokó, 219. moromrati, 217. nestí, 228. odín, 29. ózero, 29. pépel, 216. pérepel, 317. poropor, 217. róvem, 224. rovésnyj, 224. stádo, 218. torotórit', 217. trídcat', 221. ést', 28. ja, 28.

#### PETIT RUSSIEN.

LANGUE ALBANAISE.

bih, 3o.

perandi, 334.

perandone, 334.

### virla, 30.

šá, šán, šánt, 331. šá-Mitră, 331.

šàn-André, 331. šànda Märí, 331.

# LANGUE ARMÉNIENNE.

alewor, 3o. akn, 237. amarn, 237. andundkh, 43o. ašxarh, 18. ar, 429. araj, 43o. arawr, 22. armukn, 221, 237. astl, 18. bekanem, 226. berei, 235. beri, 235, 238. boyth, 431. boyl, 431. boyc, 31. bun, 43o. garn, 40. gelmn, 221. geta-moyn, 430. gore, 236. dir, 230.

du, 234. duin, 236, 237. durgn, 237. durkh, 236. dustr, 221, 236. drandkh, 981. draç, 237. drawkh, 237. elbayr, 236. es, 234, 407. erkotasan, 227, 431. erku, 227. ewthn, 234. z, 408. ənd, 429. inn, 234. is, 407. loganam, 31. cnawl, 22. cunr, 235. hayr, 234-236. halevwer, 3o.

harsn, 234. hawr, 22. hawt, 43o. het, 236. jėrn , 236. jmeřn, 237, 2**38.** jukn, 237. mayr, 236. mandr, 94. matn, 237. mard, 234, 235. mi berer, 230. mukn, 237. mimial, 217. y, 408. šnwerkh, 3o. oč, 429. oskr, 18. otn, 234, 236. otkh, 43o. unayn, 225. unkn, 237.

# LEXIQUE DES MOTS ÉTUDIÉS.

č, 429. sxal, 18, stanam, 219. sterj, 18. stuar, 18. sphrem, 18. taygr, 236. tasn, 221, 234. -r, 230. ç, 408. khan, 234. khirtn, 237. khoyr, 31, 236. khun, 407. khukh, 214.

# LANGUES INDO-IRANIENNES.

#### SANSCRIT.

áccha, 429. ajás, 296. ajā, 296. adhás, 429. ádhi, 429. ápaptat, 215. apīpatat, 215. ávocam, 329. açvasthāna-, 118. áharahas, 412. álās, 221. īkš-, 6. īrmás, 221. ukṣā, 18, 40. utthitás, 26. úranas, 40, 224. úras, 223. urúș, 223, 224. urvī, 224. ūnás, 225. űrņā, 40, 221. édhate, 321. kańkapī, 217. kánikranti, 216. karkaris, 217. kűjati, 214. kokavīti, 214. kokilás, 214. kokūyate, 214. kauti, 214. ganīganti, 216. gargaras, 217. guñjati, 214. grnáti, 214. gosthás, 218. ghánighnat, 216. ghargaras, 214, 217. gharşati, 325. gburghuras, 217. ghūkas, 214. ca, 231. cakrás, 216. cátasras, 22. caturbhyas, 315. carkarmi, 216.

cākaçīmi, 216. jaghána, 215, 216. jánghanti, 215, 216. jaghnant-, 215, 216. jánas, 220, 221. janitā, 22, 221, 225. jánima, 219, 230. jániman, 220. jánimāni, \$20. jánma, 219-223. janman-, 220. jánmanas, 220. jánmāni, \$20. jáhāti, 915. jighnate, 215, 216. jîhîte, 215. jóguve, 214, 216. jñātis, 225. dābado, 209, 210. taksan-, 6. támas, 318. tamisra-, 22. -tarman-, 220. tittiris, 45g. tisthāmi, a 15. tisrás, 23. tutudé, 215. túbhyam, 233. te. 232, 233, 415. trásati, 225. tripitaka-, 209. tvám, 233. dattás, 222. dadmás, sas. dádhati, 222. dádbāmi, 215. dadhé, 222. dadhmási, 222. dárīman, 220. darmán-, 220. dipi, 209. divé, 413. divédive, 413. dúras, 236. d(u)vā, 226, 227.

d(u)vé, 226, 227. duhitā, 221. deváttas, 222. dyaús pitā, 226. dyavídyavi, 413. drávinas, 221. dvaká-, 431. dvár, 236. dhárīman-, 220. dharmán, 220. nar-, 223. nas, 233. nasá, 226. násã, 226. niska, 210. patitás, 220. pálma, 220. pathá, 19. padám, 236. pánthās, 19. pavilram, 295. pásas, 325. pitaka-, 209. pitár-, 999. pitrvyas, 326. putau, 324, 325. punīmás, 999. punīmási, 222. purás, 43o. purá, 43o. prthivi, 224. prthús, 224. prajās, 219. prábharma, 220. prī-, 294. phalaka-, 209. bíbharti, 216. budhnás, 43o. brávīti, 221, 222. bruvánti, 221. bhaktá-, 25. bhágattis, 222. bhájati, 226. bhanákti, 226. bharítram, 220.

## 500

# LEXIQUE DES MOTS ÉTUDIÉS.

bháriman-, 220. bhárma, 220. bhuris, 431. bhrjjáti, 314-316. bhógas, 31. bhrátrvyam, 326. māsimāsi, 412. mitvā, 222. mimīhí, 222. miçras, 327. mutram, 431. mṛṇāti, mṛṇáti, 217. me, 232, 233, 415. yájati, 225. yūṣa-, 314. rógas, 33o. rócas-, 318. vakş-, 6. várřman-, 223. várivas, 223. várīyān, 223.

vaváksi, 215. vas, 233. vástorvastos, 412. vivașți, 215. víçvas, 18. visarmán-, 220. vṛṣā, 4o. vṛṣṇya-, 319. çıçus, 215. çīrsám, 318. çīrspás, 316. çváçuras, 224. cvacrús, 224. çvá, 18. 88-, 293. sattá-, 26. sádhis, 321.

sáccati, 215. sādhate, 321. sādbús, 321. sídhyati, 321. sisaksi, 215. sūdas, 321. skhalati, 18. slár-, 223. stra, 223. -stha-, 218. sthátar-, sthátár-, 223. sthánam, 219. smáras, 321. sraktí-, 22. srávati, 22. srólas-, 22. sva-, 293. svádati, 321. svādús, 321. ha, 231. hirá, 36.

#### PRACRIT.

se, \$32.

saptá, 25.

sáras, 317.

sárīman, 220.

savyaşthár-, 222.

#### ZBND.

aspōslāna-, 218.
aidyā, 221.
aihaosəmna-, 226.
uruyapahe, 224.
gavōslāna-, 218.
čalairō, 22.
čarəkərəmahī, 216.
lagra-, 22.
tišarō, 23.
draotah-, 22.
draxi-, sraxti-, 22.
darəya-, 19.
dugədā, 221.

duyda, 221.
duye, 226, 227.
d(u)va, 226.
dva, 227.
dvadasa, 227.
draonō, 221.
pa0a, 19.
panta, 19.
baxta-, 25.
bandāmi, 19.
bunō, 430.
nask, 210.
mraoiti, 221, 222.
vaxš-, 6.
varō, 223, 224.

vouru-, 224. vīspō, 18. raoðat, 22. raom, 228. ravō, 223. ruxš-, 6. sarðā-, 19. stānəm, 219. spā, 18. zanga-, 19. hasta-, 26. hištāmi, 215. huška-, 226. bvafsa-, 18.

## VIEUX PERSE.

visa, 18.

stānam, 219.

#### PBHLVI.

sak, 18.

var(r)ak, 4o.

# PERSAN MODERNE. (Voir 209, 210.)

barra, 40. haft, 25. sag, 18. xulsīdan, 18. xuspīdan, 18.

MÈDE.

σπάκα, 18.

AFGHAN.

maž, 32.

spai, 18.

## C. — LANGUES OURALO-ALTAÏQUES.

#### FINNOIS.

käki, 213. kolme, 211. omena, 212. tarvas, 41.

#### MAGYAR.

alma, 211, finty, 463.

három, harm, 211.

lenger, 212.

hat, 211.

### TURC.

alma, 211.
atly, 210.
baq, 210.
baqaim, 210.
baqaim, 210.
baqmaq, 210.
beyli, 210.

degirmen, 212.

dengiz, deniz, 212. effendi, 7. orman, 212. qardas, 211. ver, 210. vereim, 210. verelim, 210. vermek, 210. yoqary, yoqar

qarin, qara, 210, 211. yoqary, yoqarghi, 212. sevémeniék, 13. yoquš, 212.

tang, dang, 212. tangry, 212.

MONGOL.

ala, 212.

altyn, altan, 212.

## D. — LANGUES DIVERSES.

### ÉTRUSQUE.

flere, 244. hinθu, 244. sacnicla, 244. sacnicleri, 244. sacnicn, 244. sacnisa, 244. sacnistres, 244. Sacrial, 244. sancne, 244.

# TABLE DES AUTEURS.

Bally (Ch.). — ἀκρἄσία	Pages fig
Contribution à la théorie du z voyelle	314
Boissier (Alfred). — Haruspex, note supplémentaire	35
Bréal (Michel). — Étymologies: 1. Les douze étymologies du verbe aller. 2. Morbus sonticus, causa sontica. 3. IOVX-MENTA. 4. Τέχνη. 5. Αὐθέντης. 6. Ανεως, άνεω. 7. Αβρότη. 8. Allemand die Pritsche. 9. Croulebarbe. 10. Τάλαντον «volonté». 11. Τειχεσιπλήτης	1
Δίην, λίαν «trop»	66
Étymologies: 1. Le latin interest. 2. Parricida. 3. Πόλε- μος. 1. Στρατός. 5. Φύλαξ. 6. Juturna. 7. Porta Ratu- mena. 8. Français rente. 9. Tôt. 10. Latin populaire. 11. Al- lemand Mund «tutelle». 12. Italien andare	73
A propos de άεθλον	140
Étymologies: 1. Αριθμός. 2. Δέμας. 3. Αρίζηλος. 4. Μάτην «vainement». 5. Αψ. 6. Κατά. 7. Εγγύς. 8. Comminus, eminus. 9. Cum maxime. 10. Αντικρύς. 11. Vicissim. 12. Sacer. 13. Αοσσητήρ «qui porte secours». 14. Είκοσινήριτα. 15. Français remugle. 16. La Gironde	<b>939</b>
Étymologies : 1. Οφείλω. 2. Ηλικίη. 3. Ηρίον	289
COURANT (Maurice). — Note sur l'existence, pour certains caractères chinois, de deux lectures, distinguées par les finales k-n, t-n, p-m	67
Doutté (E.). — Un texte arabe en dialecte oranais 335,	373
Du vau (Louis). — A propos des initiales latines	138
Ennault (Émile). — Études d'étymologie bretonne: 1. Abil, 'n im abilañ. 2. Peur, pur; per-, par-; -het, -oc'h, -haff; get a; un; leûri; run; leue; urz; eurc'hat; urla; é parcul. 3. Ruser. 4. Boeder larg; meurzlargiez; seyntès. 5. Breur maguer, hoar-vaguè. 6. Fall, fellell, fall-galouni, fallony; fell, felony. 7. In-, im-, eñ-; inskwizab, inkredab, imparfet, imposubded, impunisset, invalidach, eñfin, añfin. 8. Impar, ampar, dispar, disar, dizañpar, dis. 9. Ån-, am-; anhun; anfin; angredi, amgredi; ampar; ampartiz; angabol, antrugar, anguo, añkouat. 10. Amdor, añdor. 11. Angravet, krafet, diañgraui. 12. Di-, dis-: de des-: dispriner, dicombit, dicofrit, disheaul, disme-	

TABLE DES AUTEURS.	503
gane, espar, dismanto. 13. Degoutet, digoutet, dic'houtet, dic'houtet, dic'hout; diuoust; digiza; kiz; diboursan, divoulsan; dibouilha. 14. Disolo, disuyncall, disguely, disgroaet, disglau, dizolhein, disolfi, disgwalc'hi, golfaz, disgwar, dizorein, disscrunien, discroignent. 15. Scruniein; scloeret; ranva, dirava; hellet; arc'henna; hamprein.	452
Étndes d'étymologie bretonne (suite): 16. Diforc'h, di- forch, difoc'h; dir. nkont; digours, digennigein. 17. Divelfet, skeulf, disguelc'hi, dic'holc'het. 18. Dyscurlu, disgrav, dis- cuez, digouvia, digoc'hen, diskraf. 19. Diskaea, bievr, beuer. 20. Digounna; chas, chach, dichassour, chassal, chasseal, forcas, fourgaçz; chajeu; kiozen; mil-gast; cantmil dify; henvel-mil, sakre mil; milendall; koun, dourgoun, kikoun; kiesa, kieza; kounnar, digounnar. 21. Dic'haoui, dic'hluda, digluda, dic'halloud, dic'hen, dic'hened, digened, digousket,	
digroset	295
Études d'étymologie bretonne (suite): 22. Adieu, adiu, adeo, adie, ada; Devy, Divi; ed, yt; selaouit, selaouet; klefot, klefet; penevit, panevert; gasto; jao; olifres; lorenti; denedeac'h; laeretus; biskoulus; dianvi; dibedoup, dibedon; digabin. 23. Aloubi, haloupet, arloupet; berlobi, barlobi, loberdein, lorbein. 24. Lomber, loumber, louber. 25. Loup. 26. Lisen, lisa, lizader, lizenna, diliza. 27. Bouta, boutou. 28. Bobein. 29. Beuviñ, neûer, baleek. 30. Brech, breig, brecha, breja; bressa, bres, bras. 31. C'hoñtel, kontebiezeunaou: c'houibus; kotatibus. 32. Dalzouc'hi; souc'hi, souc'h; bouc'h, boukin. 33. Fenturi, difenturi. 34. Kabiez. 35. Laer. 36. Pán, e pán, a-ban. 37. Parlant, parlantein, parlantal, parlouer, parlantouerr. 38. Pez, a-bez, a-beh, pebez; felpenn. 39. Sabatur, sabaturet, sabatuet, sabatuset. 40. Sivouplèo. 41. Sourinou, sourined, soulino, sourivello, sol, soul. 12. Antier, anterin, añtrin, añtelin. 43. Armanago, hirboet, eurbouet. 44. Alvahain, divahign, divaign, maign, magn; mign, mignet, migneres; migna, moigna. 45. Paign; parpagn. 46. Quevætt, kiùedein. 47. Surpris-a-mis. 48. Tint, tinta, tintal, tintañ, tintein, tint-orell. 49. Tinta, tintemarrein; diñsal, diñseiñ; ditirinat, titirin; titirik; tikal. 50. Pinsounieq, pinsin; pint, pintek, pinter, pinterek, pinterigou, tint, tinter; pinta; kuein-kuein. 51. Fringal, vrignal; fringotiff, fringoli. 52. Tignol, tignolic. 53. Torpez, torbéss. 54. Toudous;	
penn-dossēc. 55. Peufa, fuc'hal	468
BAND (Cabriel) - Notes our la transcription arabica malgracha	

Ferrand (Gabriel). — Notes sur la transcription arabico-malgache d'après les manuscrits antaimorona.....

Halévy (J.). — Mélanges étymologiques : 1. Mérguez. 2. Eltégé. 3. Neşibin. 4. Siqlag. 5. Sépher «livre». 6. Sáqal, saqal. 7. Sullám, Šalléb, sáláph, šalaph. 8. Şalib. 9. Sálóm, šalém, šaléw. 10. Yaphô, Yafö. 11. Akko (Acco). 12. Guenfal.

13. Khadaga. 14. Adyâm. 15. Ilg. 16. Am. 17. Pitaka, dâbado. 18. Le suffixe turc lym, lim. 19. Qarin, qarn ventre, matrice. 20. Alma. 21. Tangry «dieu, ciel»; ten-	
giz, dengiz «mer»	197
HUART (Cl.). — L'accentuation en turc osmanli	19
Note sur un psautier turc en caractères grecs	83
LAMOUCHE (Léon). — Les déterminatifs dans les langues slaves du Sud	43
Lejav (Paul). — Le locatif terrae	85
Meillet (A.). — De la différenciation des phonèmes	14
Slave pustă gradă «Ερμούπολις»	34
Varia. — 1. V. isl. gaukr, lit. gegużż. 2. Sur le timbre de la voyelle du redoublement en indo-européen. 3. Gothique awistr. 4. Sanskrit jánima, jánma. 5. V. ha. rūm, skr. urúh, v. sl. ravinü. 6. Gr. 860. 7. D'une anomalie de la quantité en lituanien occidental. 8. L'accusatif singulier de l'ancien	9
arménien	213
Recherches sur la syntaxe comparée de l'arménien (suite).	407
Sainkan (Lazare). — Essai sur le judéo-allemand, et spéciale- ment sur le dialecte parlé en Valachie	, 176
Le mot «saint» dans les idiomes balkaniques	331
Thomas (A.). — Ancien français nuitre	949
Vendryks (I ) — Latin nerněr (nerněr) irlandais ferh	ha

# MÉMOIRES

DE LA

# SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

# DE PARIS

TOME ONZIÈME
PREMIER FASCICULE



PARIS
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER
1899

## TABLE DES MATIÈRES

## DU PREMIER FASCICULE

Michel Bréal. Sur l'origine et la date de la loi osque de Bantia.  A. Meillet. Notes sur quelques faits de morphologie. 1. Le vocalisme du superlatif indo-européen. 2. Vieux-slave sici, visi, 3. Skr. abhimatis, 4. Les accusatifs skr. içmānam, svisāram, etc. 5. Sl. želžti, pitčti. 6. De quelques aoristes monosyllabiques en arménien. 7. Le génitif singulier des thèmes pronominaux en arménien. 8. Le génitif en -oj des noms de parenté en arménien moderne. 9. Sur quelques formes anomales de thèmes zends	1
Raoul De La Grasserie. Des diverses fonctions des verbes abstraits	22 27 52
EN VENTE A LA MÈME LIBRAIRIE	
Le livre de l'Ascension de l'esprit sur la forme du ciel et de terre, rédigé en 1279, par ABOULFARAG, dit BAR HEBRÆUS, publié pour la première fois d'après les manuscrits Paris, d'Oxford et de Cambridge, par F. NAU, docteur ès sciences mathématiques, licencié ès scienc physiques. Première partie: Texte syriaque. Un volume grand in-8°. — Prix	ecs
Le Massif central Histoire d'une région de la France. par A. LEROUX, archiviste departement de la Haute-Vienne. Trois forts volumes grand in-	du 8° fr.
Histoire de la Compagnie des Indes par Charles MONTAGNE. Un volume petit in-8°. — Prix 3 fr. 5	ne 0
Prix	E,
Quid de Structura rhetorica præceperint grammatici atque rhetorica tores Latini, par le même. Grand in 8°.	e- ſr.
Un essai de résurrection littéraire par Ovide DENSUSIANU. Brochu in-16. — Prix	re ſr.
Petite Grammaire bretonne avec des notions sur l'histoire de la langue et s à la Faculte des Lettres de Poitiers, laureat de l'Institut. Un volume in-16 cartonné.	_
An Hirvoudou Gwerziou ha soniou diabetet, par François JAFFRENOU. Un volum petit in-8°. — Prix	ne fr:
Un historien de l'Art français, Louis Courajod Les Temps francs, par A. MARIGNAN. Un volume grand in-8°. — Prix	re
Les Temps Trancs, par A. MARIGNAN. Un volume grand in-8". — Prix 61	г.

Études critiques sur les Sources de l'Histoire carolin-
Prix
Dictionnaire phraséologique de la langue française
à l'usage des Français et des Russes et en géneral de tous ceux qui parlent et écrivent en Français, par A. PACHALERY. Premier fascicule: A-Azor. Un volume grand in-8°. — Prix
Futuh el-Habacha des conquêtes faites en Abyssinie au xvi siècle. Par l'Imam MUHAMMAD-AHMAD dit GRAGNE. Version française de la
Chronique Arabe du Châhab ad-Dîn Ahmad, publication commencée par A. D'ABBADIE, de l'Institut de France, terminée par le D' P. PAULITSCHKE, de l'Université de Vienne. Un volume in-8. — Paris
Les Passions allemandes du Rhin dans leur rapport avec l'ancien théâtre
seur à l'Universite de Liège. Un volume in-8°. — Prix
Essais de Philologie française par A. THOMAS, maître de conférences à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes. Un
volume in-8° — Prix
L'Alsace au dix-septième siècle Au point de vue géographique, historique, administratif, économique, social, intel-
lectuel et religieux, par R. REUSS, maître de conférences à l'Ecole des Hautes-Etudes, ancien bibliothécaire de la ville de Strasbourg. Deux forts volumes grand in-8°. — Prix 88 fr.
Le Musée de la conversation par Rocer ALEXANDRE, 3º édition, revue et augmentee de nombre ux articles. Ouvrage honore
d'une mention par l'academie française, Concurs de Joay, 1867. Un fort volume in-8°.  — Prix
Un prospectus comprenant la liste alphabétique des articles contenus dans l'ouvrage sera envoyé à tonte personne qui en fera la demande.
Glossaire Moyen Breton Par E. ERNAULT, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers, lauérat de l'Institut. Deuxième edition cor-
rigee et augmentee. Un volume grand in-8°, en 2 parties. — Prix 30 fr.
Dictionnaire du langage populaire par F. FERTIAULT (Verdunois.
Un fort volume in-8°. — Prix
Répertoire méthodique du Moyen Age français Histoire, Lettéralure, Beaux-
Arts, par A. VIDIER, élève de l'Ecole des Chartes. Deuxième année, 1835. (Extrait du Moven dge, année 1896). Un volume grand in-8'. — Frix 4 fr.
Chrestomathle de l'Ancien Français par L. CONSTANS (IX-XVe siècles). Deuxième edition
revue et considerablement augmentee. Un fort volume in-8° cartonne. — Prix 7 fr.
Dictionnaire de l'ancienne Langue française (IXe-XVe siè- cles), par F.
GODEFROY. Livraisons 1 a 93 La livraison

## LES VIEUX CHANTS POPULAIRES SCANDINAVES

ETUDE DE LITTERATURE COMPONE Par L. PINEAC, agrego h. Clanice on

Tome 10: Speque Sauvage, h. Church de M.

Un volume grand in-S. - Prix. . . .

theyrage menning per l'Academie françoise april Manibe i.

# ROMANIA

Rocquit trimestelel consucré à l'étude des langues et des littératures commone: Budlet ger Mit. P. MEYER et G. Pufffe, memute- de l'invitt-Potes : ju fi. - Gepitriscenb et Cami pritale | 22 ft

# REVUE CELTIQUE

Fander par 11. Geliche

singlest single to discipline de M. Allem its on dimention of injustives de l'annique como un de SML a garaj aprende la Calife de Contro de Bonaco, el El Espera De procesa à la faculte des Lewes de Pigueta-

Paris gufe. - Deportements et fier er postud. bi fe.

# REVUE DE PHILOLOGIE FRANÇAISE ET DE LITTÉRATURE

PERMITTED THIS ESTIMATE.

Park in hat L. LEGILLET, Broven de la Fumalif una gerran de Lyps. Pero, i. fr. - Department of Union popular for tr.

# LE MOYEN AGE

REVUED'MISTO ME ET DE PHILOLOGIÉ PARAISSANT TOUR LES DEU/ + 1 e for Hum. Title A. Warridsan, M. 1910'd et M. Will Hoff's. Then 18 P. - Is promisent of Enough service 17 ft.

# REVUE DES BIBLIOTHEQUES

Property manufactings are MM E. CHATELAIN et L. DVINET Conf. 41 te. - to atten bitr el biffich parfalt. by It.

# REGUELL DE TRAVAUX RELATIFS A LA PHILOLOGIE

Et à l'Archéologie égyptiennes et asarriannes

For the problems from the former ductions and subjection of the transfer. tifes after the metric and the contract of the property of the party o

# MÉMOIRES

DE LA

# SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

# DE PARIS

TOME DOUZIÈME SIXIÈME FASCICULE



PARIS (2°)
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR
67, rue de richelieu, au premier
1903

## TABLE DES MATIÈRES

## DU SIXIÈME FASCICULE

	Pages.
Edmond Dourré. Un texte arabe en dialecte oranais (suite)	373
A. Meillet. Recherches sur la syntaxe comparée de l'arménien	407
A. Meillet, Étymologies arméniennes.	429
E. Ernault. Etudes d'étymologie bretonne (suite).	432
Index général du tome XII	469

# EN VENTE A LA MÈME LIBRAIRIE

La vie de saint Alexis. Poème du xiº siècle. Texte critique, publié par G. PARIS
mentre d'un lexique complet et d'une table des assonances. Un vol. petit in-8. — Prix. 1 fr. 50
Le Musée de la Conversation. Répertoire de citations françaises, dicton modernes, curiosités littéraires, historique
et anecdotiques, avec une indication précise des sources, par Roger ALEXANDRE. Quatriem édition comprenant les mots qui restent et de nombreux articles nouveaux. Deux vol. in-8. – Prix
Plerre Corneille et le théâtre espagnol, par G. HUSZAR. Un vol. in-1 jesus. — Prix 3 fr. 5
Remarques et corrections au Lexicon cornu-britan
nicum de Williams, par J. LOIH. (Extrait de la Revue celtique.) Brochu.
Les éléments latins de la langue roumaine.  DRÉA-HECHT. Un vol. gr. in-8. — Prix
L'influence orientale sur la langue et la civilisation
roumaines, 1; la langue, les elements orientaux en roumain, par L. SAINÉAN. (En trait de la Romania.) Brochure gr. in-8. — Prix 5 f
Études sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux
Slave, par A MEILLET. Un vol. gr. in-8. — Prix
La vie et l'œuvre du troubadour Raimon de Miraval
Etude sur la litterature et la societe meridionales à la veille de la guerre des Albigeois, p. P. ANDRAUD, Un vol. gr. in-8. — Prix
Que judicia de litteris fecerint provinciales, par le même.
Prix vol. gr. in-8
Togail bruidne Da' Derga.  The destruction of Da Dergas Hostel, edited with Franklation and Glossarial Index, by Whitti

Le parler populaire dans la commune de Thaon (Cal-
(phonetique, morphologie, syntaxe, folk-lore) suivi d'un lexique alphabétique de tous les mots étudiés, par C. GUERLIN DE GUER. Un volume grand in-8°.  16 fr.
Histoire de la sculpture en Languedoc du XII <sup>e</sup> et du
XIII siècle, par A. MARIGNAN. Un volume gr. in-8°. — Prix 5 fr.
Études sur le théâtre français du XIV et du XV slècle.
La comédie sans titre, publiée pour la première fois d'après le manuscrit 8163 de la Bibliothèque
nationale et les mitacles de Notre-Dame par personnages, par E. ROY. Un fort volume in-8°. Prix
Les Influences celtiques avant et après Colomban,
par C. RŒSSLER. Un vol. in-8 bibliophile, avec 8 pl. hors texte. — Prix 10 fr.
Les vieux chants populaires scandinaves. Etude de littérature comparée. Tome 11. Epoque barbare, la legende divine et héroique, par L. PINEAU, docteur es lettres. Un fort vol. gr. in-8. — Prix
Essai sur un patois vosgien (5° section) supplément au dictionnaire phonétique et étymologique et petit programme de recherches sur les patois vosgiens, par N. HAILLANT. Brochure in-8. — Prix. 0 fr. 75
Sobriquets, prénoms et noms de famille patois d'un
village vosgien. (Uremenil prés Epinal), par le même. Brochure in-8. —
Dictionnaire savoyard, public sous les auspices de la Société florimontane, par A. CONSTANTIN et J. DESORMAUX. Un fort vol. gr.
in-8. Accompagne d'une carte des localités citées (départements de la Savoie et de la Haute-Savoie) et d'une bibliographie des textes patois et des travaux concernant les parlers savoyards.  — Prix
Le Roman de Flamenca, publié d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque de Carcassonne, traduit et accompagné d'un vocabu- laire. Deuxième edition entierement retindue, par le MEYER, membre de l'Institut. Tome I contenant le texte et le vocabilaire. Un volume petit in-8 oroché. — Prix 9 fr.
Histoire d'un chant populaire bourguignon, par F. FERTIAULT.
siderablement augmentee. In-4. — Prix
Rimes bourguignonnes, par le même. In-8°. — Prix 3 fr.
Études sur la civilisation française. La société mérovingienne, le culte des saints sous les Méro-
vingiens, par A. MARIGNAN. Deux volumes grand in- $\delta^{\circ}$ . — Prix 20 fr.
Dictionnaire de l'ancienne Langue française (IX°-XV° siècles), par F.
GODEFROY, Tome X Prix
Essais de Philologie française par A. THOMAS, chargé de Cours à l'Universite de Paris et à l'École pratique des
Hautes-Etude Universitie in-9. — Prix 7 fr.
Petite Grammaire bretonne avec des notions sur l'histoire de la langue et sur la versification, par E. ERNAULT. Un volume
in-16 carronne Prix
Glossaire Moyen Breton, par le même. Deuxième édition corrigée et augmentée. Un volume grand in-8°, en 2 parties. — Prix. 30 fr.
Annuaire de l'École pratique des Hautes Études (Section des Sciences his-
toriques et prilotogiques). Année 1903. Contenu Calendriff, Documents, Rapports. — C. CLERMONT-GANNEAU. Ou était l'embonchure du Jourdain à l'epoque de Josué? — A. MEJLLET. Auguste chrière. Un volume in-8. — Prix

# ROMANIA

Descriptions trad consideré à l'étude des langues et des latte l'estres sons le bis par 1987, Novelle et le 1991 de le leur de la 1991 turo : 20 h. - Lepartement et 2 mais le comp. 1987 h

# REVUE CELTIQUE

Floritor par # 10 10 (1965)

the assume to directed the M. d'Antoni ar a research y method of the many of the same time. I saw a learn, when he is from the artificial for the same to save a first of the first of the same time.

Paris 20 fr. Departements er tim is present 22 9

## REVUE DE PHILOLOGIE FRANÇAISE ET DE LITTERATURE

an Citie talbetibut

tabut varia. CoErCT, Doyer verificable in April do name 15 6 — Departments of Management 16 f.

## LE MOYEN AGE

PANTO DE MISTORIAE ET DE PHILOLOGIE PANASSANT TOUGLES DEUT MO S

# REVUE DES BIBLIOTHEQUES

Respect mensured during par MM (E. 1.5) A FFT, ATM (C. L. The ORF);

Plant (15 t) — experience on an entire or ord) (17 t)

# RECUEIL DE TRAVAUX RELATIFS A LA PHILOLOGIE

Kt i l'Archiologie egyptiennes et assyriennes







## STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below

JUL 22 1979 JUN 1987





STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004

